LA REVUE DE PARIS

LA

REVUE DE PARIS

QUATRIÈME ANNÉE

TOME DEUXIÈME

Mars-Avril 1897

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1897

LE CARNAVAL DE NICE

I

— Nice! Nice!

Le train s'arrêta. Un flot de voyageurs s'élançait des portières. Avec des mugissements qui semblaient sortir, non de poitrines humaines, mais de cavernes, les employés criaient toujours : « Ni-ce! Ni-ce! » Ils appuyaient sur l'*i* d'une façon lugubre, comme s'ils proclamaient le terme de toutes les destinées accourant s'engouffrer dans cette ville de plaisir.

Jacques Bridel sauta sur le quai. Il gardait toujours, depuis son passage au régiment, une brusquerie dans les gestes, une vivacité dans la voix. Il se retourna, aidant à descendre une très jolie femme, la sienne. Puis, agacé par le long voyage, le wagon plein, les coins pris, les regards admiratifs dont un individu à barbe jaune avait honoré Rose, il fonça dans la foule, reprocha durement sa lenteur à l'homme des billets, et s'élança, le nez agressif, la moustache en croc, entre la haie compacte des cochers d'hôtel qui, hurlaient :

— Hôtel de Nice! Hôtel d'Angleterre! Hôtel Beauséjour!... Par ici! Par ici!... Hôtel de Brabant, monsieur! Electric-Hôtel, madame!

Assourdi, le sang aux joues, Bridel se demanda s'il n'allait pas asséner sa valise sur la casquette plate d'un de ces braillards. Il se contenta de dévisager un groom à brandebourgs.

Il le regarda de si près qu'on eût pu croire qu'il allait le mordre, mais, affectant une dignité méprisante, il dit seulement :

— Viens-tu, Rose?

A peine avait-il prononcé la dernière syllabe qu'il resta médusé. Il venait de reconnaître, dans l'encombrement de la sortie, sous le cache-poussière qui dissimulait une taille élégante, et malgré l'épaisse voilette blanche d'un grand chapeau, une personne qu'il eût préféré ne pas rencontrer ici : mademoiselle Lise Bleuet, sa maîtresse. Il avait rompu avec elle quinze jours auparavant, à la veille de son mariage.

Pas de doute. C'était Lise. Ils avaient donc voyagé ensemble? L'aurait-elle suivi? C'était flatteur... Mais pourquoi? C'était inquiétant... Bah! elle avait pris assez raisonnablement son parti de leur rupture. Pourtant une intonation de Lise, un peu railleuse, revint lui taquiner l'oreille :

— Oh! je suis tranquille, tu me reviendras.

Et elle avait ajouté :

— Veux-tu parier?... Je ne te donne pas six semaines!

— Qui regardes-tu? demanda Rose.

Instinct ou divination, elle cherchait autour d'elle.

— Cet Anglais, tiens, là-bas. Si on ne dirait pas qu'il a une tomate pour tête!... Hein! En a-t-il une tomate! Quels types, ces Anglais! je les déteste.

Et la conviction chauvine avec laquelle il fit cette déclaration ne l'empêchait pas de suivre, du coin de l'œil, le cache-poussière et le grand chapeau. Lise Bleuet n'avait pas l'air de le voir. Une manœuvre, sans doute? Un peu à l'écart, elle semblait attendre.

« Ah bien! pensa-t-il, elle est raide... » Un grand garçon brun, déluré, sautait d'une voiture. Sans se gêner, il courut à Lise, la prit aux épaules et l'embrassa coup sur coup. Puis il l'aida à monter dans le fiacre, et fouette cocher! ils disparaissaient bientôt à l'angle de l'avenue Masséna.

« Eh bien, ne vous gênez pas!» dit intérieurement Bridel. Cela le confondait. D'où sortait cet individu? Est-ce que Lise se moquait du monde? Alors, il était venu à Nice pour voir ça? Une jalousie impulsive, irréfléchie, faillit le précipiter derrière la voiture, criant : « Arrêtez! »

Rose, cette fois, avait surpris la direction de son regard :

— Tu connais cette femme?

— Quelle femme? où donc?

Il feignit de chercher, l'air innocent. Malheureusement, il ne savait pas mentir. Il devint cramoisi. Sanguin, il était sujet à ces coups de feu, souvent sans cause, et qui semblaient accuser en lui, brusquement, de mystérieuses culpabilités.

— Qu'est-ce que tu as? fit-elle, soupçonneuse.

Il rougit encore plus :

— Je meurs de chaud!

Et, pour faire diversion, hélant une voiture :

— Hep! cocher? Vous n'entendez pas? Vous êtes sourd? Aveugle? Idiot?

Le cocher, un Italien pâle, à moustache fine, eut un sourire d'hyène apprivoisée et souleva son feutre crasseux.

Bridel ordonna :

— Villa Calafates.

— Laquelle, monsieur? Il y en a cinq.

— Promenade des Anglais, imbécile!

Le sourire d'hyène s'élargit, à cette dureté, comme devant un excellent pourboire. Avant de refermer la portière, l'homme, d'un geste soigneux et caressant, replia, du côté de Rose, le bas de la jupe qui dépassait. Jacques en fut irrité comme si l'on avait touché la jambe de sa femme. Il jeta au cocher un tel regard que l'Italien dirigea aussitôt contre lui, en cachette, deux doigts fourchus, pour détourner le mauvais œil.

La voiture roulait, et, dans le dépaysement de l'arrivée, le tohu-bohu de leurs sensations de voyage, les jeunes mariés voyaient étinceler les magasins, passer vite de beaux attelages, et se presser sur les trottoirs une foule vivante et affairée.

C'était, dans un pêle-mêle de complets voyants ou de jaquettes correctes, sous le petit chapeau de paille printanier, des étrangers de toutes races : barbes de yankees, yeux de braise et teints cuivrés d'Américains du Sud, hautes silhouettes scandinaves. Beaucoup de femmes jolies, prestes Parisiennes, provinciales grassouillettes, Anglaises raides, Italiennes empâtées, tout ce monde, amené par des trains bondés des quatre coins de la France et du monde, pour le carnaval. Sa Majesté Polichinelle, l'avant-veille, avait fait son entrée dans sa bonne ville de Nice. Partout des fleurs. Aux vitrines, des orchidées; et

dans les corbeilles des bouquetières, un amas de roses, d'œillets, de violettes. Toutes les voitures filaient avec une rapidité surprenante. Des musiques de faux tziganes jouaient aux terrasses des cafés. Le ciel était d'un bleu vif; le soleil chaud baignait d'or clair un des côtés de l'avenue; l'autre était d'ombre fraîche.

— Oh! fit Rose, qu'un saisissement tira de son mutisme inquiet et boudeur.

Très haut juché sur le siège d'un phaéton, un nègre à pardessus mastic, chapeau gris, gants perle, conduisait à grandes guides un attelage fringant, deux chevaux en tandem. Imperturbable, un valet de pied, culotte et bottes à revers, se tenait, bras croisés, à son côté. Bouffi, l'air d'un mal blanc, son teint mat faisait contraste.

— C'est le prince Ayouba, dit le cocher, en se retournant.

Le prince Ayouba, dit You-You, était, l'hiver, une des gloires de Nice et de Monte-Carlo. Son origine, comme sa fortune, restait mystérieuse.

Une charrette anglaise les dépassa, emportée au trot vif d'un poney. On vit, le temps d'un éclair, un homme vêtu d'une impeccable redingote, fleurie d'un bouquet et ajustée comme sur un mannequin de bois. Une raie large séparait d'un ruban de chair les cheveux rares et cosmétiqués de la nuque; chaque poil de sa barbe, — on pouvait les compter, — raidi au petit fer, semblait soigné séparément par le coiffeur. A côté de ce personnage essentiel, se rencognait un gros homme, à favoris blancs.

— L'archiduc Cyrille, dit le cocher. Celui qui a des favoris, c'est le général Schwarzkopf, son aide de camp.

— Ah! fit Rose, impressionnée.

— Eh bien! quoi, ils respirent comme les autres mortels! répliqua Jacques.

Il se piquait de sentiments républicains et égalitaires, bien qu'au fond il se sentît flatté de venir faire figure, lui aussi, dans cette ville de parade, véritable auberge du monde, où reines, princes, archiducs et millionnaires se rencontrent et se coudoient.

Mais sa réflexion avait choqué Rose.

— Tu es bête!

Il fut émoustillé.

— Ah! je suis bête? Attends un peu que je t'embrasse, et mieux qu'un archiduc, va!

Sachant qu'il l'eût fait, sans qu'aucune puissance humaine ou considération sociale pût l'arrêter, elle chercha une diversion, la trouva :

— Regarde ! cria-t-elle.

Sur la place Masséna, le roi Carnaval, en face de tribunes dressées pour le défilé des chars, érigeait sa géante stature. Sa Majesté avait une tête si grosse qu'un homme assis aurait pu y tenir à l'aise. Sur ses mollets énormes se tendaient des bas de coton rose ; sur ses cuisses, des culottes pailletées d'or et brodées d'argent. Sa double bosse, mi-partie jaune et bleu de ciel, cachait le mécanisme qui permettait à la statue de se mouvoir sous un long manteau. Avec sa perruque poudrée, le visage de Sa Majesté, difforme, bourgeonné, verruqueux et fendu jusqu'aux oreilles, offrait une expression stupide et ignoble. Raide et gonflé, sous un dais royal d'étoffe rouge, il ressemblait à un énorme cadavre, dont l'isolement, sur cette place, paraissait, dans la belle lumière, aussi saugrenu et inquiétant que s'il fût tombé, sans prévenir, de la lune.

Les Bridel ouvrirent de grands yeux.

— Quelle hure ! fit Jacques, dont les termes étaient toujours expressifs, sinon choisis.

La voiture, qui avait ralenti pour qu'ils pussent admirer, tourna, longeant le square ; et devant eux la mer laiteuse s'étala, sous le soleil, en un grand miroir tout luisant de paillettes. Des mouettes blanches par centaines volaient. On voyait fumer au loin, invisibles presque, les cuirassés de l'escadre. Le soleil chauffait à plein l'admirable promenade des Anglais. Sur des chaises de fer, comme aux Champs-Élysées, des femmes, des élégants regardaient défiler les voitures. Une odeur de fleurs, venue du marché et emportée par la brise de mer, embaumait l'air. Jacques et Rose songèrent aux vitres congelées du wagon, à Paris sous la neige. Et, baignés dans cette atmosphère de lumière, heureux de vivre, encore au début de leur lune de miel, ils se regardèrent, en proie à une de ces ivresses amoureuses qui les saisissaient tout à coup. Rose était fraîche comme une rose, avec des yeux éclatants. Jacques eut un petit frémissement des narines. Elle sentit que le baiser dont il l'avait

menacée restait suspendu autour d'elle, prêt à fondre sur sa bouche ou au creux de ses paupières. Elle recula et se blottit, d'un mouvement de chatte. Il hésita, intimidé par tant de gens et de clarté.

— Va! déclara-t-il, tu ne perdras rien pour attendre!

La voiture décrivit une courbe le long d'une pelouse si verte qu'elle semblait en mousse artificielle, entre des palmiers, et s'arrêta devant une grande villa italienne aux stores rayés de rouge. Un jardinier posa à terre ses arrosoirs. Une petite dame en noir émergea d'un sous-sol. Elle s'avança, le sourire aux lèvres, et se nomma : c'était la propriétaire, madame Calafates elle-même. Elle s'enquit si ses nouveaux hôtes avaient fait un bon voyage et les précéda dans le grand escalier de marbre blanc, tandis que le jardinier portait la valise et les châles. La location s'était faite d'avance. par l'entremise d'une vieille dame qui avait habité Nice, amie de la mère de Jacques.

On s'arrêta au premier.

— Vous serez contents, répétait madame Calafates : une vue superbe!

— Nous la payons assez cher! grommela Jacques.

Il lui sembla, en effet, dès qu'il eut pénétré dans l'appartement, que les quatre mille francs de location étaient excessifs. La vue. il est vrai, était radieuse, de ciel, de soleil et d'eau. Mais l'appartement laissait deviner une élégance douteuse sous des taches habilement dissimulées. Le salon avait un affreux meuble en velours rouge. Les vases de la cheminée étaient astucieusement recollés. La déplorable facilité avec laquelle tournaient les boutons des lampes annonçait que la mèche se refuserait sans aucun doute à monter dans les cylindres. Madame Calafates ouvrit rapidement les fenêtres, pour remédier à une odeur de renfermé. d'eaux de toilette anciennes. Elle s'adressait à Rose, comme si elle l'eût jugée inexpérimentée, plus facile à circonvenir. Déjà, elle se chargeait de lui procurer à l'instant une bonne. deux bonnes, les meilleurs fournisseurs. Elle omit de dire que ces derniers lui consentaient en retour de fortes remises, sacrifice d'autant moindre pour eux qu'ils majoraient aussitôt du double les notes de leurs nouveaux clients.

Bien qu'impulsif comme un enfant, à la fois très crédule

et très méfiant, Jacques, si peu réfléchi, si peu sagace qu'il fût, sentait bien que la vieille les roulait. Puis, cette façon de s'adresser surtout à sa femme! Il voua tout de suite à sa propriétaire une haine irraisonnée, tant il avait l'amour-propre chatouilleux.

— Dites donc, madame! fit-il brusquement; dites donc, madame! Il y a une vitre cassée dans la chambre à coucher.

Elle feignit le plus grand étonnement :

— Où donc?

Il dut lui mettre le nez dessus.

— Ce n'est rien; le vitrier viendra!

Fier de ce petit succès, il s'en prit aux matelas :

— Dites donc, madame! j'espère que vous n'avez pas de punaises?

Elle le regarda, sembla prendre le ciel à témoin, dans un muet paroxysme qui montra le blanc de ses yeux. Elle était couturée de rides, craquelée et fendillée comme une argile trop cuite. Ses yeux fauves, pétillants de ruse, luisaient de l'inquiétude que met dans l'âme le perpétuel souci du lucre. Son nez d'oiseau de proie se recourbait sur une bouche mince, dont les plis ressemblaient à ceux d'une bourse fermée. Elle avait à la fois la dignité d'une loueuse de chaises à l'église, et l'équivoque complicité de la tenancière de bains mal famés. Légendaire à Nice pour son avarice sordide, elle habitait le sous-sol de la villa, tapie dans un galetas dont un concierge n'aurait pas voulu, à l'affût des servantes dont elle se faisait la protectrice pour en obtenir la desserte et les rogatons de la table des maîtres.

Bridel, dont la mauvaise humeur croissait, dit brutalement :

— Et vos matelas, sont-ils propres?

Elle posa la main sur son cœur, puis sur le matelas.

— Monsieur, affirma-t-elle, les toiles ont été blanchies et la laine cardée à neuf. Vous ne trouverez pas dans tout Nice de si bons lits.

Avec l'intention de lui être désagréable, — le ton de la vieille l'irritait, — il ajouta :

— Ah çà! mais! J'espère qu'il n'est mort personne chez vous? Vous n'avez jamais logé de poitrinaires, j'imagine?

Elle se signa : « Jésus! qu'allait-il supposer? L'appartement

était sain comme son œil. » Mais cet œil, couleur de bile, n'avait, lui-même, rien de très rassurant.

— Examine la vaisselle, hein! conseilla Bridel à Rose.

Madame Calafates posa sa main sur le bras de Jacques, une main ridée, grenue, dont l'aspect faisait songer au contact froid d'une poule morte et plumée.

— Monsieur, madame, la confiance avant tout. Prenez votre temps; vous examinerez à loisir la verrerie et la porcelaine. S'il vous manque quelque chose, vous n'avez qu'à parler. Entre gens bien élevés, on s'entend toujours. Nous ne louons qu'à du grand monde. Comme cela, on ne se dispute jamais.

Elle eut un geste d'une rare distinction, tandis que sa bouche flétrie démentait, d'un pli involontairement sardonique, sa déclaration.

— Mon neveu, glissa-t-elle, viendra un de ces matins pour la signature de l'inventaire. Quant au règlement du loyer (elle prit un air détaché, supra-terrestre), on paye la moitié en entrant. Il apportera la petite quittance.

Elle prenait congé, sous couleur de discrétion. Elle revint.

— Pour le défilé du carnaval, ce soir, est-ce que monsieur et madame ont des places à une fenêtre?

Voyant l'hésitation de Rose, affriolée par le spectacle, elle en vanta la pompe, — cortège de masques, chars, musiques, torches, illuminations, puis insinua :

— Je puis vous offrir deux places, dans une maison qui m'appartient, avenue Masséna. Aux personnes que je ne connais pas, je les loue cher. Mais pour vous, ce ne sera que moitié prix.

Ils ne se décidaient pas. La vieille dame sortit.

Et, la porte refermée derrière elle :

— Crois-tu qu'elle a du toupet! dit Jacques. Elle aurait bien pu nous en faire cadeau, de ses deux places!

Puis, changeant de ton, pris d'une tendresse brusque, il attira Rose à lui et l'enleva dans ses bras en disant :

— Réglons notre compte!

Alors il la baisa dans le cou, sur les yeux, sur l'oreille, sur la bouche, tandis qu'elle, colère et ravie, se débattait, en criant, avec de petits rires nerveux :

— Grand bête! grand bête! Finis, ou je te griffe!

II

Deux heures après, Rose était en plein déballage de malles, aidée par une grande bique bréhaigne d'Italienne à tête en lame de couteau, que secondait sa sœur, petite fille de quinze ans, épanouie déjà comme une femme, rose et grasse sous le crin frisant d'une épaisse chevelure noire. Maria, la bique, visiblement jalouse de la jeunesse d'Annunziata, la morigénait à tout propos :

— Va, qué madame té dit! Porte lé linge dans lé placard.

Et la petite attardait ses doigts aux dentelles du linge fin, aux transparents dessous de batiste bleue et rose, en ouvrant des yeux d'admiration extasiée.

Rose, pour être à l'aise, circulait en corset et en jupon, n'ayant pu retrouver une robe de chambre qu'elle était sûre, pourtant, d'avoir emballée. Une gorgerette à petit col droit, soulevée à chaque mouvement brusque, laissait voir sa poitrine ronde. Ses bras nus gardaient une grâce frêle, sous un impalpable duvet presque blanc. Elle avait de petits bonds, des élans de chatte preste, onduleuse et cambrée. D'une chatte aussi, son visage à l'ovale un peu ramassé, au nez large et court, à l'adorable petite bouche faite pour mordre, aux yeux d'eau verte, pailletés d'or. Ses bandeaux blonds, à la Botticelli, lui donnaient un grand charme. Elle avait un petit air déluré, plein d'impatience et d'autorité. Instinctivement la sèche Maria échangea quelques regards d'entente avec sa sœur en voyant leur nouvelle maîtresse, dans la fièvre de ce désordre, parler, parler, commander d'une façon décousue, rire aux éclats, puis pincer les lèvres et frapper du pied, pour un objet égaré, un ordre mal compris.

Rose était au plus fort de sa besogne, quand, si doucement qu'elle ne s'en aperçut pas, la clef tourna dans la serrure. Jacques, dont le premier soin, une fois « changé, » avait été d'aller toucher un chèque au Crédit lyonnais, apparut. Derrière lui, Rose aperçut un jeune gentleman à barbe soyeuse, monocle à l'œil. Un cri, un désarroi. Elle lâcha le collet de loutre qu'elle était en train de suspendre au portemanteau :

le nouveau venu, lui, avait eu le temps d'admirer, d'un regard, le joli bras blanc levé, le creux duveté d'or; et d'un bond Rose disparut, furieuse, en murmurant, un : « C'est idiot, ça! »

Jacques, en riant, referma la porte. Puis ouvrant celle du salon :

— Entrez donc, mon cher Fermond!

L'autre protesta qu'il était désolé, désolé. Mais Jacques n'était pas fâché. Sa jalousie s'effaçait complètement, cette fois, devant le plaisir d'amour-propre que lui causait la possession d'une aussi jolie femme, et l'impression flatteuse dont son ami, il le sentait, n'avait pu se défendre, à cette surprise. D'ailleurs, la rencontre de Fermond l'avait ravi.

Il avait fait au régiment la connaissance du jeune millionnaire, s'était lié avec lui plus cordialement ensuite, à Paris, après une partie de baccara où Fermond lui avait gagné dix mille francs, payés par madame Bridel, la mère, avec une forte grimace. D'autres circonstances les avaient rapprochés. Fermond avait invité Jacques à venir, honneur insigne, chasser dans ses terres de Sologne, à l'accompagner en Norvège sur son yacht *Astarté*, à grossir enfin le nombre des parasites qui abusaient de sa faiblesse et de sa générosité de grand garçon intelligent, mais désœuvré, chez qui la fortune avait affaibli le meilleur de la volonté et menaçait d'émousser, à la longue, le tact moral.

Des gens sans préjugés l'accaparaient, et ses amis les plus intimes, comme le baron Crabier et le vicomte de Talèves ne jouissaient pas d'une brillante réputation. Fermond, qui s'engouait vite, se détachait de même. Sans raison, comme elles s'étaient nouées, ses relations avec Bridel s'étaient relâchées. A peine avait-il répondu, par un mot sur une carte, au faire-part du mariage de Jacques,

Mais, en ce moment, il s'ennuyait à Nice. Bridel, le rencontrant au Crédit lyonnais, l'avait abordé avec effusion, sans remarquer sa gêne. Fermond, comme s'il eût craint quelque tapeur, avait refermé sa jaquette sur son portefeuille. Il s'était détendu au bout de quelques instants, gagné par cette cordialité. Il avait tant besoin de croire à un peu de sympathie vraie!

— Vous dînerez avec moi? J'ai invité quelques amis, avait-il fini par dire.

Bridel s'excusant à cause de sa femme, Fermond, curieux comme tous les oisifs, avait ajouté :

— Mais amenez madame Bridel, je vous en prie!

Là-dessus Jacques l'avait décidé à se laisser présenter tout de go à Rose. Il l'avait enlevé de haute lutte, malgré les instances faites pour les retenir à une table de glacier, par deux des dîneurs de ce soir, le docteur Levenain et M. Zavaluco, un Roumain, en tenue de bicycliste, exhibant des mollets énormes, choquants comme ces bras de lutteur où roulent, avec ostentation, de trop gros biceps.

— Vous connaissez tout Nice? — demanda Jacques, voyant que Fermond, à la fenêtre, répondait, par un salut plongeant et des ronds de bras galants, à un bonjour venu de la rue.

— Les misses Hartley! regardez vite! dit l'autre.

Jacques eut le temps de voir fuir dans un landau ouvert deux radieuses figures de printemps, cheveux de paille, capotes blanches, robes de mousseline, une fourrure sur les genoux.

— Elles sont charmantes, reprit Fermond. Malheureusement, miss Arabelle est très malade.

— Des Anglaises?

— Des Américaines. Je vous présenterai. L'aînée, Lucy, est très curieuse. Une volonté! Elle sait ce qu'elle veut, celle-là. Si elle ne décroche pas un mari très riche, je serais bien étonné.

Il tourna la tête. On entendait, à travers la porte, l'affairement de servantes préparant un tub, un bruit d'eau fraîche, un murmure grondeur de voix. Paul Fermond revit la petite tache d'or, sous le bras frêle et blanc, et, baissant la voix, dit avec un air de convoitise flatteuse :

— Je ne m'étonne plus, Bridel, que vous vous soyez marié si jeune!...

Bien qu'il eût à peu près le même âge, — vingt-quatre ou vingt-cinq ans au plus, — Fermond paraissait beaucoup plus âgé : le teint mat, strié de lignes fines, les paupières cernées, un charme de langueur et de paresse dans un corps toujours las.

— Une idée de ma mère! répondit Jacques. Elle a pensé que je ferais moins de bêtises. Bon Ami m'a déniché une jolie fille, une jolie dot. Ma foi, ces choses-là ne se refusent pas.

Fermond sourit. Bon Ami (un monsieur Lavaur) était l'associé de madame Bridel. Il l'aidait à diriger ses usines,

depuis la mort de son mari. Ils avaient, pendant quinze ans, formé un excellent ménage à trois, devenu maintenant (disaient les mauvaises langues) un excellent ménage à deux. Bon Ami et la veuve avaient-ils voulu, en le mariant, se débarrasser du grand Jacques, bon enfant, mais bruyant, encombrant, toujours engagé dans des frasques coûteuses? C'était probable.

— Madame Bridel est charmante, conclut Paul Fermond. Diable de petit bras!... Puis, baissant encore la voix :

— Et cette personne... avec qui... mademoiselle... comment donc?

— Lise Bleuet! dit Jacques. Eh bien! vous me croirez si voulez, elle m'a suivi à Nice!... Nous étions bien d'accord, cependant, pour qu'elle me laissât tranquille. Mais voilà, elle ne doit pas se consoler de mon mariage... Ah! nous nous sommes bien aimés! Cette Lise!... J'ai passé deux bonnes années.

Fermond jeta un regard inquiet vers la porte du cabinet de toilette, derrière laquelle tout bruit s'était tu. Jacques, entre autres mérites, avait une voix d'une sonorité extrême. Mais il ne souffla mot de l'intrus qui avait si cavalièrement enlevé Lise sous son nez. On a son amour-propre.

— Lise Bleuet, c'est cela! Je me rappelle l'avoir vue au Grand-Prix avec vous. Une belle fille!

— Ça, oui! faite au tour, affirma Bridel. Elle m'adorait!... Enfin, je n'y peux rien... Je me suis conduit avec elle en galant homme. D'ailleurs, je ne vous le cache pas, Rose est mieux que Lise. Ah dame! une jeune femme ne peut avoir ce ragoût, ce piquant, ce vinaigré... Mais entre nous, voyons, là, franchement, vous ne le voudriez pas!

La voix de Jacques perçait les murailles, Paul Fermond allait esquisser un geste d'assentiment, lorsqu'un bris de porcelaines, une coulée d'eau sous la porte, le tout joint à des exclamations de colère et à une retentissante sonnerie d'appel, témoignèrent, à côté, d'un significatif désastre. Un grand silence tomba entre les deux hommes, tandis qu'on s'agitait dans la pièce voisine.

— Elle a entendu? suggéra Fermond, très amusé sous sa mine consternée.

— Bigre!... fit simplement Jacques.

Il prit son parti et déclara :

— Attendez! je vais aller voir.

Mais Fermond n'avait aucune envie d'assister à une scène de ménage. Il se disposait à prendre congé, lorsque, se penchant à la fenêtre, il fit coup sur coup plusieurs signaux, et saisissant ce prétexte providentiel, dit :

— Je vous quitte. Regardez! Levenain m'appelle. Et voilà le baron Crabier avec le chien de la comtesse Bolkonska.

— Eh bien! dit Jacques que rien ne troublait, ils peuvent monter, sans façon.

Il ajouta :

— On meurt de soif. Nous boirons une marquise au champagne. Je vais envoyer chercher ce qu'il faut.

Sur ses instances, Fermond céda. Et, grâce aux gestes d'invite que doublait Jacques, d'un bras enthousiaste, le docteur Levenain et le baron s'avancèrent, intrigués, jusque dans le jardin de la villa; puis Fermond les héla, de la fenêtre. Le temps qu'ils mettaient à monter, il expliqua :

— Levenain, que vous avez déjà vu, est mon médecin particulier. J'ai fait la connaissance de Crabier à Nice : un ancien diplomate.

Le docteur paraissait inquiet. Son premier regard fut pour Fermond, un regard possessif et jaloux d'homme qui tient son malade en charte privée. Il était complètement rasé, blême, avec des cheveux collés, très noirs, l'air d'un cabotin envieux. Par une analogie singulière et fréquente, il ressemblait merveilleusement à son nom : Levenain. Il braqua sur Bridel un de ces regards de diagnostic sondeur, terreur des vrais malades, et rassuré par l'évident bon garçonnisme de Jacques, il eut un rictus bienveillant. Il se servait d'un lorgnon d'or, dont il inspecta le mobilier, évaluant le prix de visites possibles.

Le baron Crabier, lui, faisait penser à un chien gras, nourri d'eaux de vaisselle. Pataud et luisant, de grosses moustaches d'un jaune sale, il avait l'œil dur et trouble. Ses gestes étaient rares, son maintien compassé. Il se raidissait dans une distinction que l'on sentait prête, comme un vernis, à craquer à chaque minute. La façon dont il contemplait les placards, dont il surveillait les portes, permettait de croire qu'il redoutait toujours de voir sortir d'un recoin d'ombre, pour l'agripper

au collet, la main d'un gendarme. Une énorme rosette multicolore ornait la jaquette de son complet gris de fer.

Le caniche minuscule de la comtesse Bolkonska, la queue et les pattes tondues en manches de côtelette, courait en tous sens, reniflant les meubles et mordillant les rideaux.

Jacques, inquiet au fond, malgré son air de détachement, s'empressait, offrait des cigares, bousculait les servantes. Enfin, tandis qu'Annunziata apportait des verres et que Maria courait à l'hôtel voisin, il s'éclipsa pour allez retrouver Rose.

Il traversa l'antichambre, trouva la porte close, le verrou tiré.

— Rose, ouvre, c'est moi!

Pas de réponse.

— Rose! ouvre!

Et il secoua le loquet. Toujours un profond silence.

— Rose, Rosette chérie, mon chat, ma petite Rose, ouvre, voyons! Ne me fais pas poser comme ça. Ouvre, ma biche.

Il parlait à du bois; la porte avait l'air de se moquer de lui.

— Une fois, deux fois, veux-tu ouvrir?

Rien, c'était exaspérant. Jacques vit rouge.

— Je crie au feu! J'appelle!... Voyons, c'est stupide!... Il y a des gens au salon... Ma chatte, je t'en prie!... C'est moi, ton petit Jacquot. Ouvre donc! Tu vas voir que j'enfonce tout!

Alors une voix sèche et irritée s'éleva :

— Allez retrouver votre maîtresse!

Jacques fit la bête :

— Je n'entends pas bien. Comment?

Silence. Il joua la bonhomie.

— Allons! C'est bien vu, bien entendu? tu n'ouvres pas? Mille regrets. Adieu. Je vais dîner seul avec ces messieurs. Amuse-toi bien, ma poulette.

Silence.

— Nous dînons au restaurant, en cabinet particulier. Nous verrons passer le carnaval. Bonsoir! A demain.

Il tourna les talons, la porte s'ouvrit brusquement. Les pommettes rouges, les yeux secs et flambants. Rose, tout habillée (tiens! elle avait mis sa robe de soie vert-nil) cria, avec une volubilité saccadée :

— Ah! vous m'amenez à Nice pour y retrouver vos maîtresses? Ah! elle est faite au tour? Ah! vous m'avez épousée

parce que j'avais une jolie dot et une jolie taille!... Nous allons repartir tout de suite, entendez-vous? Vous me ramènerez à Paris, chez mon père. Je ne resterai pas plus longtemps avec un homme que je déteste!... Car je vous déteste!... Je ne vous ai pas vu, peut-être, regarder cette femme, et rougir comme un homard. Oui, comme un homard!... Mon Dieu, que je suis malheureuse!... Après quinze jours de mariage!... Mais elle a l'air d'un navet, cette créature! Elle a au moins quarante ans! Ses cheveux, est-ce qu'ils sont à elle, seulement? Et comme cet homme l'a embrassée! J'en ai rougi!... Je m'explique maintenant votre mine stupéfaite et rageuse. Vous aviez l'air d'un dogue à qui on arrache son os... Ah! ah! Oui, son os! Elle est assez maigre pour ça!

Jacques avait écouté cette tirade avec un sang-froid extraordinaire. Seulement ses joues s'empourpraient, et il écarquillait les yeux d'une manière inquiétante. L'injure adressée à Lise le fit sourire de dédain. Trop honnête pour ne pas rendre hommage à la vérité, fût-ce aux dépens même de la prudence, il dit avec conviction :

— La passion vous aveugle. Elle n'est pas maigre.

Rose, furieuse, déclara :

— Après tout, vous la connaissez mieux que moi!... Eh bien, qui vous retient? Vous êtes encore là? Vous ne courez pas à sa recherche?

— Écoute-moi! dit Jacques impérieusement.

Et il lui prit les mains de force. Elle essaya de les dégager, d'une torsion de bras et d'un cambrement de corps. Impuissante, elle cria :

— Vous me faites mal! En voilà des manières! Brute, brutal!

— Écoute-moi, répéta Jacques avec plus d'insistance.

Que se passait-il? Quels arguments allait-il employer?

Fermond, Levenain et Crabier, avec une joyeuse angoisse, derrière la cloison du salon, se le demandaient. Ils entendaient tout, savouraient chaque mot de la scène, Fermond pinçant la lèvre, Levenain et le baron prodigieusement hilares. Brusquement, après un court silence, retentit le clac! sonore d'une maîtresse gifle.

— Gare la casse! ricana Levenain.

— Ah çà! dit Fermond, tandis que de l'autre côté de la

porte des sanglots tumultueux succédaient en déluge à cet éclat de foudre, j'espère bien que c'est lui qui l'a reçue!

On distingua alors des : « Oh! mon Dieu! Ta petite joue! Jacques, pardonne-moi. » Et puis des grognements injurieux dont le sens se perdit. Et des : « Pardon, mon Jacques! Tiens! de l'eau fraîche, avec un peu de lavande... Mais aussi, vilain!... N'est-ce pas que tu ne l'aimes plus, cette femme?... Tu l'as aimée, tu l'as dit! Avoue que tu l'as dit. Non, non, je te jure que ça ne se verra pas... Frotte-toi un peu l'autre joue. Tiens, un peu de ma poudre de riz!... Mets-toi à ma place, aussi! Je t'entends raconter ça. Et tu l'avais regardée, ne mens pas. Je l'ai bien vu. » Les grognements persistaient, étouffés par respect humain, mais violents et sourds. « Oh! Jacques, suppliait la jolie voix, tu sais bien que je t'aime! Si je ne t'aimais pas, est-ce que je t'aurais battu?... Allons, rends-la-moi, ma gifle. Mais ne me fais pas mourir... car je mourrais de jalousie... Avoue qu'elle est maigre, mon chéri. Avoue-le, pour me faire plaisir... Tu ne la regarderas plus. D'ailleurs, je te surveillerai... » Nouveaux grognements d'homme qui se calme, puis : « Ah! tu peux te vanter de m'en avoir donné une, de migraine! Attends que je prenne mes gants. Tends-moi ma voilette. Fais le nœud. Rentre les bouts. Là, merci. Partons ».

Après un nouveau silence, la porte du salon s'ouvrit. Sous les regards involontaires qui allaient à sa joue cuite, Jacques, d'un air de bravade signifiant : « Il se peut que vous ayez entendu quelque chose, mais je vous défends de supposer que ce soit le bruit d'une claque », Jacques dit, avec un geste large de présentation :

— Monsieur Paul Fermond, le baron Crabier, le docteur Levenain. — Puis (un quart de temps) : — Ma femme.

Pris d'une rage inexplicable, le minuscule caniche, tapi sous un fauteuil, s'élançait, sautait aux jupes de Rose, en aboyant avec une voix de fausset aiguë :

— Prune! ici, Prune! cria le baron.

Mais Prune, enlevée dans les bras de Rose, qui lui donnait de petites tapes amicales sur ses reins tondus, Prune gigottait, intraitable. Rose l'amadoua en puisant au sucrier trois morceaux de sucre.

— Ah! madame, gémit le baron, si la comtesse le savait! Le sucre la tue! Prune a le diabète.

La marquise au champagne, par les soins du docteur qui en avait dosé les éléments avec une rigueur scientifique, offrait dans un saladier le plus riant ton d'or. Des icebergs de glace y flottaient avec des rondelles de citron.

— Croyez-vous qu'il aime le champagne? demanda Rose en approchant un verre de la langue avide de Prune.

Prune but, Prune éternua et, prise de convulsions, se roula sur le tapis en proie à un délire frénétique et joyeux. Rose s'écria :

— Mais il l'aime! Tiens, mon petit toutou, bois!

Tandis que le baron alarmé levait les bras au ciel :

— Mais, madame, elle va être malade!

Il pensait à la scène que lui ferait la comtesse Bolkonska, vieille folle hargneuse et insupportable qu'il courtisait dans l'espoir de l'épouser. Elle était fort riche et le baron lui rendait toute sorte de soins, à la fois soupirant et factotum.

Rose s'étant plainte de migraine, le docteur tira de sa poche un étui d'antipyrine et la força d'avaler un cachet, jurant que la migraine disparaîtrait comme par enchantement. Comme la jeune femme parlait, par coquetterie et bavardage de maux imaginaires, il s'inscrivit, d'office, pour venir causer sérieusement avec elle de sa santé, un matin.

— Elle, malade? interrompit Jacques. Elle se porte comme le Pont-Neuf.

Levenain, se tournant vers lui, le sonda du regard.

— Eh! eh! vous-même, cher monsieur, qui sait si un léger traitement approprié à la tendance arthritique à laquelle vous me semblez...

Bridel déclara nettement :

— Ah! non, docteur, moi, vous savez, je ne crois pas à la médecine.

Levenain dit avec finesse :

— On croit toujours aux médecins.

— Eh bien! conclut Fermond, voyant Rose achever de mettre ses gants, nous sommes à vos ordres, madame.

Leurs regards se croisèrent, tandis que son mari l'aidait à ajuster le fermoir d'un bracelet d'or. Elle rougit, sentant que

Fermond venait de penser au bras blanc aperçu tout à l'heure, désiré maintenant, sous la manche de soie vert-Nil.

III

Il faisait dans le petit salon du restaurant une chaleur suffocante. Les lampes électriques jetaient leur lumière blanche, et la nappe brillait d'un éclat de neige, sous le scintillement des cristaux et l'argenterie. Autour des corbeilles de fruits ravagées, achevait de mourir, avec une odeur pénétrante, l'amas de roses dont le vicomte de Talèves, en l'honneur de madame Bridel, avait disposé lui-même l'arrangement fleuri.

A la fenêtre, Rose, un peu étourdie du repas, aspirait l'air frais de la nuit. Le vicomte était debout près d'elle. Jacques, resté à table avec les autres, n'osait bouger, mais leur lançait de temps en temps un regard inquiet.

— Vous ne fumez pas? dit Rose.

Talèves répondit :

— Non, madame. J'ai vu que cela vous déplaisait.

Sur l'autorisation de la jeune femme, en effet, et l'assurance répétée, par Jacques, qu'elle adorait le tabac, Fermond et Levenain avaient allumé discrètement une cigarette. Jacques, en sa qualité de mari, avait pris un gros cigare dans la boîte apportée par le garçon, tandis que le maître d'hôtel disposait le café et les liqueurs. Le baron Crabier, au bout d'un moment, l'imita; Zavaluco, le Roumain, par hygiène, ne fumait pas. Quant à Squajott, jeune Américain sec et imberbe, il se raidissait dans l'irréprochable maintien d'une ivresse d'alcool qui lui était trop familière. Il restait alors silencieux, avec des gestes d'automate. On avait soin de ne faire aucune attention à lui, d'éviter tout sujet de discussion. Squajott eût pu devenir subitement dangereux.

— Mais non, dit Rose à Talèves. Fumez, je vous en prie, je suis habituée.

Un imperceptible grief, moins contre le fait lui-même que contre le sans-gêne marital, perça dans sa voix. Talèves se défendit. Rose trouva cette résistance digne d'un gentilhomme. Et cependant, tout d'abord, il ne lui avait plu qu'à demi. Il l'avait un peu effrayée même, ce long et mince beau garçon

auquel elle trouvait une tête de levrette. Ressemblance parfaitement justifiée par le front étroit, la figure en longueur, comme aussi par la redingote mil huit cent trente, pincée à la taille, godant des épaules, étroite des manches, et par la cravate à trois tours qui, bouclée d'une broche d'or, faisait exactement l'effet d'un collier. Mais Talèves avait été si galant, avec tact, pendant le dîner, que maintenant, familiarisée, elle ne le redoutait plus. Il parlait en susurrant, d'une voix basse, et un léger défaut de prononciation qu'il avait semblait à Rose une grâce de plus. Involontairement, elle comparait sa douceur hautaine de manières à la vulgarité un peu brutale de Jacques. Elle se retourna. Dans une bouffée de cigare qu'il lui lançait à la figure, son mari lui demandait :

— Eh bien, ma chatte, ça ne va pas?

Elle se sentit humiliée et répondit sèchement :

— Ça va très bien.

— Hein! quelle foule! fit-il en se penchant entre elle et Talèves.

Rose, pliant sous le poids, trouva qu'il avait l'épaule dure.

Au-dessous d'eux fourmillait une masse compacte. Un cordon de soldats maintenait la rue libre, et des trottoirs montait un bourdonnement de ruche humaine. D'un arbre à l'autre couraient, tout le long de l'avenue, des guirlandes de lumière. La place bordée de lanternes vénitiennes soufre et orange, le casino flambant projetaient une clarté jaune qui faisait paraître plus noir, au-dessus des maisons, le profond ciel étoilé.

Jalousie soudaine, ou besoin d'autorité, Jacques se redressant dit à sa femme :

— Rentre donc! Tu vas prendre froid.

Elle répliqua :

— J'étouffe là dedans.

A travers le regard qu'ils croisèrent, remarquant tous deux la sécheresse inattendue de leur ton, et irrités sans savoir pourquoi, Rose se rappela sa rivale, et Jacques la gifle. Ils ne le dirent pas, mais leurs yeux l'exprimèrent, dans un éclair de rancune. Ce n'était d'ailleurs ni leur première scène, ni leur première réconciliation. Et leur vie absurde depuis le mariage : lui, la traitant comme une maîtresse, la condui-

sant aux Folies-Bergère et au Moulin-Rouge; leurs soupers au restaurant; leurs journées toutes de courses, de visites, d'emplettes, sans une minute de calme, d'intimité ; leur amour coupé d'aigreurs, de bouderies, attendri de baisers où la fougue de leur jeunesse avait plus de part que le cœur et l'âme!

— Si madame craint de prendre froid... insinua Talèves.

Il revenait, empressé, tenant le collet de la jeune femme. Jacques, au milieu de la colère jalouse qu'il éprouva, se sentit néanmoins flatté. Les égards qu'on avait pour Rose n'étaient-ils pas, après tout, une sorte d'hommage rendu au mari? Il en avait joui et souffert, de cet hommage pendant tout le dîner, sentant que sa femme était le point de mire des regards, des attentions et des sourires. De l'élan de sympathie directe et de convoitise cachée qui avait de toutes parts convergé sur Rose, Jacques n'avait perçu que ce qui devait, en l'inquiétant un peu, chatouiller son amour-propre. Mais il n'avait pu lire et n'avait pas même soupçonné les réflexions que se faisait chaque convive, car tous les dîneurs pensaient à elle, à cette minute même, et avec quelle précision de déshabillé!

« Peuh! elle est maigre », concluait Levenain, en respirant l'arome de son petit verre, empli de fine champagne. Matérialiste, il n'aimait que les énormes femmes, blondes et grasses comme des poulardes du Maine.

« Sans doute! — concédait Zavaluco, évaluant ce que promettait d'agréable la nuque frisottante de Rose, — sans doute!... Mais, rectifiait-il, la femme a toujours été contraire à l'entraînement athlétique. »

Renversé sur le dossier de sa chaise, thorax bombant et jambes croisées, il présentait l'aspect d'un lutteur tout en muscles. Il eut donné toutes les joies amoureuses pour une partie de foot-ball ou de polo. Grand amateur de la bicyclette, gymnaste émérite, il avait un culte singulier de son corps, passant tous les jours une demi-heure au hammam et se pesant matin et soir.

« Heu! méditait le baron Crabier. J'ai eu tort de reprendre du caviar. Le chaud-froid de perdreaux me pèse sur l'estomac... Je sais pourtant bien que le bourgogne ne me vaut rien. Il est certain que je préférerais voir à la comtesse Bolkonska (Prune avait eu des coliques en rentrant) la taille et les traits

de cette petite femme-là, qui n'a pas l'air d'avoir froid aux yeux... Et encore... Toutes les femmes se valent. La comtesse a le sac. Je me remettrai demain à l'eau de Vichy. »

Fermond était rêveur. Il venait de songer à Arabelle Hartley, mais il avait vite congédié le souvenir du gentil visage. Sa pensée revint à Rose, et lassé, parce qu'il connaissait la puissance de son argent et le dégoût que lui inspirait d'avance la satiété, il se disait :

« Si je voulais m'en donner la peine!... Peuh! la femme d'un ami!... Il est vrai que Bridel n'est pas mon ami!... un camarade, à peine... Non, c'est trop facile. Laissons cela à Talèves. »

Talèves s'avouait :

« Elle est charmante. Dès que je l'ai vue, j'ai senti quelque chose me pincer, là, à gauche. Je ne suis pourtant pas sentimental. Non; mais elle me plaît, je la veux et je l'aurai, quitte à me faire, s'il le faut, l'ami de cet imbécile!... Il n'a pas l'air méchant... Depuis Juliette, qui est morte, et que j'ai tant aimée, je n'ai vu aucune femme qui m'ait plu autant. Elle est jolie en diable! »

Et il était sincère. Ce cœur sec, cette conscience tarée, cette âme égoïste de snob et de parasite avaient senti vraiment la flamme du désir, une flamme sèche et ardente qu'attisaient la jeunesse éclatante de Rose et son charme piquant de vierge à peine femme, toute vibrante de nerfs (il le devinait), toute en caprices, avide de luxe et de plaisir.

Squajott, lui, regardait la nappe. Il se disait, dans le cauchemar de l'alcool qui éveillait en lui, d'ordinaire, des tentations homicides à terrifier ses inoffensifs voisins :

« Cette femme, c'est une poupée. Si je prenais le couteau à découper qui est sur le dressoir, je pourrais lui fendre le ventre et voir si elle a du son dedans. Les poupées sont pleines de son. Prendrai-je le couteau? ne le prendrai-je pas? »

Il se versa un verre de whisky, ce qui donna un autre tour à ses méditations poétiques.

Jacques avait repris de la bénédictine. Un attendrissement soudain lui était venu. Il lui sembla que son cigare était doux, doux, et fondait dans sa bouche. Il expliquait à Fermond comment il comprenait la vie.

— Ne pas s'embêter, voyez-vous! Il ne faut pas s'embêter...

Moi, dès que je m'embête, je me dis : « Qu'est-ce que tu pourrais bien faire pour ne pas t'embêter? » Alors, je me distrais... Oui, — ajouta-t-il d'un air profondément méditatif, — je me distrais, je m'amuse, je me...

Il chercha un mot définitif, n'en trouva pas, et répéta, comme s'il plongeait dans un abîme de métaphysique :

— Je me distrais.

Fermond, qui passait la vie à se distraire, et qui s'ennuyait jusqu'au vertige, étouffa un léger bâillement. Talèves, cependant, récitait du Baudelaire à Rose stupéfiée. On entendait, dans un chuchotement : « ... *ces yeux pleins de lumières... leurs feux diamantés... Et je suis leur esclave... le réveil de mon âme...* » Mais tout à coup, il devint manchot : sa main avait disparu sous le collet de loutre. Fermond, qui les observait, devina une résistance. Mais la peur, la prudence, une connivence peut-être, due, chez Rose, à l'étourdissement croissant du bourgogne... Fermond supposa que la jeune femme avait laissé sa main dans celle du vicomte : moyen plausible, après tout, de le tenir en respect. Ce ne fut d'ailleurs qu'un contact aussitôt rompu. Rose se rejetait en arrière, criant :

— La musique! entendez-vous la musique!

Un : « Ah! » d'attente enfin récompensée courait en frisson sur la foule, maintenue au long des trottoirs par l'alignement des fantassins. De ce moutonnement de têtes noires montaient des exclamations, étouffées dans un grésillement de voix pareil au bruit d'une immense friture. Fermond se leva et vint avec Jacques à la fenêtre; une autre fenêtre s'ouvrit pour Zavaluco, Levenain et Squajott, qui déclara :

— Hein? Une bombe éclatant sur cette foule? Ça ferait bien!... Pourquoi les pharmaciens n'en vendent-il pas?... Si je cassais une bouteille de champagne sur la tête du gros homme qui est en bas, juste au dessous.

Mais il dédaigna ce plaisir, et se contenta de cracher, flegmatiquement, sur l'individu.

Une rumeur grandit. Dans le fracas de la musique et le mouvement de la foule, elle domina tout du cri de : « Carnaval! Carnaval! » Des torches, des bannières, des bêtes apocalyptiques, un flamboiement de rouge, de bleu, de jaune, un arc-en-ciel ondulant de dominos et de masques, fulgurèrent, se balancèrent,

approchèrent, au rauquement des trompettes, sous un nimbe de mouvante et flottante fumée.

L'avenue s'éclaira d'un seul coup. On put, jusqu'au plus loin, compter les brindilles des arbres changées en corail rose par un incendie de torches de Bengale. La place Masséna, où flambèrent des brasiers, devint pourpre. Et le roi Carnaval, Polichinelle lui-même, dominant dans une gloire le houleux cortège, précédé de massiers et d'estafiers à mule et à pied, escorté d'Arlequins sautants, de Pierrettes dansantes, de Pierrots titubants, et suivis de Cassandres podagres qui boitaient sur leurs cannes, — Polichinelle ventru, bossu, rutilant, levant ses lourdes jambes d'un pas mécanique, abaissant sa tête enluminée, éblouissant dans son costume brodé d'or et d'argent, Polichinelle passa, saluant d'un large rire stupide la foule hypnotisée.

Derrière lui, un vertigineux défilé déroulait ses anneaux multicolores. Grand comme le cheval de Troie et dépassant le premier étage des maisons, un dromadaire velu, avec une grinçante lenteur, s'avançait sur des roulettes, en balançant sa tête absurde. Sur sa bosse en plate-forme, trois belles Fatmas, gorge nue, bombaient la danse du ventre. Alentour, des nègres juchés sur des ânes, et des moresques agitant leurs tambourins. Des casoars suivaient : maillots noirs, corps de carton emplumé, longs cous flexibles. Le long d'un char de glace flamboyant de lumière électrique, des ours blancs folâtraient avec lourdeur parmi des danseuses, dont les jupes de gaze, à chaque déplacement de hanches, s'épanouissaient en corolle sur de luisantes jambes roses. Quantité de monstres en carton se pavanaient : bouteilles géantes, quakeresses coiffées de bacs à charbon, un jeu de dominos complet fait d'hommes en boîte, bébés gargantuas absorbant des biberons phénoménaux. Vint alors le char des fleurs, jardin vivant de femmes enlacées, dans un épanouissement d'épaules hors des robes simulant des roses, des tulipes, des pensées, des marguerites, tandis que des fillettes représentaient les fleurs en bouton, au milieu de tout petits garçons, corsetés en scarabées verts ou blottis dans des coquilles d'escargots.

— Oh! fit Rose.

Talèves avait cédé sa place à Jacques, qui, sans scrupule, s'y était glissé. A demi masqué par Fermond, Talèves se tenait

maintenant, l'air indifférent, derrière la jeune femme, profitant d'occasions, comme le prétexte d'un char plus beau que les autres, pour se pencher négligemment et lui effleurer la taille de son bras.

— On dirait un cauchemar, dit-elle.

C'était bien un cauchemar, en effet, un cauchemar de huées, de rires, de lazzis, de lumières, dans un brouhaha de cris d'animaux : bêlements, aboiements, trompes et cors. Un char rouge passa, traîné par des mulets caparaçonnés de rouge; des démons et des démones rouges y fourgonnaient avec des tridents une chaudière géante dans laquelle se démenaient des habits noirs et des femmes en toilette de bal. Le char de la basse-cour suivait : derrière une claie, sur des bottes de paille, caquetaient, gloussaient, poules, coqs, dindons : vautré sur le toit de sa bauge, grognait un porc énorme. Des voitures de place, des attelages de maître, mêlés à la foule des masques, allaient au plus petit pas. Il pleuvait des fenêtres, il neigeait dans l'air quantité de confetti en papier; des serpentins déroulaient leurs fusées, accrochant aux arbres un fouillis de banderoles bariolées.

— Attention! dit Talèves.

Et il posa doucement la main sur la ceinture de Rose, qui, entre son mari et Fermond, n'osait bouger.

Tout en or, derrière des chevaux chargés de housses d'or, le char de l'or apparut. Ficelés dans des sacs étiquetés de chiffres fantastiques, des hommes se mouvaient avec lenteur ou sautaient sur place lourdement. Un gigantesque balancier à l'avant du char, manié par des femmes en corsage et jupe d'or, simulait la frappe d'un pactole de pièces, ruisselant comme une fontaine lumineuse. Des femmes, des jeunes gens, des vieillards y trempaient les mains, les retiraient pleines de jetons d'or qu'il laissaient couler entre leurs doigts ou lançaient, de temps en temps, par poignées, à la foule.

— Imbéciles! marmonna Squajott; moi, j'aurais grimé ces gens-là en pestiférés! Verts de choléra, ils se battraient, expirants, pour la possession de cet or : et la Mort, un grand squelette drapé d'un suaire, armé de sa faux, ricanerait au-dessus de la mêlée!

Le baron Crabier fit la grimace : il n'aimait pas les plaisan-

teries funèbres. Le char, d'ailleurs, l'avait impressionné. Non qu'il fût beau : au contraire, il était massif, criard et brutal, choquant comme une apothéose de la Jouissance et de la Matière. Symbole de toutes les convoitises, de toutes les joies, de tous les actes de la vie, l'apparition du char de l'or fut si expressive, si saisissante, que la foule, hypnotisée, accueillit son passage avec le silence d'un trouble et solennel émoi, tourna vers lui des visages parlants, aux yeux aigus, aux lèvres serrées. Fermond, plus délicat que ses compagnons, éprouvait un malaise. Talèves songeait. Cet or de carton et de comédie fit surgir en lui l'image de l'or réel, ruisselant comme un fleuve, à vingt minutes d'ici. Dans le palais du Jeu, en ce Monte-Carlo d'opérette tragique, la drague de la Roulette nettoyait les fortunes ; la bille aveugle amoncelait des trésors. Et Talèves répondit à la préoccupation commune de tous les dîneurs, en demandant :

— Vous irez sans doute demain à Monte-Carlo, madame?

— Parbleu, — fit Jacques, avec une assurance vaniteuse, car il croyait à sa « chance » !

Quant à Rose, elle ne dit rien, et elle n'en pensait guère plus. Le voyage, l'installation, le dîner, le carnaval, tous les incidents pressés, heurtés de ces dernières heures, l'étourdissaient. Elle était un peu grise ; et comme étourdie, sous la caresse de Talèves, qui lui avait repris la main, elle s'abandonnait à la volupté de vivre, en une inconscience sans bornes.

IV

Cinq jours après.

Doux et chaud, un jet de soleil traversait la chambre et venait inonder le lit — matelas neufs et sommier de choix — où Jacques et Rose, depuis cinq nuits, goûtaient un sommeil réparateur, quoique agité. Une poussière lumineuse dansait dans le rayon jaune ; des atomes dorés y déroulaient une sarabande harmonieuse.

— Tiens, dit Jacques, les microbes ! Tu vois, ce gros : c'est la fièvre typhoïde ; et ce petit, tout en haut, c'est la tuberculose.

Rose poussa un cri :

— C'est stupide, des idées pareilles! Si je ne croyais pas l'appartement sain, je n'y resterais pas cinq minutes de plus.

— Bah! dit Jacques, qui avait le réveil philosophique, tu y passeras comme une autre.

— Eh bien, et toi?

— Moi aussi, fit-il, jugeant cette allusion moins drôle. Mais, sois tranquille, je ne suis pas pressé.

Elle haussa les épaules :

— Tu n'as pas le sens commun.

Il ne s'en offensa pas. Mais, se rapprochant, il mordilla la petite oreille de Rose, puis, relevé sur le coude, il plongea son regard dans les yeux verts sablés d'or, les yeux félins :

— Tu es une chatte, dit-il. Plus je te regarde et plus tu es une chatte, avec ton nez court et tes dents pointues. Miaule un peu, pour voir. Moi, je suis un chien, un grand bon chien! Ouah! Ouah!

— Un braque, alors?

— Ouah! Ouah!... Miaule donc!

— Miaou!

— Ouah! fit-il en ouvrant une gueule à avaler tout.

Elle se rétracta, griffes au vent et museau crispé :

— Fftt! Fftt!

Le plaisir de Jacques tourna au délire; il défonça son oreiller à coups de poing.

— Finis donc! les bonnes qui entendent.

Il y eut une accalmie. Jacques bâilla et fit la grimace. Il revoyait son portefeuille dégonflé, tous ces derniers jours, à Monte-Carlo. D'abord, il avait gagné, puis perdu, regagné, reperdu. Déficit : six mille net. Quelle guigne!

— A quoi penses-tu? demanda Rose.

— Peuh!

Elle leva en l'air un doigt de menace, un index augural :

— Tu penses à quelqu'un. Rappelle-toi ce que tu m'as juré?

— Quelle bêtise! grommela-t-il, soudain confus, songeant à Lise. Non : il ne se souciait pas plus d'elle que de ça!... Un claquement d'ongle sur la dent!

— Si je croyais que tu l'as revue?

— Moi, jamais de la vie, par exemple!

Il mentait hardiment. Il l'avait revue; rien de plus, d'ail-

leurs. Deux fois en tout : au vestiaire de Monte-Carlo, où le monsieur brun aidait Lise à endosser sa jaquette; puis, avenue Masséna, derrière les vitrines du grand tailleur Pastenague. La seconde fois, Jacques avait jeté à son ancienne maîtresse, toujours accompagnée de l'homme brun, un regard foudroyant. Elle n'avait répondu que par le plus innocent air d'indifférence.

« La rosse! » s'était dit Jacques, plein d'une envie formidable de fondre à bras raccourcis sur son successeur. Mais, d'abord, celui-ci paraissait un gaillard solide; et ensuite, retomber en servage, devenir jaloux d'une femme qui ne lui était plus de rien?... Il eût voulu passer, devant elle, bras dessus bras dessous avec sa femme, narguer Lise par toute la jeunesse éclatante et gaie de Rose.

Il avait beau faire, vouloir s'étourdir. Si rapide et tourbillonnante que fût sa vie depuis cinq jours, — dîners au restaurant, bataille de fleurs, veglione, — l'obsession des caresses de Lise le poursuivait jusque dans les bras de Rose. Il se trouvait lâche d'oser la regretter, et il la désirait quand même. L'étrange est qu'au moment de la rupture il en avait de Lise par-dessus la tête; les premiers jours, il avait respiré, comme après une délivrance. Mais il avait compté sans ces deux sûrs dissolvants de l'âme : jalousie et souvenir. Oh! parbleu, Rose l'emportait, oui, si fraîche, si vive; et cependant...

— Décidément, dit Rose boudeuse, tu ne veux pas me dire à quoi tu penses?

— Tu le sais bien. Nous sommes décavés, parbleu! puisque tu n'as pas été plus raisonnable que moi! (Rose, affolée par la chance, puis par la déveine, avait perdu de son côté deux mille francs.) Je pense que maman devrait bien m'envoyer de l'argent, puisque ton père fait la sourde oreille.

— Papa, dit-elle, est peut-être absent.

Une légère aigreur avait percé dans leur ton. Jacques en voulait à son beau-père d'avoir, au dernier moment, converti sa promesse d'une dot liquide en un engagement de pension mensuelle. Ah! c'était un type, que le commandant Pressoir, ancien officier supérieur devenu homme de Bourse, mélomane avec cela, maniaque de peinture, mais, par-dessus tout, joueur et fêtard, habitué du foyer de l'Opéra où le retenaient les épaules maigres de mademoiselle Graminart, marcheuse.

Il n'avait tiré Rose de pension que pour la marier, ne se souciant pas de s'encombrer d'une ingénue. Ingénuité relative : car. au pensionnat de madame Sylviac de Laporade, à Passy, les jeunes filles recevaient une singulière éducation. « Tout par l'indulgence! » telle était la devise de madame Sylviac, prodigieuse caricature de malade imaginaire, teint blême, yeux pareils à des pruneaux noirs, tête chauve sous des coques de cheveux surmontées d'un monumental bonnet ruché, à rubans bleus. Et Dieu sait si l'indulgence régnait au pensionnat! On y était libre comme dans un bois. De temps en temps, une sous-maîtresse manquait, enlevée par quelque rastaquouère, cousin d'une élève. Le professeur d'anglais flirtait avec une des grandes, une héritière cubaine. Dans les chambres de quelques privilégiées, il se faisait de véritables orgies de gâteaux et de liqueurs douces. Les parloirs du jeudi étaient de réconfortants *five o'clock teas*. Le tout, soigneusement porté sur la note des parents, en général des étrangers, des ménages divorcés, des femmes très élégantes, descendant, toujours seules, de victorias à chevaux de prix, à laquais en culottes et bottes à revers. Ah! ce pensionnat! « très chic, ma chère! » un des plus chics de Paris, où les cours étaient faits par des professeurs célèbres, où un sociétaire de la Comédie-Française enseignait la diction et madame Paquita la danse. Ah! ce pensionnat, Rose ne s'y était pas ennuyée. Gaie, vive, légère, elle avait eu depuis cinq ans bien des camarades. Mais personne n'avait remplacé dans son cœur sa grande amie Clara, maîtresse de piano. Un beau jour, celle-ci avait disparu. Rose s'informait en vain. Qu'est-ce qu'elle était devenue? Madame Sylviac évitait d'en parler.

Tout à coup, par une de ses sautes brusques d'humeur dont elle était coutumière, Rose sourit, et penchant la tête vers son mari :

— Gratte-moi. Attends!... le démêloir, d'abord!

Il dénoua, docile, la chevelure lâche, d'un joli blond cendré; lentement, il y passa les doigts, lissant les mèches rebelles.

— Doucement! tu arraches tout. Le peigne fin, maintenant.

Jacques, de ses ongles, râcla délicatement la peau rosée, à la naissance des cheveux. Faisant la chatte, Rose se mit à ronronner, avec une perfection rare.

— La brosse ! demanda-t-elle.

Alors il lui frotta la tête, avec la paume de la main. Elle murmura :

— Oh ! j'aime ça !... Encore !

Jacques considérait sa femme attentivement, avec un rien, oh ! un rien d'inquiétude obscure, informulée. Il avait parfois cette sensation, devant l'énigme du charmant visage empreint d'une volupté finement, joliment animale, — d'une volupté qui rendait Rose, à certaines minutes, redoutable d'inconnu, décevante comme si elle devenait, soudain, un nouvel être. Gouailleur, il dit brusquement (jalousie sourde et involontaire) :

— Et ton amoureux ?

Il faisait allusion à Talèves. Sur la pente brusque où un étourdissement d'âme et de corps avait fait glisser Rose, le premier soir, elle s'était dès le lendemain reprise, honnête en somme, effrayée des conséquences. Talèves n'avait plus trouvé en elle qu'un visage fermé, une de ces indifférences glacées qui éloignent l'homme le plus entreprenant. Son assiduité évidente avait frappé Jacques, en même temps que l'attitude correcte de sa femme le rassurait. Il se permettait donc quelques plaisanteries d'assez mauvais goût. Il ignorait, d'ailleurs, les privautés audacieuses risquées par Talèves au début et, depuis, les allusions détournées, les déclarations aussitôt interrompues. Rose s'était tue, d'abord parce que sa conscience n'était pas tout à fait sans reproches ; puis elle sentait qu'il eût été dangereux de brouiller ces deux hommes : Jacques était violent. Elle était flattée, enfin, de voir Talèves plus épris chaque jour, inquiet, déconcerté, furieux. Elle éprouvait un plaisir mêlé de peur à sentir qu'elle irritait son amour. Où était le mal ? Elle ne céderait pas.

— Sais-tu, reprit Jacques, qu'il ne nous a rien envoyé aujourd'hui, ni loge, ni bouquet !... C'est révoltant !

— Je lui ai pourtant gagné une discrétion avant-hier. Patience ! conseilla-t-elle.

On frappa à la porte. Maria parut, avec son fin profil en lame de couteau.

— C'est oune paquet qué moussieu lé vicomté dé Talèves il envoie.

— Donnez. Hein ? Qu'est-ce que je te disais, fit Jacques.

intrigué. — Le temps d'ouvrir une boîte ronde, en sapin, d'où s'exhalait un prestigieux parfum. — Tiens ! un pâté de Strasbourg. Eh bien ! nous l'inviterons à le manger avec nous. Vraiment, ce garçon-là a des prévenances !... Il a donc des parents charcutiers?... Mais tu sais, — ajouta-t-il, dès que Maria se fut retirée, emportant l'appétissant château-fort de pâte crénelée, — s'il devient trop entreprenant, gare à toi !

— Gare à toi-même, mon chéri ! — répliqua Rose, avec un joli aplomb. — Ne t'occupe pas de mademoiselle... comment donc? Tu sais... cette vilaine femme !... Je ne m'occuperai pas de M. de Talèves... Œil pour œil, dent pour dent, voilà ma devise.

— Oh ! oh ! — gronda Jacques, plus inquiet qu'il n'en eut l'air. — Prends garde ! Je te tuerais.

— Gratte-moi encore !...

Avec moins d'entrain, il refit le démêloir, le peigne fin, la brosse... Tous deux, songeurs, sentaient se dresser entre eux une autre image, agréable et inquiétante.

Nouveau coup frappé à la porte. Cette fois, ce fut la petite Annunziata qui dit :

— Monsieur, c'est lé facteur. Il a oune lettré sarzée.

— Bravo ! cria Jacques, d'une voix retentissante. C'est de ton père, à moins que ce ne soit de maman... Ah ! bien, ça tombe à pic !

Annunziata revint, tenant le registre et l'enveloppe cachetée de rouge. Il signa d'une main fébrile :

— Donnez vingt sous à ce brave homme !

Et, joyeux, il déchira l'enveloppe.

— C'est du notaire de maman,

Des billets de banque apparurent. Il en tendit un à Rose, gentiment.

— Tiens ! tu pourras te refaire aujourd'hui, à la roulette.

Et il ajouta :

— Dis donc ! Ton père aurait bien pu se fendre aussi !

PAUL ET VICTOR MARGUERITTE

(A suivre.)

L'ART DE FRÉDÉRIC II

I

Trois hommes de guerre, vraiment dignes de ce nom, avaient illustré le XVII[e] siècle : Gustave-Adolphe, Condé et Turenne. A cette époque où, contrairement à ce qui se passe de nos jours, l'état de paix constituait une exception véritable, l'art de la guerre aurait dû, ce semble, faire un pas immense, et dépouiller complètement le formalisme compact des armées d'autrefois, lourdes agglomérations de masses épaisses, qui se mouvaient lentement, se déployaient plus lentement encore, et combattaient dans un ordre rigide exclusif de toute souplesse manœuvrière. Rien de semblable cependant ne s'était produit. On en était encore, même sous Louis XIV, aux dispositifs établis d'après ce type immuable, quels que fussent la situation et le terrain, et à des procédés tactiques copiés sur ceux des Romains. Quant à la stratégie usuelle, elle consistait depuis le moyen âge à prendre des positions qui couvrissent un point géographique important, tel qu'une ville, un défilé, un cours d'eau, et à chercher de là à menacer les communications de l'ennemi. Celui-ci, de son côté, au lieu de tenter une attaque directe évidemment difficile, manœuvrait généralement pour venir à son tour menacer les derrières de l'armée ainsi établie défensivement, à qui deux partis se présentaient alors : ou

bien sortir de son camp, marcher de l'avant et combattre, ou bien se dérober et aller menacer ailleurs quelqu'autre établissement de l'adversaire, pour recommencer le même manège indéfiniment. C'est presque toujours la dernière solution qui prévalait, car personne ne semblait à cette époque se douter que l'objectif véritable d'une campagne fût réellement, non pas tel ou tel point géographique, lequel ne peut avoir qu'une valeur relative et momentanée, mais bien l'ennemi lui-même, ou du moins ses forces agissantes, qu'il faut avant tout mettre hors de cause. Ces forces, on s'en préoccupait à peine, et l'on croyait que les gêner dans leurs commodités était suffisant. On manœuvrait donc non pas pour chercher la bataille, mais au contraire pour l'éviter, et on ne se résignait à la subir que quand on ne pouvait plus faire autrement. De là l'interminable durée des conflits internationaux.

Il est vrai de dire que les armées d'alors, composées uniquement de mercenaires levés un peu partout, constituaient un outil fort coûteux, qui ne se remplaçait qu'au prix de sacrifices assez pénibles pour la cassette du monarque dont elles soutenaient la querelle, et ces sacrifices étaient d'autant plus considérables que les engagements d'alors, où l'arme blanche jouait un rôle prépondérant, étaient proportionnellement beaucoup plus meurtriers, à courage égal, que nos batailles modernes, où l'on ne s'aborde presque plus [1]. D'autre part la guerre, essentiellement dynastique, n'intéressait guère les peuples que par les souffrances qu'elle leur imposait. Il s'agissait de défendre, non pas l'indépendance ou l'honneur d'une nation, mais les intérêts ou la cupidité d'un prince; le dénouement pouvait donc être prorogé sans inconvénients graves, et la part de la ruse était, dans le développement des opérations, au moins égal à celle de la force. Enfin, les armées du XVII[e] siècle étaient fort peu mobiles. Ignorant les réquisitions et l'art d'exploiter régulièrement les ressources des pays qu'elles traversaient, elles les gaspillaient et les épuisaient très vite, en sorte qu'il leur fallait ensuite, pour subsister,

1. Il n'est pas rare de trouver, pendant cette période historique, des batailles qui ont coûté, en tués et blessés, plus de la moitié de l'effectif total. Les rencontres les plus sanglantes du XIX[e] siècle, Eylau, La Moskowa, Rezonville, n'ont jamais atteint, à beaucoup près, une aussi énorme proportion.

constituer des magasins nombreux auxquels elles se trouvaient enchaînées. Le luxe excessif des officiers, qui entendaient, même pendant la campagne, vivre en grands seigneurs, imposait d'ailleurs l'obligation de traîner après soi des convois énormes, qui exerçaient sur les opérations une contrainte permanente, par suite de la nécessité où l'on était de les protéger sans répit. Tout cela n'était pas fait évidemment pour donner aux généraux l'aisance des manœuvres ni la largeur des conceptions.

Si supérieur qu'ait été Gustave-Adolphe aux capitaines de son époque, tant par le caractère que par les qualités intellectuelles, il n'avait pas su, ou pas pu, dégager sa technique de ces étroites lisières, et bien qu'il eût fait de son infanterie assouplie et allégée une arme redoutable, il n'avait point émancipé ses conceptions militaires de l'incertaine timidité de ses devanciers. Comme eux, il fit de la guerre de postes et de positions, s'attarda à conquérir des villes, et perdit ainsi un temps précieux dont ses ennemis profitèrent parfois. Un jour même, par excès de prudence, il faillit à sa renommée, et le sac de Magdebourg, qu'il laissa faire à Tilly plutôt que de franchir l'Elbe sans y tenir une forteresse, marque sa glorieuse mémoire d'une tache que les victoires de Leipsick et de Lutzen n'ont pu effacer.

A Condé, qui possédait l'impétuosité de la jeunesse, et devait à son rang une indépendance particulière, était réservée la gloire de montrer que le sort des empires se décide beaucoup moins devant des murailles que dans les batailles où le génie du capitaine et la valeur des troupes ont devant eux le champ largement ouvert. Placé à vingt-deux ans à la tête d'une armée dont la mission était de repousser une invasion espagnole, il n'hésita pas, et au lieu de chercher, comme le lui conseillait son entourage, à opposer à l'ennemi une barrière de places fortes successivement défendues, il marcha droit sur lui, surprit hardiment les débouchés qui conduisaient en sa présence, et l'attaqua, bien que le sachant plus fort, avec une vigueur inconnue jusqu'alors. La victoire récompensa cette audace, « dessein, dit Bossuet, où les vieillards expérimentés n'avaient pu atteindre », et l'armée espagnole fut détruite d'un coup, c'est-à-dire que la France fut sauvée.

Ce n'est pas assurément que cette bataille de Rocroy révèle, au point de vue purement tactique, des procédés bien nouveaux. Thiers l'a dit très justement : « Condé ne changea rien ce jour-là à l'art de combattre, qui était encore ce qu'il avait été à Pharsale et à Arbelles, mais en quoi il se montra un vrai novateur, ce fut dans sa résolution de livrer bataille, et d'aller tout de suite au but de la guerre. » D'ailleurs, la lourdeur de son infanterie ne lui permettait guère d'innover en matière de manœuvres. On peut juger de ce qu'elle était quand on la compare à la « redoutable infanterie de l'armée d'Espagne », réputée alors la première et digne assurément de sa réputation. « Vigoureuse dans les attaques, a écrit M. le duc d'Aumale, sachant tirer parti du feu, ayant surtout la tenue du champ de bataille, cette infanterie manquait de mobilité et de souplesse, et exagérait les formations compactes. » C'était là en effet le défaut capital des troupes à pied de l'époque, une absence presque complète de maniabilité. Enhardi par le succès, Condé n'en persista pas moins dans sa stratégie audacieuse ; il continua à *marcher aux ennemis*, comme il l'écrivait à Gassion. La monarchie française et sa propre gloire s'en trouvèrent bien.

D'abord lieutenant de Condé, plus tard son émule et même son adversaire, Turenne s'était formé à l'école vigoureuse de Bernard de Saxe-Weimar. Il se signala par une utilisation très complète et judicieuse des ressources, par une énergie à la fois prudente et tenace, par des procédés d'entretien des troupes infiniment supérieurs à ceux de son époque. Il sut se dégager de l'étreinte des magasins, en subordonnant leur dispositif à ses combinaisons, et en les réduisant ainsi du rôle principal à celui d'auxiliaires. Il affirma son génie par des conceptions stratégiques surprenantes d'adresse, et les exécuta avec une rapidité à laquelle Napoléon lui-même, le plus foudroyant des improvisateurs, a rendu un hommage mérité. Mais il ne changea rien aux procédés de guerre proprement dits.

Il continua, pour la bataille, à former son armée sur deux lignes, ayant chacune un centre et deux ailes, l'artillerie étant déployée en avant sous la protection d'une masse de cavalerie. A chacun de ces éléments, il fixait, dès le début de l'action, un objectif propre, et pas plus que ses prédécesseurs

ou que ses rivaux, il ne cherchait à manœuvrer sur le champ de bataille. Comme eux, dans ces abordages de front qui succédaient à une courte canonnade, il bornait son action à réparer les échecs ou à compléter les succès de détail. En un mot, s'il imprima aux opérations une énergie et une activité nouvelles, s'il rechercha volontiers son adversaire, ou du moins essaya, le plus souvent avec succès, de l'influencer par la soudaineté de ses marches stratégiques, il ne sut, une fois l'action engagée, que porter des coups droits. La bataille resta avec lui ce qu'elle était au temps de Montluc, une usure de forces jusqu'à complet épuisement du parti le moins habile à réparer ses brèches.

Somme toute, en dehors de certaines méthodes personnelles à ces trois hommes supérieurs, l'art de la guerre n'avait point progressé. Il était toujours aussi conventionnel, aussi didactique, aussi rebelle aux amples conceptions et aux actes féconds. Agrandir les possessions d'un prince par la conquête de quelque territoire limitrophe, surprendre une province, y faire un établissement assez solide pour que l'ennemi ne puisse de longtemps le reconquérir, tel était le but. Quant aux moyens, ils consistaient à couvrir le siège des places par des cordons de troupes, et à ne s'aventurer que quand on en avait pris assez. Un écrivain du XVIIIe siècle, et des moins dogmatiques, nous le dit sans fard. « Un bon général mettra plus de confiance dans la connaissance du terrain *qu'au destin aveugle des batailles; son habileté consistera à faire toujours la guerre sans être obligé de combattre*[1]. »

Voilà, certes, une étrange conception de l'art. Elle s'explique, dans une certaine mesure, par les considérations intéressées que nous avons précédemment fait valoir ; elle est intimement liée au mode d'action habituel des armées d'alors.

Reflets de la puissante centralisation politique des monarchies absolues, les armées du XVIIe siècle présentaient un organisme compact, une sorte de bloc, qui, obéissant à l'impulsion directe d'un chef unique, stationnaient en masse et se mouvaient d'une seule pièce. Groupée tout entière dans un même

1. Lloyd, officier anglais, qui passa successivement au service de l'Autriche, de la Prusse et de la Russie, où la grande Catherine le fit général-major. — *Introduction à l'histoire de la guerre en Allemagne*, ouvrage publié en 1756.

camp, une armée s'ébranlait soit par lignes, soit par ailes, et marchait ainsi jusqu'à ce qu'elle eût atteint un nouvel emplacement, où qu'elle eût rencontré l'ennemi en position. Dans ce dernier cas, elle se déployait, généralement sous les yeux de son adversaire, assez loin toutefois pour être à l'abri de son canon, et devait ainsi parcourir une longue série d'évolutions pénibles, qui fussent devenues extrêmement dangereuses si l'ennemi avait voulu les entraver. Mais ceci n'étant point dans l'ordre, les choses se passaient d'ordinaire sans trop d'encombre; les deux antagonistes se trouvaient alors face à face, chacun dans un ordre invariable, inflexible, habituellement sur deux lignes rigides et massives, puis s'abordaient dans un mouvement général. Le commandement suprême, absolu comme le monarque qu'il représentait, absorbait tout en lui, et le général en chef ordonnait l'attaque en personne, à la voix pour ainsi dire, sans rien abandonner à l'initiative de ses lieutenants que de menus détails. D'ailleurs, le dispositif de ses troupes était à ce point minutieux qu'il lui était interdit d'y rien changer, sous peine du plus affreux désordre. « Les armées, dit encore Lloyd, étaient semblables à une garniture de cheminée en porcelaine, qu'on ne remue pas de peur de la casser. » Il n'y avait donc plus de manœuvre, une fois le premier coup de canon tiré. Les troupes adverses s'encastraient l'une dans l'autre, par groupes épais et profonds de plusieurs rangs, et combattaient sur place jusqu'à ce que la moins résistante tournât le dos. Ainsi la bataille, engagée tout d'une pièce, dégénérait rapidement en une série de combats partiels, extrêmement meurtriers, et échappant à toute direction d'ensemble. Elle se décidait habituellement par le chiffre des pertes, devenu tel pour l'un des adversaires que celui-ci ne pouvait plus tenir; beaucoup plus rarement par l'intervention opportune d'une force encore intacte. Elle se réduisait donc, en somme, à un abordage universel et tumultueux, passant d'un début brusque à un dénouement soudain à travers des péripéties sanglantes, dont le seul régulateur était la force aveugle et brutale de lourdes masses impossibles à manier. Telle était la tactique dite linéaire et parallèle; elle se compliquait de ce fait que lorsque le terrain présentait des difficultés trop grandes ou des obstacles susceptibles de rompre la méthodique ordon-

nance des lignes, il fallait généralement renoncer à la lutte, et s'en aller attendre ailleurs une occasion meilleure. On ne saurait voir dans tout cela qu'un retour caractérisé vers l'enfance même de l'art.

II

C'est au milieu de cette période routinière que Frédéric apparut tout à coup. Il avait trouvé, en montant sur le trône, une armée solide, rigoureusement disciplinée, composée d'hommes décidés et vigoureux. Il la jugea si redoutable qu'il résolut sans tarder de la mettre au service de son ambition, et six mois après, il se jeta sur la Silésie, qu'il prit facilement à l'Autriche. Mais bientôt la tempête qu'il avait déchaînée éclata sur sa tête, et son audace, qui n'était encore que de la témérité, faillit recevoir sa punition. Ce fut son infanterie qui, par une énergie peu commune dans la résistance et une vigueur inaccoutumée dans la riposte, le sauva. On sait ce que fut la bataille de Molwitz, comment le roi de Prusse, avec l'inexpérience d'un débutant, se laissa couper sa ligne de communications, et dut accepter la lutte le dos tourné au territoire autrichien; comment sa cavalerie, battue par les escadrons mieux stylés de l'ennemi, fut mise en déroute, entraînant avec elle Frédéric; comment, enfin, les bataillons de Schwerin qui, suivant l'usage, formaient le centre de la ligne de bataille, face aux bataillons impériaux, continrent ceux-ci, les assaillirent à leur tour et les rompirent, en sorte que quand la cavalerie autrichienne revint de la poursuite pour fondre sur le flancs des Prussiens, elle trouva la bataille terminée, et ces derniers définitivement victorieux.

En véritable homme de guerre qu'il était, Frédéric comprit la leçon et en profita. Il commença par donner à sa cavalerie, qui venait de se montrer si faible, les qualités qui lui manquaient; mais il n'oublia point qu'il devait son salut à l'infanterie, et il chercha désormais à utiliser cette arme dédaignée d'une façon plus conforme à son essence propre et à ses moyens. Il perfectionna donc son outil, comptant bien s'en servir encore; mais il ne songea point tout d'abord à l'em-

ployer autrement qu'on ne le faisait ailleurs. Le roi de Prusse n'était rien moins que révolutionnaire, même en art. L'absolutisme avait en lui un trop fervent adepte pour qu'il voulût bouleverser de son plein gré cette rigide ordonnance qui flattait d'ailleurs son amour pour l'ordre et la régularité. Au reste, il ne l'aurait pas pu, par cette raison que l'armée prussienne, formée d'un mince noyau national autour duquel venaient, de gré ou de force, s'agréger une foule de soldats recrutés un peu partout, épaves prétoriennes de principautés besogneuses, déserteurs et même, au besoin, prisonniers faits sur l'ennemi, ne pouvait présenter une cohésion suffisante qu'à la condition de fondre tous ces éléments disparates dans un monde uniforme, sous la férule d'une discipline inflexible et d'un commandement sans partage comme sans discussion. Mais, dans la mise en œuvre de ses moyens d'actions, Frédéric pouvait faire intervenir sa personnalité propre ; il pouvait aussi affranchir son armée de la contrainte qu'une doctrine solennelle et toute de convention imposait aux autres. Cela, il le fit, du moins autant qu'il put.

Presque au début de sa carrière, on le voit saisir, timidement d'abord, puis avec une maîtrise croissante, l'idée féconde de la manœuvre. Ses adversaires, rivés aux vieilles coutumes, prennent position et attendent : il ira à eux, comme Condé, et par une offensive réputée encore très hardie malgré ce tel exemple, il agira non pour les déloger par la menace, mais pour les chasser par les armes. Il ne les attaquera plus front contre front, méthode qui ne donne que des succès coûteux et peu décisifs ; il recherchera leur point vulnérable, et y portera toutes ses forces, d'un bond. Nous verrons tout à l'heure par où sa tactique est vicieuse ; ce n'en est pas moins une tactique, c'est-à-dire une forme encore à peu près ignorée de l'art. Sans doute, sa technique ne repose sur aucun principe ferme, sur aucune règle formulée avant lui ni par lui ; elle procède bien plutôt d'une sorte d'intuition géniale, d'une adaptation spontanée et pour ainsi dire empirique à une situation déterminée des leçons étudiées dans Polybe, Tacite et César. Elle est la manifestation impulsive d'une idiosyncrasie spéciale qui juxtapose étroitement l'exécution à la conception, et devine quel doit être le mode d'emploi le plus fructueux

d'un instrument auquel on ne veut rien changer. Mais elle procède d'une incontestable supériorité intellectuelle et d'une grande fermeté de résolution. En dégageant ainsi l'art de la guerre des brouillards scolastiques, en émancipant l'idée de manœuvre des ténèbres qui l'obscurcissaient, Frédéric a mérité d'être appelé le précurseur de Napoléon, dont le génie stratégique, a dit un de nos maîtres, s'est formé, pour une bonne part, à l'étude critique de ses opérations[1]. Mais il n'est cependant qu'un précurseur, une sorte de primitif, par rapport à l'inimitable capitaine, qui devait révolutionner la guerre, et enchaîner si longtemps la victoire au jarret de son cheval.

S'il eût été doué de cet esprit résolument novateur qui caractérise les grands audacieux, Frédéric aurait pu s'affranchir complètement de la gène des magasins, et conquérir ainsi une liberté entière, comme le fit plus tard l'Empereur. Il n'osa pas; mais grâce à ses facilités singulières d'adaptation, il trouva un expédient qui lui permit de réduire très sensiblement les entraves apportées au mouvement par le système alors en usage. C'était une combinaison entre le ravitaillement par les magasins et la vie directe sur le pays ; les uns étaient réduits au strict nécessaire et rendus plus mobiles, l'autre prenait une extension plus grande et se régularisait. Cherchant avant tout à se ménager le bénéfice des lignes intérieures, c'est-à-dire à manœuvrer entre les armées adverses, il réussit à diminuer par là l'amplitude de ses marches, et conséquemment à mieux couvrir ses centres de ravitaillement sans pour cela déranger ses plans d'opérations. Il transportait ainsi, sur le terrain stratégique, cette science des *mezzo-termine*, qu'affectionnaient si grandement les politiques de son époque. Il adaptait les moyens usuels à son concept propre, il n'en créait point de nouveaux. C'est là, en un mot, tout son secret.

Même dans son intuition si personnelle et primesautière des fins de la guerre, il s'en tenait parfois aux prémisses et ne concluait pas. Ayant le premier compris, ou à peu près, que

1. J'adresse ici l'expression de toute ma gratitude à M. le colonel Bonnal, l'éminent professeur de l'École supérieure de guerre, qui a bien voulu mettre à ma disposition une série de travaux inédits dont plusieurs générations d'officiers d'état-major connaissent la haute valeur et la puissante originalité. Je n'aurais pu mieux faire que de m'en inspirer pour cette étude et celle qui suivra sur l'art de Napoléon.

pour réduire son adversaire, il faut non pas lui prendre telle ou telle place, telle ou telle route, mais bien détruire ses forces elles-mêmes ; que, par suite, toute la question est d'atteindre celles-ci et de les attaquer dans des conditions telles qu'on puisse leur imposer son initiative et sa volonté, il recherchait volontiers la bataille décisive. Mais quand il l'avait eue et gagnée, il se tenait pour satisfait si l'ennemi faisait mine d'abandonner la partie et se retirait, laissant entre ses mains un butin suffisamment riche et un nombre de prisonniers assez respectable pour que ses propres pertes fussent réparées du coup ; la poursuite énergique, violente, sans merci, celle que Napoléon, après Iéna et Auerstædt, infligeait à son adversaire battu pour achever de le désorganiser, de le rompre et de l'anéantir, il ne la connut pas. Il permettait généralement au vaincu d'aller se refaire quelque part jusqu'à la campagne prochaine, et s'installait tranquillement dans sa conquête, ou allait cueillir ailleurs de nouveaux lauriers. Il agissait ainsi non par mansuétude, mais uniquement parce que personne alors, pas même lui, ne visait à la destruction de l'ennemi. D'ailleurs, si cette énergie presque sauvage, que Napoléon imprima plus tard aux opérations militaires, avait existé de son temps, il en eût probablement été la première victime, car avec des adversaires moins inertes, il aurait dû périr après Kollin ou après Künersdorf.

Ce qui surtout a fait sa force, c'est une activité d'esprit constante et une ingéniosité rares, qui contrastent avec la passivité obstinée de ses rivaux. Le premier, il a entrevu le principe de la concentration des forces, ce principe qui fera la base de l'art napoléonien. « Une ancienne règle de guerre (oh ! bien ancienne et bien oubliée !), écrit-il à l'un de ses généraux, est *que celui qui partagera ses troupes sera battu en détail*... Si vous voulez donner bataille, tâchez de rassembler tous vos moyens. » A l'encontre des hommes de son temps, Frédéric comprend donc qu'être le plus fort sur un seul point suffit, pourvu que ce point soit le bon ; il ne veut pas faire comme les autres et être faible partout. Mais y réussit-il toujours ? Non ; parce qu'à des idées nouvelles il n'adapte pas des méthodes nouvelles ; parce qu'il ne s'affranchit qu'imparfaitement des habitudes passées en règle ; parce que son art,

au lieu d'être franchement novateur, ne représente le plus souvent qu'un compromis plus ou moins ingénieux entre ces règles et l'indépendance large et féconde dont son génie lui a entr'ouvert l'horizon. Prenons la campagne de 1757, par exemple, une des plus caractéristiques de sa manière. Nous allons y voir immédiatement apparaître l'antagonisme des idées et des faits.

III

Au mois d'avril de cette année 1757, le roi de Prusse a à lutter contre les forces coalisées de l'Autriche, de la France et de la Russie. Il veut d'abord atteindre les premières, plus à sa portée, et prêtes avant les autres ; contre elles il va jeter une masse de 100 000 hommes environ. Mais il entend à la fois protéger l'intégrité de sa frontière et ne point dévoiler ses projets, et alors, au lieu d'opérer une concentration préalable, il laisse son armée, partagée en quatre corps, s'échelonner de la Saxe à la Silésie. Il imite son adversaire qui se tient, par habitude, dans une dissémination extrême, et lui, l'apôtre de la concentration, il fait de larges concessions au système déplorable de la *couverture en cordon* ! « Ce procédé consiste, on le sait, à déployer l'armée par grosses unités sur toute l'étendue des frontières ennemies, avec l'arrière-pensée de réunir plus tard ces unités en une ou plusieurs armées en deçà de la frontière envahie. C'est comme si, ayant à défendre avec 30 000 hommes une chaîne de montagnes de 60 kilomètres de longueur et présentant dix passages, on faisait occuper chacun des cols par 3 000 hommes. L'ennemi ayant forcé un des défilés du centre, quand et où pourra-t-on réunir 30 000 hommes pour combattre l'envahisseur? Il doit en être de la garde des frontières comme de la défense des montagnes. Des détachements de couverture, protégés eux-mêmes par leurs avant-postes, occuperont les principaux points de passage, pendant qu'une *réserve de couverture* se tiendra en arrière, prête à se porter du côté où la masse principale ennemie aura pénétré, afin d'enrayer sa marche. Les forces de cou-

verture auront la mission de combattre défensivement. Le temps et l'espace qu'elles gagneront ainsi permettront au commandement de l'armée d'agir en connaissance de cause et opportunément[1]. »

Ces idées, l'esprit de Frédéric les concevait sans doute, mais dans un entendement encore nuageux. Le moment n'était pas venu où elles devaient révolutionner la guerre, et l'homme était encore à paraître qui leur donnerait la force de l'exemple et l'indiscutable autorité du fait acquis.

Voyant cependant les Autrichiens persister dans leur immobilité, le roi de Prusse passe à des projets offensifs, et songe à réunir ses forces pour frapper un grand coup avant l'arrivée des Russes ou des Français. Il donne alors à tous ses corps Prague comme objectif et les dirige sur ce point par des routes convergentes, opérant ainsi sa concentration sous les yeux même et presque sous le canon de l'ennemi, c'est-à-dire exécutant la manœuvre la plus fausse et la plus dangereuse qui soit. Ce n'est pas que le sentiment du péril lui échappe, il en a tellement l'intuition qu'il ordonne la réunion préalable, en cours de route, des corps deux par deux, afin de les laisser moins exposés à des désastres partiels. Mais s'il en est ainsi réduit aux expédients, c'est qu'il lui manque une conception qui devait, trente ans plus tard, jaillir tout d'une pièce du cerveau de Bonaparte, celle de l'*avant-garde générale*, c'est-à-dire d'un fort détachement de toutes armes lancé en avant du front de marche, éclairé lui-même par une cavalerie portée assez loin pour prévenir à temps de l'approche et de la direction du danger, et chargé de donner au gros des forces agissantes, en combattant, s'il le faut, le temps nécessaire pour aviser aux dispositions que commande la situation, ainsi qu'au terrain inviolable pour les prendre. N'ayant point, pour lui ouvrir les voies, cet organe puissant par lequel le vainqueur de Rivoli saura couvrir sa masse, en protéger les manœuvres, et harponner au besoin l'ennemi pour le maintenir le temps nécessaire, Frédéric sent son offensive gênée et son indépendance réduite. Il s'avance en tâtonnant, dans une crainte perpétuelle des embûches, et dans un état d'impuissance

1. Colonel Bonnal, *L'Esprit de la Guerre*.

relative qui ne cessera que quand il aura enfin soudé les uns aux autres les tronçons épars de son corps de bataille. Qu'un ennemi actif et audacieux se jette entre eux, ils sont à sa merci, et il faut l'inconsciente inertie d'un Charles de Lorraine pour que leur jonction puisse s'opérer, par le franchissement de la Moldau, à moins de cinq cents mètres du camp autrichien. « La fortune, dit à ce sujet Napoléon, se plut à combler Frédéric, qui devait être battu en détail avant la réunion des deux armées, et chacune chassée isolément de la Bohême[1]. »

Sans doute, le roi de Prusse eût été de taille à comprendre les précieux avantages que donne l'avant-garde générale, et à abriter des combinaisons moins hasardeuses derrière ce palladium des larges offensives. Il semble même en avoir eu l'intuition quand, après avoir battu le prince de Lorraine et bloqué dans Prague, par « une des idées les plus vastes et les plus hardies qui jamais aient été conçues dans les temps modernes[2] », une armée presque aussi forte que la sienne propre, il détacha le prince de Bevern avec 17 000 hommes à 14 lieues, c'est-à-dire à deux marches de la place, dans la direction obligée de l'armée de secours, afin d'être prévenu à temps de l'arrivée de celle-ci et de pouvoir, le cas échéant, choisir son champ de bataille hors de portée de l'intervention des troupes assiégées. Il en eut l'intuition encore quand, après la désastreuse bataille de Kollin, gagnée sur lui par cette armée de secours, il mit tant d'activité et d'énergie à ressaisir la fortune.

Obligé de lever le blocus de Prague, il va se refaire en Saxe, où le laisse tranquillement aller son adversaire occupé à chanter des *Te Deum*[3], puis revient contre le prince de Lorraine, qui menace ses magasins de Lusace; mais le trouvant dans une position inexpugnable, il laisse devant lui, pour l'occuper, un corps de couverture, et vole vers la Saale,

1. Il est assez piquant de constater que le plan d'opérations imaginé par le général de Moltke en 1866 pour l'invasion de la Bohême, est calqué sur la manœuvre de 1757. Là encore, les Prussiens ont eu la bonne fortune d'avoir affaire à un adversaire inerte, qui les a laissés se concentrer sous ses feux.

2. Napoléon, *Précis des Guerres de Frédéric*.

3. *Ibid.*

où l'armée française combinée à celle des Cercles est devenue menaçante; il extermine, à Rossbach, Soubise et Hildeburghausen, puis revient en hâte en Silésie, où il défait à Leuthen, avec des forces inférieures de plus de moitié, l'armée autrichienne qui a perdu son temps à assiéger des places. Voilà de la belle et haute stratégie, de celle qui réussit toujours, parce qu'elle est basée sur le secret des marches, sur la rapidité des mouvements, en un mot sur la surprise.

Quelles opérations merveilleuses eût peut-être exécutées le roi, s'il avait eu à sa disposition ce que peut seule fournir une armée nationale, ces troupes fidèles, dévouées et vibrantes, à la fois résolues et désintéressées, ces masses agissantes où peut s'exercer l'initiative, où l'absolutisme de commandement se tempère de lui-même par une répartition logique des responsabilités, où une articulation féconde vient se substituer sans frottements à la méthodique et inflexible ordonnance dont les légions résignées de mercenaires ne peuvent s'affranchir sans péril! Quelle ampleur il eût probablement donnée à ses conceptions déjà si surprenantes s'il les eût étayées sur cette avant-garde stratégique, indépendante et forte, à laquelle nous verrons Napoléon s'en remettre du soin de couvrir sa manœuvre et de sauvegarder sa liberté! Au contraire la stratégie frédéricienne est faite de contrastes et d'antithèses, tantôt audacieuse et large, tantôt mesquine et étriquée, quand la pauvreté des moyens a coupé les ailes au génie. Après 1760 même, quand satisfait des résultats acquis et peu soucieux de nouvelles aventures, le roi de Prusse ne songe plus qu'à consolider ses conquêtes, on voit cette stratégie retourner peu à peu à l'ancienne guerre de postes et de positions, et le vainqueur de Leuthen n'être plus que le pâle continuateur des Daun et des Lorraine. Néanmoins, pendant les belles années, son art contient incontestablement en germe les principes d'activité productrice auxquels l'Empereur donnera plus tard une extension souveraine, et s'il ne les développe qu'imparfaitement, c'est qu'il est obligé de se débattre sans cesse dans les entraves imposées par l'infériorité de ses ressources et l'étroitesse de son objectif. A qui veut formellement détruire la puissance militaire de son adversaire, il faut un concept autrement vaste, et une méthode autrement rigoureuse, qu'à

celle qui tend uniquement à se débarrasser, momentanément ou partiellement, d'un ennemi gênant.

IV

C'est surtout dans le domaine plus circonscrit de la bataille, c'est-à-dire sur le terrain tactique, que Frédéric a donné la mesure de sa vaste et souple intelligence. Là, il a créé un art absolument personnel, spontané et à ce point délicat, que seul ou à peu près il en a gardé la maîtrise, et que ses imitateurs aveugles ont été les victimes de leur servilité d'esprit. Il ne s'est point départi, nous l'avons dit déjà, de l'ordre linéaire qui seul pouvait convenir à son armée hétérogène et à l'absolutisme de son époque; mais il en a fait son outil propre, et il en a plié l'usage à la conception très concrète de ses rares avantages comme de ses nombreux défauts. La bataille frédéricienne est caractéristique, spéciale, isolée dans l'histoire des guerres, et mérite d'être analysée comme le vestige d'une esthétique disparue.

L'occupation d'une position, dans un ordre immuable et inflexible, *sans réserve disponible*, sans points d'appui extrêmes, avait cette conséquence inévitable que l'armée ainsi disposée présentait deux points essentiellement vulnérables : ses ailes. C'est sur cette constatation que Frédéric base toute sa technique : diriger ses forces contre une des ailes de son ennemi, l'enfoncer ou l'envelopper, voilà le but. Il comprend que l'adversaire, ainsi mutilé et incapable de manœuvrer, sera, dès lors, contraint à la retraite ; lui, n'en demande pas d'avantage, puisque l'éloignement de cet adversaire lui suffit.

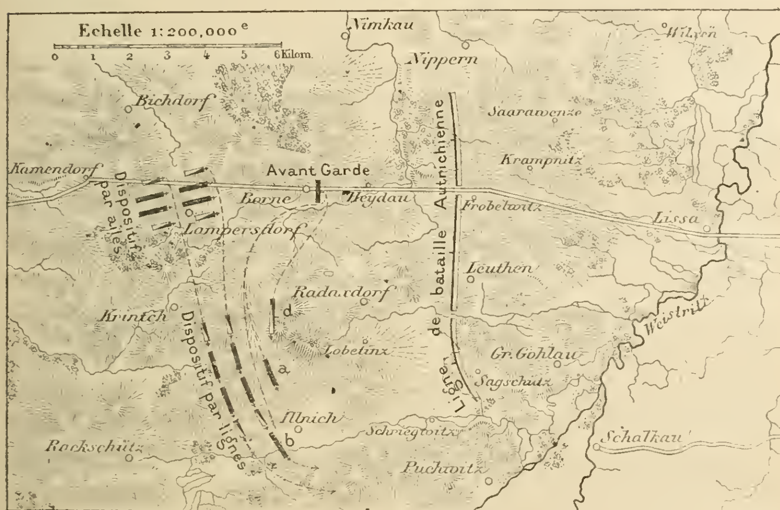
Or, pour obtenir un pareil résultat, deux moyens se présentent : ou bien combattre sur tout le front, et diriger à l'abri du rideau protecteur ainsi formé, une forte réserve qui, brusquement, se jettera tout d'une pièce sur l'aile désignée, déjà affaiblie par la lutte, et l'enfoncera : ou bien faire attaquer dès le début cette aile par des forces supérieures, soit la majeure partie des troupes disponibles, tandis que le reste sera employé à empêcher le gros de l'ennemi de se porter au

secours du point menacé. Le premier mode d'action comporte l'idée de manœuvre, de répartition des forces, d'*économie* raisonnée des efforts et des moyens, d'engagements progressifs et indépendants sur toute l'étendue du front; il est donc incompatible avec la forme rigide de l'ordre linéaire et impose au contraire l'échelonnement en profondeur pour alimenter le combat. Il est, à l'état latent et abstrait, l'embryon même de la bataille active et combinée, de la bataille napoléonienne en un mot: le roi de Prusse n'y songera même pas. Quant au second, il permet de n'engager sérieusement qu'une partie de ses forces, et surtout de combattre sans désunir le bloc de l'armée. Il procède toujours de la tactique linéaire, utilisée avec adresse. Il est une adaptation ingénieuse à l'idée d'offensive des moyens existants, adaptation qui laisse subsister la rigide unité de la ligne de bataille. Frédéric en fera sa manière. Au lieu de se déployer largement face à son adversaire, comme font tous ses contemporains, il écoulera tout son monde, d'un mouvement rapide et quasi sournois, devant les positions ennemies, se déploiera brusquement contre une de leurs ailes, puis se précipitera d'un bond sur celle-ci. Seulement, pour tenir l'adversaire en respect et l'empêcher de se jeter à la traverse si, par hasard, l'envie lui en prenait, il faut absolument masquer cette *marche de flanc* délicate. Frédéric, et c'est là tout le secret de sa conception, va constituer dans ce but une avant-garde spéciale, forte de huit à dix de ses meilleurs bataillons, de presque toute sa cavalerie et d'une batterie de gros calibre. C'est sur elle que repose sa combinaison. Comme il sait que les troupes avancées de son ennemi, suivant les errements du temps, ne comportent habituellement que de la cavalerie seule, il constituera les siennes de telle sorte qu'elles aient toute chance de se trouver supérieures en nombre et en force. Il se procurera ainsi la sécurité nécessaire à sa manœuvre; du moins il aura chance d'empêcher l'ennemi de l'éventer.

La bataille de Leuthen, livrée le 5 décembre 1757, est le produit le plus remarquable de cet art particulier. Comme elle synthétise exactement les procédés et les méthodes de Frédéric, on nous permettra d'en exposer rapidement les grandes lignes; elles révéleront d'elles-mêmes le fort et le faible d'une tactique, aujourd'hui passée à l'état de souvenir.

V

L'armée autrichienne du prince de Lorraine, à peine couverte par une avant-garde de 4000 Croates, avait pris position sur un front de 8 kilomètres, entre Nippern et Sägschütz.



Les Prussiens débouchèrent de l'ouest à cinq heures du matin, précédés, aux aussi, par une avant-garde qui comptait 12 bataillons et 45 escadrons. Ils marchaient sur quatre colonnes, deux d'infanterie au centre, deux de cavalerie à l'extérieur; c'est ce qu'on appelait la *marche par ailes*. A quelque distance de Borne, comme l'avant-garde prussienne venait de facilement culbuter les cavaliers croates, Frédéric forma son armée sur deux lignes, par un mouvement de conversion à droite, et la dirigea vers le sud; de Borne où il s'était porté en personne, il avait cru voir, en effet, la gauche ennemie postée sur les hauteurs même de Sägschütz, et formé le projet de la déborder vers la Weistritz. En même temps, il partageait en trois fractions l'infanterie de son avant-garde; l'une, laissée à Borne, devait couvrir la ligne de communication; l'autre escortait le flanc gauche de la première ligne (*a*); la troisième enfin (6 bataillons), était mise en tête de cette même ligne (*b*).

Quant aux 45 escadrons, le roi les conduisait lui-même le long des crêtes de Radaxdorf (*d*), et en faisait ainsi la couverture de sa marche exécutée dans les bas-fonds de l'ouest.

Quand la tête des colonnes prussiennes fut parvenue à hauteur de Schriegwitz, le roi fit faire un à-gauche par le front des pelotons, et l'armée se trouva ainsi en ordre de bataille sur deux lignes, face au nord-est; sa droite attaqua l'aile gauche autrichienne et l'enfonça. Le prince de Lorraine, comprenant seulement alors la manœuvre de son adversaire, voulut opérer un changement de front vers le sud-est. C'était trop tard, car sa cavalerie ayant, pendant cette évolution, été prise en flanc et culbutée par les escadrons prussiens de Radaxdorf, porta le désordre dans l'infanterie, et toute la ligne, rompue, dut abandonner en pleine déroute les positions qu'elle occupait; 45 000 hommes à peine, dont une partie seulement avait été engagée, venaient d'en bousculer 90 000, d'en tuer ou blesser 7 000, d'en capturer le même chiffre, et de prendre 50 drapeaux avec 150 canons. Quelques jours plus tard, à Breslau, l'avant-garde de Frédéric recueillait encore 20 000 malades ou traînards.

Le procédé est ici bien visible. Il s'agit, au total, d'une marche par lignes, exécutée derrière un rideau, et aboutissant à un ordre de combat disposé de telle sorte que *la presque totalité des forces soit amenée contre la partie vulnérable du front ennemi*. D'autres combinaisons auraient pu certainement aboutir à un résultat analogue; Frédéric a choisi celle-ci parce qu'elle lui a paru la plus simple et la meilleure pour exploiter d'une façon encore inusitée cet ordre linéaire qui, à ses yeux, était indispensable au maintien de la cohésion quasi automatique de ses soldats. Le déploiement définitif a abouti à une ligne oblique par rapport à la position ennemie; soit. C'est là une question de fait, nullement le but auquel on voulait atteindre, car Frédéric, dont la pensée apparaît ici fort nette et fort claire, n'a pas songé un seul instant à résoudre ce problème de géométrie. Ce sont les théoriciens du XVIIIe siècle, qui, attribuant à ce système tout de circonstance la valeur généralisée d'une méthode de guerre, ont décidé qu'il existait une tactique découlant de l'*ordre oblique*, dont ils ont voulu faire la panacée universelle des généraux dans l'embarras.

Puis d'autres sont venus, qui lui ont opposé l'*ordre perpendiculaire*, mot inventé par les adeptes des dispositions tactiques en profondeur; et des flots d'encre ont coulé, qui furent assurément versés en pure perte, car le moment était proche où Napoléon devait démontrer, par l'exemple, que la tactique n'est point faite d'angles ou de lignes, qu'elle ne comporte ni dogmatisme ni formules, mais qu'elle procède directement du jugement, de la raison et du bon sens. Sans doute, il existe des principes généraux sur lesquels on a pu baser une doctrine d'ensemble, qui constituent comme les assises de la science de la guerre et s'adaptent à toutes les situations comme à tous les effectifs. Ces principes immuables, bien qu'ils n'aient pas été formulés toujours, se dégagent à la fois des enseignements de l'histoire, des conseils de la raison et des leçons donnés par les grands capitaines de tous les temps. Mais ils ne sauraient être, et ils ne sont, en réalité, que la charpente sur laquelle un chef d'armée peut édifier ses combinaisons et échafauder ses plans de manœuvre. Comme l'a écrit si justement M. le général Maillard[1] : « On peut indiquer les principes sur lesquels repose une manœuvre; quant à la manœuvre elle-même, elle appartient à l'art et dépend de l'artiste. » Voilà la vérité exacte, et c'est assurément faire injure aux grands hommes de guerre que d'attribuer leurs succès à tel ou tel type d'ordre de bataille, que les circonstances leur ont fait adopter plus ou moins souvent.

Revenons maintenant à la tactique frédéricienne. La conception d'où dérive le dispositif de Leuthen était incontestablement habile et ingénieuse. Mais elle était également fragile et aléatoire parce qu'elle avait pour point de départ une idée préconçue : l'immobilité de l'ennemi. Il suffisait pour la faire avorter que les positions adverses eussent été imparfaitement ou mal repérées; ou bien, si on les avait reconnues la veille, qu'elles fussent modifiées dans la nuit. On risquait alors de défiler sous le feu et d'être brisé avant d'avoir pu achever un déploiement fort compliqué. Quelques mois auparavant, le 18 juin, Frédéric en avait fait en personne la dure expérience, à Kollin, où ses colonnes, s'écoulant trop près des masses

1. *Les Éléments de la Guerre*, tome Ier.

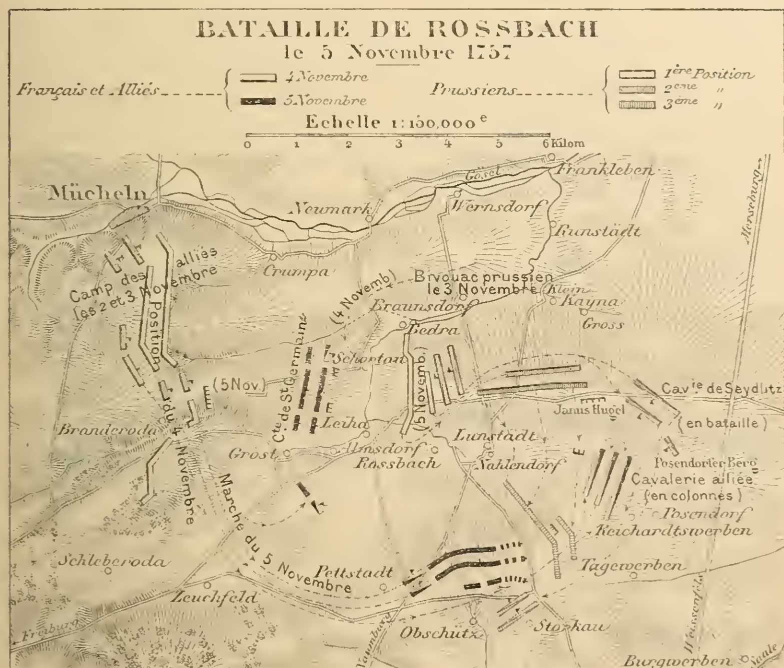
autrichiennes de Daun (lequel avait, la nuit précédente, fait exécuter à son armée un changement de front resté ignoré), s'étaient trouvées prises en tête pendant leur manœuvre même, et mitraillées de flanc par l'artillerie de position. Non seulement ce jour-là il perdit la bataille, mais il laissa sur le terrain juste la moitié de son effectif!

Les leçons, dira-t-on, ne servaient donc point au roi de Prusse? Si parfaitement, et la preuve en est qu'il avait pris, à Leuthen, des précautions beaucoup plus étroites pour se garantir contre des éventualités à prévoir. Mais il connaissait ainsi l'irréductible attachement de ses adversaires à leur inertie calculée, et il savait bien que s'ils s'en départissaient un instant, c'était très probablement par hasard et pour y revenir au plus vite. N'avait-il pas vu à la bataille de Prague, le 5 mai de cette même année, le prince de Lorraine ranger son armée de telle sorte que sa gauche et son centre fussent inattaquables derrière un terrain marécageux, mais aussi, du fait même de cette situation, impuissants à combattre et à porter secours à son aile droite, seule exposée aux coups de l'ennemi? Cette façon de se priver des deux tiers de son armée, sous prétexte de les rendre invulnérables, ne lui démontrait-elle pas d'une façon péremptoire l'irrémédiable puissance des préjugés du temps sur des hommes dont l'intelligence militaire ne s'élevait pas au-dessus de leur aveugle obédience? C'est d'ailleurs le propre du génie de mesurer l'ampleur de ses combinaisons au mérite de l'adversaire, et d'exploiter son incapacité. Bonaparte n'aurait pas, dès 1796, tenté ses manœuvres si hardies, s'il n'avait pas connu l'esprit de routine invétérée qui animait l'état-major autrichien. Pour Frédéric, il a prouvé lui-même qu'il voyait parfaitement le côté faible de sa tactique, et donné, à Rossbach, le procédé pour la déjouer.

VI

L'armée franco-impériale, forte de 64 000 hommes, était venue, le 3 novembre 1757, s'établir sur une position très forte, derrière la Saale, au sud-ouest de Mersebourg. Frédéric,

qui n'avait amené de Lusace que 24 000 hommes au plus, n'osa pas l'attaquer, et s'établit face à elle, près de Rossbach et derrière le petit ruisseau de Leiha, dans une situation d'attente où il pouvait voir venir les événements. Aussitôt, les alliés à qui sa feinte reculade paraissait un aveu d'impuissance, décidèrent de marcher de l'avant, et, tentant contre le roi de Prusse sa manœuvre favorite, ils se mirent en devoir de menacer par son aile gauche ses communications avec Merse-bourg, pour le forcer à repasser la Saale. C'était tout simplement une combinaison des anciennes méthodes de guerre avec la tactique nouvelle, encore assez mal comprise, et à laquelle on supposait déjà, comme nous l'avons vu, une valeur intrinsèque efficace dans toutes les situations.



Le 5 donc, vers neuf heures du matin, le maréchal de Soubise mit son armée en mouvement par la droite et par lignes, tout comme Frédéric, et fit entamer une longue marche circulaire, dans le but d'amener ses colonnes sur les derrières des Prussiens. Mais au lieu de protéger son flanc au

moyen d'une troupe mobile et forte, il se borna à envoyer à deux mille mètres du camp ennemi, un détachement de 8 000 hommes de toutes armes, aux ordres du comte de Saint-Germain ; c'était d'une insuffisance complète et à la fois d'une rare imprudence. La manœuvre n'étant ni couverte ni dissimulée, Frédéric ne fut pas long à la pénétrer. Envoyant aussitôt un bataillon et sept escadrons contre le détachement du comte de Saint-Germain pour l'observer, il mit à son tour en mouvement toutes ses forces, qui s'écoulèrent sur deux lignes en arrière des hauteurs du Janus. Les 37 escadrons de Seydlitz précédaient à distance, suivis eux-mêmes d'une avant-garde forte de six bataillons aux ordres du prince Henri de Prusse, frère du roi. La grosse artillerie marchait sur le flanc droit des colonnes.

Seydlitz, quand il jugea le moment opportun, déploya ses escadrons, qui, descendant à plein galop et en murailles les pentes du Janushügel, assaillirent de front et de flanc la cavalerie alliée, encore en colonnes, et la culbutèrent. Presque aussitôt, l'artillerie postée sur le Janus-Hügel se mit à cribler de boulets le flanc gauche de l'infanterie impuissante à se déployer ; enfin le prince Henri, avec ses 6 bataillons, franchit la crête et se porta contre cette infanterie, déjà désorganisée, pour l'achever. Ce fut là toute la bataille, qui dura moins d'une heure et n'entraîna, pour les bataillons prussiens engagés pendant dix minutes à peine, qu'une dépense de dix cartouches par homme. Soubise y perdit 2 000 hommes hors de combat, 5 000 prisonniers, 67 canons et 22 drapeaux. Quant aux Prussiens, ils comptaient au plus 600 hommes tués ou blessés ! « A la bataille de Rossbach, dit Napoléon, le prince de Soubise *imagina de vouloir singer l'ordre oblique ;* il fit une marche de flanc devant les positions du roi. Les résultats en sont assez connus : Frédéric à Kollin ne perdit que son armée ; Soubise à Rossbach perdit son armée et l'honneur. » Ailleurs, il dit encore : « Le résultat de la bataille de Rossbach n'est pas extraordinaire ; 22 à 25 000 Prussiens, troupes d'élite et bien commandées, devaient battre 45 à 50 000 hommes des troupes de l'Empire et françaises de ce temps, si misérablement commandées. Mais ce qui a été un sujet d'étonnement et de honte, c'est d'avoir été battus par 6 bataillons et

30 escadrons!... » C'est qu'à la guerre, le commandement prime tout, et Napoléon, qui à lui seul valait plus qu'une armée, l'a surabondamment prouvé. C'est aussi que Soubise, comme le singe de la fable, avait négligé d'éclairer sa lanterne, ou, pour parler proprement, de masquer ses mouvements. Le succès de sa manœuvre reposait sur deux conditions essentielles : un fort détachement de flanc pour le garantir, et un ennemi immobile pour le subir. Aucune des deux n'ayant été ici réalisée, Soubise a éprouvé un désastre qu'il avait d'ailleurs mérité.

Ainsi, Frédéric s'était chargé lui-même de montrer que ses procédés n'étaient point infaillibles, ou du moins que leur emploi exigeait certaines délicatesses. Il avait indiqué la parade, laquelle consistait tout uniment à se tenir sur ses gardes, à observer, et à répondre à l'action par l'action, en opposant à la manœuvre de l'assaillant une manœuvre inverse. Personne ne comprit la leçon ; on voulut toujours voir une méthode imprescriptible et formelle là où il n'y avait en somme qu'un compromis adroit entre l'automatisme, c'est-à-dire le mouvement en un seul bloc, et le principe fécond de l'emploi raisonné des forces, que Frédéric avait entrevu dans son génie, sans pouvoir l'appliquer intégralement. *L'ordre oblique*, en tant que formule pour la bataille, est en résumé une immense mystification, dans laquelle ont ingénument donné les militaires du dernier siècle, et que le vieux roi, retiré des affaires après la paix de 1763, s'est malicieusement complu à prolonger les manœuvres si savamment machinées du fameux camp de Potsdam. Napoléon, lui, ne s'y est pas trompé. « L'ordre oblique des parades de Potsdam, a-t-il écrit à Sainte-Hélène, n'était propre qu'à faire la réputation de quelques adjudants-majors. » Le fait est que les propres généraux de Frédéric y furent pris, et crurent, comme le dit M. le colonel Bonnal, « posséder l'art de vaincre parce qu'ils étaient devenus habiles à disposer leurs troupes suivant des lignes géométriques ». Iéna et Auerstædt devaient un jour les cruellement détromper.

VII

Tel quel, l'art de Frédéric marque bien réellement l'apogée d'un système, celui des armées mercenaires de la monarchie absolue, chez qui le loyalisme et le courage personnel tenaient lieu de tous les autres sentiments qui animent les armées nationales. Disposant d'un outil à peu près pareil à celui de ses adversaires, un peu mieux conditionné peut-être, mais d'une puissance matérielle qui ne défiait certainement pas la comparaison, le roi de Prusse lui a donné d'abord la malléabilité qui lui manquait, puis une souplesse relative. Il n'en a cependant changé ni la nature, ni le mode d'emploi général. On lui avait appris à disposer ses forces par lignes; c'est par lignes qu'il a continué à les disposer. Seulement, et c'est en cela qu'il est grand capitaine, il a rompu avec la routine de l'ordre de bataille type et parallèle. Opposant à la tactique linéaire la tactique linéaire elle-même, il s'est créé une méthode personnelle. Il s'est débarrassé, autant qu'il l'a pu, de la pesante contrainte qu'un art purement conventionnel imposait à ses devanciers, et, le premier, il a cherché le point faible de son ennemi pour y porter ses coups. Par cette indépendance émancipatrice. il s'est procuré des triomphes éclatants, et si son école a eu la vie courte, c'est que sa stratégie a été quelquefois flottante ; que le mécanisme de ses conceptions tactiques, d'une ingéniosité trop subtile, a dérouté ses contemporains qui n'y ont vu qu'empirisme; qu'enfin le réveil des nations, brusquement survenu, a transformé d'un coup les armées en un organisme infiniment plus complexe, mais aussi plus élastique, et susceptible d'une plus grandiose utilisation.

S'il est vrai cependant que plier à sa personnalité propre des procédés communs pour en faire jaillir une source d'art nouvelle soit une des formes du génie, Frédéric est un capitaine de génie. Il a pris à ses rivaux leurs propres armes pour les vaincre, et il a mieux su s'en servir que personne avant lui.

COMMANDANT ROUSSET

YACHTING

A bord du *Nautilus*, 10 septembre 189...

... Parti ce matin de Saint-Raphaël avec René de S... sur son yacht, *le Nautilus :* trente-cinq tonneaux, quatre hommes d'équipage ; patron Marius Ravéo. Faisons route pour Marseille. Le *Nautilus* file ses dix nœuds vent arrière par jolie brise d'est. Tout va bien. Nous déjeunons au large du cap Camarat. L'équipage en fait autant. Mais Ravéo a perdu de sa belle humeur. Il mange distraitement, se retourne sans cesse, et chaque fois nous regarde en haussant les épaules.

— Peut-être, finit-il par dire, pourrons-nous rallier Port-Cros ; mais bien sûr, nous n'échapperons pas le coup de tabac...

— Bah !

— Regardez donc. Le temps fait peur là-bas.

De gros nuages, en effet, trottent, galopent derrière nous et se rejoignent dans leur course endiablée.

— Attention, vous autres, nous y sommes !

Ravéo n'en a pas le démenti. Une première rafale cingle le *Nautilus* et le couche. Nous prenons deux ris. La brise fraîchit

encore. De bleue, la mer devient glauque. Elle s'enfle, se creuse. La voilà couverte d'écume, bientôt de fumées.

Ça souffle dur. Il faut amener la grande voile et le flèche. Le *Nautilus* ne porte plus que son foc. Il fuit devant le temps comme un goéland affolé.

Lourdement, un paquet de mer s'abat sur Ravéo à la barre.

— Ah! par exemple... Tenez! — Et le bonhomme endosse son *cirage*, — tenez! ça me rappelle qu'avec Joinville, sur les côtes du Brésil...

Une seconde lame, venue je ne sais d'où, le fouette, en plein visage.

— Vous avez donc connu le prince de Joinville? questionne René, tandis que l'autre débarbouille ses yeux pleins de sel.

— Joinville! si je l'ai connu? je vous le demande! Il n'était pas seulement lieutenant, que moi, j'étais déjà gabier de première classe. Ce que nous avons navigué ensemble! Parlez-lui de Marius, vous verrez... Chien de temps, tout de même... ça sent le cyclone... Heureusement, nous nous connaissons...

Comment ne se connaîtraient-ils pas? Marius a tant de fois rencontré le cyclone au cap Horn, que « sur le nombre de fois, la mémoire lui refuse le service ».

Il ne nous semble cependant pas absolument rassuré par sa longue intimité avec la tempête.

— Pour sûr que, maintenant, nous manquons Port-Cros. Ça n'est plus maniable. La dânse devient trop mauvaise. Faut se garer...

Le *Nautilus* frôle précisément alors l'île du Levant, la plus abrupte des îles d'Hyères.

— Amène le foc... Aux avirons tout le monde...

Et le bateau, sec de toile, flotte comme un liège en détresse.

— Pas peur, j'ai mon plan! crie Ravéo.

Et d'un adroit coup de barre, il nous jette dans la petite baie de *la Vis*. C'est la seule calangue qui échancre l'éternelle falaise.

— Et voilà, messieurs! A terre, faut y rester par ces temps-là: en mer, faut se rappeler qu'on est de Saint-Tropez!

Notre mouillage n'en est pas moins détestable. Les ancres

mordent mal. Nous amarrons à double, à triple, sur le coffre de l'État... et puis, à Dieu vat!

— Un verre de rhum, Ravéo?

Ravéo, qui vient de poser ses amarres, ne se déride pas.

— A votre santé, messieurs, surtout à celle des pauvres b... qui, à cette heure, battent la mer. Dieu les garde!

La gravité de ce « Dieu les garde! » est de mauvais augure. Autour de nous, la tempête devient, de minute en minute, plus violente. On dirait, dans l'effrayant crescendo, comme une surenchère de toutes les voix sifflantes et profondes de la création.

Pour n'être pas roulés, nous sommes, René et moi, couchés sur les banquettes du rouf. Ravéo, les jambes écartées, s'arcboute à un coffre. En dépit de ses soixante-dix ans, le vieux matelot est encore droit comme un mât. Avec ses petits yeux qui voient courir le vent, ses trente-deux dents de requin, son sourire goguenard et plein de mélancolie, avec son ventre rassis, ses favoris joliment ratissés, il a, ma foi, si bon air, que plus d'un amiral le lui envierait. Combien d'heureuses et de malheureuses le gaillard a dû faire pendant qu'il « écumait, comme il dit, les longitudes et les latitudes »! Mais Ravéo, si bavard ordinairement sur ses bonnes fortunes, se retranche impitoyablement, ce soir, derrière le secret professionnel.

Impossible d'amorcer la moindre histoire.

— Voyons, Ravéo, parlez-nous de Nuña.

Nuña est une amoureuse « très grande dame » de la Pointe-à-Pitre qui passa, le croiriez-vous? trente-deux jours et une nuit à faire, pour Ravéo, de petits plats sucrés dans une caverne.

Mais l'infidèle a oublié Nuña; oublié aussi les « miladies » dont il natta les cheveux blonds à Gibraltar, comme ces filins auxquels il sait faire de si jolies épissures.

— Tenez, Ravéo, vous êtes mortellement vertueux ce soir!

— Vertueux, vertueux, c'est bientôt dit. Mais faut rire en son temps. Si nous l'avons échappé tout à l'heure, d'autres qui n'ont pas mes connaissances l'échapperont-ils cette nuit?

Là-dessus, Ravéo tire de sa bouche le tabac qu'il mâchonne.

— Oui, messieurs, continue-t-il, un seul phare, sur ce rocher, quand dix ne seraient pas de trop pour naviguer par ici un peu proprement. Des récifs partout, dessus, dessous. Mais ni vu, ni connu le matelot, excepté chez le percepteur... Quand le matelot a payé pour son bateau, pour ses filets, quand son garçon est parti pour Madagascar, tout va bien. On se moque du matelot comme du mari dont on a pris la femme. A cinq milles de la côte, c'est ici comme qui dirait au pays des Canaques. Ils vivent, à l'île du Levant, quatre malheureux *pharistes* avec leurs femmes et deux douzaines de pêcheurs, sans médecin, sans curé, sans pain, lorsque la mer leur défend de se ravitailler. N'est-ce pas une honte, quand on pense que l'île appartient à l'État? Mais crèvent les petits! Ils sont de trop grands hommes à Paris, pour que les petits vivent sur le reste de la France...

Nous nous regardons, abasourdis de cette éloquence inaccoutumée. Ravéo ne s'arrête plus.

— De vrai, on était moins malheureux au temps où l'île n'était qu'un pénitencier. Que voulez-vous! le directeur n'a pas fait fortune. En haut, il n'y a plus que des ruines. On dirait Sébastopol quand j'y ai fait ma dernière tournée. En bas, ils suent la misère. Patience! Si les chacals pleurent, c'est que l'orage n'est pas loin... Allons, assez causé, messieurs, bonne nuit!

— Ravéo a de terribles nerfs ce soir, dit René. Mais peut-être, après tout, parle-t-il raison. Nous ne connaissons guère, nous autres, que l'endroit des choses. Leur envers ici me paraît lamentable. Restons, voulez-vous?

— Restons.

A bord du *Nautilus*, 11 septembre.

Il n'y a plus de vent, mais la houle est énorme. En arrivant hier, par gros temps, nous n'avons pu nous faire l'idée du lamentable refuge où nous échouions. L'ouragan l'a fait encore plus désolé. Devant nous, c'est l'universelle flétrissure. Tout semble pâmé, prêt à mourir. De misérables tamaris tentent vainement de débrouiller leurs feuillages emmêlés, de secouer le sel qui les ronge. On n'aperçoit plus que la crête des rochers enlisés dans le varech. Contre les pins, de

grosses branches traînent accrochées à un reste d'écorce. La grève enfin, surchargée de noir, de jaune, de rouge, par les bavures de la tempête, ressemble à une palette brouillée.

A gauche, dans une anfractuosité de la falaise, d'épaisses touffes de roseaux abritent quelques maisons. Partout des barques à terre. Un seul bateau, près de nous, se balance durement à la vague. Sa voile rouge pend comme une aile brisée. Il s'appelle *le Souvenir*.

Ravéo sait déjà ; comment le sait-il? que *le Souvenir* vient d'amener le curé de Port-Cros pour administrer ici un vieil indigène. Bientôt René trouve au bout de sa lorgnette le prêtre qui gravit un petit chemin taillé dans le rocher.

— Tiens ! dit-il en continuant de regarder, voilà un homme qui arrête le curé... en voilà un autre... ils lui parlent... C'est singulier ! le curé lève les bras au ciel... on le dirait hésitant... il revient. Non... il continue. Mais les autres dégringolent vers la baie... Je ne les vois plus... Les roseaux me les cachent...

Le manège de ces hommes nous intrigue. Il nous inquiète, quand nous les revoyons, suivis de sept ou huit autres, courir vers la plage et pousser à la mer le plus grand des bateaux atterris.

Auprès de moi, Ravéo hoche la tête.

— Que veulent-ils donc pêcher par cette houle?... Il y a du nouveau. Ohé! là-bas!

— Ohé!

— Je reconnais sa voix : c'est Bonhours, mon matelot sur *la Couronne*, dit Ravéo. Un rude, ce Bonhours. Cependant s'il embarque par ce temps, c'est que ça en vaut la peine... Ohé! ohé! rangez-nous, s'il vous faut un coup de main!

Cinq minutes après, Bonhours accoste le *Nautilus*.

— Salut. Quoi de neuf?

— Il y a un brick perdu sous le Titan, à la dernière pointe.

— Quand je vous le disais! grogne Ravéo en nous jetant un regard de condescendante supériorité. Quand je vous le disais!... Et l'équipage?

— Nous n'en savons rien. Vers une heure de la nuit, les *pharistes* ont entendu crier; ils sont descendus à la mer; personne! C'est seulement au petit jour qu'ils ont pu reconnaître

le navire couché sur le Rascas. Ils estiment sept ou huit hommes à bord... mais balayés certainement.

— Embarquons, Ravéo ! dit René.

Tous trois nous sautons dans le bateau de Bonhours.

Nous marchons à huit avirons. Ce n'est pas trop contre la houle et un reste de vent que nous avons debout.

Une heure, deux heures d'efforts inouïs ! et voilà qu'enfin passent des planches, puis quelque chose de blanc.

— Paquet de filin, dit tranquillement Bonhours.

Je le regarde. Sa face énorme est trouée de deux petits yeux éteints. Les mains nouées à la barre, tête nue, sans qu'un muscle de son visage bouge, l'homme se joue avec cette mer démontée.

— Oui, c'est bien sur le Rascas qu'ils ont donné.

— C'est bien sur le Rascas, répète Ravéo. Le voilà, le pauvre bateau.

Nous sommes bientôt au plus près du brick éventré. Ses mâts s'allongent dans l'écume. Quelques bouts de voiles traînent sur l'eau... Nous appelons. Personne ne répond, de l'épave qu'est la *Julia*.

Autour de nous, autour d'elle, tout est borné par la houle dont les crêtes blanches ferment la vue. Nous flottons dans un remous de coffres, d'agrès, de planches, lorsque soudain, Bonhours dit :

— Voyez donc là-haut !

Là-haut plane un grand vol de goélands.

— Écoutez... ils crient au noyé... En route...

Devant nous, les goélands tournoient toujours. Quelques-uns tombent à la mer comme des boulets. D'autres s'enlèvent. Mais, à mesure que nous approchons, les joyeux croassements de la bande s'exaspèrent. Les oiseaux maintenant plombent sur le bateau. Leur coup d'aile, quand ils nous frôlent, ressemble à un geste de défi.

Ils criaient au noyé : le voilà qui passe à une demi-encablure. C'est nu, blême, sans forme. Les bras, les jambes, la tête plongent ; seul, le dos flotte, et sur ce dos, quatre ou cinq goélands gavés, l'aile pendante, l'air ivre, se laissent charrier par la vague. D'autres les escortent à la nage. D'autres encore, moins philosophes, se battent, ou escomp-

tent leur tour par de furtifs coups de bec. Nous troublons cette canaille. Elle nous regarde, si haineuse qu'on lui dirait une âme.

— Ah! communards! crie Ravéo en jetant un coup d'aviron au milieu des pillards attablés.

Ils s'enlèvent lourdement et se rabattent.

Nous sommes près du cadavre, à le toucher... Une lame l'engloutit. Les oiseaux volent au ras de l'eau. Le cou tendu, ils explorent la houle de tous côtés. Nous les suivons... Ils se reposent... le cadavre est là... Par trois fois, ils nous guident ainsi vers lui.

Ravéo, couché à l'avant, finit par saisir une jambe.

— Coquin de sort! elle m'a glissé.

Plus rien... c'est de l'autre côté du bateau qu'apparaît le noyé. Il plonge encore.

L'horrible poursuite continue... Les goélands nous assourdissent.

Bonhours s'essuie le front :

— Nous ne pouvons cependant pas abandonner le malheureux à cette vermine. Hé! Ravéo, la gaffe!...

L'autre a compris. Il brandit la gaffe.

Je me détourne. Cependant, je vois l'affreux crochet s'abattre

— A bâbord tout! crie Ravéo haletant, à bâbord il m'entraîne... Et voilà, ça y est...

Il a pu ramener contre le bordage le cadavre crocheté entre les épaules. Nous l'arrimons avec des cordes.

— Hisse!

Nous hissons; le bateau penche, embarque un paquet de mer...

— Lâchez tout, n... de D...! crie Bonhours.

Mais si violente a été la secousse imprimée au noyé, qu'il tombe au milieu de nous. En même temps, le bateau reprend son équilibre.

— Le pauvre! le voilà au repos, — dit gravement Bonhours, penché sur l'épave toute nue. — Connais pas. Et vous?

Personne n'a jamais rencontré ce visage bleui, dont les yeux, encore électrisés d'épouvante, nous regardent béants. Le nez est aplati. Un bras, fracassé contre quelque roche, se replie sous le corps.

— Emballez avec le foc, et en route !

Vent arrière, cette fois, nous reprenons la route du Levant. Nous recouvrons tour à tour de leur linceul, que le roulis dérange sans cesse, le visage, les pieds, les mains de l'être sans nom qui est couché là. Hier. il rêvait sans doute une longue et heureuse existence. Le voilà déchiqueté par les oiseaux du ciel, harponné par la pitié des hommes...

Nous arrivons. Les quinze à vingt habitants de l'île nous attendent sur la grève. Le curé de Port-Cros est avec eux. Son mourant de ce matin est mort tout à l'heure, donnant ainsi rendez-vous au nôtre. Ce seront pour le curé deux enterrements demain. Il vient à bord prier auprès du cadavre que nous ramenons. Après le curé, hommes et femmes défilent devant le noyé sans que personne le reconnaisse.

Il faut l'ensevelir. La fille de Bonhours apporte un grand sac à farine. Nous y glissons le mort. Après quoi, un peu tremblante, la pauvre enfant recoud le sac.

Un vieux bateau achève de pourrir tout près de l'appontement auquel nous sommes amarrés. C'est au fond de ce vieux bateau que le sac est doucement étendu sur une brassée de romarin. Bonhours le recouvre ensuite d'un pavillon tricolore.

C'est fini...

La tempête aussi est finie. Il fait noir. Le vent, la mer, le paysage s'endorment dans cette universelle torpeur propre aux pays chauds.

En retournant à bord, nous y emmenons le curé. Son grand air de bonté nous a séduits. L'abbé Ollier semble vraiment aimer les pauvres gens qui l'entourent. Il sait l'histoire de chacun, et nous raconte celle du paroissien dont il vient de fermer les yeux. Pendant les soixante-quinze ans de sa vie, ce brave homme n'a connu de gai que son nom. Il s'appelait Trophime Carcassou. Né à l'île du Levant, Trophime y avait grandi. Il s'y était marié. Oui, il s'y était marié avec la fille d'un Napolitain venu pour pêcher la langouste. Dans ces parages, les filles à marier sont, paraît-il, plus rares que les langoustes : Trophimea vait donc saisi la gentille occasion qui passait à sa portée. Et puis un fils était venu à Trophime ; et puis enfin, certain matelot, en bordée au Levant, lui avait emmené sa femme.

— Le diable est partout malin, messieurs ! Ne l'a-t-il pas été au paradis terrestre ? — ajoute l'abbé, heureux d'abriter derrière le péché d'Ève le péché de madame Carcassou. — Et depuis l'accident, — continue le digne prêtreen relevant les yeux, — depuis l'accident, Trophime vécut, sinon heureux, du moins paisible. Une masure l'abritait. Ses innombrables ruches, installées un peu partout, le nourrissaient. J'en ai rencontré une, que le pauvre homme garantissait du mistral avec un drap mortuaire, seule fortune héritée de son grand-oncle, jadis curé sur le littoral.

Comme nous sourions :

— Oui, messieurs, la vie de Trophime aurait été douce s'il n'avait eu son fils toujours malade. Vous verrez ce malheureux fils demain à l'enterrement. Mais encore faut-il que tout finisse. Mon paroissien a pris, voilà huit jours, une fluxion de poitrine. Pour comble de malheur, sa femme, qui demeure sur la côte en face, est venue guetter le dernier souffle de Trophime. Madame Carcassou n'entend pas abandonner aux frelons le miel monnayé qu'elle soupçonne au fond de quelque vieux bas. C'est elle qui m'a reçu hier...

— Comme un frelon ? interrompt René.

— Oui, comme un frelon. Son premier mot a été : « Hein ! vous venez pour l'argent ? » Et le vieux de répéter : « Pour l'argent ». — Mais non, mais non, mon cher monsieur Trophime, je viens pour vous soigner. Ne savez-vous pas qu'on me dit un peu docteur ? »

L'autre s'attendrit à la pensée que sa guérison ne lui coûtera rien. Le curé profite de l'embellie, fait tirer la langue au malade, tâte son pouls, lui tape de petits coups dans le dos.

— Et maintenant, dit-il, il faut que je vous ausculte. Madame, donnez-moi une serviette.

— Une serviette, clame madame Carcassou, pourquoi pas tout de suite un mouchoir de batiste ? Une serviette ! Mais il me faudrait, pour l'avoir, aller chez Bonhours. Vous laisser seul ici... jamais, je ne veux pas.

— Allez, madame, ce sera vingt francs, dit simplement l'abbé.

La vieille femme hésite, va jusqu'au seuil, revient, se campe :

— Au moins, jurez que vous ne volerez rien.

— Je le jure.

— Alors, je vais.

La voilà partie.

— Eh bien! dit aussitôt l'abbé, eh bien! mon cher monsieur Trophime, n'avez-vous pas, pendant votre longue vie, commis, par-ci par-là, quelques fautes?

— Moi? jamais, répond Trophime ahuri.

— C'est bien possible; je veux pourtant, comme distraction, pendant que je vous ausculterai tout à l'heure, vous nommer tout bas quelques péchés. Si, par hasard, certains d'entre eux étaient de votre connaissance, vous me serrerez doucement la main.

Madame Carcassou rentrait...

— Il n'a pas parlé d'argent?

— Non, murmure le mari, tandis que l'abbé déplie la serviette et se met à ausculter.

Autour du lit, la vieille fait rage.

— Mais, madame, vous m'empêchez d'entendre. Je vous en prie, laissez-nous un instant.

— Je resterai devant la porte ouverte.

— Comme il vous plaira.

Et elle resta enchâssée dans la porte, le cou tendu, l'oreille à l'écoute, pendant que dura l'auscultation, et l'auscultation fut longue.

Combien de fois Trophime serra-t-il la main de l'abbé Ollier? C'est ce que l'abbé Ollier ne nous dit pas. Mais la charité de l'admirable prêtre semblait avoir fait bon marché des péchés de Carcassou...

— Messieurs, finit l'abbé, nous enterrerons nos morts demain matin. J'espère que vous voudrez bien faire à ces pauvres gens l'honneur de les suivre.

A bord du *Nautilus*, le 12 septembre.

Quand nous sortons de nos cabines, l'abbé Ollier a déjà quitté le *Nautilus*. Ravéo l'a suivi, pour « donner, comme il dit, la main à l'enterrement ». Chacun veut, à son tour, nous la donner aussi, lorsque le you-you nous débarque une heure

plus tard. Il semble que nous soyons de vieux amis pour ces pêcheurs. Battus par tous les vents, toujours prêts à les affronter, ils n'attendent rien que du hasard. Le même hasard qui envoie le poisson dans leurs filets, nous a conduits dans leur île comme les rougets et les dorades : nous y sommes bienvenus. Autour de nous on est moins agité, mais plus ému qu'hier.

— A-t-on rencontré le cheval? demande l'abbé Ollier à deux hommes qui nous rejoignent.

— Oui, nous l'avons trouvé près de la mare où il va boire le matin.

— Les chevaux ne vivent donc pas à l'écurie? demande René.

— D'abord, il n'y a pas de chevaux ici : il y a « le cheval », répond en souriant l'abbé. Quand le propriétaire d'autrefois a vendu l'île, « le cheval » était déjà si vieux qu'on l'a simplement mis en liberté. Depuis lors, il vague. S'il y a quelque lourd transport à faire, on le rattrape pour le mettre à la charrette. Mais c'est ordinairement à porter la provision de pain au phare qu'on l'emploie. Alors, il s'achemine tout seul par la grande route. Dame ! c'est long. Le cheval met quinze heures à faire ses douze kilomètres. Personne cependant ne s'en inquiète. En arrivant, il fait simplement tomber sa charge et s'en retourne à ses affaires. Nous le trouverons devant la maison de Trophime, pour traîner, s'il le peut, nos morts au cimetière... Êtes-vous prêts, vous autres? — acheva l'abbé.

Maintenant, tout à fait raide, le sac est couché en travers de quatre avirons.

L'abbé a mis un surplis. Madame Bonhours et sa fille marchent auprès du prêtre, chacune un fanal allumé dans la main. Tous, nous suivons pêle-mêle.

A mesure que nous gravissons la falaise, le paysage se déroule plein de contrastes. La mer a repris son éternel bleu. A peine dirait-on, à cause des courants, quelques places moins bien étamées, sur l'étincelant miroir. La côte fuit au loin, dans une vapeur rose, mouchetée d'ombres par les petits nuages qui passent.

Et puis, autour de nous, quelle désolation ! pas une herbe, pas une mousse, pas un oiseau! Là-bas, tout sourit; ici tout

semble lamentable, les rochers sont nus, la terre est stérile. A peine quelques arbres rabougris bordent la route.

Et la tristesse se fait toujours plus morne. Ce n'est maintenant qu'un chaos de maisons, de murailles écroulées.

Le cheval attelé nous attend devant la moins misérable de ces masures. Il se détache sur la ruine comme une autre ruine, encore plus misérable, parce qu'elle vit.

La femme qui tient l'animal par la bride darde sur nous ses yeux rouges :

— Eh! oui, vous me faites languir, dit-elle. Ne pouviez-vous venir plus vite me débarrasser de mon ennui?

En pénétrant dans la maison où gît « l'ennui » de madame Carcassou, je frôle quelque chose d'accroupi près de l'entrée. Ce quelque chose se dresse. De ma vie, je n'oublierai cette figure grise, embroussaillée de barbe jusqu'à ses yeux de fantôme. Ce doit être le fils dont nous a parlé l'abbé. Le malheureux, après m'avoir regardé fixement, recommence à tailler, avec son couteau, le bout d'un bâton.

On dirait toutes les misères de la vie gardant la mort.

Trophime, en chemise, est couché au milieu de la chambre sur une vieille porte. Les planches ont manqué pour faire une bière. Quatre hommes enlèvent la porte et la glissent dans la charrette, à côté du sac.

L'abbé demande un drap pour recouvrir ce corps à demi nu. Mais la vieille femme le refuse.

— Donnez donc, madame! dit Ravéo hors de lui, c'est par rapport aux mouches!

Elle cède enfin.

Comme il n'y a plus de chapelle, nous allons droit au cimetière. Le sacristain de Port-Cros y a tout préparé. Bien étrange ce bedeau! Il sait par cœur tous les psaumes, il se grise chaque soir, et n'a pas, quand il a creusé une fosse, de plus vive jouissance que d'y aller dormir.

Il n'a pu s'en donner le régal ici, comme à Port-Cros, car la couche de terre est si mince à l'île du Levant, qu'il a fallu tailler dans le rocher dix à quinze alvéoles où, de temps immémorial, les morts se remplacent ainsi que des fonctionnaires amovibles. Zourdan — c'est le nom du sacristain — Zourdan a donc simplement, selon l'usage, déménagé deux vieux morts

et relégué leurs ossements dans une sorte de fosse commune...

Quand même, comme une suprême espérance, l'idée religieuse plane sur ces détresses. Un prêtre est là pour promettre à ces déshérités qu'ils obtiendront miséricorde, parce qu'ils ont souffert de l'injustice. Ils trouveront le repos, « *requiem æternam* ». L'éternelle lumière réjouira enfin leurs yeux : « *et lux perpetua luceat eis* ».

Les pauvres corps ont disparu dans leurs alvéoles. On les recouvre de branches. Puis le vide est comblé avec des cailloux et un peu de terre. Nous y enfonçons deux petites croix.

...Pour revenir, nous passons devant la maison de Carcassou. Ni sa femme ni son fils ne nous ont suivis au cimetière. La femme est partie. Elle a profité d'un bateau de pêche pour retourner sur le littoral, sans doute avec l'argent. Le fils, est à la même place, et continue à tailler son morceau de bois...

L'abbé l'appelle deux ou trois fois par son nom. Nous voyons enfin se déployer un spectre, qui nous regarde comme un oiseau de nuit en clignotant de ses yeux vagues.

— Et dire que cela a été un rude marin ! murmure Ravéo ; dire que cela avait épousé la plus jolie fille de Toulon !... Une lame de fond a fait chavirer un jour son bateau. Lui, a été pris sous la voile. La peur l'a rendu épileptique. Depuis, ni vu ni connu l'intelligence, et la femme est allée se consoler ailleurs. A tous les changements de saisons, il se fait cependant une repousse d'amour dans ce malheureux. Il cherche partout sa femme, il court le maquis, grimpe sur les rochers ; il embrasse les arbres en poussant des cris qui vous glacent. Je l'ai entendu crier, une fois que je pêchais à un mille d'ici, par mer calme. Je fus gelé, nous fûmes tous gelés à bord.

Carcassou ne nous quitte plus. Soudain, il saisit René par la taille et l'entraîne vers une touffe de roseaux, à gauche de la baie.

— Il veut sans doute vous montrer sa maison de campagne, dit l'abbé. Allez-y, messieurs, ce sera charitable.

Quelques lambeaux de voiles soutenus par une grosse branche fichée en terre s'appuient au rocher. Comme nous

approchons, un chat effaré s'enfuit. La demeure est béante. Des coquillages et quelques hardes parsèment le sol. Deux ou trois paniers, une caisse à biscuits, la moitié d'une cruche verte, voilà tout l'inventaire; et devant la tente, se dressent, à demi ensablés, les débris d'une barque désossée.

Mais lui, le malheureux, nous a déjà oubliés. Adossé au bordage de sa vieille barque, il grimace affreusement, tandis que des sons rauques inouis s'échappent de sa poitrine.

Nous voulons nous approcher.

— Ne le touchez pas, ne le touchez pas! dit à voix basse l'abbé. Il est sous le coup d'une attaque d'épilepsie. Allez-vous-en. Je resterai.

. . . .

Tandis qu'on relève les ancres du *Nautilus*, je revois, au bout de ma lorgnette, ceux que nous venons de quitter.

L'abbé tient à pleins bras Carcassou qui se tord dans d'horribles convulsions.

Les larmes me viennent aux yeux.

— Et puis quoi! dit Ravéo en s'asseyant à la barre. Vous n'y changerez rien. Il y aura toujours des misérables... C'est la vie qui veut ça

. . . .

COSTA DE BEAUREGARD

de l'Académie française.

MICHELE AMARI

Michele Amari naquit à Palerme en 1806. Les plus merveilleuses rumeurs bercèrent son enfance. Puis tout à coup ce fut un grand silence : Amari mûrit et grandit sous la Terreur de la Restauration. En 1823, son père, qui était libéral et patriote, fut jeté en prison pour vingt ans. Neuf de ses amis politiques, arrêtés en même temps que lui, furent décapités, et leurs têtes, fichées sur des pieux, laissées en pâture aux oiseaux de proie.

Amari avait dix-sept ans. Il se trouva chef de famille. Ivre de douleur, tout au désir de sa vengeance, il dut travailler et faire vivre sa mère, ses deux frères, ses deux sœurs. Il trouva un petit emploi, accepta une vie médiocre, patienta, mais n'oublia point. De toute la force de sa jeune colère, il voulait conspirer, lutter, rendre la vie à sa chère Sicile.

Nous voudrions pouvoir citer les lettres que ses amis et lui échangeaient alors. Toutes sont belles par l'expression d'une douleur continue, d'un amour vivant, presque matériel, pour cette malheureuse Sicile, la belle île féconde aux trois caps, l'antique Trinacria des poètes et des dieux, depuis plus d'un siècle asservie à la souveraineté tyrannique, cruelle, capricieuse et bouffonne des rois de Naples. A l'Italie, ni Amari, ni ses amis, ne songeaient guère : elle n'était alors, pour les Italiens même, qu'une expression géographique.

Chaque province souffrait, repliée sur elle-même, et la Sicile, dans son isolement, plus que toute autre. Amari la connaissait et l'aimait seule. Il voulait la servir et n'imaginait pas d'autre but à sa vie. Il s'entraînait à la marche, à la course, à la nage; il passait des nuits dans la montagne. Il s'exerçait à parler, à écrire : il voulait être à la fois le tribun et le soldat de la révolution de ses rêves. Pourtant les mois, pacifiques, passaient, et le dévouement du jeune Amari s'offrait toujours en vain. Alors son ardeur un peu puérile s'apaisa. Ses illusions tombèrent. Il se trouva tout à coup sans espoir, avec toujours au cœur un même enthousiasme. Il se détourna de son temps qui l'avait déçu, devint homme de bureau et de bibliothèque: et c'est ainsi qu'il se voua par désespoir à cette sœur sereine de la politique, l'histoire.

Bien des années monotones passèrent. Amari peinait durement pour faire vivre les siens; puis, chaque soir, ouvrant ses vieux manuscrits et ses livres, il commençait un autre travail, suivant de siècle en siècle la passion douloureuse que de tout temps a subie la Sicile, toujours conquise et toujours opprimée. Il étudia successivement sa civilisation grecque, sa civilisation arabe, sa civilisation normande; enfin la grande révolution nationale de la Sicile, les Vêpres siciliennes, l'attira soudain et le retint. Dans un lointain de six siècles, il avait retrouvé ses passions. Il parcourut l'île entière, recueillit partout des documents, fouilla les Archives de Naples, démêla les dessous de la domination angevine, les menées des papes, et, en 1842, après vingt années d'un travail solitaire et stérile, il publia un ouvrage intitulé : *Un Épisode de l'Histoire de la Sicile au XIIIe siècle*. Le livre était de si consciencieuse érudition, de si bonne littérature, que les censeurs n'y reconnurent pas le pamphlet caché contre la domination étrangère et la papauté : ils autorisèrent la publication. Mais l'Italie, plus clairvoyante qu'eux, comprit : ce fut, de Venise à Palerme, un grand cri de joie. Les autorités s'éveillèrent alors. Amari fut chassé de son emploi, menacé de poursuites. Avide de liberté, d'instruction et de vie, il s'enfuit tout droit à Paris.

En lisant les deux volumes de sa correspondance[1], on est

1. *Carteggio di Michele Amari*, 2 vol. in-8°. Turin, Roux, 1896.

étonné, presque effrayé, de voir ces temps, si proches, si différents des nôtres. Il n'y avait dans le monde d'alors que deux nations, l'Angleterre, la France, et cette autre indéfinissable puissance, Paris, qui, par ses journaux, le *National*, le *Siècle*, le *Journal des Débats*, la *Revue des Deux Mondes*, menait l'Europe. Alors il n'y avait pas d'univers, pas d'Afrique, pas de Chine, pas de Japon, pas d'Amérique. Toute vie était concentrée dans une ville et deux cours. Que cela est loin! — Dans ce Paris d'émeute, de conversation et d'art, vivaient les réfugiés de toute l'Europe. Il y avait une « émigration » polonaise, une « émigration » allemande, une « émigration » italienne: c'est ainsi qu'on appelait ces clans. Chacune aura un jour sa monographie. On groupera l'émigration italienne dans le salon de la princesse Belgioioso, cette brillante exilée qui fut la maîtresse de Musset, l'amie et peut-être un peu l'inspiratrice de Stendhal. La princesse Belgioioso reçut Amari. Il connut chez elle Augustin Thierry, Mignet, Thiers, Michelet.

Ce Sicilien, semble-t-il, fit un beau rêve. En un jour il passa de Palerme à Paris. Il en connut soudain la vie enivrante. Pourtant il ne fut pas heureux : il aimait trop profondément la Sicile. Paris ne lui fit rien oublier; même il prit en dégoût cette ville agitée, bavarde et vaniteuse. « A Paris, rien ne manque, comme un de ses amis le lui écrivait. Et pourtant l'Italien n'y retrouve ni son ciel, ni la simplicité de ses mœurs, ni l'abandon, ni la plénitude de ses impressions, ni la sincérité de ses amitiés. »

Curieuse est cette persistance avec laquelle les Italiens se défient de la France et sympathisent peu avec elle. Nous disons les Italiens; car ce n'est pas seulement Amari, ce sont ses amis aussi, tous ceux dont ces deux volumes contiennent quelques lettres; aucun ne parle de nous affectueusement. Peut-être y a-t-il un peu d'envie; mais un sentiment plus profond inspire cette unanimité. L'Italien qui n'a presque pas de pensées, rien que des sentiments immédiats et violents, ne peut entrer dans notre conscience française, théoricienne, discuteuse et raisonneuse. Il ne discerne pas la faculté créatrice que notre critique perpétuelle recouvre. Il ne voit en nous que l'agitation vaine, le bavardage vaniteux. « Les Français ne peuvent qu'inquiéter le mondè, écrit un ami d'Amari, ils ne

sauraient lui faire un bien qui dure. » Amari, dans presque toutes ses lettres d'alors, se plaint de la France ; et nous retrouvons en lui cette prédilection, qui nous étonne, des Italiens pour les Anglais. « Je voudrais aller à Londres, écrit-il, les mœurs anglaises m'entrent mieux dans le sang que ce perpétuel *étalage*, et cette vie *réglementaire* de la France. » Ce mot *étalage* nous surprend d'abord: nous sommes habitués à considérer que nous « étalons » plus que les Anglais parce que nous sommes plus méridionaux qu'eux, et que par conséquent les Milanais « étalent » plus que nous, et les Siciliens plus que les Milanais. C'est une idée simple ; elle flatte la pensée paresseuse ; elle donne un critérium commode pour le petit jeu de la psychologie des races. Mais il faut nous souvenir des observations si vraies de Stendhal sur la simplicité réelle des mœurs italiennes. Il faut bien, d'ailleurs, que ce mot *étalage* réponde profondément à la pensée d'Amari ; car il le répète et l'applique de même dans une autre lettre de quatre ans postérieure : « Je l'avoue, écrit-il au moment d'entreprendre un nouveau voyage en Angleterre, malgré toute l'hospitalité française, c'est sans regret aucun que je m'éloigne pour quelques semaines de ce perpétuel étalage de Paris, de cette impudence de tout et de tous, de ces glaces qui, de tous les coins, vous reflètent, et de ces papotages monotones. »

Amari écrivait ceci en 1845. Les années 1846 et 1847 passèrent encore, toutes occupées d'un même labeur fiévreux et sans joie. Il apprenait l'arabe, publiait ses premiers travaux d'érudition. Mais surtout la politique l'absorbait. Paris avait exalté ses colères, élargi ses ambitions. Il n'était plus Sicilien ni constitutionnel, mais Italien et républicain. Pourtant Louis-Philippe régnait, la France s'ennuyait, et toute l'Europe avec elle. Amari, excédé d'attente, impatient de se battre, voulait s'engager dans la légion étrangère et s'aguerrir pour les luttes prochaines : 1848 vint, et tout changea.

II

Ce n'est pas en France, mais en Italie, et, dans l'Italie, en Sicile, que le mouvement européen de 1848 commença. Le

12 janvier, Palerme se souleva, et le gouvernement parut soudain frappé de cette impuissance qui est comme le signe providentiel des temps de révolution. « Au jour où je lèverai mon doigt, est-il écrit dans la Bible, l'homme le plus courageux s'enfuira tout nu. » Dieu leva le doigt et les Bourbons furent chassés de Sicile. Quatre mille soldats napolitains occupaient Palerme. Une foule à peine armée les assiégea ; ils se rendirent. Six mille hommes de troupes fraîches furent envoyés de Naples : des vieux soldats, des Espagnols, des Suisses. Les paysans de Sicile descendirent dans la ville avec leurs fusils à pierre, et les chassèrent. Alors, les autorités napolitaines, épouvantées, évacuèrent l'île. Mais avant de partir, elles firent ouvrir les prisons voisines de Palerme et lâchèrent quatre mille galériens en les excitant à brûler et piller. Les quatre mille galériens entrèrent en ordre dans la ville et se mêlèrent pacifiquement à la foule qui parcourait les rues en agitant des palmes et en criant : « Constitution ! Constitution ! »

La nouvelle enfiévra Paris. « Tout le monde m'entoure, écrit Amari, me félicite. » Il ne se consolait pas de son absence. Il était impatient de partir. Mais les relations avec l'île étaient coupées : Amari ne put débarquer à Palerme qu'aux premiers jours de mars. On le reçut avec enthousiasme, et, sans le laisser respirer, on le nomma ministre des finances. Il se débattit ; mais sans doute il n'y avait pas dans toute la Sicile un financier plus compétent que ce pauvre orientaliste. Ruggero Settimo, président du gouvernement, doyen du patriotisme italien, vieux marin qui avait fait les guerres de l'Empire, insista : Amari céda.

Il fut ministre trois mois. Ce fut dans sa vie un moment curieux. Il s'était cru jusque-là orientaliste de hasard, et vraiment homme d'action ; il vit soudain ce qu'était l'action. Les Siciliens, leur révolution faite, se croisèrent triomphalement les bras. Ils se félicitaient mutuellement, célèbraient leur héroïsme ; ils ne voulaient prévoir aucune nouvelle attaque du roi de Naples. L'Europe, dont ils étaient les héros, aviserait, pensaient-ils, à les défendre. Ils parlaient, discutaient avec de magnifiques éclats de voix. Sur un point seulement tous étaient d'accord : ils n'avaient jamais beaucoup travaillé, mais

ils ne voulaient plus travailler du tout. Et le pauvre Amari était leur ministre des finances! Lui-même, dans des lettres postérieures, laisse deviner sa détresse.

En Juin, le gouvernement révolutionnaire dut se faire représenter auprès des cabinets de Paris et de Londres. Amari sollicita cette mission; il l'obtint, et s'enfuit aussi vite qu'il était venu. De retour à Paris, il s'y débattit une année entière dans les difficultés d'une situation inextricable. Les Siciliens avaient fait une révolution et ne savaient au juste laquelle. Républicains, constitutionnels, fédéralistes, nationalistes, ils ne savaient quel mot choisir parmi le nombre infini de ceux que 1848 lança et usa. Fédéralistes, ils voulaient la Sicile libre dans la fédération italienne; mais cette fédération n'existant pas, on ne pouvait guère s'y fédérer. Monarchistes, ils s'offraient successivement à tous les princes d'Italie, et pas un ne voulait d'eux. Pourtant le roi de Naples armait et menaçait. Les Siciliens, effrayés, demandèrent à la France, à l'Angleterre, leur appui. L'Angleterre, de tout temps favorable aux libertés italiennes, eût peut-être agi. Mais la France éluda, puis se récusa. Elle entrait dans cette voie incertaine de sa politique italienne, incertaine comme toute voie politique et sentimentale en même temps; tantôt, emportée par ses élans, elle promettait, puis, l'instant d'après, elle se reprenait. Lamartine lui-même, le pauvre poète, dut mentir à ses belles paroles. Il était Italien de cœur. Il voulait l'Italie aux Italiens. Mais il avait peur d'une Italie une, centralisée sous une monarchie militaire piémontaise : il n'osait agir.

Les deux puissances n'avaient pu que ménager entre le roi de Naples et la Sicile une trêve de quelques mois. La situation était sans issue. Les Siciliens pourtant gardaient toutes leurs espérances. « Si l'horizon est noir, écrivait Amari, je ne m'en effraie pas; je sais que les nuages se dispersent et qu'un mouvement européen et social comme celui de 1848 ne peut s'arrêter court. » En vain l'Autriche écrasait Charles-Albert, reprenait Milan, assiégeait Venise, sans qu'une flotte française présente intervint; en vain le roi de Naples bombardait et prenait Messine; ni Amari, ni aucun de ses amis ne s'en effraient, car ils savent « que les nuages se dispersent et qu'un mouvement européen et social ne peut s'arrêter court ».

Amari se trompait comme tous les historiens qui croient deviner l'avenir par leur expérience du passé; la réalité est toujours imprévue. « Vous avez lu dans les journaux, écrivait-il le 27 septembre 1848, que Louis-Napoléon avait été élu député, et que la foule l'avait acclamé dans la rue; et vous vous êtes étonnés que je n'en aie rien écrit. Mais j'ai tant à écrire, que je ne puis parler que des choses importantes; et le fait que vous avez remarqué n'est important ni pour nous, ni pour la France... Louis n'a ni talents, ni habileté, il est médiocre, et rien de plus. Dès son entrée à l'Assemblée, il perdra cette vague réputation de famille qui le transfigure. » Presque en même temps qu'Amari écrivait cette lettre, Rome, soulevée, chassait Pie IX, appelait Mazzini et Garibaldi. Moins que jamais, semble-t-il, on pouvait douter de la Révolution : pourtant elle était condamnée. En décembre, Louis-Napoléon fut nommé président de la République, et la réaction l'emporta dès lors par toute l'Europe, avec cette même rigueur fatale qui, l'année précédente, précipitait ses désastres. L'Autriche écrasa le Piémont; une armée française assiégea Rome. L'armistice conclu entre le roi de Naples et la Sicile expirait en avril; Amari quitta précipitamment Paris pour aller se battre à Palerme. Mais une mauvaise fortune bien étrange le poursuivait : la ville se rendit presque sans combat.

Amari se trouva, une fois de plus, proscrit; la police le cherchait; il vivait caché par des amis, ne pouvant se décider à quitter, par ces beaux jours de printemps, sa chère et malheureuse Sicile. Pourtant il était en danger. Ses amis le pressaient de fuir. Il céda. Mais ce qui le désespérait, c'était, autant que de voir la Sicile vaincue, qu'elle se fût rendue sans combattre; et il voulut, lui du moins, avant de partir, risquer la mort. Il se souvenait d'une inscription arabe, gravée au revers des parapets du port; chaque jour, pendant son ministère, il la voyait de loin. Il n'avait pu trouver un instant pour la copier et la déchiffrer. Il ne voulut pas partir sans l'avoir fait. La nuit qui précéda son départ, il quitta furtivement sa retraite, portant du gros papier, des fusains, des cordes, une lanterne sourde. Il arriva sur le quai. Il se noua la corde autour de la ceinture; il en fixa l'extrémité à un anneau, et se laissa glisser le long du parapet. L'eau du port

clapotait au-dessous de lui. Il déroula ses papiers, les appliqua sur le relief de l'inscription, et prit méthodiquement son estompage. Il entendit une patrouille passer au-dessus de sa tête. Il la laissa s'éloigner, puis, à la force des poignets, remonta sur le quai. Il rentra chez ses amis et, le lendemain matin, s'enfuit dans la cale d'un navire, emportant son inscription.

Il revint à Paris presque machinalement, comme au lieu du monde où il était le plus habitué à vivre. Il semblait que tout, autour de lui, eût croûlé. Il n'y avait plus dans toute l'Europe que deux villes vivantes : Rome, Venise, toutes deux assiégées, l'une par les Français, l'autre par les Autrichiens. Rome se rendit en juillet, Venise en août.

« Je suis à Paris depuis deux mois, écrit Amari en août 1849, et je n'ai pu prendre sur moi d'écrire une ligne ni de voir qui que ce soit. Je vais, badaudant comme un enfant, ou délirant dans le monde infini des regrets, ou palpitant aux moindres nouvelles de Rome. Enfin, comme toutes les maladies aiguës, celle-ci s'en est allée, et la raison, plus forte que toute loi, m'a ramené à mes travaux arabes, qui maintenant me consolent, me reposent de mes amertumes. Ainsi, petit à petit, je reviens à la terre des vivants ; je m'informe, j'écris, je veux savoir où vivent mes amis. »

III

La vie d'Amari se régularise alors et s'apaise. Il trouve un emploi à la Bibliothèque nationale. On lui confie la rédaction du catalogue des manuscrits arabes. Il touche cinq francs par jour, dimanches non compris, et c'est presque toute sa fortune. Il vit pourtant, sobrement et laborieusement, comme son compatriote Manin, qui, après avoir été dix-huit mois dictateur de Venise assiégée, vécut à Paris de répétitions mal payées et mourut de misère sans murmurer une plainte.

Amari travaillait sans cesse. Tous les jours à la Bibliothèque, il y rencontrait un jeune homme timide, aux allures de séminariste, qui souvent lui demandait conseil. C'était Ernest Renan. Tous deux déchiffraient coude à coude les manuscrits arabes ; l'un préparait son *Averroès* ; l'autre com-

mençait à publier les textes accessoires, et bientôt le texte même de son *Histoire des Musulmans de Sicile.*

De 1850 à 1859, Amari se laissa vivre ainsi. Il s'était habitué à la France, et l'aimait. Il ne se plaignait pas. Il était presque heureux, d'un bonheur un peu mélancolique. fait de résignation et de désespoir accepté. Il suivait sans cesse les événements d'Italie, mais n'y prenait plus aucune part directe : les temps étaient passés de la politique de conspiration et de presse. L'unité italienne se préparait silencieusement dans les cabinets de Saint-James et des Tuileries. Les Italiens, comme Amari, attendaient tous, sachant le dénouement proche et n'étant plus ni mazziniens, ni fédéralistes, ni républicains, — parfaitement résignés au moyen possible, au Piémont, puisque le Piémont était le plus fort. Et, en 1859, soudain, l'heure étant venue, tous les bonheurs arrivèrent à la fois : la France déclara la guerre à l'Autriche. On créa pour Amari une chaire d'arabe à Pise. Il quitta Paris, où ses amis de l'Institut, Renan, Cherrier, Rainaud, le firent bientôt, en manière d'adieu, nommer membre associé de l'Académie des Inscriptions.

IV

Amari avait soixante ans. Ses plus chimériques espoirs se réalisaient. Il voyait l'Italie — l'Italie que depuis quinze siècles on pleurait. Il goûta peut-être la première joie pleine de sa vie en s'installant dans cette antique cité pisane que la mer même a abandonnée et qui ne se rappelle plus au monde, après tant de gloire, que par sa tour qui s'incline et son cimetière de marbre blanc. Heureux, rasséréné, Amari ne voulait plus que travailler doucement, professer, former de jeunes savants italiens. Pise était à la fin du moyen âge la grande université de Toscane ; Amari s'en souvenait en songeant à l'avenir, et n'avait point d'autre ambition. Après avoir tant désiré l'action violente, il n'aspirait plus qu'au repos, et l'ironie de son destin voulut qu'à ce moment précis il entrât dans la vie politique.

La Sicile se souleva. Elle chassa les soldats du roi de Naples : puis, comme en 1848, elle inàugura l'ère de ses libertés par

la plus triomphale anarchie. Cavour pria Amari de se rendre à Palerme, et d'y calmer les esprits par l'autorité de son âge et de son nom. Amari hésita. Il aimait toujours la Sicile; mais depuis son dernier ministère, il préférait l'aimer d'un peu loin, de Paris ou de Pise, ou bien à quelques siècles de recul, au moyen âge, par exemple, sous la domination arabe. Il se fit donc un peu prier, mais Cavour insista; Amari, par esprit de devoir, céda. « J'irai voir ma famille, écrit-il, et donner quelques conseils. Mais dans deux, trois semaines au plus, je reviendrai sur la terre ferme. Tu sais que je ne veux à aucun prix me remettre sur ce lit de Procuste d'un ministère sicilien! » Il écrivait quinze jours après : « Je ne suis pas en prison, mais dans quelque chose de semblable. Je suis ministre pendant une révolution. Pouvais-je me refuser à Garibaldi? Il m'a fait appeler, et, à toutes mes objections, il répondait : « Si les honnêtes gens m'abandonnent en ce moment-ci, que ferai-je? » Il a donc fallu sacrifier pour quelque temps, quelques semaines seulement, j'espère, ma tranquillité et tous mes beaux projets d'aller fouiller dans les manuscrits arabes de Paris. »

Ce devait être une bien étrange chose qu'un ministère sicilien pendant une révolution. Tout le pays était en ébullition, une ébullition méridionale, criarde, « ostentationeuse », et en même temps très intelligente : car la Sicile, riche en hommes, est un peu à l'Italie ce que nous est notre « Midi ». Toutes les passions de 1848 renaissaient; on voulait mille choses : l'autonomie, la fédération, la république, la monarchie. Le jeune Crispi, déjà inquiétant pour tous, s'agitait entre les partis. Garibaldi, idolâtré, mais « aussi mauvais administrateur que bon capitaine, désorganisait tout, même l'armée ». Une certaine revue de l'armée sicilienne dut être un spectacle peu banal : ils étaient dix mille hommes, en partie, dit Amari, sans armes ni uniformes. Le pauvre Amari, lui seul parmi ces fous, est raisonnable. « Nous autres, bons ou mauvais acteurs de 1848, écrit-il, nous n'avons plus aucun rôle à jouer... » Il voit l'unique solution possible : l'annexion au Piémont. On ne l'écoute pas. Alors le vieil érudit, perdant la tête à son tour, s'écrie : « Mais pourquoi donc Cavour ne nous envoie-t-il pas quelques centaines de bons gendarmes? J'ai toujours dit,

depuis 1848, que pour prendre la responsabilité d'une révolution sicilienne, tout ce que je demande, c'est quatre mille gendarmes qui ne soient ni Siciliens ni Napolitains. »

Les événements qui se déroulaient en Sicile étaient les mêmes qu'entraînait partout l'action de Garibaldi. Ce capitaine, qui « désorganisait tout, même l'armée », était le contraire d'un homme politique. Républicain, il travaillait pour la monarchie ; il ne savait s'il était fédéraliste ou centraliste ; il était, dans toute sa puissance et son inconscience, l'expression d'une race en travail. Partout où il passait, ce travail s'activait, s'exaspérait ; mais il était trop désordonné pour aboutir à quoi que ce fût, et les politiques piémontais, qui savaient ce qu'ils voulaient, savaient venir à point l'amortir et le diriger.

Le mérite d'Amari fut de comprendre cette situation. Un moment vint où Garibaldi, plutôt mené par le peuple que le menant, se trouva investi d'une sorte de dictature sicilienne contre ce ministère où lui-même avait fait entrer Amari. « Que restait-il à faire? écrit Amari (cette lettre est en français). Une révolution contre Garibaldi et les factions eût peut-être échoué ; ou, du moins, elle aurait allumé un semblant de guerre civile. Mais à quoi bon courir cette chance de scandale et braver le reproche d'ingratitude, lorsque l'armée piémontaise marchait sur Naples ; lorsque les chasseurs piémontais garnissaient la Darsena et Castel Sant'Elmo et que la flotte napolitaine était mise sous le commandement de Persano? Garibaldi n'est pas homme à tirer le premier coup de feu dans une guerre civile. Une fois en contact avec les troupes de Victor-Emmanuel et en face de l'opinion nationale déclarée par le Parlement, il oubliera ses imprudentes paroles menaçant Rome et Venise ; il fera un acte héroïque d'abnégation, et la révolution italienne de 1859-60 sera sauvée du reproche et des dangers de la discorde. » On écouta ces avis modérés, et tout, comme le prévoyait Amari, s'arrangea.

V

Amari, de retour en Toscane, avait à peine pu respirer, rouvrir ses livres, et passer ses chères lunettes d'orientaliste.

qu'une missive de Turin, centre alors de la politique italienne, lui offrit le ministère de l'instruction publique. Il accepta; une fois de plus, il se mit en route. Ce fut un ministère calme, très en dehors de la politique. L'Italie traversait d'ailleurs une de ces périodes heureuses où tout réussit aux nations. C'était pourtant beaucoup de soucis, d'occupations. Amari s'en consolait en correspondant avec son jeune ami de la Bibliothèque nationale, Ernest Renan, qui, devenu célèbre, pensait lui aussi à la politique. Amari lui avait demandé s'il était vrai qu'il préparât, comme le bruit en courait, une « biographie du Christ ». — « Je prépare, en effet, ma *Vie de Jésus*, qui paraîtra, je pense, dans deux mois, lui répondit Renan en mars 1863. Je n'ai pas besoin de vous dire dans quel sens elle est écrite. Les partisans des miracles ne seront pas satisfaits. Je ne sais trop ce qui adviendra. Je vous dirai entre nous que, si j'étais destitué, il est très probable que je serais porté aux élections à Paris. Il est même possible qu'en tout cas je sois porté dans quelque circonscription. Cela me sourit médiocrement. J'aurais mieux aimé mon paisible et libre enseignement. Mais ce n'est pas ma faute si je n'ai pu le fonder. D'ailleurs, mon élection, si elle avait lieu, aurait un sens dont je me féliciterais hautement, et pour amener une telle manifestation, je serais prêt à bien des sacrifices. Ce ne sont là que des possibilités. Je joue en ce moment une partie fort serrée, dont je ne vois pas bien l'issue. » — « Mille tonnerres sur le ministère et sur la politique! répondait Amari deux mois plus tard, en recevant le volume annoncé, à l'heure qu'il est j'aurais dévoré votre livre, attendu depuis quelques mois; désiré — vous en rappelez-vous? — depuis quatre ou cinq ans, lorsque je quittais pour quelques instants mon catalogue et que je vous acculais aux rayons de la salle en vous priant d'entreprendre un ouvrage sur les origines du christianisme, vous, le seul capable d'aborder un tel sujet. Eh bien! je n'ai pu lire que l'*Introduction* et les premières pages du livre, depuis une nuit et une demi-journée que je suis possesseur d'un tel ouvrage. Mais voilà qu'il m'a fallu assister ce matin au conseil du roi; plus tard va se réunir le conseil des ministres, et à six heures, nous allons jouer le rôle de comparses dans la distribution des prix au tir national. »

Il y a plus de gaieté que d'amertume dans ces plaintes. Ne plaignons pas Amari : il était heureux, bien heureux. A soixante ans, il voyait se réaliser plus que dans ses rêves il n'avait jamais osé espérer. Il voyait des drapeaux *italiens*, il entendait les acclamations d'une foule *italienne*, et ces drapeaux s'inclinaient devant lui, et c'était lui que cette foule acclamait.

En 1865, Amari quitta le ministère. Il revint à Florence. Il se sentait définitivement entré dans la paix; il souffrait seulement de sa vie solitaire, et désirait se marier. Il rencontra une Française d'éducation italienne, qu'il aima; il l'épousa, unissant ainsi, sur le retour des ans, ses deux patries, — car, après vingt ans d'exil, il avait aimé la France. En 1866, après les dernières victoires italiennes, Michelet lui écrivait cette courte lettre qui, en si peu de mots et si bien, exprime le double achèvement de la vie d'Amari.

« 15 novembre 1866.

» Cher Monsieur,

» Ma joie a été double de savoir : 1° que vous êtes presque complet, que vous avez Venise, cette chère fleur de notre Italie, qui forme presque sa couronne; 2° d'apprendre que votre vie si agitée a maintenant un foyer et un nid. — Cela, et la patrie. quoi de plus en ce monde?

» Je m'abîme pour vous achever *Louis XVI* et l'*histoire de France* qui sera faite à Pâques (jusqu'en 1794). »

Durant ces quelques années qui précèdent la guerre, Renan correspondit assez activement avec Amari. « Je suis avec passion vos grandes péripéties italiennes, lui écrivit-il en avril 1866. Je suis frappé d'admiration par le bon sens pratique de vos populations. C'est la première fois qu'on voit l'esprit politique dans une nation tout entière. C'est la gloire de l'Italie qu'elle seule peut réparer le mal qu'elle a fait à l'Europe au XVIe et au XVIIe siècle, en restaurant le catholicisme dans sa forme romaine, jésuitique, inquisitoriale. Elle nous doit de défaire cela, et j'espère qu'elle n'y faillira pas. Vos prochaines élections sont une affaire capitale; nous les attendons avec anxiété. Si le parti catholique a seulement une forte minorité, le parti réactionnaire en tirera ici une grande force. Quant à la Convention du 15 septembre, mon

opinion est que l'Empereur n'évacuera pas Rome, s'il n'y a quelque chose d'arrangé pour le Pape. L'Empereur n'avouera jamais, à la face de l'Europe, qu'il abandonne le Pape à la Révolution. Il veut sincèrement sortir de Rome, il veut la solution la plus italienne et la plus libérale qu'il soit possible. Mais il faut qu'il puisse dire aux catholiques qu'il est sorti de Rome parce qu'il n'avait plus rien à y faire, parce que la situation du Pape était assurée, etc. Si le Pape veut organiser sa propre défense, instituer des zouaves pontificaux, des chevaliers de Malte et autres milices saintes, c'est bien ce qui peut arriver de plus heureux. Alors l'Empereur se retirera sans hésitation. Sinon, ma foi! je ne sais plus que vous conseiller; il vous faut un ministère Machiavel; ni vous ni moi ne serons de ce cabinet-là. L'Empereur devient de plus en plus timide, réservé, porté aux atermoiements et aux demi-mesures. N'attendez de lui rien de radical... » Puis Renan, faisant un retour sur lui-même, ajoute : « Je suis plongé dans mon *histoire des Apôtres*. J'y travaille jour et nuit. J'aurai un volume prêt dans quatre ou cinq mois. Un autre, tout consacré à Saint-Paul, suivra à un court intervalle. C'est en pensant à des amis et à des appréciateurs tels que vous que je trouve le courage de continuer ces difficiles travaux et d'oublier les injures des sots. Gardez-moi votre amitié et croyez bien à la mienne. »

Vint la guerre, et ces mois cruels où nous éprouvâmes nos amis. Michelet se réfugia en Italie, à Pise d'abord, puis à Fiesole, sur les collines de Florence. C'est là, qu'épuisé, désespéré, près de mourir, il écrivit son *Appel de la France aux Nations*. Amari le vit fréquemment. Ce voisinage, ses souvenirs, sa femme Française, lui firent profondément sentir nos malheurs. Il oublia ses griefs d'Italien, l'occupation de Rome, les allures dictatoriales de la France. Il ne se souvint plus que des services rendus. « Je comprends très bien qu'un bon Allemand ne puisse considérer du même œil qu'un bon Italien la guerre qui vient de s'achever, écrivit-il à un ami d'Allemagne; mais j'ai vécu vingt ans à Paris, j'ai une femme Française, et je n'ai pas oublié toutes les amitiés que l'on m'a faites en France... L'égoïsme national pourrait me faire bénir cette guerre, qui nous a rendu Rome, et nous a délivrés

d'un ami dangereux, toujours prêt à faire oublier ses bienfaits par ses offenses. Mais les divisions entre peuples civilisés me font mal comme des guerres civiles. »

*
* *

Amari écrivit à ses amis de France, qui lui écrivirent tous. « L'avenir est tellement trouble, écrivait Renan, que je m'abtiens de former aucune prévision. Tout est possible, excepté Henri V et son drapeau blanc, et encore cette exception, je ne la fais que pour un avenir prochain ; après une nouvelle crise, cela même pourrait être une solution. La république a sûrement beaucoup plus de chances qu'elle n'en a jamais eu ; mais saura-t-elle organiser et régénérer le pays ? J'en doute. Il y a trop d'éléments à la fois dans la situation, pour qu'on puisse y voir clair. Pour moi, je plains sincèrement les hommes honnêtes et consciencieux qui sont chargés de résoudre un tel problème. Il est vrai que ceux-là sont en petit nombre ; la plupart suivent leurs passions et leur parti pris.

» Je travaille à mon quatrième volume des *Origines du Christianisme*, qui contiendra les temps de l'*Apocalypse*. On m'accusera sans doute d'avoir cherché l'actualité. Le volume est aux trois quarts fait depuis un an. J'en viens de plus en plus à la philosophie de Septime Sévère mourant, et résumant son opinion sur la vie par ces mots : *Nil expedit*, ce qui ne l'empêche pas de donner tout de suite après pour mot d'ordre à l'officier : *Laboremus*.

» Conservez-moi toute votre amitié. Peut-être ferons-nous en automne un petit voyage à Rome ; mais en ce temps, il faut être Musulman, et ajouter toujours : « s'il plaît à dieu [1]. »

Puis, les lettres s'espacent, des années de silence s'écoulent. Les deux amis, vieillis, délaissés par la vie active qui les ignore, s'isolent dans leur travail et se recueillent dans la paix. Après vingt ans de vies séparées, ils ont moins besoin de s'entretenir. Ils se taisent un peu, mais ne s'oublient pas ; chaque fois qu'un hasard les ramène à s'écrire, ils se retrouvent amis comme aux jours passés. En avril 1873, en février 1878,

1. En arabe dans le texte.

Renan écrit des lettres assez importantes. C'est toujours la question romaine, alors si aiguë, qui l'inquiète. Il croit la fin du catholicisme toute proche. Cela l'intéresse et peut-être l'amuse : il aime à penser qu'il verra se conclure ce chapitre d'une histoire dont il écrit les origines. « Je tiens pour plus probable que jamais un schisme analogue à celui de 1378, écrit-il. Il y aura des chicanes sur la validité de l'élection, et si votre gouvernement est un peu habile, la duplicité papale sera produite et sera désormais incurable ; car on ne reverrait plus un concile de Constance. Un des papes serait le pôle d'un fanatisme cosmopolite (une internationale noire), l'autre polariserait le catholicisme libéral et anti-infaillibiliste. Ce serait un grand point de gagné, car privé de son unité et de son administration centrale, le catholicisme cesserait d'être à craindre. » Après l'élévation de Léon XIII, Renan écrivait encore : « Quant au Pape, je ne sais que croire. Avancer, reculer, rester en place, lui sont également impossible. Les folies du catholicisme moderne ont fait de la papauté une impossibilité, une utopie, qui ne peut avoir de lieu nulle part. J'ai peine à croire qu'ils reculent, et d'autre part une conduite identiquement semblable à celle de Pie IX ne saurait plus, ce me semble, être acceptée par le royaume d'Italie. Pour moi, j'ai toujours cru que la papauté et le royaume d'Italie sont choses inconciliables, que l'une de ses forces tuera l'autre. Or, à mes yeux le résultat de la lutte n'est pas douteux. Le royaume tuera la papauté, et, comme la papauté est selon moi une très mauvaise chose, c'est là une des raisons entre beaucoup d'autres pour lesquelles j'aime le royaume. A une date impossible à fixer, la papauté quittera Rome et l'Italie. Au nom du ciel ne courez pas après elle. Ce jour-là sera celui qui mettra le sceau définitif à notre liberté. Chez vous, la papauté sera toujours un trouble. Hostile, elle est dans votre sein comme un corps étranger. Réconciliée !... Dieu nous en préserve. Ce serait à nos dépens, et pour la plus grande joie du P. Curci, que se ferait la réconciliation. Songez au danger que courrait le parti libéral, le jour où le Pape se mettrait à la tête d'un parti catholique, qui pèserait sur les élections !

» Détachée de Rome, sans asile fixe nulle part, forcé d'essayer tour à tour, Malte, l'Espagne, l'Angleterre, Monaco,

la papauté deviendrait un simple ferment de fanatisme nomade. Votre gouvernement, en gagnant quelques cardinaux, pourrait faire un antipape. Ainsi divisée, la papauté serait perdue, et le danger qui résulte de l'unité du catholicisme serait écarté... »

VI

La vieillesse fut douce à Amari : presque une seconde jeunesse, une vie sereine après une vie tourmentée. Son mariage si tardif fut fécond : Amari eut deux filles et un fils. Jusqu'à la dernière heure, il garda son cerveau lucide, et travailla. Toute l'Europe savante fêta le quatre-vingtième anniversaire de sa naissance.

En octobre 1882, il écrivit à sa fille Francesca Amari cette petite lettre :

« Ma chérie, j'ai écrit à Caroline pourquoi je n'avais pas été vous embrasser avant mon départ. Ce n'est pas le désir qui m'en a manqué, vous le savez, vous savez bien que si vous aimez votre père, c'est moins, toujours moins que lui ne vous aime.

» Ce que tu me dis des lettres d'Azeglio me plaît beaucoup. Il faut envier sa vie politique. Mais pour moi ce que je lui envie le plus, c'est la blessure qu'il reçut en combattant pour l'Italie. Combattre, c'est la seule récompense que la fortune m'ait refusée, et pourtant je m'y étais préparé depuis mes quinze ans, et c'est là-dessus que j'avais édifié tous mes châteaux en Espagne. En 1848, j'étais à Paris. Je courus à Palerme. On ne s'y battait plus, et comme je voulais aller à Messine, on me passa aux mains des menottes de député et de ministre. En 1849, je retournai en Sicile après mes missions de Londres et de Paris; j'apportais des armes: la fête était finie. Je voulus aller à Venise ou à Rome, où l'on pouvait encore affronter la mort; la pauvreté m'en empêcha. De même en 1859, de même en 1860; et voici que j'approche du tombeau, non sans honneur, mais sans avoir fait mon devoir de la façon que j'avais choisi.

» L'espoir qui maintenant me reste, c'est de laisser des fils meilleurs que moi, et de voir, sinon les fruits de ces chères plantes, au moins leurs belles fleurs toutes prêtes à s'ouvrir. »

C'est alors qu'Amari eût dû mourir. Mais il vécut sept ans encore, et ce fut un peu trop pour l'harmonie de sa vie. Il dut voir, après l'Italie réalisée, une autre Italie, un peu folle de son réveil subit, il dut voir les malentendus avec la France qui l'attristèrent et l'étonnèrent, car ces hommes de 1848 n'avaient jamais pensé qu'en exaltant les nationalités, ils fortifieraient les haines nationales. Au moment le plus aigu des affaires de Tunisie, Amari voulut rappeler dans un banquet public les vieilles relations de la France et de l'Italie : des jeunes gens l'interrompirent. Il prit le soin touchant de récrire son récit des *Vêpres siciliennes* — son premier livre — en s'appliquant à montrer que ce n'étaient pas les Angevins, mais surtout le Pape, qui alors était l'ennemi.

« Souvent, écrivait-il à Renan, je me demande si ce n'est pas une illusion, ce prétendu progrès de l'humanité... Cette fameuse ligne spirale ne serait-elle qu'un cercle? » — « Que les choses humaines sont conduites avec peu de sagesse! répondait Renan avec sérénité. Heureusement, il y a loin des mots aux actes; plus d'une fois encore nous verrons nos bonnes et pacifiques idées libérales menacées de gros nuages, qui crèveront comme tant d'autres, sans donner autre chose qu'un peu de pluie... »

Mais les nuages ne cessèrent plus de menacer, de crever, de pleuvoir lourdement; et quand Amari mourut en 1889, Crispi en Italie, Boulanger en France, et Léon XIII, le pape libéral, et Guillaume II, empereur alors socialiste, composaient pour le vieux héros de 1848 une Europe étrange et bien inintelligible.

DANIEL HALÉVY

SAINT LOUIS

PERSONNAGES

LOUIS IX, ROI DE FRANCE	MATHIEU DE COUCY
LE PAPE INNOCENT IV	ÉTIENNE DE COUCY, son fils.
LA REINE MARGUERITE	MANFRED
THIBAULT DE BRÈVES	EZZELIN
ROSALIE DE BRÈVES, sa femme.	LE FORGERON QUENTIN
GAULTIER DE SALISBURY	BÉRENGÈRE, sa fille.

Barons et Chevaliers français, anglais, italiens et allemands.
Les Pauvres. — Le Peuple.

CHOEUR (INTRODUCTION)

Campagne de France à l'aube. Cloches de villages.

PEUPLE.

— Regarde ! on la voit encore.
— Ses bras s'effacent dans le ciel.
— La croix ! comme elle brille !
— Elle traverse le ciel du couchant au levant.
— Ah ! Seigneur Dieu, que veux-tu de nous ?
— Il faut obéir, mes chers.
— Cette nuit, je me suis éveillé : j'entendais des sanglots

autour de la maison; j'ai ouvert la porte, le ciel gémissait. Je tremblais, et mes cheveux se dressaient sur ma tête.

— N'en doutez pas, mes chers. *Il* a passé, cette nuit, parmi nous. Deux heures sonnaient. Les coqs chantaient; les chiens ont hurlé à la mort. Gilles a été à sa fenêtre; il dit qu'il l'a vu, mes amis. *Il* passait sur la route, pâle, gigantesque, formidable. Sa tête s'élevait à la hauteur des toits; ses cheveux ruisselaient sur ses épaules; *Il* pleurait, et ses bras étaient levés en croix. Ses pieds ne marchaient pas, mais flottaient sur le chemin blanc de lune, et tout autour de lui, les arbres se ployaient, comme sous une tempête. Gilles l'a reconnu au sang qui rougissait sa longue tunique blanche, à la place du cœur; aussitôt il a été renversé par une force terrible. Quand il s'est relevé, la campagne était vide; mais le chemin, les arbres et les murs des maisons, frôlés par son passage, luisaient comme s'ils étaient frottés de clair de lune. Et le ciel était plein de gémissements.

— Il faut partir. Il faut partir.

— Jésus est passé parmi nous. Il nous appelle à l'aide.

— Ne le laissons pas seul. Amis, défendons-le !

— Hélas ! si les récoltes étaient au moins rentrées ! Qui prendra soin des champs, quand nous serons partis ?

— J'ai vu Notre Seigneur pleurer.

— Les païens le torturent. Ils ont remis sur son front les épines sanglantes. N. S. Jésus agonise loin de nous. Oh ! courons à son aide, ne le laissons pas pleurer.

— Partons, n'attendons pas. Tâchons de le rejoindre.

— Quel chemin a-t-il pris ?

— Nous le reconnaîtrons aux buissons inclinés des deux côtés de la route.

— Il doit être déjà si loin !

— Courons, amis, courons, ne perdons pas ses traces.

— Jésus ! mon Jésus !

I

Une ville. — Grande place, au bord d'un fleuve. — Devant une église. — Sur l'autre rive, collines couvertes de jardins. Sur le fleuve passent et se rassemblent des barques pavoisées.

Peuple qui tâche de suivre l'office à l'intérieur de l'église; à genoux, ou debout, des croix brodées sur leurs vêtements.

A gauche, sur une marche de l'escalier qui monte à l'église, dans un espace laissé vide par la foule, Gaultier de Salisbury à genoux, en costume de pénitent. — Derrière le peuple, près du fleuve, sur la berge, ou dans les bateaux, soldats italiens, allemands ou anglais. Manfred, Ezzelin.

Plain-chant à l'intérieur de l'église. — On chante le Credo.

GAULTIER DE SALISBURY, à genoux sur une marche, au bas de l'escalier, vêtu d'une longue chemise de toile blanche, pieds nus.

Monseigneur Dieu, aie pitié de moi! Grâce!... J'ai péché, j'ai péché; mais ne m'accable pas! Tu as dit que tu pardonnais au repentir. Je me repens, tu le vois. Mes pieds saignent, ma tête est meurtrie, je me suis déchiré le corps à coups de fouet. Voici le huitième jour que je viens implorer ton pardon. Ne me repousse pas encore. Ah! si tu ne fais grâce à ceux qui t'offensent, alors punis-les tous; je ne suis pas le seul coupable. Eux aussi, mon Dieu, eux tous, ils ont péché. Pourquoi me frappes-tu plutôt qu'eux? J'ai tué. Mais Manfred aussi a tué. L'empereur aussi a tué: et ils sont heureux; et moi, je souffre, j'ai peur. Pourquoi me fais-tu souffrir, moi, et non pas eux?

PEUPLE.

— Celui-là se lamente étrangement.
— C'est un grand pécheur.
— Qu'a-t-il fait?
— Il a tué son frère.
— Qui est-ce?
— C'est un ami de l'Antechrist d'Allemagne.
— L'empereur Frédéric!
— Voilà huit jours que le pape lui refuse l'absolution.
— Jésus! est-ce qu'il pourra jamais être pardonné?
— Pourquoi non? est-ce que Jésus n'est pas mort pour tous?

— Oui, mais un si grand pécheur !

— Nous sommes tous pécheurs. *Miserere*, mon Dieu !

GAULTIER DE SALISBURY.

J'ai peur. *Miserere!... Miserere!...* Ah! je meurs si tu ne me délivres. Pardonne-moi. Si tu ne pardonnes à ceux qui t'offensent, pourquoi aurais-je dû pardonner, moi? Il m'avait offensé, lui aussi. Fais-moi grâce. Je ne quitterai pas cette pierre que tu ne m'aies pardonné. Je ne veux plus retourner chez moi. Je ne veux plus, j'ai peur... Oh! ton feu éternel, monseigneur! Sauve-moi de la damnation, sauve-moi des fantômes qui rôdent autour de moi... J'ai peur de moi. Mon Dieu, sauve-moi!

Acclamations à l'intérieur de l'église.

PEUPLE, près de l'entrée de l'église.

— Noël ! Noël !

— Entends-tu le Saint-Père?

— (Montrant Gaultier.) Ses gémissements m'empêchent.

— Notre bon seigneur Louis est debout près de l'autel.

— Les bannières s'agitent.

— On dirait un grand bois.

QUENTIN.

O jour de joie ! la sainte entreprise va commencer !

BÉRENGÈRE.

O mon cher seigneur Dieu, toi qui es mort pour nous, enfin je pourrai donc donner ma vie pour toi !

FRÈRE DE BÉRENGÈRE.

Entends-tu les trompettes? Bérengère, nous allons partir.

QUENTIN.

Fillette, es-tu moins faible?

FRÈRE DE BÉRENGÈRE.

Sœur, appuie-toi sur moi.

BÉRENGÈRE.

Oh ! je suis forte maintenant; je pourrais aller toute seule en Terre Sainte, pieds nus et sans bâton.

QUENTIN.

Tu es heureuse?

BÉRENGÈRE.

J'ai le cœur tout en fête.

QUENTIN.

Il y a longtemps que je ne t'avais vu rire. Et moi aussi, je ris. Hardi, mes gars! Qui pourrait entendre ces belles fanfares sans s'épanouir d'allégresse?

GAULTIER DE SALISBURY.

Pas un ne pense à moi. Je souffre seul. Aucun d'eux, aucun d'eux ne souffre comme moi. Moi seul, on ne me pardonne pas. Aucun d'eux n'est damné... Malédiction sur eux!... Non... pardon...

PEUPLE.

Tu pars, maître Quentin?

QUENTIN.

Comme tu vois, camarade.

PEUPLE.

Qu'est-ce que tu fais des tiens?

QUENTIN.

Tu ne me crois pas assez égoïste pour les laisser ici?

PEUPLE.

Quoi! ils viennent avec toi?

QUENTIN.

Tous ensemble. Mes deux gars, et la petite avec nous.

UNE FEMME.

Hélas! elle est si délicate, la petite âme!

BÉRENGÈRE.

Mais non, je ne suis pas délicate; je suis forte au contraire.

LA FEMME.

Mignonne, tu es toute pâle.

BÉRENGÈRE.

J'ai été un peu malade, mais je suis guérie maintenant tout à fait.

LA FEMME.

Elle se tient à peine. Garçons, retenez-la; empêchez-la de partir. Laissez-la-moi, Quentin, je veillerai sur elle.

BÉRENGÈRE.

Non, je vous en prie, ne dites pas cela. Je vous remercie bien; mais voyez-vous, je mourrais si je restais ici. Mon Sauveur m'a guérie, et je le sens qui m'appelle là-bas, à son secours. Père, ne les écoute pas, je t'en prie; je suis forte. Frère, parlez avec moi; dites que j'ai raison.

FRÈRE DE BÉRENGÈRE.

Tout ce que tu voudras. Ce que tu veux est bien.

QUENTIN.

N'aie pas peur, fillette : tu sais bien que j'ai promis. Nous avons fait un vœu; nous sommes gens de parole. Le bon Dieu lui-même ne m'en délierait pas.

BÉRENGÈRE.

Je t'aime.

QUENTIN.

Mais tu vois ce qu'on dit; allons, dépêche-toi de mettre des couleurs sur tes chères joues blanches.

BÉRENGÈRE.

Tu verras comme j'irai mieux bientôt.

*
* *

Mathieu de Coucy, son jeune fils Étienne, et ses chevaliers, arrivent à cheval au travers de la foule.

PEUPLE.

Noël! Noël!

MATHIEU DE COUCY.

Place, canaille!

PEUPLE.

— Noël, sire baron!
— Sire Mathieu de Coucy!

MATHIEU DE COUCY.

Manants, où est le Roi?

PEUPLE.

Dans l'église, messire.

MATHIEU DE COUCY.

Nous arrivons à temps. Halte. Faites souffler les chevaux.

CHEVALIERS.

Où nous emmènes-tu, sire baron?

MATHIEU DE COUCY.

Marche, marche!

CHEVALIERS.

Où nous emmènes-tu?

MATHIEU DE COUCY.

A Jérusalem.

CHEVALIERS.

Va pour Jérusalem. Qu'allons-nous faire si loin?

MATHIEU DE COUCY.

Il le faut, j'ai promis.

CHEVALIERS.

Peu de butin là-bas.

MATHIEU DE COUCY.

Je ne puis faire autrement.

UN CHEVALIER.

Tu sais, sire Mathieu, moi, cela m'est égal; pourvu que tu marches, je te suivrai; je sais bien qu'on ne s'ennuiera pas avec toi. Seulement, je dis qu'il ne manque pas encore d'hérétiques en Italie et en Espagne, et que ce serait plus profitable, en servant Dieu, comme il convient. Voilà ce que je dis.

MATHIEU DE COUCY.

J'ai promis; je te raconterai un jour, Ferrand, comment cela s'est fait. Ce n'est pas moi qui ai choisi; je n'y pensais pas moi-même. Il a choisi pour moi.

CHEVALIERS.

Qui cela?

MATHIEU DE COUCY, montrant le ciel.

Le Maître. Je dois aller là-bas. Je ne sais ce qui m'entraîne; ce que je sais, c'est que j'irai. J'irai, dussé-je rester seul; et dussent un à un mes membres taillés en pièces être arrachés de mon corps, j'arriverai, Ferrand.

CHEVALIERS.

C'est bon. On arrivera.

ÉTIENNE DE COUCY.

Le ciel rit sur nos têtes; j'ai le cœur plein de joie. Quel bonheur de chevaucher dans la campagne de France, entraîné par la sainte passion, et tout le long du chemin, de voir se

lever les peuples pour marcher avec nous, et les cloches chanter. Jérusalem! Jérusalem! ô pays merveilleux dont je rêve depuis l'enfance! O les beaux coups d'épée que nous donnerons là-bas! Nous ferons pâlir la gloire d'Yvain et de Lancelot.

MATHIEU DE COUCY.

Fils, ce sera plus dur que tu ne penses, peut-être.

ÉTIENNE.

Tant mieux, tant mieux, mon père; il y aura des lances rompues.

MATHIEU DE COUCY.

Et des têtes aussi, petit moine! Prends bien garde à la tienne.

Il lui caresse les cheveux.

Ils montent l'escalier de l'église, — où les chants ont repris.

BÉRENGÈRE.

O cher seigneur Jésus, on te fait pleurer là-bas; ils rouvrent tes blessures; ils te crachent au visage. Oh! quand pourrai-je essuyer de mes cheveux le sang qui coule de tes pauvres pieds meurtris?

QUENTIN.

Jésus, quand me sera-t-il donné de les tenir au bout de ma lance, ceux qui te font souffrir?

ÉTIENNE DE COUCY.

Ah! si je dois mourir, fais que ce ne soit pas avant d'avoir vu ton tombeau délivré!

LE PEUPLE ET LES CHEVALIERS.

Mon Jésus! mon Seigneur!

MATHIEU DE COUCY, *arrivé au sommet de l'escalier.*

Sire Dieu, aide-nous; car nous venons t'aider.

GAULTIER DE SALISBURY, *désespéré, criant.*

Délivre-moi, délivre-moi, je t'en prie, je le veux!

Mathieu, Étienne et les chevaliers entrent dans l'église.

*
* *

MANFRED, *derrière le peuple, près du fleuve, appuyé contre un arbre, au milieu des soldats italiens, les uns sur la berge, les autres dans les bateaux.*

Que dis-tu de ces gens, Ezzelin?

EZZELIN.

Pardieu, ils sont fous.

MANFRED.

Fais attention à ta tête, alors : voilà ceux avec qui nous allons vivre.

EZZELIN.

Merci de nous ; que diable sommes-nous venus faire ici ?

CHEVALIER, s'approchant de Gaultier.

Monseigneur, le soleil est très dur ; vous avez la tête nue... Ici, vous serez à l'ombre.

GAULTIER DE SALISBURY, violemment.

Va-t'en !

MANFRED.

Voilà donc ce fameux Gaultier de Salisbury ; quel costume ridicule !

EZZELIN.

Qu'est-ce que ce carnaval ?

MANFRED.

D'absurdes terreurs qui l'ont pris après la mort de son frère. Il veut expier : il supplie le pape de le laisser suivre la croisade.

EZZELIN.

Eh bien, le pape se fait prier ?

MANFRED, haussant les épaules.

Parbleu !

EZZELIN, regardant Gaultier.

Il n'a pas toujours été ainsi.

MANFRED, riant.

Je l'ai vu si bien rosser une fois l'évêque d'Ely !

EZZELIN.

Et tout ce bruit pour un frère !... Une action très sensée, en somme.

MANFRED.

Un acte qui a évité une guerre ruineuse entre deux comtés, et l'a fait maître, sans coup férir, de toute une province.

EZZELIN.

Quelle nécessité de s'exposer en public dans cet accoutrement ?

MANFRED.

Il tâche de se prouver qu'il regrette ce qu'il a fait. L'imbécile ! si c'était à refaire, il recommencerait.

EZZELIN, montrant Gaultier.

Regarde-le frapper sa tête contre les marches.

MANFRED.

Il a trahi l'Empereur. L'Empereur est bien vengé.

EZZELIN.

Ne parle pas de l'Empereur. Nous l'avons quitté comme lui.

MANFRED, haussant les épaules.

Tu crois cela, vraiment?

EZZELIN.

Le moyen de ne pas le croire? Nous sommes au service du pape.

MANFRED.

Les affaires sont les affaires.

EZZELIN.

Eh bien?

MANFRED.

Écoute, mais prends garde qu'on nous entende... Le roi Louis veut passer en Palestine : il a besoin de vaisseaux. Ceux de l'Empereur sont excommuniés ; impossible de s'en servir. Que faire? Laisser le pape profiter de l'aubaine et fournir aux croisés ses galères pourries, ou retenir en France l'armée qui le protège? Non pas! respectons les scrupules de ces pauvres gens ; quittons l'excommunié ; couvrons-nous d'eau bénite ; que m'importe? J'ai été baptisé plus d'une fois dans ma vie. Triple profit, mon cher. Les beaux deniers français passent dans notre poche. Le pape n'a plus d'alliés, et nous veillerons là-bas à donner à ceux-ci de l'occupation, le plus longtemps possible.

EZZELIN.

Et l'Empereur le sait?

MANFRED.

Hé! l'idée est de lui. Comme je lui exprimais mes regrets de me voir privé de ce gain, il s'est mis à rire dans sa barbe blonde. « Eh bien, fils, m'a-t-il dit, voilà une occasion de me quitter. Je n'ai pas besoin de tes vaisseaux. Fais-toi turc, tartare, chrétien, pape, à ton gré. Débarrasse-moi de ces dévots dangereux : ils sont trop près ; un mot les lancerait aussi

bien sur Spire que sur Jérusalem. Je les aime mieux là-bas; ensable-les, Manfred, dans les déserts d'Égypte. Porte mes souvenirs à mes barons sarrasins; voici des lettres pour eux, un sauf-conduit pour toi. Et prends quelques bons livres, quelques gras fabliaux : l'ennui est dangereux au milieu des fous. »

EZZELIN.

Frédéric! voilà un homme!

MANFRED.

Le seul que je connaisse. Tous les autres sont des jouets Lui seul est libre, maître des choses et de lui.

PEUPLE.

L'office touche à sa fin. Le bon roi communie.

QUENTIN.

Viens par ici, fillette; tenons-nous près de la porte : quand le roi sortira, je veux que nous le voyions.

BÉRENGÈRE.

Oui, le roi bien-aimé! ses yeux font tant de bien!

PEUPLE.

Ils vont bientôt sortir.

GAULTIER DE SALISBURY, s'agitant.

Ah! je meurs d'angoisse. Le pape va venir. S'il me repousse encore, c'en est fait pour toujours.

EZZELIN, à Manfred.

Tu connais le Roi?

MANFRED.

Sans doute.

EZZELIN.

C'est un homme singulier.

MANFRED.

Un visionnaire.

EZZELIN.

Il fait voir ce qu'il voit. Bien que je n'y croie pas, devant ses calmes yeux, je ne puis en douter.

MANFRED.

Ne le regarde donc pas.

EZZELIN.

Il a un grand pouvoir sur tout ce qui l'entoure; tous ces

gens, tout son peuple, sont pendus à son âme, comme rosée au soleil.

MANFRED.

Oui, ils trouvent en lui un clair miroir qui leur renvoie plus nette l'image de leur folie.

EZZELIN.

J'ai plaisir à le voir; il est de corps débile, mais de grâce singulière.

MANFRED.

Peut-être; mais que te dirai-je? Ezzelin, quand je l'entends, il me gêne, il m'irrite; je n'aime point les fous, surtout quand ils sont calmes et concentrés ainsi. La raison est chose précieuse et délicate; il faut veiller sur elle.

EZZELIN.

Oh! j'en ai vu bien d'autres.

MANFRED.

Mais de roi comme Louis, Ezzelin, je ne crois pas. Un prince qui, vainqueur, livre à l'ennemi deux puissantes provinces, qui dans un moment où l'Europe est en feu, abandonne son pays entre des mains de femme, entraînant avec lui toutes les forces françaises dans une expédition sans profit, sans objet, où elles vont s'engouffrer pour rien, pour le plaisir, — je ne trouve point que ce soit là un jeu. Lui-même, je l'ai vu, l'autre jour, vers Cluny; il était sous un arbre, pâle, en sueur, épuisé, pour quelques heures de chevauchée très douce par un tiède matin. Que va-t-il faire là-bas? Sa santé est chétive; il doit se ménager. A peine débarqués, il faudra revenir, avec lui ou sans lui. Ezzelin, nous verrons de belle confusion.

EZZELIN.

Personne autour de lui ne sent donc le danger?

MANFRED.

Il a soufflé sur tous son étrange folie. C'est ce qui doit nous rendre prudents. Il en est parmi eux qui furent comme nous. Regardez celui-ci, ce seigneur aux traits fins, qui descend de l'église.

EZZELIN.

C'est Thibault, comte de Brèves.

MANFRED.

Je l'ai connu jadis. Je n'eusse jamais pensé qu'il se mettrait un jour, comme cette foule, une potence au dos, brodée sur son habit.

Thibault de Brèves, descendant de l'église, passe près de Gaultier, et le regarde avec compassion.

*
* *

THIBAULT DE BRÈVES.

Patience, pauvre sire, l'heure approche pour vous.

GAULTIER, désespérément.

Thibault, Thibault, est-ce qu'il me pardonnera?

THIBAULT.

Ayons confiance en Dieu.
(Il descend vers Manfred.)

Messire, le Roi se mettra en marche aussitôt après la bénédiction.

MANFRED.

Sire comte, tout est prêt; les barques sont à l'ancre et ma flotte vous attend.

THIBAULT, souriant.

Qui nous eût dit, Manfred, que nous nous retrouverions ici?

MANFRED.

Vous vous souvenez donc encore de votre ambassade à la belle cour de Naples?

THIBAULT, souriant.

Parlez-moi franchement : pourquoi venez-vous en croisade?

MANFRED.

Par bonne amitié ; pour vous porter le secours de mes armes, pour partager là-bas vos dangers et votre gloire.

THIBAULT.

Merci à vous, Manfred; mais si vous m'en croyez, n'en dites rien au Roi : il aimerait mieux que vous ne veniez pas, que de venir sans foi.

MANFRED.

Oui, je sais, votre Roi est un parfait chrétien. Les défaites ont plus de charme pour son humilité que les victoires.

THIBAULT.

N'en parlez pas ainsi. Il voit plus loin que vous ne pensez, Manfred. C'est un homme divin. Que serait le monde sans lui ?

MANFRED.

Et qu'est-il dans le monde ? Le monde se passe de lui. L'Empereur et le pape se disputent la terre. Il se désintéresse de la lutte où se joue l'univers.

THIBAULT.

Triste lutte, où ce qu'on gagne vaut moins que ce qu'on perd. Ah ! Manfred, ce ne vaudrait guère la peine de vivre, si c'était là tout notre intérêt sur terre. Il est lamentable d'y croire, odieux de n'y pas croire. Que serais-je devenu moi-même sans notre cher Louis ? Lui seul donne un sens à la vie. Dans cet amas d'horreurs, de trahisons, de violences, où la moitié du monde se vautre, il est comme une lumière du ciel qui nous console. Seul, il nous fait souvenir que derrière ces ténèbres un jour radieux brille.

MANFRED.

Je ne vois pas ce qu'il a fait d'admirable. Il a battu l'Anglais ; mais, après y avoir dépensé beaucoup d'hommes et d'argent, il s'est empressé de lui rendre le Périgord et le Limousin, comme s'il était vaincu. Si c'est là être grand, il ne le sera tout à fait qu'après avoir ruiné son royaume.

THIBAULT.

Il a plus conquis par cet acte de magnanimité sans exemple que par vingt victoires. Que reste-t-il aux vaincus, quand ils ne peuvent même plus détester le vainqueur ? Plus chère qu'une province nous est notre conquête : l'amour de nos ennemis et la paix assurée. Quel exemple donné aux princes de l'Europe, que ce roi qui ose mépriser la guerre et son pouvoir, et donner, victorieux, une partie de son royaume, pour régner sur le monde par sa seule bonté !

MANFRED.

Tout cela serait passable, Thibault, si l'exemple pouvait changer les autres ; mais comme il n'en est rien, celui qui le donne sera toujours dupé.

THIBAULT.

J'ai meilleure confiance en les hommes. Si je me trompe,

qu'importe! il est beau de lutter pour l'impossible, quand l'impossible est Dieu.

MANFRED.

Qu'importe en effet? Le roi Louis est content; et vous; — et les Anglais, je gage: — pourquoi ne le serais-je pas?

THIBAULT.

Ne raillez pas, Manfred, vous ne pouvez comprendre la beauté de mon Roi; mais, par amitié pour moi, n'essayez point de le juger. Respectez-le, Manfred; soyez humble; peut-être Dieu dessillera-t-il vos yeux, comme il a fait des miens. Je souffre d'entendre votre ton ironique, quand vous parlez de lui.

MANFRED.

Comme vous l'aimez, Thibault!

THIBAULT.

Que serais-je sans lui? Je tremble à la pensée de ce que nous deviendrions si Dieu nous l'enlevait.

MANFRED.

Vous devriez, en ce cas, mieux veiller sur sa vie. Vous savez ce qu'il risque, épuisé comme il est.

THIBAULT.

Je ne puis rien. Dieu le veut. Nous ne pouvons nous dérober à notre œuvre. Notre cause est la sienne: il saura nous défendre.

Manfred ennuyé hausse légèrement l'épaule.
Les portes de l'église s'ouvrent avec un bruit retentissant.

* * *

PEUPLE.

— Le Roi! voici le Roi!
— Il marche devant le Saint-Père, l'épée nue à la main.
— Il vient!... Le pape vient!...

MANFRED, à mi-voix, à Ezzelin.

Il te faut t'agenouiller, Ezzelin.

EZZELIN, goguenard.

Oh! je veux bien, moi; ce n'est pas beaucoup plus difficile que de s'asseoir.

Gaultier de Salisbury, haletant, écoute et se frappe la tête contre le pavé de l'église. Les applaudissements et les cris : « Vive le pape ! » roulent dans l'église comme un grand flot qui se rapproche. On entend, au milieu, monter la voix des chantres. Quand le cortège paraît au haut de l'escalier, le peuple entier crie et applaudit.

MATHIEU DE COUCY.

Arrière, vilains, manants ! Place au Saint-Père !

Les hallebardiers repoussent violemment la foule des marches de l'église. Louis, l'épée à la main, marche devant la *sedia* du pape ; Innocent IV, entouré des Templiers et des Hospitaliers, — tiare en tête, sanguin, vieux et barbu, bénissant des deux doigts. — La *sedia* s'arrête au sommet de l'escalier. Le reste du cortège se range tout autour : cardinaux, grands seigneurs, la reine Marguerite et son petit enfant, Rosalie de Brèves, Étienne de Coucy.

PEUPLE.

Vivat, bon sire Roi !

LOUIS, souriant, comme à lui-même.

Mon peuple bien-aimé, que vos bons yeux fidèles me sont chers ! Je me sens entouré par des flots de tendresse. Vos âmes et la mienne ne font qu'un même cœur.

La *sedia* est déposée sur le sol. Le pape descend et s'assied dans un trône. Le roi debout près de lui. Des deux côtés, et tout le long de l'escalier, les deux cours, robes rouges et armures.

ROSALIE DE BRÈVES, pendant que la foule s'agite, et que les seigneurs prennent leurs places, regarde le peuple et le roi.

Comme ils prient ! leurs yeux rayonnent de joie ; leurs bouches boivent les paroles qu'on leur jette. Ah ! comme je me sens seule ! plus loin de tous ces gens qui crient, que du vain bruissement de ce fleuve torrentueux. Je les vois s'agiter, pleurer autour de moi ; je ne les comprends pas. Ils sont heureux de croire à leur vie, à leur tâche ; qu'ont-ils donc fait pour être heureux, tous ces manants aux mains sales, au souffle grossier ? Moi, je ne sens qu'une ardente souffrance de ne point agir pour quelque chose ; mon cœur est vide d'enthousiasme, de croyance, d'amour, — hélas ! pauvre Thibault !... Ce doit être si bon de s'oublier soi-même, de se laisser emporter sans pensée, sans résistance, par ce courant de foi ! Ah ! je ne voudrais pas être comme eux ; mais comme je les envie !... Dieu ! Dieu ! fais-moi trouver dans ta croisade la flamme dont mon cœur a faim ! Je me donne à toi. Mais donne-toi à moi.

MANFRED.

Quelle est cette jolie dame aux yeux sombres comme la nuit ?

THIBAULT.

C'est ma femme, Manfred, madame Rosalie.

MANFRED.

Quand ses longs cils se lèvent sur son regard humide, c'est comme la fraîcheur d'une ombre parfumée. Je ne m'étonne plus de vous voir converti.

Thibault monte près de Rosalie, lui prend la main et lui sourit. Elle fait effort pour lui sourire aussi.

INNOCENT IV, debout dans son trône.

Benedicat vos omnipotens Deus, Pater, et Filius, et Spiritus Sanctus.

Il s'assied.

GAULTIER DE SALISBURY, avec angoisse, les bras tendus vers lui.

Et moi, et moi ! ne me béniras-tu pas aussi ?

INNOCENT IV, tournant lentement la tête et fixant sur lui ses yeux durs.

La voix de l'impie monte du fond de l'abîme.

GAULTIER DE SALISBURY.

Je crie vers toi, Seigneur ! Aie pitié de moi, je souffre !

INNOCENT IV.

Les gémissements de l'Enfer résonnent dans le ciel ainsi qu'une fanfare ; les larmes du pécheur réjouissent le cœur de Dieu.

LOUIS.

Saint-Père, épargne-le ; il est si pâle ! il va s'évanouir.

INNOCENT IV.

Il est juste qu'il souffre, celui qui fit souffrir.

LOUIS.

Il se repent.

INNOCENT IV.

Trop tard.

LOUIS.

Est-il jamais trop tard pour la bonté de mon Père ?

MATHIEU DE COUCY, à mi-voix.

Saint-Père, pour vaincre, il ne faut pas décourager le repentir. Si tu ne pardonnes, qui donc consentira à s'humilier en vain ?

LOUIS.

Mon cœur est déchiré par l'angoisse de ses yeux. Je t'en

prie, fais-nous grâce. Je ne pourrais oublier ce regard qui me supplie; il me suivrait partout: je souffre; pardonne-lui.

Innocent IV regarde lentement Louis, puis Gaultier. Il fait un geste. Des hallebardiers vont vers Gaultier qui pleure, la tête dans ses mains; ils lui touchent l'épaule. Il comprend à peine; puis, éperdu, les regardant et le reste des assistants, ne pouvant pas parler, il monte sur ses genoux les marches de l'escalier, jusqu'aux pieds du pape, où il reste prosterné. Pendant toute cette scène, Rosalie regarde Gaultier avec un intérêt et une compassion croissante.

ROSALIE.

Comme il souffre! Quel est ce malheureux? Ah! celui-là, je le comprends, son angoisse répond à la mienne. Pauvre âme qui se noie, et tend vers le salut ses bras désespérés!

INNOCENT IV, mettant le pied sur la tête de Gaultier.

J'ai tenu sous mon pied la tête du dragon. J'écraserai Satan révolté contre Dieu.

MANFRED, à mi-voix, à Ezzelin.

Souffrira-t-il que la sale pantoufle de cette vieille femme se pose sur sa tête? Est-ce qu'il ne se lèvera pas?

INNOCENT IV.

Gaultier de Salisbury, ton cœur impur et gangrené ne vaudrait pas la miséricorde de Dieu, si tu n'avais trouvé un intercesseur dans les mérites de notre cher fils Louis. Par affection pour lui, nous décidons de toi — ceci : Tu donneras la moitié de tes biens aux couvents. Tu donneras toi-même ton corps à la croisade. Tu laveras tes fautes dans le sang des païens, et tu délivreras Notre-Seigneur Jésus. Moyennant ces promesses, homme, je te délivre, au nom du Tout-Puissant, de l'Enfer de tes crimes.

GAULTIER DE SALISBURY, se relevant d'un bond impétueux.

Sauvé, je suis sauvé!... Grâces à toi, Seigneur!... Ah! ciel! terre! je vous revois enfin!... Dispose de ma vie... Attachez-moi la croix... Oh! Dieu! Dieu qui m'as pardonné, je te vengerai, je te vengerai! des flots de sang couleront pour venger ton honneur. Je ferai de la Palestine une mer de sang, où fleurira la croix délivrée et vengée!... Donnez-moi mon épée! mon armure!... Partons, sus aux païens! tue! tue!

Il chancelle un peu, étourdi; ses gens le soutiennent. — Le peuple pousse des acclamations.

ROSALIE DE BRÈVES, les yeux brillants, la bouche entr'ouverte, haletante d'émotion.

Je sens passer en moi comme un torrent de feu... Ah! avec quelle ardeur il reprend pied sur terre! Comme il croit à la vie!... Il vit, qui peut sentir de telles émotions... Je frissonne, je suis heureuse, j'ai peur... qu'ai-je donc?... ces cris me font mal... mon cœur bondit tumultueusement en moi.

Elle se presse la poitrine de ses deux mains.

GAULTIER DE SALISBURY.

Délivré! délivré! je n'ai plus de péchés; je suis pur, je suis pur; je respire. Ah! qu'il fait bon! comme je respire! Ha! ha!

On l'habille et on l'arme.

ROSALIE.

Il est beau. On dirait un grand lion qui s'étire au soleil.

GAULTIER DE SALISBURY.

Sire Roi, tu m'as sauvé. Mon épée et mes hommes t'appartiennent. Donne le signal du départ. J'ai hâte de combattre; j'ai hâte de payer Dieu.

LOUIS, froidement.

Baron, gardez votre dette. On ne s'acquitte point si vite envers Dieu.

*
* *

MATHIEU DE COUCY, près du fleuve, au peuple qu'il repousse.

Arrière, manants, chiens malades, rosses éclopées, allez crever ailleurs!

LOUIS.

Que se passe-t-il, Mathieu?

MATHIEU.

Sire, ce sont ces coquins qui envahissent nos barques. Ils sont là une troupe de va-nu-pieds, de femmes et d'enfants, qui ont la prétention de venir en croisade.

LOUIS.

Et qui les en empêche?

MATHIEU.

Moi, sire.

LOUIS.

Coucy, ne savez-vous pas que c'est un crime d'empêcher une âme d'aller à Dieu ?

MATHIEU.

Il est d'autres moyens.

LOUIS.

Faites-les venir.

Les pauvres se jettent aux pieds de Louis.

LES PAUVRES.

Bon sire, ne nous chasse pas. Nous sommes pauvres, mais nous avons une âme comme les autres; permets-nous de la sauver. Accorde-nous la faveur de mourir comme les autres pour le Seigneur Jésus. Doux sire, ne nous laisse pas ici.

LOUIS, souriant.

Bonnes gens, séchez vos larmes : comment serais-je assez dur pour ne pas écouter votre humble prière ? (Ils lui baisent les mains.) Je connais vos figures. Je vous ai vus souvent. Gilles, où est ta femme, qui souffrait durement ?

UN PAUVRE.

Hélas ! sire, elle est morte.

LOUIS.

Dieu est bon. Patience; il nous rappellera aussi.

Amis, vous n'avez pas été heureux chez moi. Pourtant ne regretterez-vous pas les chemins de France, où vous demandiez votre pain ?

LES PAUVRES.

Où nous serons avec toi, doux sire, nous serons avec Dieu.

LOUIS.

Dieu est partout avec nous, mes amis. Il est en chacun de ceux qui souffrent comme lui.

MATHIEU DE COUCY.

Sire, vous ne pensez pas à les emmener ?

LOUIS.

Oui dà.

MATHIEU DE COUCY.

Qu'en ferons-nous ? ils ne sont bons à rien.

LOUIS.

Ils seront ma garde d'honneur.

MANFRED.

Grand merci. Je me mets aux bagages.

LOUIS.

Leurs paroles amies m'illuminent le cœur.

MATHIEU DE COUCY.

Au moins ne prenez pas ces malades et ces enfants.

LOUIS.

Ne donné-je pas l'exemple?

MATHIEU DE COUCY.

Il faut avoir plus pitié d'eux que de vous-même.

LOUIS, avec bonté.

Vous dites vrai, Mathieu.

MATHIEU DE COUCY, montrant Bérengère.

Il est absurde d'emmener cette fille.

ÉTIENNE DE COUCY, à part.

Elle rougit. Pauvre petite! elle est toute honteuse.

MATHIEU DE COUCY, à Quentin.

Compagnon, tu ne penses pas partir avec cette enfant?

QUENTIN.

Et pourquoi donc pas, messire? je l'ai promis à Dieu.

ÉTIENNE DE COUCY.

Ne la rudoie pas, mon père. Elle est près de pleurer.

MANFRED.

Tu veux te payer un voyage aux frais de la croisade.

QUENTIN.

Par le bon Dieu, ça n'est pas vrai!

MANFRED.

Vas-tu démentir un gentilhomme?

QUENTIN.

Il n'y a pas de gentilhomme qui tienne; je veux qu'on me respecte.

LOUIS.

Silence. Et toi, approche. Qui es-tu?

QUENTIN.

Sire, puisque vous emmenez vos pauvres, je veux bien en

être un aussi. Pourtant je ne suis pas un pauvre ; je gagne honnêtement ma vie. Tout le monde me connaît ici ; je suis maître Quentin, le forgeron ; et voici mes garçons et ma fille.

LOUIS.

Ta fille n'est-elle pas bien faible pour un si long voyage?

QUENTIN.

Sire, la petite fut malade le mois passé ; nous nous attendions tous à lui voir rendre l'âme. J'ai prié Dieu ; j'ai fait vœu, s'il me la guérissait, de prendre la croix avec elle et les miens. Bérengère a guéri. Sire, nous venons.

LOUIS.

Pauvres gens. — Venez, damoiselle.

ÉTIENNE DE COUCY, allant à Bérengère et lui offrant la main.

N'ayez pas peur ; venez. Vous partirez aussi.

Bérengère lève timidement les yeux vers Étienne, et les baisse aussitôt. Ils montent les degrés de l'église. Bérengère s'agenouille devant le Roi, et lui baise la main. Louis lui caresse les cheveux.

LOUIS.

La mort a donc touché ce petit front de près? Ces yeux ont aperçu le port terrible et sûr, où Dieu attend nos âmes?... N'est-ce pas qu'on a regret à revenir de là-haut?... Moi aussi, mon enfant, Dieu m'a pris par la main ; il m'a conduit au seuil de la vie éternelle ; mon âme était tout près de s'enfuir de mes lèvres ; mais Il m'a ramené au milieu des vivants. Et comme toi, j'ai fait vœu.

BÉRENGÈRE.

Sire, ne me repoussez pas.

LOUIS.

Dieu m'en garde, mon enfant. Peut-être a-t-il des desseins sur toi comme sur moi ; nous lui appartenons, et non à nous... Tu sais que tu souffriras, ma fille?

BÉRENGÈRE, le regardant comme en extase.

Oui, sire.

LOUIS, souriant.

Tu ne m'écoutes pas... Quentin, tu sais que ce sera bien rude?

QUENTIN.

Dieu le veut, Monseigneur.

LOUIS.

Viens sur notre vaisseau.

Il embrasse doucement Bérengère.

ÉTIENNE DE COUCY, à part.

Cher roi, comme je l'aime !

MARGUERITE.

Sire, donnez-la-moi.

MATHIEU DE COUCY.

Que de bouches inutiles !

LOUIS.

Plus puissantes que nos bras, Coucy ; elles prieront.

MATHIEU DE COUCY.

Les provisions destinées aux batailles passeront donc en prières ?

LOUIS.

Sachez-le bien, baron, j'aimerais mieux renvoyer mille arbalétriers, que cent pauvres de Dieu qui veulent mourir pour lui.

MANFRED, à Ezzelin.

Bien ! bien ! Excellent, ma foi ! Ah ! le merveilleux politique ! je m'étonne qu'il ait eu recours à nous. Quelle belle expédition on aurait pu faire avec les hospices de Lyon et les moines de Cluny !

LOUIS.

C'est le cœur qui gagne les batailles, Mathieu, ce ne sont pas les armures. Voilà le cœur de mon armée. Ce sont ces pauvres gens qui ne vivent qu'en Dieu.

*
* *

THIBAULT DE BRÈVES monte l'escalier, et s'incline devant la Reine.

Madame, nous sommes prêts ; vous plaît-il de donner le signal du départ ?

MARGUERITE.

Je le veux bien, Thibault, s'il plaît à mon seigneur.

LOUIS.

Le moment est venu ; il ne faut plus qu'un mot ; j'hésite à le prononcer, ce redoutable mot.

MARGUERITE.

Veux-tu que je le dise?

LOUIS.

J'ai peine à t'emmener, et ce petit enfant si fragile, si tendre, qu'un souffle peut effacer.

MARGUERITE.

O Louis, tu sais bien que deux cœurs comme les nôtres ne peuvent se séparer.

LOUIS.

Si je te vois souffrir, que de reproches je me ferai!

MARGUERITE.

Ne sois pas inquiet; regarde-moi, Louis.

(Ils se sourient.)

Quand tout le monde s'appuiera sur toi, sur qui t'appuieras-tu, Louis, si tu ne m'as près de toi?

LOUIS.

Mais notre cher petit!

MARGUERITE.

Entre nos deux tendresses, abrité dans nos bras, peut-il souffrir, Louis? Jésus aura pitié de mon petit oiseau. Il lui enverra de jolis rêves, tandis qu'il dormira paisible sur mon sein, au milieu des combats, le plus pur de nous tous, le plus près des saints anges. Et puis, pourquoi nous tourmenter? Puisqu'il le faut, Louis!... Je ne puis te quitter... et puis-je le laisser?

LOUIS.

Tu dis vrai, Marguerite. Il le faut; Dieu commande. Pardonne-moi d'avoir voulu te persuader contre ma pensée même. Viens, donnons le signal, qui va lancer ces peuples vers leurs mystérieux destins.

Les trompettes sonnent. Les chevaliers et les dames s'apprêtent à prendre place dans les barques.

Rosalie, Thibault et ses chevaliers montent sur leur nef.

THIBAULT DE BRÈVES.

Hélas! que tout est doux, quand il faut le quitter! que le chant de l'alouette est heureux ce matin! que les moissons dorées flottent languissamment! Chevaliers, qui de nous goûte cette tendresse pour la dernière fois?

CHEVALIERS.

La mort a déjà choisi parmi nous. Ce qui sera, sera.

ROSALIE DE BRÈVES.

Ne partirons-nous pas?

THIBAULT.

Comme tu es pressée, Rosalie!

ROSALIE.

Qu'attendons-nous?

THIBAULT.

La volonté du Roi.

ROSALIE.

C'est ennuyeux d'attendre.

THIBAULT.

Rosalie, n'auras-tu pas un regard, un sourire, pour ces vieux murs là-bas qui nous ont abrités, pour tout ce cher pays, où nous avons vécu ensemble si longtemps?

ROSALIE.

Dieu merci, je les connais assez. O les jours gris et tristes, les longues veillées mornes dans les salles humides, les éternelles chansons des prêtres et des trouvères! ils sont loin maintenant, pas assez loin encore. Vogue pour l'inconnu!

THIBAULT.

Amie, tu t'es donc bien ennuyée?

ROSALIE.

Oh! oui.

THIBAULT.

Tu es cruelle pour moi. N'y a-t-il pas eu de bons jours, ingrate? Rosalie, ne nous sommes-nous pas bien aimés, — autrefois?

ROSALIE.

Autrefois? — pauvre Thibault! — Allons, puisque je pars, je ne veux pas avoir de rancune.

THIBAULT.

De rancune, méchante? J'ai tant de peine, moi. Tu es heureuse d'être si légère de souvenirs. Mon cœur a plus de mal à se détacher de ses anciens amis; il emporte avec lui toute sa vie passée, toute cette pauvre terre, où mon âme a germé.

ROSALIE.

Pourquoi pars-tu alors, puisque tu l'aimes tant?

THIBAULT.

Le devoir me commande. Je dois suivre le Roi.

ROSALIE.

Ah! le devoir! le devoir! Des ordres!... Jamais libre!

THIBAULT.

Mais, Rosalie, peut-il en être autrement? Chacun de nous est fait pour obéir, — hors toi, peut-être.

ROSALIE.

Hors moi, — oui.

THIBAULT.

Tu ne sais pas le bonheur qu'il y a à obéir.

ROSALIE.

Alors, tu es heureux?

THIBAULT.

Je suis heureux et triste; je veux et je ne veux pas.

ROSALIE.

Fi de cette volonté qui ne sait pas vouloir!

THIBAULT.

N'est-ce pas naturel?

ROSALIE.

Je ne sais. Pas chez moi.

THIBAULT.

Rosalie, regarde-moi.

ROSALIE.

Que veux-tu?

THIBAULT.

Ne me juge pas trop sévèrement, toujours.

ROSALIE.

Je ne te juge point, Thibault.

THIBAULT.

Si fait, tu me condamnes. — Rosalie, si tu m'aimes, je ne suis pas indécis: je sais bien que je suis heureux.

ROSALIE, *après un moment, le regarde et sourit.*

Je suis méchante, tiens; il faut me pardonner, moi aussi.

THIBAULT.

Oh ! je ne t'en veux jamais ; c'est ma faute, non la tienne... Et puis, tu as de si bons yeux quand tu veux.

ROSALIE.

Vois-tu, il faut me défendre de moi-même.

THIBAULT.

Te défendre? Comment?

ROSALIE.

Ah ! cela, c'est à toi de le savoir.

THIBAULT.

Pourquoi ? Il est si simple de parler franchement.

ROSALIE.

Non, si tu ne me comprends pas sans que je parle, tu ne me comprendras pas après que j'aurai parlé.

THIBAULT.

Eh bien, prions Dieu qu'il nous aide; nous allons combattre pour lui ; peut-être sera-t-il bon pour nous.

ROSALIE.

Je veux bien.

THIBAULT, à part.

Mon Dieu, faites qu'elle m'aime!

ROSALIE, à part.

Mon Dieu, faites que j'aime.

La barque s'éloigne un peu pour faire place à celle du Roi.

THIBAULT.

Je n'ose me retourner pour regarder encore ma campagne lointaine ; je sens que si je la voyais, je me mettrais à pleurer... J'espère pourtant, — je ne sais quoi, — et je sais bien au contraire, comme bientôt je regretterai... Espérer tout, tout regretter, — ainsi je passe ma vie, n'étant heureux jamais.

La barque de Thibault s'efface et disparaît.

***

LOUIS, au Pape.

Adieu, Saint-Père, nous reverrons-nous jamais?

INNOCENT IV.

Je suis bien vieux, mon fils. Que Dieu nous fasse la grâce de nous rejoindre un jour en son saint paradis.

(Ils s'embrassent.)

Plus heureux que moi, tu vas verser ton sang en des combats sacrés. De plus âpres batailles m'ont été réservées.

LOUIS.

Que ne puis-je t'entraîner, mon père. — et Rome tout entière. — et le monde à sa suite!

INNOCENT IV.

C'est une sainte guerre aussi pour qui je reste; mais sombre et pleine d'amertume. Tu luttes pour le bien, et moi contre le mal.

LOUIS.

L'exemple seul du bien n'est-il pas suffisant?

INNOCENT IV.

Ton âme ne peut comprendre les profondeurs du mal dans les âmes perverses.

LOUIS.

Mon père. sois indulgent et miséricordieux.

INNOCENT IV.

Je te bénis, mon fils; mais laisse-moi faire ma tâche. Le Seigneur m'a confié la garde de son peuple. Je ne faillirai point à mon devoir impitoyable. J'exterminerai le mal de la face de la terre. J'arracherai de son trône l'Antechrist impérial.

LOUIS.

Ne pousse pas au désespoir ton ennemi repentant. Que j'aimerais voir la paix, par l'Empereur et par toi, descendre sur le monde!

INNOCENT IV.

Rien ne saurait ébranler notre décision sainte.

LOUIS.

Ta volonté soit faite, seigneur; tu sais seul ce qu'il te convient de faire... Daigne veiller sur le peuple que je laisse, sur mes amis, sur mes enfants. Sois le bon pasteur qui garde ma bergerie, et bénis-moi, seigneur.

Il s'incline, puis se retourne vers le Peuple.

O mon peuple, tu vas quitter ta douce France, la bonne terre féconde où nous fûmes nourris, dont notre chair est faite, et sous laquelle dorment nos pauvres morts et nos chers souvenirs. Le moment est venu; nous allons nous confier à la mer infinie; des épreuves sans nombre nous attendent là-bas. Ah! regardons-la bien, la bien-aimée patrie; car plus d'un parmi nous ne la reverra pas. — Maintenant, haussons nos cœurs, et nos yeux vers le ciel. La voici désormais, notre nouvelle patrie. La Sainte Passion n'a pas encore pris fin. Notre pauvre Seigneur continue son agonie sur la croix de torture et d'amour. Hélas! elle durera tant que sera sur terre un seul homme méchant. Venez partager son angoisse. Nous allons racheter nos tristes péchés; nous allons essuyer les pleurs de mon Jésus. Amis, soyez sans peur; quoi qui nous puisse attendre, — au travers des dangers, des souffrances, de la mort, — par delà l'Océan, je vous conduis à Dieu.

PEUPLE, acclamations et fanfares.

A Dieu!

Épées et bannières s'agitent. Les seigneurs et les dames montent sur les barques.

EZZELIN.

Comme ils courent joyeusement à leur perte!

MANFRED.

Les imbéciles!

EZZELIN.

Malgré moi, je les plains.

MANFRED.

Que nous importe? Nous aurons de quoi nous divertir. Allons, hop, hop! au gouffre!

Louis debout en avant de sa nef. Près de lui, Marguerite avec son petit enfant, Mathieu et Étienne de Coucy, Quentin derrière lui, Bérengère à ses pieds.

PEUPLE, d'une immense acclamation.

Vive Dieu!

Les chantres de l'église et les prêtres du pape entonnent le *Veni Creator*. Les trompettes sonnent. Les rameurs mettent les barques en mouvement. Tout crie et tout s'agite.

II

La nuit. — Sur le vaisseau du roi. — Saint Louis, assis sur le pont du navire, appuyé contre un mât, les yeux grands ouverts, enveloppé dans son manteau. — Auprès de lui, couchée, dormant, la reine Marguerite. — A quelques pas, Bérengère dormant, au milieu des siens.

Grand silence. — De claires étoiles au ciel, et leur sillage lumineux dans les flots. — L'orient commence bientôt à pâlir. L'aube approche.

LOUIS.

Mon Dieu, toi dont je sens couler la puissance infinie dans le silence de l'air étoilé ; mon Dieu, qui me tiens dans ta main, suspendu entre le ciel et l'onde, mon âme savoure sa faiblesse avec des pleurs d'amour ; elle jouit tendrement de t'être ainsi livrée. Tu peux faire de moi tout ce que tu veux ; mais tu ne peux point faire que je cesse de t'aimer. Ah ! mon Dieu, mon cher Dieu, qui me fais tant de joie, que mon amour n'a-t-il aussi quelque douceur ! Hélas, je voudrais tant ! Ne puis-je rien pour toi ? Toi qui souffris par nous, oh ! ne pouvons-nous pas aussi te rendre heureux ?

MARGUERITE, s'éveillant et se soulevant doucement.

Louis...

LOUIS.

Marguerite...

Elle lui prend la main ; ils se regardent affectueusement.

MARGUERITE.

Tu ne dors pas. Tu souffres ?

LOUIS.

Je suis heureux.

MARGUERITE.

L'air est frais.

LOUIS.

Nous sommes près du matin.

Elle se serre contre Louis, qui l'enveloppe de son manteau.

MARGUERITE.

La galère file comme un oiseau. Nous sommes emportés dans son vol silencieux.

LOUIS.

Je te regardais dormir. Ton corps avec le mien sur ces planches frêles fuyaient dans l'infini ; mais je pensais : qu'importe? Plus sûre que citadelle bâtie sur dur rocher, est mon âme livrée; car le Seigneur m'entoure ainsi qu'en un rempart, et ma tranquille amie repose auprès de moi ; ses yeux sont clos, mais son amour veille ; sous ses paupières transparentes je le sens me sourire, et rien ne saurait jamais le détacher de moi.

MARGUERITE.

Cher Louis, c'est vrai? Tu pensais bien à moi?

LOUIS.

Que tout est plus simple et plus clair maintenant ! La paisible musique des étoiles dissipe tout ce qui est mortel en moi. Le silence puissant, plein de l'âme de Dieu, règne sur ma pensée ainsi que sur les flots. Les voix du monde se sont tues. Tout à l'heure, je songeais : « Hélas ! est-ce qu'il est bien d'entraîner avec moi mon bon peuple fidèle? Ils ont quitté leur pays, leur vie, ceux qu'ils aimaient. En ce moment ils dorment sur la mer agitée, pleins de confiance en moi. Pauvres gens, que d'épreuves se préparent pour eux ! ils ne le savent point. Pourtant je ne les ai pas trompés ; je leur ai dit à la fois la gloire et la peine ; mais leur ai-je assez dit? Ils ne m'entendaient pas. Que de larmes sans doute nous verserons ensemble !... » Quoi, ai-je des remords de les avoir conduits? Non, j'ai raison, mon Dieu. Je leur fais plus de bien en les menant lutter et mourir pour le Bien, qu'en les laissant languir dans un tiède bien-être, sans âme et sans grandeur. D'abord les arracher à leurs basses pensées, tuer en eux l'égoïsme et les désirs mortels. Le plus grand service qu'on puisse rendre aux hommes, c'est de défendre Dieu.

MARGUERITE, *baisant les mains de Louis.*

Cher Louis, tes mains sont glacées. Dès que tu es ému, tout ton sang t'abandonne. (*Il veut retirer sa main.*) Laisse-moi réchauffer tes chers doigts. Tu trembles?

LOUIS.

La brise se lève, l'aube vient.

MARGUERITE.

Rentrons, ami. Tu es faible encore. Veillons sur ta santé; elle ne t'appartient pas.

Ils se lèvent, vont vers le bord du navire et regardent les flots.

MARGUERITE.

Ah! que nous sommes déjà loin de notre France! Hélas! il me semble que nous nous enfuyons aussi de notre vie passée. Chère vie où nous nous sommes connus, où nous nous sommes tant aimés, où nous n'avons pas été peut-être un jour sans vivre ensemble, où jusqu'aux heures d'enfance où je ne t'avais point vu, me semblent illuminées du tendre pressentiment de notre amour futur. Ah! je voudrais redevenir enfant pour pouvoir une fois encore te rencontrer. Louis, pour la première fois.

LOUIS.

Pourquoi regretter le passé? Il est en nous; il est à nous. Regarde devant toi: aie foi dans notre amour; chaque jour le rapproche de l'heure où, comme deux ruisseaux, nos cœurs se mêleront parmi l'herbe odorante du Paradis fleuri.

Ils rentrent lentement; ils s'arrêtent devant Bérengère endormie.

MARGUERITE.

Comme elle dort gentiment, son petit bras sous sa tête!

LOUIS, s'agenouillant et lui touchant la main.

Elle a froid.

Il ôte son manteau et en couvre doucement Bérengère; il l'arrange avec des soins féminins.

BÉRENGÈRE, s'éveillant à demi, les yeux à peine ouverts, lui tend les bras, ne sachant ce qu'elle dit.

Monseigneur, c'est vous... vous, mon bien aimé... ah!

Elle soupire et se rendort.

QUENTIN, dans son sommeil, à voix haute.

Jésus, Marie, veillez sur nous.

LOUIS, debout, faisant le signe de croix sur eux.

Amen.

Il s'éloigne avec Marguerite. — Grand silence. — Quelques accords de musique parmi le bruit des flots. — Une voix de matelot crie au loin un ordre rauque et traînant. — Manfred et Ezzelin paraissent.

*
* *

MANFRED.

Arriverons-nous enfin ?

EZZELIN.

Je pense que nous toucherons terre dans la matinée.

MANFRED.

Ne vois-je pas des lumières ?

EZZELIN.

C'est la côte, déjà.

MANFRED, *marchant à grands pas.*

Déjà ? le diable t'emporte !

EZZELIN.

Comme tu es nerveux, Manfred.

MANFRED.

Je les hais, Ezzelin.

EZZELIN.

Il ne nous ont rien fait.

MANFRED.

Et comptes-tu pour rien l'avilissement de vivre parmi eux ?

EZZELIN.

Tu m'avais averti : tu le savais bien d'avance !

MANFRED.

Non, je ne pressentais pas l'atmosphère de stupide folie où nous sommes plongés. Cette comédie vertueuse que chacun joue ici, par niaiserie ou par hypocrisie (si j'étais sûr au moins que ce fût par hypocrisie !...), cette inepte dévotion, et. plus encore que tout, l'étonnante sûreté qu'ils ont dans ce qu'ils croient; n'est-ce pas exaspérant, Ezzelin ?

EZZELIN.

Non pas ; c'est un repos d'esprit, au contraire. Nulle crainte ici d'être dupé : il n'est rien qu'ils n'acceptent.

MANFRED.

Des gens qui croient, Ezzelin, qui croient tous, sans un doute !... Croire, l'étrange chose ! Ezzelin, penses-tu à ce que c'est ? Songes-tu, quand tu parles à quelqu'un de ceux-là, à

tout ce qu'ils voient dans le moment qu'ils te regardent?... un amas de folies, une sorte de Dieu, des démons, des esprits, un abîme éternel... et cela constamment, à toutes les heures du jour! Cela donne le vertige... Si je pouvais au moins en faire douter quelqu'un! Cela me ferait du bien. Mais cette imbécile assurance! Ah! comme je les hais!

EZZELIN.

Je ne t'ai jamais vu ainsi.

MANFRED.

C'est manque d'occupation. Il faut que je me remue.

EZZELIN.

Que ne fais-tu la cour à l'une de ces Françaises?

MANFRED.

Ce ne serait pas prudent. J'ai une tâche à remplir; il me faut faire la sainte bête. Si j'étais surpris, tout serait manqué... Mais je me console, Ezzelin. Je fais mieux qu'en user.

EZZELIN.

Je ne te comprends pas.

MANFRED.

Je joue d'elles, mon bon! Je m'amuse secrètement à démonter ces fous. Depuis que nous sommes enfermés avec eux, j'ai eu le temps de les observer, d'étudier leurs rouages. Bien, j'en tiens quelques-uns : j'ai la clef, Ezzelin; patience! nous allons rire.

EZZELIN.

Tu parles d'une façon si étrange aujourd'hui!

MANFRED.

Ne vois-tu pas le loup saxon rôder autour de la jeune chèvre lascive?

EZZELIN.

C'est l'excommunié que tu veux dire?

MANFRED.

Ne vois-tu pas ses manèges avec Rosalie de Brèves?... C'est mon œuvre, Ezzelin.

EZZELIN.

Quel plaisir cela peut-il bien te faire?

MANFRED.

D'ici peu, Ezzelin, une nouvelle indulgence papale ne lui sera pas inutile.

EZZELIN.

A qui?

MANFRED.

A Salisbury.

EZZELIN.

Bon! pour cette aventure? Le pape se soucie bien de ces niaiseries!

MANFRED.

Et si Thibault le sait?

EZZELIN.

Qui irait le lui dire?

MANFRED.

Ne t'inquiète point de cela... Ces saints, ces endormis, c'est bon, je les réveillerai. Par Dieu! j'en détraquerai bien quelques-uns, si je veux. Nous verrons si tout est mort en eux... Et lui, lui, je l'atteindrai enfin, lui-même, au travers des autres.

EZZELIN.

Qu'as-tu donc?

MANFRED, haineux.

Ils croient!... Silence! qui vient? Retirons-nous.

Gaultier de Salisbury, seul, marchant avec agitation, grondant des paroles entrecoupées.

*
* *

GAULTIER DE SALISBURY.

Je suis sauvé!... —(Silence.)—(Colère.) Je suis sauvé! (Il marche à grands pas.) — (Grondant.) Ah! j'étouffe... Réponds-moi, réponds-moi!... (Il se frappe la poitrine avec ses poings.) Dis-moi que je suis sauvé... (Avec accablement.) Mon Dieu, si je ne l'étais pas!... Si la parole de ce prêtre n'était pas suffisante!... Ha! qui est là?

MANFRED.

C'est moi, Gaultier.

GAULTIER DE SALISBURY.

Manfred... Tu m'as entendu?

MANFRED.

Je vous croyais avec quelque autre.

GAULTIER DE SALISBURY.

Tu m'as entendu?

MANFRED.

Non pas... Vous avez la fièvre? vous tremblez?

GAULTIER DE SALISBURY.

L'air est pesant.

MANFRED.

Je ne trouve point.

GAULTIER DE SALISBURY.

Ne t'éloigne pas. Reste avec moi. Je voudrais que le jour fût venu.

MANFRED.

Dites-moi, sire Gaultier, cette absolution...

GAULTIER DE SALISBURY.

Quelle absolution?

MANFRED.

Celle que le pape...

GAULTIER DE SALISBURY.

Ah! tu m'as entendu!

MANFRED.

Nullement.

GAULTIER DE SALISBURY.

Parle, parle!

MANFRED.

C'est une idée à laquelle je songeais.

GAULTIER DE SALISBURY.

Oui, oui, dis, dis vite!

MANFRED.

L'absolution est-elle donnée par avance, sur la seule promesse de racheter le passé, ou n'en reçoit-on l'effet qu'après avoir accompli toute la pénitence?

GAULTIER DE SALISBURY.

Quoi? que dis-tu? Je suis absous, je suis absous!

MANFRED.

Je ne songeais pas à vous.

GAULTIER DE SALISBURY.

Quoi, je serais encore sous le coup de la malédiction?... ne me torture pas, Manfred.

MANFRED.

Je ne le faisais point pour vous inquiéter, Gaultier, mais par scrupule de conscience.

GAULTIER DE SALISBURY.

Tu ne penses pas cela ; ce n'est pas vrai.

MANFRED.

Je ne le pense pas, si vous le voulez. Je serais fâché de vous avoir troublé.

GAULTIER DE SALISBURY.

Mort ! ainsi ce vieillard se serait joué de moi !... Impossible ! il m'a laissé le remercier, Manfred.

MANFRED.

Je me trompais sans doute.

GAULTIER DE SALISBURY.

Oui, n'est-ce pas? dis-le-moi bien !

MANFRED.

Assurément.

GAULTIER DE SALISBURY.

Ah ! je voudrais que nous fussions là-bas... avoir accompli mon vœu, me laver dans le sang... J'ai peur... Si je mourais maintenant?... Non, Dieu m'a pardonné... Mais si ce pape, dans sa haine contre moi, ne m'avait pas donné la *vraie* absolution !... Maudit sois-tu, Manfred ! Pourquoi m'as-tu dit cela ! Jamais je ne pourrai l'oublier. Tu ne sais donc pas, misérable, que je souffre sans trêve? Il me semble que, quoi que je fasse, je suis damné. C'est fou, n'est-ce pas? j'ai beau user mon corps à force de pénitences, me faire absoudre chaque jour par mes prêtres, me couvrir de reliques, et porter sur ma peau un cilice de crin ; j'ai toujours là, Manfred, une voix qui me crie : « Tu es damné, damné. »

MANFRED.

C'est vous qui l'inventez.

GAULTIER DE SALISBURY.

Songes-tu ce que c'est, de se sentir suspendu par un fil sur l'Enfer, et, si ma vie cassait, que ce serait fait de moi pour les éternités !... Ah ! Manfred, si ton âme roulait dans l'abîme, et là, plongée au fond, engluée dans le soufre, enchaînée dans

le feu, engloutie dans la nuit, mordue éternellement par les bêtes immondes, devait rester toujours, sans fin et sans espoir! Entends-tu, entends-tu! Ah! misérable qui me fais souffrir, souffre donc aussi!

Il le prend à la gorge.

MANFRED, froidement.

Sire baron, vous êtes malade, je pense.

GAULTIER DE SALISBURY.

Oui, malade. Pardon. Je ne sais ce que je fais.

MANFRED, sombre et ironique.

Folie que tout cela. « Tu habiteras dans la terre froide, obscure et noire, qui pourrit avec toi. Sans portes, ta maison; il fera sombre dedans. Là tu habiteras, et les vers te mangeront. Là tu seras enfermé, et la mort tient la clef. Et tu appelleras vainement tes amis. Tu n'as pas un ami qui veuille te suivre là; et pas un ne s'enquiert si la maison t'agrée. Qui jamais ouvrira la porte pour te chercher? Car bientôt tu seras hideux et odieux à regarder. »

GAULTIER DE SALISBURY.

Horreur! j'aime mieux sentir les flammes dévorantes... Ah! si je pouvais être seulement démon, qui n'est que bourreau, et non pas damné!

MANFRED, sombre.

Rien n'est rien après nous. Pense donc à la vie, et moque-toi du reste.

GAULTIER DE SALISBURY.

Et le Diable est en moi. Je lutte en vain. Ma main veut se lever pour commettre des crimes; mon cœur veut se souiller; ma bouche veut crier des blasphèmes qui me damnent. Je combats nuit et jour contre des idées fixes, criminelles, mortelles. Souvent je suis prêt à claquer des mains contre mon menton pour empêcher ma bouche de s'ouvrir; et d'autres fois, je voudrais sauter la tête en bas dans quelque trou à fumier, pour empêcher ma bouche de parler. Dieu cruel, ne m'as-tu créé qu'afin de me détruire?

Silence.

MANFRED, froidement.

N'avez-vous pas souffert quand le pied de ce prêtre s'est posé sur votre tête?

GAULTIER DE SALISBURY.

Quel prêtre? que dis-tu?... Il n'a point fait cela.

MANFRED.

L'armée entière l'a vu essuyer sur vos cheveux sa pantoufle brodée.

GAULTIER DE SALISBURY.

Tonnerre de Dieu! je l'étriperai, je lui briserai la mâchoire, je l'écraserai à coups de talon.

MANFRED.

Et votre absolution?

GAULTIER DE SALISBURY.

Oui, me racheter d'abord... Puis revenir à Rome, et là, si je le tue, Manfred, sans qu'il me voie, il ne pourra m'excommunier.

MANFRED.

Sans doute, mais son successeur?

GAULTIER DE SALISBURY.

L'Empereur ne peut-il faire nommer un ami?

MANFRED.

A merveille.

Une cloche tinte. Gaultier fait le signe de croix.

MANFRED.

Où allez-vous?

GAULTIER DE SALISBURY.

Prier.

MANFRED, regardant à gauche.

Est-il vrai que la petite comtesse ait le corps aussi blanc que la neige sur la branche quand il a fraîchement neigé?

GAULTIER DE SALISBURY.

Qui cela? Rosalie? Qui t'a dit?

MANFRED.

Son mari.

GAULTIER DE SALISBURY.

L'imbécile!

MANFRED.

Où en sont vos affaires?

GAULTIER DE SALISBURY.

Donne-la-moi, Manfred; elle seule peut me sauver de mes angoisses, m'arracher aux pensées dévorantes.

MANFRED.

Prenez-la ; qui vous arrête?

Il montre à gauche.

GAULTIER DE SALISBURY.

Elle? à cette heure?

MANFRED.

Eh! c'est vous qu'elle cherche.

GAULTIER DE SALISBURY.

Tu es fou, Manfred !

MANFRED.

Croyez-moi! elle vous aime.

GAULTIER DE SALISBURY.

Veille à ce qu'on ne vienne point.

Manfred et Gaultier se retirent. Rosalie vient sur le bord du navire et regarde. — Aube.

*
* *

ROSALIE DE BRÈVES.

Où vais-je? Comme ces eaux tourbillonnent! Il y a un vertige pareil en moi... Ah! comme je suis emportée!... A quoi bon tout cela?... Mon cœur est vide. Je voudrais où fixer ma pensée... Cette ligne dorée... Voilà cette Terre Sainte où nous vivrons maintenant. Terre arabe ou française, qu'importe, puisque nous y serons? Tout est toujours le même... J'ai froid. Pourquoi suis-je sortie? J'étouffais tout à l'heure ; je suis tout oppressée; je ne sais ce qui pèse ainsi sur ma poitrine... Ah! qu'est-ce que j'attends?... je ne sais... Pauvre que je suis, je me mens à moi-même... Osé-je bien m'avouer?... Je rougis, rentrons... Quoi, ne suis-je pas libre? Que fais-je de coupable? Qu'ai-je besoin de chercher ce que je sens au fond de moi? il fait bon respirer la brise du matin; je veux rester... Mensonges indignes de moi! Je viens chercher cet homme... cet homme qui seul échappe à la servilité dont je suis entourée. Cœur lâche, avoue-le donc; y a-t-il rien pour rougir! Nulle basse pensée n'a place en mon désir. Être libre, sentir une âme libre et hardie, qui ose mépriser les pensées du vulgaire, et fouler au besoin les lois qu'il a forgées pour enchaîner la vie des héros et des forts!...

Que tout soit contre moi, pourvu que j'aie la force d'être ce que je suis à la face du ciel!... — C'est lui!... ah! pauvre, que vais-je dire?

Elle ne s'est pas retournée, mais a reconnu la présence de Gaultier qui s'approche.

GAULTIER DE SALISBURY.

La première éveillée, madame! Que cherchent vos regards dans la profonde mer?

ROSALIE DE BRÈVES.

Sire baron, je regarde cette terre inconnue qui s'approche là-bas. Que nous apporte-t-elle?

GAULTIER.

Pour vous, madame, peu de fêtes, je crois.

ROSALIE.

Vous me jugez mal, Gaultier; je ne cherche point les fêtes. Vous méprisez les femmes?

GAULTIER.

Excusez-moi, madame.

ROSALIE.

Parlez avec franchise.

GAULTIER.

Oui, madame.

ROSALIE.

Vous avez raison. Vous les méprisez moins que moi.

GAULTIER.

Qu'êtes-vous venue chercher dans cette rude entreprise?

ROSALIE.

L'espoir d'un changement chez moi et chez les autres.

GAULTIER.

Pour cela, madame, vous serez satisfaite : l'épreuve est un étrange miroir, qui déforme les traits. Mais ce n'est pas en beau.

ROSALIE.

Ce sera toujours mieux s'ils changent, seulement.

GAULTIER.

Mais non pas vous, madame.

ROSALIE.

Pourquoi non? Je le voudrais. Je ne m'aime point, Gaul-

tier. J'ai honte de ma vie ennuyée et oisive. Fortune ou infortune me seront chères autant, pourvu qu'elles fournissent un aliment à mon cœur endormi.

GAULTIER.

En manquiez-vous là-bas? Votre comté de Brèves ne suffisait-il pas à vous bien occuper?

ROSALIE.

Voyez-vous, pour s'accommoder de cette vie, il faudrait s'intéresser davantage aux menues besognes et aux petites gens. Je ne suis pas de cette sorte. Je l'avoue; pourquoi ne l'avouerais-je pas, puisque je suis ainsi? Je ne m'intéresse pas aux autres. Les misères du peuple m'ennuient. Je ne veux point de mal aux gens; je comprends qu'il faut faire du bien aux pauvres; j'en fais comme je puis; mais je ne trouve pas que ce soit un but à la vie... Ah! je leur ferais donner la moitié de mon comté, pour n'avoir plus à entendre parler d'eux.

GAULTIER.

A la bonne heure, par Dieu! Vous êtes la première femme qui ait le courage de la franchise.

ROSALIE.

Oh! je ne suis pas bonne, je le sais; il ne faut pas me louer, mais qu'y faire? je suis ainsi, je ne puis me changer.

GAULTIER.

Au diable les misérables! c'est une manie de l'époque. Doivent-ils prendre le temps de nobles comme nous?

ROSALIE.

Entendons-nous; ce n'est pas que les jeux des gentilshommes m'attirent davantage. Je ne suis pas romanesque. Ces mannequins de chevalerie me semblent à la fois enfantins et brutaux. Il est bien difficile de les prendre au sérieux. Tout est convention pure, parade et comédie. Même quand ils se tuent, ils se croient au théâtre.

GAULTIER.

Madame, ils sont vaillants. Au reste, vous dites vrai. Tous vos seigneurs français, pleins de folles histoires, ont besoin d'un public, ou d'un scribe attentif qui retrace leurs bravades. C'est une sotte chose. On ne va pas loin quand on vit pour

les autres. Il faut être pour soi, pardieu ! la chose en vaut la peine. Il fait bon oublier cette poussière vaine, les sottes criailleries d'une foule impuissante, qui voudrait vous juger et ne vous comprend pas. Il fait bon chevaucher seul par les grandes routes. Mordieu! lorsque je suis dans les batailles, c'est à peine si je vois ceux qui tombent devant moi ; j'entends grincer sur mon armure les lances qui s'écrasent et les fers qui se brisent ; je sens une chaleur puissante qui coule en moi, une ivresse de joie qui m'inonde le cœur, et je jouis de ma force qui foule aux pieds les hommes.

ROSALIE.

Vous êtes heureux, Gaultier.

GAULTIER.

Certes, la vie est bonne... Ah ! la vie serait si bonne, s'il n'y avait pas — Lui !

Il a changé de ton et d'expression brusquement.

ROSALIE.

Quoi donc ?

GAULTIER.

Rien.

ROSALIE.

Vous avez un ennemi ?

GAULTIER.

Oui.

ROSALIE.

Nous en avons tous un, le plus cruel de tous... c'est le lourd despotisme de cette société qui nous tient enchaînés.

GAULTIER.

On peut s'en délivrer.

ROSALIE.

Il faut être bien fort.

GAULTIER.

Voulez-vous que nous fassions alliance, comtesse ?

ROSALIE.

Vous oubliez que je ne suis pas libre.

GAULTIER.

Il dépend de vous de l'être quand vous voudrez.

ROSALIE.

Que dites-vous ?

GAULTIER.

Vous arrêterez-vous au premier pas?

ROSALIE.

Laissez-moi, Gaultier.

GAULTIER.

Je vous aime, je vous aime, je ne puis vivre sans vous.

ROSALIE.

Silence! Qu'osez-vous dire?

GAULTIER.

J'ose. Je t'aime. Je t'aurai.

ROSALIE, durement.

Si je veux.

GAULTIER, suppliant.

Aimez-moi.

Le petit Étienne de Coucy vient vers Bérengère endormie.

GAULTIER, furieux.

Tonnerre de Dieu!

Il tire son épée.

ROSALIE.

Arrêtez!

Elle fuit. Gaultier rentre son épée, et suit Rosalie. Le petit Coucy regarde Bérengère, jette un coup d'œil furtif autour de lui, et s'agenouille timidement auprès d'elle, en retenant son souffle.



ÉTIENNE DE COUCY.

Chérie!... Elle est blottie sous ces fourrures. A peine si l'on voit sa petite figure blanche... Comme je suis ému!... J'ai peur qu'elle ne se réveille.

Il se penche, et lui met un baiser sur le front. Bérengère fait un mouvement, et ouvre les yeux.

Ah! mon Dieu!

BÉRENGÈRE.

Ah!

Elle se soulève. Étienne se relève rapidement. Ils restent un instant, rougissants sans parler.

ÉTIENNE.

Je vous regardais dormir.

BÉRENGÈRE.

Ah! oui, je dormais bien.

ÉTIENNE.

Est-ce moi qui vous ai réveillée?

BÉRENGÈRE.

Monseigneur, je ne sais pas.

ÉTIENNE.

Vous dormez encore... Pardon. Je vous ai fait peur?

BÉRENGÈRE.

Non, monseigneur, il me semble que je savais que vous étiez là. J'ai ouvert les yeux, je vous ai vu.

ÉTIENNE.

Vous tremblez?

BÉRENGÈRE.

Est-ce qu'il y a longtemps que vous me regardiez?

ÉTIENNE.

Un instant. Vous aviez l'air d'un petit chat caché sous de chaudes couvertures.

BÉRENGÈRE.

Ce manteau?... C'est vous qui me l'avez mis?

ÉTIENNE.

Non.

BÉRENGÈRE.

Ce n'est pas à moi... Les lys... Ah! je me souviens... Cette nuit... je croyais que c'était un rêve... j'ai vu notre sire roi; comme vous tout à l'heure, il était penché sur moi; il m'a souri... C'est lui.

ÉTIENNE.

Qu'il est bon, que je l'aime!

BÉRENGÈRE.

Maintenant, je me rappelle tout. Son sourire était si doux... Ah! que lui ai-je dit?

ÉTIENNE.

Vous rougissez.

BÉRENGÈRE.

J'ai dû lui dire des folies... Mon Dieu! comme je l'aime!

ÉTIENNE.

Aimons-le bien tous deux.

BÉRENGÈRE.

Ah! comme il sera doux de mourir avec lui, pour lui!

ÉTIENNE.

Mourir? Bérengère, pourquoi dites-vous cela?

Bérengère s'est levée, toute mince et gracile.

BÉRENGÈRE.

Parce que c'est vrai, monseigneur.

ÉTIENNE.

Quelle folie!

Ils se taisent.

Comme vous êtes fluette!

BÉRENGÈRE.

N'est-ce pas?

ÉTIENNE, lui mettant le manteau sur les épaules.

Vous êtes toute perdue dans ce vaste manteau.

BÉRENGÈRE.

Non, je vous prie; j'ai honte; je crains de le salir.

ÉTIENNE.

Ne venez-vous pas voir la mer?

BÉRENGÈRE.

Il fait grand jour déjà! J'ai été paresseuse.

Ils vont au bord du vaisseau.

ÉTIENNE.

Elle est calme et jolie.

BÉRENGÈRE

Ah!

ÉTIENNE.

Qu'avez-vous?

BÉRENGÈRE.

Cette terre!

ÉTIENNE.

Eh bien?

BÉRENGÈRE.

Est-ce celle que nous cherchons?

ÉTIENNE.

Oui, c'est la Terre Sainte.

BÉRENGÈRE.

Mon cher Seigneur Jésus!...

Elle pleure.

QUENTIN, se levant et regardant Bérengère.

Fillette, tu pleures?

BÉRENGÈRE.

Regarde.

QUENTIN, *regardant la mer.*

Hourrah!... la Palestine, amis!... Debout! holà!... la Palestine!

On accourt de divers côtés.



PEUPLE.

— Je puis mourir, je puis mourir.

— Encore une heure, je t'en supplie; et puis, Seigneur, tu peux me prendre.

— Laisse-moi voir, je t'en prie.

— Quoi, c'est là?

— Place au Roi.

Louis tout armé. Marguerite portant son petit enfant; Mathieu de Coucy; puis les autres.

LOUIS, *souriant.*

Regardez, bonnes gens, ne vous dérangez pas.

(Il regarde sans parler. Le silence se fait brusquement.)

Ainsi, c'est là qu'Il est descendu parmi nous afin de nous sauver. Au-dessus de ces flots, l'esprit de Dieu plana, avant de répandre sur la terre desséchée la pluie de son amour qui nous a ranimés. Ici le peuple élu erra et combattit; et, de ce sol stérile la croix sainte a fleuri. Ici Il a souffert, seul, doutant, épuisé. Ici Il a rêvé tristement, bien des fois, écoutant le murmure des flots blancs sur la rive, et le triste colloque de son âme avec Dieu.

PEUPLE.

— Comme elle approche vite!

— Elle attire le vaisseau comme fait un aimant.

— On aperçoit déjà les rochers du rivage.

Louis, qui depuis quelques instants ne regarde point la terre, mais le visage de Bérengère, avec une attention continue, s'agenouille en silence, et joint les mains.

MATHIEU DE COUCY.

Qu'a donc le Roi?

MARGUERITE.

Louis.

Louis fait doucement un geste pour l'écarter, et reste dans la même position.

MATHIEU.

Que regarde-t-il ?

ÉTIENNE, avec un léger cri.

Voyez, mon père.

Il montre Bérengère, qui, tournée vers la Terre Sainte, semble en extase, les yeux dilatés, la bouche entr'ouverte ; toute pâle, tremblante.

ÉTIENNE, s'élançant.

Bérengère !

QUENTIN.

Qu'est-ce que tu as, fillette ?

PEUPLE.

Que regardent ses yeux ?

BÉRENGÈRE, se forçant à rester calme.

Oui... il y a quelqu'un... Je vois.

PEUPLE.

Où donc ?

BÉRENGÈRE.

Sur cette petite montagne... sur cette falaise blanche... là, au-dessus de la mer... il est assis.

PEUPLE.

Qui donc ?

BÉRENGÈRE.

Je ne sais pas... je ne vois pas ses traits... Il est penché, la tête appuyée dans sa main... Il est vêtu de blanc... J'ai peur.

ÉTIENNE.

Ma chérie...

QUENTIN.

Ne tremble pas.

PEUPLE.

— Est-ce que tu ne vois pas ?
— Je ne sais pas où.
— Je ne vois rien.
— Parle, parle !

BÉRENGÈRE.

Il relève la tête... il nous regarde, il nous regarde !

PEUPLE.

Elle pâlit ; elle va tomber.

MATHIEU DE COUCY.

Emmenez-la.

QUENTIN.

Ne regarde plus.

BÉRENGÈRE.

Je ne puis, je ne puis en détacher mes yeux... Ce regard me pénètre... tant c'est doux, cela me fait mal... ah!

Elle soupire.

PEUPLE, dans une tumultueuse angoisse.

Bérengère, Bérengère... ah! dis-nous qui tu vois!

BÉRENGÈRE.

Il se lève; il sourit... C'est... ah! c'est Lui!

Grand cri du Peuple et tumulte. Les voisins de Bérengère l'interrogent ardemment.

BÉRENGÈRE, faiblement.

Oui.

Elle se laisse tomber dans les bras de Quentin.

PEUPLE, transporté, tumultueux.

— Lui, c'est Lui!
— Regarde, regarde.
— Où? où? montre-moi.
— Là, ne vois-tu pas?
— Il nous fait signe, il nous appelle.
— Il grandit terriblement.

Louis toujours à genoux, regardant Bérengère; puis, les yeux clos, souriant, calme, et priant.

MATHIEU DE COUCY.

Sire, voyez le miracle!

LOUIS, doucement.

Je vois, ami.

PEUPLE.

— Ses pieds se détachent du sol.
— Il flotte dans les airs.
— Le voilà, Celui qui passa parmi nous, nous appelant la nuit, pleurant et gémissant!
— Nous l'avons retrouvé, Notre divin Seigneur!
— Il pleure encore, mais sourit en même temps.

MARGUERITE.

Louis, pourquoi ne veux-tu pas voir?

LOUIS.

Laisse-moi la douceur de croire sans avoir vu.

PEUPLE.

— Ah!

Il tombe à genoux.

— Sa forme s'est fondue dans le ciel lumineux.

— Non, derrière la montagne! courons à lui.

— Silence!

Ils sont tous à genoux. — Quelques instants de silence. — Puis on entend dans le lointain des sonneries de trompettes. — Louis se relève avec calme, puis Mathieu et les autres.

MATHIEU DE COUCY.

Les trompettes sarrasines!

THIBAULT DE BRÈVES.

Ils sont une grande troupe massée sur le rivage. On voit luire au soleil leurs casques et leurs cuirasses.

LOUIS, faisant un signe.

Répondez.

Les trompettes du navire sonnent une phrase héroïque et religieuse.

MATHIEU DE COUCY.

Préparez-vous.

Le peuple s'arme fiévreusement, mais sans cris.

THIBAULT DE BRÈVES.

Ils ont fière mine. Leurs chevaux bondissent sur le sable; je vois s'agiter au vent leurs crinières flottantes, et les manteaux de soie, verts, brillants de pierreries.

Les fanfares sarrasines se rapprochent.

GAULTIER DE SALISBURY.

Riche butin.

CHEVALIERS DE GAULTIER ET DE MATHIEU, se regardant, en souriant largement, et tirant leurs épées.

Enfin!

PEUPLE, apostrophant le rivage.

Voilà donc ces païens qui tiennent Dieu prisonnier!

On entend les clameurs du rivage. — Des flèches passent dans l'air au-dessus du navire, ou s'enfoncent dans le bois.

MATHIEU DE COUCY.

Archers, à notre tour!

Les arbalétriers français lancent des flèches. — Un du peuple tombe.

PEUPLE.

— En voilà un, déjà.

— Camarade, tu es blessé?

L'HOMME.

Fini... ça ne fait rien... vous m'enterrerez là-bas. Je ressusciterai.

LOUIS.

Amis! (Ils font silence.) Jésus nous a montré la route du Paradis. Allons le retrouver. Ici tout est victoire pour nous. Ceux qui premiers succombent, sont les premiers élus. A vous tous, mes amis, avant de nous quitter, un fraternel adieu. Ne songez à la mort, mais à la vie divine qui s'ouvre devant nous. Si vous souffrez un peu, pensez que c'est douceur de souffrir pour Jésus. Ceux de nous qui ce soir seront morts sur la terre, donnent aux autres rendez-vous au ciel, auprès de Dieu... Et maintenant, Montjoie Saint-Denis! pour Jésus!

Il monte sur le plat-bord du navire et lève son épée.

PEUPLE.

Saint-Denis!

MATHIEU DE COUCY.

Sire, attendez un peu; nous ne sommes pas arrivés...

Louis se jette dans la mer. Les chevaliers et le peuple le suivent. — Les femmes regardent, se penchent, et excitent ceux qui partent, émues et souriantes. — Clameurs. — Les trompettes reprennent le chant héroïque.

ROMAIN ROLLAND

(A suivre.)

TROIS SUCCÈS AU THÉATRE

En huit jours, trois théâtres littéraires de Paris : la Comédie-Française, le Vaudeville et l'Odéon, viennent d'obtenir trois succès retentissants avec trois grandes pièces, *la Loi de l'Homme*, de M. Paul Hervieu, *la Douloureuse*, de M. Maurice Donnay, et *le Chemineau*, de M. Jean Richepin. Des trois auteurs, le dernier est dans la force de l'âge, le premier n'a pas quarante ans, et le second a tout juste dépassé la trentaine. Cette rencontre de jeunesse et de succès prouve non seulement qu'une nouvelle génération arrive au théâtre, mais qu'elle en a pris possession. La preuve est d'autant plus claire que les trois auteurs ne se ressemblent pas plus que les sujets de leurs pièces et les scènes où elles sont jouées. Il ne s'agit pas ici d'un terne heureux amené par le hasard. La différence même des talents et des genres montre que l'occupation du domaine dramatique est complète.

La première de ces pièces, en effet, est une comédie à thèse, c'est-à-dire d'un genre qui a remplacé l'ancienne comédie de caractères : la seconde est une étude de psychologie amoureuse dans un tableau de mœurs contemporaines ; la troisième un drame en vers. M. Hervieu est un logicien. M. Donnay un sceptique sentimental et M. Richepin un lyrique. Joignez-leur quelques-uns de ceux qui, dans ces der-

niers temps, ont réussi de même au théâtre, — ainsi M. Brieux, l'auteur de *l'Évasion*, — et vous aurez un groupe dramatique dont les chefs de file s'appellent Augier, Dumas, Meilhac et Halévy, Coppée. Complétez-le avec trois ou quatre autres et vous aurez la monnaie de Sardou et de Labiche.

Ces nouveaux venus rappellent leurs devanciers, parce que, dans tout genre littéraire, surtout au théâtre, il y a continuité, mais ils n'imitent personne; ils sont eux-mêmes. Leur façon d'entendre leur art diffère même grandement de celle qu'appliquait la génération précédente. Peu à peu, avec beaucoup de ténacité et de courage, ils ont imposé leur originalité à la critique rétive et au public routinier.



La première pièce de M. Paul Hervieu, *les Paroles restent*, fut donnée, il y a quelques années, au Vaudeville, que M. Albert Carré ouvrait largement et courageusement aux jeunes et aux étrangers. La manière brusque du débutant avait choqué les habitudes prises. Elle semblait méconnaître, de propos délibéré, la fameuse règle que le théâtre est l'art des préparations. On résistait à cette rudesse d'attaque et à cette vigueur de touche. Ce style solide et contourné, d'un relief métallique et coupant, paraissait à beaucoup le contraire d'un style de théâtre et, charitablement, ils détournaient l'auteur d'un genre pour lequel il ne semblait pas fait. Il fallait bien reconnaître cependant qu'une scène au moins de la nouvelle pièce, par un rare mélange de colère vibrante et d'émotion contenue, attestait une maîtrise.

Avec *les Tenailles*, cette manière, au lieu de s'atténuer, se faisait encore plus âpre, plus énergique et plus pressante. Elle rejetait tout ornement inutile; elle ressemblait à une arme de combat, solide et brillante, mais pratique et nue. Il y avait encore, dans *les Paroles restent*, quelque sacrifice au pur agrément, des personnages accessoires, de l'élégance mondaine, des coins de dialogue reposants. Il ne restait dans *les Tenailles* que les acteurs strictement indispensables à l'action, rouages d'un mécanisme où chaque pièce avait sa fonction. Cinq personnages suffisaient à la discussion d'un problème

social et moral, à l'exposition tragique d'un duel entre deux volontés.

La lutte de deux volontés enfermées par la loi, forteresse pour l'une, pour l'autre prison, et exaspérées l'une par l'égoïsme, l'autre par la souffrance, tel est le thème de *la Loi de l'Homme*, qui était déjà dans les *Tenailles*. Et, dans la nouvelle pièce, ce combat devient encore plus tragique et plus douloureux. Une femme, trompée par son mari, ne trouve pas dans la loi le moyen de prouver ses griefs, alors que, en pareil cas, la loi le procure largement au mari. Elle doit se contenter d'une séparation à l'amiable qui lui laisse sa fille et lui prend sa fortune : sa fille, à la condition de la donner au père un mois par an ; sa fortune, en lui réservant juste de quoi vivre. Ainsi le mari a tous les torts et la femme tous les droits ; la loi est oppressive pour celle-ci et tutélaire pour celui-là.

M. Hervieu pousse cette situation dans ses dernières conséquences. Car il a donné son âme à ses personnages : ils luttent pour se maintenir dans une impasse légale ou en sortir; il lutte pour démontrer l'iniquité de la loi.

La logique d'un tel sujet conduit les personnages jusqu'au bout de l'oppression imposée ou subie et l'auteur à la conclusion nécessaire de sa thèse. Le mari infidèle a conservé sa maîtresse ; la femme trompée a élevé sa fille. Mais la maîtresse a un fils et, dans le séjour annuel de la fille chez son père, les deux jeunes gens se sont aimés. Ainsi le code, en refusant à la femme le moyen de faire valoir ses droits à la première atteinte et en maintenant l'autorité du père coupable sur sa fille, prépare à la femme une nouvelle et plus cruelle tyrannie. La malheureuse se voit enlever sa fille par un mariage qui livre cette fille à ses ennemis. Bien plus, comme la mère du jeune homme a un mari, ce mari, apprenant la faute de sa femme, ne veut pas d'un scandale et exige que la mère de sa belle-fille reprenne la vie commune avec son mari, comme il va lui-même la continuer avec sa femme. Ainsi, deux fois victime de la loi, comme épouse et comme mère, n'échappant à la prison du code que pour y être rejetée dès qu'elle veut user de sa liberté, la femme, deux fois brisée, ne pourra pas même saigner et mourir en paix. Elle devra reprendre sa

chaîne, plus lourde que jamais, et, sans résignation, pantelante et agonisante, la garder au cou jusqu'au dernier jour.

Jamais Dumas n'a posé un problème avec plus de hardiesse, dans des termes plus nets et sous un aspect plus poignant. Depuis *le Fils naturel*, le public en a tant vu et, surtout, par l'œuvre de toute sa vie, le grand redresseur de torts a livré sur la scène un si long et si vigoureux combat, que les nouveaux venus peuvent dépasser les audaces du vieux maître. Mais Dumas préparait et atténuait ; il multipliait les précautions de détail ; il enveloppait sa vigueur d'habileté et de souplesse ; il attirait doucement le spectateur dans l'antre du sphinx ; s'il ne subordonnait jamais la vérité de sa thèse à l'intérêt de sa pièce, il s'efforçait de plaire. M. Hervieu attaque de front son sujet ; sans ménagement, dès la première scène, il montre au public où il veut le conduire ; il le saisit et l'entraîne. Ah ! que dure et forte est cette poigne ! L'intérêt s'obtient sans aucun sacrifice à l'agrément. Les personnages ne disent que ce qu'ils ont besoin de dire pour exprimer leurs sentiments, tous pénibles. Pas de mots brillants ni de tirades caressées ; pas un moment de rire ni de sourire. A peine si, vers la fin, un jeune couple amoureux, par la fraîcheur de son espérance, détend l'atmosphère chargée d'orage qui oppresse toutes ces poitrines. L'auteur semble ne s'arrêter qu'à regret dans ce coin vert ; vite, il nous ramène dans le dur et droit chemin où il nous avait engagés.

Il faut de rares qualités d'exécution pour imposer une telle poétique, surtout au théâtre, car elle semble aller contre la raison même du théâtre, qui est, par définition un endroit où l'on vient prendre du plaisir. Ces qualités, M. Hervieu les a, dans le fond et dans la forme. Il construit actes et scènes avec une solidité qui rappelle non seulement l'art de Dumas, mais celui de nos anciens tragiques. Cela est coupé, assemblé et bâti en fortes assises, avec une géométrie faite de sûre logique et d'exacte proportion. Si les préparations manquent, telle est la vérité des sentiments que le spectateur supplée, par la force propre de cette vérité, à ce que l'auteur ne daigne pas lui exposer, comme inutile et trop long. Bientôt, il a pris son parti de cette sobriété voulue et, au lieu de résister à ce qu'on lui demande, il y collabore.

Il en vient à accepter sans protestation un dénouement qui, imposé par un art moins vigoureux, serait un cauchemar insupportable. Arrivés au fond de l'impasse où les a conduits la logique de leur situation et de leurs sentiments, les personnages se heurtent désespérément aux parois de leur prison; ils se meurtrissent et saignent, puis retombent brisés. L'impression est poignante jusqu'à la douleur. Ces malheureux n'ont pas la suprême ressource des héros de tragédie qui, sur les ruines finales, ont l'avantage d'être morts et de ne plus souffrir. On frémit en songeant à ce que sera pour les deux couples le lendemain de cette aventure. Ils vont continuer ou reprendre la vie commune après ce qu'ils se sont fait et ce qu'ils se sont dit! On se demande aussi ce que sera l'existence des jeunes gens pour lesquels les deux ménages se sont sacrifiés, et quel bonheur trouveront ces amoureux entre la double souffrance éprouvée sous leurs yeux par deux couples de forçats.

Un tel fond commande la forme. L'auteur de *l'Armature* et des *Tenailles* a toujours eu la fermeté que de pareils titres indiquent : il construit en fer. Mais le roman, en lui donnant le temps et l'espace, lui permettait de prolonger à l'excès la suite de sa pensée. Souvent, il parlait un langage pénible et bizarre, dans sa constante plénitude. Le théâtre, en l'obligeant à faire court et clair, en lui imposant l'exposition concrète au lieu de l'analyse abstraite, l'a débarrassé des formes de style inattendues. Le vigoureux architecte use moins du labyrinthe et du colimaçon. Il construit aussi solide, toujours avec peu d'air et de lumière, mais il ne s'attarde plus aux recoins et aux angles droits.

Il est peu probable qu'il consente à détendre une manière dont la rigidité et la sobriété sont les conditions nécessaires. Nous devrons nous habituer à ses défauts, rançon de qualités supérieures et rares. Il reprend au théâtre des situations que nous n'avions pas revues depuis Dumas ou même depuis le vieux Corneille, ces luttes de la volonté contre des obstacles plus forts qu'elle, de l'énergie humaine tendue tout entière vers une délivrance impossible. Il fait des tragédies *sèches*, où le sang ne coule pas, où l'on est broyé sans blessure apparente. De tels sujets exigent des sacrifices.

M. Hervieu a le courage pour les faire et la force pour les imposer.



Au sortir de *la Loi de l'Homme*, les spectateurs iront se reposer les nerfs à *la Douloureuse*, malgré le titre inquiétant emprunté par M. Maurice Donnay à l'argot du boulevard pour ce tableau de mœurs parisiennes. Il y a de la douleur dans la vie de Paris, et beaucoup; mais, autour du boulevard, l'ironie et la pitié atténuent la brutalité de la lutte pour l'existence, et avec la tendresse, sentimentale et sensuelle, elles sont les deux muses de M. Donnay.

La tristesse de M. Donnay est celle des voluptueux, et son esprit, fait de clairvoyance et de désenchantement, évite l'égoïsme par la dose d'indulgence et de tolérance qui aide à supporter tous les mécomptes, surtout ceux du plaisir. La franchise avec soi-même et le sentiment de l'infirmité humaine, partout constatée, hors de soi et en soi, préservent de l'indignation et de la rancune. Le boulevard, pour parler son langage, échappe à la rosserie et à la muflerie, non par la veulerie, — qui complète un trio de vilaines choses, — mais tout simplement par la bonté facile qui est le fond du caractère français. Cette bonté fait supporter la méchanceté des hommes et de la vie, moitié par l'intelligence, qui la comprend, moitié par l'esprit, qui la raille.

Cette philosophie composite, M. Donnay l'a non pas apprise, car il l'avait par don naturel, mais développée au *Chat-Noir*, où elle tenait son académie. Plus que personne, il a contribué par le degré et la qualité de son talent, à la préciser, à la répandre, à lui donner droit de cité, non seulement parisienne, mais littéraire. Joignez-y l'influence de l'esprit antique, ou, tout au moins, d'une part de cet esprit, celui d'Aristophane, réduit comme étendue et comme portée, plutôt même celui de Lucien. La *Phryné*, qui le fit connaître, était une Phryné de cette nouvelle Athènes, dont Montmartre, la butte sacrée, est l'Acropole. Dans *Lysistrata*, s'il dénaturait singulièrement l'écho du théâtre de Bacchus, il retrouvait çà et là le tour mordant et vif de la raillerie athénienne, avec des

langueurs courtes de sentimental, qui se surveille et se reprend, pour revenir bientôt à ses rêveries. Il y avait dans ses deux pièces, une gentillesse de jeune chat, gracieux et sournois, qui caresse et griffe, à fleur de peau.

M. Donnay se dégageait du pastiche, comme du précieux et de la brutalité, défauts contradictoires du genre *Chat-Noir*, par une satire amusante et légère de l'hivernage cosmopolite, dans *Pension de Famille*. Avec *Amants*, il faisait œuvre originale. La pièce était construite sur la donnée la plus mince : un homme et une femme s'aiment et se quittent, sans autres incidents que les phases de leur goût mutuel, sans autres éléments d'intérêt que l'analyse de leurs sentiments. Déjà l'on reprochait à Racine la simplicité d'une telle donnée. Cela n'empêche pas *Bérénice* d'être charmante et touchante. *Amants* procède du même type dramatique et l'on peut défendre cette pièce par les mêmes raisons que Racine opposait à ceux qui lui reprochaient de n'avoir pas « fait du théâtre » en écrivant cette élégie. Il devait aussi écrire *Phèdre* et je crois M. Donnay fort capable d'écrire la sienne, — avec toutes les différences qui, dans ce nouveau sujet, comme dans *Amants*, le sépareraient de Racine. *Amants* offrait au complet la philosophie de l'amour et de la vie que M. Donnay avait éparpillée dans trois ou quatre romans dialogués et autant de pièces ou piécettes. Mais c'était là une vraie comédie, qui attestait un auteur dramatique et un écrivain. La vérité des mœurs et des sentiments, l'intensité du dialogue, l'art de situer une action, de l'expliquer par le milieu ou le paysage, la qualité de l'esprit et de la langue, la délicatesse ou la vigueur de la touche composaient une œuvre exquise et forte. Déjà Meilhac et Halévy, sans être dépossédés, avaient un successeur.

La Douloureuse met en scène les mêmes personnages qu'*Amants*, avec une action plus forte, car, cette fois, les obstacles ne sont plus seulement dans le cœur d'un homme et d'une femme : ils leur sont suscités par d'autres qu'eux-mêmes; les deux amants doivent défendre leur bonheur contre l'intrusion et la méchanceté d'autrui. Pour renouveler le sujet dans ce qui reste son véritable fond, la lutte de deux cœurs, il a suffi à l'auteur de transposer les caractères d'*Amants*. Le

héros d'*Amants* était ironique et l'héroïne sentimentale; tous deux aimaient également, mais la gaieté était chez l'homme et le sérieux chez la femme. Dans *la Douloureuse*, c'est l'inverse : l'homme est tendre et sérieux, la femme passionnée et rieuse. Ils n'ont plus à se défendre contre eux-mêmes; s'ils souffrent, c'est que la vie et les hommes les y obligent; ils ne demanderaient qu'à être fidèles et confiants. Tous deux ont commis des fautes, des fautes humaines; elles sont rappelées et dressées contre eux. Ils les expient par la souffrance et arrivent au pardon mutuel, après avoir liquidé dans une heure cruelle, « la Douloureuse », leurs torts anciens ou récents.

Cette complication relative ajoute à l'intérêt d'une crise sentimentale celui d'une étude de mœurs. Elle montre l'action que la vie et le monde ont sur l'amour, c'est-à-dire l'effort de deux êtres aspirant à s'échapper de la vie et du monde pour se suffire l'un à l'autre. Elle permet à M. Donnay de préciser sa philosophie, de montrer plus complète sa connaissance du cœur humain et, surtout, de prouver de manière incontestable ses dons supérieurs d'auteur dramatique.

L'homme est un composé de bien et de mal ; chez les meilleurs, le bien l'emporte, mais aucun de nous n'est exempt d'égoïsme, de méchanceté, de bassesse, de sensualité. La vie et la société ressemblent à l'homme, puisqu'elles sont les résultats de son activité. Dans la rencontre de deux êtres humains, même sincèrement résolus à s'aimer, il y aura donc toujours une part de mal et de souffrance. Comme aussi, pour inoffensifs et discrets qu'ils puissent être, la curiosité et l'intrusion de leur entourage s'exerceront à leur détriment. Il est exceptionnel que la femme arrive intacte à l'amour : elle ne peut offrir à la délicatesse de l'homme, ou simplement à sa jalousie de mâle, un cœur et un corps où d'autres n'aient pas laissé leur souvenir et leur trace. L'homme en âge d'aimer a déjà tout un cimetière dans son passé, mais de cela une femme prend aisément son parti et la jalousie rétrospective est rare chez elle. En revanche, s'il est aimable et attire l'amour, elle devra le défendre contre l'infidélité et l'espèce d'attrait pervers que l'homme en puissance de maîtresse inspire aux autres femmes, surtout lorsqu'elles sont curieuses et sensuelles, délaissées et le cœur vide.

Ce couple de la maîtresse qui a aimé et de l'amant qui inspire l'amour envieux, M. Donnay l'a placé dans un monde brillant et corrompu, où il n'y a plus de morale d'aucune sorte, où la tenue même est singulièrement libre, où le plaisir est la seule occupation et le seul lien. L'argent et la débauche mènent ces jouisseurs. Parmi eux, se trouvent des créatures plus nobles que leur milieu et qui le jugent ; mais elles y vivent et prennent leur part de ses joies. Cela suffit pour qu'elles aient aussi leur part de responsabilité et d'expiation. M. Donnay a peint ce monde d'une touche singulièrement brillante et vive. Si sa comédie est vraie, elle restera, avec le *Prince d'Aurec* et *Viveurs*, comme un témoignage de notre temps.

A-t-il exagéré la laideur morale de ce monde-là ? On l'a dit et je voudrais le croire. Admettons que ce monde est une exception et que, sur deux millions et demi de Parisiens, deux mille cinq cents tout au plus vivent comme cela. Mais par ce que l'on voit, pour peu que l'on soit en mesure de regarder, et par ce qu'on apprend, à ne lire que les faits divers et la gazette des tribunaux, il est certain que la plus profonde corruption a pénétré cette « classe dirigeante » et que, pour nier cette corruption, il faudrait beaucoup d'assurance ou de naïveté.

M. Donnay châtie cette corruption à sa manière, celle que Beaumarchais a formulée dans une phrase fameuse. Il la juge et la raille. Indulgent aux faiblesses qui ont une cause un peu relevée, pitoyable aux souffrances qui dénotent quelque noblesse d'âme, il éprouve pour les coquins et les drôlesses un mépris tranquille et il l'exprime avec gaieté. Il exagère les proportions et force les traits par le grossissement qu'exige l'optique du théâtre, mais chacun de ses personnages représente assez d'observations prises sur le vif pour que ses modèles n'aient aucun droit de crier à la calomnie. Quant à ses sentiments personnels de pitié indulgente, de tristesse narquoise et de résignation amusée, il tenait tant à les exprimer de façon claire qu'il emploie, pour en faire son porte-parole, un personnage que l'on a eu tort de lui reprocher, car il n'a jamais disparu du théâtre, qui, sous un nom ou sous un autre, en l'étalant ou en le dissimulant, ne peut pas s'en passer. M. Donnay a donc amalgamé le raisonneur de l'ancien

répertoire et le Desgenais du Second Empire, pour en faire un confident qui lui prête son vieux et utile ministère avec la langue d'aujourd'hui.

Comme facture, ce mélange de négligence et d'adresse, qui est la poétique de la comédie nouvelle. Une action quelque peu décousue, des actes inégaux d'importance et de valeur, beaucoup de scènes épisodiques. En revanche, des situations maîtresses, les « scènes à faire » franchement abordées et vigoureusement traitées. L'art de la composition s'est affaibli dans toutes les branches de notre littérature, comme de notre art, mais le détail a gagné et même, en quelque mesure, l'impression d'ensemble : — car écrivains, peintres, sculpteurs et musiciens d'aujourd'hui, sont plus ou moins des impressionnistes.

Dans la forme, beaucoup d'esprit, un esprit toujours prêt, imprévu jusqu'à la drôlerie, jaillissant jusqu'à l'abus ; trop de mots, quelques-uns beaucoup trop faciles ou voulus, qui auront vieilli dans quelques mois ; d'autres, et en grand nombre, neufs et pleins, qui méritent de durer et donnent leur forme propre à la plaisanterie de notre temps. La langue est scénique à un haut degré, coulante et vive, dialoguée avec une rare aisance, jusque dans les morceaux d'auteur ou de chroniqueur.

En somme, avec ses supériorités et ses faiblesses, non seulement *la Douloureuse* met son auteur hors de pages, mais elle fait au Vaudeville la même preuve que *la Loi de l'Homme* à la Comédie-Française. Elle atteste que la comédie nouvelle est arrivée à sa majorité.



Ce n'est pas une démonstration de ce genre qu'il faut demander au *Chemineau* de M. Jean Richepin. Il s'agit ici d'un drame en vers, genre qui dure depuis un siècle, et même depuis des siècles, car il est le fils légitime de l'ancienne tragédie. Malgré la robuste jeunesse d'un talent qui, du premier bond, s'était jeté hors des sentiers battus, l'ancien théâtre, plus que le nouveau, peut réclamer l'honneur de ce succès. Je ne dis pas cela pour diminuer la portée de ce beau drame. Il y a, dans l'ancien théâtre, des choses excellentes et qui doivent durer; bien plus,

il y a, dans l'art dramatique, des choses fort anciennes qui en sont la partie la plus haute, la plus belle et la plus difficile. Il faut savoir gré à M. Richepin de les maintenir. MM. Hervieu et Donnay sont des prosateurs; il est, lui, un poète. Peut-être est-il plus poète qu'auteur dramatique, alors que les deux autres, surtout l'un d'eux, seraient plutôt dramaturges que romanciers, mais il est assez auteur dramatique pour que le succès du *Chemineau* soit non pas l'œuvre d'un poète mettant le théâtre au service de la poésie, mais d'un poète mettant la poésie au service du théâtre.

Je n'ai pas à définir le double talent de M. Richepin. Ses poèmes, depuis la *Chanson des Gueux*, et ses pièces, depuis *Nana-Sahib*, l'ont mis, dans les deux genres, au premier rang de la jeunesse mûrissante dont MM. Donnay et Hervieu sont l'avant-garde. C'est un poète d'inspiration sincère, de langue savoureuse et drue, de merveilleuse habileté technique. Ses pièces, plus inégales que ses poèmes, d'une truculence un peu conventionnelle et d'une fantaisie où parfois manque la gaieté, sont de solide structure et d'exécution très sûre. Il ne se pique ni de psychologie ni d'observation. Il est imaginatif et lyrique. Il exprime en beaux vers l'impression personnelle que lui causent la nature et la vie, vues du haut du Parnasse, rêvées et transposées.

Mais l'imagination lyrique est une part du théâtre, parce que la poésie a sa part dans tout. Aussi serait-il parfaitement injuste de reprocher à M. Richepin la forme de son drame. Sans doute, c'est une convention de faire parler en vers des paysans, mais il n'est guère moins conventionnel de les faire parler en français. Quant à leur conserver le patois breton ou flamand, provençal ou gascon, cela serait peut-être possible à Rennes ou à Lille, à Marseille ou à Bordeaux, mais à Paris il n'y faut pas songer. Laissons donc aux paysans de nos jours, comme aux rois et aux héros de l'histoire, leur droit à la poésie. Ces paysans le reçoivent non seulement de la nature, mais de leurs sentiments. Il y a autant et plus de poésie, dans ce milieu et dans ces âmes, que dans la vie évoquée des puissants d'autrefois. Cette poésie n'est point la même pour le paysan que pour l'homme des villes; ce que l'un sent profondément laisse l'autre très froid et réciproquement. Mais la

preuve que le paysan tire de la nature sa part de rêve et d'idéal, les chansons populaires nous la donnent. Il y a là autant de sentiments vrais et de sensations vives que dans les poèmes des lettrés. La poésie du paysan est naïve et fruste ; la mise en œuvre y manque, et aussi la rhétorique. Mais un chant de moisson ou de vendange, un conte de veillée, une légende de forêt ou de ruines, de vieux château ou de maison hantée, ont leur émotion et leur couleur.

M. Richepin est plus capable qu'aucun autre de traduire cette poésie rustique et ignorante à l'usage des citadins et des lettrés. Il est à la fois mandarin et bohème. Nourri d'antiquité et rompu à la rhétorique, il a fait son éducation de poète dans les villes et aux champs ; il a lu les vers les plus parfaits d'autrefois et d'aujourd'hui ; il a écouté les chansons les plus naïves des paysans et des gueux. Il a fait de si excellentes études qu'on a pu l'accuser d'avoir conservé la facture du vers latin, mais il aime la mer et la montagne, la forêt et la plaine d'un amour si ingénu que l'homme et la vie lui plaisent surtout dans la mesure où ils restent voisins de ces nourrices primitives. Il aime le paysan et le marin ; il préfère le chemineau et le contrebandier. Mandarin, et même bourgeois, — puisqu'il vit à Paris, qu'il tire profit de son travail, et qu'il traite avec des libraires ou des directeurs de théâtre, — M. Richepin peut bien céder aux nécessités de la vie régulière et en pratiquer les vertus ; il a gardé une tendresse nostalgique pour le gueux et le bohème, surtout pour ce gueux entre les gueux et ce bohème entre les bohèmes qu'est le chemineau, c'est-à-dire le paysan sans pays, nomade et sans gîte, courant du nord au midi, par toutes les saisons.

En réalité, le vrai paysan regarde le chemineau comme un mauvais drôle et le tient à l'écart, en le menaçant de la fourche ou du fusil. Il le craint pour ses récoltes, pour ses animaux et pour ses filles. Il sait que les petites bergères ne sont pas en sûreté, lorsqu'elles se trouvent sur son passage, qu'il tord le cou aux poules et qu'il met volontiers le feu aux meules de blé ou même aux granges. Il l'embauche, dans l'occasion, pour un travail pressé, mais il préfère des moissonneurs ou des vendangeurs qu'il connaît, et que le garde champêtre ou le gendarme sauraient retrouver au besoin. M. Richepin, au

contraire, voit dans le chemineau l'homme de toutes les vertus naturelles et champêtres. Il le montre généreux et gai, laborieux et savant. C'est que le chemineau aime la liberté et l'espace ; et cet amour, pour M. Richepin, est la première des vertus. Il veut donc ignorer les mauvais instincts et les mauvais coups du chemineau. Il vante l'endurance et le courage, la fierté et la générosité, la science et la ruse dignes d'Ulysse que doivent lui donner la vie errante, le changement, le mépris des biens qui s'achètent par la servitude.

Comme la littérature nous charme autant par son contraste que par sa ressemblance avec la vie, que toute jouissance suppose un sacrifice et que tout bonheur se définit par son contraire, un auditoire de citadins, emprisonné par les mille contraintes de la vie civilisée, doit nécessairement trouver beaucoup de plaisir à cette fiction d'indépendance. Des paysans n'écouteraient peut-être pas sans impatience l'apologie du chemineau : des Parisiens s'y délecteront, surtout le dimanche, lorsque les petites places sont garnies de gens que l'existence des villes a comprimés toute la semaine et qui rêvent de campagne, d'air pur, d'espace ouvert. Voilà pourquoi, malgré l'énorme postulat qu'il propose à la réflexion, *le Chemineau* a grandement réussi à l'Odéon devant un public de première et triomphé dès qu'il s'est trouvé en contact, le dimanche, avec le public des galeries supérieures. Ces deux ordres de spectateurs y ont trouvé, les premiers une poésie ingénue et raffinée, les autres, avec la poésie, un drame, un vrai drame, un drame d'Ambigu, joué comme à l'Ambigu.

La poésie de M. Richepin, c'est le lyrisme romantique, ravivé par la sincérité savante d'un poète qui joint beaucoup d'instinct à beaucoup de lecture, qui, tout en connaissant bien les maîtres du vers dramatique, depuis Hugo jusqu'à Coppée, rajeunit la veine nationale par son originalité d'esprit et de cœur, la force de sa sensibilité, sa couleur, son invention verbale. Il y a peu de choses, dans sa facture, qui ne soient pas déjà chez les poètes antérieurs et cela prouve simplement qu'il continue une lignée ; mais il sent et pense par lui-même, avec ses idées et ses goûts ; il parle avec ses mots et ses tours. Surtout, il offre une vigueur et une santé, une franchise et une verdeur, quelque chose de probe et de

franc, dans la pensée et le langage, qui se subordonnent une rhétorique très sûre et ne lui demandent que la solidité du travail.

Comme dramaturge, il fait sien l'héritage entier du drame. Il estime que cette forme n'a pas cessé d'agir sur toutes les catégories de spectateurs, pourvu qu'elle soit relevée par l'invention et par le style. Comme les romantiques, il emprunte à l'histoire et à l'exotisme, à l'Orient le plus lointain et au moyen âge le plus farouche; il rend la vie aux fantoches de la comédie italienne; il essaie même de la fantaisie pure et du conte bleu. De la *Glu* au *Chemineau*, il y a peu de sortes de drame qui ne soient pas représentées dans son œuvre dramatique, avec du plus et du moins, des habiletés trop visibles et des maladresses trop naïves, des hauts et des bas, des chutes et de grands succès, sans que les chutes compromettent le poète ni que les succès soient achetés par trop de concessions. Lorsqu'il réussit pleinement, comme dans *le Chemineau*, ses divers publics sont enchantés, chacun pour des raisons particulières. Il vient d'avoir cette bonne fortune à l'Odéon. *Le Chemineau* est une pièce odéonienne, littéraire et poétique; c'est aussi un drame du boulevard. Le romantisme et le Parnasse s'y continuent par ce qu'ils ont de durable; une noble forme de théâtre y fait ses preuves de vitalité.



Il ressort, je crois, de cette analyse, que MM. Hervieu, Donnay et Richepin ont réussi parce qu'ils sont jeunes et originaux, c'est-à-dire qu'ils offrent au public une part de vigueur et de nouveauté. Mais trouver chez celui-ci le lyrisme sonore, chez ceux-là une psychologie ironique et tendre, la logique volontaire chez le premier, c'est constater aussi la persistance à travers le temps de qualités françaises fort anciennes.

Ainsi, tandis que, tout près de nous, *la Loi de l'homme, la Douloureuse* et *le Chemineau* continuent la tradition dramatique dont Dumas, Meilhac et Halévy, Coppée sont les représentants les plus rapprochés de nous, il y a pour leurs auteurs des ancêtres illustres et lointains. La lutte de la volonté contre

les obstacles, d'autant plus raidie et tendue qu'ils sont plus hauts, c'est la poétique de Corneille. L'amour, but de la vie, ne songeant qu'à lui-même et ne donnant de place aux faits et aux mœurs que dans la mesure où ils le favorisent ou le contrarient, le charme mélancolique de l'éternelle illusion, la nécessité de souffrance et d'expiation qui le domine, la tristesse railleuse et doucement amère qui le juge et le savoure, c'est la poétique de Racine, celle de ses œuvres et de son caractère. L'auteur de *Phèdre* est aussi l'auteur des *Plaideurs*, et, si M. Donnay a fréquenté le *Chat-Noir*, Racine a traversé le *Mouton-Blanc*. Joignez à la fanfare héroïque de Corneille, comme accompagnement, l'orchestre qui menait si grand bruit au temps de Louis XIII, la langue imagée et sonore des « Gueux » d'autrefois, Scarron et Théophile, Cyrano et Tristan, vous aurez les thèmes, les rythmes et le ton de la musique sonnée à pleins poumons par M. Richepin.

Et, du point de départ au point d'arrivée, la chaîne est ininterrompue. Corneille et Racine sont continués, au XVIIIe siècle, par Marivaux et même par Voltaire ; toute la première moitié du XVIIe siècle se retrouve, par le romantisme, dans la première moitié du XIXe : le lyrisme de Victor Hugo et le pittoresque de Théophile Gautier, c'est, par le vocabulaire et la touche, la poésie colorée et personnelle des grotesques et des irréguliers.

Je ne rappelle pas ces grands noms pour écraser MM. Hervieu, Donnay et Richepin, mais pour leur faire honneur et les expliquer, pour les situer dans la production littéraire de leur pays. Ils sont originaux et français ; ils expriment les sentiments éternels et parlent la vieille langue ; ils continuent, avec les traits propres à leur caractère, à leur temps et à leur âge, la suite de notre art dramatique. Leur jeunesse représente des choses très anciennes et leur originalité doit à la tradition. Ils montrent la persistance vigoureuse de la sève qui, de printemps en printemps, pousse des branches nouvelles sur le vieux tronc.

GUSTAVE LARROUMET

LES DEUX RIVES[1]

XVI

Devant le train qui allait l'emmener aux Frettes, M. Raindal, arrivé un quart d'heure d'avance, faisait les cent pas en réfléchissant.

La plupart des compartiments restaient vides, et le quai solitaire déroulait à perte de vue, sans un facteur, sans un camion, le tapis de son asphalte grisâtre. La verrière du haut réfractait une chaleur ombreuse et lourde. C'était ce moment de quasi repos, entre le matin fini et l'après-midi commençante, où, dans les gares, sauf les machines, hommes, wagons, marchandises, tout semble sommeiller.

M. Raindal se promenait la tête basse, les mains jointes dans le dos, son grand panama blanc imperceptiblement rejeté en arrière. Il se remémorait une à une les journées précédentes, ce pénible siège de dix jours, dont enfin il sortait vainqueur, quoique confus, lassé, meurtri. Et, par instants, il soupirait.

Ah ! la semaine avait été rude ! Vingt repas de bouderie,

1. Voir la *Revue* des 1er, 15 janvier, 1er, 15 février.

de silence absolu, de regards détournés et de mines contrites! Dans l'intervalle, pas un mot, la guerre muette des résistances qui s'entre-choquent sans s'aborder, la parodie forcée de l'aise, parmi le malaise même. Puis, la veille, une heure avant le départ de ces dames pour Langrune, la dernière bataille : Thérèse et madame Raindal abdiquant tout orgueil, venant affectueusement prier M. Raindal de les suivre, essayant de suprêmes conseils... Un peu plus, et il leur cédait. Ses refus s'atténuaient. Les liens de son serment craquaient. Un imprudent aveu de Thérèse avait changé le sort du combat :

— Eh bien, père, j'en conviens!... répondait-elle à un reproche du maître... Nous aurions pu, à la rigueur, nous montrer moins nettement hostiles envers madame Chambannes, moins froides quand tu parlais de ses réceptions...

A cette phrase, M. Raindal s'était senti soulevé par un regain de rancune, un ressouvenir haineux de toutes les taquineries de jadis :

— Oui, tu en conviens maintenant! criait-il... Maintenant que tu me vois ancré dans ma résolution, maintenant que tu aperçois l'étendue de vos fautes... Et tu voudrais que j'y ajoute une impolitesse de plus, que je manque de parole à madame Chambannes qui m'attend... Trop tard! Vous n'aviez qu'à vous y prendre plus tôt...

Il poursuivit, en grommelant indistinctement des récriminations vindicatives. Et d'intimes arguments le soutenaient. Supposé qu'il les écoutât, ces dames, ne serait-ce pas encore à recommencer au retour? Non, il leur fallait une petite leçon, un avertissement exemplaire!... Brigitte, qui annonçait l'omnibus de la gare, avait terminé le débat. On s'était embrassé glacialement, du bout des lèvres, avec des promesses précipitées de s'écrire chaque semaine, de se retrouver au mois de septembre. La porte avait claqué. Un roulement de roues pesantes grondait en bas dans la rue. M. Raindal était seul, sauvé, délivré de Langrune...

Sans cesser de marcher, le maître exhala un nouveau soupir. A présent, il ne s'illusionnait guère sur la gravité de cette séparation. Combien de ménages survivent à de pareils éclats?

La malveillance d'autrui s'en mêle, exacerbe le désaccord. Les griefs s'aiguisent de loin, reviennent plus acérés ; et lorsqu'on se revoit, on est presque ennemis.

Eh quoi! aurait-il dû subir la tyrannie que sa femme et sa fille tentaient de lui imposer? Aurait-il dû sacrifier une précieuse sympathie, une amitié exceptionnelle à leur envie, à leurs préjugés? Aurait-il dû aveuglément se plier à leurs ordres comme un coupable repentant, au lieu d'y opposer la fermeté de l'innocence?

— Les voyageurs pour la ligne de Mantes, Maisons-Laffitte, Poissy, Villedouillet, les Mureaux, en voiture! clamait un employé.

M. Raindal monta dans son compartiment. Un vieil homme d'équipe fermait après lui la portière. Le maître remarqua sa ressemblance avec l'oncle Cyprien.

« Encore un! grommelaît-il, qui ne me molestera plus! »

Il s'était accoté dans un coin du wagon, son chapeau retiré, tout le buste prêt à la sieste. La pensée de Cyprien le retint quelques minutes éveillé. Jusqu'au dernier moment il avait redouté ses harangues, ses anathèmes et ses malédictions. Mais non. La veille du départ, à dîner, l'oncle Cyprien n'avait exprimé nulle opinion violente en apprenant, de la bouche du maître, la double villégiature où se partageait la famille. A peine s'était-il permis une anodine plaisanterie :

— Alors, mes bons amis, vous bifurquez?... Bah! si c'est votre goût... Cela repose, quand on se voit l'année entière!...

Il paraissait presque gêné, ne quittait pas son assiette des yeux, et n'avait repris sa belle humeur qu'une fois sorti de table... Un drôle de corps, ce Cyprien, un cerveau bien fumeux et sur lequel toute induction était fatalement téméraire...

Ce jugement dédaigneux contenta pleinement le maître. Il s'assoupissait peu à peu. Il ne se réveilla qu'à la station de Villedouillet.

Sur le quai, madame Chambannes, en robe de batiste à fleurs roses et souliers de daim blanc, lui faisait signe de son ombrelle. Elle suivit le train jusqu'à l'arrêt et, postée devant le wagon, elle souriait au maître tandis qu'il descendait le raide marche-pied.

— Ainsi, ces dames n'ont pas voulu? dit-elle malicieusement, après les premières paroles de bonjour.

— Non, chère amie... Pas moyen de les entraîner... Du reste, je n'ai pas trop insisté... La mer est fort salutaire pour Thérèse...

— Elles doivent me détester; avouez-le!

M. Raindal, qui rougissait, affecta de ricaner :

— Heu! heu! Je ne vous dirai pas que ce départ se soit effectué sans certaines objections de part et d'autre... Ces dames ont leurs idées... Moi, j'ai les miennes... Et vous savez que ce ne sont pas toujours les mêmes...

Puis il ajouta d'un ton plus fanfaron :

— Seulement, elles ont pour habitude de respecter mes volontés et, somme toute, la séparation s'est opérée mieux que je n'espérais, malgré la scène regrettable dont, à Paris, je vous avais touché deux mots... Enfin, me voici!... N'est-ce pas l'important?...

Il y eut une pause. Zozé, le visage railleusement songeur, s'était arrêtée sur le seuil de la gare. Un *tonneau* de bois jaune attelé d'un poney bai, à crinière rase, attendait contre le trottoir. Firmin, le valet de chambre, qui se tenait à la tête du poney, salua discrètement le maître.

— Tenez, Firmin! dit madame Chambannes... Gardez le bulletin de M. Raindal... Vous vous occuperez de ses bagages, et vous les ramènerez avec la carriole que j'ai commandée chez le loueur...

Elle s'installait dans le tonneau, assise de trois quarts, face à la croupe du cheval dont elle avait saisi les rênes. Le maître prit place vis-à-vis. Zozé caressait d'un léger coup de fouet les flancs du poney. La voiturette dévala par la cour inclinée, tanguant au choc des aspérités. Quelques curieux, campés au bord du trottoir, avaient en la regardant partir un sourire à demi narquois.

Au bout d'un petit quart d'heure, la voiture s'engagea dans l'avenue, semée de gravier, qui conduisait au perron des Frettes.

Des arbres l'encadraient et soudain la maison surgissait, — une vaste construction moderne avec des parois blanches que tranchait, à deux ou trois fenêtres, la tenture bise des stores.

Devant, une large pelouse était incrustée, dans les angles, de rosiers, de dahlias et de flox variés en corbeilles. Puis aussitôt, le parc commençait, sombre, touffu, sans bornes apparentes et longeant, sur une longue distance, la route départementale dont une muraille le séparait.

A droite, à gauche de la maison, des arbres encore s'enlaçaient, masquant de leurs branchages la campagne d'au delà, formant une clôture épaisse jusqu'en arrière du bâtiment, autour d'une autre pelouse, semblable à un petit pré où le filet d'un tennis cintrait le réseau de ses mailles flasques. « Pour jouir de la vue », comme disait madame Chambannes, il fallait gagner le second étage.

— L'étage de votre chambre, cher maître, et juste, votre côté, en face de la pelouse du tennis... Une vue superbe, vous allez voir.

M. Raindal la suivit dans l'escalier qu'emplissait une odeur d'iris.

Zozé poussa la fenêtre. Une grande rafale de vent doux entra. Le maître accoudé au balcon contempla lentement le paysage.

Par-dessus les arbres, l'immensité de la plaine inférieure se découvrait à l'infini. Les villages avec leurs clochers semblaient des points topographiques marqués, comme sur la carte, d'un dessin puéril. Sur la gauche, les coteaux adverses bombaient leurs pentes quadrillées de cultures jaunes, brunes ou vertes. Et dans le bas, sans qu'on la vît, on devinait la Seine dont une boucle au fond scintillait en forme de serpe.

— N'est-ce pas que c'est joli? fit madame Chambannes qui, contre l'appui du balcon, touchait de son coude dodu le coude de M. Raindal.

— Fort beau! déclara le maître.

Et il murmura, en tournant le regard vers Zozé :

— Je suis bien heureux, ma chère amie, bien content d'être près de vous!

Elle remercia, de profil, par un sourire candide. A la pleine lumière, la clarté de son teint s'avivait. On y discernait les subtiles nuances finement superposées en un mélange diaphane. Le jour pénétrait la batiste de sa blouse, et un reflet rose-pâle haletait sous l'étoffe. M. Raindal, par devers lui,

détailla tous ces charmes. Insensiblement, sans le savoir, il appuyait son coude à celui de la jeune femme. Il s'apprêtait même à saisir la main de sa petite élève — opération toujours périlleuse qu'il ne risquait jamais que par un élan d'audace, — mais, d'un coup, la porte s'ouvrit.

La tante Panhias entrait, escortée par un domestique qui portait sur l'épaule la malle de M. Raindal.

Dès lors, jusqu'au lendemain, le maître et Zozé ne furent plus seuls. La malle déballée, les visites se succédèrent : madame Herschstein, madame Silberschmidt avec une de ses cousines de Breslau, et, à cinq heures, l'abbé Touronde.

On se réunit alors, à l'abri d'une sorte de clairière ombreuse, qui s'ouvrait dans le parc, un peu après l'entrée, sur le flanc de l'allée principale, encerclée de tilleuls et de basse futaie. Au centre de ce vide circulaire, le champignon d'une table en pierre était fiché dans le sol.

On y déposa du thé, des gâteaux et des fruits glacés au champagne, que Zozé puisait à l'aide d'une petite louche dorée.

Les dames s'étaient assises sur de confortables sièges en jonc, qui avaient toutefois le défaut de crier au poids des personnes trop lourdes. M. Raindal adopta de préférence un rocking-chair solide, dont le balancement l'amusait.

La causerie se poursuivit à travers des sujets faciles jusqu'au retour de l'oncle Panhias, qui rentra de Paris sur le coup de six heures et demie. Au moment de partir, l'abbé Touronde avait obtenu du maître qu'il viendrait, dans la semaine, visiter son orphelinat.

Le dîner fini, M. Raindal demanda la permission de se retirer. Il se disait fatigué par cette journée d'installation. Madame Chambannes l'encouragea à s'aller reposer.

Avant de se coucher pourtant, il inspecta sa chambre. Tout y était aménagé avec un raffinement parfait d'élégance campagnarde : les meubles en frêne à poignées de cuivre, les cretonnes anglaises du baldaquin et des rideaux, voire les simples cristaux de la toilette et les sachets de lavande disséminés dans les tiroirs ou sur les planches de l'armoire à glace.

Les draps du lit fleuraient l'iris, un iris plus grossier, mais au relent plus sain que celui dont se servait personnellement

Zozé. M. Raindal huma avec persistance cette senteur insolite où baignait son corps ; puis il souffla d'un trait la bougie.

Il allait s'endormir. Un bruit de pas, au-dessous, lui fit, dans le noir, distendre les paupières. Qui était-ce? Sa petite élève, sa chère amie? Quel flatteur et rare agrément de dormir sous le même toit qu'elle!... A différentes reprises, le maître se retourna dans son lit. Tumultueuses et indécises, mille images lui montraient Zozé. Il soupirait, s'impatientait contre cette captivante insomnie. Le grand air, probablement, la surexcitation du grand air! A la fin il s'y résigna. Étendu sur le dos, il contemplait sans résister le défilé de ses songeries fiévreuses. Elles s'accentuaient plus qu'il n'aurait fallu, lorsque par bonheur le sommeil les balaya toutes.

Le matin, vers dix heures, madame Chambannes proposa au maître une promenade en tonneau.

Ils partirent avec Anselme, le cocher, qui se tenait raide et respectueux, malgré les cahots, dans l'angle de la charrette, près de l'étui à parapluies.

La matinée était limpide et fraîche, de cette fraîcheur d'août, tiède encore entre les ardeurs de la veille et celles de la journée, mais d'été quand même, rassurée, et sans rien de frileux qui annonce le froid.

Zozé conduisait, les mains hautes, les regards à l'aise et pivotant au gré de la causerie, tandis que le poney trottait de toutes ses forces, en secouant la croupe.

Vingt minutes plus tard, on eut atteint la montée sous bois qui précède la minuscule forêt de Verneuil. Le poney se mit d'instinct au pas. De grosses mouches jaillissaient en essaim sous ses fers. D'autres se collèrent goulûment à son encolure ou à ses flancs rebondis.

La futaie se diversifiait des plus harmonieuses couleurs. Clairsemée en certains endroits, elle semblait toute blanche par les rangées des minces bouleaux argentés. Plus loin, elle offrait des espaces entièrement roses que la bruyère sauvage avait envahis. La masse sombre des pins, qui dominait partout, se clarifiait aussi de jeunes pousses vert tendre ; et leurs fines aiguilles, apportées par le vent, séchaient éparses dans la poussière.

Au retour, on fit halte dans la route qui traverse le bois. Le maître et madame Chambannes s'assirent sur le talus où Anselme avait étendu une couverture. Après quoi, Zozé tira son porte-cigarettes, en s'excusant. A la campagne, n'est-ce pas? la correction peut se relâcher. Et puis, dans un petit bois où on ne rencontre personne!...

Elle n'achevait pas cette phrase, que deux jeunes cyclistes apparurent. Ils pédalaient sans hâte, côte à côte. M. Raindal, aussitôt, se rappela avec humeur l'intolérant oncle Cyprien.

Les deux jeunes gens se désignaient Zozé d'un clin d'œil goguenard.

— Gentille! proféra distinctement le premier.

Cette remarque familière acheva d'agacer M. Raindal.

— Quel goujat! déclarait-il, quand les bicyclistes furent passés.

— Pourquoi? riposta Zozé en projetant une bouffée... Il ne faut pas se formaliser pour si peu, à la campagne!...

Ces trois mots lui constituaient, aux Frettes, une devise favorite, une permanente justification de toutes les fantaisies de toilette ou de conduite qu'inventait sa tristesse ou son désœuvrement.

Elle s'en autorisa, le lendemain, pour se priver, durant la promenade, des services d'Anselme, dont la présence évidemment paralysait M. Raindal.

— Très bonne idée! approuva le maître dès qu'ils furent en route... D'ailleurs il ne servait à rien, ce garçon!...

Et il s'empara de la main de sa petite élève, si brusquement, si violemment, que Notpou — c'était le nom, quasi égyptien, donné par madame Chambannes au poney — exécuta sous le heurt du mors un écart presque épouvanté.

— Tenez-vous donc tranquille, cher maître! gronda Zozé qui ramenait la bête dans l'allure... Vous effrayez Notpou... Vous allez nous faire verser!...

— Il y avait si longtemps! bredouilla M. Raindal.

Elle esquissait un sourire d'indulgence. Le maître soudain enhardi interrogea de la voix distraite qu'il employait à ces questions :

— Et ces messieurs de Meuze?... Vous avez de leurs nouvelles?...

Madame Chambannes répliqua, avec un effort pour contenir le sang qu'elle sentait fuser vers ses joues :

— Aucune!... Je crois qu'ils sont à Deauville jusqu'à la fin du mois, comme je vous l'ai dit l'autre semaine... Ils devaient y arriver la veille de mon départ...

M. Raindal, les mains pendantes au bout de ses bras, la fixait d'un studieux regard :

— Alors ils ne viendront pas ici?...

— Pas que je sache, pendant le mois d'août, repartit Zozé qui avait à demi maîtrisé sa rougeur... Et après, ce sera la chasse... Ainsi, vous voyez!...

— Parfaitement! murmura le maître, tandis qu'au dedans de lui-même il interpellait avec rage Thérèse.

Ah! qu'il l'eût souhaitée là, pour un instant seulement, à portée d'entendre! Voilà comme on accuse et comme on calomnie, sans preuves, sur des impressions jalouses et incertaines! « Une dame qui a publiquement un amant! » se redisait M. Raindal. Publiquement! Un amant! Où cela?... A Deauville peut-être! (Car peu à peu le maître avait circonscrit ses soupçons, rassemblé toute leur vigilance sur la tête de Gérald, l'unique jeune homme, au demeurant, que vît fréquemment madame Chambannes.) Oui, à Deauville, à cinquante lieues des Frettes, délaissant ses amours durant un mois et plus! Un bel amant, en vérité!... Quelle misère et quelle injustice! Il eut un ricanement de mépris.

— Vous riez, cher maître? interrogeait madame Chambannes.

Pour toute réponse d'abord, il prit doucement la main droite de Zozé qui, au-dessous de la main conductrice, retenait l'extrémité des rênes, et, l'élevant jusqu'à ses lèvres :

— Je ris, dit-il entre deux baisers, je ris de la méchanceté, ou plus exactement, de la sottise humaine!

Bientôt le programme des journées se régularisa. Lorsque la chaleur n'y faisait pas obstacle, le matin était réservé aux promenades en tonneau.

On fuyait les parages mondains qui, au delà de Poissy, avoisinent Saint-Germain. On s'acheminait plutôt, selon le cours de la Seine, vers Pontoise, ou même vers Mantes :

régions accidentées, montueuses et souvent grandioses dont, comme madame Chambannes, le maître s'était épris.

Le vent y roule ses amples ondes à travers plateaux et collines, avec des saveurs fortes qu'on croirait issues de la mer. Parfois, au sommet d'un chemin encaissé qui monte sous l'ombrage, une perspective inattendue étale des espaces énormes, des forêts, des routes entrecroisées, la largeur du fleuve, un gros bourg, des bœufs dans une prairie, des vignes sur un coteau, tout l'imprévu complexe des campagnes provinciales, loin de Paris, loin de la banlieue...

Le maître et madame Chambannes partaient donc vers neuf heures et ne rentraient que pour déjeuner. D'autres jours, afin de parer aux médisances, ils emmenaient l'abbé Touronde.

M. Raindal et l'abbé occupaient une banquette. Zozé, sur l'autre, conduisait.

Un jeudi qu'ils avaient, tous trois, poussé jusqu'à Mantes, où le maître désirait acheter une paire de souliers jaunes, leur entrée fit sensation. L'étrangeté de la voiture, la grâce mutine de madame Chambannes, les cheveux blancs de M. Raindal et la soutane de l'abbé s'étaient accumulés pour frapper les curieux. Devant la porte du bottier, des gamins avaient entouré le tonneau. Les boutiquiers du voisinage étaient sortis sur le pas de leur magasin et échangeaient des plaisanteries. L'ensemble de ces émotions populaires fut résumé en un court filet anonyme du *Petit Impartial de Seine-et-Oise*. Nul nom n'y était imprimé. Mais on ne pouvait se méprendre au sens de l'allusion, au titre de l'article : *Suzanne*, ni à l'âpreté déployée par le rédacteur contre « certains ecclésiastiques amis des orphelins », dont la masse, à ne s'y point tromper, pâtissait pour l'abbé Touronde.

A la suite de cette mésaventure, madame Chambannes évita désormais les villes.

Du reste, les promenades lui étaient moins un plaisir qu'un passe-temps entre l'heure de lire les lettres de Gérald — quand il en arrivait — et l'heure de lui écrire.

Chaque jour, après déjeuner, elle s'enfermait chez elle pour lui tracer de longues pages astucieusement rédigées de manière à stimuler son inerte tendresse et sa jalousie somno-

lente. Pendant ce laps, M. Raindal, remonté censément au travail, faisait la sieste à l'étage supérieur ou, par imitation, écrivait quelques mots aux siens. Et c'eût été une piquante comparaison que celle de leurs deux lettres : Zozé se noircissant à dessein, multipliant les détails équivoques, les récits d'épisodes où sa coquetterie s'ébattait parmi les admirations, les hommages masculins, les regards fervents de M. Raindal, de l'abbé, d'un passant, de tous les hommes, — et le maître, au contraire, épuisant les exemples à la blanchir des suspicions, à prouver sa candeur enfantine, sa vertu, son indubitable pureté.

On ne se retrouvait que vers quatre heures ; et, selon la température, on demeurait dans le jardin, ou l'on rendait visite aux gens du voisinage : à l'abbé Touronde dont M. Raindal inspecta par deux fois les petits orphelins, aux Herschstein, aux Silberschmidt.

Nulle part le maître ne s'ennuyait, sauf les cas où pour une course jusqu'au village, des ordres à donner, une toilette à changer, Zozé le laissait seul avec la tante Panhias. Il n'avait d'autre consolation que de parler de sa petite élève. Il confiait à madame Panhias ses remarques sur l'humeur variable de Zozé. Certains matins, elle paraissait en proie au spleen, sans qu'aucun événement notable justifiât ces accès de tristesse. A quoi donc les attribuer? Madame Panhias, qui avait, en secret, noté la concordance de ces crises avec le retard des lettres timbrées de Deauville, répondait évasivement :

— C'est sa *natourre* comme cela ! Que voulez-vous?...

— Je ne dis pas ! approuvait M. Raindal... En effet !... Nature rêveuse !... Nature essentiellement mélancolique !...

Et il se promettait de ne rien négliger pour distraire sa petite élève.

Une après-midi même, par crainte de la contrarier, il consentit à jouer avec elle au tennis. Zozé défendait un camp, M. Raindal et la tante Panhias coalisés, l'autre camp. Plus par essoufflement que par respect de sa dignité, le maître, au bout de quelques minutes, renonça à ce jeu. Il n'y avait que médiocrement réussi. Zozé, dans un esprit d'abnégation, ne renouvela pas la tentative.

Elle aussi se targuait de sollicitude. Elle plaignait le pauvre

M. Raindal pour les tracas de famille dont il avait avoué quelques traits significatifs. Et quand le maître, en sa présence, ouvrait une lettre provenant de Langrune, elle ne manquait pas de s'informer si ces dames étaient moins méchantes.

— Peuh!... La glace... toujours la glace!... Des questions sur ma santé... des nouvelles de la leur... des compliments pour vous... des baisers... Dix lignes à peine!... Lisez plutôt!...

Elle parcourait la feuille et se remémorait les lettres de Gérald — des lettres dont le laconisme n'excédait guère celui du billet qu'elle lisait.

— Oui, cher maître! soupirait-elle... Comme vous disiez, l'humanité est joliment bête!...

Ces jours-là, par pitié pour ces douleurs pareilles aux siennes, elle opposait moins de rigueur aux baisers furtifs dont M. Raindal poursuivait, en toute occasion, ses mains nues ou gantées. Elle s'ingéniait à commander des plats succulents qu'elle savait devoir lui plaire. Puis, le dîner fini, dans le salon, s'il ne s'endormait pas, elle lui faisait la lecture — le journal, un ouvrage d'histoire — timidement, de son mieux, avec des intonations inexactes, des erreurs de petite fille, qui attendrissaient le maître au plus haut point. Ou, comble de délices, elle acceptait son bras pour un tour au jardin, le long de la pelouse, devant la terrasse du perron. Quand des nuages chargeaient le ciel, au couvert de l'obscurité, M. Raindal, bravement, baisait la main de la jeune femme qui le repoussait en chuchotant. Une fois, il faillit hasarder un baiser plus proche, dans la nuque, profitant du corsage à demi décolleté que portait le soir madame Chambannes. Mais au moment d'exécuter, une telle frayeur l'empoigna, qu'il s'arrêta du coup sur place.

— Vous êtes souffrant, cher maître? interrogea Zozé.

— Non! fit-il se remettant en route... J'écoutais le vent dans le feuillage!...

Quand il remontait vers sa chambre, après ces nocturnes équipées, il avait peine à se mettre au lit. Les réflexions sourdaient en lui par bouillonnantes cascades. Il comptait le nombre des baisers tolérés par madame Chambannes depuis le matin : un dans le bois de Verneuil, un autre dans le parc avant le déjeuner, un autre l'après-midi, dans la

chambre de Zozé où il s'était rendu sous prétexte de réclamer un livre, un cinquième, un sixième, ce soir, au-dessous de la terrasse... Additions enfantines et non sans vanité, — il en convenait modestement!

Mais que pèsent les considérations métaphysiques auprès de l'écrasante réalité de nos joies? A celle-ci il n'est de mesure que les variations de notre sentiment. S'il s'exalte, ne dédaignons point ses enthousiasmes; s'il s'abaisse et fléchit, quelle philosophie le relèvera?... Ainsi méditait M. Raindal, avec un mépris graduel pour les plaisirs spéculatifs.

Souvent il atteignait à l'extrême franchise, à ces examens solennels où l'âme nue parle à l'esprit, comme l'épouse à l'époux. Eh bien! oui, là, sous les yeux clairs de sa conscience, M. Raindal ne le niait pas. Il était un peu amoureux de sa gentille petite élève. Il éprouvait à son approche des rougeurs, des émois, des sursauts intérieurs qui, de l'aveu général, sont l'indice de l'inclination. Amour certes inoffensif, flamme qui n'ardait pas, rayons ultimes du cœur! Quel danger courait-il à se réjouir de ces lueurs crépusculaires que la Vie, par un dernier bienfait, rallume quelquefois sur la route de la tombe? Quelle faute commettait-il en puisant dans ces illicites baisers une fougue de jeunesse renaissante, un démenti continuel au déclin fatal des années?

Ces pensées graves l'attristaient. Il déplorait d'être si vieux, de n'avoir pas connu plus tôt sa chère amie madame Chambannes. Puis, sans mentionner le départ prochain qui le séparerait de la jeune femme, combien d'heures auprès d'elle lui ménageait encore la Destinée?... Et sous une poussée d'amertume, il s'attablait pour écrire à Thérèse, faire l'essai de nouveaux projets. Août allait finir, et, de certains propos échappés à madame Chambannes, M. Raindal n'était pas éloigné de conclure qu'une prolongation de séjour charmerait la châtelaine. Dans maintes causeries elle semblait avoir indiqué que la venue de ces dames en septembre ne serait pas pour lui déplaire. Qu'en disaient-elles, ces dames? Le cas échéant, voudraient-elles rejoindre le maître au lieu de rentrer à Paris, par ces « grosses chaleurs » qui menaçaient de persister? M. Raindal ne prétendait pas les contraindre. Pourtant, à son avis, la bouderie durait trop; et il ne lui paraissait guère

séant de rebuter une seconde fois des avances tellement cordiales...

Il se couchait ragaillardi par cette espérance qu'on a, d'avoir exprimé ses espoirs. Et le lendemain, à la vue de Zozé, toute souriante et fraîche dans un peignoir léger, comme une nymphe matinale, les dernières vapeurs de sa mélancolie fuyaient.

— Où allez-vous donc, cher maître? lui criait-elle allègrement du haut de sa fenêtre.

Il relevait la tête, et, lançant à madame Chambannes un camarade bonjour de la main :

— Je vais à l'écurie donner du sucre à Notpou... Et après, je vais à la poste jeter une lettre pour ces dames!...

— Dépêchez-vous, cher maître!... Dans une demi-heure, je suis prête!...

Il se retournait, tous les cinq pas, en plaçant la main contre ses yeux. Elle souriait toujours, accoudée au balcon. Les larges manches de son peignoir avaient glissé. Et son bras replié sur la balustrade dressait une solide massue de chair blanche.

« Pourvu que ces dames veuillent! » songeait M. Raindal en s'acheminant vers l'écurie.

Un matin qu'il revenait de porter à la poste la quatrième lettre depuis le début de la semaine, — trois étaient demeurées sans réponse, — il rattrapa, en chemin, le facteur cantonal qui desservait le château.

— Une lettre pour vous, monsieur! fit l'homme en saluant.

Le maître ralentit l'allure. C'était une lettre de Langrune. Ces dames reconnaissaient la justesse des remarques concernant les grosses chaleurs. En conséquence, elles retarderaient leur départ et ne se réinstalleraient à Paris que vers le 15 septembre. Des Frettes, de madame Chambannes, pas un mot.

— Les sottes! murmurait le maître avec contrariété.

Mais son contentement fut plus fort. Au fait, il acquérait la prolongation désirée, le droit de rester aux Frettes. Qui sait même si en venant, ces dames ne l'eussent pas incommodé d'une humiliante surveillance! Et quant à leurs froideurs, quant à leur sourde inimitié, on aviserait au retour, on les materait coûte que coûte.

Il marchait si vite qu'il croisa le facteur à la porte du château.

Au milieu de la terrasse à balustrade de pierre, qui longeait le pourtour de la maison, Zozé rêvait assise dans un fauteuil de paille. Devant elle, sur une petite table, près d'un plateau à thé, gisaient des lettres dépliées.

— Y a-t-il du neuf, cher maître? questionna-t-elle... Le facteur m'a dit qu'il vous avait remis une lettre... Est-ce que c'est de ces dames?...

M. Raindal balbutia des explications confuses.

— Alors, quand partez-vous? fit Zozé avec calme.

Il la contemplait d'un air un peu déçu.

— Eh! je ne pars pas, mon amie... Puisque vous le voulez bien, j'aurai le bonheur de ne pas partir!...

Il avait décoché — à droite, à gauche — deux regards circonspects, et il saisit la main de Zozé en inclinant le buste.

— Maintenant, moi aussi, j'ai de grandes nouvelles! déclara la jeune femme qui réprimait un geste d'énervement tandis que M. Raindal achevait son lourd baiser... D'abord, j'ai reçu un télégramme de Georges. Il revient le 1er septembre, lundi, dans trois jours...

— Ah! fit M. Raindal machinalement... Tant mieux!... Il va bien?...

— Très bien!... Vous lirez sa dépêche... Et ensuite...

— Ensuite? redit le maître avec une oppression d'anxiété.

— Ensuite, j'ai reçu une lettre de ces messieurs de Meuze m'annonçant qu'ils viennent passer une huitaine aux Frettes...

M. Raindal, dont la bouche se tordait, tenta une objection suprême :

— Cependant vous m'aviez assuré...

— Oui, qu'ils devaient faire l'ouverture... Ils la font en Poitou, où elle n'a lieu que le 12...

— C'est différent! murmura le maître d'un ton vaincu... Ils arrivent quand, ces messieurs?

— Lundi également...

Le maître respira et, d'un accent plus ferme :

— Le même jour que votre mari?

— Oui! fit Zozé qui l'observait du coin de la paupière... C'est-à-dire que Georges débarque à Paris vers neuf heures... L'oncle Panhias va le chercher à la gare du Nord et il ne pourra pas être ici avant onze heures... Ces messieurs de Meuze, eux, y seront dans l'après-midi.. Georges les suivra de quelques heures, en somme!

— C'est ça, de quelques heures! répétait au hasard M. Raindal.

Il appuya la main à son front, se plaignant d'une subite migraine. Le soleil, sans doute, ou sa hâte à rentrer :

— Si vous permettez, je ne sortirai pas ce matin! dit-il... Je préfère me reposer...

Madame Chambannes, en souriant, le regardait s'en aller. Puis une chute de maussaderie lui abaissa les lèvres. Au fond, il n'y avait pas de quoi rire! Tout s'arrangeait très mal. Le maître prenant au sérieux de banales phrases de politesse, ou des regrets formulés dans un moment de colère contre Gérald; le père Raindal collant aux Frettes pour quinze jours! Là-dessus, Georges qui tombait de Bosnie! Le marquis et son fils arrivant en même temps, comme convenu! Pas d'espoir que Raldo consentît à hâter leur retour! A peine une soirée pour se revoir, se retrouver! Et cela, devant le père Raindal qui faisait déjà la tête, et les aurait sous l'œil! Que de malchances, de complications, de difficultés!...

Madame Chambannes, pendant les trois jours qui suivirent, s'excusa de son humeur morose. Elle se sentait souffrante, elle avait mal aux nerfs.

M. Raindal affecta la pitié, le bon vouloir. A peine essayait-il un baiser ou deux, par contenance. Mais lui non plus n'était pas gai. L'oncle Panhias, courtoisement, lui en adressa le reproche. Le maître feignit de s'étonner. Non, franchement, il n'avait nulle raison d'être triste; et pour prouver son insouciance, il ricanait en se tapant la poitrine :

— Ha! ha! Moi pas gai! Ha! ha! Et pourquoi ne serais-je pas gai? Ha!...

L'image de Gérald retraversait, plus vivace, son esprit : le petit rire du maître s'arrêta net, comme brisé en deux par un choc.

XVII

Le lundi soir, après dîner, on passa au salon pour prendre le café.

Zozé inaugurait une robe en mousseline bleu de lin, dont le corsage échancré laissait à nu son cou cerclé d'un double rang de perles. Le marquis était en habit et cravate blanche, Gérald en smoking avec une rose jaune à la boutonnière. Et il émanait d'eux comme un reflet de fête.

Les hautes croisées de la pièce étaient demeurées ouvertes. Elles donnaient de plain-pied sur la terrasse du pourtour. Par l'écartement de leurs battants, on apercevait la pelouse et les corbeilles, l'amas touffu des arbres du parc. Le jour ne se retirait qu'à regret. Ses clartés grises semblaient, dans l'air, disputer à la nuit la tiède saveur de cette journée finissante.

— Jolie soirée ! fit M. de Meuze qui fumait un cigare au balcon de la terrasse.

M. Raindal, assis dans le fond du salon, face à la fenêtre, lisait le journal près d'une lampe. Madame Chambannes et Gérald causaient dans l'angle de gauche sur un petit divan de cretonne. La tante Panhias servit à chacun le café, tout en maugréant contre son mari qui s'était obstiné à ne partir qu'après le dessert. Avait-on jamais vu entêtement si absurde ! Dès lors que l'on se rendait au-devant de quelqu'un, n'était-ce pas le moins que de sacrifier son dessert ? Et elle tourmentait Zozé pour connaître l'heure des trains, calculer les correspondances, décider si l'oncle Panhias arriverait en temps voulu !

M. de Meuze, qui reparaissait, interrompit ces doléances :

— Vous m'excuserez, mesdames ! fit-il... Le voyage m'a harassé... Je vais aller mettre au lit ma vieille patraque de personne !...

Il s'approchait de M. Raindal pour lui tendre la main.

— Chut ! murmura-t-il en se retournant vers les jeunes gens... La science dort... Paix à son sommeil !... Bonsoir, chère madame !...

Zozé lui adressait de la tête un amical adieu.

— Oh ! ce n'est rien ! déclara à mi-voix la tante Panhias... Cela lui prend presque chaque soir, à ce brave M. Raindal !...

Elle s'esquivait avec le marquis, ayant vingt choses à commander pour les appartements des nouveaux hôtes, le retour de Chambannes, la voiture qu'il fallait atteler.

— Enfin, seuls ! susurra gouailleusement Gérald.

— Plus bas, mon chéri ! implora Zozé qui lui pressait la main.

— Quoi ?... Puisqu'il dort !...

Zozé, les sourcils froncés, examinait M. Raindal sans lâcher la main de son Raldo. Puis, se levant et tirant à elle le jeune homme :

— Tiens, venons sur la terrasse... Je serai plus tranquille...

Elle soupirait :

— Oh ! mon Raldo, quelle scie qu'il soit resté !... Et tu sais, nous l'avons encore pour quinze jours !...

— Oui, tu m'as dit !... Bah ! s'il nous gêne, on le sèmera, le kangourou ! .. Ce ne doit pas être bien difficile !...

Ils s'étaient accoudés dehors à la balustrade de pierre blanche. M. Raindal, minutieusement, entr'ouvrit les paupières. D'où il se trouvait placé, il ne voyait de biais que madame Chambannes, l'évasement de sa jupe bleu pâle, son buste de trois quarts, sa fine tête profilée à droite... Pour parler à Gérald, sans doute, à Gérald qu'il devinait tout près, coude à coude avec elle, comme il avait été lui-même, là-haut, dans la chambre lumineuse, le premier jour de l'arrivée !... Il retint sa respiration afin d'essayer de les entendre. Il ne distinguait qu'une mélopée de paroles confuses, une cascade de syllabes ouatées dont le sens se brisait aux invisibles cloisons de l'air.

Parfois le buste de la jeune femme oscillait, son profil sombrait dans le noir. Un meurtrier arrêt tranchait l'entretien. M. Raindal, les mains collées à son fauteuil, contemplait avec un recul de souffrance la robe pâle sans tête, le corps décapité de sa petite élève. Pourquoi se penchait-elle tant ? A quel mystère inclinait-elle le chuchotement de sa bouche rieuse ?

Et soudain une grande ombre fila derrière madame Chambannes, la silhouette de Gérald, sa rose, sa moustache brune.

Des pas agiles descendirent les marches du perron. Les cailloux grincèrent dans le jardin. Maintenant, d'en bas, une voix contenue monologuait par intervalles. Madame Chambannes, la tête fixe, paraissait l'écouter ; et son index, devant le visage, opposait des gestes de refus.

M. Raindal, oubliant toute prudence, avait complètement écarquillé les yeux. Une brusque volte-face de Zozé les lui fit refermer juste à temps. Que se passait-il donc? Elle pénétrait dans le salon, y cherchait un objet, — une mantille, présuma M. Raindal. au froissement de la soie, des dentelles, — ressortait sur la pointe des pieds, se retournait un instant à la hauteur du seuil... Puis ses talons sonnaient contre les degrés du perron. Le sable de l'allée recraquait sous des pas.

— C'est un peu fort ! murmura le maître qui se levait en s'étirant.

Il prêta l'oreille. Tout, dehors, s'était tu. Ah çà ! où se sauvait-elle? Oui, dans le jardin, se promener avec le jeune Gérald. Mais s'ils se promenaient, comment expliquer ce silence? Auraient-ils, par hasard, franchi la limite coutumière, été jusqu'à la pelouse, peut-être même au delà? Invraisemblable licence ! Pourtant M. Raindal tenait à s'en assurer. A son tour, il vint s'appuyer au balustre de pierre blanche. Son cœur, par chocs désordonnés, tapait contre les côtes, et ce martèlement continu se propageait à son bras gauche comme un sourd tocsin intérieur. Il plongea d'un coup d'œil dans le jardin.

Le silence y persistait, sous le ciel chamarré d'étoiles. Un demi-jour bleuâtre s'étalait partout où les massifs, les arbres, quelque obstacle résistant et dense n'avait pas rabattu ses fragiles lueurs. Ainsi la pelouse se discernait avec tous ses contours, toutes ses corbeilles fleuries et sa pente légère. L'allée du bord aussi dessinait nettement ses clairs méandres de gravier. Et l'obscurité ne renaissait qu'après, à la haute muraille des tilleuls, qui dilataient au loin, dans l'atmosphère humide, la senteur de leurs floraisons tardives.

D'habitude, M. Raindal raffolait de ce parfum sucré. Il l'aspirait avec gourmandise, la bouche grande ouverte, les narines palpitantes. Mais, à présent, l'angoisse pétrifiait tout son corps sauf les yeux. Il n'avait plus de force, de vie, de

conscience que pour inspecter l'ombre, que pour fouiller les ténèbres de ses regards cupides, des regards qui voulaient et voulaient encore voir...

Non, personne sur la pelouse, personne dans l'allée, nul bruit par le gravier! Ils se cachaient donc dans le parc, les misérables!

A cette question terrible, le maître ne prit pas le loisir de répondre. Brusquement il s'était redressé; et, d'une allure automatique, dont la raideur même titubait, il descendit les marches.

Deux enjambées lui avaient suffi pour gagner la pelouse, la terre grasse qui étouffait le bruit de ses pas. Il eut un ricanement sardonique, une sorte de toux victorieuse. Au moins par ici, par ce sol mou, on ne l'entendait pas venir. Heu! heu!... Où se dirigeait-il, de sa démarche fascinée? Que dire, que faire, qu'inventer, si au coin d'un sentier il se heurtait à eux? Y songeait-il seulement, sous la sauvage douleur qui le brûlait, sans trêve, le poussait en avant comme une bête folle sous l'incendie? Il ne sentait plus rien, ni le parfum des tilleuls, ni la fraîcheur de l'herbe qui humectait ses chevilles, ni l'odieux de cette poursuite, ni la honte de ses ruses!... Il approchait, il atteignait le parc, il allait voir!...

Il s'était engagé au plus épais de la futaie. Le tapis des feuilles mortes exhalait lentement vers lui son âcre odeur de pourriture éternelle et toujours renouvelée. Des branchettes souples lui cinglaient la face. Des racines entravaient ses pieds. Et il continuait, les yeux à moitié clos par crainte des épines, la sueur coulant à son front, les mains projetées en avant pour palper l'ombre et le feuillage.

Mais subitement, il s'arrêta. De la gauche, de l'endroit où il supposait la clairière des tilleuls, l'espacement des arbres, le champignon de pierre et les sièges de jonc, une rumeur montait, comme un duo de voix violentes et langoureuses. Un instant elles cessaient, puis elles réitéraient leurs plaintes. Il eut l'impression que son cœur se rétrécissait, s'annihilait dans sa poitrine. Il avait stoppé une minute, car ses jambes pliaient... Il reprit sa marche, haletant, courbé en deux comme un gorille, frôlant des mains le sol. Les voix se précisaient à mesure qu'il rampait vers elles et soudain il faillit

fléchir. Il percevait tout maintenant, jusqu'au son familier de ces voix. Et c'était un échange d'invocations tellement éhontées, d'apostrophes à la fois si bestiales et si tendres qu'il en demeura stupéfié. Ah ! seule peut-être la reine Cléopâtre avait jamais déchu à ce degré d'impudeur!... M. Raindal n'eut pas le courage de regarder, de voir. Une panique rageuse l'emportait, un besoin frénétique de fuir, d'échapper aux tortures de cette futaie infernale. Alors il se précipita dans une course éperdue, furieuse, sans peur du bruit cette fois, sans peur de se trahir, broyant les branches sur son chemin, se vengeant contre les arbustes, ahanant, galopant avec un fracas de gros gibier qui détale sous bois devant la meute. Il était à bout de souffle. Il buta contre la pelouse où les dahlias le reçurent. Il s'était prestement relevé, les genoux alourdis de terre moite. Il se remit en route d'un train plus modéré, quoique hâtif encore.

Sans courir, ses jambes nerveusement pressaient le pas, se soulageaient à cette allure vive. Parvenu au bas du perron, instinctivement il brossa de la manche ses habits. Par un restant de clairvoyance, il redoutait la tante Panhias, sa curiosité, ses questions possibles. Mais le salon demeurait vide. Le maître s'élança dans le vestibule, gravit moelleusement l'escalier... Enfin il était dans sa chambre. D'un coup de pied retentissant il referma sa porte. Sa main tremblante tournait à double tour la clef dans la serrure. Il se laissa tomber, épuisé, au bord de son vaste lit apprêté déjà pour le sommeil...

La lassitude pourtant ne l'avait pas calmé. Des bouillonnements de colère déferlaient dans ses veines. Il esquissait avec les mains des gestes de destruction. Il aurait voulu tenir madame Chambannes, la briser comme les branches du parc, l'émietter, l'anéantir.

Sa petite élève! Sa petite élève! Était-ce elle, était-ce cette bouche candide qui avait proféré de si abominables mots ? A chaque souvenir de chaque parole, il sentait dans son cœur s'enfoncer comme une lame. Non, son jugement prévenu s'insurgeait contre tant d'opprobre, sa mémoire mentait !... Sa petite élève ! Sa chère amie ! Et, simultanément, à ces noms d'affection il joignait les plus basses insultes. Il évoquait Thé-

rèse, sa haine contre Zozé, et il l'eût voulue auprès de lui pour haïr la coupable ensemble.

Oh! Thérèse ne s'était pas trompée sur la niaiserie de cette madame Chambannes, sur sa dépravation, sur sa médiocrité. En une fois elle l'avait mieux appréciée, devinée, condamnée, que lui en cent rencontres. Car elle n'aimait pas, Thérèse, tandis que lui, il aimait, hélas!

— Oui, je l'aimais, je l'aime! murmurait-il d'une voix fervente comme pour renier par cet aveu repentant tous les chétifs travestissements, tous les artifices de pruderie où s'était abritée sa passion sans vaillance.

Un bruit de volets qu'on fermait, de pas dans l'escalier, interrompit ses oraisons. Il espérait que madame Chambannes monterait demander de ses nouvelles. Que lui répondrait-il? Se jetterait-il à ses genoux, en balbutiant piteusement des prières d'amour? Ou la repousserait-il de quelque riposte méprisante?

Il n'eut pas à choisir. Zozé ne montait pas. Et, à sa place, les échos du parc reprenaient dans l'esprit du maître leur diabolique et vil concert, le duo de leurs accents ravis.

Oh! les atroces, les répugnantes paroles! M. Raindal comparait avec les notes latines de son livre. C'était à vingt siècles de distance presque les mêmes mots, les mêmes folies que celles dont Cléopâtre, dans les pires extases, se plaisait à stimuler son amant, le soudard Antoine! Par quel miracle d'universelle et immuable perversité ce vocabulaire infâme s'était-il transmis honteusement de la reine des Égyptes à la gentille amie du maître? Que de couples amoureux avaient dû, d'âge en âge, le redire et le conserver!...

Puis tout d'un coup, dans le trouble de ces parallèles historiques, une nette intuition brilla. M. Raindal comprenait, il s'expliquait enfin l'œuvre de sa petite élève... Son professeur plutôt, sa petite éducatrice, qui depuis le premier jour, peu à peu, lui avait appris l'existence raffinée, les jouissances matérielles, la réalité saisissable de tous ces termes qu'il employait naguère distraitement dans ses phrases, dans ses livres, comme les pièces symboliques d'un échiquier sans vie!... Plaisir, amour, luxe, élégance, ardeur des sens, beauté, grâce, passion, tendresse, autant de vocables inertes, avant que madame Chambannes les lui eût vivifiés.

Et la leçon dernière, l'achèvement de cet apprentissage, ne venait-il pas de s'accomplir, là-bas dans la futaie où peut-être elle était encore, pâmée, à l'oublier aux bras d'un autre !...

La souffrance inconnue dont le déchirait cette vision apparut à ses lèvres en un rictus d'horreur. Il s'était levé de son lit, les paupières clignantes. Ses poings battirent l'air dans un élan de menace. Il fut quelques minutes sans retrouver le fil de ses méditations.

Dans le fauteuil de cretonne où il s'était écroulé, fourbu, il revivait toute sa carrière, la succession de ces années vertueuses dont la droiture jadis exaltait son orgueil. Comme elle lui semblait aujourd'hui maussade, mesquine, cette étroite petite sente parcourue au prix de tant de peines et de tant d'efforts ! Elle lui faisait l'effet d'un de ces petits chemins détournés qu'on longe aux jours de fête, pour fuir la joie des autres... Auprès, il entrevoyait, comme dans une estampe ancienne, la kermesse bruyante de la Vie, des groupes qui chantaient, des bouquets, des ivresses, des femmes avec des hommes, l'exubérance fougueuse de la multitude en liesse... Et lui cependant, à l'écart, poursuivait pas à pas sa route, après l'étape franchie n'apercevant que l'étape prochaine, ne s'appliquant qu'à ne pas dévier, ne mettant son zèle qu'à ne pas se distraire... Que lui importait de l'autre côté qu'on s'amusât et qu'on vécût ?... Ne savait-il pas de science certaine la vanité vulgaire des plaisirs qui contentent la foule, et le dégoût qu'ils laissent, et la sottise où ils ravalent, et ce peu de chose qu'est la femme, *mulier*, devant un esprit supérieur ?...

Les femmes, il n'en avait guère connu qu'une, la sienne. Sauf des escapades d'étudiant, oubliées aussitôt que faites, il se rappelait son existence de jeune homme, les quatre ans écoulés au désert sous les ordres de Mariette-Bey, son imperturbable chasteté, ce précoce mépris de l'amour dont le « Grand Bey » lui-même le raillait. Quand les camarades quittaient le campement, se rendaient à la ville voisine pour voir les danses des bayadères ou passer une nuit de congé avec les filles indigènes, le plus souvent M. Raindal découvrait quelque prétexte à ne pas les rejoindre : un travail à achever, un papyrus à déchiffrer, une indisposition fortuite. « Sapristi.

Raindal, dégourdissez-vous donc, mon garçon! commandait le Grand Bey de sa voix sarcastique... Vous finirez par nous faire croire que vous avez une liaison avec une momie! » Le jeune savant riait, promettait de suivre les camarades, et, à la dernière minute, se rétractait. Les bayadères l'ennuyaient. Depuis, hormis sa femme, rien, pas une aventure, pas un souvenir, ni un gracieux visage, ni aucun de ces fantômes chéris dont une particulière beauté — la main, le sourire, la finesse des baisers, la douceur des yeux — vous flatte jusqu'à la tombe de sa compagnie secrète.

Et à présent il était là, blanchi, défiguré par l'âge, incapable de plaire, pantelant d'amour à l'heure où les voluptés cessent, épris d'une jeune femme qui en aimait un autre... Quel châtiment! Quelle agonie! Combien de temps durerait-elle à lui montrer toutes les béatitudes manquées par fierté pédantesque ou superbe confiance en soi?...

Il s'était rapproché de la cheminée; et debout, vis-à-vis du miroir, il tordait ses traits en grimaces pour se convaincre encore plus de sa décrépitude sans recours. Ah! oui, un joli teint, de jolies dents, et des rides, et des boursouflures, et des mollesses de chair, tout ce qu'il fallait, ma foi, pour séduire une femme!

Les roues d'une voiture écrasèrent le gravier du jardin. On entendait des appels de voix, des rires. Georges arrivait.

M. Raindal fut saisi de l'envie de descendre. Il alléguerait le retour de Chambannes, la bienvenue à lui souhaiter, et il pourrait revoir Zozé. La main sur le bouton de la porte, un scrupule d'amour-propre le retint. Non, c'eût été trop lâche! Il resta.

Des portes claquèrent au-dessous. Le silence se refaisait par la maison. M. Raindal eut au cœur un nouvel élancement. Il réfléchissait que maintenant le mari était chez sa femme... Ses épaules se secouèrent dans un ricanement mauvais. Bah! il ne l'enviait pas, ce malheureux Chambannes. Non, vraiment, il n'y avait pas de quoi! Être le mari d'une écervelée, d'une petite sotte, d'une indigne créature qui l'instant d'avant... Il ne termina pas. Ses yeux s'injectaient de sang. Des malédictions brutales jaillissaient de ses lèvres. Il étouffait. Il ouvrit la fenêtre.

La nuit avait fraîchi. Dans le lointain, parfois, dans la plaine, un train faisait sinuer à l'horizon son serpent de lumières jaunes. Ou bien les coqs du voisinage, abusés par la fausse pâleur du ciel, se lançaient à travers les espaces leurs intrépides saluts, auxquels des chiens répondaient en hurlant.

M. Raindal gravement contempla les étoiles bleuissantes. Chacune lui représentait un soleil avec des satellites gravitant autour. Il se demandait combien de douleurs identiques à la sienne devaient en ce moment gémir sur ces planètes obscures. Il raisonnait, calculait, se grisait de pensées altières. Il invoquait la Douleur humaine, la Souffrance des Mondes, la Plainte universelle, — toute la pitié convenue, toute la charité verbale, toute l'hygiène égoïste et hypocritement tendre, tous les remèdes déclamatoires que les livres enseignent aux chagrins personnels. Mais il n'en éprouvait aucun soulagement.

Pauvre penseur, pauvre maître, pauvre homme ! Ah ! oui ! il pouvait appeler à son aide les spectacles célestes, les astronomes, les philosophes Newton, Laplace, Kant et Hegel ! Il pouvait se gonfler ! Il pouvait se grandir !

Il n'en gardait pas moins à gauche de sa poitrine un atome de chair plus sensible, plus réel que tous ces infinis de parade, impuissants à le guérir comme à le dominer.

Que lui demeurait-il donc dans l'accablante catastrophe ? Sa famille ? Il avait, depuis un an, perdu jusqu'au goût de la chérir ! Son travail ? Il en détestait l'œuvre, le mirage menteur, la routine malfaisante.

Alors il referma la fenêtre. Il renonça aux étoiles. Il se rassit sur son lit et se mit à pleurer.

Finies, les illusions ! Finies, les fatuités de vieillard ! Il s'en irait le lendemain. Il ne serait pas témoin de *leur* humiliant amour. Il ne verrait plus jamais sa chère petite élève. Et il pleurait... Douleur enfin sincère, sans vilenies de rancune, sans parodie d'orgueil, douleur humble qui s'avoue et qui aime ses larmes ! M. Raindal y trouva l'apaisement, puis le sommeil.

Le lendemain cependant, vers dix heures, comme il descendait au jardin, une commotion soudaine rouvrit sa plaie intime.

— Oui, monsieur, madame est sortie, assurait Firmin... Elle est allée se promener en tonneau avec M. de Meuze.

— Avec lequel? aboya presque M. Raindal.

— Avec M. le marquis... M. le comte et monsieur sont encore dans leurs chambres.

— Ah! bien! Bon! fit M. Raindal en recouvrant son flegme.

Il s'assit dans un rocking-chair, à l'ombre de la terrasse, et il affecta de s'absorber à la lecture d'un journal.

Mais ses yeux immobiles ne parcouraient pas les lignes. Leur zèle intérieur suivait d'autres idées, d'autres phrases, le petit discours de séparation, quelques paroles mystérieuses et fermes dont le maître annoncerait son projet de partir. Il en savait le principal, quand Notpou montra sa noire crinière rase à l'orée du feuillage.

Le marquis dans la voiture saluait cordialement de la main M. Raindal. Oh! plus de retardements! Plus d'hésitations! Le maître était bien évincé, destitué de son pouvoir! Jusqu'au père de Gérald, jusqu'à ce vieux marquis qui lui prenait aussi sa chère petite élève et dont il se sentait jaloux!... S'en aller, il fallait s'en aller au plus tôt! La souffrance elle-même exigeait ce prompt sacrifice!

Le maître se leva. Il guettait le premier regard de madame Chambannes, la mine défaite, les paupières baissées qu'elle aurait immanquablement pour lui dire bonjour. La physionomie de Zozé le déçut. Elle s'avançait vers lui souriante selon son habitude, les yeux à l'aise sous sa voilette relevée, tel un bandeau, à hauteur des sourcils; et elle lui tendait sa petite main gantée de blanc, sans contrainte, comme la veille, comme le matin d'avant, comme si entre eux la nuit, Gérald, le parc, rien de toutes ces hontes n'eût été!... Il lui serra la main d'une pression timide, et, se rasseyant dans le rocking-chair :

— Auriez-vous quelques minutes d'entretien à m'accorder, chère madame? questionna-t-il en considérant le cuir bruni de ses souliers jaunes.

— Volontiers! fit délibérément madame Chambannes qui traînait un fauteuil auprès de celui du maître.

Elle s'assit, et, caressant M. Raindal d'une de ses chaudes œillades :

— Je vous écoute, cher maître... Vous avez des ennuis? Pas de la part de ces dames, au moins?...

Elle se dégantait sans cesser de sourire ; et, les bras relevés en anses gracieuses des deux côtés de son visage, elle s'évertuait à retirer la longue épingle cachée qui piquait son chapeau marin.

— Vous vous trompez! bredouilla M. Raindal, les prunelles toujours vagues. Il s'agit justement de Langrune...

Ses mains pendantes se crispaient au bout de ses poignets. L'air ingénu de madame Chambannes le révoltait, comme un dernier défi à sa crédulité.

— Alors?... interrogea la jeune femme.

Il osa la dévisager. Quoi! ces lèvres restaient fraîches après tant de souillures! Nulle trace n'en salissait ce limpide regard! Pas même un frémissement! Pas même une rougeur! Le mensonge lavait donc tout de ses eaux scélérates! Un regain de fureur souleva M. Raindal. Sa prudence chancelait. Les phrases préparées fuyaient. Et, le regard fixe, la voix bourrue, les mains cramponnées au fauteuil comme pour y prendre plus d'élan, tout simplement il déclara :

— Je m'en vais!

— Vous partez! se récriait Zozé d'un ton de stupéfaction bien joué.

M. Raindal se ressouvint à peu près des paroles à dire :

— Excusez ma rudesse, ma mauvaise humeur... J'ai reçu ce matin, de ces dames, de Langrune, une lettre si pressante que je dois y céder... Elles me réclament là-bas, et je pars... Croyez que je suis navré!...

Il y eut une pause. Zozé se recueillait. Sûre à présent qu'il partirait, pourquoi ne pas conserver ce maintien d'innocence dont la ténacité ne pouvait que dérouter ses soupçons? Et avec un imperceptible sourire :

— Je vous crois, cher maître, dit-elle, quoique vous m'étonniez...

— Je vous étonne, chère madame? fit sournoisement M. Raindal dont le cœur battait plus fort.

— Voilà... J'étais en bas, ce matin, quand le facteur est venu... Il m'a remis tout le courrier et il n'apportait pas de lettre pour vous!...

M. Raindal se taisait par bravade, dédaignant de se disculper, ne niant pas sa supercherie.

— Voyons, cher maître! reprit doucement Zozé... Puisqu'il n'y avait pas de lettre, qu'est-ce qui vous fait partir? Quelqu'un vous a mécontenté?... On vous a froissé sans le savoir?... Qui, dites-moi qui, je vous en prie?

Et ses yeux, alentour, semblaient chercher le fautif, le vilain, le méchant qui avait contrarié son cher maître. M. Raindal l'observa un instant, les lèvres convulsées de dégoût.

« Qui, dites-moi qui? » se répétait-il mentalement. C'était trop de fourberie et trop d'impudence, à la fin! Il repoussa son fauteuil, les mâchoires distendues, prêtes à mordre, à lâcher tout leur faix de questions, d'outrages et de reproches! Mais, d'un suprême effort, il se maîtrisait; et, marchant devant Zozé, allant, revenant, sur un court espace de dix pas, il proféra d'une voix que la fureur hachait :

— Ne me demandez rien, chère madame, rien, ce serait inutile!... Je dois partir et je pars... Je ne puis vous en dire plus... Je ne sais si vous me comprenez, et je souhaite que vous ne me compreniez pas... Oui, je le souhaite de toute mon âme... Hélas! au contraire, je crains bien que vous ne m'ayez compris...

— Mais, cher maître!... protestait Zozé.

— Bon! bon! chère madame! ... Vous ne me comprenez pas?... Tant mieux... Vous me comprendrez plus tard, à la réflexion... Je vous prierai uniquement de m'éviter toute lutte, de vous prêter à mon petit stratagème : la lettre reçue, vous savez, la lettre que je n'ai pas reçue... Car ma résolution est irrévocable... Je partirai cette après-midi... Rester ici une journée de plus me mettrait au supplice... Je ne peux pas!... Je ne peux pas!

Il suffoquait. Zozé s'était levée et lui avait saisi la main sans qu'il se dérobât à l'étreinte :

— Je ne vous comprends pas, cher maître... Vous êtes libre... Je n'ai pas le droit de vous retenir... Pourtant, je vous demande pardon si je vous ai offensé! fit-elle d'un accent ému, où la simulation n'était que pour moitié.

M. Raindal détourna la tête. Il ne voulait pas qu'elle vît ses yeux chargés de larmes. Il dégagea sa main, et, feignant d'examiner la pelouse, le parc, les nuages :

— Je vous remercie, chère madame... Je n'ai pas à vous

pardonner! fit-il en toussant pour refouler une nouvelle montée de larmes qui éraillait sa voix... Je partirai tantôt par le train de cinq heures... Ne vous inquiétez pas de moi... Veuillez seulement me donner Firmin... Il m'aidera à faire ma malle... Hum!... hum!... hum!...

Il prolongeait sa toux, et, mélancoliquement :

— Hum!... hum!... Quand je serai parti, quand je ne serai plus là, j'espère que quelquefois vous penserez à votre cher...

Il se corrigeait :

— ... A votre vieux maître, qui, lui, même de loin, ne vous oubliera pas...

La solennité de cette promesse achevait de le bouleverser. D'un pas précipité, comme frappé d'un malaise, il gagna le salon, puis le vestibule, puis l'escalier.

Zozé courait derrière en pépiant de son intonation la plus suave, la plus attendrie :

— Cher maître!... Mon cher maître!... Et à Paris... à Paris, nous nous reverrons, n'est-ce pas?...

Il ne répondit que d'en haut, la voix redevenue nette, pour ne laisser nul doute ensuite aux personnes de la maison :

— Entendu, chère madame... Je transmettrai à ma fille votre commission... D'ailleurs nous en recauserons à déjeuner, avant que je parte!

Sitôt débarqué à Paris, M. Raindal s'informa des trains pour Langrune. On lui en indiqua deux : un du soir qui arrivait dans la nuit, un autre du matin qui le déposerait à Langrune dans l'après-midi. Aviser par dépêche de son arrivée aurait alarmé ces dames. Il adopta de ne partir que le lendemain, quitte à passer la nuit dans l'hôtel le plus proche ; et il s'achemina lentement vers la cour de la gare, où le soleil au déclin distillait une buée d'or.

Des cortèges mouvants et sans fin y défilaient sur la chaussée, sous les arcades : toute la rentrée de la banlieue laborieuse qui retourne le soir aux champs, toute la population élégante des *villas* de Seine-et-Oise, — tour à tour, de petits employés marchant allègrement, deux par deux, au pas militaire, le chapeau rejeté en arrière à cause de la chaleur, des bourgeois tenant soigneusement hors de la portée des chocs

un paquet de friandises attaché d'une ficelle rouge, de jeunes dames en toilettes claires avec des gants blancs comme Zozé, des collégiens, des ouvriers, des messieurs bien vêtus qui se tenaient debout dans leur fiacre pour sauter à terre plus vite... Et tous, ils allaient vers le repos, vers l'amour peut-être, vers la quiétude des campagnes, vers la belle nuit sous les arbres, vers le bonheur sans prix que M. Raindal venait de déserter !

La tristesse du maître s'en accrut, et aussi sa fatigue. Il eut l'idée de s'étourdir. Il s'attabla à la terrasse d'un café voisin et demanda une absinthe.

Les paupières lui cuisaient, car dans le train derechef il avait pleuré, négligeant toute fierté, ne résistant plus au chagrin. Zozé, selon ses vœux, ne l'avait pas accompagné à la gare. Les adieux s'étaient faits en public, devant la tante Panhias, le marquis de Meuze, Gérald et Chambannes assemblés. Exprès le maître était descendu tard pour écourter ces cruels instants. Vain calcul. Cinq minutes encore il avait dû attendre sur le perron, en présence de tous, et sourire, et parler, et répondre aux questions... Quel martyre !... S'il avait pu seulement embrasser la main de Zozé, l'embrasser avec fougue, avec ivresse, comme jadis, goûter une dernière fois cette volupté perdue !... Mais non ! On le regardait, et ç'avait été sur les doigts de sa petite élève un baiser glacial et superficiel dont il lui paraissait que ses lèvres mêmes s'étonnaient !... Bah ! peu de chose que ces tourments auprès de ceux qui suivraient bientôt !

Demain, il serait à Langrune, à des lieues et des lieues, forcé d'expliquer son retour, prisonnier de sa famille, exilé sur une plage morose ! Demain, il serait redevenu le mari de madame Raindal, le père de mademoiselle Raindal, M. Raindal de l'Institut, un vieux savant austère, sans personne pour charmer sa vie, sans nulle amitié clandestine, sans nulle petite élève, sans nulle distraction secrète, sauf ses livres, livres à écrire, livres à lire, livres à juger...

— Des livres, des livres, toujours des livres ! murmurait-il d'un ton écœuré.

Et la pensée le taquinait de rester à Paris, de trouver un moyen pour éviter Langrune.

Sept heures sonnaient à l'horloge de la gare. Il paya le garçon et se dirigea du côté des boulevards.

Où dîner? Il se rappelait un restaurant, place de la Madeleine, dont Chambannes et le marquis lui avaient, plusieurs fois, vanté la cuisine.

Il s'y achemina en flânant. La salle était encore à demi solitaire. Il commanda un repas fin, avec des plats semblables à ceux que Zozé préférait, une bouteille de Saint-Estèphe et une bouteille de champagne glacé qu'on servit sur la table dans un vase d'argent. L'absinthe l'encourageait à ces libations. Depuis qu'il l'avait bue, il se sentait plus gaillard, moins triste.

Il mangea copieusement et s'appliqua à boire. Ses idées s'allégeaient et semblaient se pénétrer l'une l'autre. Confusion plaisante qui, par moments, le faisait ricaner. Vers la fin du dîner, il conçut le projet d'un drame, d'un mythe dialogué qu'il intitulerait *Hercule*. On y verrait le Vice, sous la figure d'une femme — qui dans le cerveau du maître ressemblait trait pour trait à Zozé — se présenter dans la demeure du héros vieilli. Et le héros se lamenterait, pleurerait sa jeunesse enfuie, implorerait les Dieux de la lui rendre... Le drame se développait selon ce thème en axiomes grandioses et en plaintes lyriques.

Conception autrement vraisemblable que de représenter Hercule, dans sa prime jeunesse, choisissant entre le Vice et la Vertu. Un tel choix s'offre-t-il dans la vie coutumière? Non, on chemine avec l'une en méconnaissant l'autre, ou inversement. Quel libertin ne regrette pas un jour les heures passées dans la débauche? Quel intellectuel ne se désole, à un instant fatal, d'avoir vécu dans l'ignorance des plaisirs interdits? Rares sont les hommes qui, par la grâce divine, mêlèrent en une juste proportion la pratique des deux... Et il y aurait de plus, dans le mythe, des strophes en prose vengeresse contre le Vice, contre madame Chambannes!

M. Raindal se levait et secouait les miettes qui tachetaient son veston. Il prit d'une main vacillante le chapeau de feutre et la canne que lui tendait le maître d'hôtel. Puis, les yeux un peu troubles, il remonta le boulevard. Les ténèbres étaient venues. La foule joyeuse des promeneurs nocturnes se coudoyait sur

les trottoirs. Des souffles d'arrière-été courbaient la cime des marronniers flétris.

M. Raindal resongea à Zozé, aux tilleuls, au parc. Mille images tentatrices zigzaguaient sous son crâne brûlant. Il aurait voulu embrasser, étreindre, aimer.

Devant la porte de l'Olympia des affiches l'attirèrent. On y apercevait des femmes en maillot, des équilibristes, une jeune personne décolletée entre des chiens savants. En haut, formé de verroteries rouges, le nom de l'établissement étincelait en lettres de rubis. Des filles entraient seules ou à deux. Par les portières entr'ouvertes fusaient des bouffées de musique pimpante.

M. Raindal hésita.

Mais d'un geste rapide comme un larcin, il avait arraché de la boutonnière sa rosette d'officier. Il s'avança droit au contrôle et disparut dans l'intérieur.

XVIII

Le lendemain matin vers onze heures, mademoiselle Clara Lancret, plus connue dans les cabarets de nuit sous le surnom de l'*Irlandaise*, se penchait à la rampe de son palier pour regarder quelqu'un descendre.

— Dites donc! monsieur! cria-t-elle soudain, dans un élan de rappel discret... Vous reviendrez, n'est-ce pas?

Et le « Monsieur » — c'est-à-dire M. Eusèbe Raindal, membre de l'Institut, officier de la Légion d'honneur, auteur de *la Vie de Cléopâtre* et de plusieurs autres ouvrages capitaux — le « Monsieur » répliqua d'une voix faible qu'assourdissait encore la distance des étages :

— Oui, oui, certainement, je reviendrai!...

Quelle déchéance! Quelle turpitude! Il avait suivi cette fille brune, manqué son train, perdu tout respect de soi-même! Ah! si sa famille, si Zozé le voyait dans cet escalier sordide s'enfuir sous les tendresses de Clara l'Irlandaise!... Et où aller maintenant? Que faire jusqu'au départ?

Il stationnait au bord du trottoir, essayant de déchiffrer, sur

l'écriteau d'émail, le nom de la rue — rue d'Ams... rue d'Amsterdam — qu'il avait oublié. Il se sentait la tête pesante, la langue pâteuse, une envie de se rendormir.

« Si j'allais voir Cyprien! » songeait-il en se raidissant contre le sommeil.

Il appela un fiacre. Mais rue d'Assas, l'oncle Cyprien était sorti avec son tricycle.

— Il n'y a pas trois minutes! affirmait la portière.

Effectivement, l'oncle Cyprien s'arrêtait deux cents mètres plus loin, rue de Fleurus, devant la maison de Johann Schleifmann.

Il rangea sous la voûte son tricycle, « sa bête » comme il l'appelait, puis, le recommandant à la vigilance du concierge, il s'engagea dans l'escalier.

— Vous venez me chercher pour déjeuner, mon garçon? fit Schleifmann qui avait ouvert... Une minute : j'endosse ma redingote et je suis à vous!

Ils étaient entrés dans le cabinet de travail, une mansarde spacieuse et claire, où deux nattes de paille recouvraient à demi le carrelage rouge du sol.

M. Raindal cadet avait une mine à la fois ricanante et cérémonieuse. Il s'assit dans un vieux fauteuil et il déclara en retirant, d'un geste théâtral, son vaste sombrero marron :

— Non, mon ami, je ne viens pas vous chercher... Je viens causer avec vous...

— Qu'arrive-t-il donc? questionna Schleifmann.

— Il arrive, mon cher, que je vous présente un homme fichu, archifichu!...

Et comme le Galicien levait les bras, dans une mimique de stupeur :

— Oui, Schleifmann, fit M. Raindal cadet. J'ai joué sur les mines d'or et j'ai perdu...

— J'en étais sûr! clama le Galicien en assénant sur le carrelage un coup de talon rageur. Et vous perdez combien?

— Cent dix mille francs, mon cher!... Oh! vous n'avez pas besoin d'écarquiller les yeux... Je dis bien : cent dix mille francs!... A la dernière liquidation, le 15, je ne perdais que cinquante mille francs... Grâce à l'appui de M. de Meuze qui avait écrit à son ami M. Pums, le père de votre élève,

j'ai obtenu de Talloire, mon agent de change — car j'avais un agent de change, est-ce assez comique, hé? moi, un agent de change! — j'ai obtenu de Talloire qu'il me reporte... Autrement dit une opération qui m'accordait un délai pour payer, qui me permettait de rejouer... Vous connaissez?... Bon!... J'ai rejoué... La débâcle est survenue, plus terrible que jamais, organisée par toute la clique de la bande noire... Je me suis entêté... J'ai décoché des ordres à tort et à travers... Ci soixante mille francs de perte en plus...

— Oh! mon pauvre Raindal, mon pauvre ami! murmurait le Galicien en agitant la tête.

— Ce n'est pas tout! reprit l'oncle Cyprien... J'ai demandé à être encore reporté... Bernique!... Pums ne m'a pas reçu et Talloire m'a envoyé promener... J'ai écrit au marquis qui est en villégiature à Deauville, pas de réponse!... Alors, tantôt, si je n'ai pas payé, je serai exécuté à la Bourse, et ce soir je m'exécuterai moi-même à domicile!... Dites donc, Schleifmann, suis-je un homme fichu ou ne le suis-je pas?...

Le Galicien tournait de son pas traînard autour de la pièce, en grommelant :

— Diable de bête!... Diable de bête!...

Puis, brusquement :

— Et votre retraite, Raindal?... Vous pourriez peut-être emprunter dessus?

— Enfant! s'écria paternellement M. Raindal cadet... Vous croyez que je vous ai attendu?... Devinez ce qu'on m'en offre, chez les usuriers, de ma retraite : quinze mille francs, quinze malheureux mille francs, pas un fichtre de plus!...

Le Galicien réfléchissait :

— Écoutez, Raindal! répliqua-t-il enfin... J'ai cinq mille francs de côté... Avec vos quinze mille francs, cela fournirait vingt. Les voulez-vous?...

L'oncle Cyprien s'était rapproché pour lui serrer la main :

— Vous êtes un très gentil ami, Schleifmann, dit-il... Je vous remercie bien... Cela « fournirait » vingt, oui, c'est-à-dire un peu moins de vingt pour cent, de quoi prendre des arrangements qui me feraient traiter par les uns d'honnête homme et par les autres de filou... Mais après, mon ami, après, comment vivrais-je? Je n'aurais plus le sou, plus un

rotin... Il faudrait chercher une place, et, ce qui est plus malaisé, la trouver... Non, voyez-vous, je n'aurais pas la patience... Je préfère en finir tout de suite !...

— Vous parlez comme bêta ! se récria Schleifmann... En finir !... Et pourquoi ?... En voilà, un rentier ! Vous travaillerez, que diable !...

— Je travaillerai ! bougonnait l'oncle Cyprien... Je travaillerai si on me donne du travail !... Et un homme de mon âge qui a sauté à la Bourse, ce n'est pas précisément une recommandation, vous savez !

Schleifmann grattait d'un air songeur son épaisse tignasse grise :

— Voyons, mon cher Cyprien ! fit-il au bout d'un instant... J'ai une idée... Est-ce que, si on vous reportait, vous seriez capable de rétablir vos finances ?...

— Je ne puis rien promettre ! fit l'oncle Cyprien... Mais il y aurait des chances... Le krach ne durera pas... De tous les côtés on affirme qu'il est dû à une manœuvre de la bande noire... D'ici quinze jours, tout peut changé... En tout cas, claquer pour claquer, il serait plus chic de s'être défendu jusqu'à la fin...

— Et, naturellement, vous rejoueriez ?...

— Non, Schleifmann, je ne rejouerais pas... Je conserverais ma position, comme ils disent, ma superbe position, et je regarderais venir !...

— Vous me le jurez sur la tête de votre neveu mademoiselle Thérèse ?...

— Je n'aime pas beaucoup ce serment... Bah ! soit... Je vous le jure sur la tête de mon neveu... Mais pourquoi tous ces préambules et toutes ces questions ?...

— Eh bien, voici mon idée ! fit Schleifmann d'un ton solennel... Où est M. Pums à cette heure-ci ?...

L'oncle Cyprien consultait sa montre :

— Midi... Il doit être à la Bourse...

— Bon !... Je vais aller le voir... Et je tâcherai qu'il vous reporte, qu'il vous fasse reporter... Ce n'est pas un méchant garçon... Au moment de mon histoire de réformes, vous vous rappelez, mon cher Cyprien, c'est encore un de ceux qui m'ont accueilli le moins mal... Et aussi il m'a laissé son

fils comme élève, son petit gommeux de fils... Quoi, j'espère, j'ai de l'espoir... Ça vous va?...

— Ça me va, si on me reporte! fit sceptiquement l'oncle Cyprien...

— Donc descendons... Vite un fiacre!... Huf! huf!

En bas, l'oncle Cyprien chargea le concierge de ramener « sa bête » rue d'Assas et les deux vieux amis montèrent dans une voiture ouverte.

Pendant quelques minutes, ils gardèrent le silence, puis M. Raindal cadet proféra d'un ton sarcastique :

— Pour une fois dans ma vie que j'ai affaire aux juifs, avouez, mon cher Schleifmann, que cela ne me réussit guère!..

— Et M. de Meuze, riposta hargneusement le Galicien... M. de Meuze qui vous a poussé là dedans, est-il juif, lui?...

— Non, en effet, concéda l'oncle Cyprien, il n'est pas juif... Seulement, il est enjuivé, ce qui revient au même...

— Et moi qui suis juif, et qui vous avais toujours dit de ne jamais toucher à ces saletés-là, est-ce que...

— Vous, c'est différent! interrompit l'oncle Cyprien... Vous êtes un bon juif!...

Schleifmann, comme de coutume, à cette réplique, ne put dissimuler un geste de mécontentement. M. Raindal cadet regrettait sa maladresse et, afin de détourner, aussitôt il se prodigua en indications minutieuses, en renseignements topographiques sur le plan de la Bourse et l'endroit où siégeait son Pums.

— En outre, ajoutait-il, attention aux farces des commis... Il est vrai qu'aujourd'hui on ne sera probablement pas à la plaisanterie... Cependant, prenez garde aux blagues de ces messieurs... Ainsi, moi, la première fois que je suis allé à la Bourse, ne s'étaient-ils pas avisés de me glisser, sous le col de ma jaquette, une flèche de papier avec écrit dessus en grosses lettres : *Poirrot!*... Je sais bien que cela n'a pas d'importance... Mais, sur le moment tout de même, c'est quelquefois très ennuyeux!...

La voiture s'arrêtait devant la grille du monument :

— Je vous guette ici! cria M. Raindal cadet au Galicien qui s'éloignait... Bonne chance pour nous deux et bon courage, mon cher!

Là-haut, sous la colonnade, au sommet des marches, c'était la morne Bourse des journées de débâcle. Pas un rire, pas une causerie, nul éclat de voix joyeuses. Sur les visages, des teintes blafardes, les plus braves s'essayant à railler, se convulsant les traits en sourires menteurs, plus hideux qu'une grimace. Et, dominant ce lugubre mutisme, les vociférations des commis, les surenchères de baisse, la clameur monotone des ventes, des ventes à tout prix. On vendait.

Une malencontreuse méprise entraîna le Galicien juste au milieu du groupe des commis aux Mines d'Or.

Poliment il soulevait son chapeau, et, se postant devant un jeune homme blond qui avait cessé de hurler :

— Pardon, monsieur ! fit-il... Auriez-vous l'obligeance de me dire où se tient M. Pums ?

L'autre le considérait d'un regard ébahi. M. Pums, en un pareil jour, en un pareil moment ! Comme si l'on n'avait que cela à faire ! Attends, attends un peu, ma vieille, on allait t'en donner du Pums !... Et alors, sur un clin d'œil du jeune homme blond, aux cris répétés de : « Monsieur Pums ! Monsieur Pums ! » une bousculade effrénée projeta en avant l'infortuné Schleifmann.

« Monsieur Pums ! Monsieur Pums !... » Le Galicien passait de mains en mains, de groupe en groupe, lancé par l'*Or* au *Comptant*, par le *Comptant* à l'*Or*, par l'*Or* aux *Valeurs*, par les *Valeurs* à l'*Extérieure*, par l'*Extérieure* aux *Turcs*. Et tous, malgré le tragique de l'instant, malgré les angoisses de la séance, se soulageaient les nerfs dans ce jeu brutal, se délassaient les bras et le cœur à molester le vieil intrus... « Monsieur Pums ! Monsieur Pums ! Monsieur Pums !... »

Il avait échoué à l'angle du pourtour, ses lunettes d'or chavirées, le chapeau tombé à terre sous une dernière bourrade.

Un petit saute-ruisseau, en livrée vert-bouteille, eut pitié de sa détresse.

— Tenez, monsieur ! fit-il en lui ramassant son chapeau... Vous demandez M. Pums !... Je suis groom à la Banque... M. Pums est au bureau, 72, rue Vivienne...

— Merci, mon petiot ! bredouilla le Galicien. Merci bien, mon petit !...

Puis lentement, se retournant à chaque pas par peur

d'un mauvais coup traître, et lissant de la manche son chapeau rebroussé, il descendit les marches.

L'antichambre de la Banque était remplie de solliciteurs quand le Galicien y pénétra : remisiers, teneurs de carnet, courtiers de toute sorte, les uns assis, le regard vers leurs chaussures, dans une pose accablée, les autres debout causant à plusieurs dans les coins, dans l'embrasure des fenêtres, avec cette voix mesurée qu'on a près d'une chambre d'agonisant.

Seul, l'huissier en livrée verte, derrière sa tribune de chêne, semblait indifférent aux soucis d'alentour et parcourait d'un œil placide le feuilleton du *Petit Journal*.

Il leva un peu les paupières pour déchiffrer la carte que Schleifmann glissait devant lui, et, recommençant sa lecture :

— C'est bon, monsieur... Si vous voulez vous asseoir !...

— Je ne veux pas m'asseoir ! fit Schleifmann qui se contenait... Je vous prie de remettre ma carte à M. Pums, et tout de suite, n'est-ce pas ?

— Impossible, monsieur... M. le sous-directeur est en conseil. Il a donné l'ordre qu'on ne frappe pas jusqu'à ce qu'il ait sonné...

Et, désignant de la main les courtiers assemblés :

— Du reste, tous ces messieurs sont à passer avant vous !

— Je ne sais pas si ces messieurs — et la voix du Galicien devenait rogue — je ne sais pas si ces messieurs passeront avant moi... Mais je vous prie encore une fois de remettre ma carte... Vous direz à M. Pums qu'il s'agit d'une affaire grave, de la vie d'un homme...

L'huissier dévisagea Schleifmann. Ces propos dramatiques, ce chapeau hérissé, cette cravate de travers, cet accent étranger, — un pauvre diable, un mendiant juif, sans doute ! Et, dédaignant de répondre, il retournait à son feuilleton.

— Ah çà ! oui ou non, m'avez-vous entendu ? balbutia Schleifmann, outré par tant d'insolence... Irez-vous remettre ma carte, oui ou non ?

— Quand M. Pums sonnera, monsieur !... réitérait l'huissier en se frisant la moustache, le buste obstinément penché sur son journal... Je ne peux pas avant...

— Vous ne pouvez pas! glapit Schleifmann... Parfait!... Nous verrons bien...

Il se dirigeait vers une haute porte peinte en brun, qu'il supposait être celle du cabinet de Pums.

— Où allez-vous? clama l'huissier en lui barrant le passage, les bras étendus.

Le Galicien l'écarta d'une rude poussée d'épaule :

— Je vais où cela me plaît... Retirez-vous de là, diable!...

Des remisiers accouraient à l'appel de l'huissier, cernaient Schleifmann en le questionnant. Cette intervention acheva d'exaspérer le Galicien. Il revoyait la scène récente, les bousculades, les poings brandis, les visages mauvais, tout ce qui peut-être était sur le point de reprendre, et, d'une voix véhémente :

— De quoi vous mêlez-vous, vous autres?... Nous ne sommes pas à la Bourse, hé? Fichez-moi le repos, ou le premier qui me touche, je lui fourre mon pied dans le ventre!...

— Comment! vous, Schleifmann! fit Pums en entr'ouvrant sa porte au bruit de la bagarre... C'est vous qui parlez de pied dans le ventre?...

Le Galicien enlevait son chapeau, et, plus bas, à mi-voix :

— Oui, c'est moi, monsieur Pums... On veut m'empêcher de vous voir... Et cela presse... Comme je le disais à cet huissier grossier, il s'agit de la vie d'un homme...

— Mais c'est qu'en ce moment... protestait le sous-directeur.

— Pour la vie d'un homme, monsieur Pums, il n'y a pas de moment! Croyez-moi... Laissez-moi vous voir... Un jour, vous m'en remercierez!...

— Soit! fit Pums qui adressait aux remisiers un sourire narquois d'excuse et de connivence.

Schleifmann suivait le banquier. La porte se referma.

Pums s'était installé devant son bureau de palissandre; Schleifmann, vis-à-vis de lui, tournait le dos à la porte d'entrée.

— Je serai bref, monsieur Pums! fit-il en posant son chapeau sur la table... D'un mot, je vous le répète, il s'agit de la vie d'un homme... Et cet homme, je ne vous cacherai pas son nom plus longtemps : c'est mon meilleur ami, M. Cyprien Raindal, le frère de M. Raindal de l'Institut... Sa situation, je n'ai pas à vous l'apprendre... S'il ne paie pas, il saute...

Et j'ajoute : s'il saute, il se tue... Je viens vous demander de le faire reporter...

— Ce serait avec plaisir, monsieur Schleifmann, que je... murmura en allemand Pums qui préférait cette langue pour les transactions délicates.

— Permettez ! riposta Schleifmann en allemand, de même, par une préférence analogue... Permettez... je n'ai pas fini... Vous me demanderez quel intérêt vous avez à sauver mon ami Cyprien, à le faire reporter... Cet intérêt, je vais vous le dire... C'est un intérêt sacré, c'est l'intérêt de votre race, c'est l'intérêt des vôtres, de vos enfants, de vos petits-enfants, de vos arrière-petits-enfants...

— Désolé de vous interrompre ! fit Pums qui tambourinait la table d'un doigté impatient... Mais nous sommes en plein krach... J'ai vingt personnes à recevoir... Je vous en conjure : vous m'avez promis d'être bref... soyez-le...

— Je le serai ! dit Schleifmann.

Et il partit d'emblée dans un interminable discours. Sa thèse était que Pums, ayant guidé l'oncle Cyprien dans les spéculations premières, devait le soutenir aux heures de débâcle. Que lui coûterait, au demeurant, ce secours tout moral ? A peine un risque, une signature. Au cas même qu'il perdît la somme dont il se déclarerait garant, en serait-il appauvri, incommodé dans son train de vie, lui dont on évaluait la fortune actuelle à trois millions ou plus ? Et d'autre part, quelle gloire pour Israël, quelle noble tradition dans la famille, quel magnanime exemple attaché au nom de Pums, cette légende qui se redirait de bouche en bouche : un riche israélite, sauvant libéralement de la misère, du suicide, un petit employé chrétien, entraîné à la ruine par le goût du lucre et par l'agio... De tels actes, en se multipliant, feraient plus pour les Juifs que mille dons aux pauvres, mille fondations sanitaires célébrées par la presse à grand fracas d'éloges. De tels actes porteraient beaucoup plus loin que l'aumône. Car ils partiraient de plus haut : de l'humanité, de la justice même...

Le Galicien s'était enfin tu. Pums redressa la tête, d'une légère secousse, et, se renversant dans son fauteuil :

— Mon cher monsieur Schleifmann, proféra-t-il d'un petit ton

doctoral... Je rends hommage à vos intentions, vous êtes un excellent homme, mais, laissez-moi vous le dire, vous n'entendez rien aux affaires...

Un bref clignement des paupières accentuait tout ce que ce verdict avait de défavorable dans l'esprit de M. Pums : puis le financier continua :

— Non, rien, absolument rien... Ainsi, tenez, vous vous imaginez savoir la situation de votre ami? Vous n'en savez pas le premier mot... Si M. Cyprien Raindal m'avait écouté, s'il s'était contenté de suivre mes conseils, ses pertes seraient insignifiantes, dans le genre des pertes du marquis de Meuze, son protecteur : sept mille, huit mille, dix mille francs au *maximum*... Seulement, il a voulu faire le malin, votre ami... Il a joué à son idée... Il s'est enfilé, comme nous disons en argot de Bourse... Et, aujourd'hui, il trinque... A qui la faute?... A moi ou à lui, répondez?

— Monsieur Pums, riposta le têtu Galicien, je ne suis pas venu vous parler affaires... En effet, je n'y entends rien... Je suis venu en juif et en ami vous parler cœur, vous parler justice, vous réclamer votre aide pour un brave homme que j'aime bien... Si vous ne l'accordez pas, ce sera tant pis et ce sera triste, parce qu'il en mourra, le garçon !

— Très regrettable, fit Pums, mais pas sûr... Et puis franchement, monsieur Schleifmann, réfléchissez... Vous êtes trop exigeant... Ce n'est pas un parent, M. Cyprien Raindal, ce n'est pas un ami, tout juste une relation... L'aider, être complaisant, il me semble que de ce côté, je n'ai pas ménagé ma peine... Mais pour le sauver, je dois assumer à mon nom sa situation... Je n'ai pas le choix entre les moyens... Le krach est général... On ne reporte plus personne... La Banque d'Angleterre même refuse tous les reports... Et il faudrait alors, selon vous, que je m'engage personnellement de cent dix mille francs, en l'honneur d'un monsieur que j'ai vu trois fois dans ma vie?... Non, ce n'est pas raisonnable... A chaque séance de Bourse, il y en aurait dix comme lui à sauver... Ma fortune n'y suffirait pas...

Il s'animait à mesure, piétinant auprès de la table, les pouces dans les échancrures de son gilet :

— Et tout cela, pourquoi? Pour qu'on dise du bien des

Juifs, pour qu'on encense Israël... Allons donc!... Je m'en moque, des Juifs... Je n'ai pas de préjugés, moi... Chacun pour soi... Qu'ils se débrouillent, après tout!... Je n'ai pas des cent dix mille francs comme cela à leur jeter par la fenêtre!...

Il stoppait devant Schleifmann :

— Bah! vous figurez-vous que je gagne dans cette histoire des mines?... Je suis pincé comme les autres... J'y perds les yeux de la tête...

Et, involontairement, ses grosses prunelles rebondies montraient dans une saillie dénonciatrice que de ces yeux pourtant il ne perdait pas tout. Schleifmann paraissait, pour le moins, n'en être pas convaincu, car d'une voix doucereuse, il objecta à Pums :

— Cependant la baisse est fomentée par la bande noire... Et la bande noire, ce sont vos amis!

— Mes amis? répétait Pums, d'abord interloqué.

Puis, se ressaisissant :

— Oh! oui! de jolis amis... Parlons-en... Des misérables!... Des imbéciles!... Des gens qui mènent stupidement le marché à la ruine, qui ne connaissent que la baisse et la baisse! Ah! c'est malin... Je les félicite!...

Schleifmann ne lâchait pas la trame de ses arguments :

— Néanmoins, ces imbéciles, ces misérables, demain, après-demain, vous les reverrez, vous recommencerez à les voir...

— Qu'est-ce que vous racontez? s'écriait Pums pour masquer son hésitation... Si je les reverrai?... Oui, je présume. Mais je vous garantis que je ne leur mâcherai pas mon opinion, et en ce moment, tenez, si j'avais l'un d'eux sous la main...

— Eh bien, ça va! criait en allemand une voix cordiale derrière Schleifmann.

Pums n'acheva pas sa phrase. Il blêmissait sinistrement, — ses prunelles chocolat plus hagardes encore et plus exorbitantes, à croire qu'elles allaient bondir. Schleifmann se retourna et reconnut Herschstein.

Il entrait par une porte latérale, le chef de la bande noire, chapeau sur la tête, souriant, sans frapper, comme chez lui, en maître; et, dans sa barbe grise de patriarche, la brillantine luisait en remous argentés.

Il eut, à la vue de Schleifmann, un recul de prudence dont s'altéra soudain sa face vénérable :

— Ah ! vous êtes occupé ! murmurait-il d'un air modeste.

Pums, qui classait studieusement des papiers, ne répliqua pas. Schleifmann les contemplait l'un et l'autre, tour à tour, le regard flamboyant de mépris.

— Eh ! monsieur Pums ! commanda-t-il d'un ton goguenard. Je vous attends... En voici un... Allez-y... Ne lui mâchez pas votre opinion... Ne la lui mâchez donc pas !... Hein ?... Vous ne vous souvenez plus ? Patience, monsieur Herschstein... Cela va venir... M. Pums en a gros sur le cœur à vous dire... Il cherche... Asseyez-vous !...

— Que signifie ? interrogea glacialement Herschstein.

— Je vous expliquerai, cher ami, bégayait Pums. Nous causions du frère de M. Raindal, qui perd la forte somme sur les mines... M. Schleifmann plaisante.,.

— Je plaisante ! reprit le Galicien en ébranlant la table d'un coup de poing si violent que l'encre gicla de l'encrier... En vérité, il y a bien de quoi plaisanter !...

Il les toisa tous deux :

— Ainsi, vous êtes compères !... Ainsi, « cela va » !... Ainsi vous, monsieur Pums, vous faites la paire de bottes avec M. Herschstein !... Et vous, monsieur Herschstein, vous venez rendre des comptes !... Mes compliments !... La journée doit être belle... Inscrivez, monsieur Pums... Je dicte... Bénéfices du 2 septembre : M. Cyprien Raindal, cent dix mille francs... Hô ! monsieur Pums, là-dessus combien toucherez-vous ? Dix mille ? Quinze mille ?...

Il ricanait, puis subitement ses traits fléchirent sous un intolérable chagrin :

— Malédiction ! gémissait-il en rôdant par la pièce... Malédiction et malheur !... Oui, depuis le Sinaï, c'est l'éternel malentendu !... Dieu qui donne à son peuple l'intelligence suprême et son peuple qui la prostitue aux plus basses besognes, et Dieu qui se venge ensuite de ce que son peuple l'ait méconnu... C'est toute l'histoire d'Israël, c'est toute son infortune... Malédiction ! Malédiction !... Quand cela cessera-t-il ?... Ah ! vous n'êtes pas bête vous, monsieur Pums, ni vous non plus, monsieur Herschstein... Mais vous croyez, n'est-ce pas,

que le Seigneur vous a attribué cette puissance de l'esprit pour faire des coups de Bourse, pour amasser de l'or... Insensés que vous êtes! Je vois la main du Seigneur sur vous... C'est pour avoir trahi sa loi que vos ancêtres allèrent à Babylone, à Ninive, en Égypte... Et c'est pour cela aussi que vous irez ailleurs...

Il allongeait son bras vers des lointains de mystère :

— Oui, le Seigneur vous fera encore coucher sous les tentes et, avec vous, des innocents peut-être, des humbles. des laborieux... à moins qu'auparavant tous ceux-là ne se séparent de vous!...

— Il suffit. monsieur Schleifmann! déclara sèchement Herschstein, qui recouvrait peu à peu son arrogance... Trêve à ces jérémiades!... Nous savons vos idées... Vous êtes un antisémite, un rénégat!... C'est connu!...

Schleifmann dressa les bras, et, les yeux au plafond :

— Renégat! répétait-il. Antisémite!... Adonaï! Adonaï, tu entends ce que me dit cet homme!

— Sans compter, poursuivit Pums, — qui, sur l'exemple d'Herschstein, retrouvait son aisance, — sans compter qu'en fait de gens expulsés vous pourriez fort bien l'être avant nous, monsieur Schleifmann... Car nous sommes Français. nous, tandis que vous...

Un éclat de rire frénétique lui coupa la parole. Schleifmann se tordait, en proie à un accès d'hilarité sauvage :

— Français! Vous Français! clamait-il entre deux sanglots de rire... Mais vous n'êtes ni Français. ni Allemands, ni Autrichiens. ni rien, ni surtout même Juifs!... Elle vous étouffe sous vos habits, votre juiverie... Elle vous oppresse dans vos salons... Elle vous pèse dans vos clubs... Elle vous gratte comme un cilice... Vous la portez sans bonne grâce, sans bonhomie, sans fierté... Vous ne l'avouez qu'à regret... Et vous en pâlissez... Et vous en ignorez les dogmes les plus élémentaires... Et si vous ne craigniez pas que ça nuise à vos affaires, je parie que demain matin, vous vous feriez tous naturaliser catholiques!...

— Nous ne discutons pas avec les énergumènes! cria Herschstein, dont le front et les joues se striaient de bandes livides.

— Et avec qui discutez-vous, s'il vous plaît? vociférait Schleifmann... Avec des scories comme vous-mêmes?... Car

je vous dirai selon Ézéchiel : « Vous êtes tous des scories, tous de l'airain, du plomb, de l'étain, du fer, vous êtes des scories d'argent... Et Dieu vous précipitera au creuset pour vous fondre au souffle de sa colère!... »

Il avait cité le texte en hébreu. Il le traduisit en allemand, et c'était un tel déchaînement de syllabes rauques ou tonitruantes, que Pums commença à prendre peur. Que pensaient de ce vacarme les remisiers, les commis, dans l'antichambre voisine? Il voulut jouer d'audace. et, la voix trébuchante :

— Assez! monsieur Schleifmann, fit-il... Assez de scandale!... Je vous prie de vous retirer... Taisez-vous et sortez, ou, sacrebleu, je fais monter la police!...

— Ah! ce serait complet! s'écria Schleifmann... Non. faites donc cela, que je rie un peu plus!... Faites-moi mener au violon pour tapage religieux... Faites-moi donc arrêter... Jérémie le fut deux fois... Hamasia aussi et Michée, et bien d'autres... C'est dans l'ordre... Non, je reste, rien que pour voir ça... La police!... Ha! Ha!

— Il est fou, fou à lier! murmurait Pums, la physionomie consternée.

— Pas du tout, fit Herschstein qui s'efforçait à l'ironie... Vous ne saisissez pas... C'est un prophète, mon ami, un grand prophète...

— Hélas, non, monsieur Herschstein! rétorqua simplement le Galicien... Je suis trop vieux, je n'ai plus l'âge... Je regrette... D'ici à ce qu'on règle scientifiquement pour tous la question sociale, comme le veut mon maître Karl Marx, cela ne vous ferait pas de mal d'avoir, le samedi, à la synagogue, au lieu de vos rabbins qui vous flagornent, un autre qui vous fustige, une espèce de Sophonie qui vous dise : Lamentez-vous, habitants du quartier des trafics!... Tous ceux qui trafiquent seront...

L'avalanche d'hébreu et d'allemand dévalait derechef. Pums, les nerfs excédés, se bouchait les oreilles. Herschstein crispait la main à sa barbe de Moïse.

Mais une lueur d'espoir sillonna ses prunelles anxieuses. Il découvrait une objection :

— Et les chrétiens! fit il victorieusement... Est-ce qu'ils ne trafiquent pas, les chrétiens?...

— Les chrétiens, cela ne nous regarde pas! fulmina le Galicien en sabrant l'air d'un large geste d'interdiction... Ils ont leur Dieu pour les châtier et le socialisme pour les réduire!... Vous, vous êtes le peuple du Seigneur!... Vous devez spontanément donner l'exemple à tous!... Vous devez être meilleurs!... Vous devez jouir moins, vous devez souffrir plus!... Voilà votre destinée, votre gloire difficile... Elles sont uniques au monde!... Vous ne vous y déroberez qu'au prix de souffrances pires... Vous êtes le peuple du Seigneur!...

Ah! d'être ce peuple-là, ils s'en seraient volontiers privés, M. Pums et M. Herschstein! Donner l'exemple à tous, eux! Pourquoi eux plutôt que les autres? Non, cette fois, sur l'honneur, ils ne comprenaient plus. Et l'averse de citations, la trombe prophétique qui déferlait toujours! Mieux valait lui céder la place, inventer un prétexte de fuite.

Pums, d'un clin d'œil rapide, avertissait Herschstein, et, délibérement :

— Vous veniez signer vos titres, n'est-ce pas?

— En effet! dit Herschstein, lui rendant le clin d'œil.

— Alors, si vous voulez passer par ici...

Il ouvrait une porte au fond et, la main sur le bouton, protégeant crânement la retraite de son allié :

— Je vous laisse, monsieur Schleifmann! fit-il. La sortie est en face... Quant aux leçons à mon fils, inutile désormais de vous déranger. Vous m'enverrez votre note et nous en resterons là... Au plaisir!...

Schleifmann, ahuri par cette fugue, était demeuré bouche bée. Il se fouillait le cerveau à la recherche d'un mot cinglant, d'une apostrophe dernière au venin sans remède. Puis, s'approchant de la porte par où Pums avait disparu :

— Vous êtes le peuple du Seigneur! clama-t-il d'une voix forcenée.

Il regagnait l'antichambre. Il défia l'huissier d'une œillade provocatrice; et songeant à l'inquiétude de l'ami Cyprien, il dégringola en hâte l'escalier.

— Eh bien? questionna M. Raindal cadet avec un suppliant élan de la mâchoire.

— Rien! fit Schleifmann... Rien!... Il n'a rien voulu savoir, ce coquin!

— Je l'aurais juré ! soupira l'oncle Cyprien qui s'affalait de désespoir.

Schleifmann s'était assis auprès de lui dans la voiture :

— Où est-ce que je vous conduis, mon cher Raindal ?... A la brasserie ?...

— Non, Schleifmann ! Je n'ai pas faim... Ramenez-moi plutôt chez moi ?...

La voiture repartit. Le Galicien narrait l'entrevue. L'oncle Cyprien écoutait sans répondre, le buste recroquevillé, le regard terne, le visage rigide. On atteignit le pont des Saints-Pères, que Schleifmann racontait encore.

— Et je ne vous en rapporte pas le quart, mon cher ! concluait le Galicien tout à la fièvre de son épopée... J'en oublie !... Je n'ai rien obtenu, c'est vrai ! J'ai perdu un élève, c'est vrai !... Seulement, je leur en ai dit de bonnes !...

— Il se peut que vous leur en ayez dit de bonnes, mon ami ! observa judicieusement l'oncle Cyprien... Mais cela ne m'empêche pas d'être un homme fichu, le plus archifichu des hommes !

Il faisait le simulacre d'enjamber le marche-pied du fiacre. Schleifmann le retint par le bras :

— Hô, Cyprien... Quoi donc ?...

— C'est que j'ai bien envie de me f... à la Seine... Elle est là, sous mon nez !... Ça m'éviterait la course !...

Le Galicien eut un haussement d'épaules philosophique :

— Pas de sottises, Raindal !... Soyons sérieux, mon garçon... Votre frère n'est pas votre frère pour un chien !... Il vous en tirera, diable, il arrangera l'affaire !...

— S'il l'arrange comme vous, soit dit sans reproches, Schleifmann, je plains mes créanciers !... riposta avec flegme M. Raindal cadet.

Jusqu'à la rue d'Assas, il ne desserra plus les lèvres. Mais tandis que devant la porte Schleifmann payait le cocher, il éprouva une brusque sensation de faiblesse.

— Scheifmann ! appelait-il.

— J'arrive ! fit le Galicien.

Un choc mat retentit. Un sombrero marron roula dans le ruisseau. M. Raindal cadet s'était affaissé, replié en deux sur

le trottoir, tous les nerfs détendus, les membres flasques, paquet de chair inerte, la figure d'une pâleur crayeuse.

Près du lit où l'on avait couché l'oncle Cyprien, toujours inanimé, Schleifmann écrivait fébrilement sur un guéridon

— Voici, dit-il à la concierge qui finissait de ranger les vêtements du malade... En allant chez le pharmacien, vous déposerez au télégraphe cette dépêche pour M. Eusèbe, le frère de M. Raindal...

— M. Eusèbe Raindal! se récriait la concierge... Mais il est à Paris, monsieur!... Il est passé ce matin, comme M. Cyprien sortait, et il m'a dit de prévenir son frère qu'il serait chez lui l'après-midi...

— Ah bah! fit Schleifmann étonné... Alors, pas de télégramme... Allez tout droit rue Notre-Dame-des-Champs. Hô! pourtant ne l'effrayez pas, cet homme... Dites-lui que son frère est souffrant...

— Oui, oui, que monsieur soit tranquille... Je lui annoncerai ça comme il faut.

M. Raindal cependant était balbutiant d'émoi, quand, une demi-heure plus tard, il parut dans la chambre.

— Quoi?... Quoi?... questionnait-il, oubliant de saluer Schleifmann... Cyprien est malade?... Gravement?...

— Vous voyez, monsieur, répliqua le Galicien... Une attaque!... Il est tombé raide dans la rue... Mon médecin, le docteur Chesnard, vient de venir et pense une embolie. Il repassera ce soir. Cyprien avait joué sur les mines et perdu des sommes énormes...

Il continua de fournir les détails. Le maître l'interrompait d'exclamations navrées :

— Est-ce possible!... Si j'avais su... Oh! le malheureux!... Le malheureux!... Pourquoi s'est-il caché de moi?

Puis, le récit terminé, il y eut quelques minutes d'embarras mutuel. A aucune époque, l'un et l'autre n'avaient ressenti d'affinité. Schleifmann tenait M. Raindal pour un esprit étroit, timoré, racorni par l'érudition, et, sans nier le mérite de ses ouvrages, il lui reprochait de s'abstraire des grandes questions contemporaines. M. Raindal, par contre, en avait, de tout temps, voulu à Schleifmann qu'il accusait de surexciter les

instincts subversifs de son frère. Et maintenant, dans l'obligation de s'accorder pour une tâche pieuse, ils eussent aimé détruire ces antiques griefs que leur loyauté rougissait de taire. M. Raindal, le premier, s'enhardit à mentir; et, du ton le plus cordial :

— Monsieur Schleifmann ! dit-il... Les circonstances ont fait que nous ne nous sommes pas liés d'amitié... Mais je connaissais votre affection pour mon pauvre Cyprien, je connaissais la variété de votre culture, la sûreté de votre caractère, et soyez persuadé que je professais pour vous la plus sérieuse estime...

Le Galicien riposta par des louanges sagaces sur les livres de M. Raindal.

Le malaise était dissipé. Il disparut entièrement avec le retour de la concierge qui apportait des médicaments, des sinapismes, des sangsues. Tous deux se mirent à soigner le malade; et jusqu'au soir ils n'eurent plus de loisir.

Vers la tombée du crépuscule, l'oncle Cyprien s'éveilla de sa torpeur. Il entr'ouvrit les yeux, et roulant autour de la chambre des regards hébétés, il semblait peu à peu se souvenir :

— Ah oui !... murmurait-il. La Bourse !... Le krach !...

Il tentait de s'étirer. Une résistance à gauche lui fit froncer le sourcil. Il palpa son épaule gauche avec sa main droite restée libre.

— Tiens, tiens... je suis paralysé, par là... C'est du propre ! grognait-il.

Il inspecta encore la pièce de son même regard de poupon, les prunelles mobiles et atones. La présence de Schleifmann et de son frère, qui l'épiaient au bout du lit, lui causa un trouble passager. Qui étaient donc ces hommes? Il hésitait, avec l'impression de les reconnaître sans pouvoir les nommer.

— Eusèbe ! prononça-t-il enfin... Sch... Schleifmann !...

M. Raindal s'avançait en lui tendant la main. L'oncle Cyprien eut un sourire mélancolique, et, la voix enrouée, bégayante un peu :

— Hein ! dans quel état ils m'ont fichu, ces gaillards !... Je me suis étalé sur le trottoir... Schleifmann t'a expliqué?..,.

— Oui, mon ami, ne te fatigue pas !...

— Et l'argent? reprit l'ex-employé... Schleifmann t'a expliqué aussi? Tu sais que je dois cent dix mille francs?... C'est

du joli pour un Raindal!... Claquer avec cent dix mille francs de dettes! Si ce pauvre père avait vu ça, lui!...

— Chut! Rassure-toi! fit le maître... D'abord, tu me parais en voie de guérison...

L'oncle Cyprien, en guise de réponse, frappait avec la main son épaule morte.

— Quant à tes dettes, ajouta le maître, je m'en charge... J'ai quatre-vingt-dix mille francs d'économies que je t'abandonne sans trop de regret... Mon traitement, ce que je touche pour mes livres, mes articles, etc., suffira largement à nous faire vivre tous et même à éteindre, année par année, le reliquat impayé... Eh bien, j'espère que te voilà hors d'inquiétude!...

— Ouais! merci!... Je te remercie! répliqua distraitement M. Raindal cadet que les sangsues et les sinapismes piquaient avec furie.

Puis, se contraignant :

— C'est égal, mon pauvre Eusèbe... Je t'ai bien souvent taquiné, turlupiné... Je t'ai bien souvent monté des bateaux... Mais si on m'avait dit qu'un jour je te ruinerais, moi, l'oncle Cyprien, avec ma brasserie de cent francs par mois et mon galetas de cinq cents francs par an!... Non, non, c'est incroyable! Et dire que tout cela est arrivé parce que... parce que...

Sa pensée impotente s'égarait aux complications de ces aventures anciennes.

— Oui, parce que, poursuivit-il après une pause, parce que, pour t'embêter, j'ai désiré aller chez cette madame Rhâm-Bâhan et que j'ai rencontré le... le... le marquis, le marquis de...

Ses paupières battaient. Une pesanteur les domina. Il se rendormait d'un souffle inégal, tantôt imperceptible, tantôt ronflant et galopant comme le vent sur un feu de bois. Ses joues se violaçaient. Des râles raclaient sa gorge. La congestion se déclarait. Le docteur Chesnard, lorsqu'il revint, eut une moue mal augurante. Il renouvela l'ordonnance, prescrivit des révulsifs plus violents.

Comme il prenait congé, M. Raindal lui offrit pour le lendemain une consultation avec le docteur Gombauld, son collègue de l'Académie des sciences.

— Mon Dieu, monsieur! fit dédaigneusement le docteur

Chesnard en hochant sa petite tête grisonnante et chauve... Je ne suis qu'un médecin de quartier et je n'ai pas d'ambition... Je vous parlerai donc en toute franchise... Un Gombauld ou pas de Gombauld, cela n'y changera guère... Une embolie est une embolie... Il n'existe pas pour ce cas dix mille thérapeutiques... Il n'en existe qu'une : celle que j'ai indiquée... Néanmoins si une consultation vous séduit, je n'y vois aucun inconvénient...

On fixa le rendez-vous à midi.

Dans la première pièce, sur le canapé de reps vert, on avait confectionné un lit de repos avec un matelas et des couvertures. Toutes les heures, tour à tour, le Galicien ou le maître revenait s'y étendre, après avoir veillé le malade.

M. Raindal n'y dormait point. Quand le regret de sa petite élève cessait de le supplicier, c'étaient les remords qui le torturaient, les scrupules de conscience, le besoin de s'innocenter. Les vacillantes paroles de l'oncle Cyprien sonnaient à ses oreilles, comme répercutées par un écho sans fin : « Tout cela est arrivé parce que j'ai désiré aller chez cette madame Rhâm-Bâhan et que j'ai rencontré le... le... le marquis ! » Raisonnement certes faux ! Conception puérile des rapports entre effets et causes ! Mais la parcelle de vérité qui parfume toute erreur n'en épandait pas moins son vénéneux arome dans l'âme de M. Raindal. Évidemment il n'était pas responsable de l'accident mortel qui avait foudroyé son frère. Informé en temps opportun, il eût même accompli les plus durs sacrifices pour arracher le pauvre homme à l'engrenage de l'agio. Pourtant qui sait si, sans son entremise, sans cet amour funeste dont il était féru, qui sait si l'oncle Cyprien aurait jamais rencontré « le... le... le marquis » ? Qui sait si cet amour, coupable déjà de tant de fautes contre la saine morale et les sentiments dus, n'avait pas, de plus, sa part, infime quoique réelle, dans la calamité présente ?...

M. Raindal en exhalait des soupirs continus. Son corps se mouillait de sueur. Finalement, la fatigue eut raison de l'insomnie. Il ne se réveilla que vers huit heures, pour ouvrir à Thérèse et à madame Raindal. Derrière, saluait la face barbue du jeune Bœrzell.

Mandées par télégramme, ces dames avaient voyagé le

nuit, et leurs coiffures défaites, leurs visages charbonneux, où les larmes séchées traçaient des rayures blanches, exprimaient mieux que leurs voix les angoisses du trajet. M. Raindal les embrassa toutes deux avec une effusion de tendresse insolite; puis il les mena, en pleurant, à la chambre de l'oncle Cyprien.

Il sommeillait toujours de son tumultueux ou léthargique sommeil, la peau plus violette, plus noire, par endroits, que la veille, au début de la crise. Madame Raindal s'agenouilla près du chevet, les mains jointes. On attendit les médecins en commentant le drame. Ils vinrent à midi précis. La consultation dura peu. Le docteur Gombauld approuvait les prescriptions de son confrère. Pour le reste, il refusait de présager : la nature en déciderait.

— Qu'est-ce que je vous disais ! fit à la porte le dédaigneux docteur Chesnard.

Et il promit sa visite pour le soir.

Elle n'eut d'autre résultat que d'accroître les alarmes. Le médecin était parti sans consentir à se prononcer sur l'issue de la nuit.

Une heure après son départ, le délire s'empara de l'oncle Cyprien. Dans les premiers instants, ce ne fut qu'exclamations vagues, plaintes inarticulées. Mais bientôt elles se précisèrent. Elles désignaient des gens, invectivaient des ennemis : tous les immémoriaux ennemis de l'oncle Cyprien, toute la troupe des chéquards, des youpins, des calotins et des rastas! On eût dit qu'ils dansaient autour de sa couchette une ronde satanique avec des rires triomphants. Parfois leurs lourdes semelles devaient défoncer sa poitrine, car il avait des mines de défense ou d'effroi comme sous les fers d'un cheval qui l'aurait écrasé. Pour exorciser ce sabbat, il s'époumonait en injures, prises au vocabulaire de ses auteurs favoris. Son index menaçait, son poing martelait le vide. Puis, soudain, il sembla que la sarabande s'égrenait. Par un hasard de ressouvenir, une image prépondérante effaçait la malice des autres : l'image d'un illustre homme d'État, d'un ministre renommé pour la lutte qu'il soutint contre le Boulangisme. Sa légendaire figure s'érigeait devant le lit, et, sans qu'il se courbât, ses mains, au bout de bras énormes, atteignaient l'oncle Cyprien.

— Oh ! oh !... rugit avec terreur M. Raindal cadet. Voilà le vieux Forban à présent!... Oh ! ces bras !... En a-t-il, des bras !... Veux-tu bien t'en aller, vieux Forban!... Veux-tu bien me lâcher!

L'étreinte imaginaire était plus forte que ses cris. Il porta vainement les deux mains à la gorge. Il suffoquait. Il retomba dans le coma.

Il y demeura toute la soirée, toute la nuit. Dans la pièce voisine, la famille veillait, se relayant auprès du malade avec Schleifmann, Bœrzell et un interne envoyé par le docteur Gombauld. A onze heures, comme ces dames et le Galicien s'étaient assoupis de fatigue sur un fauteuil, sur le canapé, sur une chaise, M. Raindal appela le jeune savant d'un clin d'œil familier.

— Mon cher monsieur Bœrzell, susurra le maître à voix basse, cette après-midi, Thérèse m'a tout appris... Il paraît qu'à Langrune vous vous êtes accordés... J'en suis pour ma part fort heureux... Cependant vous savez le désastre qui nous frappe .. Sans parler de ce pauvre Cyprien, c'est pour nous la ruine complète, et pour Thérèse, ni dot ni espérances d'aucune sorte... Je tenais à vous en avertir formellement, sachant par expérience ce que sont les charges d'un ménage, des enfants à élever, les dépenses...

— Je vous suis fort obligé de votre sincérité, cher maître ! interrompit de même Bœrzell... Seulement, ces tristes événements n'ont pas modifié mes intentions à l'égard de mademoiselle Thérèse...

Il s'arrêtait, toujours soucieux de mesure, de vérité, d'exactitude, et il reprit :

— Je n'irai pas jusqu'à vous dire que ces considérations d'argent me soient indifférentes... Il est, au contraire, certain que pour le bien-être de ma femme, pour l'éducation de nos enfants, une dot, des espérances eussent été un précieux appoint... Mais faute de cet appoint, notre mariage peut aisément se conclure... Je me sens plein d'énergie et la perspective d'un peu plus de travail et d'un peu plus de médiocrité n'est pas pour émouvoir un homme jeune et vigoureux comme moi... Je maintiens donc ma demande, cher maître...

Schleifmann quittait la pièce pour rejoindre l'interne.

M. Raindal et le jeune savant échangèrent une poignée de main affectueuse ; puis, chacun sur sa chaise, le menton à la poitrine, ils s'endormirent progressivement.

Vers l'aube, l'interne les réveilla tous. L'agonie avait commencé. Elle fut longue. L'âme insoumise de l'oncle Cyprien s'insurgeait contre la mort, comme elle s'était rebellée contre la vie. Étouffé par le sang, il voulait respirer, vivre encore : et son bras valide repoussait l'asphyxie d'un geste impératif qui semblait s'indigner.

Enfin le souffle lui manqua. Il soulevait d'un suprême effort sa face violette, ses lèvres torves, et il s'abattit en arrière, vaincu, immobile, délivré.

Madame Raindal s'était précipitée à genoux et priait, en larmes. Schleifmann, accoudé au marbre de la cheminée, la main contre les yeux, psalmodiait à mi-voix des paroles hébraïques. Thérèse sanglotait sur l'épaule de son père.

L'interne ouvrit la fenêtre et rejeta les volets par où glissaient déjà des rayonnements dorés.

Avec la fraîche splendeur de la clarté matinale un hourvari de gazouillements jaillit dans la pièce.

C'étaient les passereaux du Luxembourg qui, sur les branches. sans le savoir, pépiaient joyeusement le dernier adieu à leur vieil ami Cyprien Raindal.

XIX

Le matin des obsèques, Thérèse était dans sa chambre, occupée à trier des papiers trouvés chez l'oncle Cyprien, quand Brigitte frappa.

— C'est une dame, mademoiselle. fit la bonne, madame Chambannes, je crois...

Mademoiselle Raindal fronça ses sourcils veloutés :

— Vous lui avez répondu que monsieur et madame étaient sortis ?...

— Oui, mademoiselle, mais elle dit qu'elle voudrait voir mademoiselle... Elle est dans le salon !...

— C'est bien, j'y vais !... répliqua Thérèse.

Elle jeta, dans la glace, un rapide coup d'œil sur sa toi-

lette, sa coiffure, comme une femme qui marche à une rencontre décisive. Son raide collet de crêpe faisait sa physionomie plus rogue, plus sévère, lui maintenant la tête haute comme le gorgerin d'une armure. Ses minces lèvres, dans les coins, s'arquèrent d'un sourire agressif. Ah! madame Chambannes voulait la voir. Eh bien, soit, elle la verrait, elle l'entendrait même! On allait l'exaucer, cette dame, et au delà de ses vœux, peut-être.

Thérèse ouvrait la porte du salon. Madame Chambannes en robe noire, gants noirs, chapeau noir, se leva lentement. Et ce fut, de part et d'autre, un cérémonieux salut de la nuque, avec des regards qui s'épiaient, se tâtaient déjà dans une quasi prévision de lutte.

Thérèse resta debout sans prier Zozé de s'asseoir. Madame Chambannes murmura d'une voix hésitante :

— J'étais venue dire à M. Raindal tout le chagrin que nous avons eu de son malheur...

— Je vous remercie, madame! fit sèchement Thérèse... Mon père est à la maison mortuaire... Je lui transmettrai vos condoléances, sitôt qu'il rentrera...

Elle se taisait. Madame Chambannes poursuivit plus timidement :

— Nous avons tout appris par un de nos amis communs, le marquis de Meuze... Monsieur votre oncle n'était pas très âgé, n'est-ce pas?...

— Cinquante-deux ans, madame.,.

— C'est jeune! remarqua Zozé, que le regard farouche de Thérèse induisait à exagérer.

Elle se dirigea vers la porte, et, s'arrêtant à mi-chemin :

— Aurez-vous l'obligeance de dire à M. Raindal que je viendrai lui rendre visite demain?

Thérèse, d'un ton glacial, riposta :

— Ne vous donnez pas la peine, madame... Mon père ne recevra pas...

— Pas même les intimes?

— Non, madame... Ses intentions sont formelles... Il n'y aura d'exception pour qui que ce soit...

— Pas même pour moi? insista Zozé avec une feinte douceur de défi.

Ses prunelles langoureuses semblaient sourire, parachever la question : « Moi, vous savez bien, moi, madame Chambannes, moi qui vous l'ai enlevé, votre père, moi qui le tiens, moi qui le mène... »

A cette provocation Thérèse devint toute pâle :

— Pas même pour vous, madame !... fit-elle en se contenant.... Mon père a décidé d'observer strictement son deuil, et j'espère que personne ne tentera de l'en détourner...

— Alors vous l'empêcherez de fréquenter ses amis ?...

Thérèse pétrissait d'une main tremblante le dossier d'un fauteuil :

— Nous ne l'empêchons de rien, madame... Et je m'étonne que ce soit vous qui usiez de ces termes... Depuis six mois pourtant, vous devriez savoir que nos volontés sont peu de choses auprès de celles de mon père...

— Que voulez-vous dire mademoiselle ?... fit Zozé avec ce flegme impertinent qui, dans les discussions, est souvent toute la ressource des mondaines.

— Je veux dire, répliqua Thérèse d'une voix saccadée, je veux dire ou plutôt vous me forcez à dire que, depuis six mois, vous nous avez pris mon père, vous l'avez éloigné de nous, vous l'avez engagé dans une aventure grotesque dont je ne connais ni les détails ni le but, mais dont le souci n'a cessé de nous tourmenter affreusement ma mère et moi...

— Cependant mademois...

— Oh ! je vous en conjure, madame !... interrompit Thérèse avec fermeté... Vous avez réclamé des explications. Permettez-moi de terminer... Oui, vous trouviez tout naturel de nous désunir, d'accaparer ce pauvre homme, de le traîner à votre suite, par gloriole, par je ne sais quelle fantaisie vaniteuse et sans excuse... Aujourd'hui cette catastrophe nous le ramène... Vous trouverez naturel aussi que nous le défendions et que, le voyant sauvé, nous ne voulions pas le reperdre... Est-ce la mort de mon oncle ou d'autres émotions que j'ignore, mais il m'a paru, au retour, bien las, bien vieilli. Lui d'habitude si courageux dans les douleurs, il pleure à tout instant... de grosses crises de larmes soudaines, comme un enfant... Il a besoin de tranquillité, d'une vie réglée et bourgeoise... Il retournera à sa famille, à son travail peu à peu...

Vous, à vos plaisirs que son absence ne diminuera guère, je présume...

Zozé avait imperceptiblement rougi au ton narquois dont Thérèse prononçait cette phrase. Mademoiselle Raindal ajouta, profitant de son trouble :

— Je vous assure, madame, laissez-le nous maintenant!... Ce sera mieux ainsi!... Ce sera loyal et charitable!...

Elles s'examinèrent un moment en silence; et le mépris de leurs regards semblait un reflet réciproque. « Pas à son avantage dans la toilette de deuil, cette mademoiselle Raindal! » songeait madame Chambannes avec une moue haineuse. Et Thérèse, de son côté, en ce charmant visage n'apercevait qu'indices de bassesse ou de niaiserie.

Un glissement de clef dans une serrure leur fit à toutes deux abaisser les paupières.

— Vous m'excusez, madame? dit Thérèse avec un sommaire salut de la tête.

Sans attendre la réplique de la jeune femme elle avait gagné l'antichambre, fermé la porte du salon, et, d'une voix brève, énervée, tandis que M. Raindal déposait sa canne et ses gants :

— Père! murmura-t-elle... madame Chambannes est là...

— Où? où cela? bégayait M. Raindal, dont le front s'était empourpré.

— Dans le salon! continua Thérèse en le fixant âprement. Tu désires la voir?...

— Peuh! ça serait convenable, il me semble... Qu'en penses-tu?...

Il guettait anxieusement dans les yeux de sa fille, la permission, l'approbation.

— Si tu veux, père! proféra moins durement Thérèse.

— Alors bien! conclut le maître sans bouger.

Et, d'un regard involontaire, il suppliait la jeune fille de partir, de ne pas demeurer traîtreusement aux aguets derrière cette porte. Elle comprit sa méfiance. A quoi bon le contrarier, l'inquiéter au cours de cette épreuve, dont l'issue, favorable ou non, serait significative? Et avec un coup d'œil amical :

— A tout à l'heure, fit-elle... Je rentre dans ma chambre...

Il pénétrait dans le salon, puis il en refermait la porte après s'être assuré que le vestibule était bien vide.

— Mon cher maître! murmura tendrement Zozé qui s'avançait au devant de lui.

Et, en même temps, soit par une manœuvre dernière pour n'être pas vaincue, soit par un mouvement de compassion filiale, elle se précipita dans ses bras.

Il ne résista pas. Il la serrait contre sa poitrine, l'embrassant au hasard, sur la joue, sur les cheveux de la nuque, sanglotant, balbutiant, ne sachant plus ce qu'il pleurait, si c'était son frère perdu ou son bonheur détruit.

— Ma chère amie! ma chère amie! bredouillait-il sans se lasser de savourer cette joie inconnue de la tenir entre ses bras.

Elle se dégagea de l'étreinte qu'elle jugeait trop longue; et, après les premières paroles de sympathie, elle questionna posément :

— Est-ce vrai, mon cher maître, ce que vient de me dire mademoiselle Thérèse?...

— Quoi donc? fit M. Raindal qui se tamponnait les yeux.

— Que vous ne voulez plus me revoir, que vous voulez rompre avec nous?...

Le maître ne répondit pas. Il s'écroulait derechef en un accès de sanglots.

— Pourquoi ne voulez-vous pas? insista Zozé, qui s'asseyait auprès de lui sur un tabouret bas.

— Parce que... sanglotait M. Raindal, sans pouvoir finir.

— Parce que quoi? reprit Zozé, l'aidant comme un collégien qui recule devant l'aveu... Parlez-moi franchement... Ne suis-je pas votre amie?...

Il la contemplait avidement de ses yeux luisants où les larmes avivaient un lacis de veinules rouges, et il exhala plutôt qu'il ne dit :

— Parce que mon affection pour vous a pris un tour... un tour fâcheux, un tour, hélas! excessif, j'oserai dire un tour coupable...

Elle essaya de jouer la surprise, malgré le calme de sa figure :

— Comment, cher maître?

— Oui, oui, poursuivit-il plus nettement, comme soulagé du coup... Et vous le savez bien, ma chère amie... Vous le savez depuis le jour de mon départ, là-bas, aux Frettes, vous vous souvenez?...

Il se recueillait en hochant la tête :

— Est-ce triste et ridicule, hein?... A mon âge!... Vieux et décrépit comme je suis!... Bah! ce n'est pas votre faute... je ne vous garde pas rancune... Mais, je vous en prie, ne revenez plus!... Laissez-moi!... Laissez-moi me guérir seul, si je peux!... Ce sera plus charitable!...

Presque les mêmes mots que Thérèse, l'instant d'avant, et presque la même intonation! Madame Chambanes, qui n'était point méchante au fond, se sentit bouleversée par cette similitude.

— Adieu donc, cher maître! soupira-t-elle en offrant sa main à M. Raindal.

— Adieu, ma chère amie! dit le maître dont les traits se crispaient de souffrance.

Il pressait passionnément à ses lèvres la petite main gantée de noir, véritable main de funérailles et d'adieux éternels.

— Adieu, adieu, puisque vous le voulez, répétait madame Chambannes.

— Non, je ne le veux pas! spécifiait M. Raindal... Il faut que je le veuille!...

Elle franchissait la porte, disparaissait dans l'escalier, avec la démarche cadencée que le maître admirait tellement.

— Il le fallait! déclara-t-il tout haut, quand la porte fut close.

Il évoquait en retournant vers sa chambre, des séparations célèbres, des adieux historiques : Tite et Bérénice, le *Dimisit invitus...*, et aussi Louis XIV et Marie Mancini.

Puis, subitement, ses forces le trahirent. Le désespoir refoulé par la littérature lui montait à la gorge en larmes. Il s'affala sur une chaise, le mouchoir aux yeux.

— Je ne la reverrai plus! chuchotait-il dramatiquement... Je ne la reverrai plus jamais... jamais... jamais!...

Il la revit pourtant quelques heures plus tard, au cimetière Montparnasse, tandis qu'un délégué de l'*Association des Athées* prononçait, devant la tombe béante, l'éloge de l'oncle Cyprien.

Il y avait peu de monde, à cause de la saison, peu de femmes surtout. Elles étaient en noir, mais les noirs atours de Zozé semblaient parmi les leurs un costume de reine. Sa

grâce, son élégance triomphaient encore dans le deuil et son fin petit visage, plus pâle que de coutume près de l'étoffe sombre, avait une gentille gravité dont le maître eût souri s'il n'eût pas tant pleuré.

Successivement ses regards mornes oscillaient de Zozé à la tombe, de la tombe à Zozé, et ses larmes coulaient confusément pour toutes deux.

Le délégué, en finissant, avait déposé sur le marbre une vaste couronne d'immortelles rouges.

La famille se rangea, avec Schleifmann, dans une petite allée proche; et les condoléances défilèrent. M. Raindal, sans voir, serrait la main de chacun, celle des indifférents comme celles de Zozé, de Chambannes, du marquis, de Gérald même et de l'abbé Touronde un peu décontenancé parmi tous ces libres penseurs. Personne ne passait plus. On regagna la sortie.

Schleifmann s'attardait en arrière, rôdant autour de la tombe de son ami Cyprien. Une fois à l'abri des curieux, il glissa deux pièces de vingt sous dans la main d'un des fossoyeurs. Puis, selon le rit israélite, grattant le sol d'un jardinet voisin, il lança par trois fois à travers le sépulcre, une poignée de terre et de gravier. Les cailloux résonnèrent sur le bois de la bière. Le Galicien, en réponse, modulait un verset hébreu.

Ses yeux s'étaient levés au ciel et, maintenant, leur fervent regard semblait vouloir percer le mystère des nues, jusqu'à l'inaccessible région des destinées. Il ne maudissait pas. Il interrogeait seulement.

Pourquoi le Seigneur tolérait-il des ruines aussi iniques? Dans quels formidables desseins associait-il son peuple à l'accomplissement de tels méfaits? Quand donc susciterait-il en son temple, parmi ses prêtres, quelqu'un, une voix libre et hardie, pour rappeler aux Juifs, aux plus altiers comme aux plus humbles, le solennel dépôt de pureté et de justice qu'ils reçurent jadis au pied du Sinaï?...

Nul signe ne répondait à ces questions muettes. Les nuages poursuivaient leur paisible promenade sur le fond bleu du ciel.

Schleifmann s'achemina vers la sortie à pas traînards; et, dans le floconnement crêpu de sa barbe grise, ses lèvres inconsciemment marmonnaient : « Cyprien!... Pauvre Cyprien!... » Il se remémorait les bonnes heures passées

chez Klapproth, l'édification progressive de la vieille théorie des Deux Rives... Une théorie bien incertaine, bien contestable, si l'on voulait, — qui recélait cependant sa faible part de vérité! Puis, comme il la disait vaillamment, cet infortuné Cyprien, avec quelle gaieté, quelle fougue, quelle conviction; avec une sorte de pressentiment peut-être! A présent, hélas, plus de Cyprien! Désormais, Schleifmann, mon garçon, tu seras dans la vie un misérable solitaire, livré à ses bouquins, à sa mansarde déserte, à sa brasserie sans ami! Les yeux du Galicien s'emplissaient de grosses larmes.

Mais, comme il atteignait à la grille du cimetière, il s'arrêta court et demeura planté gravement sur le seuil.

Dehors, devant la porte, deux voitures se faisaient face, contre le trottoir. Dans la première, un coupé de maître attelé sobrement, Zozé, Chambannes et Gérald s'installaient tous les trois; dans l'autre, un noir carrosse des pompes funèbres, le jeune Bœrzell grimpait auprès de la famille Raindal.

Les deux cochers touchèrent simultanément. Les deux voitures tournèrent en sens inverse, l'une regagnant les élégances de la rive droite, l'autre s'enfonçant de nouveau dans les quartiers studieux de la rive gauche.

Schleifmann les suivait de l'œil alternativement. Ah! si le brave Cyprien eût été là pour voir!...

Peu à peu, les voitures diminuèrent aux deux extrémités du boulevard. A peine si l'on distinguait leurs silhouettes fuyantes, celle-ci massive et sans reflet comme un bloc de crêpe noir, celle-là pimpante et légère sous l'étincelle de son vernis neuf.

Schleifmann eut un mélancolique sourire d'orgueil.

FERNAND VANDEREM

« MESSIDOR »

Voici que, pour la troisième fois, M. Alfred Bruneau présente au public parisien une œuvre lyrique composée avec la collaboration de M. Émile Zola, et l'on ne saurait méconnaître que cette triple tentative soit une triple manifestation d'un haut intérêt. Quelques réserves que l'on ait pu faire et quelques discussions qu'aient provoquées les tendances des deux auteurs, il n'en reste pas moins assuré qu'en s'efforçant d'imprimer au drame musical une direction nouvelle, ils ont produit des œuvres vivantes, sincères, où se révèle clairement l'effort d'une volonté ferme et très consciente du but qu'elle s'est proposé d'atteindre. Et de tels exemples sont toujours salutaires et profitables au progrès de l'art.

Ces tendances, on les connaît : M. Bruneau les a définies en mainte occasion, et M. Zola lui-même n'a pas dédaigné de dire son mot sur la réforme du drame musical telle qu'il l'envisage. Il s'agit de représenter, dans une action commentée par la musique, la vie, la vie elle-même, avec ses doutes, ses joies, et ses désirs trop souvent déçus ; il s'agit de faire entendre « le cri humain », et parfois de « mêler la voix mystérieuse et puissante de la nature au cri de passion et d'espérance que jette toute âme humaine ». Et, bien que ce programme n'eût peut-être pas été nettement formulé au temps où les

auteurs donnèrent leur première œuvre, *le Rêve*, il s'en fallut de peu, cependant, qu'il se trouvât réalisé du premier coup.

Le poème était des plus charmants et des plus émouvants entre tous ceux qui furent jamais écrits pour la scène lyrique française, et la musique en exprimait de la façon la plus heureuse les divers épisodes, tour à tour familiers, pathétiques, pittoresques, avec un peu de mysticisme qui se mêlait ingénieusement aux réalités de l'action. Certains détails extérieurs, notamment, étaient représentés par la musique avec une force d'évocation remarquable : c'était, tour à tour, une bribe de chanson populaire intercalée dans une scène de printemps, un cantique religieux chanté dans une procession qui passait au loin, la mélopée sonore du *Laudate Dominum* s'unissant aux accents d'une plus profane allégresse et s'élevant en un hymne de reconnaissance et d'amour : et tout cela donnait une exquise impression de réalité, de vie, de « chose vue ».

Quelques imperfections de forme, un peu d'indécision encore dans la langue musicale, et peut-être un certain excès de parti pris, ont malheureusement empêché le public d'apprécier à sa juste valeur cette œuvre jeune et vibrante, pour laquelle, même après *Messidor*, je garde une secrète préférence parmi l'ensemble des opéras que la collaboration de MM. Zola et Bruneau a produits jusqu'à ce jour.

L'Attaque du Moulin marqua un évident progrès de style, un perfectionnement de la langue musicale. A la vérité, ce que le compositeur avait gagné là, il le perdit d'autre part : l'expression dramatique apparut moins intense que dans la première œuvre. Mais, en somme, il n'y avait là qu'une évolution toute naturelle : *le Rêve* et *l'Attaque du Moulin* représentaient, considérés dans leur ensemble, une somme de qualités distinctes, qui, enfin réunies, ne pouvaient manquer d'aboutir à une œuvre vraiment significative.

Et *Messidor*, en effet, vient de nous montrer que la leçon de l'expérience a profité au compositeur. La musique est d'une touche plus large, les lignes ont plus d'ampleur ; les formes, malgré un certain éparpillement dont le système particulier des auteurs est peut-être la cause, se sont perfectionnées, affinées, enrichies. Si, dans quelques développements musicaux, il semble que le compositeur éprouve une

certaine gêne, si parfois son essor s'arrête brusquement, alors qu'on le voudrait voir s'élever encore et planer en liberté, c'est sans doute qu'il l'a voulu lui-même. Il s'est créé de nombreuses difficultés en renonçant, par principe, à tant de ressources, dont l'emploi nous semble très légitime, mais que sa conception du drame lyrique lui interdisait d'employer ; dans son parti pris d'innovation, il s'est privé d'éléments nombreux et nécessaires, pour l'unique raison que d'autres s'en étaient précédemment servis : préoccupation fort honorable, à coup sûr, mais d'un scrupule excessif. Car ce n'est pas tout de dire : « Il ne faut plus faire cela » ; il faut encore trouver ce qu'il convient de mettre à la place : or, plusieurs de nos modernes novateurs ont dû s'apercevoir qu'il n'est pas toujours aisé de créer un art de toutes pièces, et que, malgré leurs impatiences, il est parfois imprudent de vouloir précipiter une évolution dont l'accomplissement exige un bien plus long espace ; — d'autant que les combinaisons des formes ne sont pas variables à l'infini.

Quant à ce qui est véritablement l'âme, la vie intérieure du drame, c'est-à-dire l'expression des sentiments dont le choc même constitue l'action dramatique, elle est toujours traduite par la musique avec une recherche extrêmement consciencieuse, une rare justesse, et parfois une remarquable intensité d'accent.

Le malheur est que l'action même de *Messidor* dénote une conception singulièrement bizarre. Ce n'est plus là ce drame si clair, si vivant, si logique, si vraisemblable que nous avions admiré dans *le Rêve*, où les personnages et les événements mis en scène donnaient l'illusion d'une réalité si parfaite. Ici, le drame est humain, soit ; mais, — pour emprunter aux auteurs une de leurs expressions favorites, — il est d'une « si large humanité » que nul sentiment particulier n'y trouve place, et qu'il procède uniquement par idées générales, dont chacun des personnages est purement et simplement la représentation. Ce ne sont pas des types vivants, mais des abstractions, des symboles. L'un, Guillaume, le bon laboureur, c'est le Travail humain, fécondant la terre ; l'autre, Mathias, le mauvais ouvrier, c'est l'Anarchie, ou quelque chose de ce genre ; le Berger, c'est la Contemplation, l'Amour de la Nature ; Véronique, la Superstition résignée. Maître Gaspard

n'est pas un patron, mais « le Patron » : sa fille Hélène est la Fiancée, la Femme, destinée à s'unir au Travail, et à devenir — elle-même le déclare — la Mère féconde... Enfin, dernier personnage, muet, mais dansant, et dont le rôle domine l'action tout entière : l'Or.

M. Zola nous dit : « Le symbole, ici, est d'une telle clarté. que les enfants le comprendront. » Cela est fort exact, et jamais nous n'aurions osé si clairement faire entendre que cette conception est enfantine. Et d'abord, à quoi bon cette préoccupation intempestive de clarté dans le symbole? Est-ce que le symbole, de même que les oracles, ne gagne pas énormément à être recouvert de quelque vague obscurité? « Voulez-vous pas qu'une femme admire ce qu'elle comprend? » disait un personnage de comédie. Et de même : voulez-vous pas que nous attachions le moindre prix à un symbole, si nous l'entendons sans effort? Mieux vaudrait, assurément, nous représenter des réalités concrètes, nous donner l'illusion de la vie réelle, qu'une action — fort morale à coup sûr, puisqu'au dénouement les bons sont récompensés et les méchants punis — mais sans intérêt, comme celle où évoluent les personnages pseudo-symboliques de M. Zola.

En revanche, le poème a fourni à la musique un cadre favorable par la division ingénieuse, bien qu'un peu artificielle, du poème en quatre parties correspondant aux quatre saisons. Ce n'est pas que l'idée soit très neuve, et l'on sait que les poètes et les musiciens n'ont pas attendu jusqu'aujourd'hui pour célébrer le charme de la Nature aux diverses époques de l'année. Le printemps, surtout, a provoqué des expansions lyriques si nombreuses qu'on se demande comment il est possible de trouver encore du nouveau sur un sujet si rebattu! Que n'a-t-on chanté à sa louange, depuis les poètes latins, ou les trouvères du moyen âge, adressant, sur de graves mélopées, leur naïve invocation « à la douçor du tens qui raverdoie », jusqu'à la *Symphonie pastorale*, de Beethoven, qui exprime si délicieusement les sensations de l'homme à l'aspect de la campagne fleurie, et jusqu'aux merveilles de l'Enchantement du vendredi saint, dans *Parsifal*? Il faut croire, cependant, qu'il y a là une source d'inspiration inépuisable, car le quatrième acte de *Messidor*, celui-là même qui

a valu son titre à la pièce, est, dans sa tonalité générale, d'une poésie pénétrante et d'un charme exquis.

L'action se déroule dans un des plus charmants décors que nous ayons jamais vus au théâtre, — et les peintres qui l'ont brossé méritent véritablement d'être cités comme de dignes collaborateurs du poète et du musicien : MM. Jambon et Bailly. — Dans une grande plaine, coupée par un ruisseau que traverse un pont rustique, et fermée à l'horizon par un coteau qui s'élève en lentes ondulations, les blés, en abondance, jaunissent sous le clair soleil de juin. Une symphonie, dont les thèmes expriment un sentiment intime, presque religieux, d'allégresse et d'adoration de la Nature, accompagne d'abord les paroles du Berger et du Laboureur. « Dans le ciel tendre, chante ce dernier, le soleil est comme une caresse de flamme, et la terre a frémi, réveillée de son long sommeil de l'hiver, toute gonflée de germes... La vie a éclaté de partout, l'air s'est empli d'haleines vivantes, le blé pousse tel qu'un peuple innombrable, roulant à l'infini la houle de ses tiges vertes. » — On peut juger, par cette citation, que les paysans de *Messidor* sont tout différents de ceux qui peuplaient *la Terre* et *Germinal*. — Puis l'action se déroule et se dénoue, coupée d'incidents divers ; des chants, d'une forme simple et mélodique, sinon d'une inspiration très abondante, se mêlent à la symphonie des violons qui va, sans jamais s'interrompre, s'enroulant au travers des divers épisodes, montant en un chant continu, aux vagues contours, formant une atmosphère harmonieuse et pénétrante. A la fin, tandis que les chœurs expriment l'allégresse générale par des chants, qu'on eût aimé plus développés, une litanie se fait entendre au loin : c'est la procession qui passe à travers les blés. Le cortège s'avance ; la mélopée liturgique, se rapprochant peu à peu, s'unit à l'ensemble vocal chanté à l'avant-scène, et le prêtre, « d'un geste large, qui emplit l'horizon », bénit les moissons, tandis que l'orchestre, reprenant la formule finale de la psalmodie, s'élève une dernière fois en des accords vibrants et solennels. Cela est très beau, d'une noble et pure inspiration.

Un malencontreux ballet, interrompant l'action juste au milieu, s'y rattachait par des liens assez fragiles pour qu'on ait pu les rompre sans dommage : il avait, sur la scène, jus-

qu'à la répétition générale, il a conservé, dans le libretto et dans la partition, sa place au troisième acte; on l'a reporté au commencement du spectacle, en manière de prologue. Pas plus ici que là son symbolisme n'a été goûté. Dans ce même troisième acte, une immense machine tournante fait, sur le théâtre, un tel bruit qu'il empêche à moitié d'entendre les voix et l'orchestre; et ce réalisme, il faut bien le dire, n'a pas été favorable au musicien. M. Bruneau a été plus heureux dans les actes précédents. L'exposition est faite avec netteté; les personnages y sont caractérisés par des traits fermes et justes. L'un surtout, la vieille mère Véronique, symbole de la misère croyante et résignée, a des accents de plainte vraiment partis du cœur, et sa légende de la Caverne d'or, où la Vierge Marie et l'Enfant Jésus sont assis, distribuant la richesse aux hommes, est un morceau d'une forme très mélodique, où l'on retrouve ce qu'il y avait de plus charmant dans l'inspiration du *Rêve*, avec quelque lointaine influence du compositeur qui fut le maître de M. Bruneau, l'auteur de *Marie-Madeleine*.

La partie amoureuse est moins heureusement traitée. Mais le second acte a plusieurs autres pages qu'il faut retenir. C'est d'abord un prélude aux teintes grises et sombres, caractérisant la poésie triste de l'automne; puis le tableau de la réunion populaire au milieu de la forêt, largement tracé par le musicien, avec le souci apparent de s'attacher à l'exactitude rigoureuse du mouvement scénique, sans céder à la tentation d'écrire — comme n'eût pas manqué de faire un compositeur d'autrefois — un morceau qui, en absorbant l'attention du spectateur, l'eût distrait de la véritable action. L'acte a pour conclusion magnifique un chant du laboureur, lançant la semence « à grands gestes », en jetant, sur un rythme franc, large et ample comme une mélodie populaire, une mélopée d'une envolée superbe.

Donc, l'œuvre musicale est des plus louables et des plus intéressantes. Si nous nous en tenons aux seules formes, nous constatons, d'ailleurs, qu'elle n'a absolument rien de révolutionnaire. Les hardiesses harmoniques, frisant parfois l'incorrection, que l'on avait pu relever dans *le Rêve*, ont presque entièrement disparu dans l'œuvre nouvelle (on en retrouve

des restes seulement dans le ballet); le développement symphonique, sans pouvoir être comparé à celui des anciens maîtres classiques, qui n'avaient point appliqué la symphonie au drame, est exécuté d'une façon parfaitement conforme au système wagnérien, quoique avec plus de timidité. Enfin, nous avons assez souvent entendu des musiques aux formes plus indécises, aux harmonies plus recherchées, à la polyphonie plus complexe, pour n'être effarouchés d'aucune manière par celle de *Messidor*, presque toujours simple, claire et logiquement présentée.

Tout serait donc pour le mieux, si la musique pouvait être séparée du drame, et si les auteurs, non contents de nous offrir une œuvre d'art, n'avaient eu la prétention de faire une œuvre de combat. Car, en écrivant *Messidor*, MM. Zola et Bruneau ont eu la pensée de formuler une doctrine nouvelle.

Si cette doctrine était simplement celle qui tend à établir l'union intime de la musique et du drame, il n'y aurait pas lieu de nous y arrêter longuement : il y a beau temps que ce principe est admis sans conteste; et lorsque Gluck a dit qu'il fallait « réduire la musique à sa véritable fonction, celle de seconder la poésie pour fortifier l'expression des sentiments et l'intérêt des situations », il a tout simplement exprimé, sous une autre forme, la même vérité que M. Bruneau proclamant la nécessité de faire entendre le cri humain.

Mais c'est dans l'application de ce principe que s'aperçoit le but particulier des auteurs : ils veulent substituer à tout autre le drame tiré de la vie moderne. — Et je n'y verrais point d'obstacle, si le drame était bon. Mais la première condition que doit remplir un principe esthétique, c'est d'être réalisé : les paroles qu'on vient de lire, empruntées à la préface d'*Alceste*, auraient été oubliées à jamais, si *Alceste* n'était venue les confirmer elle-même par une éclatante démonstration.

Hélas! tel n'est point le cas pour *Messidor*. J'ai dit tout à l'heure, en quelques mots très discrets, le caractère général du poème, et cela suffisait assurément pour montrer que les auteurs n'avaient pas atteint leur but. Rien ne donne moins la sensation de la vie réelle que ce drame tout d'imagination, et les détails extérieurs y sont aussi conventionnels qu'en

l'idée dominante. N'insistons pas, et bornons-nous à dire qu'à mettre en musique un poème aussi éloigné de son idéal, M. Alfred Bruneau a dû bien souffrir !

Donc, le principe n'a pas triomphé. Mais, suivant la coutume des écoles, il ne suffisait pas d'affirmer ce que devait être l'art nouveau : il fallait dire aussi ce que, désormais, il serait interdit de faire. Et l'un des premiers articles de cette proscription, c'était qu'on n'eût plus jamais recours à la source poétique la plus riche, la plus abondante, la plus inépuisable, celle à qui l'art musical du XIXe siècle a puisé toutes ses forces et doit sa nouvelle vie : la légende, le mythe.

Voilà une étrange idée, de vouloir interdire le mythe au nom du cœur humain ! Ainsi, Orphée, Œdipe, Prométhée, Phèdre, Tristan, le Roi Lear, voilà des sujets auxquels la douleur humaine serait étrangère? Tous les drames musicaux de Wagner, à l'exception des seuls *Maîtres chanteurs*, ont été composés sur des données légendaires : est-ce que, par hasard on jugerait aujourd'hui que le cri humain n'y est point assez vibrant? Mais, si Wagner a tellement puisé à cette source, apparemment il avait quelques raisons pour cela ; et ces raisons, telles qu'il les a exposées dans sa *Lettre sur la musique*, préface de la traduction française de ses *Quatre poèmes d'opéra*, se trouvent précisément les mêmes qu'invoquent aujourd'hui, pour préférer le drame moderne, MM. Bruneau et Zola :

« Le mythe est la matière idéale du poète. C'est le poème primitif et anonyme du peuple, et nous le trouvons à toutes les époques repris, remanié sans cesse à nouveau par les grands poètes des périodes cultivées. Dans le mythe, en effet, les relations humaines dépouillent presque complètement leur forme conventionnelle et intelligible seulement à la raison abstraite ; *elles montrent ce que* LA VIE *a de* VRAIMENT HUMAIN, *d'éternellement compréhensible*... »

Ainsi donc, les sujets légendaires ont pour principal avantage d'exprimer directement les états de l'âme humaine, en faisant abstraction des mille circonstances extérieures et indifférentes de la vie banale, lesquelles n'ont rien à démêler avec la musique, art d'émotion, d'expression, de pensée, d'imagination et de rêve.

Et d'ailleurs, à quel résultat ont abouti les tentatives faites

jusqu'ici pour mettre la musique d'accord avec la vie moderne? Pas une n'a pu aller jusqu'à une réalisation scénique franche et complète. Les costumes que portent les acteurs de *Messidor* sont à la mode encore aujourd'hui, nous dit-on, parmi les habitants d'une vallée reculée de l'Ariège, le pays de Bethmale? Je n'en crois absolument rien, et serais particulièrement curieux qu'on me montrât aujourd'hui en France, n'importe où, des filles de patrons habillées comme « la demoiselle de l'usine » dont parle en son lyrique poème M. Zola. En tout cas, il a fallu s'en aller dans un canton lointain pour trouver un costume de paysans qui eût conservé quelque pittoresque ; et cette préoccupation n'était pas celle de M. Émile Zola lorsqu'il se bornait à écrire des romans : il plaçait tout bonnement ses personnages de *la Terre* en Beauce, ceux de *Germinal* dans le Nord, et la plupart des autres à Paris. *L'Attaque du moulin* était tirée d'une nouvelle dont l'action se déroule pendant la guerre de 1870 : à l'Opéra-Comique, il a fallu vieillir d'un siècle cet épisode de la vie moderne, et le reporter à 1792. *Le Rêve* n'a pu être admis que dans un milieu particulier, à l'ombre d'une cathédrale gothique et sous le toit d'une maison du xve siècle, où les habitants avaient contracté des habitudes et des allures d'un autre âge. Récemment, un autre musicien a tenté de transformer *la Femme de Claude* en drame lyrique ; mais il a dû, pour son adaptation, faire du savant contemporain créé par Dumas fils un général de la Révolution. Et ce même Dumas n'a-t-il pas, il y a longtemps déjà, fourni le sujet d'un opéra avec un drame parfaitement moderne, et lui-même tiré d'un roman? *La Traviata* n'est autre chose que *la Dame aux camélias*, et le maître Verdi n'avait pas attendu si longtemps pour prendre son bien où il le trouvait, ne se préoccupant d'ailleurs en aucune manière du costume sous lequel on chanterait sa musique, costume qui fut tout de fantaisie.

Les lettrés du xviie siècle, contemporains des origines de l'opéra, s'étonnaient d'un spectacle où « l'on parle en chantant et l'on chante en parlant ». Depuis ce temps, nous avons fait des progrès, et nous écoutons sans surprise Orphée clamer sa plainte aux échos du bois sacré, la paysanne du *Freischütz* confier son rêve aux arbres de la forêt, Tristan et

Yseult unir leurs voix en un sublime hymne d'amour. Mais nous ne sommes pas encore habitués, et je pense que nous ne le serons jamais, et je ne crois pas que cela soit désirable, à entendre des gens parfaitement semblables à ceux que nous coudoyons dans les rues, nous moduler, de leurs voix les plus harmonieuses : « Nicole, apportez-moi mes pantoufles et me donnez mon bonnet de nuit », — car la prose de M. Jourdain ne le cède en rien à celle de *Messidor*.

Ici se pose une question toute d'actualité : la musique a-t-elle besoin du vers, ou peut-elle être chantée sur de simple prose, rythmée ou non? Et j'emprunte encore la réponse à Wagner, à la même page où nous l'avons vu définir le rôle du mythe dans le drame musical :

« L'arrangement rythmique et *l'ornement déjà presque musical de la rime* sont, pour le poète, des moyens d'assurer au vers, à la phrase, une puissance qui captive comme par un charme et gouverne à son gré le sentiment. Essentielle au poète, cette tendance le conduit jusqu'à la limite de son art, *limite qui touche immédiatement la musique ;* et par conséquent l'œuvre la plus complète du poète devrait être celle qui, dans son dernier achèvement, serait une parfaite musique. »

Ainsi la poésie, rythmée et rimée, est l'intermédiaire naturel entre la musique et le langage parlé. Et comment la musique pourrait-elle s'associer avec ce langage, si éloigné d'elle, quand une attraction si naturelle l'unit, la confond presque avec le vers? Au reste, il me semble que les raisonnements sont inutiles en une telle matière, et qu'il est de certaines lois résultant de la pure et simple observation des choses. Et parmi ces lois, il en est une qui nous apparaît comme n'admettant presque point d'exceptions : dans tous les temps et dans tous les pays, la musique a toujours été associée au vers. Question d'habitude, soit ; mais habitude devenue nécessité. Il ne s'agit pas seulement ici d'une habitude contractée dès l'enfance : dix siècles d'atavisme s'ajoutent encore pour nous l'imposer comme naturelle, indispensable. Déjà, dans une tentative, précédente, moins radicale, et qui s'était arrêtée à la suppression de la rime, conservant aux paroles chantées le rythme et la cadence du vers, les oreilles sensibles avaient été choquées par des couplets comme celui-ci,

dont une mélodie nettement dessinée mettait les paroles en relief :

C'est Thaïs, l'idole fragile,
Qui vient pour la dernière fois
S'asseoir à la table fleurie.
Demain je ne serai pour toi plus rien qu'un nom.

La vague assonance des deux vers féminins est peut-être, à la rigueur, satisfaisante pour des oreilles habituées aux vers d'opéra : mais la surprise éprouvée à la fin de l'alexandrin, où l'on attend une rime au mot « fois », est véritablement choquante. Et qu'est-ce donc si la gageure est tenue, à présent, de faire chanter sur les modulations les plus suaves des des phrases comme celles-ci :

« — Vois-tu, cette eau est précieuse, par ces temps de sécheresse... Nous n'en perdons pas une goutte, pas plus qu'on ne jette ses sous par les fenêtres.

» — Un jour que vous passerez devant l'usine, entrez donc, pour que je vous rende ce verre d'eau...

» — Voici ta part, cousin Mathias. Mange à ta faim. et sers-toi à la cruche. »

L'hiatus chanté, surtout, est. chose abominable, à mon sens ; de même que Grétry, à l'audition d'un sombre opéra ossianique, offrait un louis pour entendre une chanterelle. de même ici je donnerais beaucoup pour un simple *z* : « Sers-toi-z-à la cruche ! »

Peut-être quelques-uns me jugeront-ils bien arriéré. Je pense tout simplement qu'il serait inutile et dangereux d'encourager des chimères par une approbation complaisante : je tiens pour assuré qu'il est des conditions nécessaires en dehors desquelles aucune œuvre ne saurait être vivace, durable et vraiment belle. Et je souhaite ardemment que, dans sa prochaine œuvre, le maître musicien qu'est M. Alfred Bruneau, mieux résigné à ces conditions éternelles de l'art, retrouve toutes ses qualités natives, et nous donne l'œuvre définitive que nous sommes en droit de lui réclamer.

JULIEN TIERSOT.

L'Administrateur-Gérant : ÉMILE NORBERG.

LA MACÉDOINE

Octobre 1896.

Uskub est la première grande ville de Macédoine que l'on trouve sur le Vardar, en venant de Serbie. Dans un coin de la plaine boueuse, au-devant des hautes montagnes qui l'encerclent, une butte isolée, aux flancs abrupts, semble taillée de main d'homme pour supporter une forteresse. C'est bien la *Guette* qu'annonçait le vieux nom grec de *Skopia*, la guette surveillant le double passage vers Prichtina et vers Belgrade.

Les murs décrénelés et les tours démolies des Byzantins et du roi Douchan la couronnent encore, et, par cette claire nuit d'automne, sur la ville obscure qui dort dans les buées du fleuve, sur les terrasses de ses méchantes huttes, sur les dômes de ses mosquées, sur les cimetières qui pointent jusqu'à l'horizon leurs stèles mal plantées, sur la campagne éteinte, planent les fanfares des *topdjis* (artilleurs) qui, ce soir, là-haut, font accueil aux recrues : *Padischaï tchok yaya, Longues années au Padischa !* le hurlement se traîne, trois fois répété, puis les fanfares reprennent dans la nuit, et les chiens,

qui errent aux cimetières, accompagnent de leurs abois cette musique enragée.

Les recrues de Macédoine sont arrivées ce soir. Pour les événements graves, que l'on redoute aux premiers beaux jours du printemps, on a levé tout ce qui s'est laissé prendre. Dans le petit jardin de l'hôtel, où nous sommes assis, les chrétiens grecs et slaves racontent à voix basse de singulières histoires sur ces enrôlements : les Albanais, que l'on voulait emmener à Salonique, ont refusé de descendre plus loin que Prizrend ; les Turcs de Yénidgé-Vardar refusent, par contre, de monter en Albanie. Tout ceci se chuchote à voix basse, sous les arbres, autour des petites lanternes qui éclairent à peine les groupes des buveurs, dans l'ombre qu'étoilent seulement les bouts des cigarettes. Ce jardin enténébré est rempli d'un silence inquiet : cent ou cent cinquante hommes y échangent leurs prévisions et leurs craintes, et, par instants, on entendrait un souffle ; à chaque mot, chacun regarde autour de soi si quelque mouchard ne s'est pas glissé par derrière, à pas de loup. Mais voici un grand tumulte de cannes, et de souliers criant sur le sable, et de voix parlant haut : MM. les consuls européens demandent à voir les deux Français ; derrière leurs cawas, qui mènent grand bruit, les consuls entrent en maîtres. Ils sont venus s'asseoir à notre table et, les cafés servis, ils gardent d'abord le silence. Puis l'un me prend à part : c'est le consul de Serbie, auquel son gouvernement m'a chaudement recommandé.

— Je sais par mon mouchard, me dit-il, qu'aujourd'hui le conseil de police s'est occupé de vous. Depuis cinq jours que vous êtes ici, on vous a vu en compagnie des prêtres grecs, des professeurs bulgares, des agents valaques et de moi-même. On vous soupçonnait déjà d'intrigues avec toutes les propagandes. Mais ce qui a le plus excité la défiance, c'est votre visite de ce matin au gouverneur turc, au *vali*. Le vali, vous le savez, est ici en disgrâce, presque en exil, à cause, dit-on, de ses opinions jeunes-turques, et la police de son gouvernement est surtout faite contre lui. Une question, bien innocente pourtant, qu'il vous a posée sur le meurtre du président Carnot, a mis tous les mouchards en campagne. On a demandé des ordres à Constantinople, et l'ordre est

venu de fouiller vos bagages, quand vous prendrez demain le train de Salonique. J'ai voulu vous prévenir, à cause des papiers et des cartes que vous devez avoir.

J'ai remercié le consul de Serbie, et nous sommes revenus auprès de ses collègues. Mais déjà le consul de Russie, s'étant levé, m'entraînait dans l'ombre : en l'absence de consul français, c'est lui qui nous protège.

— Mon mouchard, me dit-il, est venu m'annoncer que, demain, l'on fouillerait vos bagages. Prenez vos précautions. Je serai là et je tâcherai d'intervenir ; mais on est très soupçonneux à votre égard, et l'on espère trouver dans vos valises des preuves contre les chefs des propagandes. Je ne sais pas si nous aurons le dernier mot.

Le consul d'Autriche, qui est un archéologue et qui estime en moi l'ancien membre de l'École d'Athènes, le consul d'Autriche me renouvelle le même avis, en ajoutant :

— Surtout, ne cédez pas : on n'a pas le droit de fouiller vos bagages ; ne laissez pas créer un précédent dont nous-mêmes, ensuite, nous pâtirions. Je serai à la gare pour vous défendre au besoin.

Le lendemain, comme nous arrivons au train d'une heure quarante, la police se précipite, nous arrache nos valises des mains et demande les clefs. Mais, derrière leurs trois cawas armés, — trois grands Albanais qui brandissent d'énormes cannes, — arrivent les trois consuls. A la première nouvelle des violences turques, ils se concertent et ordonnent à la Turquie de lâcher sa proie. La Turquie se retire, en bon ordre, et enferme nos valises dans un bureau de la gare. Le consul de Russie va réclamer notre bien. On lui montre le télégramme de Constantinople : l'ordre de visiter les bagages des étrangers est formel. Mais le consul d'Autriche déclare que l'ordre, n'ayant pas été notifié aux puissances, ne saurait être applicable à leurs nationaux, et la Serbie appuie l'Autriche. L'ordre, répond la police, vient d'être porté officiellement aux consulats. L'Autrichien tire sa montre : il est une heure et demie ; les consulats sont officiellement fermés de midi à deux heures ; l'ordre n'est donc pas notifié et ne le sera que dans une demi-heure ; le train partant à une heure quarante, nos bagages sont exempts de visite.

Pour la troisième fois, le consul de Russie retourne à la police, qui reconnaît le bien fondé des représentations autrichiennes: c'est bien: on retardera le départ du train jusqu'à deux heures dix, et l'on aura le droit de nous fouiller.

Mais l'Autrichien, irrité par tant de résistance, propose à ses collègues une action effective. Devant le nombreux auditoire qui nous entoure, les autres consuls ne veulent pas laisser à l'Autriche la popularité d'une aussi belle action. Cannes hautes, les trois grands diables d'Albanais s'avancent. Leurs trois cannes abaissées écartent les obstacles. D'un coup d'épaule la porte cède. Le cawas de Russie reparaît chargé de nos valises. Les cannes des deux autres lui ouvrent un chemin jusqu'au wagon où l'on nous installe. Le chef du train est déclaré responsable de notre sécurité. Les consuls nous donnent le droit de défendre nos valises, même par la force et le revolver. Ils notifient, d'autre part, à la police que personne n'aura le droit de pénétrer dans notre compartiment. Le train s'ébranle, et les consuls s'en vont chiffrer un télégramme à leur collègue français de Salonique, pour le prévenir de notre arrivée et lui dire d'envoyer ses cawas à notre rencontre...



L'année 1890, qui ouvrit en Turquie d'Asie la crise arménienne, fut aussi une date marquante pour les autres provinces de l'Empire ottoman. Jusqu'en 1890, sous le gouvernement de la Porte et des grands vizirs Saïd et Kiamil pachas, l'Empire avait eu dix ou douze années de calme et de bien-être relatifs. Un semblant d'équilibre s'était établi au profit du pouvoir turc. Une apparence de cohésion avait groupé autour du Sultan les ambitions rivales des nationalités musulmanes et chrétiennes. Le mot de loyalisme pouvait être prononcé, en parlant des Arméniens d'Asie, des Valaques de Macédoine ou même des Grecs des Iles. Ce n'est pas que le présent leur apportât pleine satisfaction. Mais, à tous, le joug du Turc semblait encore préférable à telle servitude, ou même à telle libération, que les puissances voisines ou lointaines leur pouvaient offrir. La Macédoine en particulier, par ses musulmans dévoués

au Khalife, par ses Albanais dévoués à la personne du Sultan, par ses Valaques dévoués à la Porte, par ses Grecs effrayés des appétits bulgares, par ses Bulgares irrités des prétentions grecques, la Macédoine entière semblait résignée, attachée à l'état de choses actuel et hostile à tout changement qui eût violenté les intérêts ou les espoirs des individus et des communautés. On sentait et l'on disait que, dans ce chaos de propagandes, de nationalités, d'églises et de races, le Turc seul avait l'indifférence ou l'ignorance assez large, pour ne supprimer les droits de personne, tout en lésant un peu les intérêts de chacun.

Six années ont passé, et la Macédoine, au voyageur qui revient, semble bouleversée de fond en comble : chrétiens prêts à la révolte, musulmans prêts au massacre, propagandes tournées à l'insurrection, administration changée en police, impatience des sujets, inquiétude des gouvernants, il semble que des sentiments d'autrefois il ne reste plus trace et que n'importe quel avenir puisse être préféré à l'état présent. La Macédoine aux Serbes! La Macédoine aux Grecs, aux Bulgares, à l'Autriche ou même aux Macédoniens! Chacun a son cri de ralliement, mais tous se rallieraient au cri du voisin : la pire de ces solutions rencontrerait l'adhésion ou l'indifférence du plus grand nombre. N'étaient donc l'hiver et les neiges couvrant les monts, et les pluies défonçant les chemins, et les plaines changées en marais, on aurait depuis deux mois une crise macédonienne. Vienne le printemps... Tous sont disposés aux aventures et saluent de leurs vœux quelque Pâque sanglante. Avant la bataille, voici un court état des lieux et comme un catalogue des forces en présence.



Pour la commodité du langage, on peut donner le nom de Macédoine au pays dont la vallée du Vardar forme l'axe et dont les limites sont : au sud et au nord, les frontières grecque, monténégrine et bulgare ; à l'est, la vallée de la Mitza ; à l'ouest, la chaîne du Pinde.

Cette région tourmentée, coupée de montagnes et de lacs, n'est pas un tout compact ni un ensemble continu. C'est une

juxtaposition de plaines closes, de compartiments voisins et pourtant presque indépendants l'un de l'autre. Anciens lacs vidés, anciens golfes comblés, lacs sans écoulements, marais à demi secs, ces compartiments, étagés à des altitudes différentes, mais tous ceinturés de collines ou de montagnes, ne communiquent que par des cols élevés ou par les brèches des rivières, par les défilés du Vardar, de la Vistritza et de leurs affluents.

Dans chacun de ces enclos, la population n'est pas semée à travers champs, étalée en nappe uniforme, ni même disséminée en poussière de fermes, de hameaux et de villages. Pour les nécessités de la défense (depuis dix siècles, comptez les invasions d'armées et les incursions de bandes) et pour les nécessités de la vie quotidienne (chaque année les fonds sont inondés; car les lits trop étroits des torrents et des fleuves ne peuvent suffire aux fontes du printemps ou aux orages de l'été), la population, très peu dense d'ailleurs, a dû se grouper en petites villes sur le pourtour des monts. Chaque plaine, déserte, a son collier de villes : Salonique, Verria, Niausta, Vodéna, Yénidgé ceignent la grande plaine maritime du Vardar et, dans la grande plaine continentale de la Tcherna, c'est Prilip, Kroucheyo, Monastir, Florina. La situation de chacune de ces villes était déterminée d'avance, par la nature même des lieux, à l'entrée ou en face des cols et des défilés, — les barrant ou leur faisant tête.

Il faut donc nous représenter ce pays comme un damier aux larges cases, qui, en l'état actuel de civilisation, ne sont ni toutes ni entièrement habitables et dont la plupart sont très peu habitées. La population, loin de croître, diminue de jour en jour, par l'émigration des Turcs vers l'Asie Mineure, par l'exode des chrétiens vers la Serbie, la Bulgarie ou la Grèce, par les fantaisies sanglantes de l'Albanais, par les tracasseries et les voleries des préfets, par les brigandages des gendarmes, et surtout par cet admirable instrument de syphilisation et de dépeuplement qu'est l'armée turque. Quand les Grecs ou les Bulgares revendiquent la Macédoine, toute la Macédoine, ils oublient qu'en réalité ce pays n'est à personne; plus grand qu'un sixième de la France, il ne saurait être réellement occupé par quelques centaines de milliers d'habitants; il en nourrirait sans peine le décuple.

La Macédoine n'est encore à personne : elle est à ceux qui la prendront pour la coloniser. Ce n'est pas que les prétendants manquent à cette tâche : la situation de ce pays en a fait le rendez-vous, dans les siècles passés, de toutes les races humaines et, dans le temps présent, de toutes les ambitions de l'Europe.

La vallée du Vardar, continuée par la Morava serbe, ouvre en effet la grande voie de l'Archipel aux plaines et aux mers du Nord. Attirés par le soleil vers la mer souriante, vers les plaines fertiles et bien arrosées, vers les coteaux chargés de vignes, vers les îles enchantées, les peuples d'autrefois se sont pressés et poussés sur cette route, et les invasions ont succédé aux invasions. Les peuples d'aujourd'hui portent encore plus loin leurs regards et leurs désirs : par delà Salonique, et la mer, et les îles, la route pour eux s'allonge encore jusqu'au détroit nouveau, porte de l'Orient, jusqu'au canal, artère du commerce moderne ; de Port-Saïd à Vienne ou à Hambourg, Salonique sera quelque jour la grande escale, l'entrepôt de l'Allemagne et de l'Inde.

Prévoyant la déchéance du détenteur actuel, tous les voisins ont donc émis leurs prétentions, les unes appuyées sur de vieux parchemins, sur des droits reconnus ou sur des témoins encore debout d'une possession antérieure, les autres simplement motivées par un vif appétit et par de puissants moyens d'action.



Pour l'ancienneté de leur occupation, pour la renommée universelle de leurs Philippe, de leurs Alexandre, de leurs Constantin et de leurs Comnène, les Grecs se proclament en Macédoine les seuls héritiers légitimes : de l'Archipel au Balkan et du Pinde à la mer Noire, leurs cartes tendancieuses annexent tout le pays. A les entendre, les autres races, roturières et tard venues, ne sont que des usurpatrices : tout au plus, les peut-on tolérer comme des locataires sujets à l'expulsion.

Le malheur est que, depuis Alexandre, bien des conquérants d'une autre race ont de proche en proche entamé le

domaine hellénique et poussé le Grec à la côte ou même à la mer. Des Macédoniens hellènes ou hellénisés d'autrefois, il ne reste plus qu'une étroite bordure côtière dans les plaines maritimes de la Mitza, — autour de Xanthi et de Kavala, — de la Strouma, — autour de Serrès et d'Orphani, — et du Vardar, autour de Salonique et de Vodéna. Ajoutez deux districts assez étendus, la triple péninsule de Chalcidique tout entière d'une part, et, de l'autre côté du Vardar, dans la vallée de la Vistritza, ce que les Turcs appellent le *Roumlouk*, le *Pays des Roumis*, cette région montagneuse de l'Olympe, du Chasia et du Pinde, où les villages grecs restèrent depuis la conquête turque semi-indépendants, avec leur régime de capitaineries, leurs chefs élus ou héréditaires et le droit de porter les armes, — le pays des Armatoles et des Klephtes, que célèbrent les chansons d'Épire et de Thessalie.

Derrière cette zone côtière, tout l'intérieur du pays devint la proie du Slave. Serbes ou Bulgares? Pour déterminer suivant leurs intérêts et leurs désirs la nationalité de ces envahisseurs, les ethnographes des nations rivales ont découvert mille arguments dans la langue, la poésie, les fêtes et les usages populaires. Mais suivant qu'ils sont exposés à Belgrade ou à Sofia, ces arguments prouvent infailliblement que toute la Macédoine est serbe ou que toute la Macédoine est bulgare. En réalité, du Pinde à la mer Noire, cette masse slave se présente avec toutes les teintes juxtaposées en dégradations insensibles, du bosniaque le plus pur au bulgare authentique, en passant par le serbe et le macédonien proprement dit. L'intérêt personnel ou l'influence du voisinage, le travail des écoles et des propagandes fait virer sans peine d'une teinte à l'autre les communautés ou les individus. Ils se disaient bulgares hier; ils se disent serbes aujourd'hui; ils se diront macédoniens demain : ils sont slaves, et slaves seulement, c'est-à-dire, avant tout, ennemis du Grec.

L'invasion turque, survenant, eut, pour double effet, l'établissement en Macédoine de Turcs Osmanlis et la conversion à l'Islam de nombreux indigènes. Des Turcs asiatiques, — tirés surtout du pays de Konia, d'où le nom de Koniarides qui leur est souvent donné, — furent importés et fixés dans les plaines : ils forment encore aujourd'hui des groupes compacts

dans l'ancienne plaine de Philippes autour de Drama, dans celle de Serrès autour de Demir-Hissar, dans celle de Salonique autour de Yénidgé. En outre, le long des grandes routes militaires, qui remontaient de l'Archipel au Danube ou à l'Adriatique, à chaque étape, à chaque défilé, à chaque forteresse, des garnisons et des colonies turques s'implantèrent. Uskub et Kuprulu, le long du Vardar, Verria et Grévéna sur la route de l'Épire, Ostrowo et Monastir sur la route de l'Albanie, ces colonies militaires subsistent encore ou du moins ont laissé quelques traces. Mais de jour en jour, elles battent en retraite; menacées ou étouffées dans la masse indigène, elles se concentrent autour des grandes villes, à l'ombre des gouverneurs turcs, à Uskub, Monastir ou Salonique, chefs-lieux des trois vilayets.

Les conversions à l'Islam ne furent d'abord nombreuses que dans les grandes familles et parmi les riches, qui trouvèrent ce moyen de sauver leurs fiefs et leurs propriétés. Le menu peuple, grec ou slave, conserva et fut libre de conserver sa religion. Ce n'est qu'au siècle dernier que l'on entre prit, par des conversions forcées, de l'amener à la loi du Prophète, et ce ne fut pas l'œuvre du gouvernement mais plutôt des grands propriétaires. Vers le milieu du siècle dernier, en effet, des cantons entiers furent circoncis, par ordre et en masse, surtout dans le voisinage du Pinde et de l'Albanie. Les Slaves du lac de Presba, vers 1740, reçurent l'ordre de se convertir; durant trois jours, ils firent une neuvaine au dieu des chrétiens pour implorer son aide; l'aide ne venant pas, ils accolèrent un minaret à leurs églises et se firent musulmans. De même, jusqu'au milieu de ce siècle, certains cantons grecs de la Vistritza portaient le nom de *Vahalladais*, parce qu'ils juraient par Allah; mais, du haut de leurs minarets, leurs muezzins, qui ne savaient que le grec, criaient en grec l'appel à la prière, et par ces simples mots : Il est matin! ou: Il est midi!...

Les Albanais furent les grands ouvriers de ces conversions. Après une vigoureuse résistance à la conquête turque, la plupart de leurs nobles s'étaient soumis, — sauf dans les monts et les cantons maritimes du nord, autour de Scutari, où ils conservèrent leur catholicisme, et dans les vallées du sud,

autour de Jannina, où subsistèrent quelques orthodoxes. Pour ces consciences peu fanatiques, la conversion ne fut pas douloureuse : « Où est le sabre, là est la foi ! » lisait-on sur la lame de leurs sabres, et la conversion leur assurait tant de choses nécessaires à la vie d'un Albanais, le droit de porter les armes, de se tuer les uns les autres, d'opprimer le voisin slave ou grec, — « de labourer avec la lance », comme chantaient déjà les Doriens, leurs grands-pères, — et le droit aux broderies, aux galons et aux panaches ! L'Albanais, converti, se considéra comme le maître unique de la plaine et des monts. Il déborda la barrière du Pinde et établit ses droits féodaux sur les champs et les villages limitrophes : on rencontre des beys albanais presque jusqu'au Vardar. Dans le nord, surtout, l'absence de colonies turques lui laissait un pays sans maître ; le Slave, épuisé et dompté par les grandes luttes de Kossovo, avait perdu tout espoir de libération et toute habitude de résistance : l'Albanais prit de l'espace et courut jusqu'au Danube, dans la Serbie et la Bulgarie actuelles, vers Nisch et vers Sofia. La formation des États serbe et bulgare rejeta les Albanais sur la Macédoine septentrionale, en particulier sur la grande plaine de Kossovo, dont leurs colonies de Prichtina, Voutchitra, Ipek, Diakova et Prizrend ont occupé tout le pourtour. Ils considèrent aujourd'hui cette plaine comme partie intégrante de l'Albanie : les chaînes qui la limitent au Sud, le Schar-Dagh et le Kara-Dagh, sont, avec le Pinde, les frontières albanaises, et c'est pourquoi les recrues de l'Albanie refusent de descendre plus bas que Prizrend : elles entendent bien ne servir que chez elles...

Autre invasion, par mer celle-là : les Juifs, chassés d'Espagne, débarquent à Salonique et y font souche ; leur nombre aujourd'hui dépasse soixante-dix mille ; ils y priment toutes les autres races ; Salonique est une ville juive. Pour les besoins de leur commerce, les marchands juifs circulent dans le pays et fondent des comptoirs, qui deviennent bientôt de petites colonies ; tous les bazars de Macédoine ont leur rue juive ; toutes les grandes villes ont leur quartier juif, Uskub, Serrès, etc. Mais deux de ces colonies ont surtout prospéré, celle de Monastir et, plus au sud, celle de Kastoria. Cette dernière est, en quelque sorte, l'étape entre la capitale Salo-

nique et une autre place où, depuis cinquante ans, les Juifs se sont multipliés et ont mis la main sur tout le commerce, Jannina. Il est à noter que ces Juifs de Macédoine, qui ont gardé l'espagnol comme langue maternelle, semblent avoir conservé aussi comme un souvenir de leurs jardins espagnols; ils ne sont pas encore agriculteurs, mais ils tendent à le devenir, surtout autour de Kastoria : à Salonique, ce sont eux qui font toute la culture maraîchère.

Enfin, dernière invasion, pacifique, elle aussi. Dans les hautes vallées du Pinde méridional, entre l'Épire et la Thessalie, autour de Mezzovo, de Syrrakou et de Kalarritais, une population de langue latine s'était conservée. Ils se donnaient à eux-mêmes le nom de *Tsintsares*, *Zinzares*, ou *Koutzo-Vlaques* (Vlaques boiteux) ; leurs voisins les appelaient simplement *Vlaques*. D'où venaient-ils? Un empire slavo-valaque avait jadis existé en Macédoine, vers le XIe siècle, autour du pays de Presba qui en était le centre, sous des chefs valaques d'origine danubienne. Refoulés par les invasions byzantine et turque dans les chaînes du Pinde et de l'Olympe, ces Valaques y subsistèrent au fond des vallées écartées, d'Ochrida au nord jusqu'à Trikkala au sud. Ils vivaient de l'élève des moutons, avec les mœurs que cette élève impose, d'une part les migrations annuelles, vers les plaines maritimes durant l'hiver, et vers les hauts sommets durant l'été, d'autre part les fabrications de tissus ou de feutres et les voyages commerciaux pour l'échange de ces produits. Ils prirent donc l'habitude de descendre avec leurs troupeaux vers les plaines de l'Adriatique, du golfe de Corinthe et de l'Archipel : dans tout le sud de la péninsule, le Grec ne connut plus que le mot de *Vlachos* pour dire berger. Ils prirent aussi l'habitude des caravanes et des entreprises même lointaines. Monastir, au commencement du siècle, était la grande foire de la péninsule. Au confluent des deux routes qui allaient l'une par Durazzo vers l'Italie et la France, l'autre par Uskub et Belgrade ou Serajevo vers l'Autriche et les foires allemandes, Monastir était devenu l'un des grands points de contact entre l'Islam et l'Europe : les mulets de Serbie, de Bosnie, d'Albanie et de la Morée, y rencontraient les chameaux de Roumélie et même d'Anatolie. Les Valaques s'installèrent à Monastir, puis à chaque étape

de ces routes commerciales, surtout aux entrepôts *terminus*, Durazzo à l'ouest, Belgrade au nord. Leurs marchands pénétraient plus loin : de Durazzo, ils passaient à Raguse, Trieste et Ancône, et de Belgrade, ils allaient jusqu'à Vienne, Bucharest ou même Odessa ; mais, perdus dans le flot des autres chrétientés-orthodoxes, ils ne se constituaient pas en colonies séparées...

Grecs, Slaves, Turcs, Albanais, Juifs, Valaques, donner des chiffres pour chacune de ces races ou pour l'ensemble serait absolument vain. La statistique, difficile dans tout l'Empire ottoman, est impossible en Macédoine. En outre, la question de race est sans intérêt : des Valaques ou des Slaves authentiques se disent Hellènes et veulent être Grecs ; des Albanais et des Juifs réclament l'hégémonie serbe ou bulgare ; des musulmans de toutes races tiennent encore pour le Turc ; et la plupart des Albanais appellent l'Autriche. Ce n'est donc pas la question de race qui importe. La question même de langue est secondaire : on rencontre des sentiments helléniques ou bulgares chez des paysans qui ne parlent guère que le turc. La Macédoine, travaillée et retournée par les propagandes, n'est pas divisée en peuples rivaux, mais en partis hostiles, et la carte des nationalités ne correspond que très mal à la carte de ces partis.



Jusque vers 1840 environ, la religion fit à elle seule la caractéristique des partis, c'est-à-dire que toute la Macédoine, partagée entre l'Islam et l'orthodoxie (le catholicisme représenté seulement par quelques missions à Salonique et Monastir et par sept paroisses slaves dans la plaine de Kossovo, était alors une quantité négligeable), se disait turque ou chrétienne, — turque sans distinction d'Osmanlis, de Slaves ou d'Albanais ; chrétienne, sans divisions de Grecs, Slaves ou Valaques. Tous les chrétiens, obéissant à l'impulsion panhellénique du Patriarcat, se disaient Grecs :

Souliotes et Maniates, lions de gloire,
Tigres du Montenegro, aigles de l'Olympe,
Vautours de l'Agrapha, ne soyez plus qu'une âme !
Et vous, frères chrétiens de la Save et du Danube,

Allons tuer les loups qui nous oppriment
Et qui osent tyranniser des Hellènes...

Ainsi chantait, vers 1797, le macédonien Rigas, l'un des précurseurs de la révolution grecque :

Bulgares et Albanais, Serbes et Roumains,
Épirotes et Insulaires, d'un même élan,
Tirez le sabre pour la liberté !
L'Hellade vous appelle et vous ouvre les bras !

Deux points slaves seulement, le Montenegro sur l'Adriatique et les districts serbes sur le Danube, faisaient tache dans cette orthodoxie hellénique; leur patriotisme local s'était toujours maintenu et, depuis un siècle, leurs aspirations nationales les éloignaient de l'hellénisme. Mais dans tout le reste de la péninsule, orthodoxe et grec étaient synonymes.

Cette union des chrétiens ne dura que jusque vers 1840. L'union des musulmans au contraire durait ou semblait durer encore en 1890. Mais, depuis, toutes les deux ont complètement disparu. Aujourd'hui, chaque race, chaque communauté et même chaque individu cherche la voie de ses intérêts ou de ses préférences, et ces voies sont nombreuses, qui mènent vers Athènes, vers Rome, vers Belgrade, vers Vienne, vers Bucharest ou vers Sofia : seule, l'ancienne voie de Constantinople est de jour en jour délaissée.



La première scission qui se produisit dans l'orthodoxie date de 1860. Les Grecs, maîtres du Patriarcat, avaient mis la main sur les diocèses, sur les couvents, sur toutes les places de bon rapport et sur tous les moyens d'influence. Dans la Macédoine slave, ils laissaient les petites paroisses et les maigres chapelles à des prêtres slaves ; mais ils se réservaient avec grand soin les sièges épiscopaux et les églises des riches communautés. Pour le service de la cause hellénique et aussi pour l'augmentation de leur fortune personnelle, prêtres et évêques grecs exploitaient un peu durement leurs ouailles. De plus, si le clergé grec recevait une certaine instruction, le clergé slave était tenu, par négligence et par

calcul, dans une ignorance complète de toutes les choses divines et humaines. La plupart de ces prêtres de villages ne savaient même pas lire ; ils devaient leur ordination aux beaux écus trébuchants qu'ils avaient portés à l'évêché ; ils ne devaient leur maintien dans leur église qu'aux dîmes régulières qu'ils versaient à l'évêque ou à son représentant. Vendant les sacrements, tondant de près le paysan, ils étaient tondus de plus près eux-mêmes par leurs supérieurs grecs. Chaque année, on voyait arriver dans les villages ces gens des évêques et du Patriarche. « Revêtus de leurs longues et respectables robes de prêtres, étalant leurs longues barbes, montés sur leurs chevaux bien gras, ils raflent argent, orge, froment, seigle, maïs, avoines, oignons, aulx, raves, choux, poivres, fèves, haricots, pois, lentilles et fruits de toute sorte, et du chanvre aussi, de la laine, des peaux de chèvre et de mouton, ces bons religieux, ces serviteurs du peuple, ces pieux adorateurs du Sinaï, des Saints-Lieux ou de la Sainte-Montagne[1] ! » Depuis le milieu du siècle dernier, les Slaves éclairés essayaient de soulever leurs congénères contre cette exploitation grecque. Mais l'indolence slave et le fanatisme religieux les gardèrent sous le joug du Patriarcat, jusqu'au jour où deux puissances se mirent en tête de les arracher à l'hellénisme.

Après la guerre de Crimée, la France voulut construire comme un rempart entre la Russie et Constantinople, en convertissant au catholicisme les Slaves des Balkans et de Macédoine, auxquels on donnait alors le titre générique de Bulgares, par opposition aux Slaves de la nouvelle principauté serbe. Des missions lazaristes ou polonaises, établies à Andrinople, à Salonique et à Monastir, parvinrent rapidement à convertir quelques cantons ; à Constantinople, une communauté catholique *bulgare-unie* fut reconnue par la Porte et le pape en consécra le chef en avril 1861. Mais, au bout d'une semaine à peine, ce chef disparut, désertant son poste à l'instigation, sans doute, de l'argent russe, et la nouvelle communauté ne se releva jamais de cette défection. Dans la Macédoine actuelle, les Lazaristes ont encore deux missions à

1. Pypine, *Hist. des Littératures slaves*, p. 165.

Salonique et à Monastir. Leur séminaire de Salonique recrute encore quelques prêtres pour le diocèse bulgare-uni de Doiran, qui subsiste, mais décline tous les jours : un peu au nord de Salonique, sur la rive gauche du Vardar, il compte une demi-douzaine de paroisses.

La Russie, de son côté, excitait les Slaves contre le Patriarcat. La politique russe en Macédoine, avec ses apparences d'unité et d'inflexible continuité, fut toujours tiraillée entre deux tendances souvent contradictoires : tantôt elle semble n'avoir à cœur que les intérêts de l'orthodoxie, dont elle se proclame le chevalier servant ; tantôt les ambitions panslavistes la sollicitent et elle se fait le champion des Slaves opprimés ; sans compter que, parfois, ses intérêts immédiats lui font négliger Slaves et orthodoxes, et la jettent dans l'amitié turque. De 1860 à 1886, la politique russe fut panslaviste avant tout. Elle appuya de tout son pouvoir — si même elle ne suscita — la propagande bulgare, qui, du Danube à l'Archipel, voulait arracher aux Grecs, au clergé grec, à la langue et à l'influence grecques, les Slaves, prêtres et paysans. Elle essaya de constituer une église bulgare, qui reconnaîtrait, en théorie, la suprématie du Patriarche mais qui, en réalité, serait presque autonome et autocéphale dans les diocèses concédés, sous un chef élu par les évêques bulgares. Le Patriarche refusant de se prêter à cette combinaison, la Russie poussa les Slaves au schisme et la Porte à la reconnaissance d'une église bulgare, qui se proclama orthodoxe, mais qui se sépara du Patriarcat et n'obéit plus qu'à son chef élu, l'Exarque des Bulgares.

L'église une fois constituée, ce fut une lutte violente contre le Patriarcat pour la conquête des diocèses, et dans cette lutte la Russie soutint encore les schismatiques. Le firman de la Porte concédait nominativement aux évêques de l'Exarque un certain nombre de sièges, surtout au nord ou dans le voisinage des Balkans ; pour les autres diocèses, il ordonnait qu'un plébiscite décidât du maintien sous le Patriarcat ou du rattachement à l'Exarchat. En Macédoine, ce plébiscite n'eut jamais lieu. Certaines villes, le long du Vardar (Uskub, Vélès et Ischtip), et dans l'ouest, le long du Pinde (Presba, Ochrida, Prilip), travaillées depuis longtemps, demandèrent des évêques

à l'Exarque. Mais, jusqu'en 1890, la Porte refusa à ces évêques le bérat d'intronisation. Les bons offices de la Triple-Alliance, qui protégeait alors les Bulgares, finirent en 1890-1892 par obtenir ces bérats. Mais de graves événements avaient singulièrement changé la situation des Bulgares en Macédoine.



La Russie, considérant toujours les « petits frères » bulgares comme ses plus fidèles avant-coureurs, avait essayé à San Stéfano d'établir une Grande Bulgarie indépendante, qui, englobant toute la Macédoine jusqu'au Schar-Dagh vers le nord, jusqu'aux grands lacs et à la Vistritza vers l'ouest et vers le sud, aurait ainsi coupé aux Autrichiens la route de l'Archipel et aux Grecs la route de Constantinople. Le traité de Berlin réduisit cette Grande Bulgarie à la principauté actuelle. Un brusque revirement éloigna alors les Bulgares de leur protecteur. La révolution rouméliote, puis l'élection du prince de Cobourg causèrent même une brouille assez longue. Abandonnant pour un instant leur politique panslaviste, — ou semblant l'abandonner, — les Russes revinrent à leur ancien dévouement pour l'orthodoxie et, depuis 1887 surtout, ils délaissèrent et même combattirent en Macédoine cette propagande bulgare qu'ils avaient créée de leurs propres mains et réchauffée de tout leur amour. Ils lui inventèrent un redoutable concurrent dans la propagande des Serbes.

Jusqu'au traité de Berlin, les ambitions et la propagande serbes tendaient plutôt vers l'Adriatique. Ce n'était pas du côté de Salonique que la Serbie cherchait le débouché futur de ses cochons et de ses vins. Elle encourageait en Macédoine les efforts bulgares. Elle réservait seulement ses droits héréditaires sur la haute plaine de Kossovo, toute remplie encore des souvenirs de sa vaillance, toute peuplée de Slaves parlant sa langue et chantant ses héros. Elle considérait cette Vieille Serbie comme un morceau du patrimoine national. Mais le Schar-Dagh et le Kara-Dagh étaient la limite de ses ambitions et même, depuis la fondation de l'Exarchat, elle avait laissé fermer ou se vider les écoles serbes, qui avaient

subsisté ou germé, on ne sait trop comment, au sud de ces montagnes.

L'occupation autrichienne de la Bosnie et de l'Herzégovine coupa les Serbes de l'Adriatique et les força de regarder vers une autre mer. Il est probable aussi que des excitations leur vinrent du dehors, conseils de Vienne qui voulait adoucir ou endormir leurs regrets en éveillant d'autres rêves, promesses de Saint-Pétersbourg mécontent des Bulgares... Les Serbes, aujourd'hui, déclarent que toute la Macédoine est serbe, que Salonique est le port naturel de Belgrade, et, qu'entre les deux, Uskub, l'ancienne capitale du Kral serbe Douchan, est toujours restée une ville serbe. Leur propagande, qui date de 1887, n'eut vraiment d'activité que depuis 1890. A cette date, elle prit soudain une expansion et une ardeur qui surprirent un peu ses adversaires ; elle disposa de moyens pécuniaires et d'une bonne volonté de la part des autorités turques, que l'on ne tarda pas à s'expliquer. Les Serbes ont un double titre à la bienveillance russe : slaves, d'une part, restés fidèles au Patriarcat, de l'autre, ils peuvent représenter les deux idées panslaviste et orthodoxe. Durant les six dernières années, leur propagande a bien marché, car elle doit se comparer à un régiment en marche. Le consul général de Serbie à Salonique, entouré des professeurs de son gymnase, représenterait assez bien le colonel derrière les tambours, les clairons et la musique : il fait beaucoup de bruit, le consul serbe à Salonique ! Par derrière, deux postes d'éclaireurs, embusqués de chaque côté du Vardar, à Doiran et à Vodéna, travaillent à s'établir, mais n'ont encore pu élever que des abris provisoires, de bien faibles épaulements contre la terrible poussée bulgare. Plus au nord, Uskub représente le gros des forces serbes, Uskub, appuyée à gauche sur la Serbie et les Slaves-Serbes de Koumanowo, à droite sur la Vieille Serbie et les Slaves-Serbes de Kossovo.

Ce régiment serbe s'enfonce comme un coin dans la Macédoine bulgare et dans la Macédoine hellène. Il tente de couper de la Bulgarie les Slaves bulgarisés de Monastir et d'Ochrida, et de la Grèce les Hellènes de la Chalcidique. Il dispose, pour cette tâche difficile, de deux moyens d'action. Aux Slaves, restés fidèles au Patriarcat et qui se disent encore

et se croient Hellènes, il ouvre des écoles slaves et fait ainsi reculer le grec. Aux Slaves, qui se sont donnés à l'Exarque et qui se disent Bulgares, il remontre le danger du schisme et la mauvaise situation qu'auront toujours les schismatiques dans ce monde et dans l'autre ; ses prêtres slaves orthodoxes ont ramené plus d'une paroisse au Patriarcat. En somme, il travaille pour le panslavisme, mais aussi pour l'orthodoxie, tout en travaillant pour lui-même : s'il peut compter sur la bonne volonté russe, il devrait recevoir aussi les encouragement du Patriarcat. Mais — c'est ici le gros écueil — si le Patriarche est orthodoxe, il est surtout grec et ne peut admettre que l'orthodoxie ne soit pas l'hellénisme... Tôt ou tard, le Serbe sera poussé au schisme, et l'union orthodoxe d'autrefois aura fait place au triple désaccord grec, bulgare et serbe...



Ce n'est pas tout encore : voici poindre une quatrième église. Les Valaques de Macédoine, après avoir été les meilleurs ouvriers de la révolution grecque, étaient restés, jusque vers 1880, les meilleurs serviteurs de l'idée hellénique. C'est vers Athènes qu'ils tournaient leurs espérances. C'est aux écoles d'Athènes qu'ils envoyaient leurs fils, et ils contribuaient très largement, par leurs cadeaux et par leurs legs, à pourvoir le royaume hellénique d'établissements utiles, de monuments publics ou de fondations charitables. Telle communauté grecque, Monastir ou Uskub, est entièrement de sang valaque, et, en dehors de la Macédoine, tel Grec richissisme, de Vienne ou d'Odessa, est valaque de race et de langue. Un homme entreprit de changer cet état de choses. Son patriotisme valaque souffrait sans doute de l'hellénisation de son peuple. Mais, peut-être aussi, le calcul personnel n'était-il pas négligé : dans la Turquie actuelle, le commerce le plus profitable est celui des nationalités. Apostolo Margariti s'établit donc à Monastir comme représentant de la nationalité valaque, et il offrit ses bons offices aux trois clients que l'affaire pouvait intéresser, — en semblant ignorer qu'il servait surtout les intérêts d'un quatrième.

La Roumanie, en première ligne, ne pouvait rester indifférente à l'avenir de ces Valaques. Les petits peuples veulent grandir et ce ne sont pas les ambitions les moins raisonnables, ni les chimères les plus lointaines, qui les tentent le moins : à travers la Serbie et la Bulgarie, Bucharest tendit volontiers la main vers le Pinde. Un intérêt pécuniaire et immédiat était, d'ailleurs, en jeu. Ces marchands valaques, qui émigrent dans toute l'Europe et qui, leur fortune faite, reviennent à Athènes ou mettent leur argent au service de l'hellénisme, ces marchands et ces banquiers avaient appris le chemin de la Roumanie au temps des princes grecs, et la communauté de langue les mettait à même d'exploiter sans peine le commerce roumain. Un pied dans l'hellénisme, un pied dans la Vlachie, ils faisaient incessamment passer l'argent roumain vers la Grèce et entretenaient, en somme, la propagande hellénique par l'exploitation valaque. Il n'est donc pas surprenant que Bucharest, brouillée avec Athènes par la querelle des biens monastiques, ait voulu détourner ce Pactole : une conversion des Valaques au vlachisme était en même temps une conversion de rentes grecques en rentes roumaines.

Mais Bucharest est bien loin du Pinde et ne peut avoir qu'une médiocre influence à Constantinople. Il fallait un appui plus proche et plus puissant. Apostolo Margariti s'adressa à la propagande catholique, aux Lazaristes français. Latin, il avait droit à la bienveillance de la France, et, s'il était orthodoxe, il promettait qu'à la première occasion, son peuple et lui s'adresseraient à Rome. Le supérieur des Lazaristes de Monastir, qui avait vieilli dans la propagande bulgare-unie et qui cherchait une revanche à ce premier échec, accueillit les propositions valaques. Ce fut grâce à lui et sous son nom que le premier gymnase valaque put s'ouvrir : à l'abri de son couvent, Monastir devint la capitale des Valaques roumanisants. Leur nombre, très faible d'abord, s'accrut avec lenteur. La protection catholique éloignait d'eux la masse de la nation qui, fidèle orthodoxe, professe autant d'éloignement pour Rome que pour la Mecque. Un autre protecteur s'offrit. La Porte ne pouvait voir que favorablement cette nouvelle désunion de l'orthodoxie : rien n'établit son pouvoir en Macédoine mieux que cette division des chré-

tientés. Apostolo Margariti remontra aux autorités turques que, séparés de la Roumanie par un millier de kilomètres et plusieurs royaumes étrangers, les Valaques ne pouvaient avoir des ambitions d'indépendance nationale et qu'ils rêvaient seulement de communautés valaques, délivrées de l'hellénisme, mais toujours fidèles à la souveraineté turque; le vlachisme avait tout à perdre à un changement quelconque de la Macédoine: sous les Grecs, les Serbes ou les Bulgares, il serait également écrasé; seul, le régime turc lui permettait de vivre. Le grand vizir actuel, Halil-Rifat-Pacha, alors vali de Monastir, admit ces raisons, accompagnées sans doute de l'argument habituel en Turquie. Il prit les Valaques en amitié, leur laissa ouvrir des écoles, leur promit des prêtres et des évêques valaques, que la Porte imposerait au Patriarche, et il peupla de scribes valaques ses bureaux et ses préfectures... Les Grecs prétendent que ce bon Turc fit une erreur dans son compte ou ne voulut pas voir, derrière la propagande d'Apostolo, la main cachée qui menait tout: accusant toujours les Valaques de pencher vers le catholicisme, ils les accusent aussi de servir la puissance qui, aux termes des traités, pourrait réclamer en Macédoine le protectorat catholique, — l'Autriche.



Dans cette poussière de chrétientés grecque, bulgare, bulgare-unie, serbe et valaque, l'Islam macédonien resta longtemps un bloc compact et inattaquable. Après le traité de Berlin, des émigrés musulmans, des *mohadjirs*, affluèrent de Thessalie, de Bosnie, de Serbie, de toutes les provinces passées sous la loi chrétienne, et ces *mohadjirs* augmentèrent les forces et le zèle de l'Islam macédonien. Mais, au bout de quelques années, des nouvelles et des émissaires leur parvinrent: leurs coreligionnaires, restés dans leur pays d'origine, les pressaient de revenir, en leur vantant la douceur et les profits du joug chrétien. Les beys de Thessalie, grâce aux chemins de fer, avaient vu doubler leurs revenus: le gouvernement grec, leur laissant mosquées et vacoufs, payait même leurs imans; l'un d'eux avait été élu au parlement hellénique

et siégeait en turban. En Bosnie, mieux encore : l'Autrichien semblait ériger en système la protection et la faveur du musulman contre le chrétien; en cas de rixe ou de procès, le musulman avait toujours raison; il pouvait accaparer les terres et faire sentir encore aux raias d'autrefois son ancienne insolence; il était toujours traité en maître.

Rappelés par leurs compatriotes, beaucoup de ces *mohadjirs* repassèrent la frontière thessalienne et bosniaque. Ce retour n'alla pas sans déboires; en Thessalie surtout, il fut suivi d'un nouvel exode ; faute de musulmans de leur classe, les beys trouvaient difficilement à marier leur filles ou à se marier eux-mêmes dans le pays, et les mariages les ramenèrent bientôt en Macédoine. Mais, de proche en proche, se répandit cette idée parmi les musulmans de race macédonienne, que leurs intérêts particuliers n'étaient pas solidaires des intérêts du Turc ; qu'un bon musulman pouvait vivre heureux, riche, et faisant ses cinq prières par jour, sur les terres du chrétien ; qu'une occupation de la Macédoine par les Grecs, les Serbes les Bulgares ou l'Autriche, aurait seulement pour effet de les délivrer du préfet turc et de ses voleries, du brigandage des gendarmes et peut-être du brigandage des Albanais, et d'établir partout des chemins de fer et des routes décuplant la valeur des propriétés. L'Autriche surtout a gagné l'estime de ces musulmans, et plus d'un porte encore l'uniforme du Sultan, qui, dans son cœur, fait déjà des vœux pour la victoire de l'Empereur et Roi.

D'autre part, les Albanais, si longtemps et si complètement dévoués au gouvernement et à la personne d'Abd-ul-Hamid, commencent à proclamer leur mécontentement. En 1881 l'élite de la race, encouragée d'ailleurs par le Sultan, s'était groupée en Ligue albanaise pour empêcher le partage de la nation entre les Grecs, les Monténégrins et les Serbes. Mais elle avait aussi l'ambition de reconstituer une Albanie, avec sa langue et son unité nationales. Enlevés de leurs domaines et internés à Constantinople, les chefs du mouvement albanais sont aujourd'hui sous la surveillance et à la merci de la police turque. La masse du peuple, encore fortement attachée à ces chefs féodaux, réclame vainement leur retour. La Sultan l'a contenue jusqu'ici, en la prenant à son service, dans son armée, sa

garde, sa police et l'administration de tout son empire ; tant qu'il fut payé, l'Albanais fut fidèle. Mais aujourd'hui, l'argent manquant à toutes les caisses de l'État et du souverain, l'Albanais se laisse dire qu'à Vienne et à Budapest, dans la garde impériale et royale, les Bosniaques ont de beaux uniformes et une solde régulière. D'autres prétendent que Rome reprendrait volontiers les traditions de Naples et reconstituerait ce Royal-Albanais, qui, durant deux siècles, valut à toute l'Albanie haute paye et pensions de retraite. L'Albanais est donc assuré de ne pas manquer de galons ni d'emplois. Il voudrait seulement être pris avec tous ses frères et ne pas voir sa nation, dépecée, faire l'appoint des différents comptes au jour de la liquidation. Avant les désastres d'Afrique, il avait grande confiance dans l'Italie et dans le Sicilien Crispi, qui, est de sang albanais, comme beaucoup de ses compatriotes. Aujourd'hui l'Italie semble un peu dédaignée. « L'Autriche seule, me disait un bey albanais, est capable de nous prendre et de nous garder. » Il faut dire que les consuls autrichiens en Albanie et en Macédoine n'ont pas épargné l'argent, pour asseoir cette conviction.

Tout compte fait, que reste-t-il à la Porte en Macédoine ? quelques villages de Valaques, quelques districts d'Osmanlis, une armée sans solde, des fonctionnaires suspects, et des mouchards innombrables.

VICTOR BÉRARD

(*A suivre.*)

LES

NOCES D'YOLANTHE

— RÉCIT —

I

..... Se tenir là debout, devant la tombe encore ouverte d'un vieux camarade... c'est horrible, messieurs, je vous assure... tout simplement horrible. Les pieds s'enfoncent dans la terre fraîchement remuée, on se tortille la moustache d'un air idiot et, en même temps, on voudrait hurler de chagrin.

Tout était donc fini... il n'y avait plus rien à faire!... Sa mort nous enlevait un véritable génie dans l'art d'inventer et de préparer grogs, punchs et sherry-gobblers froids ou chauds. Quand on se promenait avec lui par la campagne, je vous le dis, messieurs, rien qu'à sa façon de renifler l'air, on pouvait être sûr qu'il venait d'avoir une inspiration. A l'arome d'une mauvaise herbe quelconque, il avait deviné dans quelle espèce de vin il faudrait la faire infuser pour obtenir une boisson inédite, extra-fine...

Et quel bon diable c'était! Tous les soirs, depuis des années, nous nous retrouvions, qu'il vînt chez moi à Ilgenstein, ou que j'allasse à cheval à Döbeln, et jamais le temps passé avec lui ne m'avait paru long.

Il avait une manie pourtant, une idée fixe, le mariage!... Pour moi, s'entend, car pour lui...

— Mon Dieu ! disait-il, j'attends seulement que cette sacrée eau me gagne le cœur, et alors, je filerai !...

Et nous en étions là... il avait filé... il était couché à mes pieds, dans le grand cercueil armorié et, il me semblait que j'aurais dû frapper sur le couvercle et appeler :

— Hé ! Pütz ! pas de blague ! sors de là, nous avons notre piquet à faire.

Il n'y a pas de quoi rire, messieurs, l'habitude est la plus exigeante des passions et vous ne savez pas ce que la perte de leurs habitudes fait périr de gens chaque année : aucun poème, aucune chanson ne les célèbre, — pour parler comme mon vieil ami Uhland.

Il faisait un temps à ne pas mettre un chien dehors, pluie, grêle et vent, tout à la fois. Plusieurs avaient endossé le caoutchouc et l'eau y faisait des rigoles ; elle en faisait aussi le long de leurs joues, de leur barbe... peut-être bien s'y mêlait-il aussi des larmes, car il ne laissait pas d'ennemis, le brave Pütz !

Pour porter le deuil, — ce qu'on appelle en propres termes porter le deuil, — il n'y avait là que son fils Lothaire. Il servait dans les dragons de la garde, à Berlin, et il n'avait pu arriver que le jour du décès. Il s'était montré bon fils ; il avait baisé les mains de son père, il avait beaucoup pleuré, puis il m'avait remercié et s'était mis à donner des ordres à tort et à travers, car, un petit lieutenant comme cela, vous comprenez, quand tout à coup... enfin, suffit, j'étais là et j'avais fait pour le mieux.

Et tandis que je regardais mon gaillard de côté et que je le voyais faire le brave et retenir ses larmes, les paroles du vieux me revinrent à l'esprit ; — c'était la veille de sa mort : « Hanckel, me dit-il, aie pitié de moi dans ma tombe... n'abandonne pas mon enfant ! »

Je songe à ces paroles, et, lorsque mon tour vient de jeter les trois pelletées de terre dans la fosse, j'y laisse tomber aussi un serment silencieux :

« Non, vieux, je n'abandonnerai jamais ton enfant... Amen ! »

Tout a une fin. Les fossoyeurs avaient formé avec la boue une sorte de monticule sur lequel ils avaient rangé les couronnes tant bien que mal : il n'y avait pas de femme

à l'enterrement pour s'en occuper. Les voisins s'étaient retirés; il ne restait plus que le pasteur, Lothaire et moi.

Le jeune homme semblait pétrifié; il regardait la tombe comme s'il eût voulu la rouvrir avec ses yeux, et le vent lui remontait le collet de son manteau militaire par-dessus les oreilles.

Le pasteur lui frappa doucement sur l'épaule :

— Monsieur le baron, voulez-vous permettre à un vieillard de vous adresser quelques paroles?

Mais moi, je le tirai de côté et je lui dis :

— Rentrez chez vous, mon cher pasteur, et faites-vous donner un bon grog par votre femme. Votre surplis me paraît un peu léger...

— Eh! répond-il d'un air malin, on ne le dirait pas, mais j'ai une redingote dessous.

— N'empêche, répondis-je, vous ferez bien de rentrer. Pour le jeune homme, je m'en charge; je sais mieux que vous où le bât le blesse.

Et il nous laissa seuls.

— Allons, mon garçon, dis-je à Lothaire, tu ne peux pas lui rendre la vie. Viens chez toi, et, si tu le désires, je passerai la nuit près de toi.

— Pas la peine, mon oncle, dit-il.

Il m'appelait son oncle depuis que nous en étions convenus une fois en plaisantant. Et son visage dur et fermé semblait demander : « Pourquoi me troubles-tu dans ma douleur? »

— Peut-être aurions-nous à causer affaires, répliquai-je.

Il ne souffla mot.

Vous savez tous, messieurs, ce qu'est une maison mortuaire quand on revient comme cela du cimetière... l'odeur du cercueil — une odeur de bois frais — et les branches de sapin... et les feuilles tombées des couronnes... et les fleurs piétinées... Atroce, tout simplement!

Ma sœur, — c'était elle alors qui tenait ma maison, — elle est morte aussi depuis longtemps, la bonne vieille âme... s'était efforcée de mettre un peu d'ordre chez Pütz : elle avait fait enlever les draperies noires, le catafalque... mais, en si peu de temps, on n'avait pas pu faire grand'chose de plus. Je la laissai partir. Puis, j'allai chercher dans la cave de Pütz une bouteille de son meilleur porto et je m'instal-

lai vis-à-vis du jeune homme qui, assis sur le canapé, faisait danser la pointe de son sabre sur sa botte.

Je l'ai dit, c'était un superbe gaillard. Grand, vigoureux, un vrai dragon... une moustache en broussailles, des sourcils noirs, épais, et, là-dessous, des yeux comme deux escarboucles. Le front un peu farouche, parce que les cheveux étaient plantés trop bas, mais cela sied à la jeunesse, et la tête était belle. Enfin, dans toute sa personne, cette élégance, ce chic des dragons de la garde que nous avons tous ambitionné mais qu'on ne retrouve dans aucune autre arme... le diable sait pourquoi !

Je trinquai avec lui, — à la mémoire du vieux, cela va sans dire, — et je lui demandai :

— Eh bien ! que comptes-tu faire ?

— Que sais-je ? mâchonne-t-il entre ses dents, en me jetant un regard de bête aux abois.

Oui, oui, les choses en étaient là... La fortune du vieux n'avait jamais été brillante... sans compter sa passion pour tout ce qui se boit... et puis, vous savez, quand il y a un marais, les grenouilles y affluent toujours ; et surtout, le fils qui vivait depuis des années comme si les marnières de Döbeln avaient été des mines d'argent...

— Et cela se monte, mon garçon ?... pas mal encore, cette fois, sans doute ? demandai-je.

— Une somme respectable, mon oncle, répond-il.

— Cela tombe mal, dis-je : tout le domaine est grevé d'hypothèques, il y a des réparations urgentes à faire et, tu le sais, l'agriculture ne rapporte guère.

— Alors, c'est ma démission ? demande-t-il en me regardant fixement comme l'accusé qui attend l'arrêt du conseil de guerre.

— A moins que tu n'aies *in petto* une riche héritière en vue pour te tirer du pétrin ?

Il secoue violemment la tête.

— Alors, oui, c'est la démission.

— Et si je morcelais Döbeln, ou ce qui en reste ; qu'en penses-tu ?

— Tu n'es pas honteux, mon garçon ? dis-je ; on ne vend pas la chemise qu'on a sur le dos et l'on ne fait pas de feu avec son bois de lit.

— Tu en parles à ton aise, mon oncle! Je suis entre les mains des usuriers.

Je demande :

— Combien est-ce?

Il me dit une somme... je ne répéterai pas laquelle, car c'est moi qui l'ai payée.

Je lui posai alors mes conditions. *Primo* : démission immédiate. *Secundo :* obligation de diriger personnellement la culture, et *tertio :* renonciation au procès.

Ce procès intenté à Krakow de Krakowitz avait été depuis des années le sport favori de mon vieil ami. Il s'agissait d'un héritage et, comme toujours en pareil cas, les frais du procès avaient déjà englouti trois fois ce que valait la guenille. Krakow étant mauvais coucheur, la querelle s'était envenimée et avait dégénéré en haine personnelle — au moins de la part de Krakow, car Pütz, avec son flegme bon enfant, s'obstinait à voir le côté humoristique de la chose.

L'autre, par contre, avait juré devant témoins qu'il ne se tiendrait satisfait qu'après avoir chassé Pütz et les siens de Döbeln avec des chiens à leurs trousses.

Oui, voilà quelles étaient mes conditions; et Lothaire les accepta. — De bon gré ou non. Je ne cherchai pas à éclaircir ce point.

Je résolus de faire moi-même les premiers pas auprès de Krakow pour amener une entente, bien que je ne fusse pas en odeur de sainteté chez lui; j'avais même tout lieu de croire que ses menaces s'adressaient à moi aussi, car j'avais déjà eu maille à partir avec lui au conseil municipal.

Mais... voyons, regardez-moi : sans me vanter, je suis de taille à abattre un dogue d'un seul coup de poing; ce n'est pas pour prendre la fuite devant de misérables roquets.

Ah mais!...

II

Messieurs, j'attendis donc trois jours pour laisser mûrir un peu la chose; puis, ma voiture de chasse hors de la remise, mes deux trotteurs dans les bricoles, et, en route pour Krakowitz!

Belle propriété, il n'y a pas à dire. Un peu débraillée, — mais superbe!... Trop de serres noires en jachère, — mais peut-être que pour le colza d'hiver... Le blé? couci-couça... Le bétail? fameux.

J'entre dans la cour du domaine... Savez-vous, messieurs? pour moi la cour d'une ferme est comme un cœur humain. Pour peu qu'on y sache lire, il n'y a plus moyen de vous faire prendre un X pour un V. Certains cœurs sont négligés et pourtant on devine des lingots d'or sous la boue; d'autres sont reluisants, — des cœurs, pour ainsi dire, tout nourris d'arsenic, — ils brillent, ils étincellent de loin comme de près; on ne peut, en les voyant, que crier : « Mille tonnerres! » et ce n'est que du clinquant. Il y a des cœurs qui se développent, d'autres qui se racornissent, quoi qu'on fasse... Enfin, passons. C'était un peu de tout cela que la cour de Krakowitz. Des granges splendides... des chariots mal tenus... de magnifiques tas de fumier et des écuries en désordre. On sentait que le caprice régnait en maître, avec une pointe d'avarice peut-être... ou de pénurie? c'est si difficile à dire au premier abord.

La maison des maîtres : deux étages, un toit de tuiles rouges avec des chéneaux jaunes, du lierre autour; bon air, en somme. Et un je ne sais quoi de... enfin, vous saisissez...

— Monsieur le baron est-il chez lui?

— Oui; qui dois-je annoncer?

— Hanckel, le baron Hanckel d'Ilgenstein.

— Veuillez-vous donner la peine d'entrer.

J'entre donc... Du vieux partout! vieux meubles, vieux tableaux... l'ensemble un peu vermoulu, mais confortable.

J'entends jurer derrière la porte :

— Ce bougre-là! il a l'aplomb... c'était l'âme damnée de Pütz, la vieille canaille!

« Jolie réception! » pensé-je.

Des voix de femmes s'interposent :

— Mais, papa..., miaule l'une.

— Mais, mon ami..., glapit l'autre.

Oh! là là!...

Le voilà qui entre. Messieurs, si je ne l'avais pas entendu tout à l'heure de mes propres oreilles!... Il me tend les

mains, sa face de vieux pécheur rayonne, ses yeux de fouine clignotent de plaisir.

— Voisin... ami... que je suis heureux !

— Dites donc, Krakow ! prenez garde. j'ai tout entendu.

— Qu'avez-vous entendu, cher ami ? quoi donc ?

— Les titres que vous m'avez octroyés : bougre, et Dieu sait quoi !

Et lui, sans sourciller le moins du monde :

— Je l'ai toujours dit, je le dis chaque jour à ma femme : les portes ne valent rien. Mais il ne faut pas le prendre mal, mon vieil ami. Voyez-vous, j'ai toujours été vexé de ce que vous ayez tenu pour Pütz... Et, en ce moment, ces dames préparent un punch... je ne vous dis que ça !... Pourquoi ne veniez-vous jamais chez nous ?... Yolanthe !... C'est ma fille... Yolanthe !... C'est la joie de mon âme... Elle ne m'entend pas. Je vous le disais bien, les portes ne valent rien... Mais elles guettent au trou de la serrure... Fichez-moi le camp, crapaudes !... Les entendez-vous se sauver ? Hé ! hé ! ces femmes !...

Messieurs, comment se fâcher ? Moi, je n'en ai pas été capable. Ai-je le cuir trop épais ? Enfin, je n'en ai pas été capable...

De quoi il avait l'air ?... Il ne me venait guère plus haut que la ceinture. Rond, gras, les jambes en O... et, sur cette bedaine, une vraie tête d'apôtre — Pierre, André ou n'importe lequel. Une belle barbe arrondie avec deux mèches blanches qui descendaient du coin des lèvres, une peau de parchemin jaunâtre toute plissée autour des yeux, le front chauve, mais deux toupets de cheveux gris en broussailles au-dessus des oreilles.

Et le bonhomme tourne autour de moi comme piqué de la tarentule.

Ne croyez pas, cependant, messieurs, que je me laissai impressionner par ses grimaces. Je le connaissais depuis assez longtemps pour savoir ce qu'il avait dans le ventre... Mais, — traitez-moi de vaurien, si vous voulez ! — il me plaisait. Et l'entourage aussi me plaisait.

Il y avait là un certain coin près de la fenêtre... des boiseries sculptées... au dehors, du lierre grimpait... et le soleil

brillait à travers la verdure... tout à fait engageant... Sur la table, un peloton de laine dans une coquille d'ivoire ; à côté, un journal illustré et un petit morceau de tarte entamé... Tout à fait engageant, je vous dis... Nous nous assîmes donc, et une servante apporta des cigares.

Ils ne valaient rien, mais la fumée dansait si gaiement aux rayons du soleil, que j'oubliais de me fâcher de ce que le bout charbonnait... Je veux commencer à parler affaires ; mais lui me met la main sur l'épaule et dit :

— Ami, généreux ami, après le café...

— Permettez, Krakow...

— Ami, généreux ami, après le café.

Je m'informai alors poliment de ses propriétés, et je le laissai se livrer à de folles vantardises à propos de ses innovations qui ne valaient pas un clou, je le savais de longue date.

La baronne fit son entrée. Un vieil objet d'art... fine, distinguée, de grands yeux bleus allongés, des cheveux d'argent couverts d'un petit bonnet de dentelle noire, un sourire dolent, des mains effilées : l'ensemble un peu trop délicat pour la femme d'un hobereau de campagne et, surtout, d'un rustre comme celui-là.

Elle me souhaite poliment le bonjour, tandis que le vieux crie à tue-tête :

— Yolanthe !... Hé ! où te caches-tu ? Il y a un célibataire, ici ! un prétendant... un prétendant !

— Krakow ! dis-je tout gêné, ne faites donc pas de mauvaises plaisanteries avec un vieux grognard comme moi.

Et la baronne sauve la situation en disant d'un air gracieux :

— Ne craignez rien, baron ; nous autres mères, voilà dix ans que nous vous avons abandonné comme incurable.

— Mais elle peut bien se montrer quand même ! hurle le vieux.

Enfin, elle arrive...

Diable ! messieurs ! attention ! J'en restai bouche bée... De la race, messieurs, de la race ! un corps de jeune reine... de longs cheveux déroulant leurs anneaux sur les épaules, des cheveux d'un brun doré, comme une crinière... un cou blanc, charnu, voluptueux... la gorge pas

trop haute et s'étalant un peu, — ce que nous appelons, en termes de cheval, un poitrail de lion... il semble qu'elle respire avec tout le corps, tant l'air passe puissamment dans cet organisme jeune et vigoureux... les attaches élégantes... les hanches peu développées encore, mais bien construites pour l'épanouissement normal.

Messieurs, je ne m'y connais guère en femmes, mais je ne suis pas éleveur pour rien : je sais ce qu'il en coûte pour obtenir un exemplaire accompli de quelque espèce que ce soit; lorsqu'on se trouve en face d'un être aussi parfait, il ne reste qu'à joindre les mains et à prier : « Mon Dieu ! je te remercie d'avoir mis au monde de pareils êtres : tant qu'il y aura de tels corps ici-bas, nous n'avons pas à désespérer des âmes... »

Ce qui ne m'allait pas au premier abord, c'étaient les yeux. Ils étaient trop rêveurs, d'un bleu trop pâle pour cette créature exubérante de vie. Ils semblaient se noyer dans l'extase, et pourtant les paupières, demi-baissées, laissaient glisser un regard inquiet, soupçonneux, comme en ont les mauvais chiens trop souvent battus.

Le vieux la prend par les deux épaules et fait ses embarras :

— Voilà *mon* œuvre ! c'est *moi* qui ai fait cela ! c'est *moi* qui suis son père, etc.

Elle se secoue et devient cramoisie. Elle a honte.

Alors ces dames mettent le couvert pour le café. Des gaufrettes croustillantes, des confitures russes, du linge damassé, des cuillers et des couteaux à manche de corne... et, pardessus tout cela, une fine vapeur bleuâtre qui s'échappe de l'appareil à café et qui donne à l'ensemble quelque chose de plus intime.

Nous nous assîmes et nous bûmes. Le vieux exultait ; la baronne souriait d'un air résigné, et Yolanthe me faisait les yeux doux.

Oui, messieurs, elle me faisait les yeux doux.

Vous êtes encore d'un âge où pareille chose vous arrive souvent ; mais attendez que vous ayez dépassé la quarantaine et que vous ayez pleine conscience de votre gros ventre et de votre calvitie, et vous verrez quelle reconnaissance on éprouve

pour la fille d'auberge ou la première servante venue qui se donne la peine de vous lancer des œillades... Et songez donc! lorsque c'est une telle merveille, une créature d'élite et de grâce!...

Je pensai d'abord que je me trompais... puis je tâchai de dissimuler mes mains rouges, puis j'eus un accès de toux... je me traitai d'animal, de fat, je songeai à m'en aller et, à la fin, je contemplai fixement, tout confus, le fond de ma tasse... comme une jeune fille!

Mais, quand je relevais la tête, — et il le fallait bien de temps en temps, — je rencontrais toujours le regard de ces grands yeux bleus rêveurs qui semblaient me dire :

« Tu n'as donc pas encore compris que je suis une princesse enchantée et que tu dois me délivrer? »

— Savez-vous pourquoi je lui ai donné ce nom baroque? me demanda le vieux en grimaçant de son côté, l'air malin.

Alors elle rejeta dédaigneusement la tête en arrière, et se leva. Elle devait connaître la plaisanterie.

— Voilà comment c'est venu. Elle avait huit jours... elle était couchée dans son berceau... elle gigotait avec ses petites jambes... des jambes dodues, de vrais saucissons... et un petit derrière, je ne vous dis que ça!...

Tonnerre! Je ne me risquai plus à lever les yeux, tant j'étais gêné! La baronne feignait de ne rien entendre et Yolanthe était sortie de la pièce.

Le vieux, lui, pouffait de rire.

— Ha! ha! Oui, tout rose... et les langes y avaient laissé des marques... une vraie carte de géographie... et c'était délicat et bien formé... une feuille de rose! En voyant cela, je me dis, dans mon orgueil de jeune père : « Celle-là sera belle et coquette et elle gigotera des jambes toute sa vie. Il faut qu'elle ait un nom poétique, cela lui donnera plus de prix aux yeux des prétendants. Je cherche dans ma bibliothèque. Thékla, Héro, Ilse, Angélique... non, trop doucereux : avec un de ces noms-là, elle n'épousera qu'un petit fonctionnaire sans fortune... ou bien Rosaura, Carmen, Béatrix, Wanda... non plus, trop brûlant : elle se serait sauvée avec le premier régisseur venu, — car on suit toujours la

destinée de son nom... Et enfin, je trouvai Yolanthe! C'est fait pour les amoureux, cela fond sur la langue, sans inspirer pourtant de mauvaises pensées, cela excite et apaise à la fois, cela attire et donne des intentions sérieuses. Voilà ce que j'avais calculé et c'était fort juste... Mais, à présent, elle est capable de me rester pour compte, avec toutes ses manières et ses simagrées!

Elle rentra alors dans la chambre, les yeux baissés, l'air d'une innocente faussement accusée.

La pauvre belle enfant me fit pitié; pour changer rapidement la conversation, j'entamai le chapitre des affaires.

Les dames desservirent en silence, le vieux bourra sa pipe, noire comme un charbon, et sembla prêt à m'écouter patiemment. Mais, à peine avais-je prononcé le nom de Pütz, qu'il bondit de son fauteuil et lança sa pipe contre le poêle où elle se brisa, tandis que le tabac s'éparpillait en étincelles. Et si vous aviez vu son visage! Il vous aurait fait peur. Violet, gonflé, comme s'il allait avoir une attaque.

— Monsieur! hurla-t-il, avez-vous accepté mon hospitalité afin d'empoisonner ma maison?... Ne savez-vous donc pas que ce nom damné ne doit pas être prononcé ici? Ne savez-vous pas que je maudis ce drôle jusque dans sa tombe? que je maudis sa progéniture, que je maudis tous ceux...

Il ne put continuer, il s'étranglait et fut saisi d'un violent accès de toux. Il dut s'asseoir dans le fauteuil et la baronne lui fit boire de l'eau sucrée.

Je pris silencieusement mon chapeau. Alors mon regard tomba sur Yolanthe. Blanche comme de la craie, les mains jointes, elle était là, debout, honteuse et désespérée; elle semblait me demander pardon et, en même temps, implorer mon appui. Je résolus donc de dire au moins un mot d'adieu et j'attendis tranquillement que le vieux, qui gémissait et haletait encore, fût assez calmé pour me comprendre. Alors, je dis :

— Vous devez trouver naturel, monsieur de Krakow, votre sortie contre mon ami et contre son fils, que j'aime comme s'il était le mien, nos relations...

Il frappa des pieds et des mains pour m'empêcher de continuer, et quand il eut jappé encore un instant, il finit par retrouver la parole.

— Cet asthme, ce satané asthme... une vraie corde autour du cou... crac!... le gosier fermé. Tu veux parler, mon brave, bonsoir! tu veux respirer, mon brave! zut!... Mais qu'est-ce que vous chantez donc de *nos* relations? *Nos* relations, c'est-à-dire les relations entre *vous* et *moi*, n'ont jamais été troublées, ami de mon cœur; ce sont les meilleures relations du monde, ami de mon âme. Et si j'ai insulté l'autre, le procédurier, le... le... noble... l'honorable... eh bien! je me rétracte, je me déclare un coquin, mais que personne ne me parle de lui! Je ne veux pas me souvenir que son nom se perpétue, car pour moi, il est mort, voyez-vous, il est mort... mort...

Et il fit de son doigt une croix dans l'air, en me regardant d'un air de triomphe comme s'il avait ainsi donné le coup de grâce à mon pauvre Pütz.

— Cela n'empêche, monsieur de Krakow, dis-je, que...

— Quoi! qu'est-ce qui n'empêche?... Vous êtes mon ami, vous êtes l'ami de ma famille. Voyez les femmes, elles sont folles de vous... Eh! ne te gêne pas, Yolanthe! fais-lui des yeux amoureux, ma fille! crois-tu que je ne vois rien, morveuse?

Elle ne rougit pas et ne parut même pas troublée. Elle souleva seulement un peu ses mains jointes vers moi. C'était si touchant, si plein d'abandon, que j'en fus tout à fait désarmé. Je me rassis donc un instant, je parlai de choses indifférentes... et je pris congé, dès que je pus le faire sans avoir l'air fâché.

— Reconduis-le, dit le père, et sois aimable: c'est l'homme le plus riche du pays.

Cette fois, nous éclatâmes tous de rire; mais, en marchant à mes côtés dans le vestibule sombre, elle me dit tout bas, d'une voix triste et inquiète :

— J'en suis sûre, vous ne reviendrez plus.

— Non, mademoiselle, répondis-je franchement.

Et j'allais lui faire valoir mes raisons, lorsqu'elle saisit ma main, la pressa entre les siennes, si blanches, si menues, en murmurant avec des larmes :

— Ah! revenez, je vous en prie... revenez.

Oui, oui, voilà... Ces quelques mots me tournèrent la tête, vieux sot que j'étais!

En rentrant chez moi, je mâchonnais des cigares que, dans mon trouble, j'avais oublié d'allumer... A peine arrivé, je cours au miroir. Toutes les bougies flambant, le verrou poussé, les volets fermés, je m'examine par devant, par derrière, — et même de profil à l'aide d'une glace à main.

Résultat écrasant!... Une grosse tête chauve... une nuque épaisse... des poches sous les yeux... un double menton... et sur l'ensemble une teinte cuivrée comme celle d'un chaudron longtemps exposé au feu. Mais pire encore que tout cela : en me regardant ainsi du haut en bas de mes six pieds, je comprends tout à coup pourquoi on m'a toujours appelé : « Ce *bon* Hanckel ». Au régiment déjà, on disait : « Hanckel?... pas un aigle, non, mais quel bon garçon!... » Et quand on vous a coté ainsi, la vie ne vous offre plus qu'une longue suite d'occasions pour faire honneur à votre titre. On vous flatte, on se fiche de vous, on vous gruge à la journée. Vous essayez une timide résistance; on vous répond : « Comment? Et vous avez la prétention d'être un bon garçon?... » Vous avez beau crier : « Mais je ne suis pas un bon garçon!... » Vous l'êtes et vous le resterez, car c'est ainsi qu'on vous a jaugé et timbré... Et c'est un homme de cette trempe qui voudrait se lancer dans des histoires de femmes! Les femmes qui rêvent toujours quelque chose de diabolique et qui, pour bien aimer, ont besoin d'être brutalisées, trompées, abandonnées, traitées avec canaillerie par celui qu'elles adorent!...

« Pas de bêtises, Hanckel, me dis-je, laisse ton miroir, éteins tes lumières, envoie promener tes idées folles et fourre-toi au lit. »

Messieurs, j'avais un lit — et je l'ai encore — un lit tout ordinaire, étroit comme un cercueil, en sapin, avec des sangles, ni matelas ni lit de plume : une peau d'élan pour sommier... deux fois par an on renouvelle la paillasse, c'est le seul luxe. Messieurs, on vous parle souvent du lit de camp des hommes célèbres... on en voit exposés dans les palais et musées patriotiques, et quand les visiteurs passent devant, ils ne manquent jamais de s'écrier, en levant les bras au ciel : « Quelle puissance de renoncement! quelle simplicité spartiate!... » De la frime, messieurs! Nulle part on ne dort mieux que sur une planche, à condition, naturellement, d'avoir une

journée de travail *derrière soi*, une bonne conscience *en soi* et pas de femme *à côté de soi*... trois choses à peu près synonymes.

Vous vous étendez, vous vous étirez, à vous donner des crampes bienfaisantes, jusqu'à ce que les orteils touchent le bois du lit, vous mordez dans la couverture, vous faites votre trou dans l'oreiller, puis vous prenez un bon livre qui attend sur la table de nuit et vous gémissez d'aise...

C'est ce que je fis encore ce soir-là, une fois que j'eus chassé la tentation, et, tout en m'engourdissant, je songeais à part moi :

« Non, non, nulle ne te rendra infidèle à ta chère, ta dure, ton étroite couchette de célibataire... Quand elle s'appellerait Yolanthe, et serait le plus noble pur sang que Dieu ait mis sur la terre... Oui, celle-là moins que toute autre... Car... qui sait?... »

III

Le lendemain, je fais mon rapport au jeune homme, sans souffler mot de mes propres sottises, naturellement.

Il darde sur moi ses yeux noirs, brûlants :

— N'en parlons plus, dit-il, je m'en doutais.

Huit jours après, il y revient comme par hasard :

— Tu devrais pourtant aller encore une fois à Krakowitz, mon oncle.

— Tu es toqué, mon garçon? m'écriai-je.

Mais, en même temps, je me sens aussi heureux que si une douce main de femme me caressait la nuque.

— Tu n'as pas besoin de parler de moi, ajoute-t-il en regardant la pointe de ses bottes, mais peut-être que si tu y vas souvent les choses s'aplaniront d'elles-mêmes.

Messieurs, il n'est pas plus facile de faire balancer un épi que de changer mes résolutions les plus sacrées... J'y retourne donc... Et j'y retourne encore... Et encore...

Je subis les blagues du vieux, je bois le café que sa femme me fait, et j'écoute avec béatitude les beaux airs que Yolanthe me chante, bien que la musique... en général... Plus j'allais

à Krakowitz, plus je me sentais mal à l'aise, mais j'y étais attiré comme par mille bras, il n'y avait pas moyen de lutter.

Le vieil homme, en moi, voulait sans doute, avant d'aller dormir son dernier somme, s'asseoir une fois encore au festin sacré, — ne dût-il y trouver que la douce émotion d'une présence de femme... car, au fond, je n'osais rien espérer de plus substantiel.

Elle continuait bien à me jeter des regards à la dérobée, mais que signifiaient-ils ? un reproche, un appel, ou simplement le plaisir d'être admirée? je n'en savais rien.

Enfin, à ma troisième ou quatrième visite, voici ce qui m'arriva.

Il n'était guère plus de midi; une chaleur atroce, avec cela, et moi, dans mon ennui ou dans mon impatience, je pars pour Krakowitz.

— Monsieur et madame font leur sieste, me dit le domestique, mais mademoiselle est sous la véranda.

J'ai un pressentiment qui me donne des battements de cœur ; je veux m'en retourner, mais tout à coup la voilà devant moi, blanche et fière dans sa robe de mousseline ; elle a l'air taillée dans le marbre : je suis repris plus que jamais de ma vieille folie.

— C'est gentil à vous de venir, baron, dit-elle, je m'ennuyais à mort. Allons au jardin, voulez-vous ? Il y a un bosquet où il fait frais ; nous pourrons y bavarder tranquillement.

Elle met sa main sur mon bras et je suis saisi d'un tremblement. Je vous l'assure, messieurs, il m'avait été plus facile de grimper à Düppel que de descendre à présent de la terrasse.

Elle ne dit rien, moi non plus. Le silence devient oppressant. Le gravier crie, les insectes bourdonnent dans les spirées; autrement, pas le moindre bruit.

Elle s'est accrochée avec confiance à mon bras et m'oblige à m'arrêter aussi lorsqu'elle se penche pour arracher une herbe ou cueillir un brin de réséda, dont elle se chatouille le bout du nez et qu'elle rejette aussitôt.

— Je voudrais aimer les fleurs, dit-elle. Il y a tant de gens qui les aiment!... ou qui prétendent les aimer : quand il s'agit d'amour, on ne sait jamais la vérité.

— Pourquoi donc? demandé-je. Ne peut-il se faire que deux êtres s'aiment bien et se le disent, sans phrase ni arrière-pensée?

— « S'aiment bien! s'aiment bien! » répéte-t-elle d'un air narquois; vous êtes donc de glace que pour vous tout l'amour consiste à *s'aimer bien*?

— Que je sois de glace ou non, le résultat malheureusement est le même.

— Oui, vous êtes une âme d'or, dit-elle en me regardant de côté avec un peu de coquetterie, tout ce que vous pensez vous part de la bouche sans détour.

— Je sais aussi me taire.

— Oh! je le sens bien, répond-elle avec hâte, à vous, je pourrais tout confier, tout.

Et il me semble qu'elle presse légèrement mon bras.

« Que peut-elle te vouloir? » me dis-je, et le cœur me bat jusque dans la gorge.

Nous arrivons devant le bosquet, un bosquet d'aristoloches... Vous savez, de ces larges feuilles en forme de cœur qui arrêtent tout rayon de lumière. Dans un bosquet de ce genre, il fait toujours nuit, vous savez... Et alors, elle quitte mon bras, elle se baisse jusqu'à terre et, en rampant, pénètre par une trouée dans le taillis dont les branches enchevêtrées ferment tout autre accès.

Et moi, baron de Hanckel d'Ilgenstein, modèle de dignité et de convenance, je me glisse à quatre pattes derrière elle par cette ouverture, à peine plus large que la bouche d'un four.

Oui, messieurs, voilà ce que les femmes vous font faire.

Et sous le bosquet, dans la pénombre fraîche, elle s'allonge à demi sur le banc vermoulu. Elle s'éponge, de son mouchoir, le front, le cou jusqu'à l'échancrure du corsage... Qu'elle est belle ainsi! qu'elle est belle!

Et tandis que je me tiens debout devant elle, soufflant comme un phoque, — car, à quarante-sept ans, messieurs, on ne se promène pas impunément à quatre pattes, — elle éclate de rire, d'un rire bref, dur, forcé.

— Moquez-vous de moi! dis-je.

— Si vous saviez combien peu j'ai envie de me moquer! fait-elle avec une contraction douloureuse de la bouche.

Puis un silence. Elle regarde par terre en fronçant les sourcils, et sa gorge se soulève en cadence.

— A quoi pensez-vous? demandé-je.

Elle hausse les épaules.

— Penser? pourquoi penser? dit-elle. Je suis fatiguée, je voudrais dormir.

— Eh bien! dormez.

— Mais vous aussi.

— Bon! moi aussi, dis-je.

Et je m'étends à demi, comme elle, sur le banc en face.

— Mais fermez les yeux, ajoute-t-elle.

Et, soumis, je ferme les yeux... Je vois des soleils, des roues vertes et des gerbes de feu, sans discontinuer; — cela provient de l'agitation du sang, messieurs... Et, de temps à autre, une idée, comme un éclair, me traverse l'esprit : « Hanckel, tu es ridicule. »

Tout est si tranquille que j'entends les petits scarabées qui grimpent le long des feuilles... Son souffle même a cessé.

« Il faudrait pourtant voir ce qu'elle fait, » me dis-je, avec le secret désir de l'admirer à mon aise pendant son sommeil.

Mais quand, en cachette, je me risque à soulever un peu, un tout petit peu les paupières, je vois... ah! messieurs, j'en ai encore froid dans le dos... je vois ses yeux tout grands ouverts, fixés sur moi, hagards, dévorants, si j'ose dire.

— Yolanthe, chère enfant! m'écrié-je, pourquoi me regardez-vous ainsi? Que vous ai-je fait?

Elle sursaute, elle se passe, comme en un rêve, la main sur le front et les joues, et elle s'efforce de rire, — le même rire bref, saccadé que tout à l'heure, — puis elle éclate en sanglots et pleure, pleure toutes ses larmes.

Je me précipite vers elle; je voudrais bien lui caresser les cheveux, mais mon courage ne va pas jusque-là. Je lui demande ce qui la chagrine, si elle ne veut pas se confier à moi, et autres choses du même genre.

— Ah! je suis la créature la plus abandonnée, la plus misérable du monde! gémit-elle.

— Et pourquoi cela?

— Je veux faire quelque chose... quelque chose d'affreux... et je n'en ai pas le courage.

— Qu'est-ce donc?

— Je ne peux pas le dire... je ne peux pas le dire..,

Et elle n'en démord plus, malgré tous mes efforts pour la décider à parler. Peu à peu sa physionomie change, elle prend un air résolu, sombre, et finit par murmurer amèrement, comme pour elle-même :

— Je veux quitter la maison... Je veux me sauver...

— Grand Dieu ! avec qui? demandé-je consterné.

Elle hausse les épaules :

— Avec qui? Personne au monde ne se soucie de moi..., pas même un gardeur de vaches... mais, il faut que je parte. Ici on finit par perdre espoir, par dépérir... Et puisque nul ne vient, je m'enfuirai seule.

— Mais, ma chère demoiselle, dis-je, je comprends que vous vous ennuyiez un peu à Krakowitz, c'est bien isolé..., et monsieur votre père a des histoires avec tout le genre humain..., mais enfin, si vous avez envie de vous marier, une femme comme vous n'a qu'à lever le petit doigt.

— Oh ! laissez donc ! répond-elle, ce sont des phrases! Qui voudrait de moi? Connaissez-vous quelqu'un qui voudrait de moi?

Mon cœur bat à tout rompre. Je ne veux pas le lui dire... c'est une folie... et déjà je lui affirme que, moi, je ne fais pas de phrases, que je désirerais le lui prouver, ou quelque chose dans ce goût... Car, lui faire une déclaration en règle, pour le moment, vrai Dieu ! je n'ose pas. Elle clôt les yeux, soupire profondément, et, me posant la main sur le bras, elle dit :

— Avant que vous partiez, je dois vous faire un aveu, pour que vous ne soyez pas trop dupe. Mes parents ne dorment pas... Lorsqu'ils ont entendu votre voiture, ils se sont enfermés... c'est-à-dire que c'est lui qui a forcé maman... Notre tête-à-tête au jardin est chose combinée. Je dois vous tourner la tête pour que vous m'épousiez. Depuis votre première visite, ils me tourmentent tous les deux, lui par ses gronderies, elle par ses prières. Je ne dois pas manquer l'occasion, car un tel parti ne se représentera jamais... Pardonnez-moi, monsieur, je ne voulais pas : quand j'aurais eu d'abord de la sympathie pour vous, leur insistance aurait suffi pour me rebuter. Mais maintenant que je vous ai

ouvert mon cœur, maintenant je veux bien. Si je vous plais, prenez-moi, je suis à vous.

Messieurs, mettez-vous à ma place. Une belle jeune femme, une Thusnelda, une Vénus, qui, dans son orgueil et son désespoir, se jette à la tête d'un brave homme, corpulent, qui touche à la cinquantaine... N'aurait-ce pas été une sorte de sacrilège que de s'emparer de ce bonheur-là et de l'emporter précipitamment, comme un voleur?

— Yolanthe, dis-je, chère, chère enfant, savez-vous bien ce que vous faites?

— Je le sais, répond-elle avec un sourire qui fait pitié: je m'abaisse devant Dieu, à mes propres yeux et aux vôtres... je deviens votre esclave, votre chose... et je vous trompe encore, avec cela !

— Vous ne pouvez sans doute pas me souffrir?

Alors elle me fait encore ses yeux innocents, ses chers yeux bleu pâle, et murmure d'une voix rêveuse :

— Vous êtes l'homme le meilleur et le plus noble du monde, je pourrais vous aimer, vous adorer, mais...

— Mais?

— Ah! tout cela est si laid, si bas!.,. Dites-moi que vous ne voulez pas de moi, que vous me méprisez. Je ne mérite pas mieux.

Il me semblait que l'univers entier tournait autour de moi, et je dus faire appel à ce qui me restait de bon sens pour ne pas la prendre et la serrer dans mes bras. C'est grâce à ce petit reste de bon sens que je lui dis :

— Je ne veux pas, ma chère enfant, profiter d'une minute d'émotion. Vous pourriez avoir des regrets demain, et il serait trop tard. J'attendrai huit jours; pendant ce temps vous réfléchirez. Si, d'ici là, vous ne m'écrivez pas : « J'ai changé d'avis », chose convenue : je viendrai vous demander à vos parents. Mais pesez bien le pour et le contre, ne vous jetez pas tête baissée dans votre malheur.

Là-dessus elle prit ma main, cette vilaine grosse main hâlée, rugueuse, messieurs, et avant que j'eusse pu l'en empêcher, elle y avait appuyé ses lèvres.

Plus tard seulement, beaucoup plus tard, j'ai compris ce que signifiait ce baiser.

Quand nous eûmes rampé hors du bosquet, moi de nou-

veau à plat ventre derrière elle, nous entendîmes de loin le vieux qui criait :

— Est-ce possible? Hanckel, mon ami Hanckel est ici. Pourquoi ne m'avez-vous pas réveillé, crétins, idiots, misérables? Mon ami Hanckel est ici et je ronfle! tas de canailles!

Yolanthe devint pourpre de honte et, pour lui rendre ce moment moins pénible, je lui dis :

— Laissez donc, je le connais.

Oui, oui, messieurs, je connaissais le vieux... mais sa fille, je ne la connaissais pas.

IV

Voilà donc où nous en étions!

En rentrant chez moi, je me répétais sans cesse :

« Hanckel! quel veinard tu fais! A ton âge, un tel joyau!... Crie donc, gambade comme un fou. C'est bien le moins après un tel événement!... » Et, pourtant, je n'avais nulle envie de gambader ou de crier. A la maison, je fis mes comptes de la semaine et je me commandai un grog. Ce fut toute la réjouissance.

Le lendemain, Lothaire Pütz m'arrive en tenue.

— Toujours au service, mon garçon? lui dis-je.

— Ma démission n'est pas encore acceptée, — répond-il en me regardant de travers, comme si j'étais la cause de tous ses malheurs. — Du reste, mon congé tire à sa fin, il faut que je retourne à Berlin.

Je lui demande s'il ne peut obtenir une prolongation, mais je vois bien qu'il n'en veut pas : — c'est le cercle qui lui manque... on connaît ça.

Et puis, explique-t-il, il faut qu'il vende ses meubles et qu'il s'arrange avec ses créanciers.

— Va donc, fais-je; à la grâce de Dieu, mon fils!

Une seconde, je me demande si je vais lui confier mon nouveau bonheur; mais je n'ose. Je suis sûr que j'aurai l'air bête en lui faisant cette confession, et je me tais... Puis, il se pourrait que Yolanthe se ravisât, et, en sondant le fond de mon cœur, je crois que je l'espère autant que je le crains.

J'éprouvais un sentiment... Bah! pourquoi vouloir débrouiller les sentiments? Les faits parleront.

Le matin du huitième jour, le facteur m'apporta une enveloppe à coins dorés, — de *son* écriture... Tout d'abord, une grande peur m'envahit, et les larmes me vinrent aux yeux. Je me disais :

« Ça y est, mon vieux, te voilà mis au rebut... »

Mais, en même temps, un grand apaisement se fit en moi. Tout en ouvrant l'enveloppe avec des ciseaux, je souhaitais presque d'y trouver un refus brutal et définitif.

Et je lus :

« Mon ami,

» Ma résolution s'est éclairée et fortifiée, ainsi que vous le demandiez. Je vous attends aujourd'hui auprès de mon père.

» YOLANTHE. »

Ah! ce bonheur!... Le bonheur d'une telle minute se conçoit aisément.

Mais, après, la honte! la honte! Oui, messieurs, j'étais honteux, quand je songeais aux regards narquois et douteux auxquels j'allais être exposé, et j'aurais volontiers reculé.

Mais l'heure était venue. En avant pour la gloire!

Tout d'abord, je me fis beau. En me rasant, je me coupai deux fois le menton ; un des palefreniers dut courir à deux milles de là jusqu'à la pharmacie pour me chercher du taffetas d'Angleterre couleur chair... je n'en avais que du noir à la maison... Puis je serrai la boucle de mon gilet à en perdre la respiration, et ma pauvre vieille sœur faillit perdre patience à force de recommencer mon nœud de cravate, auquel elle ne réussissait pas à donner un air assez inspiré.

Et, pendant ce temps-là, toujours cette pensée lancinante : « Hanckel, tu es ridicule! »

Mon arrivée à Krakow, par contre, fut magistrale. Une paire de chevaux gris pommelés, nés chez moi, le landau neuf capitonné de satin grenat... L'entrée d'un prince n'eût pas été plus triomphale : et moi, pourtant, j'aurais volontiers battu en retraite, tant mon cœur tremblait lâchement.

Le vieux me reçoit à la porte, comme s'il ne se doutait de

rien... Quand je lui demande un minute d'entretien, il prend la mine réservée d'un homme qui craint un emprunt inattendu.

« C'est bon, tu battras bientôt la chamade, » me dis-je; et j'attends la réplique qui doit donner lieu à une bonne scène, bien émouvante, avec embrassades, larmes de joie et toute la mise en scène obligatoire... Car on devient terriblement vaniteux, messieurs, quand on a le porte-monnaie bien garni.

Mais le vieux renard se connaissait en affaires : il savait que, pour faire valoir la marchandise aux yeux de l'acheteur, il faut d'abord lui tenir la dragée haute.

Quand j'eus fait ma demande, il me répondit, tout gonflé d'une dignité soudaine :

— Pardon, monsieur le baron. Qui me garantit que ce mariage, cette union — contre nature, avouez-le — tournera bien ? Qui me garantit que, dans un an ou deux, ma fille ne me reviendra pas un beau soir, nu-tête, en chemise de nuit, et qu'elle ne me déclarera pas : « Mon père, je ne puis plus vivre avec ce vieil homme... Gardez-moi auprès de vous... »

Ah ! messieurs, c'était dur!

— Et voilà, continua-t-il, voilà pourquoi, en père prudent, je n'ose pas vous confier mon enfant.

Ainsi, il m'envoie promener! il se moque de moi!... Je me lève, car l'entretien me paraît clos, mais le vieux me force bien vite à me rasseoir :

— ... Du moins, vous la confier, en observant les formes auxquelles un homme comme moi se croit tenu envers un homme comme vous... ou, pour parler plus clairement... les formalités par lesquelles un père doit assurer l'avenir de sa fille... ou, pour être plus clair encore... la dot...

Cette fois, j'y suis, et j'éclate de rire. Ah ! le filou ! le vieux filou ! C'était pour ne pas décrocher de dot qu'il avait joué toute cette comédie. En me voyant rire, il envoie au diable pathos, pudeur et dignité et se met à rire avec moi à gorge déployée, puis il me dit :

— Oh ! du moment que vous prenez la chose ainsi, mon cher!... si je l'avais su tout de suite... Mais quoi ! voyez-vous, il faut toujours essayer... et si ça prend, tant mieux !...

De la sorte, nous étions d'accord.

Alors, on appela la baronne et, disons-le à son honneur,

elle oublia le rôle qu'elle devait jouer : elle me sauta au cou avant que son mari eût fini — pour sauver les apparences — de lui expliquer la situation.

Et Yolanthe?

Pâle comme la mort, les lèvres serrées, les yeux à demi fermés, elle parut sur le seuil du salon et me tendit silencieusement les deux mains. Ensuite d'un pas d'automate elle alla vers ses parents et se laissa embrasser par eux.

Voyez-vous, messieurs, cela me donna de nouveau à penser.

V

Ce que j'avais craint, messieurs, n'arriva pas... Je ne me doutais pas, paraît-il, de l'estime et de l'amitié dont j'étais l'objet dans notre cercle. Mes fiançailles eurent l'approbation de la noblesse aussi bien que du gros public ; il n'y avait pour me féliciter que visages riants et mains affectueusement tendues.

Il est vrai qu'en pareille occasion le monde entier semble se conjurer contre vous pour vous pousser, avec des mines et des gestes joyeux, à votre destinée, jusqu'au moment où, la chose commençant à se gâter, chacun se tourne contre vous et vous montre les dents. Toujours est-il que je cessai peu à peu d'être honteux de mon bonheur ; je finis même par croire que j'avais des droits réels sur tant de jeunesse et de beauté.

Ma pauvre vieille sœur fut touchante d'abnégation; elle était pourtant la seule personne à qui mon mariage fît un tort direct : le jour de la noce, elle devait quitter Ilgenstein et retourner dans notre petite propriété maternelle, à Gorowen. Elle versa des torrents de larmes, larmes de joie, m'assura que la prière de ses nuits était exaucée et elle s'éprit de ma fiancée avant même de la connaître.

Qu'aurait dit mon Pütz, lui qui était descendu dans la tombe sans gagner la commission qu'il se promettait de mon mariage?

« C'est à son fils, me dis-je, que je la paierai! »

Je lui écrivis donc une longue lettre : je lui demandai quasi pardon d'avoir été chercher femme dans la maison de son ennemi héréditaire ; — « mais j'espère bien, ajoutai-je, que de la sorte la vieille querelle s'apaisera d'elle-même. »

La réponse se fit longtemps attendre.

Elle contenait quelques mots de félicitation bien secs, puis m'annonçait qu'il ajournerait son retour dans le pays jusqu'après mon mariage : il lui serait trop pénible de se trouver si près de moi sans pouvoir être à mes côtés pour le grand jour.

Ceci, messieurs, me chagrina : car je l'aimais réellement, le chenapan !

Oui, oui... et ma fiancée aussi me donnait des inquiétudes.

De sérieuses inquiétudes, messieurs.

Il n'y avait pas en elle de joie sincère. Lorsque j'arrivais, je lui trouvais le visage pâle, l'air froid, le regard troublé sous les paupières baissées. Quand je l'avais prise à l'écart et lui avais parlé gaiement, alors seulement elle finissait par s'animer et par me témoigner une sorte de tendresse filiale.

Mais aussi, messieurs, comme je me montrais délicat envers elle ! extraordinairement délicat, vous dis-je !... Je la traitais en princesse des contes de fée ; chaque jour, je découvrais en mon cœur de nouvelles sources de délicatesse et j'étais positivement fier de mon exquise finesse.

Parfois, cependant, il me prenait des envies de raconter une gaudriole ou de lancer un bon gros juron. Cette perpétuelle surveillance sur moi-même me pesait. J'ai, grâce à Dieu, le cœur assez tendre et assez généreux pour concevoir les exigences d'un autre cœur sans qu'il y ait affectation de ma part. Mais je me faisais un peu l'effet d'un danseur de corde qui avance les yeux bandés. Un faux mouvement à droite, un faux mouvement à gauche... patatras !... le voilà par terre !

Aussi, quand je me retrouvai dans mon vaste logis vide où je pouvais tout à mon aise siffler, jurer, crier, tempêter, et Dieu sait quoi encore, sans froisser ni déranger personne, j'éprouvais un véritable bien-être et je me disais plus d'une fois : « Dieu merci ! je suis libre encore ! »

Oui, mais pas pour longtemps... Rien ne s'opposant au mariage, il devait être célébré dans six semaines.

Une horde de tapissiers, de menuisiers envahit mon cher Ilgenstein et le bouleversa de fond en comble. Tous mes désirs furent contrecarrés par la phrase :

— Oh ! monsieur le baron, ce n'est pas de bon goût !

Et, ma foi, je les laissais faire : car, à cette époque, j'éprouvais encore un saint respect pour ce fameux *bon goût*. J'ai compris, mais beaucoup plus tard seulement, que d'ordinaire ce n'est qu'un paravent pour dissimuler la pauvreté d'esprit.

Enfin, toujours est-il que, sous le couvert de ce satané bon goût, la bande dévastatrice ne laissa bientôt plus un coin intact à Ilgenstein. Je ne parvins à défendre contre l'invasion que mon cabinet de travail. Là, par exemple, j'interdis énergiquement toute tentative de bon goût... Et mon vieux lit de camp aussi... naturellement... Personne n'avait osé y toucher.

Ah ! oui, messieurs, ce lit...

Or, écoutez ceci... Un beau jour, ma sœur entre chez moi... D'ailleurs, elle faisait cause commune avec cette maudite engeance... Elle entre donc ayant sur les lèvres ce petit sourire confit que prennent les vieilles filles quand on fait allusion devant elles à la façon dont les enfants viennent au monde.

— J'ai à te parler, Georges, dit-elle en toussaillant sans me regarder.

— Eh bien ! vas-y donc !

— C'est à propos...balbutie-t-elle... c'est-à-dire, je crois... qu'en penses-tu?... tu ne peux pas continuer à dormir dans cet affreux lit, sur une paillasse...

— Et si cela me plaît !

— Tu ne me comprends pas, murmure-t-elle de plus en plus gênée, après... quand... enfin après la noce.

Diantre ! je n'y avais pas encore songé... Et moi, vieux roublard, je fais une figure aussi confuse que la sienne.

— Il faudra parler à l'ébéniste, dis-je.

— Mon cher Georges, répond-elle avec importance, tu me pardonneras si je crois m'y entendre mieux que toi.

— Eh ! eh ! — dis-je en la menaçant du doigt : car, de tout temps, mon plus grand plaisir avait été de mettre sur la sellette sa pudeur de vieille fille.

Elle devient toute rouge et continue :

— J'ai vu chez mes amies, chez madame de Houssel et

chez la comtesse Finkenstein, des installations de chambres à coucher splendides... tout à fait splendides... il faut que tu en aies une pareille.

Je demande :

— Comment est-ce ?

Je dois vous dire, messieurs, qu'en m'apercevant que mon vieux grigou de beau-père ne voulait rien débourser non plus pour l'installation, j'avais déclaré que le mobilier était complet et j'avais bien vite commandé l'indispensable à Berlin et à Königsberg. Le lit, je l'avais oublié, naturellement.

— Que préférerais-tu ? recommence-t-elle, de la soie rose recouverte de tulle illusion, ou bleue garnie de valenciennes ? Peut-être pourrions-nous aussi dire au peintre qui fait le plafond de l'orner de quelques Amours ?

Ah ! ah ! ah !... messieurs, je n'étais pas à mon aise... Moi, et des Amours !

— Pour le bois de lit, continue-t-elle impitoyablement, il n'y a plus le temps de l'achever...

— Par exemple ! répliqué-je, six semaines pour un bois de lit !...

— Mais, Georges, les dessins, les plans seuls demandent un mois.

Je coulai un regard attristé vers ma chère vieille couchette. Pour celle-là, il n'avait pas été besoin de dessins. On me l'avait confectionnée en une après-midi : six planches et quatre montants.

— Le mieux, poursuit-elle, serait d'écrire à Lothaire pour lui demander de choisir à Berlin ce qu'il trouvera de plus beau et de plus riche dans les magasins.

— Fais ce que tu voudras et fiche-moi la paix ! dis-je énervé.

Et tandis qu'elle se retire un peu offensée, je lui crie encore :

— Et surtout, recommande au peintre de veiller à ce que les Amours me ressemblent !

Voilà, messieurs, mon état d'esprit pendant le temps des fiançailles... Et plus l'époque du mariage approchait, plus je me sentais mal à l'aise.

Non pas que j'aie eu peur... ou plutôt, si ! j'avais une peur bleue... mais, sans parler de cela, j'avais le sentiment d'une faute, d'un tort fait à quelqu'un... comment dire ?... Mais à

à qui? — pas elle, puisqu'elle l'avait voulu. — A moi non plus : n'étais-je pas le plus heureux des mortels? — A Lothaire?... Peut-être bien.

Le pauvre garçon avait compté sur moi comme sur un second père, et je l'abandonnais en passant à l'ennemi avec armes et bagages. Voilà comment je tenais la parole donnée à Pütz sur son lit de mort!

Messieurs, celui que les circonstances ont forcé à s'enrôler dans le camp des fripons — et quel est l'honnête homme auquel cela n'arrive pas une fois dans sa vie? — celui-là me comprendra.

Je me creusais la cervelle nuit et jour et je me rongeais les ongles jusqu'au sang; — et, ne trouvant pas d'autre moyen d'arranger les choses, je résolus de réconcilier les deux parties à mes dépens.

J'avoue que j'eus quelque peine à m'y décider : car, nous autres cultivateurs, vous le savez, messieurs, nous tenons à nos sous... Mais que ne ferait-on pas, quand on est officiellement, *un bon garçon*?

Je me rends donc une après-midi auprès de mon futur beau-père, dans son prétendu cabinet de travail. Il était en train de se vautrer sur sa chaise longue, et je l'engage, non sans hésiter, à se réconcilier avec Lothaire... pour tâter le terrain d'abord, naturellement. Suivant mes prévisions, il entre tout de suite en fureur, il jure, il s'étrangle, il devient violet et me montre la porte.

— Mais, dis-je, admettons qu'il reconnaisse ses torts et qu'il abandonne le procès?

Messieurs, avez-vous jamais caressé un blaireau? j'entends un jeune blaireau, demi-apprivoisé? Avez-vous remarqué les petits yeux, moitié sournois, moitié doux, qu'il tourne vers vous tout en reniflant à petit bruit? C'est absolument la mine que fit le vieux, puis il dit :

— Voudra pas.

— Mais s'il y consentait, pourtant?

— Alors, c'est toi qui paies toute la casse? me lance à brûle-pourpoint le vieux finaud.

Je me demande : « Faut-il nier?... » Ah! le diable l'emporte, et je conviens de la chose.

— Que non! fait l'autre tout sec; pas de ça, mon fils, je n'accepte pas.

— Et pourquoi?

— A cause des enfants, bien sûr... Je dois songer aux petits-enfants que ta magnanimité m'octroiera sans doute. Je ne leur donne pas de dot : faut-il encore enlever la paille du nid où ils vont naître? De toute façon, je suis sûr de gagner le procès, si les choses traînent encore un an ou deux : je puis attendre.

Alors j'essaie de la persuasion :

— L'argent restera dans la famille, dis-je : moi, je paie, toi, tu encaisses. Après ta mort, cela me reviendra toujours.

— Ah! ah! tu escomptes déjà ma mort! crie-t-il, repris de colère, tu voudrais sans doute m'enterrer vivant et mettre tout de suite la main sur Krakowitz pour arrondir tes terres. Il t'a donné dans l'œil depuis longtemps, mon beau Krakowitz!

Impossible de faire entendre raison à ce forcené; je me décide à employer les grands moyens.

— Voici donc mon dernier mot, dis-je. Je ne puis entrer dans ta famille qu'à une condition : ta réconciliation avec Lothaire Pütz. Si tu refuses, je serai forcé de reprendre ma parole.

Cela le rendit souple.

— Quelle tête de bois! dit-il; pas moyen de parler sentiment avec toi. Je songe à tes enfants, à ces pauvres petits qui sont encore à naître; et toi, tu ne songes qu'à une rupture et autres bêtises... Arrange l'affaire de cette façon, si cela te fait plaisir, je ne m'y oppose pas. Personnellement, je n'ai rien contre Lothaire Pütz. Au contraire : ce doit être un gaillard énergique, bon cavalier, très friand des belles filles... Aussi, mon vieux fils, je veux te donner un bon conseil. Tu vas avoir une jeune femme. Si elle n'était pas ma fille, et, par cela même au-dessus de tout soupçon, je te dirais : « Brouille-toi avec lui; ne lui prête plus d'argent et réclame ce qu'il te doit... » Vois-tu, la prudence est une bonne chose.

Messieurs, jusqu'alors j'avais pris le vieux du bon côté; à partir de ce moment, il me devint odieux. Mais... le mariage d'abord; après, je saurais bien me débarrasser de lui.

Il y avait encore une grosse pilule à avaler. C'était de persuader à Lothaire que le vieux avait reconnu ses torts et renonçait à poursuivre le procès. Cela marcha tout seul. Lothaire fut même si peu surpris qu'il oublia de me remercier... Enfin ! que voulez-vous!

Je vous ai déjà parlé de ma fiancée; suffisamment, je pense. Nos relations, avec des hauts et des bas de confiance ou de crainte, d'espérance ou d'abattement, formaient un écheveau trop compliqué pour que mes grosses mains lourdes puissent essayer de vous le débrouiller.

Je dois dire, à l'honneur d'Yolanthe, qu'elle s'efforçait loyalement de se faire à moi... Elle tâchait de deviner mes goûts, oui, elle cherchait à associer ses idées aux miennes. Mais ce n'était plus guère possible. Là, où sa jeune intelligence comptait trouver en moi la vie, l'intérêt, il n'y avait plus, trop souvent, qu'un désert depuis longtemps desséché. Car voilà ce qui est affreux avec l'âge : chaque année atrophie un nerf de plus en nous, et, pour peu que nous approchions de la cinquantaine, le travail et le repos nous deviennent également meurtriers.

C'était alors la mode des cravates ponceau : je portais donc une cravate ponceau ; je portais des souliers pointus et je fis mettre des revers de soie à mes habits.

Je lui offris de riches cadeaux : un collier de turquoises de quinze mille francs... et un solitaire célèbre, qui avait été mis aux enchères à Paris. Chaque jour, le chemin de fer lui apportait des roses fraîches et des orchidées : car, pour les fleurs de mon jardin, je n'y réussissais pas si bien que dans l'élevage des poulains. Du reste, vous savez, mes poulains... mais, non, ce n'est pas de cela que je voulais vous parler.

VI

Voilà ! — Et maintenant, messieurs, un trait, et je passe directement au jour de mon mariage.

Monsieur mon beau-père, qui retombait toujours sur ses pattes comme les chats, avait résolu d'utiliser ma popularité

à son profit et de renouer, à l'occasion de nos noces, des relations avec un tas de gens qui, par prudence, avaient cessé de le fréquenter depuis des années. Il délia donc les cordons de sa bourse et organisa une fête monstre où le champagne devait couler à flots, suivant son expression.

On conçoit que j'avais tout ce tralala en horreur... Mais un fiancé n'est plus qu'un être ridicule auquel les organes de la volonté sont momentanément supprimés.

Le matin du grand jour, — j'étais assis, de méchante humeur, dans ma chambre, la maison entière empestait l'encaustique, — tout à coup, la porte s'ouvre et Lothaire paraît.

Très gai... en apparence... très en train... avec ses grandes bottes. Il me tombe dans les bras :

— Hourra ! mon oncle !

Il a voyagé toute la nuit... Hier, aux courses de Hoppegarten, remporté le grand prix... une course endiablée... pas cassé le cou, cependant... puis, bu comme un trou... et le voici frais et dispos comme un jeune dieu!... Il va danser comme une toupie... Il a apporté des surprises, des feux d'artifice... Il lui faut tout de suite deux douzaines d'hommes pour leur apprendre le maniement des pièces, etc., etc...

Cela jaillit et sort de ses lèvres sans interruption, tandis que ses gros sourcils noirs ne font que monter et descendre et que ses yeux luisent comme des braises.

« Voilà la jeunesse ; — pensé-je, en étouffant un soupir ; — si je pouvais seulement, pour vingt-quatre heures, lui emprunter ses yeux... et le reste!... »

Je lui dis :

— Tu ne me demandes pas de nouvelles de ma fiancée ?

Il rit bruyamment :

— Mon oncle ! mon oncle ! s'écrie-t-il. En voilà une aventure!... Toi, te marier ! toi, te marier!... Je lancerai les fusées ! Hourra !

Et, toujours riant, il sort de la chambre.

Moi, j'achève mon cigare; je me sens fort abattu. Puis, je vais passer l'inspection des pièces nouvellement arrangées.

Devant la porte de la chambre à coucher, je suis arrêté par ma sœur qui fait ses paquets.

— On n'entre pas ici, dit-elle : c'est une surprise pour vous deux.

Nous deux ! — Quelle sottise !

Vers onze heures, je me mets à ma toilette. L'habit me gêne aux entournures, les souliers me serrent les orteils ; — depuis près de trente ans, je souffre d'enflure aux orteils : c'est une conséquence des grogs de Pütz. — La chemise est raide comme une planche, la cravate m'étrangle. C'est atroce !

A deux heures, je pars en voiture. Et maintenant, messieurs, vient un rêve... pas un beau rêve, ma foi, non !... plutôt un cauchemar affreux avec toutes les sensations qu'il comporte : vertige, étouffement, oppression et chute dans le vide... parfois aussi des moments heureux, quand je me disais : « Tout ira bien. Tu as bon cœur et bon vouloir : tu la porteras pour franchir les obstacles. Elle marchera sur la terre fêtée comme une reine et ne sentira pas ses chaînes... »

Tandis que les voitures roulaient l'une après l'autre dans la cour d'entrée et que les fenêtres se garnissaient à mesure de visages étrangers, moi, je parcourais le jardin comme un possédé, je crottais mes beaux souliers vernis dans la terre humide, et je pleurais de tout mon cœur.

On ne me laissa pas longtemps tranquille, On m'appelait de tous côtés : je rentrai dans la maison. Le vieux, triomphant d'avoir réuni chez lui ses anciens ennemis et adversaires, tous ceux qu'il avait offensés ou lésés, trompés de façon quelconque, courait de l'un à l'autre, serrant les mains et jurant à chacun une amitié éternelle.

J'aurais voulu dire bonjour à quelques amis, mais on s'empara de moi, on me poussa en criant dans la chambre où ma fiancée m'attendait, disait-on.

Elle était là, toute droite dans sa robe de soie blanche. Le voile de tulle l'entourait d'un nuage transparent et, sur ses cheveux, la couronne de myrte reposait pareille à une couronne d'épines.

Je dus fermer les yeux un instant, ébloui. Elle était si belle ! Elle me tendit les deux mains.

— Es-tu content? dit-elle avec un regard tendre et soumis. Son visage souriant ressemblait à un masque de marbre.

Alors, je me sentis écrasé par le bonheur et par la conscience de ma faute. J'aurais voulu tomber à ses pieds, lui demander pardon d'oser prétendre à elle; mais je ne pouvais, car ma belle-mère était derrière elle... Il y avait aussi là des demoiselles d'honneur et autres niaiseries... Je balbutiai quelques mots que je ne compris pas moi-même, et, ne sachant quelle contenance prendre, je me mis à marcher à travers la pièce en boutonnant et déboutonnant mes gants.

Ma belle-mère, ne sachant que dire non plus, arrangeait les plis du voile et me regardait de côté avec un air de reproche et d'encouragement tout ensemble. Chaque fois que dans ma promenade j'arrivais au bout de la chambre, je me trouvais vis-à-vis d'un miroir dans lequel je m'apercevais, bon gré, mal gré. Je voyais mon front chauve, mes joues écarlates, avec des poches sous les yeux et une verrue au coin de la bouche. Je voyais mon faux-col trop étroit, — et pourtant j'avais pris le plus large de tous les numéros : — mon cou rouge débordait par-dessus en un pli gras. Je voyais tout cela, et, moitié démence, moitié loyauté, je me sentais sur le point de crier à Yolanthe : « Aie pitié de toi-même! Il en est temps encore! Ne m'épouse pas!... »

Nota bene : à cette époque, le mariage civil n'existait pas.

J'aurais pu tourner ainsi autour d'elle pendant des siècles sans jamais avoir le courage de lui rien dire; mais, lorsque le vieux se faufila dans la chambre, avec l'agilité d'un furet, en criant : « Allons! le pasteur attend!... » je fus agacé comme s'il contrariait mes intentions.

J'offris le bras à Yolanthe... on ouvrit les portes à deux battants.

Des visages! des visages! rien que des visages collés les uns contre les autres et, tous, me regardant ironiquement comme pour dire : « Hanckel, tu es ridicule! » Il s'était formé une double haie, nous passons au milieu et, dans ce silence, je m'étonne que personne n'éclate de rire. Nous arrivons à l'autel que le vieux avait artistement fabriqué avec une grande caisse, recouverte d'étoffe rouge. Dessus, c'est une véritable exposition de fleurs, de lumières : au centre, un crucifix, comme pour un enterrement.

Le bon vieux pasteur est devant nous; il prend sa mine de

circonstance et remonte sans cesse les larges manches de son surplis : tel un escamoteur qui va commencer ses tours.

D'abord, un cantique... puis le sermon. Je n'en comprends pas un traître mot ; je suis absorbé par une pensée affreuse qui m'est entrée dans l'esprit avec la rapidité de l'éclair et qui ne me quitte plus :

« Elle va dire non. Elle va dire non... »

Et plus le moment décisif approche, plus la peur me serre la gorge. A la fin, je ne doute même plus qu'elle dise non.

Messieurs, elle dit oui... Je respirai comme le malfaiteur qui vient d'entendre prononcer son acquittement.

Mais voici le plus bizarre. A peine le mot était-il prononcé, m'ôtant l'angoisse du ridicule, que je fus pris d'un regret : « Ah ! pourquoi n'a-t-elle pas dit non ? »

Après la bénédiction, ce furent des félicitations sans fin. Je serrais des mains les unes après les autres, avec une ardeur méthodique : merci, à droite ; merci, à gauche... J'éprouvais une véritable reconnaissance envers tous ces imbéciles qui venaient me congratuler dans l'espérance d'un bon repas.

Il manquait encore quelqu'un : Lothaire.

Il arriva des derniers, le teint verdâtre, l'air affamé ou ennuyé. Je l'attrape par le bras :

— Le voilà, Yolanthe, dis-je ; c'est Lothaire Pütz, le fils unique de Pütz, presque mon fils à moi. Donne-lui la main, appelle-le Lothaire.

Et, voyant qu'elle hésitait, je pris ses cinq doigts et je les mis dans ceux de Lothaire. Je pensais : « Quelle chance qu'il soit là !... c'est lui qui nous aidera plus d'une fois à franchir les pas difficiles. »

Ne souriez pas, messieurs ! Vous vous figurez que peu à peu il va se former, à mon nez et à ma barbe, une petite intrigue amoureuse entre ces deux jeunes gens. Il n'est pas question de ça... Un peu de patience ! Vous verrez.

Donc, on se mit à table... Couvert somptueux : fleurs, argenterie, pièces montées à foison. Le tout très bien... On servit d'abord un petit verre de sherry pour réchauffer l'estomac. Le sherry était bon, mais le verre était petit : je ne pus réussir à en obtenir davantage.

« Il faut être galant avec elle, tendre... les convenances

l'exigent ». — me disais-je, en coulant un regard vers elle, à ma droite. Son coude frôlait légèrement mon bras et je la sentais trembler. « C'est la faim », pensai-je. Moi non plus, je n'avais encore rien mangé.

Elle regardait fixement devant elle un candélabre d'argent dont le temps avait ridé la surface comme la peau d'une vieille femme. Son profil... Dieu! qu'il était beau, ce profil! Et il m'appartiendrait!... Quelle folie!

Je bus un grand verre d'un vin blond, clair, qui coula en gargouillant dans mon estomac vide. « Je n'arriverai jamais ainsi à la tendresse voulue, » me dis-je, en cherchant vainement de l'œil le sherry.

Alors, je me secouai :

— Mange donc quelque chose, lui dis-je.

Et je me sentis tout glorieux d'avoir prononcé cette phrase.

Elle se pencha et mit la cuiller à sa bouche... Après le potage, on apporta le poisson... un saumon, si je ne me trompe... belle pièce, la sauce parfaite, avec un soupçon de cognac, de citron et de câpres... très délicat, en somme. Puis vint une selle de chevreuil... pas tout à fait assez marinée... mais ceci est affaire de goût.

— Mange donc quelque chose! — lui répétai-je en faisant la bouche en cœur afin que les convives pussent croire que je lui murmurais un compliment.

Décidément, ça ne marchait pas : j'avais pourtant déjà bu deux bouteilles de ce vin blanc et je commençais à me sentir gonflé comme une outre.

Je tâchai d'apercevoir Lothaire, qui avait hérité de son père un flair spécial pour découvrir les meilleurs vins : il était fourré au bout de la table avec les jeunes.

Un toast alors vint me sauver ; je pus me lever et, tout en circulant, je découvris un petit groupe restreint, mais choisi : des bouteilles de sherry que le vieux avait dissimulées derrière un rideau. J'en subtilisai deux rapidement et, sans délai, je me mis en devoir de m'ingurgiter du courage. Cela ne venait pas vite, — car je porte bien le vin, messieurs, — mais enfin, cela venait.

Après le chevreuil, on servit un salmis de perdreaux. Deux fois de suite du gibier, ce n'est pas dans les règles ; je trou-

vai cela excellent tout de même... C'est à ce moment, messieurs, qu'une sorte de brouillard commença à se détacher du plafond et à descendre sur nous lentement, lentement...

Moi, j'étais devenu très galant et je jonglais, c'est positif, avec les compliments. Oui, je faisais la cour à ma fiancée : je l'appelais « enchanteresse, fée gracieuse » ; je racontais de piquantes aventures de chasse, et j'expliquais à mon entourage pourquoi un homme doit jeter sa gourme avant de se marier... En un mot, messieurs, j'étais irrésistible...

Mais le brouillard descendait de plus en plus. On voit cela souvent dans les montagnes, vous savez ? Les hauts sommets disparaissent les premiers ; puis les crêtes et les collines, l'une après l'autre...

Ici, ce furent d'abord les bougies des candélabres qui s'entourèrent d'un halo rougeâtre en lançant des rayons de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel ; ensuite tout ce qui jacassait et mangeait derrière les candélabres s'effaça aussi à mes yeux. De temps en temps, je voyais reluire le blanc d'un plastron ou le bout d'un bras nu, dans une « obscurité empourprée », comme dirait Schiller.

Ah ! oui ! une chose encore me frappa. C'était mon beau-père courant autour de la table avec deux bouteilles de champagne dans les mains ; il s'arrêtait près de ceux dont le verre était vide, complètement vide, et il leur disait en insistant :

— Mais buvez donc ! pourquoi ne buvez-vous pas ?

Lorsqu'il fut près de moi, je lui pinçai la jambe et je lui dis :

— Vieux farceur ! voilà ce que vous appelez faire couler le champagne à flots !

Vous le voyez, messieurs, cela devenait inquiétant.

Et soudain, je sentis mon cœur s'élargir... Il faut que je parle, oui, il faut que je parle. Je frappe sur mon verre comme un possédé.

— Pour l'amour de Dieu, tais-toi ! me chuchote ma fiancée... je veux dire ma femme.

Mais, dût-il m'en coûter la vie, il faut que je parle.

Plus tard on m'a raconté ce que j'avais dit ; si l'on m'a fidèlement renseigné, c'était à peu près ceci :

« Mesdames et messieurs... je ne suis plus un jouven-

ceau... mais je ne le regrette pas, l'âge mûr a ses joies... et si quelqu'un voulait me soutenir que la jeunesse ne doit s'unir qu'à la jeunesse, je lui répondrais que c'est un infâme mensonge... je suis la preuve du contraire, car je ne suis plus un jeune homme... mais je rendrai ma femme heureuse, car ma femme est un ange... et moi, j'ai un cœur aimant... oui, c'est un cœur aimant qui bat sous mon gilet! et que celui qui en doute, vienne... j'ouvrirai ma poitrine devant lui... »

Arrivé là, mes paroles furent étouffées par les larmes et je fus pris d'un tel désespoir qu'on dut m'entraîner en toute hâte hors de la salle...

En me réveillant, je me trouvai sur un canapé trop court pour ma taille. J'étais enfoui sous toute sorte de capuchons, de collets et de châles de laine. J'avais le torticolis et les jambes engourdies.

Je regardai autour de moi... Une bougie solitaire brûlait sur une console où se trouvaient des brosses, des peignes, des épingles à cheveux ; accrochés le long des murs, des manteaux, des chapeaux... Ah! c'était le vestiaire des dames.

Et peu à peu je compris ce qui s'était passé.

Je consultai ma montre, il était près de deux heures... Quelque part, dans le lointain, les sons d'un piano et le glissement rythmique des danseurs... Ma noce !

Je me lissai les cheveux, j'ajustai ma cravate et, franchement, mon plus grand désir aurait été d'aller m'étendre dans mon vieux lit et de remonter ma couverture jusqu'aux oreilles, au lieu de... Brrr!

Enfin, qu'y faire? Je me dirigeai donc vers les salons. Je n'étais pas même confus, trop hébété encore et trop endormi pour me rendre un compte exact de la situation.

D'abord, on ne s'aperçut pas de ma présence : car, dans les salles réservées aux hommes, la fumée des cigares était si compacte qu'on n'apercevait à trois pas que des masses indistinctes... On jouait ferme. Mon beau-père dépouillait ses hôtes si consciencieusement que, s'il avait seulement eu encore trois filles à marier, il serait devenu un richard. Il appelait cela « rattraper les frais de la noce ».

Je jetai un coup d'œil dans la salle de danse. Les mères luttaient contre le sommeil ; la jeunesse tournait mécaniquement, et le tapeur ne rouvrait les yeux que quand il avait plaqué un accord à côté... Ma sœur tenait un verre de limonade sur ses genoux et considérait les pépins du citron... C'était un tableau lamentable.

De Yolanthe, aucune trace.

Je retournai vers les tables de jeu et je frappai sur l'épaule du vieux. Justement, il fourrait à pleines mains dans ses poches l'argent qu'il venait de gagner.

Il se retourne furibond :

— Ah ! te voilà, sac à vin !

— Où est Yolanthe?

— Est-ce que je sais? Cherche-la.

Et il se remet à jouer. Les autres hommes étaient embarrassés, mais s'efforçaient de ne pas en avoir l'air :

— Asseyez-vous donc, jeune époux, me dit-on.

Je me hâtai de repartir, car je me connaissais : si j'avais répondu, il serait encore arrivé un malheur.

Par des chemins détournés, j'évitai la salle de bal. Je ne me sentais pas le courage d'affronter le regard des mères.

Dans le corridor, une lampe de cuisine fumait et l'on entendait venir de l'office un bruit de vaisselle et des rires de domestiques... Pouah !

Je frappai à la porte d'Yolanthe : pas de réponse. Une seconde fois : même silence. Alors, j'entre.

Et que vois-je?... Ma belle-mère assise sur le rebord du lit ; à genoux devant elle, la tête appuyée contre sa poitrine, ma femme en robe de voyage — déjà ! — et toutes deux pleurent à attendrir des rochers.

Ah! messieurs, je n'étais pas fier.

J'aurais voulu pouvoir me sauver, sauter en voiture et crier : « A la gare ! » Prendre le premier train et m'enfuir en Amérique, n'importe où, là où se réfugient les caissiers infidèles et les fils prodigues.

Mais impossible.

— Yolanthe ! fis-je d'un ton humble et contrit.

Elles poussent un cri. Ma femme se cramponne aux genoux de sa mère, qui étend les bràs sur elle pour la protéger.

— Je ne veux pas te faire de mal, Yolanthe, dis-je. Je ne veux que te demander pardon d'avoir été si imprudent, par excès d'amour pour toi.

Un long silence. On n'entend que ses soupirs.

Alors, sa mère lui dit :

— Il a raison, mon enfant; lève-toi. Il est temps de partir.

Yolanthe se redresse lentement, les joues humides, les yeux brûlants, le corps toujours secoué de sanglots.

— Donne-la main à ton mari. Il n'y a plus à y revenir.

Tout à fait aimable ce : « Il n'y a plus à y revenir... »

Et Yolanthe me tend sa main, que je porte respectueusement à mes lèvres.

— Avez-vous vu mon mari, Georges? demande ma belle-mère.

Je réponds oui.

— Voulez-vous l'appeler, qu'Yolanthe lui dise adieu?

Je retourne dans la salle de jeu.

— Dites donc, beau-père!

— Douze... seize... vingt-sept... trente et un!

— Beau-père!

— Trente-trois!... Que veux-tu?

— Nous voudrions prendre congé...

— Bon voyage! soyez heureux!... Trente-six!

— Vous ne voulez pas qu'Yolanthe...

— Trente-neuf! gagné! En avant les monacos!... Qui est-ce qui se risque encore contre moi? Toi, Georges? Vite, une fois.

Là-dessus je m'en vais.

Lorsqu'avec des ménagements j'informai ces dames de la chose, elles se contentèrent de se regarder en silence; puis elles descendirent par l'escalier de service dans la cour où la voiture attendait déjà. Le vent nous sifflait aux oreilles, des gouttes de pluie nous fouettaient le visage.

Les deux femmes se serrent d'une étreinte muette comme si elles n'allaient plus pouvoir se séparer. Mais voilà le vieux, qui a changé d'avis et qui arrive bruyamment; derrière lui les domestiques, auxquels il a donné l'éveil, avec des lampes et des bougies.

Il se jette sur Yolanthe et lui frotte ses moustaches contre les joues.

— Mon enfant chérie, si la bénédiction d'un père qui t'aime profondément…

Elle le secoue et l'écarte, à peu près comme on écarte un chien mouillé, puis saute en voiture.

Moi derrière elle… En route !…

VII

Nous voilà donc partis. Les lumières de la cour vacillent encore un instant sous le vent, puis il fait nuit noire.

Ah ! messieurs, quel voyage !

Les roues clapotaient dans les flaques d'eau… ss… ss… ss… et la tempête grondait… hou !… hou !… et les gouttes de pluie tambourinaient sur le landau… taratata… taratata…

Et je me demandais : « Par où commencer ? »

D'elle, je ne voyais, je n'entendais, je ne sentais rien… il me semblait que je roulais tout seul dans l'obscurité.

Ce n'est qu'en arrivant à la forêt, où les lanternes de la voiture se reflétaient sur les troncs humides des arbres et jetaient une lueur à l'intérieur, que je la distinguai blottie, enfoncée dans le coin opposé au mien : on aurait dit qu'elle cherchait à briser l'obstacle pour se jeter sur la grand'route.

Mon Dieu ! la pauvre petite ! Elle a quitté tout ce qui jusqu'ici constituait son univers, sa vie… Et son avenir, c'est un vieux bonhomme qui était ivre, il y a une heure encore.

Fichtre ! que j'étais honteux !

Il faut pourtant que je lui parle.

— Yolanthe !

Pas de réponse.

— As-tu peur de moi ?

— Oui.

— Veux-tu me donner ta main ?

— Oui.

— Où est-elle ?

— Ici.

Quelque chose de moelleux me frôle doucement. Je m'en empare, je le prends, je le serre.

Pauvre petite! pauvre petite!...

Et tout à coup, je me sens saisi... je dirais d'une *sainte ardeur* si je voulais être pathétique... Enfin, dans ma détresse, je trouve de belles, de chaudes paroles pour la rassurer.

— Vois-tu, Yolanthe, dis-je, tu es ma femme. Ce qui est fait est fait, et c'est toi-même qui l'as voulu. Mais ne crains pas que je t'importune par mes mines amoureuses ou par mes exigences. Tu as en moi un ami véritable, un ami *paternel*, si ce mot peut te donner plus de confiance... car je n'ai pas l'idée de dissimuler combien je suis plus âgé que toi. Si tu as le cœur gros et que tu éprouves le besoin de pleurer, viens dans mes bras, tu ne trouveras pas d'abri où tu puisses reposer plus paisiblement. Réfugie-toi toujours vers moi... quand bien même tu te figurerais que je suis l'ennemi contre lequel tu aurais besoin de protection.

C'était bien dit, n'est-ce pas? C'est que la pitié et la bonne volonté m'inspiraient.

Pauvre diable que j'étais! Comme si un peu de jeunesse ne valait pas mille fois mieux que la plus tendre pitié!

Mais alors l'effet de mes paroles fut si violent et inattendu que j'en fus effrayé moi-même. Brusquement, elle sort de son coin, elle se jette à mon cou et m'embrasse éperdument à travers sa voilette, tout en sanglotant :

— Pardonne-moi, pardonne-moi, cher, cher ami!

La scène des fiançailles me revient à l'esprit, je me souviens d'avoir été déconcerté par une phrase analogue :

— Mais quoi? dis-je, que dois-je donc toujours te pardonner?

Elle ne répond pas, elle se recroqueville dans son coin et ne souffle plus mot... La pluie a cessé, mais le vent fait rage à travers les fentes des portières; et tout à coup un éclair... puis un coup de tonnerre immédiat. Les chevaux font un écart vers le fossé. Je crie :

— Tiens ferme, Jean!

Il n'entend pas, naturellement, mais les chevaux ne bronchent déjà plus, car il a une poigne de fer. Je n'ai jamais eu

de meilleur cocher... Le coup de canon n'avait été qu'un signal : à présent, cela part de tous côtés, à droite, à gauche ; partout, toits embrasés, gerbes de feu, tours étincelantes, et le parc s'éclaire d'une belle lueur verte... Bref, mon vieil Ilgenstein est devenu un véritable château enchanté.

Je frissonne de joie à l'idée que je vais lui montrer sa nouvelle demeure dans une telle gloire. Et cette joie, je la dois à Lothaire, le cher garçon!... Je lui dois plus encore peut-être, car la première impression décide parfois de toute l'existence...

Elle s'est penchée à la portière. et, à la lueur des feux, je vois ses yeux animés d'une curiosité avide, anxieuse.

— Tout cela est à toi, mon enfant, dis-je en cherchant sa main.

Elle n'écoute pas, elle paraît totalement absorbée par la beauté du spectacle.

Et quand nous arrivons dans la cour d'entrée. un tapage assourdissant s'élève autour de nous : cris, coups de feu, tambours et trompettes. A droite, à gauche, des torches, des flambeaux, et nous apercevons des visages noircis par la fumée avec des yeux brillants et des bouches ouvertes.

— Hourra! vive monsieur le baron! vive madame la baronne! Hourra!

Et un piétinement! et des casquettes en l'air!... Ils étaient fous, les bandits.

Moi, je pense : « Elle voit du moins qu'elle n'a pas épousé un méchant homme, puisque mes serviteurs m'aiment... » Et, prêt à l'émotion comme on l'est en pareille circonstance. j'en ai la larme à l'œil.

Quand la voiture s'arrête, je reconnais Lothaire dans le groupe que forment les régisseurs du domaine. Je saute et je le prends dans mes bras :

— Mon garçon, mon cher garçon!

J'aurais voulu lui baiser les mains, dans ma reconnaissance.

Quand je fais descendre ma femme du landau, voilà cet idiot de régisseur en chef qui s'apprête à nous adresser un discours sous la pluie et le vent.

— Au nom du ciel, Baumann, je vous en tiens quitte! lui dis-je.

Et, d'une traite, je porte ma jeune épouse dans la maison.

Là nous attendent les servantes, la femme de charge en tête. Elles font leurs révérences et rient sous cape, mais Yolanthe s'avance, les yeux fixes, au milieu d'elles.

Alors, je me sens pris de peur en songeant à ce qui va se passer.

« Je n'aurais pas dû laisser partir ma sœur », me dis-je ; et, en jetant des regards éplorés autour de moi, j'aperçois Lothaire à la porte, sur le point de s'en aller. Je cours à lui, je lui prends les mains et je lui dis :

— Il ne s'agit pas de se sauver. Après toute cette agitation, nous allons boire ensemble quelque chose de chaud. Entendu, n'est-ce pas ?

Il devient cramoisi, mais je le mène auprès d'Yolanthe à qui l'on est en train d'enlever son chapeau et son manteau.

— Prie-le aussi de rester, dis-je, il a bien mérité une tasse de thé.

— Je vous en prie, murmure-t-elle sans lever les yeux.

Il fait un salut compassé et se tortille la moustache.

Puis, je conduis Yolanthe vers la salle à manger, à travers les appartements brillamment éclairés. Elle ne regarde ni à droite ni à gauche et semble ne pas remarquer toutes les splendeurs préparées pour elle. Deux ou trois fois elle chancelle à mon bras, et chaque fois, je me retourne pour voir si au moins Lothaire est encore là.

Dieu merci ! il est encore là.

Dans la salle à manger, le samovar bout, d'après les ordres donnés par ma sœur avant son départ.

« Si je l'envoyais chercher, me dis-je, une voiture au galop à Krakowitz, une autre à Gorowen, et, dans une heure, elle serait ici. » — Mais moi, vieil imbécile, j'aurais honte d'avouer mon embarras... Et puis, n'ai-je pas Lothaire à qui je peux m'accrocher dans ma détresse ?...

Dieu merci, il est encore là !

— Asseyez-vous, mes enfants, dis-je en m'efforçant de prendre un ton dégagé.

Messieurs, il me semble que je m'y vois encore : la nappe blanche, avec la fine porcelaine de Saxe et la vieille argenterie ; au-dessus de nous, la suspension en cuivre, et sous sa lumière vive, à ma droite, — *elle*, pâle, rigide, avec des yeux

demi-clos de somnambule ; à ma gauche, — *lui* avec ses cheveux noirs touffus, ses joues brunes, son pli sombre en travers du front et ses regards fixés sur la nappe... Et comme je me figure qu'il est gêné de se trouver en tiers dans une nuit de noces, comme je crains qu'il ne veuille partir, je l'empoigne affectueusement par les deux épaules et je le remercie de la torture qu'il s'impose pour moi.

— Regarde-le bien, Yolanthe, dis-je, car souvent, ainsi que ce soir, nous serons réunis, et nous nous réjouirons d'être ensemble.

Elle s'incline lentement et ferme tout à fait les yeux.... Pauvre petite! pauvre petite!... Et l'angoisse me coupe presque la respiration.

Je leur crie :

— Un peu de gaieté, mes enfants! Lothaire, raconte-nous donc quelqu'une de tes frasques. Allons, as-tu des cigares?... non?... Attends que j'aille t'en chercher.

Et, dans ma perplexité, je me précipite vers la pièce où j'ai mes provisions de fumeur ; il me semble qu'un bout de cigare allumé va améliorer la situation.

Mais, quand je reviens, ma boîte sous le bras, je vois par la porte restée ouverte... ah!... messieurs, je vois une chose qui me fige le sang dans les veines.

Une fois seulement, dans ma vie, j'avais reçu un coup pareil. J'étais encore un jeune cuirassier quand, après une soirée au café, rentrant chez moi, je trouvai un télégramme avec ces simples mots : « Ton père vient de mourir ».

Que vois-je donc, messieurs?

Mes deux jeunes gens étaient encore assis, muets et raides sur leurs sièges, tels que je les avais laissés, mais leurs regards étaient pour ainsi dire fondus l'un dans l'autre avec une expression d'ardeur, de démence, de désespoir que je n'aurais pas cru humainement possible : deux flammes jaillissant l'une vers l'autre.

J'étais bien loti, n'est-ce pas?

Elle n'était pas même ma femme; et déjà mon ami, mon fils, mon préféré me trompait avec elle. L'adultère s'installait au foyer avant même que le mariage fût consommé.

Tout mon avenir — une vie de soupçon, de crainte, de

ténèbres, de ridicule, de jours mornes et de nuits sans sommeil, — à ce seul regard, se déroula devant moi comme une carte de géographie.

Que faire, messieurs? Le plus simple eût été de la prendre par la main et de lui dire, à lui :

— Elle est à toi, je n'ai plus de droits sur elle.

Mais mettez-vous à ma place! Un regard, c'est chose tellement insaisissable, tellement impossible à prouver!... on pouvait le nier en riant... oui... peut-être même m'étais-je réellement trompé.

Et, tandis que je me disais cela, leurs regards continuaient à se mêler, oublieux de tout ce qui les entourait.

Et quand je rentrai, ils ne baissèrent même pas les paupières, mais tous deux se tournèrent vers moi, surpris et mécontents; ils avaient l'air de demander :

« Pourquoi ce vieillard, cet étranger, nous trouble-t-il? »

J'avais eu envie de hurler comme un animal qu'on égorge. Je me maîtrisai, et j'offris mes cigares; cependant j'avais hâte d'en finir, je commençais à voir rouge, et je dis à Lothaire :

— Tu devrais rentrer, mon garçon, il est l'heure.

Il se lève péniblement et me tend une main glacée; il lui fait, les talons serrés, son salut le plus militaire et se dirige vers la porte. Alors, j'entends un cri, un cri... qui me traverse jusqu'à la moelle des os... Et que vois-je?

Ma femme, ma jeune femme s'est jetée aux pieds de Lothaire, elle le retient par son habit en criant :

— Il ne faut pas que tu meures! Il ne faut pas que tu meures!

Voilà, messieurs! c'était la catastrophe... Pendant une seconde, je restai comme assommé sous le coup; mais, immédiatement après, je pris le jeune homme au collet :

— Halte-là! mon fils, dis-je, assez de plaisanteries!

Et, toujours par le collet, je le ramène à sa place; puis, je ferme les portes et je relève ma femme qui sanglotait convulsivement par terre. Elle réussit à s'emparer de mes mains et les baise en gémissant :

— Ne le laisse pas partir... Il veut se tuer... Il veut se tuer.

— Et pourquoi veux-tu te tuer, mon fils? dis-je. Si tu as

sur elle des droits plus anciens que les miens, pourquoi ne les as-tu pas fait valoir? Pourquoi as-tu trompé ton meilleur ami?

Il s'appuie les poings contre le front et reste muet.

La colère finit par me prendre et je dis :

— Parle, ou je t'assomme comme un chien.

— Fais! dit-il, je n'ai pas mérité mieux.

— Mérité ou non, tu vas me répondre.

Et alors, au milieu de leurs larmes, de leurs remords, de leurs supplications, j'appris toute la belle histoire.

Quelques années auparavant, ils s'étaient rencontrés dans la forêt, et depuis lors ; ils s'aimaient — en silence et sans espoir ainsi qu'il convient à des enfants de familles ennemies. Les Montaigu et les Capulet!...

— Vous êtes-vous avoué votre amour?

Non!... Mais ils s'étaient embrassés.

— Ah!... et ensuite?

Ensuite, il était allé en garnison à Berlin et ils n'avaient plus entendu parler l'un de l'autre; ils n'osaient courir le risque de s'écrire, et, du reste, aucun ne savait au juste les sentiments de l'autre.

Là-dessus étaient survenus la mort du vieux Pütz et mes essais de conciliation.

Lors de ma première apparition à Krakowitz, Yolanthe avait formé le plan de me prendre pour confident de son amour : elle espérait ainsi avoir des nouvelles de Lothaire par mon intermédiaire. Mais, hélas! j'avais mal compris ses tendres regards, et j'avais joué moi-même le rôle d'amoureux.

L'accès de fureur de son cher papa lui avait fait voir qu'il ne lui restait plus rien à espérer et, dans sa désolation, elle s'était résolue au seul moyen qui la rapprochait au moins du bien-aimé.

— Ce n'était pas très joli cela, mon cher cœur! dis-je.

— Je souffrais tant, loin de lui! me répond-elle, comme si l'explication suffisait.

— Très bien!... on ne peut mieux. Mais toi, mon fils, pourquoi n'es-tu pas venu et ne m'as-tu pas dit : « Oncle, je l'aime... elle m'aime : n'y touche pas?... »

— Je ne savais pas si elle m'aimait, répond-il.

— De mieux en mieux! Vous êtes deux innocents; deux agneaux. Parfait!... Et quand donc avez-vous tiré la chose au clair?

— Aujourd'hui, pendant que tu dormais.

Et ils me contèrent l'affreuse vérité : après le dîner, dans une seule poignée de main. ils avaient senti l'horreur de leur situation et, ne trouvant pas d'autre issue, ils avaient décidé de mourir cette nuit-là même.

— Comment! toi aussi?...

Au lieu de répondre, elle tira de sa poche un petit flacon d'un aspect tout à fait réjouissant avec sa tête de mort sur l'étiquette.

— Qu'y a-t-il là dedans?

— De l'acide prussique.

— Diantre! Et d'où te vient-il?...

Un jeune chimiste, avec qui elle avait pris des leçons de danse, et à qui elle avait tourné la tête, lui avait fait autrefois ce charmant cadeau.

— Et tu voulais boire cela. mâtine?

Elle me regarda de ses grands yeux résolus et inclina deux ou trois fois la tête... Je compris fort bien, et j'en eus la chair de poule : un peu plus, et c'était une jolie nuit de noces!

— Mais maintenant. que vais-je faire de vous deux?

— Sauve-nous!... aide-nous! aie pitié de nous.

Ils sont à mes pieds et me lèchent les mains. Or, vous le savez, messieurs, je suis un bon garçon; c'est ma profession... Je trouvai donc un moyen pour annuler au plus vite mon mariage manqué.

Jean reçut l'ordre d'atteler, et, un quart d'heure plus tard, je menais mon épousée de douze heures à Gorowen, auprès de ma sœur, sous l'égide de qui elle devait rester jusqu'à ce que le divorce fût prononcé : à aucun prix, elle ne voulait rentrer chez son père...

Lothaire me demanda tout naïvement s'il ne pouvait pas nous accompagner.

— Tâche de t'en retourner chez toi. morveux! dis-je.

Je sais me montrer sévère, quand il le faut, messieurs.

Lorsque je revins chez moi, la pendule marquait cinq

heures. J'étais mort de fatigue, les jambes me rentraient dans le corps.

Tout était silencieux. Avant de partir, j'avais envoyé mes gens au lit. En traversant le vestibule où les lumières brûlaient encore, je vis une porte entourée de guirlandes. Elle donnait dans la fameuse chambre à coucher dont ma sœur m'avait interdit l'entrée, afin de m'en réserver la surprise pour le grand jour.

J'ouvris par curiosité, et mes regards plongèrent dans une véritable chapelle ardente, d'où s'exhalaient des parfums inconnus... Partout des tentures, des tapis... une lampe d'église pendait au plafond... et, tout là-bas, sur des marches, s'élevait une espèce de catafalque, avec des ornements dorés et un couvre-pied de soie...

Et c'est là dedans que j'avais dû dormir?

— Brrr... fis-je en refermant la porte et en m'enfuyant aussi rapidement que me le permettaient mes jambes fourbues.

Et, revenu dans ma chambre, j'allumai ma bonne et belle lampe de travail qui me souriait comme le soleil.

Contre le mur, on avait laissé mon vieux lit de camp tout étroit, avec ses montants rouges, sa paillasse grise et sa peau d'élan usée... Ah! messieurs, quel soulagement à cette vue!

Je me déshabillai, je pris un bon cigare... je me fourrai dans mes toiles... et je me mis à lire un chapitre passionnant de la guerre franco-allemande.

Et je puis vous l'assurer, messieurs : jamais ne n'ai mieux dormi que pendant ma nuit de noces.

H. SUDERMANN

(Traduction de N. Valentin et M. Rémon.)

THÈBES[1]

II

Des pylônes gris de Luxor aux obélisques de Karnak, on suit la route antique. Le chemin moderne est superposé aux sphinx de l'ancienne voie égyptienne : près de Luxor, où l'on vient de creuser, ils apparaissent, les étranges béliers gris, au front fuyant, aux cornes recourbées, aux vagues yeux de sommeil, serrant, entre leurs fortes pattes, une petite statuette osirienne, emmaillottée d'un suaire, la figure d'un Amenhotep, d'un roi plus ancien que les grands Ramsès.

Il y avait mille bêtes semblables, rangées des deux côtés de a voie sacrée. Muettes et fixes elles s'alignaient, se faisant face, comme une garde mystique, pour le passage des dieux, des rois, des grandes processions d'un temple à l'autre. Pendant des siècles et des siècles, elles ont vu se dérouler les pompes religieuses des Pharaons, des « beaux dieux » revenant des guerres d'Éthiopie ou de Syrie, suivis d'un peuple, amenant à leur père Amon, enchaînés, traînés à leur chariot les vils prisonniers barbares.

Oui, ce bélier de pierre, à demi renversé dans le sable, a vu le conquérant Ramsès, Ramsès Meiamoun, fils de Séti,

1. Voir la *Revue* du 15 février.

l'un des ancêtres du Pharaon de Moïse, et dont nos yeux ont pu, vraiment, dans ce pays d'éternité, contempler le corps momifié, le front étroit de vieillard volontaire, le nez impérieux, courbé comme un bec d'aigle. Sur cette même voie, où les fellahs accroupis vendent à présent leurs roseaux de canne à sucre, ses grands chevaux « Victoire à Thèbes » et « Nourrit satisfaite » l'ont traîné dans son char vers les sanctuaires, l'ont mené rendre gloire et grâces à son père Amon qui, soudain, au fort de la bataille, à l'heure de détresse où lui, le roi, s'était trouvé abandonné et seul en face des Khétas, avait répondu à son ardent et religieux appel, lui avait parlé de sa voix sereine et forte, affermissant son cœur et lui donnant la force de tailler et de précipiter les multitudes.

Ce furent des pompes dont nous ne pouvons pas nous faire une idée, qui, sûrement, nous auraient accablés de stupeur comme les colonnades et les pylônes terribles, à force de grandeur, — car nul peuple n'eut au même degré que celui-là le sens du *processionnel*, des effets de mystère et presque d'épouvante que l'on peut obtenir par la répétition à l'infini du même geste solennel et simple, par le parallélisme des attitudes emblématiques et cérémoniales.

Ils passaient là, les Pharaons surhumains, portés dans leurs châsses, à l'ombre des grandes plumes de *ma*, parmi les théories de pontifes, d'officiants, de musiciens, de chantres, de hérauts, de soldats, de scribes, au milieu des étendards mystiques, des éperviers solaires, des uræus, des cartouches hiéroglyphiques, dans la vapeur de l'encens, dans la clameur des trompettes, suivis d'une foule dont tous les mouvements et tous les pas étaient rythmés par le rite inflexible. Ils passaient, les dieux incarnés, fils du Soleil, fils de Ra, fils d'Amon, maîtres de la terre « renversée sous leurs sandales », les « vivants », les « Hors », « vies des naissances », « seigneurs des deux diadèmes », qui communiquaient aux peuples « les souffles de la vie », qui voyaient les hommes s'affaisser devant eux et « flairer la terre de leurs narines ». Le pauvre fellah de Thèbes, l'ancêtre de ceux-ci, pouvait bien défaillir et sentir son cœur l'abandonner au passage de la divinité redoutable, enfin visible et manifestée, du Pharaon porté dans sa châsse, raidi dans un geste de domination, pareil à ses

propres statues de basalte, porteur des insignes suprêmes, des attributs sacrés, — la croix de vie, le crochet, le fouet, — coiffé du double pschent, des couronnes emboîtées du Nord et du Midi, le front ceint de l'uræus, de la vipère magique qui se changeait en flamme et dont le regard tuait l'ennemi au jour du combat.

Alors l'Égypte était seule. Il n'y avait rien de semblable dans l'univers à cette longue bande lumineuse et verte au bord du fleuve, couverte de statues, de pylônes, d'obélisques, d'inscriptions. C'était comme une planète unique dans l'espace, apparue depuis longtemps, ayant commencé de graviter et poursuivant ses destinées depuis des milliers d'années déjà, au sein de la nuit universelle, où s'ébauchaient à peine, très vaguement, comme des nébuleuses, des mondes ignorés d'elle, et qui, depuis, ont vécu, flambé, ont été de longues civilisations et sont morts, ayant épuisé leurs Idées vitales, éteints il y a si longtemps que nous ne les apercevons presque plus, et qu'ils nous apparaissent, à nous les vivants d'aujourd'hui, comme les plus reculés, les premiers ancêtres des peuples humains.



Voici ce que l'on voit maintenant : un pauvre cimetière musulman aux blanches coupoles de chaux, paisiblement lumineux dans la splendeur du matin, quelques petits murs très bas de boue jaune, bordant la route où passent dans un flot de poussière des ânes, des buffles que pousse un jeune enfant, des chameaux dont la démarche ondule avec somnolence, montés par des paysans qui portent des chèvres bêlantes et désolées sous leurs bras.

A l'entour, c'est la plaine ouverte où dormaient, hier encore, des flaques d'eau laissées par le Nil, comme des morceaux de ciel tombés là, aujourd'hui toute verte déjà, riche en trèfles et en luzernes; — et, dans les champs, sur le fond grave des palmiers lointains, voilà les éternels travaux de la campagne, la vie patriarcale des paysans d'Égypte, — des groupes bleus d'hommes, de femmes et d'enfants, des familles harmonieuses et tranquilles parmi leurs buffles et leurs chameaux.

Plus loin, le désert paraît, faisant une ceinture très pâle

à cette plaine opulente et dense. Que de fois je l'ai regardé, étudié longuement, ce lointain, comme une étrange et attirante vision, cherchant à démêler ce que j'y trouvais d'indéfinissable et de si déconcertant ! Il ne commence qu'à plusieurs lieues d'ici, tout près de l'horizon, et là-bas ce sont de pures régions d'aridité heureuse, de mystérieuse lumière. Cela ne semble pas tenir au même monde que cette riche terre solide et verte, que ces palmiers presque noirs sur ce fond léger, tant cela s'en va fondant comme une chose de rêve, comme une chose irréelle et spectrale, dans des roses évanouis, dans des roses magiques et délicats. Cela s'incline un peu, pour mieux accueillir, dirait-on, la lumière du soir, cela monte obliquement dans le ciel avec des glacés pâles, des pointes de lumière rosée qui sont des sommets, qui nagent dans l'azur de l'air, qui s'y dissolvent en fantasmagorie de mirage. Bien des fois, involontairement, j'ai cherché à quoi cela ressemblait, sans jamais réussir à le trouver vraiment. Selon l'heure. selon l'éclairage, j'y croyais découvrir tour à tour la bande lointaine d'une mer rose et figée, une plaine de glaces traversée par les derniers rayons du soleil mourant, ou bien le bord éclairé d'une planète inanimée, — parfois encore quelque impalpable auréole à cette terre d'Égypte, — quelque mystérieux anneau de Saturne silencieusement apparu là.

A présent la route tourne, s'éloigne du Nil que l'on apercevait un peu à gauche, traînée lente de lumière huileuse. Elle tourne, et, soudain, s'en va plonger dans une futaie de grands palmiers. Ils fusent, superbes et tout droits, les plus nobles du pays ; leurs ternes chevelures bleutées par la poussière retombent avec des nonchalances de grandes plumes d'autruche, et elles remuent là-haut dans la profondeur claire, dans le pâle abîme de lumière avec des frémissements de choses vivantes, au souffle sec de ce vent qui fait tout tressaillir. Si beaux, si droits, ils se serrent autour de cette route, ils l'enferment, ils l'isolent, la gardant de leurs roses colonnades écailleuses, de leurs bataillons profonds, lui faisant une haie solennelle comme pour une procession, l'ordonnant en avenue et préparant l'âme à quelque chose de grand.

Et en effet, des deux côtés, voici les rangées de sphinx qui se reforment, les troncs grisâtres des béliers qui sortent de

l'épaisse poudre de la route, les grosses bêtes de pierre mutilées, effondrées sur ce lit de poussière. Et, maintenant tout s'ouvre, les ruines apparaissent légères et blondes : des pylônes, des arches, des murailles, des obélisques, tout un monde immobile et pâle, couvrant au loin les étendues. Et là, tout près, en sentinelle avancée, annonçant que voici déjà le seuil des territoires sacrés, un premier monstre, un premier survivant de cette faune fossile, un propylône ptolémaïque, une arche de granit, haute et précise, aux arêtes de diamant, coupant le ciel qui l'entoure de clarté vive, s'y inscrit en rectangle exact.



Arrêtons-nous avant d'entrer dans les royaumes du Passé ; asseyons-nous sur l'un de ces sphinx, et, sans penser à rien, laissons le silence et la paix des choses descendre lentement au fond de nous-même.

L'arche est devant nous glorieuse et stable, mettant du définitif et de l'éternel dans ce paysage de poussière et de verdures, accueillant largement la lumière du soir sur ses surfaces calmes et grandes...

Derrière, à gauche, on aperçoit un temple bien plus ancien qui remonte à Ramsès III. Il nous présente de face les deux trapèzes écrasés de son pylône, sombres de trente-quatre siècles.

Au delà, le monde lointain des ruines qui s'élargissent à l'est et à l'ouest ; — une désolation tranquille de pierres disloquées d'où sortent deux obélisques, deux lumineuses aiguilles qui se dorent, s'allègent, se spiritualisent en montant vers le ciel, pour finir en pointes sans consistance, comme un peu de vapeur immobilisée là...

Et tout est paisible infiniment. Du pauvre village de Karnak, derrière les trapèzes gris de Ramsès III, de petits bébés sauvages sortent, viennent jouer sous l'arche auguste, sous l'épervier d'éternité qui s'éploie à l'entablement, viennent jouer aux pieds des dieux gravés dans le granit. Petits bébés d'aujourd'hui qui dansent dans la poudre de la route en faisant sonner autour de leurs chevilles les cercles de fer destinés à effrayer les scorpions. Une mignonne de cinq ans est toute nue avec un gros ventre, des cheveux ébouriffés qui

couvrent de nuit ses larges yeux, des boucles blondes de poussière comme tout son petit corps tendre, comme toute sa petite chair qui vient d'apparaître ici, sur cette vieille terre saturée d'humanité.

Là-bas, derrière nous, c'est l'enchevêtrement dense des palmes, de leurs chevelures d'ombre qui finissent en hachures vagues, en franges brunissantes sur le ciel déjà couleur de mauve. Du milieu de la route, la ligne ténue d'un dattier jaillit et file tout droit pour s'ouvrir, éclater très haut dans une gloire délicate de palmes, dans un rayonnement pur et sombre...

Et quelque chose d'insolite se passe de ce côté entre les vieux sphinx poudreux, sur la route large et désolée : un petit bruit de musette se promène par là, va et vient, sans s'éloigner, comme un chant obstiné d'insecte. Paraît un chameau qui émerge des palmiers, chargé d'un catafalque noir et suivi par une petite procession d'hommes et de femmes. Il chemine, traversant et retraversant la route, en zigzags, grimpant avec peine, des deux côtés, sur les talus de poussière, qui sont semés de tombes musulmanes. Sans hâte, sans se lasser, avec une solennité comique, suivi des petits hommes, il passe à travers la route, disparaît dans les arbres, revient, — et, longtemps, cette scène inattendue, que je ne m'explique pas, se poursuit ; longtemps on perçoit cette grêle musiquette qui vague au hasard sur la route, parmi des tombes, au battement d'un tamtam rythmé comme pour une danse mystérieuse et triste.

Déjà les magies du soir qui s'annoncent ! Déjà les aspects figés, les glacés lilas et violets sur la chaîne libyque qu'on entrevoit par delà le Nil entre les palmiers. Des chèvres arrivent avec leur berger, et le troupeau passe, humble et simple sous le propylône superbe. Maintenant, un peu de rose, à peine perceptible, attendrit la pierre vénérable, posé par la lumière qui le caresse de côté. Ah ! grande arche simple qui émerge du fond noir des siècles anciens à la douce clarté de ce soleil baissant ! Comme l'âme se pénètre à la contempler de la forte sensation du permanent ! Elle monte vers une pointe idéale ; c'est une pyramide tronquée d'une assiette éternelle, toutes les faces s'adossant l'une à l'autre, pour plus de stabilité et se coupant en arêtes précises et tranchantes de cristal. Cela est indestructible, cela est exact et absolu comme la

volonté d'un Dieu. Les faces latérales, larges à leur base comme des murs, font de vastes espaces lisses tant les pierres s'emboîtent justement, et la lumière s'y étale, s'y repose avec une ampleur tranquille et rassurante. Les autres, celles qui encadrent le grand rectangle de ciel intérieur, portent des dieux qu'on dirait gravés au burin dans le granit, des Amons, des Isis et des Pharaons coiffés de pschents, de longues mitres. Et tout cela s'élève, en scènes superposées, s'élève jusqu'au large épervier solaire qui sous la barre forte et sereine du faîte, s'éploie, étend ses ailes glorieuses, couvre les dieux et les rois de son éternité et plane ce soir comme autrefois sur le sommeil du vieux pays thébain.



Comment décrire ce qui suit ? Cela n'est pas fait pour être peint avec des mots ni avec des couleurs, pas plus que les Alpes et les glaciers. Il y a un élément artistique dont nulle expression ne peut rendre l'effet : c'est la masse, la grandeur démesurée qui dépasse l'échelle humaine. C'est une sensation trop simple que celle de l'écrasement : on ne peut que se taire ; l'individu personnel, volontaire, actif, s'abolit : d'un seul coup il a senti sa condition d'atome, d'atome fugitif qui va passer tout de suite.

C'est une cité ruinée qui fut habitée par les dieux, bâtie de granit et de grès et dont les pierres furent des blocs géants, si lourds et si exacts que, simplement posés l'un sur l'autre, il a fallu des tremblements de terre pour les disjoindre. L'antique enceinte de briques crues a trois kilomètres de tour, l'axe du temple est long d'un demi-kilomètre ; il y a sept cents mètres du propylône sud à celui du nord ; certaines portes ont cent pieds de haut, le pylône de l'ouest a cent treize mètres de large ; il est épais de quinze. Dans la salle hypostyle, Notre-Dame de Paris tiendrait à l'aise ; la colonne Vendôme n'y serait qu'un pilier quelconque : elle trouverait ses sœurs dans la rangée centrale. Le plus grand des deux obélisques qui sont restés debout a cent pieds de haut, et dépasse tous ceux que l'on connaît. Des architraves écroulées, pareilles à celles qui planent encore en plein ciel entre les lotus des cha-

piteaux, sont des morceaux de granit longs de vingt-cinq pieds. Voilà quelques mesures et quelques chiffres.

On rôde là dedans avec stupeur. Certains pylônes intacts se déploient pareils à des falaises. Les autres, ruinés, sont des écroulements de montagnes précipitées, immobilisées par un miracle au milieu de la catastrophe. Quelques murs se dressent, démantelés, projetant leurs blocs très haut dans le vide, en escaliers renversés. Il y a des tours triangulaires éventrées qui bâillent, et, dans leurs façades meurtries, on suit encore la ligne d'effort du tremblement de terre qui, voici deux mille ans, les tordit à leur base, comme une main, pour les faire pivoter et les froisser dans leur largeur.

A l'ouest, sont les grandes constructions encore debout, les énormes pylônes ptolémaïques, l'hypostyle. A l'orient, les pures ruines d'où jaillissent intacts, indifférents aux siècles, les obélisques. De ce côté, on distingue, très loin, une longue salle de granit, où s'enfoncent des bataillons de colonnes. Elle est seule, tout au bout des ruines, et là, probablement, étaient les plus augustes sanctuaires. Partout ailleurs, la solitude de pierre disloquée, un chaos blond sur la terre blonde qui apparaît par endroits. Cela ressemble aux vastes amoncellements de grès, aux cirques solennels de Fontainebleau. C'est grand de la même façon. Cela vient d'un passé antérieur à toutes nos civilisations ; cela dure et traverse les heures d'aujourd'hui sans appartenir à aujourd'hui : cela saisit à force de silence et d'absolu repos. Cela fait tout oublier.

Pâles silhouettes brisées, dures lignes de pierres, buttes stériles de terre et de décombres, elles se suivent, elles montent, elles nous enveloppent. Tout près, des prismes, des tronçons d'obélisques, gisent, énormes, abîmés, inébranlablement fixés au sol, à l'endroit où ils tombèrent, il y a si longtemps, dans la raideur d'une chute que l'imagination devine et qui l'épouvante. Ils dorment au pied de leur frère, le grand obélisque d'Hatasou, qui debout, lui, semble délicat et sans poids. A côté, s'appuyant à des pylônes disjoints, sous leurs blocs surplombants, enterrés jusqu'à la poitrine dans cette poudre grise qui est ici comme la cendre des grands dieux morts, veillent des Osiris rangés, plus inquiétants encore à cause de leurs têtes disparues ou mutilées, et ils

croisent leurs mains sur leurs poitrines, serrant leur suaire autour d'eux, avec le geste de garder un secret, le secret antique qui dort au sein de ces étendues désolées, et que couve ce silence vaste.

Au sud, à l'entrée des ruines, au bord de ce monde solennel, un colosse hiératique se dresse, gardien muet des domaines sacrés. Il s'appuie à une muraille grise aussi massive qu'un pan de roche, et là, enfoui jusqu'aux jarrets, assis dans les décombres, les deux mains posées sur les genoux, il demeure, il attend, la tête toute blanche comme un crâne pelé, la figure rongée par les siècles, sans traits, comme s'il portait un masque...

Totale absence de verdure. Les piles de pierre s'échafaudent et se disloquent, leurs lignes s'allongent et se cassent. Sur le fond nu et terne de cette terre morte, le regard n'embrasse que de l'anguleux et du minéral. Mais plus morne encore que ces ruines, plus douloureusement stérile est le long talus bossué de briques crues, la sombre enceinte de boue séchée depuis des milliers d'années, qui enferme ces choses, qui tourne au loin, avec grandeur, déployant sur le vide pâle de l'horizon la dignité de son abandon et de sa vieillesse, toute la nudité tragique et fauve de sa misère.

Quand on escalade les monceaux de pierres, pour apercevoir le pays par delà ce mur lointain, ce qu'on découvre, c'est la mer rose du désert, des plaines lisses d'immobile lumière dormante, et, par devant, deux palmiers solitaires qui semblent fondre et s'évaporer là.



Derrière nous, presque intactes, sont les parties les plus récentes du temple : elles portent les cartouches des dynasties successives, depuis la dix-huitième jusqu'aux Ptolémées. Les ruines de l'est remontent bien plus haut, de dynastie en dynastie, jusqu'à la douzième, jusqu'aux Ousartasens. Ainsi, pendant près de trois mille ans, à travers le moyen empire, à travers les Pasteurs, à travers les Thotmès, les Amenhoteps, les Ramessides, les Bubastites, les Macédoniens, le temple de Karnak a grandi, s'élargissant, marchant peu à peu vers

le Nil. Les vieux sanctuaires redoutables demeuraient; on n'en ajoutait pas d'autres; là, dans l'ombre, résidaient toujours les dieux; mais les avant-temples, les salles d'entrée, les façades, toutes les portions antérieures, accessibles à la foule des fidèles, se multipliaient. D'âge en âge, derrière les vieux pylônes, des lignes nouvelles de pylônes se levaient, et Karnak avançait, se développait avec l'Égypte même, recevant et gardant, couche par couche, l'empreinte de presque toute sa vie.

Maintenant, pour mieux comprendre tout cela, retournons sur nos pas, faisons le tour des énormes masses qui sont restées debout, et pénétrons dans Karnak par sa véritable porte, la plus récente, celle de l'ouest, qui fait face au Nil. L'axe du temple était perpendiculaire au fleuve. Une fois par an, le soleil, au moment de tomber derrière les montagnes libyques, coupait exactement la ligne de cet axe, et son rayon oblique, passant par une avenue de béliers monumentaux, enfilait la haute ouverture entre les grands pylônes, traversait la cour immense des Bubastites, perçait d'un trait rigide et bleu l'ombre énorme de l'hypostyle, filait là-bas entre les monuments qui ne sont aujourd'hui qu'un champ de ruines, entre les pylônes anciens des Thotmès, entre les obélisques d'Hatasou, entre les rangées d'Osiris, et, s'enfonçant dans la nuit des corridors, plongeait au cœur des sanctuaires reculés, faisait apparaître et comme jaillir un instant les emblèmes et le naos mystérieux d'Amon.

*
* *

Cinq heures : nous arrivons au pied des grands pylônes de l'ouest, à l'avenue de béliers qui partait autrefois du Nil et conduisait à Karnak. Le fleuve a reculé depuis ces temps; aujourd'hui les béliers s'élèvent devant des champs d'orge, au cœur d'un des plus beaux, d'un des plus amples paysages de cette contrée.

A cette minute, l'Astre vient de disparaître derrière la chaîne libyque. Elle s'allonge en écran dense, précise, tranchant la blanche clarté orientale, bleuissant vers le bas, faite de fumée, dirait-on, de substance fluide, s'attendrissant comme une âme. Sur le cristal incolore du ciel, il n'y a que des sil-

houettes noires ; un fin palmier monte d'une courbe svelte et s'ouvre comme une grande étoile sombre.

A gauche, des choses paisibles et tristes, un des plus fréquents décors de ce vieux monde qu'on appelle l'Orient, des champs jaunâtres de décombres, un terrain nu, comme mangé et usé par les générations trop nombreuses, çà et là un tumulus, quelques tombes semées au hasard, de petites coupoles de marabouts très vieux, un vague cimetière abandonné que traverse, en ombre chinoise, avec une lenteur extrême, se pavanant, se rengorgeant sur la limpidité du ciel, une procession fabuleuse de chameaux.



Plus fabuleux, plus étranges encore les béliers de l'avenue, les bêtes de pierre antique, si grandes que leur piédestal monte au-dessus de nos têtes et qu'elles nous dominent de leurs yeux saillants, de leurs larges pattes écartées, de leurs oreilles élargies, de leurs cornes droites, avec des allures d'animaux d'enfer, avec des expressions sataniques de cauchemar. On les déblaie, on les restaure, et leur théorie s'allonge rigide, telle qu'aux premiers jours, préparant l'âme aux épouvantes.

Au bout des sphinx, l'entrée; les énormes surfaces dressées du pylône ptolémaïque, un mur large de six cents pieds, haut de cent cinquante, véritablement une falaise qui déploie sur le ciel sa sombre ligne dentelée par l'usure des siècles. Une brèche la coupe en deux, brèche que le temps a élargie vers le haut, en écornant les murs, mais étroite et verticale depuis le milieu du pylône jusqu'à sa base. C'est vraiment le profil d'une gorge profonde, qu'un torrent aurait creusée dans la roche. Tout, ici, rappelle les grands êtres naturels dont la figure reste à peu près la même à travers les âges, le fond durable et insensible des choses sur lequel coule et s'enfuit le périssable. La première cour, où l'on pénètre ensuite, semble le lit désséché bouleversé de quelque golfe ancien : des eaux se sont ruées là, laissant épars sur le sol des blocs qu'elles ont remués, arrachés à la muraille d'un continent. Des cubes de pierres, des tronçons de colonne émergent à

moitié enfouis dans la terre dure. Toujours je songe, ici, aux grands cirques dévastés, aux grands cirques gris de Fontainebleau. Il ne manque que les bruyères. C'est le silence et la paix à jamais, après une convulsion de la nature. Nous croyons y assister, à cette convulsion; elle se poursuit en ce moment : voici que tombe devant nous cette seconde ligne de pylônes dressée pour cacher les mystères de l'hypostyle, voici qu'elle s'écroule comme une barre surplombante de rochers alpestres et, par un enchantement, ses milliers de blocs géants, précipités en avalanche, sont arrêtés, saisis, immobilisés au milieu du cataclysme de leur chute.

Au fond de la cour, une colonne, haute de vingt et un mètres, sombre, rouillée, de même couleur que toute cette terre de mort, un géant solitaire qui survit à la ruine des autres, qui se souvient et qui attend.

A droite, un temple qui fut construit par Ramsès III, profond de cent soixante pieds, un grand temple, dirions-nous, s'il était seul, mais ici tout au plus une chapelle, petite dans l'immensité de cette cour, presque enfouie dans les amas de décombres, perdue dans la colonnade qui limite au sud le vaste rectangle.

En face, là-bas, au nord, une autre colonnade, toute semblable, et une rangée de sphinx, de béliers apocalyptiques, enterrés au fond de la tranchée que l'on vient, pour les mettre au jour, de creuser dans la cendre épaisse des siècles.

Les dernières clartés du crépuscule sur tout cela, les limpides clartés qui ne projettent plus d'ombres, comme si, le soleil ayant disparu, l'heure avait cessé de couler, une lumière d'éternité, tranquille et sans foyer enveloppant également toutes les choses. Ici, dans cet angle sud-est de la cour, sous cette architrave, — simple bloc de rocher massif, — sous les puissants lotus épanouis de ces colonnes, règne une obscurité froide, et l'on démêle à peine, sur la muraille du pylône voisin, les profils des dieux rigides, les hiéroglyphes si profonds que l'ombre s'y enfonce comme pour les écrire avec la noirceur de l'encre. Mais, au delà, au-dessus de la vaste cour, le ciel contient encore une suprême lueur attendrie, et elle baigne de sa pureté le calme chaos des pylônes écroulés, elle baigne la porte superbe de l'hypostyle, les montants hauts

de cent pieds, suspendus en plein éther, demi-ruinés, avec des surplombs terribles, — elle baigne le grand pilier solitaire debout, sur l'aire vide de la cour, et là-bas, de l'autre côté, la forte colonnade du nord, ses lignes d'architraves massives, les grands blocs rectangulaires, exacts, éternels comme de la géométrie.



Puis la lune se met à briller, pâle rayon incertain du mince croissant qui dort là-haut, entre les grands murs antiques, — pâle rayon mêlé à la dernière pâleur du jour et qu'on découvre là sans l'avoir vu venir. Voici que des ombres commencent à s'allonger, flottantes, sur le sol, et les espaces clairs sont légèrement caressés de lueurs magiques...

Alors nous entrons dans la salle hypostyle. Il faut descendre, car on vient de l'approfondir de huit pieds, de la dégager jusqu'au sol antique. Il n'y a rien, il n'y a jamais rien eu de comparable à cela.

Une forêt de cent trente-quatre colonnes cyclopéennes. Les plus grandes, celles qui forment la rangée centrale, montent à vingt-trois mètres. Pour donner une idée de telles masses, il faut répéter les comparaisons des guides : elles sont plus hautes qu'une maison de six étages; six hommes, les bras étendus et dont les doigts se toucheraient n'en feraient pas le tour; on pourrait en asseoir cent, en cercle, sur chacun de leurs chapiteaux épanouis.

Est-ce un rêve, un de ces rêves d'opium ou de hachisch où l'espace même semble s'élargir et se dilater, où toutes choses prennent des dimensions qui n'appartiennent pas à notre planète ? On avance lentement, au pied des colonnes spectrales, avec précaution pour ne pas rompre le silence, pour passer inaperçu dans l'extase trente fois séculaire de ces grands êtres religieux. Il faut lever la tête pour les voir, pour les suivre dans leur fuite loin de la terre; elles flottent sans poids, avec une froideur lunaire, impassibles, parmi les impassibles étoiles, portant là-haut la toute-puissante circonférence de leurs calices évasés dont le dessous contient de la nuit noire. Plus haut encore, au-dessus de ces calices, unissant

chaque rangée de colonnes, une barre, noire aussi, une barre d'ombre, forte et dure, la poutre de pierre faite de simples monolithes alignés dont chacun a vingt-cinq pieds de long et qui, posés sur les larges lotus, semblent ne rien peser.

Quelques-unes sont écaillées, meurtries de blessures antiques, et toutes sont historiées et comme tatouées d'hiéroglyphes et de dieux, couvertes de figures accroupies, d'éperviers éployés, de hiboux mystiques, de caractères qui sont presque grands comme des hommes : les cartouches superbes et précis sont gravés à plusieurs pouces de profondeur. Et des dieux géants et graciles, des Amons générateurs, dressés dans l'orgueil de leur virilité, accueillent d'un geste auguste les offrandes que leur tendent les rois.

Autrefois ces figures étaient peintes des claires couleurs égyptiennes ; et rouges, jaunes, bleues, sous le plafond massif, dans le demi-jour de cette salle, dans cette obscure clarté qui filtrait par les hautes claires-voies latérales, elles devaient apparaître comme des visions et semblaient être comme des apparitions qui volaient dans l'espace. Les colonnes montaient confondues l'une à l'autres, sans silhouettes précises, sans que chacune fût limitée par ses propres lignes. C'était comme une futaie vague et ténébreuse dont on devinait, sans la mesurer, la profondeur, et là-dessous, imperceptibles, écrasés par la grandeur d'Amon éternel, les fidèles et les prêtres remuaient comme des insectes.

En ce moment, la nuit venue, sous le rayon glacé de cette lune, le degré d'éclairage et de mystère doit être sensiblement le même qu'autrefois quand la salle était couverte. Peut-être, alors, enfermé sous une toiture plate et large de cent mètres, se sentait-on plus anéanti : nous n'imaginons pas ce que pouvait être l'effet, l'épouvante mystérieuse et sombre de cet espace clos ; mais il n'y a rien à regretter : le plafond écroulé, tout semble bien. Ces puissantes circonférences doivent se déployer sur le ciel ; elles sont faites pour le soutenir, et rien n'est grave comme ce réseau noir, cet échiquier de larges ombres que jettent sur le sol nu les architraves, les piliers, pareils aux côtes d'un squelette prodigieux traversé par la lune. Dans la solennité de cette nuit où pas un insecte ne remue, elles seules bougent, se déplacent insensiblement, d'heure en

heure, suivant le mouvement qui entraîne la terre et les astres dans l'espace...

Mais on ne regarde pas les détails ; on ne songe pas aux siècles anciens, on ne voit que cette chose stupéfiante et simple, que cette allée centrale, que ces deux rangées qui se font face et qui vraiment portent le ciel. Comme on est loin des hommes, ici, de tout le petit mouvement des morts et des naissances, de toute la vie changeante, oublieux de son propre passé et détaché de soi-même ! Dans la nuit qui efface le détail et ne laisse subsister que le permanent, ces colonnes se remettent à vivre. Elles cessent d'être des ruines mortes de jadis, au sein d'aujourd'hui différent. Elles ne sont plus faites de matière inerte et solide : la magie de la lune les touche, cette brumeuse lumière enchantée les transfigure ; voici qu'elles se pénètrent de sentiment. — du même sentiment religieux dont fut animée la frêle cervelle humaine qui osa les concevoir, il y a combien de siècles ! De nouveau elles se dressent pour Amon ; le grand dieu égyptien n'est pas mort : il sort de son sommeil, il les appelle, et, lentement, glorieusement, elles montent vers lui comme la prière rythmée de toute une humanité. Large et confuse prière que nous entendons ce soir, comme dans le Liban, soudain, la nuit, en ouvrant notre fenêtre, nous avons perçu, emplissant tout l'espace, la respiration auguste, la vaste rumeur de la mer lointaine qui le jour s'étendait, muette, sous nos yeux.

Vie patiente, constante, de ces graves créatures. Au soleil on ne découvre en elles que force morne, aveugle et muette. A présent, on s'étonne encore, on s'effraie de leur immobilité, mais à cette heure de solitude et de silence, à les voir debout, précises, alignées, la tête dans les astres, on découvre vraiment une âme en elles, une âme qui nous parle de puissance librement soumise, de fidélité et d'ordre, de discipline pour la prière et pour l'adoration. Paix entière du cœur, fraîcheur de repos et d'oubli, voilà les baumes qu'elles versent à qui vient s'asseoir à leurs pieds. Comme elles s'en vont loin de nous, les sublimes et les impassibles, comme elles s'exhaussent sans effort, simplement, au-dessus de notre monde muable, reprises à cette heure par l'Éternel ! Comme elles vont s'épanouir, planer là-haut dans le triomphe calme de leur extase.

ignorantes de ce qui se passe, de ce qui remue au-dessous d'elles, ne le voyant pas, n'apercevant que les têtes égales de leurs pareilles, de leurs sœurs antiques avec qui elles rêvent et poursuivent le sérieux dialogue que l'oreille n'entend pas !...

L'âme insaisissable de la lune erre par la vaste salle, y met ses prestiges, sa musique silencieuse, pénétrant toutes les choses d'esprit et de sens. Dans la grande allée centrale, chaque colonne allonge, jusqu'au rang qui lui fait face, une ombre large de douze pieds, l'ombre que projetterait une tour, dures bandes rigides, parallèles, qui semblent fatales sur le sol éclairé, le barrant inexorablement de noirceur. Tout est noir ou baigné de clarté vive, comme sur une planète sans atmosphère; les arêtes des pylônes lointains ont une précision aiguë; la lune, maintenant vogue avec un éclat d'acier poli, et ses rayons semblent ne traverser, pour nous atteindre, que le vide de l'espace sidéral.

A droite et à gauche, c'est l'épaisseur de la futaie; les rangs de piliers se serrent et s'enfoncent dans leur propre nuit, disparaissant parfois tout près, enterrés dans des collines de décombres qui montent jusqu'à leurs chapiteaux, ou bien s'ordonnant en allées qui rayonnent et divergent au loin, en perspectives étroites, en avenues étranglées, hors de proportion avec la grosseur et la hauteur des colonnes. C'est une forêt que le regard ne peut plus embrasser tout entière; il n'en découvre à la fois qu'un morceau ; vaguement, il sait qu'elle continue à droite, à gauche, dans tous les sens. Quand on ne lève pas les yeux pour suivre la poussée droite de ses fûts, on ne les voit pas s'achever sur le ciel. Cela inquiète, cela déconcerte, on avance dans un effroi qui grandit : toujours on se sent entouré, dominé, opprimé, par quelque chose de terrible et de fixe qui vous enveloppe et vous dépasse de toutes parts. Rien de libre dans les profondeurs de ces puissants bataillons; tout est contrainte ici. Ces colonnes ne vont pas, comme celles de l'allée centrale, s'épanouir largement en calices ouverts : leurs chapiteaux sont fermés, serrés en grands boutons raides de lotus. Elles-mêmes sont plus rapprochées, plus noyées d'ombre dense, et leur vie se réduit à ceci : l'effort patient, la sensation morne du poids qu'elles portent, et l'attente, l'attente pour des milliers d'années.

Et puis on revient respirer entre les deux rangées souveraines, entre les deux rangées spacieuses que traverse largement le clair de lune froid. Là est l'espace, là est le calme, là est la paix au pied de la Puissance sereine...

Au loin, à l'orient, au fond de la cour vide des Bubastes, la haute porte rectangulaire, entre les pylônes droits, encadre un palmier, une bande très lointaine de montagne, vaporeuse comme un rêve. A l'ouest un obélisque s'élève des ruines, et flotte dans l'azur glacé de la nuit, dressé là avec une pâleur brumeuse de fantôme.

Soudain une chouette ulule ; un frisson secoue les ruines sonores, et le silence retombe plus vaste et plus pesant.

Alors, à regarder ce damier d'ombres rigides, cette lune éblouissante et nue, cette lumière sans chaleur qui traverse le squelette gigantesque de cette salle, l'illusion survient que tout est mort, que les temps sont finis, que la Terre n'est plus habitée, que la moisissure de la vie a quitté sa surface, qu'elle roule inanimée dans l'espace, et que seules, çà et là, quelques grandes pierres religieuses, un menhir, une pyramide, un obélisque, cette simple colonnade, témoignent de l'humanité disparue.

III

Beau vent clair : le vent de nord, salubre et froid, qui met une vie frémissante sur l'eau brune, et fait tournoyer en cercles les essaims de faucons piailleurs. La haute voile tressaille et claque. L'homme accroupi à la poupe dans sa robe noire pèse de tout son effort sur la barre.

Très vite, nous remontons le fleuve, longeant le haut mur de terre où les *chedoufs* dressent sur le ciel leurs leviers de bois, inactives, abandonnées ce matin.

Je regarde le barreur, Mahmoud, un type peu fréquent d'Égyptien antique, la figure large, le nez large, les yeux pleins d'un feu intérieur et tranquille ; gravité extrême, courtoisie cérémonieuse, et, pour nous faire entrer, asseoir dans sa barque, une façon calme et noble de gentilhomme qui fait passer devant lui ses visiteurs.

Je regarde son neveu, le mousse, le petit Abdou-Rahim : une figure de malice et de gaieté contenue, de graves allures d'homme fait, pourtant; une drôle de voix rauque, et un ton un peu protecteur et encourageant pour nous dire : « *Kifhalak* ? Comment vas-tu ? » et « Dieu soit loué ! » Très amusant, ce petit, avec sa calotte blanche, collée au crâne, sa chemise courte qui flotte sur ses jambes nues, qui se retrousse jusqu'au nombril quand il grimpe dans la mâture, et toute sa mine chétive de jeune singe intelligent. Déjà maître dans les besognes qui seront celles de toute sa vie, les vieilles besognes peu compliquées des mariniers du Nil, — tirant sur les lourdes rames, pesant sur la gaffe, jetant les *Ialla hélé*, les anciens cris rythmés du travail en commun, — déjà semblable aux vieux matelots, ses camarades.

Nous voici à la hauteur du village, du temple de Luxor, des felouques rangées devant la rive, amarrées dans une confusion de cordages. Alors, un coup de barre, à droite, et, en un clin d'œil, nous avons traversé le fleuve, dans une ivresse de vent et de vitesse, dans la rumeur de l'eau joyeuse, et nous abordons à la plage de sable pâle, où il n'y a rien que de grands vautours blancs, mangeurs de chair, qui se promènent avec gravité.

Au galop des ânes, nous traversons l'île de sable, et voici le second bras du Nil, placide, celui-ci, presque sans courant, et, de l'autre côté, de belles palmes, un village, un paysage biblique et noble qui se reflète dans le calme miroir. Un buffle, de l'eau jusqu'aux genoux, boit avec lenteur, et lève, stupide, ses naseaux vers le ciel. Sur la berge, de vieilles femmes, des enfants, des ânes attendent, et des paysans nous guettent avec de petits assortiments d'antiquités bleues, des Osiris, des scarabées, des colliers, des morceaux de momies...

Pêle-mêle, sur un grossier radeau, nous embarquons avec tout ce monde, avec toutes ces bêtes, avec un chargement de cannes à sucre. On crie, on tire les ânes par les pattes, on les pousse pour les décider; les chevreaux pleurent comme des enfants, et deux fellahs, à qui nous ne pouvons pas échapper, enfoncent dans nos poches des momies de chats, des mains desséchées, nous tendent, avec des gestes éloquents, des têtes de prétendus Pharaons qui s'écaillent.

La rive atteinte, le talus franchi, le village de Thèbes apparaît, et tout le paysage lybique : les hautes terrasses d'albâtre avec leurs rangées noires de syringes, les grandes étendues fraîches, les vastes champs d'orges, que bornent, là-bas, à la lisière des régions stériles, les massifs, les pylônes de Médinet-Abou, sombres, pareils à des forteresses démantelées, les deux colosses de Memnon, — à droite, les blondes colonnades du Ramesseion, et, tout au nord enfin, au pied des falaises verticales de Deïr-el-Bahari, le petit temple de la reine Hatasou, — toutes les religieuses constructions des temps antiques, debout dans le désert où Thèbes s'étalait, comme des têtes de rochers qui émergent çà et là, disant la grandeur d'un continent disparu...

***

Vite, gaiement, à travers les orges vertes, au galop des ânes qu'excitent, qu'affolent les cris endiablés, les *Ialla ! ialla !* des âniers dont les jupes volent au vent de leur course. Nous allons droit vers les colosses, vers la blonde terrasse lybique par un sentier imperceptible tracé dans la mer de verdure. Quelle verdure ! Née du limon noir, gorgée de l'eau du Nil, elle jette un lustre neuf dans la splendeur matinale de la lumière africaine. Au sud et au nord, entre la montagne et le fleuve, elle s'allonge ; l'œil se repaît à la regarder, à la suivre à l'infini ; elle éclaire, elle repose, elle rafraîchit...

A tout moment nous nous arrêtons pour faire place à des files de chevreaux, de buffles, et, chaque fois, ce sont des salutations cérémonieuses avec les bergers, des *Nahrak Saïd* à n'en plus finir et bien des demandes de *bakchischs* aussi. « *Bakchisch ! bakchisch !* » crient de grands gaillards enjuponnés. « *Bakchisch !* » murmurent les femmes qui s'arrêtent, détournées à demi, le bras levé pour voiler leur figure, immobilisées un instant là, une jarre sur la tête, leur chemise noire tombant, simple, sur leurs pieds nus. « *Bakchisch !* » jappent les enfants qui tendent leurs petites pattes brunes, et galopent avec des rires derrière nous. « *Bakchisch !* » disent sans s'arrêter les cavaliers bercés sur leurs chameaux, les paysans courbés sur leurs champs, qui se redressent pour nous regarder passer, les fillettes perchées sur les murs. Est-ce que

vraiment ils s'imaginent que nous allons nous déranger pour leur porter si loin ou si haut, une petite piastre? Non, ce *bakchisch*, on le demande sans conviction : ils savent bien qu'ils sont trop à l'implorer, que toute l'Égypte le jette, ce cri, à la vue de l'Européen. C'est tout bonnement un rêve doré, une chimère dont s'amusent un instant leurs cervelles légères : cela veut dire : « Ah! Franc! grand étranger! homme puissant, venu du Nord mystérieux, et qui possèdes des richesses infinies! si tu allais me faire un cadeau! Si tout d'un coup il te plaisait de faire pleuvoir les piastres dans ma maison!... » C'est avant tout pour eux une façon gaie de saluer l'étranger, de manifester leur joie et leur intérêt à sa vue, en vrais Égyptiens badauds, bavards et flatteurs, — toujours prêts, au reste, à s'envoler au plus petit mouvement intempestif de la canne...

Surgit une troupe de petites filles, des gargoulettes d'eau posées sur la tête, — petites guenons très brunes, toutes fines et sèches, en chemises noires, voiles rouges, colliers dorés. Et pour nous décider à l'emmener avec nous dans les régions de sable où l'eau du Nil semblera bonne, chacune nous enveloppe d'adulations ; c'est un concert sur ces jeunes lèvres, un combat de vieilles flatteries orientales : — « Ah! miaulent à droite les petites voix aiguës, ah! homme beau! *regoul koueis*, homme joli! *Yes! beautiful man!* Quel œil tu as! » — « Ah! chante-t-on à gauche, je vois ton bel œil, mon ami! Tu es mon grand ami! Je suis Miriam! Je suis Vize! Moi! moi! Ah! prends-moi avec toi! Donne! donne un *bakchisch!* »



Peu à peu, les colosses ont grandi, et ils surgissent maintenant, assis sur leurs sièges de pierre, et leur masse énorme nous accable. Autour d'eux, on ne voit plus le paysage. Eux seuls sont là, profilés très haut sur le ciel, effaçant, abolissant tout par leur présence, terribles à force d'impassibilité mystérieuse. Jaunis, rendus rugueux par l'âge, exactement de la même couleur dorée que la montagne sur laquelle leurs genoux se détachent, on dirait qu'ils en sont un morceau, un morceau qui aurait pris les formes de la vie, mais sans sou-

plesse encore, réduit à des lignes droites, simple de la simplicité pesante du monolithe, ayant gardé l'indifférence, la fixité morne et dure, le silence, la grandeur accablante et nue de l'éternelle matière. Un fellah grimpe sur l'un des piédestaux : il s'appuie au pied du monstre, et sa tête ne dépasse point le niveau de la rotule.

Mais, plus encore que la masse, ce qui saisit comme une chose religieuse pleine d'un sens caché que l'on ne comprend pas, c'est la similitude absolue de ces attitudes imperturbables; ce dédoublement, pour ainsi dire, du même être colossal. Ils sont deux, et par là l'impression de majesté suprême n'est pas seulement multipliée : elle s'approfondit de mystère. Il y a quelque chose de significatif et qui trouble dans cette répétition voulue du même geste. Geste simple de repos jusqu'à la fin des temps. Sur leurs sièges de pierre, ils trônent, les Amenhoteps, face à l'orient, les deux torses dressés tout droits, les deux pschents retombant sur les épaules, les quatre bras venant poser avec le même angle du coude sur les quatre genoux que les mains couvrent, étendues, tranquilles pour toujours; et les quatre jambes descendent à terre, en lignes parallèles, simplement verticales. Ils trônent en silence, étrangers au jour qui passe, étrangers à notre monde, absorbés dans l'éternel. Leurs figures sont mutilées ; ils n'ont plus d'yeux, et pourtant ils regardent encore, d'un regard fixe, tendu au-dessus de nous, comme le rigide rayon d'un phare passe dans le ciel au-dessus des régions trop voisines, — d'un regard qui ne voit pas la verte plaine, ni le fleuve, ni la riche vallée, ni rien des apparences vivantes qui s'y poursuivent, mais qui s'en va, inflexible, vers le monde immobile du désert, et ne se pose que très loin, sur les montagnes, sur les triangles roses, d'où Râ, leur père, leur semblable, le Soleil auguste, revient jaillir tous les matins.



Nous entrons ici dans le domaine de la mort; tous les grands monuments de cette région sont des chapelles funéraires ou commémoratives consacrées aux Pharaons disparus, enterrés là-bas, sur l'autre versant de la montagne, dans la

solitude des vallées mortuaires. Au pied de ces hauteurs fauves, la vie s'arrête; c'est le seuil des infinis muets, de cet *Occident* où le soleil va mourir et se perdre tous les soirs. Là commençait l'Amenti, le royaume des Morts. Là vivait le peuple des embaumeurs, des colchytes, des paraskeutes. Là venaient converger tous les cadavres de la Thébaïde pour être préparés selon les rites, entourés de bandelettes, couverts d'amulettes et d'hiéroglyphes magiques. Là flottaient les grasses fumées du naphte et du natron. Ces collines, ces entassements pâles de terre bouleversée qui tombent du pied de la montagne sont minés par en dessous; ils recouvrent des réseaux de galeries, tout un labyrinthe ténébreux; c'est là l'inépuisable mine d'où sortent depuis si longtemps presque tous les sarcophages, presque toutes les momies de l'Égypte. Plus haut encore, dominant ces rubans de pierre verticale qui s'allongent et font un vaste soubassement aux terrasses jaunes de la chaîne, les rangées de syringes et d'hypogées trouent la terre livide de leurs carrés noirs. Ils bâillent à mi-côte au-dessus de la désolation, s'alignent et s'étagent par rayons pour former ces espèces de batteries que l'on aperçoit de Luxor. Et tout cela fait un chaos vague, raviné, creusé de fosses qu'ont vidées les chercheurs de momies, un confus amoncellement de terrain mortuaire et de cendre où s'enfouissent des pans de mur, — autrefois des maisons humaines, et d'où la canne, en grattant, fait sortir des restes de linceul, du linge de momie, des morceaux pulvérulents et blanchâtres d'ossements humains.



— *I am poor*, *mosquin, mosquin*, très pauvre, oui, moussiou baron, moussiou comte... *I am cassora, broken*[1]. *I am poor*, *mosquin*, *mosquin*, *cassora*, *broken*. *Give it a bakchisch. Christian ana Copios*. Je suis chrétien, moussiou comte, oui, chrétien, regarde.

Et il nous montre son bras, l'épouvantable mendiant, son bras qui porte une croix tatouée, et comme, une piastre donnée.

1. Bras, bras cassé.

nous affectons une indifférence absolue. il s'assoit devant nous, et, dix fois de suite, sans s'arrêter. il fait des signes de croix rapides, baisant chaque fois son pouce à la fin :

— Merci, merci... *Haoudja*, moussiou comte, moussiou baron. *Christ very good, très bon... Koueïs kettir, yes, cassé, cassora, broken... I am father, mother (?), cassora, broken...*

Et la litanie continue; les marchands de scarabées, embusqués derrière les pierres, s'élancent, nous saisissent, déballant leurs Osiris, leurs colliers de momies, leurs scarabées, toute l'affreuse bibeloterie bleue qui nous poursuit comme un cauchemar depuis que nous avons mis le pied sur ce terrain battu par les touristes.

— *Take it, yes,* moussiou comte, moussiou consul. Antique... *yes, very good, very cheap!*

Exactement ce sont des mouches, d'ardentes mouches égyptiennes; les plus malins font semblant de nous défendre :

— *Emchi!* Va-t'en !

Et soudain, comme un jet d'eau que l'on croyait arrêté et qui repart, l'infatigable mélopée recommence :

— *Yes! yes! cassora, broken*, bonjour, monseigneur! *Christ very good. Ana Chritian!*

***

Tout ceci se passe au Ramesseum, qu'il n'est pas facile de voir, à travers tous ces mendiants; au Ramesseum tout blond contre la montagne blonde, au milieu du chaos blond des tombes ouvertes, de la nécropole éventrée. Blondes, les colonnades paisibles de l'hypostyle, léger aussi tout cela, léger et blond, même le pylône ruiné où Ramsès II triomphe de la vile multitude Khéta. C'est ici la chapelle funéraire où l'on célébrait son culte. Car les tombes royales, cachées dans un repli profond de la chaîne, n'avaient point, comme les autres, d'antichambre où le public eût accès pour présenter au *double* ses prières et ses offrandes. Aux anniversaires du grand Ramsès, on venait l'adorer et le glorifier dans ce temple, entre ces pylônes, sous ces colonnes consacrées à sa mémoire et à sa divinité.

Devant nous, sur les massives murailles, le poème de Pentaour déploie ses hiéroglyphes grandioses, et parmi eux, le

roi, de stature héroïque, serein, debout sur son char, bande son arc, culbute par milliers ses ennemis infimes dans le fleuve. Au-dessous, des Osiris s'alignent, géants et décapités, les mains croisées sur leurs poitrines comme des morts, les jambes serrées sous un linceul de pierre, et ils veillent, gardiens muets pour l'éternité. — A terre, une tête de granit noir gît, le menton dans la poussière, enfoncée dans le sol par son propre poids, souriante toujours, de son large sourire égyptien, plein de calme et de puissance.

Du côté de la montagne, la colonnade d'une salle hypostyle, d'un blond clair, un peu rose, exactement couleur de chair, comme pénétrée et traversée de lumière, ouvre les fleurs épanouies de ses chapiteaux. Sur les architraves, les hiboux, les oies, les éperviers, s'alignent larges et souples, colorés de bleu et de rouge, découpés d'un trait précis qui les enfonce d'un pouce dans la pierre. Et là-dessous, dans un clair obscur vaporeux et chaud, les belles colonnes portent haut leurs calices striés de rose délicat, de jaune tendre comme celui des pailles, de bleu léger comme celui des pervenches. Autour des fûts, des uræus sacrés se dressent, d'un rouge de vermillon, en rangs serrés, gonflant leurs gorges; et plus bas, toujours les scènes d'offrandes, les grandes figures élancées des dieux rigides.

Non loin, près du pylône, comme l'écroulement d'une montagne de granit, est la ruine monstrueuse d'un accablant Ramsès. Ce fut l'une des œuvres les plus orgueilleuses de l'homme, une statue effrayante, haute de soixante pieds, taillée dans un seul bloc de ce rose granit de Syène que nos outils modernes ne peuvent pas entamer. Elle gît anéantie par l'épouvantable chute de sa masse, brisée en trois morceaux si énormes qu'il faut reculer pour embrasser leurs lignes, reconnaître des formes de torse et de tête, — couverts d'hiéroglyphes si grands, si profondément découpés dans la dure matière polie, que l'infini des temps à venir n'émoussera jamais leurs contours, que, gravés là, les noms mystiques du Pharaon sont vraiment sûrs de ne point périr.

Sur les tronçons posés comme de hauts rochers au bord des plaines cultivées, on grimpe, et l'on se repose à contempler le paysage environnant, — les circuits lumineux et lents

du bon Nil, toute la Thébaïde qui verdoie ceinte de pâleur entre les infinis arides...



Ensuite, jusqu'à Deïr-el-Bahari, on avance à travers la désolation même. C'est pire que le désert : c'est le désert dévasté. Dès la fin de la grande époque égyptienne, les pillards avaient déjà commencé à fouiller, à retourner toute cette région. On y travaille encore. Terrain de mort qui n'est que buttes et que fosses, terne et blanchâtre comme une poudre d'ossements. On circule entre des tombes que, tout d'un coup, avec stupeur, on découvre habitées. Au fond d'un trou, des vertèbres s'allongent, des morceaux jaunis de linceuls antiques. Au fond d'un autre, des vivants sont installés, logés dans un souterrain dont la bouche noire donne dans cette fosse. Elle leur sert de cour, et de bizarres petites constructions cylindriques la remplissent, des fours, des pigeonniers. Des poules gloussent dans ce trou ; une vache y est attachée...

Étranges villages de l'Assassif, de Cheikh-el-Gournah, villages invisibles qui n'apparaissent pas à la surface, où l'homme terre dans le sol aride, fouit à travers les demeures des morts, et vit là, caché comme l'hyène et le chacal, — tous les jours allant boire, allant chercher son eau dans le Nil à trois kilomètres. Nul bruit ne sort de tous ces gîtes. On avance lentement, avec mille détours, entre les fosses et les amas de terre retournée, à travers toute cette dévastation pâle que ne rafraîchit pas un seul brin de verdure. Parfois une figure muette de fellah émerge à la surface, comme une ombre; et maintenant une petite musique sèche et rythmée de flûte, toute solitaire dans le grand silence, monte, nous apprend qu'il y a quelque fête là dessous, quelque *fantasia*, que d'humbles humains se réjouissent dans ces tombeaux...



Encore un morceau de cimetière, un pli de terrain à gravir, et soudain, l'on s'arrête devant l'imprévu du spectacle qui se déploie. Un énorme hémicycle de falaises, hautes de cent cinquante mètres, qui tombent droites, éclatantes, couleur d'or,

baignées de lumière glorieuse, formant un amphithéâtre où l'on pourrait asseoir une ville, et qui n'est que vide et solitude. Cela s'est révélé tout d'un coup. A l'est, les éboulis, les pentes de calcaire broyé que nous venons de gravir, ferment l'entrée. Sur tous les autres côtés, au nord, au sud, à l'ouest, la muraille règne avec lenteur, avec solennité, pour isoler cet amphithéâtre, pour l'entourer d'éternité et de grandeur; elle se développe, elle élargit sa concavité, elle se dresse, elle se déploie, absolue, fatale, en souveraine, comme la Mort. C'est une tenture pesante qui tombe d'aplomb jusqu'en bas, en nappe lisse, d'une seule coulée, en cataracte de pierre. — à gauche en plis massifs, volumineux, enfermant de l'ombre. Là-haut, sur la clarté du ciel, son contour horizontal s'allonge, maté, aplati, chargé de menace comme un destin; ailleurs, bourrelé de quelques ondulations lourdes. Tout en bas, au fond du cirque, l'œil démêle des colonnades blanches, toutes petites, qu'il n'avait point vues, tout d'abord, — un temple funéraire qui s'appuie à la grande paroi.

A l'ombre d'un hypogée où traînent encore des chiffons de momies, nous nous asseyons, presque sans oser remuer, pour nous repaître lentement, pendant quelques heures, de tant de silence. Quelle sensation! jamais, dans cette Égypte où rien ne change, je n'ai perçu d'une façon aussi directe la durée infinie qui enveloppe et dépasse tout être et toute chose. Ce grand cirque, à mes pieds. ne semble pas enfermé dans une montagne, mais creusé dans la planète, assez profond pour que rien n'y arrive des bruits de la surface. Et l'on croit découvrir la vaste retraite d'un dieu très ancien, primitif, antérieur au mouvement, et qui, endormi là, ne sortira jamais de son sommeil. Retraite auguste, située, dirait-on, au cœur du monde, cachée dans sa profondeur minérale, au sein de l'élément simple qui est le support muet de toute vie.

Cette implacable et triomphante falaise qui luit comme de l'or, et déroule dans la splendeur aveugle du soleil ses nappes brutes de pierre, c'est la matière nue dressée autour de nous, nous enveloppant, nous séparant de l'éphémère, c'est l'immobilité à jamais, l'Indifférence qui voit se briser à ses pieds tout effort et s'abattre toute aspiration. Des ondes de silence semblent tomber de ces masses effroyables.

Même ordre de sensations que devant les longues murailles des temples égyptiens, les redoutables façades nues, sans fenêtres, où le regard s'écrase, où l'œil erre sans trouver d'issue, emprisonné partout, — monotones surfaces de pierre aux terribles lignes bornantes, et qui montent, qui s'étalent, planes, masquant de leurs étendues absolues les mystères intérieurs. Seulement, ici, la nature est l'ouvrière, et tout est plus grand et plus simple encore.

Quelle idée elle eut, cette reine Hatasou, d'adosser là sa chapelle funéraire! Des murs, des pylônes comme ceux du Ramesseum ne suffisaient point à sa mémoire, ne parlaient pas assez d'éternité. Elle a voulu mieux que ces symboles, et c'est dans le repli intime de la montagne, au fond de cette solitude de calcaire, où rien n'est qui ne dure et ne demeure, à la base même du vaste rempart, qu'elle a dressé son monument, perçant la roche pour y enfoncer son sanctuaire.



Ce temple est seul de son espèce en Égypte; on pense qu'il fut construit peu de temps après la première expédition de Mésopotamie, et qu'il répète des formes que les Égyptiens rencontrèrent là-bas dans les grandes villes assyriennes.

Une solennelle ascension de cours étagées, de terrasses qui commencent très loin, très avant dans le cirque pour nous emmener processionnellement jusqu'à la paroi farouche, jusqu'à la noirceur du trou qui est le spéos creusé au sein silencieux de la montagne, dans le repos du roc.

Entre les trois terrasses, chaque degré forme un long mur interrompu par un passage en rampe délicieusement peint et sculpté, qui nous arrête longtemps et nous charme. C'est du calcaire jauni dont le poli et les luisants lisses ont des aspects de vieil ivoire, délicats bas-reliefs qui semblent l'œuvre d'un artiste japonais, petits, mignons, minutieux, laqués de vert, de rouge, de bleu, achevés avec amour, très surprenants après les statues colossales et les figures surhumaines, plus inattendus encore dans cette désolation, au pied des écrasantes falaises. Une naïveté précieuse, beaucoup de grâce et de fantaisie, rien de rigide ni de hiératique, c'est la souplesse

fluide de la vie. Des processions religieuses passent, des défilés rythmés de troupes, trompettes en avant, étendards déployés.

Ailleurs, c'est l'histoire mémorable d'une expédition maritime au pays de Pount, dans la région légendaire de l'or et des parfums, tout un morceau fugitif de vie écoulée il y a trente-cinq siècles et dont nous retrouvons l'image colorée, projetée et fixée là au pied de la montagne.

Une eau verte s'allonge, où flottent les poulpes, les poissons, les crustacés propres à la mer Rouge, visibles dans sa transparence, des bateaux voguent, et les capitaines, tournés vers les rameurs, indiquent du doigt la route à suivre : les vigies surveillent la rive du haut des huniers ; sur une plage où les navires débarquent, des indigènes conduisent des ânes, amènent en présents des ballots, des jarres, des étoffes. Dans les arbres, des oiseaux chantent sur leurs nids ; et des vaches arrivent, paresseuses, broutant innocemment des prairies constellées de fleurs. Puis, c'est le retour à Thèbes, le défilé des animaux fabuleux, rapportés des pays étranges, grêles girafes, panthères tachetées, bœufs aux courtes cornes ; et le classement des colliers, des bracelets, des poignards. Le dieu Amon est là, debout, et félicite la régente. « Chargement de navires en très grand nombre », dit l'une des inscriptions, « avec les merveilles du pays de Pount, et toute espèce d'excellent bois, de l'ébène, de l'ivoire, de l'or, de l'agate du pays d'Amon, des parfums, de l'encens, des singes *ani*, des singes *kafou*, des chiens lévriers, des peaux de panthères du Midi, des ouvriers et leurs enfants. Jamais aucun des rois qui ont existé depuis le commencement du monde n'avait apporté choses semblables. »

Très japonaises aussi, de couleur et de décoration, les chambres du culte, tout étincelantes d'ors, de vermillons et de verts laqués, mais bien étrangement chrétiennes et gothiques de forme. Dans ce temple qui remonte au XVe siècle avant le Christ, c'est une surprise étrange que de découvrir ces petites salles voûtées en ogives, identiques aux chapelles de nos cathédrales. On se dit qu'un vide véritable sépare notre monde de cette Égypte ancienne, que nos édifices religieux ne procèdent pas des siens par filiation, que, simplement, des circonstances analogues, répétées à

vingt-cinq siècles de distance, ont ramené dans une humanité différente des sentiments pareils et suggéré des formes semblables. Au temps de cette reine Hatasou, la religion égyptienne étant pleinement constituée, il y avait une église puissante, toute une organisation cléricale, une classe de prêtres attachés dès l'enfance au culte du dieu, des ordres de moines, une savante hiérarchie religieuse, un culte secret, un rituel compliqué, impérieux, fait de litanies et d'offrandes minutieuses, tout un ensemble de mystères enveloppés de métaphysique, pénétrés d'effroi ou de tendresse, mystères des triades, mystères de l'Amenti, mystère d'Hathor, mère divine qui dispense le lait au jeune dieu, mystère d'Osiris, victime volontaire et rédempteur des hommes; bref, tout un système d'institutions, de dogmes, de pratiques, d'idées, de sentiments, analogue, par bien des points, à celui qui, des milliers d'années plus tard, devait gouverner les âmes dans cette verte Europe, alors sauvage, et dont l'Égypte ne connaissait pas encore les côtes.

Vraiment, nous croyons entrer dans une chapelle du siècle chrétien. L'autel est là; il n'y manque que le crucifix, le tabernacle, les chandeliers d'or, les fleurs; à côté, une véritable sacristie s'ouvre, ogivale aussi. Tout est de dimensions réduites, noyé d'ombre; le culte devait être célébré aux lumières, dans cette vapeur de l'encens que nous voyons monter sur les tableaux décoratifs, avec tous les gestes et toutes les attitudes prescrits par les rites. Seulement, sur les murs, au lieu des bonnes figures chrétiennes, que l'œil s'attend à trouver, ce sont les rouges silhouettes égyptiennes, sans douceur et sans humanité, fines et raides, les Amons aux longs pschents, les Hathors aux cornes de vache, les Thots à têtes d'ibis, les Horus à tête d'épervier, et, plus haut, en frise, les éperviers solaires, les croix ansées, les uræus d'or rangés par milliers, formant une longue ligne ondulée autour de la chapelle, les yeux osiriens chargés de maléfices, tous les mystérieux symboles qui furent jadis pleins de sens, et qui parlaient à ces anciens hommes d'Égypte de la vie, de la mort et de l'au-delà.

Ce sont des chambres précieuses; l'une est encore d'un bleu-vert général, avec des hiéroglyphes vert d'eau en relief;

des éperviers merveilleux, couleur de turquoise, volent dans l'ombre, au-dessus de la régente Hatasou qui présente de belles offrandes : des fruits, des raisins, des lotus.

Dans une autre chapelle, la chute de quelque roche a défoncé le plafond ; à cause de cela, c'est la plus surprenante de toutes. Sur les murs, le regard rencontre les divinités, les fleurs, les signes, toute la symbolique accoutumée; il se lève vers la frise et soudain, trouvant l'espace vide, il s'élance, il suit avec vertige la montée immédiate et verticale du rempart doré, des tours, des pitons énormes qui surplombent et semblent chanceler au-dessus du temple délicat, et pourtant, par miracle, restent dressés. Et les genoux plient, pressentant la chute de ces épouvantables masses.

Bien surprenants aussi les sanctuaires, surtout celui de l'ouest qui forme l'extrême pointe où vient aboutir tout ce temple, un espace évidé dans le roc, ayant pour mur l'épaisseur de la montagne, et pour toiture cinq cents pieds de falaise. Trois chambres, de plus en plus petites, de plus en plus noires, flanquées de caveaux qui ne sont que ténèbres. Là est la paix véritable, la stabilité certaine, celle des choses qui ne sont pas situées à la surface du monde, qui dorment encore dans son sein, à l'intérieur sombre de la pierre. Là peuvent reposer comme au centre du globe, comme à la racine de l'être, repliés sur eux-mêmes, les grands dieux, pères des germes qui, obscurément, se développent autour d'eux pour aller épanouir la vie sous le soleil. Nous allumons une torche, et, sous l'étroite ogive qui monte, ils apparaissent, bleus et rouges, dans le tremblement trouble de la fumée, les Amon, les Osiris, les Horus, la procession des dieux anciens qui hantent encore ce fond sacré du cirque solitaire.

*
* *

— *Tal héné, haoudja!* Viens vite, partons, monsieur... *Baden morti ketir!* Tout à l'heure, beaucoup de morts ici!

C'est notre ânier qui nous appelle, et cette voix humaine qui supplie a un son étrange, répercutée par les falaises sonores. La voix a peur, car voici le soir, et les fantômes des temps écoulés se lèvent et reviennent rôder entre les

murs de l'amphithéâtre qui, certes, doit être terrible, et nous effraierait aussi, la lumière morte, et les étoiles apparues dans le ciel sans fond, au-dessus de ce rempart obscur, de ces grandes masses inertes de pierres.

Douceur et tendresse du crépuscule, au retour. Après l'Assassif, après tout le chaos pâle des terres bouleversées, nous retrouvons la pure silhouette ambrée de la chaîne qui se fait translucide, qui prend des tons chauds et voilés, et semble contenir du jour, comme un vase d'albâtre que traverserait le soleil. Son délicat profil est tout bordé d'une marge de mourante lumière rose.

Autour du Ramesseum, il n'y a plus de mendiants. Des bouquets de tamarins font des noirceurs denses sur le ciel délicieux de cinq heures, des massifs veloutés autour des belles ruines dorées, autour des Osiris solitaires, du puissant Ramsès écroulé. C'est l'heure où les grandes choses du passé, les dieux et les Pharaons se remettent à vivre, à vivre pour eux-mêmes, retrouvent une âme, et, comme si leur double revenait alors les visiter, reprennent, tous les soirs, comme autrefois, leur rêve religieux de silence.

Passent le long des tamarins, sous les pylônes puissants, passent des troupes noires de chèvres, des files onduleuses, presque fluides comme un ruisseau qui coule ; et des femmes rentrent de la plaine herbeuse vers les villages de tombes, vers la stérile nécropole éventrée, vers les fosses, les souterrains de mort où l'on va se terrer pour la nuit.

Plus loin, la montagne reculant à mesure que nous approchons du Nil, le soleil reparaît un instant, suspendu sur la crête. Nous traversons la plaine ; au loin elle étincelle, la mer des jeunes orges, elle brille, elle se moire, toute claire, baignée des derniers rayons obliques. Çà et là, des carrés vides, sans cultures, où se tiennent des groupes d'hommes et de femmes, des buffles noirs, semant au loin la pacifique verdure.

Encore des troupeaux, affluant vers notre sentier, heureux troupeaux, vie jeune qui luit et gambade. Fantaisie brusque des chèvres, cris d'appel des chevreaux, petits enfants épeurés qui se poussent pêle-mêle, gravité des vaches, solennité ébahie des buffles, affairement de tout le bétail qui se réunit pour la rentrée du soir, bavardage des femmes, gaieté libre

des gamins, rires des fillettes, si jeunes dans l'antique et sérieux costume, éclat de leurs yeux de flamme et de khol, — mouvements, lueurs, sons, ébats de la vie coulante, dans la grande plaine nourricière, sous la présidence auguste des colosses.

Eux seuls, dans l'immensité de l'espace, ne semblent pas des insectes éclos aujourd'hui pour jouer durant une heure ardente d'illusion dans cette suprême clarté rose. Ils trônent, ils durent, illuminés de dos par le dernier rayon du soleil, avec une gravité inébranlable, avec une majesté massive sous leurs capuchons de pierre.

Puis, le soleil disparu, le froid tombe, et le paysage se ternit, comme mort tout d'un coup ; une lividité de cadavre, une sécheresse blême envahissent la chaîne. Les blondeurs tièdes et translucides, les bleus fluides, les mauves, les lilas tendres se sont évanouis. Reste l'arête minérale, invariable. L'essentiel apparaît.

Mais avant la vraie nuit vient le *second rayon*, graduel envahissement du ciel par une rougeur impalpable qui naît, qui s'assemble peu à peu dans le vide, comme affluant lentement d'une source intérieure, épanché du fond même de l'espace...

Alors nous arrivons à des bras endormis du Nil, où de petits villages, des palmes pures, se mirent dans une placidité rose, et l'on embarque, tandis que le monde s'enchante et se fige sous l'étrange lumière. Le large fleuve s'en va très loin au sud vers des bandes obscures des montagnes. La haute voile est bien tendue et, sans un bruit, dans le recueillement de tout, nous glissons, nous longeons les sables vides de la rive lybienne. En face, le petit Luxor défile, précis, bien peint : des pigeonniers blancs à créneaux, de calmes palmiers, deux pylônes sombres, — deux monstres puissants de jadis, étrangers à tout ce qui les entoure, — puis un sommet d'obélisque apparu derrière un toit comme une pointe de diamant qui s'aiguise sur l'orient pâle et pur.

ANDRÉ CHEVRILLON

(La fin prochainement.)

BEAUMARCHAIS ET FIGARO

Peu d'hommes, autant que Beaumarchais, furent « ballottés au scrutin de l'opinion publique ». Telles sont ses expressions. De son vivant, il fut diffamé, outragé, déchiré; aux heures mêmes où il parut populaire, il ne souleva dans la foule qu'un tumultueux engouement dont l'estime était absente. Selon l'auteur du *Mémorial de Sainte-Hélène*, « l'empereur avait constamment repoussé Beaumarchais, en dépit de tout son esprit, *lors de son consulat*, à cause de sa mauvaise réputation et de sa grande immoralité ». On a fait remarquer justement que Beaumarchais était mort sous le Directoire. Les souvenirs de Napoléon ou ceux de Las Cases, n'étaient donc pas tout à fait exacts. Il n'en est pas moins vrai que l'opinion exprimée dans le *Mémorial* était partagée par presque tous les contemporains de Beaumarchais. Là-dessus, le *Mémorial* a raison.

La postérité a continué d'instruire le procès de Beaumarchais. La belle étude de Loménie sur *Beaumarchais et son temps* a démenti des calomnies et revisé des jugements;

a-t-elle réhabilité le personnage? Jules Sandeau recevant Loménie à l'Académie française disait : « Il manquera toujours à la mémoire de Beaumarchais cette fleur d'estime que ne remplacent ni la renommée ni la gloire et qui s'appelle simplement la considération. » Depuis, on a fait, dans les archives autrichiennes, des découvertes bien fâcheuses pour Beaumarchais. Un Allemand, M. Bettelheim, a composé une biographie volumineuse, consciencieuse et d'une sévérité un peu lourde. En France, M. Lintilhac a répondu par une ardente apologie, qui d'ailleurs n'a point convaincu tout le monde : un amusant incident vient de le démontrer.

Depuis plusieurs mois, dans la rue Saint-Antoine, on peut voir un socle vide qui attend une statue de Beaumarchais. Celle-ci, de son côté, repose dans les magasins de la Ville de Paris. A une époque où inaugurer des monuments est la récréation dominicale des hommes politiques, il est surprenant qu'on ait tardé si longtemps à glorifier Beaumarchais par des harangues et des distributions de palmes académiques. On vient de nous révéler la cause de ce retard étrange. C'est en 1890 que le Conseil municipal a commandé la statue de l'auteur de *la Folle Journée*. Or, en 1897, le Conseil municipal s'est, paraît-il, aperçu que Beaumarchais fut un spéculateur, un brasseur d'affaires, et un tiède révolutionnaire, bref un de ces hommes que ne sauraient décemment célébrer les bons démocrates de l'Hôtel de Ville. Il méritait, il y a sept ans, une statue; il n'est plus digne aujourd'hui d'une inauguration.

Défendant la mémoire de Beaumarchais contre ses détracteurs, Fontanes écrivait dans le *Mercure* : « Tout homme qui a fait du bruit dans le monde a *deux réputations*. Il faut consulter ceux qui ont vécu avec lui pour savoir quelle est la bonne et la véritable. » Pour savoir qui a raison, le conseil municipal de 1890 ou celui de 1897, suivons donc le conseil de Fontanes : interrogeons ceux qui ont vécu dans l'intimité de Beaumarchais; nous connaîtrons ainsi l'une de ses réputations. Mais, ensuite, examinons l'autre, la mauvaise; elle est, hélas! tout aussi justifiée.

I

« On ne pouvait l'aimer médiocrement, dit Gudin, lorsqu'on le voyait dans l'intérieur de sa maison. » Ce grand coureur d'aventures fut en effet l'homme de famille le plus tendre et le plus dévoué. Tous les siens témoignent en sa faveur. Son père, le vieil horloger, ne se lassait pas de vanter son amour filial : « Tu me recommandes modestement de t'aimer un peu, lui écrivait-il en 1764, cela n'est pas possible, mon cher ami ; un fils comme toi n'est pas fait pour n'être aimé qu'un peu d'un père qui sent et qui pense comme moi... Honneur de mes cheveux gris, mon fils, mon cher fils, par où ai-je mérité de mon Dieu les grâces dont il me comble dans mon cher fils?... Père de tes sœurs, ami et bienfaiteur de ton père, si l'Angleterre a son Grandisson, la France a son Beaumarchais...» Et la dernière lettre, écrite à son fils par le père Caron, âgé de soixante-dix-sept ans, se termine ainsi : « Je prie le Seigneur tous les jours de ma vie de te bénir, de te récompenser, de te préserver de tout accident ; ce seront toujours les vœux de ton bon ami et affectionné père. »

Il fut excellent pour ses sœurs ; il les établit et les dota. L'une d'elles, Julie, ne se maria point afin de demeurer auprès de lui. Elle mourut peu d'années avant son frère et, dans son testament, elle disait : « Quant à toi, mon excellent frère, toi de qui je tiens tout et à qui je ne puis rien rendre que des grâces immortelles pour tout le bien que tu m'as fait, s'il est vrai, comme je n'en doute pas, qu'on survive au tombeau par la plus noble partie de son être, mon âme reconnaissante et attachée ne cessera de t'aimer dans l'infinie durée des siècles. »

Il eut des amis fidèles, comme Arnault, La Harpe et bien d'autres : ils vantent la sûreté de son commerce, sa bonté, sa générosité. « Le tableau de ton intérieur, écrivait l'un d'eux, d'Atilly, celui du bonheur de tes femmes, dont j'ai été témoin, tant d'autres détails sont précieux à mon amitié. » Mais le plus bienveillant des témoins de son existence fut l'excellent

Gudin de la Brenellerie. Dans toutes les circonstances de sa vie de commerçant et d'homme de lettres, Beaumarchais trouva en cet ami un compagnon dévoué, prudent, raisonnable, un peu à la façon de Sancho Pança. On a été, sur la foi du *Journal* de Collé, jusqu'à prétendre que Gudin fut le véritable auteur des écrits attribués à Beaumarchais. En émettant cette idée saugrenue, on avait, sans doute, négligé de lire les élucubrations dramatiques ou historiques de cet honnête écrivain : elles sont rassurantes pour la gloire de son ami.

Éditeur des œuvres de Beaumarchais, Gudin défendit son souvenir, le mieux qu'il put. Puis il rédigea une histoire complète de Beaumarchais ; ce manuscrit a été publié seulement il y a quelques années. L'exactitude des détails n'en fait pas toujours le mérite. Mais on y sent une telle chaleur d'affection, une telle sincérité d'admiration qu'il est glorieux pour Beaumarchais d'avoir éveillé cet enthousiasme dans le cœur de Gudin.

Retiré de la mêlée, l'homme d'affaires était d'une bonhomie cordiale et charmante. Il aimait, d'ailleurs, à mettre le public dans la confidence de ses enfantillages. Il avait une petite chienne : elle portait à son collier une médaille où était gravé le nom de son maître. Quelqu'un ayant inexactement rapporté cette inscription, lui-même releva l'erreur et c'est par lui que nous en connaissons le texte littéral : « Je suis mademoiselle Follette, Beaumarchais m'appartient. Nous demeurons sur le boulevard. »

Allez donc croire aux calomnies des libellistes contre un homme qui manifeste si ingénieusement sa tendresse pour les animaux ! Et, à la vérité, Beaumarchais n'était point un méchant. Il a pu cruellement blesser ceux qui se sont mis en travers de sa route ; il ne s'est acharné sur aucun d'eux. Il n'était l'homme ni des noirs desseins ni des longues rancunes. « Tous les goûts agréables, disait-il, se sont trop multipliés chez moi pour que j'aie eu jamais le temps ni le dessein de faire une méchanceté. » Il disait vrai : il y avait en lui une bonne humeur active qui le poussait toujours en avant, sans lui laisser le loisir d'être jaloux, avare ou malveillant. Il était inépuisablement gai : voyez la joie que respirent ses comédies

et l'ennui qui se dégage de ses drames ! Dans ses mésaventures, dans ses procès, dans ses affaires même les plus graves, il trouve toujours matière à facéties, à chansons et à calembours. Ses amis, qui voyaient les périls de ce rire incessant, l'exhortaient à prendre sérieusement les choses sérieuses. Mais il n'avait pas assez médité cette remarque de La Bruyère : « Il n'est pas ordinaire que celui qui fait rire se fasse estimer. » Il repoussait les conseils. Le pire des dangers, selon lui, était d'ennuyer. Sa gaieté ! c'est le grand argument qu'il invoque toujours contre les diffamateurs.

Il était généreux. Il laissait rarement sans y répondre les demandes de secours dont il était assailli. Dans l'inventaire dressé après sa mort, il resta plus de neuf cent mille francs de créances pour sommes prêtées à des malheureux qui appartenaient à toutes les classes de la société. Ses aumônes n'étaient pas toujours désintéressées ; il avait souvent la charité terriblement tapageuse. On a cependant retrouvé dans ses papiers la trace de quelques bonnes actions dont il ne s'était jamais vanté. On a fouillé toute sa vie : on ne l'a jamais accusé d'avoir offensé quelqu'un sans y avoir été provoqué. Il a beaucoup trafiqué, beaucoup spéculé, sans que jamais personne lui ait reproché sa ruine ou celle des siens.

Il n'avait point de ressentiment. Il est venu au secours de madame Goëzman dans la misère. Administrateur de la Compagnie des eaux, il avait été furieusement outragé dans une brochure que des banquiers avaient commandée et payée à Mirabeau. Quatre ans après, les deux ennemis échangeaient une correspondance presque affectueuse. La haine, chez Beaumarchais, n'était donc pas vivace. Une seule fois, il se complut à d'inutiles représailles : ce fut contre Bergasse qu'il mit en scène sous le nom de Bégearss dans *la Mère coupable*. Mais, pour son excuse, il faut se rappeler que Bergasse l'avait, sans raison, couvert d'outrages : à l'heure même où Beaumarchais écrivait et faisait représenter ce drame, on exploitait contre l'auteur les calomnies de l'avocat dans l'assemblée comme dans la rue.

Parents, amis, ennemis même, témoignent donc de sa bonté, de sa *sensibilité*. Pour ne négliger aucun témoin, il faudrait consulter encore les femmes dont il fut aimé. Ici,

l'enquête devient délicate parce que, sous le roi Louis XV, la *sensibilité* s'accordait à merveille avec le cynisme des mœurs et que Beaumarchais fut jusqu'aux moelles un homme de ce temps-là.

Un jour, comme ses adversaires insinuaient que son dévouement à madame Kornman n'était point désintéressé, que tout était suspect d'un homme qui avait tant aimé les femmes, il leur répondit : « Eh! pourquoi rougirais-je de les avoir aimées ? Je les chéris encore. Je les aimai jadis pour moi, pour leur délicieux commerce, je les aime aujourd'hui pour elles par une juste reconnaissance. Des hommes affreux ont bien troublé ma vie! quelques bons cœurs de femmes en ont fait les délices. Et je serais ingrat au point de refuser, dans ma vieillesse, mes secours à ce sexe aimé qui rendit ma jeunesse si heureuse! » Beaumarchais ne disait pas toute la vérité. A l'époque même où il écrivait ces lignes, il avait, dit-on, clouée sur son bureau, une pantoufle en or, celle de sa maîtresse; et, au moment de travailler, il la baisait pour trouver l'inspiration. Mieux encore que la légende de la pantoufle en or, les lettres à madame Houret de la Marinière prouvent que les hommages rendus par Beaumarchais au « sexe aimé » n'étaient pas inspirés seulement par « une juste reconnaissance ».

Il avait treize ans lorsqu'il fut amoureux pour la première fois, et amoureux il resta jusqu'à sa mort. C'était sa destinée. D'ailleurs, la passion n'était pour rien dans ses innombrables aventures. Il aimait par goût de l'intrigue, par allégresse de vivre. Loménie a exhumé la correspondance de Beaumarchais avec une jeune et charmante créole : Pauline de B...; c'est un pauvre échantillon de rhétorique amoureuse, tour à tour sensuelle et sentencieuse. A vrai dire, il est, dans le sentiment, fort empêtré. C'est un bon païen, à la façon des rimeurs de couplets. Sa philosophie de vaudevilliste s'exprime en ces deux vers :

Toute femme vaut un hommage,
Bien peu sont dignes d'un regret.

Puis, cet éternel besoin de changement est le fond même de sa nature. La diversité des objets stimule ses sens de même que son esprit. Il coure après le plaisir, comme après la fortune, sur toutes les routes; et il mène ses entreprises,

galantes ou financières, avec le même entrain, la même hardiesse, la même gaieté.

Son esprit, sa belle stature, le charme de son visage et son insolence de parvenu suffisaient à le rendre irrésistible dans les salons des financiers comme dans les coulisses de l'Opéra. « Il fut aimé, assure Gudin, avec passion de ses maîtresses et de ses trois femmes. » Ses maîtresses, c'étaient la charmante marquise de la Croix qu'il jugea digne d'un roi et dont la miniature fut retrouvée, ensevelie sous des dossiers de procès et d'affaires, enveloppée dans un papier où on lisait ces mots, d'une écriture très fine : « Je vous rends mon portrait » : — la comédienne Ménard, qu'il voulut tirer des griffes du duc de Chaulnes et dont l'amour lui valut d'aller en prison ; — madame Houret de la Marinière, qui émut si follement sa verte vieillesse et dont l'amour le sauva des massacres révolutionnaires ; — et combien d'autres, s'il faut en croire les *Mémoires secrets!* Mais sur ce sujet-là, contentons-nous de de cette remarque de Sainte-Beuve : « Chez Beaumarchais, il y aura toujours un cabinet secret où le public n'entrera pas : au fond, il a pour dieux Plutus et le *Dieu des Jardins*, ce dernier tenant une très grande place jusqu'au dernier jour. »

II

Chaque fois que Beaumarchais a entendu autour de lui la rumeur de la mésestime publique, il s'est demandé comment, après avoir tant aimé les siens et tant obligé ses amis, il était le plus décrié et le plus calomnié des hommes. Vingt fois dans ses *Mémoires* contre Goëzman, contre Kornman, contre Lecointre, il a fait son examen de conscience, et toujours il a conclu par cette interrogation qui n'était pas un simple artifice oratoire : « Comment donc arrive-t-il qu'avec une vie et des intentions toujours honorables un citoyen se voie aussi violemment déchiré? qu'un homme gai, sociable hors de chez lui, solide et bienfaisant dans ses foyers, se trouve en butte à mille traits ennemis? *C'est le problème de ma vie;* je voudrais en vain le résoudre. »

A force de « s'arraisonner », lui-même crut un jour avoir découvert le mot de l'énigme. S'il avait tant subi d'injures, c'était qu'à cause de ses aptitudes diverses il n'avait été d'aucun état, d'aucune profession, d'aucune coterie : il avait donc été partout un objet de mépris ou de jalousie pour les hommes spéciaux. Musicien, les gens de l'art le détestaient. Inventeur, il n'était pas du corps des mécaniciens. Poète, on le renvoyait à l'horlogerie. Auteur dramatique, on le traitait d'homme d'affaires. Plaideur, les avocats le jalousaient. Financier, on lui objectait ses chansons. Imprimeur, il avait pour ennemis les fabricants et les marchands. Commerçant, il était dénigré par les armateurs. Négociateur, il était méprisé par les bureaux des ministères... Et il s'écriait : « Qu'étais-je donc? je n'étais rien que moi, et, moi tel que je suis resté, libre au milieu des fers, serein dans les plus grands dangers, faisant tête à tous les orages, menant les affaires d'une main et la guerre de l'autre, paresseux comme un âne et travaillant toujours, en butte à mille calomnies, mais heureux dans mon intérieur, n'ayant jamais été d'aucune coterie ni littéraire, ni politique, ni mystique, n'ayant fait de cour à personne et pourtant repoussé de tous. »

Le jour où il crut avoir enfin résolu le problème de sa vie, Beaumarchais, on le voit, n'était pas en veine de modestie. Et il s'avançait un peu, le musicien des petits concerts de Versailles, le protégé de Paris Du Verney, l'agent du vieux Maurepas, quand il affirmait n'avoir jamais fait de cour à personne. Il n'y en a pas moins quelque vérité dans cette apologie. Quelque métier qu'il fît, Beaumarchais était un « amateur », et, comme tel, odieux aux gens du métier. Il a donc connu les inimitiés implacables que, toujours, excite une intelligence souple et propre à des tâches diverses. Ceux que leurs goûts ou leur médiocrité parquent dans un compartiment social font payer cher aux esprits nomades les joies de la liberté et, en toute occasion, les traitent avec la haine qu'on doit aux intrus ou le mépris que méritent les transfuges.

Voilà sans doute bien des attaques expliquées. Mais, tout en confessant ses ennemis, Beaumarchais s'était bien gardé de se confesser soi-même.

On sait jusqu'où l'a entraîné sa manie d'intrigue. On connaît quelques-unes de ses machinations les plus hardies : le déguisement ecclésiastique pour duper les créanciers de madame Franquet, la tragi-comédie des brigands d'Allemagne pour mystifier Louis XVI, Marie-Thérèse et le public, l'invention des faux corsaires pour tromper les Anglais. Il avait la rage de l'artifice. Or, lorsqu'on a surpris un homme en flagrant délit de mensonge et de fourberie, on ne peut s'empêcher de suspecter tous ses dires et tous ses actes, même ceux dont l'apparence est la plus honnête. Les nécessités de la vie ont obligé Beaumarchais à des tâches assez répugnantes, — disons le mot : à des besognes de policier. La manière dont il s'en est acquitté ne démontre pas avec une suffisante évidence que son caractère fût supérieur à ces bas emplois.

Un de ses amis lui écrivait un jour : « Avec le cœur d'un honnête homme, tu as eu toujours le ton d'un bohème. » Il en avait le ton, et il en avait aussi parfois les attitudes et les mœurs. L'effronterie de sa vie épouvantait les gens les moins austères. Il était, comme il l'a cent fois répété, « heureux dans son intérieur ». Mais il l'était sans discrétion, sans tact, sans vergogne. Il faisait au public les honneurs de ses félicités domestiques, avec un mauvais goût infatigable ; il ouvrait à deux battants les portes de sa maison ; il parlait à tout propos de sa vie privée; il racontait aux passants qu'il aimait son père, qu'il aimait ses sœurs, qu'il aimait sa fille ; il donnait libéralement le spectacle de ses affections, de ses intimités et de ses faiblesses. Plus d'une fois ce fut la calomnie qui le provoqua à ces épanchements. Mais, à voir la joyeuse complaisance avec laquelle il insistait alors sur sa défense, on devine combien il lui plaisait de vivre, d'écrire et d'aimer sur la place publique. Il avait pris comme emblème un tambour avec cette devise : *Silet nisi percussus*. L'emblème était bon ; mais la devise ne valait rien : il y avait des jours où le tambour se mettait à rouler tout seul. Quand, après dix années de liaison, Beaumarchais se résolut à épouser mademoiselle de Willermaula et à légitimer sa fille Eugénie, rien ne l'obligeait à porter cette action honorable à la connaissance du public. Il trouva bon pourtant d'écrire une lettre emphatique à sa femme

et de faire circuler dans tout Paris les copies de cet étrange billet de faire-part. Il avait la nostalgie du scandale.

Avec l'impudeur d'un bohème, il avait aussi l'insolence d'un parvenu. Là-dessus ses contemporains sont unanimes, et lui-même s'est défendu de ce reproche sans énergie. Il se reconnaissait de la « fatuité ». Il supportait mal l'ivresse des victoires et, malgré son adresse, poussait trop loin ses avantages. Ses générosités sentaient souvent le parvenu.

Mais sur le mot de *parvenu*, appliqué à Beaumarchais, quelques éclaircissements sont indispensables.

Il était noble, ayant payé la somme qu'il fallait pour sortir de roture. Son parchemin pouvait, à la rigueur, le protéger contre quelques avanies de courtisans. C'était du reste tout ce qu'il en attendait. Il savait bien qu'au temps où il vivait la noblesse ne conférait plus à un Français que de rares avantages dans l'État ou dans la société. Rien ne distinguait plus alors le gentilhomme de l'homme du tiers, ni dans le costume ni dans les coutumes. Dans les salons, de simples plébéiens comme Voltaire, d'Alembert, ou Chamfort faisaient aussi bonne figure que les gens de cour. L'esprit, au XVIIIe siècle, avait presque les mêmes droits que la naissance. La noblesse n'était plus qu'une sorte de préjugé platonique, d'autant plus choquant, il est vrai, qu'il ne répondait plus à rien dans la réalité sociale.

Si Beaumarchais n'avait été qu'un littérateur, s'il avait été simplement l'auteur de *Figaro*, il n'eût pas été à proprement parler un *parvenu*. N'ayant point subi les rebuffades de la société, il n'aurait eu besoin pour s'imposer ni d'arrogance ni d'ostentation. Mais il ne fut dramaturge qu'à ses heures de loisir; le théâtre ne fut pour lui qu'un simple divertissement. C'était, non par les lettres, mais par l'argent qu'il prétendait se faire une place dans le monde. Or les temps n'étaient pas révolus : à la fin du XVIIIe siècle, la richesse n'inspirait encore par elle-même ni considération ni estime, Sans doute, depuis le commencement du siècle, par le trafic et la spéculation, le Tiers-État s'était enrichi; comme il s'était fait le banquier de la royauté et de la noblesse, il les tenait l'une et l'autre à sa merci et, à ce point de vue, la révolution ne devait être que l'expropriation forcée de

débiteurs mis en état de banqueroute. Mais si l'argent était déjà très puissant, il avait encore contre lui le préjugé de tous; et de ce préjugé-là Beaumarchais n'a jamais triomphé.

Peu d'hommes, à cette époque, ont vu aussi clairement que l'avènement de l'argent était proche. Élevé à l'école de l'un des plus remarquables financiers de son temps, Paris Du Verney, Beaumarchais fit honneur à son maître. Il n'a point réussi dans toutes ses spéculations; en maintes circonstances, il fut égaré par une imagination trop chimérique. Mais tout, dans le monde comme dans la vie, lui apparaissait sous l'aspect d'une affaire, d'une « bonne affaire ». Et à ce tour d'esprit on reconnaît le véritable « homme d'argent ».

Sainte-Beuve a très finement observé « à quel point l'argent prend d'importance dans sa manière de prouver et de raisonner » ; et il a relevé dans les *Mémoires* de la période révolutionnaire toute une série de gageures et de défis à l'anglaise : « Je déclare que je donnerais *mille écus* à celui qui prouvera que j'aie jamais eu chez moi, depuis que j'ai aidé généreusement l'Amérique à recouvrer sa liberté, d'autres fusils que ceux qui m'étaient utiles à la chasse ; autres *mille écus* si l'on prouve la moindre relation de ce genre entre moi et M. de Flesselles... Je déclare que je paierai *mille écus* à qui prouvera que j'ai des souterrains chez moi qui communiquent avec la Bastille... Que je donnerai *deux mille écus* à celui qui prouvera que j'ai eu la moindre liaison avec aucun de ceux qu'on désigne aujourd'hui sous le nom d'aristocrates... Et je déclare, pour finir, que je donnerai *dix mille écus* à celui qui prouvera que j'ai avili la nation française par ma cupidité quand je secourus l'Amérique... » Cette façon de faire sonner ses écus à tout propos est déjà significative.

Mais voici qui, mieux encore, va déceler « l'homme d'argent » : son goût artistique. Il avait fait construire en face de la Bastille une somptueuse demeure qui était une des curiosités de la capitale : les étrangers de passage à Paris venaient tous la visiter, et l'on pense bien que le propriétaire n'était pas d'humeur à fermer sa maison. Elle a été démolie en 1818. Mais on possède sa description et ses inventaires. On peut connaître l'esthétique de Beaumarchais : c'était l'esthétique de ces fermiers généraux qui furent, au siècle dernier,

les véritables initiateurs du bric à brac moderne, esthétique d'enrichi qui accumule dans son logis les objets d'art de tous les temps et de tous les styles. Dans cette maison, pêle-mêle, on voyait des statues antiques, des paysages d'Hubert Robert, des cariatides italiennes, des marqueteries françaises, etc. ; et dans le jardin, des pelouses à l'anglaise, des berceaux, des temples grecs, des ponts chinois ornés de clochettes. Aujourd'hui cette manière d'entendre la décoration est si bien d'accord avec le goût général que sa paradoxale incohérence ne nous choque presque plus. Mais, au XVIIIe siècle, elle n'était pas encore tombée dans le domaine public. Les financiers en conservaient le désastreux privilège. Avec ses bibelots de prix et son luxe disparate, la maison de Beaumarchais trahissait les sentiments et les ambitions de celui qui en avait conçu le plan et inventé l'ornement.

Il n'avoua jamais — peut-être ne s'avoua-t-il jamais à lui-même — que le désir de s'enrichir fut le grand mobile de sa vie. Dans une sorte de dialogue des morts, on lui a prêté cette parole : « J'ai toujours eu pour but, durant toute ma vie, de ne rien faire ni rien dire qui ne me conduisît à quelque détermination utile à mes intérêts. » Mais cet aveu, d'ailleurs véridique, est un propos de dialogue des morts. Vivant, Beaumarchais protesta toujours de son zèle pour le bien public : « Ce qui m'anime, en tout, disait-il, c'est l'utilité générale. »

Il est certain que, parfois, son intérêt particulier s'est trouvé d'accord avec l'intérêt général. Lorsque, durant la guerre avec les Anglais, au lendemain de nos désastres maritimes, il va dans tous les ports de France pour relever le courage et échauffer le patriotisme des armateurs, il s'abandonne à un généreux élan de cœur, — qui, du reste, ne nuit en rien aux affaires de la maison *Rodrigue Hortalez et Cie*. Lorsqu'il défend la cause des auteurs dramatiques et se jette, pour assurer leurs droits, dans le plus terrible des guêpiers ; lorsque, à la tête de la société qu'il a fondée, il obtient des assemblées révolutionnaires les lois sur la propriété littéraire, là, comme partout, il obéit à son éternel souci des questions d'argent ; mais, en cette affaire, il est désintéressé. Lui-même est hors de cause, lorsqu'il écrit dans un de ses mémoires : « On dit aux foyers des théâtres qu'il n'est pas noble aux auteurs de plaider pour le

vil intérêt, eux qui se piquent de prétendre à la gloire : on a raison. la gloire est attrayante : mais on oublie que, pour en jouir seulement une année, la nature nous a condamnés à dîner trois cent soixante-cinq fois ; et si le guerrier, le magistrat ne rougissent pas de recueillir le noble salaire dû à leur service, pourquoi l'amant des Muses, obligé de compter avec son boulanger, négligerait-il de compter avec les comédiens ? » Beaumarchais n'est pas obligé de compter avec son boulanger. Il n'est « l'amant des Muses » qu'entre deux affaires. Et que sont les recettes de ses comédies auprès des millions qui passent par les caisses de sa maison de commerce ?

Pareil désintéressement est rare dans la carrière de Beaumarchais. Est-il besoin de se rappeler son voyage en Espagne, ses missions en Angleterre, ses trafics avec l'Amérique et tant d'autres entreprises où la pensée de faire fortune fut bel et bien la seule règle de sa conduite ?

Était-il donc de mauvaise foi, quand il affirmait n'avoir jamais été inspiré que par l'intérêt public ? Assurément non. Mais il appartenait à la race de ces hommes qui ont pullulé depuis la Révolution et qu'on appelle des « hommes d'affaires ». Pour eux, il ne saurait y avoir de conflit entre l'intérêt public et l'intérêt privé : car, sincèrement, ils jugent que le succès de leurs propres affaires profite à tout le monde et qu'ils rendent service à l'État lorsqu'ils s'enrichissent. S'ils sont politiciens, un heureux hasard veut qu'en toute occasion les destinées de la patrie soient liées à l'avancement de leur fortune ; s'ils sont financiers, seuls de mauvais Français peuvent dédaigner les prospectus de leur banque ; s'ils sont entrepreneurs de journaux, dès que le tirage de leurs feuilles s'élève, ils s'écrient qu'il ne faut désespérer ni du bon sens ni de l'avenir de la France. Dans cette conviction généreuse, ils puisent, d'ailleurs, la force de mépriser, au besoin, l'honnêteté commune, car on doit au bien public le sacrifice de quelques scrupules. C'est une morale spéciale, une conception particulière de l'intérêt général ; avant 1789, elle n'était pas encore très répandue. Beaumarchais fut un précurseur.

On a souvent tenté d'expliquer autrement le caractère de ce joyeux aventurier ; on a découvert, pour son immora-

lité, des excuses tirées de l'histoire. Après tout, a-t-on dit, Beaumarchais fut une victime du temps et des circonstances. Ses faiblesses sont celles de tous les hommes de son époque. Il a subi la contagion de l'exemple. Il a accepté, comme il a pu, les nécessités de l'état social où il vivait. Ses facultés étaient supérieures à sa condition ; s'il a, plus d'une fois, passé par les portes basses, c'est que les autres étaient fermées au fils d'un horloger. De notre temps. Beaumarchais aurait pu donner libre carrière à son génie d'entreprise et satisfaire ses grandes ambitions, tout en demeurant le plus droit et le plus délicat des hommes...

C'est un jeu d'imagination bien scabreux de transporter un personnage historique dans un milieu différent de celui où il a vécu et de raisonner ensuite sur une telle conjecture. Mais, l'hypothèse admise, nous serions enclins à en tirer des conclusions beaucoup moins favorables à la gloire de Beaumarchais. L'argent, depuis la Révolution, a vaincu bien des défiances ; la richesse donne plus sûrement le pouvoir et la considération : aussi excite-t-elle davantage la convoitise des ambitieux. Les tentations sont devenues plus fortes ; les mœurs sont devenues plus faciles.

Méditez cette anecdote contée par madame Lebrun dans ses *Souvenirs* : « Le comte de Vaudreuil dut se repentir d'avoir accordé sa protection à l'auteur du *Mariage de Figaro*. Peu de temps après cette représentation, Beaumarchais lui fait demander un rendez-vous qu'il obtient aussitôt, et il arrive à Versailles de si bonne heure que le comte venait à peine de se lever. Il parle alors d'un projet de finance qu'il vient d'imaginer et qui devait lui rapporter des trésors ; il finit par proposer à M. de Vaudreuil des sommes considérables, s'il veut se charger de faire réussir l'affaire. Le comte l'écoute avec le plus grand calme, et quand Beaumarchais a tout dit : « Monsieur de Beaumarchais, lui répond-il, vous ne pouviez venir dans un moment plus favorable, car j'ai passé une bonne nuit, j'ai bien digéré, jamais je ne me suis mieux porté qu'aujourd'hui ; si vous m'aviez fait hier une pareille proposition, je vous aurais fait jeter par la fenêtre. »

En ce siècle-ci, quand les gens s'avisent de proposer des marchés pareils à celui qu'offrait Beaumarchais au comte de

Vaudreuil, on a un peu perdu l'habitude de les jeter par la fenêtre ou même de les pousser à la porte. La société d'aujourd'hui n'a pas coutume de décourager l'impudence des spéculateurs qui aiment l'argent et méprisent l'humanité.

Il n'est point équitable, non plus, de rejeter sur l'universelle corruption les défaillances de Beaumarchais. Certes, la cour de Louis XV n'était pas une école de morale; et quand, avec un rare cynisme, Beaumarchais expose à Choiseul par quelles roueries il a, pour le bien de la France, procuré une maîtresse au roi d'Espagne, il sait, sans doute, comme tout le monde, quelle basse intrigue de cour a mérité à ce même Choiseul, avec l'amitié de madame de Pompadour, l'ambassade de Rome, premier échelon de sa fortune : il doit donc juger qu'un pareil ministre sera indulgent aux jeux de l'amour et de la diplomatie. Mais, après la mort de Louis XV, les mœurs publiques se transformèrent et le gouvernement de Louis XVI fut un des plus honnêtes que la France ait connus. Beaumarchais paraît ne pas s'en être aperçu.

Enfin, ce ne sont pas seulement d'indignes libellistes qui l'ont jugé avec sévérité. Nous avons consulté les témoins de sa vie privée; voici maintenant un témoin de sa vie publique. On ne récusera pas son autorité: c'est Malesherbes. Il écrivait à Beaumarchais, le 31 décembre 1790 :

« Je n'ai jamais pu concevoir, monsieur, pourquoi vous m'avez choisi, depuis trois ou quatre ans, pour le plastron de votre mauvaise humeur, et pourquoi vous ne cessez de m'écrire des lettres très étonnantes sur vos affaires, qui ne me regardent pas et dont vous savez que je ne veux pas me mêler.

» Il est encore plus singulier qu'aujourd'hui vous veniez me demander froidement de vous recommander aux gens dont vous avez besoin.

» Est-ce que vous voulez que je vous dise en termes exprès pourquoi je ne veux pas me mêler de vos affaires? Puisque vous m'y forcez, je vais m'expliquer.

» Vous ne pouvez pas douter que je vous connaisse parfaitement depuis quinze ans, car vous n'avez pas oublié les fâcheuses affaires dans lesquelles vous étiez impliqué et dont il a fallu que je prisse connaissance pour chercher de vous en tirer.

» Je venais de passer trois mois avec vous, vous étiez dans le malheur, je vous donnai des soins pour vous rendre service, je ne pouvais me dissimuler le genre de fautes qui vous avait conduit dans la situation où vous étiez. J'évitai de vous dire ce que j'en pensais, je ne voulais pas humilier un homme très malheureux, vous auriez dû me deviner et me savoir gré de ce ménagement. Depuis ce temps-là, vous avez toujours eu recours à moi dans les occasions où vous avez cru avoir besoin de mon témoignage. Je vous ai toujours rendu ce que je vous dois sur vos talents dont j'ai grande opinion.

» Mais je me suis abstenu de parler de vous sur aucun autre article, je ne voulais ni vous découvrir ni tromper ceux à qui je parlais.

» Dans ce moment-ci vous sentez bien que, ceux à qui vous avez à faire n'ayant pas besoin de mon suffrage pour savoir ce qu'on doit penser de vos talents, je ne puis vous donner aucune recommandation.

» Puisque vous m'avez obligé de vous donner ma façon de penser en termes si clairs, vous sentez aussi qu'il ne peut plus y avoir de relations entre vous et moi. Ne vous donnez plus la peine de m'écrire, non seulement je ne vous répondrais pas, mais je ne lirais même pas vos lettres. Je suis, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur. »

Cette lettre est claire. Il ne s'agit plus ici des outrages payés d'un Mirabeau. C'est l'opinion d'un honnête homme que Ségur appelait « l'un des plus populaires des hommes illustres, le plus juste des ministres, le plus intègre des magistrats ». A quelles « fâcheuses affaires » fait-il allusion? Peut-être aux négociations avec d'Éon. Quoi qu'il en soit, quinze ans avant cette lettre, durant les derniers mois de 1775 et les premiers de 1776, Malesherbes était ministre et avait dans son département la police du royaume. Il avait donc pu voir Beaumarchais à l'œuvre et le juger.

En présence d'un pareil témoignage, on ne soutiendra plus que les contemporains de Beaumarchais furent tous, par leur propre immoralité, les complices de ses faiblesses.

Beaumarchais mérita donc ses deux réputations : la bonne comme la mauvaise. Un brave homme, excellent pour les

siens, d'humeur joyeuse et de mœurs faciles, mais en même temps amoureux du tapage, possédé du démon de l'intrigue et de la spéculation, vaniteux et hardi, comblé d'esprit et dépourvu de sens moral : des vertus de chansonnier avec l'inconscience d'un homme d'affaires ; — bref, une nature riche et compliquée de flibustier bon enfant, cordial et retors, voilà tout le personnage.

III

Beaumarchais a beaucoup écrit, soit par nécessité, pour la défense de ses intérêts, soit par passe-temps, pour le délassement de son esprit. Ces drames sont justement oubliés : on ne s'avise plus de les représenter sur aucun théâtre. Quant aux *Mémoires* on ne les lit guère ; on en cite parfois quelques pages éclatantes ; mais ils ont subi le sort de toutes les plaidoiries : le procès jugé, surtout lorsqu'il est jugé depuis cent ans, l'intérêt des débats est bien refroidi. Aujourd'hui, le plus grand plaisir du lecteur qui affronte ces chefs-d'œuvre de l'éloquence judiciaire, c'est encore d'y chercher et d'y retrouver l'auteur de Figaro. Figaro ! le Figaro du *Barbier* ! le Figaro de la *Folle Journée* ! Ne parlons pas de celui de la *Mère coupable* : on ne reconnaît plus dans ce vieil intendant vertueux et sermonneur le drôle spirituel et hardi qui a dupé Bartholo et joué Almaviva.

Deux comédies, voilà donc pour la postérité le passeport de Beaumarchais. Mais ces deux comédies-là sont impérissables.

Cessât-on de les représenter et même de les lire, Figaro n'en restera pas moins dans l'imagination populaire comme un être vivant et réel, parce qu'il est un type en quelque sorte national ; et, d'autre part, quels que soient les révolutions et même les bouleversements sociaux, telles reparties, tels mots, trouvés par Beaumarchais demeureront les formules, de la protestation des faibles et des petits contre l'inégalité des conditions. Il y a dans l'œuvre de Beaumarchais deux choses éternelles : un type et une satire sociale.

En vertu du judicieux adage de Bridoison : « On est toujours

le fils de quelqu'un », des critiques ont voulu rechercher les aïeux de Figaro. Celui-ci, a-t-on observé est le dernier des « valets de comédie »; il n'a point laissé de postérité; mais avant lui quelle lignée! On est donc remonté jusqu'à la comédie antique, à ces Dave, à ces Geta, à ces Liban qui mettent gaiement au service des fils de famille leurs talents de filous et de proxénètes. On a suivi la descendance de ces esclaves dans les valets de la comédie de Machiavel, de Pierre de Larivey, et enfin de Molière. On les a tous passés en revue : Gros-René, Mascarille, Scapin, etc. Puis on a étudié le Crispin de Regnard et celui de Le Sage, qui, tout comme Figaro, est rival de son maître.

A ce moment, la généalogie de Figaro n'est plus seulement un heureux sujet de dissertation littéraire. Et nous tenons là, enfin, des personnages qui ont quelque ressemblance de famille avec le héros de Beaumarchais.

« Que je suis las d'être valet! ah! Crispin, c'est ta faute; tu as toujours donné dans la bagatelle; tu devrais présentement briller dans la finance. Avec l'esprit que j'ai, morbleu! j'aurais déjà fait plus d'une banqueroute. » Ainsi philosophe le Crispin de Le Sage; et, au dénouement, M. Orgon, pardonnant au fourbe et à son complice, leur tient ce discours : « Vous avez de l'esprit, mais il en faut faire un meilleur usage; et pour vous rendre honnêtes gens, je veux vous mettre tous les deux dans les affaires. » Quelques années plus tard, Usbeck rencontrera ces Crispin et ces Labranche, devenus riches, nobles et insolents, et il écrira à Ibben : « Le corps des laquais est plus respectable en France qu'ailleurs; c'est un séminaire de grands seigneurs; il remplit les vides des autres états. Ceux qui le composent prennent la place des grands malheureux, des magistrats ruinés, des gentilshommes tués dans les fureurs de la guerre; et quand ils ne peuvent pas suppléer par eux-mêmes, ils relèvent toutes les grandes maisons par le moyen de leurs filles, qui sont une espèce de fumier qui engraisse les terres montagneuses et arides. »

Au spectacle de pareilles fortunes, le laquais resté laquais perdait le goût de sa condition et, en attendant qu'un M. Orgon le mît dans les affaires, dissertait volontiers sur les injustices de la destinée. Tout en continuant de conduire l'intrigue,

de complicité avec Lisette, les valets de comédie au XVIIIe siècle ne sont jamais à court de réflexions sur les inégalités sociales. Par là, sans doute, ils sont les précurseurs de Figaro; et l'on a relevé telle tirade du Trivelin de Marivaux dont Beaumarchais s'est probablement souvenu. Mais quel est donc le personnage de théâtre qui alors s'abstient de philosopher? Cependant de tous ces raisonneurs, le seul qui soit toujours vivant et toujours écouté, c'est Figaro.

Pourquoi? C'est qu'au fond il n'a presque rien de commun avec le personnage du « valet de comédie ». Sans doute, il en porte le masque traditionnel; dans le *Barbier* il en remplit encore l'office : il mène une intrigue galante au profit d'un grand seigneur. Mais cela n'en fait ni un Mascarille ni un Crispin. Dira-t-on qu'il est Andalou parce qu'il est affublé d'un costume de *majo*, parce qu'il a les cheveux pris dans une résille et porte une guitare en bandoulière? Rien de plus simple, rien de plus vulgaire que la figure du laquais fourbe, escroc et proxénète qui est le joyeux *deus ex machina* de toutes nos vieilles comédies; rien de plus nouveau, rien de plus riche en complexités que le Figaro de Beaumarchais.

On lui a cherché d'autres ancêtres, hors du théâtre; on a évoqué le souvenir de Panurge et celui de Gil Blas. Certes, entre eux et Figaro, il y a quelques affinités. Figaro est hâbleur, gouailleur et ergoteur comme Panurge; mais il n'est ni lâche ni cynique : il a une morale, sa morale. Quant à Gil Blas, c'est un homme de ressource et d'esprit; mais il est le jouet des événements. « Ses vices, dit Nisard, lui viennent de ses maîtres », et il finit en homme de bien. Figaro est toujours supérieur aux événements; il reste imperturbablement le même, quelles que soient les traverses de sa vie aventureuse. Ses vices lui appartiennent en propre. Il a la passion de la liberté. Il est toujours prêt à la riposte et à la révolte, tandis que Gil Blas considère la marche du monde, attentif à exploiter les faiblesses de ses semblables, mais sans étonnement ni courroux. Mercier, qui n'aimait pas Beaumarchais, a dit une grande sottise en écrivant du *Mariage de Figaro* : « Cette comédie est tout entière dans *Gil Blas.* » A Le Sage, Beaumarchais n'a emprunté que la fantai-

sie d'une mascarade espagnole. Figaro est bien à lui, et pour la meilleure des raisons : c'est lui-même.

En retraçant la physionomie de Beaumarchais, et en jugeant sa moralité, nous estimions que cette figure d'homme d'affaires et de lettres était en elle-même assez curieuse pour mériter l'attention. Mais nous avions en même temps le dessein de découvrir la clef du *Barbier* et la clef du *Mariage*. Car, dans ces deux comédies, Beaumarchais a mis tout ce que lui avait appris l'expérience de la vie, comme dans le personnage de Figaro, il a mis toute son imagination, tout son esprit et tout son cœur.

« Supposez les fruits du souvenir ! » disait Beaumarchais pour défendre les hardiesses qu'on reprochait à sa *Folle Journée*. Il disait vrai. Tout est souvenirs dans ses comédies. — Souvenirs d'adolescence ! Beaumarchais, à treize ans, confiait à ses sœurs l'histoire de sa première passion, et jouait au naturel Chérubin, *Cherubino d'amore*, le page « vif, espiègle et brûlant, comme tous les enfants spirituels » ! — Souvenirs de la cour ! C'est à Versailles qu'il a étudié le métier de courtisan, soit en le pratiquant pour soi-même, soit en déjouant ceux qui le voulaient pratiquer à ses dépens, métier dont Figaro donne la recette en ces trois mots célèbres : « Recevoir, prendre et demander. » — Souvenirs d'Espagne ! C'est de Madrid qu'il a rapporté les noms, les costumes de ses personnages et aussi les airs de *séguidilles* qu'ils chantent. — Souvenirs du Palais de Justice ! C'est à l'audience qu'il a crayonné d'après nature Bridoison comme Doublemain, et ses ressentiments de plaideur lui ont inspiré la fameuse tirade sur les excès de parole où s'emportent les avocats et qui « dégradent le plus noble institut »... On pourrait de la sorte, presque à chacune des scènes du *Barbier* ou du *Mariage*, surprendre l'écho des colères et des rancunes de Beaumarchais ; et c'est bien là ce qui donne à son œuvre l'accent de la vie, l'éloquence de la passion.

Mais revenons à Figaro. Car, des pieds à la tête, Figaro c'est Beaumarchais. Celui-ci prête, sans doute, à son héros des aventures fictives : lui-même n'était point un enfant trouvé ; jamais il ne fut ni banquier de pharaon, ni valet d'un Almaviva. Néanmoins, dans le roman de Figaro, il y a encore

un peu du roman de Beaumarchais : essais littéraires et financiers, emprisonnements, démêlés avec les « feuillistes, les libraires et les censeurs », etc... Mais c'est surtout l'identité morale des deux personnages qui est frappante. Jamais auteur comique ne s'est livré au public avec un pareil abandon. Beaumarchais n'aimait pas Rousseau ; mais s'il est vrai que l'auteur des *Confessions* a inauguré en France la littérature *personnelle*, reconnaissons qu'à ce point de vue Beaumarchais a été son disciple.

La morale de Figaro, c'est celle de Beaumarchais. Elle repose sur une heureuse conciliation de l'intérêt public et de l'intérêt privé : « LE COMTE Punir un fripon en se rendant heureux... — FIGARO. *C'est faire à la fois le bien public et particulier : chef-d'œuvre de morale en vérité, monseigneur.* » Tous deux ont le même goût pour la politique et la même façon de la concevoir : « FIGARO. Feindre d'ignorer ce qu'on sait, de savoir tout ce qu'on ignore, d'entendre ce qu'on ne comprend pas, de ne point ouïr ce qu'on entend, surtout de pouvoir au delà de ses forces ; avoir souvent pour grand secret de cacher qu'il n'y en a point, s'enfermer pour tailler des plumes et paraître profond quand on n'est, comme on dit, que vide et creux, jouer bien ou mal un personnage, répandre des espions et pensionner des traîtres, amollir des cachets, intercepter des lettres et tâcher d'ennoblir la pauvreté des moyens par l'importance des objets, voilà toute la politique, ou je meurs ! — LE COMTE. Eh ! c'est l'intrigue que tu définis ! — FIGARO. La politique, l'intrigue, volontiers ; mais je les crois un peu germaines, en fasse qui voudra. » Beaumarchais en avait fait beaucoup, et à la manière de Figaro. Pour avoir racheté quelques libelles à des Morande, obtenu d'un ancien dragon qu'il s'habillât en femme, et procuré des armes aux « Bostoniens », il s'imaginait assez naïvement connaître le dernier mot de la politique, comme il connaissait avec *Goddam* le fond de la langue anglaise.

Ayant ainsi donné à son héros ses vues sur la morale et l'humanité, Beaumarchais lui prête encore son esprit et son impudence. Vous connaissez l'homme : lisez la scène du *Mariage* où Figaro, pour mieux nouer son intrigue, avertit tranquillement la comtesse qu'il l'a compromise en faisant tenir

au comte un billet anonyme, tandis qu'il prie Suzanne de se rendre sur la brune au jardin. Comme les deux femmes se récrient : « Écoutez donc, réplique-t-il, les gens qui ne veulent rien faire de rien, n'avancent rien et ne sont bons à rien. Voilà mon mot. » Et c'est bien le mot de Beaumarchais. Il a dû le répéter plus d'une fois aux ministres épouvantés de la hardiesse de ses fourberies.

Nous saisissons maintenant la grande originalité du type de Figaro : ce n'est point une *création littéraire*, comme Panurge, Tartufe, Turcaret, Gil Blas, Hulot, Homais et tant d'autres personnages que des écrivains ont composés à force d'observation et vérifiés à force d'art. C'est le portrait du peintre par lui-même. L'artiste pour se représenter a passé un habit de carnaval; mais ce sont ses traits, c'est son regard et son sourire.

Comment un simple portrait a-t-il perdu son caractère individuel pour prendre une signification aussi large? Certes, le talent de Beaumarchais n'y a pas été inutile ; cet écrivain avait la plus éminente des qualités d'un auteur comique : le don de la vie. Almaviva, Bartholo, Suzanne, Rosine sont des personnages que Beaumarchais a rêvés et où il n'a rien mis de lui-même : ils vivent pourtant ; Bridoison et Basile sont d'admirables caricatures. Il ne pouvait pas traiter Figaro, c'est-à-dire lui-même, moins bien que les enfants de sa fantaisie ; il a donc été pour lui prodigue de ces traits aigus et de ces mordantes réparties où il excellait. Dans la monnaie de nos conversations et de nos disputes, combien de pièces frappées à l'effigie de Figaro!

Cela pourtant n'eût pas suffi à faire de Figaro l'un des personnages les plus populaires de la littérature française. Avec toute sa science de la vie, avec toutes les ressources de son merveilleux esprit, Beaumarchais aurait pu composer de ses souvenirs et de ses indignations un chef-d'œuvre dramatique : mais il n'aurait pas transformé sa propre image en un type immortel si, dans cette image, tout un peuple n'avait pas reconnu quelques-uns des traits de sa propre physionomie. Figaro-Beaumarchais est une sorte de héros national.

Quand l'étude de Loménie sur Beaumarchais parut dans la *Revue des Deux Mondes*, Carlyle écrivit à Montégut : « Beau-

marchais était, après tout, une belle et vaillante espèce d'homme et, dans son genre, un brillant *spécimen* du génie français. » Carlyle exagère. D'ailleurs il ne connaissait le personnage que par le livre de Loménie et, depuis cette publication, on a mis en lumière certaines pages de la vie de Beaumarchais dont la lecture eût obligé Carlyle à quelques réserves. Mais il reste vrai que Beaumarchais et Figaro (c'est tout un) sont singulièrement *représentatifs*.

Figaro a les qualités dont un Français s'enorgueillit le plus volontiers, et les défauts qu'un Français se pardonne avec le plus de complaisance.

Il a d'abord la gaieté, l'imperturbable gaieté, que ne lasse aucun revers, que ne rebute aucune infortune, cet optimisme gaulois qui fait l'étonnement et l'envie du monde. S'il s'empresse de rire, c'est, affirme-t-il, pour ne pas être obligé de pleurer. Il le dit : croyons-le. Mais ses larmes, quand par hasard il les laisse couler, sont vite séchées. Sa belle humeur est toujours la plus forte; elle jaillit de source. Voilà un mélange de courage et de légèreté qui est le fond même du tempérament français. Puis Figaro a de l'esprit, infiniment d'esprit. Toute idée prend chez lui la forme d'une raillerie. « Il n'est bon bec que de Paris », disait Villon : Figaro est trois et quatre fois Parisien. Or, cette gouaillerie est la forme la plus caractéristique de la plaisanterie française. Il y a du Figaro dans Gavroche; il y en a dans Gaudissart. Il y en a dans tous ces bohèmes joyeux et « débrouillards » qui peuplent nos comédies et nos romans. La « blague », c'est encore cet esprit-là, un peu dégénéré : écoutez les innombrables diseurs de bons mots qui entretiennent la gaieté de la nation, journalistes, vaudevillistes, camelots, placiers, loustics d'atelier ou de chambrée; dites si Figaro n'est pas leur patron.

Le bon compagnon est fertile en expédients; il a le goût de l'intrigue, la passion des ruses ingénieuses. Cela, non plus, n'est pas pour nous déplaire. Nous avons une sorte d'admiration pour les faiseurs de bons tours. Tout de suite, nous leur découvrons cette excuse qu'il vaut mieux duper que d'être dupe : notre sentiment sur eux n'a pas changé depuis le *Roman du Renard*. Nous détestons le mensonge et l'hypocrisie, mais les fourberies d'un intrigant trouvent en

nous des juges peu sévères. Nous n'en voulons pas à Figaro des moyens qu'il emploie pour enlever Rosine ou défendre Suzanne. Il n'est pas méchant, donc il n'est pas malhonnête : c'est par un tel raisonnement que le public absout volontiers les personnages de théâtre et même les autres. Mauvaise tête et bon cœur, voilà le héros de tous les vaudevilles. Pas de bon mélodrame sans un chenapan cordial. Les historiens ont toujours un sourire indulgent en prononçant le nom de Talleyrand. Les badauds ne peuvent se défendre d'une certaine sympathie pour les « aimables canailles ». C'est la morale du cœur. Grâce à elle, nous pouvons admirer un homme sans cesser de le mépriser. Elle est favorable à Figaro. Et c'est ainsi qu'il est devenu une façon de personnage symbolique, incarnant quelques-unes des vertus et des faiblesses du caractère français.

Après la Révolution, les mœurs nouvelles n'étaient pas faites pour rendre moins populaire le type créé par Beaumarchais. Délivré de la tyrannie des puissants, libre de toutes les entraves sociales qui le gênaient, il s'est rapidement poussé dans le monde. On l'a bientôt vu occuper tous les emplois, tous les postes, toutes les fonctions. Il avait en route perdu sa lancette, sa guitare et parfois son esprit; mais il n'avait gagné ni délicatesse ni scrupules. Il s'est vite enrichi. Il a acheté le domaine d'Aguas Frescas, devenu bien national. Et depuis! Quelle fortune! Il a fondé des sociétés, lancé des émissions, machiné des krach. Mais sa grande œuvre, c'est le journalisme. On ne lui objecte plus maintenant que « l'amour des lettres est incompatible avec l'esprit des affaires ». Un journal a quatre pages ; et du titre à la signature du gérant, il y a place pour tout : un barbier intelligent et avisé peut y injurier les ministres, tutoyer le Grand Turc, raisonner sur l'esthétique, et célébrer aussi les mérites de ses pâtes et de ses rasoirs. Les lettres et les affaires font excellent ménage. Figaro est là dans son élément. C'est lui qui est l'inventeur de toutes les combinaisons de la réclame et de toutes les roueries de la publicité, ce qui ne l'empêche pas de censurer les mœurs, de gourmander les gouvernants et de veiller à l'équilibre de l'Europe. Enfin, comme l'amour de la politique se concilie non moins bien que celui des lettres avec l'esprit des affaires,

voici Figaro homme d'État... N'insistons pas sur ce dernier avatar.

L'œuvre de Beaumarchais est donc comme un triple miroir où se réfléchissent l'esprit de l'auteur, le tempérament d'un peuple et les mœurs d'un siècle.

IV

Alexandre Dumas fils écrivait en 1869 : « Si Beaumarchais, en jetant le *Mariage de Figaro* au nez de son époque, n'a pas aidé au mouvement des idées et des faits extérieurs au théâtre, s'il n'a pas été révolutionnaire-émeutier comme un journaliste ou un tribun, comme Camille Desmoulins ou Mirabeau, je ne sais pas ce que je dis. » Il y a dans ce jugement une part de vérité. Évidemment, le succès du *Mariage de Figaro* ne fut pas seulement le symptôme d'un état d'esprit révolutionnaire : et la comédie de Beaumarchais a profondément agi sur le sentiment public. Mais un Beaumarchais « révolutionnaire-émeutier » à la façon de Camille Desmoulins, ou même de Mirabeau, quelle légende!

Quand on recherche la portée politique et sociale d'un livre ou d'une comédie, il faut distinguer trois questions diverses que Dumas semble avoir un peu confondues : qu'est-ce que l'auteur a voulu mettre en son œuvre? comment les contemporains l'ont-ils comprise? comment l'histoire l'a-t-elle interprétée?

En lisant les *Mémoires* et la *Correspondance* de Beaumarchais, on est surpris de s'apercevoir, comme le dit Loménie, que « ses idées politiques se ressentaient peu de l'effervescence de son esprit ». L'auteur du *Mariage de Figaro* n'avait rien d'un émeutier. Il n'a jamais songé à renverser la maison où la destinée l'avait fait naître. Il trouvait un peu étroit et un peu mesquin le logis qu'on y réservait aux fils d'horloger ; mais, après tout, il jugeait la demeure habitable.

En 1799, comme il désirait qu'on l'envoyât en Amérique pour y représenter la république et poursuivre le recouvrement de ses créances, il trouvait bon d'adresser à Talleyrand un de

ses anciens mémoires en faveur des insurgés américains et il ajoutait : « Offrez-le de ma part au Directoire exécutif, il y reconnaîtra *l'esprit libre et républicain qui m'animait dès ce temps-là*, les vérités que j'y disais à nos incapables ministres, quand tout ce qui existe en France était à genoux devant eux ! »

Talleyrand dut sourire à cette lecture. Beaumarchais n'était ni un républicain ni un libéral de la veille. En 1775, il écrivait au roi de France : « Le malheureux peuple anglais, avec sa frénétique liberté, peut inspirer une véritable compassion à l'homme qui réfléchit. Jamais il n'a goûté la douceur de vivre paisiblement sous un roi bon et vertueux. Ils nous méprisent et nous traitent d'esclaves, parce que nous obéissons volontairement ; mais si le règne d'un prince, ou faible, ou méchant, a fait quelquefois un mal momentané à la France, jamais cette rage licencieuse que les Anglais appellent liberté n'a laissé un instant de bonheur et de vrai repos à ce peuple indomptable. » Voilà pour le libéral. — En 1778, il écrivait dans un de ses mémoires contre le comte de Blache : « Non qu'il faille oublier ce qu'on doit dans le monde aux rangs élevés ! Il est juste, au contraire, que l'avantage de la naissance y soit le moins contesté de tous, parce que ce bienfait gratuit de l'hérédité, relatif aux exploits, qualités ou vertus des aïeux de celui qui le reçoit, ne peut aucunement blesser l'amour-propre de ceux auxquels il fut refusé ; parce que si, dans une monarchie, on retranchait les rangs intermédiaires entre le peuple et le roi, il y aurait trop loin du monarque au sujet. » Voilà pour le républicain.

Fut-il même un libéral du lendemain? Pas davantage. Dès septembre 1789, nous le voyons fort épouvanté par les excès de la Révolution : « O citoyens ! s'écrie-t-il, quels fruits de la liberté ! Ce sauvageon amer a grand besoin d'être greffé sur *de sages lois réprimantes*. » L'immense succès du *Charles IX* de Chénier lui paraît un scandale et il engage vivement (9 novembre 1789) les comédiens à en cesser les représentations : « Nous avons plus besoin d'être consolés par le tableau de la vertu de nos ancêtres qu'effrayés par celui de nos vices et de nos crimes. » Et lorsqu'en 1790, l'Opéra reprend *Tarare*, Beaumarchais en modifie le dénouement avec une

timidité qui lui mérite les sifflets des patriotes, bien qu'il ait célébré l'institution du divorce et le mariage des prêtres.

Beaumarchais, aventurier et homme d'affaires, est tout le contraire d'un spéculatif. Il se soucie peu de politique et encore moins de métaphysique. Comme le prince de Conti, à son lit de mort, refuse de recevoir l'extrême-onction et que les exhortations de l'archevêque de Paris demeurent inefficaces, Beaumarchais, à force d'éloquence, triomphe des résistances du moribond, ce qui ne l'empêche pas, quelques années plus tard, de chansonner les mandements de l'archevêque. Peu de temps avant sa mort, il publie dans le *Journal de Paris* deux lettres indécentes sur Voltaire et Jésus-Christ; mais on a retrouvé une pétition adressée par lui, en 1791, aux *officiers municipaux* pour qu'on augmentât le nombre des messes dans les églises de son quartier.

Un tel homme n'est révolutionnaire ni par tempérament ni par intérêt. Au fond, c'est un conservateur, anarchiste par boutade, comme beaucoup de conservateurs français.

Il ne veut ni bouleverser la société ni changer la constitution de l'État; non! mais il y a de grands abus dont il a souffert! Il croit la noblesse une excellente institution; mais, à Versailles, des nobles lui ont trop crûment rappelé l'état de son père, puis un gentilhomme a voulu le dépouiller de son bien! Il respecte la magistrature; mais des juges lui ont fait perdre ses procès! Il ne croit pas que les lettres de cachet soient inutiles et lui-même en sollicite au besoin; mais, en vertu d'un ordre arbitraire, on l'a incarcéré au For-l'Evêque! Et le voilà qui crible les abus d'épigrammes, s'élève contre les lettres de cachet, se venge des gentilshommes et berne les magistrats. Puis, un jour, il constate avec surprise que ses plaintes et ses représailles ont dépassé le but. La Bastille est démolie. Gentilshommes et magistrats sont traqués par les patriotes. Danton crie au parterre : « Figaro a tué la Noblesse, Charles IX tuera la royauté. » Et le père de Figaro est incarcéré à l'Abbaye.

Beaumarchais n'était pas homme à faire son examen de conscience et à se demander s'il n'avait pas quelque responsabilité dans les excès qu'il détestait. Il s'est toujours contenté de dire : « Ceci n'est pas mon œuvre. » En avait-il le droit?

C'est l'éternelle question de la responsabilité morale de l'écrivain. Mais, à coup sûr, le *Mariage* ne fut pas l'ouvrage d'un révolutionnaire.

Et pourtant, Figaro est bel et bien un précurseur de la Révolution française! C'est que l'auteur propose et que le public dispose. Véritable collaborateur, par ses applaudissements et ses rires, le parterre donne aux satires de théâtre un sens et une portée auxquels le satirique n'avait pas toujours pensé. Le succès du *Barbier* avait été grand. Celui de la *Folle Journée* fut prodigieux. Tâchons d'en démêler les causes et pénétrons le sentiment de la foule qui acclamait Figaro.

La philosophie du XVIIIe siècle avait depuis longtemps déjà envahi le théâtre. En 1763, on représentait une tragédie de *Manco-Capac* où le principal rôle était celui d'un sauvage « qui, selon Bachaumont, débite en vers tout ce que nous avons lu épars dans l'*Émile* et le *Contrat social* sur les rois, sur la liberté, sur les droits de l'homme, sur l'inégalité des conditions ». A Paris, et même à Versailles, où la pièce fut jouée devant la cour, on applaudissait avec fureur le sauvage philosophe. Et ces maximes ne se rencontraient pas seulement dans les tragédies : les parades, les comédies, les opéras, les opéras-comiques en étaient encombrés. Toute cette philosophie de théâtre était apprêtée, ennuyeuse. glaciale. Mais, malgré tout, elle forçait les bravos du public et flattait la plus chère de ses manies.

Survient Figaro : celui-là n'est plus le raisonneur qui, à chaque moment, interrompt l'action dramatique pour dire son mot sur l'homme, la société et la liberté. Avec Beaumarchais, c'est du choc des caractères que jaillit l'étincelle; la satire et l'intrigue ne sont plus juxtaposées: elles se mêlent emportées par un même souffle de verve et de gaieté. Si, par aventure, la philosophie montre encore le bout de l'oreille, c'est, pour parler comme Sedaine. « une philosophie en Polichinelle à faire étouffer de rire ». Et voilà une première nouveauté qui transporte le parterre.

Ajoutez au charme de l'esprit et de l'intrigue un autre attrait, « le plus pénétrant de tous pour un monde qui raffole de Parny.... C'est l'appel aux sens, l'éveil des sens qui fait toute la verdeur et toute la saveur de la pièce. Le fruit mûrissant,

savoureux, suspendu à la branche, n'y tombe pas, mais semble toujours sur le point de tomber; toutes les mains se tendent pour le cueillir, et la volupté, un peu voilée, mais d'autant plus provocante, pointe, de scène en scène, dans la galanterie du comte, dans le trouble de la comtesse, dans la naïveté de Fanchette, dans les gaillardises de Figaro, dans les libertés de Suzanne, pour s'achever dans la précocité de Chérubin ». (Taine, *Ancien Régime*.)

Enfin, applaudir Beaumarchais, c'est fronder le pouvoir. A la première du *Barbier de Séville*, tout le monde connaît les interminables démêlés de l'auteur avec les censeurs. A la première du *Mariage de Figaro*, les spectateurs savent que la pièce est depuis quatre ans interdite, que le roi ne l'a autorisée qu'à son corps défendant. La seule représentation est déjà un triomphe, dont Beaumarchais n'a pas tout l'honneur : la foule a conscience qu'elle-même a plus fait pour l'issue de la bataille que l'auteur avec toutes ses démarches, ses ruses et ses intrigues. Et cette bataille, c'est, selon le mot de Monsieur, frère du roi, « contre le gouvernement » qu'elle a été engagée et gagnée. Le parterre, en applaudissant la *Folle Journée*, célèbre sa propre victoire. C'est l'avènement d'un pouvoir nouveau qui peu à peu a grandi dans l'État depuis la mort de Louis XIV. C'est vraiment le sacre de l'opinion publique.

Gaieté de l'intrigue et scandale du succès, tout séduit, tout amuse les spectateurs et ils ont vite fait de tirer de la comédie la conclusion que l'auteur a seulement entrevue. Ils vont droit au fond même du sujet : l'antithèse de Figaro et d'Almaviva. Beaumarchais a beau protester qu'on se méprend sur ses intentions et qu'Almaviva « se voit toujours humilié sans être jamais avili », on ne l'écoute pas. Il n'y a pour personne doute ni hésitation : une satire de la noblesse de naissance, voilà l'essentiel du *Mariage de Figaro*. C'est ainsi que les bourgeois le comprennent : Figaro vient à point pour surexciter leur amour-propre blessé; en leur donnant l'occasion d'une première revanche, celle du rire, il les met en goût de représailles. Les nobles l'interprètent de la même façon : « Les grands seigneurs, dit la baronne d'Oberkirch, ont ri à leurs dépens et, ce qui est pis encore, ils ont fait rire

les autres. *Ils s'en repentiront plus tard...* Beaumarchais leur a présenté leur propre caricature et ils ont répondu : « C'est » cela, nous sommes fort ressemblants. » Étrange aveuglement! »

Ils s'en repentirent. Car ce fut contre eux et non contre le gouvernement royal que se fit la Révolution. « Qui le croirait? dit Rivarol. Ce ne sont ni les impôts, ni les lettres de cachet, ni tous les autres abus de l'autorité, ce ne sont point les vexations des intendants et les longueurs immenses de la justice qui ont le plus irrité la nation, c'est le préjugé de la noblesse, pour lequel elle a manifesté plus de haine. » Or, c'était tout justement ce préjugé que bafouaient et ruinaient, en 1784, et le rire insultant des plébéiens du parterre, et le rire inconsidéré d'une aristocratie en déroute.

Le rôle de l'histoire est toujours de choisir, dans la confusion des événements, certains faits ou certaines œuvres afin de leur donner un aspect symbolique. C'est ce qui est advenu pour le *Mariage de Figaro*. Incertain dans la pensée de l'auteur, déjà plus net dans l'esprit des premiers spectateurs, le caractère révolutionnaire de cette comédie a frappé plus vivement encore les témoins de la Révolution française. Geoffroy, réactionnaire en politique ainsi qu'en littérature, écrivait un jour dans le feuilleton des *Débats* : « Figaro représente le tiers état, le comte Almaviva la noblesse. Telle est la clef de toutes les balivernes qu'on a si ridiculement exaltées et qu'on eût renvoyées aux tréteaux de la foire si elles n'eussent caché un sens mystique cher aux penseurs de ce temps-là. » Au temps où écrivait Geoffroy, ce sens n'avait déjà plus rien de mystique. Et, depuis, ni les spectateurs ni les gouvernements ne s'y sont jamais trompés. Durant près d'un siècle, jusqu'aux dernières années du second Empire, on n'a jamais représenté la *Folle Journée* sans coupures.

Que reste-t-il aujourd'hui de la satire de Beaumarchais?

Les attaques contre la noblesse n'ont plus maintenant qu'un intérêt historique. Le privilège de la naissance continue d'exister dans nos mœurs : en pleine démocratie nous en avons chaque jour la preuve; mais, s'il assure encore à certains hommes une prééminence mondaine ou politique, il ne peut

redevenir le lien d'une caste. Les lois de la Révolution, la création d'une aristocratie nouvelle par Napoléon et surtout l'omnipotence de l'argent ont achevé l'œuvre des philosophes du XVIIIe siècle.

Toutes les indignations de Figaro en faveur de la liberté de la presse nous laissent aussi terriblement froids. Cette liberté-là, nous la possédons sans réserve. On s'en accommode : on s'y résigne. Mais on ne peut s'empêcher de reconnaître que « les sottises imprimées » ont une certaine importance même « aux lieux où l'on n'en gène pas le cours ». Il faut bien avouer aussi que « la liberté du blâme » n'a pas toujours rendu l'éloge beaucoup plus flatteur. Et ces réflexions mélancoliques nous gâtent un peu l'éloquence de Figaro.

Heureusement pour la mémoire de Beaumarchais, malheureusement pour l'humanité, il reste dans cette satire des parties qui ne périront pas. Ces comédies, déjà vieilles d'un siècle, sont encore actuelles et le seront probablement toujours.

Bridoison n'a point cessé de faire rire le parterre, et pour cause. La France a chassé ses rois, guillotiné son aristocratie, fait des émeutes, des révolutions, bouleversé ses lois civiles, ses finances, sa constitution; mais *la forme, la forme* lui demeure sacrée, intangible. On ne vend plus les charges : on les donne, comme le souhaitait Bridoison; mais la justice est toujours rendue selon les mêmes rites. Ce bon juge avait de l'expérience : il savait que « tout finit par des chansons ». Les spectateurs de 1789 avaient peut-être la bonhomie de croire à l'efficacité des couplets ; ceux de 1897 n'ont plus de ces illusions : seulement, les chansons continuent de les divertir.

Ce qui fait, par-dessus tout, l'éternel à-propos de la comédie de Beaumarchais, c'est qu'elle reste, aujourd'hui encore, la plus ardente comme la plus vaine des protestations contre l'inégalité sociale. Tant qu'il y aura des grands et des petits, des riches et des pauvres, des hommes d'esprit dans la bohème et des médiocres au pouvoir, Figaro gardera son prestige ; il n'est donc pas près de le perdre.

Des rêveurs ont pu s'imaginer qu'en abolissant le préjugé de la naissance, ils fondaient l'égalité. Le préjugé de l'argent a eu vite fait de créer des inégalités nouvelles; et la plainte

de Figaro est toujours opportune. Si quelque auteur dramatique avait su exprimer les jalousies, les colères et les indignations qu'a déchaînées la tyrannie de l'argent, peut-être aujourd'hui la diatribe de Beaumarchais nous semblerait-elle démodée. Mais peu d'écrivains ont tenté de le faire ; aucun n'y a réussi. L'entreprise passait-elle les forces de ceux qui l'ont essayée ? Ou bien serait-ce une loi du théâtre qu'on ne peut attaquer sur la scène que des abus et des préjugés déjà à demi condamnés par les mœurs ? Quoi qu'il en soit, l'unique personnage du théâtre français qui reste encore aujourd'hui l'interprète des humiliés, c'est Figaro, — interprète peu recommandable, nous l'avons montré, — mais le seul, après tout, qui ait su traduire la plainte de l'orgueil humain meurtri par les lois et la société. Sous le second Empire, Giboyer a figarisé avec plus d'esprit que d'à-propos contre des hobereaux ridicules et des bourgeois bouffis d'orgueil ; il n'a pas fait oublier son modèle.

Enfin, il y a aujourd'hui une domination plus lourde encore et plus humiliante que celle de l'argent, la domination du nombre. Nous avons nos « puissants de quatre jours, si légers sur le mal qu'ils ordonnent » et à qui nous ne serions pas fâchés de dire la vérité, « quand une bonne disgrâce a cuvé leur orgueil ». Pour les railler et les bafouer, la seule voix qui s'élève dans nos salles de théâtre, est celle du barbier de Beaumarchais. Et, grâce au jeu ironique des événements, c'est le Figaro du XVIIIe siècle qui nous venge de la tyrannie des petits Figaros d'aujourd'hui, triste postérité d'un aïeul qui ne valait pas cher.

ANDRÉ HALLAYS

SAINT LOUIS[1]

III

Le camp des Croisés. — Marguerite, Rosalie, Bérengère, quelques chevaliers. Bérengère prie, Marguerite regarde au loin ; Rosalie semble absorbée dans ses pensées.

CHEVALIERS.

— C'est difficile de voir. Il y a tant de poussière !
— La bataille semble chaude.
— Plus de deux heures qu'elle est commencée !
— Ils se ralentissent un peu.

Marguerite vient près de Rosalie, prend un fuseau et file.

ROSALIE DE BRÈVES.

Comme vous êtes tranquille, madame !

MARGUERITE.

Ne l'es-tu pas aussi ?

ROSALIE.

Ah ! je n'aurais jamais le courage de filer comme vous, en un pareil moment.

MARGUERITE.

Pourquoi ne filerais-je pas pour mon doux enfant ?

1. Voir la *Revue* du 1er mars.

ROSALIE.

Vous ne songez donc pas que chaque minute peut marquer la mort de ceux que vous aimez?

MARGUERITE.

Non, Rosalie, je viens de prier Dieu ; j'ai grande confiance en lui.

ROSALIE.

Mais si nous voyions pourtant apparaître tout à coup, au milieu de ces tentes, les Sarrasins ivres de carnage?

MARGUERITE.

Dieu peut tout ce qu'il veut.

ROSALIE.

Mais vous, que feriez-vous?

MARGUERITE, souriant.

Nos précautions sont prises, n'est-ce pas, sire René?

VIEUX CHEVALIER.

Assurément, madame.

ROSALIE.

Quoi donc?

LE CHEVALIER.

Ma dame m'a requis, sur la foi que je lui tiens, qu'en l'absence du roi, si les païens venaient pour s'emparer de nous, je lui coupe la tête, et sauve son honneur.

MARGUERITE.

Vous me l'avez promis, messire.

LE CHEVALIER.

N'en doutez pas, madame. Devant que vous me le disiez, moi-même j'y songeais.

ROSALIE.

Est-ce que le roi le sait?

MARGUERITE.

Je ne le lui ai point dit ; mais il s'en doute bien.

ROSALIE.

Et vous pouvez filer?

MARGUERITE.

Il vaut mieux n'y pas penser.

ROSALIE.

Vous pouvez donc ce que vous voulez, vous?

MARGUERITE.

Tu me dis cela comme une raillerie. Je fais de mon mieux, Rosalie.

ROSALIE.

Ah! vous êtes heureuse d'être si calme. Je vous admire souvent.

MARGUERITE.

Tu m'admires, mon amie; mais avoue qu'en toi-même tu te sens bien heureuse de n'être pas comme moi.

ROSALIE.

Peut-être. Pardonnez...

MARGUERITE, souriant.

Oh! cela ne me fâche pas; c'est si naturel. Tu me trouves bien froide, n'est-ce pas, bien sensée?

ROSALIE.

Oui, quelquefois. Ainsi...

MARGUERITE.

Ainsi?

ROSALIE.

Non, j'ai tort de vous dire... Ce sont de mauvaises pensées.

MARGUERITE.

Raison de plus pour les dire : elles ne seront plus en toi.

ROSALIE, après avoir hésité.

Eh bien, comment n'êtes-vous pas jalouse? Je le serais follement à votre place.

MARGUERITE.

Jalouse de mon Louis?

ROSALIE.

Jalouse de sa dévotion, de son universelle sympathie, de sa juste bienveillance qui mesure ses dons aux mérites de chacun.

MARGUERITE.

Mais, Rosalie, je l'aime bien mieux pour cela.

ROSALIE.

Moi, cela me le ferait haïr.

MARGUERITE.

N'est-ce pas pour son bien que je l'aime? Comment ne me réjouirais-je pas de tout ce qui le rend meilleur et plus heureux? Je ne l'aime pas par égoïsme, Rosalie.

ROSALIE.

Eh bien, moi, j'aime par égoïsme, j'aime parce que cela me fait plaisir, j'aime parce que cela est doux et puissant; et le reste, je ne l'aime pas. Dieu me délivre de ces cœurs froids, qui aiment le Bien dans l'amour! Ils font de l'amour une sorte de devoir d'école.

MARGUERITE.

Comme vous êtes méchante!

ROSALIE.

Je suis lasse de vertu: il y en a trop ici. La vertu n'a rien à faire avec l'amour. Moi, je n'aimerais que celui qui serait prêt à tout sacrifier pour moi: sa vie, son salut et le précieux Devoir. Je ne me soucie point de qui n'est pas capable de se perdre pour moi.

MARGUERITE.

Enfant, vous cherchez à me scandaliser; mais je ne vous crois pas.

ROSALIE.

Sans doute! vous ne pouvez comprendre: vous ne savez pas aimer.

MARGUERITE.

Ah! ma petite sœur, Dieu te donne un bonheur pareil à l'amour de mon Louis! Si tu savais, méchante, tout ce que je lui dois d'indicibles douceurs et de douleurs plus chères encore que les joies, tu m'envierais plutôt. Il te manque, ma Rosalie, d'avoir souffert comme nous dans ton amour, pour sentir le prix de ce calme divin, qui t'irrite et qui me fait tant de bien. Va, nous l'avons payé d'assez de larmes.

Rosalie se tait un instant, puis brusquement s'agenouille devant la reine et lui baise les mains.

MARGUERITE, doucement.

Vilaine, as-tu conscience seulement de tout ce que tu m'as dit?

ROSALIE.

Pardon, madame, je suis folle; oubliez.

MARGUERITE.

Pauvre, tu n'es pas heureuse.

Elle lui caresse les cheveux.

VIEUX CHEVALIER.

Ils reviennent, madame.

Rosalie s'est relevée. La reine fait avec elle quelques pas au-devant de l'armée.

MARGUERITE.

Bérengère.

BÉRENGÈRE.

Madame.

MARGUERITE, souriant.

Pourquoi vas-tu pieds nus? (Bérengère rougit. Marguerite l'embrasse.) Va, ne le dis pas ; je le sais, ma chérie. (Rosalie regarde d'un air étonné.) Croirais-tu, Rosalie, j'ai eu même tentation.

ROSALIE.

Quoi donc?

MARGUERITE.

Tu ne comprends pas cela, méchante... Ah! c'est si doux de sentir ce sable tiède qu'ont frôlé les pieds de mon Jésus!

Le roi et les seigneurs reviennent du combat.

*
* *

SEIGNEURS FRANÇAIS.

— Dure journée!
— Le soleil est terrible.
— Je n'en puis plus.
— Les païens se battent bien.
— Trop bien.

MARGUERITE.

Louis. (Elle va à lui; il sourit.) Es-tu bien las?

LOUIS.

Non.

MARGUERITE, plus bas.

Nous ne sommes pas vainqueurs, n'est-ce pas?

LOUIS, plus bas.

Non, Marguerite. Est-ce que tu lis cela dans mes yeux? Je ne le voudrais pas.

MARGUERITE.

Qui saurait par tes yeux ce qui se passe autour de toi? Ils ne reflètent jamais que ta tranquillité. Mais je vois ces pauvres gens et leurs mines confuses.

LOUIS.

Ils s'attendaient à la victoire, et ils n'osent s'avouer leur désappointement.

MARGUERITE.

Est-ce que les choses vont mal?

LOUIS.

Je te dirai tout bas... Je crains que nous ne soyons bientôt bloqués dans le camp,

MARGUERITE, tranquillement.

Ah!... Il ne faut pas leur dire ce soir.

LOUIS.

Non. A chaque jour suffit sa peine.

Il sourit et lui serre la main.

MARGUERITE,

Pourquoi me regardes-tu ainsi?

LOUIS.

Ma brave petite reine.

MARGUERITE.

Qu'ai-je fait de si brave?

LOUIS.

Tu n'as point peur?

MARGUERITE, doucement, avec un reproche.

Louis, puissions-nous vaincre! mais l'essentiel, c'est d'être toujours ensemble. Plus nous serons bloqués par l'ennemi, plus nous serons près l'un de l'autre.

THIBAULT DE BRÈVES, à Rosalie.

Rosalie, qu'as-tu fait pendant notre absence? As-tu pensé à moi?

ROSALIE.

Sans doute.

THIBAULT.

Mais avec un peu de tendresse?

ROSALIE.

Un peu.

THIBAULT.

Si peu!

ROSALIE.

Assez pour une fois.

THIBAULT.

Ne te moque pas toujours.

ROSALIE.

Tu pensais bien à moi, vraiment, dans la bataille!

THIBAULT.

Moi, mon amie? je songeais au milieu des lances, et tout en les parant, qu'un seul coup de leur fer pouvait m'arracher de toi pour toujours. Ah! Rosalie...

ROSALIE.

Que veux-tu dire, Thibault?

THIBAULT.

Il y a des moments où je pensais que cela vaudrait peut-être mieux ainsi.

ROSALIE.

Pourquoi dire de ces tristes choses?

THIBAULT.

Tu ne m'aimes plus, Rosalie.

ROSALIE.

Mais si, mon ami, je te promets.

Gaultier de Salisbury arrive avec les siens, au milieu des acclamations joyeuses des soldats.



CHEVALIERS.

— Bravo, Gaultier!

— Vivat, sire chevalier!

MATHIEU DE COUCY.

C'est Gaultier; il s'est battu comme un lion. Ah! le bon bûcheron. Il fendait les païens à coups de hache.

LOUIS.

Je n'aime pas cet homme. Il a trop de joie à faire le mal.

Je l'ai vu un instant dans la bataille; il m'eût été agréable de penser qu'il était de mes ennemis, et non de ceux que je mène pour défendre la Croix.

MATHIEU.

J'aime mieux qu'il soit des nôtres, sire. Les Sarrasins le connaissent, maintenant: ils font le vide autour de lui et de sa bande de loups.

LOUIS.

Le roi de France fait la guerre aux loups; il n'en fait pas sa meute.

MATHIEU.

Sire, au nom de l'armée, ne lui dites rien ce soir: nous en avons besoin pour le combat de demain: nos gens sont abattus; sa vue seule les rassure.

LOUIS.

Je me tairai donc ce soir; mais il m'en coûte, Mathieu.

MATHIEU, *à un chevalier.*

Que dirait le roi, s'il l'avait vu, comme moi, trancher de son épée les jarrets de son cheval qui se refusait à sauter le fossé sarrasin?

CHEVALIER.

Et ce que moi, j'ai vu!... Veillons à ce que le roi n'en sache rien. C'est la guerre, après tout: nous avons besoin de lui.

GAULTIER DE SALISBURY, *venant lentement, souriant vaguement, un peu absorbé.*

Belle journée, messires.

MATHIEU.

Journée bien employée, seigneur comte.

GAULTIER.

Nous recommencerons demain.

MATHIEU.

On dit que nous sommes bloqués.

GAULTIER.

Tant mieux, nous aurons moins de chemin à faire... Ah! c'est bon de ne pas penser!

Il s'assied et regarde fixement Rosalie, mais sans paraître la voir.

ROSALIE DE BRÈVES.

Son regard m'effraie toujours, c'est un gouffre plein de vertige.

GAULTIER, haut, à lui-même.

Je ne suis bien que là-bas... Je sens qu'elles vont bientôt revenir... (Se levant.) je ne veux pas qu'elles viennent.

MANFRED.

Qu'a-t-il donc? Sire Gaultier!

GAULTIER.

Ha!

Il tremble brusquement.

MANFRED.

Vous êtes souffrant?

GAULTIER.

Un peu de fatigue... Le soleil sur le sable... C'est un moment de vertige.

ROSALIE.

Ah! je voudrais tant savoir ce qu'il cache dans son cœur.

GAULTIER.

Parle-moi, Manfred, je ne veux pas penser.

MANFRED, montrant Rosalie.

Voyez comme elle vous regarde.

GAULTIER.

Il me la faut, cette nuit; j'ai peur de la solitude, aujourd'hui.

LOUIS, qui pendant ce temps a pris l'enfant des mains de Marguerite, le regarde et l'embrasse, appelle doucement Thibault.

Messire de Brèves!

THIBAULT.

Sire?

LOUIS, à mi-voix.

J'ai besoin de vous, mon ami. Il faut empêcher que les ennemis ne coupent notre route de retraite. Il serait nécessaire de veiller avec une troupe très sûre à maintenir nos communications avec la mer. J'ai peur qu'ils ne s'emparent du chemin, cette nuit. Pardonnez-moi de vous prendre encore à celle que vous aimez. En nul je n'ai confiance plus qu'en vous et en Mathieu, qui vient d'être blessé. Il importe que l'armée ne sache point mes craintes; j'ai besoin qu'elle soit forte demain pour le combat.

THIBAULT.

Sire, ce sera fait comme vous le désirez.

LOUIS.

Attendez à la nuit. Reposez-vous un peu. Vous partirez sans bruit, quand l'ombre sera venue.

GAULTIER, regardant Rosalie.

Elle se débat en vain; je la sens qui déjà s'abandonne à ma force.

ROSALIE, gênée par le regard de Gaultier, va vers Thibault.

Que t'a-t-il dit, Thibault?

THIBAULT.

Il faut que je te quitte.

ROSALIE.

Non, ne fais pas cela.

THIBAULT.

Le roi me l'ordonne.

ROSALIE.

Pas cette nuit, Thibault, ne me quitte pas cette nuit.

THIBAULT.

Je dois obéir.

ROSALIE.

Trouve un prétexte; refuse.

THIBAULT.

Ce serait une lâcheté.

ROSALIE.

Est-ce que je ne vaux pas une lâcheté?

THIBAULT.

Il faut faire son devoir, Rosalie.

ROSALIE.

Fais-le donc.

GAULTIER, s'approchant.

Vous partez, comte Thibault?

THIBAULT.

Tout à l'heure; le roi me charge de faire une reconnaissance.

GAULTIER, bas, à Manfred.

Tu l'entends, Manfred; retiens-le loin du camp.

MANFRED, bas, et regardant fixement Gaultier.

Monseigneur, un de mes hommes m'apprend que les Sarrasins ont dressé une embuscade à la porte du camp. Dois-je le dire au roi?

GAULTIER, bas, regardant Manfred.

C'est bien, je le dirai.

Silence. Il hésite, voyant Thibault s'éloigner.

Thibault!

THIBAULT, se retournant.

Monseigneur?

GAULTIER, de nouveau maître de lui-même, froidement.

Bonne chance, sire Thibault!

Il va à Rosalie, et lui dit à mi-voix, rapidement.

Rosalie, je te veux; ose vouloir aussi. Je t'aime; tu m'aimes, je le sais.

ROSALIE, de même.

Dans une heure. Viens.

Le soir tombe. Les chevaliers se séparent et rentrent dans leurs tentes.

LOUIS.

La douce nuit descend sur nous. Amis, reposez-vous. La tâche sera lourde demain. Priez qu'elle vous soit joyeuse, comme il sied à de nobles cœurs qui se dévouent à Dieu.

Ils se retirent. Au moment où Gaultier est sur le point de s'éloigner, le roi lui fait signe.

Sire Gaultier, l'armée entière rend hommage à votre vaillance; veillez seulement à ce qu'elle ne vous entraîne pas trop loin. La discipline est nécessaire: si nous avions été plus unis aujourd'hui, nous aurions la victoire; tâchons de mieux régler nos efforts l'un sur l'autre, demain.

GAULTIER.

Sire, je combats pour moi; que chacun fasse de même.

LOUIS.

Non pas: il vaudrait mieux que chacun combattît pour les autres. Ce n'est pas ici un tournoi; peu importent les faits d'armes; il ne s'agit que de vaincre.

GAULTIER.

Faites vos recommandations à vos hommes, sire. Pour moi, je m'appartiens.

LOUIS.

Vous m'avez promis obéissance, baron, durant le temps de la croisade.

GAULTIER.

Jamais!

LOUIS.

Il ne me plaît pas de relever vos paroles : mais vous m'obéirez. Je compte sur vous demain, ici, une heure avant l'aube. Que Dieu soit avec vous !

Il sort.

GAULTIER.

Et par le diable ! je ne viendrai pas. Obéir, obéir ! voilà mon maître ! (Il se frappe la poitrine.) Je n'en connais pas d'autre... Obéir ! le mot odieux ! je me vengerai ! Que m'importe leur armée ! je n'ai que faire de cette racaille. J'aimerais mieux continuer seul cette entreprise, partir lances en avant, moi et mes hommes, au milieu du désert, que supporter un jour de plus ces ordres dédaigneux... Holà, Hugues !... demain, que mes hommes soient prêts une heure avant les autres, une heure, tu entends ! Nous combattrons sans eux.

Il sort.

MANFRED, seul avec Ezzelin, à mi-voix.

Ezzelin, hâte-toi : préviens les Sarrasins ; voici le sauf-conduit. Dis-leur que dans une heure le comte de Brèves doit faire une reconnaissance autour du camp, et qu'une nouvelle attaque est décidée demain matin, à l'aube. Quand le moment sera mûr, nous nous joindrons à eux.

Ezzelin s'éloigne rapidement.

Tout va bien. Cette nuit nous débarrasse de Thibault. Demain, l'armée franque est partagée en deux camps : la lutte entre le roi et Gaultier éclate au grand jour ; madame Rosalie entraîne une partie de ses gens du côté de son amant... Je les tiens. Dans deux jours, si Dieu ne les délivre, le saint est prisonnier... L'empereur sera content.

Il se retire.

*
* *

Le rapide crépuscule d'Orient.
Le petit Étienne de Coucy et Bérengère viennent furtivement le long des tentes.

ÉTIENNE DE COUCY.

Bérengère, je t'aime.

BÉRENGÈRE.

Je le sais, mon cher seigneur.

ÉTIENNE.

Tu le savais ? comment ?

BÉRENGÈRE.

Dès vos premiers regards.

ÉTIENNE.

Et toi, m'aimes-tu un peu?

BÉRENGÈRE.

Oh! de toute mon âme.

ÉTIENNE

Hélas! Bérengère!

BÉRENGÈRE.

Qui vous tourmente, mon doux ami?

ÉTIENNE.

Je devrais être heureux, et j'ai de la peine.

BÉRENGÈRE.

Vous avez tort: pourquoi?

ÉTIENNE.

Je ne puis pas te dire.

BÉRENGÈRE.

Moi, je crois que je sais.

ÉTIENNE.

Dis.

BÉRENGÈRE.

Vous pensez à tout ce qui nous sépare.

ÉTIENNE.

Est-ce que ce n'est point triste?

BÉRENGÈRE.

Qu'est-ce que cela nous fait?

ÉTIENNE.

Ah! je voudrais tant vivre ma vie auprès de toi!

BÉRENGÈRE.

Dieu vous a mis à un rang, monseigneur, et moi à un autre. Nous devons chacun faire notre tâche.

ÉTIENNE.

Il me serait si doux de faire la tienne, ou que tu fasses la mienne! Pourquoi sont-elles si différentes?

BÉRENGÈRE.

Cela n'empêche pas de bien s'aimer.

ÉTIENNE.

Jamais je ne t'aurai tout entière à moi.

BÉRENGÈRE.

Ne vous suffit-il pas de mon cœur?

ÉTIENNE.

Ah! Bérengère!...

BÉRENGÈRE.

Quoi donc?

ÉTIENNE.

Je n'ose pas.

BÉRENGÈRE.

Mais vous n'êtes pas heureux.

ÉTIENNE.

Hélas! ne sentirai-je jamais ton pauvre petit corps près du mien, dans mes bras?

BÉRENGÈRE.

Monseigneur, vous savez bien que je ne le puis pas et que vous ne le voudrez pas.

ÉTIENNE.

Oui, Bérengère, jamais je ne voudrai rien qui puisse effleurer ton honneur; mais c'eût été tant de joie, et qu'y avait-il de mal? Pourquoi Dieu n'a-t-il pas voulu?

BÉRENGÈRE.

Il est meilleur juge que nous, mon ami : c'est peut-être mieux ainsi.

ÉTIENNE.

Est-ce que c'est mieux d'être moins près l'un de l'autre, quand on s'aime si bien, et d'un cœur aussi pur, sans nul mauvais désir?

BÉRENGÈRE.

Mais ce n'est pas être moins près que s'aimer de tout son cœur, sans penser à rien autre qu'à votre âme, à vos yeux, à votre gracieuse bonté, ainsi que je vous aime... Je vous aime, monseigneur; je ne désire rien de plus.

ÉTIENNE.

Ton âme, Bérengère, est si blanche et si belle, que, si je ne t'aimais pas, tu serais aussi heureuse : il te suffit d'aimer.

BÉRENGÈRE.

Méchant. Bien sûr que de vous aimer est le premier bonheur... Depuis que je vous aime, et que tous les soirs, en fermant les yeux, votre figure chérie me sourit, j'ai le cœur plein de joie. Mais c'est aussi bien bon de sentir qu'on est aimé, ah! si bon de pouvoir se reposer sur un cœur ami!... Monseigneur, soyez heureux, je vous en prie.

ÉTIENNE.

Oh! Bérengère, je le suis! Pardonne-moi : on est toujours un peu égoïste ; — pas toi, mais les autres. — C'est difficile d'être tout à fait bon. Mais je veux l'être. Je veux m'aimer moins, et t'aimer davantage. Bérengère chérie, petite bergeronnette, regarde-moi ; veux-tu être ma fiancée?

BÉRENGÈRE.

C'est impossible, monseigneur.

ÉTIENNE.

Pas pour ici, mon amie. Pour le ciel.

Bérengère se serre contre lui.

Tu veux, n'est-ce pas?

BÉRENGÈRE.

Pour toujours, monseigneur, votre servante et votre femme.

ÉTIENNE.

Ma petite sœur éternelle... tu crois que le bon Dieu voudra bien nous réunir?

BÉRENGÈRE.

Oh! j'en suis sûre.

Étienne soupire.

Vous soupirez encore?

ÉTIENNE.

Je voudrais être mort déjà.

Ils se sourient.

On entend venir des pas. Ils tressaillent, et se sauvent en se tenant par la main.

***

Thibault de Brèves, Mathieu de Coucy, et quelques soldats.

MATHIEU DE COUCY.

Qui s'enfuit devant nous?

THIBAULT DE BRÈVES.

C'est votre fils, je crois.

MATHIEU.

Il n'était pas seul.

THIBAULT.

La petite Bérengère, sans doute. Ils sont épris l'un de l'autre.

MATHIEU.

Bérengère, la fille du forgeron ! C'est raillerie, Thibault.

THIBAULT.

Ne vous fâchez pas ; ils sont si innocents !

MATHIEU.

Comment le savez-vous, vous, et non pas moi ? Il ne me laisse rien voir de toutes ses pensées.

THIBAULT.

Il faut les deviner. Les pensées qui s'éveillent dans un adolescent sont d'un trouble plein de charme : il en est à la fois enivré et confus ; sa gracieuse gaucherie les cache dans son sein ; prêtons-nous à son jeu : fermons les yeux... Ces rêves d'enfance parfument toute la vie.

MATHIEU.

Voici la nuit venue. Asseyons-nous ici, en attendant vos gens.

THIBAULT.

Soit... (A un écuyer.) Tu me préviendras quand la troupe sera prête.

MATHIEU.

Je vous accompagnerais volontiers, Thibault, si mon devoir n'était de veiller sur le roi.

THIBAULT.

Il était bien pâle ce soir.

MATHIEU.

Dieu nous protège !

Silence. Du camp sarrasin, quelques sons de musique orientale.

MATHIEU.

Écoutez. (Thibault soupire.) Ah ! que nous sommes loin !

THIBAULT.

Oh ! mon ami, vous dites ce qui m'étreint le cœur.

Silence.

MATHIEU.

Il fait nuit à Coucy; une dernière lueur flotte au sommet des tours. Les brouillards blancs montent des prairies au clair de lune. (*Silence.*) Dites-moi ce que vous voyez.

THIBAULT.

Tant de choses, tant de choses!... Mon ciel gris, un peu fané; les grandes ombres des nuages qui passent sur les champs, les vastes plaines blondes aux moissons endormies; les villages de chaume, comme des nids d'alouettes, cachés parmi les blés: le lent mugissement des bœufs blancs aux beaux yeux, couchés dans l'herbe haute des petites prairies closes de haies en fleurs; les peupliers chantants sur le bord des eaux claires, le dôme des noyers aux feuilles odorantes... O mon petit Morvan, ô bleuettes collines, rivières transparentes, saules de pâle argent, comme un ruisseau léger; voûtes profondes des forêts où j'aimais à me perdre: auguste bourdonnement des cloches de Vézelay, qui dresse sur son roc, au-dessus des pays, sa sainte cathédrale aux deux puissantes tours; chant lointain qui me vient de mon doux Nivernais!

Un silence.

MATHIEU, *secouant ses pensées.*

Allons, nous les reverrons. (*Thibault fait signe de la tête que non.*) Ne rêvons plus, Thibault: la rêverie est mauvaise. Ayons la volonté tendue contre tous les dangers. C'est devant qu'il faut regarder; accomplissons la tâche; nous reverrons ensuite notre France perdue.

THIBAULT.

Vous peut-être, mon ami; mais non moi.

MATHIEU.

Pourquoi?

THIBAULT.

Je ne veux pas assez.

MATHIEU.

Quoi, vous ne voulez pas revoir ce que vous regrettez?

THIBAULT.

Voyez-vous, mon ami, le pays que je regrette, — las! il n'existe plus, — c'est celui de ma jeunesse; ma jeunesse est enfuie.

MATHIEU.

Vous faites comme les petites filles qui pleurent à quinze ans la perte de leur vie.

THIBAULT.

Non, Mathieu ; je pleure le bonheur perdu, l'irrémédiable passé. La patrie est bien loin ; mais ma patrie plus loin. A quoi bon s'obstiner? Chaque heure, comme un flot, me pousse vers la nuit.

MATHIEU.

Quelque chagrin profond vous accable.

THIBAULT.

Hélas! Mathieu, elle ne m'aime pas.

MATHIEU.

Qui donc. Thibault?

THIBAULT.

La seule que j'aime.

MATHIEU.

Vous créez vos tristesses : elle vous aime.

THIBAULT.

Non, ami. je sais trop : elle ne le cache point ; elle est trop franche pour rien dissimuler.

MATHIEU.

Il n'est pas viril, Thibault, de se laisser abattre par de pareils chagrins.

THIBAULT.

Ah! mon ami, en est-il de plus grands?

MATHIEU.

Est-ce ici que vous l'osez dire, en un pareil moment, où se jouent la couronne de France et celle du Sauveur?

THIBAULT.

Que me fait tout cela? Elle ne m'aime pas. La couronne de France ne peut point succomber, et le divin Sauveur triomphera toujours ; mais mon cœur n'est qu'un jour ; si elle ne m'aime pas, toute ma vie est perdue.

MATHIEU.

Que vous êtes faible, ce soir!

THIBAULT.

Oui, je suis lâche ; pourtant vous me connaissez, ne me

jugez point mal : vous savez que dans une bataille je n'ai pas peur... Ah ! dans une bataille, chacun peut se défendre. Mais contre les douleurs d'amour, le cœur est si désarmé, mon ami.

MATHIEU.

Tâchez de l'oublier.

THIBAULT.

Vous ne savez point aimer.

MATHIEU.

C'est vrai. Ne m'accusez point à votre tour. Je n'ai pas le cœur dur, et pourtant j'ai fait le mal. Je n'ai pas su aimer.

Sa voix a changé d'expression. Thibault le regarde avec étonnement.

THIBAULT.

Qu'avez-vous, sire Mathieu ?

Silence.

MATHIEU chante.

« Fenêtre qui brillais et maintenant ne brilles plus, — c'est signe que ma mie est malade. — Sa sœur se met à la fenêtre et me le dit : — Ta mie est morte et ils l'ont enterrée. — Elle pleurait toujours de ce qu'elle dormait seule ; — elle pleure maintenant avec les morts en compagnie. »

THIBAULT.

Quelle triste chanson !

MATHIEU.

Souffrir n'est rien, Thibault ; mais faire souffrir, faire souffrir qui l'on aime, toute douleur est faible auprès de celle-là.

THIBAULT.

Faire souffrir, dites-vous ?

MATHIEU.

J'avais une femme ; elle m'aimait d'amour profond et je l'aimais aussi, comme je puis aimer, hélas !... J'ai le cœur sec, violent et égoïste ; le sien était tout abandon au mien ; j'en abusai, Thibault. Sa tendresse maladive, son besoin d'être aimée, la consumaient lentement comme une cire odorante ; je le voyais et j'en jouais. Je ne lui sacrifiais rien de ma vie ; ma vie ambitieuse et batailleuse m'entraînait des semaines, des mois loin d'elle ; et quand je revenais, quand je la retrouvais épuisée d'inquiétude et cherchant dans mes

yeux un reflet de la flamme qui lui brûlait le cœur, il me plaisait de jouer la froide indifférence ; je sentais son âme se briser, et j'éprouvais je ne sais quelle douceur à respirer ce parfum de souffrance amoureuse qui s'élevait vers moi... Je fus plus lâche encore : j'aimai d'autres femmes devant elle, moins parce que je les aimais, que parce qu'elle en souffrait... Ah ! comment suis-je donc fait ? Je l'aimais, Thibault, je l'aimais alors que je la torturais le plus : je n'ai jamais aimé personne comme elle. Elle est morte ; ma vie est dévorée de remords.

THIBAULT, après un silence.

Votre fils est son fils ?

MATHIEU.

Oui, c'est bien la même âme, ses yeux tristes et doux... Ah ! je veux au moins qu'il soit heureux, qu'elle soit heureuse en lui.

Silence.

THIBAULT.

Que vous devez souffrir !

Silence.

MATHIEU DE COUCY, chantant.

« Va dans l'église, et découvre la bière ; — vois ta mie, comme elle est changée. — De cette bouche d'où sortaient des fleurs, — à présent sortent des vers ; ah ! quelle pitié ! — Monsieur le curé, aies-en bien soin, dis ! — tiens-lui toujours une lampe allumée. »

THIBAULT, revenu à ses pensées.

Hélas ! nous nous sommes tant aimés autrefois ! Se peut-il que tout change, et que les sentiments éternels ne soient rien plus qu'une heure !

MATHIEU, sombre.

Tout passe, hors Dieu.

Silence.



Louis arrive à pas voilés dans l'ombre. Il s'approche, par derrière, de Thibault et de Mathieu, assis et tristement absorbés dans leur rêverie ; il leur met doucement la main sur l'épaule. Ils tressaillent et se lèvent respectueusement.

LOUIS.

Ami Thibault, c'est vous ? et vous, sire Mathieu ? Que faites-vous, assis tous les deux dans la nuit, seuls, sans parler, rêvant, le menton dans la main ? Vous êtes tristes, amis ?

THIBAULT.

Monseigneur, excusez-nous. Un moment de faiblesse. Nous pensions tous les deux à la terre lointaine; et moi, à la jeunesse plus loin encore, perdue. Les peines d'autrefois renaissent avec l'ombre.

LOUIS.

Pauvres amis, pourquoi ne pas venir les partager avec moi?

THIBAULT.

Nous avons honte de notre faiblesse près de vous, monseigneur. Vous êtes si paisible.

LOUIS.

Pourquoi dire des mots pour me flatter, Thibault? Peut-être suis-je trop dur; je ne vois pas assez les souffrances qui se cachent au cœur de ceux que j'aime. Messires, pardonnez-moi; ne vous en allez pas de moi, je vous en prie.

THIBAULT, MATHIEU.

Mon doux seigneur Louis!

LOUIS.

Ainsi, vous avez de la peine, Thibault?

THIBAULT.

Seigneur, je n'en ai plus que de vous en causer.

L'écuyer de Thibault revient. — Thibault lui fait signe qu'il va venir.

LOUIS.

Ayez confiance en moi: — c'est pour elle que vous souffrez?

THIBAULT.

Ah! sire, veillez sur elle, si je ne reviens pas.

LOUIS.

Comptez sur moi, Thibault; je vous la ramènerai.

THIBAULT.

Vous pouvez tout, monseigneur; mais hélas! elle est si loin de vous, de nous tous!

LOUIS.

Plus près que vous ne pensez. Ne vous désolez point: elle a l'âme grande, mais égarée; elle fait souffrir, elle souffre, et sera plus grande ensuite. Elle ne peut se satisfaire des sentiments médiocres; quand la lumière se sera faite en elle, elle montera plus loin et plus haut que les autres.

THIBAULT.

Sire, que vous êtes bon ! Ah ! quand viendra ce jour ?

LOUIS.

Dieu le sait. Il faut sans doute qu'elle souffre d'abord, et vous aussi, ami.

THIBAULT.

Ah ! puissé-je donner ma vie pour hâter ce moment !

Il s'agenouille et baise la main de Louis longuement. Il se relève. Louis lui sourit.

LOUIS.

Adieu.

THIBAULT.

Adieu.

Il rejoint ses hommes.

LOUIS.

Et vous aussi, Mathieu, vous souffrez. Venez avec moi dans ma tente. Je ne sais ce que j'ai. Je frissonne, ce soir.

Ils sortent tous les deux.
Nuit. — Silence.

*
* *

ROSALIE DE BRÈVES, seule, vient lentement.

Je ne puis penser... Comme ses yeux étaient tristes ! Il m'aime, je crois. Pauvre Thibault !...

Ah ! que m'importe !... Être aimée, être aimée ! oui, cela peut suffire aux âmes qui ne sont que vanité. C'est aimer que je veux... Ah ! je languis d'aimer !

Mais il souffre sans doute de ce que je ne l'aime pas... Est-ce une raison pour m'étouffer moi-même ?... Oui, il est cruel de faire souffrir ; mais ce n'est pas ma faute. Je ne l'aime pas... Je ne l'aime pas, vraiment ?... ah ! je ne sais, je ne sais. Je ne voudrais pas lui faire de mal. Mais il ne me comprend pas : il est si loin de moi ! il n'y a rien de commun entre nous. Non, je ne l'aime pas... (Elle soupire.) Quelle fatigue de penser !

Je ne voudrais pas qu'il souffre... Mais je puis ne rien lui dire ; il ne saura rien, si je veux. Et s'il ne sait rien, qu'est-ce que cela fait ?... Lui cacher, mentir, ne point être ce que je suis ?... jamais !... Non, non, je ne vivrai point dans ces compromis honteux avec moi-même. Rien ne m'arrêtera. Il saura tout ; il souffrira. Qu'il souffre, plutôt que je mente !...

Sa colère s'éveillera. Tant mieux! nous lutterons... Il pleurera peut-être... Moi aussi, je souffre. Mieux vaut sa souffrance que la mienne. Faire souffrir ou souffrir... Ah! je ne veux plus, je ne veux plus penser.

Je voudrais tant qu'il fût heureux. Cela m'est insupportable de penser qu'il peut souffrir par moi...

Ah! j'ai besoin de vivre; il faut que je vive. C'est mon droit, après tout. J'étouffe; mon cœur étouffe; je suis seule; pas un ne me comprend. Aimer, aimer!... Je veux aimer... Dieu! quel désert m'entoure! La vie pour une heure de vie! La vie, l'éternité, tout jouer sur un instant!

Gaultier de Salisbury arrivant à pas rapides et sourds.

GAULTIER DE SALISBURY.

Rosalie!

ROSALIE.

Me voici.

GAULTIER.

Où es-tu?

ROSALIE.

Viens, donne-moi ta main.

GAULTIER.

Nous sommes seuls. J'ai vu Thibault partir.

ROSALIE.

Ah! ne me parle pas de lui! Dis-moi seulement que tu m'aimes, que tu n'aimes que moi, que le reste n'est rien, que ce serait affreux de vivre si nous ne nous aimions pas!

GAULTIER, d'un ton brusquement et profondément sincère.

Oh! oui, c'est affreux. Quelle horreur que cette vie! Ne me laisse pas seul.

ROSALIE.

Quoi, tu souffres aussi? Tu me disais pourtant que tu étais joyeux de vivre?

GAULTIER.

Ah! le jour, le matin, quand je suis au combat!... Mais seul, quand je retrouve l'abîme auprès de moi... Ah! pourquoi me parles-tu de cela? Je t'aime. Je ne veux pas y penser.

ROSALIE.

Je souffre comme toi; j'ai besoin que tu m'aimes. Eh bien, donne-moi la main; unissons-nous, sauve-moi du

néant! Ah! Gaultier, ne m'abandonne jamais; que me resterait-il?

GAULTIER.

Viens.

ROSALIE.

Ah!... Entends-tu?

GAULTIER.

Quoi donc?

ROSALIE.

On a crié là-bas.

GAULTIER.

Non... Viens.

La voix de Mathieu chante au loin l'air mélancolique du châtelain de Coucy : « Merci clamant de mon fol errement ».

ROSALIE.

Qui chante?

GAULTIER.

C'est Mathieu... Viens.

ROSALIE.

Hélas!

GAULTIER, irrité.

Viens donc!

ROSALIE.

Attends...
Ah! que je suis malheureuse!

Elle se jette en pleurant dans les bras de Gaultier. — Gaultier l'emporte. — Le chant de Coucy s'achève dans la nuit.

IV

Devant la tente du Roi. — A l'aube.
Louis, Mathieu de Coucy, et chevaliers armés.

LOUIS.

Le ciel s'éclaire. Une chaude journée va commencer encore.

MATHIEU DE COUCY.

Sire, vous êtes bien pâle ; ne souffrez-vous pas?

LOUIS.

Non, mon ami, je suis bien, je suis bien.

MATHIEU, lui prenant la main.

Votre main est brûlante. Sire, vous avez la fièvre.

LOUIS.

Non, Mathieu, je l'ai eue un peu cette nuit. Ce n'est rien ; c'est ce frisson d'hier... Ne parlez pas si fort.

MATHIEU.

Reposez-vous, mon seigneur, rentrez dans votre tente : il serait imprudent de venir avec nous.

LOUIS.

Il faut que je sois là.

MATHIEU.

N'avez-vous pas confiance en moi, sire ?

LOUIS.

J'ai confiance en vous comme en moi ; mais nous jouons, ce matin, la fortune de l'armée ; il faut que chacun de nous soit à son poste, ami.

MATHIEU, à Étienne de Coucy.

Malgré tous ses efforts, sous sa cotte d'armes je le vois grelotter.

LOUIS.

Où est Salisbury ?

MATHIEU.

Il est plus exact d'ordinaire.

LOUIS.

Attendons un instant.

(A part.) Comme je suis faible, hélas ! Le cœur me fault. Toujours arrêté en chemin par ce misérable corps. Heureux ceux qui respirent d'une poitrine alerte, ceux que leurs jambes guident au but sans défaillir... Ah ! qu'est-ce que je dis ? Louis, Louis, sais-tu ce qui est le mieux pour toi ? Adore ce qui est, et tâche de le comprendre... Seigneur, pardonnez-moi : si j'ai osé me plaindre, c'est de ne pouvoir pas assez bien vous servir. Pourtant, je suis coupable. Vous savez seul, mon Dieu, ce qui mieux nous convient... Pauvre chair qui me tourmentes, je te regarde sans colère. Poussière qui t'en vas te fanant, j'entends d'heure en heure en la nuit le bruit monotone des liens de mon corps qui se détendent, et

la geôle s'ouvrir qui tient faible et prisonnière mon âme immortelle.

Les chevaliers se parlent bas, avec des signes d'inquiétude.

UN CHEVALIER, à Mathieu.

Monseigneur, le comte Thibault n'est pas dans sa tente.

MATHIEU.

Que dis-tu?

CHEVALIER.

J'en viens à l'instant, monseigneur; je comptais le retrouver ici.

MATHIEU.

Qui l'a vu cette nuit?

Ils se regardent sans répondre.

Ah! (Montrant le Roi.) Silence!

LOUIS.

Que dites-vous, amis?... Pourquoi Thibault ne vient-il pas?

MATHIEU.

Sire, je ne sais.

LOUIS.

Allez le prévenir.

Étienne de Coucy sort.

(A Mathieu.) J'ai pensé constamment à lui, cette nuit. De bien tristes pensées... Je le voyais souffrir comme hier soir, Mathieu. Ses pauvres yeux étaient remplis de larmes. Il voulait me parler, mais il ne pouvait; il tendait en vain ses mains vers moi. Pourtant je ne dormais pas; j'avais les yeux ouverts: mais la fièvre, sans doute. Je n'osais pas remuer, de peur de réveiller la reine et mon enfant. J'étais bien oppressé... Dieu veuille que je puisse apaiser son chagrin! J'ai des remords qu'un de mes amis souffre. C'est toujours un peu notre faute: nous pouvons tant de choses!...

Étienne revient tout pâle et essoufflé.

ÉTIENNE.

Sire, le comte n'est pas rentré de son expédition.

MATHIEU.

Ah! ce que je craignais!

LOUIS.

Mon Dieu!

ÉTIENNE.

Ni aucun de ses hommes. Madame Rosalie croyait qu'ils étaient près de vous. Dès mes premiers mots, elle est devenue blanche comme un linge; puis elle a couru vers la porte du camp, par où le comte était sorti hier soir.

LOUIS.

O mon Seigneur, ayez pitié !

MATHIEU.

Qui était chargé de la garde des avant-postes?

LOUIS.

Gaultier de Salisbury.

MATHIEU.

Morbleu !

Il sort en courant.

UN CHEVALIER, accourant.

Hélas ! sire, le comte Thibault est mort. Tous ses hommes ont disparu avec lui. Les Sarrasins renvoient son corps, en nous sommant de nous rendre. Les avant-postes sont abandonnés. Le drapeau musulman flotte au bord des fossés.

MATHIEU, revenant, hors de lui.

Gaultier n'est plus ici. Il est parti depuis une heure avec ses gens. Il a bravé vos ordres. Écoutez, il se bat.

De tous côtés, soldats, chevaliers, peuple, femmes, se sont amassés, s'agitent et parlent en désordre. La reine Marguerite est près du Roi. Louis, debout, silencieux, dit une prière intérieure. Le tumulte s'apaise. Ils se taisent brusquement, et l'imitent, tête nue.

LOUIS.

Adieu, gentil ami. Veille sur nous maintenant, qui avons si mal veillé sur toi.

MATHIEU.

Sire, c'est une trahison !

Le tumulte reprend.

LOUIS.

Elle sera punie.

*
* *

On entend Rosalie venir en criant et sanglotant. Elle se jette aux pieds du Roi.

ROSALIE DE BRÈVES.

Ah ! sire, sire, Thibault est mort ! Je l'ai tué ! je l'ai tué !

MATHIEU DE COUCY.

La douleur la rend folle.

MARGUERITE.

Rosalie, ma chérie, comme je souffre avec toi!

ROSALIE.

Je l'ai tué; frappez-moi!

MARGUERITE.

Pourquoi t'accuses-tu? Tu n'y es pour rien, pauvre âme.

MATHIEU.

C'est la traîtreuse négligence de l'Anglais qui l'a livré. Bonne dame, apaisez-vous, nous le vengerons.

LOUIS.

Laissez-la parler.

ROSALIE.

Non, c'est moi; c'est par moi qu'il est mort; c'est pour moi que Gaultier négligea son devoir.

LOUIS, aux gens.

Écartez-vous.

ROSALIE.

Non, devant tous! il faut que tous le sachent. Cette nuit...

LOUIS, lui mettant la main sur la bouche.

Malheureuse, tais-toi.

ROSALIE.

Peu m'importent les autres: je ne crains point leur mépris: le mien seul m'accable. J'ai soif de mépris.

MARGUERITE.

Louis, est-ce possible?

ROSALIE.

Salisbury est mon amant. A l'heure où Thibault succombait, j'étais avec ce traître qui l'a laissé mourir.

MARGUERITE.

O quelle bassesse! en un pareil moment, dans notre sainte croisade, penser à ces vilenies!

MATHIEU.

Et voilà celle pour qui souffrait le pauvre Thibault! A l'heure où cette lâche femme le trompait, il mourait en la pleurant.

LOUIS.

Silence, Mathieu ; vois comme elle souffre.

MATHIEU.

Point de pitié pour elle ! elle n'en eut pas pour lui.

ROSALIE.

Oui, pas de pitié, pas de pitié... oh ! je n'en voudrais pas. Va, injurie-moi : tu ne peux me faire du bien qu'en me faisant du mal.

LOUIS.

Éloignez-vous.

Ils se retirent tous, sauf Marguerite qui s'assied à l'écart, à quelques pas. Rosalie sanglote aux pieds de Louis.

ROSALIE.

Qu'ai-je fait ? qu'ai-je fait ? Cet homme que je déteste, je me suis livrée à lui, j'ai tué celui que j'aimais. Oh ! comment ai-je pu !... c'est impossible... quelle folie !... Mon bien-aimé est là, couché dans son beau sang ; c'est moi qui l'ai versé ; j'ai brisé ses doux yeux, ses yeux qui me remplirent un jour de tendresse si pure. J'ai tué le seul qui m'aimât. Et pourquoi ? pour un plaisir hideux, une innommable joie qui me soulève le cœur. Oh ! moi, qui suis-je donc ? Une de ces femmes du peuple, de ces bêtes brutales, qui suivent leur instinct sans en avoir conscience ?... J'avais tout oublié, mon honneur, mon amour, mon orgueil... Oh ! qu'a-t-on fait de moi ? quel poison avait rongé ma volonté ?... Je l'ai reconquise à présent, mais c'est pour me détester. Ah ! le monde odieux où l'on peut s'avilir bassement comme moi !

LOUIS.

Tout est vil ici-bas, sans la grâce divine. Tous, nous sommes marqués de la tache du péché. L'onde pure de nos yeux peut seule l'effacer.

ROSALIE.

Ah ! que j'ai mal de honte et de douleur ! Méprisez-moi, méprisez-moi !

LOUIS.

Certes, tu fus basse et lâchement coupable ; mais je ne puis mépriser l'âme divine que je vois souffrir au travers de tes pleurs.

ROSALIE.

J'ai tué mon ami, celui qui tant m'aimait. Ah ! sire, jugez-moi, vengez-le, frappez-moi.

LOUIS.

Il est assez vengé ; il ne voulait point l'être.

ROSALIE.

Hélas ! il ne m'a rien laissé pour réparer mes injustices, pas même la consolation de lui offrir ma souffrance.

LOUIS.

Tes larmes seraient douces à celui qui t'aima.

ROSALIE.

Ah ! que ne les peut-il voir !

LOUIS.

Tant de fois, mon enfant, tu n'as pas vu les siennes !

ROSALIE.

Oh ! ne m'accablez pas ! Il n'est pas de reproche que je ne me fasse maintenant. Mais hélas ! à quoi bon !... c'est trop affreux ! la vie est trop stupide. Il était là ; je ne l'ai point aimé ; je l'ai fait souffrir. Il est parti, je l'aime, et je souffre à mon tour. Qu'il revienne, qu'il revienne ! Je mentais, je me trompais, je l'ai toujours aimé. Pourquoi ne lui avoir pas dit ?... Ah ! je croyais que j'aurais toujours le temps ; je ne connaissais pas l'horreur de ce gouffre qui nous a séparés. Je crie en vain : pardon !... En vain ! en vain ! il ne peut plus m'entendre. Chaque minute l'emporte plus avant dans la nuit.

LOUIS.

Notre chère bien-aimée, sachez ceci : les hommes sont passagers, mais Notre-Seigneur Dieu reste éternellement. Il est également près des vivants et des morts ; tous les siècles passés et les siècles à venir ne sont qu'un même instant dans son cœur tout-puissant. Soyez donc avec lui : car vous y trouverez celui que vous aimez, et qui vous attend là.

ROSALIE.

Mon Dieu, je vous prie, faites qu'il puisse m'entendre ! je souffre ; prenez-moi ! je ne puis plus vivre.

LOUIS.

Il faut vivre pourtant ; songe à ce qu'il a souffert, et bénis Dieu, ma fille, de pouvoir réparer. Pense qu'il aurait pu te faire mourir cette nuit, sans sacrements, sans repentir, dans l'horreur du Péché qui dévore les damnés.

ROSALIE.

Ah! si ce ne devait être pour toujours loin de lui, j'aimerais mieux ces flammes que la douleur cruelle des repentirs inutiles.

LOUIS.

Vous ne savez point, ma fille. Dieu est le maître de la vie et de la mort, et de tout ce qui est. Quel que soit votre mal, sachez avec certitude que c'est Dieu qui vous visite.. Recevez donc patiemment votre hôte, le chagrin; soyez humble devant lui. La douleur sera joie pour votre âme perdue, et l'aidera à monter le chemin qui conduit à la vie éternelle.

ROSALIE.

Ah! sire, que faut-il faire? Guidez-moi, sauvez-moi.

LOUIS.

Il faut souffrir, ma fille.

ROSALIE.

Ce n'est pas malaisé.

LOUIS.

D'autres pourront te dire que ton crime est léger, que tu n'en fus point maîtresse, et que la faute en est, non pas à toi. mais à la faiblesse humaine. Ils te trompent, ma fille : ta faute est tienne ; tu dois l'expier par ton sang, par tes larmes. Quand le pape t'absoudrait, cela ne servira de rien, si ta conscience ne t'absout point. Elle ne doit point t'absoudre. Expie, expie toujours ; quand pâlira en toi le souvenir du deuil et l'éclat de la douleur, pense toujours à ta faute ; ne l'excuse jamais... Je te pardonne, Rosalie : ne te pardonne point.

ROSALIE.

Ah! que votre indulgence m'est cruelle, seigneur!

LOUIS.

C'est parce que je t'aime.

ROSALIE.

Quoi, même après mon crime?

LOUIS.

Surtout après ton crime : tu en as plus besoin.

ROSALIE.

Oh ! oui, tant besoin, tant besoin !...

Elle lui baise les mains en pleurant. On vient. Elle s'enfuit.

LOUIS.

Marguerite, ne l'abandonne pas.

Marguerite suit Rosalie. Mathieu de Coucy s'avance vers le Roi.

* * *

MATHIEU DE COUCY.

Sire, je viens d'apprendre que Salisbury avait été averti du piège tendu par les Sarrasins ; et c'est volontairement qu'il a laissé Thibault y tomber et périr.

LOUIS.

Dieu nous punit d'avoir ménagé cet homme. J'ai été coupable. Il me semblait voir en lui la victime sacrée, condamnée de toute éternité par le Seigneur. Je sentais que toutes ses agitations ne servaient qu'à l'enfoncer plus avant dans l'enfer : et j'avais pitié malgré moi ; je n'osais le frapper ; je lui tendais la main, tout en sachant que jamais je ne le sauverais, si Dieu voulait que non. Dieu me pardonne! Il sait ceux qu'il choisit, comme ceux qu'il repousse.

MATHIEU.

Comme vous tremblez, seigneur!

LOUIS.

J'ai de la peine, Mathieu... Ne soyez pas si dur pour la comtesse de Brèves.

MATHIEU.

Il est vrai, sire ; j'ai eu regret de mes dures paroles. Elle souffre maintenant; elle comprend enfin l'amour de son Thibault. Mais c'est fini; jamais elle ne pourra plus le lui rendre.

LOUIS.

Ainsi chacun fait souffrir et souffre par les autres. Hélas! quand on a si peu de temps à passer sur la terre!

MATHIEU, sombre.

La vie est un malentendu incessant et cruel. Chacun vit près des autres sans jamais les comprendre. On se hait; on se torture; on s'efforce à se détruire. Un moment vient où l'on s'aperçoit que l'on était de même, et bien fait pour s'aimer : il est trop tard. Le mal que l'on a fait ne peut se réparer. Et l'on n'en continue pas moins à ne pas faire le bien... Les hommes sont aussi loin l'un de l'autre, que la terre des étoiles qui roulent dans l'espace. Elles ne se réuniront que dans la destruction.

LOUIS.

C'est qu'on manque de bonté. La terre et les étoiles roulent au sein de Dieu. Ces lumières lointaines qui flottent dans la nuit, je les sens dans mon cœur, ainsi que tous les hommes. Pour comprendre les autres, Mathieu, il suffit d'un peu d'amour.

Étienne de Coucy, puis des chevaliers.

ÉTIENNE.

Le comte de Salisbury revient avec ses hommes.

LOUIS.

Qu'on l'amène devant moi.

MATHIEU DE COUCY.

Sire, ne m'en veuillez pas : il vaudrait mieux peut-être taire toutes rancunes jusqu'après la bataille.

LOUIS.

Pourquoi dites-vous cela, Mathieu? Vous avez honte vous-même.

MATHIEU.

Sire, c'est que je sais trop ce qui va se passer : dès que vous aurez parlé, il voudra vous répondre, et d'ici comme de là se lèveront les épées.

LOUIS.

Qu'elles se lèvent! Dieu me garde de reculer jamais pour défendre son droit!

*
* *

Gaultier de Salisbury, Manfred, Ezzelin et leurs gens. — Chevaliers anglais, allemands et italiens. — Peuple qui les escorte et les suit en silence, l'air sombre et attristé.

GAULTIER DE SALISBURY, provocant.

Eh bien, que font-ils donc? Qu'attendez-vous pour combattre?

MANFRED.

Le roi semble irrité.

GAULTIER.

Qu'il dévore sa colère!

UN CHEVALIER FRANÇAIS.

Soyez prudent. Gaultier : il est plein de courroux contre vous.

GAULTIER.

Par le ciel, je ne lui céderai d'un pas.

CHEVALIERS ANGLAIS.

Tiens bon, notre seigneur; nous sommes là; parle-leur hardiment.

MANFRED, à mi-voix aux Italiens.

Attention, Ezzelin. Vous autres, soyez prêts, quand je donnerai le signal: droit au Roi!

Les Italiens et Manfred cherchent à s'approcher de la tentedu Roi. Mais Mathieu de Coucy et ses chevaliers sont étroitement serrés autour de Louis, et leur barrent le passage en silence, et d'un mouvement instinctif. Avant qu'une parole ait été échangée, on sent de part et d'autre une sourde provocation. — Le peuple se presse pour voir.

LOUIS, de plus en plus pâle.

Baron, qu'avez-vous fait des ordres que je vous donnai?

GAULTIER.

Des ordres? j'en donne aux autres; je n'en reçois pas d'eux.

LOUIS.

Qu'avez-vous fait de Thibault que vous deviez secourir?

GAULTIER.

Que lui est-il arrivé?

LOUIS.

Hypocrisie!

GAULTIER, tressaillant.

Quoi! qu'a-t-il dit?... Tu mens.

MATHIEU, de même, tirant l'épée.

Holà, drôle, silence! Insulter notre Roi!

Des deux côtés on tire l'épée en désordre.

LOUIS, d'une voix ferme et calme, bien que tremblant de tout son corps par moments, et forcé de s'appuyer sur le bras de Marguerite.

Baron, tant que vos crimes n'ont flétri que vous, je me suis efforcé d'oublier l'objet de scandale que vous étiez pour mon armée, et je priais Dieu qu'il eût pitié de vous. Mais chaque jour, votre péché grandit; les plus chers de mes sujets viennent d'en être la proie : il est temps de songer à défendre leur faiblesse. Vous avez tué Thibault, vous trahissez l'armée, vous empoisonnez l'âme de ceux qui vous approchent; le souffle luxurieux et meurtrier qui vous dévore souille et détruit tous ceux qui le respirent. J'étoufferai en vous cette peste maudite; je sauverai ce peuple que Dieu m'a confié. L'honneur de mes chevaliers est le mien. En vous attaquant à eux, c'est moi que vous atteignez... Baron, votre épée.

GAULTIER.

Mon épée, mon épée! Par le diable, viens donc la chercher!

LOUIS.

Coucy, faites exécuter mes ordres.

MATHIEU.

Au nom du Roi, Salisbury, je t'arrête.

GAULTIER DE SALISBURY.

Essaie.

Il assène un coup d'épée à Mathieu qui le pare.

LES ANGLAIS.

Tue-le, sire baron! Mort aux Français!

QUENTIN.

A nous, compagnons; laisserons-nous ces ribauds se jouer des ordres de notre Roi?

MANFRED aux siens.

Préparez-vous. Dans un moment, au Roi! au Roi!

LOUIS.

Mutins criards, silence! Je n'ai que faire de vos bras. Vos sauvages violences épouvantent moins les Sarrasins, qu'elles ne me font horreur et dégoût. Vous êtes venus dans la Croisade, non pour glorifier Dieu, mais pour faire le mal. Mieux vaut vous avoir pour ennemis que pour alliés. Je vous chasse de l'armée.

GAULTIER.

Holà, amis! entendez-vous? il nous chasse! lui, cet homme tout tremblant, qui se soutient à peine!... Français, voici mon gant; je vous le jette. Osez le relever!

ÉTIENNE DE COUCY, courant lestement vers le gant qu'il ramasse.

Au nom de l'armée, félon!

Les deux partis vont en venir aux mains. Manfred se retourne et va donner le signal. Les Italiens se sont glissés assez près du Roi.

LOUIS, la figure transformée, les yeux fixes, et comme terrifiés.

Cessez, cessez, écartez-vous!

QUENTIN.

Regardez le visage du Roi, il semble épouvanté.

LOUIS.

Écartez-vous, amis... De terribles choses vont s'accomplir.

MANFRED.

Qu'a-t-il?

LES ANGLAIS.

Il a peur.

GAULTIER.

Il me regarde avec des yeux étranges.

EZZELIN, à Manfred.

Donnez le signal, messire.

Manfred n'écoute pas.

MATHIEU.

Sire, laissez-nous combattre.

QUENTIN.

A mort, les Anglais!

LOUIS.

Non, non... nous sommes inutiles ici, mon ami. Laissons Dieu.

MATHIEU.

Dieu?

LOUIS.

Attends, ami, et prie. Tu verras des choses indicibles... Oh! la colère de Dieu est plus impitoyable que notre vengeance.

GAULTIER.

Pourquoi me regardes-tu ainsi?... Français!... sire, qu'est-ce que tu vois?

LOUIS, le regardant toujours avec des yeux fixes, calmes et sombres.

La main de Dieu qui descend sur toi.

GAULTIER, se troublant de plus en plus; violemment.

Quoi, que dis-tu? tu es fou?

LOUIS, gravement.

Tais-toi, recueille-toi, malheureux. Regarde cette terre avant que d'y descendre.

Gaultier tressaille, regarde instinctivement le sol, change de place, et vient vers le Roi. — Mathieu de Coucy et ses chevaliers le tiennent en respect au bout de leurs épées.

GAULTIER.

Ah! la terre!... l'abîme!... non!... je veux aller vers lui.

Manfred et les autres s'agitent, et regardent le Roi et Gaultier avec une terreur croissante.

LOUIS.

Déjà je sens l'odeur de la Mort qui s'élève.

MATHIEU.

Que se passe-t-il, seigneur?

LOUIS.

Paix, ne voyez-vous pas que cet homme est damné?

GAULTIER, violemment.

Damné, damné... tu mens!

Mathieu et les chevaliers prêts au combat. Tumulte.

LOUIS.

Sa vie tombe. Silence.

GAULTIER, éperdu.

Non, pardon, pardon, tu es un saint : tu dois savoir ces choses! Je ne suis pas damné, dis-moi ; je ne veux pas l'être!... Je me rends; tiens, voici mon épée : voici mes armes, mon casque (Il arrache son casque), j'étouffe... Arrête-moi, fais moi ton prisonnier. Sauve-moi, je t'en supplie!... Mais pas damné!... Sauvez-moi, vous tous! Ah!

Il porte les mains à sa tête.

LOUIS, calme.

Voilà.

Gaultier de Salisbury s'écroule comme une masse. — Tumulte général.

LES ANGLAIS.

— Sire Gaultier!

— Il est mort!

ÉTIENNE, accourant.

Sire, les Sarrasins ont profité de notre confusion. Les portes du camp sont prises. Ils viennent.

MATHIEU.

A leur rencontre !

EZZELIN, à Manfred.

Voilà le moment, Manfred. Donne-nous le signal !

MANFRED, comme pétrifié par la scène précédente, se réveille, hagard, épouvanté, et s'enfuit.

Ah ! fuyons ! fuyons !

ITALIENS.

Sauve qui peut !

Ils le suivent en désordre.

PEUPLE.

Le camp est envahi. Seigneur Roi, sauve-nous !

MATHIEU DE COUCY.

Impossible de tenir ici. Il faut faire retraite.

MARGUERITE.

Mon seigneur s'évanouit.

LOUIS, chancelant et frissonnant.

Je ne puis plus marcher. Soutenez-moi.

CHEVALIERS FRANÇAIS, au dehors.

Montjoie !

On entend le combat et les cris qui se rapprochent.

ROMAIN ROLLAND

(La fin au prochain numéro.)

APRÈS NAVARIN[1]

— 1828 —

La bataille de Navarin avait été engagée et achevée contre le gré, il faut le dire, de ceux qui considéraient comme une faute politique tout affaiblissement de l'Empire ottoman. L'amiral de Rigny partageait bien un peu cet avis : il ne comprenait pas que la France, qui se vantait d'être la plus ancienne et la plus ferme alliée de la Turquie, eût été la plus ardente à soutenir l'insurrection grecque et le démembrement de cet Empire si nécessaire, disait-on toujours, à l'équilibre européen. Mais l'imagination et les ivresses de l'opinion avaient bouleversé et remplacé les saines doctrines de notre vieille politique. Il fallait être Philhellène ou passer pour un Welche, selon l'expression de Voltaire, lorsqu'il voulait traiter d'idiots et de barbares tous ceux qui avaient l'audace de ne pas croire à son infaillibilité.

1. Le baron Brenier de Renaudière, entré aux Affaires étrangères en 1826, fut chargé, le 1er juillet 1828, de la mission diplomatique dont il écrivit dans sa vieillesse, après 1870, le récit que nous donnons ici. Il fut successivement second secrétaire à Londres (1834) et à Lisbonne, chargé d'affaires à Bruxelles (1836), directeur des fonds et de la comptabilité (1847), ministre des affaires étrangères de janvier à avril 1851, ministre plénipotentiaire à Naples (1855), enfin sénateur. Il mourut en 1885.

Le roi Charles X, le Gouvernement, les Chambres, entraînés par les écrivains et les orateurs libéraux, avaient applaudi à ce qu'on appelait la résurrection de l'ancienne Grèce. Le plus simple Pallikare devenait un Léonidas, et le capitaine de brûlots un Thémistocle à Salamine. C'était une sorte de frénésie. La diplomatie même se jetait avec enthousiasme dans cette aventure. Il fallait cependant faire sortir de cette fièvre d'exaltation une réalité, une combinaison utilisable, autrement la bataille de Navarin n'eût été que du sang inutilement répandu et un acte politique injustifiable.

La Morée était occupée et ravagée par l'armée d'Ibrahim-Pacha. On n'avait pu l'en déloger, les escadres alliées ne disposant pas de troupes de débarquement suffisantes. Le simulacre de Gouvernement grec qui s'était établi à Égine, sous la présidence du comte Capo d'Istria, était absolument impuissant : sans troupes, sans finances, sans organisation. Les puissances ne pouvaient pas abandonner une entreprise concertée entre elles, ni admettre que le duc de Wellington fût le seul sage lorsqu'il qualifiait d'événements malencontreux (*untoward*) la victoire des flottes à Navarin. Il fut donc résolu qu'on enverrait en Morée un corps d'armée pour combattre Ibrahim-Pacha et le renvoyer en Égypte. Le Gouvernement français fut choisi par les trois alliées pour entreprendre et accomplir cette expédition.

Le roi Charles X avait accepté avec empressement cette mission. Ce fut un singulier spectacle que de voir un souverain, dont les idées et les sympathies politiques étaient bien opposées à tout acte d'affranchissement des peuples et aux libertés conquises par la Révolution, lui, qui méditait probablement déjà un coup d'État contre les institutions de son pays, de le voir prêter ses armées, et se faire le porte-drapeau d'une entreprise qui consacrait le droit à l'insurrection et donnait un démenti à tous ses principes.

Charles X avait deux motifs pour en agir ainsi. D'abord un motif de vanité personnelle. La guerre d'Espagne, en 1823, avait jeté un certain lustre sur les dernières années du règne de son frère Louis XVIII ; il lui plaisait d'avoir aussi son épopée militaire. Mais l'expédition avait un but autre que cette petite satisfaction d'une jalousie fraternelle qui ne s'était que

trop montrée pendant les premières années de la Restauration. Ce second motif touchait aux questions les plus réservées de la haute politique.

Le ministre des Affaires étrangères, M. le comte de Laferronnays, était dans le ministère Martignac le représentant d'une alliance intime avec la Russie. Pendant son ambassade à Saint-Pétersbourg, il avait réussi à conquérir l'amitié et la confiance d'Alexandre et de l'empereur Nicolas. Dans les confidences intimes de celui-ci, M. de Laferronnays avait cru reconnaître le désir de former avec la France un pacte qui devait conduire à un changement dans la politique suivie depuis le Congrès de Vienne, à un remaniement, comme on disait, de la carte d'Europe, et à la solution de cette éternelle question d'Orient au point de vue des conquêtes de la religion chrétienne sur l'islamisme. La propagande religieuse n'était pas chez l'empereur Nicolas exempte de passion et d'ambition politique. Byzance, comme La Mecque pour les musulmans, est toujours le lieu saint vers lequel se tournent les prières des orthodoxes russes. Replacer sur le dôme de Sainte-Sophie la croix dont saint Cyrille, l'apôtre de la Russie, s'est servi pour convertir les Slaves au christianisme, ce serait une gloire suffisante pour illustrer un règne et grandir une nation; mais, en outre, il y a au fond de l'âme des peuples russes l'idée qu'ils sont les héritiers naturels des derniers empereurs du Bas-Empire; et, lorsqu'on voit leur ferveur religieuse et leur confiance dans leur avenir national, on ne s'étonne pas que ce soit une nation où l'idée de Dieu et de la patrie se trouve ardemment associée à l'ambition des conquêtes. En favorisant ces idées, l'empereur obéit à un sentiment qui domine toutes les classes, et ce n'est pas même exagéré de dire qu'il doit, pour sa sécurité personnelle, suivre et satisfaire ce fanatisme pieux et patriotique. C'est comme une condition de la possession incontestée de sa couronne. Il y a, en effet, peu de règnes en Russie pendant lesquels cette nécessité de la politique n'ait été signalée par quelques actes plus ou moins audacieux. L'un deux a, comme on sait, amené la guerre de Crimée en 1854.

Aussi, pendant l'insurrection grecque, l'empereur de Russie n'avait cessé d'encourager contre la Turquie des attaques qui

pouvaient servir de début à des hostilités plus décisives. En tout cas, cette révolte autorisée et secourue par certaines puissances ouvrait, comme on le disait alors, la question d'Orient. Il n'est donc pas surprenant que l'empereur Nicolas, au début de son règne, voulût essayer de lier avec la France une action, une suite d'engagements qui eussent donné carrière aux ardeurs de son peuple plus encore peut-être qu'à son ambition personnelle. La nature l'avait fait d'un caractère doux et timide; l'imposition de la couronne l'obligeait à transformer son caractère, ses idées et jusqu'à son aspect physique. Il fallait qu'il devînt ambitieux et fanatique pour rester aux yeux de son peuple digne de continuer la lignée des tsars de Russie.

Il est avéré que, sans conclure un traité formel, l'empereur de Russie avait, par un accord verbal, donné lieu de considérer comme certain que, si la France acceptait la proposition de tourner un effort commun contre la Turquie et, pour ainsi dire, de battre en brèche l'établissement des Ottomans en Europe, il concourrait de son côté à remettre plus d'équité dans la balance politique de l'Europe, c'est-à-dire à donner à la France, sur les bords du Rhin, des compensations équivalentes aux pertes subies en 1815, et à l'accroissement éventuel de la Russie en Orient. C'était un procédé un peu analogue à celui qui avait précédé le premier partage de la Pologne, avec cette différence qu'il n'était pas question d'opprimer une existence ou une religion nationales, mais de suivre au contraire les analogies de races et d'institutions et les sympathies religieuses des populations. A cette époque en effet, en raison des rigueurs religieuses et administratives employées par la Prusse contre les provinces rhénanes, celles-ci manifestaient hautement leur aversion contre un gouvernement violent, vexatoire et maladroit. Rien n'eût été plus probable, en cas de complications politiques, que de voir les provinces du Rhin, même la Belgique, se détacher spontanément et venir reprendre leur rang parmi les départements français.

Enfin, quelle qu'ait été l'étendue des conventions verbales faites entre l'empereur Nicolas et le comte de Laferronays, la part de la France dans cette combinaison devait être la restitu-

tion de tout ou partie des provinces sur la rive gauche du Rhin. En politique, l'imagination fait autant de victimes que dans la vie ordinaire; c'est notre péché originel que d'en mettre un peu partout, et de ne pas même nous en corriger après nos désastres. Non que je veuille blâmer le comte de Laferronays d'avoir cédé à cette grande pensée : une nation ne serait rien si elle ne prétendait à rien; il avait bien compris d'ailleurs que l'attrait et la grandeur d'une telle combinaison ne devait pas éblouir sur ses difficultés et ses dangers. Tout en rapportant de Saint-Pétersbourg une entente positive avec l'empereur, M. de Laferronays n'avait pas méconnu que les entraînements de la politique pouvaient dépasser les intentions avouées. On était convenu de ne rien faire isolément, et surtout de ne pas mettre en mouvement les armées pour envahir les provinces nord de la Turquie. Mais bientôt des indices évidents annoncèrent que la Russie se préparait à faire la campagne qui devait se terminer, en 1829, par la paix d'Andrinople. Il était donc urgent de marquer par une démonstration décisive notre volonté de ne pas nous associer à cette politique à outrance; notre volonté, tout en affranchissant la Grèce, de ne pas écraser l'Empire ottoman, et de lui conserver une place dans l'équilibre européen. L'expédition de Morée avait ce double but. D'un côté on libérait la Grèce en chassant Ibrahim; de l'autre, en plaçant le drapeau français en face pour ainsi dire de l'armée russe, on posait d'avance des limites à son ambition. Les pourparlers de Pétersbourg étaient au moins ajournés et notre politique se trouvait circonscrite à la formation de la Grèce, en laissant à l'avenir de décider si les autres projets pouvaient être repris.

Telles étaient les résolutions que le Gouvernement s'empressa de communiquer à l'amiral de Rigny pour le diriger dans sa conduite envers Ibrahim-Pacha, avec l'amiral russe Heyden et l'amiral anglais Codrington. Je fus choisi pour lui porter, avec quelques explications verbales, les dépêches qui contenaient ces nouvelles instructions.



Je quittai Paris le 22 juillet. En ce temps-là, les voyages

n'étaient ni commodes ni rapides; après avoir passé six jours et cinq nuits dans un coupé, en compagnie d'un capitaine d'état-major, du nom de Pélissier, qui ne me paraissait pas avoir la pensée de devenir maréchal et duc de Malakoff, j'arrivai à Toulon le 29. J'avais hâte de rejoindre l'amiral.

Un brick de guerre, de 16 canons, *le Rusé*, avait reçu l'ordre d'appareiller pour me recevoir, moi et mes dépèches, transporter à Égine les caisses contenant un subside de guerre de 800 000 francs que j'étais chargé de remettre au comte Capo d'Istria, et rejoindre d'abord l'amiral de Rigny. Ce brick était commandé par le capitaine de corvette Delalun, vieux loup de mer doux comme un agneau, mais peu sensible au mal qu'éprouvaient ceux qui n'avaient pas comme lui battu les mers et fréquenté toutes les zones du globe. Il se riait un peu de la triste figure de son passager, déjà très impressionné par une forte houle, venant du large, qui annonçait le gros temps dont nous fûmes assaillis en effet pendant toute la durée du voyage.

Le 6 août, le brick donnait dans la baie de Calamata, au fond de laquelle était mouillé *le Conquérant*, vaisseau amiral. Il était presque nuit, et du bord de notre petit navire on voyait se balancer dans le lointain la grosse masse du vaisseau éclairé de quelques fanaux pareils à des feux follets trompeurs. Nous avancions avec lenteur, et ce ne fut que très tard que nous nous trouvâmes à une petite distance du *Conquérant*.

Bien que je fusse dès lors peu partisan de cette politique nouvelle opposée aux grandes traditions qui, depuis François Ier, Richelieu et Louis XIV, avaient assuré à la France une prépondérance presque exclusive dans les contrées d'Orient; bien que la bataille de Navarin me parût comme une brèche dangereuse faite à notre puissance extérieure, en ce sens que là où nous étions sans égaux, nous ouvrions la voie à des influences rivales, au moins très incommodes; malgré tout cela, ce n'était pas sans une grande émotion et un grand respect que j'approchais du vainqueur de Navarin. Je ne le connaissais que par sa correspondance que j'avais lue avant mon départ de Paris, et je savais que le talent de bien dire égalait chez lui le talent de bien faire. Aussi, lorsque, montés sur le pont du *Conquérant*, on vint nous annoncer, au commandant

du *Rusé* et à moi, que l'amiral était prêt à nous recevoir, j'éprouvai ce sentiment d'un soldat au premier coup de feu, qui se tâte pour savoir s'il n'aura pas peur.

En entrant dans le salon de la dunette, nous trouvâmes l'amiral se promenant d'une manière un peu agitée, et la tête inclinée, comme pleine de préoccupations pénibles. Il s'arrêta devant le commandant du *Rusé*, lui fit quelques questions sur la navigation, les instructions qu'il avait reçues :

— C'est bien, dit l'amiral d'un ton sec, tenez-vous prêt; vous partirez dans quelques heures pour Égine ; je vous donnerai des lettres pour le président Capo d'Istria, et pour le colonel Juchereau de Saint-Denis, notre agent à Égine.

Le commandant salua et se retira.

L'amiral reprit sa promenade et, lorsqu'il se tourna vers moi, je compris à sa physionomie que j'allais recevoir la seconde bordée d'un mécontentement dont je ne devinais pas encore la cause.

— Et vous, monsieur, que venez-vous faire ici ?

Bien que je ne fusse alors qu'un apprenti diplomate et un marin encore plus novice, l'apostrophe me saisit au vif. Je n'avais plus peur de l'amiral.

— Avant de répondre, permettez-moi, amiral, de m'asseoir. Je viens de faire depuis huit jours, à bord du *Rusé*, un métier fatigant et peu divertissant, et je vois que cela doit continuer à bord du *Conquérant*.

L'amiral me lança un regard un peu étonné mais qui semblait dire : Tiens, voilà un petit monsieur qui pourrait bien ne pas être un sot.

— Je suis ici, amiral, envoyé par le comte de Laferronnays et le comte de Chabrol pour vous annoncer le départ de l'expédition. Elle doit dans quelques jours quitter Toulon, sous les ordres du général Maison. Les dépêches que je vous apporte vous donneront les détails sur la composition de l'armée et sur le but de l'expédition. Mais je suis chargé de vous dire qu'on a combiné les armes de manière à pouvoir attaquer promptement les forts dans lesquels Ibrahim se défend encore, et qu'on veut pousser les opérations très vivement afin d'obliger Ibrahim à évacuer la Morée sans délai, ôter ainsi tout prétexte aux Russes de porter jusqu'à Constantinople

leurs troupes, et toute velléité de pousser leurs exigences politiques jusqu'où l'on sait qu'elles peuvent aller. Le drapeau français en Grèce est un *nec plus ultra* pour le drapeau russe et une sorte de protestation contre tout ce qui pourrait être tenté en dehors des points convenus entre les cabinets, c'est-à-dire l'évacuation du territoire grec et l'installation dans des frontières à déterminer d'un gouvernement hellénique dont le chef sera choisi par les grandes puissances en congrès. Le Roi veut que les opérations de l'armée soient rapides et décisives, il compte sur le concours de l'escadre, et à ce sujet je n'ai rien à vous dire que les instructions ministérielles ne contiennent. — Je suis chargé aussi de porter au comte Capo d'Istria un premier subside de 800 000 francs et, si vous ne me retenez davantage, je serais bien aise de partir sans retard afin de remplir cette mission qui me paraît urgente. Le trésor grec est à sec et le comte Capo d'Istria est aux abois.

— Je ne vous retiens pas, dit l'amiral, vous pouvez partir, mais c'est là de l'argent et une armée bien inutilement employés. Si on eût bien voulu attendre quelques jours, Ibrahim délivrait la Grèce de sa présence et des maux affreux qu'il lui cause. C'était convenu entre lui et moi, et il n'attendait que le retour du navire qui a porté à Alexandrie notre convention pour faire volontairement ce qui maintenant va coûter peut-être bien du temps, de l'argent, des pertes de soldats et des complications sans fin.

L'amiral disait vrai. Le départ d'Ibrahim et de son armée était préparé. C'eût été pour lui, après la gloire militaire, un immense succès que d'avoir pu accomplir seul l'œuvre conçue par les grandes puissances. Cela n'eût point ajouté à son renom parmi les marins qui connaissaient l'étendue de son intelligence et son habileté, mais l'histoire n'aurait pu manquer de transmettre aux générations ce fait unique qu'un officier, chargé d'abord comme capitaine de vaisseau du commandement d'une division navale et des affaires politiques que comportait ce commandement, avait conduit cette double responsabilité de manière à devenir, en deux années, amiral, le héros d'un grand combat naval, l'habile négociateur des questions les plus difficiles, et, on peut presque le dire, le créateur d'un nouveau royaume. L'armée venait prendre sa

place au moment du succès final. On comprend donc l'irritation que devait lui causer l'arrivée de l'expédition et la mauvaise humeur qu'il avait montrée à ceux qui lui en apportaient la nouvelle.

J'étais encore trop fatigué pour désirer prolonger ma visite. L'amiral était d'ailleurs tout entier à ses réflexions. Je pris congé, et le surlendemain *le Rusé* mouillait sur la rade foraine d'Égine. Je fus immédiatement reçu par le comte Capo d'Istria pour lui remettre des lettres, lui annoncer le départ de l'expédition, et lui faire la consignation du subside. — On peut deviner avec quelle satisfaction toutes ces nouvelles furent reçues.

Je n'essayerai pas de faire le portrait du comte Capo d'Istria. Cette personnalité politique a été souvent étudiée et bien appréciée dans les histoires du temps ; d'ailleurs, ce n'est pas ce qui m'occupe en ce moment. Tout ce que je veux en dire, c'est que ses traits graves et réguliers, mélangés d'une pointe de finesse astucieuse, portaient la marque d'une grande tristesse. Sa situation était en effet bien pénible. Appelé par les Grecs comme un sauveur, il avait rencontré, dès son arrivée, l'opposition la plus vive et la plus haineuse, la vénalité, la corruption, les rivalités de portefeuille et de places, les intrigues et les ambitions d'avocats, absolument comme si la Grèce eût déjà joui du régime parlementaire perfectionné des pays civilisés. Aussi, lorsqu'il parlait de ses embarras, de ses déceptions, des trahisons des uns, des mauvais vouloirs de certains cabinets, les traces visibles de ces émotions irritantes et l'ineffaçable empreinte de la ruse naturelle à tout individu de race hellénique, lui donnaient véritablement la physionomie d'un renard pris au piège. En effet, je crois qu'il était encore sous ces impressions, véritablement sincère et non ambitieux, lorsqu'en 1830 il écrivait une longue lettre au prince Léopold de Saxe-Cobourg, depuis roi des Belges, pour le détourner d'accepter la couronne de Grèce, présentant le tableau du pays tel qu'il le voyait alors, et lui prédisant le sort qui l'attendait lui-même, l'assassinat par la main d'un des héros de la Grèce régénérée. Au contraire, on lui supposa alors l'intention d'écarter un rival par la peur plutôt que la loyale pensée de préserver un prince de la des-

tinée qui semble attachée aux têtes couronnées d'être toujours poursuivies par les furies de l'assassinat politique...

Pendant ce temps, le corps expéditionnaire et le général Maison étaient arrivés le 16 août, et, bientôt après, les opérations militaires étaient commencées. Je n'en ferai pas le récit : ce serait une mauvaise répétition de ce qu'a si bien raconté l'amiral Jurien de la Gravière. Ibrahim, forcé de se rembarquer, laissait la Morée libre, mais l'affranchissement et la formation de la Grèce étaient loin d'être achevés. Les Turcs occupaient encore Athènes, l'Attique, Négrepont, et d'autres parties réservées au nouveau royaume. L'intervention de l'armée française aurait pu tout achever, et le général Maison était plus désireux de gagner son bâton de maréchal par quelque coup d'éclat que d'user de temporisation et de ménagements politiques : mais on jugea, à Paris et à Londres, que des négociations suffiraient pour déterminer le sultan Mahmoud à faire la part du feu et à abandonner sans autre résistance les contrées qu'on aurait pu lui enlever par la force ; — c'était, d'ailleurs, un moyen d'arrêter la marche des armées russes que de circonscrire l'action du corps expéditionnaire français. Il fut donc décidé que les ambassadeurs se réuniraient en conférence à Poros pour traiter, et achever l'œuvre de l'indépendance grecque.

Comme des fourmis après un temps d'orage, on vit les plénipotentiaires sortir de leurs retraites, Corfou et Malte, et arriver à Poros avec leurs secrétaires et leurs drogmans, chacun sur un navire de guerre mis à leur disposition par les amiraux. Je rejoignis aussitôt le comte Guilleminot, près duquel j'étais attaché. M. Stratford Canning représentait l'Angleterre, le comte de Ribeaupierre, d'origine française, la Russie ; c'étaient deux habiles antagonistes et, dès le début, on comprit que l'accord ne serait pas facile.

Dans ces conférences, chacun des plénipotentiaires revenait avec l'esprit et les vues qui avaient dirigé leurs gouvernements dès l'origine de la question grecque. Le Russe, fidèle à sa politique traditionnelle, s'il ne pouvait d'un coup détruire l'Empire ottoman, voulait lui enlever la plus grande portion de territoire. Il demandait que toutes les provinces qui avaient pris part à la guerre, ou fourni un contingent à

l'insurrection, fussent comprises dans les limites du nouvel État à créer. C'était en apparence assez juste et logique, mais ce n'était pas peu de chose, puisque l'Albanie, la Roumélie, la Macédoine, l'Épire, l'Acarnanie, la Crète, presque toutes les îles s'étaient soulevées, et, sans parler de Missolonghi, toutes avaient eu leurs combats et leurs victimes. Dans ces limites, le royaume de Grèce eût compris presque toute la partie occidentale de la Turquie d'Europe ; la Russie se réservait, *in petto*, la partie orientale, c'est-à-dire les provinces riveraines du Danube, de la mer Noire, du Bosphore, et le reste. C'était au fond le but de la campagne que commençait son armée et de la victoire qu'elle se promettait.

Le plan était grandiose, mais il rencontrait comme premier adversaire le ministre d'Angleterre, M. Stratford Canning. L'Angleterre commençait à s'inquiéter des coups portés à l'intégrité de l'Empire ottoman et à se repentir sérieusement de la bataille de Navarin. Ne pouvant en annuler toutes les conséquences, elle désirait en amoindrir les inconvénients. Au projet russe, M. Canning opposait un plan réduit, et qui consistait à ne reconnaître comme État indépendant que la presqu'île de Morée et une partie de l'Attique, en donnant aux autres Grecs le droit d'opter pour cette petite patrie, sorte de champ d'asile offert à tous les Hellènes trop compromis dans la Révolution. Il excluait même l'île d'Eubée (Négrepont) qui forme comme un appendice indispensable à l'Attique.

L'ambassadeur français représentait une politique plus raisonnable. Après avoir encouragé l'insurrection grecque et déployé pour l'achever le drapeau de la France, il y allait de notre dignité de ne pas créer un royaume qui fût par son exiguïté aussi peu viable que ridicule. D'un autre côté, tout en donnant satisfaction au sentiment philhellénique qui passionnait encore l'opinion, il était devenu nécessaire de mettre un terme aux projets du Cabinet russe; et, si on devait renoncer à maintenir l'intégrité absolue de la Turquie, il ne fallait pas du moins la démanteler, pour ainsi dire, de propos délibéré, en lui enlevant les provinces essentielles à son existence. Pouvait-on laisser en dehors d'une Grèce présentable les lieux qui portent encore les noms des Thermopyles,

du Parnasse, de Leucade, de Delphes et de Chéronée, la patrie de Plutarque? Il y a des noms qui sont un bien, un héritage national. En 1815, ce fut une question très grave que celle de conserver à la France le petit pays de Gex, sur la frontière suisse. Les alliés voulaient l'enlever à la France; le négociateur français fit de sa conservation un *sine qua non* absolu de la signature du traité. Ferney, résidence de Voltaire, en faisait partie; c'était, aux yeux du négociateur, comme une sorte de domaine national inaliénable. De grands noms historiques contribuèrent à préserver certaines provinces de l'exclusion du ministre anglais. Mais ce ne fut pas sans difficulté. Les deux négociateurs les plus éloignés de s'entendre discutaient pied à pied sur ces frontières, aussi ardents et astucieux que nos paysans lorsqu'ils contestent une question de bornage.

Il arriva un moment où les documents et les cartes manquèrent; on ne pouvait conclure. L'amiral de Rigny avait seul suivi certaines négociations qui étaient comme la base des résolutions définitives à prendre entre les ambassadeurs. On dut le consulter et lui envoyer des dépêches par une sacolève grecque, sorte de bâtiment fait pour naviguer au plus près, en serrant le vent, ce qui était nécessaire, le vent étant contraire et soufflant en rafales. L'amiral était, avec une partie de son escadre, dans la baie de Nauplie, à une assez grande distance de Poros, quinze ou vingt lieues. On attendit longtemps le retour du bateau grec; on commençait même, à cause du gros temps, à s'inquiéter sur son sort, lorsqu'au lieu du pavillon grec on vit poindre, dans le petit goulet du port, un canot portant flamme d'amiral : c'était l'amiral de Rigny qui, malgré les bourrasques et la distance, arrivait pour donner les explications demandées. Il avait fait ce long trajet à la voile et à la rame, et parut un peu surpris des observations qui lui furent adressées sur l'imprudence qu'il avait commise. Sans s'y arrêter, il demande quels sont les points à éclaircir, prend immédiatement la plume et, dans la soirée, il eut terminé d'un jet, avec le seul secours de sa mémoire, un travail dans lequel les faits, les communications échangées, les négociations, les questions de topographie et de délimitations étaient exposés avec une clarté et une abondance de détails

vraiment surprenantes. Ce souvenir m'est resté comme un des traits distinctifs de l'amiral, la résolution du marin et le talent de l'homme politique.

On se doute bien que les ambassadeurs n'étaient pas les seuls à faire les difficultueux. Les Grecs des diverses provinces, inquiets de la solution qui menaçait quelques-uns d'entre eux, affluaient autour des ambassadeurs. Personne ne semblait satisfait de voir cet aréopage européen décider du sort des Hellènes, dans les lieux mêmes où l'ancienne Grèce n'avait pas connu de maîtres. Tous venaient solliciter, quelques-uns dans un intérêt exclusivement patriotique, presque tous dans l'intérêt de leurs ambitions ou de leurs convoitises. On remarquait là ces mœurs à la fois rudes et orgueilleuses des chefs de village, sorte de seigneurs féodaux se faisant la guerre entre eux, qui, presque tous, avaient payé de leur sang le droit de revendiquer une haute place dans la nouvelle patrie. La réserve orientale de leurs manières ne suffisait pas pour cacher les passions violentes qui les agitaient. Comment attendre d'autres sentiments de personnages tels que Canaris, l'héroïque brûlotier ; de Mavromichali, père de l'assassin du comte Capo d'Istria ; de Colocotroni, aussi héroïque que cruel ; du prince Mavrocordato et de Tricoupi, déjà ministres et capables, par leur savoir et leur habileté, de diriger les affaires d'un grand pays, enfin du colonel Kalergi, qui dirigea plus tard l'insurrection où s'écroula le trône du roi Othon, célèbre alors pour avoir été essorillé comme un chien par les Turcs, et qui en conserva, dit-on, toute sa vie une humeur de dogue.

Les ambassadeurs ne pouvaient y suffire, et c'était souvent l'emploi des secrétaires et des attachés de recevoir ces plaintes et ces sollicitations. En attendant, l'œuvre finale marchait lentement. On signait bien des protocoles, on paraphait des articles de traité, mais la besogne avançait péniblement. C'est le sort des affaires traitées en conférences ; l'épée d'Alexandre sera toujours la meilleure des solutions pour les difficultés inextricables.

Vers le milieu de décembre, les travaux de la conférence touchèrent à leur fin. Toutes les questions reçurent une solu-

tion à peu près satisfaisante. Les propositions de la France étaient acceptées : la Grèce devait être limitée par une ligne de frontières qui, s'étendant du golfe de Volo à celui de l'Arta, donnait une superficie assez étendue et une population assez nombreuse pour que la Grèce, sans s'élever au rang d'une puissance considérable, pût être assimilée à l'un des États secondaires existant alors en Allemagne. Placée sous la sauvegarde des puissances, elle n'avait plus d'autres ennemis à redouter que ses propres nationaux, qui n'ont que trop conservé le caractère turbulent et ingouvernable de leurs ancêtres historiques. D'ailleurs, les escadres et le corps expéditionnaire restaient pour servir de garantie à l'exécution des conventions signées par les ambassadeurs.

Leur mission était donc terminée ; ils devaient cependant rester encore à portée des événements. On ne savait pas si le Sultan serait assez fataliste pour accepter sans résistance des résolutions qui le privaient d'une partie de ses États. En conséquence, les ambassadeurs se déterminèrent à aller hiverner à Malte et à Naples. La station à Poros avait été en somme pénible et triste : quatre mois consécutifs à l'ancre dans un port sans mouvement commercial ou maritime c'était assez pour épuiser la patience et la bonne volonté des meilleurs serviteurs. Aussi ce fut avec joie que chacun se prépara à un départ qui nous promettait les distractions de Naples pour compensation de nos ennuis passés.

BARON BRENIER

LE CARNAVAL DE NICE[1]

V

Lentement, évitant l'ascenseur, Rose et Jacques suivaient l'escalier des jardins suspendus de Monte-Carlo. Ils admiraient les gazons fins, les corbeilles de fleurs, soignées à grands frais, comme des malades riches.

— Tu vois, dit Jacques, désignant des toiles en bordure : on leur met des chemises de nuit pour qu'elles ne s'enrhument pas.

Un flot de gens montait en même temps. Dans ce monde mêlé, des silhouettes, croisées tous les jours, leur devenaient familières. Un grand Anglais voûté, aux yeux de loup-cervier, aux mains longues et crochues. Un Italien gras, rond de partout, habillé d'un complet trop clair, avec une cravate sang de bœuf. Un couple de vieux bourgeois de province, lourds et ventrus. Un rasta aux moustaches en croc, plastronnant avec insolence. Rose leur avait donné des surnoms biscornus : *Old England*, *Macaroni*, les *Citrouilles*, le *Caran d'Ache*. Elle recon-

1. Voir la *Revue* du 1[er] mars.

naissait certains au regard, à la coupe de la barbe, à la nuance d'un vêtement. Des filles à chapeaux empanachés arboraient des collets trop neufs sur des robes fatiguées. Une femme toujours en noir les intriguait, haute et droite, d'une beauté dure. Des matrones niçoises, venues pour le concert du jeudi, tranchaient, avec leurs « demoiselles », parmi la foule cosmopolite. Il y avait là des figures ignobles, têtes de porcs, mufles de chiens, faces rouges et recuites de vieux polichinelles corrects, force visages de poupées émaillées.

Le vestiaire... l'atrium plein de gens qui faisaient les cent pas en causant et en fumant... un coup d'œil pour chercher s'ils ne voyaient personne de connaissance... et, sous le salut des inspecteurs placés aux portes, Jacques et Rose, avec un recueillement presque religieux, pénétraient dans les vastes salons. Les grands billards étaient entourés d'un cercle de joueurs. Incisifs et brillants, tous les regards convergeaient sur la roulette ou sur les numéros. Toutes les oreilles se tendaient aux paroles sacramentelles des croupiers. Toutes les physionomies marquaient l'attente, l'espoir, avec quelque chose de fataliste et de résigné. En silence, chacun accueillait l'arrêt du destin. Ceux qui se dépitaient, se récriaient, étaient rares. Des laquais bleus, lentement, faisaient, de temps à autre, le tour des tables, vérifiant si aucune pièce n'avait roulé sous les jambes des joueurs. Mêlés aux groupes, mais facilement reconnaissables à leur air détaché, des surveillants suivaient le jeu, attentifs surtout aux curieux, aux oisifs.

Rose alla droit à la première table, — « sa table », depuis qu'elle y avait gagné, le premier jour.

— Je sens que le 27 va sortir, dit-elle, les yeux luisants.

Et, jetant vivement sa pièce au croupier, elle cria :

— 27, plein.

Presque aussitôt, neutre et impersonnelle, la voix annonça :

— 27 !

— Hein! fit-elle triomphante; j'en étais sûre!.. Par ici, le 27.

Et ses doigts frémissaient d'avance, au contact des cent soixante-quinze francs que le rateau du croupier lui ramenait.

Jacques haussa les épaules. Il méprisait l'inspiration.

Il s'en tenait à des probabilités. vagues d'ailleurs. Posément, il jeta un louis sur le zéro.

— C'est le 27 qui va ressortir, affirma Rose.

— Faites vos jeux, messieurs !

— Tu ne voudrais pas, dit Jacques.

— Je parie que si ! Je mets sur le 27.

— Tu fais une bêtise.

Cela l'ébranla. Elle jeta au hasard ; la pièce tomba sur le 18.

— Le jeu est fait. Rien ne va plus !

La bille, ricochant dans le mystérieux cercle divisé en segments rouges et noirs, voletait légère, insaisissable; elle sauta sur un chiffre, ricocha :

— 27 !

— Là ! s'écria Rose, tu m'as fait perdre !

— Après? j'ai perdu aussi. Ne parle pas si haut.

Impressionné par le silence des joueurs, il fut choqué de cette manifestation exubérante.

— On gagne, on perd. Mais, sapristi ! on se tient.

Elle répondit :

— Je parle comme je veux ! Va à une autre table. Tu me portes la guigne.

Il pivota sur ses talons, furieux. Elle, toute rose, se poussant au premier rang, courbée sur l'épaule d'un vieux monsieur mécontent. criait déjà :

— Les douze derniers!

Jacques eut un sourire de pitié :

— Oh ! là ! là !

Il englobait dans ce sentiment le sexe féminin tout entier, irrité contre les joueuses innombrables, Anglaises à petit canotier d'homme, bourgeoises vulgaires, mondaines élégantes, les coudes à l'aise, un tas d'or et de billets devant elles.

Malveillant, il regarda s'attabler une jolie femme qui délibérément lança cent francs sur le zéro.

« Mon zéro ! » se dit Jacques.

Et le zéro sortit, et la jolie femme ramassa son gain, de ses doigts gantés.

Jacques lui souhaita malheur, piqué par une jalousie absurde.

Effectivement, elle perdit, reperdit. Une série noire !

A mesure, la jolie femme devenait laide. Si peu observateur qu'il fût, Jacques en fut frappé : toutes les joueuses paraissaient laides. L'âme du jeu crispait leurs traits, donnait à la plupart un air de sécheresse égarée. Les hommes d'ailleurs n'étaient guère plus beaux. Certains se tenaient raides, comme pour braver la guigne. D'autres semblaient tassés sous le poids du sort.

Jacques remarqua des crânes inquiétants de vieillards : car les vieillards surtout étaient terribles, avec leurs mâchoires lourdes, leurs yeux figés dans l'espoir du numéro, et leurs mains, des mains velues, des mains-crabes qui raccrochaient les pièces avec une voracité tâtonnante. Une ruse simiesque, un rictus animal agitaient les lèvres de messieurs à barbe grise, à barbe blanche. Il y en avait de tout glabres, à têtes de juges ou de prêtres, qui restaient immobiles, pareils à des cadavres, ne vivant que par le regard, et le tremblement des mains.

— Brrr! dit Jacques! Je vais voir au trente-et-quarante.

Là, les joueurs étaient dignes. Ils portaient des jaquettes de meilleure coupe, comme il sied à des gens qui ne misent pas moins d'un louis. Jacques admira la prestesse d'escamoteurs des croupiers. Ils battaient les cartes avec l'élégance d'une femme qui ouvre et referme son éventail. Leurs doigts souples comptaient et râflaient l'or en piles avec une légèreté prodigieuse.

Tout à coup, Jacques reçut au cœur un petit choc. Au milieu d'une rangée de spectateurs debout, il venait d'apercevoir, en face de lui, Lise Bleuet. Penchée entre deux femmes assises, elle poussait son enjeu avec un petit rateau.

« Savoir si elle va gagner!.. Parie qu'elle perd ! »

La voix, — cette fois une grosse voix provençale à l'accent d'ail, prononça :

— Rouge et couleur gagnent.

Lise ramena sa mise doublée. A ce moment elle leva les yeux et rencontra, par delà le tapis vert, le regard de Jacques. Elle reprit son air innocent, d'indifférence ; mais il y avait toujours au coin de la lèvre le diabolique petit sourire, frétillant et narquois. Jacques examina au visage les hommes

qui entouraient Lise : pas de monsieur brun. Peut-être était il à une autre table? Le jeu est une passion égoïste, où chacun s'isole. Mais quoi! la présence d'un rival n'aurait pas fait reculer Jacques, s'il eût désiré, le moins du monde, aborder son ancienne maîtresse.

Toujours jolie, la coquine! avec son teint mat, ses yeux d'un bleu sombre, ses cheveux blonds, couleur de foin sec. Et cette jaquette d'astrakan! Jacques la connaissait bien. Elle lui avait coûté assez cher!

— Ah çà! pensa-t-il, j'ai l'air d'un imbécile. Elle s'imagine peut-être que j'ai peur d'elle?

Résolument, il fit le tour de la table. Manœuvre imprudente, car, à peine fut-il derrière Lise, il vit se détacher la nuque blanche sous les mèches frisottantes et reprit possession, par le souvenir, de ce corps svelte dont la grâce délicate et variée lui était encore chère. Il sentit à plein l'amertume du regret jointe à la force du désir. Un attendrissement, bête à pleurer, le prenait. Quoi! cette femme qu'il avait aimée si longtemps, elle le considérait comme un étranger! Alors ils ne se parleraient plus, ils ne se regarderaient plus, c'était fini, à jamais? Allons donc, c'était absurde!

— Mettez sur la noire, conseilla-t-il.

Elle fit mine de ne pas entendre et mit sur la rouge. Jacques se souvint de sa femme : « Toutes les mêmes, têtues comme des mules! »

— Rouge gagne!

Elle ramassa l'or, et le diable de petit sourire frétilla au coin de sa bouche. Vraiment elle n'avait pas plus l'air de se soucier de Jacques que s'il n'eût pas existé. Il éprouva le besoin d'affirmer sa présence par quelque chose de hardi. D'un geste royal, il lança un billet de banque sur la noire, précisément parce que Lise pontait sur la rouge.

— Rouge gagne!

Le billet s'envola. Lise ramassa son double louis avec sérénité. Jacques eut un mouvemnt de colère; cinq cents francs subtilisés en une seconde, évaporés, psst! Eh bien, on allait voir!... Vlan! il jeta un second billet. Enlevé d'un coup de rateau. Autre billet, cette fois de cent francs; le rateau passa encore dessus. Lise, elle, gagnait toujours.

« Elle se moque de moi », rageait-il. Et le regret cuisant de la perte, l'absurdité de cet argent gaspillé ne l'exaspéraient pas tant que la tranquillité, le mutisme presque insultants de Lise. Il n'eut plus manqué qu'une chose : le monsieur brun venant la prendre et l'emmener. Alors, c'eût été complet ! Par bonheur, Lise quitta la table. Jacques la suivit. à la semelle.

— Dis donc, Lise, souffla-t-il, tu n'es vraiment pas gentille.

Son ton piteux et amer n'attendrit pas la jeune femme. Elle continuait sa route comme s'il n'eût pas été là.

— Tu vas rejoindre ton gigolo, c'est du propre !

Elle se retourna, en ouvrant de grands yeux étonnés, comme si un intrus avait marché sur sa robe.

— Quand tu auras fini de poser ? dit-il.

Elle lui jeta un regard de calme mépris de haut en bas.

— Pardon, monsieur, c'est à moi que vous parlez ?

Puis un petit haussement d'épaules, un sourire aigu :

— C'est que je n'ai pas l'honneur de vous connaître.

Il resta confondu. Cet aplomb !... Rêvait-il ? Était-il dupe d'une ressemblance invraisemblable ?

Il gouailla :

— Non ? vrai ? Tu ne connais pas ton Jacquot, ton petit Jacques !

Il effleura le poignet de Lise, cerclé d'un serpent d'or. Digne, elle répondit :

— Je ne reconnais pas les mufles.

Il devint rouge, puis blanc.

— Un mufle ! bégaya-t-il. Moi !... Et depuis quand, je vous prie ?

— Mais il me semble, mon cher, — ces mots découpés avec sécheresse, — que je n'ai pas à vous l'apprendre. Après avoir été l'amant d'une femme à laquelle on n'a rien à reprocher, d'une femme qu'on a plaquée sans égards...

— Oh ! protesta Jacques.

— ... On ne lui manque pas de respect quand on la rencontre.

— Je t'ai manqué de respect, moi !

— Pardon, je ne vous tutoie pas... Vous m'avez rencontrée plusieurs fois et vous ne m'avez pas même saluée !

Il fut abasourdi du reproche, riposta :

— Et puis! qu'est-ce que c'est que cet idiot avec qui tu t'affiches? Tu n'as pas honte? Oui, un idiot!... Ah! tu viens à Nice pour me braver!... Mais qu'il ne s'avise pas de me narguer! Tu verrais quelle gifle!

Il conservait avec rancune la claque que lui avait donnée Rose : l'occasion lui parut bonne pour la replacer.

— Il faudra que tu aies le bras long, répliqua Lise. Mon idiot est rentré hier à Bar-le-Duc. Ensuite, c'est un officier de hussards. Pour ta gouverne!... Enfin, il ne m'est de rien, mais de rien! Et tu commets à mon égard une erreur grossière et outrageante... Mais ça m'est égal. Ton opinion m'est indifférente comme ta personne. Bonjour!

Elle fit mine de s'en aller. Jacques la retint.

— Il ne t'a pas embrassée devant moi? Il ne t'a pas enlevée en voiture?

Elle haussa les épaules, détachée et souveraine :

— Qu'est-ce que cela prouve?

— Ah bien! c'est raide!...

— Au revoir, mon cher. Vous parlez en sous-off. Le marquis d'Yvoir est mieux élevé. Il est vrai qu'il est capitaine. Je me contenterai de vous faire observer que ma conduite ne vous regarde pas. Est-ce que je suis jalouse, moi? Allez trouver votre femme!

Ce mot rappela Jacques à la réalité. Rose, si absorbée qu'elle fût par le jeu, pouvait l'apercevoir.

— Écoute, dit-il, il faut que je te parle, une explication est nécessaire.

Elle répondit :

— A quoi bon? D'ailleurs, impossible. Je pars ce soir.

Il gronda, jaloux :

— Seule?

— Libre à toi de t'en assurer. Tu n'as qu'à m'accompagner à Cannes. Je vais voir ma cousine.

— Et ma femme?

— Tu n'as donc pas d'amis?

Aïe! un élancement douloureux : Talèves...

— Ne pars pas ce soir, reprit-il : je serai à ton hôtel à neuf heures. L'adresse?

— Non, j'aime mieux partir.

— Lise, mon petit Liseron bleu ! Je t'en supplie !

— Soit, mais pas chez moi ; c'était bon dans le temps... A neuf heures, devant le kiosque météorologique, promenade des Anglais.

— C'est dit !

— Au revoir.

Elle disparut.

« Idiot ! » se dit Jacques à mi-voix.

Un monsieur se retourna, le gras Italien que Rose surnommait *Macaroni*. Il eut l'air surpris et continua sa route. Jacques se mit à chercher Rose aux différentes tables : personne !.,. près de l'entrée, il reconnut seulement la femme en noir qui perdait, perdait, la figure sombre, l'air d'une belle et muette furie.

Dans l'atrium, Jacques se heurta contre Levenain.

— Vous n'avez pas vu ma femme ? lui demanda-t-il, inquiet.

— Non... Vous n'avez pas vu Fermont ? riposta le docteur, sur le même ton.

— Est-ce qu'il est ici ?

— Je l'ai laissé avec les misses Hartley. Sans doute, il est dans la salle de concert. Et Jabirus ? Jabirus ?

Des bouffées musicales passaient, à travers le cuir rembourré des portes.

— Jabirus ? qu'est-ce que c'est que cet oiseau-là ? fit Jacques en riant, amusé par l'étrangeté du nom.

Levenain darda contre lui un index menaçant, puis, avec une mine d'empoisonneur, il déclara, véhément et contenu :

— Jabirus est un charlatan, un empirique, un saltimbanque.

— Ah ! dit Jacques, un confrère ?

Levenain lui jeta un regard noir :

— Jabirus me prend mes malades, me démolit auprès de ceux qui me restent fidèles. (Il soignait, en dehors de Fermont, quelques rares clients, amis de ce dernier.) Je le méprise, je crache sur lui. Mais, patience !

Jacques considérait, tout étonné, cet homme qui lui était apparu, jusqu'alors, si flegmatique.

« Bigre, pensa-t-il, je ne voudrais pas être soigné par lui, si je m'appelais... comment dit-il? Bajirus! »

— La ruine le guette, prédit Lavenain, la ruine ou la correctionnelle. Dans tous les cas, son triomphe va cesser.

— Où diable peut être ma femme? répéta Jacques, perplexe.

Levenain eut un sourire sarcastique; sans doute, il pensait au docteur Jabirus vilipendé, anéanti :

— J'oubliais... Je crois l'avoir rencontrée avec Talèves. Ils doivent être aussi dans la salle de concert. Allons voir!

Le docteur, qui était au courant du manège de Talèves et qui l'avait vu effectivement, non pas entrer au concert, mais sortir avec Rose de la maison de jeu, éprouvait un plaisir sournois à dépister le mari, l'éternel imbécile de mari.

— Après vous!

— Passez donc!

Ils disparurent derrière les portes de cuir.

VI

Talèves et Rose, cependant, se promenaient sur la terrasse à balustres qui domine le rocher de Monaco, la descente de la Condamine et la mer d'un bleu sombre, pailletée d'or. Le moyen employé par Talèves, pour se procurer un rendez-vous, était enfantin mais infaillible. Sûr de rencontrer Rose dans la salle de jeu, il y était allé droit. Toute à l'application d'un vague système, elle suivait maintenant les transversales avec passion. Il s'était incliné :

— Bonjour, madame. Je vous cherchais. Fermont vous invite à goûter avec Lucy et Arabelle Hartley. Ils vous attendent dehors. Mais je vous vois en train de...

Rose dit :

— Non, je gagne, profitons-en!

Ils sortirent. Talèves parlait vite, pour l'empêcher de réfléchir. Elle s'écria pourtant :

— Et mon mari que j'oublie!

— Il a rejoint ces dames, le baron est allé le chercher.

— Mais il est dans la salle !

— Je l'ai vu sortir.

Sur la terrasse, naturellement, ils ne trouvèrent personne. Mais Talèves parlait, parlait. C'était l'essentiel.

— Quelle radieuse journée ! on est heureux de vivre ! Voilà le printemps. Est-ce que vous ne sentez pas l'odeur de miel des grands iris ?

Ce qui ne l'empêchait pas de penser :

« Demain, la traite ! Sept mille cinq ! Il faudra encore redemander de l'argent à Paul. Bah ! Il en a trop. »

— Et les roses, murmurait-il d'une voix pâmée, les roses, les seules fleurs dont vous puissiez être jalouse, parce qu'elles vous ressemblent.

Et il pensait :

« Je ferai bien de me dépêcher, car il a donné de l'argent à Crabier, et Levenain le tape en secret. Dire que si j'avais la fortune de Paul, — bon garçon, mais moins intelligent que moi, — je pourrais réaliser tous mes caprices !... Cette petite femme-là ne me résisterait pas longtemps !... »

Sataniquement, il essaya de l'éblouir :

— Connaissez-vous l'archiduc Cyrille, madame ? Je suis sûr qu'il serait heureux de vous être présenté. Il me fait l'honneur de me compter au nombre de ses amis. Il donne dans sa villa de Cimiez des garden-parties charmantes. Vous y viendrez.

Il vit, dans les yeux d'une transparence d'eau verte, cette petite secousse de l'hameçon, lorsque le poisson mord. Il pensa :

« Toi, tu es trop jolie pour que je te laisse échapper. Je ne sais si je t'aime ou si je te déteste. Mais tu m'appartiens ; je t'aurai... »

Et l'intensité de ce désir était telle, que la fine tête de levrette eut une expression de bête méchante, dans un sourire qui montra les dents. Il reprit :

— Ah ! vous seriez bien vite la reine des fêtes... Comme les gens ont peu de goût ! Est-ce que vous trouvez cette Lucie Hartley jolie ? A mes yeux, il n'y a qu'une femme vraiment exquise. Pour celle-là, je conçois que l'on commette toutes les folies !

— Vraiment? Qui donc? fit-elle.

Un temps; il contempla l'azur. Puis, avec force et suavité :

— Vous le demandez? Comme si vous n'aviez pas compris, dès le premier jour, quelle impression vous m'avez faite! Oh! écoutez-moi, — fit-il en lui saisissant la main, — dites-moi une parole d'espoir!... Vous ne pouvez pas savoir à quel point je suis malheureux, depuis ce dîner où, malgré moi, je me suis laissé prendre à votre grâce, à votre jeunesse. au charme si pur et si pénétrant qui se dégage du plus léger de vos rires, du moindre de vos gestes!...

« Et patati, et patata! en veux-tu encore? » ajouta-t-il mentalement.

Rose écoutait ce pathos avec un singulier plaisir, fait de crainte, de honte, de vanité. Talèves lui apparaissait un être supérieur, original. La musique des mots la grisait. Pourtant, c'était mal, elle le savait bien, N'importe! Jacques, à côté, — gentil tout de même, — demeurait un être instinctif, fruste et rude. Dans Talèves, elle entrevoyait mille nuances complexes; puis l'inconnu, qui l'attirait. Mais elle se rejeta d'autant plus en arrière. Et, comme elle ne manquait pas de sang-froid, elle s'accorda le plaisir, à demi sincère, de tenir rigueur au premier homme qui lui faisait une telle déclaration, bien qu'elle en fût flattée.

— Vous ne me répondez pas? implorait-on.

Elle répondit, d'un petit ton assez courageux :

— Vous ne vous souciez pas, j'imagine, que je répète à mon mari vos étranges confidences? J'y serais cependant forcée si, contre ma volonté, vous les renouveliez.

Pour plus de dignité, elle leva en l'air son court nez de chatte.

— Vous vous méprenez, acheva-t-elle, en parlant de la sorte.

— En quoi puis-je vous offenser? dit vivement Talèves. Je ne vous demande rien qui puisse choquer les sentiments les plus délicats. Vous voir est mon seul désir. Est-ce ma faute si vous êtes si jolie?

Elle estima qu'elle ne devait pas se montrer trop sévère envers un homme si galant. Ce matin encore, le pâté de foie gras!

Alors elle dit, avec un sérieux enjoué :

— Ne parlons plus de cela, jamais, jamais...

— Au moins, supplia Talèves, vous ne m'en voulez pas? Je suis le plus sûr de vos amis.

— Amis, dit-elle, le mot est bien gros. Restons camarades. Mais, vous savez, gare!...

— C'est promis!

« L'affaire est dans le sac! » se dit Talèves.

Soudain, il eut un geste joyeux :

— Enfin! les voilà!

Levenain et le baron Crabier guidaient vers eux les misses Hartley, Fermont et Jacques, dont le nez s'allongea en les apercevant.

— Où diable étiez-vous? dit Talèves; voilà une heure que nous vous cherchons!

Et il brouilla si habilement les explications que chacun crut à un malentendu.

Lucy Hartley et Arabelle, un peu en arrière, causaient entre elles. Elles portaient des robes claires et légères, en harmonie avec leurs cheveux dorés et leurs teints de rose. Lucy, haute et belle, grands yeux froids de pierreries, regardait avec une sollicitude inquiète sa sœur, qu'on eût dite une sœur jumelle, tant elle lui ressemblait, plus délicate et plus vaporeuse. Fermont les observait à la dérobée. Il éprouvait pour Arabelle, pour cet être éclatant et frêle, qu'il savait condamné par les médecins, une sympathie profonde faite de pitié, de tendresse vaine. Il surprit un mot de la conversation des deux sœurs, et, devinant qu'Arabelle, lasse — un rien l'épuisait — demandait à partir :

— Mesdames, dit-il, venez luncher.

Mais Levenain pâlit comme à la vue d'un spectre :

— Jabirus! dit-il. Fuyons!

Il était trop tard. Le médecin les avait aperçus, et certainement il les cherchait : car il fondit sur eux aussi vite que le lui permirent ses courtes jambes. Hoffmannesque, le nez en proue, les yeux bigles, une tête couverte d'un duvet blanc pareil à de l'ouate, le gros docteur Jabirus, affligé d'une maladie de larynx, avait une voix de perroquet :

— Ma voiture est là, dit-il. Je vous enlève. C'est promis, juré... Une collation vous attend, et vous vous rendrez compte

des merveilleux effets de l'héliothérapie... Ah! — fit-il avec un sourire et un salut à l'adresse de Rose. — une nouvelle cliente pour mes bains de lumière! Daignez, madame et monsieur, honorer avec vos amis ma modeste demeure!

Il eut un sourire circulaire qui s'arrêta net avant d'arriver à Levenain. Celui-ci sentit l'impolitesse :

— Mais, objecta-t-il en s'adressant à Fermont, je crois que vous n'êtes pas libre?

— Venez! venez! répétait Jabirus d'une voix rauque et emphatique. Le landau est grand!

Soit que Fermont n'osât refuser, soit qu'il lût une adhésion dans les yeux intrépides de Lucy Hartley, soit enfin qu'il éprouvât du plaisir à taquiner son médecin officiel et conseiller intime, il n'opposa qu'une molle résistance.

On arriva au landau. Jabirus jurait que tout le monde allait tenir, mais le baron se défila, et Levenain se fût fait couper la main plutôt que de pactiser avec son ennemi. Il se borna à dire :

— Voilà quatre heures, le serein tombe. Mon devoir est de dire à miss Arabelle et à vous-même, mon cher Fermont, qui êtes souffrant ces jours-ci, que vous commettez une imprudence.

Lucy enveloppa le cou de sa sœur d'une écharpe de dentelles, et le docteur Jabirus, hissé sur le siège, grommelait :

— Bah! bah! Un bain de lumière guérit de tout!

Sur le trottoir, derrière le landau qui filait au grand trot, Levenain, perdant toute mesure, montrait le poing à Jabirus, en répétant, au grand scandale du baron, toujours calme :

— Quelle canaille!...

Et il souhaita d'être appelé pour désarticuler l'épaule de Jabirus, lui amputer la jambe, mettre sa cervelle blanchir dans un baquet!

VII

Les deux vigoureux chevaux allaient bon train sur la rampe dure de la montagne. On vit bientôt scintiller le dôme de

verre du pavillon héliothérapique, derrière des murs de briques bizarrement losangés de crépi blanc.

— Nous avons l'air d'une noce! dit Fermont en souriant.

On était empilé en vis-à-vis, Talèves en face de Rose, Jacques en face de Lucy, dont il admirait, sans l'aimer, l'altière beauté. Fermont, lui, n'avait de regards que pour Arabelle. La petite diversion de ce trajet avait ramené une expression de plaisir sur l'exquis visage fatigué de la jeune fille. Jolie toujours, mais parfois du mat éteint d'une opale fine, elle s'éclairait fréquemment d'une lueur de veilleuse palpitante, comme si une flamme intérieure illuminait son visage translucide. Fermont sentait que la flamme tenait à un souffle. Il en était ému jusqu'à l'angoisse.

Les chevaux s'arrêtèrent devant une grille monumentale. La façade du pavillon central, sorte d'Alhambra bizarre, portait en grandes lettres d'or sur un cartouche de marbre noir : *Institut héliothérapique du docteur Jabirus*, et, sur des plaques perpendiculaires, le nom des maladies domptées par le traitement de lumière : bronchite, asthme, arthritisme, affections cardiaques, rachitisme des enfants, etc., etc.

Une cloche sonna, annonçant l'entrée du docteur.

— John! la collation, dit-il à un valet dans l'antichambre.

Instantanément parurent, sur la table du salon, de la bière glacée, du punch, des plateaux chargés de pâtisserie.

Jabirus fit les honneurs avec une extrême dignité.

— Le traitement héliothérapique, déclara-t-il, auquel j'ai attaché mon nom, et qui est en train de bouleverser la science, est l'application de ce principe : tous les êtres ont besoin, pour se développer, de lumière et de chaleur. De grandes cloches à melon, serres de culture intensive où s'emmagasine le soleil, voilà, mesdames, ma découverte. Elle est très simple. Encore fallait-il la réaliser... Le soleil étant le fluide vital, comment baigner les malades dans ce réservoir d'énergie ? Vous allez visiter mes cloches à melon, je veux dire mes cloches à malades, vous vous assurerez de la perfection du système. Et quel ingénieux procédé de réfraction! Puis, mon tamisage mobile, permettant de doser la force des rayons. — Mais le soleil, me direz-vous, fait souvent défaut. Son action, de plus, est limitée. — Ma réponse sera

courte. Je lui substitue, dès que le besoin s'en fait sentir, la lumière électrique, fournie, non dans une cloche transparente, mais opaque, par trente petites lampes incandescentes. Des lunettes noires préservent les yeux du sujet. Dès le premier de ces bains, messieurs, agissant autant par l'extérieur que par l'intérieur, j'obtiens des résultats surprenants. Les forces se relèvent, l'appétit augmente. Les rhumatisants cessent de souffrir, les pulmoniques de tousser. Aucune maladie, je dis : aucune ! ne résiste à mon traitement.

Fermont regardait Arabelle à la dérobée. Un espoir luisait dans ses yeux et aussi dans ceux de Lucy. Elles ne jugeaient pas les cloches à melon si absurdes. Le ridicule n'avait point de prise sur leurs indépendantes natures pratiques. *All right !* Tous les moyens, pourvu que l'on guérisse!

— D'ailleurs, reprit Jabirus de son étrange voix de cacatoès, j'aurai l'honneur de vous offrir quelques produits de mon système, appliqué aux végétaux. Les carottes surtout profitent du traitement. En quelques jours elles dépassent les plus grosses betteraves.

— Vous êtes universel, je ne m'étonne plus, dit Talèves, désignant la boutonnière du docteur où s'épanouissait une rosette rouge, lisérée à peine de vert.

— Oh ! c'est le Christ de Portugal, — bredouilla Jabirus très vite. — On m'a promis la croix, cette année, au 1er janvier. Je n'ai encore que le Mérite agricole. Au reste, — reprit-il avec force, — quelques spécimens du règne animal, soumis aux bains de lumière, vous prouveront mieux encore l'excellence de ma théorie. Je possède une petite ménagerie. Vous y verrez un lapin russe et un cochon d'Inde extraordinaires. Un vrai sanglier, messieurs !

— Vraiment ? fit Jacques, gouailleur.

Il supposait, avec raison, que le cochon d'Inde et le lapin phénomènes devaient leur monstrueuse rotondité, non aux redoutables bains, mais à des gavages féroces. Il ignorait d'ailleurs que la plupart des malades, surchauffés sous les cloches de soleil ou dans les cabines électriques, attrapaient, en sortant, de bonnes fluxions de poitrine. C'est ainsi qu'on avait eu à déplorer la mort d'un grand duc, celle de lord Sliverset, sans compter quelques millionnaires de moindre importance.

— Il est certain que j'ai vu des cures miraculeuses, dit Talèves.

Il venait de se résoudre, après réflexion, à appuyer Jabirus. En effet, sachant que le docteur voulait décider Fermont à placer des capitaux — « affaire superbe, neuf pour cent d'intérêt ! » — dans l'entreprise hasardeuse de l'Institut héliothérapique, Talèves méditait une petite combinaison : vendre au docteur son influence sur Fermont, moyennant une commission convenable. Il n'y a pas de petits profits. Talèves, réduit aux expédients, en usait ainsi avec les grands fournisseurs de son ami : selliers, carrossiers, tailleurs. Il avait pour exercer cette sorte de chantage une légèreté de doigts incomparable. Bien entendu, il ne prélevait pas toujours une somme d'argent brutale, non ! Il négociait, par exemple, certains avantages et menus profits. Ici, une pelisse neuve, et là, une charrette anglaise. Il commençait d'ailleurs à s'inquiéter de l'ascendant pris par Levenain et jugeait utile de le contrebalancer par quelque alliance. Crabier, vieil égoïste, tirait à lui, sans trop gêner, mais sans seconder personne. Quant à Zavaluco et à Squajott, Talèves ne les considérait pas comme dangereux.

Levenain, au contraire, pouvait devenir un ennemi redoutable. Tous deux jusqu'à présent s'étaient mesurés du regard, comme des rivaux de même force, et sournoisement, mais prudemment, se desservaient l'un l'autre près de Fermont. Levenain rêvait la fondation d'un Institut qui tuerait celui de Jabirus. Il expérimenterait un traitement de la phtisie par aspiration, les malades assis devant des robinets qui leur apporteraient de l'oxygène combiné avec l'iode. Mais de gros capitaux étaient nécessaires.

Talèves, lui, souhaitait simplement un joli prêt. Il avait pour soi la séduction de ses manières, un esprit fin et souple. Levenain, une autorité de médecin assez habile pour persuader à Fermont que sa santé était compromise — « de l'anémie, mon cher, voilà tout ! » — et que lui, Levenain, en répondait. Machiavéliquement, il surveillait peu son prétendu malade. Il fermait les yeux sur les imprudences fréquentes d'une vie peu hygiénique, harcelait d'ailleurs Fermont d'ordonnances qu'il se gardait de suivre.

— Venez ! venez visiter mes cloches, dit Jabirus.

Mais Fermont lut sur le visage d'Arabelle une telle expression de fatigue qu'il dit à Lucy :

— Allez-y, vous. Je tiendrai compagnie à votre sœur.

— Bien ! dit Lucy, qui parut trouver naturel ce tête-à-tête et qui, en eût-elle éprouvé quelque jalousie, l'aurait parfaitement dissimulée, car elle méprisait toute preuve de faiblesse.

C'en était une, à son sens, de laisser deviner ses sentiments, à moins qu'on ne le fît par intérêt. Au fond, la préférence donnée à Arabelle l'irritait et la peinait, comme un dol, un passe-droit fait à son éblouissante supériorité. Mais si tout d'abord elle s'était senti elle-même quelque entraînement pour Fermont, elle avait bien vite compris qu'il ne l'aimerait jamais pour l'épouser. Il redoutait toute idée de mariage, à la manière d'une jeune fille riche, assaillie par les écumeurs de dot. De son côté, elle était trop avisée pour flirter sans but. Elle s'en était expliquée franchement avec lui. Depuis ils avaient de l'estime réciproque. Ils se donnaient de vigoureux *shake-hands*, en camarades. Fermont, tout en n'ayant pas d'illusions sur certains côtés intéressés de Lucy, ne laissait pas que d'admirer en elle la femme forte, de la trouver séduisante, désirable. Toutes deux, en somme, occupaient une place dans sa vie d'oisif sentimental ; mais Arabelle avait la meilleure part : elle le tenait par les sentiments nobles et le pur instinct du cœur.

— Allons ! dit Lucy. Docteur, nous vous suivons.

Jabirus, galant, s'adressa tout de suite à elle, réservant les explications scientifiques pour Jacques, étonné, amusé d'abord, puis peu à peu assommé par la faconde rauque du charlatan.

Fermont avait avancé un grand *rocking-chair* dans la véranda. Il disposait derrière Arabelle, avec un soin tendre, des coussins revêtus de mousseline à grands fleurages.

— *Thank you !* dit-elle d'un joli ton brisé. Oh ! je suis lasse aujourd'hui.

Devant eux, à travers les vitres, entre des palmes retombantes, ils apercevaient la mer que le soir fonçait, au large, jusqu'au plus sombre indigo. Un cap, vert de pins, s'avançait en éperon. Au pied des roches, l'eau immobile avait une transparence d'émeraude.

— Quelle radieuse fin de jour! dit Fermont qui s'était assis sur un pouf bas, à peu de distance de la jeune fille.

— Oui, glorieux temps!

La voix d'Arabelle sonnait avec ce détachement étrange qui serrait toujours le cœur de Fermont et qui, chez miss Hartley, était comme un acquiescement résigné aux choses. Comment croire, pourtant, qu'elle pût cesser d'avoir foi au soleil, à la vie, à l'espérance? Son mal était de ceux dont l'apparence trompe et laisse jusqu'à la dernière minute un rayon suprême de beauté.

— Triste? interrogea-t-il affectueusement en posant la main sur le dossier du *rocking-chair*.

— Lasse, répondit-elle.

Son frêle cou rentrait dans ses épaules dont on devinait la maigreur, sous le flou et le chatoyant corsage. Elle avait, ainsi blottie et ramassée, l'air d'un oiseau frileux. Son fin visage se modelait dans l'air limpide comme une glaise pâle qu'eût pétrie et repétrie sans cesse un doigt invisible. Les reflets changeants de son âme apparaissaient à nu, dans une perpétuelle irradiation qui transformait la mystérieuse figure, rendait mate ou diaphane, selon la seconde, la fleur délicate, presque immatérielle de sa peau. Ses yeux surtout étaient admirables. Toute la vie y semblait suspendue. A certains moments, ils grandissaient jusqu'à dévorer le visage. Le blanc de l'orbe devenait alors presque bleuté. L'iris était d'une limpidité céleste, sur laquelle la pupille noire élargissait, dans l'ombre, sa tache d'encre.

En ce moment, l'éclat des vitres mettait dans les prunelles un reflet d'eau vierge, et tout le crépuscule clair, ciel et mer, descendait avec une sérénité pure, lente, implacable, dans ces yeux trop beaux, trop intenses, trop éclatants pour vivre.

Elle dit :

— Combien cette musique était jolie!

Ils venaient d'entendre, au concert, le songe étincelant de la reine Mab, dans le *Roméo et Juliette* de Berlioz. Sans transition, elle demanda :

— Ne trouvez-vous pas que les belles choses rendent triste? Oh! délicieusement...

Puis, après un instant de réflexion :

— On se sent écrasé par quelque chose de supérieur. C'est comme les journées trop splendides... Elles vous aveuglent et vous étourdissent. C'est exquis. Mais cela fait mal. Il y a des jours où le parfum d'une rose me donne envie de pleurer. Et à vous? jamais?

Il la considérait, attentif, avec un sourire auquel elle se méprit :

— Oh! vous vous moquez, dit-elle. Les Français se moquent toujours.

— Non, miss Arabelle, je vous jure.

Elle dit :

— Je voudrais être en hiver par un beau temps sec, sur le cheval de mon frère William, et galoper contre le vent et sauter les haies... C'est très amusant, quand la bonne bête franchit l'obstacle. Hop! on s'enlève dans l'air... Par malheur, on ne monte pas haut. Vite, on retombe sur terre... Je crois, monsieur Fermont, que les oiseaux sont les bêtes les plus heureuses. Mes plus beaux rêves sont ceux où je m'imagine que j'ai des ailes et que je monte, que je monte très haut, toujours plus haut.

Une rougeur vint à ses pommettes.

— Rêvez-vous souvent, mademoiselle?

— Toujours. Même éveillée, surtout éveillée. Shakspeare n'a-t-il pas dit : « Nous sommes faits de la même étoffe que nos rêves »? Aimez-vous Shakspeare, monsieur Fermont?

— Sans doute, balbutia-t-il.

Comme beaucoup de Parisiens, il ne connaissait Shakspeare qu'à travers des adaptations théâtrales, par à peu près.

— Vous n'êtes pas sûr? Oh! il faut l'aimer. Il est si grand!

Elle mit dans ce mot un accent presque religieux. Il y eut un silence et elle demanda (le rouge des pommettes avait disparu, mais en revanche une pâleur d'épuisement couvrait ses traits qui mincirent à vue d'œil) :

— Vous ne vous ennuyez jamais, monsieur Fermont?

— Si, constamment.

— Pourquoi cela? Il me semble que si j'étais homme, je ne m'ennuierais jamais. C'est si beau d'être libre! Un homme est maître de sa destinée. Lisez Shakspeare. Il vous conseillera l'action.

— Mais que faire ?

— A votre place, je voyagerais. Connaissez-vous l'Amérique ? C'est un pays bon à visiter. Là un homme riche et jeune se croirait diminué de vivre dans l'oisiveté. Les « dilettanti » nous sont inconnus.

— A quoi bon gagner de l'argent, quand on en a ?

— Prétexte ! prétexte ! on se remue, on s'agite, on vit pour vivre.

Elle laissa pendre à l'accotoir du fauteuil sa petite main exsangue.

— Ce doit être si bon de se croire plein d'énergie et de force, de se battre contre les hommes et contre la destinée, de créer quelque chose, de se créer soi-même, en tout cas, à chaque minute, par la volonté !... Essayez, monsieur Fermont. Croyez-en une petite Américaine qui sent en elle toute la vaillance de sa race, mais qui est, surtout aujourd'hui, vraiment trop faible, ridiculement faible...

Elle avait prononcé ces mots d'une voix entrecoupée. Le souffle lui manqua. Il eut très peur, fut sur le point d'appeler, craignant qu'elle n'allât se trouver mal. Mais elle le rassura :

— Ce n'est rien. J'ai souvent de ces faiblesses. Donnez-moi seulement, *please*, un flacon de sels qui est dans mon petit sac, là, sur la chaise... Merci, ce n'est rien, c'est passé...

Et, la tête penchée en arrière, tandis que Fermont lui maintenait le flacon de sels sous le nez, elle lui souriait d'un suave et étrange sourire, douloureux à force d'acuité.

Ils ne se dirent plus rien, ce jour-là. Pourquoi cette conversation, brisée et incohérente en apparence, laissa-t-elle à Fermont une si profonde impression ? Il ne le sut jamais. Mais il resta en silence auprès de miss Arabelle, jusqu'à ce que la voix du docteur Jabirus retentît.

Il avait tout montré, tout expliqué ; et Talèves avait saisi l'occasion de lui parler un instant à l'écart. Ils s'étaient entendus en quelques mots. Jacques, lui, pensait à Lise ; et Rose, choquée par l'attitude altière de Lucy, jugeait les Américaines bien sottes, décidément.

Jabirus fit promettre à Fermont de venir déjeuner le sur-

lendemain. Quant à miss Arabelle, c'était convenu, il fallait qu'elle commençât sans retard le traitement des bains de soleil !

VIII

— Aïe ! aïe ! gémissait Jacques.

Rose le regardait avec autant de compassion que d'ennui. Elle était armée pour la bataille de confetti, la taille prise dans un domino bleu, la tête serrée dans le capuchon. Elle avait à la ceinture le sac de toile plein de petites boules de plâtre ; à la main un masque en fil de fer treillagé, représentant un visage aux yeux noirs, aux joues rouges. Ce masque peint contemplait Jacques, lui aussi, avec une fixité hagarde.

— Mais qu'est-ce que tu as mangé ? demanda Rose.

— Ce doit être le *stufato*.

— Alors, mon chéri, je vais rester à te soigner. Veux-tu que Maria coure à la pharmacie ? Si j'envoyais chercher Levenain ?

— Non ! non... Aïe ! aïe !... l'estomac ! Non, non, je veux que tu ailles t'amuser. Ah ! là là ! tu, tu... tu t'amuseras à ce balcon avec nos amis. Je vais me jeter sur mon lit et essayer de dormir.

— Si je te faisais un cataplasme ?

— Ah ! non, merci.

— Une infusion d'anis ?

— Non, non, non.

— Mais je ne peux pas te laisser seul ! Les bonnes vont aussi à la bataille.

— Si, ma chérie, je t'en prie. Ce ne sera rien. Rien du tout. Je vous rejoindrai, si je me sens mieux.

— Je serai trop inquiète.

— Non, non, pars ! Aïe ! aïe ! c'est comme si j'avais avalé des tessons de verre.

— Écoute, Jacques, fit-elle résolument, je reste.

— Comme tu voudras. Mais c'est dommage de perdre un

plaisir pareil. Vas-y au moins un instant. Je t'assure que ça va passer.

— Si je le croyais !... murmura-t-elle, indécise.

Elle se faisait une fête de ce jour de folie où Nice, masquée, s'accable de confetti au point que dans les rues toutes blanches, le soir, il semble avoir neigé.

Le bruit d'un landau faisant grincer le gravier du jardin mit fin à la perplexité de Rose.

— Les voilà qui viennent te chercher, dit Jacques.

Elle se pencha à la fenêtre : l'équipage était à la fois somptueux et grotesque. Un cocher à grande houppelande, le visage protégé d'une sorte de panier à salade, maintenait deux chevaux caparaçonnés de housses et coiffés de camails. Une tapisserie recouvrait les coussins de la voiture. Trois masques faisaient des signaux et des révérences comiques : un long cache-poussière jaune à capuchon pointu et deux dominos, l'un vert myrte, l'autre lilas.

— C'est Fermont, Lucy Hartley et une amie. Pars, mon chat, pars. Si je vais mieux, dans une heure, — au balcon de la place !...

Il aida Rose à ajuster le faux-visage en fil de fer, et la poussa dehors.

Embusqué derrière la vitre, il eut l'amusement de voir les masques accueillir sa femme avec surprise, parce qu'elle était seule, lever en l'air des bras de regret. Le cache-poussière jaune — Fermont — fit même mine de descendre. Mais le domino myrte le retint, protestant sans doute que c'était inutile, car le landau partit, tourna, disparut.

Jacques entendit un bruit de portes qui se refermaient et la dégringolade précipitée des bonnes dans l'escalier. Il eut alors un accès d'hilarité bizarre, fit un ou deux sauts de carpe, et, avec une vélocité invraisemblable pour un homme malade, il se glissa dans un ample vêtement de Pierrot, se couvrit le visage d'un masque blanc, se coiffa d'un feutre en pain de sucre, prit son sac et sa pelle à confetti et se coula hors de l'appartement. Au bas de l'escalier, il se heurta contre un mac-farlane à carreaux, surmonté d'un masque britannique à favoris jaunes.

— Hô, paâdon ! fit l'Anglais, qui avait la voix de Talèves.

Jacques l'eût reconnu, d'ailleurs, à ce déguisement annoncé d'avance.

— Monte, mon bonhomme, monte ! — murmurait-il en s'éloignant rapidement avec une envie de sauter et de courir, — va te casser le nez, va !...

Il avait évité de parler du costume qu'il revêtirait, costume loué à la dernière minute chez le tailleur Pastenague. Talèves n'avait donc pu le reconnaître, le soupçonner même sous ce déguisement !... Mais Jacques ignorait que Talèves avait rencontré le landau, salué Rose, appris « l'indisposition de M. Bridel » et que, par conséquent, la porte close, la rencontre au bas de l'escalier, l'allaient mettre singulièrement en éveil.

« Certainement, il ne m'a pas reconnu. Par exemple, une minute plus tard il me trouvait au nid !... »

Il filait vite dans les rues, coudoyant des dominos et des masques, répondant à peine aux poignées de confetti que des femmes à taille souple, çà et là, lui lançaient dans la figure. Une porte, un corridor sombre, une marche à laquelle il trébucha en sacrant, un escalier ; puis, deux coups sonores frappés à une porte d'appartement meublé.

— Qui est là ? criait une voix.

Il chanta, pour toute réponse, d'une voix de fausset :

— Au clair de la lune, mon ami Pierrot ! Ouvre-moi ta porte, pour l'amour de Dieu !...

Une clef tourna dans la serrure, un pénitent bleu à cagoule, dont on ne voyait que les beaux yeux sombres, sous la capuce, lui ouvrit.

— Bonjour, Liseron ! Tu vois, je suis exact.

— Comment as-tu fait ?

— Je te raconterai. D'abord, laisse Jacquot te *biser !..*

Il rabattit le capuchon.

La bouche de Lise eut le goût délicieux d'un fruit défendu. Jacques, l'avant-veille, avait posé trois quarts d'heure sur la promenade des Anglais. D'où grande colère : il avait eu assez de mal pour trouver un prétexte à s'évader de chez lui. Brève entrevue, dix minutes à peine, rendez-vous pris pour le lendemain ; et quand, tout joyeux, il était venu frapper à la porte de Lise, elle avait trouvé les meilleures raisons

du monde pour ne pas renouer de relations plus intimes.

En somme, elle avait sa morale : elle ne voulait pas, avait-elle affirmé, le détourner de ses devoirs. Pourquoi peiner sa petite femme qui avait l'air si gentille ? Jacques, attendri, s'était donné un coup de poing dans la poitrine, déclarant qu'en effet il agissait très mal et que Lise était un être de cœur... Voyant qu'elle dépassait le but, elle l'avait habilement ramené à elle. Elle en convint, il n'y avait pas lieu de se montrer trop puritains, puisqu'elle et Jacques ne faisaient rien de mal : ils resteraient camarades, n'est-ce pas, rien de plus ? Alors il l'avait pressée de caresses ; — l'amitié, une si veille amitié a ses droits ; — mais elle avait mis un frein à ses exigences.

— Non, Jacques, non ! C'est fini, ça...

Mais, comme compensation, il pouvait la conduire, s'il y tenait, à la bataille de confetti. Chose absurde ; risque insensé !... Mais elle poursuivait un but, tenant à compromettre Jacques, à ne payer de sa personne qu'après. Ses trois jours d'expérience, récemment, avec le capitaine d'Yvoir lui avaient en effet prouvé qu'elle ne devait pas fonder d'espoir sérieux sur cette bonne fortune, tenue en réserve jusqu'alors. Elle projetait donc de reprendre Jacques, en attendant mieux.

Avec quelle adresse elle escamota le souvenir du capitaine, endormit à beaux mensonges les soupçons et la rancune de Jacques ! Elle était fine mouche, presque fine araignée. Plus d'un déjà avait été pris dans sa toile. Elle comptait même son petit cadavre : un imbécile d'amoureux qui, surpris à voler au jeu, pour elle, s'était suicidé, cinq ans auparavant. Venue à Nice avec l'arrière-pensée de s'attacher d'Yvoir, ou, à son défaut, de reprendre Jacques, elle affectait à l'égard de celui-ci un extrême désintéressement, l'air de ne tenir qu'à sa personne !... Elle connaissait bien ce grand garçon impulsif et emporté. Avertie par un premier « lâchage », elle s'était promis de lui tenir la dragée haute, de le ramener à ses pieds repentant et suppliant.

— Allons, dit-elle, partons.

Cinq minutes après, ils étaient sur la place Masséna, en plein coudoiement des masques, sous le feu des tribunes lançant les confetti à pelletées. Un radieux soleil baignait la

foule bigarrée. Nice, sous le ciel d'un bleu vif, semblait devenue le décor d'un théâtre de féerie, empli de figurants grouillants et joyeux, pierrettes à jupes courtes, pierrots à manches longues, hommes en femmes, femmes en hommes, masques absurdes, dominos vert, rose, bleu, soufre, orange, rouge, mauve. Le défilé de carnaval recommençait son invariable parcours, et, dans la grêle blanche, — derrière Polichinelle géant, qui ricanait, stupide, — au milieu de la foule passaient et repassaient le char des fleurs, les chars de la basse-cour et des ours polaires, celui de l'or et tous les monstres, imposant leur obsession de cauchemar : les biberons immenses, le jeu de dominos vivants, les quakeresses ; puis quantité d'autres personnages que Jacques n'avait pas remarqués la première fois : femmes travesties en grenadiers de la République sous des culottes de tricot archicollantes, hommes en jupes et perruque filasse jouant une partie de crocket ; enfin, solennel, le dromadaire velu, haut comme les maisons, suivi du char des démons rouges. Au plein jour, chars et masques, dépouillés du prestige de la nuit, de l'éclat des feux de Bengale, apparaissaient plus vulgaires, plus brutaux, dans le hourvari des couleurs et le tohu-bohu des gestes. Le vernis des cartonnages reluisait comme une sueur. Les costumes montraient çà et là leurs tons défraîchis. Telles figurantes qui avaient pu séduire, aux lumières étaient mûres et fatiguées, d'expression canaille.

A l'entrée de la rue Saint-François-de-Paule, la foule était compacte. On n'avançait qu'en piétinant. Les boulettes de plâtre grêlaient des fenêtres : flac ! on en recevait par la figure.

Les hommes, sans se gêner, prenaient la taille aux femmes dont la souplesse et la cambrure leur plaisaient.

Jacques, peu patient, serrait fortement le bras de Lise. Il avait peine à ne pas se fâcher quand un quidam, regardant la jeune femme sous le nez, essayait de percer le mystère de son capuce rabattu, ou tentait de lui glisser une poignée de confetti dans le cou.

— Puisque c'est l'usage ! répétait Lise. Qu'est-ce que tu gagnerais à une bagarre ? C'est plein de gens brutaux. On t'assommerait.

Jacques sentit la vérité de cette observation. Il trouvait, au fond, le plaisir médiocre. Cette foule, décidément, sentait l'ail. Il commençait à regretter ferme son escapade, et, la première joie d'école buissonnière passée, une inquiétude le tiraillait : sa femme, Talèves, les amis?... Vraiment, ce qu'il faisait n'avait pas le sens commun. Lise, comme si elle eût deviné sa pensée, se serra tout contre lui. Il fut ému à la tiédeur du bras, au souple frôlement des hanches. Le passé avait encore tant de force ! Lise incarna toutes les séductions féminines qui les entouraient. Anonyme sous son froc de pénitent bleu, elle fut tous les dominos à libre allure dont le visage mystérieux et la démarche rythmée irritaient la curiosité ou le désir. Elle résuma en elle la rumeur et les couleurs chatoyantes de la ville en folie, et Jacques lui enlaça la taille avec d'autant plus de tendresse que le remords le bourrelait. Pour la première fois de sa vie, il en connut obscurément les joies troubles et l'élancement pervers. Le plaisir du mal se révéla à son âme simple ; et il éprouvait une fièvre, le vertige de tous ces gens se ruant au plaisir, beaucoup en pointe d'ivresse, tous en quête d'amour.

Peu à peu il s'émancipait, lui aussi, glissant des confetti dans le cou de ses voisines, palpant sournoisement les contours. Un coup de coude bien sec, que Lise lui appliqua dans les côtes, le rappela aux convenances.

— Dis donc, toi !

Il passa son dépit en giflant d'une poignée de confetti un gros homme à masque japonais qui se retournait pour dévisager Lise. Le gros homme se pencha alors sur la jeune femme et, d'un pouce énorme, lentement, fit par plaisanterie mine de lui aplatir le nez. Ce fut le sien que Jacques renfonça, d'un coup de poing si violent que le masque japonais se mit à saigner. Lise, précipitamment, se jeta sous une porte et Jacques la suivit, avant que les voisins, spectateurs de la scène, eussent pris parti.

La maison ayant une double issue, tous deux furent bientôt hors de risques.

— Boucher ! fit-elle d'un ton de reproche mêlé d'admiration. Quel coup d'assommoir !

Il agita son poignet à moitié démis et sur lequel le treillis du masque s'était imprimé en rouge.

— Le second, je le tue.

— Pas de blagues ! Nous devrions monter chez mon amie Clara, place du Marché. Elle a une fenêtre. Nous serons mieux. Mais tu promets d'être sage ?

Place du Marché ! C'est justement là que Fermont avait un balcon... Si Rose le voyait !... Bah ! il y avait plus d'un pierrot dans les rues... Ils se lancèrent à travers la foule, coudoyants, coudoyés, mirent une demi-heure à gagner la place.

Jacques, regardant aux fenêtres, reconnut le balcon où Fermont se tenait avec ses invités. Ce gros homme carré, sous un burnous d'Arabe, devait être Zavaluco. Ce petit maigre, sans costume ni masque, qui avait du plâtre plein les cheveux : Squajott. Pâle et blême, c'est par blocs que l'Américain versait des confetti sur la tête des passants. Tout à coup, il le vit soulever à deux bras un sac énorme et vider l'avalanche blanche sur la foule. Un masque, deux masques s'écroulèrent sous le poids dans un nuage de poussière, un fracas de cris, de rires et d'injures. Jacques distingua au balcon un mac-farlane à carreaux, surmonté d'un masque d'Anglais : Talèves ! qui se penchait pour voir. A côté de lui, un domino bleu riait. Rose ! parbleu. Cela lui fit un drôle d'effet de reconnaître sa femme loin de lui, seule avec d'autres, tandis qu'il accompagnait Lise.

— Qu'est-ce que tu regardes ? demanda celle-ci.

— Montons !

Les fenêtres dont disposait son amie, mademoiselle Clara Lugar, chanteuse de café-concert, étaient juste en face du balcon où se tenait Rose.

Tout d'abord Jacques, présenté par Lise sous ce titre : « Un pierrot de mes amis », paya en révérences bouffonnes l'hospitalité que mademoiselle Clara, empressée, leur offrait entre une femme à chignon rouge et un homme à menton bleu. Le chignon rouge jouait les Anglaises et dansait la gigue. Le menton bleu chantait *la Fleur du Printemps* et *les Étoiles d'Or*. Il ressemblait à une carpe, dont il avait l'œil vitreux et le profil en orbe. Mademoiselle Clara, avec son large visage, ses fanons de graisse et sa corpulence, ressemblait à une vache laitière coiffée d'une perruque acajou. Il y

avait d'autres masques anonymes. Un domino vert éclatait de rire, toutes les minutes, d'un rire rauque et énervant d'hystérique. Sur un plateau, des chopes à bière vides. parmi des bouts de cigarettes. Par la pièce allait et venait avec un suprême dédain le maître et seigneur de céans, en complet beige clair, cravate écossaise, bagues aux doigts, — un très jeune homme pareil à une jolie dent gâtée, le sieur Morfu, chanteur comique, Fifi pour les dames. Ses moindres mots, ses moindres gestes étaient salués de rires et enveloppés d'admiration. Lise elle-même parut subir ce prestige, ce qui indigna Jacques, assez méprisant pour les cabots.

Mais le balcon d'en face accapara son attention. Par les fenêtres ouvertes, on distinguait, dans la pénombre d'un appartement, un vaste salon, et, à côté, une pièce plus petite. Les invités de Fermont étaient en train d'y sabler le champagne. Chacun ayant retiré son masque, Jacques reconnaissait les visages de Lucy Hartley, d'une amie laide et de sa femme, toute rose d'animation et de plaisir.

Elle riait, tandis que Talèves lui remplissait sa coupe. Puis, joyeusement, elle trinquait et buvait, le cou renversé dans un joli cambrement du corps.

— Tiens, celles-là qui lèvent le coude ! dit Lise. Mais il y en a une que je connais ! — Elle se retourna vers Jacques. — Dis donc ! c'est ta femme ! Ah ! elle ne s'embête pas, en ton absence !...

Au même instant, Rose, égayée par une plaisanterie de Talèves, éclatait de rire. La pièce se vida, chacun retournant à ses confetti ; seuls, Rose et Talèves restaient en présence. Il lui offrait des gâteaux, qu'elle croquait gentiment ; Jacques distinguait très bien, malgré la distance du vis-à-vis et le peu de clarté de la pièce, l'expression de son visage.

A la fenêtre voisine de celle où il se tenait avec Lise, un domino, sur les conseils du menton bleu, s'escrimait avec une sarbacane, malgré l'improbation du chignon rouge, qui haussait les épaules, en répétant :

— Elle ne saura jamais. Elle souffle avec son nez.

— Passez-moi la sarbacane ! cria Lise.

Mais, au moment où elle s'en emparait Jacques la saisit :

— Non ! à moi ! laisse faire !..

Il chargea le tube d'un pois chiche, visa Talèves et, à pleine bouche, souffla si fort et si juste que le pois cingla Talèves à la joue, car il y porta vivement la main et se frotta avec énergie, cherchant d'où pouvait lui venir cette agression. Un nouveau pois chiche claqua sur sa main, qu'il secoua comme si un taon l'eût piqué. Ses regards se fixèrent sur le pénitent bleu et le pierrot blanc.

— Il nous regarde! dit Lise, à mon tour!

Mais son attention et celle de Jacques furent alors détournées par une mascarade qui circulait dans la rue : une fuite de malades, en bonnets de coton et chemises fendues sur maillot chair, que poursuivaient des apothicaires armés de grandes seringues. Ceux-ci happèrent un des malades, qui semblait ivre, tant il titubait : c'était un mannequin burlesque, dont le dos, une fois les seringues braquées sur lui, cracha le jet de feu d'un pétard. Quand Jacques releva les yeux, il vit Rose et Talèves toujours seuls dans la petite pièce. Talèves enlaçait Rose par la taille et la baisait dans le cou. Ce ne fut qu'un éclair : elle le repoussa, s'élança dans le grand salon. Mais Jacques en avait assez vu. Il courut à la porte et s'esquiva avant que Lise, penchée sur la foule, se fût redressée.

— Mon Pierrot! Où est-il passé?

Clara Lugar, approchant sa lourde tête de vache laitière, le lui certifia : Jacques venait de disparaître.

— Ah! bien! en voilà des manières!

Ce fut par cette interjection que Lise apprécia l'incident. Clara se mit à son côté et sollicita ses confidences, en femme qui connaît la vie et peut être de bon conseil. Lise s'épancha.

Jacques, cependant, s'apprêtait à traverser la place. Grimper au premier, se faire reconnaître, infliger à Talèves une correction soignée... La réflexion lui fit réprouver ce parti. Non. Fixé maintenant sur les intentions et l'audace du sire, il ne marquerait aucun soupçon. De la sorte, il pourrait bientôt démasquer l'intrigue à plein, savoir jusqu'à quel point Rose était complice... On n'avait pas idée d'un pareil toupet! L'embrasser, lui serrer la taille!... Il monta dix marches, en descendit cinq, en remonta trois : — « Canaille, je vous ai vu! Et toi, coquine, c'est comme cela que tu penses à ton mari malade!... » — Parbleu! quelle idée!... Il fallait rentrer,

reprendre son rôle... Et Jacques se dirigea en hâte vers la villa Calafates. Rose, le retrouvant comme elle l'avait laissé, ne se douterait de rien.

Une demi-heure après, ayant jeté sous une armoire son masque et son costume de pierrot tout couverts de plâtre, ayant passé le peigne dans ses cheveux et enlevé sur le tapis, d'un coup de brosse, l'empreinte blanche de ses semelles, Jacques attendait, plein d'une machiavélique et sombre ironie, le retour de sa femme. Pour plus de vraisemblance, il défit la couverture, se glissa dessous. Il n'était lui-même qu'à demi rassuré... Bah! puisque Lise ne s'était pas encore rendue! D'ailleurs, selon sa morale, les hommes pouvaient se passer certaines fantaisies. Aux femmes de rester chastes, vertueuses... Un baiser dans le cou!... A cette idée, le sang lui gonflait les tempes. Il regrettait de n'avoir pas assommé Talèves sur-le-champ. La chaleur du lit l'engourdissait. Il ferma les yeux.

— Assommé! assommé!...

Il répéta plusieurs fois ces mots, se complut à la vision de Talèves aplati à terre... Mais cette vision se brouilla avec celle du masque japonais, auquel il avait défoncé le nez. Il pensa au Japon, à Lise vêtue en Japonaise. Il la vit peinte sur une boite à thé... Il crut sentir l'arome du thé, il devint lui-même une tasse pleine de thé, une fine coquille d'œuf qui fumait, toute jaune, et, arrivé à ce point de liquéfaction, il s'endormit...

Il rêvait qu'une brebis lui passait la langue sur la figure, après une bataille où, blessé grièvement, il était étendu dans un fossé. Un Arlequin barbu venait de lui décharger en pleine poitrine un tromblon bourré de petits fours secs. Une secousse le tira de ce rêve biscornu. Rose était devant lui. Elle le regardait avec un visage âpre et dur.

— Tiens! c'est toi, la brebis?

Elle fronça le sourcil :

— Tu es ivre?

— Moi? Non. Je suis encore malade. Ah! que j'ai souffert... J'avais fini par m'assoupir, tu vois... Et toi, ma chatte, tu t'es bien amusée?... Oui?... J'en étais sûr!... Allons, tant mieux!

Il avait pris un ton dolent.

— Alors, — fit Rose, sans rien perdre de sa sécheresse, avec une nuance de féline cruauté, — tu as beaucoup souffert ?

— Oui.

— Tu n'as pas bougé d'ici ?

— Quelle idée !

— Tu es resté tout le temps au lit ?

— Bien sûr !

— Tu n'as pas trouvé le temps long ?

— Si, bien long.

Elle changea de visage, et, crûment :

— Pourquoi mens-tu ?

Il se troubla.

— Quoi ?. . Comment ?

— Ah ! tu es resté ici ? Tu ne t'es pas déguisé ? Tu n'as pas été courir je ne sais où ?

— Tu deviens folle !

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Elle lui mit sous le nez la défroque de pierrot et le masque emplâtré qu'elle venait, avec un flair de chien de chasse, de dénicher sous l'armoire.

Il répliqua, décontenancé :

— Qu'est-ce que tu veux que ce soit ?

Elle secoua la loque. Un nuage blanc en sortit.

— Ah ! tu es resté ici, et l'on peut suivre tes traces sur le tapis de l'antichambre !... Et monsieur de Talèves t'a rencontré au bas de l'escalier !... Et je trouve un gant de femme dans la poche de ton costume !

— Quel gant ?

— Celui-ci.

Et Rose lui fourra presque dans la bouche, tant le mouvement fut brusque, un gant de chevreau, couleur sang.

— Ça, fit-il imperturbable, c'est à toi.

— A moi ? criait-elle aigrement. A moi ? Est-ce que je gante du sept et demie ? Est-ce que je porte ces horreurs-là ? Est-ce que je me fournis à *Old England* ?

— Alors, fit-il avec calme, c'est à moi.

— A toi ? Entres-y donc.

— Certainement, j'y entrerai.

— Ah! ah! essaye!

Sa voix était montée au plus haut diapason du sarcasme et du défi. Jacques la toisa, et dit, avec un inexprimable entêtement :

— Je ne suis pas sorti.

— C'est trop fort!... Eh bien, écoute... J'avais déjà des soupçons avant de partir. Aussi, quand M. de Talèves m'a dit : « J'ai rencontré un pierrot au bas de l'escalier. », quelque chose m'a crié que c'était toi. Je suis revenue... Qu'est-ce que je trouve? maison vide! Le lit n'était pas même défait.

— Tu as mal regardé.

— Ah! ah! (Elle eut un rire de rage.) Tu étais avec ta maîtresse, n'est-ce pas?

Cette fois Jacques se départit de son flegme et déclara gravement :

— Tu as un joli toupet! Va donc te faire embrasser par Talèves!

Elle resta suffoquée.

— Embrasser!

— Oui, embrasser!

Le regard de Jacques fut si terrible qu'elle jeta les bras en avant comme pour se défendre :

— Ce n'est pas vrai!

— Ce n'est pas vrai?... Tu as bu du champagne. Tu as mangé des gâteaux. Vous étiez seuls dans le petit salon. Il t'a saisie par la taille, et il t'a embrassée.

— C'est faux!

— Je vous ai vus. Je lui ai même envoyé un pois chiche sur la joue et un autre sur la main.

— Où étais-tu?

— Dans la maison en face, avec des amis.

— Ils portent des jupes, tes amis!

— Après?

Ils se dévorèrent des yeux. Jacques crut qu'elle allait fondre en larmes. Mais elle dépouilla son domino, chercha son chapeau, sa voilette, avec des gestes si résolus qu'il eut peur.

— Où vas-tu?

— Je n'ai pas de comptes à vous rendre. Vous allez où il

vous plaît ; je vais où bon me semble. Liberté réciproque ! Ne m'attendez pas pour dîner.

— Tu ne sortiras pas !

— C'est ce que nous allons voir !

Il se leva, fit deux ou trois pas à travers la chambre, en nouant ses mains, qui craquèrent.

— Ne me force pas à assommer ton galant.

— Ah ! certes, plus galant que vous !... Me laisser avec des étrangers pour courir avec sa maîtresse !... Mais j'en ai assez de cette vie-là. Je retourne à Paris. Vous pouvez aller rejoindre votre vieux navet !...

Jacques recula : elle avançait comme une furie, les ongles au vent. Mais elle n'eut pas le temps de le lacérer, et, poussant deux ou trois cris, elle se renversa en arrière, en proie à une attaque de nerfs... Convulsions, sanglots, Maria par-ci, Annunziata par-là, le flacon d'éther brisé d'une secousse, madame au lit, madame versant toutes les larmes de son corps ; — et, pour finir cette jolie scène conjugale, à neuf heures, elle, adossée aux oreillers retapés, lui, assis sur le pied du lit, ils faisaient tous les deux la dînette, d'une tranche de galantine et d'une tarte à la rhubarbe, dont tour à tour chacun fourrait un morceau dans la bouche de l'autre par un échange affectueux.

PAUL ET VICTOR MARGUERITTE

(La fin au prochain numéro.)

NOTE

SUR LE LIVRE JAUNE

Le *Livre Jaune* sur les affaires d'Arménie est un volume de 371 pages, contenant 369 pièces ; la première est du 1er avril 1893 et la dernière du 10 février 1897, soit une période d'à peu près quatre années. Pour la même période, le *Livre Bleu* donne 2400 pièces, en 2000 pages, plus compactes que les pages françaises. L'idée vient donc à l'esprit, dès l'abord, que les habitudes de la diplomatie anglaise sont très différentes des nôtres, ou qu'il y a des lacunes dans le *Livre Jaune*. En feuilletant le volume, des lacunes apparaissent en effet. Du 27 août au 28 septembre 1895, pas une pièce, et pourtant les deux ministres des Affaires étrangères, M. le prince Lobanoff et M. Hanotaux, se sont rencontrés à Contrexéville, et il est difficile de croire qu'aucune dépêche ne soit partie de France pendant cette période, et si une dépêche est partie, elle doit être d'importance capitale. Du 18 au 30 octobre de la même année, rien,

et cependant c'est alors que les premières nouvelles des massacres parvinrent au ministère.

Le lecteur, aussitôt après qu'il a constaté cette dernière lacune, trouve une dépêche dont la date attire son attention, parce qu'elle présente une particularité curieuse. Au-dessous de « Péra, le 31 octobre 1895 », est ajoutée une mention, la seule de cette espèce qui soit au *Livre Jaune* : « Reçu à Paris, le 6 novembre ». La dépêche annonce que la situation s'aggrave dans l'Empire ottoman, où le massacre est partout organisé. Est-ce à cause de son importance qu'elle porte les deux dates[1]? Le lecteur le croirait, s'il ne s'avisait pas qu'entre le 31 octobre, date du départ, et le 6 novembre, date de l'arrivée, il s'est produit en France un changement de cabinet : M. Berthelot a succédé à M. Hanotaux. M. Hanotaux, qui a publié le *Livre Jaune*, a donc voulu dire : Ce n'est pas moi qui ai reçu ces horribles nouvelles, c'est mon successeur. Mais le lecteur, dont le sens critique a été averti par la mention exceptionnelle, note dans la dépêche des phrases comme celles-ci, où il souligne des mots : « A Trébizonde, les événements ont été *encore* plus graves qu'on ne pensait au début... A Erzeroum, la situation s'est *aggravée*... De Diarbékir, où la situation paraissait s'être *améliorée*... » Le lecteur pense nécessairement que l'auteur de la dépêche a dû parler déjà au ministre de ces événements de Trébizonde, qui sont devenus « encore plus graves », de la situation d'Erzeroum, qui s'est « aggravée » ; de la situation de Diarbékir qui avait été d'abord mauvaise, puis s'est améliorée, puis « empirée ». Il conclut donc qu'il y a eu certainement des dépêches antérieures sur les événements de Trébizonde, d'Erzeroum et de Diarbékir ; il en trouve une seule (10 octobre), et il place les autres dans cette lacune qu'il a remarquée. Et puis cette préoccupation

1. Il est regrettable, au reste, que le *Livre Jaune* publie les documents à leur date d'expédition et ne donne pas, sauf l'exception qui vient d'être indiquée, la date d'arrivée. Le *Livre Bleu*, au contraire, publie les dépêches à la date de leur arrivée au *Foreign Office* : ce qui permet au lecteur de constater au jour le jour l'état d'information, si l'on peut dire, du ministre. Le *Livre Jaune* n'indique pas si telle pièce est une lettre ou un télégramme. Le lecteur est obligé à tout un travail, souvent conjectural, pour déterminer la date où le ministre a reçu telle ou telle information. Sans ce travail, l'appréciation des décisions et actes des ministres serait impossible. Enfin le *Livre Bleu* a la précaution de donner d'abord le télégramme, puis les rapports qui le développent.

d'intérêt ministériel l'inquiète. Il voit déjà que la source est insuffisante, et qu'il est nécessaire de contrôler à l'aide d'autres documents. Le *Livre Bleu* est tout indiqué pour cet office.



La comparaison avec le *Livre Bleu* fait découvrir des lacunes qui ne sont pas un effet du hasard. Sans doute, un recueil de documents diplomatiques, publié par un gouvernement, ne peut être complet. Un jour, au Reichstag d'Allemagne, un député progressiste se plaignait que le parlement n'eût pas le moyen de contrôler la politique extérieure de l'Empire et demandait que le chancelier voulût bien publier sa correspondance diplomatique. « Je veux bien, répondit M. de Bismarck, mais je ne vous donnerai aucune des dépêches que j'ai envoyées ou reçues; j'en ferai faire exprès pour vous, à condition que vous me donniez un crédit pour payer celui qui les fabriquera. Et le livre sera jaune, vert ou bleu, de la couleur que vous voudrez. » Que le ministre des Affaires étrangères de France ne nous ait pas révélé tous les secrets de notre diplomatie, cela se comprend: mais il nous doit au moins l'information complète sur les événements. Un volume qui a pour titre : *Documents diplomatiques, affaires arméniennes*, etc., est fait pour nous renseigner sur les affaires d'Arménie, largement et sans parti pris.

Or, immédiatement après la statistique de la population arménienne, qui est comme la préface, et à propos de laquelle, d'ailleurs, il y aurait beaucoup à dire, se trouve cette dépêche, la première de toutes : « L'ambassadeur d'Angleterre a reçu de son gouvernement des instructions assez pressantes à l'effet de réclamer en faveur des Arméniens un régime plus équitable. » Cette dépêche est du 1er avril 1893. Viennent ensuite deux très courtes dépêches de M. Cambon (17 mai et 22 juin 1893), et une de M. de la Boulinière, chargé d'affaires à Constantinople, en l'absence de M. Cambon, du 6 août 1893. Et c'est tout pour 1893. On ne se douterait donc pas que c'est pendant cette année-là que les affaires arméniennes ont commencé à devenir si graves. Pour se convaincre qu'il existe ici une lacune énorme, essentielle, il suffit de lire la sixième

pièce; c'est la lettre aujourd'hui célèbre, où M. Cambon, à la date du 20 février 1894, expose la question d'Arménie.

> Un haut fonctionnaire turc me disait, il y a deux ans : « La question d'Arménie n'existe pas, mais nous la créerons ». La prédiction s'est réalisée. La question arménienne existe aujourd'hui. Depuis plus d'un an, l'Arménie proprement dite et les provinces voisines sont le théâtre d'événements graves. *Nos consuls nous transmettent chaque semaine* la nouvelle d'arrestations, de collisions sanglantes entre les Arméniens et l'autorité. La Porte, *dans une récente circulaire à ses ambassadeurs,* avouait que le sang avait coulé à Yurgat... Les Turcs sont en train de rouvrir la question d'Orient du côté de l'Asie.

Plus loin, après qu'il a expliqué comment les Turcs, par leurs injustices, leurs exactions et « l'organisation officielle du pillage », aidèrent à la propagande du mouvement national révolutionnaire arménien, l'ambassadeur ajoute :

> Mes dépêches de l'année dernière vous ont tenu au courant des événements de Césarée et de Marzivan (janvier 1893), des arrestations qui suivirent, du procès d'Angora (mai, juin), de l'exécution des condamnés. Par sa rigueur, la Porte consacrait un mouvement, qui compte à présent ses martyrs ; par son entêtement à maintenir en Arménie un véritable régime de terreurs, arrestations, assassinats, viols, etc., elle a semblé prendre plaisir à hâter les événements.

Pourquoi donc le *Livre Jaune* ne nous montre-t-il rien de ce travail des Turcs en l'année 1893, les arrestations et les collisions, les brigandages de l'autorité, les violences des Kurdes? Pourquoi nous priver de ces rapports de consuls et de cette circulaire de la Porte, dont parle l'ambassadeur? Pourquoi, entre le n° 5 et le n° 6, cet énorme trou de six mois, du 6 août 1893 au 20 février 1894? Et, parmi les documents qui abondaient, pourquoi le choix de ces pauvres petites dépêches, et surtout le choix de la première : « L'ambassadeur d'Angleterre a reçu de son gouvernement des instructions assez pressantes à l'effet de réclamer en faveur des Arméniens un régime plus équitable. » Le ministre, qui vient de publier le *Livre Jaune*, croit que le mouvement arménien a été produit par des ingérences anglaises, et il l'a déclaré, aussi clairement qu'il était possible en la circonstance, à la tribune de la Chambre, le 3 novembre de l'an dernier.

Est-ce pour cela qu'il a choisi, pour la mettre en vedette, parmi tant de dépêches envoyées à ses prédécesseurs, celle qui commence ainsi : « L'ambassadeur d'Angleterre a reçu de son gouvernement ». Que le premier mot du *Livre Jaune* soit : « L'ambassadeur d'Angleterre,.. » c'est très joli. Mais le lecteur cherchait des documents qui lui permissent de se faire à lui-même une opinion sur les affaires d'Arménie.



La seconde dépêche du *Livre Jaune* (pièce n° 3) est ainsi conçue : « L'émotion causée par les récentes explosions du mouvement arménien en Asie Mineure ne s'est pas calmée. L'ambassadeur d'Angleterre a reçu l'ordre de faire des démarches en faveur des évêques arméniens, etc. »

Ce qu'est ce mouvement arménien, nous ne le saurions absolument point par le *Livre Jaune*, sans la grande dépêche dont nous venons de parler, de M. Cambon. Et il aurait fallu, pour nous bien renseigner, ajouter d'autres documents. Au n° 91, nous avons la lettre du comité hindchakiste, qui prévient les ambassadeurs de la démonstration du 30 septembre 1895 ; mais une pétition publiée dans le *Livre Bleu* accompagnait cette lettre : elle exposait tout au long les doléances et les réclamations arméniennes. Après une protestation contre « la systématique persécution dont notre peuple est l'objet, contre les innombrables arrestations politiques, contre les tortures barbares que l'on fait subir aux détenus, contre les exactions des fonctionnaires et des percepteurs d'impôts, contre les incessantes attaques à main armée commises journellement par les Kurdes et les troupes régulières », le comité présentait une liste de réformes ; il s'y trouve un vœu chimérique et déraisonnable au sujet de la liberté de la presse, mais pas une autre demande n'outrepasse la simple justice ou n'a même un caractère proprement politique. Pour tout homme qui voudra réfléchir, les demandes de l'Hindchak étaient conformes, non seulement aux droits les plus élémentaires des Arméniens, à ces droits qui sont la condition même de la vie, mais encore aux véritables intérêts de la Turquie elle-même. Je serais fort surpris

que la plupart de ces vœux ne figurassent point dans le plan de réformes que les puissances allaient soumettre à la Porte, au moment où la Grèce tourna de son côté l'attention de l'Europe. Quant aux doléances des Arméniens sur les persécutions qu'ils souffrent, elles sont, mot pour mot, justifiées par la dépêche de M. Cambon.

De même, quand la propagande très modérée de l'Hindchak fait place aux coups de force du Trochak, pourquoi nous laisser ignorer les visées de ces nouveaux agitateurs? Eux aussi, ils avaient prévenu les ambassades avant leur coup de main sur la Banque ottomane ; eux aussi, ils avaient joint à leur lettre la liste de leurs revendications. Le *Livre Jaune* ne nous donne, cette fois, ni lettre ni liste. Le programme des Trochakistes ne diffère pas sensiblement de celui des Hindchakistes, sauf pour certaines demandes trop légitimées par douze mois de massacres. Ces Trochakistes sont révolutionnaires dans les moyens. — ils ont pour excuse que, depuis un an, plus de cent mille assassinats avaient été commis par le gouvernement — mais leurs visées n'ont rien de chimérique, rien d'injuste, rien d'impraticable, rien même de politique ; ils ne veulent au fond que le droit de vivre et de disposer de leurs personnes et de leurs biens.

Si le public s'est imaginé que l'Arménien est essentiellement un révolutionnaire, un socialiste, un anarchiste, un fidèle de la bombe, et s'il s'est cru ainsi, à bon compte, quitte de toute sollicitude et de scrupule envers ce dangereux vaurien, il ne sera donc pas suffisamment détrompé par la lecture du *Livre Jaune*. C'est par hasard certainement que la première dépêche du Livre commence par : « L'ambassadeur d'Angleterre », et la seconde par : « L'émotion causée par les récentes explosions du mouvement arménien », mais un lecteur superficiel et confiant serait, par cette rencontre, prédisposé à croire que l'Arménie est une mine d'anarchie exploitée par des sociétés anglaises.



De même que le *Livre Jaune* dissimule l'Arménie autant que possible, autant que possible il masque et voile la Turquie.

« La Porte, disait un diplomate, ne doit pas être admise à discuter, mais à plaider », ce qui veut dire sans doute que la Porte, en face de l'Europe, a toujours la posture d'un accusé, mais ce qui veut dire aussi, et avec bien plus de raison, que la Porte est incapable de discuter, parce que la discussion, sans exclure l'habileté de langage ni même la duplicité, suppose encore une bonne foi apparente et comme une pudeur du mensonge. Or, depuis longtemps, mais en particulier dans toute cette affaire arménienne, le système de la Porte a été le mensonge impudent, le mensonge continu.

Le *Livre Jaune* nous donne les dépêches du vice-consul d'Erzeroum (nº 13) qui, dès novembre 1894, signale les atrocités du Sassoun et raconte : « La population tout entière passée au fil de l'épée, le feu mis à toutes les maisons : on parle de milliers de victimes, et à cette heure le Sassoun ne serait plus qu'un monceau de ruines. » D'autre part, on sait que les massacres du Sassoun ont été l'objet d'une enquête officielle surveillée par trois délégués européens. Le rapport de ces délégués internationaux a été publié dans le *Livre Bleu* et dans le *Livre Jaune ;* il a été analysé ici même par M. Victor Bérard[1]. Il réfute à peu près toutes les allégations des Turcs. Il montre que l'effroyable tuerie a été méthodiquement opérée par les soldats du Sultan.

Or, la Porte a envoyé un *memorandum* aux ambassadeurs, en réponse à leurs plaintes sur les massacres du Sassoun :

Des révoltés arméniens, portant des armes de provenance étrangère, se sont réunis à des rebelles kurdes et ont brûlé des villages musulmans. Pour donner une idée de la férocité de ces bandes arméniennes, elles ont, entre autres, brûlé vif un musulman après lui avoir introduit dans le ventre des matières fulminantes.... Il n'est pas vrai qu'il y ait eu enlèvement par les Kurdes de femmes arméniennes ; ces femmes se sont rendues de leur propre gré auprès des insurgés kurdes... Les troupes ont non seulement protégé et respecté la partie soumise de la population, ainsi que les femmes et les enfants, mais encore elles ont, en remplissant leurs devoirs, rétabli l'ordre, à la satisfaction des habitants paisibles.

Ce *memorandum* est publié dans le *Livre Bleu ;* il manque au *Livre Jaune.* Quel effet produit sur le public, si de tels

1. Voyez la *Revue* du 15 déc. 1896, p. 880.

procédés de discussion avaient été dévoilés ! Il ne comprendrait pas qu'ils aient pu durer quatre ans, sans que le gouvernement français en ait paru choqué outre mesure. Jusqu'au bout, le gouvernement en effet a soutenu la discussion. Il suffit d'une parole de Munir-Bey, d'une communication écrite remise par lui « tendant à établir que la Porte est entrée dans la voie de l'application des mesures promises par le Sultan », pour que le ministre des Affaires étrangères communique cette bonne nouvelle à nos ambassadeurs à Berlin, à Londres, à Vienne et près le roi d'Italie (n° 292). Et, d'Italie, notre ambassadeur répond : « M. Visconti-Venosta se félicite des résultats obtenus par votre Excellence. » Ceci se passait le 14 novembre. Hélas ! le ton devait bientôt changer. Le même 14 novembre, M. Cambon télégraphiait au ministre que Munir-Bey lui avait donné des chiffres inexacts d'arrestations et de mises en liberté d'Arméniens. Et le ministre répliquait le 16 : « J'ai fait venir Munir-Bey. Je lui ai dit qu'en présence des engagements formels du Sultan, je ne pouvais me laisser leurrer par des paroles vaines... » Mais le Sultan a-t-il jamais dit, pendant ces quatre années, des paroles qui ne fussent pas vaines, et par lesquelles on ne se laissât pas leurrer ?

Par contre, si ce *memorandum* avait été publié, et aussi tant d'autres preuves de la mauvaise foi ottomane qui sont au *Livre Bleu*, le lecteur serait mieux préparé à lire des dépêches, comme celle-ci, dont le ton surprend et ferait croire que notre ambassadeur a mauvais caractère :

Je prie V. E., écrit M. Cambon (n° 296), de n'attacher aucune créance aux notes que lui a remises Munir-Bey. Le Sultan emploie tous les moyens dilatoires, et les notes de son ambassadeur n'ont d'autre but que de vous faire croire que l'on fait quelque chose alors qu'on ne fait rien.

Car la parole du souverain vaut celle de ses ministres. Quand le Zeïtoun révolté (janvier 1896) tient en échec une armée turque, la médiation des six ambassades intervient, invoquée par le Sultan, agréée par les insurgés. Ceux-ci rentrent dans l'ordre et acceptent un sous-préfet avec une garnison. Le Sultan, par contre, donne sa parole que ce sous-préfet sera chrétien. Le *Livre Jaune*, en juin 1896

(nº 211), nous fait savoir que ce sous-préfet chrétien est nommé.

Mais pourquoi nous laisse-t-il ignorer que, en avril, le Sultan a violé sa parole et nommé un sous-préfet musulman ? Nous savons par le *Livre Bleu* que l'ambassadeur de France a protesté contre cette perfidie. Pourquoi ne pas nous donner la note commune remise, à l'instigation de M. Cambon, par les drogmans des six puissances :

Il résulte des informations parvenues aux Ambassadeurs et confirmées en voie officieuse par la Sublime Porte qu'un Caïmacam musulman vient d'être nommé à Zeïtoun.

La Sublime Porte n'ignore pas que la désignation d'un Caïmacam chrétien dans ce district, déjà prévue par le projet de réformes adopté pour l'Anatolie, était une des conditions formellement stipulées pour la cessation des hostilités à Zeïtoun.

Les Ambassadeurs, dont la responsabilité est directement engagée dans cet arrangement, ne sauraient admettre une telle infraction de la promesse qui leur a été faite. Ils réclament de la manière la plus formelle le respect de cette promesse.

Faute de connaître ces documents, le lecteur du *Livre Jaune* trouvera bien sévères certaines paroles de M. Cambon (nº 207), qui ne sont pourtant que la pure et claire expression de la vérité :

S'il est dans les habitudes du Sultan d'oublier sa parole, il ne peut nous convenir de dégager la nôtre.

*
* *

Voilà bien des lacunes ; il en est d'autres encore, très graves, et qui ont été signalées à la Chambre dans la discussion de l'interpellation sur les affaires d'Arménie. Le *Livre Jaune* contient le rapport sur le Sassoun et le rapport du colonel Vialar, mais pourquoi pas les rapports des consuls et agents consulaires sur les massacres d'Erzeroum, de Sivas, de Van, etc. ? Ils ont été gardés à l'ambassade et au consulat de Constantinople, « selon l'usage », a répondu le ministre. Peut-être n'était-il pas impossible de les faire venir pendant le temps qui s'est écoulé de la promesse à l'apparition du *Livre Jaune*. Le ministre nous en fait espérer la publication, qui est, en

effet, nécessaire. Pour l'honneur du nom français, dans l'intérêt de notre influence par tout le Levant, il faut que l'on connaisse en quelles terribles épreuves nos agents eurent à se débattre, quel fut leur courage et, souvent, leur héroïsme. Nous avons un trop grand besoin de l'estime des peuples, pour laisser de pareils faits dans l'ombre. Entre le bon renom de notre diplomatie et celui des Turcs, il n'est point permis d'hésiter.

Au reste, à défaut des rapports des consuls, on pouvait emprunter au *Livre Bleu* tels documents internationaux, rédigés en français, et signés par un représentant de la France, et, par exemple, cette note envoyée à la Porte par les ambassadeurs :

L'ambassadeur d'Autriche-Hongrie et ses collègues ont reçu des nouvelles certaines des faits qui se sont passés à Stamboul hier et avant-hier, à savoir :

1° Que des particuliers ont frappé et assommé des prisonniers conduits par des agents de police, sans que ceux-ci s'y opposassent ;

2° Que des attaques de particuliers contre des gens absolument inoffensifs se sont produites ;

3° Qu'on a achevé de sang-froid dans les cours de la police et des prisons des prisonniers blessés.

Les ambassades, redoutant la continuation de pareils excès, croient devoir attirer l'attention la plus sérieuse du Gouvernement Impérial et lui recommander de prendre les mesures nécessaires pour le plus prompt rétablissement de l'ordre, en évitant une effusion de sang inutile.

On pouvait nous donner encore la protestation des consuls européens après les massacres d'Erzeroum, où l'on voit que la population musulmane de cette ville était prête depuis longtemps à attaquer les Arméniens, et que « les autorités, bien qu'elles fussent averties des dispositions des musulmans, n'ont arrêté les troubles qu'une fois les boutiques saccagées et leurs habitants massacrés. »

*
* *

Deux séries de documents, l'une sur les griefs et les revendications légitimes des Arméniens, l'autre sur les atrocités turques et les mensonges turcs, sont incomplètes. Le *Livre*

Jaune est-il donc hostile aux Arméniens et turcophile? Cette conclusion serait téméraire si elle ne s'appuyait sur d'autres preuves.

Quand viendra le moment d'exposer l'histoire de la crise actuelle, une des plus graves du siècle, on verra qu'après avoir été longuement préparée, elle s'est définitivement ouverte par les massacres du Sassoun et l'enquête qui a suivi. La conduite de notre gouvernement a été déterminée par certains sentiments et par certaines idées : indifférence à l'égard des massacres, qu'il n'a pas voulu prendre au tragique, et où il n'a vu qu'un des mille incidents de la lutte quotidienne entre musulmans et chrétiens ; idée fausse que les troubles arméniens n'étaient qu'un produit d'intrigues anglaises ; idée juste que notre alliance avec la Russie nous imposait envers cette puissance un devoir — mais notre devoir, c'était de nous entendre avec elle autant que possible, et non pas « avant tout », comme a dit le ministre des Affaires étrangères, car nous sommes aussi une puissance, et qui a des traditions, des intérêts et un honneur ; — idée juste encore que la France doit empêcher, ou tout au moins retarder le plus possible la ruine de l'Empire ottoman, de peur que l'équilibre actuel des forces ne soit détruit, à son détriment, — mais il fallait chercher sérieusement les moyens propres à faire durer l'Empire, et non pas le régime actuel qui, précisément, mène l'Empire à sa perte. Malheureusement nous pensions que le Sultan doit demeurer maître chez lui ; nous avions un préjugé en faveur de ce personnage, dont le ministre s'est fait une idée pittoresque et poétique, l'idée d'un pontife-roi, sérieux et doux, qui, du haut d'un observatoire élevé, dominant l'Orient et l'Occident, l'Europe et l'Asie, découvre, voit, sait des choses que nous ignorons. Nous voulions le laisser libre dans son Empire, absolument libre. A lui de réduire les agitateurs à l'impuissance. Il ne faut pas lui demander de concessions, car on provoquerait les réclamations de l'élément musulman : l'intervention européenne amènerait désordres contre désordres, troubles contre troubles, violences contre violences. Notre doctrine était que les crises en Turquie doivent être considérées comme ayant un caractère intérieur et comme devant être réglées par les moyens dont dispose le Sultan lui-même.

Ces sentiments et ces idées, M. le ministre des Affaires étrangères les avait depuis longtemps. Ils apparaissent, en partie, dans le curieux discours qu'il prononça en février 1888[1] à la Chambre, où il siégeait alors. Ils se sont manifestés depuis par des paroles et par des actes. Combinés, ils forment un système coordonné, produit d'un esprit net, ferme et logique, et ce système s'est imposé à cet esprit. Autant que l'on en peut juger, M. Hanotaux se fait vite certaines idées directrices, qu'il n'abandonne jamais plus.

Pendant toute la crise, rien n'a pu modifier les idées qu'il s'était faites, ni la résistance des choses, ni l'évidence des faits, ni les conseils, ni les objurgations. Or, il était possible, au début, de circonscrire le mal et de le guérir, au moins pour un temps ; il fallait apaiser l'Arménie, obtenir les réformes nécessaires, arrêter les massacres. De fait, on l'essaya ; mais comment aboutir avec ces idées fixes que nous venons de constater ? Comment, si l'on ne voyait dans les massacres qu'un des mille incidents de la lutte entre chrétiens et musulmans ; si l'on croyait que le Sultan doit demeurer maître chez lui et qu'une intervention auprès de lui pouvait amener les pires malheurs ? Et la crise continuait, et les massacres se répétaient, et la tache rouge s'étendait, et le Sultan mentait toujours. Tout cela se succédait dans le silence du gouvernement et de la presse, dans l'ignorance du public.

Un jour pourtant on parla ; des voix s'élevèrent à la Chambre ; on entrevit un moment l'horreur des choses. Le ministre écrivit alors une étrange dépêche, le 4 novembre 1896 :

Il serait désirable que vous eussiez le plus tôt possible un entretien particulier avec le Sultan. Vous lui feriez connaître l'effet produit en France sur la Chambre et sur l'opinion par les révélations qui viennent d'avoir lieu à la Chambre au sujet des massacres d'Arménie.

Il est de la plus haute urgence que le Sultan prenne de lui-même l'initiative des mesures qui peuvent donner satisfaction à un mouvement d'opinion qui tourne contre lui. Tout le monde en Europe est unanime : *qu'on ne verse plus une goutte de sang;* que les prisons soient ouvertes; que les grandes misères soient secourues : voilà les premières mesures à prendre.

1. Dans la discussion d'une proposition de M. Deschanel, relative à une augmentation de crédit pour les écoles et missions d'Orient.

Étrange dépêche. Que signifie-t-elle, sinon : « Ne tuez plus, car nous ne sommes plus seuls à savoir que vous tuez. Des *révélations* ont été faites : Ne tuez plus ! La Chambre et l'opinion s'émeuvent ; les affaires se gâtent : Ne tuez plus ! » Mais alors, si la Chambre et l'opinion ne s'étaient pas émues, le Sultan aurait pu continuer sa besogne tranquillement ? Pour ceux qui organisèrent la conspiration du silence, quelle responsabilité ! L'opinion de la Chambre et du pays était donc plus capable de faire impression sur le Sultan que les conseils ou les menaces d'un ministre ou d'un ministère ? C'est justement ce que nous disions ici même, mais nous ne pensions pas avoir raison si complètement. Il a fallu des révélations (quel mot étrangement choisi), pour que fût écrite cette phrase imprimée en italiques dans le Livre : *Qu'on ne verse plus une goutte de sang.* Mais, si l'on croyait que cet ordre de ne plus tuer pût avoir quelque efficacité, pourquoi donc ne le donner que le 4 novembre 1896, si tard ? — A la rencontre de cette dépêche (nº 285, p. 319), on n'en croit pas le premier regard ; on la relit une fois, plusieurs fois et, devant cette révélation inattendue d'un état d'esprit, on médite [1].

Pour n'avoir pas essayé d'enrayer le mal au début, on n'en pouvait plus maîtriser le cours. L'Europe entière se mit à délibérer ; elle fit un effort sincère pour accorder ses discordes : — accorder des discordes, c'est ce qu'on appelle un concert ; — elle arrivait à cette conclusion que le ministre des Affaires étrangères estimait fâcheuse, c'est-à-dire aux réformes imposées, à l'intervention auprès du Sultan, à la coercition. On se demandait seulement de quelle façon Abd-ul-Hamid prendrait la chose, et, d'autre part, si les coalisés de la contrainte ne se transformeraient pas au cours de l'opération en copartageants de l'Empire, ennemis *usque ad internecionem.* Mais le prince Georges sortit du Pirée avec des torpilleurs. Et le décor changea.

1. Puis, comme pour adoucir, l'étrange dépêche ajoute : « Les Puissances, j'en suis sûr, s'emploieront à aider le Sultan s'il entre dans ces vues. Nous nous occuperons notamment de lui assurer les ressources dont nous savons qu'il a besoin, et nous n'exigerons de lui, en contre-partie, que des garanties de bonne administration, non seulement pour les Arméniens et les chrétiens, mais pour tous ses sujets. »

Qu'il faille aujourd'hui, devant cette intervention de la Grèce, se préoccuper des suites, lesquelles pourraient être infiniment graves, cela est évident. Dieu veuille seulement que nous ne soyons pas obligés de sacrifier des traditions et des principes auxquels nous regretterions bien vite et amèrement d'avoir renoncé! Oui, nous devons collaborer au maintien de la paix. Mais vraiment, partir du massacre d'un peuple par le Sultan, d'un massacre dont nous avons toléré la prolongation, pour en arriver à défendre contre les Crétois et les Grecs l'intégrité de l'Empire ottoman, c'est une suite de choses paradoxale. Il faudra bien un jour chercher comment nous avons été amenés là, écrire l'histoire de notre politique pendant la crise, retrouver les chemins par où nous avons passé. Au point de départ, à l'origine des erreurs et des fautes, nous trouverons le dédain de « l'affaire arménienne » et l'invraisemblable préjugé turcophile, que montrent et démontrent les lacunes mêmes du *Livre Jaune*.

ERNEST LAVISSE.

10 mars 1897.

L'Administrateur-Gérant : ÉMILE NORBERG.

LA DÉFENSE

CONTRE LA MALADIE

Depuis que la science nous a montré que les microbes sont les agents d'un grand nombre de maladies, il n'est guère personne qui ne se soit demandé comment se débarrasse d'eux un organisme qu'ils ont envahi. Ils sont si nombreux, si tenaces, si divers dans leurs procédés d'attaque, si ingénieux dans leur action ! Voici le bacille du tétanos, qui n'a besoin pour entrer que d'une éraillure à la peau, et qui, dès qu'il est installé, tue son homme en quelques heures. Voici le bacille de la lèpre, qui envahit parfois tous les téguments, les déforme de façon à les rendre méconnaissables, fait de son hôte un monstre hideux, et le laisse vivre. Voici le bacille du choléra, qui n'agit qu'après s'être largement développé dans l'intestin, et qui ne se multiplie pas sous la peau. Voici la bactéridie charbonneuse, dont l'inoculation sous-cutanée est sûrement mortelle, et qui est inoffensive quand elle pénètre par les voies digestives. Voici le bacille diphtérique, qui ne demande que quelques centimètres carrés de la gorge d'un enfant pour y fabriquer une toxine capable d'empoisonner rapidement tout l'organisme, et voici le bacille de la tuber-

culose, qui met des années à détruire le poumon ou tel autre organe d'un malade, qu'il tue en détail, en lui enlevant graduellement la joie et les moyens de vivre. A toutes ces maladies, même aux plus graves, les uns succombent, mais d'autres résistent. Comment la nature s'y prend-elle pour faire face à l'assaut de tant de côtés différents ?

Ce n'est pas tout. Les diverses races humaines sont plus ou moins sensibles ou réfractaires à ces diverses maladies : certains individus privilégiés échappent obstinément à des contagions qui les entourent d'un cercle de victimes. Cette immunité est parfois qualifiée de *naturelle*, ce qui est une façon abrégée de dire qu'on n'en connaît pas la cause. D'autres fois, elle est *acquise*, c'est-à-dire qu'elle résulte d'une maladie antérieure. On sait, en effet, que certaines maladies ne récidivent pas, et protègent ceux qu'elles ont épargnés contre une attaque nouvelle. Telles sont la variole, la vaccine, le charbon de l'homme et des animaux. On connaît même, sous le nom de *mithridatisme*, une invulnérabilité aux poisons qui s'établit chez ceux qui en ont fait un fréquent mais prudent emploi. L'organisme semble donc pouvoir s'habituer à supporter, sans en souffrir, la pénétration des bactéries et de leurs toxines. Mais cette notion n'éclaircit pas, elle redouble au contraire le mystère. Voici deux jumeaux, l'un vacciné et l'autre non : ils se ressemblent en tout et peuvent être l'image exacte l'un de l'autre. Ils diffèrent pourtant en un point, et cette différence n'apparaîtra que s'ils traversent un foyer de variole. Comment peut-elle être à la fois aussi invisible et aussi présente ?

Il y a longtemps qu'on se pose ces questions au sujet de la santé et de la maladie : elles datent au moins d'Hippocrate. Après être restées spéculatives pendant des siècles, elles ont pris une forme plus nette et plus pressante dès qu'on a connu la variolisation, c'est-à-dire l'inoculation d'une variole bénigne comme moyen de protection contre les varioles graves auxquelles nos aïeux restaient constamment exposés. Elles ont pris une tournure presque paradoxale dès qu'il fut démontré par Jenner que la vaccination, c'est-à-dire l'inoculation d'une certaine maladie de la vache, était un moyen moins douloureux, moins dangereux, et tout aussi sûr que la variolisation, pour se protéger contre les épidémies de variole. Comment

une maladie toujours bénigne pouvait-elle garantir d'une maladie grave et souvent mortelle? On se le demandait depuis un siècle, et on se le demanderait probablement encore, si Pasteur n'avait pas introduit l'expérience dans cette question, en nous apportant le premier exemple d'une maladie à la fois bactérienne et vaccinale, c'est-à-dire produite par des bactéries, et ne récidivant pas.

Les agents de contagion de la variole, de la vaccine, nous sont, en effet, encore inconnus. On ne les voit que par les yeux de l'esprit. Ce peut être assez pour un philosophe; ce n'est pas assez pour un savant. On voit, au contraire, la bactéridie charbonneuse. On peut la cultiver, l'isoler, la suivre dans les tissus, chercher ce qu'elle devient dans l'animal qu'elle tue, dans celui qu'elle épargne et qu'elle laisse vacciné. On peut comparer cet animal vacciné et un animal neuf dans leur façon de réagir vis-à-vis d'une inoculation nouvelle, bref, expérimenter. Cette providentielle maladie du charbon avait pour le chercheur un autre avantage que celui d'être bactérienne et vaccinale : elle s'attaque très bien à quelques animaux de laboratoire, les cobayes, les lapins, par exemple; elle en respecte d'autres : les poulets, les pigeons, les grenouilles. On pouvait donc étudier avec elle non seulement l'immunité vaccinale, mais aussi l'immunité naturelle, héréditaire, spécifique. On peut dire que ce champ d'études était admirable, sans rien enlever à la gloire de celui qui l'a découvert et le premier défriché.



Abordons-le tout de suite pour entrer en matière. Mettons-nous dans les conditions que nous supposions tout à l'heure. Prenons deux animaux pareils, de la même portée, l'un vacciné contre le charbon, l'autre non, et inoculons-leur à tous deux, sous la peau, au même point, la même dose d'une culture virulente de bacilles du charbon. Sur l'animal non vacciné, nous voyons une inflammation locale survenir, puis la fièvre, puis la maladie se dérouler avec tous ses symptômes, pour aboutir à la mort lorsque les bactéridies ont envahi le sang et par là tous les tissus. L'animal vacciné, au contraire, ne pré-

sente presque pas de gonflement au point d'inoculation, et rien, dans son aspect, dans ses allures, dans son appétit, ne révèle chez lui aucun trouble.

Voilà pour l'extérieur et le gros des phénomènes. Cherchons maintenant plus profond, puisque nous en avons les moyens. La plus simple observation microscopique nous montre que les bactéries inoculées, qui ont tout envahi chez l'animal non vacciné, ne se sont pas développées chez son frère immunisé. Elles sont restées sur place, et même elles disparaissent peu à peu. L'invasion a donc été arrêtée dès qu'elle a eu dépassé la frontière, et avant d'avoir pu prendre des forces en pays ennemi. Voilà un premier point intéressant, que l'expérience seule pouvait établir, mais qui ne nous explique encore rien.

La question capitale est en effet la suivante : quelle est la cause de la mort des bactéries injectées chez l'animal vacciné ? Là-dessus, les savants se sont donné carrière. Les uns ont dit : rien n'est plus simple ; les liquides de l'animal immunisé tuent les bactéridies par leur simple contact, ou, s'ils ne les tuent pas, les dépouillent de leur action nocive. Dans les cas où ils ne les modifient pas, ont affirmé les autres, ils les empêchent au moins de pousser, et comme c'est la multiplication des envahisseurs qui les rend dangereux, l'animal naturellement ou artificiellement indemne leur échappe. Toutes ces explications, aurait fait remarquer M. Diafoirus, sont purement *humorales*, puisque ce sont seulement les humeurs de l'organisme, les excrétions, les sécrétions, les liquides imbibant les tissus qui interviennent pour empêcher, retarder ou rendre inoffensif le développement des microbes.

Il est certain que, dans un grand nombre de cas, quand on emprunte à un animal vacciné un peu de son sang, ou de son sérum sanguin, ou de la sérosité dans laquelle baignent ses intestins, ou encore de son urine, de l'humeur aqueuse qui remplit son œil, tous ces liquides, mélangés en dehors de l'organisme à une goutte de culture de bactéridie ou d'un autre microbe, tuent en grand nombre, sinon en totalité, les microbes qu'ils y rencontrent. Mais cette propriété existe aussi, un peu moins marquée d'ordinaire, il est vrai, dans les humeurs d'un animal non vacciné. Ce n'est donc pas elle

qui nous donnera la clef de l'énigme. Et, en effet, si les microbes ainsi noyés dans ces humeurs périssent en plus ou moins grand nombre, ce n'est pas qu'il y manque ce qu'il leur faut pour vivre, car ils se comportent de même dans du bouillon, qui est un bon milieu nutritif; c'est seulement qu'ils n'aiment pas les transitions brusques. Tout changement d'habitat leur est désagréable, alors même qu'ils doivent y gagner. Quelques-uns protestent en mourant. D'autres, plus maniables et plus conciliants, s'acclimatent, s'habituent, et au bout de quelques heures, remis de leur première émotion, recommencent à pulluler.

Il faudrait donc que les humeurs d'un animal vacciné fussent mortelles dès le début pour tous les bacilles charbonneux inoculés, et qu'aucun ne pût mettre en jeu sa faculté d'adaptation. Or, tel n'est jamais le cas. On retrouve toujours des bactéridies vivantes au voisinage du point d'inoculation, et cela, après des heures et même des jours. On en voit même qui ont grandi. Une simple inspection microscopique montre qu'elles sont toujours là, menaçantes, mais maintenues par une résistance autre que celle des liquides dans lesquels elles baignent. Il y a d'ailleurs un autre argument qui conclut dans le même sens. Tous ces phénomènes qu'on suppose dus au contact des humeurs, la mort des bacilles inoculés, leur diminution de virulence, ne s'observent dans ces humeurs que lorsqu'on les a retirées de l'organisme, c'est-à-dire qu'on a changé les conditions naturelles de leur action. Quand on les laisse en place, quand, par exemple, on inocule la bactéridie dans la chambre antérieure de l'œil lui-même, au lieu de l'inoculer dans l'humeur aqueuse extraite de cette chambre, on voit que la culture se fait facilement et donne des générations nouvelles très virulentes. Ainsi, les théories humorales ne nous disent rien. Elles contiennent une part de vérité que nous dégagerons tout à l'heure; mais elles semblent impuissantes à nous expliquer pourquoi, dans notre expérience, la culture de bactéridies s'arrête chez l'animal vacciné du charbon, tandis qu'elle est si rapide et si abondante chez son frère de lait, qu'on a laissé réduit à ses propres forces.



Il faut donc chercher ailleurs, et scruter de plus près ce qui se passe. Suivons assidument, pour cela, au microscope, le sort des bactéridies inoculées à nos deux animaux : nous verrons que, pendant les deux premières heures, elles se comportent à peu près de même. Après la période de souffrance résultant du changement de milieu, elles commencent à se multiplier. Puis apparaissent des différences. Tandis que cette multiplication s'accomplit sans obstacle dans l'animal normal, et que les bactéridies y restent aussi libres que dans un bouillon de culture, on voit apparaître au voisinage du point d'inoculation, chez l'animal vacciné, un nombre de plus en plus grand de ces cellules vivantes que l'on appelle *globules blancs* ou *leucocytes*. Ces cellules sont les seules de nos tissus qui aient des mouvements propres. Elles sont formées d'une matière muqueuse qu'elles étirent sous forme de tentacule, de bras, dans la direction vers laquelle elles veulent marcher. Elles fixent l'extrémité de ce bras, et tirent sur lui pour avancer. Or, quand un bacille est à leur portée, c'est vers lui qu'elles se dirigent : elles le saisissent dans un de leurs tentacules, et l'attirent, ou plutôt se l'incorporent en l'entourant de leur masse diffluente. Puis elles recommencent sur un second, sur un troisième, de sorte qu'on voit quelquefois des leucocytes bondés, bourrés de bactéridies.

Voici donc qu'il nous apparaît quelque chose d'essentiellement différent de ce que nous observions tout à l'heure. Au lieu d'une action des liquides de l'économie, c'est une action de certaines cellules de l'économie, et notre théorie, au lieu d'être *humorale*, devra porter le nom de théorie *cellulaire*, si nous réussissons à y trouver une explication de l'immunité.

Nous n'avons pour cela qu'à suivre la voie lumineuse tracée dans la science par M. Metchnikoff, l'initiateur de cette doctrine nouvelle. Sans doute, on savait avant lui que les globules blancs pouvaient absorber des poudres inertes ou des pigments colorés introduits dans les tissus, se réunir sous forme de pus autour de certains corps étrangers, d'une écharde par exemple. Mais, que ces mêmes cellules blanches

fussent la pièce maîtresse de notre lutte contre les microbes, c'est ce que tout le monde ignorait et ce que M. Metchnikoff nous a rendu l'immense service de nous apprendre. Je voudrais montrer avec quelle netteté.

Nous venons de voir les leucocytes procéder à la capture des bacilles. Ce n'est pas, bien entendu, par pur dilettantisme, par amour du bien, qu'ils agissent ainsi. Pour eux, le microbe est un aliment, qu'ils humectent, et travaillent avec leurs sucs digestifs ; peu à peu, le bacille se désorganise, se réduit en tronçons d'abord, en granulations ensuite, et finalement disparaît du corps du leucocyte. C'est une véritable digestion qui s'accomplit, qu'on peut suivre de l'œil, au microscope, en profitant de ce que la bactéridie intacte se teint fortement aux dépens de certaines matières colorantes, qui lui donnent des teintes d'autant moins foncées qu'elle est plus désagrégée, et la laissent incolore quand elle est fondue dans la matière du leucocyte. On dit alors de celui-ci qu'il est devenu un *phagocyte*, un *mangeur de microbes*, et on devine l'intérêt que nous avons à nous découvrir des auxiliaires aussi bien outillés pour la lutte et la victoire.

Nous ne profitons pas seulement de leur cannibalisme : ils mettent encore à notre service une vigilance incessante. Ils sont, en effet, en circulation permanente dans l'organisme. Le sang en charrie des quantités considérables, et les répartit partout. Ils ont, en outre, la faculté, découverte par Cohnheim, de quitter les vaisseaux pour pénétrer dans les tissus, où ils font constamment leur ronde, et trouvent toujours à s'employer. Tous les leucocytes ne sont pas, il est vrai, des phagocytes : il y a dans la lymphe des petites cellules blanches qui n'englobent pas les microbes. En revanche, les colonnes volantes de phagocytes mobiles sont renforcées par des phagocytes fixes qui, en différents points du corps, happent les bacilles qui passent à leur portée. Telles sont les cellules qu'on trouve étroitement appliquées contre les parois des vaisseaux sanguins, surtout les cellules en étoile décrites par Kuppfer, dont les rayons sont des espèces de tentacules. Telles sont aussi les cellules de la pulpe de la rate et de la moelle des os, quelques cellules du tissu conjonctif, et aussi parfois des cellules nerveuses, comme les cellules ganglionnaires qui

englobent les bacilles de la lèpre. Bref, en dehors de cette gendarmerie mobile qui circule constamment dans notre organisme pour y maintenir l'ordre, et y *chambrer* tout élément perturbateur, il y a partout des postes de police et, au moins un poste central, la rate, qui est une sorte de souricière dont on ne sort que si on n'a éveillé au passage aucun soupçon.

Tout ceci doit nous inspirer un certain respect pour les phagocytes qui, dans notre expérience, sont entrés en fonction autour du point d'inoculation. Remarquons en outre combien le problème se simplifie dès qu'on leur découvre un rôle. Quand Delafond et Davaine disaient, il y a quelque trente ans, qu'une bactéridie microscopique peut tuer un bœuf, il y avait une telle disproportion apparente entre la cause et l'effet que tout le monde se récriait, même à l'Académie des sciences. La lutte ne semble plus aussi inégale et la question perd un peu de son mystère quand on sait que les bactéridies ont pour ennemi non l'organisme du bœuf tout entier, mais son bataillon de leucocytes, qui sont aussi des infiniment petits, dont les forces et le nombre sont du même ordre de grandeur que les forces et le nombre des envahisseurs.

Nous ne savons pas ce qu'il y a de leucocytes dans le corps d'un homme. Nous pouvons seulement évaluer approximativement le nombre de ceux qu'il charrie dans son sang. En admettant, d'accord avec les résultats moyens de M. le docteur Malassez, qu'il y en ait mille fois moins qu'il n'y a de globules rouges, leur poids total serait d'environ deux décigrammes par litre de sang. Or, la plus médiocre des cultures de microbes, dans un litre de bouillon, pèse davantage, et il y a, par exemple, plus de deux décigrammes de bactéridies par litre, dans le sang d'un animal qui meurt charbonneux. Donc, au début de la lutte, au point d'inoculation, les forces en présence sont du même ordre et, comme dans nos batailles, la victoire est à qui amènera le plus vite les plus gros bataillons.

Il ne faut pas, en effet, que la joie de notre découverte de la phagocytose nous fasse oublier qu'elle ne nous explique encore rien. Nous voyons bien que, chez l'animal vacciné, ce sont les leucocytes phagocytaires qui sont chargés de détruire les microbes, et qui sont en nombre suffisant pour cette tâche.

Mais il y a aussi des leucocytes dans l'animal non vacciné. Pourquoi ne remplissent-ils pas le même office? Bien mieux, chez l'animal vacciné, il n'y avait que peu ou pas de leucocytes au point d'injection au moment de l'inoculation. Ils y viennent peu à peu. On voit peu à peu se développer en ce point les phénomènes généraux de l'inflammation, tension des tissus, rougeur, afflux des cellules blanches. Quelle force invisible attire ces dernières, qui circulaient dans les vaisseaux ou faisaient leur ronde aux environs? Vous me dites que c'est leur appétit : mais n'y a-t-il pas un peu de mysticisme à nous représenter les leucocytes comme avertis à distance, à des distances qui, grandies proportionnellement, représenteraient pour nous des kilomètres, de l'existence d'un ennemi, même d'un ennemi bon à manger. Il est possible, à la rigueur, qu'ils soient présents dans le voisinage en nombre suffisant. Mais comment se fait-il qu'ils arrivent en foule et se mettent tout de suite à l'œuvre chez l'animal vacciné, tandis qu'ils restent rares et inactifs chez l'animal neuf? Tant que nous n'aurons pas répondu à ces questions, nous ne pourrons pas nous flatter d'avoir résolu le problème que nous nous étions posé.



Et d'abord, pourquoi les leucocytes de l'animal normal ne se comportent-ils pas comme ceux de l'animal vacciné? Ceux-ci auraient-ils subi une sorte d'éducation, du fait de la maladie vaccinale? Si invraisemblable que cela paraisse, tel est en effet le cas. Mais l'invraisemblance n'existe que pour ceux qui ne sont pas très au courant des phénomènes de la vie cellulaire. Les grands organismes que nous avons sous les yeux, et sur lesquels nous nous repérons inconsciemment pour nous faire une idée de la vie, nous apparaissent comme des machines construites en vue d'un but, et qui ne s'en laissent pas détourner : ils n'ont pas de plasticité. Ce sont des ensembles compliqués et délicats qui fonctionnent bien tant qu'ils sont complets, mais que le moindre organe faussé, la moindre cheville absente détraque. Il en est tout autrement pour les divers éléments qui les composent, pour les cellules des divers tissus dont le corps est formé. Celles-ci sont en général plus

libres d'allures : elles ont conservé une sorte d'indépendance qui fait qu'elles peuvent changer plus ou moins sans cesser de remplir le même rôle dans la même communauté. Nous avons vu tout à l'heure les cellules microbiennes s'adapter à un nouveau milieu, apprendre à en tirer parti, après une période de transition et de souffrance, y acquérir en somme une propriété qu'elles n'avaient pas. De même, nous voyons les cellules constitutives de nos tissus s'habituer à notre alimentation variée. Toutes ces cellules sont pourtant des êtres déjà assez différenciés, pourvus d'une enveloppe résistante. La plasticité doit être encore plus grande chez des êtres comme les leucocytes, qui sont dépourvus de membrane extérieure, n'ont par suite aucune forme propre et persistante, et sont faits d'une petite masse de gelée vivante, de protoplasma.

Rien ne serait sans doute plus facile que de montrer ces phénomènes d'acclimatation ou d'accoutumance sur les leucocytes, s'il était possible de les maintenir pendant quelque temps vivants en dehors de l'organisme. On peut au moins les observer sur des êtres qui leur ressemblent beaucoup en ce qu'ils sont eux aussi réduits à une masse protoplasmique nue, et mobiles au moyen de tentacules qu'ils fixent à distance et sur lesquels ils se halent. Ce sont les myxomycètes, végétaux visibles à l'œil nu, et qui ressemblent à une gelée spumeuse. Déposez-les sur les parois d'un vase de verre, à petite distance d'une infusion de feuilles mortes : vous les verrez se diriger vers la surface du liquide et y plonger leurs filaments tentaculaires pour s'en imprégner. Remplacez à ce moment, tandis qu'ils sont en fonction, l'infusion de feuilles par un autre liquide, par exemple par une solution sucrée s'élevant à la même hauteur dans le vase. Un mouvement de répulsion se manifeste : les filaments tentaculaires plongés dans le liquide se rétractent et le quittent. Puis, si la solution n'est pas trop concentrée, après quelques heures d'hésitation, ils reprennent le chemin du liquide, et s'y enfoncent à nouveau. On peut encore les forcer à fuir en augmentant la dose de sucre, mais l'effet est encore momentané, et l'accoutumance se fait. Par contre, une fois habitués aux solutions sucrées, les myxomycètes reculent quand on les remet au régime de l'infusion de feuilles, et ne lui reviennent qu'après quelques

heures de réflexion. Bref, on peut faire leur éducation, les acclimater dans des milieux nutritifs variés, leur faire fuir ce qu'ils ont aimé, et aimer ce qu'ils ont fui, et c'est là une faculté qui, plus ou moins développée, existe dans tous les organismes cellulaires.

Les leucocytes ont de même conservé dans les tissus, en même temps que leur indépendance. une grande puissance d'adaptation dont nous pouvons profiter. Les exemples suivants vont nous dire comment.

Imaginons que nous inoculions avec une même bactéridie virulente un chien et un mouton. Le mouton meurt. Le chien résiste. Pourquoi? C'est que, par nature, les leucocytes du chien vont au point d'inoculation, et engagent assez tôt la lutte avec les bactéridies pour en triompher. Les leucocytes du mouton, au contraire, sont indifférents vis-à-vis de l'excitation provoquée par la pénétration de la bactéridie dans les tissus. Ils n'engagent avec le parasite qu'une lutte molle. Pendant qu'ils saisissent quelques microbes, comme ils le feraient d'un corps étranger quelconque, d'autres bacilles se multiplient, d'autant plus vite qu'ils sont plus virulents et plus habitués à vivre dans l'organisme du mouton, de sorte qu'ils réussissent assez vite à tuer leur hôte.

Mais ce même mouton, qui succombe à une inoculation virulente, est doué d'une certaine immunité vis-à-vis d'un virus affaibli, d'un vaccin, avec lequel ses leucocytes luttent dans des conditions plus égales. C'est alors un peu chez lui comme chez notre chien de tout à l'heure, sauf que l'ennemi n'est pas saisi et dévoré dès son entrée dans la place. Il y a un commencement d'envahissement, c'est-à-dire un commencement de maladie, au cours de laquelle les leucocytes, qui ont eu le temps de s'accoutumer et de s'aguerrir, finissent par rester victorieux. Cette accoutumance, cette expérience du danger qu'ils ont conquise pendant la maladie vaccinale, ils la conservent plus ou moins longtemps, pendant que dure l'immunité, et si, dans cette période, le danger reparaît, ils sont outillés et préparés. Les leucocytes du mouton peuvent, au prix d'une maladie bénigne, être instruits à faire ce que les leucocytes du chien font naturellement vis-à-vis de la bactéridie charbonneuse, et, d'une manière générale, la phago-

cytose et l'immunité sont tellement connexes qu'on peut prédire à l'avance quel sera le sort de l'animal inoculé, rien qu'en cherchant comment ses leucocytes se comportent, à l'origine, contre les microbes injectés dans ses tissus.



Nous avançons dans notre étude, mais nous ne sommes pourtant pas encore au bout, car il nous reste à comprendre comment les leucocytes qui font leur ronde autour du lieu d'inoculation, ou qui sont charriés par le sang dans des vaisseaux clos, sont appelés au point précis où ils peuvent rencontrer des parasites et les englober. Ici encore, nous allons trouver un sujet de surprise. Le chien est appelé de loin vers le gibier par son odorat : c'est par une sorte d'odorat que les leucocytes sont guidés vers les microbes qui peuvent leur servir d'aliment. Ici, comme tout à l'heure, la science ne s'est pas trouvée, quand elle a découvert ce fait, en présence d'une notion tout à fait nouvelle. On connaissait déjà, chez certaines cellules mobiles, des phénomènes qui ne peuvent s'interpréter qu'avec l'hypothèse d'une sorte d'odorat. Ainsi les cellules reproductrices de certaines fougères sont attirées à distance par des solutions d'acide malique ; celles de certaines mousses par des solutions sucrées. Les tanneurs connaissent sous le nom de *fleurs de tan* des amas parfois énormes de myxomycètes, réunis en une masse gélatineuse et d'apparence bien inerte. Et pourtant les individus qui composent cette masse flairent à distance les aliments qui leur plaisent, roulent les uns sur les autres jusqu'à ce qu'ils les aient atteints, et on peut faire parcourir à cette gelée vivante de grands espaces, la faire monter par exemple au sommet d'un bâton en lui présentant quelque chose qu'elle aime et qu'on lui retire à mesure qu'elle avance.

C'est d'une faculté analogue que sont doués les leucocytes, avec plus de sensibilité seulement et plus de finesse de perception. Ils ont des substances qu'ils recherchent, d'autres qu'ils dédaignent ou qui les repoussent, et ils sont prêts à nous les indiquer si nous les interrogeons adroitement. Voici comment font MM. Massart et Bordet. Ils forment en faisceau

une douzaine de tubes de verre fins comme un cheveu, fermés par un bout, et contenant chacun une petite colonne d'un liquide différent : dissolution de sucre, d'acides tartrique, citrique, malique. de peptone, bouillon ordinaire ou liquides de culture de divers microbes, etc. Puis, le faisceau lié, ils l'insèrent délicatement dans le sac lymphatique d'une grenouille où ils le laissent séjourner quelques heures. Au bout de ce temps, les leucocytes ont eu le temps de faire et surtout de manifester leur choix. On les trouve, en effet, formant un bouchon plus ou moins épais et compact dans tous les tubes qui contiennent les substances qu'ils aiment, pendant qu'à côté restent béantes les ouvertures des tubes qui ne les attiraient pas.

Étant donné leur nombre, on peut dire qu'ils sont venus de loin prendre part à la fête; mais ils ne se trompent pas de cabaret. Les comptoirs qui débitent de l'alcool, du chloroforme, de l'acide lactique, sont tout à fait désertés. Il en est de même de ceux où l'acide lactique, qu'ils fuient, serait mélangé de bouillon, qu'ils aiment. Il en est de même encore de ceux où le seul appât est un bouillon de culture du bacille du choléra des poules. Une culture du vaccin charbonneux attire au contraire les leucocytes, surtout chez le lapin, dont les cellules blanches n'ont pas, ainsi qu'il fallait s'y attendre, exactement les mêmes goûts que celles de la grenouille.

Voilà donc démontrée l'existence, chez nos cellules phagocytaires, d'un flair conducteur qui les rassemble au point où elles peuvent être utiles. Et nous voyons en même temps, par l'exemple ci-dessus, à côté de l'effet, la cause qui le produit. Des bacilles du vaccin charbonneux, introduits sous la peau d'un lapin, y apportent ou y créent un peu de liquide de culture qui attire les leucocytes : la lutte commence, et peut tourner au profit de l'animal, pourtant très sensible à cette maladie. Inoculons, au contraire, sous la peau d'un autre lapin, le microbe du choléra des poules : la culture n'est pas attirante, les leucocytes restent inertes, le bacille pousse en liberté, et l'animal meurt.

Nous pourrions citer beaucoup d'exemples analogues : ceux-ci, qui aboutissent à une guérison ou à une mort rapide, suffisent pour nous donner la notion de ce qui se passe; si on veut bien maintenant, dans une vue générale, se représenter

que les degrés intermédiaires entre ces deux extrêmes sont occupés par des maladies telles que la tuberculose, où la lutte entre microbes et phagocytes peut durer des années sans être décisive, on aura une idée suffisante de ce qu'est une maladie microbienne et du mécanisme de la guérison.



Toute cette théorie, dira-t-on, est bien anthropomorphique, et les termes mêmes dont on se sert pour l'exposer lui donnent un petit air civilisé qui est bien surprenant. — Prenez garde, répondrai-je, que j'ai cité des faits avant d'en donner l'interprétation. C'est l'interprétation seule qui peut vous paraître anthropomorphique. Mais les faits n'en sont pas moins probants, de quelque façon que vous vouliez les habiller dans votre pensée. Connaissez-vous d'ailleurs une explication de faits objectifs dont vous ne tiriez pas tous les éléments de vous-même? Vous êtes surpris de voir assimiler les leucocytes à des animaux ou même à des hommes, de leur découvrir des instincts, des goûts, des préférences, des répulsions, des habitudes, et même la souplesse qu'exige toute éducation. Mais si les ressemblances existent, il faut bien les traduire dans notre langue, et rapprocher le leucocyte de l'homme, à moins qu'on ne préfère assimiler l'homme à un grand globule blanc.

Peu importent, du reste, les idées et les mots par lesquels se traduit une théorie. Elle ne vaut que par le nombre des faits connus et inexpliqués qu'elle explique, par le nombre des faits nouveaux qu'elle permet de découvrir. Il faudrait de longs développements pour dire tout ce qu'à ce double point de vue nous devons à la théorie des phagocytes. Je me bornerai à quelques exemples.

Rien n'est plus commun que d'entendre accuser le froid d'avoir provoqué un rhume, une fluxion de poitrine, une attaque ou même une épidémie de diphtérie ou de grippe. Comment a-t-il pu agir? Il n'a sûrement pas fait naître de toutes pièces les microbes de ces diverses maladies. Il n'a pu que favoriser leur intervention ou leur action.

L'ancienne médecine, qui ne connaissait pas et a pendant longtemps voulu ignorer les microbes, s'était tirée d'embarras,

en présence de ces questions, en créant de toutes pièces des miasmes, des diathèses, des prédispositions morbides, et en faisant apparaître de temps en temps un *génie épidémique* devant lequel tout le monde tirait son bonnet. C'était s'esquiver sans répondre. Mieux informés aujourd'hui, nous pouvons dire : le froid ne fait pas naître le microbe, mais il engourdit et paralyse le leucocyte chargé de lutter avec lui.

Encore un *mot*, dira-t-on? Non, un fait. Choisissons, pour l'étudier de près, une expérience célèbre de Pasteur. Une poule, qui résiste à une inoculation charbonneuse virulente quand on la remet dans sa cage après l'avoir injectée, y succombe quand on la refroidit en lui maintenant les pattes et les jambes dans l'eau. Pourquoi? C'est que, sur la poule normale, les leucocytes suffisent à leur besogne; on les voit en effet affluer au point d'inoculation. Sur la poule refroidie, les leucocytes n'arrivent plus; ils sont plus sensibles au refroidissement que l'animal qui les porte, plus surtout que les bactéridies inoculées, et celles-ci se multiplient en liberté. Remplaçons la poule par une grenouille, et ce sera l'inverse. Dans de l'eau ordinaire, elle ne succombe pas à l'inoculation. Elle meurt du charbon, au contraire, comme l'a montré M. Gibier, quand on l'a peu à peu habituée à vivre dans l'eau tiède. A cette température, ses leucocytes sont moins actifs; la bactéridie l'est davantage et tue l'animal.

Voici encore, dans une expérience curieuse de MM. Nocard et Roux, un cobaye à qui on inocule le bacille du charbon symptomatique. L'animal résiste. A un autre cobaye tout pareil, vous faites la même inoculation, en l'accompagnant de quelques gouttes d'acide lactique étendu d'eau. L'animal meurt. Pourquoi? L'acide lactique serait-il toxique par lui-même? Nullement. Mais nous avons vu plus haut qu'il repousse les leucocytes. Il les a empêchés d'arriver dans la plaie d'inoculation et d'y faire leur œuvre d'assainissement.

On peut encore les laisser arriver sur les lieux, mais les employer à autre chose. Il suffit de contuser le membre au point d'inoculation, de briser l'os dans le voisinage, bref, de donner de la besogne aux leucocytes qui sont à la fois les policiers et les balayeurs de l'organisme, chargés d'en faire disparaître tous les éléments morts ou détériorés. Mais ils ne

peuvent pas faire tout à la fois, et pendant qu'ils travaillent à réparer les désordres matériels causés par la contusion ou la fracture, les microbes, qu'ils englobent facilement dans un membre sain, prennent le dessus parce qu'ils ont libre carrière.

Nous venons d'intervenir en faveur des microbes par une action extérieure. Nous pouvons aussi intervenir contre eux et faire de la thérapeutique. En inoculant dans la cavité abdominale d'un animal une culture de vibrions du choléra, on peut déterminer chez lui une péritonite, mortelle en quelques heures. C'est que, dans les liquides de cette cavité, les cellules phagocytaires sont rares. Mais nous pouvons les y appeler en profitant de ce qu'elles aiment le bouillon, ainsi que nous l'avons vu plus haut. Faisons quelques heures à l'avance, dans l'abdomen, une injection de quelques centimètres cubes de bon bouillon; puis, quand les leucocytes sont arrivés, injectons les bacilles cholériques. C'est les faire tomber dans une embuscade : le stratagème réussit, et l'animal est sauvé.

Nous pouvons jouer avec plus de maîtrise encore de l'instrument que nous venons de découvrir. Inoculons à un animal une culture de bacilles dangereux et que les leucocytes absorbent. Puis, au bout de quelques heures, quand la capture est terminée, et qu'il ne reste plus aucun bacille libre, ce dont il est facile de s'assurer au microscope, tuons avec du chloroforme les leucocytes bourrés des bacilles qu'ils ont englobés, mais qu'ils n'ont pas eu le temps de digérer. La destruction des cellules phagocytaires remet en liberté les microbes, qui pullulent, et l'animal, qui était sauvé, meurt.

On peut faire autrement l'expérience. On peut tuer les leucocytes sans chloroforme, en allant puiser dans l'organisme quelques gouttes du liquide qui les contient, et en les abandonnant à eux-mêmes. Les leucocytes morts, les bacilles qu'ils englobaient deviennent libres, peuplent le liquide où ils étaient jusque-là empêchés de pousser, et, lorsqu'ils sont devenus assez nombreux, peuvent tuer, si on les réinocule, l'animal auquel ils ont été empruntés. Remarquons, en passant, l'intérêt nouveau de cette expérience. Elle nous montre que les bacilles englobés par les phagocytes ne sont ni morts ni atténués au moment où ils sont happés, qu'ils sont en pleine possession de leur virulence. Ce n'est que peu à peu, et

quelquefois même lentement, qu'ils sont détruits par les sucs digestifs des leucocytes. Et nous nous rappellerons utilement ici une promesse faite au commencement de cet article. Nous avons vu que du sang, du sérum, des humeurs variées pouvaient quelquefois, en dehors de l'organisme, détruire certains microbes par simple contact. Dans un grand nombre de cas au moins, cette propriété leur vient des leucocytes qu'ils contiennent, et qui, mourant dès qu'ils sont retirés du corps, laissent diffuser dans le liquide ambiant leurs diastases digestives.



Il n'est pas nécessaire, je pense, d'entrer dans plus de détails au sujet du mécanisme mis en œuvre pour repousser les agressions microbiennes. Je pourrais donc, à la rigueur, m'arrêter ici. Mais il faut être beau joueur quand on a tant fait que de prendre les cartes, et la partie n'est pas finie. Je n'ai encore parlé que de l'immunité microbienne, de celle qui empêche ou arrête le développement du microbe inoculé, de celle que communiquent les vaccinations préalables, c'est-à-dire, comme nous venons de le voir, l'accoutumance donnée à certaines cellules de l'organisme. Cette immunité sert surtout, d'après ses origines, à garantir contre une maladie à venir; elle est surtout *préventive*. Son type est la protection contre la variole, conférée par la vaccine.

Je n'ai encore rien dit de l'immunité *curative* que confèrent les sérums thérapeutiques contre le tétanos, la diphtérie, la fièvre puerpérale, la peste. Ces maladies sont, comme nous l'avons vu, des maladies toxiques. On peut en reproduire les principaux symptômes et la terminaison fatale en inoculant, après l'avoir débarrassé de tout élément vivant, le liquide de culture des bacilles qui les produisent. Elles sont donc produites par des matières solubles que ces bacilles forment sur le point, parfois très limité, qu'ils occupent, la plaie tétanique, le bubon pesteux, la fausse membrane diphtérique. Emportés par la circulation, ces poisons bactériens vont ébranler et détruire tout l'organisme.

On pourrait sans doute, pour toutes ces maladies, mettre

en jeu les actions que nous avons étudiées plus haut, supprimer l'effet en supprimant la cause, et c'est, en effet, le service que nous rendent souvent nos leucocytes sans que nous en ayons conscience. Beaucoup d'entre nous ont souvent dans la gorge le microbe de la diphtérie sans s'en douter, tant notre service sanitaire est actif et silencieux. Si un refroidissement, une cause quelconque paralyse les agents qui en sont chargés, le microbe se développe et la maladie éclate. C'est alors qu'intervient le sérum sauveur. Sur quoi agit-il, et par quel mécanisme?

La question est encore à l'étude, et par prudence je dois être bref. Je voudrais pourtant donner une idée de l'orientation de la science sur cette question, et de ses premiers résultats. Je me servirai pour cela d'un récent et suggestif mémoire de MM. Metchnikoff, Roux et Salimbeni, relatif au choléra. Ce travail n'a pas frappé l'attention autant qu'il le mérite, et je voudrais montrer qu'il contient de féconds enseignements.

J'ai dit plus haut qu'on pouvait provoquer chez les animaux une péritonite cholérique en injectant, au milieu de leurs intestins, des bacilles virulents. Cette péritonite n'est pas le choléra, maladie surtout toxique. C'est une maladie microbienne, et on peut en trouver un vaccin préservateur. On peut habituer les leucocytes d'un lapin à se jeter dès l'origine sur les bacilles injectés et à les faire disparaître. Le sérum d'un premier animal ainsi vacciné peut à son tour servir à en vacciner un second, c'est-à-dire à faire l'éducation des leucocytes d'un animal neuf. Nous n'avions pas encore vu cette transmission du vaccin par l'animal vivant; mais, sauf ce détail nouveau, nous sommes encore dans le domaine des faits que nous venons d'exposer.

Voici maintenant l'imprévu. Le choléra est une maladie toxique produite par le développement des bacilles, non plus autour de l'intestin, comme tout à l'heure, mais dans l'intestin. Lorsqu'il éclate, lorsque son poison circule, c'est que les bacilles sont maîtres de la place. Il est alors trop tard pour agir sur eux, et, en effet, le sérum vaccinal dont nous parlions tout à l'heure reste sans effet. A un mode d'attaque nouveau, il faut opposer une défense nouvelle. On peut heureusement, en mithridatisant un animal avec des toxines cholériques, en

l'habituant peu à peu à en supporter des doses de plus en plus fortes, réaliser sur lui le même miracle que pour la diphtérie, faire que son sang soit préservateur, neutralise l'effet du poison cholérique chez l'animal auquel on l'inocule. On peut, en un mot, obtenir un sérum thérapeutique dont l'introduction dans l'organisme d'un cholérique arrête chez lui le cours d'une maladie déclarée, comme le sérum antidiphtérique arrête l'empoisonnement d'une diphtérie, comme le sérum antipesteux guérit un cas de peste.

Voilà donc deux sérums anticholériques qu'il ne faut pas confondre. Le premier est actif contre la péritonite cholérique. Il sert à faire l'éducation des leucocytes, il est préservateur, vaccinal. Il ne peut donc rien contre le choléra intestinal déclaré. Ce n'est plus le temps d'instruire les pompiers quand la maison brûle. Il faut alors employer le second sérum, le sérum antitoxique, qui, lui, n'est pas plus vaccinal que le premier n'était thérapeutique, mais qui neutralise, dès son arrivée dans l'organisme, l'effet du poison microbien, et remet sur pied le malade.

Si j'ajoute que certains poisons végétaux se comportent de même et ont leurs sérums guérisseurs, que M. le Dr Calmette fabrique à Lille un sérum antivenimeux qui annihile l'effet des morsures des serpents les plus dangereux, on verra que nous sommes sortis complètement du domaine microbien. Nous sommes dans cette voie féconde ouverte par Behring pour le tétanos et la diphtérie, la voie des actions antitoxiques.



Si nous voulons les comprendre, la première chose à faire est de nous demander ce que c'est qu'un poison. C'est, nous a dit Claude Bernard, dans la grande majorité des cas, et pour les poisons les plus actifs, une substance qui fait choix, dans l'organisme, de certains éléments anatomiques qu'elle anesthésie ou qu'elle tue. Tant qu'elle n'est pas arrivée à leur contact, elle passe inaperçue. Quand elle les touche, des désordres éclatent, d'autant plus violents que l'élément atteint était plus important dans le jeu organique. Cellules nerveuses, musculaires, globules rouges, globules blancs, chacune des

unités vivantes de notre corps a ainsi son poison ou ses poisons particuliers, qui deviennent par là des poisons de l'ensemble.

Cette façon de poser la question amène tout de suite une première simplification, du même ordre que celle que nous avons rencontrée plus haut quand, pour nous expliquer la disproportion entre la cause et l'effet dans la maladie du charbon, nous avons pu opposer à la masse de l'invasion microbienne, non plus la masse beaucoup plus considérable de l'animal envahi, mais la masse seule de ses leucocytes. Ici, de même, il y a disproportion : un milligramme de certains venins peut suffire à tuer un homme. Mais quand on songe que le poison emporté par la circulation n'agit que lorsqu'il se fixe sur certaines cellules, qui peuvent être d'autant moins nombreuses qu'elles sont plus importantes, on retrouve l'équilibre entre le poids total des éléments intoxiqués et le poids de leur toxique.

Les choses étant ainsi, un contrepoison, un sérum antitoxique est une substance qui empêche les cellules intoxicables de céder au poison. Par quel mécanisme, on l'ignore encore et on le cherche. Mais tout ce que nous avons besoin de savoir pour le moment, c'est que ce mécanisme met en jeu des actions cellulaires, comme les sérums préventifs mettaient en jeu des actions leucocytaires. Ainsi les divers sérums thérapeutiques s'adressent chacun au groupe de cellules qu'est en train de tuer le poison bactérien, ou végétal, ou animal, contre lequel on les emploie, et le sauvent de la destruction. De sorte qu'un certain nombre des éléments anatomiques d'un homme qui relève d'une maladie, qu'il s'en soit tiré seul, ou à l'aide d'un vaccin, ou à l'aide d'un sérum, sont revêtus, pour plus ou moins longtemps, d'une propriété nouvelle qui les fait, au fond, différents de ce qu'ils étaient.

Différents, c'est-à-dire fortifiés d'un côté, affaiblis et un peu démantelés de l'autre, car les deux choses se tiennent, et voilà une conséquence qui ne semblera plus paradoxale, pour peu qu'on y réfléchisse. En tout cas, elle ressort très nettement d'une expérience de MM. Roux et Vaillard, qui va nous fournir comme une sorte de schéma de la maladie toxique et de l'action des sérums.

Voici, d'un côté, une toxine tétanique très active : il n'en faut qu'un milligramme pour tuer un cobaye. Quelques heures après l'injection, le membre où elle a été faite se raidit dans l'extension, parce que ses éléments nerveux ont été les premiers atteints. Puis le poison fait son œuvre ailleurs et l'animal succombe. Voilà la maladie toxique.

Pendant qu'elle dure, injectons en un point quelconque de l'animal un sérum antitétanique. On peut en préparer un assez actif pour qu'il puisse rendre inoffensif mille fois son poids de toxine. Il n'en faudrait donc, théoriquement, qu'un millième de milligramme pour servir de contrepoison à la toxine injectée. Mettons-en davantage pour être plus sûrs du résultat et pour aller plus vite. Le membre atteint reprend peu à peu sa souplesse et ses fonctions, et tout rentre bientôt dans l'ordre. Voilà l'effet du sérum antitoxique.

Nous pouvons maintenant inoculer à la fois le poison et le contrepoison en les mélangeant à l'avance dans la proportion où ils se neutralisent, ou, de préférence, en faisant un peu prédominer le contrepoison pour parer à toute éventualité. Un cochon d'Inde supportera, sans en souffrir le moins du monde, une dose de toxine cent fois supérieure à celle qui pourrait le tuer, à la condition de recevoir simultanément cent vingt ou cent cinquante fois la dose correspondante d'antitoxine : cent milligrammes de poison mélangés avec moins d'un milligramme de sérum préservateur.

Mais il faut pour cela, — et c'est ici que la chose devient tout à fait curieuse, — il faut pour cela que l'animal à qui nous inoculons ce mélange soit neuf : car, si nous opérons sur des animaux que nous aurons immunisés au préalable contre le vibrion cholérique, ou auxquels nous aurons fait subir des inoculations antérieures dont ils sont parfaitement rétablis, ces animaux mourront tétaniques. Ils paient donc l'immunité relative dont ils jouissent d'un certain côté par un peu plus de faiblesse dans une autre direction. C'est le système des compensations sur un terrain où l'on ne s'attendait guère à le voir apparaître, et nous pouvons résumer ce qui précède en disant qu'un homme, même parfaitement guéri d'une maladie, n'est pas, quant aux propriétés de ses cellules, ce qu'il était quand elle a commencé.



Belle découverte, dira quelque lecteur, que ce changement apporté par la maladie! Est-ce pour nous conduire là que vous nous avez si longuement promenés? — Je demanderai à ce lecteur de réfléchir. Nous venons d'apprendre non pas *que* nous sommes différents, mais *où* nous sommes différents. Nous savons maintenant que telle maladie, qui peut ne laisser aucune trace apparente, s'est imprimée en nous par une sensibilité diminuée ou accrue de tel ou tel de nos départements cellulaires vis-à-vis des virus vivants et des toxines. Elle nous a découverts d'un côté pour nous couvrir de l'autre. N'est-ce donc rien que cette notion?

Sans doute, elle flotte depuis longtemps dans l'air des laboratoires. « Les cellules élémentaires d'un malade, même rétabli, disais-je il y a dix ans [1], ne sont plus les cellules d'avant la maladie. Vaccinées, douées d'une immunité plus ou moins parfaite vis-à-vis de quelques affections, elles ont, au contraire, une prédisposition, une diathèse vis-à-vis de certaines autres, et dans les deux cas, qui se fondent du reste en un seul, ces dispositions nouvelles sont le résultat de la modification de structure et de fonction qui leur a été imprimée par le développement du microbe. » Mais entre une notion à ce moment-là théorique et les faits démontrés et spécifiés d'aujourd'hui, la distance est immense, parce que la théorie plane, tandis que les faits se posent, se groupent, se multiplient, et conduisent à des applications.

Pour donner une idée du retentissement de cette partie de la science sur la thérapeutique, je n'ai qu'à choisir un exemple qui est en plein dans mon sujet, et qui en fera ressortir le côté utilitaire. C'est l'histoire de l'inflammation. Tout le monde en connaît les symptômes principaux, l'état de fièvre qui l'accompagne d'ordinaire, le gonflement, la chaleur, la rougeur des tissus qu'elle atteint. Elle attire si bien l'attention sur elle que pendant longtemps les médecins ne se sont pas préoccupés de ses causes, l'ont considérée comme la maladie elle-même, et ont fait ce qu'ils ont pu pour la faire disparaître. Quand l'il-

1. *Le Microbe et la Maladie*, 1886.

lustre Virchow est venu nous dire : « L'élément important de l'inflammation est l'exsudat », on s'est attaché à combattre l'exsudation. Quand on y a eu découvert des leucocytes en abondance, on s'est dit tout naturellement : « Voilà l'ennemi, chassons-le ! » Et comme on avait trouvé que le sulfate de quinine tuait les globules blancs, on s'est mis à le recommander à tort et à travers, avec l'ardeur que nous mettons tous à plaider les opinions dont nous ne sommes pas sûrs, pour combattre les inflammations intérieures et extérieures.

Quand on est remonté à la cause de quelques inflammations et qu'on y a eu découvert le microbe, le vent a tourné. C'est au microbe qu'on a fait la chasse. Les antiseptiques ont remplacé le sulfate de quinine, et on croyait d'autant plus avoir ville gagnée que la plupart des antiseptiques sont aussi des ennemis des leucocytes, et permettaient d'éviter non seulement les microbes, mais aussi le pus, ce redoutable pus qu'on n'avait pas cessé de maudire.

Mieux informés maintenant, nous pouvons dire que là encore on faisait fausse route. Les leucocytes ne sont pas des ennemis : ce sont des alliés et même des serviteurs dont on peut faire l'éducation. Il faut les appeler par des pansements appropriés sur certaines plaies dont ils feront le nettoyage. Il faut, comme l'a déjà fait M. Durham dans des cas de péritonite, les convier, au moyen des injections de bouillon dont nous avons vu plus haut l'efficacité, à venir en plus grand nombre au milieu de la masse intestinale pour y jouer leur rôle d'agents sanitaires. Et, comme ils ne sont pas toujours les mêmes, comme ils peuvent prendre de bonnes ou de mauvaises habitudes, être invalides ou bien portants, il faudra choisir, suivant les cas, l'appât qu'on leur offre, le changer à l'occasion quand il aura cessé de plaire, et préférer celui qui les invigorise à celui qui les enivre ou les anesthésie. On arrive à peupler un chantier en offrant de l'alcool aux ouvriers, mais on a de meilleurs travailleurs en offrant de la viande.

Voilà pour les conséquences pratiques à tirer de ces études, qui semblent au premier abord si abstraites. Elles ont, en outre, une conséquence théorique dont je me reprocherais de ne pas dire un mot en terminant. Avec tout ce que nous venons d'apprendre, un être vivant doit nous apparaître comme

un mécanisme prodigieusement compliqué et délicat. Ce n'est plus une machine rigide qui marche tant que ses organes ne sont pas usés et qu'aucun obstacle n'en vient contrarier le jeu. C'est une machine souple, dont les organes ont de la flexibilité et s'accommodent en pleine marche à des fonctions nouvelles. Le corps de gendarmerie subtile qui y circule constamment y applique un code très variable, et les contrebandiers de la veille y sont souvent les douaniers du lendemain. D'un autre côté, les cellules de nos tissus, celles qui président à nos fonctions les plus importantes et qui constituent notre nature physique et morale, sont modifiables elles-mêmes, peuvent acquérir une sensibilité qui leur manquait, ou perdre une prédisposition acquise. Il ne faudrait pas beaucoup presser ces notions pour en faire sortir toute espèce de conclusions pour l'éducation de nos cellules cérébrales. Mais je n'insiste pas.

Je me contente de faire remarquer pour finir, qu'au milieu de cette variation incessante et en quelque sorte journalière des propriétés de nos éléments anatomiques, la vie persiste, que la communauté dure avec une somme de liberté très grande donnée aux individus qui la composent, qu'elle a conscience de sa durée malgré le renouvellement incessant de sa matière, et, ce qui est plus curieux, qu'elle a le sentiment de son unité, malgré les transformations incessantes de ses propriétés cellulaires. Où peut bien être le siège des notions de continuité et de tradition? Comment un ensemble si complexe n'est-il pas perpétuellement en état de crise? Pourquoi est-ce la santé qui est l'état normal, et non la maladie?

Ces étonnements ne sont heureusement toujours dans la science que les effets d'un demi-savoir. Nous sommes aujourd'hui, en présence de ces questions, comme un sauvage devant un feu d'artifice. Il est surpris plus qu'il n'admire. Quand nous serons plus civilisés, plus avancés dans l'étude des choses, nous admirerons sans nous étonner.

E. DUCLAUX
de l'Académie des sciences.
Directeur de l'Institut Pasteur.

PAROLE JURÉE

I

— Venez-vous un instant chez la baronne Le Séneschal ? demanda le président Marguery à Bertrand de Maguelonne, rencontré au foyer du Théâtre-Français. Vous êtes bien de ses mardis ?

— Sans y être encore allé.

— Eh bien ! si vous n'avez rien de mieux à faire...

— Pourquoi pas ? Il est trop tôt pour aller se coucher.

— Et vous ne tenez sans doute à entendre *la Joie fait peur*.

Le ciel était clair, l'air vif, le pavé sec. Ils suivirent à pied la rue de Rivoli.

— Belle fille, Dinah Roger, fit le président après un silence.

— Bonne fille aussi. Pas de rosserie pour deux sous et tellement obligeante qu'elle ne sait jamais rien refuser.

— Diable !... Et Salvador ?

— Il a la possession d'état. Quant au reste, il ne veut rien savoir. D'ailleurs, de sentir son bien convoité par autrui, cela lui prouve qu'il a fait une bonne affaire et son amour-propre en est flatté.

— Dites donc, mon cher, si ce n'est pas indiscret, braconnez-vous sur ses terres ?

— Pas le moins du monde. Nous sommes de vieux camarades, Dinah et moi. Cela remonte au temps où elle était à l'Odéon et à un cinquième de la rue Monsieur-le-Prince. J'ai un peu contribué à la lancer, elle reste fidèle à ses amis de la première heure, et voilà tout. Les comédiennes, pour la camaraderie, tant qu'on voudra : elles sont seules à la comprendre. Mais pour l'amour, j'en suis revenu ! Être trompé, ce ne serait rien. Seulement les nerfs, les caprices, les exigences, les scènes, les lâchages, les replâtrages et tous les avilissements qui en résultent de part et d'autre... Merci ! c'est de l'amour trop fatigant et trop malsain.

Au fond de ces paroles il y avait une rancune. Devenu pensif, Bertrand de Maguelonne ralentit son allure, à la grande satisfaction du vieux magistrat, dont la forte corpulence s'essoufflait à lui emboîter le pas.

— Vous préférez décidément les femmes du monde ?

— Je les préférerais, n'était le mari. Qu'avez-vous à rire ?

— Ce scrupule...

— N'est pas pour lui. Mais, à mon âge, on commence à trouver ces aventures-là bien compliquées et bien précaires. Deux ou trois petits bleus par jour, les marches et les contremarches, sans cesse sur le qui-vive, des alertes à tout bout de champ, la maison à double issue, le fiacre laissé au coin de la rue... tout cela pour de fugitives entrevues pendant lesquelles on s'aime en regardant la pendule. Et l'obligation de s'aimer, même si on n'en a pas le désir à ce moment précis, afin de ne pas perdre un temps rare et mesuré... On est comme ces voyageurs qui, n'ayant que peu d'heures à passer dans une ville, se font un devoir de la visiter sans y prendre d'intérêt, sous prétexte que jamais ils n'y reviendront.

— Vous êtes un raffiné.

— Je ne suis plus un collégien, tout simplement. Et puis, en dépit de ce qu'on se dit — que le mari mérite son sort et que c'est œuvre pie de distraire une femme qu'il laisse s'ennuyer, — on ne l'élimine pas si facilement. Et pour peu qu'il soit galant homme, on éprouve à le berner un vague déplaisir.

— Dire que le monde vous juge cynique! fit le président avec un sourire.

— Je ne suis plus assez naïf pour me croire obligé de le paraître. Bien d'autres sentent comme moi, qui font une fanfaronnade de n'en point convenir. Tenez, je me souviens d'une liaison que je n'ai vraiment goûtée qu'après avoir reçu un sérieux coup d'épée du mari.

— Oui, vous n'étiez plus son débiteur... Cependant il y a eu récidive. Était-ce bien délicat?

— Cela lui était si indifférent!... Il avait des habitudes ailleurs, et, une fois l'honneur satisfait de part et d'autre, cela s'est tassé. On ne se trompait plus.

— Eh bien! mais, il me semble que vous aviez trouvé la combinaison idéale.

— En effet. Seulement le malheur a voulu qu'elle s'en lassât, et mon cœur s'est trouvé sur le pavé. Je l'ai porté dans un ménage où le mari était maroufle à souhait. Autre chanson : il me gâtait la femme à tel point que, cette fois, c'est moi qui ai fait banqueroute.

— Il vous reste les divorcées.

— A présent, elles se remarient toutes... à moins qu'elles ne s'établissent demi-castors.

— L'espèce a du bon. C'est sûr et discret.

— Amours à l'usage de la magistrature. Mais moi, je n'ai aucun motif professionnel de tenir à la discrétion, au contraire.

— Vous voulez que le monde vous fasse honneur de vos victoires?

— Cela ne me déplaît point. Au surplus, ces collages bourgeois et obscurs me semblent avoir du mariage tous les inconvénients sans ses mérites, sinon moraux, de quoi je ne me mets guère en souci, du moins sociaux.

— Alors, je ne vois plus que les jeunes veuves.

— Hors les comédies de Scribe, il n'y en a pas.

— Ingrat!... Et madame Castillon?

— Elle est ma cousine.

— Oh! si peu.

— Germaine...

— Oui, mais par alliance.

— Eh ! mon cher président, de la part d'un homme grave, voilà des insinuations...

— Je les retire. C'est donc la disette, mon pauvre ami ?

— D'autant plus que les spécialistes de la galanterie sont d'une vulgarité nauséabonde ou d'un prix extravagant... sinon les deux à la fois.

— Pour un autre, ce serait le moment psychologique du mariage.

— Parfaitement. Mais moi, il ne me reste que la Trappe. Et comme je ne me sens pas du tout la vocation, c'est l'ennui du cœur. Les temps sont vraiment plats...

— En aucun temps vous n'auriez pu sortir de cette impasse.

— Pas bien sûr, répondit M. de Maguelonne, songeur.

Le président le regarda, dans un étonnement interrogatif. Mais ils étaient arrivés, et l'entretien dut en rester là.

Bien parisien, cet entresol de la rue du Mont-Thabor, au plafond bas dont les dorures étaient enfumées par les lustres, surabondamment meublé, avec ce mépris du style qui constitue les intérieurs dits artistiques, assourdi par une profusion de tentures disparates, encombré de bibelots en tous genres donnant une impression de brocante ; du goût cependant, harmonisant cette fantaisie, et un sentiment d'intimité se dégageant d'une cohue de cent cinquante personnes qui se pressaient dans un espace où quatre-vingts auraient tenu à peu près à l'aise.

Pour approcher la maîtresse du logis, qu'à travers une barrière d'hommes debout et un parterre de femmes assises il apercevait dans le grand salon, s'affairant autour du piano à queue, Bertrand dut se livrer à des manœuvres savantes. Il n'était qu'à mi-chemin du but, quand des sons incohérents d'instruments qui s'accordaient traversèrent soudain et apaisèrent la rumeur des conversations. Il s'arrêta dans la baie qui séparait les deux pièces, s'adossa au chambranle, en étouffant derrière son chapeau un léger bâillement, et, tandis que les musiciens attaquaient le trio de Rubinstein, il promena sur l'auditoire, que son œil exercé jugeait à première vue mélangé et pourtant *select*, ce regard nonchalant qui semble dire : « Qui vais-je trouver ici ? Toujours les mêmes sans doute, et personne d'intéressant. »

Un léger coup d'éventail lui effleura la manche.

— Tiens, tiens, monsieur mon cousin, vous ne m'aviez pas dit tantôt qu'on aurait le plaisir de vous trouver ici ce soir.

— Je l'ignorais alors, ma belle cousine, C'est par raccroc que je suis venu.

Bertrand s'était dégagé de l'embrasure où l'emprisonnait une triple enceinte d'habits noirs, et se trouvait en face de son interlocutrice, dans un recoin où l'on pouvait causer à demi-voix.

— Vous connaissez donc la baronne?

— Je la connais sans la connaître, pour lui avoir été présenté je ne sais où. Elle avait bien voulu m'engager verbalement à ses mardis, mais cela m'était sorti de l'esprit.

— Peut-être ne s'en souvient-elle guère davantage. Elle ne vous en recevra pas moins à bras ouverts. C'est la maison du bon Dieu. Vous avez eu bien tort de n'y pas venir plus tôt.

— Assurément, puisqu'on vous y rencontre.

A ce propos, dont la galanterie était enveloppée d'une ironie imperceptible, madame Castillon répondit par un long regard oblique coulé sous les lourds bandeaux noirs qui, encadrant le front étroit et bas, descendaient en ondulations de serpent le long des joues et par-dessus les oreilles.

— Pourquoi vous croire obligé de me dire cela? fit-elle, un rien agressive.

— Pourquoi, en effet?... Donc, si je le dis, c'est que je le pense.

Et il se glissa à son côté sur la petite causeuse empire, fort juste pour deux, installé dans cette attitude tendre qui, chez les hommes de tempérament amoureux, est machinale auprès de toute femme digne de ce nom.

Celle-ci l'était amplement. Jolie? Non. Les femmes la déclaraient laide, et aussi certains hommes naïfs. Selon le canon de la beauté elle l'était en effet, avec son masque pâle, aux traits irréguliers et anguleux, à la forte mâchoire avide, que la malveillance comparait à une tête de mort. Cependant une vie intense, violente y éclatait dans le regard aigu des grands yeux glauques qui, naturellement, froids et durs,

s'échauffaient par éclairs de flammes étranges. La maigreur ardente qu'étalait cyniquement le hardi décolletage de la robe de satin jaune, la longue ligne mince des lèvres d'un rouge vif, accentué par le contraste avec le fond du teint, le jeu savant de la prunelle, très couverte par de lourdes paupières aux épais cils recourbés, lui donnaient assez la mine de sphinge de ces figures équivoques et perverses à la Botticelli dont elle avait adopté la coiffure. Laide, soit; mais n'est pas laide ainsi qui veut. Cela semblait être tout à fait l'avis de Bertrand de Maguelonne, et il s'y connaissait.

— On fait beaucoup de musique ici? questionna-t-il.

— Beaucoup, et d'excellente. La dame de ces lieux a toujours protégé les artistes, et l'on en profite.

— Peut-être en fait-on trop?

— Ce qu'il faut pour permettre de causer, comme vous voyez. Il y a aussi des coins où l'on flirte, et assez vivement. Cette aimable femme se console de ne plus cascader pour son compte en regardant faire le prochain... et en donnant un coup de main à l'occasion.

— Pas pécheresse repentie, alors?

— Si elle se repent de quelque chose, c'est du temps perdu.

— Monde panaché, ce me semble.

— La lanterne magique, mais rien que des gens décoratifs. Tous ceux qui se trouvent sur son chemin, elle les harponne et, dans le tas, il en est toujours qui finissent par venir, comme vous.

— Il y a un baron?

— Certes... Vous l'apercevrez même ce soir. Quelle heure est-il? Minuit... C'est un peu tard : il doit être couché. Non? Onze heures et demie seulement... Alors il pourrait bien n'être pas rentré du cercle.

— Il ne me manque point. Famille d'empire, je suppose?

— Petit-fils du général. Elle, une Pont-de-Cé.

— D'Anjou?... Serait-elle la fille du marquis?

— Vous voulez rire... Sa sœur.

— Je la trouve encore jeune, cette femme-là.

— Aux chandelles... Mais elle est plusieurs fois grand'mère.

— Elle se défend bien... J'ai chassé autrefois chez les Pont-

de-Cé… je crois même que nous sommes vaguement alliés. Paris est amusant : un casino qui a l'air très grand et qui tient dans le creux de la main.

De vigoureux accords plaqués leur firent instinctivement tourner la tête vers le piano, sur lequel une trouée subite ouvrait une échappée.

— Qui va chanter? demanda-t-il.

Madame Castillon leva sa face à main, qu'elle braquait sur le prochain à la façon d'une escopette.

— Eh! mais, c'est la comtesse Jacqueline.

En réponse à l'interrogation muette de son cousin elle allait continuer, mais des « chut! » énergiques courant de proche en proche lui fermèrent la bouche. La masse mouvante des habits noirs s'étant immobilisée obstruait de nouveau la vue. Afin de regarder, Bertrand se mit debout, dominant les autres de sa haute taille svelte et robuste de reître, dont la souplesse entretenue par le cheval et par l'épée ne s'alourdissait pas encore des quarante-deux ans bien marqués sur ses traits de viveur un peu las.

Dans le scintillement des lumières, il aperçut un corsage opulent, une superbe ligne d'épaules, un cou royal et une tête un peu forte, casquée d'or bruni, le teint éclatant, la bouche passionnée et volontaire, la physionomie ouverte et généreuse, illuminée par la profondeur chaude de grands yeux violets; — moins belle au sens propre du mot, qu'attrayante comme l'entendent les Italiens par leur intraduisible et charmante épithète : *simpatica*.

Tout en prétendant que la musique de salon est un bruit qui empêche de causer, Bertrand l'écoutait quand elle en valait la peine. Dès les premières notes il devint très attentif. Non que l'organe fût d'un métal au-dessus de l'ordinaire, ni que la technique dépassât la moyenne des talents mondains. C'était un mezzo assez chaud, mais dont le timbre manquait d'éclat, aux sonorités parfois défectueuses, quoique jamais vulgaires, vibrant dans les notes élevées, mais un peu sourd dans le grave, manié avec plus d'adresse que de souplesse et d'intelligence que de virtuosité. Rien toutefois de ce que certaines personnes appellent naïvement « une belle voix naturelle ». Au contraire, une intonation délicate y masquait une faiblesse, une

interprétation subtile y rachetait une insuffisance. Mais c'était de ces artifices moins vocaux qu'intellectuels, trop négligés des professionnels sacrifiant aux nécessités physiques du théâtre et qui, derrière un piano, portent mieux et touchent plus que des effets de puissance. Et, en outre d'un goût sûr et d'un sentiment juste, de la pureté de la diction et de la distinction du style, ce chant avait un accent singulièrement pénétrant, absolument personnel surtout et profondément sincère, qui révélait une intensité morale faite pour éveiller les curiosités d'un chercheur d'âmes rares.

Aussi Bertrand regardait-il autant qu'il écoutait, subitement allumé d'un intérêt, sinon d'un désir. Et non moins qu'à entendre était-elle bonne à voir, une main posée sur le dossier de la chaise de l'accompagnateur, l'autre dégantée, pendant mollement le long de sa jupe d'épaisse soie blanche, où l'éclatante nudité du bras mettait une ligne voluptueuse, — le regard haut et fixe, — immobile, un peu hiératique presque indifférente à force de calme et de maîtrise de soi-même, sans que le plus léger mouvement du corps ni de la physionomie trahît la vibration artistique, toute concentrée dans la voix. Lorsqu'elle eut fini :

— Vous disiez? reprit Bertrand, se rasseyant auprès de madame Castillon... La comtesse Jacqueline?...

— Elle vous intéresse?

— Davantage depuis qu'elle a chanté.

— Oui, elle se met bien en scène.

— Très bien, en effet, parce qu'elle ne s'y met pas du tout, ce qui est beaucoup plus difficile que de cabotiner.

— Et d'un effet sûr, ajouta la jeune femme.

Sans paraître s'apercevoir du sarcasme, il revint à la charge :

— Il est singulier que je ne l'aie jamais rencontrée... Jacqueline de quoi?

— De Lesguern.

— Quelque chose à l'amiral?

— Sa propre fille. Vous l'avez connu?

— Puisque je vous dis que ce monde est tout petit!... Quand j'étais premier secrétaire à Athènes, il commandait une division de l'escadre du Levant, et je l'ai vu en station au Pirée. Il est mort, si je ne me trompe... Une mère?

— Elle l'a perdue aussi... Ah çà! mon cher, on dirait un juge d'instruction.

— J'aime à savoir, et vous renseignez si bien!... Fille, femme ou veuve?

— Ni l'un ni l'autre, ni le reste... Devinez.

— Diable!.... Ah! j'y suis : chanoinesse.

— Du chapitre Sainte-Élisabeth de Prague.

— A la bonne heure, voilà qui n'est pas banal. Et comment vit-elle?

Madame Castillon eut un sourire équivoque.

— Vous m'en demandez plus que je n'en sais.

— Si vous ne savez rien, c'est qu'il n'y a rien à savoir.

— Dois-je prendre ceci pour un compliment?

— Dans le doute, belle cousine, c'est toujours ainsi que vous devez prendre mes paroles... Donc, personne à la clef... C'est regrettable... Il ne s'ennuierait pas.

— Ah! pardon, je n'affirme rien.

— Pour qu'on n'invente même pas, il faut bien que ce soit triplement vrai.

— Oui... mais il y a deux moyens de ne pas se compromettre : personne ou tout le monde.

Madame Castillon avait la spécialité de mettre les choses sous une forme ambiguë qui en accentuait la malveillance. Devant le regard inquisiteur de son cousin, elle s'expliqua :

— Je veux dire qu'entre la sévérité de tenue qui intimide les soupçons, et le laisser-aller qui les éparpille, en femme avisée, elle a choisi ce dernier procédé, le plus agréable et peut-être le plus sûr. Parmi tant d'hommes qu'elle honore de sa familiarité, comment préciser, s'il y a lieu?

— A l'œil, elle ne me fait pas l'effet d'une personne qui se laisse manger dans la main.

— Oh! elle a de la tenue... de l'aplomb, surtout. Avec cela et de l'argent, on impose ce qu'on veut. C'est ainsi qu'elle a fait accepter son indépendance par bien des gens collet-monté, que cela pourtant devrait scandaliser fort. Pensez donc qu'après la mort de son père, elle a obstinément résisté aux tentatives de ses deux familles pour la chaperonner! Et sans avoir âge d'ingénue, elle n'est pas positivement vieille fille, comme vous voyez!

— Vingt-cinq ans?...

— Age littéraire... Pour l'état civil, trente, je présume.

— Mettons vingt-sept, fit Bertrand, conciliant.

— Et voici quelques années déjà qu'elle a tenu à s'assurer la liberté. Concluez-en comme il vous plaira.

— Il faudrait y regarder de plus près. Mais il me semble que la musique fait relâche : c'est le moment de saluer la maîtresse de céans. Vous permettez?...

Profitant d'un remous vers le buffet pour se frayer passage, de l'allure précise et hardie qui donnait à ce diplomate quelque chose de militaire, accentué par la coupe des cheveux ras et drus, s'argentant aux tempes, et la moustache rousse ébouriffée, Bertrand de Maguelonne finit par joindre madame Le Séneschal. Coupant court à ses effusions d'ancienne jolie femme qui prolonge sa jeunesse à force de bonne grâce et de belle humeur :

— Quelle superbe voix je viens d'entendre!

— Notre chère Jacqueline? n'est-ce pas qu'elle chante comme un ange?

— Mon Dieu, madame, ce n'est pas cette comparaison que je choisirais... Si nous disions simplement comme une femme, qui est une artiste?

— Le fait est qu'à l'entendre on ne croirait pas que cette belle chérie est rebelle à l'amour! Ne pensez-vous point que c'est péché?

— Oui certes, si j'en étais bien sûr.

— Il est certain qu'on ne peut jamais jurer de ces choses-là. Après tout, elle a peut-être raison : la liberté, la paix du cœur!... — continua la baronne avec un petit soupir hypocrite au souvenir d'un passé qui avait été tout l'opposé de cet idéal. — Voulez-vous que je vous présente?

Puis, sans faire attention au geste d'acquiescement de M. de Maguelonne, incohérente à son ordinaire autant qu'exubérante, elle reprit :

— Jacqueline est chanoinesse, vous savez... Mais ce ne sont pas des vœux : on en revient. Cela lui va bien, n'est-ce pas, avec son grand air? Et si indépendante, tant d'originalité!...

Craignant qu'elle ne recommençât l'histoire, il l'interrompit :

— Oui, je sais. Madame Castillon vient de me donner quelques tuyaux.

— Quoi! Constance est ici? — s'écria la baronne, qui toujours s'écrie plutôt qu'elle ne parle. — Mais je ne l'ai pas encore vue, cette chère belle! Je suis tellement accaparée par mes artistes!... un chien de berger avec son troupeau!... Il faut que je la cherche.

Elle s'éloigna, accrochée deux pas plus loin par quelque autre de ses hôtes, qui lui fit oublier de chercher madame Castillon, comme elle avait oublié la présentation de Bertrand. Celui-ci n'en était pas autrement fâché. Il trouvait insupportables ces brusques mises en contact, sans préparation et sans prétexte, qui n'amènent aux lèvres que des banalités, même entre gens d'esprit, déconcertantes pour eux plus que pour les autres, parce qu'ils ont conscience du vide et de la niaiserie de l'entrée en matière. Combien plus délicat d'attendre son heure, quitte à la presser au besoin!

Louvoyant à travers les blanches épaules et les soies froufroutantes, il gagna le coin où la comtesse Jacqueline causait avec le président Marguery sur un ton assez animé. Du point où il se mit en arrêt, si courte que fût la distance, il ne pouvait rien distinguer de leurs paroles, noyées dans le bourdonnement de la réunion. Mais il laissa peser sur elle ce regard incisif et hardi qui déshabille une femme, cessant d'être brutal quand il décèle plus de curiosité de la personne morale que de la personne physique. Cet exercice de lecture à première vue était son amusement favori. Tout à coup, dans une soudaine tombée de la rumeur, causée par l'apparition d'un numéro sensationnel, — l'inimitable imitateur Libert, — la voix grave et pourtant claire de la chanoinesse fusa, qui disait :

— Eh bien! mettez que je suis un monstre et n'en parlons plus...

Toujours comique, cet effet d'un propos que, dans la cacophonie des conversations particulières, on croit tenir sur un ton confidentiel et qui sonne très haut quand il coïncide avec un point d'orgue. Bertrand ne put se défendre d'en sourire. Hasard ou suggestion, à ce moment précis un limpide regard de saphir se posa distraitement sur le sien et s'y arrêta.

Comprenant sa pensée, elle sourit aussi, et il passa entre eux un rapide courant magnétique. Mais aussitôt elle se détourna de cet air hypocritement sévère qui veut dire : « Monsieur, je ne vous connais pas et je vous défends bien de me faire rire », — avec un sous-entendu ajoutant : « Ah! si je vous connaissais, ce serait différent. »

Il s'amusait fort de ces jeux muets des petites comédies mondaines, tout en nuances subtiles et insaisissables. Il prétendait même qu'au lieu que les amateurs aillent demander des leçons aux gens de théâtre, c'est ceux-ci qui s'instruiraient en les observant. Toutefois, à présent que son affût était éventé, une insistance à dévisager cette inconnue fût devenue de l'impertinence. Le pitre ayant commencé à débiter devant un public extasié ses sornettes vingt fois entendues, Bertrand s'absorba dans la contemplation hypnotique de la perruque blonde à frisons de la vieille marquise de Montbriand, qui, croyant qu'il la regardait, lui décochait des sourires de danseuse.

Attirée à son tour par la curiosité dont elle s'était sentie l'objet, Jacqueline de Lesguern à présent examinait l'indiscret avec quelque intérêt. Il était de ceux qui ne passent point inaperçus. Au repos, son œil gris d'acier largement enchâssé, assez perçant et caustique pour être dédaigneux du monocle, avait repris son habituelle expression un peu fauve et fuyante, — ce qu'elle pouvait mettre de dureté dans la physionomie adouci par la mollesse d'une bouche gourmande donnant à l'élément passionnel une importance qui faisait échec à la hautaine énergie du haut du visage. — Tandis que tous ses mouvements révélaient l'aisance, l'assurance, la crânerie qui font dire : « Voilà un mâle », on devinait en lui l'affinement qui met un esprit en équilibre avec une force. Sous l'habit au revers fleuri d'un ruban rouge, il représentait assez bien — toute part faite à l'atténuation des caractères — la version moderne d'un de ces gentilshommes de la Renaissance italienne, soudards et artistes, corrompus et chevaleresques, très héroïques et un peu bandits.

Lorsque tous y eurent passé : Baron et Sarah, Yvette et Mounet-Sully, la Patti et Thérésa, Jean de Reszké et la belle Otero, et que le chanteur reprit haleine au milieu des trépigne-

ments de l'auditoire, la comtesse Jacqueline se leva pour changer de place. Le chemin lui fut barré par M. de Maguelonne s'adressant au magistrat, de qui elle se disposait à prendre le bras :

— Mon cher président, voulez-vous me faire l'honneur de me présenter à madame de Lesguern ?

La formalité accomplie, le souvenir de l'amiral invoqué en quelques paroles brèves, il prit possession d'elle avec cette désinvolture qui suffit à caractériser l'homme accoutumé à réussir auprès des femmes.

— Vous plairait-il, madame, de faire un tour du côté du buffet ?

— Volontiers, monsieur. J'ai grand peur que, cédant aux instances d'un public idolâtre, Libert n'enfile un nouveau chapelet d'âneries... Ce sera un moyen d'y échapper...

— Ce genre d'art ne vous passionne pas ?

— Il me divertit à l'occasion. Mais, comme vous-même sans doute, je commence à être saturée de son répertoire. Et puis j'ai bien soif... Je donnerais mon âme pour un verre d'eau... ou de champagne au besoin.

La salle à manger était déserte, le flot s'étant rué à entendre les dernières nouveautés de l'Eldorado et de la Scala : *la Ballade des Petits Gorets*, *la Complainte de la Pierreuse*, *les Vingt-huit jours d'un Pédicure*, *le Macchabée du Poivrot* et autres platitudes nauséabondes ou macabres dont se délectait cette assemblée éclairée et polie.

— J'ai des excuses à vous faire pour avoir tout à l'heure écouté aux portes, dit Bertrand.

Elle se mit à rire.

— C'est moi, au contraire, qui ai parlé trop haut. En ces endroits-ci on ne doit dire que ce qu'on veut perdre.

— Puisque le hasard m'a mis dans votre confidence, oserai-je vous prier de m'y admettre plus avant ? Vous allez me trouver bien curieux, mais je voudrais tant savoir à quel propos vous faisiez les honneurs de votre personne en des termes aussi inattendus !

— Le monstre ?... Oh ! n'ayez pas peur : il est très apprivoisé.

— Je ne crains pas du tout les monstres, tout au rebours.

Seulement ne pourriez-vous m'aider un peu à découvrir celui-ci?

— Il n'est ni bien mystérieux ni bien intéressant, je vous assure. Voyons, de quoi parlions-nous donc, avec le président?... Ah! oui... Il m'affirmait que j'étais dans mon tort en restant fille. Ce n'est pas la première fois qu'on me le dit.

— J'en suis certain.

— Mais lui, c'était pour me faire de la morale. Il me représentait que je me mets hors la loi sociale, hors la loi naturelle... qu'il faut aimer, pour faire comme tout le monde, que c'est un devoir envers soi-même et envers autrui... bref tous les clichés classiques, dont je vous fais grâce.

— Oserai-je vous avouer que, pour ce qui concerne autrui, je serais assez enclin à partager son sentiment?

— Possible. Mais aimer, voilà qui est bientôt dit. D'abord il y faut être deux.

— On vous a assurément maintes fois donné à entendre que ce ne sont pas les complices qui vous manqueraient.

— On a parfois eu cette bonté. Mais en nous donnant le conseil plus ou moins désintéressé d'aimer, les hommes oublient que ce n'est pas aussi simple pour nous que pour eux.

Visiblement elle en allait dire davantage et s'arrêta, soudain frappée de l'idée que c'était bien de l'abandon pour une première entrevue. Cette retenue contrariait fort l'envie de Bertrand.

— Comment l'entendez-vous? demanda-t-il de l'air le plus ingénu du monde.

— Vous le savez aussi bien que moi... et c'est pour me faire parler.

— Sans doute. De quoi pourrions-nous parler qui en vaudrait davantage la peine?

Dans la rencontre de leurs sourires s'évanouit le scrupule à peine né.

— Eh bien! j'entends que nous, faibles femmes, si nous ne tombons pas juste du premier coup, cela nous attire une foule de désagréments, et cette petite considération mérite qu'on y réfléchisse, n'est-il pas vrai? Nonobstant les nombreux divorces qu'il a prononcés, et tout en prenant soin de rester garçon, le président se fait l'avocat du mariage, au moins

pour les femmes. Mais je crains bien que ce ne soit avec une arrière-pensée tout à fait contraire aux mœurs. Est-ce que vous êtes de cette école-là, vous?

— De l'école du mariage?... Ce que j'en puis dire de mieux, c'est que peut-être est-ce un mal nécessaire... pour les femmes surtout, en effet.

— D'accord. Cependant vous admettez, n'est-ce pas, que le mieux est d'y entrer dans des intentions loyales? Alors, voulez-vous bien me dire pourquoi une fille fait quasiment scandale en s'abstenant, crainte, si la chance lui est adverse, de ne pas se trouver à la hauteur de ses devoirs? Au lieu de lui savoir gré de sa sagesse, on préférerait qu'elle s'embarquât à la légère, quitte à chavirer au premier orage.

— C'est que s'il n'y avait pas de femmes qui chavirent, que deviendraient les pauvres hommes? Voilà, je pense, ce qu'a voulu dire notre respectable ami. Ces magistrats sont si immoraux!

— Moi, je préfère être un monstre.

— Dites plutôt un caractère rare.

— C'est plus poli... merci bien. Mais il est évident que vous autres, outre que l'engagement définitif ne vous est point nécessaire pour avoir licence d'aimer, même mal réussi, le mariage en soi ne saurait vous être aussi fâcheux.

— Vous auriez tort de le croire.

— Pensez-vous?

— J'en suis absolument certain.

— Comme vous voudrez! Je n'y tiens pas. Pourtant si l'envie lui en vient, l'homme a plus de commodités pour débarquer et on le juge avec plus d'indulgence.

— Peut-être... Mais il y a bien d'autres choses...

Un nuage avait passé sur le front de Bertrand. Il continua avec quelque âpreté :

— Ah! si le mariage n'était que la régularisation sociale de l'amour... du véritable, non de celui édulcoré et banal qu'on met dans les contrats, qu'importerait qu'il impose des devoirs? Mais cette union de hasard ou de calcul qui, sous une hypocrite étiquette sentimentale, rive à perpétuité deux êtres au même boulet, croyez-vous que ses compromissions et ses mensonges ne répugnent pas aussi à un honnête homme?

— Ceux-là sont peu communs... de cette honnêteté spéciale, s'entend. J'imagine cependant que, si l'on a le goût du mariage, pour bien vivre ensemble les grandes amours ne sont pas indispensables, étant d'ailleurs peu compatibles avec le train-train conjugal. Bourgeoise façon de voir, j'en conviens ; mais il ne faut pas prétendre régler le monde d'après ses propres inclinations. Moi, je ne l'ai pas, le goût du mariage... ni vous non plus, il me semble. Et par surcroît je ne suis pas passionnée : double motif pour m'abstenir.

Bertrand sourit discrètement.

— Je sens l'impertinence qu'il y a à vous contredire sur ce point tout intime, dit-il. Néanmoins, quand on chante comme vous venez de le faire de la musique aussi purement, sinon impurement amoureuse...

— Bah ! c'est truqué, cela ! interrompit gaiement Jacqueline. Je ne suis pas passionnée pour mon compte, mais je m'intéresse intellectuellement aux passions d'autrui, preuve que je suis apte à les comprendre.

— Par conséquent à les ressentir. Dites seulement que vous ne voulez pas. Je me l'explique en songeant combien peu d'hommes seraient dignes de vous en inspirer.

— Ce n'est pas cela du tout... Je ne vaux ni plus ni moins que tant d'autres, qui ne sont pas si fières. C'est tout bonnement parce que jusqu'à présent — n'engageons pas l'avenir, cela porte malheur — la passion ne m'a point attirée. Voilà ce que les hommes ne veulent jamais comprendre.

— Nous y avons, en effet, quelque peine, parce que le mot d'amour évoque à nos yeux l'image infiniment séductrice de la femme. Je conçois fort bien que nous soyons moins attrayants.

— Vous vous calomniez. Il y a peut-être un peu de cela, au surplus, mais autre chose aussi... une chose que j'ai peur de ne pas exposer avec assez de convenance... Tant pis ! je me risque à vous dire en toute sincérité quel a été le motif réel de mon renoncement au mariage... Qu'avez-vous à rire, monsieur ?

— Je me permets de sourire, madame, parce que ce mot de renoncement, dans votre bouche, est un anachronisme un peu fort.

La comtesse Jacqueline leva ses belles épaules d'un geste d'impatience.

— Si vous m'arrêtez à chaque pas, je n'arriverai jamais.

— Pardonnez-moi... je ne sonne plus mot.

— Eh bien! ce que je dis n'est pas si absurde. C'est précisément parce que j'avais... et j'ai encore, je le reconnais, quelque temps devant moi avant d'être classée au cadre de réserve, que j'ai donné ma démission de cet état ridicule de fille à marier. Si l'on pouvait naître veuve, ce serait charmant. Mais aux yeux du monde, toute fille est réputée chercher plus ou moins un mari. Si elle n'est pas dépourvue de quelques avantages personnels et pécuniaires, à la rigueur consent-on qu'elle se borne à l'attendre. Est-il rien de plus sot? On est mariable tant qu'on n'est pas marié, c'est clair. Dit-on pourtant : un homme à marier? Cela vous semblera puéril, mais je vous assure que mon horreur de ce mot bourgeois a été pour beaucoup dans ma résolution de me faire recevoir d'un chapitre. Je ne pouvais, n'est-ce pas? envoyer des circulaires pour dire aux gens : « Je me marierai si cela me plaît, mais je ne suis pas plus à marier qu'à vendre? » Et puis, il y a la famille, qui s'entête à vous pousser dans l'ornière... il paraît que c'est son devoir. Alors, j'ai brûlé mes vaisseaux.

— Ce qui d'ailleurs n'engage qu'autant qu'on le veut bien.

— Exactement. Mais voyez la puissance des mots! Dès que, par suite d'une formalité sans autre valeur que celle de l'usage, on a troqué l'appellation « mademoiselle » contre celle de « madame », après avoir glosé à langue que veux-tu sur l'outrecuidance du procédé, le monde vous tient pour définitivement hors concours. Je ne réponds même pas que, si je m'avisais d'en revenir, on ne serait point extrêmement choqué, car on y voit des espèces de vœux. Il est bête, le monde...

— On peut le dire! s'écria Bertrand avec conviction.

Et tous deux de rire comme de vieux amis, liés aussitôt par la liberté de l'entretien et par la communauté de sentiments, devinée plus encore qu'exprimée.

— Et puis, reprit-elle, il est si impertinent de la part de la morale de faire pour nous d'aimer le synonyme d'épouser!... Quand je vous scandaliserai, vous me ferez taire.

— Veuillez croire que je ne rougis pas pour si peu.

— Je me hâte d'ajouter que, protestant contre la condition en principe, dans la pratique je suis d'avis de s'y soumettre. On a des préjugés...

— Oui : ils jouent le rôle des gendarmes qui font obéir aux lois qu'on ne respecte pas.

— Vous l'avez dit... « Épousez pour aimer », me prêche la morale. Je réponds : « Eh bien ! je n'aimerai pas, voilà tout ! »

— C'est cruel pour le prochain.

Le grondant du bout du doigt :

— Voilà que vous recommencez ! fit-elle... Laissez donc, il n'y a pas de femme nécessaire.

— Vous raisonnez bien... trop bien.

— On m'a toujours reproché d'être un peu ergoteuse.

— Je veux dire que vous êtes trop raisonnable. Cette condition imposée à l'amour n'est qu'une première mise...

— J'entends, répondit Jacqueline, devenue brusquement très grave. Mais il est des filles qui, si elles changeaient d'état, seraient résolues à demeurer honnêtes femmes. Après ma profession de foi passablement relâchée de tout à l'heure, ce scrupule vous surprend peut-être. C'est qu'il ne s'agit pas seulement ici de vertu, mais d'honneur... Oh ! pas au sens féminin du mot. Je veux parler de l'honneur tout court, celui dont les hommes s'arrogent volontiers le privilège, l'honneur qui fait que la foi jurée est jurée, et qu'y manquer est s'avilir. Il ne saurait y avoir d'homme plus intransigeant que moi là-dessus. C'en est ridicule.

Elle souriait de nouveau, et cette mobilité n'était pas la moindre grâce de son aimable physionomie. Il l'interrogea d'un œil pénétrant.

— Si sévère que cela pour ce parjure d'ordre très spécial ?

— Sévère pour moi, répondit-elle vivement. Mais je me mets à la place des autres, et je n'ai pas l'orgueil de croire que, le cas échéant, je serais plus cuirassée contre la tentation. C'est pourquoi je me garde bien de mettre ma conscience dans cet affreux guêpier. Voilà ma confession faite. Je devrais avoir peur que d'entrée de jeu elle vous donne de moi assez fâcheuse opinion. Mais je partage mes semblables en deux

catégories très, très inégales : ceux qui ne comprennent pas les choses, et ceux qui les comprennent. Je ne sais pourquoi j'imagine que vous êtes de ces derniers.

— Expliquées par vous, elles sont tellement lucides !...

— C'est égal, il faut avoir des dispositions.

— Pour ce qui est d'aller à rebrousse-poil de la morale d'ordonnance, je me crois en effet assez bien doué.

— Alors, bien vrai, vous ne pensez pas trop de mal de moi ? fit gentiment Jacqueline, très femme.

— Madame, le genre humain, à mes yeux, comprend deux variétés non moins inégales que les vôtres : les sincères, et ceux qui ne le sont pas. Pour les premiers seuls j'ai du respect et de la sympathie. C'est vous dire que je n'en fais pas grande dépense... et que j'ai trouvé ce soir le placement de mes économies.

— A la bonne heure !... Des compliments comme celui-là, tant que vous voudrez.

Fidèle à son habitude de s'occuper quasi exclusivement d'une femme pendant toute une soirée, Bertrand ne manifestait aucune velléité de s'arrêter dans son voyage de découverte. Jacqueline n'y trouvait rien à reprendre apparemment, car, pas plus que lui, elle ne s'était aperçue que la musique avait pris fin. A ce moment, la salle à manger fut envahie pour cet assaut final sur le buffet qui précède la dispersion. Cela menaçait de les séparer.

— Quoi que vous en disiez, madame, reprit Bertrand, si le monstre n'est pas mystérieux en effet, grâce à sa charmante franchise, il est fort intéressant. Me fera-t-il la grâce de me permettre de l'examiner de plus près ?

— Quai Voltaire, 37, presque tous les jours après cinq heures, et toujours le dimanche soir, dans l'intimité.

— Vous voilà donc, chérie ! s'écria la baronne. Tous vos amis vous réclamaient... Je vois qu'on vous avait enlevée.

— Nous philosophions, dit Bertrand.

— Oh ! bien alors, vous avez dû en dire d'énormes... Jacqueline, je vous préviens que M. de Maguelonne est une très mauvaise connaissance.

— Et moi aussi, j'en ai peur, répondit la chanoinesse.

Ils échangèrent un sourire d'intelligence que madame Cas-

tillon surprit au passage et dont elle fit son profit. Elle ne croyait pas à l'intelligence de deux esprits de sexe différent.

Madame Le Séneschal, qui mettait son bonheur et son orgueil à retenir ses hôtes le plus tard possible, s'épandait en adjurations de demeurer encore pour entendre une chanteuse et guitariste espagnole arrivant d'une autre soirée, « adorable, ma chère, et si artistique !... » Elle ne réussit qu'à endiguer à demi la débâcle. Tandis que les noctambules rentraient dans le salon de musique, les gens sages se dirigèrent vers le vestiaire. Bertrand hésita un instant entre les deux courants. Puis, ayant vu la comtesse Jacqueline traverser l'antichambre, enveloppée de ses fourrures, il prit le parti de la retraite. Quand il avait bu d'un vin dont la saveur lui était agréable, il s'y tenait, crainte de l'effacer par une autre qui le serait probablement moins.

En regagnant à pied, dans le silence bleu des rues froides et désertes, son petit pavillon entre cour et jardin rue de l'Université, il sourit de penser que le hasard les avait faits si voisins. Cette coïncidence le plongea en des cogitations profondes et singulières. Il s'endormit avec dans les yeux cette image de vierge sage et forte, qui était pour lui un aspect nouveau de la femme, et rare assurément, car lui qui en connaissait tant, il ne l'avait pas encore rencontré.

II

Madame Le Séneschal aimait fort la comtesse Jacqueline. Qui n'aimait-elle pas ? C'est d'elle qu'un plaisant a dit : « Elle préfère tout le monde. » Mais elle l'aimait d'autant plus qu'elle la tenait pour une de ces curiosités parisiennes de qui elle avait la vocation de se faire le barnum. Car ce n'était pas banal, cette fille bien née qui vivait « en artiste », comme on dit niaisement de toute femme en dehors des conditions ordinaires et au-dessus de la convention. Mais ils se trompaient, ceux qui croyaient qu'aucune intention d'excentricité l'eût guidée dans cet arrangement de vie. Il était uniquement pour elle le résultat des circonstances, et elle le trouvait

d'ailleurs simple et rationnel autant que conforme à ses goûts.

Jacqueline de Lesguern avait vingt-quatre ans lorsque la mort de son père l'avait faite orpheline, ayant perdu sa mère peu d'années auparavant. Celle-ci était une femme d'esprit distingué et de santé chétive, dont, mariée trop jeune, la personnalité s'était formée dans le mariage, ce qui, pour certaines natures féminines, est moralement aussi funeste que ce l'est physiquement pour un soldat de grandir sous le sac. Son mari, de vingt ans plus âgé qu'elle, l'avait aimée à sa façon, fort autoritaire et despotique, sans que jamais elle eût trouvé l'énergie de secouer les étroites et mesquines tyrannies de la vie conjugale telle qu'il l'entendait. Parfait galant homme, il ne l'avait pas rendue malheureuse au sens superficiel usuellement donné à ce mot. Seulement il l'avait toujours ignorée. Ce n'était pas absolument la faute de M. de Lesguern. S'ignorant elle-même au début de la vie commune, plus tard, par habitude d'effacement, par défaut de ressort, par timidité auprès d'une volonté dont s'était imposée l'emprise, elle n'avait pas su s'affirmer quand enfin elle s'était connue. D'autres, dans son cas, prennent sur leur mari la fâcheuse revanche de se révéler au profit de l'homme plus avisé qui a su les découvrir. Scrupuleusement honnête femme, la comtesse de Lesguern s'était repliée sur elle-même, souffrant sans révolte, quoique sans résignation, de cette discordance entre son être intime et son attitude dans la vie, froissée, contrariée, jugulée par toutes les conventions, toutes les sottises, dont son esprit estimait le néant, mais dont sa faiblesse vaincue d'avance ne tentait pas de s'affranchir.

Ce qu'elle n'avait pu faire pour elle-même, elle avait su le faire pour sa fille, née après plusieurs années de mariage, alors que déjà son jugement s'était formé et mûrie sa raison. La nature de l'enfant lui avait singulièrement facilité la tâche. Jacqueline tenait de son père, mais affiné par le sang maternel, un tempérament sain, net, robuste et vivace, raisonnable et droit, porté d'instinct vers ces vertus dites viriles, parce que ce sont les seules qu'on exige des hommes et dont on tienne quittes les femmes, mais qui sont des vertus sans sexe, des vertus humaines et les plus nobles : la fierté, la loyauté, l'honneur. Maîtresse de la direction de sa fille,

l'amiral n'ayant pas plus le goût que le loisir de s'en mêler, madame de Lesguern l'avait élevée comme son mari se fût occupé d'élever un fils. Les énergies latentes et refoulées qui s'étaient perdues en elle, elle avait voulu l'en armer dans l'intérêt de son bonheur, persuadée que ces malaises d'âme dont souffrent tant de femmes, et les funestes malentendus qu'ils engendrent sont le fruit de cet assujettissement de la raison, de cet abaissement de la dignité, de cet énervement de la volonté, de cet amollissement du courage sur quoi est systématiquement fondée leur éducation.

On s'étonnait autour d'elle de voir Jacqueline se développer si contrairement à la nature effacée et timorée de sa mère.

— Tu t'es trompée de sexe pour ta fille, — lui dit un jour sa sœur, madame de Luzy, sympathique linotte aussi en dehors qu'elle-même l'était peu. — Elle est élevée à faire un brave petit marin.

— Il y a bien assez de braves marins, répondit madame de Lesguern, et les femmes braves sont rares. J'espère que Jacqueline en sera une... cela vaudra tout autant.

Elle tenait d'autant plus à lui forger un caractère solide, qu'elle se croyait destinée à lui manquer de bonne heure. En pareil cas les mères, d'habitude, pensent à fixer par le mariage la destinée de leur fille. Mais celle-là avait acquis une vision trop réelle de la vie pour voir une sécurité dans ce qui ouvre l'ère des périls. Jacqueline au surplus manifestait fort peu de goût pour le mariage. Ce n'était pas de l'aversion, mais une profonde indifférence. Dans l'extrême jeunesse surtout se révèle la vocation matrimoniale, non pas sans doute sous une forme précise, mais par des signes auxquels ne se trompe guère une sollicitude intelligente. A l'éveil précoce de sa féminité, Jacqueline ne s'était montrée ni rêveuse ni évaporée, symptômes opposés d'un même penchant des ingénues. Elle n'aimait pas la danse, ignorait le flirt, ne se plaisait au commerce des hommes que par les côtés sérieux. Rien ne lui occupait le cœur, que ses affections filiales et ses amitiés; son imagination était pure de toute curiosité, vierge de tout désir.

Cela s'expliquait assez. Hors que l'aspiration au mariage ne soit chez une jeune fille l'inconsciente expression d'exigences

physiques, elle y est poussée ou par un intérêt d'ordre pratique — nécessité de carrière en quelque sorte — ou bien, et surtout, par un besoin d'émancipation, une soif de respirer l'air libre de la vie au lieu de l'atmosphère étouffée du milieu artificiel où la confinent les bienséances spéciales à son état. Or, aucun de ces motifs n'existait pour Jacqueline. Ainsi qu'il est habituel aux femmes de trempe à la fois fine et forte, et de qui la vitalité, n'étant pas comprimée, trouve à s'épancher par ailleurs, elle était de tempérament très calme. Elle devait se trouver assez riche un jour pour ignorer le souci matériel. Quant au reste, se mouvant sans œillères, sans lisières, sans entraves, dans une liberté judicieusement graduée avec l'âge, elle n'avait pas à demander au mariage le droit de vivre.

Madame de Lesguern avait trop souffert de son union prématurée pour ne pas se complaire à voir sa fille en de pareilles dispositions. Aussi, loin de lui faire voir dans le mariage l'unique but de l'existence féminine, sans l'en détourner aucunement le lui avait-elle représenté comme devant être le fruit de l'inclination éclairée par l'expérience et contrôlée par la raison. De l'instinct et de l'éducation combinés, il était résulté que Jacqueline y voyait le seul moyen honorable pour une fille d'aimer l'homme qu'elle distinguerait, faute de quoi le célibat constituait à ses yeux la condition normale et agréable par excellence.

Les pressentiments de la comtesse de Lesguern ne l'avaient pas trompée et, à vingt ans, Jacqueline s'était trouvée investie du gouvernement de la maison de son père, récemment appelé en qualité de chef d'état-major général de la marine à Paris, où depuis plusieurs années il avait fixé son établissement permanent. Physiquement précoce et moralement mûrie par son éducation forte, elle était, bien mieux que la plupart des jeunes mariées, en état d'assumer ces devoirs.

L'amiral trouvait naturelles et charmantes chez sa fille la fermeté de caractère et l'indépendance d'allures qui, chez sa femme, l'eussent indigné autant que stupéfait. Ce sont qualités ou défauts que les hommes redoutent seulement sur le terrain conjugal. En ces matières, les plus sensés sont précipités dans des abîmes de contradiction par le naïf égoïsme qui leur fait

considérer l'autre sexe comme créé, non pour une existence propre, mais expressément en vue de l'agrément du mâle. C'est par des penchants exactement opposés que les femmes leur plaisent selon que c'est dans le mariage ou non. Celui qui veut la sienne nulle, effacée, docile, dédaigne celles des autres qui sont ainsi. Il semble qu'on soit bien peu sûr de sa force pour redouter d'en avoir une à côté de soi et d'être annihilé dans la vie commune si l'on ne tenait en servage celle qui la partage. Mais c'est une des nombreuses incohérences de l'institution matrimoniale.

Enchanté donc que sa fille ne fût ni une enfant, ni une poupée, M. de Lesguern avait fait avec elle le meilleur des ménages, n'exerçant aucune contrainte sur Jacqueline, à qui le chaperonage de pure forme de sa tante de Luzy donnait une contenance plutôt qu'une protection, sans l'ombre d'autorité ni même d'influence. Quand une pleurésie, aggravée par des désordres au foie, fruit de ses campagnes d'Extrême-Orient, eut emporté l'amiral, ce fut chez madame de Luzy, dans sa terre de Provence, qu'elle passa les premiers mois de deuil. Puis, la baronne Le Sénéschal lui ayant proposé de l'accompagner en Égypte, pour revenir par l'Algérie et l'Espagne, elle s'était laissée enlever, trouvant le temps propice à ces déplacements qui, en occupant les yeux et l'esprit, chassent les images lugubres et adoucissent les souvenirs douloureux. Rentrée à Paris pour le service du bout de l'an, elle était descendue chez sa tante; mais, dès le lendemain, malgré les instances de madame de Luzy, elle réintégrait le quai Voltaire, afin d'y procéder à la cruelle besogne de remettre en ordre un logis où la mort a passé.

— Je sais que je vais avoir bien des tristesses à remuer, dit-elle, mais puisqu'il le faut, que servirait-il d'en reculer le moment?

— Tu comptes donc garder l'appartement?

— Sans doute. Les premiers temps, ma peine en sera ravivée. Mais n'est-ce pas rendre un hommage à mes chers morts que demeurer avec leur souvenir? Autrefois, on mourait de génération en génération sous le même toit. C'était bien plus convenable que cette façon d'aujourd'hui de vider les lieux où l'on a perdu les siens, comme pour s'en consoler plus vite.

— Mais, ma pauvre enfant, s'écria madame de Luzy, te proposes-tu donc de vivre toute seule ?

— Puisque je suis toute seule, il le faut bien.

— Allons donc !... Est-ce que, depuis que tu n'as plus ta pauvre mère, je n'ai pas fait de toi ma fille ?

Jacqueline ne put s'empêcher de sourire de cette idée sommaire de la maternité.

— Vous êtes bonne et charmante, ma tante, répondit-elle, et je vous aurai toujours une reconnaissance infinie de toute la peine que vous avez prise pour moi. A l'occasion soyez sûre que je ne manquerai point de mettre votre affection à l'épreuve. Mais enfin, vous ne pensez pas que je vais vous encombrer indéfiniment de ma personne ?

— Tu plaisantes...

— Eh bien ! tout à fait sérieusement, rien ne s'oppose à ce que nous nous aimions beaucoup, en demeurant chacune sous notre clef, avec nos goûts, nos habitudes, nos relations personnelles.

— Mais tu sais bien qu'auprès de moi tu aurais toute l'indépendance à laquelle tu es accoutumée. Et, en outre, tu jouirais de la protection nécessaire à une jeune fille.

— Je vous assure, ma tante, que je ne me sens nul besoin d'être protégée, répliqua Jacqueline en riant, sinon par une bonne serrure et par le brave Colaïc qui, après avoir été quinze ans au service de mon père comme matelot, puis comme valet de chambre, m'a déclaré péremptoirement ne jamais vouloir quitter le mien.

— Je parle d'une protection morale, reprit madame de Luzy qui en avait plein la bouche.

Il eût été peu révérencieux de la part de sa nièce de lui dire ce qu'elle pensait de la valeur particulière de cette protection. L'autre, d'ailleurs, n'aurait pas compris. Encore qu'elle la considérât, non sans effroi, comme une créature d'espèce singulière, son cerveau uniquement meublé d'idées toutes faites était inapte à concevoir qu'en dehors du mariage ou du veuvage, un caractère rassis, un sens droit, une raison solide, pussent suffire à mettre une femme d'aplomb dans la vie.

— Ma tante, répondit Jacqueline très doucement, mais non

moins fermement, ce n'est pas d'aujourd'hui que vous avez découvert combien sur certains sujets nous parlons peu la même langue. La protection morale, c'est en soi qu'on la trouve. Quand celle-là manque, aucune autre ne vaut, allez. Si vous craignez pour ma vertu, dites-vous bien que qui veut se perdre, se perd... Le mari même n'y fait guère de différence.

— Grand Dieu ! à quoi vas-tu songer? se récria madame de Luzy... Il s'agit bien de cela... Mais c'est le monde qui est si méchant !

— Bah ! pas tant qu'on le croit... Tout le secret est de n'en point avoir peur, et on l'intimide encore assez facilement. Il jasera, c'est clair... la belle affaire ! On ne pourra toujours pas en dire plus sur moi que sur les trois quarts des femmes que nous connaissons. Je serai en bonne compagnie.

— Allons donc, où vois-tu cela ?... Ne dirait-on pas qu'elle en sait plus que moi ?...

— Ma chère petite tante, — riposta Jacqueline en adoucissant de gentillesse son ironie, — avec toute votre expérience, gageons ce que vous voudrez, que je vous débite sur vos meilleures amies une série d'histoires dont vous ignorez le premier mot. Elles ne sont pas vraies, bien entendu, mais elles n'en font que mieux leur chemin. Je suis si mal élevée, vous savez !... On me raconte beaucoup de choses, je devine le reste, et je vous prie de croire que j'ai une idée assez précise de la profondeur de la malignité humaine, qui n'a d'égale que celle de la sottise. Aussi je sais que, si les gens sont résolus à mordre, rien n'en défend ; mais qu'on ne s'en porte pas plus mal. Ce qu'on dira ou ce qu'on ne dira pas m'est tout à fait indifférent. Je vis pour moi-même, non pour les autres.

Quand on raisonnait pour elle, madame de Luzy n'était pas réfractaire à la raison. Elle se raccrocha à une autre branche.

— Te doutes-tu, mon enfant, que la solitude est une triste chose ?

— Assurément... et personne n'est plus sociable que moi. Mais qu'appelez-vous la solitude ? On veut bien en général ne trouver votre nièce ni ennuyeuse ni désagréable, et la chance

m'ayant donné assez de fortune pour faire honneur et plaisir à mes amis, ils ne me manqueront point, à ce que je crois. Pensez-vous qu'on va me planter là parce que mon pauvre père n'y est plus? Vous me direz qu'il y a la vie intime. Mais en ma propre compagnie, je ne m'ennuie jamais. Il est possible que, seule, parfois on éprouve au logis un sentiment de vide. Par contre, il est singulièrement doux de sentir qu'on peut lire, écrire, chanter, penser, être de mauvaise humeur, sans qu'âme qui vive ait aucun droit à troubler votre paix. Quand on est malade?... J'ai bon pied, bon œil, mais enfin, le cas échéant, je sais au moins une personne qui ne tarderait pas à venir me faire boire mes tisanes... à charge de revanche, n'est-ce pas, ma tante? Allez, ne vous inquiétez pas. Voyons, voilà dix ans que vous avez perdu mon oncle, et vous ne m'aviez pas donné de cousins. Est-ce que vous êtes abandonnée de Dieu et des hommes? Craignez-vous que ce soit ma jeunesse qui m'isole? Entre nous, j'ai idée que ce sera tout le contraire.

Madame de Luzy ouvrait la bouche pour retourner l'argument contre elle. Voyant venir, sa nièce ne lui en laissa pas le temps.

— En résumé, continua-t-elle, rien n'est changé dans ma situation matérielle. Je n'ai donc rien de mieux à faire que de rentrer chez nous... il va falloir, hélas! m'habituer à dire chez moi... et d'y reprendre tranquillement ma vie, sevrée désormais des tendresses du foyer, au point où je l'avais laissée quand une seconde catastrophe est venue la troubler si peu de temps après l'autre.

Un passage d'attendrissement lui altéra la voix, et toutes deux essuyèrent quelques larmes. Puis Jacqueline reprit, très résolue :

— C'est ce que ferait mon frère si j'en avais un. C'est donc ce que je ferai, étant maîtresse absolue de ma personne et de mon bien. Je ne demande qu'à aimer de tout mon cœur ce que j'ai le bonheur de conserver de famille, mais à la condition formelle qu'on me laisse régler ma vie comme je le juge bon, tout en regrettant qu'on ne partage point ma manière de voir. J'ajoute que, n'ayant aucun moyen de s'y opposer, on s'épargnera comme à moi bien de l'ennui superflu en renonçant à essayer de me faire revenir sur ma détermination.

C'est à quoi finit par se résoudre madame de Luzy, d'humeur conciliante, facile à influencer et qui ne savait contrarier personne. Du côté de sa famille paternelle, avec qui elle était moins en intimité, Jacqueline rencontra plus de résistance. L'amiral avait un frère, ancien magistrat devenu référendaire au sceau, austère avec excès, comme le sont les hommes quand ils se mettent à l'être, d'autant qu'en bon Breton il était très religieux. Lui et sa femme avaient toujours trouvé que leur nièce recevait une éducation déplorable, et, de ce chef, leur belle-sœur avait eu à supporter des insinuations, voire des attaques directes, auxquelles lui avait donné la fermeté de tenir tête l'idée que ce qu'elle en faisait était dans l'intérêt du bonheur de sa fille.

Quand Jacqueline avait fait part de ses desseins à M. et à madame de Lesguern de Kernoël, — nom de terre par lequel le cadet se distinguait de l'aîné, — si quelque chose avait pu les rendre plus inébranlables, c'étaient les absurdités qui lui furent ressassées. Son oncle lui parla abondamment et avec emphase des difficultés et des périls qui, à chaque pas, guettent une jeune fille. Elle le pria de lui en signaler quelques-uns. Il s'en tira par un chapelet de ces lieux-communs d'autant plus sonores que plus vides, qu'elle déclara ne pas valoir d'être discutés. A bout d'arguments, ce qui fut vite fait, et irrité de les voir s'émousser du premier coup, il s'écria, tragique :

— Crois-tu que du fond de la tombe ton père approuvera une détermination pareille ?

— Permettez-moi d'arranger cela avec sa mémoire et ma conscience, — riposta impétueusement Jacqueline, un flot de sang subitement monté au visage. — A supposer d'ailleurs qu'il me blâme, peut-être bien que ma mère sera d'un avis opposé. Puisque le malheur a voulu que je sois privée de la tendresse de mes parents, c'est bien le moins que ne leur survive point une autorité arbitraire dont je ne sache pas que vous ayez hérité.

Là-dessus son oncle déclara se laver les mains de ce qu'il adviendrait, puisque aujourd'hui les jeunes filles prétendent se soustraire à la protection de leur famille. Jacqueline, qui commençait à être prodigieusement énervée, lui rendit grâces

sur un ton qu'il trouva un peu ironique, et ils se séparèrent très fraîchement.

Cependant, avec cette persistance à la fois agressive et sournoise que les dévots mettent à ce qu'ils croient l'accomplissement d'un devoir, sa tante de Kernoël, assez bonne femme, encore qu'un peu « mêlante », revint à la charge avec plus de douceur. Certes, on comprenait très bien qu'ayant pris l'habitude de son chez soi, il ne lui plût point de vivre chez les autres ; mais en s'installant à Paris, dans la même maison qu'une de ses tantes, en passant l'été partie à Kernoël, partie à Saint-Paon, elle concilierait le respect de sa liberté avec celui des convenances, car cela n'impliquait point qu'on prétendît surveiller ses actions.

Pas de surveillance peut-être, se dit Jacqueline, mais à coup sûr de la curiosité, ce qui se ressemble fort. Et les alarmes qu'elle conçut des froissements de la vie côte à côte lui firent décliner non moins résolument une proposition en apparence assez raisonnable. Sa tante ne se tint pas encore pour battue. Dans le cas d'une fille de son monde, c'était affaire d'étiquette, concession faite aux idées courantes et dont après tout son intérêt se trouverait bien. A l'âge qu'elle avait, cette attitude si libre lui nuirait certainement dans l'opinion des hommes, toujours enclins à voir le mal, et cela pourrait mettre obstacle à son établissement.

A ce mot, Jacqueline, qui avait écouté avec beaucoup de patience, l'arrêta net.

— D'abord, ma tante, si un homme qui se sentirait du goût pour mon intéressante personne était détourné de m'épouser par le fait que je vivrais honnêtement chez moi, comme une créature raisonnable qui sait se conduire et ne prend point souci de la bêtise et de la méchanceté humaines, ce monsieur-là serait un sot, et c'est moi qui ne voudrais pas de lui. Mais afin de vous tirer d'inquiétude, j'ajoute que j'ai l'intention de ne pas me marier... à telles enseignes que je songe à me faire recevoir d'un chapitre d'Allemagne.

Madame de Kernoël demeura si interloquée que sa nièce partit d'un joyeux rire.

— Ma tante, il ne faut pas vous laisser égarer par la vénérable chanoinesse traditionnelle de la littérature. Elle a pu

être jeune dans son temps. C'est même généralement par là qu'on commence, puisque ce qu'on en fait a pour but de se donner de l'assiette et de la respectabilité. Voulez-vous prier de ma part mon oncle Olivier de me renseigner sur les papiers à réunir pour faire mes preuves de huit quartiers en ligne paternelle et maternelle? Cela le calmera. Puisqu'on souhaite que je m'établisse, si l'on entend par là un arrangement définitif, ce sera mon établissement. Je ne serai plus une jeune fille, mais la comtesse Jacqueline de Lesguern. Les convenances seront donc satisfaites et on me laissera en paix.

Ainsi fut fait, après encore quelques lamentations et vitupérations. Bientôt la comtesse Jacqueline eut organisé sa vie le plus sagement du monde. Pour mieux dire, elle la continua telle qu'elle l'avait menée jusqu'alors, avec en moins le chaperonage de sa tante de Luzy, qui lui semblait désormais aussi ridicule que ce l'eût été de se faire escorter dans ses sorties par sa femme de chambre. Passant sept à huit mois de l'année à Paris, elle partageait son été en villégiatures chez les uns et les autres, y compris un séjour à Saint-Paon, par inclination, et un, plus bref, à Kernoël, par devoir, car il y avait eu un replâtrage et elle ne voulait pas mettre les torts de son côté. Elle voyageait aussi, le plus souvent avec des amis, de même qu'à Paris, dans les endroits où l'on va, elle se trouvait d'habitude en compagnie de quelque personne de son entourage. Mais tout dans son attitude rendait visible que c'était pour son plaisir et non pour des raisons de bienséance. Elle donnait aux hommes une large place dans sa familiarité, fort insoucieuse du qu'en dira-t-on. Non point esprit de bravade, — rien n'était plus éloigné de ses façons posées et tranquilles ; — mais loyauté envers elle-même et autrui, lui défendant de chercher à se faire pardonner son émancipation par des prudences humiliantes et d'hypocrites réserves. Ce n'est pas de l'aplomb qu'elle avait, comme le disait charitablement madame Castillon : elle était d'aplomb, ce qui est tout différent.

Jacqueline avait eu raison de ne pas redouter l'isolement. Les relations qu'elle avait au moment de la mort de son père n'avaient fait que s'accroître d'éléments plus personnels, celles de pure obligation, qui, même à Paris, s'imposent à tout homme tenant à l'État, s'étant rapidement éliminées. Cela ne

veut pas dire que le salon de la chanoinesse eût une allure légère. On s'y trouvait au contraire dans une atmosphère plutôt sérieuse quoique très mondaine, y respirant le charme de l'intimité, l'aisance de la bonne compagnie, la liberté des milieux raffinés, y entendant d'excellente musique, y rencontrant des hommes d'esprit et de jolies femmes, car la jeune maîtresse de maison ne commettait pas cette maladresse de coquetterie de s'entourer de laiderons, alors qu'au rebours les diverses variétés d'agrément féminin se mettent mutuellement en valeur. Jacqueline, au surplus, n'était point coquette.

Tout aimable et sympathique qu'elle fût, elle avait des ennemis, cela va de soi. Certains hommes la détestaient. Ceux d'abord qui, affriandés par cet état rare d'une sorte de jeune veuve n'ayant jamais eu de mari, et dont la porte était fermée au mariage sans qu'aucune pruderie la défendît à l'amour, y avaient vu une enseigne et une invite. Quand ils s'étaient aperçus de leur erreur, bien qu'elle le prît avec une dédaigneuse indifférence — précisément à cause de cela peut-être — ils ne lui avaient point pardonné de s'être trompés. Peu d'hommes ont assez de raison et d'équité pour se dire que c'est leur faute, s'ils ont confondu avec des encouragements les formes familières d'une camaraderie féminine, la franchise d'allures avec le mépris de la vertu. Quoi! l'on est jeune et bien faite, de tous points attrayante, on se plaît dans le train mondain et l'immoralité du siècle, on n'a pas l'excuse du devoir et l'on prétend ne pas se laisser aimer... Voyez l'impertinence!

De ceux-là Jacqueline n'avait à attendre que propos perfides, car les hommes aujourd'hui ne sont plus aussi beaux joueurs en amour que se piquent de l'avoir été les vieux viveurs. Source basse d'où filtraient sournoisement parfois quelques-unes de ces infamies par quoi la bave humaine salit les femmes inattaquables sur d'autres points, mais qui ne faisaient guère que l'effleurer, aucune apparence ne les confirmant.

Préférant ne pas préciser, ses ennemis affectaient plutôt de la tenir pour une de ces personnes très avisées qui, érigeant le cynisme à la hauteur d'un art, font en sorte de passer sans les rompre à travers les mailles du filet de la morale, par une absence d'artifice qui est l'artifice suprême. Cela

trouvait volontiers créance du côté masculin, où, même sans motif personnel de rancune, l'indépendance de Jacqueline semblait un empiètement sur les privilèges du sexe fort.

Nombre de femmes s'empressaient de recueillir ces rumeurs équivoques ou même contribuaient à les faire naître : — envie et colère de celles qui, n'ayant pu ou su asseoir leur existence qu'au prix d'un mariage sans joies, ne lui pardonnaient point de s'être émancipée gratis.

Toutefois, quoique enclin à la médisance, le monde en général, sachant combien de fumée donne le plus petit feu, pensait au fond que les propos devaient être dénués de fondement. Et il en coûte tellement de croire le vrai lorsqu'il s'agit d'honnêteté, qu'on en prenait de l'humeur contre elle. Pour un peu on eût trouvé qu'en ne fournissant pas de matière à scandale, la comtesse Jacqueline manquait à ses devoirs envers le prochain.

Elle avait aussi des amis, et beaucoup, des deux sexes. La droiture est une force qui s'impose en dépit de tout. Parmi les malveillants, il n'en était guère pour croire à ce qu'ils colportaient eux-mêmes. Quant à ceux qui l'aimaient et l'estimaient, ils prenaient sa défense avec vigueur, mais pas toujours avec discernement, tant on a de peine à comprendre les choses les plus simples dès qu'elles s'écartent des voies banales. C'est leur simplicité même qui fait la difficulté, car on s'entête à y chercher des complications qui n'y sont pas.

Jacqueline n'était pas sans soupçonner ce qui se disait d'elle. Mais on ne le lui répétait pas, ou si quelque bonne âme s'y risquait, ou quelque sournoise malfaisance, elle y coupait court au premier mot. Son très superbe dédain de l'opinion se fortifiait encore de son triomphe intime à l'avoir bravée et vaincue, car elle n'en était que plus recherchée. L'unique chagrin de sa vie, qui était la perte de ses parents, s'était avec le temps apaisé en un souvenir attendri. Possédant amplement de ce qui fait douce l'existence matérielle, sans besoin d'aimer, avec tout ce qu'il faut pour inspirer l'amour, libre et fière, n'ayant soucis, charges ni entraves, n'était-elle pas aussi près du bonheur que le permet la condition humaine — un bonheur paisible, serein, convenant à sa nature modérée et raisonnable?

Sa quiétude était parfois troublée par ce sentiment du néant de la vie pour la vie auquel ne saurait se soustraire une âme de quelque noblesse. S'intéresser à toutes choses sans se passionner pour aucune, meubler son esprit par la lecture, l'élargir par la réflexion, l'embellir par la culture de l'art, être obligeante et indulgente, n'avoir d'envie ni de haine, ne faire de mal à personne et du bien à quelques-uns, se conserver droite et nette, se gouverner par la raison et par l'honneur — tout cela était bien, mais à qui et à quoi utile, sinon à soi-même ?

Jacqueline cependant n'était pas un esprit exalté ni tourmenté. Elle avait plus de sagesse que de philosophie. Aussi cette inquiétude vague du sens et du but de l'existence, qui parfois lui mettait une ombre au front, elle l'apaisait en se disant que son mal était celui de tous ses semblables, le mal humain, auquel, à moins d'en être préservé par la bassesse morale ou distrait par l'âpreté de la lutte matérielle, on n'échappe que par le génie ou par la sainteté, et cela est le privilège de bien peu de mortels.

III

Il était rare que, sur le coup de cinq heures, quelques familiers ne vinssent demander une tasse de thé à la comtesse de Lesguern. Ce jour-là, la première arrivée se trouva être la femme qui, assez singulièrement, était le plus avant dans son intimité. Jeune mère couveuse dont la tendresse pour ses poussins ne venait qu'après une adoration idolâtre pour son joli homme de mari, madame Mauclercq demeurait très provinciale encore, après dix années partagées entre l'avenue de Messine et leurs vignes du Beaujolais, et aussi candide qu'au jour de sa première communion au regard des vérités de la vie et des complications du cœur. Un coin de sa sentimentalité était réservé à Jacqueline, pour qui elle nourrissait une passion admirative. Tout de cette amie si différente d'elle l'étonnait en la scandalisant un peu ; mais elle s'en émerveillait comme ces mères de fils prodigues, heureuses au fond et fières de leurs frasques. C'était la seule femme au profit de

qui elle détournât une parcelle de sa dévotion conjugale, et cet exclusivisme donnait du charme à son amitié, née de la loi des contrastes, qui sont des complémentaires.

— La maisonnée va bien ? demanda Jacqueline.

— Les enfants, oui, mais Christian est très fatigué. J'ai beau lui dire qu'il travaille trop, il ne veut rien entendre. Ainsi, tenez, hier mercredi il n'y avait pas séance, c'était convenu que nous monterions au Bois ensemble. Il a tant besoin de prendre l'air... Patatras ! au dernier moment arrive un petit bleu du ministère des finances, pour un entretien très urgent sur des affaires du budget. Tout à l'heure encore, il vient de me télégraphier de la Chambre qu'une réunion extraordinaire de son groupe le retiendrait fort tard dans la soirée et qu'il n'aurait même pas le temps de rentrer pour dîner... Vous savez, le groupe de la protection viticole... Ils sont très pris en ce moment, par la revision des tarifs douaniers.

— Oui, oui, je sais... vaguement.

— Ce n'est pas une vie... Je ferais presque des vœux pour qu'il échoue aux prochaines élections, si je ne savais combien il serait contrarié de voir passer le candidat radical.

« Et surtout, pensa Jacqueline, de n'avoir pas l'échappatoire du Palais-Bourbon ! »

Madame Mauclercq était seule à ignorer que le groupe de la protection viticole tenait ses séances extraordinaires chez mademoiselle Manthès I[re], récemment promue petit sujet, grâce à des recommandations parlementaires, et que les télégrammes ministériels étaient expédiés du bureau du Grand-Hôtel, voisin de l'entresol de cette aimable ballerine. Christian Mauclercq faisait la fête à outrance, sans que jamais la confiance de sa femme eût été effleurée d'un soupçon. Le joyeux Bourguignon, il est vrai, n'en remplissait pas moins en conscience ses devoirs de mari. Cet aveuglement de Marthe tantôt amusait Jacqueline, tantôt l'impatientait. Elle eût tout fait pour empêcher son amie d'apprendre la vérité, et parfois elle se sentait la démangeaison de lui crier : « Non, les femmes sont trop bêtes ! » Elle s'en tirait en détournant l'entretien.

— Et mon filleul ? Voilà un siècle que vous ne me l'avez envoyé.

— Ma chérie, j'ai peur qu'il vous ennuie.

— Pas du tout... Il est très gentil, Jacquot, et je l'aime de tout mon cœur.

— Oui, vous êtes bien bonne pour lui. Seulement, je me demande si ce n'est pas par amitié pour sa mère, car vous avez si peu le goût des enfants!...

— Cela dépend. Si j'en avais, je ne serais pas plus mauvaise mère qu'une autre, je vous assure... et être marraine, c'est déjà un peu de maternité... Ma chère, vous êtes tout à fait impertinente de me rire au nez.

— C'est que je ne vous vois pas du tout dans ce rôle-là. Et cependant, c'est toute la femme.

— Oh! pardon, une partie seulement, protesta Jacqueline. Faut-il que ce soit à moi, qui n'ai pas de passions, comme chacun sait, de vous rappeler leur existence? Il y a la mère, et il y a la femme... ne pas confondre.

— Toutes les femmes se sentent mères avant de l'être.

— Toutes? Eh bien! et moi, qu'est-ce que je suis donc, alors?

— Je veux dire presque toutes. C'est justement ce qui vous fait si différente des autres.

— Et savez-vous pourquoi les autres sont ainsi? Aimer les enfants qu'on n'a pas encore, c'est tout bonnement aimer le mariage... Mariage est mis pour ménager votre pudeur.

Madame Mauclercq se récria:

— Peut-on dire sérieusement des horreurs pareilles?

— Qu'y a-t-il d'horrible à aimer votre beau Christian? Voyons, ma petite Marthe, ne faites pas l'innocente.

— Mais quand j'étais jeune fille, j'adorais déjà les enfants.

— Précisément. Et de très bonne foi vous croyiez désirer vous marier uniquement pour devenir mère. Moi, au contraire, je n'ai jamais fait attention à eux, sauf quand ils sont jolis, comme les vôtres... à titre d'objets d'art. C'est à ce signe particulier que, dès ma petite jeunesse, on a reconnu ma vocation pour le célibat.

Ainsi que la plupart des jeunes femmes, qui s'imaginent que la connaissance de l'amour conjugal leur confère des lumières supérieures sur les choses de l'amour tout court, madame Mauclercq supportait impatiemment de se sentir plus ingénue

qu'une « jeune fille », selon le terme consacré, bourgeoisement pudique, tout à fait impropre quand il s'applique à la chasteté très informée. Cela amusait Jacqueline de la taquiner un peu là-dessus.

— Tenez, continua-t-elle, êtes-vous bien certaine de ne pas avoir pour votre aîné quelque partialité? Ne dites pas non : je le sais, sûr comme j'existe... Eh bien! c'est parce que... comment exprimer cela congrûment?... Parce qu'il a été le premier, voilà... Vous rougissez, donc vous comprenez. Et je gage que vous souhaitiez passionnément un garçon.

— Assurément... si je n'avais pas eu le bonheur d'en avoir d'autres, j'aurais préféré avoir donné un fils à mon mari.

— Oui, c'est ce que vous pensiez. Mais ce que vous sentiez, c'était... voici qui est encore plus difficile à dire avec décence... C'était que dans votre ferveur de jeune mariée, le mâle vous semblait un être particulièrement intéressant.

— Jacqueline!...

— Eh bien! quoi?... Il n'y a pas de mal à cela. Vous êtes ainsi, je suis autrement, voilà tout.

— Oui, vous êtes si peu femme! Christian me le disait encore l'autre jour...

— Ah! ah! — interrompit la chanoinesse, narquoise, — qu'est-ce qu'il disait de moi, Christian?

— Rien que d'aimable, car il vous aime beaucoup. Mais il affirme n'avoir jamais rencontré une femme aussi camarade que vous. « C'est dommage, dit-il, mais on ne voit pas la comtesse Jacqueline amoureuse. Et même... » Vous n'allez pas vous fâcher, n'est-ce pas?... Vous avez trop d'esprit pour cela... Il a ajouté : « Et même, belle et charmante comme elle est, on ne voit pas un homme se risquant à être amoureux d'elle. »

Jacqueline éclata de rire.

— Il y a pourtant des braves! dit-elle. Et vous pouvez l'assurer de ma part que je ne leur fais pas de mal.

Elle se rappelait Christian Mauclercq, certaine fois, parlant d'amour, et de très près, à l'amie intime de sa femme, et elle, volontiers indulgente d'ordinaire pour cette liberté grande, ayant dû se montrer fort sévère à cause de l'indélicatesse du procédé.

Et regardant Marthe toute pleine de sa naïve sécurité, elle

ne put se défendre de hausser légèrement les épaules, avec un sourire sur lequel elle aurait peut-être eu à s'expliquer, si l'entrée du président Marguery n'avait rompu les chiens.

On parla de choses quelconques, de ces mille et une choses futiles sous des apparences sérieuses, à moins que ce soit exactement l'opposé, qui remplissent la vie artificiellement active des mondains. Entre autres vint sur le tapis le nom de certaine danseuse aérienne, de qui depuis quelques jours s'occupait ce Tout-Paris admiratif jusqu'à l'enfantillage.

— Il faut aller voir cela, dit Jacqueline. Il paraît que c'est tout à fait « artistique », et quand on a dit d'une chose qu'elle est tout à fait « artistique », qu'il s'agisse d'une clownerie ou d'un oratorio, les gens qui se respectent ont le devoir d'y courir comme au feu.

— Christian, qui est allé la voir par hasard, dit que ce n'est pas étonnant.

— Il préfère la chorégraphie classique, remarqua le président, entre haut et bas.

Jacqueline lui fit les gros yeux et reprit :

— Bah! les Folies-Bergère sont un endroit comme un autre pour passer une soirée. Justement, chère, je voulais vous proposer cette petite débauche pour demain. Madame Le Séneschal en sera, le président, s'il ne craint pas de compromettre son hermine en ce mauvais lieu... et n'importe quel homme, pour compléter la demi-douzaine.

— Où est le sixième?

— M. de Maguelonne... C'est lui qui s'est chargé de la loge. Il doit passer au rapport tout à l'heure.

— Je ne savais pas que vous le connaissiez, dit madame Mauclercq.

— Je ne connais que lui... depuis un mois.

— Décidément, je ne me ferai jamais aux habitudes parisiennes! s'écria la petite femme. Des inconnus de la veille qui tout à coup se trouvent installés dans votre intimité comme s'ils y étaient depuis dix ans...

— Ma chère, la vie est brève. Si pour se lier il fallait de semblables noviciats, le monde serait une Thébaïde.

— A peine prend-on plus de temps pour un mariage, fit le président.

— Et puis M. de Maguelonne n'est pas un champignon. Même sans se nourrir assidument des journaux sérieux et des revues graves, on connaît au moins de vue ses *Impressions d'Orient*, ses *Études sur la Russie*, ses *Essais d'histoire diplomatique*.

— Oh! je sais que c'est un esprit très distingué... mais un bien triste caractère.

— Qu'est-ce qu'il a fait? La fête?... Dans certaines limites, je ne crains pas cela.

— Il s'est si indignement conduit avec sa femme!

— Il est donc marié? demanda tranquillement Jacqueline.

— Quoi! vous ne le saviez pas?

L'effarement de madame Mauclercq fit rire le président.

— A Paris, c'est comme cela, dit-il. Chez notre excellente amie madame Le Séneschal, combien de temps sont les nouveaux venus avant de soupçonner l'existence du baron!

— A plus forte raison, quand un homme vous est présenté dans le monde, on ne va pas lui demander son état civil. Cela n'empêche pas de se l'annexer s'il est aimable... Séparé, alors?

— Je crois bien, après ce scandale d'il y a trois ou quatre ans! Déjà il avait rendu sa femme très malheureuse, mais elle était un ange de patience et de douceur...

— Peut-être trop, insinua Jacqueline. Ce n'est pas toujours un très bon moyen...

— Et un beau jour il a abandonné le domicile conjugal, tout simplement, pour courir le monde avec Rose Pierron, du Gymnase, son ancienne maîtresse. C'est abominable.

— Assurément, dit le président, sans conviction... Mais madame de Maguelonne était si ennuyeuse!...

— Vous l'avez connue?

— J'ai été conseiller à Nîmes, et elle était la fille du premier président Fabre des Aygues.

Sur ces choses-là, madame Mauclercq n'entendait pas la plaisanterie.

— S'il la trouvait ennuyeuse, il n'avait qu'à ne pas l'épouser, reprit-elle.

— Un malheur est si vite arrivé!...

— Voilà bien les femmes heureuses en ménage, dit Jacque-

line. Parce qu'elles ont amené le quine, elles sont impitoyables pour ceux qui n'ont pas la veine. Mais oui, parfaitement, ma chère Marthe, le mariage est une loterie, comme toute la vie d'ailleurs. Nous tirons les numéros à l'aveuglette, et puis arrive qui plante !

— Allons, bon !... c'est lui que vous allez plaindre ?

— Cela serait soutenable. Si sa femme n'a pas su le rendre heureux ?

— Oh ! bien, Jacqueline, si vous commencez vos paradoxes...

— Je pourrais aussi vous demander : « Pourquoi l'a-t-elle épousé ? » Il s'est trompé en prenant une femme ennuyeuse ; elle, en prenant un mari qui voulait qu'on l'amusât. C'est un malheur pour tous les deux, mais puisque nous ne savons pas au juste le pourquoi ni le comment, n'est-il pas charitable et équitable de les renvoyer dos à dos ? Qu'en pense ce magistrat ?

— Jugé comme Salomon lui-même. C'est ainsi qu'ils l'ont compris, car ils ont rompu à l'amiable.

Horrifiée de la légèreté, qu'elle prenait trop au pied de la lettre, avec laquelle ces deux célibataires traitaient la sainteté du lien conjugal, madame Mauclercq revint à la charge.

— Avec cela qu'une jeune fille sait ce qu'elle fait quand elle se marie !

— Alors elle a bien tort de se marier, riposta Jacqueline. Il faut toujours savoir ce qu'on fait... même et surtout lorsqu'on fait une bêtise.

— Vous en parlez à votre aise, madame la chanoinesse... Et l'amour, qu'en faites-vous ?

— Personnellement, rien, comme vous savez. Néanmoins je m'y connais assez pour ne pas ignorer que, lorsqu'il s'en mêle, à tout âge et quel que soit le sexe, il y a un gros risque à courir.

— Je veux dire, reprit Marthe, qu'une jeune fille n'a pas le jugement et l'expérience qu'il faut pour connaître le caractère de l'homme qu'elle épouse.

— Et vous croyez qu'un homme peut connaître le caractère de la jeune fille qu'il épouse ? Ce serait difficile, puisqu'elle n'en a pas encore, ou qu'elle est dressée à dissimuler celui qu'elle a. D'ailleurs, moi qui ne suis pas une jeune fille...

— Jacqueline vous a de ces mots ! se récria Marthe, suffoquée...

— Qui suis une vieille fille, si vous préférez...

— A mon tour de protester énergiquement, dit le président.

— Avez-vous fini tous les deux?... Moi qui ne suis pas une ingénue, puisqu'il faut vous mettre les points sur les *i*... eh bien ! si la fantaisie me prenait d'aimer, je ne serais pas plus sûre de mon affaire qu'une autre. C'est la bouteille à l'encre, vous dis-je, et il n'y a qu'à l'usage qu'on sait ce que cela donnera.

— Ce n'est pas une raison pour abandonner sa femme et son enfant.

— Je ne prétends pas qu'il ait bien fait. Mais s'il fallait éplucher la vie privée de tous ses amis, quel déchet, ma chère !

Madame Mauclercq n'abandonna pas la partie.

— Que M. de Maguelonne soit un libertin sans cœur, cela m'est bien égal, reprit-elle. Mais il passe pour très dangereux.

— Ne pensez-vous pas, madame, qu'auprès de notre charmante amie, c'est pour lui qu'est tout le danger ?

— Merci, mon cher président... non pour moi, à qui vous attribuez bien trop de pouvoir, mais pour mon sexe. Pourquoi cette obstination à considérer l'homme toujours comme le séducteur? Ne nous raconte-t-on pas que ce fut Ève qui entraîna Adam au péché?

— A la bonne heure! approuva le président, voilà l'innocence vengée.

— Il est vrai qu'elle-même avait été tentée par le serpent ; mais le serpent, c'était le péché en personne. Le séducteur éternel, invincible, c'est l'amour et aucun autre.

— Oh ! si nous tombons dans la métaphysique, je ne suis plus de force, s'écria Marthe dépitée.

— C'est du symbole seulement... Et il me semble que, pour une créature supérieure... ou inférieure, comme il vous plaira, à ce brigand d'amour, je lui fais la part assez belle. Allez, les hommes à bonnes fortunes ne sont pas des voleurs de grand chemin. Il en est même qui n'ont pas à courir après.

— Et Joseph s'est fait par sa réserve un si fâcheux renom, que cela n'engage guère les autres à suivre son chaste exemple, ajouta M. Marguery.

— D'ailleurs, reprit Jacqueline, à qui en avons-nous? Depuis quand un homme et une femme ne pourraient-ils plus s'approcher sans risquer que l'un des deux détourne l'autre?

— Aussi n'est-ce pas de cela qu'il est question, mais simplement de ce que l'intimité de M. de Maguelonne est compromettante.

— Vous craignez pour ma réputation?... Bah! un peu plus, un peu moins... Et puis n'est-il pas en lecture? Madame Castillon me fait l'effet de le traiter comme sa propriété.

— Avec elle on ne sait jamais, répondit le président. Elle est encore bien plus compromettante que lui.

— Mais elle est cousine germaine de madame de Maguelonne, protesta Marthe avec véhémence. C'est même d'elle que je tiens ces détails.

— Tout s'explique!

— Jacqueline, vous êtes insupportable... Vous ne voulez jamais rien croire.

— Excepté ce que je crois et que les autres ne croient pas. Cela fait une moyenne.

— Ainsi, continua madame Mauclercq, s'échauffant, vous voudriez qu'elle eût pris son mari à cette cousine avec qui elle est comme une sœur?

— Permettez, chère madame, c'est une simple hypothèse.

— D'ailleurs, madame Castillon n'aurait pas eu à le prendre : elle l'aurait seulement ramassé, ce qui serait d'un bon cœur... Calmez-vous, Marthe, je plaisantais. Après tout, si M. de Maguelonne... Hum!...

La porte s'était ouverte et le domestique s'effaçait derrière la haute silhouette de Bertrand. Tandis que les autres affectaient ces airs détachés sous lesquels on dissimule mal sa confusion à être pris en flagrant délit de médisance, tendant la main au visiteur d'un joli geste cordial, Jacqueline lui dit avec un sourire :

— Autant tout avouer... nous parlions de vous.

— Pourvu que vous ne me répétiez pas ce que vous disiez...

— Nous n'aurons garde, car c'était beaucoup de mal.

— J'y suis accoutumé et je ne m'en plains pas.

— Une tasse de thé?

— Avec plaisir. Ce n'est pas que je l'aime pour lui-même, mais de toutes les occasions de commerce avec une femme, il n'en est pas qui vaille l'intimité autour du samovar.

— Et surtout le tête-à-tête, remarqua le président.

— Je n'ai pas dit cela.

— Mais vous le pensez.

— Vous ne voudriez pas que je m'en défende.

— Combien de morceaux? demanda Jacqueline, la pince à sucre au bout des doigts.

Elle était coutumière de se jeter à la traverse des madrigaux qui s'adressaient à sa personne. Ayant servi le nouveau venu, elle continua :

— J'ai évidemment du sang de sauvage dans les veines, car je ne comprends pas qu'on reçoive sous son toit un de ses semblables sans rompre le pain avec lui.

— C'est le sens de l'hospitalité, rectifia Bertrand, et cela donne l'apparence de l'amitié à ce qui trop souvent n'est que la familiarité. Mais c'est déjà quelque chose, le mirage! Si la bonne compagnie nous offrait plus de maisons comme la vôtre, comtesse, les pauvres hommes n'auraient pas besoin de fréquenter dans la mauvaise.

— Oh! oh!...

— Exactement comme je le dis, mon cher président. Ce que certains d'entre nous vont y chercher, c'est tout autre chose que ce qu'on croit, vous le savez bien.

— Contez-nous cela, dit Jacqueline.

— C'est bien simple. Dans le monde nous trouvons assez de commodités pour aimer. Mais pour l'amitié, les femmes sont inabordables. Si elles aiment leur mari, il n'y en a que pour lui : l'exclusivisme féminin en matière de sentiment est responsable de la moitié de l'immoralité sociale... Les autres ont le souci de leur vertu parfois, toujours de leur réputation et se gardent d'ouvrir au loup la porte de la bergerie, aux propos celle de leur intérieur. Et puis, si peu jaloux que soit un mari, il ne voit pas de très bon œil un familier dans la maison. Une femme du monde a plus facilement un amant

qu'un ami. Alors où voulez-vous que nous allions chercher de l'amitié féminine, la seule qui vaille? Dans le monde à côté, puisque celui-ci ne veut pas de nous.

— Ce serait l'amitié que vous y allez chercher? demanda Jacqueline. Un peu paradoxal!

— La camaraderie, quelquefois. Le plus souvent, une distraction quelconque... faute de mieux.

« Très fort, pensa le président... Il devance les commentaires désobligeants sur sa vie intime, et il prend position sur le terrain perfide du platonisme. Est-ce que par hasard?... Diable!... »

Jacqueline avait interprété d'autre façon le langage de Bertrand.

— Tenez, dit-elle aux autres, voilà une excellente apologie de l'état de fille qui vous choque tellement. On devrait au contraire l'encourager dans l'intérêt des bonnes mœurs. Cela ferait une pépinière d'amies.

— Oui, mais alors autant de perdu pour l'amour, répliqua le magistrat, et ce serait dommage.

— Dommage pour qui?

— Pour nous, bien entendu.

— Mais non, puisque nous nous dévouons autrement à votre bonheur. Il y a bien assez de femmes à aimer d'amour... M. de Maguelonne vient de vous le dire.

Bertrand ne répondit que par un geste vague. Il haïssait les banalités et savait qu'elle ne les aimait pas davantage.

Le rendez-vous pris pour la soirée aux Folies-Bergère, madame Mauclercq partit pour chercher son fils aîné à l'École Bossuet. Sous prétexte de profiter de la voiture en se faisant jeter sur le chemin, le président la suivit. Il professait cette doctrine aimable, encore que d'une moralité un peu relâchée, qu'il est de mauvais goût de jouer les tiers. « Cela n'empêche rien, prétendait-il, et on se fait la réputation d'un gêneur. Et puis, pourquoi vouloir empêcher quelque chose? »

Sa discrétion n'était pas hors de saison, car Bertrand posa son chapeau, accepta une seconde tasse de thé, et s'installa en homme qui n'a nulle envie de s'en aller de longtemps. C'était son habitude quand il se trouvait chez une femme, n'allant que chez celles auprès de qui il se trouvait bien.

— J'ai fait le fier en ne voulant rien savoir, dit-il, mais la vérité est que je suis très curieux au contraire de ce qu'on vous disait de moi tout à l'heure.

— Bah ! ce qu'en dit tout le monde.

— Voilà qui est bien rassurant !

— Plaignez-vous : sur trois, nous étions deux à prendre votre parti.

— De ces deux, dont l'autre évidemment était le présisident, une seule m'intéresse... Mais vous ne possédiez sans doute que de vagues éléments de défense.

— Aussi est-ce une défense neutre, si l'on ose ainsi dire. Sans que je sache au juste si c'est générosité ou esprit de contradiction, je me range généralement du côté de ceux qu'on attaque... surtout quand le jugement est porté par une personne un peu superficielle.

— Elle ne fait que répéter des on-dit, car je n'ai pas l'honneur d'être connu de madame Mauclercq.

— Vous avez des amis communs. Et puis, pour cette chère Marthe, tout ce qui porte atteinte à la sacro-sainte institution matrimoniale est l'abomination de la désolation. Elle aimerait mille fois mieux apprendre de son mari qu'il a reçu un pot-de-vin que donné un coup de canif au contrat.

— Oui, fit Bertrand avec ironie, c'est ce qu'on appelle une honnête femme et une épouse chrétienne.

— Que voulez-vous? elle adore son Christian.

— Tant mieux pour elle ! Mais pourquoi ces amoureuses comprennent-elles si mal l'amour, qu'elles ne pardonnent pas qu'on n'aime plus, ni même qu'on n'ait jamais aimé ?

— Laissez-la être heureuse à sa façon. Son bel homme la trompe tant qu'il peut, mais il continue à l'aimer et tout va pour le mieux.

— Vous trouvez cela propre, vous ?

— Pas du tout. Mais peut-être faut-il que cela soit ainsi. Le moyen d'y échapper est de faire comme moi : de ne pas se marier.

Bertrand s'était levé pour poser sa tasse vide, dans laquelle depuis un moment il tournait distraitement la cuiller. Restant debout, adossé à la cheminée, il reprit après une pause pensive :

— N'est-il pas curieux que si un mariage ou un amour craque, l'opinion, qui d'ailleurs se mêle de ce qui ne la regarde pas, veuille absolument qu'il y ait un bourreau et une victime? Qu'on puisse être à la fois l'un et l'autre, et l'un parce que l'autre, c'est une idée trop complexe, sans doute.

Son accent avait une amertume qui toucha Jacqueline.

— Je ne pense pas ainsi, répondit-elle vivement. Je plains de tout mon cœur ceux qui souffrent, même si c'est par leur faute, mais je ne condamne pas sans appel ceux qui font souffrir... car je sais bien que souvent ce n'est pas la leur.

— Je sais combien vous êtes peu semblable aux autres femmes, et je vous en félicite.

— Vous êtes sévère.

— Mais non... Comment seraient-elles autres? On commence par leur cacher la vie qu'elles auront à vivre, et quand ensuite elles y sont lâchées, le pli est pris: elles ne savent rien, ne comprennent rien, se nourrissent de fausse sensibilité, se paient de mots dans leur ignorance des choses. Ainsi, de ce que notoirement un homme a aimé plus d'une femme, — d'où on part pour lui prêter une réputation donjuanesque fort usurpée — il est flétri par les bonnes âmes du nom de libertin. Qu'est-ce que cela prouve cependant? Que ce qu'il cherchait s'est toujours dérobé. J'ai fait plus que bien d'autres, puisque... vous le savez sans doute... j'ai essayé du mariage. Il n'y a pas à discuter davantage sur une union rompue que sur une jambe coupée. Restent les liaisons. Pense-t-on que c'est de gaieté de cœur qu'un homme change d'amour? C'est parce qu'il n'aime plus ou qu'il n'est plus aimé... qu'y faire? Trahir l'amour, quel abus de mots!... c'est l'amour qui nous trahit. Et quand il est gâché, perdu, évanoui, si un autre naît de ses cendres... des cendres du cœur, plutôt, qui ne veut pas mourir... quelle cruelle sottise d'appeler libertinage ce qui est l'effort pour assouvir l'inextinguible soif d'aimer!

Jacqueline le regardait, surprise de la sombre chaleur qu'il mettait dans ses paroles.

— Je ne juge de ces choses qu'en amateur, dit-elle en souriant, mais souvent j'ai pensé cela. Aussi... je ne devrais pas l'avouer... me reproche-t-on mon indulgence pour ceux et celles qui ont aimé beaucoup.

— Dites-le bien haut au contraire, car vous êtes dans la vérité en même temps que dans la charité. Demandez-leur donc, à ces pharisiens, quelles ressources de cœur a un homme qui, par suite du fait accompli sans retour possible, se trouve exclu des amours légitimes. Avez-vous parfois cherché à pénétrer la vie intime de tous ceux qui sont vos familiers et vos flirts? Pierre et Paul, dont les aventures ne défraient pas la chronique, pensez-vous qu'ils vivent de l'air du temps?

— Je vous prie de croire que je ne pense rien de pareil.

— Aussi n'est-ce point à vous que je parle, mais à la cantonade... Eh bien! ceux-là courent les drôlesses, ou bien ils sont embourbés dans un collage de hasard. Et Dieu sait à quels avilissements de cœur, à quelles flétrissures d'âme cela les mène, depuis les jeunes fêtards qui laissent sombrer dans les mauvais lieux toute délicatesse, toute tendresse, toute faculté d'aimer, jusqu'aux vieux messieurs tombant à la correctionnelle, à moins qu'ils n'y échappent en épousant leur cuisinière. Mais ce côté inavouable de l'existence masculine, à cause de sa bassesse même et de son obscurité, vous l'ignorez... ou vous pouvez le feindre. Et le jour où, par lassitude et par dégoût, le désir du mariage prend ces hommes-là, les honnêtes gens leur jettent dans les bras en toute confiance une fille très pure. Ils n'ont rien dans leur passé, déclare-t-on... Ah! le bon billet... Rien, en effet, et c'est tant pis pour eux. Mais celui qui a quelque chose, c'est-à-dire qui a mis du cœur et de l'honneur dans la course à l'amour, non sans saigner aux ronces du chemin, oh! celui-là est un libertin, un homme sans foi, un être dangereux et malfaisant à qui une femme n'oserait confier son bonheur... Voilà l'hypocrite, la menteuse morale du monde. Certes, elle se montre pitoyable aux défaillances... elle admet que la chair du mâle est faible et sa vertu chancelante. Mais pourvu qu'un homme entre dans le lit de sa femme en sortant de celui de sa maîtresse, on l'absout... quitte à se venger sur celui qui, le jour où il ne trouve plus au foyer que dégoûts, se refuse à jouer cette honteuse comédie.

Un peu pâle et frémissant d'une sourde colère, Bertrand se tut brusquement, comme craignant d'en avoir trop dit. Il y eut un silence.

Jacqueline le rompit de ce ton demi-plaisant qui sauve l'embarras.

— Bah! qu'est-ce que cela peut vous faire? Vous vous mettez, je pense, au-dessus de l'opinion de madame Mauclercq en particulier et de celle du prochain en général.

— Oui, répondit-il calmé, mais je tiens à la vôtre.

— Je suis toute disposée à en avoir une excellente. Celle d'autrui, je vous l'ai dit, m'influence plutôt à rebours.

— Alors il n'est pas défendu d'essayer de devenir votre ami?

— Au contraire. Et d'ailleurs n'en avez-vous pas déjà pris le chemin?... Peut-être même un peu plus vite qu'il ne serait sage.

— Tant mieux : il y aura moins de temps perdu. Seulement je vous préviens que je suis très exigeant... Partout je prétends à une place privilégiée.

— Il dépend de vous de la prendre. Et maintenant je vous mets à la porte : il faut que je m'habille pour dîner en ville. A demain!

Les yeux violets le regardaient bien en face, avec une expression loyalement amicale qui ne célait aucune arrière-pensée. Bertrand n'était pas aussi certain de n'en point nourrir une secrète, car son regard se déroba et pour toute réponse il baisa très respectueusement la main qu'on lui tendait.

MARIE ANNE DE BOVET

(A suivre.)

LA MACÉDOINE[1]

USKUB

Dans toute la Turquie, je ne connais pas de ville plus bariolée de populations et de costumes, plus orientale d'aspect que cette première ville de Macédoine, à quelques heures de Belgrade et de l'Europe. Les grands bazars d'Asie, Brousse, Alep ou Damas ne sont, auprès d'Uskub, que de ternes et banales turqueries. Ici, à deux pas de la frontière européenne, il semble que l'on ait songé aux touristes qui viendront, et que, pour eux, en bonne lumière, dans un décor savamment reconstitué, on ait groupé tous les types de l'empire ottoman et tous les personnages de l'histoire levantine.

Au sortir de la gare, une route en macadam, tirée au cordeau, large de dix mètres, — le gouverneur actuel est ami du progrès, — mène au long pont de pierre dorée que les Romains, il y a vingt siècles, jetèrent en travers du Vardar et qui, depuis vingt siècles, demeure impassible sous les coups du fleuve et sous le poids des guerres, sous les aigles byzantines et sous les écussons serbes, sous les symboles chrétiens et sous les devises musulmanes, dont les conquérants, tour à tour, ont entaillé ses arches. Au bout du pont, entre les ter-

1. Voir la *Revue* du 15 mars.

rasses de boue séchée, parmi les huttes de boue et de branchages qui bordent le fleuve, des traînées de sacs et de treilles, et des galeries de bois arc-boutés dessinent les ruelles du bazar. Plus haut, s'étagent sur la colline les cimetières avec leurs vieux arbres, les dômes des bains turcs, les minarets des mosquées, les coupoles de brique des petites églises : plus haut encore, dans le ciel, les tours et les créneaux de la forteresse léchée par l'incendie, et c'est, au fond de la scène, comme un tableau en raccourci, un tableautin lumineux et charmant de tout l'Orient actuel et passé.

La destinée d'Uskub a beaucoup varié. Sans parler de ses anciens maîtres, Grecs, Romains, Byzantins et Serbes, le Turc, au lendemain de la conquête, s'était fortement implanté ici. Pendant les XVe et XVIe siècles, tant que dura la lutte du Turc contre les Serbes, la forteresse d'Uskub fut, pour lui, la grande place de guerre, son point de rassemblement pour les expéditions vers le nord. Il l'entoura de mosquées, de fontaines et d'arbres sacrés, ombrageant les tombeaux de saints. Les propriétaires féodaux, qui s'étaient partagé la plaine, couvrirent de leurs palais de bois les pentes de la colline. Puis, le Serbe vaincu, à mesure que la chasse au chrétien s'éloigna dans le nord, Uskub fut délaissée et se dépeupla. Mais le reflux, qui suivit les défaites de 1876, est venu lui rendre la vie. Autour du vieux bazar et des platanes et des cimetières de la vieille ville, plusieurs quartiers se sont peuplés de *mohadjirs* (émigrés). La Porte a ramené dans la forteresse en ruines ses garnisons de Belgrade et de Nisch. A ce carrefour de routes et de races, elle a installé un gouverneur général, avec l'armée de scribes et de gardes, avec le luxe de bureaux et de prisons, que nécessite un si haut personnage. Autour de l'administration turque, sont venus s'abattre les ordinaires parasites, faux témoins musulmans, usuriers juifs, plaideurs chrétiens, ingénieurs européens, intrigants indigènes, etc. En 1886, les Serbes envoyèrent un consul, qui éveilla les susceptibilités grecques : un consul grec arriva en 1888. Ces deux consulats orthodoxes inquiétèrent l'Autriche, protectrice, en ces régions, des intérêts catholiques : un consulat autrichien fut ouvert en 1890, bientôt flanqué de son inséparable voisin, le consulat de Russie, qui lui fait toujours face.

Uskub est aujourd'hui un centre d'affaires publiques et secrètes, d'intrigues, de propagandes et de rivalités. Écoles musulmanes, écoles serbes, école catholique, écoles grecques, écoles bulgares, c'est une émulation de toutes les puissances et de toutes les religions pour éclairer ce peuple, qui, peut-être, eût préféré la tranquille ignorance d'autrefois. La lutte devient plus ardente chaque jour. Pour l'heure, elle est surtout entre Serbes et Grecs ; il s'agit d'une église que les uns possèdent et que les autres désirent ; et cette lutte vaut la peine d'être contée, car elle est le centre et comme le type de toutes les autres luttes, que le slavisme orthodoxe mène en Macédoine contre le patriarcat hellénique.

Jusqu'en 1835, les chrétiens, qui formaient la grande majorité à Uskub — ils étaient environ 15 000 contre 6 000 musulmans, — étaient tous orthodoxes, et ils vivaient dans la concorde presque parfaite. Ils avaient deux églises, la cathédrale de Spaski-Sabor (Saint-Sauveur) et la chapelle de Saint-Dimitri. Le métropolite d'alors, monseigneur Paisios, était grec, bien que tout le troupeau de ses ouailles fût slave, sauf un petit groupe de Valaques installés au bazar et entrepositaires ou logeurs des caravanes. C'était un saint homme et un religieux zélé, qui se trouvait à l'étroit dans sa cathédrale, car Saint-Sauveur est une vieille église byzantine où deux cents fidèles tiendraient à peine. L'évêque rêvait donc de construire une basilique. Ayant amassé quelque argent, il s'aboucha avec le préfet d'alors, homme tolérant, homme de bien, homme pauvre. Il lui demanda un terrain en friche qui se trouvait au milieu de la ville, en prétendant que là, jadis, était un cimetière chrétien. Des croix sculptées, que l'on y trouva par hasard, et quelques autres arguments mieux sonnants, convainquirent le préfet. Il laissa donc jeter en ce lieu les fondations d'une nouvelle église que le métropolite consacra d'avance à la Panagia (la Vierge), et l'on se mit en quête pour l'argent, dont il fallait beaucoup, car on voulait faire très grand et, d'autre part, l'amitié des préfets turcs est toujours onéreuse.

Le métropolite pressura donc ses ouailles, avec l'appui de son ami le préfet. Les ouailles le prirent bientôt en haine. Le peuple l'accusa de dépenser moins d'argent pour son église

que pour certains jeunes diacres de son entourage. Les deux races de la communauté, Slaves et Valaques, se tournèrent contre lui, mais pour des motifs tout différents. Le Valaque, travaillé déjà par la propagande hellénique, voulait mettre la main sur les revenus des églises, — quêtes, ventes de cierges, offrandes, etc., — pour créer et subventionner des écoles grecques ; l'érection d'une nouvelle cathédrale lui semblait d'une moins pressante utilité. Les Slaves, paysans économes et volontiers enclins à l'avarice, voulaient surtout garder leur bel argent et ne payer à Dieu que le minimum nécessaire. Aussi furent-ils embauchés sans peine par les agitateurs slaves, qui commençaient à circuler dans le pays et qui prêchaient contre le clergé orthodoxe exploiteur des peuples et contre le Patriarche tyran des Slaves. Quand, après 1860, ces prédications aboutirent à l'établissement d'une Église bulgare, indépendante du Patriarcat et soumise seulement à un Exarque bulgare, les Slaves d'Uskub chassèrent leur évêque de la maison épiscopale et le clergé grec de leurs églises. Ils ne voulurent plus accepter que des prêtres bulgares, officiant en slave et appartenant à la nouvelle hiérarchie slave.

Mais l'évêque grec s'était enrichi ; il était, en outre, un homme habile. En 1869, comme un nouveau préfet venait d'être nommé, l'évêque fit atteler sa plus belle voiture et se présenta devant le préfet, la barbe mal peignée, les yeux rougis de larmes, la souffrance et le deuil peints sur tout son visage, et, comme le préfet demandait quel était cet homme si triste en si riche appareil : « C'est, répondit l'évêque, un serviteur de Dieu que les méchants ont expulsé de sa demeure et qui n'a plus une pierre où reposer sa tête », et il eut avec le préfet un entretien secret. Le lendemain, les gendarmes turcs enfonçaient les portes de l'évêché et y réinstallaient monseigneur Paisios...

Une année se passa. L'évêque était rentré dans son palais épiscopal, mais les églises restaient au clergé de l'Exarque. La communauté pourtant s'était divisée. Non seulement les Valaques, par dévouement à l'hellénisme, demeuraient fidèles à l'orthodoxie et au Patriarche ; mais encore, lorsque la première chaleur de la dispute fut tombée et qu'on vit les redevances à payer au nouveau clergé sensiblement

égales aux demandes de l'ancien, plus d'un Slave prêta l'oreille aux bonnes paroles ou aux menaces de l'évêque; plus d'un malade, sur son lit de mort, pensa à la terrible destinée que le Seigneur réserve aux schismatiques. En 1870, l'évêque revint chez le préfet. Il apportait dans une bourse cent livres turques (2 300 francs), qu'un mourant, disait-il, lui avait confiées, à charge de les distribuer aux pauvres : l'évêque, pour cette besogne délicate, faisait appel à l'aide du préfet, qui, naturellement, ne put se dérober à la tâche. Mais, une fois les cent livres entre les mains du préfet, l'évêque dut confesser encore que le testament contenait une autre charge : le mourant exigeait d'être inhumé en terre orthodoxe, par des prêtres orthodoxes ; or l'évêque n'avait plus ni église ni cimetière... Pendant toute une semaine, le préfet ordonna vainement aux schismatiques de restituer une église aux orthodoxes. Les sommations étant inutiles, les gendarmes rentrèrent en scène et vinrent enfoncer les portes de Saint-Sauveur, où l'évêque orthodoxe rentra avec le clergé du patriarcat.

Depuis lors, les prêtres de l'Exarque continuèrent à posséder les deux églises de Saint-Dimitri et de la Panagia, et l'évêque orthodoxe posséda Saint-Sauveur. Soutenue par la Russie d'abord, jusque vers 1886, par la Triple Alliance ensuite, après la brouille entre Sofia et Saint-Pétersbourg, la propagande bulgare progressa. Sauf une centaine de familles slaves et une quarantaine de familles valaques, elle avait englobé toute la chrétienté d'Uskub, soit environ 3 500 familles et 12 000 à 15 000 individus. Avec l'appui et l'argent des Russes, elle ouvrit des écoles, un gymnase pour les garçons et un gymnase pour les filles : aujourd'hui, ces deux établissements ont chacun plus de cent cinquante internes venus de tous les villages voisins et vêtus, nourris, éduqués, pour une pension ridiculement minime, quand encore ils ne sont pas boursiers. La Porte avait promis un évêque bulgare; mais elle reculait toujours la reconnaissance et l'installation de cet évêque. Ce ne fut qu'en 1890 qu'elle accorda enfin le *bérat* d'intronisation. L'évêque schismatique vint installer sa cathédrale dans l'église de la Panagia.

L'évêque orthodoxe s'était installé à Saint-Sauveur avec son petit troupeau de Valaques hellénisés et de Slaves restés fidèles

ou revenus au bercail. La dure expérience du malheur avait assagi les uns et les autres ; on s'était fait et, pendant quelques années, on se continua de mutuelles concessions. L'évêque était grec et il avait parfois des prêtres grecs. Mais il avait aussi trois prêtres slaves, qui disaient la messe en slave, et, quand l'évêque ou un prêtre grec célébrait la messe en grec, les chantres, au pupitre de droite, répondaient en grec ; au pupitre de l'Évangile, on répondait toujours en slave. Ce compromis dura jusqu'en 1889 ; mais, à dater de 1886, la présence du consul serbe avait un peu changé l'état des esprits. Car, à peine arrivé, le consul de Serbie chercha une clientèle parmi les Slaves orthodoxes, et il parvint sans peine à en attirer quelques-uns. Alors les Valaques, plus dévoués que l'évêque grec lui-même à la Grande Idée, accusèrent tous les Slaves orthodoxes de comploter contre l'hellénisme. L'ouverture du chemin de fer de Belgrade avait beaucoup augmenté le commerce d'Uskub, et la colonie valaque, qui le détient, croissait chaque année en nombre et en richesses ; elle voulait avoir la haute main dans la communauté et la mettre tout entière au service de l'hellénisme. L'arrivée du consul grec surexcita les ardeurs et les animosités. En 1890, les Valaques jetèrent prêtres et chantres slaves à la porte de la cathédrale orthodoxe et, dès lors, il n'y eut plus d'office qu'en grec.

C'était une trop belle occasion pour la Serbie d'intervenir. Le consul serbe protesta. Il allégua la tradition, les monuments, les épitaphes toutes slaves du cimetière, les inscriptions toutes slaves des icones et des tableaux de sainteté, les listes des prêtres, tous slaves, consacrés depuis deux siècles dans cette église, et même les documents officiels turcs. Sur les 440 chefs de famille orthodoxes, plus de 320, dit le consul serbe, parlent slave et veulent la messe en slave, et ces 320 sont tous natifs d'Uskub, établis à Uskub de père en fils. Les 120 autres, tous Valaques, sauf une dizaine de Grecs authentiques, sont dévoués à l'évêque et à la cause helléniques, mais ce sont presque tous de nouveaux venus, travaillant au chemin de fer ou au bazar, à peine domiciliés à Uskub et la plupart célibataires... Entre les deux, l'évêque grec ne pouvait hésiter : les prêtres et les chantres slaves restèrent pendant quatre ans à la porte de l'église.

A la fin de 1894, l'arrivée d'un consul de Russie change tout. Prévenue par ce consul, l'ambassade de Russie fait des remontrances au Phanar, car s'il est dans la politique actuelle du Russe de sacrifier les Bulgares schismatiques à l'orthodoxie, il n'a et ne peut avoir que de la sympathie pour le Slave demeuré orthodoxe, pour le Serbe, représentant du panslavisme au sein du Patriarcat. Le Patriarche presse bientôt l'évêque d'Uskub de rétablir l'ancien ordre de choses. L'évêque allègue les réclamations de la communauté et les avis du conseil des notables, d'où l'on avait expulsé tous les Slaves. Un ordre vient du Phanar de dissoudre le conseil et de procéder à de nouvelles élections. L'évêque obéit, mais les Valaques chassent le nouveau conseil et rétablissent l'ancien. De là, tumulte et charivari pendant les offices de la semaine sainte. L'église est fermée par le gouverneur turc, qui veut la tranquillité d'abord, et peut-être aussi quelque pourboire. Arrive la fête de saint Georges (23 avril 1896), patron du roi de Grèce, et le consul grec invite ses collègues à un *Te Deum* « qui sera chanté, dit en français la lettre d'invitation, dans l'église hellénique de notre ville ». Ce mot « hellénique » met en branle Serbes, Russes et Turcs, qui, tous, prétendent avec raison ne connaître qu'une église « orthodoxe » : plainte des uns, note verbale des autres, et, pour tout arranger, défense officielle de rouvrir l'église.

Le Patriarche veut sortir d'embarras, en rejetant toute la faute sur l'évêque d'Uskub. Au début d'octobre, il délègue l'évêque du diocèse voisin, avec mission d'enquêter sur les actes et paroles de son confrère. Cet évêque voisin est arrivé ici depuis un mois. Il a un beau titre historique et ronflant : il est exarque d'Ochrida ; et ce titre lui vaudrait le pas sur tous ses confrères de l'ouest, — comme à l'archevêque de Lyon son titre de primat des Gaules. Mais ce titre ne lui vaut ni revenus réguliers, ni redevances, ni pouvoir effectif, car son diocèse, et sa métropole, et son évêché même sont devenus la proie du clergé bulgare, et, depuis sept ou huit ans, le pauvre évêque promène sa grandeur et sa pauvreté dans toutes les cures de son diocèse, souvent mal reçu, toujours mal supporté. L'occasion lui a semblé bonne de changer de troupeau ; il s'efforce donc de brouiller encore les choses et les partis, et

de rendre de moins en moins tenable la situation de l'évêque d'Uskub, car il a l'espoir, trop mal dissimulé, d'obtenir sa succession. Il a proposé un *modus vivendi* : les prêtres slaves seront réintégrés auprès des prêtres grecs, et, chaque dimanche, on dira une messe slave et une messe grecque. Cette proposition a fait scandale : Célébrer deux messes le même jour sur le même autel ! vous oubliez toutes les règles liturgiques, monseigneur ! — Mais, répond monseigneur, on peut dresser deux autels. — Deux autels dans la même église ! comme les catholiques, alors ! Pourquoi ne pas reconnaître aussi l'infaillibilité du pape ? » Les Slaves, soutenus par de puissants appuis (il se trouve que le consul russe est Serbe de naissance), n'en veulent pas démordre : on reviendra au système d'il y a vingt ans, à la messe en slave, avec un chœur en slave et un chœur en grec, ou l'église ne les verra plus...

Il faut bien mesurer l'importance de cette affaire pour les Serbes. Uskub est le point vital de leur propagande. La ligne de chemin de fer vers Belgrade met ici les Slaves en contact permanent avec les Serbes du royaume, comme la ligne de Mitrovitza les met en contact avec les Serbes de Kossovo. D'ailleurs, la langue des Slaves dans tout ce diocèse est authentiquement serbe. Pas un paysan ne sait le grec et, quand les *tchorbadgis* (notables) du Kara-Dagh sont venus déposer contre l'évêque d'Uskub devant le délégué du Patriarche, ce dernier, qui ne savait pas le serbe, a dû leur parler en turc. Pas un paysan, non plus, ne sait le bulgare de naissance. Tous ceux qui le parlent ou le comprennent, dans la Macédoine occidentale, entre le Vardar et le Pinde, l'ont appris aux écoles de l'Exarque. Si donc les Serbes pouvaient s'installer à Uskub, toute cette Slavie occidentale, du Pinde au Vardar, serait coupée de Sofia et leur reviendrait bientôt ; leurs écoles supplanteraient sans peine les écoles bulgares...

Mais, pour avoir des écoles, il leur faut l'évêque. La loi turque de 1872 sur l'enseignement public divise, en effet, les écoles de l'Empire en deux catégories : l'une comprend les écoles d'État, l'autre les écoles privées, l'une les écoles entretenues et dirigées par le Ministère de l'instruction publique, — donc musulmanes, — l'autre les écoles

fondées et maintenues par des particuliers ou des communautés. En vertu des privilèges ecclésiastiques, le Patriarche grec et l'Exarque bulgare, ou leurs représentants, ont le droit d'ouvrir des écoles privées partout où bon leur semble, sous réserve pourtant d'un certain nombre de déclarations, de formalités, et, comme toujours en Turquie, de pourboires. Donc aussitôt qu'une communauté désire des écoles et qu'elle en fait la demande officielle, elle est sûre, après un an ou deux ans d'attente, d'obtenir des écoles bulgares, si les statistiques officielles déclarent la communauté bulgare, ou grecques, si ces mêmes statistiques la donnent comme orthodoxe. Car l'autorité turque divise toutes les chrétientés non latines en deux nations, *millet bougarin* et *millet roumi*. Quand les consuls de Serbie essaient de démontrer que, parmi les prétendus *bougarin* et parmi les prétendus *roumi*, il y a beaucoup de Slaves qui parlent serbe et qui désirent des écoles serbes, quand, en conséquence, ils demandent la reconnaissance d'une nation serbe, *millet serbin*, le Turc répond que *millet* signifie avant tout « nation religieuse », qu'il ne saurait donc y avoir une *millet* serbe puisque tous les chrétiens de l'Empire sont ou latins ou bulgares ou orthodoxes, et que, tous obéissant au Pape, à l'Exarque ou au Patriarche, il n'y a pas de chrétienté, de religion serbes : « Si les Serbes, poursuit le Turc, désirent une église serbe, qu'ils demandent à la Porte l'établissement d'un Exarque des Serbes! qu'ils suivent la même procédure que les Bulgares autrefois ! et ce nouvel Exarque aura toute liberté ensuite d'ouvrir des écoles serbes. »

Le Turc verrait, sans déplaisir, un nouveau schisme dépecer encore l'orthodoxie. Mais, pour le Serbe, il en va tout autrement : il ne peut lutter avantageusement contre le Bulgare, qu'en se présentant aux Slaves comme le champion de l'unité orthodoxe en face du schisme ; à cette seule condition aussi, il peut compter sur certaines amitiés. Il ne veut donc ouvrir des écoles que sous le couvert du Patriarche. Mais, en même temps, il s'insurge contre le Patriarche, qui, inféodé à l'hellénisme, envoie, même dans les diocèses exclusivement slaves, des évêques grecs ; il s'insurge contre ces évêques, qui, ne favorisant ou même ne tolérant que des écoles grecques, exploitent à outrance les Slaves, les tiennent dans l'ignorance ou les

détournent vers l'hellénisme. Bref, les Slaves dévoués à la Serbie entendent demeurer orthodoxes et ne pas sortir de la millet *roumi*, mais ils demandent des évêques serbes, des prêtres serbes; tant qu'ils ne les auront pas obtenus, ils seront les irréconciliables ennemis des Hellènes et de l'hellénisme.

Je venais de causer de toutes ces choses avec le consul de Serbie, dont les raisons m'avaient paru convaincantes. Je rentrais le long du Vardar, et comme, regardant sur la berge les jeux très libres d'une bande de chiens, de petites Bohémiennes et de tout jeunes Albanais, je me dirigeais vers la musique militaire qui, sous les fenêtres du pacha, faisait rage de ses grosses caisses et de ses clarinettes, Sa Sainteté l'évêque d'Ochrida — le délégué du Patriarche chargé de rétablir la paix dans la communauté orthodoxe entre Slaves et Valaques, — me tapa sur l'épaule. Nous tutoyant en bons Grecs que nous sommes, nous échangeons nos confidences; car, logés au même hôtel et conversant en grec, nous sommes depuis deux jours de vieux amis :

— Quelle histoire nouvelle as-tu apprise aujourd'hui? me demande l'évêque. Moi, je reviens de chez le gouverneur. Je ne sais plus quelle combinaison inventer pour mettre d'accord ces chiens furieux. Les Valaques disent : « Nous donnons tout l'argent, donc nous devons être les maîtres. » Les Slaves disent : « Nous sommes ici chez nous, et tout le monde sait qu'Uskub fut bâtie par un roi serbe nommé Douchan. » J'ai visité les deux cimetières : je n'ai trouvé que des épitaphes en slave, sauf une inscription grecque sur le tombeau de l'évêque Paisios et une autre sur la croix d'un ingénieur, tamponné par une locomotive. L'école grecque n'est fréquentée que par les Valaques et par les Juifs.

— Mais alors, très saint père, pourquoi ne pas les laisser chanter en slave et dire la messe en slave? Le bon Dieu doit savoir toutes les langues...

— Tu n'es qu'un monstre d'impiété, reprit l'évêque en souriant. Suppose qu'aujourd'hui nous leur accordions la permission de chanter en slave : demain, ils voudront ne chanter qu'en slave; après-demain ils expulseront nos prêtres grecs et, dans huit jours, ce sera le tour de l'évêque.

— Et quel mal encore à tout ceci ? Ce pauvre évêque est, dit-on, si menacé, tout le monde parle si ouvertement de sa mort prochaine, qu'ils attendront sûrement jusque-là pour avoir un évêque serbe.

— Un évêque serbe ! Je devine d'où tu viens.

Et comme j'avouais qu'en effet le consul de Serbie m'avait presque convaincu, comme je répétais quelques-uns de ses arguments, l'évêque se lança d'abord en de savantes dissertations sur la liturgie, le rituel et le droit canon, puis il ajouta :

— Laissons de côté toutes ces choses très saintes, mais que le peuple ne comprend guère, et discutons les intérêts. Le consul nous accuse, nous autres, chefs de l'orthodoxie et représentants du Patriarche, d'être Grecs et de favoriser les Grecs, et de sacrifier à l'hellénisme les véritables intérêts de l'orthodoxie. Avoue d'abord qu'étant Grecs d'origine, il nous serait difficile de ne pas l'être aussi de sentiment. Et puis qui donc, sinon les Grecs, a fondé, maintenu, défendu et fait triompher la foi chrétienne en ce pays ? Qui donc, encore à l'heure actuelle, me nourrit, moi, mon cawas et mon clergé ? Quand j'arrive dans un village et que je réclame la dîme, le paysan slave ferme sa porte, cache son cochon, son pain blanc, sa viande fumée et son tonneau de vin, et, quand je suis entré, il pleure misère : le préfet l'a volé, le gendarme l'a volé, l'Albanais l'a volé ; il ne lui reste plus un sou pour le Seigneur. Ou bien il le prend de haut, m'insulte, me traite de voleur et de parasite. Qui me nourrit ? qui m'accueille ? qui m'habille ? l'Hellène ou le Valaque hellénisé. Et tu voudrais que je travaille contre eux, contre leurs intérêts, contre leurs espoirs !

» Tu me dis qu'à Uskub ces intérêts n'existent pas et que ces espoirs ne devraient pas exister. Je te concède, en effet, que, sans miracle, il nous sera bien difficile, à nous autres Grecs, de jamais nous étendre jusqu'ici. Mais d'abord, le miracle n'est pas impossible. Et puis, nous avons un pied ici, et nous n'aimons pas qu'on nous expulse sans égards. Et puis, tant que nous bataillons pour Uskub, nous ne sommes pas attaqués ailleurs : Uskub abandonné, il faudrait défendre une autre position plus voisine de notre vrai domaine. Et

enfin, ne vaut-il pas mieux garder un gage, un objet d'échange, pour le jour où nous devrons sérieusement négocier ?...

» Si tu penses que ces considérations politiques sont déplacées dans la bouche d'un évêque et que l'hellénisme ne doit pas entrer en ligne de compte avec l'orthodoxie, parlons des intérêts religieux. Tu me concéderas qu'une église ne se maintient que par la discipline et par une forte hiérarchie, qu'en ce pays surtout, opprimée par l'Islam, menacée par le catholicisme, entamée par le schisme bulgare, l'orthodoxie a besoin d'une très forte unité, et c'est à la reconstitution de cette unité que nos pères ont travaillé pendant plus de quatre siècles. Rappelle-toi les malheurs de la race et de la foi, les Slaves et les Latins tailladant notre domaine de principautés et de royaumes ; au milieu du XIIIe siècle, quand nous parvînmes à ressaisir notre bien et à renverser l'usurpation latine, il se trouva que l'ancienne unité orthodoxe avait été morcelée en quatre églises autocéphales : celle de Constantinople, en théorie et de nom, était toujours la tête de l'orthodoxie tout entière ; celle d'Ochrida, fondée par les Valaques du Pinde, prétendait à la suprématie sur toutes les provinces de l'ouest ; dans le nord-ouest, c'était celle d'Ipek qui groupait Serbes, Bosniaques et Monténégrins ; dans le nord-est, celle de Tirnovo pour les Bulgares. Calcule les dangers que cette division pouvait entraîner pour le maintien du dogme, du rituel, de la foi. Il fallut cinq siècles d'efforts avant de rétablir la cohésion : le patriarche bulgare de Tirnovo fut chassé par les Turcs dès 1393 ; mais celui d'Ipek et l'exarque d'Ochrida subsistèrent jusqu'en 1766. Ce fut seulement alors que de simples évêques prirent leur place.

» Quand on nous réclame aujourd'hui des évêques serbes ou des évêques valaques, nous sentons bien que, cette première demande accordée, on n'aurait ni cesse ni repos avant la reconstitution des anciennes églises. Quand on nous accuse d'être les champions de l'unité hellénique, c'est pour masquer les mauvais desseins que l'on a sur l'unité orthodoxe... Allons, frère, conclut l'évêque d'Ochrida, ne te laisse plus entraîner vers l'hérésie et songe que la pente du schisme est rapide et glissante... D'ailleurs, il se fait tard : le soleil couché, il est dangereux, surtout pour moi, de circuler dans les ruelles d'Uskub : rentrons. »

Derrière le cawas de l'évêque, qui nous couvre de sa large poitrine, de sa haute canne et de tout l'arsenal de revolvers et de couteaux passés à sa ceinture, nous revenons vers l'hôtel. Là-haut, dans la citadelle, les *topdgis* (artilleurs) recommencent leurs fanfares nocturnes. Des patrouilles de gendarmes déguenillés soulèvent, sur leur passage, les hurlements des chiens endormis aux portes des bouchers. La nuit est brusquement venue. Quelques passants attardés s'en vont par groupes, armés, chacun tenant sa lanterne. Dans les coins d'ombre, des bruits de voix étouffés, de hautes silhouettes d'Albanais, ou, près d'une lanterne fichée sur un pieu, une tranquille sentinelle turque; et toujours la fanfare des artilleurs planant sur ce silence. Nous rentrons à l'hôtel. Autour de la table, nous attendent nos habituels commensaux, trois Arméniens déportés, deux émirs druses internés ici, un bey kurde en surveillance, et quelques Turcs coiffés de hauts fez, que personne ne connaît, mais qui s'efforcent de nous connaître...

PRICHTINA

Derrière le grand fronton de montagnes aiguës, qui vers le nord ferment l'horizon d'Uskub, il doit se passer d'étranges choses. Depuis une semaine (15 octobre 1896), chaque matin, un train militaire emmène d'Uskub des hommes et des munitions. Les chefs de la police et de l'armée montent et descendent, et des conseils de guerre se tiennent chez le gouverneur. Les contes les plus extraordinaires circulent au bazar d'Uskub, où des paniques inexpliquées viennent brusquement fermer les boutiques : invasion des Serbes ou des Autrichiens, révolte des Albanais, massacre des Slaves, chaque jour apporte un nouveau récit. Car, derrière ces montagnes, les hautes plaines de Diakova et de Kossovo qui, de ce côté, terminent la Macédoine et qui, bastionnées de monts abrupts, s'avancent comme une forteresse entre la Serbie et le Monténégro, tout ce pays d'Ipek, de Prizrend et de Prichtina, est resté invariablement fidèle aux mœurs du bon vieux temps. Les traditions s'y sont maintenues, et l'on y peut étu-

dier encore cette vie albanaise faite de violence, de coups de force, de guerres civiles et privées, d'incendies et d'assassinats, de viols, de vendettas et de haines familiales ; c'est comme un coin du haut moyen âge, sauvé par la Providence pour l'édification de nos contemporains.

Ni le chemin de fer qui monte là-haut depuis vingt-cinq ans, ni l'autorité turque, qui nominalement y règne depuis quatre siècles et qui depuis cinquante ans est parvenue à installer des préfets dans les villes, ni la surveillance européenne, exercée par les consuls d'Autriche, de Russie et de Serbie, par les missionnaires catholiques et par quelques rares commerçants égarés dans cette fournaise, rien n'a pu détourner le cours des fantaisies albanaises. La Porte, après la dernière guerre turco-russe et jusque vers 1886, avait pourtant semblé mettre la main à cette tâche. Un gouvernement général, sous le titre de Vilayet de Kossovo, avait été créé, et le gouverneur résidait tour à tour à Prizrend ou à Prichtina, changeant de résidence à mesure que la pacification semblait assurée, mais n'osant jamais s'aventurer jusqu'à Ipek. Car il y a encore des degrés dans cette fournaise : « Si tu construis ta maison à Ipek, dit le proverbe albanais, ne mets jamais de fenêtre sur la rue ; à Prichtina, tu peux en mettre au premier étage ; mais à Prizrend, avec de bonnes barres de fer, tu peux risquer d'en ouvrir au rez-de-chaussée. »

A Prizrend et à Prichtina, de 1880 à 1886, les pachas turcs imposèrent leurs volontés par les bons moyens des pachas d'autrefois, par un mélange de brutalité cassante et de bonhomie moqueuse, domptant les forts et protégeant les faibles, — tel ce Begli Mehemed-Pacha, que les chansons populaires célèbrent encore, et dont on raconte vingt histoires, toutes sur le même type. Begli-Mehemed, un jour d'hiver qu'il neigeait et ventait très fort, s'en allait presque seul de Prizrend à Prichtina. Au milieu de la plaine blanche, devant une auberge, de pauvres petits ânes, lourdement chargés, se serraient les uns contre les autres, tremblant de froid sous la neige qui peu à peu les ensevelissait, et, pendant ce temps, leurs maîtres, des Albanais, se chauffaient et se disputaient dans l'auberge, autour d'une seille de vin chaud. Mehemed fit sortir les Albanais et décharger les ânes, attacha les sacs sur

le dos des hommes qu'il mit au piquet, sous la neige, puis, installant les pauvres bêtes autour du feu, il leur fit lui-même les honneurs du vin chaud... Un autre jour, à la porte d'une église, — c'était l'hiver encore, — ayant trouvé une pauvre femme qui pleurait (faute d'argent, elle ne pouvait faire baptiser son fils), Begli-Mehemed fit prendre et déshabiller le prêtre et le jeta dans la mare aux buffles, pour lui apprendre à baptiser gratis. C'était un bon pacha.

Mais, en 1886, la Porte fit descendre à Uskub son gouverneur général : les plaines du nord n'eurent plus que des préfets sans grande autorité. Un mot d'ordre, d'ailleurs, semblait leur être donné de lâcher un peu la bride aux Albanais, fidèles serviteurs du Maître, pour ne pas trop énerver en eux la vigueur de la race ni le zèle religieux : depuis 1886, la situation des chrétiens slaves dans ces plaines a douloureusement empiré. Pourtant, quelques préfets maintenaient encore une apparence d'ordre. Dans la préfecture de Prichtina, Hakif-Pacha avait fait plier la jactance et la rouerie albanaises devant sa calme audace et sa froide violence de Kurde. Un bey albanais, très influent, se présentait un jour devant lui, à cheval, entouré de vingt hommes armés et se plaignait, avec des menaces, que le préfet eût osé défendre les coups de fusil aux noces et supprimer certaines privautés que, de père en fils, l'Albanais se permet sur les fiancées slaves. Hakif, se levant de son canapé, prit l'homme par la taille, le porta en prison où il l'enferma avec sa suite, et, comme tous ces gens, ayant gardé leurs armes, se révoltaient contre les gardiens, Hakif revint et, d'un coup de revolver, abattit le chef : les autres lui demandèrent aussitôt d'être enrôlés comme gendarmes...

La gloire et l'autorité d'Hakif avaient dépassé les limites de sa préfecture. On le nomma gouverneur général d'Uskub. On attendait peut-être de lui la pacification de toute la province. Mais Uskub est un peu loin de la mêlée et l'Albanais est un félin qui recule sous le regard de l'adversaire, mais qui par derrière s'enhardit bien vite. En outre, Hakif, déjà marié, prit une seconde femme et, la première étant plus riche, la seconde étant plus jolie, son harem devint un champ de bataille. C'est dans ces luttes intestines que s'est usée et que s'use encore

l'énergie du pauvre gouverneur : les Albanais de Kossovo ont recouvré leur liberté d'allure.

« Vous voulez monter à Prichtina, nous dit le consul serbe d'Uskub, et vous demandez mon aide. Je ne puis vous la refuser, puisque vous m'apportez un ordre de mon ministre. Mais combien je préférerais pour vous, et pour moi, et pour mon collègue de Prichtina, le voyage de Prizrend ! »

Prizrend est relativement calme et presque sûr pour un étranger, grâce à la présence des deux consuls autrichien et russe. Prichtina ne possède qu'un consulat de Serbie. La France, à la fin du Premier Empire, au temps où le commerce de Trieste à Monastir et Salonique empruntait volontiers la route terrestre, la France avait ouvert une agence à Prichtina. Mais, au bout de six mois, les Albanais enlevèrent le consul et le reconduisirent à l'Adriatique, en lui disant : « Ne reviens pas, nous t'aimons, mais ne nous réduis pas à de fâcheuses extrémités. » Prichtina n'eut plus de consulat jusqu'en 1889. A cette date, les plaintes des paysans slaves et leur émigration continue vers le royaume de Serbie décidèrent l'envoi d'un consul serbe. Ce consul ne parvint qu'au bout de six mois à dresser son mât consulaire, et, dès juillet 1890, il fut assassiné en pleine rue et en plein jour, pour n'avoir pas tenu compte des ordres de départ que lui signifiaient les Albanais. La Porte dut payer une indemnité à la veuve et, de Belgrade, on envoya un nouveau titulaire.

Depuis six ans, malgré les menaces, malgré les complots, ce consul de Serbie s'est maintenu à Prichtina, par le seul ascendant que le sang-froid, le calme, l'autorité du geste, du regard et de la voix, assurent à un dompteur sur ses fauves. Je tenais à voir cet homme et, pour me faciliter le voyage, le consul serbe d'Uskub décida de nous accompagner, puis, réfléchissant aux dangers de la route et au respect relatif que l'Albanais témoigne presque toujours aux femmes, il décida d'emmener sa femme avec nous. Nous prenions donc le train pour Prichtina. Cette ville n'est pas sur le chemin de fer. Quand on construisit la ligne, en 1872, les beys de Prichtina et de Prizrend stipulèrent une distance minimum que les ingénieurs devraient toujours respecter entre les stations et leurs

villes. Aujourd'hui, en voyant les profits que Mitrovitza et Voutchitra retirent de leurs gares, les beys regrettent leur sottise et réclament des embranchements vers Prizrend et vers Prichtina. Mais la Porte ne se soucie plus de rapprocher ces enfants terribles et de leur faciliter la descente sur Salonique.

Au départ d'Uskub, comme le train bondé de recrues s'ébranle, et comme la foule de mendiants, de Turcs et de Bohémiennes, qui les ont amenées, s'en retourne derrière les clarinettes et les grosses caisses de la musique militaire, voici venir, entre le gouverneur et le général de division, un saint vieillard, coiffé du turban vert, vêtu du cafetan, entouré de la troupe des femmes qui lui baisent la main. Tout le monde s'écarte devant ce serviteur du Prophète, que des domestiques, chamarrés de décorations, hissent dans le wagon, et que les autorités turques, debout à la portière, saluent bien bas, la main au cœur, puis au front.

C'est un mollah célèbre dans la haute Albanie : il s'appelle Mollah Zéka. Il n'est entré que sur le tard au service de Dieu. Dans sa jeunesse, il s'appelait Zeinel tout court et n'était qu'un Albanais du commun, sans même le titre d'aga. Mais sa bravoure et surtout ses bravades en face de l'autorité turque lui firent une renommée : il devint Zeinel-Effendi. Il paria de résister ouvertement au fameux pacha Begli-Mehemed, et il gagna son pari ; de ce jour, il eut sa bande et devint une puissance dans son village de Krasnitch. Quelques exploits trop publics et, dit-on, quelques négociations mal cachées avec les puissances voisines l'ayant désigné à la défiance de la Porte, il pencha vers la religion et fit le pèlerinage de la Mecque : il en revint avec le titre de *hadji* et l'impunité presque absolue que ce titre confère. Hadji Zeinel-Effendi s'établit à Ipek. Sa bande grossit. Il accapara des villages entiers, et l'on raconte qu'actuellement il pourrait nourrir toute la ville pendant une année. La Porte, qui n'a jamais pu installer un préfet à Ipek, se croyait sûre de la fidélité de ce bon musulman, d'autant que, versant de plus en plus dans la piété, il prenait bientôt le titre de *Mollah*. La Porte, d'ailleurs, lui avait suscité un rival dans la personne d'un certain Becher-Bey, et, les braves d'Ipek étant divisés en

deux factions par leurs querelles, elle pensait n'avoir rien à craindre de l'un ni de l'autre. Mais, en 1893, tous ces bons Albanais firent la paix sur le dos des paysans monténégrins qui fréquentent le marché d'Ipek. Le Monténégro se plaignit à Constantinople, et la Russie appuya ces plaintes. Becher-Bey fut attiré à Scutari par la promesse d'un grade de colonel et on l'interna sous la surveillance de la police. En même temps, Mollah Zéka était appelé chez le gouverneur d'Uskub. Mais le vieux renard refusait de descendre. On réussit pourtant à le prendre et à le ligotter. On l'envoya à Constantinople, avec sa bande couverte de cordes et de chaînes. Ils en reviennent, au bout de trois ans, couverts de décorations ; lui seul ne daigne pas porter les rubans de Sa Hautesse. Il revient parce qu'il y a deux mois Becher-Bey est parvenu à s'échapper de Scutari et à regagner Ipek : la Porte, ne pouvant le reprendre, lui rend son ancien contrepoids. Ce retour de Mollah Zéka est un triomphe : à chaque station, des bandes d'Albanais viendront l'admirer de loin ; les yeux mi-clos, le turban enfoncé jusqu'aux sourcils, les doigts occupés à rouler un chapelet d'ambre, il reste insensible à ces hommages. Quel rôle cet homme va-t-il jouer dans les bagarres prochaines ? Les massacres d'Arménie furent organisés par des gens de cette espèce et de cette trempe, de vieux diables devenus ermites, qui, internés à Constantinople, reparurent un jour dans le pays, réunirent le peuple autour des mosquées et lui communiquèrent les ordres du Khalife...

La ligne fait un grand coude dans la plaine d'Uskub, pour éviter le domaine de Bardovitzi. Le possesseur de ce domaine, quand la ligne fut construite, était un Albanais puissant, ayant plusieurs clans à sa solde. Il s'était construit, entre le Vardar et les monts, à l'entrée du défilé, une véritable forteresse et, quand les ingénieurs voulurent couper ses terres, il les reçut à coups de fusil. La ligne dut obliquer et faire un rond de plusieurs kilomètres. Tant que le vieux bey vécut, il resta le maître incontesté. Mais la Porte, à sa mort, s'est vengée sur les fils, qu'elle a internés à Constantinople ou rivés à quelque charge, d'ailleurs lucrative, dans ses provinces d'Afrique ou d'Asie. Le *konak* (palais) de bois, caché dans les

arbres, pourrit ; l'autorité turque a rasé les créneaux du mur d'enceinte : la tour carrée n'est plus qu'un pigeonnier.

Lentement, durant près de trois heures, par une gorge profonde où bondit un torrent, entre deux pentes dénudées, le train monte. Quelques Albanais, le fusil dans le dos, semblent occupés à garder leurs moutons. Aux étranglements du défilé, sur les roches dominantes, des gendarmes turcs, derrière un sergent chevronné, présentent les armes à la locomotive : les Albanais s'amusaient autrefois à tirer au passage mécaniciens et voyageurs : il a fallu semer des postes sur toute cette ligne, comme aussi sur l'autre ligne d'Uskub à Belgrade.

Katchanik, petit bourg albanais dans les maïs et les noyers, au confluent de ruisseaux en cascades, barre le milieu du défilé : les armées du prince Eugène s'avancèrent jadis jusque-là ; c'est aujourd'hui la vraie porte de l'Albanie, le poste frontière des Albanais. Longtemps, ils ont fermé le passage, et ils ne l'entr'ouvraient que moyennant péage : sur le pont de Katchanik, le bey étendait un mouchoir aux deux extrémités, et chacun y devait jeter sa piécette. Il fallut des exécutions et la ténacité d'Hakif-Pacha pour supprimer ce qu'ils nommaient leurs privilèges. Ces Albanais sont aujourd'hui charbonniers, en attendant des jours meilleurs. Le Sultan leur a fait construire une belle mosquée neuve qu'ils ne fréquentent guère : ces musulmans ont plus de confiance en saint Nicolas. Dans une vieille chapelle, ils montrent sur l'autel la chasuble que, sa messe finie, le prêtre déposait, quand la première armée turque arriva et lui trancha la tête. Jamais ils n'ont laissé toucher à cette chasuble : ils vont y frotter des haillons qu'ils accrochent ensuite à leurs portes, et leurs moissons prospèrent, leurs malades sont guéris, leur ennemi est tué et reste sans vengeance; saint Nicolas est leur grand protecteur.

Après Katchanik, le défilé plus étroit, plus profond et plus abrupt encore, monte encore près d'une heure, puis s'ouvre brusquement sur une grande plaine rase, qui fuit jusqu'à l'horizon lointain; tout autour, un cadre de montagnes découpe sur le ciel son profil dentelé : c'est la plaine de Kossovo, la plaine historique qui, deux siècles, servit de champ de bataille entre Turcs et Serbes, et que les chansons, les proverbes de Serbie mentionnent à chaque mot : *Kossovo sanglant ! Kossovo mau-*

dit! la chance de Kossovo! tout est plat jusqu'à Kossovo (tout va bien jusqu'à la catastrophe)! Le centre de la plaine est inculte et désert. Des kilomètres et d'autres kilomètres encore de grasses terres noires restent en perpétuelle jachère, sous les hauts chardons qui les envahissent. La brousse de chardons gagne de jour en jour sur les anciens sillons qui dessinent encore, par endroits, leurs lignes parallèles.

Depuis des siècles, ce recul de la culture a été continu. Mais, depuis vingt ans surtout, il s'est accentué. Les meurtres ou l'émigration vident peu à peu le pays. Serbes de race et chrétiens de religion, les paysans occupaient autrefois d'assez nombreux villages au centre même de la cuvette, surtout auprès de l'ancienne ville d'Ulpiana, dont le petit bourg de Lipian garde le souvenir. Race de travail et de labour, ils avaient fait de cette plaine fertile et saine, un peu froide, mais bien arrosée, un grenier de céréales. Mais, tout autour de cette Slavie agricole et chrétienne, les Albanais musulmans s'étaient embusqués au pied des monts, dans un cercle de villes, Prizrend, Diakova, Ipek, Prichtina, etc., de bourgs ou de forteresses. De ces repaires, chaque année, ils tombaient sur la plaine et, suivant l'humeur du moment, tuaient, violaient ou se contentaient de voler. En leur qualité de musulmans, ils s'arrogeaient les droits de propriétaires et de suzerains. C'était, dans tout l'Empire d'alors, et c'est encore dans certaines provinces de l'Empire actuel, l'attitude ordinaire du musulman en face du chrétien. Mais l'Albanais apportait à l'exploitation des Slaves cette sorte d'allégresse fantasque, de rage simulée, de perfidie amicale et de cruauté souriante, qui en font tour à tour le pire des tyrans et le meilleur des compagnons. Aux XVIIe et XVIIIe siècles, des émigrations en masse firent écouler vers la plaine hongroise des milliers de familles serbes. Des conversions en masse, aussi, firent passer dans les clans albanais d'autres milliers de familles : parmi ceux qui se disent aujourd'hui Albanais, beaucoup célèbrent encore la vieille fête familiale, la *slava* traditionnelle des Serbes.

Il y eut comme une accalmie dans les souffrances de cette plaine, quand la renommée d'Ali de Tebelen, à la fin du siècle dernier, puis la révolte de la Grèce, attirèrent vers le sud l'activité albanaise. Puis, tant que l'anarchie des provinces

bulgares et danubiennes permit aux braves les expéditions et les coups de mains jusqu'à Belgrade et jusqu'à Yassy, les fantaisies albanaises furent réparties sur un plus grand territoire et coûtèrent moins à chaque district. Mais la libération des États roumain, bulgare et serbe, a fait refluer l'Albanais dans les nouvelles frontières de l'Empire. Ajoutés aux anciens exploiteurs, ces nouveaux venus apportent en outre une avidité et une haine du chrétien (chassés des terres chrétiennes, ils sont arrivés sans ressources), que les anciens n'avaient pas aussi fortes : depuis quinze ans, la condition des Slaves est devenue intolérable.

L'Albanais fait, chaque année, deux descentes dans la plaine : à la Saint-Georges (23 avril), il vient établir ses revenus : à la Saint-Michel (29 septembre), il vient les toucher. Il s'est attribué un certain nombre de maisons et d'individus. Il se présente à la Saint-Georges avec son *tchetel*, qui n'est que la taille de bois dont se servent nos boulangers, la double planchette sur laquelle ils indiquent d'un trait le nombre des livres ou des pains. L'Albanais inspecte la maison et l'étable, fait sur le *tchetel* des entailles pour les moutons, des entailles pour les sacs de blé, jette au paysan l'une des planchettes et garde l'autre : à la Saint-Michel, si le paysan ne fournit pas les redevances ainsi fixées, son affaire est bonne.

Le *tchetel* se lève donc comme un impôt régulier et, quoique lourd, il n'amène pas trop de disputes. Il n'en va pas de même pour toute une série d'autres exigences que l'on connaît ici sous le nom générique de *zouloums*. L'imagination fertile de l'Albanais et les hasards de sa vie mouvementée lui ont fait découvrir cent espèces de zouloums... Ibrahim Alatch est aujourd'hui le plus grand zouloumier. Il a forcé les paysans de Ribovitza à venir labourer ses terres. Tout le village a dû se déplacer, car la besogne devait être faite en trois jours. Ibrahim, naturellement, ne les a pas payés ; mais encore il leur a réclamé trois piastres à chacun pour l'hospitalité que, pendant trois nuits, il leur avait donnée dans sa grange... Ibrahim a inventé une manière élégante de réclamer le *tchetel :* il prend deux cartouches de fusil Martini qu'il charge du même nombre de gros plombs ; il en donne une au paysan, garde l'autre avec le nom du destinataire gravé à la pointe de son

couteau et, si le paysan, à la Saint-Michel, ne fournit pas le nombre de moutons ou de sacs indiqué par les plombs, la cartouche d'Ibrahim fait son devoir... Ibrahim a encore inventé, un jour de belle humeur, le *tasch-parasi*, le denier de la mâchoire : les envieux, pourtant, prétendent qu'il n'a fait que remettre en honneur un vieil usage presque oublié, mais jadis populaire. Il s'était invité, lui et ses amis, pendant toute une semaine, chez un riche chrétien : les moutons rôtis, les poules bouillies et le vin bu, Ibrahim s'en alla en réclamant une indemnité pour l'usure de sa mâchoire.

Tous les Albanais n'ont pas l'impudence ni l'ingéniosité d'Ibrahim, mais chacun, dans la limite de ses forces, vit sur ce modèle, et les préfets turcs semblent ne rien pouvoir ou ne rien vouloir pour la protection des chrétiens. Ils ne sont eux-mêmes que tolérés : l'un d'eux était en train de bâtir une sous-préfecture et une caserne de gendarmerie dans l'un des repaires de zouloumiers les plus fameux, à Laoucha ; deux mille Albanais se réunirent une nuit, enlevèrent la ville à l'aube et, flambant la sous-préfecture, déclarèrent que depuis cinq siècles leurs pères vivaient sans un sous-préfet et que leurs fils vivraient encore de même. Le préfet, d'ailleurs, n'a pour appui que des gendarmes albanais et quelques cavaliers tcherkesses ou turcs, et ces serviteurs de l'autorité ne peuvent être bien sévères pour les exploits de leurs congénères. Eux-mêmes, ils cherchent à tirer du paysan la solde que le gouvernement oublie de leur payer. En janvier 1896, le sergent Moustapha, — Moustapha-tchaouch, que tout le monde connaît d'Ipek à Prichtina, — arrive au village de Goustchenitsa et réclame les arriérés de la dîme : douze vieux n'ont pas pu les payer ; Moustapha les fait mettre dans la rivière jusqu'à ce que les autres paient pour ceux-là. En juin 1896, dans le district de Guilan, les soldats pillent sept églises. Un prêtre, qui porte plainte et dénonce le colonel, est enfermé comme calomniateur. Mais quelque temps après, le colonel ayant vendu au bazar de Prichtina des croix et des calices, la preuve est faite ; le colonel est puni de quinze jours de prison... Dans le même district, Sali-Bisla était aussi *tchaouch:* ancien brigand fameux, il avait daigné accepter les galons et la solde de Sa Hautesse. Un riche bey s'étant amou-

raché d'une chrétienne mariée, Sali se chargea de l'enlèvement. Mais la femme était belle et Sali s'en éprit à son tour. Il la garda, l'emporta dans la montagne, et, pour l'avoir à tout jamais, voulut la faire abjurer : cheveu par cheveu, il l'épilait pour la forcer à consentir. Elle feignit de céder et Sali la ramena devant le *medjlis*, le conseil du district qui doit constater devant témoins que l'abjuration se fait librement. Devant les témoins, la femme refuse. Sali la tue, tue le père, tue la mère, tue le mari et envoie leurs oreilles coupées au sous-préfet, en cadeau de Baïram. Depuis cette époque, il tient la montagne.

On comprendra sans peine que les malheureux paysans veuillent échapper à cet enfer. Ils émigrent vers le royaume de Serbie dont on voit bleuir les montagnes à l'horizon, dans une échancrure, au fond de la trouée du Lab. Des villages, des bourgs entiers fondent et disparaissent. Pour remplacer les fuyards, le Turc a essayé d'acclimater ici les Tcherkesses que l'occupation russe avait chassés du Caucase : de 1860 à 1870, plus de quarante-cinq mille Tcherkesses furent lâchés dans cette plaine ; il n'en reste pas une centaine aujourd'hui. Transportés de leurs chaudes vallées, de leurs plaines maritimes, de leurs vignes et de leurs oliviers, dans la neige et le froid de ces monts, ils succombèrent rapidement ou redescendirent vers Salonique. Les Juifs émigrés de Russie, il y a moins de trois ans, ont disparu de même. En 1879-1880, l'émigration bosniaque amena la fondation de quelques villages. Mais l'Albanais traita ces *mohadjirs*, musulmans cependant, comme de simples chrétiens : beaucoup repassèrent la frontière autrichienne, préférant la loi du giaour au bâton de l'Albanais. Les émigrés qui restent se sont groupés en villages ou, dans les villes, en quartiers séparés. Ils vivent à l'écart, méprisant leurs coreligionnaires, dont ils ne comprennent pas la langue, — car ils ne parlent ni le turc, ni l'albanais, — vivant en bon accord avec les seuls chrétiens, — car ils parlent à peu près le même patois serbe, — et attendant avec impatience l'invasion autrichienne ou serbe qui viendra leur apporter la même liberté et la même prospérité qu'à leurs frères de Bosnie.

La Serbie emploie toute son influence pour maintenir des

villages slaves dans cette Vieille-Serbie, et pour empêcher l'émigration vers Nisch et Belgrade. Chaque village chrétien qui disparaît diminue ses droits sur cette plaine, et c'est pour maintenir ses représentants dans ce domaine national, c'est pour leur assurer un minimum de protection, qu'elle a ouvert son consulat de Prichtina. Elle a relevé les églises et elle entretient les prêtres. Elle a ouvert le séminaire de Prizrend et elle a obtenu du Patriarcat un évêque serbe pour ce diocèse. Cette plaine, autrefois, était couverte d'églises que les Albanais ont systématiquement détruites, et l'on raconte qu'un certain Iaschar-Pacha, fameux par ses cruautés, avait fait le serment, au début de ce siècle, de visiter tout le pays et de renverser toutes les pierres marquées d'une croix. Quand il arriva à Lipian, devant la vieille métropole, et quand les ouvriers, qu'il amenait, commencèrent la démolition, tout le peuple éclata en gémissements : le pacha promit de respecter l'église, si un homme s'en allait, en moins d'une heure, au bazar de Prichtina et rapportait, dans sa bouche fermée, trois livres de clous de fer. Georges Voinowitch partit en courant ; il fit en une heure les vingt kilomètres du double voyage, rapporta les clous dans sa bouche fermée, mais il en avait avalé quelques-uns et il tomba mort : les chansons de Lipian célèbrent encore le dévouement de Voinowitch.

A la station de Prichtina, le consul serbe nous attend, avec deux voitures ; derrière, quatre grands Albanais ceinturés de cartouches, harnachés de pistolets, de fusils et de couteaux, et une escorte de dix gendarmes. Au grand trot, dans la poussière de l'escorte, coupant tout droit à travers champs pour éviter les cailloux, les ornières et les mauvaises rencontres de la grand'route, nous roulons une heure, durement secoués. Sur le siège de chaque voiture, les deux Albanais ont le fusil dressé sur la cuisse ; devant et derrière, les gendarmes caracolent, et les glands de leur fez font dans le ciel bleu un perpétuel moulinet.

Prichtina est au-devant des monts de l'Est, dans une cuvette de collines rondes. De loin, deux minarets et la haute cheminée d'une minoterie militaire émergent d'un fouillis d'arbres

et de toits rouges, et, dans la fumée qui se traîne, Prichtina semble une ville paisible de pâtres et de laboureurs. Un quart à peine des champs est cultivé. Les chardons couvrent le reste. Autour de la ville, une zone de choux et de jardins fait une tache de verdure dans la désolation de cette plaine rase. Le consulat de Serbie est à l'entrée de la ville : un poste de six gendarmes turcs garde la porte ; quatre cawas albanais sont au rez-de-chaussée, et, dans l'escalier, deux énormes chiens ; le consul et sa famille n'habitent, au premier étage, que les appartements sur la cour ; les fenêtres sur la rue sont, pour les fusils qui passent, des cibles trop tentantes.

A peine arrivés, le consul nous offre une promenade. Hier soir, dans la grande mosquée de Prichtina, les beys musulmans se sont réunis, et ils ont, une fois de plus, décidé sa mort. Depuis six ans, c'est au moins la dixième fois qu'ils le menacent d'assassinat. Le consul ne s'est maintenu qu'en payant d'audace, et aujourd'hui il voudrait traverser la ville en notre compagnie. A une heure de Prichtina, au milieu de la plaine, dans le sud, une grande et vieille église subsiste, élevée autrefois par le roi serbe Miloutin et restaurée depuis un mois par les soins de l'évêque de Prizrend. C'est demain la fête slave de la Couverture de la Vierge, et tous les paysans des alentours vont affluer ce soir autour de cette église de Gratchanitsa, pour les offices et la foire de demain ; ces malheureux Slaves auraient double plaisir à cette fête, s'ils voyaient des chrétiens d'Europe, des chapeaux de France, — car ici le chapeau est encore le symbole de la chrétienté, et la présence d'un chapeau fait encore scandale dans ces villes albanaises : à Ipek, depuis cinquante ans, pas un chapeau n'a pénétré, sans devenir aussitôt le but de toutes les balles.

Nous partons vers Gratchanitsa. Derrière l'escorte doublée, les deux voitures traversent la ville. On arrive au bazar, à ses ruelles voûtées de bois, et le consul, tout près d'une mosquée, au milieu de la foule d'Albanais qui, le fusil dans le dos et le revolver à la ceinture, s'écartent en grognant, le consul fait arrêter. Il descend de voiture et, tranquille, nous explique qu'en cet endroit même son malheureux prédécesseur fut assassiné : il sortait de cette boutique ; un coup de fusil fut tiré de cette fenêtre ; le malheureux tomba au bord de ce trot-

toir. Tout haut, en montrant du geste la boutique, la fenêtre et le trottoir, le petit consul poursuit son explication, à la barbe des Albanais visiblement irrités. Il se fait autour de nous un silence un peu angoissant. Puis, la démonstration faite, les voitures repartent.

Cette plaine de Kossovo est d'une désespérante monotonie : toujours l'horizon de montagnes aiguës, que le pic du Lioubetin vers le sud domine de sa pointe gigantesque : toujours la plaine noire envahie par les chardons ; quelques troupeaux de moutons; quelques buffles vautrés dans les mares ; un paysan portant à la ville des paires de grosses poules, — douze sous la paire! des charrettes à roues de bois pleines ; de misérables huttes en torchis et en chaume clôturées d'épines ; et, dans ce désert, la rencontre de hauts Albanais qui marchent, souples et élancés, avec des airs et comme un élan de félins en chasse.

La basilique de Gratchanitsa est l'une des plus grandes de toute la péninsule balkanique. Ses quatre coupoles, surmontées d'un dôme central, ses murs de pierres et de briques, en rangées alternées, ses hautes portes rondes aux cintres blancs et rouges, apparaissent de loin, par-dessus la clôture de boue séchée et d'épines qui encadre le terrain sacré et qui protège la maison du prêtre, l'école et les huttes pour les pèlerins. Autour de l'église, des groupes de paysans, sous leurs lourdes capes blanches et dans leurs vêtements poilus de feutre roux, des femmes en robes de toile aux broderies voyantes, détellent leurs chariots, lâchent leurs buffles et, entre les quatre roues, sous la planche du char, s'installent, eux, leurs enfants et leurs malades, dans la paille et dans le foin apportés pour leurs bêtes. Sur tous ces visages attristés, dans ces yeux de pauvres animaux humains martyrisés, l'arrivée du consul serbe a mis un éclair de joie : c'est lui le seul protecteur contre la rage albanaise, le défenseur de l'église, le représentant de la race ; c'est grâce à lui que, depuis six ans, on a pu célébrer cette fête de la Couverture de la Vierge, sans les meurtres et les violences dont autrefois elle était agrémentée par les Albanais. A mesure que le soleil tombe, de tous les coins de la plaine, sur les collines basses qui entourent la cuvette de Gratchanitsa, on voit descendre en longues files les chariots atte-

lés de buffles, les lourds paysans engoncés de feutre roux et les femmes aux robes blanches, aux tabliers rouges, aux cheveux nattés de sequins et de plaques d'argent...

Suivi de six gendarmes, le chef de la police accourt de Prichtina, avec une lettre du préfet pour le consul : le préfet nous reproche la scène du bazar ; notre attitude a été provocante à l'égard des Albanais, qui ont promis de se venger ; le préfet nous envoie un supplément d'escorte et l'ordre de rentrer avant la nuit close.

Le consul fait servir de nouveaux cafés ; il invite le chef de la police et les gendarmes ; il raconte de longues histoires, sans prendre garde à l'impatience du policier ; il nous fait visiter l'église, puis la maison du prêtre, puis les campements des pèlerins ; il interroge tout le monde, distribue de bonnes paroles à tous et de la quinine aux fiévreux. Ce n'est qu'à la nuit noire qu'il donne l'ordre du départ. Dans la nuit et le silence, nous revenons : le consul fait seulement éteindre les cigarettes, dont le bout, en cas d'embuscade, pourrait servir de mire lumineuse. Nous traversons la plaine déserte et les premiers faubourgs de la ville, puis les ruelles obscures ; dans le bazar fermé, sous l'ombre épaisse des galeries voûtées, entre les trottoirs dominant la voiture, il faut mettre les chevaux au pas ; le bazar est éteint, vide et semble mort. A la porte du consulat, le poste de gendarmes a été doublé. Me prenant à bras-le-corps et me couvrant de sa poitrine, le consul me porte jusque dans sa maison, craignant une mésaventure au seuil même. Mais quand on se met à table et quand, les carafes étant vides, le consul veut envoyer son domestique à la source voisine, la porte n'est pas plus tôt ouverte qu'un coup de fusil nous signifie la colère des Albanais et la défense de sortir sans leur permission.

La bonne du consul, qui nous sert à table, s'appelle Photi. Elle est fille d'un paysan chrétien, qui passe pour riche, ayant deux paires de buffles. Elle fut demandée en mariage, l'année dernière, par un jeune voisin qu'elle aimait, mais qui, faute de la dot habituelle, fut refusé par le père : ici, à la mode orientale, le futur doit encore acheter sa fiancée. Pour gagner sa dot, il s'en alla deux ans à Belgrade travailler aux bâtisses dont la nouvelle ville se couvre, gagna quelques

centaines de francs et, sûr maintenant de se marier, il revint chez lui. Mais à peine rentré, il fut pris par deux Albanais qui prétendaient avoir des droits sur le père de Photi et qui s'engageaient à donner la fille, si l'autre leur donnait l'argent. Après un commencement de torture, il céda : nos deux Albanais s'en vinrent alors trouver le père et lui offrirent la moitié de la dot, gardant le reste pour la peine. Le père refusant, nos deux compagnons enlevèrent Photi, lui prouvèrent toute une journée l'admiration que leur inspiraient ses cheveux blonds et ses formes de vierge. Le soir, pour gagner encore quelque argent, ils la portèrent à son fiancé qui, les voyant venir et craignant quelque nouveau *zouloum*, s'enfuit.

Les deux Albanais ramenèrent alors Photi au bazar de Lipian, chez un marchand valaque, auquel ils voulaient procurer une nuit agréable, — moyennant trois livres turques (70 francs). Le marchand paya, puis s'enfuit dès que les Albanais eurent tourné le dos, Et il eut grand raison. Car au bout d'une heure nos gens revenaient avec la police, enfonçaient la porte, et voulaient faire constater le flagrant délit, afin que le viol de la malheureuse fût mis au compte du Valaque. Mais l'oiseau s'était envolé. Quant à Photi, après cette journée d'épreuves, elle s'était réfugiée au consulat. Le consul la garde chez lui jusqu'au jour où il pourra lui faire passer la frontière.

VICTOR BÉRARD

(A suivre.)

NOTES

SUR

ALFRED DE VIGNY

Les cloches des anniversaires romantiques commencent à sonner pour nous, une à une. Elles recommandent à notre piété, après cent ans, le souvenir de ces glorieuses naissances. D'abord ce fut l'angélus matinal de Lamartine; puis, la Ville saluera de tous ses bronzes aériens la venue de Balzac. Il ne faudra pas moins que le concert de toutes les cloches de la cité pour acclamer celui qui recréa, en son œuvre universelle, la rue et la maison, avec l'aspect des visages, le secret des âmes et tous les masques innombrables du désir, de la passion et de la douleur.

La grande époque a commencé. Voici la fine clochette de sacristie, sournoise et vert-de-grisée, que fut Sainte-Beuve. Hugo la couvre de son bourdon assourdissant, balancé par les forces de la vie et du vent, au sommet de quelque gigantesque et délicate cathédrale dont l'artiste lui-même établit les assises, fusela les piliers, arc-bouta les voûtes, épanouit les rosaces, sculpta toutes les pierres et dressa la tour, d'où son âme sonore chante toujours au métal éloquent qu'elle anime, vivifie et tourmente. On entend dans la rumeur les sonnailles rustiques de George Sand se mêler au grelot grêle

d'Alfred de Musset. Une volée retentissante précède Théophile Gautier, comme d'une église construite des restes d'un temple païen. Des clochettes d'argent, pareilles à celles que la Chimère de Flaubert suspendit au tombeau de Porsenna, personnifient Gérard de Nerval; et voici qu'aujourd'hui nous écoutons la cloche de cristal, fragile en sa limpidité mélodieuse, qui commémore en nous la naissance d'Alfred de Vigny.



Alfred de Vigny naquit en 1797 à Loches, où ses parents habitaient par suite des hasards de l'époque. Elle ne leur ménagea pas les terreurs communes, mais les circonstances leur évitèrent pourtant d'émigrer. S'ils subirent la suspicion jacobine, la confiscation nationale et même la geôle révolutionnaire, ils ne connurent pas du moins les misères et les attentes de l'exil royaliste, la fuite, la solitude étrangère, le vagabondage inquiet, la petite place de la petite ville d'Allemagne, les dédales faméliques d'un Londres, les auberges rhénanes ou les galetas anglais. La vieille ville tourangelle de Loches, qui les tint en ses prisons, les abrita ensuite en sa paix hospitalière. C'est là qu'ils demeurèrent, loin des manoirs beaucerons et des terroirs de la race, et trouvèrent le gîte où passer inaperçus. La pauvreté qui assimile à presque tous et confond dans son égalité les y aida. Monsieur et madame de Vigny vécurent pauvrement, mais ils vécurent. J'ai eu entre les mains une assez fine petite miniature, un portrait d'une femme de ce temps; madame de Vigny l'avait peinte et vendue. Ce ne fut pas la seule, sans doute, mais celle-là me parut touchante d'avoir été coloriée peut-être au chevet du berceau où dormait un enfant illustre.

Ensuite, quand la contrainte où les avaient tenus les années révolutionnaires cessa, les Vigny vinrent s'installer à Paris. Madame de Vigny était fille d'un marin, ancien chef d'escadre, le marquis de Baraudin. M. de Vigny, de bonne souche, était un gentilhomme spirituel et lettré. Le sentiment d'un passé encore proche, mais si différent déjà, persistait fortement en lui avec la mélancolie naturelle que donne au souvenir le regret de ce qui n'est plus. Il avait connu la

cour et les camps, la vie plantureuse de l'ancienne province, la vie élégante du royal Versailles; il en conservait la mémoire et la transmit à son fils qui ne la perdit jamais. Alfred de Vigny revécut dans les récits paternels l'existence d'autrefois, la guerre et la chasse. Il sut les grandes meutes à loups et les beaux exploits de vénerie, les aventures maritimes et militaires des aïeux, connut les généalogies et les parentés, les anecdotes de famille, toute une tradition intime dont il reçut le dépôt avec respect, mais sans se méprendre sur sa valeur réelle. Sa qualité de gentilhomme ne le rehaussa point tant à ses propres yeux qu'il ne lui en préférât une autre:

J'ai fait illustre un nom qu'on m'a transmis sans gloire.
Qu'il soit ancien, qu'importe? il n'aura de mémoire
Que du jour seulement que mon front l'a porté!

A cette éducation du foyer rétrospective et conteuse, Alfred de Vigny risquait de s'attarder à des rancunes légitimes et à des retours superflus. Le séjour du lycée troubla ses rêveries d'images plus violentes. Les contre-coups de la grande époque napoléonienne retentissaient profondément en ces jeunes âmes aux écoutes. Le tambour scolaire leur évoquait la vaste rumeur belliqueuse du dehors. Les innombrables ruches des tentes essaimaient le bourdonnement des abeilles impériales. L'antique Iliade, dont ces enfants déchiffraient le texte guerrier, recommençait avec d'autres héros et d'autres dieux. Tout semblait rapprocher les deux épopées. Mille détails familiers favorisaient l'équivoque. Les courts glaives, les casques, les boucliers ronds, le martial laurier reparaissaient aux cuivres des consoles et décoraient les frises des salons. Pâris et Hélène en or moulu s'enlaçaient aux socles des pendules où Achille courbé renouait la sandale à son talon vulnérable. Le désir de l'action hantait les cerveaux adolescents. Comme tous les jeunes gens de la cité, Alfred de Vigny rêva la gloire des armes, mais l'Empire tomba. La Restauration lui offrit l'uniforme. Il le porta pendant quatorze ans. L'ère des batailles était close. La pratique du devoir remplaçait la chance du haut fait.

Par une sorte de malicieuse coquetterie, la fortune lui permit le plaisir juvénile d'endosser la brillante casaque des

mousquetaires rouges. Il connut l'épaulette d'or, l'éperon qui sonne, le cheval qui caracole, l'ample manteau blanc où l'on se drape avec élégance, juste assez de temps pour escorter, sur la pluvieuse route de Flandre, le roi Louis XVIII en fuite vers Gand; mais après les Cent Jours, au licenciement de la Maison du Roi, il se trouva lieutenant dans l'infanterie. Rien ne rompit la monotonie de ces quatorze années de pacifique service. Elles durent lui paraître longues en leur inaction méthodique. Nul n'a mieux senti que Vigny la duperie de cette existence. Résigné à la subir, il voulait au moins l'endurer consciemment, non avec l'apathie d'un mercenaire, mais avec la clairvoyance d'un philosophe. Il a scruté à fond le métier qu'il exerçait. Il en étudia, en lui et autour de lui, les déboires et les mélancolies; mais il en comprit la grandeur, s'il en connut la servitude, et la conscience de l'une le rendit stoïque envers l'autre. Son caractère en garda une dignité singulière. L'étude et la rêverie furent le double refuge et le recours de son âme passionnée. La discipline a cet effet que n'ayant pas à disposer de soi-même on peut mieux vivre en soi-même, et il y vécut. Il traversa des garnisons diverses. Pau et Dieppe l'hébergèrent. Vincennes l'abrita. Son sabre d'officier raya la poussière des routes. L'étape et la parade le lassèrent également. Si isolé qu'on se veuille, cette vie en commun impose des camaraderies. Il s'y instruisit et y trouva les exemples de la vraie Vertu militaire, dont il nous a laissé le portrait entre les graves figures de l'Obéissance et de la Responsabilité. Son beau livre de *Servitude et Grandeur* est né de cette méditation. Il est d'un homme qui a vu et d'un homme qui a pensé, le chef-d'œuvre simultané d'un conteur et d'un critique, et ces deux qualités se renforcent l'une par l'autre. On sent, aux épisodes du récit, la forte réalité de l'expérience, non pas peut-être la réalité des événements et des personnages, mais, certes, la vérité des sentiments et des caractères.

Il y a dans cette œuvre de Vigny une double beauté, beauté dramatique et beauté didactique. Personne, même Mérimée, n'a conté avec plus de sobriété et de mouvement. Nul n'a disserté avec plus de logique et d'ampleur, et n'a su être en même temps lapidaire et vivant. Un bas-relief semble là

sculpté au revers d'une table de la loi. Deux arts y adossent, l'un son émotion laconique, l'autre sa sécheresse démonstrative.

Les quatorze années où Vigny vécut et pensa ce livre qu'il n'écrivit que plus tard prirent fin en 1827 par son mariage. Le capitaine de Vigny redevint le comte Alfred de Vigny. Il lui restait de ses longs services un sentiment de justice et de pitié, le culte de l'honneur, une sorte de stoïcisme hautain, le goût de la solitude et de la retraite. Il lui restait aussi une forte nourriture intellectuelle faite de lectures, d'expérience et de rêverie, tout ce qui alimente et soutient l'inspiration, seconde les forces intimes du génie; et il pouvait s'enorgueillir, mieux que d'un stérile laurier de batailles, du rameau d'or sibyllin où s'épanouissaient, premières fleurs odorantes et sombres du printemps romantique, *Moïse*, les *Poèmes anciens et modernes* et la divine *Éloa*.



Le Cénacle qui, pendant dix ans à peu près, de 1825 à 1835, groupa un instant les disciples d'une même foi, se composa, comme il arrive toujours en pareil cas, des personnalités les plus disparates. Si une école proprement dite ne s'y forma point, des amitiés y naquirent de sympathies réciproques. Il serait curieux et piquant d'écrire l'histoire des amitiés romantiques, mais je me bornerai à rechercher quels pouvaient être pour Alfred de Vigny les points d'entente avec ses plus jeunes compagnons. Certes, il existait entre eux un goût simultané pour la poésie et un même sens fondamental de ses nécessités actuelles. Le classicisme était la cible commune de toutes les flèches. Toutes visaient le hibou déplumé de la Minerve boiteuse; mais, malgré l'unanimité du but, le poète d'*Éloa* devait se sentir déjà isolé parmi les nouveaux Prétendants. Il avait tendu l'arc avant eux. Vigny n'est point de l'heure juste, il est d'avant et d'après; il devance et il survient. Il ne faut pas oublier qu'il écrivait le « Moïse sur l'Horeb » quand Hugo balbutiait encore le « Moïse sur le Nil » des *Odes et Ballades*. Néanmoins des liaisons s'établirent entre les écrivains du groupe : celle d'Alfred et de Victor

fut intime. Hugo à son mariage prit Vigny pour témoin. Les deux poètes s'aimèrent, mais il y avait en Hugo un désir de suprématie qui augmenta à mesure qu'il le satisfaisait. Ses visées de chef d'école durent mal s'accommoder d'un rival gênant. Si *Hernani* fut plus tard la journée décisive du romantisme, la représentation du *More de Venise* reste un beau combat d'avant-garde, et l'honneur lui revient d'avoir précisé le conflit. Hugo n'aimait pas qu'on le prévînt. Aussi peu à peu l'amitié se refroidit. Plus tard, aux premières velléités académiques de Hugo, quelques-uns lui opposèrent Vigny. La rupture fut complète. Rien, ni le temps, ni la gloire ne calma jamais l'irritation rancunière de Hugo, qui, trente ans plus tard, disait de l'auteur d'*Éloa*, de *Chatterton* et des *Destinées* : « J'ai connu autrefois M. de Vigny. C'était un gentilhomme fort distingué. Il avait composé un beau poème espagnol appelé *Dolorida*. A-t-il écrit autre chose? »

Les hommes sont oublieux ou se souviennent trop. Sainte-Beuve se souvint. Comment passa-t-il envers Vigny de l'amitié la plus exaltée à l'antipathie la plus acrimonieuse? Sainte-Beuve n'aimait pas les poètes. Poète manqué, il ne garda de la lyre que les cordes pour les faire servir de fouet à ses rancunes, dont la principale et la plus cuisante était sans doute contre lui-même. Il lui arriva en effet que sa maigre veine poétique se tarit à mi-chemin et, en se retournant, il pouvait voir le mince méandre qu'elle traçait à distance. Vigny aussi, plus tard, n'écrivait presque plus de vers, mais il entendait derrière lui l'écho d'une voix immortelle. Ceci apaise, cela aigrit. Sainte-Beuve détestait non moins le hautain silence de Vigny que l'abondance prodigieuse de Hugo, grandi d'années en années, emporté dans le tournoyant vertige de son verbe inépuisable.

La partie fringante et turbulente du Cénacle devait plaire médiocrement à Vigny : — pas plus le bon Gautier, alors dans la truculence de sa verve et qui n'avait pas encore atteint la sérénité où se pacifia sa maturité, que le dandy Musset, libertin, coquet et capricieux, ou l'exubérant Dumas, promenant à travers l'histoire de France sa fantaisie de feuilletonniste dont le sans-façon pouvait paraître singulièrement hardi et malappris à l'évocateur élégant et discret de Cinq-Mars. — Alfred de

Vigny, d'autre part, avec sa réserve polie, sa froideur aristocratique, et ce que Sainte-Beuve a appelé « sa perpétuelle hallucination séraphique », devait déconcerter ses contemporains. Dumas s'étonne quelque part du peu de place que tenaient chez son ami les matérialités de la vie. « Personne de nous ne l'a jamais surpris à table », et cela dut en effet laisser rêveur le futur auteur d'ouvrages gastronomiques. De plus, Vigny, créateur d'une poésie transparente, diamantaire, sonore sans bruit, écrivain d'une prose flexible et sobre, devait peu estimer le maquillage historique de Dumas, le vestiaire colorié de Gautier, les mascarades byroniennes de Musset. Comment celui qui rêvait d'être, comme il l'a dit, « un Raphaël noir » se fut-il pris à des fresques peinturlurées, à des vitraux trop vifs, à des vignettes à la Johannot? Je ne vois guère, parmi tout le Cénacle, qu'un esprit avec lequel il aurait pu sympathiser, quelqu'un situé comme lui un peu à l'écart du romantisme, poète charmant qui ne laissa que quelques vers, conteur délicieux de brèves histoires, le doux, insaisissable et vagabond Gérard de Nerval. Tous deux ils aimaient la netteté brillante du style dans la tradition du XVIIIe siècle, de Voltaire et de Diderot, tradition très française que Vigny fit plus laconique et plus grave, que Nerval rendit plus souple et plus intime. L'un semble conter pour le roi Salomon, l'autre pour la reine de Saba.

Cette sourde hostilité provenant de différences de nature persista, s'accrut et finit par séparer les unes des autres ces personnalités diverses. Il dut, certes, y avoir en tout cela de la faute de Vigny. Les torts de son orgueil et de sa hauteur sont probables. Imaginons-le d'après le souvenir qui est resté de lui, avec sa figure belle et froide, la correction de ses manières polies non sans affectation; son souci aristocratique de ne point se commettre et un peu, comme l'a dit le malicieux Sainte-Beuve, son sourire de « bel ange qui a bu du vinaigre ». Ajoutons qu'il eut l'esprit mordant et aiguisé. Il savait descendre quand il le fallait, de la solitude taciturne de sa pensée à une appréciation très caustique des hommes et des choses. Vigny était fort spirituel. Cela aurait pu lui concilier au moins les bonnes grâces des survivants d'une époque où cette façon d'être prévalut; c'est à l'un d'eux pourtant qu'il

dut sa célèbre mésaventure académique. M. le comte Molé, qui l'y reçut, se trouva l'instrument de la coterie sénile de l'Illustre Assemblée. La maladresse du récipiendiaire favorisa l'attentat à coups d'épingles dont souffrit vivement le poète. Ses anciens amis du Cénacle se divertirent à ses dépens.

Sainte-Beuve dressa, dans un article célèbre, le procès-verbal de l'affaire, qui fit du bruit et dont Vigny ressentit toujours la mortification. Il faut croire qu'il en garda quelque rancune contre la Compagnie, où d'ailleurs il ne s'acclimata jamais bien. On raconte qu'à une séance où l'on s'occupait d'attribuer le prix de poésie et où l'on discutait les candidats, un académicien fit remarquer la méchante qualité des envois.

— Pourquoi donc, ajoutait le digne homme, nous adresse-t-on toujours des choses médiocres?

— Mais, monsieur, lui répondit Vigny avec son plus beau sourire, mais, messieurs, pour vous plaire.



Alfred de Vigny était un homme grave et fréquentant de hautes pensées, familier des grandes rêveries humaines et soucieux d'y égaler la sienne. Il ne fut, à proprement parler, ni un philosophe, ni un moraliste, ni un sociologue, mais il avait des vues personnelles sur la philosophie, la morale et la société, sans pour cela créer des systèmes, écrire des traités ou préconiser des formules. Tout cela se fondait en une forte intelligence générale. Il pratiqua la noble habitude de la méditation et, poète, il médita sur la vie sociale du poète, de même que, soldat, il avait médité sur la vie sociale du soldat. De là naquirent *Servitude et Grandeur militaires* et *Stello*. Des trois récits qui composent ce dernier livre et qui veulent exposer le sort du poète sous trois formes gouvernementales diverses, l'un est un chef-d'œuvre d'émotion dramatique et historique mais venons-en tout de suite aux conclusions que tire Vigny de la triple fatalité que subirent Gilbert, Chatterton et André Chénier.

Voici, sommairement : Le Poète est victime d'un ostracisme perpétuel. Aucun pouvoir politique ne l'accepte. Donc séparer la vie politique de la vie poétique. Vivre solitaire, car la soli-

tude est sainte. Il faut admirer l'éloquente magnificence avec laquelle Vigny commente le précepte, mais il ne l'admet pas, en son obligation, sans un arrière-regret. Au fond, pour lui, le poète n'est pas seulement un solitaire créateur de beauté, c'est aussi un missionnaire d'idées, non seulement d'idées esthétiques, mais encore d'idées morales, religieuses et philosophiques. De là un droit latent de participer à l'ensemble de la cité d'une façon effective au lieu de ne s'y voir admis qu'en superflu par une malentente éternelle et heureuse. Disons-le, ces visées sociales sont funestes aux poètes. Vigny leur doit de mauvais vers. Hugo n'y gagna rien. Ce n'est pas dans les *Iambes* que nous trouverons le vrai Chénier. Cet ostracisme est la sauvegarde du poète. Il l'exile en lui-même au lieu de le mêler à tous. Le poète n'a besoin que de solitude et de liberté. Il ne porte à la main ni un sceptre, ni un glaive, ni une balance, mais un miroir, non pour que chaque homme s'y voie soi-même tour à tour, mais pour que la Beauté s'y mire et y sourie à son visage surnaturel.

Il existe pourtant une autre conséquence de cet ostracisme, dont l'effet est plus humblement tragique que la sanglante péripétie d'un André Chénier aux prises avec la brutalité d'une démocratie sanguinaire. Chatterton nous en offre un exemple pathétique. C'est de lui que se sert Vigny pour attribuer au poète un droit indépendant de toute politique et simplement humain, un droit qui est le droit de vivre, le droit au « temps et au pain ». Ce droit naturel en toute circonstance est ici sacré. Il existe en vertu de l'utilité mystérieuse du poète, utilité supérieure dont la société devrait admettre au moins le principe si elle n'en sait pas comprendre la légitimité secrète. Le nier, en certains cas, aboutit à la mort, au suicide total ou partiel de l'être doué du céleste don miraculeux où il est nu. Suicide physique ou mental, car en face du déni le poète doit choisir. Disparaître tout entier, corps et âme, ou ruser, et ruser avec lui-même, c'est-à-dire trouver dans les parties les moins essentielles de son être intellectuel des ressources utilitaires, dont l'usage est une déperdition inévitable de sa supériorité par l'obligation où il se trouve d'en suspendre ou d'en réduire le progrès. C'est ce qui se produit fréquemment en pratique, où le poète se

trouve forcé de disposer à deux fins de sa vie et de sa pensée. Puisque sa personnalité réelle n'obtient pas dans la société sa place due, il se voit forcé à l'emploi de ses facultés secondaires pour nourrir la principale, mais cette vertueuse hypocrisie n'a pas lieu sans risques graves et sans dommages qui, si minimes qu'ils paraissent jour par jour, laissent au total un déchet dont la somme peut être incalculable.

Encore faut-il que le poète soit capable d'accomplir ce dangereux dédoublement, et il est des cas où un être touché de génie est en proie à un démon exigeant qui ne se laisse pas distraire et fasse d'une incapacité sublime la condition même de son sortilège. C'est un esclavage de ce genre qu'expose, en Chatterton, le beau drame d'Alfred de Vigny. Dans l'éloquente préface de la pièce, il pose les conditions abstraites de son héros, et il faut lire le portrait qu'il trace du Poète par rapport à ce qu'il nomme le Grand Écrivain. Il suppose, l'un inapte à tout, sauf à « l'œuvre divine », tandis que l'autre, par l'équilibre d'une force souveraine, domine son temps « et marche le pas qu'il veut ». L'un est un être d'imagination et de sensibilité, l'autre un être de haut bon sens et de raison; il résiste aux circonstances et les maîtrise, tandis que son frère malheureux en dépend et y succombe si la société refuse à sa mystérieuse destinée le crédit qu'il réclame et l'acte de foi qu'il exige. Chatterton meurt de la place de laquais dont vécut Rousseau.

Ce drame de Chatterton reste peut-être le plus beau de tout le théâtre romantique par sa passion nerveuse, son sobre décor, sa portée et ses conséquences, par ce qu'il est et par ce qu'il prépare. Vigny l'a caractérisé d'un mot qui eut dans le siècle un retentissement profond, celui de Drame de la Pensée, qui se réalise de nos jours en partie dans l'œuvre puissante d'Ibsen.



Alfred de Vigny fut un initiateur. Il fut, et je vois là son principal titre de gloire, un des ouvriers de la refonte de la poésie française au commencement du siècle, refonte où elle se purifia et s'enrichit à jamais et dont survécurent les médailles durables et immortellement laurées.

La poésie française, au cours du XVIIIe siècle et au commencement du nôtre, en était venue, par décharnement et par atrophie, à la plus misérable décrépitude.

D'une langue parcimonieuse, elle monnoyait une somme d'idées restreinte. Jeux d'esprit, madrigaux, platitude descriptive, didactisme, enflure! Elle avait perdu à des coquetteries le sens de la beauté. Fardée à la fois et rachitique, elle se ratatinait en des grâces vieillottes ou se gonflait de déclamations vaines. Les flûtes même de Virgile devenaient un pipeau de bergerade aux lèvres essoufflées du bon abbé Delille. Au théâtre, une parodie involontaire grimaçait au masque ridé d'une Melpomène anémique. Le vaste mouvement des esprits contemporains évitait la vieille idole qui, au fond de son temple à la mode, rabâchait ses oracles. André Chénier, un instant et en secret, enguirlanda l'urne où reposaient les cendres précieuses. La Muse vivante souffla au visage du fantôme ridicule. Mais les dieux, impitoyables même à ceux qu'ils chérissent, infligèrent au nouvel Orphée une mort ménadienne. Sa tête mélodieuse tomba; mais la Lyre avait frémi ; des mains pieuses la recueillirent et Vigny le premier, ensuite, en fit vibrer les grandes cordes.

Il ne faudrait pas croire pourtant que l'esprit poétique eût disparu entièrement de l'âme du XVIIIe siècle; mais le hasard et le caprice des destinées en dotèrent des hommes dénués du pouvoir d'en produire la manifestation essentielle. Certains le possédèrent instinctivement, le mêlèrent à leurs écrits qu'il pénétra d'une grâce particulière. Jean-Jacques Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre et Chateaubriand furent des poètes, mais la prose seule bénéficia de leur génie. Ils la rafraîchirent et la vivifièrent et c'est en elle qu'il fallait reprendre pour le Vers la nourriture qui lui manquait. Il fallait lui redonner la substance vitale et incorporer à son squelette les éléments de poésie dispersés dans la pensée et dans la langue, lui restituer la domination souveraine qui est la sienne aux belles époques. Vigny contribua hautement à cette restauration.

Les *Poèmes anciens et modernes* et l'*Éloa* renouvelèrent l'inspiration de la poésie française en remontant aux sources antiques et bibliques, en revenant au sentiment et à la nature. Le *Moïse* est une grande date littéraire. La langue y retrouva

une ampleur perdue; des couleurs effacées depuis longtemps réapparurent. Une sonore souplesse anima le vers. Avec *Éloa* la poésie recouvra des grâces désapprises, une force oubliée, une transparence délicieuse, une irisation fluide, un charme secret, le sens de l'ombre et du mystère. Non que ce beau poème soit néanmoins parfait dans toutes ses parties, mais il vaut par la nouveauté d'imagination, par une sorte de moiteur brumeuse et étincelante qui pénètre sa mélancolique beauté. Certes il conserve encore des traces du déplorable goût poétique qui sévit au XVIIIe siècle. On y retrouve des procédés de composition qui rappellent *les Saisons* de Saint-Lambert ou *le Printemps d'un Proscrit* du pauvre Michaud. Modes de composition chers à la littérature épique et didactique et dont l'origine, sans doute virgilienne, n'excuse pas le malencontreux artifice. On rencontre par endroits dans *Éloa* de ces longues comparaisons qui, au lieu d'éclaircir la pensée par une métaphore qui s'y ajoute, se développent pour elles-mêmes en virtuosité. Ainsi l'essor angélique d'*Éloa*, au premier chant, motive l'étonnant couplet sur le vol du colibri et la Louisiane, dont la précision exotique et le didactisme s'ajustent mal au tissu lumineux et opalin du poème. Et encore le curieux paragraphe :

Quelquefois un enfant de la Clyde écumeuse...

étonne comme un plaid écossais dans un tableau de Gustave Moreau ou comme une cornemuse mêlée aux harpes de Sion.

Mais, hors ces singulières erreurs, que de beautés réelles! Comme le vers chante, caresse, murmure et supplie! *Éloa* est la naissance même de la poésie moderne. Une eau lustrale a touché au front la muse païenne d'André Chénier et c'est le pur diamant d'*Éloa* que nous retrouverons, noir comme la nuit, aux diadèmes bizarres des anges dont Lamartine chanta la chute, et qui étincellera, bleu comme le ciel, à la couronne du Satan dont Hugo chantera la fin lumineuse.



Alfred de Vigny est un grand poète et la beauté de ses poèmes a ceci de surnaturel qu'elle se dégage parfois de la

forme la plus embarrassée et la plus maladroite. On y sent la pensée aux prises avec une difficulté d'expression où elle succombe parfois, mais d'où elle sort souvent radieuse et résumée aux plus beaux vers qu'un homme ait jamais écrits. Cette beauté suprême, victorieuse de l'épreuve à laquelle la soumet une sorte d'infirmité native, répand sur ce qui l'entoure son rayonnement divin où disparaissent les imperfections voisines. Qu'importent les labyrinthes de périphrases alambiquées, les détours des inversions pénibles, les traverses d'images confuses, quand on arrive au sommet d'où tout se coordonne et s'unifie en un paysage transparent et pur !

Il ne s'agit pas là seulement des tout à fait mauvais poèmes de Vigny. Chaque poète en a de tels dans son œuvre. S'il les y garde, c'est qu'il voit en eux le fantôme qui y rôde sans avoir pu se réaliser. Non, je veux parler de poèmes justement célèbres et ceux-là même ne sont pas exempts de ces vers où l'expression s'estropie, où la pensée bifurque, où la langue défaille. La sublime *Maison du Berger* elle-même contient quelques-unes de ces strophes douteuses, mais qu'on oublie en les lisant, pour ne ressentir que la beauté supérieure où s'achève cette harmonieuse lamentation du plus hautainement mélancolique et du plus gravement douloureux de nos poètes.



Ce n'est qu'après la mort d'Alfred de Vigny que parut le recueil qui contient, avec quelques autres chefs-d'œuvre, comme *la Colère de Samson*, *la Mort du Loup*, *le Mont des Oliviers* et l'*Esprit pur*, cette *Maison du Berger*. Ce petit volume des *Destinées* est doublement pathétique, du long silence qui le précéda, du silence éternel qui le suivit. C'est un testament. Vigny y a révélé le secret suprême de sa certitude. Il y a dit son dernier mot d'homme, de poète et de philosophe. Il y a avoué sa triple amertume contre le temps, l'amour et la foi, sa rancune humaine, amoureuse et divine. Un triple sceau de cire noire semble pendre au bas du parchemin funèbre. Vigny fut d'âme passionnée et mélancolique, son désespoir spirituel se mêla aux angoisses toujours vives de sa sensibilité. Il restera parmi les grands tragiques de la pensée, et ce furent de douloureuses

rêveries celles où son long silence consuma intérieurement les forces méditatives de son actif esprit. Cette vie taciturne où il se renferma presque durant vingt-cinq années laisse inquiet du drame de solitude et d'orgueil qu'on y pressent. Sa noire silhouette passe et repasse, en notre imagination, derrière les fenêtres tard éclairées de ce château du Maine-Giraud qu'il aima. Promenade silencieuse d'un homme en soi-même, nuits amères et exaltées où s'épuisa la stérilité apparente de sa retraite. Paris lui plaisait moins que ce domaine dont il décrit l'horizon et les chênaies dans ses belles lettres à la vicomtesse du Plessis. Vie stoïque et triste. Les maux du corps se joignirent à ceux de l'esprit. Le docteur Noir aurait eu deux malades à guérir en un seul. La Tour d'ivoire semblait déjà muette comme un tombeau.

Durant ces années, Vigny écrivit peu. J'entends par là qu'il donna rarement à sa pensée sa forme définitive. Les poèmes des *Destinées* naquirent à de longs intervalles. Il se contentait de se noter sur des carnets. On a mis au jour quelques-uns de ces précieux feuillets intimes. Une grande âme y souffre, un vigoureux et subtil esprit s'y affirme, un cœur délicat et attentif s'y révèle. On pourrait sans doute compléter la publication de ces reliques. Pourquoi? Hélas! il manquera toujours à ces fragments la magie ordonnatrice qu'il n'a pas voulu leur donner. Nous aurions, certes, le sens de sa méditation, ses indices, mais sommairement, sans la rêverie qui l'entourait et la nuançait, sans les images où elle vivait. De l'édifice poétique qu'habitait cette imagination, il ne nous resterait que la ruine disjointe. Nous aurions l'infinitésimale poussière du diamant secret. Lui seul pouvait nous le donner intact, avec sa structure, sa réfraction, ses angles, ses facettes, sa cristallisation exacte. Il l'a fait assez souvent pour que notre reconnaissance le tienne quitte de notre curiosité. Il l'aurait certes fait plus souvent s'il avait moins ressenti cette difficulté d'expression qui est sensible en lui et dont il dut se rendre compte en voyant la déperdition que subissait sa rêverie à se réaliser.

Alfred de Vigny eut d'ailleurs davantage l'amour des idées que l'amour des mots. Il les aima pour elles-mêmes et finit par n'aimer qu'elles. C'est en elles qu'il vécut. Elles

le possédèrent au point qu'il dédaigna souvent de les asservir, même aux subtiles lois de l'incantation poétique qui les incarne en leur beauté. Il les préféra en leur essence. Il regarda croître en lui leurs fleurs invisibles, et, au-dessus du jardin fermé de son âme douloureuse et odorante, nous voyons voltiger, épars des corolles cachées dont nous respirons le parfum et dont ils portent sur les ailes les couleurs divines, quelques-uns des papillons immortels que la Pyché intérieure envoie jusqu'à nous porter le message de sa mystérieuse présence.



Chaque auteur conseille lui-même la façon de l'étudier. Il faut s'y soumettre. Chaque vie de poète a ses intentions secrètes auxquelles il ne sied pas de contrevenir. Vigny eut le respect de lui-même et l'imposa aux autres. Les plus divers subirent cet ascendant. Que M. Ferdinand Brunetière lui applique sa méthode rigoureuse et savante, que M. Anatole France le toise de son scepticisme souriant, c'est avec une certaine émotion que l'un le juge et que l'autre le raconte. M. Maurice Paléologue en son précieux petit livre parle de lui avec délicatesse et réserve. M. Paul Bourget sait l'admirer en nobles termes. J'aurais voulu, pour ma part, mieux fixer sur cette humble médaille commémorative le profil de son souvenir et l'y frapper d'un coin plus net pour que chaque lecteur en emportât dans sa mémoire une image précise.

Il est juste de penser parfois aux grands poètes et d'y faire penser. J'ai pris cette occasion pour rendre hommage à l'un des plus grands. Les hommes de cette sorte ont quelque chose de divin et méritent des temples. Je vois le sien fait de marbre et de nuées, solide et transparent, et je dépose au seuil l'obole prescrite qui, si elle ne vaut guère par le métal qui la forme, empruntera au moins quelque valeur de l'effigie qui l'empreint.

HENRI DE RÉGNIER

SAINT LOUIS[1]

V

Le Désert. — L'armée des Croisés. — Quentin, ses fils, et des archers regardent la bataille, et lancent des flèches. — Bruit lointain.

UN FILS DE QUENTIN.

Père, nous sommes perdus.

QUENTIN.

Il faudrait voir cela!

FILS.

Les chevaliers tournent bride. Les voici qui reviennent.

AUTRE.

Rien à faire, c'est fini.

QUENTIN.

Mais non, mais non, que diable! qui m'a donné des gens comme cela! moins de cœur qu'une femme!... tout va bien au contraire. Regarde monseigneur Mathieu là-bas : hein! est-il beau! tout s'écarte devant lui... Tout est le mieux du monde.

FILS.

Tu vois bien qu'ils se replient!

QUENTIN.

Parfait. Quand nous serons tous réunis, il ne fera pas bon s'y frotter, fils, je te le garantis.

Les chevaliers se replient en désordre. — Le Roi, Marguerite, Mathieu de Coucy, Étienne.

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 mars.

MATHIEU DE COUCY.

Allons, nous avons fait ce que nous avons pu !

LOUIS.

Il faut faire retraite. Mais, mes amis, ne vous affligez pas ; ce sont les aventures ordinaires de la guerre ; nous reviendrons plus forts. Nous ne pouvions espérer que nous rachèterions nos fautes sans souffrances. Rassemblez l'armée.

MATHIEU.

Sire, que vous êtes pâle !

LOUIS.

Ce n'est rien.

MARGUERITE.

A tout instant, il défaille.

PEUPLE, se pressant autour du Roi.

Sire, ils viennent sur nous. Vois... oh ! mon Dieu, où nous as-tu menés ? où est cette Jérusalem que tu nous avais promise ?... Ramène-nous en France, ramène-nous en France !

MARGUERITE, au Peuple.

Voyez comme il est faible : ayez pitié, bonnes gens.

LOUIS, se soutenant à peine.

Pauvres amis, soyez paisibles, je vous mènerai dans la patrie.

PEUPLE.

Sire, ils viennent, ils viennent ! Sauve-nous ! O bon roi, sauve-nous !

LOUIS.

Quoi, mes Français, avez-vous peur ? Ne me faites pas cette peine. Voyez, est-ce que je ne partage pas vos souffrances et vos dangers ? Que craignez-vous ? nous sommes tous réunis. Vienne ce qui voudra, nous le recevrons ensemble.

MATHIEU.

Sire, il faut fuir ; vous, devant. Nous soutiendrons le choc de la cavalerie sarrasine. Voici qu'elle se prépare.

PEUPLE, baisant les mains de Louis, se pressant autour de lui, à ses genoux.

Sire, ne nous quitte pas. Quand tu es là, nous ne craignons rien : ne nous laisse pas seuls.

LOUIS.

Non, mes amis, je ne vous quitterai pas. Un père ne laisse pas ses enfants dans la peine.

MATHIEU.

Nous ne pourrons tenir plus d'une heure, Sire.

LOUIS.

Ou ramener mon peuple victorieux de l'épreuve, ou tomber avec lui, frappé du même coup.

MATHIEU.

Sire, la reine, votre enfant...

LOUIS.

Fuis, Marguerite.

MARGUERITE.

Si ta place est ici, la mienne est près de toi.

LOUIS.

L'enfant pleure.

MARGUERITE.

Hélas! je ne sais ce qu'il a; depuis notre départ du camp, il ne cesse de trembler.

PEUPLE.

La cavalerie!

MARGUERITE.

Mon Dieu, aie pitié de nous!

LOUIS.

A ta volonté, Dieu!

QUENTIN, au peuple.

Quoi, serez-vous assez lâches pour laisser mourir notre bon sire avec nous, pour nous?

MATHIEU.

Mon seigneur, au nom de la chevalerie, au nom du royaume!

PEUPLE.

Sire, Sire, reste avec nous!

LOUIS.

J'ai dit, je resterai.

QUENTIN, au peuple.

Lâches, lâches, misérables couards! est-ce que vous en mourrez moins, pour faire mourir le Roi?

PEUPLE.

Oh! les voici, les voici!

Il se presse en désordre autour du Roi.

LOUIS, chancelant, faisant des efforts pour se tenir debout.

Paix, mes amis, paix... mettez-vous à vos rangs... je suis auprès de vous.

MATHIEU.

Sire, vous chancelez.

LOUIS.

Non, non, je vais bien... Mon Dieu, je veux être fort... il faut que je sois fort en ce moment... je veux... ah !...

Il s'évanouit.

PEUPLE.

Ah !

QUENTIN.

Voyez ce que vous avez fait ! O misérables traîtres !

PEUPLE, ému.

Ah ! oui... oui, pauvre Sire !... Sauvez le Roi ! sauvez le Roi !... Vite !

MATHIEU, prenant le Roi à bras le corps.

En avant, chevaliers ! Sauvons notre seigneur... Toi (Il parle à Quentin.) commande à ces hommes ; soutiens le choc de l'ennemi : tiens tant que tu pourras : jusqu'au dernier, tenez bon... Pour le Roi, mon ami !

QUENTIN.

Pour le Roi, monseigneur. Comptez sur moi. Partez.

MARGUERITE.

Bérengère, viens avec nous.

BÉRENGÈRE.

Près de mon père, madame.

QUENTIN.

Va-t'en.

BÉRENGÈRE.

Nenni.

ÉTIENNE DE COUCY

Bérengère !

BÉRENGÈRE.

Adieu, mon doux ami.

PEUPLE.

Ils viennent comme un tonnerre.

QUENTIN.

Archers, préparez-vous... Amis, en rangs serrés. Ainsi...

les lances appuyées sur l'épaule l'un de l'autre. Ferme sur les jarrets... Archers, sommes-nous prêts?

MATHIEU, se retournant au moment de partir, le Roi évanoui dans ses bras, voit Étienne hésitant, resté en arrière des autres.

Étienne, que fais-tu? hâte-toi.

ÉTIENNE.

Pardonnez-moi, mon père.

Il court vers Bérengère.

MATHIEU

Malheureux!... viens, je te l'ordonne.

ÉTIENNE.

Adieu, sauvez le Roi... Moi, je l'aime, (Il montre Bérengère.) pardonnez.

Il se met à genoux.

MATHIEU.

Mon fils, ne m'abandonne pas!

CHEVALIER.

Monseigneur, il est temps.

MATHIEU.

Ah! il le faut! sauvons le Roi!... Mon fils!

Il emporte le Roi en courant.

ÉTIENNE, à Mathieu.

Je ne puis.

BÉRENGÈRE, se jetant dans les bras d'Étienne.

Oh! je t'aime.

ÉTIENNE.

Ma bien-aimée, nous allons donc être réunis pour jamais.

BÉRENGÈRE.

Il eût été si triste de rester seule en ce moment!

QUENTIN.

Allons, n'ayez pas peur; nous en viendrons à bout... Par Jésus! chacun de nous en vaut dix comme ceux-là.

PEUPLE.

Ah! c'est comme une tempête!

QUENTIN.

Le chant! entonnez le chant!

PEUPLE, chantant.

« Saint Sépulcre, à l'aide! Sarrasins et païens viennent

pour nous fourfaire. Voyez les armes luire ; tout mon cœur en tressaille. Amis, n'en doutez pas, voici notre jugement. Bien le sais ; y mourrons pour la gloire de Dieu. Mais bien cher me vendrai, si mon fer ne se brise. Nul n'en garantira ni coiffe ni haubert. Paradis sera nôtre, à eux sera enfer. »

QUENTIN.

A toi, Bérengère.

BÉRENGÈRE, *chantant.*

« Amis, soyez tous assurés ; n'ayez plus doute ni frayeur. Messager suis du bon Seigneur, qui vous mettra hors de douleur. Ne craignez d'exposer votre corps aux blessures. Oh ! que la mort est douce pour ceux qui aiment Dieu ! »

QUENTIN.

Archers, il est temps.

Décharges de flèches.

PEUPLE, *chantant.*

« Qui êtes-vous, beau sire, qui doucement parlez, et si haut réconfort de Dieu nous apportez ? »

BÉRENGÈRE, *chantant.*

« Ange suis du Seigneur, beaux amis ; pour votre appui m'a envoyé. Soyez paisibles ; dans les cieux, Dieu vous regarde et vous attend. Allez, bien avez commencé ; pour Dieu serez tous massacrés ; mais la haute couronne du paradis aurez. Je m'en vais ; hosannah ! à Dieu donc, demeurez. »

PEUPLE, *chantant.*

« Pour Dieu tenons ferme et mourons. Qui de bon cœur le servira, jamais sa peine ne perdra. O sainte et bonne mort qui nous enlève au mal, mort douce et délectable, viens, prends-nous ! hosannah ! »

QUENTIN.

Ferme ! nous y voici !

On entend un grondement de tonnerre et des sonneries de trompettes.

PEUPLE.

Adieu, compagnons. Vive le Roi et Jésus !

ÉTIENNE.

Bérengère, n'aie pas peur.

BÉRENGÈRE.

Je n'ai pas peur, je suis heureuse.

ÉTIENNE.

Ferme les yeux. Ainsi.

Ils sont debout ; elle cache sa figure dans la poitrine d'Étienne.

BÉRENGÈRE.

Nous partirons ensemble.

Ils s'embrassent.

QUENTIN.

Tout va bien. Nous vaincrons.

PEUPLE, grand cri.

Ah !

Les hommes s'arc-boutent sur leurs jambes. Les premiers rangs parent avec leurs lances.

VI

Dans le désert. — Une misérable tente, autour de laquelle sont groupés, assis ou couchés, les Croisés. — Mathieu de Coucy, à part des autres, maigri, blêmi, l'expression dure et sombre. — La reine Marguerite, pâle, à demi couchée, les yeux fermés. — Rosalie, en vêtements de deuil, seule debout, regardant le désert. — Beaucoup de chevaliers pleurent, la tête cachée dans leurs mains. — On entend derrière la scène les décharges d'artillerie (feu grégeois), les arquebusades et les cris.

ROSALIE DE BRÈVES.

Oh! Dieu, pourquoi les frappes-tu tous, tous, et non pas moi? Moi seule je suis coupable. Tous ils sont innocents.

CHEVALIER.

C'est ici notre lieu de sépulture. Ici nos os blanchiront dans le sable.

AUTRE.

L'implacable lumière, cette lumière d'Orient, sans pitié, sans amour !...

AUTRE.

Impossible de faire un pas en avant, en arrière. Partout nous sommes bloqués. Mon Dieu, finissons-en !

AUTRE.

Et toujours ces cris, ce feu diabolique et cruel !

ROSALIE.

Eux, ils tiennent à la vie, et moi, je serais si aise d'en être délivrée ! Ah ! s'il était permis de prendre congé soi-même de

ces misères et de ces hontes !... Mon Dieu, pourquoi m'avoir fait naître ? Par moi, un pauvre être fut privé de la vie qu'il aimait. Par moi, un autre souffre maintenant les tourments éternels. Est-ce pour cela que j'ai vécu ? Pourquoi ne suis-je pas morte dans le ventre de ma mère ?

CHEVALIER BLESSÉ.

De l'eau ! j'ai soif.

Rosalie le fait boire.

ROSALIE.

O Thibault, Thibault, innocente victime !... Vous tous qui souffrez par moi, pardonnez-moi.

CHEVALIERS.

Dieu nous pardonne à tous !

ROSALIE, s'agenouillant auprès de Marguerite.

Marguerite.

CHEVALIER.

Que sont nos douleurs auprès de celles-ci ! (Il montre Marguerite et Mathieu.) Nous ne souffrons que pour nous. Ils pleurent leurs enfants.

AUTRE.

Le pauvre enfantelet s'est éteint sans crier.

AUTRE.

Quel reflet ses grands yeux vagues et innocents auront-ils rapporté là-haut de notre terre ?

ROSALIE.

Marguerite, dis-moi quelque chose. (Marguerite, sans la regarder, fait signe qu'elle ne peut pas.) Ton silence m'effraie.

MARGUERITE, bas.

Ah ! que sert de parler ?

ROSALIE.

Je t'en prie, regarde-moi, ne te perds pas dans ta douleur, seule, sans nous. Ah !... tes yeux me font mal.

MARGUERITE.

Mon pauvre petit enfant !

ROSALIE.

Que Dieu ne m'a-t-il prise au lieu de cet innocent !

MARGUERITE.

Non, il faut que tu vives. Écoute ; personne ne nous entend,

ne m'interromps pas; j'ai si peu de forces... Je vais mourir. Mon cher Louis va rester seul. Veille sur lui, ma sœur, fais qu'il ne souffre point trop; oublie ton propre mal pour ne songer qu'au sien.

ROSALIE.

Tu ne dois pas mourir, tu ne peux le quitter.

MARGUERITE.

Je sais... Tu me promets, Rosalie?

ROSALIE.

Je te promets, ma sœur.

UN CHEVALIER, s'approchant de Mathieu de Coucy.

Espérez, monseigneur. Il a peut-être échappé.

MATHIEU DE COUCY, rudement.

Tais-toi, ne me parle pas de lui.

CHEVALIER.

Venez combattre : l'âme s'endort dans l'action.

MATHIEU.

Tout à l'heure, tout à l'heure : je suis brisé.

CHEVALIER.

Courage! nous n'en avons plus pour longtemps, monseigneur.

MATHIEU.

Non, non, il ne faut pas mourir encore... Dieu merci, je ne tiens pas à la vie, je la connais assez; je suis assez vieux pour faire un mort. Qu'irais-je traîner mes os dans mon château vide? Mais tant que notre sire restera exposé aux mains des infidèles, je ne veux point mourir : il a besoin de moi.

*
* *

Louis porté dans sa litière, le visage d'un mourant, mais souriant et calme.

CHEVALIERS.

Le Roi.

Ils se lèvent ou se soulèvent pour le saluer.

LOUIS.

Paix avec vous, amis. (Quelques-uns se traînent auprès de lui et baisent sa main ou ses vêtements. Il les regarde affectueusement tous.) Vous pleurez, sire Roger?

UN CHEVALIER.

Sire, pardonnez-moi : je souffre tant!... Quelquefois je me remplis la bouche de sable pour m'empêcher de crier.

LOUIS.

Prions Dieu qu'il vous aide.

Il lui met les mains sur le front, doucement.

LE CHEVALIER.

Vos mains me font du bien.

LOUIS, à un autre.

Et vous, ami, que voulez-vous de moi? Votre regard m'appelle.

CHEVALIER.

Ah! sire, écoutez, écoutez!

On entend des décharges d'artillerie. Le chevalier pleure.

LOUIS.

Hélas! ne craignez point.

CHEVALIER.

Rien ne sert d'être brave. Ce feu dévore tout.

LOUIS.

Rien n'arrive que Dieu ne l'ait voulu.

CHEVALIER.

Mon cher seigneur Louis, où laisserez-vous mon corps? Je resterai ici, loin de vous, loin de tout ce que j'aime. Ma pauvre chair ne sentira point la caresse de ma terre tendre et humide de France; un dur sable hostile la retiendra pour toujours, inutile, exilée : rien ne fleurira d'elle. Comme je vais être seul!

LOUIS.

Ne pleurez point, ami, votre gente poussière. Songez que de ses liens votre âme volera, loin des sables arides, vers le frais paradis. (Mathieu de Coucy vient baiser la main de Louis.) Pauvre Mathieu, comme te voilà changé!

MATHIEU.

Vous aussi, mon doux sire.

LOUIS.

Ils sont au paradis; ils ne sont pas à plaindre.

MATHIEU.

Mais bien nous, monseigneur.

LOUIS.

Il ne faut pas penser à soi.

MATHIEU, doucement.

Je suis bien seul, monseigneur.

LOUIS.

Ce n'est qu'un moment, Mathieu. Accomplissons la tâche.

MATHIEU.

Je suis prêt, sire, que reste-t-il à faire?

LOUIS.

Jérusalem.

MATHIEU.

Nous sommes cernés.

LOUIS.

Dieu nous délivrera.

MATHIEU.

Allons.

LOUIS.

Si je succombe en route, tu me remplaceras.

ROSALIE DE BRÈVES, suppliante.

Sire, regardez-moi, ayez un mot pour moi.

LOUIS, la regardant avec un sourire triste.

Qui reconnaîtrait la Rosalie d'autrefois?

ROSALIE.

Sire, j'ai fait ce que vous m'avez dit: ne jamais oublier.

LOUIS.

Fais trêve à tes souffrances pour soulager les autres. Écarte l'égoïsme jusque de ta douleur.

ROSALIE.

Ah! ma souffrance m'est chère; ne me le reprochez point. Je me sens moins seule quand Dieu m'accable. Souffrir éternellement, pourvu qu'on sente Dieu!

LOUIS.

Chère sœur, je t'aime et ne te reproche rien; aide-les seulement à voir ainsi que toi, au travers de leur peine, le beau ciel souriant, qui s'ouvre aux malheureux. (Il fait signe à ses gens de le porter vers Marguerite.) Marguerite bien-aimée.

MARGUERITE.

Louis, pauvre Louis.

LOUIS.

Tes chers yeux pleins de larmes...

MARGUERITE.

Ne me regarde pas ainsi : je perds toutes mes forces.

LOUIS.

Pleure, abandonne-toi ; ma chérie, profitons de ce que nous sommes encore l'un près de l'autre, pour nous soutenir et nous aimer.

MARGUERITE.

Ah ! pourquoi Dieu me l'avait-il donné, puisque c'était pour me le reprendre si vite ?

LOUIS.

Silence. Dieu le sait, mon enfant.

MARGUERITE.

Mais pourquoi l'avoir fait souffrir ? Quand l'un de nous souffre, il peut se dire que c'est pour expier ; il peut lutter ; il comprend au moins pourquoi. Mais lui, cet innocent, il me regardait en pleurant, et il semblait me dire : « Pourquoi me faites-vous du mal ? Qu'est-ce que cette horrible chose ? Que vous ai-je fait ? que vous ai-je fait ? »

LOUIS.

« En vérité, en vérité, je vous dis que vous pleurerez et vous vous lamenterez ; vous serez dans la tristesse, mais votre tristesse sera changée en joie... Vous êtes maintenant dans la douleur, mais je vous verrai de nouveau ; et votre cœur se réjouira, et personne ne vous ravira votre joie... Et en ce jour-là vous ne m'interrogerez plus en vain. Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous le donnera... Ayez la paix en moi. Vous aurez des afflictions dans le monde : mais prenez courage ; j'ai vaincu le monde[1]. »

MARGUERITE, s'est tue, puis doucement.

Louis, cher Louis, pardon... que tu me fais de bien !... Hélas, ô mon Louis !

LOUIS.

Pourquoi ne dis-tu pas ce que tu penses, Marguerite ?

1. *Jean*, *XVI*.

MARGUERITE.

Quoi donc?

LOUIS.

Tu penses que tu vas mourir... je le lis dans tes yeux... N'est-il pas vrai?

MARGUERITE.

Hélas!

LOUIS.

Chère âme, je suis si faible moi-même, que je puis bien sourire de ton mal, très tendrement. Patience, pauvre petite! C'est la dernière épreuve qui s'approche de nous; la moins dure de toutes; car elle sera consolée dans les bras de Jésus.

MARGUERITE.

Ce n'est pas de mourir, Louis, qui me fait peur; c'est de te laisser ici, tout seul, dans ces dangers... Ah! qui te soutiendra, toi qui les soutiens tous?... Je voudrais tant vivre encore quelques jours, jusqu'à ce que tu sois au bout de ces fatigues cruelles.

LOUIS.

Ne t'inquiète point, mon âme : Dieu pourvoira à tout ; en lui est mon appui. Je suffis à ma tâche.

MARGUERITE.

J'avais rêvé, Louis, de finir notre vie là-bas, dans un château de France, au milieu des campagnes paisibles de notre Loire, m'endormant dans tes bras, parmi mes chers enfants, dans le silence et le recueillement.

LOUIS.

Marguerite, n'est-il pas doux aussi de tomber l'un près de l'autre, dans le combat pour la croix?

MARGUERITE.

Il est vrai; ici est notre place.

LOUIS.

Comme tu deviens pâle.

MARGUERITE.

Rentrons, je n'en puis plus.

LOUIS.

Chérie, ce m'est une consolation de penser qu'au moins je puisse être près de toi, pour t'aider à partir.

MARGUERITE.

Ne me quitte pas, Louis.

Ils rentrent.

*
* *

La plupart des chevaliers et Mathieu de Coucy sont sortis en s'armant, pendant le dialogue du Roi et de Marguerite. Rosalie reste au milieu des blessés, et rêve tristement.

ROSALIE DE BRÈVES.

Néant, tout est néant, hors Dieu Notre Seigneur. Rien n'existe qu'en lui ; tout fuit et se dissipe. La chair est comme ce sable qui coule incessamment en tourbillons mouvants. L'âme est comme ce vent au souffle dévorant, qui tourbillonne en vain parmi les flots de sable... O vie, tu n'es qu'un mot. Amours, désirs, souffrances, il ne me reste plus de tout ce que je fus, que la peine brûlante d'avoir jamais pu l'être, et l'espoir que bientôt je ne le serai plus.

Des chevaliers amènent Manfred prisonnier, un chapelet à la main, l'air souriant, peureux et idiot.

CHEVALIERS.

Menons-le vers le roi.

MANFRED.

Non, pas vers lui ; je ne veux pas le voir : son regard donne la mort. Ayez pitié de moi !

ROSALIE.

Manfred !

UN CHEVALIER.

Madame, voilà le misérable qui perdit votre époux et l'armée. Les païens nous le livrent : ce traître était venu se joindre à la croisade pour faire marché de nous avec nos ennemis. Que faut-il faire de lui ?

AUTRES CHEVALIERS.

Tuons-le, n'attendons pas !

MANFRED.

Paix, ne me troublez pas ; il faut que je le répète encore dix fois ce soir.

Il montre son chapelet.

CHEVALIERS.

Que fait-il donc ? il prie ?

PREMIER CHEVALIER.

Il marmotte des lambeaux de prières. Parfois il se jette à

genoux et baise son rosaire. Puis il se relève en riant, et chante des refrains obscènes, qu'il mêle de saints cantiques et de grands signes de croix.

MANFRED.

J'ai pris ce chapelet; on dit que c'est bon... Ne me faites pas de mal... Non, ce n'est pas cela... Je voudrais savoir les mots qui sauvent et qui font croire.

CHEVALIERS.

— Il n'a plus sa raison.
— Il joue la comédie.
— Qu'importe? chien enragé, tuons-le!

Rosalie leur fait signe d'écouter.

MANFRED.

Ils croient tous. Ils sont fous... Croire? Êtes-vous sûrs de croire? Comment faites-vous? Dites-moi ce qu'il faut dire; je saurai le faire aussi... Le moine m'a dit que je devais quarante fois répéter ce rosaire, sans penser à rien autre. Mais je ne sais ce que j'ai: je ne puis, je ne puis. Souvent je suis sur le point d'arriver: mais le diable m'emporte! il me passe dans la tête toutes sortes d'idées folles: le souvenir de quelque bon coup, la jambe d'une drôlesse... Quelle vaut mieux de Simonetta ou de Mahaut?... Seigneur, ayez pitié de moi.

Il prie.

CHEVALIER.

Madame, qu'ordonnez-vous?

ROSALIE.

Quelque mal qu'il m'ait fait, la vengeance ne m'appartient pas: tout est le jouet de Dieu. Il eut sa volonté en faisant cet être; qu'il le défasse s'il lui plaît. Les grains de poussière ne se jugent pas entre eux.

MANFRED.

Tout est à recommencer. Ah! si je disais quarante fois ce chapelet en ne pensant à rien autre, je crois que je serais sauvé... Laissez-moi, ne me touchez pas.

ROSALIE.

Laissez-le aller. Vous ne tenez plus que son ombre et son nom. Vous voyez bien qu'il n'est plus. A-t-il jamais été?

MANFRED.

Prends garde à ta tête, Manfred. Ils sont fous ; ils croient qu'ils sont sauvés. Ce n'est pas vrai ; ils mentent. Moi seul, je sais le moyen... Attends seulement que j'aie dit quarante fois mon chapelet.

CHEVALIERS.

Allons, hors d'ici, va-t'en !

MANFRED.

Prends bien garde, Ezzelin. La raison est chose délicate et précieuse. Prends garde à ta raison... Quoi, est-ce qu'ils croiront toujours ? Croire, croire, je les hais !... Je suis libre, moi, je suis libre !... *Miserere !*

On le chasse.

*
* *

ROSALIE DE BRÈVES.

Vie, raison, liberté ; qu'est-ce que tout cela ? C'est Dieu qui pense, c'est Dieu qui veut, c'est Dieu qui vit pour nous. Moi-même, est-ce que je vis ?... Ah ! je me sens l'envie de me coucher là, et de ne plus me relever jamais. Tout est si indifférent.

UNE FEMME, sortant de la tente, effrayée.

Madame, venez vite ! Le Roi...

Rosalie court à la tente et entre sans parler. — On entend des clameurs dans le lointain et des sonneries de trompe. Les chevaliers blessés ou assoupis se soulèvent et se traînent à quelques pas pour voir.

AUTRES CHEVALIERS, accourant avec joie.

Victoire ! nous sommes sauvés ! Voici notre avant-garde. Elle vient nous dégager. La ligne sarrasine est forcée ; Coucy a fait sa jonction avec l'autre armée. Le Roi ! où est le Roi ?

MATHIEU DE COUCY.

Monseigneur est-il ici ?... Le chemin est libre jusqu'à la mer.

CHEVALIERS.

— Nous reverrons la patrie. Nous reviendrons en France.

— Le Roi repose ; prévenez-le.

Rosalie paraît à l'entrée de la tente et fait signe de faire silence.

ROSALIE.

La reine est morte. Priez.

MATHIEU.

La reine? Je viens de la voir!

ROSALIE.

Elle s'est éteinte soudain, à peine rentrée dans sa tente.

MATHIEU.

Qu'avons-nous fait à Dieu? Comme il nous frappe durement!

CHEVALIERS.

— Ah! madame notre reine, vous nous avez quittés!

— Que ne suis-je mort aussi! Ses yeux pleins de bonté faisaient passer toutes mes peines.

— Dieu, tu es trop cruel! Nous sommes venus te défendre. Pourquoi nous châties-tu? Les meilleurs, les plus purs sont choisis par tes coups.

— Ah! elle a tant souffert, l'innocente victime!

MATHIEU.

Comment ferons-nous maintenant pour sauver notre sire? Tant qu'elle était ici, sa tendresse savait les paroles bienfaisantes et les soins délicats qui retiennent la vie sur le point de s'enfuir. Hélas! elle partie, qui nous le gardera?

ROSALIE.

Elle nous l'a confié. Unissons-nous, Mathieu, dans l'amour de notre Roi. Séchons nos larmes, cachons nos deuils, ne pensons plus qu'à lui.

MATHIEU.

Madame, pardonnez-moi mes paroles d'autrefois.

CHEVALIERS.

Hélas! notre pauvre sire!

La porte de la tente s'ouvre. Louis paraît dans sa litière. Tous se taisent.

MATHIEU.

Sire...

LOUIS, doucement.

Je sais, mon ami... merci... L'armée est délivrée?

MATHIEU.

Oui, sire.

LOUIS.

Amis, je suis bien faible ce soir; je ne puis vous parler Retirez-vous. Demain nous partirons à l'aube.

MATHIEU.

Demain? Pour la France, sire?

LOUIS.

Pour Jérusalem.

CHEVALIERS.

Jérusalem?

MATHIEU, à mi-voix et vite.

Silence!...

Ils se taisent.

Sire, tout sera prêt.

LOUIS.

A demain. Prions, amis. Que la nuit vous soit douce.

CHEVALIERS.

Sire roi, qu'elle vous console!

VII

Chemin de montagne. — Quelques arbres, cyprès, cèdres, verdure noire; une petite fontaine sourd faiblement de terre, à droite. — Chevaliers, soldats, peuple qui montent.

HOMMES DU PEUPLE.

— Je n'en puis plus.

Il s'assied.

— Marche, marche.

— Cette lumière me rend fou. Je vais tomber.

— Qu'y faire? Il faut marcher. Jérusalem est là.

Se remettant en marche.

— Oui, Jérusalem. Allons.

CHEVALIERS.

— Appuyez-vous sur moi, sire baron.

— Un instant, près de cette source claire, voulez-vous?

— Vous pleurez?

— Nos amis derrière nous, laissés dans la poussière.

— N'y pensons pas. Si l'on voulait songer aux misères passées, le souffle manquerait; on ne pourrait plus vivre. Allons, Dieu est là, Dieu est là!

— Oui... C'est un moment de faiblesse... Remettons-nous en marche.

Ils passent.

SEIGNEURS FRANÇAIS.

— Hélas! le Roi se meurt.

— Cela ne se peut.

— Il défaille à chaque pas.

— Ah! je l'ai vu si faible et si fort à la fois, que j'espère toujours. Il vivra s'il le veut.

— Oui, il n'est plus retenu à la vie que par sa volonté.

— Qu'il doit souffrir, pourtant!

— Je ne le comprends pas : à mesure qu'il est plus écrasé par les choses, il semble les dominer davantage. Vaincu, captif, malade, presque mourant, il paraît tout conduire ; et tout ce qui est, semble être parce qu'il l'a voulu.

— Cela est, en effet. Je l'ai plaint autrefois ; je pensais à tout ce qu'il devait souffrir de ses espérances déçues. Mais son âme rayonnante semblait à chaque coup plus remplie de lumière ; car elle ne voyait pas le malheur, mais la source du malheur, et baisait tendrement la main qui la frappait. Maintenant, il est si haut, que sa volonté n'est plus distincte de Celle qui conduit l'univers. Louis n'est plus déjà : c'est Dieu qui est en lui.

— Le voici.

La litière du Roi, portée par quelques hommes. Près de lui, Mathieu de Coucy, Rosalie de Brèves, en silence.

LOUIS.

Arrêtons-nous, Mathieu. Voici le terme du voyage.

MATHIEU DE COUCY.

Sire, encore un effort : Jérusalem approche ; la vue du Saint Sépulcre ranimera votre cœur.

LOUIS.

Il est trop tard, ami. Voici bien des jours que mon âme est près de s'échapper de sa prison. Je la sens qui palpite du bonheur de s'enfuir. Cette dépouille ira pour moi dans Jérusalem.

ROSALIE DE BRÈVES.

Louis, Louis, ne me quittez pas!

MATHIEU.

Restez avec nous, sire.

LOUIS.

O vous que j'aime, mon cœur reste avec vous.

MATHIEU.

Le soleil est moins ardent ; ne sentez-vous pas l'ombre et le frais de cette source vous pénétrer le cœur?

LOUIS.

Non, tournez-moi le visage du côté de l'armée. Jusqu'au dernier moment, je veux la voir.

LES SOLDATS, tendant les bras au roi.

Hélas ! sire !

— Il se meurt.

LOUIS, souriant.

Courage, mes bons amis ! Si vous ne vous hâtez, je serai avant vous dans Jérusalem... Marchez, marchez, c'est là... Faites que je la puisse voir par vos yeux avant de vous quitter.

MATHIEU.

Ah ! mourir vaincu avant d'avoir atteint le but tant désiré !

LOUIS.

Que parles-tu de défaite? Vois ce peuple qui monte vers le Seigneur. N'ai-je pas réussi à arracher en lui toute pensée mortelle? N'ai-je pas réussi à faire régner Dieu?

Un moment de silence. On entend les soldats qui s'excitent à marcher : « Courage ! nous approchons ! »

(Souriant.) J'étais un mauvais roi, Mathieu ; j'étais fait pour être moine... Et, pourtant, je crois que je leur ai fait du bien à tous. Les bonnes et simples âmes de mon peuple de France ont besoin d'un foyer où leur flamme s'étende ; ils souffrent quand ce beau feu d'amour, faute de noble aliment, s'éteint ou se replie. Ne voyez-vous pas comme leurs yeux prennent dans les dangers une beauté singulière? Ils sont heureux, je vous assure... Et qui sait, mon ami! Il sera peut-être plus utile à mon royaume, que j'aie moins pensé à son intérêt qu'à celui de Dieu. Assez d'autres ne songeront qu'au premier. Quelque jour, il ne nuira pas à mes fils qu'un de leurs fols ancêtres soit mort pour l'amour de Dieu seul, sans raison et sans gain.

MATHIEU, à lui-même.

Hélas ! je n'ai plus de fils, à qui serve ma mort. Ma race est effacée; les siècles que je porte s'éteindront avec moi.

LOUIS, regardant la plaine qui s'étend au bas de la montagne.

Voilà cette petite terre où j'ai habité si longtemps. Pauvrette, que tu nourris de rêves enfantins? que d'agitations inutiles, que de joies et de peines, que l'on dit éternelles! Ah! c'est si faible chose que l'homme, un enfant, un jouet! Je ne puis croire que Dieu soit bien sévère pour lui; ses fautes et ses mérites ont si peu d'importance!

ROSALIE.

Mon cher seigneur, quelle pensée vous afflige? Vos yeux sont devenus tristes, brusquement!

LOUIS.

Je me repens, Rosalie; j'ai été trop sévère souvent pour ceux qui ne faisaient pas leur devoir. Que Dieu me pardonne! j'ai été dur et cruel quelquefois.

ROSALIE.

Oh! ne dites point cela, vous qui fûtes bon pour moi!... Vous croyez que Dieu me pardonnera aussi?

LOUIS.

J'ai foi en sa miséricorde: qui pourrait vivre, s'il n'y croyait?

ROSALIE.

J'ai peur, hélas! je fus si coupable! Louis, ne me laissez pas seule.

LOUIS.

Heureuse faute qui fit jaillir de ce front endurci la source pure des larmes! Rosalie, apaise-toi. Pauvre petite aux pieds meurtris, au cœur endolori, tu as supporté bien des fatigues pour moi; mais à l'avenir, tu n'en supporteras plus.

Il s'affaisse.

ROSALIE.

Ah!

Elle s'élance vers Louis, lui appuie son mouchoir sur les lèvres. Mathieu soutient la tête du Roi.

MATHIEU.

Il est couvert de sang.

LOUIS, épuisé et joyeux.

Dieu soit loué de ce que je puis en quelque manière rendre mon sang pour le sien!

MATHIEU.

Sire, je vous en prie, ne vous agitez pas.

LOUIS, avec joie.

Je me sens mourir, je me sens mourir.

ROSALIE.

Mon Louis, vous êtes heureux.

LOUIS.

Que deviendrez-vous, mes enfants?

ROSALIE.

Oh! j'espère bien ne pas rester longtemps après vous, mon maître bien-aimé!

Elle presse passionnément sur ses lèvres le mouchoir sanglant.

LOUIS.

Rosalie, Rosalie, c'est mal, tu ne dois pas chercher la mort: Dieu t'en voudrait. Peut-être n'as-tu pas fait encore tout le bien que tu dois. Tu as beaucoup reçu de lui; t'es-tu un peu acquittée?

ROSALIE.

Je voudrais tant mourir!

LOUIS.

Le temps viendra. Mathieu, veille sur elle.

Un silence. L'armée monte.

Mer paisible et puissante, verdoyante et dorée comme la mousse des bois, tu me voiles là-bas dans ton lointain brumeux ma douce terre de France, mon Paris gracieux, les tours argentelées du Louvre qui se mirent dans les eaux murmurantes de ma Seine aux yeux gris, et la dentelle d'or de la Sainte-Chapelle. O mer qui nous sépares, toi sur qui j'ai erré, secoué par le malheur, à la quête de Dieu qui mourut sur la croix, je m'en vais aujourd'hui sur une mer plus sûre, plus vaste et plus tranquille. Dans le ciel infini, profond regard de Dieu, mon âme délivrée va déployer ses voiles.

MATHIEU.

Il s'endort.

LOUIS, les yeux fermés.

Les tranquilles journées que nous passions tous deux dans les grandes cathédrales, lorsque la nuit montait de l'ombre

des piliers, et que le jour glissait comme un rêve silencieux aux jardins merveilleux des vitraux enchantés! (On entend une grande clameur au loin.) Marguerite, mon fils, ne pleurez plus, je viens.

La clameur augmente, se rapproche; tous prêtent l'oreille.

LOUIS, se soulevant.

Mathieu, il est temps. En marche!

Il lui fait signe.

L'ARMÉE, du sommet au bas de la montagne, comme un ouragan.

— Jérusalem!

— Voici Jérusalem!... Jésus béni!

— O Dieu!

Ils se prosternent, en pleurant et criant.

LOUIS, mourant.

Écoutez! Voici mon amour, voici mon amour, voici mon bien. Donnez-moi vite mon amour. Ah! je languis de vous, Jésus, mon bien-aimé! Viens vite, prends-moi vite; viens, viens, ô mon Seigneur!

Il meurt.

ROSALIE, tendant les bras au ciel.

Et moi, et moi! quand me prendras-tu aussi?

MATHIEU, fermant les yeux de Louis.

Sa volonté soit faite!

LES CHEVALIERS.

In te, Domine, speravi; non confundar in æternum.

MATHIEU DE COUCY, se relevant, l'épée haute.

En avant!

Trompettes.

ROMAIN ROLLAND

CHEZ LES SAKALAVES

— CARNET DE ROUTE —

Tananarive, jeudi 29 novembre.

Le départ était annoncé pour quatre heures du matin, mais les bourjanes[1] sont généralement froids de l'épaule, et il leur faut des heures pour se décider à y poser le bambou autour duquel sont amarrés les bagages. C'est pour nous un succès et de bon augure que d'être en route sur le coup de six heures ; souvent on perd une demi-journée en pourparlers et en récriminations avec ces gens pour lesquels tout commence et tout finit par des *kabarys*[2]; il fait grand jour quand nous nous mettons en marche pour aller rejoindre à Arrivonimamo le lieutenant Rocheron, chargé de conduire la Mission de l'Ouest « forte, dit le rapport, de vingt-cinq tirailleurs sénégalais avec un sergent indigène, de dix tirailleurs algériens avec un sergent indigène, et de trois explorateurs ».

1. Porteurs malgaches.

2. Les Malgaches, très bavards, ont au plus haut point le goût de la délibération, et les questions les plus communes de la vie courante donnent lieu, sur la voie publique, à de véritables débats parlementaires, appelés *kabarys* (on dit kabar, les voyelles finales disparaissant d'ordinaire dans la prononciation).

Les trois « explorateurs », c'est : M. Boussand, ingénieur civil des mines ; M. d'Yerville, représentant d'un syndicat industriel, et moi. Me voilà explorateur ! Avec de l'ordre et de la persévérance, on arrive à tout. La mission a pour objet de prendre contact avec les populations sakalaves du Mahajilo et du Manambolo, auxquelles il s'agit de faire connaître la prise de possession de Madagascar par le gouvernement français. On a de fortes raisons de croire que cette communication sera reçue à coups de fusil ; nous devons répondre par des procédés exquis, notamment un exposé bref mais. enchanteur des bienfaits de la civilisation européenne. Dans le cas où les subtilités de notre dialectique se heurteraient à un mauvais vouloir irréductible, il ne nous faudra compter que sur la supériorité de notre armement. Cette supériorité est uniquement qualitative, car nous n'avons que trente-huit fusils Lebel, trois Winchester et un Lee-Metford à mettre en ligne contre les peuplades belliqueuses du Menabé. Dans ce pays, tout homme valide porte constamment un fusil à pierre et deux sagaies, dont l'une fait office de lance et l'autre de javelot. D'incessantes guérillas entre tribus rivales les tiennent sur le qui-vive, mais un danger commun leur fait instantanément oublier ces querelles de voisinage ; au premier signal des trois feux du rassemblement allumés sur les crêtes de leurs montagnes, les défilés peuvent, en un rien de temps, se garnir de cinq à six mille guerriers. C'est l'idéal de la mobilisation.

Notre mission doit également procéder à la triangulation de ces contrées sur lesquelles on ne possède que les données fournies par les itinéraires de MM. Maistre, d'Anthouard, Gautier, et le Révérend Mac-Mahon. Or, aucun d'eux n'a franchi la ligne montagneuse du Bemaraha que nous sommes résolus à traverser pour aller reconnaître les chutes du fleuve Manambolo — (des noms à coucher dehors..., comme nous allons être obligés de le faire, selon toute vraisemblance).

La tradition place ces chutes au niveau du village de Bekopaka, à une journée de marche de la côte du canal de Mozambique. Sont-ce réellement des chutes ? ou bien existe-t-il seulement des rapides, et sont-ils franchissables ? Entre ces deux points d'interrogation tient toute la question de la navigabilité du Manambolo, question d'importance, car le fleuve

semble devoir fournir une merveilleuse voie de pénétration vers l'Emyrne jusqu'au pied du grand Plateau Central, au-dessus du village d'Ankavandra, qui marque le point extrême de la domination hova dans l'ouest de Madagascar, et commande une région depuis longtemps réputée chez les Malgaches pour la richesse de ses gisements aurifères.

Négociations avec les Sakalaves; triangulation d'une région étendue; reconnaissance de la navigabilité du Manambolo, et prospections minières: voilà bien de l'ouvrage pour un lieutenant et « trois explorateurs », — dont un novice, qui n'apporte à la communauté que de l'entrain, de l'endurance et le goût d'aller de l'avant.

Nous avons cent dix porteurs. Cela peut paraître excessif aux personnes qui voyagent en sleeping-car avec une simple valise, mais c'est le minimum indispensable pour une expédition de quelques semaines dans des contrées où l'on ne trouve guère à se ravitailler. Nos bagages personnels se réduisent à la petite cantine coloniale et à la tente individuelle. Mais il y a nos personnes, dont le transport exige huit hommes par filanzane; on nous a dissuadés d'emmener des mulets à cause des passages de rivières. Quant à faire à pied les longues étapes que nous avons en perspective, ce serait pour les Européens les plus résistants la mort sans phrase : les troupes blanches ne marchent jamais à plus de douze ou quinze kilomètres par jour, les officiers et même les sous-officiers ayant tous leurs filanzanes, sur lesquels ils ont un peu l'air de trôner, comme des rois d'opérette :

Cré coquin ! Cré coquin !
Montez dans ce palanquin !

comme chantait Fleur-de-Thé. Nos vivres, nos munitions, nos instruments et nos personnes exigent une kyrielle de bourjanes dont la file, espacée de toute la longueur des bambous auxquels sont attachés les fardeaux, serpente interminable le long du sentier malgache. Il résulte de cet étirement inévitable un défaut de concentration qui, dans ces parages difficiles, expose le convoi aux coups de main des Fahavalos, dont la rapidité de mouvement est inimaginable. Mais cela

n'a rien qui doive nous préoccuper pour aujourd'hui : le pays est tranquille jusqu'à Arrivonimano, où nous attend notre escorte.

On ne s'imagine pas ce que nous avons eu de peine à recruter ces porteurs : la perspective de s'en aller faire du tourisme, même en aussi brillante compagnie que la nôtre, dans ces régions lointaines où les Hovas ont été reçus d'une façon qui leur a enlevé le goût d'y revenir, les séduit médiocrement. Nous ne les avons décidés qu'au prix d'une haute paie, et ils ne paraissent pas du tout avoir pris gaillardement leur parti de cette aventure, car le soir même ils profitent d'un de ces orages épouvantables, qui vont s'abattre sur nous quotidiennement, pour abandonner la colonne en laissant une partie de nos bagages en proie à la fureur des éléments. Tous ces Malgaches sont de fameux lâcheurs, et l'on ne peut entreprendre avec eux un voyage en pays difficile sans s'exposer plus ou moins au sort des quatre-vingts rameurs de la galère capitane, dont, après Victor Hugo, Raoul Ponchon nous a conté les infortunes.

En arrivant à Melun,
Nous étions un ;
En arrivant à Carcassonne,
Y avait plus personne.

Au sortir de Tananarive, nous traversons sur les digues construites par le grand roi Radama les fertiles rizières de la vallée de l'Ikopa. La rivière elle-même avait jadis un pont ; nous n'en trouvons que les ruines et nous passons en pirogue. Après Fenoarivo est le grand marché d'Alakamisy [1], en pleine animation, — c'est aujourd'hui jeudi ; nous lunchons sommairement et de grand appétit, malgré le soleil torride (la chaude saison commence, amenant avec elle les pluies et les orages). Une ombre tutélaire s'offrait à nous dans un petit village, construit en terre rougeâtre comme tous les villages de l'Imerina, et fortifié d'un fossé profond dont la porte est gardée par une énorme pierre plate et circulaire qu'on roule chaque soir en travers du passage. Ce refuge est bien tentant ; mais, plus sûrement encore que par ses fortifications, la place est gardée

1. *Alakamisy*, jeudi en malgache.

par des puces qui nous tiennent à distance; c'est le fléau de l'Emyrne. La destruction des Fahavalos n'est qu'une affaire de temps, et le général Gallieni la mène bon train; mais la tranquillité ne régnera définitivement dans le pays que lorsqu'on se décidera à faire parler la poudre insecticide.

Notre route se poursuit sans incident à travers de fertiles vallées riches en bétail, entre des massifs montagneux; le plus original de ces massifs est au nord-est, l'Antongona, qui représente une tête de zébu avec la bosse y attenante. Après un orage épouvantable qui fond sur nous vers les quatre heures, nous arrivons à Arrivonimamo, le chef-lieu du territoire militaire que commande le chef de bataillon Reynes, officier de grande expérience, doublé d'un administrateur de premier ordre. Arrivonimamo veut dire les *mille caresses;* c'est dans ce village au nom plein de promesses que le pasteur Johnson fut massacré, après avoir subi les plus horribles tortures. Le Père de Villèle échappa providentiellement aux assassins, mais il est encore très malade, et c'est le Père Laboutarie qui nous fait les honneurs de la mission catholique, où nous recevons la plus cordiale hospitalité. Nous dînons à la table du commandant Reynes qui, avec une sollicitude tout à fait paternelle, s'efforce de nous détourner de l'expédition où nous sommes à la veille de nous engager. Il nous déclare que, d'après ses renseignements, c'est folie de s'aventurer dans cette région sans un effectif d'au moins quatre compagnies; il en a écrit au général, et déclare tout net qu'il ne nous laissera pas partir sans en avoir reçu l'ordre formel. Fort heureusement, cet ordre, nous l'apportons avec nous, et dans la nuit le télégraphe optique en transmettra la confirmation. Après quelques verres de champagne vidés au succès de notre entreprise, le commandant et ses officiers prennent, avec le lieutenant Rocheron qui nous a précédés auprès de lui, les dernières dispositions pour le départ du lendemain matin.

Sur nos lits de camp dressés dans le petit dortoir de la mission, nous dormons les uns près des autres un sommeil peuplé de rêves aventureux, et le lendemain dès l'aube nous nous élançons, plus ardents que les conquistadors de José-Maria de Heredia, vers les horizons inconnus.

Vendredi 30.

Nous cheminons à travers une région mouvementée, très fertile naguère, aujourd'hui dévastée. Partout les villages sont en ruine, les toits de roseaux sont brûlés; il ne reste plus que des murs en terre délabrés. Partout les rizières, étagées au creux des vallées avec une régularité qui rappelle les gradins des grandes eaux de Saint-Cloud, montrent un sol inculte malgré la saison avancée. La contrée n'a gardé de ses richesses que d'assez nombreux bois de tapia, où les vers à soie sont en train de tramer leur fil. Il y aura là une précieuse ressource pour le pays hova, dès qu'on entreprendra cette culture avec un peu de soin, comme on a déjà commencé à le faire dans le Betsiléo, où les riches *lambas*[1] ont été de tout temps appréciés; on y produit actuellement un tissu de soie des plus recherchés pour le vêtement d'homme. C'est souple, fin et solide, et cela n'a pas son pareil pour la culotte de sport : un joli cadeau à faire à un cycliste.

Nous traversons sur le dos de nos bourjanes quelques rivières, dont une surtout, l'Iniga, est assez copieusement aurifère, s'il faut en croire M. Talbot.

M. Talbot, c'est l'ancien possesseur des fameuses concessions Talbot. Il accompagne aujourd'hui M. d'Yerville dans la région d'Ankavandra en qualité de prospecteur, emploi qu'il cumule gracieusement avec ceux d'interprète expérimenté et de guide, souvent, sinon toujours, hélas ! bien renseigné.

Notre escorte de Sénégalais forme la tête et la queue du convoi. Ils marchent allègrement, malgré la mélancolie d'une séparation qui menace d'être longue et à laquelle ils ne sont point accoutumés : les troupes noires ont grand'peine à se passer de la société féminine. Au Sénégal, au Soudan, au Dahomey, partout ils font route avec leurs épouses, généralement choisies parmi les jeunes captives (dans les horreurs de la guerre, le Sénégalais ne viole pas, il épouse) ; elles ont charge du cœur et des bagages. Elles jouent auprès de leurs

1. Ce mot désigne à la fois les pièces de cotonnade grossière dont s'habillent les vivants et les pièces de soie dont on enveloppe les morts.

hommes le rôle si utile du soldat tender, préconisé par le général Poilloüe de Saint-Mars, avec illustrations de Caran d'Ache. Durant les longues étapes, elles suivent la colonne, portant vaillamment sur leur tête tout le baluchon du tirailleur. Celui-ci croirait déroger en se chargeant d'autre chose que de son fusil, de sa baïonnette, de ses cartouches, et d'une infinité de gris-gris, appropriés aux principales vicissitudes de l'existence des campagnes, tels que les coups de feu, les crocodiles et les fièvres.

La figure de ces dames n'est pas de celles qui inspirent les dessinateurs de keepsakes, mais l'habitude de porter constamment des fardeaux sur la tête, dès la plus tendre enfance, fait à leur taille une cambrure élégante, malgré ce qu'il peut y avoir d'exagéré dans le hottentotisme des alentours. Des modèles pour Falguière, moins le visage de Cléo. Souventefois, sur le confortable strapontin dont les a pourvues la nature, repose emmailloté dans leur pagne un minuscule moricaud dont elles ne s'occupent guère qu'à l'heure où l'on sonne la soupe.

Ces robustes ménagères terrorisent les pauvres petites Malgaches du Zoma[1], où la vivacité de leurs arguments *ad feminam* coupe court aux prétentions exorbitantes des vendeuses. Celles-ci excellent à carotter l'Européen, mais ne se risquent jamais à majorer les prix devant « madame Sénégal », comme l'estime publique appelle ces jeunes personnes, parmi lesquelles on retrouve quelques-unes des amazones du regretté Behanzin.

Pour cette fois, vu la difficulté des opérations en perspective, on a jugé prudent de laisser les enfants à leurs mères et les mères à la maison. Ces dames vont bien nous manquer, mais ces messieurs semblent un peu consolés par l'espoir des batailles, seul capable de déterminer à l'abandon des tendresess féminines une âme généreuse comme celle d'un Sénégalais. Ils vont, d'une allure guerrière; leur pied nu et leur mollet au vent, sur lequel flotte la culotte de calicot blanc, prennent au loin l'aspect du godillot et de la guêtre noire. Le

1. Grand marché du vendredi à Tananarive.

voilà bien, le cirage économique! Ce sont de beaux gars pour la plupart, et tous, de rudes gars : des Bambaras hauts, bien découplés, larges d'épaules et fins de taille sur des jarrets de grands fauves. Leur visage, il est vrai, déroute l'esthétique des Européens, habitués à considérer comme les types immortels de la beauté masculine l'Apollon du Belvédère, l'empereur Lucius Verus et M. Ricard, ex-garde des sceaux. Leurs lèvres ont une ressemblance fâcheuse avec des pneus de bicyclette, mais les dents qu'elles encerclent sont éclatantes et pures comme celles des jeunes épagneuls. Leur teint est couleur de suie, mais leurs yeux resplendissent au soleil et dans la nuit ils ont l'éclat de ceux des loups.

Il y a dans le nombre un fort joli garçon qui exercerait des ravages parmi les bonnes d'enfant, s'il appartenait à l'infanterie de ligne au lieu d'être un caporal du régiment colonial : c'est le vaillant Sambé Macassouba ; son fin profil marque une prédominance du type arabe ; au sommet du crâne tondu émerge une touffe de cheveux comiquement tressée et tire-bouchonnée en queue de cochon.

Notre autre caporal est une sorte de taureau, court et ramassé ; le torse et le cou disparaissent sous des masses musculaires invraisemblables, d'où saille une face bestiale aux naseaux fumants comme ceux du taureau d'Europeia. C'est le farouche et bon Samba Binta, la Terreur du Dahomey ; ses camarades disent que, dans un seul combat, il a, tel un héros de l'Iliade, fait mordre la poussière à cinq soldats de Behanzin. Cela ne l'empêche pas d'être actuellement au mieux avec les anciens sujets du Kondo[1], assez nombreux dans le régiment colonial, où Sénégalais et Haoussas, naguère ennemis, sont aujourd'hui frères d'armes.

Le sergent Tali-Saïdou est un colosse, droit comme un I, grave et taciturne parmi tous ces négrillots qui caquettent perpétuellement avec la volubilité d'une conversation d'ouistitis. Chez celui-ci comme chez Sambé domine le sang musulman.

Tout ce monde va léger de cœur et léger d'argent ; on a laissé la paie à ces dames, qui sont, assure-t-on, de bonnes

1. Le Kondo, nom populaire de Behanzin au Dahomey.

ménagères, soucieuses de l'épargne et de l'avenir du foyer. Il y a dans ces troupes mixtes, à la façon de Cempuis, un merveilleux élément de colonisation. C'est avec ces bataillons noirs, à peine encadrés de sous-officiers et d'officiers européens, qu'on est en train de faire la conquête; c'est par les mêmes hommes, une fois libérés, que se ferait le mieux du monde, sur le principe des colonies romaines, la mise en valeur du territoire malgache. Si, au moment de les rapatrier, on leur promet quelques lopins de terre, beaucoup d'entre eux iront passer au pays natal le temps d'y raconter leurs campagnes à la famille et aux amis, — car le Sénégalais est extrêmement « épateur » : et puis, assurent leurs officiers, ils ne demanderont qu'à retourner, pour y faire souche, au pays de leurs exploits. Séduits par leurs récits enchanteurs, d'autres indigènes viendront en foule à la suite se faire embaucher pour la guerre ou pour la colonisation. Ils sont laborieux, endurants et sobres — à la condition qu'on ne leur laisse pas de rhum à la portée de la main — et il leur suffit de quelques heures pour être dans les meilleurs termes avec les populations chez lesquelles ils viennent de pénétrer les armes à la main. Ils ont vite fait de plaire aux femmes, et c'est une façon comme une autre d'être bien avec les maris.

Sous la surveillance d'un petit nombre de contremaîtres agricoles et de quelques chefs d'exploitation, ces compagnies de main-d'œuvre feront de la bonne besogne pacifique à Madagascar, comme les compagnies noires y ont fait merveille sous la conduite d'une poignée d'Européens. Notre conviction à cet égard s'appuie sur le jugement de quelques-uns des militaires et des colons les plus documentés sur les choses malgaches. L'expérience démentira la sempiternelle objection des bons bourgeois, qui s'en vont répétant que la France n'est pas assez riche en hommes pour se donner le luxe d'avoir des colonies : argument irréfutable en ce qui concerne les colonies dites de peuplement, mais s'agit ici d'une colonie d'exploitation, d'une « possession », comme disent les Anglais et les Hollandais pour les Indes et pour Java. Les Européens y peuvent être en proportion infime par rapport à la population indigène.

Jusqu'à présent, l'escorte nous est surtout précieuse pour stimuler le zèle de nos porteurs qui sont indolents et timorés. Mais bientôt on aperçoit sur les crêtes quelques groupes de Fahavalos qui se mettent à nous suivre. A ce spectacle, plus d'un bourjane laisse voir qu'il préférerait ne pas avoir quitté Tananarive, où la vie est douce et facile, plus d'un abandonnerait volontiers son fardeau dans quelque ravin et s'enfuirait à toutes jambes, si nous n'avions comme chiens de berger nos bons tirailleurs qui ne le quittent pas de l'œil et houspillent les traînards avec un zèle de bourrus pas bien malfaisants.

« Sauvages ! » leur disent-ils du haut de l'éclatante supériorité dont les revêt l'uniforme français. J'en ai même entendu traiter de « sales nègres » des Hovas d'une nuance infiniment plus claire que la leur, car le soleil du Soudan les a faits noirs comme des diables. D'assez bons diables, en somme, qui, tout en allongeant aux paresseux quelques bourrades et quelques coups d'un pied nu sur des surfaces également peu garanties, savent à l'occasion se charger durant des heures du fardeau de l'homme à bout de forces. Ils ne sont pas pris au sérieux quand, en roulant des yeux féroces, ils disent : « Moi, manger toi ! » à un fainéant qui sait fort bien que nos troupes coloniales ne sont plus anthropophages depuis le radeau de la *Méduse*.

Nous traversons une région montagneuse tout à fait pittoresque. Boussand, qui a des intérêts à Saint-Étienne, nous assure que cela ressemble au Forez : de belles vallées profondes où roulent des torrents par-dessus des cascades et, au lointain, la vue du lac Itassy. Charmante promenade que je recommanderais fort aux touristes parisiens, si elle n'exigeait un déplacement de plus de trois mille lieues. D'un sommet, nous apercevons un groupe de cases en terre sur l'une desquelles il nous semble voir flotter le drapeau tricolore. Nos jumelles l'affirment et nos cœurs le confirment. En poursuivant notre marche, nous apercevons auprès du village un énorme troupeau de bœufs gardé par quelques tirailleurs algériens, la baïonnette au canon. C'est le poste d'Amboniriana, occupé depuis quelques jours seulement par la com-

pagnie du capitaine Bou-Ayed, l'un des plus allants et l'un des plus avisés parmi les valeureux officiers d'avant-garde qui, de jour en jour, conquièrent le terrain sur les bandes insurrectionnelles.

Il nous fait le meilleur accueil, et le plus simple : son service de table n'est pas en argenterie ciselée, comme celui des régiments coloniaux anglais[1]; il a pour candélabres deux racines de manioc au bout desquelles brûle tant bien que mal de la chandelle malgache; comme il arrive ici dans plus d'un de nos postes, quand les verres sont cassés, on boit dans des pots à confitures et dans des boîtes à conserves. Mais le bœuf est en abondance, car les turcos sont débrouillards, la troupe ne manque de rien, et c'est plaisir de voir comme les hommes sont dévoués à leur chef. Une dizaine d'entre eux doivent nous accompagner sous la conduite du sergent Bouchna-ben-Izza, qui sera bien vite avec nous sur le pied d'une camaraderie singulièrement facilitée par le tutoiement arabe.

Ce tutoiement des soldats algériens, français de langage comme de visage (car leur teint ne paraît guère plus boucané que le nôtre relativement à celui de tous les moricauds qui nous entourent) surprend infiniment plus que la naïve familiarité du parler nègre de nos Sénégalais. De ceux-ci, le dialecte se réduit à un vocabulaire extrêmement limité : « y en a bon » ou « y en a pas bon », et « f... le camp » — que les uns prononcent « f... la camp » et d'autres « f... moi le camp », — en constituent les expressions fondamentales. Le premier groupe exprime l'idée de la satisfaction ou du mécontentement ; l'autre, celle du mouvement, sans aucune intention désobligeante, d'ailleurs ; j'ai entendu un planton, avec toutes les marques du respect dans le geste, dire à un officier supérieur qui l'avait envoyé chercher un lieutenant de service :

— Mon commandant, y en a lieutenant, f... moi le camp.

Cela signifiait tout simplement que le lieutenant était sorti.

1. Dans le désastre du *Warren Hastings*, récemment échoué à la Réunion, le régiment colonial du Cap a perdu son argenterie qui représentait une valeur assez importante.

Le tout est de savoir ce que parler veut dire.

Nous sommes au cœur de l'insurrection; tout le pays d'alentour est en plein soulèvement, et jusqu'à la tombée de la nuit nous observons sur un plateau voisin une bande évaluée à un millier de guerriers dont on aperçoit nettement les fusils et les sagaies. Nous nous couchons, persuadés qu'ils nous attaqueront avant le lever du jour. Le poste est garni de fossés et de murs en terre percés de meurtrières; c'est vraisemblablement la dernière nuit que nous passerons dans de pareilles conditions de sécurité. Dormons.

Samedi 31.

On se réveille tout surpris d'avoir dormi tranquilles, mais à peine sur pied nous voyons arriver des stimandoas[1] qui annoncent que le poste de Soavinandriana, où nous devons coucher ce soir, a été attaqué par 3 000 Fahavalos. Il est occupé par le capitaine Compérat, assisté de M. Molade, inspecteur des milices, avec une poignée de miliciens recrutés depuis peu. Nous précipitons notre départ, espérant arriver à temps pour les débloquer, mais ce n'est pas chose facile, ni rapide, que de mettre en marche un convoi dans ce pays dont les habitants sont passés maîtres dans l'art de se défiler. Encore une vingtaine de nos porteurs ont déserté; ils sont loin, s'ils courent encore, et nous voilà obligés d'en trouver d'autres au village par voie de réquisition : ils seront largement payés, mais peut-être préféreraient-ils moins d'argent et plus de tranquillité. Après une heure et demie de va-et-vient, de cris et de bourrades, nous sommes enfin parés, et le coup de sifflet du lieutenant donne le départ.

Le pays est merveilleux; nous sommes en pleine montagne. Ce n'est plus le Forez à présent; c'est l'Auvergne, au dire de Boussand, qui d'ailleurs est pyrénéen. Nous suivons au-dessus des pentes boisées une ligne de crêtes, comme c'est l'ordinaire pour les sentiers malgaches. La vue s'étend fort loin, pardessus la Varana, qui serpente à une grande profondeur dans un dédale de rochers du plus merveilleux effet. Mais n'atten-

1. Courrier malgache chargé de porter de poste en poste les nouvelles et les lettres, appelées *taratassa*.

dez pas de moi des descriptions, j'en suis tout à fait incapable, et puis cela tient de la place au détriment du récit. A mon humble avis, le moindre instantané, — fut-il dû à un Kodak Eastman aussi médiocre que le mien — donne d'un paysage une sensation plus fidèle et plus intéressante que celle qui se dégage des plus belles pages de nos grands maîtres du genre. La seule excuse de Chateaubriand et de Bernardin de Saint-Pierre, c'est d'être venus au monde avant le daguerréotype; mais Pierre Loti n'a pas de circonstances atténuantes.

Le paysage, un état d'âme!... formule admirable pour les métaphysiciens, mais tout à fait insuffisante à l'usage des explorateurs.

Après un passage de torrent assez mouvementé, nous nous élevons dans des gorges. Il faut mettre pied à terre pour franchir un couloir et longer une corniche, bordée d'un ravin à pic ; le Tartarin qui sommeille au fond de toutes les âmes d'explorateurs serait presque autorisé à qualifier ce ravin de précipice. En haut, la vue est splendide sur le lac Itassy ; la vallée de la Varana s'évase en d'immenses marais séparés les uns des autres par de chaotiques amoncellements de terre rouge en proie à d'incessantes érosions; la couleur de ce terrain formé de gneiss et de granit en décomposition, et son perpétuel remaniement par l'eau des pluies qui le ronge comme de l'eau-forte, sont tout à fait caractéristiques de la région moyenne du plateau central de Madagascar.

Tout autour du grand massif montagneux de l'Émyrne s'étend la ceinture de forêts dont le rebord en saillie assure aux Hovas une efficace protection. Le grand roi Radama disait aux diplomates anglais et français qui le menaçaient d'une expédition militaire : « J'ai à mon service deux généraux plus redoutables que les vôtres, Hazo et Tazo, la forêt et la fièvre. »

Droit devant nous, à une quarantaine de kilomètres pardessus la région désolée, s'élève une pente au sommet nord de laquelle deux arbres gigantesques sont plantés comme des jalons : là est situé le village de Soavinandriana. Des feux de signal s'allument tout le long de ces montagnes et jusque

dans les îles de l'Itassy, que sillonnent des flottilles de pirogues tombées aux mains des Fahavalos. Chaque fois que j'aperçois un de ces feux, la colonne de fumée évoque en mon cœur « bien parisien » le poignant souvenir du deuxième acte de *Pour la Couronne*, qui valut à notre cher ami François Coppée un si grand et si beau succès. Puisse-t-il éprouver quelque plaisir à savoir que l'on a souvent pensé à lui dans des contrées encore plus lointaines que l'Odéon !

Péniblement, nous nous dirigeons à travers la région bouleversée qui nous sépare de Soavinandriana : à chaque instant, nos guides font un énorme détour dont se révolte notre impatience, et deux ou trois fois, avec une belle ardeur contre laquelle aurait dû nous mettre en garde notre jeune expérience de voyageurs, le lieutenant et moi nous tentons de couper au court. Mal nous en prend ; pour traverser deux ou trois cents mètres de roseaux drus et coupants, où nos filanzanes disparaissent, nous mettons infiniment plus de temps qu'il n'en faut à la colonne pour accomplir son circuit. Ce n'est vraiment pas la peine que nos familles aient dépensé tant d'argent pour nous faire enseigner comme quoi la ligne droite est le plus court chemin d'un point à un autre. Il n'y a rien de tel que de voyager pour apprendre à ses dépens combien malaisément la vie courante se trouve d'accord avec les aphorismes des sciences les plus exactes. Patience et longueur de temps font plus que boussole et théodolite. Enfin, les marais sont passés et nous gravissons les pentes. Au sortir d'un défilé, nous nous trouvons brusquement en présence d'un village derrière les fossés duquel apparaissent des hommes en armes. Nous apercevons les fusils et les sagaies, mais nous ne distinguons pas les têtes, et les costumes suffisamment pour reconnaître à qui nous allons avoir affaire : va-t-on nous tirer dessus ?

Un immense drapeau blanc, fait d'un lamba de cotonnade, s'élève au bout d'une lance. Ces peuples sont pour nous des frères.

Dès qu'ils se sont assurés que nos intentions sont pures, ils viennent à notre rencontre avec des précautions infinies : c'est la première fois qu'il voient des uniformes français, et sans

doute ils garderont de cette rapide entrevue l'impression erronée qu'en France les chefs sont de visage pâle sur un fond de population nègre. Ils sont vraiment drôles : un veston en calicot blanc avec une toque identique à celle des patronnets de chez nous, voilà leur tenue de guerre, et la sagaie dans leurs mains prend un air de tourne-broche. La plupart ont des fusils. Ce sont les *miramils*, qu'il ne faut pas confondre avec les miliciens : la milice est une troupe indigène à la solde du gouvernement français qui l'équipe et la mène en campagne sous le commandement de quelques sous-officiers hors cadres, tandis que les miramils constituent une sorte de garde civique veillant sur place à la défense des villages. Le milicien se distingue du miramil par un peu de rouge à son veston et par un petit chapeau de paille fine en dessus de coupole comme celui des Annamites.

Nous passons rapidement en revue cette vaillante garnison d'Ambohitrimo ; le chef nous informe, par l'intermédiaire de M. Talbot, que le village a été attaqué dans la nuit par les Fahavalos, et qu'on leur a opposé une résistance héroïque. A ce glorieux récit, le ciel s'entr'ouvre avec fracas et il en tombe un de ces orages qui activent toutes les journées de la saison où nous entrons. Celui-là nous escorte jusqu'à Soavinandriana ; à notre rencontre, arrive un groupe d'habitants armés ; ils nous apprennent que le poste a repoussé ce matin même l'impétueuse attaque de trois mille cinq cents Sakalaves, et que le capitaine Compérat nous attend là-haut. Réconfortés par ces paroles de bon augure et par la perspective d'un gîte, nos bourjanes prennent le galop sous la pluie et le tonnerre, et nous faisons jusqu'au village un steeple à fond de train par-dessus les mamelons de terre grasse et les fossés transformés en ruisseaux.

Le capitaine Compérat, qui, fort jeune encore, est un vieil habitué des guerres coloniales, nous reçoit à merveille et nous raconte l'affaire qui vient de se terminer : les Sakalaves appartenant à la bande de Zamary — tué récemment à quelque distance de là par la compagnie dont fait partie notre camarade, le lieutenant Rocheron — ont laissé

ce matin pas mal de monde sur le terrain, mais ils nous ont tué cinq miliciens[1].

Le capitaine est assez content de sa troupe; ces gens-là sont capables d'une réelle vaillance quand ils sont commandés par un chef européen ; on l'a vu bien des fois, notamment au siège d'Antsirabé, où M. Gerbinis, interprète de la résidence, a tenu avec deux ou trois gardes miliciens et un petit nombre d'indigènes jusqu'à l'arrivée des secours amenés par le résident Alby, aujourd'hui à Majunga.

Sans doute, les trente mille soldats de l'armée hova auraient fait moins piètre figure devant les deux mille hommes du général Duchesne, s'ils avaient été soutenus par la simple présence de quelque condottiere comme ce major Shervington, avec lequel ils avaient eu la maladresse de se brouiller quelques jours avant le début des hostilités.

Soavinandriana est un gros village situé à 1575 mètres sur le bord d'un plateau dominant la vallée du fond de l'Itassy, dont la vue est masquée par une ligne de rochers. Le pasteur Wilson y a construit une chapelle où nous logeons nos Sénégalais, et une sorte de cottage où nous nous installons le plus confortablement du monde; après quoi, nous allons dîner dans le *rova*, c'est-à-dire dans la forteresse. La fortification est des plus simples : des troncs d'arbres dressés les uns contre les autres, et entre lesquels il n'y a de place que pour un canon de fusil. Le dîner est plein d'entrain malgré le triste état de santé de l'inspecteur des milices, M. Molade, gravement atteint par les fièvres dans ce poste d'avant-garde : il représente, avec M. Compérat, toute la colonie européenne, depuis la retraite du pasteur Wilson. Le révérend Wilson a vu la perspective d'un martyre comme celui de son collègue Johnson, récemment massacré à Arrivonimamo : cela l'a mis en déroute. Le seul point de contact de nos compatriotes avec la civilisation est le poste d'Amboniriana, d'où nous arrivons après une étape de plus de 60 kilomètres. De tous les autres côtés, ils n'ont devant eux que la montagne infestée

1. Quelques jours plus tard, l'*Officiel* de Madagascar mentionnait la citation à l'ordre du jour du capitaine Compérat pour la défense de Soavinandriana.

de Fahavalos, et la désolation du désert malgache s'enfonçant au loin vers l'ouest. L'unique agrément du paysage, formé de terrains éruptifs récents, est un grand cratère de lave entouré de ses trois petits, que nous nous promettons d'aller visiter demain matin.

Nos hôtes n'ont ni vin, ni sucre, ni café, mais on arrive à se passer de tout cela dans ce pays où il n'y a d'indispensable que le riz et la quinine : nous leur laissons cependant quelques menues provisions en échange du *pady*[1] que l'on va piler toute la nuit pour nous approvisionner.

1er décembre.

La matinée est absorbée par de nouveaux préparatifs ; il nous manque encore des bourjanes, et, ce qui est plus grave, on nous apprend qu'une dizaine de miliciens désignés pour nous accompagner, conformément aux instructions de l'état-major, ont jugé plus prudent de déserter. On ne saurait croire avec quelle facilité le Malgache, mince et fluet, glisse entre les mains de l'Européen et même du Sénégalais ; ligotés des pieds à la tête, les prisonniers déjouent le regard des geôliers les plus vigilants, et il n'y a guère que les Annamites qui puissent rivaliser en l'art subtil des évasions avec ces Malais affinés.

Le capitaine Compérat se fait un devoir de remplacer nos manquants au préjudice de ses effectifs pourtant bien minces : ce sont malheureusement de fraîches recrues sur lesquelles il ne faut guère compter pour autre chose que pour porter les caisses de cartouches ; mais ils sont merveilleusement aguerris à la fatigue et aux privations.

Nos apprêts terminés, nous allons au rova rendre visite aux prisonniers enlevés dans l'affaire de la veille. Ce sont des Fahavalos du pays voisin, parmi lesquels il y a seulement deux Sakalaves, reconnaissables à leurs têtes farouches couronnées d'une tignasse ; les crins, tressés en nattes multiples qui se convulsionnent parmi de bizarres insignes de guerre et de mystérieux fétiches, évoquent l'image tumultueuse des chevelures d'Euménides.

1. Riz non décortiqué.

Les Sakalaves sont les gens des tribus de l'Ouest, dont les bandes sauvages ont de tout temps fait incursion sur le plateau d'Émyrne, au détriment des Hovas cultivateurs et de leurs bœufs; on les appelle Fahavalos, d'un nom qui, dans son sens originaire, désigne simplement l'ennemi quel qu'il soit. Depuis l'insurrection, les turbulents de l'Emyrne, fanatisés à l'appel des sorciers fétichistes qu'encourageait clandestinement le parti de la cour, ont formé des bandes analogues à celles des Sakalaves; ils pillent et terrorisent les populations pacifiques qui, sur bien des points, ne se sentant pas suffisamment protégées par les autorités françaises, ont suivi les meneurs bon gré mal gré. Au fond, la plupart de ces pauvres diables ne demandaient que la tranquillité, et dès qu'ils se sont aperçus qu'un secours efficace leur était assuré par nous, ils ont regagné leurs villages, réédifié les cases et repris la culture des rizières.

A l'entrée de la saison des pluies, les Sakalaves semblent se préparer à regagner leurs tribus, où ils seront enfermés durant des mois par les crues, et bientôt l'on n'aura plus affaire qu'à quelques bandes de rebelles réfugiés dans des repaires de montagnes et de forêts ; il ne sera certainement pas facile de les en déloger; mais c'est une affaire de temps.

Ces rebelles de l'Émyrne sont des Fahavalos en imitation, des simili-Sakalaves ; souvent ils poussent la contrefaçon jusqu'à se couvrir la tête avec des perruques comme celles que je viens de décrire et dont l'apparition terrifie les bonnes gens des campagnes. Dans presque chaque rencontre, il en reste entre les mains de nos soldats, qui les pendent triomphalement comme des scalps à leur ceinture : j'en ai rapporté quelques-unes en prévision de l'heure lointaine, il faut l'espérer, où le dégarnissement de mon crâne nécessitera l'usage d'une « réchauffante ».

Notre départ s'effectue avec une certaine solennité. La garnison de Soavinandriana, miliciens et miramils, fait la haie sur notre passage ; l'orchestre nous prodigue une *Marseillaise* pour trombonne et violon durant que nous nous acheminons à la file malgache, précédés par nos tirailleurs algériens ; le premier de ceux-ci est un ancien berger kabyle, qui tire

de sa güesbah la plainte mélancolique d'une lointaine Algérie. Assurément, ça ne vaut pas le clairon, pas plus que la fanfare de Soavinandriana ne saurait remplacer l'orchestre de la Garde républicaine ; mais cet aigre chalumeau fait vibrer de profonds échos dans la désolation des roches éruptives où nous nous engageons, parmi les cratères de cendre et les laves amoncelées, sous l'orage terrible qui se prépare.

Nous voilà partis vers l'inconnu. Durant des semaines — peut-être plus — nous ne devons pas rencontrer de visages européens. Je n'aurai même pas la consolation, d'ailleurs médiocre, de contempler le mien : j'ai négligé d'emporter une petite glace de voyage, et pas moyen de se mirer dans le cristal des eaux ; les eaux sont rougeâtres et limoneuses. Nos âmes se rassérènent dans un rayon de soleil au-dessus du riant vallon d'Andranorano, que nous traversons pour arriver au village de Mahatsinjo. De là, nous repartons après une courte halte qui nous a permis d'adresser aux habitants quelques paroles bien senties.

Après l'ascension d'une crête montagneuse, au sortir d'un col évocateur des meilleurs souvenirs alpins, nous avons à nos pieds une immense vallée; la terre est crevassée de sanglantes érosions et bosselée de cratères qui d'en haut nous apparaissent comme d'énormes taupinières autour desquelles pullulent les petites huttes élevées par les termites. De loin en loin apparaissent de luxuriantes oasis d'une végétation tropicale, ceinturée de figuiers de Barbarie.

Dans quelques-uns des cratères, de petits lacs, dont les eaux vont jusqu'à des profondeurs insondables, font une tache ronde, sombre et vertigineuse. Çà et là, des villages abandonnés depuis quelques années en raison de la fréquence progressive des incursions de bandes pillardes. Un seul est encore debout : c'est Ambalavato ; il est protégé contre les surprises par une triple enceinte de pierre de lave, garnie de haies de cactus épaisses chacune de cinq ou six mètres. Entre les deux premières, nous traversons une sorte d'esplanade circulaire où les miramils se tiennent durant les attaques. Dans la seconde est emprisonné le bétail, la grande richesse de ces contrées et l'objet des convoitises de l'ennemi. On pénètre dans chacune de ces enclosures par des galeries en pierre

étroites et basses, où les bœufs ne peuvent passer qu'un à un. On est exposé à chaque instant à s'y défoncer la tête et même à y faire de mauvaises rencontres : l'un de nous dut faire un bond en arrière, pour ne pas être renversé par un taureau furieux avec lequel il se trouva nez à nez dans un de ces corridors. Vérification faite, ce taureau était encore d'un âge à se laisser traiter de veau sans que la chose fût de conséquence. Il était d'ailleurs d'un caractère enjoué, et semblait trouver fort plaisant ce malentendu dont il a ri comme un zébu. Nous passons au beau milieu du troupeau, dont les fortes têtes, peu accoutumées à un défilé de ce genre, nous regardent de travers, mais ça ne va pas plus loin.

A l'abri de la seconde muraille s'élèvent, monumentales, les tombes des grands ancêtres, vastes quadrilatères tumuliques, à deux étages superposés, entre lesquels foisonne une riante floraison de plantes dont les tons frais évoquent le printemps d'Europe.

Au centre du village sont les habitations : des cases en joncs et en bambous, propres et assez confortables, disposées autour d'une construction dans le goût européen, sorte de chalet à un étage; au rez-de-chaussée, deux petites chambres et une assez grande pièce tendue d'un papier peint qui représente les principaux épisodes de la guerre de Crimée. Pourquoi ces choses ?

Nous sommes dans la maison du gouverneur, un Hova des plus raffinés, que nous avons rencontré sur le chemin de Tananarive. Le luxe de son installation et la splendeur de ses papiers peints nous comblent de surprise. On est d'ailleurs fort aimable pour nous, et le sous-chef du village nous fait présent d'un bœuf, d'un cochon, de quatre poulets avec quelques douzaines d'œufs, et d'un arbre entier pour faire du feu. La voilà bien, la grande vie !

Le bœuf est superbe et nos hommes ont vite fait de le débiter. On égorge ensuite le cochon dont les cris de porc frais ne semblent pas émouvoir ses innombrables compagnons grouillant autour de nous avec une familiarité qui dépasse toutes les bornes. Ces habillés de soie pullulent dans tous les villages de l'Ouest qui se ressentent terriblement de leur malpropreté : « En voilà qui n'ont pas volé leur nom ! » comme dirait Calino. Cepen-

dant je me fais un devoir de reconnaître qu'ils ont beaucoup de bon, surtout autour des articulations de l'épaule et du cuissot. Que de fois, après une longue étape, nous nous sommes régalés d'un jambon frais rôti sur feu de bois (nous n'employions pas d'autre combustible) ou d'un cochon de lait à la broche, je veux dire à la sagaie! Sans compter que la prise de l'animal, ordinairement vendu sur pied, à charge pour nous de le capturer, donnait généralement lieu à un sport auquel nous prenions part avec l'entrain de gens qui ne sont pas blasés en matière de distractions.

Nous nous couchons, enchantés d'être une fois encore hospitalisés dans une véritable habitation, et nous défions l'orage qui toute la nuit gronde au-dessus de nous.

Lundi 2.

Au matin, grand vent dans le ciel et grand brouhaha dans le village ; il nous faut courir à la recherche de nos bourjanes, dont un certain nombre manquent à l'appel. Nous avons fait garder les portes, ils ne doivent pas être bien loin; nous finissons par les trouver les uns après les autres piteusement blottis sous des nattes au fond des cases. On se remet en marche, et nous faisons l'ascension du grand cratère au sommet duquel nous côtoyons le lac Noir.

... Dont la tête au ciel était voisine,
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts,

s'écrie l'un de nous dans un accès de lyrisme qui, maintenant que je suis de sang-froid, ne me paraît pas suffisamment excuser la hardiesse de la métaphore. Mais le soleil qui montait par-dessus les crêtes du Bongolava était si ardent! Il jetait une lumière éclatante sur Ambalavato, dont la prodigieuse touffe de cactus émergeait de l'ondulation des terres rouges comme un atoll[1] verdoyant dans le bleu de l'océan Indien.

Ces fortifications à triple enceinte, hérissées du broussaillement inextricable des raquettes de cactus, semblent infranchissables, et l'on ressent une vive admiration pour le Vau-

1. Ilot circulaire de corail que couronne une végétation luxuriante.

ban malgache, dont la devise doit être : « Qui s'y frotte s'y pique. » Notez bien que les piquants de ces plantes inhospitalières sont extrêmement vénéneux. Les quelques villages qui subsistent dans cette région dévastée depuis un demi-siècle par les incursions sakalaves sont fortifiés de cette façon-là, et, pour des troupes de va-nu-pieds comme les nôtres, l'assaut ne doit pas être commode. « Il faudra bien cependant qu'on s'y mette, nous dit le lieutenant, puisque nous avons pour mission de reprendre Tsiromandidy, la plus forte place de l'Ouest, que l'on dit tombée aux mains des rebelles. Ce petit travail sera beaucoup moins malaisé qu'il ne semblerait au premier abord, ajoute-t-il aimablement. On verra bien.

Le paysage est monotone ; nous avançons mélancoliquement sous l'ardeur du soleil à travers les hautes herbes, sans autre distraction que d'apercevoir de loin en loin un bouquet de cactus, dernier vestige d'un village abandonné. Une de ces touffes contient encore quelques habitations, d'où surgit à l'extrémité d'une perche, longue comme une canne à pêche, un bout de blanche cotonnade, gage de paix et de soumission.

Après quelques haltes bien remplies par des visés de triangulation, nous franchissons une petite rivière claire, rapide et sinueuse ; sur sa rive ombragée, on s'installe pour faire la soupe, la soupe malgache, du riz bouilli dans l'eau sans assaisonnement. L'arrangement est d'un joli effet : tout en haut de la berge, la silhouette immobile d'un tirailleur sénégalais appuyé sur son fusil ; à mi-côte, ses camarades, qui ont fait du bois en un tour de main, se pressent en caquetant autour du feu qui s'allume. Les tirailleurs algériens forment, à droite, une autre petite agglomération, non loin des miliciens, tandis que les bourjanes se répandent par groupes sympathiques le long des rives, entre lesquelles s'ébattent majestueusement deux oies de belle prestance achetées le matin ; elles font la route pendues par les pattes au dos de l'un de nos soldats ; la plupart des hommes se sont approvisionnés de canards et de poulets vivants, qui voyagent, eux aussi, la tête en bas ; cela vaut encore mieux que de ne pas voyager du tout, au dire des amateurs. A chaque halte, ces aimables volatiles se détirent les

jambes tout en se rendant au buffet, convenablement pourvu de grains de riz et d'eau tiède. Tirailleurs algériens et soudanais, miliciens et bourjanes, ouvriers mineurs et guides malgaches, oies, canards et poulets, tout ce monde, petit et grand, coin-coinant, pépiant et caquetant dans cinq ou six dialectes, depuis l'arabe guttural jusqu'au suave murmure des habitants de l'Émyrne, avec les notes aiguës du gazouillement moitié singe et moitié oiseau des Bambaras, tout cela s'agite parmi les fusils en faisceaux et les sagaies piquées en terre, dans un va-et-vient de bonne humeur, avec un joli vacarme : c'est un lunch à la tour de Babel. Quant à nous autres, les « explorateurs », mollement étendus à la romaine sur un banc de sable, dans le lit de la rivière, à l'ombre d'une toile de tente que nous avons dressée sur quatre bambous, nous savourons le riz et la boîte de conserve arrosés de tasses de thé où nous versons quelques cuillerées d'un vin rouge qu'il importe de ménager.

Il fait terriblement chaud quand nous repartons à travers la brousse desséchée ; la monotonie est rompue seulement par deux ou trois passages de rivières dans des fonds de ravins plantés de quelques arbres, qu'anime la conversation des singes et des perroquets. Vers cinq heures, sous l'orage de rigueur, nous campons près d'une rivière, sur un dos d'âne qui présente les conditions stratégiques imposées par la prudence ; d'après le dire du lieutenant, il est à peu près certain qu'un matin ou l'autre nous aurons avant le lever du jour une surprise à coups de fusil.

Le fidèle Yamoudou, délégué à mon service personnel, fait de louables efforts pour m'aider à dresser ma tente sous l'averse. Notre défaut d'habitude à l'un et à l'autre rend ce travail assez pénible sous la pluie diluvienne. On finit cependant par en venir à bout et me voilà chez moi. Je n'y suis pas depuis cinq minutes qu'il m'arrive des visites : ce sont quelques-uns de mes porteurs qui recherchent un abri. Ce sentiment est naturel, mais ma tente est infiniment plus petite que la maison de Socrate, et je ne demande pas au Ciel que de vrais Malgaches elle puisse être pleine. Ce n'est pas seulement que ça tienne de la place, mais c'est que ça a comme

un goût, et je me contente parfaitement comme compagnon de chambrée du fidèle Yamoudou. Au reste, ses camarades, et, à leur exemple, la plupart de nos porteurs, ont eu vite fait d'édifier de merveilleux gourbis en branches et en feuillages sous lesquels ils ont l'air de se trouver le mieux du monde. Quelques bourjanes improvisent des tentes du type bonnet de police avec cinq morceaux de bois et un lamba bien tendu.

Malgré l'inclémence du ciel, les feux commencent à prendre, et nous nous réfugions pour dîner dans la tente de Boussand, qui dispose d'un véritable hall. Il pleut encore lorsque nous en sortons pour rentrer chacun chez soi. Ma demeure est exiguë, mais confortable : un lit de camp qui, replié, tiendrait dans un étui de canne à pêche, mais où l'on dort à merveille après les grandes fatigues ; une cantine qui sert à la fois de table et de fauteuil ; j'y pose avec soin mon bon revolver d'ordonnance et ma carabine Lee-Metford, près d'une paire de chaussures d'un accès facile en cas d'alerte ; il est d'ailleurs invraisemblable que nous soyons attaqués par ce temps à ne pas mettre un Fahavalo à la brousse. Je souffle mon falot. Bien le bonsoir !

GROSCLAUDE

(A suivre.)

L'INQUIÉTUDE

I

FIN DE JOUR

Nous avons rapproché nos mains indifférentes
Dans une fin de jour de l'arrière-saison.
Le suprême parfum des verdures mourantes
Par la fenêtre ouverte entrait dans la maison.

Ses yeux et son sourire accueillaient ma venue,
Et je me caressais de ses gestes amis.
Pâle encore d'avoir effleuré sa main nue,
Je lui vouai tout bas mon cœur tendre et soumis.

Des vols d'oiseaux fuyaient au ciel gris de novembre,
Et le passé fuyait en moi... Comme des fleurs,
L'automne avait fané les miroirs de la chambre,
Où s'effaçaient au loin les choses sans couleurs.

Elle était devant moi dans sa robe légère
En qui tout l'été bleu semblait survivre encor.
Et la nuit vint, troublante ainsi qu'une étrangère,
Nous surprendre dans le mystère du décor.

La maison se taisait, grave et comme lointaine;
Des arbres désolés s'effeuillaient dans la cour;
Et nos tremblantes voix se répondaient à peine...
Car nous étions tous deux tristes, d'un autre amour.

II

DANS L'OMBRE

Depuis que mon désir m'a pris toute ma vie,
Il s'oublie à vos pieds, dédaigneux de l'effort,
Lâchement, sans révolte et presque sans envie :
Vos yeux indifférents m'ont lassé d'être fort.

Et vous me regardez, un peu triste, en silence,
Songeant que mon amour ne voudrait pas guérir;
Vous le plaignez peut-être, avec la nonchalance
D'espérer en secret qu'il se plaît à souffrir.

Votre orgueil semble heureux des douleurs qu'il inspire;
Même sur mon ennui taciturne parfois
Vous laissez en pitié tomber votre sourire,
Ou traîner la tendresse errante de vos doigts.

Ma présence vous est douce comme une amie,
Sans que vos abandons se puissent alarmer;
Le soir peut nous surprendre en la chambre endormie :
Vous n'êtes pas assez vaillante pour aimer.

Sans espoir et meurtris de la même blessure,
Trop d'aveux dans votre âme ont précédé le mien;
D'avance, le passé vous garde et vous rassure,
D'avance, mon amour vous était ancien.

Vous l'avez accueilli sans une inquiétude;
Vous l'acceptez dans l'ombre humblement obstiné
Pour sa ferveur discrète et pour sa servitude,
Sachant qu'il lui suffit d'être un peu pardonné.

III

ATTENTE

J'ai parfois cet espoir en qui j'ai cru longtemps
Qu'un soir, ayant songé comme je suis loin d'elle,
L'âme et le corps troublés de mon amour fidèle,
Elle viendra vers moi qui souffre et qui l'attends.

Il serait tard ; le feu mourrait en cendre grise ;
La chambre serait pleine encor d'une tiédeur ;
J'aurais connu de loin son pas et son odeur ;
J'attendrais sans y croire, et pourtant sans surprise.

Elle entrerait, d'avance ayant tout accepté,
Résignée et docile où mon amour l'entraîne ;
Elle aurait dans les yeux la tendresse sereine
Qui se donne humblement comme une charité.

Elle ne dirait rien. Sur mon épaule heureuse
Elle viendrait poser son front las du chemin.
Sa main d'enfant craintif tremblerait dans ma main ;
Elle me sourirait de se sentir peureuse.

Je lui parlerais d'elle avec des mots très doux,
Et puis de mon attente et de ma solitude :
Mon désir consolé fondrait en gratitude,
— Et la lampe serait paisible autour de nous.

IV

DANS LA FOULE

J'ai gardé pour toujours en mon âme obstinée
Le souvenir d'un morne et long après-midi.
J'allais, la tête vide et le pas alourdi,
Dans l'avenir désert songeant ma destinée.

Je devinais déjà vos suprêmes refus,
Vos regrets attendris de pitiés rougissantes...
Des parfums passaient vite aux robes des passantes;
Autour de moi traînait un bruit de mots confus.

Je sentais en mon cœur inquiet d'espérance
Mourir l'illusion du bonheur ressaisi.
C'était là le décor que vous aviez choisi :
De la foule, du bruit et de l'indifférence !

Je m'entendais penser que vous alliez venir;
Et ma pensée était comme un chant monotone
Dont l'oreille parfois, de loin en loin, s'étonne...
Et je vous pardonnais, ne pouvant vous bénir.

Car je me rappelais nos soirs mélancoliques,
Vos sourires, la grâce étrange de vos yeux,
Tout un passé charmant, grave et délicieux
De bonheurs en silence et d'espoirs sans suppliques.

Vous aviez des candeurs qui semblaient ignorer;
Votre main s'oubliait confiante en la mienne:
J'étais celui de tous à qui seul appartienne
Le droit de vous comprendre et de vous adorer.

Tout ce que nous disions était une caresse;
Nos voix, nos mains, nos cœurs tremblaient à notre insu;
Mon désir en vous-même entrait inaperçu.
Doucement, sûrement, sans hâte et sans détresse.

J'ai perdu tout cela d'un mot; et d'un baiser
J'ai fait s'effaroucher la pudeur du mystère.
Impatient et fou qui n'ai pas su me taire,
Voilà que je n'ai plus la tendresse d'oser!...

Tel, ce jour-là, songeant à votre âme hésitante,
Certain d'aimer toujours comme je vous aimais,
J'écoutais en mon cœur douloureux à jamais
Rêver le souvenir et sangloter l'attente.

V

LOINTAINE

Vous êtes loin parmi des villes que j'ignore.
Le même coin de ciel ne nous abrite plus.
Partout où j'ai traîné mes pas irrésolus,
Je sentais mon amour plus impossible encore.

Malgré moi, l'espoir veille ; il a toujours raison,
Et mon cœur douloureux n'en est que plus avide.
Aujourd'hui comme hier, je sais bien qu'elle est vide,
Mais j'ai voulu passer devant votre maison.

L'heure était sombre ; à peine aux fenêtres éteintes
La blancheur des rideaux gardait un peu de jour ;
Car la lampe fidèle attend votre retour
Pour épandre aux murs noirs ses pâles demi-teintes.

Et j'évoquais là-haut, d'un rêve familier,
Tout le peu que je sais de votre solitude :
La chambre où votre ennui s'endort de quiétude,
Les livres qui vous font doucement m'oublier.

Je me suis rappelé la place coutumière
Des meubles effacés dans l'ombre, le miroir
Qui nous a reflétés si proches, tout un soir ;
J'ai songé qu'ils étaient sans vie et sans lumière.

Tout ce décor léger dont vos doigts n'ont plus soin,
Je l'ai deviné triste et pareil à mon âme.
Et j'ai souffert pour lui, sachant qu'il vous réclame,
Obscur, découragé, muet... Vous êtes loin.

VI

SCRUPULE

Ce soir, mon cœur hésite à s'avouer si tendre.
Je me sens vous aimer d'un bonheur éperdu.

Tout ce que je dirais j'aurais peur de l'entendre
Et vous me puniriez de l'avoir entendu.

Je sais vos lendemains de doute et d'amertume,
Et quel regret jaloux suit vos soirs d'abandon.
Je serai triste et grave ainsi que de coutume,
Je vous épargnerai d'inutiles pardons.

C'est à moi d'être fort contre votre faiblesse.
Je veillerai sur vous dans l'ombre à votre insu.
Je veux que le désir à jamais nous délaisse :
Notre amour est trop beau pour en être déçu.

A quoi bon désormais vous troubler de mes fièvres ?
L'heure est mélancolique, et j'ai pitié de nous.
Un besoin de tendresse a passé sur vos lèvres :
Je ne veux que rester fidèle à vos genoux.

Calme, j'endormirai mes espoirs et vos craintes ;
Malgré vous, s'il le faut, de moi-même vainqueur,
Je saurai vous aimer d'un amour sans étreintes ;
Les regrets du baiser s'en iront de mon cœur.

Je ne vous crierai point ma détresse incomprise ;
J'aurai plus de courage, ayant trop de fierté
Pour vouloir d'un bonheur obtenu par surprise
Que votre âme incertaine eût peut-être accepté.

VII

LE SOIR

Vous m'avez dit hier votre âme irrésolue,
Vos chagrins, votre rêve au fond de vous captif :
Car vous êtes un peu celle que j'ai voulue ;
Votre amitié prudente est un amour craintif.

Parfois à l'heure vague où le sommeil est proche
Et vous berce, effleurant vos yeux lassés du jour,
Mon souvenir confus s'en vient comme un reproche
Vous visiter dans l'ombre et vous parler d'amour.

Malgré vous, ma tendresse en votre âme s'éplore.
Les aveux, les espoirs dont vous avez souri,
Tout cela malgré vous tressaille, et veut éclore
Au fond de votre cœur qui s'était cru flétri.

Tout ce qu'il vous a plu de vouloir méconnaître,
Tout ce que j'ai souffert, tout ce que j'ai pleuré,
Tout mon désir lointain ressuscite, et pénètre
Votre corps dans la nuit seul et désespéré.

Je suis là ; mon regard vous trouble et vous supplie,
Et mes baisers du jour brûlent à votre main.
Vous vous endormirez encor toute pâlie...
Et je sais que vos yeux m'en puniront demain.

VIII

VISION

Et maintenant, ô toi qui m'étais inconnue,
Toi par qui j'ai rêvé, toi par qui j'ai souffert,
Dans la chambre fidèle où ton corps s'est offert
Je t'ai là devant moi resplendissante et nue.

Belle des purs contours brusquement révélés,
Dans la complicité de l'ombre et du silence,
Comme un marbre tranquille et svelte qui s'élance
Ta nudité surgit des voiles écroulés.

Ton geste harmonieux, toute la grâce enclose,
Tout l'ensemble ignoré de ton corps frissonnant,
D'un long regard je le possède maintenant.
Te voici tout entière et librement éclose !

Et grave, tu souris, sûre de ta splendeur;
Ta hanche se déplace en souples attitudes;
Mais le coin de ta lèvre est sans inquiétudes :
Tu sais trop ta beauté pour en avoir pudeur.

Tu me dis : « Je suis belle, et sans y prendre garde,
J'épanouis pour toi mes contours élargis,
Et c'est moi qui suis nue, et c'est toi qui rougis.
Mes voiles sont tombés. Tu m'ignorais. Regarde!

» Sous tes yeux inquiets, j'ai dépouillé sans peur
Le prestige embaumé des robes étrangères;
J'ai fait tomber de moi les choses passagères,
Qui t'ont déçu longtemps de leur charme trompeur.

» Pour me connaître bien tu m'avais trop rêvée;
Mais voici qu'aujourd'hui pure des vains décors,
Tu comprends mieux mon âme en regardant mon corps,
Et l'aurore tardive en ton cœur s'est levée.

» C'est assez de mystère, et je veux être moi.
J'achèterais sans plainte au prix d'une défaite
L'orgueil de n'être plus celle que tu m'as faite,
La beauté d'être nue à tes yeux sans émoi.

» Tu n'aimais que la forme errante de mes voiles,
Le rythme atténué des seins inaperçus,
Le peu de moi qui transparaît sous les tissus;
Tu m'adorais comme on adore les étoiles.

» L'impossible bonheur dès longtemps poursuivi,
Il est là devant toi : Je suis tienne et je t'aime.
Et maintenant sois libre, — et regarde en toi-même
Ce qui survit de rêve au désir assouvi. »

ANDRÉ RIVOIRE

LE CARNAVAL DE NICE[1]

IX

C'est à grand'peine que Jacques s'esquiva, le lendemain matin. Malgré les réconciliations, d'ailleurs toutes de nerfs et de griserie sèche, l'aigreur augmentait entre sa femme et lui. Il n'avait pu justifier suffisamment sa fugue et le gant trouvé dans sa poche. En vain avait-il allégué qu'un masque inconnu avait dû, par jeu, fourrer là ce gant dont il ne s'expliquait pas la provenance : Rose était restée incrédule. Quant au déguisement, oui, c'était vrai. Mais il donna comme prétexte la jalousie que lui inspirait Talèves : il avait voulu le surveiller, s'assurer... Mauvaises raisons, que rétorqua Rose. Pourquoi douter d'elle? Et l'appartement d'où il les avait espionnés, qui habitait là? Quelle sorte de gens? Cela sentait le mensonge à plein nez.

Et si ses inquiétudes, ses soupçons, sa rancœur grandissaient chaque jour, l'irritation de Jacques croissait d'autant. Qu'elle y eût consenti ou non, Talèves l'avait embrassée. Que faisait-elle avec lui, seule, l'autre jour, sur la terrasse de Monte-Carlo? Et le retour ensuite, dans le train : Talèves en

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 mars.

face d'elle, la lorgnant à la dérobée. Oh! mais, ça n'allait pas passer de la sorte!...

En quittant la maison, tout à l'heure, il avait eu presque une scène :

— Où vas-tu?

— Au Crédit Lyonnais.

— Attends-moi.

— Tu n'es pas habillée.

— Tu vas retrouver cette fille?

— Je te jure...

— Tu me trompes!

— Tu m'ennuies. Est-ce que je te dis, à toi, que tu attends Talèves en mon absence?

— Et quand cela serait?

— Je ne vous le conseille pas!

— Au revoir, au revoir, mon ami...

Son ton avait une ironie si perfide et si menaçante que Jacques en tremblait encore de colère dans l'escalier.

Madame Calafates sortit à mi-corps de son trou de cave pour le voir passer. Elle tenait en main un os de gigot sur lequel elle s'escrimait de ses vieilles dents. Elle comptait utiliser ensuite ce généreux cadeau de la cuisinière du second, en brûlant l'os dans son fourneau, comme combustible. Le regard qu'elle plongeait dans le dos de Jacques n'était pas motivé seulement par la curiosité ou l'admiration que pouvait lui inspirer la prestance mâle de ce beau garçon. De la crainte s'y mêlait. Une de ses cinq villas venait d'être dévalisée par un locataire peu scrupuleux qui avait déménagé à la cloche de bois. Elle avait failli en faire une maladie, et depuis il n'était prétexte qu'elle n'inventât pour monter chaque jour chez les Bridel et s'assurer que toutes choses y restaient en place. Elle essaya de se persuader que Jacques n'emportait dans son gilet ni pendule en zinc doré ni flambeaux, et, poussant un gros soupir, elle rentra dans sa niche.

Jacques, le cœur léger, allait retrouver Lise.

Il n'eut pas à faire longue route. Une charrette anglaise haute sur roues, dans les brancards de laquelle steppait un grêle alezan, s'arrêta devant lui. Il reconnut Clara Lugar sous un chapeau de bergère, en paille d'Italie, un gros nœud

cerise rehaussant les fanons de son cou coloré. A côté d'elle, Lise, charmante en un costume tailleur bleu marin, col et chemisette d'homme, petit canotier sur ses cheveux d'un blond verdi.

Un groom minuscule sauta à terre et vint se planter devant le poney, qu'il intimida par un regard sévère, en se croisant les bras. Ce groom répondait au nom de Zim-Zim. C'était un enfant de la balle, fils d'une sœur de Clara Lugar, morte en scène sous la chute inopinée d'un décor. Clara, bonne fille, avait recueilli le moutard et, pour le dresser au théâtre, lui faisait tenir tous les rôles que comporte l'emploi des livrées, depuis l'art d'éplucher les légumes jusqu'à celui de servir à table. Mais ce jeune phénomène n'avait de goût que pour l'écurie. Il jouerait sans doute au naturel, plus tard, les bookmakers ou les maquignons. En attendant, il semblait que certaine partie de son individu eût inspiré au maître de Clara, le jeune chanteur Morfu, une inexplicable aversion : car il se produisait un perpétuel contact entre le pied du cabot et les reins du groom, au flegmatique ennui de Clara. Quoi qu'il en fût, bien sûr de n'avoir pas à redouter de la patiente bête un traitement analogue, Zim-Zim fixait en ce moment le poney d'un regard hautain.

— Tu vas être gentil, dit Lise.

Elle avait envie d'assister avec son amie à la Bataille de Fleurs, cette après-midi; il fallait que Jacques fît décorer la charrette. Il y consentit. Le fleuriste le plus cher de Nice était à deux pas. Zim-Zim conduisit le poney par la bride. Un grand landau stationnait déjà, les jantes des roues cerclées de grappes de lilas mauve, les rais garnis de lilas blanc. On achevait de le garnir de superbes corbeilles d'œillets, de cyclamens, d'iris. C'était le landau dont se servait ordinairement Fermont : Jacques reconnut le cocher. Talèves, qui surveillait l'arrangement, sortit de la boutique; il fit l'étonné. Jacques eût bien voulu se dépêtrer de Lise; mais, trop heureuse de le compromettre devant un ami, elle dit, d'un ton impérieux :

— Commande ce qu'il y a de mieux, n'est-ce pas?

Il dut quitter Talèves, et pénétrant chez le fleuriste, choisir des guirlandes de roses et d'anémones. La charrette en fut

aussitôt parée. Lise, voyant Jacques très ennuyé (dépense des fleurs ou crainte de s'afficher ainsi), lui glissa tout bas :

— Ce soir, avant le feu d'artifice, échappe-toi, je t'attendrai.

Et son regard promit ce que sa bouche ne disait pas.

— Tiens, s'écria Clara, voilà Morfu !

Le cabotin apparut, fit un signe. Il s'approcha, un doigt sur sa bouche, et. quand il fut derrière l'infortuné Zim-Zim, qui, fier, contemplait le poney, vlan ! il lui détacha un coup de pied que le groom stoïque reçut, raide comme un pieu, en détournant la tête comme si ce n'était pas à lui que cet accident fût arrivé.

Par bonheur pour le sieur Morfu, Jacques ne s'aperçut pas de cette brutalité que les deux femmes réprimèrent à peine d'un : « Voyons ! c'est stupide !... » Il n'avait pas assez d'argent sur lui, était en train de donner son nom et son adresse. Surtout, qu'on n'envoie pas la note ! Il passerait demain. Clara Lugar le remercia fort. La charrette s'ébranla et les femmes crièrent : « A tout à l'heure ! » tandis qu'impassible à côté de Morfu, le minuscule groom, les bras toujours croisés, laissait tomber sur les piétons des regards étincelants d'un suprême mépris.

Deux heures après, l'étroite promenade des Anglais, bordée du côté de la mer par des tribunes emplies de monde, de l'autre par un cordon de foule compacte, le long de palissades, offrait aux combattants de la Bataille de Fleurs le plaisir d'une fusillade à bout portant. Un incessant défilé de victorias, de landaus, de breaks chargés de fleurs et de verdure, passait et repassait, dans le vol courbe des petits bouquets lancés de toutes parts. On remarquait, garni d'économiques palmes vertes, le mail du grand-duc Cyrille. Sur la plateforme, à côté des gros favoris du général Schwarzkopf, le mannequin irréprochable de Son Altesse, moulé dans une redingote bleue, s'agitait au milieu d'un essaim de jolies femmes. On voyait aussi, face d'un noir luisant, le prince Ayouba, haut juché sur son phaéton, près d'une créature de cire à cheveux roux, demi-mondaine célèbre. Le phaéton disparaissait sous un amas d'orchidées royales. Et c'étaient, aussi fleuries de jolis visages que de jolis bouquets, des voitures

rouges d'œillets, blanches de jasmins, mauves d'anémones; un panier d'osier, formant corbeille de roses, et d'où jaillissaient deux adorables têtes d'enfants; puis, dans un break couvert de cyclamens, les jolis gestes prestes, baissements de tête et haussements de bras, de toute une famille anglaise, six fraîches filles, à cheveux de chanvre; puis, sur un tricycle garni de mimosas, un gros monsieur qu'on eût pris pour un marchand de pastilles du sérail; — ce n'était rien moins qu'un roi de la finance belge. — Dans un milord, des marchands de bœufs de Chicago, deux boucaniers frustes et barbus, s'amusaient comme des enfants à jeter des bleuets aux femmes des tribunes. Et le char des officiers d'artillerie, un fort de carton-pâte aux créneaux de seringat, armé de petits canons qui crachaient des boulets de violettes, défilait, suivi de près par le char des chasseurs alpins, attelé de mules et représentant une tonnelle de lierre, piquée de volubilis et de capucines.

Le landau de Fermont, sous sa parure de lilas mauves et blancs, faisait bonne figure. Rose, heureuse et toute à cette fièvre du moment qui avait tant d'empire sur elle, jetait à la volée des gerbes d'iris, puisant à même les corbeilles, grisée par ce parfum puissant de fleurs, auquel se mêlait, dans l'air marin, l'âcre senteur des verdures écrasées sous les pieds. Elle avait à côté d'elle, sur la banquette de devant, Paul Fermont qui gracieusement lui avait réservé une place, et en face, dans le fond, les deux misses Hartley. Lucy, d'un bras vigoureux, lançait des fleurs et en recevait, baissant à peine la tête sous les coups, tandis qu'Arabelle, moins brave et sans force, se garait des projectiles à l'aide d'un écran de palme.

Fermont l'examinait d'un œil tendre et soucieux. Les bains de soleil du docteur Jabirus ne lui avaient fait aucun bien. Elle toussait davantage, un cerne sous ses beaux yeux intenses où brillait une étrange petite flamme. Le climat de Nice ne lui réussissait pas. Sa sœur aînée parlait de l'emmener à Palerme ou au Caire.

— Oh! — dit Rose, en passant devant les tribunes où toute la bande était réunie, — comme le baron Crabier a l'air malheureux!

Et elle visa, d'un bouquet de pensées, le caniche de la comtesse Bolkonska. Prune, que le baron tenait sous son bras,

fut atteint sur le nez et poussa un aboiement féroce. La gastralgie tenaillait le baron et l'inquiétude aussi : on parlait en ce moment, à Paris, de poursuivre une importante société financière; il était membre du conseil d'administration. Hypnotisé, il surveillait avec un véritable malaise le va-et-vient d'un agent de police, montant la garde devant la tribune. A côté de lui se tenait Levenain, assombri. Il ne pardonnait pas à Fermont d'avoir mis de l'argent dans l'Institut héliothérapique. Il y avait même eu à ce sujet une scène pénible. Fermont, auquel il s'était décidé à demander cent mille francs pour l'exploitation du traitement nouveau de la tuberculose (oxygène électrisé et iode), avait refusé net.

Squajott, lui, s'amusait. Il s'était muni de préférence de petits bouquets très durs. Une raideur figeait sa face de mauvais *boy*. Il s'arrangeait toujours pour frapper les gens, hommes ou femmes, indistinctement, au visage. Zavaluco, énorme, riait parce qu'il se sentait en forme et qu'il avait constaté un progrès, ce matin, en frappant sur la tête de Turc du gymnase où il prenait méthodiquement ses ébats. Près de lui, Jacques, comme un grand fou, se démenait, jetait des bouquets, en attrapait au vol, en relançait. Il riait à Lise, qui, sur la charrette anglaise, à côté de Clara, lui faisait des signes d'appel

Talèves, dès le début de la bataille, l'avait remarquée. Il escortait à pied, depuis un moment, le landau de Fermont. Il profita d'une minute d'arrêt, à un tournant, dans le lent défilé des voitures, pour proposer à Rose de descendre, de gagner les tribunes.

Elle accepta, par bravade, dans l'espoir que Jacques la verrait avec lui. Talèves, saisit l'occasion en hâte : désigner Lise à Rose (elle la reconnut aussitôt), lui faire remarquer la charrette, ajouter que M. Bridel était le fournisseur de cette galante parure de fleurs, témoigner qu'il l'avait vu causer familièrement avec la dame, mentir même en affirmant que cette liaison (tout Nice le sait!) était une chose avérée, ce fut l'affaire d'un instant. Rose sentit sa rage la reprendre. Ses yeux devinrent secs et brillants, ses lèvres violettes. Elle était si pâle qu'elle crut défaillir.

— Ah ! fit-elle, j'étouffe.

— Voulez-vous que je vous ramène ? implora-t-il.

— Je ne me sens pas bien. Appelez mon mari.

— Votre mari! — s'écria Talèves, avec l'accent concentré d'une indignation qui souffre, — cet homme n'est pas digne de l'être? Vous tromper, vous, et pour une affreuse vieille femme!... Car elle est affreuse, n'est-ce pas?

— Oh! oui!

— Quand on pense qu'il a près de lui le bonheur, la jeunesse, la perfection de l'âme et du corps... tenez, madame, c'est abominable!... Du courage, n'allez pas vous trouver mal. Non! non! ne regardez pas de ce côté, par grâce!

Naturellement, elle regarda et elle vit de loin Jacques qui, mêlé maintenant à la foule, échangeait quelques paroles avec Lise, une main appuyée sur le garde-crotte de la charrette anglaise. Rose voulut s'élancer, dans un mouvement de jalousie furieuse. Mais Talèves la retint, et comme un passage, gardé par un fantassin, s'offrait entre deux palissades, il fendit la haie des spectateurs populaires et entraîna la jeune femme blanche de rage :

— Oh! je me vengerai!

— Vous vous vengerez, fit l'écho. Voulez-vous que je fasse expulser cette fille par la police? Voulez-vous que je dise son fait à votre mari? Quelle impudeur! Devant vous! Au risque d'être vu! Ou plutôt sachant que vous le voyez, car il a coulé un regard de votre côté.

— C'est affreux!

— Affreux! après six mois de mariage...

— Comment six mois! six semaines! soupira Rose désespérée.

— Vraiment? — fit Talèves, mimant une grande stupéfaction. — Voulez-vous, madame, boire un peu d'eau de mélisse ou de menthe? Entrons dans ce café, votre pâleur m'effraie.

— Ce n'est rien. L'émotion...

— C'est trop naturel. Mais n'allez pas tomber malade! Je vous en prie, fit-il d'un accent éploré.

Les yeux de Rose s'adoucirent.

— C'est vrai! vous me plaignez, vous, au moins!

— Si je vous plains! Ah! madame, jamais M. Bridel ne vous a comprise. Est-il fait pour apprécier cette délicatesse ex-

quise, cette douceur, cette pureté? Non, il lui faut le ragoût du vice; des charmes usés, maquillés, truqués. Cette fille est bien laide! Quelle expression basse et arrogante! Un visage d'oiseau de proie.

Et Talèves grimaça d'horreur.

Villa Calafates, il insista pour monter, respectueusement : si Rose allait se trouver mal!

Elle jeta sur un guéridon, à la volée, son chapeau et ses gants. La colère lui donnait un air de chatte ébouriffée, mais de chatte méchante, qui griffe et mord.

— Je divorcerai.

— C'est cela! madame; prenez votre mari en faute et, ce jour-là, divorcez. En attendant, ne souffrez pas qu'on vous outrage impunément!.. Ne repoussez pas mes hommages...

Mais, soit qu'il les offrît d'une manière un peu brusque, soit que Rose ne fût pas encore décidée à se rendre, elle le repoussa, avec une surprenante vigueur.

— Voulez-vous me laisser!... Finissez, ou j'appelle!

Il balbutiait d'étranges propos, les mains audacieuses, les yeux fous. Elle appela :

— Maria!

Il lui mit la main sur la bouche. Elle le mordit cruellement au pouce.

— Ah! fit-il, saisi.

Et dans cette courte trêve, animé et furieux, il se rua sur elle.

Une lampe à pétrole, dans la bagarre tomba, et le récipient de verre se brisa. Leur lutte n'en fut pas interrompue. Mais elle, le griffant au visage :

— Maria! Maria!

Son visage était si décomposé par l'épouvante que Talèves, inquiet, recula brusquement, au fond de la pièce, en entendant les pas précipités de la servante.

— Maria, dit Rose avec flegme, ramassez le verre de cette lampe et épongez le pétrole.

Talèves, examinant dans la glace son visage lacéré de raies rouges, n'osait se retourner.

— Adieu, monsieur de Talèves! — dit Rose sur le pas de la porte de la chambre à coucher.

Il s'avança, furieux et penaud, gonflé d'injures qu'il réprimait à grand peine.

— Oh! mon Dieu, — dit-elle, pour donner le change à la bonne et pour se faire pardonner sa vivacité ; — n'ayez pas l'air si désolé. C'est un accident. Je ne vous en veux pas...

Il s'inclina, de mauvaise grâce :

— Seulement, fit-elle avec un sourire, n'y revenez plus!

Il s'esquiva, honteux comme un renard pris au piège, et se promettant de réduire bientôt à merci cette petite femme récalcitrante.

« Je suis défiguré ! elle me le paiera ! » jurait-il par tous les diables.

Quand Jacques rentra, deux heures après, son premier mouvement fut de se boucher le nez :

— Oh ! là ! là ! fit-il, ça empeste.

Et il avisa la flaque qui déshonorait le tapis.

— Qu'est-ce qui a fait ça ?

— Vous le demandez ? — dit d'un ton très élevé Rose qui apparut, poussant la porte en catapulte. — Vous le demandez ? c'est votre cher ami, monsieur de Talèves, en osant me parler avec une inconvenance, qui, sans la présence de Maria, aurait dépassé les bornes de la grossièreté ? Mais cela vous est égal, à vous, qu'on manque de respect à votre femme, qu'on s'adresse à elle comme à la dernière des dernières tandis que vous vous livrez à vos débordements !

Jacques, à son grand étonnement, n'éclata point.

— Voulez-vous me dire, fit-il avec calme, ce que M. de Talèves faisait ici ?

— Il m'avait reconduite, parce que je m'étais trouvée mal...

— Il vous avait reconduite, — constata-t-il sans lui laisser le temps de placer une parole: — vous étiez donc avec lui dans ce salon ; voulez-vous dire qu'il vous a embrassée ?

— Ah ! oui, il m'a embrassée !

— Voulez-vous dire qu'il vous ait fait des propositions déshonnêtes ?

— Oui, oui !

— Et qu'il vous ait un peu... comment dirai-je... pressée !

— Oui, oui, oui ! — fit-elle au comble de la rage, avec sarcasme.

Jacques mit son chapeau sur sa tête et dit simplement :

— Eh bien, alors ! je vous déclare que vous avez tort de vous plaindre d'un mal que vous vous êtes attirée vous-même. Respectez-vous, et l'on vous respectera. Je trouve que M. de Talèves a eu parfaitement raison. A sa place, j'aurais agi de la sorte.

— Oh ! fit Rose suffoquée, entendre cela ! Allez ! vous ne méritez pas que je l'aie ainsi traité !

— Qu'avez-vous donc fait ?

— Je lui ai arraché le visage avec mes ongles.

— Fort bien ! bravo ! Mais je vous trouve dure pour ce pauvre garçon... Fallait-il l'encourager d'abord, pour le maltraiter ensuite ?... Après tout, ce sont vos affaires... Là ! là ! que ce pétrole sent mauvais ! Sur ce, j'ai bien l'honneur de vous tirer ma révérence.

— Où allez-vous ?

— Dîner au restaurant, avec des amis.

— Vous osez !...

— J'ose. Parfaitement !... Et ne m'ennuyez plus avec votre Talèves, si vous n'avez pas envie que je lui colle mes cinq doigts sur la figure. Ah ! mais !...

Et Jacques, après avoir fait la grosse voix, reprit son flegme et demanda :

— Désirez-vous aller ce soir au feu d'artifice ?

— Non !

— Vous ne voulez pas que mademoiselle Glennoch vienne vous chercher ?

C'était l'amie laide de Lucie Hartley.

— Non !

— Elle a des places dans une tribune.

— Non.

— Alors, tous mes regrets. Au plaisir de vous revoir !

Elle cria, désolée et furieuse :

— Jacques !

Imperturbable, il tourna les talons et sortit, refermant la porte, sans bruit, avec douceur et autorité.

« Voilà comme on mate les femmes ! » se dit-il dans l'escalier.

Et il alla prendre Lise, qui l'attendait.

X

— Oh ! fit Lise, à la première explosion du feu d'artifice.

Elle serra convulsivement le bras de Jacques, tandis que de la plateforme des Ponchettes une gerbe de lumière s'envolait, queue de comète crevant en étoiles.

Ils avaient bien dîné, dans un cabinet particulier. Le champagne frappé les émoustillait d'une pointe de gaieté. Il n'avait fallu rien moins pour débrouiller l'écheveau d'idées au milieu duquel Jacques, comme un hanneton nigaud et furieux, se débattait. Maintenant, à la lueur dorée des coupes de Mumm sec, pleines de petites vies ailées et frémissantes, d'imperceptibles bulles de joie, il voyait clair et net dans son cas. D'abord... zut ! Le mariage n'allait pas le lier à tout jamais! Faudrait-il renoncer à prendre, de loin en loin, une heure de bon temps!... Et que Rose ne se mît pas en tête de l'ennuyer! il ne le souffrirait pas. Quant à Talèves, Jacques poussa un petit « fft » dédaigneux, qui accompagna la trajectoire sifflante de fusées rouges. Elles éclataient en pots de feu, s'éparpillaient en globes mauves et blancs, dont le ciel soudain s'éclaira pour redevenir tout sombre.

Et puis, il arrêterait les frais quand il voudrait. Tant mieux si Rose avait reçu une leçon! Douter d'elle, il ne daigna pas, dans son orgueil, y consentir; sa femme, à lui, ne pouvait faillir ainsi. D'ailleurs, si elle dépassait les limites d'une certaine légèreté, il saurait vite la réduire. On ne se moque pas impunément du nom de Bridel. La pauvre petite! elle ne connaissait pas encore son maître.

Dans son exaltation vaniteuse, il y avait de la rancune pourtant. Être là, mêlé à la foule, en partie fine avec Lise, Jacques y trouvait un peu le ragoût d'une vengeance. Et il lui était infiniment agréable de songer que Rose se morfondait, tandis qu'il respirait à plein nez l'arome d'un excellent cigare, un bras passé autour de la jolie taille de Lise. En somme, il n'avait que l'embarras du choix. Laquelle de ces deux jolies têtes, les cheveux défaits sur l'oreiller, inclinerait

tout à l'heure vers lui le fruit rouge d'une bouche savoureuse? Car Rose, bien sûr, s'il le voulait, lui pardonnerait. A qui donner la préférence?

Aux deux, parbleu!... « Que je suis canaille! Que je suis donc délicieusement canaille! » se dit-il.

Et la pression de son bras se fit plus caressante autour de la taille de Lise. Elle ne se défendit pas, immobilisée comme lui dans l'agglomération de la foule. Elle partageait les sensations, les effluves magnétiques de tous ces gens tassés, bouche bée, levant les yeux sur la splendeur des flammes qui, en orbes, en zigzags, en traits, s'envolaient, giclaient, pleuvaient de la cendre d'or.

— Regarde! cria Lise.

Des fusées craquetaient, dévidant en l'air des papillotes de feu. Des soleils tournoyaient, puis, se déformant, s'enroulaient en spirales inverses, tandis qu'au centre jonglaient des bulles de couleur. Un cratère éclata, des gerbes filèrent dans l'espace, retombèrent en chenilles bleues et rouges qui, un temps suspendues, lentement s'en allèrent descendre et mourir sur la mer. Toujours des étoiles bleues, blanches, jaunes, des rameaux d'or, des oiseaux de flammes. Il jaillissait, de mortiers incandescents, des flèches claires qui se brisaient très haut en poussière d'argent. Puis, des arbres de lumière qui retombaient en branches de saule, des murs de flammes losangées, et des jets en panache qui firent ruisseler soudain les grandes eaux du feu.

Une rumeur d'admiration montait de ce fourmillement humain où toutes les têtes formaient un champ de boules noires vaguement éclairées. Des cris aigus de femmes, des rires extasiés d'enfants, dominaient par instant ce bruissement de voix fondu dans un murmure ravi.

— Regarde, — dit Lise, qui avait le cœur « peuple » et sentait à fond les joies de la rue, — regarde, mon chéri!

C'était maintenant, du plus haut du ciel, une chute de neige bleue, verte, grenat, mauve diamanté. Des fusées encore, des pétards, puis un vésuve d'or final qui lançait pêle-mêle des bombes, des gerbes, des torrents d'étincelles, et dans cet embrasement, — le Roi Carnaval, bourré de pièces d'artifices, fulgura, détonna, s'écroula, rythmant par ses dernières explo-

sions le chant mortuaire de *Caramentran*. Dans le remous de la foule rompue et les courants contraires des passants, une bande de masques des faubourgs le hurlait à pleine bouche, entraînant des filles aux cotillons trop courts, qui claquaient sur leurs mollets.

— C'est fini, murmura Lise avec regret. Déjà !...

— Oui, dit Jacques, sentant obscurément que c'était là le symbole de toutes les joies humaines.

Il fut pris lui-même d'une tristesse indécise où se mêlait un peu de remords, en pensant à Rose, seule, toute seule, là-bas.

Tout à coup, il recula. Sur le trottoir, en face de lui, Fermont, Talèves et Levenain, le dévisageaient avec un certain étonnement. Fermont ne put s'empêcher d'écarquiller les yeux, avec un pli ironique aux lèvres. Talèves eut un mauvais sourire machiavélique. Levenain haussa les épaules.

— Tiens, fit Lise, tes amis! Ils pourront raconter à ta femme que tu étais au moins en jolie compagnie ce soir.

Méchamment, elle ajouta :

— Ce grand, à museau de levrette, ne la console donc pas? Je croyais qu'il en tenait pour elle.

— Pas de ces plaisanteries ! dit Jacques sèchement.

— Oh! oh! nous sommes inquiet! Il faut soigner ça, mon ami.

Il répondit :

— Ne t'occupe pas des absents. Tu n'es pas jalouse de ma femme, hein?

— Peut-être, répondit Lise d'un ton rêveur, qui contenait un peu de rancune pour la jeunesse de Rose.

— Tu as tort. Tu sais bien que je t'aime.

— Encore?

— Toujours!

Et, pour qu'elle n'en pût douter, Jacques accompagna Lise chez elle et ne la quitta qu'à trois heures du matin.

Pas un chat dans les rues toutes bleues de lune. Pas une lumière aux fenêtres. Nice, ville peu éclairée, où les réverbères s'espacent comme pour ménager une ombre protectrice aux flirts et aux rendez-vous, Nice paraissait, après tout ce tumulte et cette agitation de carnaval, soudain vide. Se pouvait-il que cette place, ces avenues fussent, quelques heures

auparavant, toutes grouillantes de monde? En vain Jacques chercha dans le ciel le flamboiement des fusées; il n'y vit que l'éternel scintillement des étoiles d'hier, de demain. La voie lactée coulait en fleuve blanc dans le plus splendide azur. Il faisait frais, et la mer sombre, presque noire, palpitait en un grand miroitement d'écailles, sous la lune. Cette solitude et ce silence touchèrent le cœur de Jacques. Une émotion inconnue l'attendrit. Pour la première fois, dans sa vie agitée, vaine et trépidante de plaisir, il se ressaisit et sentit une ombre grave, le mystère de la responsabilité, de l'obscur devoir, peser sur lui et l'oppresser.

C'était mal, ce qu'il venait de faire. Il n'était rancune qui tînt. Quelques malentendus qui pussent s'élever entre Rose et lui, quelque déception qu'elle lui eût causée, par la divergence de leurs caractères et le choc de leurs natures contraires, il n'aurait pas dû, non, il n'aurait pas dû renouer avec Lise. Son plaisir même avait-il été si grand? Ne connaissait-il pas d'avance le goût de ses baisers et le charme de ses caresses? Pourquoi était-il revenu à son ancien servage? Par quel sortilège les bras de Lise, duvetés d'un impalpable duvet soyeux, l'avaient-ils réenlacé? Rose n'était-elle pas plus jeune, plus fraîche, plus pure? Et Jacques ne s'était-il pas bien juré, en rompant avec sa maîtresse, de ne jamais renouer?... Maintenant, que ferait-il? Serait-ce une rechute sans lendemain? la dernière maille d'une chaîne brisée? ou bien, définitivement, Lise, forte du passé, triomphante du présent, l'avait-elle reconquis?

La Promenade des Anglais étendait, le long de la plage de galets luisants, son dallage blanc. La brise, chargée de sel, soufflait; et Jacques voyait mourir de petites vagues ourlées de neige, dans un grondement doux de ressac. Il s'absorba un moment dans la contemplation de la mer. Quand il reprit le sentiment de son identité, ce fut avec l'étonnement de se retrouver soi, et presque la stupeur d'être ce même Jacques, qui, le mois dernier, sans raison, en coup de tête, comme cela, parce que sa mère et Bon-Ami l'avaient résolu, s'était marié avec cette petite pensionnaire délurée, vue auparavant trois fois en tout. Et il se disait : « Quoi! c'est possible! je suis marié! » Et il ajoutait : « Quoi! je viens de tromper

ma femme! » Un regret lui pinça le cœur. Puis il haussa les épaules : « Bah ! tous les maris trompent leur femme. Du moment qu'elles ne le savent pas, qu'est-ce que cela fait?... » Oui! mais Rose s'en doutait! Avait-il été assez maladroit tout de même, assez imprudent?... Mais aussi on n'avait pas idée de cette Lise, qui venait le braver, dès le premier jour de l'arrivée à Nice.

— Allons! tant pis! ce qui est fait, est fait!

Et il se battit avec sa clef, qui ne voulait pas entrer dans la serrure de la porte, villa Calafates. Soucieux, il guetta au premier de la maison noire la faible lueur d'une veilleuse, douce comme une plainte et menaçante comme un reproche. Si Rose dormait! Il eut presque envie de se déchausser pour faire moins de bruit, repoussa cette lâcheté. A pas de loup, il se coula dans l'appartement.

Comme il pouvait s'y attendre, la porte de la chambre était fermée au verrou. Ce fut en vain qu'il gratta, parlementa au trou de la serrure, pria, supplia, menaça. La porte ne s'ouvrit pas, et Jacques, entendant le chuchotement des bonnes réveillées, se résigna, furieux, à s'entortiller d'une couverture de voyage et à dormir sur le canapé du salon, poursuivi par l'insupportable odeur du pétrole répandu sur le tapis.

XI

Les scènes empirèrent, dans la splendeur sèche et ardente de ces belles journées de soleil qui irritaient les nerfs, dans la douceur fraîche de ces nuits balsamiques pleines d'une langueur sensuelle. Raccommodements, ruptures, larmes, fureurs, le petit ménage Bridel épuisa toutes les amertumes de ces malentendus irréparables qui vont de l'incompatibilité d'humeur au mépris et à la haine, avec des retours de tendresse fiévreuse où le baiser lui-même a quelque chose d'âpre et de méchant. Incapables de raisonner, impuissants à dominer les événements et à se dominer eux-mêmes, Jacques et Rose, êtres d'instinct, s'abandonnaient à toutes les furies de leur

humeur, et ce leur était maintenant, après les courtes extases de la lune de miel, une vie nouvelle dont l'aigu et l'acerbe les grisaient d'une horreur joyeuse et de cet indicible plaisir qu'on éprouve à se faire du mal et à souffrir l'un par l'autre.

Les griefs à présent, les griefs réciproques, si valables qu'ils fussent, apparaissaient amplifiés par une ombre de doute et de rancœur qui assombrissait leur vie. Telles, ces grandes ombres que projettent devant eux des silhouettes d'amants boudeurs, marchant sur une route au crépuscule. Ombres disproportionnées, mais obsédantes, menaçantes. La gifle, les caprices, les aigreurs de Rose, ses coquetteries avec Talèves, autant de crimes aux yeux de Jacques. Combien plus légitimement elle lui reprochait sa liaison avec Lise! Il avait beau nier, nier toujours, mentir à chaque minute. Tout avérait sa faute, jusqu'aux taches de poudre de riz qu'il rapportait sur sa jaquette noire. Une fois, c'était un cheveu enroulé à un de ses boutons: une autre fois un parfum persistant de *new-mown-hay*. Puis tout le mystère, toute la fausseté et l'hypocrisie de ses sorties, de ses rentrées...

Rose avait nettement signifié sa volonté de partir; Jacques, ce jour-là, par faiblesse, avait consenti. Mais ils s'étaient aperçus alors qu'ils n'avaient plus d'argent. Les fournisseurs, chez qui les notes s'accumulaient, venaient, méfiants, les réclamer. Partout des dettes. « On passera payer. Laissez votre facture! » Et devant ce total respectable, Jacques avait écrit à sa mère; Rose, à son père. Pas de réponse.

Le commandant Pressoir, qui se fut dispensé avec joie de payer la pension promise, ne se souciait guère de l'avancer en si redoutable proportion. Quant à Madame Bridel mère, ayant déboursé huit mille francs déjà, elle trouvait le sacrifice suffisant et se refusait à envoyer autre chose que des lettres de reproches et de morale, contre-signées par Bon-Ami.

Emprunter? On avait dû le faire déjà, négocier avec d'indicibles hommes d'affaires. A la vérité, il y avait bien Fermont; mais soit fierté, soit reste de délicatesse, Jacques s'était refusé à lui parler de ses ennuis. Au reste, il le voyait moins, pour marquer un froid à Talèves, qui, intimidé par ses airs rébarbatifs, ne se montrait presque plus.

Fermont, d'ailleurs, venait de s'installer à Menton où les misses Hartley avaient loué une villa, sur le conseil de Levenain, triomphant enfin de Jabirus, après l'insuccès des bains de soleil. Par malheur, cette villa était proche de la mer, et le fracas des vagues sur les galets coupait les sommeils de la petite Américaine. déjà si nerveuse. Puis, Menton l'attristait, avec sa longue vue resserrée, avec la splendeur presque cruelle de la mer contemplée du haut boulevard de Garavan, avec ses malades gisant en de petites voitures, et les regards curieux, sondeurs, trop intenses du désir de vivre et de la peur de mourir, les yeux de ces jeunes hommes pâles et de ces jeunes femmes recroquevillées dans des châles.

A Nice, à Cannes, la mort restait déguisée. A Menton, elle se dissimulait moins. Visible de partout, le cimetière surplombait la petite ville ; et, lourd sur la colline de tout son admirable enchevêtrement de roses, il oppressait la pensée et les mauvais rêves d'Arabelle. Jacques, d'une visite faite à Fermont, qu'il n'avait pas trouvé chez lui mais chez les misses Hartley, avait rapporté l'impression mélancolique du découragement de son ami, et la vision de la petite miss bien faible, renversée sur une chaise longue, le cou ployé sous l'ombrelle qui l'abritait du soleil, dans le jardin parfumé de mélisse et de menthe sauvage.

Fermont, galant homme, à qui Jacques avait fait l'aveu de ses liens renoués avec Lise. promit, sans peine, le silence. Au retour, Jacques s'était arrêté à Monte-Carlo, avait gagné plusieurs centaines de francs, puis perdu tout ce que contenaient son portefeuille, sa bourse et ses poches, si bien qu'il rentra chez lui ce soir-là avec trois sous. Il écrivit, du coup, une sommation au père de Rose, qui ne lui fit pas même l'honneur d'une réponse.

Il ne put s'empêcher d'en vouloir à sa femme. Madame Bridel, harcelée à nouveau, lui offrit de payer leur retour à Paris, — et encore, les billets pris par un tiers qui les leur remettrait. Nouvelle dispute. Rose, cette fois avait beau jeu contre sa belle-mère. Jacques repoussa d'ailleurs l'humiliante proposition avec injures.

Cependant. il trouvait le moyen de faire avec Lise d'économiques parties. Il lui donnait rendez-vous aux délicieuses

plages de la côte. Elle l'y précédait, l'attendait au train, à moins qu'ils n'eussent l'impudeur de voyager ensemble. C'est ainsi qu'ils passaient d'exquises journées au golfe Jouan, dans la campagne d'Antibes, au Cannet, à Villefranche, à Beaulieu.

Rose n'était pas seule. Dans la salle de jeu de Monte-Carlo, elle avait à sa surprise joyeuse, rencontré sa grande amie Clara, l'ex-sous-maîtresse de la pension Sylviac ; Clara Duhem, jolie rousse au teint de lait ; Clara, qui avait disparu subitement du pensionnat, enlevée, disait-on, par un photographe.

A présent, elle était mariée à un commis voyageur en bijouterie, homme toujours absent par métier, dont elle vanta la délicatesse d'âme et la beauté physique. Rose, dans son demi-isolement, fut heureuse de trouver une compagne enthousiaste, pleine d'effusion et de gentillesse. Les deux femmes unirent leur solitude, la trompèrent par une grande assiduité aux salles de jeu de Monte-Carlo, — papotages, courses diverses, goûters chez les pâtissiers, confidences interminables, vague à l'âme et rires fous, tandis que Jacques tirait de son côté avec Lise. Quant au prétendu mari de Clara, il voyageait, voyageait comme un homme qui, ayant goûté du bonheur avec sa femme, courait encore.

Bientôt cependant, gagnée par la franchise de Rose qui lui confia les mauvais procédés de Jacques, Clara fit volte-face et livra, elle aussi, le fond de son cœur : le commis voyageur n'avait ni hauteur d'âme, ni beauté physique. D'abord, il avait dû l'épouser ; c'était la vérité devant Dieu ! Mais au dernier moment, il s'était dérobé, subtilisant par un comble d'indélicatesse les papiers de l'infortunée Clara. « Beau, cet homme ! Jamais de la vie ! Il louchait de l'œil droit, ma chère !... »

Les deux femmes alors s'exaltaient dans la révolte et maudissaient ce sexe masculin, tyrannique et félon. Rose parla de Talèves. Clara se le fit montrer, jugea le jeune homme parfait. Il avait l'air de souffrir : les mépris et les duretés de Rose, certainement !... Mais, au fait, pourquoi conserver cette attitude?... Comment ! son mari l'abandonnait, et elle se faisait scrupule d'accepter les hommages d'un homme bien né, supé-

rieurement élevé! Clara ne pouvait le comprendre... Rose convint que Talèves ne lui était pas indifférent; Clara prit l'offensive: ce ne furent plus que louanges sur le chevalier à tête de levrette, insinuations, emploi de tous les moyens dont une confidente dispose, pour pousser au mal son amie, par plaisir secret à la voir se perdre, par envie obscure, par inavouable perversité.

Talèves ne tarda pas à découvrir qu'il avait en Clara Duhem une alliée. Dans sa rancune (il se rappelait encore avec aigreur les griffes de la jolie et méchante chatte), il pensa d'abord à punir Rose en faisant la cour à Clara. Mais, outre qu'il avait une antipathie secrète, une répulsion instinctive pour les rousses, il jugea le triomphe trop facile. C'était Rose qu'il fallait dompter, humilier! Elle seule, au fond, était désirable en sa verdeur de jeune fruit.

Un jour que, sur la Promenade des Anglais, les deux femmes étaient assises au soleil (elles avaient déjà reconnu plusieurs personnes, salué le baron Crabier, portant toujours sous son bras la petite chienne diabétique), Talèves vint à passer. Une chaise était libre; le hasard voulut que ce fût près de Rose. Invité par Clara Duhem, après les salamalecs d'usage, il s'assit. Clara parut tout à coup prise du plus vif intérêt pour un roman qu'elle emportait toujours avec elle, dans une reliure de soie ancienne. Elle s'y plongea : il s'agissait d'un adultère mondain, compliqué de flirts et de lâchages, le tout plein d'allusions libertines et pimenté à souhait.

Talèves, vivement, entreprit Rose.

« Elle le détestait donc? Lui qui avait cru à l'amitié, lui qui — en avant la musique ! — souffrait encore d'un amour insensé. Comme elle avait été cruelle! Les éraflures se voyaient toujours sur son visage... »

Il était insinuant, pathétique. Elle fut touchée. Habilement, il parla de Jacques. A mots couverts, il s'apitoya sur l'horreur de sa liaison publique. Partout M. Bridel s'affichait avec cette affreuse femme. Hier encore, ils déjeunaient ensemble à la réserve de Beaulieu! On les avait vus en landau à Cannes, l'autre jour. A mesure qu'il parlait, Talèves sentait porter chaque coup. La jalousie et la colère animaient d'une rage rentrée le joli visage de Rose.

Il risqua la partie suprême, et, avec une admirable impudence, il dit, feignant une grande tristesse :

— Tenez, madame, tout cela n'est rien. (Il contint du geste un mouvement indigné de la jeune femme.) Ce que vous ne soupçonneriez jamais, ce que j'ai tort de vous répéter, mais la vérité m'y oblige, c'est que M. Bridel pousse l'oubli du respect qu'il se doit jusqu'à parler de vous avec sa maîtresse, en des endroits publics, assez haut pour que des indifférents puissent l'entendre, assez légèrement pour indigner ceux qui vous estiment et qui vous aiment.

— Expliquez-vous, fit Rose d'une voix haletante.

— Hier, à une table de restaurant, un de mes amis, je ne le nomme pas (il en eût été fort en peine), se trouvait à une table voisine de celle où déjeunaient M. Bridel et cette fille. C'est là qu'on a parlé de vous.

— En quels termes, monsieur ? demanda Rose.

« Et allez donc ! » se dit Talèves, qui, à la vérité, ne savait rien, sinon que Jacques avait déjeuné à la réserve de Beaulieu avec Lise.

— En quels termes ? Oh ! madame, impossible. Mon respect pour vous...

— Je m'en moque de votre respect. Je veux savoir...

Mais Talèves se récusa, protestant que sa délicatesse...

— Oh ! fit Rose, je ne puis supporter cela plus longtemps.

Elle se leva, furieuse.

Clara s'efforçait en vain de la calmer.

— Monsieur de Talèves, dit-elle d'une voix brusque ; c'est demain la mi-carême. Allez-vous à la redoute du casino ?

— Certainement, madame, si je dois avoir le bonheur de vous y retrouver.

— A onze heures précises, devant la loge 14. Nous serons vêtues de même : Clara et moi. Robes empire, jaunes, avec un chapeau cabriolet, vous nous reconnaîtrez. J'aurai un petit sac à la main, brodé d'un R. Pas moyen de vous tromper.

Talèves s'inclina.

— Je me costume en seigneur Henri III, Fermont en doge, et Squajott en singe.

— Eh bien ! alors, ajouta Rose avec un rire fébrile, nous nous amuserons.

— Je n'ose vous demander si M. Bridel sera des nôtres?

— Oh! reprit-elle méchamment, il s'arrangera bien pour aller retrouver sa gueuse!

— Mais nous la retrouverons aussi. Je me charge, si vous le voulez, de les intriguer cruellement.

Rose eut un geste vague de menace et de dégoût.

— A onze heures, répéta Talèves, loge 14.

Et saluant, il se dit:

« C'est pour demain, ou je ne suis qu'un imbécile. »

XII

Le coup d'œil, dans le jardin d'hiver du casino, était féerique. Autour des corbeilles d'un vert mousse aussi doux que le velours, sous des ramures d'arbres exotiques, les lustres et les girandoles mêlaient leurs flammes jaunes au grand jour blême des foyers électriques. Et tandis qu'un orchestre de dames tchèques, en costume national, jouait de vibrantes czardas, un fourmillement de masques, de dominos et de costumes, s'entremêlait, se coudoyait, piétinait sur place dans le double et unique flamboiement de ces deux couleurs mariées: le jaune et le lilas. Le jaune était de toutes nuances, du canari pâle au ton vert du soufre, à l'or vif de la paille, à l'ardeur de l'orange, et le lilas se fonçait du mauve jusqu'au violet. Ce n'étaient que pierrots mi-partie, jupes rayées ton sur ton, des arlequines violettes à chapeau jaune et bas jaunes, des pages moulés dans des maillots de soie qui faisaient courir, sur le jeu des hanches et des genoux, des reflets luisants; des danseuses en gaze d'or, des dominos jaunes, des dominos lilas, des tuniques à la grecque fendues sur le côté, des robes directoire, des arlequins losangés jaunes et lilas, des matamores, des turcs, des almées.

Sous le satin des loups, les visages dépouillés de leur personnalité, rendus semblables, riaient par tout le feu des yeux et le rouge des bouches. Et l'appel des yeux, l'offre des bouches, l'idée que toutes ces femmes étaient venues là pour leur plaisir, la liberté des propos, l'ondulant des démar-

ches, l'étrange souplesse des tailles palpées par des doigts hardis, le cambrement des bustes frôlés au passage, tout exhalait une fièvre de volupté, — jusqu'aux czardas fougueuses, qui, râclant le cœur et l'âme, emportaient les sens dans un brusque élan et un tournoyant vertige.

La jambe fine sous le maillot de soie citron bien tendu, la taille prise dans un corselet de satin lilas, toque au front, court manteau pendant, la main sur l'épée, un superbe seigneur Henri III causait près de l'entrée avec un doge à dalmatique d'or.

— Les femmes sont toujours en retard !

— Peuh ! dit Fermont qui mourait de chaud sous sa longue robe. Si nous attendions au buffet !...

A ce moment, un domino bien emmitouflé sous son masque à barbe de dentelle, dit à Fermont, d'une voix déguisée.

— Je te connais, beau masque!

Il répondit :

— Moi aussi.

Il avait reconnu miss Glennoch, l'amie laide de Lucy Hartley. Un domino sans importance, quelque chaperon, l'escortait. Par politesse, il les accompagna un moment, leur donnant le bon conseil de ne pas rester tard, les fins de redoute dégénérant en licence malpropre.

— Enfin! se dit Talèves.

Deux femmes venaient d'entrer. Elles portaient des robes empire, couleur soufre, à manches bouffantes, la taille sous la gorge, et qui tombaient plissées droit sur de petits souliers découverts. Un chapeau cabriolet lilas à larges brides, noué sous le menton, cachait leurs cheveux également dissimulés par des perruques à bandeaux blonds. Masques lilas pareils, éventails, longs gants jusqu'aux aisselles. Toutes deux portaient, suspendu, à leur poignet un ridicule jaune sur lequel était brodé un R lilas.

Talèves admira l'invention. Deux Roses pour une! Elles étaient si exactement semblables, même taille, même démarche, qu'il hésita.

— M. Bridel n'est pas venu? — dit-il, en s'adressant au masque qui était le plus proche de lui.

Le masque fit un signe négatif. Talèves crut deviner à ce silence Clara Duhem.

— Veuillez accepter mon bras, dit-il à l'autre masque.

Mais alors, le premier :

— Bonsoir, monsieur de Talèves. Vous ne me reconnaissez pas, ce soir !

C'était Rose.

— Oh ! pardon, madame.

Et il lui tendit la main.

— Vous êtes peu galant, monsieur de Talèves ! s'écria le second masque.

Il s'arrêta, perplexe et saisi. Clara venait d'imiter la voix de Rose à s'y méprendre. Talèves hésita de nouveau, puis il prit les deux femmes par le bras et les entraîna. Bon moyen : il s'était convaincu quelques secondes plus tard, à un léger frémissement de bras, que Rose était sa voisine de droite. Une imperceptible différence lui servirait à la reconnaître : une épingle noire. qui maintenait par derrière sa fraise de tulle, manquait à Clara Duhem.

Tout à coup Rose serra le bras de Talèves. Deux femmes venaient de les croiser : une énorme Italienne rousse, à voix rauque, et une Bohémienne à basquine et coiffure de sequins. Un grand garçon les escortait, costumé en Chinois, avec des soques de feutre recourbé et une natte derrière le dos. Il grommelait :

— Eh ! Lise ! tu n'as pas soif? J'étrangle.

C'était la voix de Jacques.

Rose dit à l'oreille de Talèves :

— Il n'a pas voulu venir avec nous. « Chacun pour soi », m'a-t-il déclaré ce matin. Il n'a pas voulu me dire quel costume il mettrait. Il a été s'habiller chez le tailleur ou chez cette fille, après notre départ. Je suis bien malheureuse.

Clara Duhem poussa un cri. Un grand singe armé d'un gourdin et traînant une chaîne brisée, un grand singe velu, au pelage clair, venait de la tirer par la manche.

— Squajott ! dit Talèves.

Le singe grinça des dents, terrifia cinq ou six masques, et se sauva en faisant la culbute, poursuivi par un marchand d'orviétan, à casque polonais, énorme et musculeux. —

Zavaluco. Un instant après, on les voyait attablés au buffet : le singe devant un grand verre plein de whisky et de glace pilée ; Zavaluco, devant une carafe d'orgeat... Jamais d'alcool !

— Oh ! fit Rose indignée !

Jacques et les deux femmes dégustaient des sorbets. Jacques tenait la Bohémienne par la taille ; elle, lui ayant pris sa natte, lui chatouillait la joue avec l'extrémité en pinceau.

— Vous souffrez ! madame, s'inquiéta Talèves.

— Non, fit-elle durement.

— C'est vrai : le mépris tue l'amour.

— Partons ! je ferais un malheur !

Il l'entraîna dans la salle de spectacle toute parquetée pour la danse. Sur la scène, un orchestre jouait des pas de quatre et des valses. D'une loge, une main s'abattit sur l'épaule de Talèves. Il reconnut Fermont avec les dominos de tout à l'heure. Levenain, derrière eux, croquait des chocolats. Le baron Crabier suait et soufflait, luttant contre la méchanceté d'une langouste dont il avait repris trois fois au dîner et qui lui tiraillait l'estomac. Talèves pénétra dans la loge après avoir donné le mot à Clara Duhem pour une excellente plaisanterie :

— Je vous amène madame Bridel, dit-il, et vous la confie. Son mari est en Chinois ; il folâtre avec des Bohémiennes. Baron, vous devriez venir l'intriguer avec moi.

Il poussa devant lui Clara Duhem, gardant Rose. Les trois hommes se levèrent et firent accueil à la fausse madame Bridel. Mais le baron se rassit, s'excusa : il ne se sentait pas bien. Talèves débouclait son épée, la confiait à Levenain, qui, curieux, la tira à demi du fourreau.

— Venez faire un tour de valse, madame, dit Talèves à sa compagne.

Et, se retournant :

— Fermont, ayez soin de madame Bridel. Elle est un peu triste. Égayez-la.

Il saisit Rose à la taille, se jeta avec elle dans le tourbillon des danses. Bientôt leurs corps se rapprochèrent. Les jambes de Talèves disparaissaient presque dans la jupe de Rose. Tous deux valsaient admirablement. Par moments, ils tournaient sur place, puis ils repartaient d'un bond, et Rose se sentait

en proie à une force souveraine et souple qui l'enveloppait, lui épargnait les contacts, la guidait, l'emportait.

— Ils croient vraiment que vous êtes avec eux, dit en riant Talèves à un moment où ils ralentissaient.

— On va reconnaître Clara à sa voix.

— Non. Regardez : elle a l'esprit de cacher son visage dans son mouchoir ; elle refuse de parler... Elle fait semblant de pleurer.

— Ah ! dit Rose, je ne sais comment je ne pleure pas, moi !

Tout à coup sa main agrippa convulsivement la poitrine de Talèves :

— Voyez !

Le Chinois et la Bohémienne valsaient ensemble. Jacques et Lise ne faisaient qu'un. Rose défaillit. Talèves la sentit ployer entre ses bras. Une des portes de sortie était à dix mètres de là : il entraîna la jeune femme à demi inconsciente, la fit monter dans un fiacre, hagarde, absente, pâmée.

Elle vécut en un rêve de sanglots, de paroles incohérentes et furieuses. Tout se brouillait à ses yeux : le noir des rues, la flamme des réverbères, un seuil éclairé de lumière électrique, des couloirs d'hôtel, une chambre, des parfums d'eau de Cologne et de sels anglais, une chaise longue et un évanouissement d'où elle sortit échevelée, demi-folle, Talèves à ses genoux la couvrant de baisers.

Deux heures après, quand Clara Duhem regagna son logis, Rose était assise sur une marche de l'escalier. Elle sanglotait, la tête dans ses mains. Comment elle s'était échappée de chez Talèves, comment elle était venue échouer ici, pareille à une somnambule, elle ne savait. Quelque chose d'affreux s'était passé, voilà tout : Jacques, Talèves, la valse, les masques, cela tourbillonnait dans sa tête, et elle avait une nausée aux lèvres, et elle se sentait une bien misérable chose, une chose avilie et perdue.

Elle sauta au cou de son amie :

— Oh ! emmène-moi ! emmène-moi ! Je ne remettrai jamais les pieds chez mon mari. Je veux partir, partir tout de suite.

Son affolement gagnait Clara, d'abord plus calme, plus sceptique, plus blasée sur de pareilles aventures, et qui cepen-

dant, ne voyant pas revenir Rose, avait fini par s'inquiéter.

Elle s'était tellement amusée que le désespoir de son amie lui gâtait sa nuit. Reconnue et démasquée au bout de quelques minutes par Fermont et Levenain, elle s'était prêtée à intriguer Jacques. Levenain avait eu l'idée de cette petite perfidie. Au moment où le Chinois, risquant des pas de chahut qui ravissaient Lise, se démenait joyeusement dans le bal, Levenain brusquement lui avait dit, en le saisissant par le coude :

— Vous n'avez pas honte? Votre femme est en train de pleurer dans une loge. Elle va faire un éclat. Venez l'apaiser.

Sur un geste d'insouciance brusque de Jacques, Levenain avait pris son grand air.

— Ce n'est pas l'ami, c'est le médecin qui parle. Si madame Bridel contracte une maladie nerveuse par suite de la peine que vous lui causez, vous en êtes, sachez-le bien, responsable.

Déconfit, un peu honteux quand même, Jacques avait suivi Levenain. Il rassemblait mal ses idées, car il avait eu le tort de se désaltérer trop fréquemment.

La chaleur et la danse lui tournaient la tête. Levenain ouvrit la porte de la loge, lui montra la fausse Rose qui, se prêtant au jeu, faisait mine de sangloter, le nez dans son mouchoir.

— Consolez-la ! dit Fermont. Un galant homme comme vous n'a pas voulu lui faire sérieusement de la peine.

— Consolez-la ! dit sentencieusement le baron Crabier.

— Consolez-la ! dit paternellement Zavaluco, qu'on avait mis au fait.

— Consolez-la ! ordonna Squajott.

Il montrait les dents sous son masque d'orang-outang et brandit son gourdin d'une façon inquiétante. Ivre de whisky, il n'avait rien compris à l'imbroglio, croyait que cette femme était bien madame Bridel, et pleurait vraiment. Pris soudain d'une sympathie frénétique pour son malheur, il roulait dans sa tête un plan homicide, qui couvait, en lueurs bleues d'alcool, dans ses yeux durs et fixes.

Lugubrement, sur la pointe du pied, tous les hommes et l'orang sortirent de la loge, après une poignée de main de

condoléance à Jacques. Ils écoutaient à la porte, pensant bien que le quiproquo allait être amusant.

D'abord, Jacques resta stupide. Puis il hasarda :

— Rose, qu'est-ce qui vous prend ?

Silence et trépignement de rage de la femme.

— Est-ce qu'il n'était pas convenu que nous viendrions à la redoute chacun de notre côté, en garçon ? Vous ne faites rien de mal, moi non plus.

— Ah ! ah ! répondit un rire strident de femme outragée.

— Voyons, Rose, c'est absurde ! Tu vas t'abîmer les yeux. On nous regarde, on nous écoute. Calme-toi, ou je m'éclipse.

Nouveau spasme, et sanglot dans le mouchoir.

— Rose ! ma petite Rose, tu sais bien que je t'aime ; je n'aime que toi.

Il voulut lui caresser la joue. Le masque de Clara Duhem tomba. Il resta saisi, ne comprenant pas d'abord la plaisanterie.

— Où est ma femme ? dit-il enfin, d'une voix entrecoupée par la colère et le soupçon.

Clara Duhem lui fit un joli plongeon de révérence :

— Cherchez !

Jacques, comme un fou, s'était jeté hors de la loge. Furieuse, Lise qui le guettait l'avait happé au passage, avec force invectives et reproches. Il s'était perdu dans la foule et Clara n'en avait pas su davantage. Inquiète à la longue de ne pas revoir Rose, elle était allée villa Calafates ; ne trouvant personne, elle était retournée à la redoute... « Ah ! ma chère ! ce qu'il y faisait chaud ! Plus de Jacques. Plus de Lise. Et des hommes qui vous tenaient des propos... mais des propos ! Elle s'était alors décidée à rentrer. Qu'est-ce qu'il y avait donc ? »

L'autre l'avait écoutée sans entendre. Avec horreur, elle reprenait, à chaque minute, conscience d'elle-même.

— C'est fini ! répétait-elle. Emmène-moi ! je veux partir !

En quelques mots entrecoupés de sanglots, elle raconta l'affreuse aventure... Il fallait quitter Nice, fuir, fuir cette vie, le souvenir de l'aventure, la catastrophe imminente !...

Alors Clara, désespérant de la calmer, saisie de peur, elle aussi, gagnée au vertige d'un mystérieux danger, attiffa Rose d'un chapeau, d'un mantelet, d'une robe à elle... A Paris, on se débrouillerait, on verrait... Clara connaissait un bon avoué. Jacques n'était au courant de rien ; on l'amènerait facilement au divorce... Elles allèrent à pied, courant presque, comme des voleuses, ou des folles, à la gare. L'aube blanchissait l'orient. Un train express, venant d'Italie, partait pour Paris. Elles s'y jetèrent, prenant des secondes classes, parce qu'elles n'avaient pas assez d'argent.

Pendant ce temps, Jacques à moitié ivre et ayant bu pour s'étourdir, emmenait Lise et Clara Lugar souper au restaurant. Comme il allait gravir l'escalier derrière elles, dans la gaieté des rires de masques et le fracas d'assiettes remuées par des garçons affairés, un grognement se fit entendre et une main velue se posa sur son bras.

Un grand singe, le même qu'il n'avait pas reconnu tout à l'heure dans le trouble de ses idées, Squajott, brandissait son énorme gourdin. Plein d'une fureur, bien puritaine, de clergyman ivre, il se mit à hurler :

— Voilà pour vous apprendre !...

Et le gourdin s'abattit sur la tête de Jacques. Il tomba, aux cris affreux des femmes, comme un bœuf assommé.

Des garçons se ruèrent sur l'orang. Squajott, devenu enragé, renversa un dressoir chargé de vaisselle, brisa d'un coup de pied une porte de glaces et, saisissant un couteau à découper sur une table, le plongea par trois fois dans le ventre d'un malheureux sommelier.

XIII

Quand Jacques revint à lui, il occupait tout à l'aise le grand lit de sa chambre à coucher. Il se sentait la tête lourde. Tiens! il avait sur l'œil un bandeau. Il l'arracha, mettant à nu une contusion bleue. Au craquement du lit, Maria et Annunziata, le visage effrayé, s'élancèrent. Il les regarda d'un air hébété, comme au sortir d'un pesant cauchemar.

Il se rappelait confusément une impression de froid : — les vessies de glace qu'on lui avait appliquées sur le front. — Il revit le masque bilieux et satanique de Levenain penché sur lui, et il ne savait si cette torpeur, coupée de soleil et de ténèbres, dans lesquelles palpitait faiblement une veilleuse, avait duré trois jours ou trois mois. Le surgissement du docteur le rassura.

— Ah! ah! cela va mieux, à ce que je vois. Vous allez prendre un bon petit cordial.

Levenain prépara lui-même trois jaunes d'œufs délayés dans un verre de porto rouge bouillant.

— Avalez-moi ça!

Jacques but sans sourciller.

— Bon signe! dit Levenain. Dans deux jours, vous serez sur pied.

— Où est ma femme? demanda Jacques.

— Ne vous agitez pas.

— Où est ma femme?

— Bons poumons, voix solide. Allons! ça ne sera rien. Mais c'est égal, mon camarade, j'ai eu peur pour vous. Les coups sur la tête ne valent rien.

Jacques ouvrit de grands yeux. Levenain jugea qu'une attaque d'apoplexie vaudrait moins encore; il se hâta d'ajouter :

— Promettez-moi d'être calme. Vous saurez tout.

Au même moment, on entendit un bruit de voix rageuse derrière la porte.

— Je vous dis que j'entrerai! Je me moque bien de vos simagrées...

Et, bousculant la sèche Maria, Lise parut, et, courant à Jacques, l'embrassa.

— Je suis venue trois fois par jour prendre de tes nouvelles depuis avant-hier. Mais porte close. A la fin, je me suis fâchée. Et, puisque ta femme n'est plus là, je ne vois pas pourquoi...

— Rose! cria Jacques.

— Elle est partie, mon ami. Elle est loin, si elle court toujours.

Une bombe eût éclaté en pleine chambre, qu'elle n'eût pas ravagé autrement le lit dont les oreillers s'envolèrent de

rage, dans un tourbillon de couvertures, tandis que le grand corps de Jacques bondissait au milieu de la chambre. Il saisit ses habits et les enfila frénétiquement.

— Comment? dit Lise ; tu ne savais pas?... Mais racontez-lui donc, docteur !

— Madame Bridel est partie avec son amie, mademoiselle Duhem, expliqua Levenain. Cela résulte d'une enquête à laquelle nous avons cru devoir nous livrer par amitié pour vous. Nous supposons qu'elle aura été rappelée à Paris par une dépêche. Peut-être quelque personne de sa famille est-elle dangereusement malade.

Mais le sourire du docteur était singulièrement traître, les yeux de Lise pétillaient d'une joie méchante.

Jacques regarda Levenain, Lise, et déclara :

— Eh bien alors, qu'est-ce que nous faisons ici? Quand part le rapide pour Paris?

— A deux heures et demie, répondit le docteur.

— Ouste! dit Jacques à sa maîtresse, vite! alors! les paquets! Filons.

Levenain crut devoir faire quelques objections :

— Votre état de santé...

Jacques l'envoya promener. Vraiment, tout cela tenait du vertige : Rose disparue, Talèves qu'il associait instinctivement à cette fuite, la folie alcoolique de Squajott! — Ah! on l'avait enfermé? Et Fermont, qu'était-il devenu?... Fermont, ce nom frappa d'un trait de lumière la cervelle confuse de Jacques. Fermont devait savoir ce que ni Lise ni Levenain ne semblaient vouloir dire. Fermont lui donnerait aide, conseil...

L'annonce du départ avait jeté dans un état extraordinaire les deux bonnes. Elles gloussaient et couraient en tous sens comme des poules ivres. Madame Calafates, immédiatement informée, parut, le visage soupçonneux et mécontent.

De tels locataires déconsidéraient une maison. Ils faisaient trop parler d'eux. N'avait-on pas dit que c'était Jacques, en état d'ivresse, qui avait provoqué l'inoffensif Squajott? Le bruit courait aussi que Talèves avait enlevé Rose.

— Monsieur, dit-elle, avec une extrême dignité, je vois avec plaisir que vous êtes rétabli. On m'apprend que vous nous quittez. Je vous serai donc obligée de me payer le second

terme de la location, qui, d'après notre contrat, m'est entièrement dû. En voici la quittance.

— C'est bien, madame, fit Jacques sèchement, nous en recauserons.

— C'est que mon devoir (madame Calafates se redressa), ne me permet pas de vous laisser partir, vous et vos malles, avant que nos comptes soient bien en règle.

Elle prit un air d'impératrice et, toisant Maria et Annunziata qui écoutaient à la porte, elle ordonna :

— Sortez immédiatement la vaisselle et disposez la verrerie sur la table de la salle à manger, que je l'examine!

— Vous craignez que je n'aie avalé une douzaine d'assiettes? ricana Jacques.

— Monsieur, sans avaler la porcelaine, on peut y faire, en s'en servant, d'invisibles ébréchures, dont une seule met la pièce hors d'usage. En pareil cas, le locataire paie l'assiette ou le plat.

Et, se dirigeant vers la salle à manger, où, fascinés par son aplomb, Jacques et Lise la suivirent, elle s'empara d'une soupière et promena ses doigts, lentement, en caresse sordide, sur le couvercle :

— Deux ébréchures, dit-elle. A remplacer!

Elle passa ainsi en revue tout le service, mettant soigneusement à part les trois quarts des pièces. C'était une de ses meilleures sources de revenu. A l'entrée du locataire, elle éludait tout examen, se gardait bien de constater les tares innombrables, afin de les exploiter au départ. Elle utilisait ainsi de vieux services endommagés qu'elle faisait payer comme neufs à la sortie. Cette fois, son espoir fut déçu :

— Dites-moi, docteur, appela Jacques, dois-je payer?

Madame Calafates jeta sur Levenain un regard hostile et sournois.

Le docteur dit :

— C'est l'usage, mais la vaisselle payée est à vous.

— Alors, dit Jacques, qui paie les verres les casse!

Et à coups de canne, il se mit à briser la vaisselle dont les éclats volèrent à droite et à gauche, à la consternation lamentable de madame Calafates qui gémissait en sursautant à chaque coup, comme si on la frappait au cœur :

— Ah ! mon Dieu !... Ah ! Jésus ! c'est la première fois depuis vingt-cinq ans qu'une pareille chose m'arrive !

— Maintenant, dit Jacques soulagé, préparez votre note !

Il sortit, escorté de Lise et suivi de Levenain qui, dans l'escalier, lui dit :

— Il n'y a plus d'inconvénients à ce que vous sachiez maintenant qu'un tuberculeux est mort l'an dernier dans votre appartement ; mais... (toujours le satanique sourire)... rassurez-vous, on a fait désinfecter.

La colère de Jacques en reprit de plus belle. Elle atteignit son paroxysme quand Annunziata, courant derrière lui, lui remit une liasse de factures, en disant essoufflée :

— Monsieur, voilà les notes des fournisseurs. Il y en a qui se sont fâchés.

Elle ajouta :

— Est-ce que monsieur va revenir ?

— Pourquoi ?

— C'est Maria qui dit comme cela qu'elle voudrait causer avec monsieur, des dépenses qu'elle a faites ; et puis nos gages, si monsieur veut bien.

— Oui, oui, dit Jacques sérieusement ennuyé.

Il avait fouillé et refouillé ses poches. Il lui restait à peine une soixantaine de francs. Il en devait trois mille.

— Je ne vous parle pas de mes honoraires, fit Levenain. Où vous reverrai-je, mon cher malade ?

— Mais ! chez moi...

— Vous comptez toujours partir à deux heures et demie ?

— Oui, — répondit Jacques, distraitement, car il se demandait comment il allait faire.

Fermont !... De nouveau l'idée lumineuse lui sillonna l'esprit. Oui, Fermont le tirerait de ce mauvais pas. Une fois à Paris, sa mère et Bon-Ami lui donneraient certainement de quoi règler ses dettes.

Levenain quitté sur le trottoir, Jacques dit à Lise :

— Allons déjeuner à Menton. Un ami me prêtera de l'argent.

Ils rencontrèrent avenue Masséna le baron Crabier consterné :

— Qu'avez-vous, baron ? Est-ce que vous êtes malade ?

— Non, c'est Prune qui est à l'agonie. La sale petite bête a pris un refroidissement, et elle se meurt. La comtesse Bolkonska me rend responsable de ce malheur bien fortuit et refuse de me revoir. Elle jure que si Prune disparaît, elle ne me pardonnera jamais !

Le baron avait un air si lamentable qu'il paraissait grotesque.

A la gare, ils tombèrent sur Zavaluco; celui-là aussi était de mauvaise humeur.

— Fermont est parti! dit-il, je viens de Menton ! Il a dû escorter les misses Hartley à Naples, et de là à Palerme. Il est parti! Parti sans prévenir personne! Et je comptais déjeuner avec lui ce matin !... Comme lâchage, c'est complet. Un voleur ne se sauverait pas ainsi. Ayez donc des amis !...

Jacques ne put, si contrarié qu'il fût par cette nouvelle désastreuse, réprimer un sourire. Il voyait la stupeur, la fureur, le désarroi des amis et des parasites de Fermont : Crabier en aurait une dysenterie ; Levenain rêverait meurtre et empoisonnement ; Talèves... — Aïe! l'élancement douloureux! S'il lui tombait jamais sous la main, celui-là !... Et tout le louche, tout le mystérieux de la fuite de Rose l'emplirent de douleur et de haine, où se mêlait une âcreté de remords. — Talèves! Ah! ah! quel nez il fera, quelle jaunisse!... Quant au pauvre Squajott, celui-là...

— Fermont a dû être horripilé par le coup de folie de Squajott, dit Zavaluco; puis, miss Arabelle allait plus mal, et vous savez combien Fermont en tenait pour elle... En somme, ce qui me blesse, c'est le procédé. Moi, je ne l'ai jamais tapé, cet animal-là ! Le désastre est pour les autres!

Il ne tapait jamais Fermont, en effet. Celui-ci lui avait bien prêté quinze mille francs, mais Zavaluco comptait les rendre; — sans se presser, il est vrai... Ils étaient donc quittes.

Quand Lise et Jacques furent seuls, ils se regardèrent :

— Déjeunons, dit Jacques, je meurs de faim.

Huîtres, vin blanc, poisson et entrecôte, quelque chose de simple et de substantiel. De l'entretien vif et animé qui suivit, il résulta qu'à deux heures et quart, emportés par le même cocher à profil d'hyène qui les avait conduits, Rose et lui, à l'arrivée, Jacques pénétrait avec Lise dans la cour de

la gare. L'argent des bijoux de Lise, portés chez un commissionnaire du Mont-de-Piété, servit à prendre les billets. Quant à madame Calafates et aux bonnes, elles restaient en souffrance à la villa, — elles, le terme, les notes et les factures.

Ce fut pour Jacques une étrange sensation de se retrouver, portières claquantes, dans le compartiment du rapide qui allait les ramener à Paris.

— Ouf! murmura Lise.

— Ouf! fit-il.

Il ôta son chapeau, dont le bord pressait sa contusion. Il se revit sept semaines plus tôt, sautant sur le même quai et tendant la main à Rose, probablement perdue pour lui à tout jamais. Il tirerait cette fuite au clair ; étant donnée leur mésintelligence, qui ne pouvait que s'accroître, maintenant que Lise avait repris sur lui son empire, le divorce lui apparut la solution probable. Puis il pensa au désappointement de madame Calafates : allait-elle conserver en gage Maria et Annunziata? Il se promit, sitôt arrivé à Paris, d'envoyer tout l'argent nécessaire. Ensuite il regarda Lise et elle le regarda aussi, d'un air de sûre possession.

Et quelque chose serra le cœur de Jacques, le sentiment d'un joli début de vie gâchée, l'irréparable de cette lune de miel si courte, de ce mariage si bêtement déchiré... Et ce sentiment, un cri furieux l'entrait de force en lui, le cri des employés de la gare courant sur le quai à l'arrivée d'autres trains, et beuglant : « Nîce ! Nî-î-ce ! », comme la sombre et fatidique clameur de cette ville de plaisir, but et terme de tant de destinées.

PAUL ET VICTOR MARGUERITTE

UNE FUTURE CAPITALE[1]

Cette surprise nous est peut-être réservée pour le début du xxe siècle de voir deux des plus grands États du monde se créer des capitales nouvelles. En Russie, on constate avec inquiétude les effets meurtriers du climat de Saint-Pétersbourg sur la classe indigente : chaque année, la mortalité y creuse des vides que les naissances ne parviennent pas à combler, de sorte que la prospérité de la ville où résident la famille impériale et les principaux fonctionnaires de l'État, se trouve à la merci des caprices de l'immigration. D'où l'idée de transporter le siège de l'empire dans les provinces méridionales, en un lieu à choisir près de Kiev ou de Kharkov.

Dans l'autre hémisphère, presque à l'antipode de Pétersbourg, au Brésil, les mêmes préoccupations sanitaires, mêlées à des considérations économiques, font souhaiter que les pou-

1. Voir *Commission d'exploration du plateau central du Brésil ;* rapport présenté à S. E. le Ministre de l'Industrie, de la Voirie et des Travaux publics, par E. CRULS, chef de la Commission.

voirs publics délaissent Rio de Janeiro et s'installent dans une ville qu'il s'agirait de fonder au centre des régions à peu près inconnues de l'intérieur.

L'esprit routinier de nos vieilles races peut s'étonner de tels projets de transformation, mais il n'en doit pas méconnaître les avantages. De ce qu'une ville a été créée pour satisfaire à des nécessités politiques et répondre à des besoins qui se modifient avec le temps, l'expérience n'en rend que plus sensibles à la longue les inconvénients au prix desquels ces bénéfices furent obtenus. Pourquoi ne pas s'affranchir de la contrainte des traditions historiques et se refuser à modifier hardiment, en vue d'intérêts nouveaux, la physionomie ancienne d'un État?

En ce qui concerne la Russie, comme le remarque M. Élisée Reclus, si Pierre le Grand se décida à placer sa capitale dans une contrée inhabitée, « sur une vase fuyante », c'était pour changer en équilibre naturel l'équilibre artificiel de l'empire et rendre nécessaire la conquête de la Finlande, des provinces baltiques et de la Pologne. Par la situation qu'occupe la ville entre la mer et le lac Ladoga, c'était aussi instituer à proximité des meilleures voies commerciales de l'époque un entrepôt qui reçût les produits de l'Europe occidentale et les déversât dans toutes les parties de la Russie. Maintenant que ces résultats politiques sont atteints et les modes de transport totalement modifiés, peut-être est-ce à tort que l'on s'obstinerait à centraliser toutes les forces du pays dans une cité où la partie laborieuse de la population est sacrifiée au bien-être de quelques privilégiés. De passage à Saint-Pétersbourg, en 1812, madame de Staël remarquait que les Russes qui y habitent « ont l'air d'un peuple du midi condamné à vivre au nord et faisant tous ses efforts pour lutter contre un climat qui n'est pas d'accord avec sa nature ».

Admettons pourtant que l'on y regarde à décapiter une ville souveraine, de qui la destinée s'est confondue avec l'expansion d'un immense empire, à découronner une capitale qui occupe, y compris l'espace couvert par les eaux du fleuve, une surface de plus de cent kilomètres carrés, où, depuis près de deux siècles, le faste impérial a groupé tant de palais, d'églises, de monuments publics et de parcs. Au

Brésil, tout autres sont les conditions. Le Parlement, qui s'est déclaré favorable à la fondation d'une nouvelle capitale politique, n'a eu qu'à suivre un courant d'opinion formé depuis bientôt un siècle. Dès 1808, quand la Cour de Portugal, délogée de Lisbonne par les victoires des armées françaises, dut se réfugier, à la suite de Jean VI, dans la colonie brésilienne, on reprochait déjà aux nouveaux venus de n'avoir pas su témoigner de leur gratitude envers le pays qui les accueillait ; ils auraient dû faire, disait-on, « le généreux sacrifice de leurs commodités, ainsi que de cette espèce de luxe dont on pouvait jouir à Rio de Janeiro, pour aller s'établir dans une contrée intérieure, centrale et proche des sources des grands fleuves ». Le journal le *Correio Braziliense*, qui menait cette campagne, faisait valoir que la ville de Rio, destinée au commerce, est tout à fait impropre à être la capitale du Brésil, et que le Gouvernement y est trop exposé à une soudaine attaque de la part de n'importe quelle puissance maritime. Il ajoutait, entre autres considérations, que « les négociants, abusés par l'éclat de la Cour, désirent devenir courtisans au lieu de rester commerçants ; ils aspirent aux rubans, aux décorations et aux titres, au lieu de chercher à se distinguer dans leur négoce, qui est ce qui leur convient ainsi qu'à l'intérêt de l'État... »

Cette même thèse était reprise en 1834 par le vicomte de Porto-Seguro dans son *Histoire générale du Brésil*, et même, cinquante ans plus tard, toujours fidèle à son idée, celui-ci entreprenait un voyage dans l'intérieur de l'Empire, afin de découvrir la région qui se prêterait le mieux à la réalisation de son projet. Il désignait celle qui depuis a été choisie, et réclamait « que des mesures fussent prises dans le but de la préparer peu à peu pour la mission que la Providence semble lui avoir réservée ».

Toutefois, il est douteux que la question fût sortie du domaine de la théorie si le Brésil n'eût changé, en 1889, la forme de son gouvernement. La Cour impériale tendait à transformer en résidence permanente la villégiature de Petropolis, à proximité de Rio et en dehors de la zone malsaine ; le corps diplomatique, les gens de la société et de la finance suivaient peu à peu l'exemple du souverain, et, comme la

fièvre jaune n'a pas accès dans ce riant *sanatorium*, l'urgence de transférer la capitale ne s'imposait plus autant à ceux qui auraient eu à décider de la question.



On a dit assez de mal des révolutions pour qu'incidemment un des rares avantages qu'elles procurent puisse être signalé. L'état d'esprit qu'elles développent, le sentiment de toute-puissance qui s'empare d'un peuple brusquement émancipé sont des stimulants sans lesquels les étapes du progrès seraient par trop lentement franchies. C'est dans un élan d'ardeur à tout renouveler que la jeune République brésilienne adopta d'enthousiasme l'idée de jeter les fondements d'une nouvelle capitale. Sans s'arrêter à l'examen des difficultés, elle ordonna, par un des premiers articles de sa Constitution de 1890, qu'une zone, délimitée sur le plateau central du Brésil, serait substituée au municipe neutralisé qui entoure actuellement la ville de Rio.

On sait que les États-Unis du Brésil sont formés de vingt provinces très inégales en étendue et en population, et d'un district fédéral destiné à enfermer la capitale, et directement administré par le Gouvernement central. Il fut décidé que le futur municipe, dont l'emplacement restait à déterminer, serait dix fois plus grand que l'ancien. La superficie qu'on lui a accordée équivaut bien à celle de deux de nos plus vastes départements.

Le problème consistait à trouver la partie du haut plateau qui est tout à la fois la plus rapprochée du centre de la République et la plus élevée. Les recherches devaient être effectuées dans les États de Rio de Janeiro, Minas Geraes, Goyaz, plus spécialement dans ce dernier, près des montagnes et des sources des grands cours d'eau que l'on savait vaguement être voisines les unes des autres.

De larges crédits furent votés pour subvenir aux dépenses des premières études, et, au mois de juin 1892, une commission d'exploration se trouva constituée et prête à commencer les travaux.

Le qualificatif d'*explorateurs* officiellement attribué aux

membres de cette commission, caractérise un des côtés les plus curieux de l'entreprise. De Rio à la région dans laquelle on allait opérer, la distance est moindre que celle qui sépare Toulon de Paris. Encore les voies ferrées s'avancent-elles d'une centaine de lieues dans l'intérieur : il ne reste plus que six cents kilomètres à parcourir pour se trouver au cœur du plateau central. Ces contrées ne sont pourtant guère moins inconnues que les plus mystérieuses de l'Afrique équatoriale. Ce n'est pas qu'elles soient désertes ou livrées uniquement à des peuplades errantes d'Indiens. Une population blanche s'y est établie, qui tire quelque parti des ressources du pays et n'a même pas perdu l'habitude et le goût du contact avec ses congénères de la zone côtière ; mais elle s'est laissé gagner, semble-t-il, par l'insouciante ignorance des indigènes qu'elle refoula, et, volontairement vaincue dans sa lutte avec la sauvagerie primitive, elle a subi l'influence des solitudes qu'elle croyait conquérir.

Ces colons brésiliens, en retour vers l'état de nature, ne connaissent guère de leurs territoires que le bord immédiat des fleuves ; les plateaux intermédiaires sont *terres ignorées* dans presque toute leur étendue ; et, là même où ces demi-civilisés ont formé quelques agglomérations, ils vivent dans une indépendance que restreint à peine la fiction d'une autorité administrative. Une enquête sur leur pays ne pouvait donc compter que sur le concours tout à fait illusoire d'une apparence d'organisation.

Dans cette Amérique lusitanienne, les limites de l'activité se trouvent fixées par la configuration même du sol qui n'offre aux immigrants, pour installer leur existence, que l'étroite bande de littoral maritime où, peu à peu, depuis trois siècles, s'est massée et immobilisée la population brésilienne. Une muraille de montagnes s'interpose entre la côte et un *hinterland* indéfini ; ce rempart semble fermer aux riverains l'accès des contrées intérieures et les a habitués à ne tourner leurs regards que vers l'Atlantique qui les unit à l'Europe.

Il fallut l'esprit aventureux des gens de la capitainerie de Sao Paulo, des *Paulistas*, pour que notre race pénétrât dans le grand Ouest ; encore fut-ce malgré les ordres du gouvernement portugais qui pendant longtemps interdit les voyages

de découvertes, dont il redoutait que les résultats fussent préjudiciables à la tranquillité de sa vaste colonie. Le but que poursuivaient ces premiers explorateurs n'avait d'ailleurs rien de commun avec le progrès des sciences. Vers le milieu du XVIIe siècle, un certain Bartholomé Bueno da Silva, venu lui aussi de Saint-Paul, remarqua que les femmes de la tribu des Indiens Goyas, dont le nom est resté à l'État sur lequel sera en partie situé le district fédéral, se paraient de colliers de paillons d'or. Afin de s'emparer de ces bijoux, il épouvanta les Indiens en répandant de l'eau-de-vie enflammée sur les cours d'eau et en les menaçant de brûler les rivières, pour les faire mourir de soif, s'ils ne lui livraient tout ce qu'il exigerait d'eux. La recherche de l'or attira bientôt d'autres aventuriers ; le fils de Bueno fut même capitaine général de la nouvelle province de Goyaz et régent des mines. Le bruit de ses importantes découvertes se répandit promptement. De Pernambuco, de Bahia, de Minas Geraes, etc., l'émigration commença, et le courant ainsi créé fut si considérable que des caravanes de vingt-cinq ou trente mille personnes se mirent à vivre en vrais nomades, sous des tentes, se transportant d'une mine à l'autre, à travers le pays. Vers 1750, la production de l'or s'éleva à cinquante millions de francs.

On a calculé que, depuis la découverte des mines jusqu'à l'année 1820, il a été extrait du sol brésilien neuf cent soixante mille kilogrammes d'or, soit plus de trois milliards de francs. Mais l'exploitation minière, mal administrée, décrut rapidement. La moyenne de 1851-1870 n'a été que de sept millions ; celle de 1881-1885, de trois millions. Aujourd'hui, l'or provenant du Goyaz, n'est guère que celui que trouvent encore quelques chercheurs de paillettes. Au surplus, le luxe, l'oisiveté, les mœurs dissolues avaient eu bientôt raison d'une éphémère et grossière prospérité.

Les descendants dégénérés des *Paulistas*, satisfaits d'un beau climat et d'une chasse abondante, végètent actuellement autour de quelques *fazendas* ou se groupent dans un petit nombre de bourgades. Si clairsemée, d'ailleurs, est cette population pastorale que, dans le seul État de Goyaz, qui est deux fois plus vaste que toute la Prusse, on compte moins de trois cent mille âmes, soit un habitant par quatre kilomètres

carrés. Pour peupler le Brésil d'une façon aussi dense que les Iles Britanniques, il faudrait un milliard d'êtres humains, et il ne s'en trouve encore que quatorze millions, dont les trois quarts établis le long des côtes.



Les membres de la Commission eurent donc à procéder comme en un pays presque vierge, sans pouvoir se guider sur rien de précis ni d'exact qui les aidât dans leur tâche. Au nombre de vingt-deux, sous la présidence de M. Louis Cruls, un Belge naturalisé Brésilien et depuis de longues années directeur de l'observatoire de Rio, ils représentaient presque toutes les branches de la science, l'astronomie, la géologie, la botanique, la médecine hygiéniste et la pharmacie ; des mécaniciens et des officiers leur étaient adjoints.

En quittant la capitale à laquelle ils allaient travailler à donner une rivale, ils gagnèrent par les voies ferrées le point terminus des lignes brésiliennes, la ville d'Uberaba, au nord du Rio-Grande, d'où, les préparatifs achevés, ils se mirent à l'œuvre.

Dans les régions où ils doivent pénétrer, ce n'est plus qu'à de bien légères empreintes que se reconnaissent les traces de la civilisation. Le plateau sauvage qu'il faut explorer sur une étendue double ou même triple de celle de la France, n'a été parcouru partiellement, au point de vue scientifique, que par deux de nos compatriotes, le botaniste Auguste de Saint-Hilaire, de 1816 à 1822, et le comte Francis de Castelnau, une vingtaine d'années plus tard.

Pour lever les itinéraires, il faut recourir à la méthode américaine des cheminements, en mesurant le pas d'une mule sur lequel on détermine les indications podométriques. Quelques ponts ou passerelles se rencontrent jetés sur des rivières ; mais de ces cours d'eau, on ignore les sources, la direction, la profondeur.

Même les cartes les plus récentes de géographes sérieux ajoutent par des renseignements erronés à l'embarras des voyageurs. Souvent les montagnes sont forts éloignées du point où l'on croit les atteindre. Quand un des chefs d'escouade s'in-

forme de la fameuse *serra dos Crystaes* au pied de laquelle, d'après la carte, il aurait dû se trouver, son hôte la lui montre au sud, se détachant à peine sur l'horizon. A l'endroit où un lac est marqué, les habitants déclarent ne pas connaître de nappe d'eau dans la région.

Par contre, deux grands lacs sur la rive gauche du Rio Preto étaient restés inaperçus. Les cartographes signalent comme un affluent important de la rive gauche du Maranhâo une rivière qu'ils ont dénommée *dos Angicos ;* celle-ci est absolument inconnue dans le pays. Quant aux montagnes dites des Pyrénées, il fallut rabattre de la moitié de leur hauteur ; vérification faite, au lieu de trois mille mètres qu'on se plaisait à leur attribuer, elles n'ont une altitude que de mille trois cent quatre-vingt-cinq mètres.

Le personnel se divisa en deux sections qui eurent à visiter le plateau de manière à se rejoindre à Formosa, que l'une des brigades devait gagner directement et l'autre en faisant route par Santa Luzia.

Cette conquête pacifique du pays fut accomplie avec le soin le plus scrupuleux. Mais il conviendra de se reporter au savant rapport publié par la commission, pour apprécier la valeur des observations de toute nature que les explorateurs consignèrent dans leurs notes. La méthode d'investigation des commissaires brésiliens inspirerait une confiance absolue dans le succès, si la fondation d'une ville pouvait être préparée avec la même précision qu'une expérience de laboratoire.

Il fut reconnu aisément que, suivant ce qu'avait indiqué le vicomte de Porto-Seguro, la zone à choisir devait enclore cet Éden hydrographique, traversé de l'ouest à l'est par la *serra dos Pyreneos* et dans lequel prennent naissance, à moins d'un ou deux kilomètres les uns des autres, quelques-uns des principaux fleuves du Brésil : le Parana qui s'écoule vers le sud et forme la frontière avec les États voisins, le Rio Grande, tributaire de l'Araguaya, un affluent du São Francisco, lequel se dirige à l'ouest, et le Tocantins, qui descend vers le nord et confond presque son embouchure avec celle de l'Amazone [1].

1. M. Cruls n'admet pourtant pas que ce point, quel qu'en soit l'intérêt, convienne entre tous à la création d'une ville populeuse. C'eût été sans doute un trop mince résultat, pour une enquête confiée à deux douzaines d'explorateurs, que de

La contrée d'où s'épandent si largement dans toutes les directions ces puissants cours d'eau, le centre de ce *divortium aquarum*, n'est pourtant qu'à la hauteur moyenne de neuf cents à mille trois cents mètres.

On peut, en conséquence, espérer que les fleuves qui glissent vers la mer sur des pentes aussi douces seraient assez aisément rendus navigables. En plus du premier réseau de voies de communication qu'ils doivent fournir, ils assurent à la future capitale la plus abondante provision d'eau potable dont puisse être dotée une grande ville.

Dans le voisinage des montagnes, cette heureuse région bénéficie d'une température moyenne qui, pour l'année entière, est de 19° 5 ; celle de Rio de Janeiro est de 23° 4, et celle de Rio Grande du Sud de 18° 8. Durant les mois d'hiver, c'est-à-dire en juin et juillet, il n'est pas rare que des gelées se produisent : le thermomètre y descend à 0° et même à 2° 5 au-dessous. Des deux périodes bien caractérisées de l'année climatologique, l'une, qui dure de mai à septembre, est sans aucune humidité ; l'autre, d'octobre à avril, qui correspond à l'époque des chaleurs, est aussi la saison pluvieuse. « Ce sont — à ce que déclare M. Cruls — des conditions climatériques analogues à celles qu'offrent les régions les plus saines de la zone européenne tempérée. »

Il est toutefois à remarquer que les observations de détail, sans démentir tout à fait le jugement d'ensemble porté par le chef de la mission, en atténuent quelque peu l'optimisme. L'astronome, M. Henri Morize, qui dirigeait un des groupes d'explorateurs, se plaint de ce qu'en octobre les pluies incessantes, le vent très violent et les nuits toujours sombres aient rendu sa tâche fort pénible. « Nous calculons les observations antérieures sous un grossier abri recouvert de cuirs crus exhalant une odeur fétide et attirant d'innombrables mouches. La présence d'une multitude de maringouins, dont la piqûre est très douloureuse, contribue à rendre le travail lent et difficile... ; les matinées sont habituellement sereines, mais à partir de midi et surtout le soir, il pleut, il vente et il tonne...

confirmer simplement les observations faites par le vicomte de Porto-Seguro à lui tout seul. Néanmoins, à n'en juger que par les levés de terrains de l'excellent atlas joint au rapport, aucun autre emplacement ne paraît plus satisfaisant.

Dans la nuit, le campement fut littéralement inondé pendant plusieurs heures, les effets et les papiers en furent tout trempés; à midi, nous eûmes à subir un nouveau débordement. »

De même pour la salubrité. Sur les bords du Rio Preto règnent des fièvres de mauvais caractère. Dans la vallée du Paranan, dont les sources sont à quelques kilomètres au nord de Formosa, un autre membre de la mission constate que les fièvres intermittentes et paludéennes occasionnent une grande mortalité parmi les habitants. « D'après ce que l'on affirme, les personnes non acclimatées, — surtout les étrangers et les Brésiliens appartenant à la race blanche qui se rendent dans ces parages pour y vendre des étoffes et de menus objets ou pour y acheter du bétail, — sont presque toujours atteintes par la fièvre, si elles commettent l'imprudence d'entreprendre leur voyage en hiver... J'observai — remarque-t-il encore — plus d'un cas d'idiotie chez des enfants dont les parents me dirent que le mal s'était manifesté pendant la période de la fièvre. » Les goîtres sont communs dans certaines localités et, dans plusieurs vallées, les détritus animaux et végétaux remués par les inondations, se décomposent et empestent l'air.

Fréquentes aussi sont les plaintes des voyageurs sur la qualité des eaux, tantôt salées, tantôt saumâtres, à tel point qu'il faut y mettre du sucre pour surmonter la répugnance qu'elles font naître; sur les bords du Rio Verde, il est connu que « plus on boit, plus on a soif ».

Les avis continuent de différer, même en ce qui concerne les conditions essentielles de la prospérité que l'on se promet. Car, tandis qu'un botaniste de renom, de qui quelques appréciations seront citées plus loin, s'extasie sur la beauté des pâturages et proclame que les vaches qui les paissent produisent un laitage d'une saveur égale aux meilleurs de l'Europe, nous sommes, au contraire, invités par un autre explorateur à nous apitoyer sur la misérable existence des éleveurs de ces parages. « De petits cultivateurs ayant à peine de quoi s'abriter contre les intempéries exploitent le sol afin de pourvoir à leur propre subsistance. Ils attendent patiemment que l'acheteur vienne s'approvisionner de leur pauvre bétail et leur fournisse ainsi les moyens de se procurer du sel, la seule production qu'ils demandent à la civilisation des bords de

l'Atlantique. » C'est moins encore à eux qu'à leurs bêtes que ce chlorure est nécessaire ; les bestiaux maigrissent et périssent si on ne leur en donne au moins deux rations par an. Beaucoup de bœufs ne se font même voir qu'à l'époque où on le leur distribue. Et le sel transporté jusqu'à Goyaz coûte parfois jusqu'à trente mille reis, près de cent francs le sac !

Mais c'est affaire à la science que de remédier à ces inconvénients. Assainir l'eau, purifier l'atmosphère, amender le sol, assagir et discipliner cette nature vierge livrée à sa propre exubérance depuis les origines du monde, ne semble pas une tâche au-dessus de ses ressources, surtout dans une région où les moyens de combattre le mal se confondent partout avec les causes qui l'engendrent.

A chaque nouvelle étape, en effet, les commissaires ont à s'émerveiller de l'inépuisable variété des trésors inemployés. Dans la plénitude de satisfaction qu'ils devaient ressentir, en prenant possession, au nom de la civilisation, du beau domaine où ils pénétraient, ne pouvaient-ils s'appliquer à eux-mêmes ces vers glorieux de M. Anatole France :

Heureux qui, comme Adam, entre les quatre fleuves,
Sut nommer par leur nom les choses qu'il sut voir.

Le géologue étudie la constitution du sol et vérifie ce qu'Élie de Beaumont avait indiqué lorsqu'il déterminait l'âge des diverses parties de notre globe, à savoir que c'est bien à cette partie du monde et spécialement à la province de Minas Geraes « que revient l'honneur d'être le plus ancien continent de notre planète ».

Il reconnaît, parmi les richesses à exploiter, des gisements diamantifères, des minerais de fer, du granit, du marbre, du cristal de roche, de l'argile de différentes couleurs, de la chaux, du salpêtre, du kaolin.

Pour le botaniste ravi, une bande forestière large de quatre-vingts à cent kilomètres et longue de plus de quatre mille, offre aux recherches toutes les variétés d'arbres et de plantes utiles. C'est le lentisque sauvage, le *jatohy* d'où l'on extrait la résine et la gomme copal, le baumier, le *tamboril*, semblable au cèdre et si vanté pour l'ébénisterie ; c'est sur-

tout, placé dans les solitudes par la bienfaisante nature comme pour narguer les ingéniosités de notre industrie, le *burity*, « l'arbre de vie », un beau palmier des sites humides, dont le bois est inappréciable pour la construction, la palme pour couvrir les maisons, et qui, par surcroît, fournit une matière textile des plus précieuses.

Toutes les plantes médicinales croissent à profusion, mêlées, il est vrai, à la perfide *herva* ou herbe aux rats, dont l'action vénéneuse est si funeste au bétail qu'il en coûte aux éleveurs un dixième de leurs troupeaux.

Presque partout s'étend, sur de vastes superficies, la fameuse *terre violette*, formée par la décomposition de « pierres de fer », à laquelle l'État de Saint-Paul doit sa renommée, son développement agricole et sa richesse. Le tabac déjà réputé du Goyaz, le café, la canne à sucre et le raisin de la saison sèche y réussiraient comme dans les contrées les plus privilégiées.

Le médecin hygiéniste n'a pas eu seulement pour mission de s'assurer que l'altitude compense heureusement les effets de la latitude ; il a contrôlé aussi la valeur thérapeutique de sources thermales voisines de Goyaz, les *caldas*, dont les vertus curatives furent connues dès le siècle dernier. Ses analyses favorables se trouvèrent confirmées au surplus par le témoignage d'un confrère italien, attiré par la réputation de ces eaux et qui, s'étant fixé près des sources, y est devenu nonagénaire.

La zoologie a trouvé aussi son profit à cette enquête qui n'a rien négligé, mais dont il est impossible de noter tous les résultats.

Pendant que les uns relevaient ce qui a trait à l'orographie et à l'hydrographie du plateau, d'autres procédaient au jaugeage des principales rivières qui coulent entre Pyrénopolis et Formosa. De cette utilisation des cours d'eau dépend surtout le succès de l'entreprise : c'est par les rivières que la batellerie dirigera vers les ports de mer, tant au nord vers Para qu'au sud à destination de Buenos-Ayres et de Montevideo, les cargaisons infinies des produits d'exportation. Nul pays n'est doté d'un réseau fluvial comparable à celui du Brésil : la destinée manifeste de la future capitale est de ser-

vir de dock central à toutes les grandes voies flottables du Sud-Amérique.

*
* *

Il importait cependant que l'ardeur des découvertes ne détournât pas du but de l'exploration. Le programme imposé par les législateurs était de tracer les frontières du district fédéral. Le chef de la commission craignit qu'à chercher des limites naturelles au moyen des rivières et des montagnes, l'opération ne fût de trop longue durée, sans garantir d'ailleurs une précision suffisante en cas de contestations litigieuses avec les États limitrophes. Il parut expédient de suivre l'exemple de la grande République du nord et de prendre pour limites d'un quadrilatère sphéroïdique, des arcs de méridien et des arcs de parallèle. En s'arrêtant à ce mode de démarcation, M. Cruls adopta des longueurs respectives de 160 et de 90 kilomètres pour les côtés du quadrilatère, ce qui donnait, avec un périmètre de 500 kilomètres, les 14 400 kilomètres carrés de superficie prévus par l'article 3 de la Constitution. Des travaux, entrepris concurremment par les diverses sections, permirent de déterminer les coordonnées géographiques des quatre sommets de l'aire destinée au district fédéral et de les fixer sur le terrain.

N'était l'outrecuidance qu'il y aurait à critiquer une œuvre aussi consciencieusement accomplie, on se demanderait peut-être si le système des frontières naturelles n'eût pas été préférable à celui d'un tracé purement scientifique, et si ce n'est pas une anomalie que d'avoir introduit une sorte de parallélogramme parmi des divisions administratives qui, dans le reste du Brésil, sont uniquement dessinées par les reliefs et les accidents du terrain. Ce qui est la règle dans les États-Unis du Nord où les territoires, sur toute leur étendue, sont géométriquement découpés, n'est plus ici qu'une exception mal justifiée.

D'autre part, afin de s'aider de la connaissance qu'ils avaient de la différence des longitudes entre Formosa et Pyrénopolis, les commissaires résolurent de tracer leur quadrilatère de manière que les arcs de méridien et de parallèle

fussent tous voisins de ces deux villes. Il en résulte que l'une et l'autre de ces localités sont situées aux deux extrémités ouest et est et un peu en dehors de la limite de la zone du district, dans des conditions telles, par conséquent, qu'aucune des deux ne pourra servir d'embryon à la future capitale. Dans cette région presque sans histoire, la Pyrénopolis actuelle, dont le nom était auparavant *Meia Ponte*, se recommandait pourtant par son origine, qui remonte à la première moitié du XVIIIe siècle. Au milieu d'une plaine qui rappelle l'Europe, et que l'on pourrait cultiver entièrement en céréales et en vignes », c'est une ville de 2 500 habitants. On en compte 3 000 à Formosa, qui fut connue sous le nom moins gracieux de Cité des Cuirs *(Villa dos Couros)* et dont la situation près d'un beau lac eût également convenu pour la métropole. A la vérité, ces cités du Goyaz, si l'on en juge par les vues jointes au Rapport, sont d'assez misérables bourgades, aux cases couvertes de roseaux, dont rien ne serait à conserver dans l'édification définitive d'une capitale. Mais des agglomérations de quelques milliers d'habitants sont encore si rares dans la région qu'il est peu prudent de ne pas les avoir comprises dans le territoire du municipe.

Enfin, si celui-ci doit surtout attendre sa prospérité de sa production agricole et pastorale, ce n'était pas le cas de délimiter au cordeau une circonscription où il y avait intérêt à insérer les contrées les plus fertiles du plateau. Elle eût été constituée d'une façon vraisemblablement plus conforme à sa destination, en y englobant un certain nombre de vallées prises sur les deux flancs de la chaîne des Pyrénées. Puisque ce territoire sera le patrimoine commun de la nation, ce n'était d'aucun inconvénient que de le former, comme un majorat, de terres privilégiées, où la civilisation qu'il faut implanter dans ces déserts pût prendre aisément racine et se développer dans des conditions exceptionnellement favorables.

La Commission, qui n'avait pas qualité pour déterminer l'emplacement de la métropole, s'est peut-être conformée avec une docilité exagérée à un programme trop théorique. Il y avait plus et mieux à faire que de trouver une démonstration suffisante au théorème énoncé par le Parlement. Elle a réduit sa tâche au travail de triangulation qu'on lui demandait, sans

se préoccuper assez des résultats pratiques que d'autres seraient chargés d'obtenir.

Il est pourtant fort difficile de fonder une ville par la seule vertu d'un décret. La République Argentine en a fait une récente expérience. Elle avait, elle aussi, décidé, il y a moins de quinze ans, de transporter une partie des pouvoirs publics hors de Buenos-Aires, dans une capitale nouvelle, spécialement affectée à la province : « La croissance de La Plata fut très rapide, — constate M. Élisée Reclus, — on en posa la première pierre en 1882, et, dix-huit mois après, les principales administrations provinciales s'installaient en des palais resplendissants de boiseries, marbres et dorures. Les recensements se succédant d'année en année indiquaient un accroissement extraordinaire, quelquefois plus d'un millier d'habitants par mois. Puis vint la période de réaction... On préfère l'imprévu, l'animation commerciale, la variété relative de Buenos-Aires au carré géométrique de La Plata, à ses rues uniformes de dix-huit mètres, à ses avenues de trente mètres, à ses allées diagonales, à son boulevard d'enceinte, à ses places quadrangulaires se suivant à intervalles égaux, à cette immense épure reportée de la planche de l'ingénieur sur le terrain. »

Tel fut presque toujours le sort des cités créées dans un intérêt politique, à qui l'on a voulu donner artificiellement une vitalité hâtive. Un peuple se prête mal à ce qu'il soit fait violence à ses goûts; mais on peut le séduire par les avantages qu'on lui offre. C'est pourquoi rien n'est à négliger pour attirer vers le nouveau district fédéral ceux qui peuvent vraiment en assurer la prospérité. L'appoint des politiciens du Parlement, même suivis de leurs clients, n'y serait que d'une médiocre efficacité. Quant à l'opulence produite par l'exploitation des gisements aurifères ou diamantifères, on sait combien elle est factice et vite dissipée : d'aucuns ne prédisent-ils pas déjà qu'au Transvaal, de cette ville de Johannesburg, présentement si florissante, il ne restera plus, avant quarante années, qu'un amas de ruines dans le Rand abandonné? La richesse solide et durable, c'est aux agriculteurs et aux éleveurs que le haut plateau brésilien la devra.

N'ayant pas à choisir la localité où serait établie la capi-

tale, les explorateurs, tout en marquant une prédilection pour la partie qui s'étend à proximité et au sud des montagnes, près de Pyrénopolis, se sont bornés à conseiller un examen comparatif des deux ou trois points qui réunissent le plus d'avantages pour l'établissement d'un centre populeux. Ce qu'ils affirment, c'est que dans toute la zone, l'eau potable est en abondance, et que de vastes plaines, coupées de légères dépressions à pentes douces, conviendraient admirablement pour la fondation d'une grande ville, sans que les conditions esthétiques dussent être en rien sacrifiées aux exigences de la salubrité. Des chutes d'eau, dont il serait possible d'augmenter encore la puissance par la dérivation de quelques rivières, fourniraient une force motrice considérable. Un climat tempéré, dans lequel on n'est jamais incommodé ni par la chaleur ni par le froid, où l'air est pur, avec une brise constante pendant les nuits, dispensera l'émigrant de toute acclimatation.

Il y a mieux encore : la physionomie de la région rappelle, au dire d'un de nos compatriotes, les aspects des provinces les plus fortunées de notre belle France, « l'Anjou, la Normandie ou mieux encore la Bretagne, excepté toutefois vers l'ouest, où se trouve la *serra* des Pyrénées, si pittoresque ! » C'est M. Glaziou, actuellement inspecteur des parcs et forêts du district fédéral, qui tout en se félicitant de la chance qu'il a de vivre sous le climat du plateau central, emprunte ainsi à ses souvenirs du pays natal pour donner une idée des séductions auxquelles il s'est laissé gagner. « Partout dans cette plaine immense, si doucement sinueuse de surface, on trouve des cours d'eau claire et délicieuse fournie par le moindre repli de terrain. Ces sources, comme les grandes rivières qui arrosent la contrée, sont toujours protégées par d'admirables bosquets d'arbres, auxquels la hache de l'homme ne devrait toucher qu'avec la plus sévère circonspection... Tous ces éléments, qui paraissent agencés par l'esprit d'un artiste sublime, donnent au paysage l'aspect le plus charmant auquel rien n'est comparable, à moins que ce ne soient en miniature les anciens parcs anglais. Tout y est aimable et paisible... La beauté de ces lieux s'est implantée si profondément dans ma mémoire que je ne cesse de regarder en arrière. »

Il ne doute pas que la fertilité des terrains, le long des

rivières et des bois, ne permette la culture de la plupart des arbres fruitiers des climats tempérés, et celle des légumes nécessaires à la vie de chaque jour. La topographie de ce terrain mollement ondulé paraît devoir se prêter à l'emploi des instruments aratoires les plus perfectionnés. Et son œil de botaniste a reconnu que la verdure superbe des prairies était composée des espèces graminées dont les qualités sont le plus appréciables pour la nourriture des bestiaux.



Si donc il n'était question que de détourner vers des pays nouveaux le courant des immigrants, un prompt succès serait assuré aux desseins du gouvernement. Nulle part les étrangers n'arrivent en nombre aussi considérable qu'au Brésil, où il en débarque près de deux cent mille par an. Les Français, qui ne s'expatrient pas volontiers, sont peu représentés dans cet énorme contingent; mais Italiens, Allemands, Espagnols, Polonais, Lithuaniens, jusqu'à des Syriens maronites, s'empressent à venir chercher fortune dans les provinces de Sao Paulo, de Rio de Janeiro et du Sud; presque tous y trouvent, du moins, un salaire avantageux. Des Suisses catholiques ont fondé la Nouvelle-Fribourg, des Allemands ont couvert de leurs établissements les provinces de Rio Grande et de Santa Catharina. Les campagnes fertiles des alentours de Pyrénopolis seraient donc vite envahies par les colons à qui les autorités brésiliennes offriraient libéralement des concessions.

Mais il ne s'agit pas cette fois d'attendre de l'excédent de la population rurale que des groupements se produisent, ni de laisser une capitale s'improviser selon la fantaisie et les besoins des nouveaux venus qui la créeront. C'est sur des plans officiels qu'elle sera bâtie, pour le fonctionnement de services publics considérables, avec l'ampleur qui convient à l'installation du pouvoir central d'un puissant État, et même en prévision d'un développement ultérieur dont on ne peut calculer l'extension. Il faut que cette ville soit somptueuse presque avant d'être habitable, et très vaste sans qu'on soit certain qu'elle sera jamais peuplée. Elle devra, comme Washington, être pourvue d'un Capitole pour ses assemblées parlementaires et de palais

pour les premiers magistrats de la République, avant que les maisons particulières s'alignent le long du tracé de rues théoriques. La contrainte gouvernementale renouvellera-t-elle les miracles qu'a souvent produits l'initiative privée? Aux États-Unis, parmi la population la plus hardie et la plus énergique qui soit au monde, sont sorties de terre de nombreuses cités qu'on a nommées des villes-champignons : encore n'est-ce que sous la pression d'un besoin immédiat ou l'appât d'un profit direct. Par contre, cette même métropole de Washington, si heureusement située et quoique placée sous le vocable vénéré du héros de l'indépendance, n'offre encore, un siècle après sa fondation, que l'aspect déconcertant d'une ville inachevée. C'est l'esquisse incomplète d'un plan trop ambitieusement conçu. L'industrie, n'y trouvant pas de conditions assez encourageantes pour ses entreprises, n'a pas fourni son apport de vitalité; elle ne risque pas volontiers ses capitaux pour un intérêt purement patriotique.

A plus forte raison ne faut-il pas compter que des étrangers nouvellement implantés se dévoueront à l'œuvre nationale du Brésil. Ces immigrants attendront que le succès soit assuré, et laisseront les indigènes réduits à leurs propres forces surmonter les difficultés des débuts.

L'établissement de communications rapides, faciles, économiques, s'impose tout d'abord. « La seule objection sérieuse — comme le constate M. Cruls — a rapport à la distance. Or, celle que l'on compte à vol d'oiseau de Rio, au centre de la zone démarquée, est de neuf cent soixante-dix kilomètres; il sera toujours possible de construire un chemin de fer dont le parcours dans son développement total n'excédera pas cette distance de 25 p. 100, c'est-à-dire qu'il y aura au plus mille deux cents kilomètres. Cette distance pourra être aisément parcourue en vingt heures. De ce chemin de fer aussi direct que possible, si l'on ne regarde pas à l'exécution de travaux d'art, dépendra la réussite du projet. » Jusqu'à présent, on l'a dit déjà, les voies ferrées ne pénètrent qu'à une centaine de lieues dans l'intérieur et relient seulement Rio de Janeiro aux parties les plus voisines des provinces de Sao Paulo et Minas Geraes.

Le gouvernement paternel de Dom Pedro II s'était pourtant

appliqué au développement des moyens de communication. Des services de bateaux à vapeur permettent de remonter le fleuve des Amazones, puis le Madeira, de Belem jusqu'à Matto Grosso, aux confins de la Bolivie, sur une longueur de quatre mille six cent dix kilomètres : il est vrai que le voyage dure cent quarante jours. Le Tocantins et l'Araguaya, qui reçoivent des affluents sortis des territoires du futur district fédéral, sont ouverts à la navigation sur une partie de leur cours et, au prix de quelques améliorations, deviendraient de précieux auxiliaires pour le transport des produits du plateau central vers les ports septentrionaux du Brésil. Dans la province de Sao Paulo, les routes ont été prolongées par la navigation fluviale à vapeur, grâce à des bateaux d'un type approprié aux cours d'eau de la région, de façon à pouvoir remonter jusqu'à quatre cents kilomètres dans l'intérieur. C'est par ces voies nouvelles que Goyaz reçoit maintenant sa provision de sel.

Quant aux chemins de fer qui, en 1867, ne couvraient encore que six cents kilomètres dans toute l'étendue de l'empire, ils formaient en 1892 un réseau total de quatorze mille kilomètres en exploitation. Pour modestes que soient ces chiffres, eu égard à l'énorme étendue du Brésil, ils témoignent pourtant d'une favorable impulsion donnée aux travaux. Avec la métropole nouvelle pour but, l'activité ne pourrait que s'accroître.

Ce n'est toutefois pas ce qu'en pense M. Élisée Reclus : « Les habitants du haut Tocantins, — dit-il, — s'attendent à voir surgir la capitale des États-Unis du Brésil dans leur territoire... Mais de longues années s'écouleront sans doute avant que le réseau des chemins de fer converge vers ce domaine national. » On s'aperçoit d'ailleurs que l'éminent géographe a tant admiré la merveilleuse baie de Rio, qu'il supporte avec peine l'idée d'une atteinte au prestige de cette ville incomparable. Son *Credo* politique et social lui interdit, d'autre part, d'admettre l'efficacité d'une ingérence gouvernementale; et comme c'est des délibérations d'une assemblée parlementaire et d'une décision du pouvoir exécutif que doit résulter la fondation annoncée, ses convictions l'obligent à en contester d'avance le succès.

Un préjugé contraire et non moins excessif serait d'attribuer une souveraine vertu à quelques lignes d'une constitution, même démocratique et républicaine. C'est, non une injonction du législateur, mais l'essor qu'a pris, depuis cinq ou six ans, le développement économique du pays, qui doit inspirer quelque confiance dans la réussite du projet. Sous l'influence du régime décentralisateur introduit en 1890, les divers États brésiliens, en possession d'une autonomie presque absolue, rivalisent d'ardeur pour ouvrir des accès au trafic. Si puissants sont les effets de cette émulation que trois d'entre eux seulement, sur vingt, ont encore besoin de recourir aux subsides du pouvoir central : les autres déjà suffisent aisément à leurs dépenses.

Par une fortune assez rare, le changement projeté de la capitale n'est d'ailleurs combattu par aucun des partis politiques du pays. Contre un principe posé par le pacte fondamental de la République, personne, pas même les habitants de Rio, les *fluminenses,* quoique menacés dans quelques-uns de leurs intérêts, ne cherche à soulever d'objections. L'unique cause de retard provient des embarras financiers. D'après des calculs encore vagues, l'édification d'une importante cité au cœur du grand massif du Brésil, coûterait environ trois cent mille *contos de reis*, soit, au cours actuel, deux cent cinquante millions de francs[1] ; mais on suppose que l'initiative privée devrait suffire sous la garantie de certains avantages, à procurer cette somme[2]. Aussi, pour encourager les spéculateurs, de nouveaux crédits sont-ils réclamés comme utiles à la poursuite des études préparatoires, et M. Cruls, dont le nom demeurera très honorablement attaché à l'entreprise, est retourné à Goyaz dans le but de déterminer définitivement l'emplacement de la ville à construire.

Et si le plus puissant des stimulants provient de l'émulation, il faut compter sur l'effet que produira l'exemple de l'État de Minas Geraes, qui est sur le point d'achever, avec

1. Le *conto de reis* devrait valoir au pair 2 840 francs ; mais, par suite de la dépréciation du papier-monnaie, il est tombé aujourd'hui à 830 francs. On remarquera, d'ailleurs, que les dépenses seront beaucoup plus considérables, s'il faut emprunter à l'étranger des matériaux, payables en or.

2. *Gazeta Commercial e Financeira,* 13 juin 1896.

ses seules ressources, une œuvre semblable à celle que le gouvernement fédéral s'est donnée pour tâche d'accomplir et où prochainement sera inaugurée une nouvelle capitale de la province.

Bientôt, peut-être, les autres États seraient tentés de faire, du surplus de leur énergie et de leurs recettes, un emploi funeste au pacte fédéral, si le gouvernement ne leur persuadait de consacrer ces excédents à l'œuvre qu'il leur propose comme but. La ville qui s'édifiera par l'effort combiné de toutes les provinces, servira de symbole d'union; ce sera l'arche d'alliance placée au cœur de la fédération.

N'est-ce pas enfin en s'attachant à mettre en valeur cette parcelle encore en friche du domaine terrestre que la jeune République sud-américaine s'acquittera d'une partie de la tâche dont toute l'humanité est solidaire? La vaillance qu'elle y déploiera, non seulement inclinera ses adversaires du dedans à lui reconnaître des qualités que la turbulence de ses débuts pouvait lui faire dénier; elle lui méritera aussi la gratitude des civilisés du monde entier pour l'extension qu'ils lui devront de la patrie commune à tous.

ALFRED DUMAINE.

L'Administrateur-Gérant : ÉMILE NORBERG.

LA SAMARITAINE

ÉVANGILE EN TROIS TABLEAUX.

PERSONNAGES

JÉSUS | PHOTINE

LES TROIS OMBRES

PIERRE	AZRIEL	VIEILLARDS
JEAN	LE PRÊTRE	JEUNES HOMMES
JACQUES	LE CENTURION	FEMMES
ANDRÉ	LE SCHOER	JEUNES FILLES
NATHANAEL	LES ANCIENS	COURTISANES
BARTHÉLEMY	DES MARCHANDS	ENFANTS
JUDAS	DES ARTISANS	SOLDATS

TOUT LE PEUPLE SAMARITAIN

PREMIER TABLEAU

LE PUITS DE JACOB

A l'intersection des deux grandes routes qui vont, l'une vers la Mésopotamie, l'autre vers la Grande Mer, le Puits de Jacob, non loin de la ville de Sichem, en Samarie. Vaste citerne oblongue. Margelle basse sur laquelle on peut s'asseoir. Une voûte de pierre à moitié ruinée arrondit encore une arche au-dessus de ce puits. Rustique manivelle de bois non écorcé qui fait monter et descendre la corde où l'on suspend les urnes.

Un vaste figuier sauvage étire horizontalement ses branches. Il y a là aussi un de ces oliviers dont la pâleur est en Samarie plus argentée qu'ailleurs. Et quelques térébinthes, plus loin, et de sveltes silhouettes de cyprès.

Le fond de la scène est un talus de verdure poudreuse sur lequel sont posées les routes comme une fourche blanche; un sentier sinueux en descend vers le puits, et, derrière ce talus, la vallée de Sichem est bleue.

Le mont Ébal et le mont Garizim ferment l'horizon; le Garizim élève vers le ciel les ruines d'un temple; dans le creux qui sépare les deux monts, Sichem éparpille les cubes clairs de ses maisons.

Tel apparaîtra le décor, tout à l'heure, quand se lèvera le jour. Mais, quand le rideau s'ouvre, il fait nuit encore. Belle obscurité transparente. Toutes les étoiles. Debout sur les pierres du puits, dans le noir plus noir de la voûte, un très grand fantôme dont la barbe est celle d'un centenaire, s'appuie, tout blanc, sur un bâton. Un second fantôme, aussi grand, aussi blanc, est immobile sur une marche. Un troisième, pareil aux deux premiers, avec la même barbe, le même bâton de pasteur, avance vers le puits.

SCÈNE PREMIÈRE

LES OMBRES.

PREMIÈRE OMBRE, glissant vers le puits.

Poussé par la brise des nuits,
Et vagabond jusqu'à l'aurore,
Je viens pour des fins que j'ignore,
Comme un fantôme que je suis.
D'une sandale non sonore
Je viens, je glisse et je m'enfuis...
Mais, ô Jéhovah que j'adore!
Quelle est cette grande ombre encore
Qui se tient debout près du puits?

DEUXIÈME OMBRE, à la première.

Barbe blanche dans la nuit brune
Es-tu d'un vivant de jadis?
Sors-tu du Schéol, oasis
Où l'on dort sur des prés sans lys,
Où l'on va sous un ciel sans lune?
N'es-tu qu'une ombre?

PREMIÈRE OMBRE.

J'en suis une!

DEUXIÈME OMBRE.

Je reconnais ta voix, mon fils.

PREMIÈRE OMBRE.

Mais un spectre encor, sur la pierre,
Se dresse, de blancheur vêtu !...

(A la troisième ombre.)

Ombre immobile, m'entends-tu ?

TROISIÈME OMBRE.

Je reconnais ta voix, mon père.

DEUXIÈME OMBRE.

C'est l'enfant plus pieux que Job,
Qui se tient debout sur la marche !

TROISIÈME OMBRE.

C'est le Père !

PREMIÈRE OMBRE.

Le Patriarche !

TROISIÈME OMBRE.

Abraham !

DEUXIÈME OMBRE.

Isaac !

PREMIÈRE OMBRE.

Jacob !...

JACOB.

Pour quelles sublimes alertes
Retrouvent-ils, nos pieds inertes
La douce fermeté du sol ?

ISAAC.

C'est pour de grandes choses, certes,
Qu'un ange noir aux ailes vertes
A laissé, ce soir, entr'ouvertes,
Les portes pâles du Schéol !

JACOB, à Abraham.

Quelles espérances sont nées ?
Dis-nous, toi, ce qui souleva,

Ce soir, nos ombres étonnées?
Tu dois savoir les destinées :
Tes cent soixante-dix années
T'ont mis plus près de Jéhovah!

ABRAHAM, à Isaac.

Pourquoi baises-tu la poussière
De la route, pieusement?

ISAAC.

Je me sens contraint de le faire
Par un obscur pressentiment!

ABRAHAM, à Jacob.

Pourquoi baises-tu la margelle
Du puits que tu creusas ici?

JACOB.

Une force surnaturelle
M'oblige à l'adorer ainsi!...
Toi-même, pourquoi, ce silence,
Si tendrement le respirer?

ABRAHAM.

Je baise dans cet air, d'avance,
La Voix qui le fera vibrer!

ISAAC.

Une voix, dis-tu, Patriarche?

ABRAHAM.

Il vient, il vient, il est en marche,
Et tenez-le pour assuré,
Car ce soir, au Schéol farouche,
Quand j'ai passé près de sa couche,
En mettant un doigt sur sa bouche,
Moïse me l'a murmuré!

JACOB se prosterne avec Isaac.

Nos cœurs, tout bas, chantent des psaumes!

ABRAHAM.

Bien avant que sur l'or des chaumes
Ne retombe le bleu des nuits,

Ce seront, là même où je suis,
Des soupirs plus doux que des baumes,
Des mots plus grands que des royaumes...
Voilà pourquoi nos trois fantômes
Viennent errer près de ce puits.

JACOB, à Isaac.

Est-il possible, sur la terre,
Qu'entre tous les puits des humains
Le Seigneur ait choisi, mon Père,
Pour je ne sais quel grand mystère,
Le puits que creusèrent mes mains?

ISAAC.

Mon fils, que ton ombre soit fière!
C'est toi, l'ouvrier qu'il voulut
Pour creuser le puits de salut
Où le blême avenir va boire;
Et c'est si beau, que l'honneur seul
D'être ton père ou ton aïeul,
Fait qu'on sent soudain son linceul
Se draper en manteau de gloire!

(A ce moment le théâtre se remplit d'ombres.)

JACOB.

Mais voici tous ceux qui depuis
Que ma main plus jamais ne puise,
Sont venus puiser à ce puits!...
Une ombre, et puis une ombre, et puis
Une longue file indécise
D'ombres, qui, lente, a sinué,
Pour venir, saintement éprise,
Baiser cette margelle grise!
Toute la tombe a remué :
Je vois Joseph et Josué.

ABRAHAM.

Ombres dont tressaillent ces routes,
Tombez à genoux, toutes, toutes,
Devant la Citerne d'amour!

(Une lueur à l'Orient.)

Mais voici que déjà le jour
A doré la ville et sa tour...
Nos formes vont être dissoutes!

JACOB.

Et bientôt il ne restera
Des trois ombres qui furent là
Que trois blancheurs diminuées,
Trois grandes barbes voltigeant,
Puis trois petits flocons d'argent,
Qui fondront comme trois buées!...

ISAAC.

Une foule vient du lointain :
C'est le peuple samaritain
Qui, dans le secret du matin,
Vient s'entretenir de ses craintes.

ABRAHAM.

Ce sont les hommes de Sichem
Qui viennent éclater en plaintes,
Et parler, sous les térébinthes,
De leurs haines jamais éteintes
Contre Rome et Jérusalem !

JACOB.

Disparaissons à leur approche!...
Et vous, choses, témoins rêvants,
Terre aux souvenirs émouvants,
Ciel dont les astres sont savants,
Monts sur lesquels à chaque roche
La robe du Passé s'accroche,
Et toi, puits que creusa ma pioche,
Vous qui venez d'ouïr, fervents,
Comment, lorsque déjà les vents
Propagent les pas arrivants
D'un second Moïse plus tendre,
Comment les morts savent l'attendre,
Maintenant vous allez entendre
Comment l'attendent les vivants !

(Ils s'évanouissent, et, dans les premières clartés, entrent les Samaritains.)

SCÈNE II

LE PRÊTRE, AZRIEL, JEUNES GENS, VIEILLARDS, MARCHANDS, ETC.

Ils viennent, avec une lenteur de deuil, s'arrêter devant le puits, et ils se lamentent.

UN HOMME.

Voici le puits, avec sa margelle et sa marche,
Que creusa dans ce champ le très saint patriarche
Jacob, fils d'Isaac, fils d'Abraham, lequel
Fut un sage, versé dans les choses du Ciel.

UN AUTRE.

Tristesse de Lia, dans ces fleurs, tu nous restes !

UN AUTRE.

Cette poussière aima les ombres de tes gestes,
Rachel !

UN AUTRE.

Ce mont sentit s'arrêter sur son flanc
L'Arche que les porteurs posèrent, en soufflant !

UN AUTRE.

Le jour où la piété d'Abraham fut sans bornes,
Ce buisson accrocha le bélier par ses cornes !

UN AUTRE.

Ce long parfum, parfois, qu'apporte un souffle bref,
Vient des brûle-parfums du tombeau de Joseph !

UN VIEILLARD.

Dans ce sol, Josué planta les douze stèles !

AUTRE VIEILLARD.

Cet air est composé d'haleines immortelles !

UN JEUNE HOMME.

La lumière est dorée avec la gloire, ici !...

LE PRÊTRE.

Et c'est pourquoi l'endroit me semble bien choisi,
Principaux de Sichem, hommes de Samarie,
Pour y venir parler des maux de la patrie.

UN HOMME, se tournant vers les ruines qui surmontent le Garizim...
Tous l'imitent en se prosternant.

Temple du Garizim dont la destruction
Fit trembler de bonheur le temple de Sion,
Pour tes ruines encor les Juifs ont de la haine !

UN AUTRE.

Ils voient toujours en nous la secte couthéenne!

UN AUTRE.

Au culte du vrai Dieu sont par nous mélangés
Des cultes, disent-ils, d'Élohim étrangers,
D'idoles plus ou moins grotesques ou farouches,
Soukkoth-Bénoth, Tharthaq !

UN AUTRE.

Et Zéboub, dieu des mouches!

PREMIER VIEILLARD.

Mensonges! car nous seuls gardons le culte juif!

DEUXIÈME VIEILLARD.

Oui, nous seuls conservons le texte primitif,
Le Pentateuque vrai, dans un étui de cuivre!

LE PRÊTRE.

Au seuil du tabernacle il fut transcrit, ce Livre,
Sur la peau d'un mouton, scrupuleusement, par
Abischouah...

PREMIER VIEILLARD.

Lequel descend d'Éléazar,
Fils d'Aaron...

LE DEUXIÈME.

Lequel est frère de Moïse.

UN JEUNE HOMME.

Pourquoi donc est-ce nous, les purs, que l'on méprise ?

UN AUTRE.

Nous sommes accueillis par le dégoût public
Comme des scorpions sortant d'un basilic.

LE PRÊTRE.

Nous n'avons qu'un taudis pour célébrer le culte.

PREMIER VIEILLARD.

Le Romain nous pressure et le Juif nous insulte.

UN HOMME.

Le bon Pharisien doit se laver les mains,
S'il a dans nos sentiers cueilli de nos jasmins!

UN AUTRE.

Et trois fois il remplit d'eau lustrale les marbres,
Pour effacer sur lui l'ombre d'un de nos arbres!

UN JEUNE HOMME.

C'est trop souffrir!

UN AUTRE.

D'ailleurs, pendant que nous souffrons,
L'aile de l'aigle des Césars bat sur nos fronts!

UN AUTRE.

C'est trop! Révoltons-nous!

UN HOMME.

Non! cultivons nos vignes!

PREMIER VIEILLARD, *à celui qui vient de parler.*

Vivre dans cette honte, alors, tu t'y résignes?

L'HOMME.

Mais...

PREMIER VIEILLARD.

Tu n'as pas des sursauts d'âme, quelquefois?

L'HOMME.

Je tâche d'oublier nos malheurs.

PREMIER VIEILLARD.

Et tu bois!

L'HOMME.

Pourquoi le mont Ébal a-t-il donc sur ses pentes
Tous ces jolis murs clairs pleins de vignes grimpantes?

Je tâche d'oublier. Je fais comme Noé.
Les païens m'ont appris un beau mot : « Évohé ! »

AZRIEL, qui est resté jusque-là silencieux et languissant.

Il a raison. La lutte est impossible.

PREMIER VIEILLARD.

Certe,
Lutter est dur. Il est plus doux de vivre, inerte,
Entre des bras fleuris et souples ! Toi, mon fils,
Qui savais t'indigner si grandement jadis !
Suivre cette Photine ; être le sixième !
Car elle eut cinq amants jusqu'à ce jour...

AZRIEL.

Je l'aime.
Et puis je ne sais plus où me prendre. Je crois
Impossible la reconquête de nos droits !
Qu'un homme passe, un vrai, je suis prêt à le suivre.
En attendant,
(Montrant l'ivrogne.)
je fais comme lui : je m'enivre.
Lui, c'est un vin léger qui le rend oublieux,
Moi, c'est le vin plus fort des lèvres et des yeux !

PREMIER VIEILLARD.

On se rassemble, et c'est toujours la même chose :
Nul ne propose rien !

UN MARCHAND.

Mais si !... Moi !... Je propose
De flatter les Romains ! Gagnons-les peu à peu.
Après, contre les Juifs, on verra si l'on peut...

UN HOMME, sortant violemment de la foule.

Toi, tu crains le désordre où le commerce crève !
L'ordre brutal te plaît. Tu l'aimes, le bon glaive !
Et tant qu'il gardera ton or de son tranchant,
Tu tendras à son plat tes épaules, marchand !

LE MARCHAND.

Mais...

L'HOMME.

Tais-toi ! Moi, je suis pour agir tout de suite !

La révolte! Imitons Judas le Gaulonite!
Ne payons plus l'impôt, et refusons tout net
Les dîmes sur le sel, le cumin ou l'aneth!

LE PRÊTRE.

Oui, voler! violer! mettre à profit l'émeute!...
Assez! On te connaît, et les chiens de ta meute!
Je propose ceci, moi : rassembler l'argent
Qu'il faut pour rebâtir le temple; c'est urgent!
Les Juifs ne pourront pas empêcher cet outrage
A leur gloire, et Caïphe en périra de rage!
Nous serons bien vengés quand sur le Garizim
Nous fêterons, mieux qu'eux, la fête des Purim!
Rebâtissez le temple, amis, faites renaître
Un culte somptueux, — et nommez un grand prêtre.
Et qu'on entende encor vers le ciel étoilé
Retentir les clairons en argent martelé!

LE MARCHAND.

Sous la patte moelleuse, on sent passer la griffe!
Qui sera ce grand prêtre exaspérant Caïphe?
Toi! Tu voudrais porter l'éphod de lin retors,
La robe violette étincelante d'ors
Où la grenade alterne avec une clochette.
Et que ce soit le peuple, encor, qui te l'achète!

LE PRÊTRE.

Silence, vil marchand! Retourne à ton comptoir!

L'HOMME qui a parlé avant le marchand.

Le prêtre est plein de fiel parce qu'on a su voir
Dans son cœur.

LE PRÊTRE.

Dans le tien, n'ai-je pas vu, sicaire?

L'HOMME.

Hypocrite!

LE PRÊTRE.

Voleur!

PREMIER VIEILLARD.

Hélas, quelle misère!

AZRIEL.

Quand je te le disais, qu'il n'y a plus d'espoir !
L'excuse, la voilà, tiens, de mon nonchaloir :
Tous par leurs intérêts ont la vue obscurcie !
C'est fini. Ce pays se meurt.

UNE VOIX, dans la foule.

Et le Messie ?

TOUS.

Quoi ?... Que dit-il ?

UN PÂTRE, s'avançant.

J'ai dit : « Et le Messie ? »

LE PRÊTRE.

Ah bien !

LE PÂTRE.

Vous en parlez de moins en moins ! Est-ce qu'il vient ?

LE PRÊTRE, souriant.

Mais oui, oui !

LE PÂTRE.

L'Ha-Schaab que dit la prophétie ?

LE PRÊTRE.

Mais oui, certainement, il viendra, le Messie !
Nous, les prêtres, alors, nous serons prévenus,
Et nous vous préviendrons tout de suite.

(A d'autres prêtres qui l'entourent.)

Ingénus !
Après tant de délais, ils l'espèrent encore !

LE PÂTRE.

Quand viendra-t-il ?

LE PRÊTRE.

Ah ! mais... bientôt, — si l'on implore
Le Seigneur par beaucoup de sacrifices.

LE PÂTRE.

Bien.
Vous affirmez toujours, mais vous ne savez rien !
Que sera ce Messie ?

UN JEUNE HOMME.

Un guerrier !

LE PRÊTRE.

Un pontife !

PREMIER VIEILLARD.

Sur la nue, il viendra !

UN JEUNE HOMME.

Non ! sur un hippogriffe !

UN AUTRE.

Il y aura deux Christs !

UN AUTRE.

Un seul !

VOIX DIVERSES.

Un ! — Deux ! — Oui ! — Non !

UN HOMME.

Mais le Christ est déjà venu !

PLUSIEURS.

Quel est son nom ?

UN JEUNE HOMME.

Judas le Gaulonite !...

UN AUTRE.

Erreur ! Jean le Baptiste !

LE PRÊTRE.

Le Christ sera joyeux et fort !

UN VIEILLARD.

Il sera triste
Et faible !

UN JEUNE HOMME.

Il viendra si ..

LE MARCHAND.

C'est faux ! Il viendra, mais...

LE PÂTRE. Pendant qu'il parle, sur le chemin, en haut du talus, Jésus paraît, avec ses disciples

Ah ! vous ne croyez plus au Christ, car désormais
Votre croyance en lui n'est plus, âmes perverses,
Qu'un vain prétexte à de stériles controverses !...
Or moi, je vous apprends qu'il vient. L'esprit subtil
Ne voit plus ; le cœur voit. Il vient ! Que sera-t-il ?
Ce que dit le marchand ou ce que dit le prêtre ?
Je ne sais. Il sera ce qu'il lui plaira d'être !

Et de quel droit, d'ailleurs, vous assemblant exprès,
O les représentants de vos seuls intérêts,
Lorsque nous espérons la fin de nos souffrances,
Venez-vous discuter, ici, nos espérances?
Je vous apprends qu'il vient! que les Samaritains,
Les vrais, qui sont la foule obscure, en sont certains,
Et qu'il va balayer d'un souffle de colère,
Comme le vent l'épi resté vide sur l'aire,
Votre inutilité bavarde et votre orgueil!
Il approche; il est là; nous le sentons au seuil
Des temps; et nous saurons, sans vous, le reconnaître!

LE PRÊTRE.

A quoi donc?

LE PÂTRE.

Je ne sais, à son regard, peut-être,
Au son de sa parole, au geste de sa main...

JÉSUS, en haut du talus, désignant au loin la ville.

Homme, est-ce là Sichem?

LE PÂTRE, se retournant.

Passez votre chemin!

SCÈNE III

LES MÊMES, JÉSUS ET SES DISCIPLES

LE PÂTRE.

Des Juifs! Ce sont des Juifs!

CRIS DE TOUS.

Des païens! — Qu'on les chasse!

LE PRÊTRE.

Non, du mépris!

LE MARCHAND.

Cédons avec dégoût la place!

AZRIEL.

Moi, je reste.

UN JEUNE HOMME.

Pourquoi ?

AZRIEL.

Photine doit ici
Venir puiser de l'eau.

LE JEUNE HOMME.

Non. Viens. Proteste aussi
En t'éloignant.

UN AUTRE.

Emmenons-le !

PIERRE, aux Samaritains qui s'éloignent.

Quoi, sans réponses
Vous nous laissez ?

ANDRÉ.

Nous avons faim...

UN SAMARITAIN.

Mangez des ronces !

L'IVROGNE.

Si vous désirez mieux, ce sera très cher, car
On écorche les Juifs à Sichem...

PIERRE, insolemment.

A Sichar !

UN VIEILLARD.

O ma ville, ce sobriquet te déshonore !

UN JEUNE HOMME.

Prenez garde ! On pourrait un jour aller encore
Souiller votre vieux temple avec des ossements !

PIERRE, indigné.

Oh !

LE PRÊTRE, entraînant le jeune homme.

Laissons-les.

UN SAMARITAIN, avant de sortir, se retournant.

Leur temple offense Dieu !

(Ils sortent.)

PIERRE.

Tu mens !

(Criant à la cantonade.)

Il n'existe qu'un temple au monde...

UNE VOIX, au loin.

C'est le nôtre !

(Éclats de rire.)

SCÈNE IV

JÉSUS, Les Disciples.

PIERRE, descendant.

Maudit soit ce pays ! Que la peste s'y vautre !
Et que la sauterelle y tombe, avec son bruit !

JACQUES, de même.

Que la nielle sur l'arbre abolisse le fruit,
Ou que le ver l'attaque au fond de la réserve !

ANDRÉ, de même.

Et que la femme avorte et que l'homme s'énerve !
Qu'ils connaissent toutes les soifs, toutes les faims !
Et que leurs ennemis viennent sur leurs confins,
Et qu'il ne reste rien de leurs villes rasées !

PIERRE.

Que jamais, jamais plus sous les bonnes rosées,
Vous ne vous inclinicz et vous ne murmuriez,
Citronniers, amandiers, grenadiers et mûriers !
Qu'à la vigne jamais l'orme ne se marie !...

JÉSUS.

Les bénédictions de Dieu sur Samarie.

(Il descend.)

PIERRE.

Quoi, Rabbi ? Mais ces mots de toi, que je retins :
« Évitez les Gentils et les Samaritains.
Ne prêchez qu'aux brebis d'Israël !... »

ANDRÉ.

Oui, toi-même,
Tu paraissais haïr ces païens !

JÉSUS.

Je les aime.

PIERRE.

Je te les entendis cependant prononcer,
Ces paroles. Pourquoi?

JÉSUS.

C'était pour commencer...
Vous n'aviez pas encore assez large poitrine
Pour que je puisse toute y loger ma doctrine :
Si je vous avais dit d'aimer jusqu'aux Gentils,
Vous vous seriez scandalisés, mes chers petits.
Pouvais-je sans danger, dans votre ombre première,
Faire entrer brusquement tout mon flot de lumière?
A vous, faibles, verser d'un coup tout mon vin fort?
Non, certe, et c'est pourquoi j'étais prudent d'abord :
Je filtrais le rayon, je mesurais la dose,
Je n'osais tout livrer. Mais voici l'heure. J'ose.

ANDRÉ.

Quoi ! de n'être pas Juif, cela n'empêche rien?

JÉSUS.

Élisée a guéri Nahaman le Syrien.

PIERRE.

Quoi! nous devons aimer ces gens de Samarie?

JÉSUS.

Et vous les aimerez, puisque je vous en prie.

PIERRE.

Que nous demandes-tu, Rabbi?

JÉSUS.

D'être parfaits.
On se sent allégé quand on porte mon faix.
Portez-le. Chérissez le prochain.

PIERRE.

Ce qu'on nomme
Le prochain, est-ce donc un vil païen?

JÉSUS.

Un homme
Qui de Jérusalem allait à Jéricho,
Rencontra des voleurs. On le frappe, on le blesse,
Ses cris demeurent sans écho,

Et le croyant mort, on le laisse.
Il n'est plus qu'une plaie, il gît ;
Le sang fuit de son corps comme le vin d'une outre...
Passe un prêtre. Il voit là ce corps, ce sol rougi :
Il passe outre.
Passe un lévite. Il voit cet œil où meurt le jour :
Il passe outre, à son tour.
Passe un Samaritain. Il voit la pauvre tête :
Il s'arrête.
Il saute de sa mule ; il s'empresse ; en versant
Du baume mêlé d'huile, il étanche le sang,
Il prend doucement sous l'aisselle
L'agonisant,
Puis il le monte sur sa selle,
Le porte à l'abri, le descend,
Le fait coucher, le veille encore,
Et le lendemain à l'aurore,
Ayant mandé les hôteliers
Et leur ayant donné d'avance
Deux deniers,
Il leur dit : « Je m'en vais. Mais pendant mon absence,
Qu'on en prenne soin, qu'on le panse ;
A mon retour, je compte bien
Payer le surplus de dépense. »
Et puis il s'en va, ce païen !
Voulez-vous maintenant me dire, en conscience,
Du malheureux mourant délaissé comme un chien
Lequel par sa conduite
Fut vraiment le prochain,
Le prêtre, le lévite,
Ou le Samaritain ?

PIERRE.

Mais...

JÉSUS.

Avez-vous compris ?

JACQUES.

Certe !...

JEAN, *à Jésus, le guidant vers la margelle du puits.*

Assieds-toi. Respire.

Les chemins furent longs et pierreux.

ANDRÉ.

Et le pire
C'est qu'on dit les voleurs terribles, par là-bas...
Un surtout...Je ne sais plus son nom...

JÉSUS, doucement.

Barrabas.

JEAN, s'agenouillant près de lui.

Tu t'es interrompu pour demander la route
Quand tu nous expliquais — continue, on écoute! —
La fable de celui qui semait son terrain.

JÉSUS, souriant.

Que faut-il expliquer?

JEAN.

Qu'est-ce que le bon grain?

JÉSUS.

C'est celui que je sème.

PIERRE, s'asseyant à ses pieds.

Et le champ?

JÉSUS.

C'est le monde.

ANDRÉ, de même.

La moisson?

JÉSUS.

C'est tous mes élus, la moisson blonde.

JACQUES, de même.

L'autre grain?

JÉSUS.

C'est celui que sème le méchant,
Qui, dès que vous dormez, vient vite dans le champ.

BARTHÉLEMY, de même.

Les moissonneurs enfin, maître?

JÉSUS.

Ce sont les anges :
Car c'est là-haut, mes chers épis, que sont les granges!

PIERRE.

Je ne dormirai plus pour garder la moisson !

JÉSUS.

Tu dormiras encore. Et de cette leçon
Retenez bien surtout qu'il faut que l'on tolère :
Aussi n'arrachez pas l'ivraie avec colère,
De peur que vous n'alliez, dans le même moment,
En arrachant l'ivraie arracher le froment.

NATHANAEL, avec une gourmandise triste.

Le froment !... Ça sent bon, quand on vient de le moudre !...
J'ai faim.

JÉSUS.

Demande au ciel qu'il laisse se résoudre
Ce nuage qui passe en manne au goût de miel !

PIERRE.

Et tu crois...?

JÉSUS.

Mais oui. Toi, Pierre, demande.

PIERRE.

Au ciel?

JÉSUS.

Oui.

PIERRE.

Et la manne, alors, pleuvra?...

JÉSUS.

Blonde et friande.

PIERRE.

Mais...

JÉSUS.

Demande.

PIERRE.

Pourtant...

JÉSUS.

Demande.

PIERRE.

Je...

JÉSUS.

Demande.

PIERRE, sans conviction.

Ciel, fais pleuvoir sur nous ce miel aérien,
Qui plut sur les Hébreux, jadis.

(Un temps).

Il ne pleut rien.

JÉSUS.

Parce qu'à ta demande il se mêlait un doute.
Si vous aviez la foi, si vous l'aviez bien toute,
Vous diriez à ce mont : « Marche, énorme rocher ! »
Et le mont Garizim se mettrait à marcher.
Hommes de peu de foi, cherchez tout seuls des vivres...
Moi, je vais lire ici, dans d'invisibles livres.
Allez tous : Pierre, André, Jacques, Nathanaël,
Judas.

(Ils s'éloignent. — Jésus à Pierre qui sort le dernier, tout déconfit.)

Oui. Pierre, un jour, les anges de mon ciel
T'ayant rassasié du vent de leurs écharpes,
Te désaltéreront d'un murmure de harpes ;
L'âme se nourrira de souffles et d'accords !...
En attendant, cherchez la pâture du corps.

(Les disciples se dirigent les uns vers la ville, les autres vers les champs. Jésus reste seul.)

Je suis las !... Il le faut !... Il faut, sans fin, que j'aille,
Et que soit, pour mes mains, griffante la broussaille,
Et pour mes pieds, que les cailloux soient aiguisés !...
Mais le salut jaillit de mes membres brisés
Comme le vin des grains écrasés de la vigne,
Et cette lassitude heureuse, elle est le signe
Qu'ici va s'accomplir quelque chose de bon :
Car toujours, ô mon Dieu, de ton fils vagabond
Chaque fatigue aura quelque suite divine,
Et je sens, puisqu'ainsi je souffre, je devine,
Puisque d'épuisement je suis presque mourant,
Que quelque chose ici va s'accomplir de grand !...
Les rayons tombent droit ; voici la sixième heure.
Un chant de flûte vient dans le vent qui m'effleure.
Une femme... Elle sort de Sichem. D'un pas lent,
Elle vient. Elle vient au puits. L'air est brûlant...

(Il s'est rassis au bord du puits.)

Même, elle est assez près déjà pour que je voie
Le triple collier d'or, la ceinture de soie,
Et les yeux abaissés sous le long voile ombreux...
Que de beauté mon Père a mis sur ces Hébreux !
J'entends tinter les grands bracelets des chevilles.
Voici bien, ô Jacob, le geste dont tes filles
Savent, en avançant d'un pas jamais trop prompt,
Soutenir noblement l'amphore sur leur front.
Elles vont, avec un sourire taciturne,
Et leur forme s'ajoute à la forme de l'urne,
Et tout leur corps n'est plus qu'un vase svelte, auquel
Le bras levé dessine une anse sur le ciel !...

(A ce moment la Samaritaine paraît en haut du sentier.)

Immortelle splendeur de cette grâce agreste !
Je ne peux me lasser de l'admirer, ce geste
Solennel et charmant des femmes de chez nous,
Devant lequel je me mettrais presque à genoux
En pensant que c'est avec ce geste, le même,
Que jeune, obscure et douce, ignorant que Dieu l'aime,
Et n'ayant pas reçu dans un grand trouble encor
La Salutation de l'ange aux ailes d'or,
Ma mère allait porter sa cruche à la fontaine.

Elle a beaucoup péché, cette Samaritaine,
Mais l'urne dont a fui le divin contenu,
Se reconnaît divine à l'anse du bras nu !...
— Elle chante en rêvant à des amours indignes.

SCÈNE V

JÉSUS, PHOTINE.

PHOTINE, descendant le sentier.

Attrapez ces renards qui ravagent nos vignes...
L'amour est bien fort sur les cœurs !
Donnez-moi du raisin à sucer, car je meurs.
Le bien-aimé me fait des signes...
Attrapez ces renards qui ravagent nos vignes !

A travers le treillage, hier, il me parla :
« Debout, ma mie, et viens, ma belle !
L'hiver a fui, la pluie est loin, les fleurs sont là :
C'est le temps de la ritournelle.
On prétend que quelqu'un dans le pays déjà
Entendit une tourterelle,
Que déjà, mûrissante, une figue coula !...
Debout, ma mie, et viens, ma belle :
L'hiver a fui, la pluie est loin, les fleurs sont là ! »

JÉSUS.

C'est une âme légère autant qu'une corbeille.

PHOTINE, elle est arrivée au puits, et, sans regarder Jésus, elle attache l'urne à la corde; elle la laisse lentement descendre dans le puits.

Je dormais. Quelquefois je dors,
Mais tout de même mon cœur veille.
Quelqu'un m'a crié du dehors :
« Ouvrez, cœur, fleur, astre, merveille ! »

J'ai répondu d'un ton malin
A la chère voix reconnue :
« J'ai quitté ma robe de lin ;
Puis-je vous ouvrir ? Je suis nue.

J'ai parfumé mes pieds lavés
Préalablement dans la neige :
Mes pieds blancs, sur les noirs pavés,
Pour vous ouvrir, les salirai-je ? »

Je dis... Mais je fus vite ouvrir :
Contre lui je suis si peu forte !
Il avait fui : j'ai cru mourir.
Et quand j'eus refermé la porte

(Mes doigts avaient sur les verrous
Laissé de la myrrhe sauvage),
J'ai pleuré dans mes cheveux roux
Et me suis griffé le visage.

JÉSUS.

Pas un instant sur moi ne s'est fixé son œil.

PHOTINE.

Fuira-t-il devant moi, toujours, comme un chevreuil?

JÉSUS.

Voici qu'elle commence à remonter l'amphore.

PHOTINE.

Mon bien-aimé, je t'ai cherché depuis l'aurore,
Sans te trouver, et je te trouve, et c'est le soir;
Mais quel bonheur! il ne fait pas tout à fait noir,
Mes yeux encore
Pourront te voir.

Ton nom répand toutes les huiles principales,
Ton souffle unit tous les parfums essentiels,
Tes moindres mots sont composés de tous les miels,
Et tes yeux pâles
De tous les ciels.

Mon cœur se fond comme un fruit tendre et sans écorce,
Oh! sur ce cœur, mon bien-aimé, qui te cherchait,
Viens te poser, avec douceur, comme un sachet,
Puis avec force
Comme un cachet!

JÉSUS.

Dans le rond de l'amphore pleine elle se mire...

PHOTINE.

Commme un cachet d'airain, comme un sachet de myrrhe!...

JÉSUS.

... S'adresse en ce miroir des rires puérils,
Regarde si le fard tient bien au bout des cils,
Si ses doigts restent blancs malgré l'eau qui les gèle.
— Et le Sauveur est assis, là, sur la margelle!

(Photine a remis sa cruche sur son épaule et s'éloigne.)

Elle s'en va. C'est bien la pauvre Humanité
Qui frôle le bonheur et qui passe à côté!

(Photine remonte le sentier, murmurant encore sa chanson.)

Et si je ne faisais pas un signe à cette âme?...
Elle passe... Si je la laissais passer?...

(Elle va disparaître.)

Femme !

(Elle se retourne, et le regarde d'un air insolent.)

J'ai soif : car les rayons du soleil sont très vifs.
Fais-moi boire, veux-tu?

PHOTINE.

Je croyais que les Juifs,
— Et cet homme en est un, cela se connaît vite —
Ne pouvaient pas, avec quiconque est Sichémite,
Avoir le plus léger, le plus lointain rapport !
Notre pain, c'est pour eux de la viande de porc ;
Un miel dont à Sichem l'abeille aurait sa ruche,
Serait du sang d'oiseau, pour eux ! Donc, cette cruche
Qui, toute fraîche, sort d'un puits samaritain,
Et que sur son front vil une païenne tint,
Tu devrais l'écarter d'un geste exécratoire,
Au lieu de demander...

JÉSUS.

Je te demande à boire.

PHOTINE.

Ton dégoût par la soif est donc diminué?
Sache que tu serais beaucoup moins pollué
En foulant un reptile, en touchant un insecte,
Qu'en étant secouru par quelqu'un de ma secte !

(Avec une volubilité méchante.)

Non, quand tu m'en prierais encor jusqu'à demain,
Je ne descendrai pas la cruche sur ma main :
Elle est sur mon épaule ; elle est bien ; je l'emporte.
Adieu l'Éliézer sans cadeaux, sans escorte !
Si tu m'as pris pour Rébecca, tu te trompas !
Tu dois avoir bien soif ! mais tu ne boiras pas !

(Redescendant un peu.)

Tu vois cette eau, cette eau limpide, si limpide
Que lorsqu'il en est plein le vase semble vide.

Si fraîche que l'on voit en larmes de lueur,
En perles de clarté ruisseler la sueur,
La sueur de fraîcheur que l'amphore pansue.
Par tous les pores fins de son argile, sue!...
Cette eau qui donne soif rien qu'avec son bruit clair,
Si légère qu'elle est comme une liqueur d'air,
Eh bien! pour toi, cette eau. c'est la loi, la loi dure,
Cette eau pure. cette eau si pure, elle est impure!...

JÉSUS.

Femme!

PHOTINE.

Non, tu n'auras pas une goutte d'eau!
Rien!

JÉSUS.

Si tu connaissais quel sublime cadeau.
Quel envoi de clarté Dieu fait à l'heure noire.
Et quel est Celui-là qui te demande à boire,
Tu te serais peut-être avisée aujourd'hui,
De le Lui demander. femme. toi-même, à Lui.

PHOTINE.

Tu dis des mots obscurs pour me rendre attentive.

JÉSUS.

Et l'eau qu'il t'eût donnée eût été de l'eau vive!...

PHOTINE.

Je conviens. inconnu, que ta voix. que tes yeux
Plaisent, et que tu sais, ô beau Juif captieux,
Éveiller l'intérêt en parlant de cette onde...
Tu n'as rien pour puiser. La citerne est profonde.
De quelle eau parles-tu, d'un air noble et subtil?
Où prendrais-tu cette eau? Mais d'ailleurs y a-t-il
De l'eau semblable à celle-ci. de l'eau meilleure?
On vient pour en puiser ici de plus d'une heure.
Notre père Jacob creusa, pour sa tribu.
Ce puits profond. Lui-même, et les siens en ont bu,
Eux tous. et leurs troupeaux, leurs chameaux et leurs zèbres;
Et c'est une eau célèbre entre les plus célèbres.
Tu ne vas pourtant pas dénigrer notre puits!

Serais-tu donc plus grand que Jacob?

JÉSUS.

Je le suis.

PHOTINE.

Oh! si je te versais dans tes deux mains en conque,
Un peu d'eau de ce puits, tu verrais bien...

JÉSUS.

Quiconque
Boira l'eau de ce puits aura soif de nouveau;
Mais il n'aura plus soif, celui qui boira l'eau
Que je lui donnerai, car en lui naîtra d'elle
Le bondissement frais d'une eau perpétuelle,
De sorte qu'il sera sans fin désaltéré
Celui qui boira l'eau que je lui donnerai.

PHOTINE.

Quoi! pour l'éternité? Mais j'y songe, peut-être,
C'est l'eau que le prophète Élie a dû connaître,
Lorsque dans le désert, sans boire, il s'en alla
Si longtemps. Tu souris. Mais oui, je sais cela!
Tu vois, je ne suis pas tout à fait ignorante;
Sans boire, il est resté quarante jours, quarante!
Vraiment tu connaîtrais son merveilleux secret?
Seigneur, apprends-le-moi. Cela m'éviterait
De venir chaque jour porter ici l'amphore.
Une eau dont on boirait sans avoir soif encore?
Tout le monde en voudrait. On la vendrait très cher.

JÉSUS.

Tu ne m'entends qu'avec des oreilles de chair.
Quand je veux l'élever, ton âme reste à terre.

PHOTINE.

Explique-moi quelle est cette eau qui désaltère
Pour toujours, cette source au flot jamais tari?

JÉSUS.

Soit! Mais va tout d'abord me chercher ton mari.

PHOTINE.

Mon mari?

JÉSUS.

Va.

PHOTINE.

Mais je...

JÉSUS.

Ceci te déconcerte?
Va chercher ton mari!

PHOTINE.

Je n'en ai pas.

JÉSUS.

Non certe,
Tu n'en as pas. Disant cela, tu dis fort bien :
Car l'homme avec lequel tu vis n'est pas le tien.

PHOTINE, reculant.

Seigneur!...

JÉSUS.

Tu dis fort bien. Car celui qui partage
Ta couche, tu n'es pas sa femme davantage
Que tu ne l'as été des cinq autres...

PHOTINE.

Seigneur!

JÉSUS.

Car tu changeas cinq fois, ô femme sans pudeur,
Et six fois tu connus les noces, — mais pas une,
La foule des amis doucement importune,
Ni les flambeaux...

PHOTINE.

Seigneur!

JÉSUS.

Ni le bruit jovial
Du banquet, ni l'effroi sur le seuil nuptial,
Ni les rameaux de myrte agités sur ta tête!

PHOTINE.

Seigneur, Seigneur, tu ne peux être qu'un prophète!

JÉSUS.

Parce que j'ai vu clair dans ton indignité,
Voilà que tu me crois prophète. En vérité,
Femme, je te dirai des vérités plus grandes.

PHOTINE.

O Maître, alors, dis-moi?...

JÉSUS.

Qu'est-ce que tu demandes?

PHOTINE.

Voici. Vous autres Juifs nous tenez en mépris
Parce que nous prions sur ce mont. Or j'appris
Que vos ancêtres — qui sont aussi nos ancêtres —
N'adoraient que sur lui! Que croirai-je? Les prêtres,
Les docteurs y voient clair. Mais nous, les simples, nous
Qui demandons la cime où l'on tombe à genoux,
Nous restons étonnés que la cime soit double;
Si l'on nous met entre deux monts, cela nous trouble;
Chaque prêtre nous crie en nous vantant le sien :
« Priez sur notre mont, il est le plus ancien! »
— « Non!... on ne peut vraiment prier que sur le nôtre! »
Alors, nous ne montons, ni sur l'un, ni sur l'autre,
Et nous restons en bas, dans le val, au milieu...
Et le val a des fleurs qui font oublier Dieu.

JÉSUS.

Rassure-toi : car l'heure vient, elle est venue,
Où l'on ne priera plus le Père, âme ingénue,
Ni sur le Garizim, ni dans Jérusalem.
Apprends que désormais, ô femme de Sichem,
Les vrais adorateurs n'adoreront le Père
Qu'en esprit et qu'en vérité : car la prière
Ne peut pas à l'esprit plaire selon le lieu,
Car le Père est Esprit, car Il n'est qu'Esprit, Dieu!
Et c'est donc dans l'Esprit et dans l'Esprit encore,
Et dans l'Esprit toujours, qu'il faudra qu'on l'adore.

PHOTINE.

J'ai vécu loin du Dieu que fait aimer ta voix.
Pourtant, j'ai toujours eu trois croyances : je crois

Que d'entre les tombeaux, un jour, on ressuscite:
Que d'un ange, parfois, on reçoit la visite;
Et surtout, — oh! surtout, — je crois obstinément
Qu'il viendra, le Promis, et j'attends en l'aimant
L'Ha-Schaab, ou le Christ, qu'on nomme encor Messie!

JÉSUS.

Les plus humbles, toujours! Oh! je te remercie,
Mon Père!... Et de ce Christ, dis-moi, que penses-tu?

PHOTINE.

Qu'il viendra.

JÉSUS.

Bien. Et puis, quand il sera venu?

PHOTINE.

Quand il sera venu...

JÉSUS.

Qu'est-ce que tu supposes?

PHOTINE.

Je suppose qu'il nous apprendra toutes choses.

JÉSUS.

O mon Père, ces mots si simples, entends-les!...
Femme, tu les a dits, les mots que je voulais.
Lève le front. Regarde-moi. Sois éclaircie.
Je suis cela, moi qui te parle, — le Messie!

PHOTINE, reculant, balbutiant, et glissant à genoux.

Toi! Je... Christ!... Ha-Schaab!... Emmanuel!...

JÉSUS.

Jésus.

PHOTINE.

Mon bien-aimé!...

JÉSUS.

Voilà que tu ne parles plus.

PHOTINE.

Mon bien-aimé!... je t'ai cherché depuis l'aurore,
Sans te trouver, et je te trouve, et c'est le soir;
Mais quel bonheur! il ne fait pas tout à fait noir:
Mes yeux encore
Pourront te voir.

Ton nom répand toutes les huiles principales,
Ton souffle unit tous les parfums essentiels,
Tes moindres mots sont composés de tous les miels,
Et tes yeux pâles
De tous les ciels !
Mon cœur se fond...
Grand Dieu ! qu'ai-je fait ? Que disais-je ?
Pour lui ! le même chant ! le même, ô sacrilège !
Pour lui, les mêmes mots, qui me servirent pour...

JÉSUS.

Je suis toujours un peu dans tous les mots d'amour.
Mais tant que ce n'est pas à moi qu'on les adresse,
On ne fait qu'essayer les termes de tendresse.

PHOTINE.

Maître, pour t'adorer, j'ai dit ce que j'ai su !

JÉSUS.

Et ton hommage me fut doux. Je l'ai reçu.

PHOTINE.

Devant toi que ce chant, aux lèvres, me remonte...
Quelle honte !

JÉSUS.

Non, tu ne dois pas avoir honte.
Comme l'amour de moi vient habiter toujours
Les cœurs qu'ont préparés de terrestres amours,
Il prend ce qu'il y trouve, il se ressert des choses,
Il fait d'autres bouquets avec les mêmes roses :
Car c'est à moi que tout revient. Et tôt ou tard,
Le parfum acheté, d'aloès ou de nard,
Que pour flatter les sens le marchand a cru vendre,
Sur mes pieds douloureux finira par s'épandre,
Et c'est par des cheveux défaits pour le péché,
Que ce parfum, sur mes pieds nus, sera séché.
Ne crois donc pas que ta chanson me scandalise ;
Un cœur que je surprends ne peut, dans sa surprise,
Se reconnaître assez pour inventer un chant,
Mais il se trouble, il dit, dans son trouble touchant,
N'importe quel fragment de chanson coutumière...
Et la chanson d'amour devient une prière !

PHOTINE.

« Celui qui boira l'eau que je lui donnerai
N'aura plus soif!... » Seigneur, je n'ai plus soif, c'est vrai;
Pour la première fois j'ai bu, pour la première!
Oh! je voudrais pleurer sur tes mains de lumière...
Comme il est bon! Il me les tend. Tu me les tends?...
J'avais si soif, si soif, et depuis si longtemps!
C'est ce vers quoi, sans fin, je reprenais mes courses,
L'eau vive, — et j'en connais toutes les fausses sources!
Quelquefois je croyais aimer, et qu'en aimant
Tout irait mieux; et puis, je n'aimais pas vraiment,
Et je restais avec une âme encor plus sèche!...
Mais dès qu'on me parlait d'une autre source fraîche,
L'espoir d'une eau nouvelle et de nouveaux chemins
Me faisait repartir, mon urne dans les mains!
Et je reconnaissais toujours la même route,
Et le même bétail, au même endroit, qui broute,
Les mêmes oliviers tordus et rabougris,
Le même ciel d'azur ou le même ciel gris,
Et d'un geste pareil, mais d'une âme plus vieille,
Toujours, dans la citerne, hélas, toujours pareille,
De volupté saumâtre et de trouble plaisir,
Je descendais toujours l'urne de mon désir...
Mais à peine à cette eau ma lèvre touchait-elle,
Que déjà je brisais l'urne sur la margelle!

JÉSUS.

Oh! Photine, mais tout cela, je le savais!

PHOTINE.

Et maintenant, c'est dans la fraîcheur que je vais!
Car mon âme a senti, dans son ombre surprise,
Sourdre, à flots de clarté, la fontaine promise!
Jaillis, source d'amour, et monte en jet de foi,
Et puis retombe en gouttes d'espoir, chante en moi,
Chante! et suspends, au lieu d'une poussière infâme,
Une poudre d'eau vive aux parois de mon âme!...

JÉSUS.

Tu trouves maintenant des mots ingénieux,
Mais qui me touchent moins que les pleurs de tes yeux.

PHOTINE.

Mes mots sont sans valeur, et mes yeux sont sans charmes !

JÉSUS.

Les plus beaux yeux, pour moi, sont les yeux pleins de larmes.
Et ne t'occupe pas des mots : je les entends.

PHOTINE.

Instruis-moi.

JÉSUS.

Je veux bien, là, pendant que j'attends.
Mais tu me quitteras quand tu verras paraître
Mes disciples...

PHOTINE, avec un geste vers sa cruche.

Avant de me parler, le Maître
Ne goûtera-t-il pas à l'eau dont il voulut?

JÉSUS.

Je n'ai jamais eu soif, sinon de ton salut.

PHOTINE.

C'est vrai, naïvement, j'offrais à boire au Fleuve !

JÉSUS.

Chaque fois que je bois une âme, je m'abreuve.

PHOTINE.

Je me couche à tes pieds. J'écoute...

JÉSUS.

L'air est bleu.
Tout se tait. Je dirai le royaume de Dieu,
Et comment on le perd, comment on s'en rend digne,
L'ivraie et le froment, le sarment et la vigne...

PHOTINE.

J'écoute...

JÉSUS.

Je dirai le grain de sénevé,
Le trésor enfoui, le diamant trouvé...

PHOTINE.

J'écoute !

JÉSUS.

...le danger des regards en arrière,

Les mots qu'il faut choisir pour former la prière,
Tout le troupeau quitté pour un agneau perdu...

PHOTINE.

J'écoute !

JÉSUS.

...le retour du maître inattendu,
Le grand chemin moins bon que la petite route,
Et je te parlerai de mon Père.

PHOTINE.

J'écoute !...

Rideau.

DEUXIÈME TABLEAU

LA PORTE DE SICHEM

Derrière le rideau, avant qu'il s'écarte, tumulte de voix joyeuses, cris bizarres, chants, éclats de rire. Puis on découvre le marché qui se tient à la porte de Sichem.

Grande place, sur laquelle débouchent d'étroites ruelles en pente. Maisons à toits plats. Minces petits escaliers aux murs. A droite, la maison de Photine.

Au fond, la porte de la ville, sorte d'allée voûtée, obscure et profonde, au bout de laquelle luit une échappée sur la campagne, et que surmonte la maison du Schoër, gardien de la porte ; tourelle d'où ce gardien peut regarder au loin.

Grouillement de caravansérail. Haillons éclatants. Innombrables marchands. Étalages. Boutiques. Encombrement de sacs, de couffins et de jarres.

Vers le fond, les Anciens sont gravement réunis : c'est à la porte de la ville que se traitent les affaires. Des enfants jouent. Des jeunes gens rient, s'amusent à soulever des pierres lourdes. Des femmes et des jeunes filles regardent les objets à vendre, jacassent.

Pierre et les Disciples sont là, pour acheter des vivres, repoussés et raillés par les marchands. — Le prêtre au fond, parmi les Anciens.

SCÈNE PREMIÈRE

PIERRE, LES DISCIPLES, LA FOULE.

CRIS DES MARCHANDS.

Blé ! Fruits ! Lait ! Miel ! Riz ! Sel ! Des rékikîm tout frais !

PIERRE.

Leurs cris ont augmenté la faim dont je souffrais.

ANDRÉ.

Allons-nous-en.

PIERRE.

Marchande encor !

ANDRÉ.

C'est inutile.

On se moque de nous !

UN MARCHAND.

Des petits flans à l'huile !

ANDRÉ, vivement.

Combien ?

UN JEUNE HOMME, qui passe en courant, aux marchands.

Ce sont des Juifs ! Soyez très exigeants !

(Les disciples s'éloignent.)

AUTRE MARCHAND, à des passantes.

Jeunes filles, du fard pour les yeux ?

AUTRE MARCHAND, à des passants.

Jeunes gens,

Des roseaux de Mérôm pour vous faire des flèches ?

PIERRE, à Nathanaël.

Ce vieillard a l'air bon, qui vend des figues sèches.
Propose-lui...

AUTRE MARCHAND.

Copher pour les ongles, copher !

ANDRÉ, pendant que Nathanaël parle au vieillard.

Je meurs de faim.

PIERRE, à Nathanaël qui redescend.

Accepte-t-il le prix offert ?

NATHANAEL.

Il m'a dit de m'aller cacher dans une crypte.

JEAN.

Pierre, je meurs de soif!

UN MARCHAND.

Des concombres d'Égypte!

PIERRE, résigné.

Essayons d'acheter un poisson!

(Ils remontent.)

UNE JEUNE FILLE, dans un groupe, interpellant une autre qui passe.

Noémi!...

Que compte-t-il t'offrir, aujourd'hui, ton ami?

NOÉMI.

Devinez!

LA JEUNE FILLE.

Un bonnet de filet?

NOÉMI.

Non!

UNE AUTRE JEUNE FILLE.

Des socques,

Pour faire un joli bruit en marchant?

NOÉMI.

Tu te moques!

UNE AUTRE.

Mieux encore? Un miroir de fonte?

NOÉMI.

Devinez!

UNE AUTRE.

Une bague?

NOÉMI.

Un anneau d'ivoire pour le nez!

TOUTES, éblouies.

Oh!...

PIERRE, au fond, à un marchand de poissons.

Ce thon? trois sékels!

LE MARCHAND.

Tu réclames? C'est quatre!

UN HOMME, avec des oiseaux sur les épaules.

Qui veut voir mes gentils petits oiseaux se battre?

(On fait cercle autour de lui).

PIERRE, aux disciples.

Partons!

ANDRÉ.

Qu'emportons-nous, en somme?

NATHANAEL.

Un peu de riz.

PIERRE.

Poussiéreux.

JACQUES.

Un fromage.

PIERRE.

Ancien.

ANDRÉ.

Des fruits.

PIERRE.

Pourris.

JEAN, montrant une maigre grappe de raisin sec.

Et cette grappe, enfin!...

PIERRE.

Ce n'est point, par Moïse!
La grappe de raisin de la Terre promise;
On ne se mettra pas à deux pour la porter!

(A un disciple.)

Et, dis-nous, trésorier, que peut-il nous rester?

LE DISCIPLE, montrant sa bourse vide.

Rien.

(Il remonte. Tous se regardent.)

PIERRE.

Déjà?

ANDRÉ, hochant la tête.

Hum!

JACQUES, à mi-voix.

Judas nous vole. Prenons garde.

JEAN.

Quand on le dit au Maître, il sourit, le regarde,
Et répond : « Il le faut, qu'il aime trop l'argent !... »

PIERRE.

Venez !

(Ils vont pour sortir. Au moment où ils passent sous la porte, cris dans la foule.)

LA FOULE.

Les Juifs s'en vont ! — Chiens ! — Pourceaux ! — Voleurs !

PIERRE, doucement à Jean.

Jean,
Je crois bien qu'il n'y a...

LA FOULE.

Ladres ! — Rogneurs d'oboles !

PIERRE.

...De bons Samaritains que dans les paraboles !

(Ils sortent.)

SCÈNE II

LES MÊMES, moins LES DISCIPLES, AZRIEL.

(Depuis un moment, Azriel est arrêté devant la maison de droite, qui est celle de Photine.)

AZRIEL, à une servante qui a paru sur le seuil.

Elle est encore au puits de Jacob ?

LA SERVANTE.

Elle y est
Encor.

UNE FEMME, à une autre.

Vois Azriel, comme il est inquiet
Lorsque Photine...

L'AUTRE.

Ah ! ne parlons pas de Photine !...

LA PREMIÈRE.

La vie est de miel pur pour cette libertine !

UNE TROISIÈME.

Oui, pendant que nos jours sont honnêtes et longs,
Pendant que nous cuisons les pains, que nous filons,
Son amant la compare au muguet des vallées
Et lui donne à croquer des pistaches salées.

AZRIEL.

Mais que lui peut-il donc être arrivé?
(Criant, au gardien de la porte.)
Schoër!
Toi qui surveilles le lointain, perché dans l'air,
Ne vois-tu pas venir Photine sur la route?

LE SCHOER.

Non, je ne la vois pas.

PREMIÈRE FEMME, à la deuxième.

Tiens, fine abeille, écoute!
N'est-ce pas irritant?

LA DEUXIÈME.

Mais, douce olive, on dit
Que la fin du scandale est proche. Elle perdit
Toute pudeur. Ils vont la chasser de la Ville.

LA TROISIÈME.

Qui?

LA PREMIÈRE.

Les Anciens.

LA TROISIÈME.

Vraiment?

LA PREMIÈRE.

Dans leur groupe immobile,
Tu vois, on parle bas. C'est d'elle!

LA DEUXIÈME.

Il était temps!
Elle nuit à Sichem, à tous ses habitants...
N'est-ce pas, cher palmier?

LA PREMIÈRE.

Mais oui, petite perle!

LA TROISIÈME.

Si la fureur du ciel contre Sichem déferle.
C'est à cause des yeux de Photine, trop doux !

UNE AUTRE.

Sa robe attirera le tonnerre sur nous.

UNE AUTRE.

Enfin, c'est une femme abominable !

UNE AUTRE.

Certe !

LA PREMIÈRE.

Et Dieu se servira d'elle pour notre perte !

LA DEUXIÈME.

Si jamais elle nous regarde, insultons-la !

AZRIEL, à la servante.

Je vais aller au-devant d'elle.

LE SCHOER, se penchant, du haut de sa tour.

La voilà !

AZRIEL.

Tu la vois ?

LE SCHOER.

Elle court... Elle fait de grand signes !...
Pour arriver plus vite, elle a pris par les vignes,
Par les blés !... La voilà !... Comme elle court !

AZRIEL.

Schoër.
Ce n'est pas elle !

LE SCHOER.

Si, c'est elle ! J'y vois clair !...
Ses cheveux sont épars... Elle est toute hagarde...
Comme elle court !...

AZRIEL.

Ce n'est pas elle !

LE SCHOER.

Si, regarde !

Photine paraît sous la grande porte, courant éperdue, et elle s'arrête, haletante.

SCÈNE III

LES MÊMES, PHOTINE.

AZRIEL.

Ah ! c'est toi !... Je tremblais... je craignais... je ne puis
Te dire !... D'où viens-tu ? Tu ne viens pas du puits ?...
Pour rapporter de l'eau, tu n'as aucune sorte
D'amphore...

PHOTINE.

Et c'est de l'eau, pourtant, que je rapporte.

AZRIEL.

Pourquoi courais-tu donc ?

PHOTINE.

On avait soif ici.

AZRIEL.

Comment ! tu viens...

PHOTINE.

Du puits.

AZRIEL.

De Jacob ?

PHOTINE.

C'est ainsi
Qu'on le nommait hier.

AZRIEL, riant.

Et qu'on le nomme encore !...

PHOTINE.

Non.

AZRIEL.

Ton voile ?

PHOTINE.

Tombé !...

AZRIEL.

Ton amphore ?

PHOTINE.

L'amphore ?...

AZRIEL.

Que faisais-tu? Je te cherchais !...

PHOTINE.

Je me trouvais.

AZRIEL.

L'avais-tu, ton amphore, en partant?

PHOTINE.

Je l'avais.

AZRIEL.

Où donc l'as-tu laissée?

PHOTINE.

Où je me suis laissée.

AZRIEL.

Pourquoi me tourmenter en faisant l'insensée?

PHOTINE.

Pauvre Azriel !

AZRIEL.

Je t'aime.

PHOTINE.

Oh ! non, non, va, je sais...
Tout ce qu'entre mes bras, tu rêvais, tu pensais,
— Car c'est dans un baiser toute l'âme qu'on frôle,
Et rien ne sait le poids d'un front comme une épaule !...
Eh bien ! rappelle-toi, je viens t'en supplier,
Ce que je ne servais qu'à te faire oublier !...
Tes grands espoirs, tu les jetas ! Je les rapporte.
(Elle crie.)
Peuple !...

AZRIEL.

Que fais-tu là?

PHOTINE.

Vous qui, sous cette porte,
Passez, foule joyeuse et bavarde, là-bas !...

UN HOMME.

Photine, il conviendrait qu'on ne t'entendît pas.

PHOTINE.

Femmes aussi, vous qui riez là dans la rue ! ..

UNE FEMME.

Elle ose nous parler, cette fille perdue !

AZRIEL.

Tais–toi. Prends garde !...

PHOTINE.

Anciens et Docteurs de la Loi !
Vieillards ! Prêtres !

UN ANCIEN.

Silence !... On s'occupe de toi !

PHOTINE.

Vous, marchands !...

UN MARCHAND, avec mépris.

C'est je crois, Photine, qu'on te nomme ?

PHOTINE.

Près du puits de Jacob est assis un jeune homme ;
C'est un Nazaréen pâle, qui m'a parlé.
Il est si doux que j'ai tout de suite tremblé...
Nul n'a son éloquence immense et familière,
Et son geste est celui d'ouvrir une volière !

LA FOULE, riant.

Ha ! ha !

PHOTINE.

Je crois que c'est un prophète. Sachez
Qu'il devina tous mes secrets, — tous mes péchés !...
Il a tout deviné ! J'en suis encor saisie...
Ne se pourrait-il pas que ce fût le Messie ?

UN HOMME.

Mais elle est folle !

UN AUTRE.

Que vient-elle nous conter ?

UN AUTRE, riant.

Ha ! ha ! ha !

UN MARCHAND.

Mes pigeons, qui veut les acheter ?

AUTRE MARCHAND.

Deux passereaux, pas cher, pour faire un sacrifice!

PHOTINE.

De grâce, écoutez-moi!

UN ACHETEUR, à un marchand.

Combien ce sac d'épice?

LE MARCHAND.

Vingt sékels!

L'ACHETEUR.

Tu veux donc me ruiner comme Job?

PHOTINE.

Un jeune homme est assis près du puits de Jacob!
Il se nomme Jésus. Il revient de Judée.
J'ai refusé d'abord l'eau qu'il m'a demandée.
Mais alors il m'a dit, debout dans son manteau,
Des paroles du Ciel à propos de cette eau!...

UNE FEMME, à un marchand.

Les beaux colliers!

UNE AUTRE FEMME.

D'où viennent-ils?

LE MARCHAND.

De Phénicie!

PHOTINE.

Pourquoi ne pas vouloir que ce soit le Messie?

UN JEUNE HOMME.

Le Messie? Il viendra quand pourriront nos os!

UN AUTRE, en entraînant plusieurs.

Venez donc par ici voir un combat d'oiseaux!

PHOTINE.

Écoutez donc, ô misérable populace!
J'apporte une nouvelle immense!...

UN MARCHAND.

Elle nous lasse!

UN AUTRE MARCHAND.

Tais-toi !

PHOTINE.

Je ne peux plus me taire !

PREMIER MARCHAND.

Non ! assez
De cris !

PHOTINE.

Je ne peux plus me taire, car je sais !...
Je dois crier, — qu'on me repousse, qu'on me foule ! —
Mon devoir est d'aller crier parmi la foule :
Près du puits de Jacob un jeune homme est assis !
Ses cheveux ont la couleur blonde ;
On croit voir l'arc-en-ciel qui rassure le monde
Dans chacun de ses beaux sourcils.

Grave, il reçoit, tenant une invisible palme,
L'ombre d'un invisible dais.
On le reconnaîtrait entre mille à son calme,
Et c'est Celui que j'attendais !

Un vent d'été, porteur d'un chant lointain, qui passe
Dans un troène d'En-Gaddi,
La flûte se mêlant aux fleurs dans l'air tiédi,
C'est à quoi fait penser sa grâce !

Et quant à sa douceur, elle est divine, elle est...
Comme une plume de colombe,
Qui, blanche, quand l'oiseau se penche sur du lait,
D'une blancheur dans l'autre tombe !

UN MARCHAND.

Elle ameute la foule !...

UN AUTRE MARCHAND.

Et distrait les chalands !

UN HOMME, ironique, aux marchands.

Oui, qu'importe l'espoir des plus vastes élans,
Pourvu que l'on achète et pourvu que l'on vende !...

UN AUTRE, au prêtre qui descend.

On nous parle du Christ !

LE PRÊTRE.

Qui?

PHOTINE.

Moi!

LE PRÊTRE.

L'audace est grande!
Parler du Christ! Sais-tu seulement ce que c'est?
Seul il peut en parler, l'homme pieux qui sait
Tous les oracles de jadis, les phrases dites
Par les prophètes saints, les promesses écrites...
Les choses qu'une femme, enfin, ne sait jamais!

PHOTINE.

Tu t'avances beaucoup, prêtre, si tu l'affirmes!
Il est écrit : « Quand Dieu viendra sur les sommets,
Les aveugles verront la danse des infirmes,
Et les sourds entendront l'hosannah des muets! »

LE PRÊTRE.

C'est un texte, en effet, qu'elle nous paraphrase!

UN VIEILLARD.

Eh quoi! cette ignorante?

UN JEUNE HOMME.

Elle semble en extase!

UN AUTRE.

Le charbon a touché ses lèvres de son feu!...

PHOTINE.

« C'est un vrai cœur de chair qu'à mon peuple j'envoie,
Et j'ôte le rocher qui de cœur lui tint lieu,
Afin que désormais il marche dans ma voie,
Et que ce soit mon peuple, et que je sois son Dieu! »

LE PRÊTRE.

Ézéchiel parlait ainsi dans son délire!
Elle aura lu ces mots!

AZRIEL.

Elle ne sait pas lire!

LE PRÊTRE.

Comment les textes saints lui sont-ils donc connus?

PHOTINE.

« Ah! qu'ils sont beaux sur la montagne les pieds nus
De celui qui nous vient porter le bon Message... »

LE PRÊTRE.

Isaïe a crié cela!

PHOTINE.

« Petit village,
Béthléem, quelle ville eut jamais tes grandeurs? »

LE PRÊTRE.

Ah! tais-toi!...

PHOTINE.

« Nazareth, ton nom contient des fleurs! »

LE PRÊTRE.

Les livres de Moïse éclairent seuls les ombres!

PHOTINE.

Eh bien! connaissez donc qu'il est dit dans les Nombres :
« Paroles de Bâlam–ben–Beor : Israël,
Un sceptre est dans ton sol, un astre est dans ton ciel! »

LE PRÊTRE.

Cette femme connaît les livres mieux qu'un homme!

PHOTINE.

Et sachez qu'il est dit dans le Deutéronome...

VOIX DIVERSES.

Miracle! — Fausseté! — C'est le Christ! — Vous croyez?
— Non!

PHOTINE.

Et si c'était lui!... Venez et le voyez!

UNE VOIX, dans la foule.

Rappelez-vous toutes les fausses prophéties!

UNE AUTRE.

On en a tellement découvert, des Messies!

PHOTINE.

Si c'était lui !

UN MARCHAND.

Mais non !

PHOTINE.

Si c'était lui, pourtant !

UN JEUNE HOMME.

Oh ! certes...

LE PRÊTRE.

Si c'était le Christ, en l'admettant,
Comment l'âme du Christ, cette grande âme blanche,
Causerait-elle avec la tienne ?...

PHOTINE.

Elle se penche !

LE PRÊTRE.

Va parfumer ta porte, et, t'asseyant au seuil,
Prépare pour ce soir les ruses de ton œil.

PHOTINE.

Ne crois pas qu'en parlant de la sorte, on m'irrite :
Tu viens de me traiter comme je le mérite !

AZRIEL.

Cette orgueilleuse-là, s'humilier ainsi !...
J'affirme qu'il y a du divin dans ceci !

PHOTINE, s'agenouillant au milieu de la place.

Je confesse ma vie et frappe ma poitrine,
Et je veux demander pardon à tous !...

UNE FEMME, la relevant.

Photine !

PHOTINE.

Prophétesse, en effet, bien indigne de lui !...
Mais l'indulgent Sauveur qui nous vient aujourd'hui
Aime précisément ceux que personne n'aime,
Aime ceux à qui tous vous jetez l'anathème,
Ceux dont l'obscurité fait dédaigner les maux,
Aime les pauvres gens, les pauvres animaux,

Les humbles chiens battus, les tristes petits ânes,
Les publicains, les péagers, les courtisanes !

CRIS DIVERS.

Faites-la taire ! — Une pécheresse ! — Empêchez
Qu'elle parle !

PHOTINE.

Jésus m'a remis mes péchés !

UNE FEMME, sortant de la foule et courant à elle.

Il me remettra donc tous les miens ?

PHOTINE.

Sois-en sûre !
Si le roseau froissé souffre d'une cassure,
Il n'achèvera pas le roseau d'un coup sec ;
Si la lampe crépite en noircissant son bec,
Il ne soufflera pas brusquement sur la lampe ;
Mais pour que le roseau balance encor sa hampe
Et l'offre encor, ployante, aux pattes de l'oiseau,
Il raccommodera tendrement le roseau,
Et pour que de nouveau la flamme monte et brille,
Tendre, il relèvera la mèche avec l'aiguille.

LE PRÊTRE.

Ah ! ces discours au cœur sont plus pernicieux
Que le vinaigre aux dents ou la fumée aux yeux !

UN JEUNE HOMME.

Comme elle est belle en ce moment !

UN AUTRE.

C'est que sur elle
L'Esprit vient de souffler !

UN AUTRE.

Mais non, c'est qu'elle est belle !

UN AUTRE, essayant d'entraîner Photine, et lui montrant un petit groupe décidé.

Viens ! quelques-uns déjà...

PHOTINE.

Non ! Je ne partirai

Qu'avec la moitié de la ville !

UN ENFANT.

Moi, j'irai !

PHOTINE, parcourant la foule.

O vous dont on ne peut fréquenter les demeures
Sans se purifier après pendant des heures,
Vous que l'on traite avec plus encor de dédains
Que les montreurs d'oiseaux et que les baladins,
Vous, exclus par la loi de tous les privilèges,
Vils païens, couthéens, ivrognes, sacrilèges,
Samaritains, enfin, puisque ce mot dit tout,
Et puisqu'on en a fait le terme du dégoût,
Gueux de ce monde auxquels on voudrait fermer l'autre,
Suivez-moi vers ce Christ, car ce Christ est le vôtre !
Et ceux qui n'ont connu ni honte, ni douleur,
Les forts et les joyeux, ce Christ n'est pas le leur !

LE PRÊTRE.

Le Christ est un vainqueur qui viendra dans la gloire !

PHOTINE.

C'est un pauvre qui passe et qui demande à boire.

LE PRÊTRE.

Coiffé d'astres, fendant terriblement les airs,
Il viendra par un chemin bleu, bordé d'éclairs !

PHOTINE.

Il est venu par le sentier de la vallée ;
Pas d'étoiles au front, mais l'âme est étoilée !

LE PRÊTRE.

Il viendra pour crier : « Il n'y a que la loi ! »

PHOTINE.

Il vient pour soupirer : « Il n'y a que la foi ! »

LE PRÊTRE.

Il sera le guerrier qui reprendra la terre !

PHOTINE.

Il est le pacifique ennemi de la guerre,
La ruine de la ruine, et la mort de la mort !

LE PRÊTRE.

Mais sait-on seulement d'où ce prophète sort?
Le vrai Christ descendra de David, — et des prêtres!

PHOTINE.

On saura découvrir David dans ses ancêtres!
En attendant, il sort d'entre les plus petits,
Et ses mains de prophète ont tenu des outils;
Les anges, dans le fond d'une boutique obscure,
Ont baisé les copeaux pris dans sa chevelure!
Docile, il fabriquait des balances, des jougs.
Et lui qui travailla, quoique Dieu, comme vous,
En façonnant des jougs pensait à vos souffrances,
Et rêvait de justice en faisant des balances!

UN HOMME.

Allons vers lui!...

LE PRÊTRE.

C'est un faux Christ!

L'HOMME.

Soit, je suivrai
Tous les faux Christs, de peur de le manquer, le vrai!

UNE FEMME.

Oui, conduis-nous vers lui! Laisse ces cœurs de pierre!

PHOTINE.

Non! Je ne partirai qu'avec la ville entière!

UN HOMME, ricanant.

Un Christ qui vient pour pardonner à des pécheurs!...

PHOTINE.

Ses paroles font des silences dans les cœurs!

UN AUTRE, de même.

Et bavarder, autour des puits, avec les femmes!...

PHOTINE.

Ses gestes font des ombres blanches sur les âmes!

UN MARCHAND.

Il est donc beau pendant qu'il parle?

PHOTINE.

Il resplendit!

On n'a jamais parlé comme cet homme. Il dit :
« Les premiers seront les derniers. Celui qui souffre
Va sourire. Celui qui monte est près du gouffre.
Heureux les attristés ! Heureux les fatigués !
Ceux-ci reposeront, et ceux-là seront gais ! »

UN MARCHAND.

Autour d'elle, voyez, la foule s'est accrue !

PHOTINE.

J'irai crier tout ce qu'il dit de rue en rue !

(Elle sort, suivie de la foule.)

PREMIER VIEILLARD.

Elle le fait !

UN MARCHAND, regardant.

Bientôt ils seront des milliers !

UN AUTRE MARCHAND, criant à la cantonade, avec désespoir.

Pourquoi donc avez-vous quitté vos ateliers ?

UN AUTRE.

Mais que faire ? C'est impossible qu'on la laisse...

LA VOIX DE PHOTINE, au dehors.

Il dit : « Vous serez forts, vous, les pleins de faiblesse ! »

PREMIER MARCHAND.

Ne lui laissez donc pas prononcer ces mots-là !

LA VOIX DE PHOTINE, plus loin.

Il dit : « Vous jugerez vos juges ! »

UN ANCIEN, furieux.

C'est cela !...

UN AUTRE.

Que faire ?

LE PRÊTRE.

Aller chercher les Romains !...

(A un marchand.)

Toi, vas vite.

(Il lui explique à mi-voix ce qu'il faut dire. On entend :)

L'ordre public troublé... le peuple qui s'excite...

LA VOIX DE PHOTINE, dehors.

Il dit encor : « Je vous le dis, en vérité.
Mon Héritage est fait pour le déshérité ! »

UN MARCHAND, avec terreur.

Entendez-vous ces mots qui pleuvent sur la ville ?...

LE PRÊTRE, à celui qu'il va envoyer.

Demande des soldats. C'est la guerre civile,
Si l'on n'arrête pas...

LA VOIX DE PHOTINE, se rapprochant.

Il dit : « Des deux chemins
Prenez le plus étroit. »

LE PRÊTRE, au marchand.

Va chercher les Romains !

(Le marchand sort en courant.)

PHOTINE, rentrant, suivie d'une foule plus nombreuse.

Il dit encor : « Toute science est un fantôme,
C'est aux pauvres d'esprit que sera mon Royaume ! »
Il dit...

UN HOMME, criant, à la foule.

Écoutez tous ! Pressez-vous sur ses pas !
Car ce sont là des mots que l'on n'invente pas !
Un Dieu seul peut dicter ces paroles d'aurore !
— Photine, que dit-il encore ?

PHOTINE.

Il dit encore :
« Soyez doux. Comprenez. Admettez. Souriez.
Ayez le regard bon. Ce que vous voudriez
Qu'on vous fît, que ce soit ce qu'aux autres vous faites :
Voilà toute la loi, voilà tous les prophètes !
Envoyez votre cœur souffrir dans tous les maux... »
Enfin, que sais-je, moi ! Des mots nouveaux ! Des mots
Parmi lesquels un mot revient, toujours le même :
Amour... Amour... Aimer... « Le ciel, c'est quand on aime.
Pour être aimés du Père, aimez votre prochain.
Donnez tout par amour. Partagez votre pain
Avec l'ami qui vient la nuit, et le demande.
Si vous vous souvenez, en faisant votre offrande,

Que votre frère a quelque chose contre vous.
Sortez, et ne venez vous remettre à genoux
Qu'ayant, la paix conclue, embrassé votre frère...
D'ailleurs, un tel amour, c'est encor la misère.
Aimer son frère est bien, mais un païen le peut.
Si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, c'est peu :
Aimez qui vous opprime et qui vous fait insulte.
Septante fois sept fois pardonnez. C'est mon culte
D'aimer celui qui veut décourager l'amour.
S'il vous bat, ne criez pas contre, priez pour.
S'il vous prend un manteau, donnez-lui deux tuniques.
Aimez tous les ingrats comme des fils uniques.
Aimez vos ennemis, vous serez mes amis.
Aimez beaucoup, pour qu'il vous soit beaucoup remis.
Tous les amours sont beaux sauf celui de soi-même!
Aimez-vous bien les uns les autres. Quand on aime,
Il faut sacrifier sa vie à son amour.
Moi, je vous montrerai comment on aime, un jour...
Amour! N'ayez que de l'amour dans la poitrine!
Aimez-vous! »

TOUS, *tombant à genoux.*

Qu'est ceci? Quelle est cette doctrine?

(*Tumulte, cris.*)

Le Roi, fils de David! — Le Christ! — Le roi des cieux!
— Suivons-la!

(*A ce moment, tous enthousiasmés, se relèvent, s'élancent derrière Photine, vont partir, mais ils sont refoulés brutalement par des soldats qui entrent, et un centurion paraît.*)

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE CENTURION, SOLDATS.

LE CENTURION.

Quoi! Comment! des cris séditieux!
Dispersez-vous!... Quel est ce roi que l'on acclame?
Que faites-vous là, tous, autour de cette femme?...

Saisissez-la d'abord, elle !

PHOTINE, à part.

Tout est perdu !

Quand je les emmenais !...

LE CENTURION.

M'avez-vous entendu ?

Pas de groupes !... Pas de rumeurs !... Qu'on se disperse !

(Aux marchands.)

Vous autres, reprenez votre petit commerce !

(A Photine.)

Excitatrice, tu leur tenais des propos
Contre César, sans doute, et contre les impôts !
De quoi leur parlais-tu ?

PHOTINE

Mais de...

LE CENTURION, aux soldats.

Serrez la corde !

PHOTINE

Mais de mansuétude et de miséricorde,
De charité, d'amour...

LE CENTURION.

Et puis...

UN HOMME, vivement.

C'est tout !

UN AUTRE.

De rien !

LE PRÊTRE.

Elle parlait encor du Messie !

LA FOULE, avec indignation.

Oh !

LE CENTURION.

Ah ! bien !

Toi, tu viens dénoncer ? Rome te remercie !...

(A ses soldats, en riant.)

Elle leur annonçait le Vengeur, le Messie.
Celui-là qui des Juifs sera l'Imperator.

Qui battra les Romains, n'est-ce pas?... Elle a tort!
Car ceci pourrait bien ne pas plaire à Pilate...
Marchons.

PHOTINE, à part.

Tout est perdu!

LE PRÊTRE, au centurion.

Pour que l'émeute éclate,
Elle dit avoir vu le Christ tout près d'ici!
Et sais-tu qui la folle ose appeler ainsi?
Un fanatique obscur, qui, sans doute, conspire.
Un gueux de Nazareth!

LE CENTURION.

Ah! il fallait le dire!
Un gueux de Nazareth?... mais je vois ce que c'est!
(A ses soldats.)
C'est l'homme, vous savez, le simple, qui passait
Pour guérir les lépreux, l'homme de Galilée!
Sa présence, en effet, nous était signalée.

LE PRÊTRE.

Des ordres contre lui doivent être reçus.

LE CENTURION.

Un certain Josué, n'est-ce pas, ou Jésus?

LE PRÊTRE.

C'est lui-même!

LE CENTURION.

Comment, c'est Jésus! Quand je pense
Que j'allais...! Mais alors, ça n'a pas d'importance!
Il ne nous porte pas ombrage, celui-là!
(Aux soldats.)
Ce n'est rien. C'est Jésus. Allons, détachez-la!

PHOTINE, déligottée immédiatement.

Ciel!

LE CENTURION.

C'est un pauvre Juif pris de mélancolie.
Moi-même, je le vis commettre une folie!...
Mais à Jérusalem, justement, il n'y a
Qu'un mois. J'étais de garde au fort Antonia,

D'où nous surveillons tout ce qu'on fait dans le temple ;
D'en haut, j'avais suivi des yeux la blancheur ample
D'une robe de lin errante, et m'étais dit :
« C'est quelque Essénien arrivé d'En-Gaddi.
Il prêche : je le vois aux gestes de sa manche. »
Douze robes suivaient, sombres, la robe blanche.
Et ce groupe, en causant, s'en vint jusqu'à ce lieu
Où des Juifs très dévots, pour honorer leur Dieu,
Font le change, installés à des petites tables,
En se servant de poids rarement véritables.
Sur le sol de ce temple étonnant, où l'on vend
De tout, du sel, de l'huile, et du bétail vivant,
Traînent de vieux morceaux de cordes et de brides :
Tout d'un coup, je vis l'homme aux vêtements candides
Prendre un de ces morceaux, le tordre, et je le vis
Fouetter tous les vendeurs qui couvraient le parvis,
Et tous ces gros marchands, même les plus podagres,
Fuyaient, fouettés par lui, tel un troupeau d'onagres !
Et lui fouettait toujours, d'un geste furieux.
Et le peuple acclamait. C'était très curieux.
Nous autres, les Romains, cela nous faisait rire...
Cet homme ne peut pas inquiéter l'Empire.
Il défend que du temple on fasse un vil bazar,
Mais il dit : « A César ce qu'on doit à César. »

LE PRÊTRE.

Tu n'as pas entendu la femme ?

LE CENTURION, riant et remontant.

Je préfère
Ne pas l'entendre !

LE PRÊTRE, essayant de le retenir.

Écoute-la !

LE CENTURION.

J'ai mieux à faire !

LE PRÊTRE.

Quoi donc ?

LE CENTURION, railleur.

Mais lire, au frais, mon auteur familier.
Je lis, et l'ombre d'une feuille de figuier,

— Large et tremblante main qui sur le livre passe, —
Souligne d'un doigt bleu quelque beau vers d'Horace !

LE PRÊTRE.

Mais...

LE CENTURION, sèchement.

Qu'on ne vienne plus, surtout, me déranger.
(Au Peuple.)
On vous permet ce Christ, il n'offre aucun danger.
(En sortant, à un soldat.)
Tu sais, le joli charpentier à tête blonde ?...
Ce n'est pas celui-là qui troublera le monde !...
En route !

SCÈNE V

LES MÊMES, moins LE CENTURION et LES SOLDATS.

PHOTINE.

Et maintenant, courons vite !
(Murmures.)

UN HOMME.

Oh ! non !

PHOTINE.

Quoi ?

UN AUTRE.

Un roi flattant César ne sera pas mon roi !

UN AUTRE.

C'est ainsi que le fils de David nous libère !

UN AUTRE.

Il conseille l'impôt ?

UN AUTRE.

Il accepte Tibère ?

PHOTINE.

Seigneur, Seigneur, les malheureux, écoute-les !
De quel royaume avez-vous cru que je parlais ?

Quoi, vous vous occupez de César, de l'Empire !
Comprenez donc un peu ce qu'on a voulu dire !
Vous qui serez les éternels Samaritains,
Ne pensez qu'au seul vrai royaume, qu'aux destins
Du royaume secret dont aucune province
Ne vous sera jamais prise par aucun prince !...
Puisqu'il faut tôt ou tard que vous soyez mangés,
Que vous importe que les fauves soient changés,
Et que celui, vers vous, dans l'ombre, qui se traîne,
Ce soit le renard juif, ou la louve romaine ?...
Ah ! sans savoir le nom du maître de hasard,
Donnez avec dédain ce qu'on doit à César !

TOUS.

Oui ! mais...

UN HOMME.

Mais le royaume ?

PHOTINE.

Il n'est pas de ce monde,
Car ce n'est pas un roi, c'est un Dieu qui le fonde !

UN AUTRE.

Où le connaîtrons-nous, ce royaume irréel ?

PHOTINE.

Un peu d'abord en vous, puis tout à fait au ciel !

PLUSIEURS.

En nous ?

PHOTINE, allant de l'un à l'autre.

La graine est là, d'où monte l'arbre immense !
Vous n'avez qu'à vouloir, et le règne commence !
Pour tous ! pour tous ! Un peu d'amour, un peu de foi,
Et vous verrez quel beau royaume !... Toi, — toi, — toi ! —
Toi, tu souffriras moins, maigre tailleur de pierres :
Car, dans le noir du masque abritant tes paupières,
Tes yeux posséderont quelques brins de lueur
Des gerbes de clartés futures !... Ciseleur,
Tes doigts se sentiront rafraîchis par les ailes
Des petits chérubins d'argent que tu cisèles !...

Toi qui, pour lambrisser les alcôves, scias
Les cèdres, les cyprès et les acacias,
Tu béniras les trous au mur de ton échoppe
Parce qu'il y frissonne une touffe d'hysope !...
Vous plaindrez ceux pour qui vous tissez, tisserands,
Et vous, passementiers, plus vous coudrez de rangs
D'inutiles galons aux frivoles étoffes,
Et plus vous sourirez, comme des philosophes !
Chacun trouvera joie à son humble métier.
Tu verniras l'argile avec amour, potier ;
Pâtres, vous soignerez plus gaîment vos abeilles !
Vous sifflerez, vanniers, en tressant vos corbeilles !

LE PRÊTRE.

Mais ce n'est qu'un espoir, le royaume des cieux !

PHOTINE.

Qu'est-ce que vous avez à proposer de mieux ?

CRIS DE TOUS.

Oui !.. Suivons-la !... Le Christ !... Peut-être !... Le royaume !
Prenons des instruments !.. Chantons !.. Oui, tous !.. Un psaume !

UN MARCHAND, à Photine.

Oh ! moi, j'y vais sans croire, en curieux, pour voir !

PHOTINE.

Viens quand même !

AZRIEL.

J'y vais par ennui, sans espoir,
Pour agir !...

PHOTINE.

Viens quand même !

UN JEUNE HOMME.

Et moi, c'est toi que j'aime !
Si je te suis, c'est pour ta beauté !

PHOTINE.

Viens quand même !...
Suivez tous, en cueillant des branches d'oliviers ;
Peu m'importe pourquoi, pourvu que vous suiviez !

LE PRÊTRE.

Eh bien, j'y vais aussi ! Cet homme va peut-être
Fonder un nouveau culte, et me nommer grand prêtre !

PHOTINE.

Marchons en entonnant le psaume à l'Éternel.
Et prenez au verset : « *Chantons sur le nébel...* »

TOUTE LA FOULE, dans un immense cri d'enthousiasme.

Chantons sur le nébel dont le long manche s'orne
De nacre, de corail et d'or,
Sur le nébel, sur le kinnor,
Et chantons sur la flûte encor
Et sur la trompette de corne !...

(La foule s'engouffre derrière Photine sous la haute porte, et le psaume va rouler au loin dans la campagne.)

Qu'en l'honneur de Celui qui vient juger les temps
Dansent toute la terre et tous ses habitants !...
Toute la mer... et tout...

Rideau.

TROISIÈME TABLEAU

SALVATOR MUNDI

On revoit le puits de Jacob. Jésus est assis sur la margelle. Le soleil se couchera tout à l'heure. Le ciel est jaune, avec du rose.

Les Disciples sont groupés un peu loin du Maître. Ils achèvent le repas frugal qu'ils sont parvenus à réaliser avec leurs achats. Assis ou couchés sur le ventre, ils font cercle, par terre, autour d'un petit feu qui s'éteint, et d'où monte bien droit, dans l'air calme, un fil bleu. Ils chuchotent, et parfois regardent Jésus, à la dérobée. Ils ne sont pas contents. Jésus rêve.

SCÈNE PREMIÈRE

JÉSUS, LES DISCIPLES.

PIERRE, à voix basse, avec indignation.

A cette femme !...

ANDRÉ, de même.

Il lui parlait!

JACQUES, de même.

Il lui parlait!

PIERRE.

Je n'oserai jamais le blâmer... Mais il est
Parfois, avouons-le, d'une imprudence étrange.

ANDRÉ.

Et pourquoi jeûne-t-il, quand tout le monde mange?

PIERRE.

C'est pour nous étonner qu'il n'aura pas mangé!

JÉSUS.

Ce n'est pas pour cela, Pierre.

JEAN.

Il nous entend.

PIERRE.

J'ai
Parlé trop haut.

NATHANAEL, plus bas.

Pourquoi jeûner?

PIERRE, de même.

Je me figure
Que c'est pour nous prouver qu'il vit sans nourriture!

JÉSUS.

Je me nourris d'un mets que vous ne savez pas.

PIERRE, baissant la voix.

Quelqu'un a dû venir lui porter un repas.

JEAN.

Les anges peuvent le servir sans qu'on les voie!

JÉSUS.

Faire la volonté de Celui qui m'envoie,
— Voilà cet aliment secret qui me nourrit.

PIERRE. plus bas encore, avec humeur.

C'est pour faire cette volonté que l'on prit
Par ce chemin !...

JEAN.

Mais pour gagner la Galilée...

PIERRE.

Il aurait mieux valu passer par la vallée
De Sâron !...

NATHANAEL.

Certe, ou par la plaine du Jourdain !

ANDRÉ.

Mais par la Samarie !... Horreur ! tâtez ce pain !
C'est du granit !

(Il le lance loin de lui.)

Maudite ville !

PIERRE.

Est-ce la peine
D'aller chez ceux qui sont ignorants, pleins de haine,
Endurcis, et que la souffrance rend mauvais ?

JÉSUS.

C'est chez ceux-là qu'il faut aller, et que je vais.

JEAN.

Parlons plus bas.

JACQUES.

C'est son idée. Il sera cause
Qu'on nous massacrera.

JEAN.

Mais lui-même s'expose !

PIERRE.

A quoi cela sert-il ? Qu'est-il venu chercher ?
Que fait-il sur ce puits ? A qui veut-il prêcher ?
Il n'a trouvé pour l'écouter que cette femme.
Vous savez que jamais, certes, je ne le blâme,
Mais, s'il voulait gagner ce peuple, il aurait dû
Se faire un partisan digne d'être entendu !

JACQUES.

Des mains pures pourront seules semer l'idée.

PIERRE.

Mais une courtisane !

JACQUES.

On l'aura lapidée
Dès qu'elle aura paru, pour prêcher, sur son toit !...

PIERRE.

Si j'avais à gagner une ville, moi !...

JACQUES.

Toi ?

PIERRE.

Je me renseignerais. J'irai voir les notables,
Le prêtre à son autel, les changeurs à leurs tables.
Chacun vous sert selon l'importance qu'il a.
Je convaincrais une âme importante. Voilà
Comment je m'y prendrais, moi, pour prendre une ville.

ANDRÉ, secouant la tête.

Parler à cette femme était bien inutile.

PIERRE.

Il semble quelquefois railler, en vérité.
Songez qu'il a choisi la dernière cité
Du dernier peuple, et dans la cité tout entière,
Une femme, et parmi les femmes, la dernière !

JÉSUS.

Il faudra que pourtant vous vous accoutumiez
A ce que les derniers, pour moi, soient les premiers !

PIERRE.

Il entend tout, c'est bon. Je garde le silence.

(Il se lève, et va regarder un champ de blé. — Silence.)

JÉSUS.

Non !

JACQUES.

A quoi dis-tu : « Non » ?

JÉSUS.

A ce que Pierre pense !

PIERRE.

Seigneur ?...

JEAN.

Je meurs de soif !

ANDRÉ.

Oui, c'est un jeu cruel
Des païens ! Ils ont mis dans le riz trop de sel !

NATHANAEL.

Comment boire ?

ANDRÉ.

On n'a rien pour puiser !

JEAN.

Cette femme
A bien laissé...

JACQUES.

Quoi donc ?

JEAN.

Sa cruche !

PIERRE.

Son infâme
Cruche ! c'est un objet de scandale et d'effroi !
N'y portez pas les mains !

JEAN, *les deux mains sur la cruche.*

Elle a le ventre froid...
Et j'ai bien soif !

PIERRE.

Je ne boirais pour rien au monde
Cette eau nauséabonde...

JEAN.

Elle est nauséabonde ?

PIERRE.

Doublement ! car le goût du vice est dans cette eau.
Et de l'impiété !

JEAN.

Tant pis ! j'ai trop soif !

(*Il boit.*)

Ho !...

NATHANAEL.

Eh bien?

JEAN, lui passant la cruche.

Goûte!

NATHANAEL, après avoir bu.

Ho!...

ANDRÉ.

Quoi?

NATHANAEL, même jeu.

Goûte!...

ANDRÉ. même jeu.

Ho!...

JACQUES.

Qu'est-ce?

ANDRÉ.

Goûte!

JACQUES.

Quelle perle divine est dans cette eau dissoute?...

NATHANAEL.

C'est du miel!

ANDRÉ.

Non, des fleurs!

JEAN.

On pleure en y goûtant!

PIERRE.

Qu'a-t-elle donc laissé dans sa cruche en partant?...

JÉSUS.

Elle a laissé dans cette cruche
Le souci du cœur insensé.
L'orgueil cruel d'être une embûche
Vivante et rose, elle a laissé

Ses péchés lourds, ses rêves pires,
Ses bonheurs bavards et méchants,
La frivolité de ses rires,
L'inconscience de ses chants.

Ses soupirs pour d'indignes causes,
Tout le mal de son âme, tout!...

PIERRE.

Et ce sont ces mauvaises choses
Qui donnent à l'eau ce bon goût?

JÉSUS.

Le goût que vous trouvez à l'eau de cette cruche,
Ne l'attribuez pas à des pleurs blonds de ruche,
A des pleurs blancs de lys broyés;
Ce goût, — avec en moins la saveur infinie! —
C'est celui que je trouve aux fautes d'une vie
Qu'on vient d'oublier à mes pieds!

PIERRE, buvant à son tour.

Par quels mots exprimer une fraîcheur pareille?...
Ma lèvre entend ta voix que buvait mon oreille!

(Reposant la cruche.)

Mais tout à l'heure, là, lorsque tu m'as dit non,
Devant ce champ, à quoi rêvais-je?

JÉSUS.

A la moisson.
Tu rêvais, comparant ce champ à ma pensée,
Au triste et long sommeil de la graine lancée!...

PIERRE.

Oui, quatre mois encore avant que sous les cieux
La moisson...

JÉSUS.

J'ai dit non.

PIERRE.

Pourquoi?

JÉSUS.

Levez les yeux!

PIERRE.

Pourquoi, Seigneur?

JÉSUS.

Levez les yeux. La moisson brille.
On a semé pour vous; prenez votre faucille!
Autre le laboureur, autre le moissonneur;
Et cependant il faut toujours que le bonheur

— Oui, car cette injustice est bonne ! — soit le même
Pour celui qui moissonne et pour celui qui sème.
Afin de moissonner vous êtes envoyés ;
Mais d'autres ont semé : leurs blés sont mûrs. Voyez !

PIERRE.

On croit voir, en effet, là-bas sous le ciel rouge,
Les champs blanchir pour la moisson !

JEAN.

Leur blancheur bouge !

LA FOULE, au loin.

Sur le nébel... sur le kinnor...

NATHANAEL.

Et l'on entend...

PIERRE.

Quelle est cette moisson qui s'avance en chantant ?...

(Tous ont grimpé sur le talus et regardent au loin.)

ANDRÉ.

C'est la ville qui vient !

JEAN.

Blanche, elle coule toute
Par le trou noir que fait la porte à haute voûte !..

PIERRE.

On croirait qu'invisible une puissante main,
Pressant ses murs, la fait jaillir sur le chemin !...

LA FOULE, au loin.

... Et chantons sur la flûte encore !...

PIERRE.

Et, toute fière,
Quelle est donc celle-là qui marche la première ?

JÉSUS, assis, immobile, sur le puits.

Il faudra que pourtant vous vous accoutumiez
A ce que les derniers, pour moi, soient les premiers.

LA FOULE, se rapprochant.

... Qu'en l'honneur de celui qui vient !...

JEAN.

Écoute, écoute !...

PIERRE.

Maître, daigneras-tu me pardonner mon doute?

LA FOULE, se rapprochant.

... Dansent toute la terre et tous ses habitants !...

JEAN.

Oh! lève-toi! Viens voir!

NATHANAEL.

Les prés sont éclatants!

PIERRE.

Mais où donc ont-ils pu trouver toutes ces roses?

JACQUES.

Viens les voir!

JÉSUS.

Je les vois.

PIERRE.

Tes paupières sont closes!

JÉSUS.

Je les vois dans mon cœur venir depuis longtemps!

LA FOULE, toujours plus près.

Toute la mer et tout ce qu'il y a dedans...

ANDRÉ.

Ils approchent!

LA VOIX DE PHOTINE, chantant tout près.

Que les monts cessent d'être inertes.
Et que les fleuves transportés,
Sortant de leurs grands lits leurs bras de tous côtés,
Applaudissent de leurs mains vertes!

PIERRE.

Et cette voix qui monte!

JÉSUS.

Ah! Photine, est-ce toi?

PHOTINE, paraissant en haut du talus, haletante, échevelée, couverte de fleurs cueillies en courant, les yeux splendides.

Oui, Seigneur, et la ville entière est avec moi!...

(Elle a été précédée d'une course éperdue d'enfants qui dégringolent de toutes parts les sentiers, se laissent glisser en bas des talus en agitant des rameaux d'oliviers. Et elle est suivie par la foule, qui envahit la scène, se précipite vers Jésus, en criant. Jésus se lève. La foule s'arrête brusquement; plus un cri.)

SCÈNE II

LES MÊMES, TOUS LES SAMARITAINS.

JÉSUS.

Photine!...

PHOTINE, hors d'elle.

Ils viennent tous! Une foule ravie!
Je ne sais plus ce que j'ai dit; ils m'ont suivie!
J'ai couru. J'ai perdu mes bracelets. Je ris.
N'est-ce pas que tous les lépreux seront guéris ?
Si tu nous avais vus!... Voici des jeunes filles!...
Voici des gueux avec des fleurs à leurs béquilles!...
Tout le long du chemin nous chantions, nous courions,
Et nous aurions bravé tous les centurions!
Tiens, j'ai cueilli pour toi cette rose de haie...
Approche-toi, vieil homme, il touchera ta plaie!...
Les enfants précédaient le cortège en dansant.
Et tu vois, tiens, tu vois, j'ai mis mes mains en sang,
Tellement j'ai cassé pour eux de branches vertes!...
Ah! toutes les maisons de Sichem sont désertes!
Le premier qui voulut partir, c'est ce petit...
Ce jeune homme ne croyait pas, quand il partit,
Et rien qu'en nous suivant il a perdu son doute:
Oui, l'effort seulement de s'être mis en route!...
Les marchands ne pensaient qu'à leur marché perdu!
Le prêtre a raisonné. Mais moi, j'ai répondu.
Et je sentais que je parlais avec ton Verbe!...
Ah! je respire avec bonheur l'odeur de l'herbe!
Je ne reconnais plus ma voix dans l'air du soir!...
Oh! les marchands, il ne faut pas leur en vouloir!
Les femmes ont été tout de suite très bonnes.
Je ris. Je suis heureuse. Il faudra que tu donnes
Ton grand manteau de laine à baiser. Nous venons
T'adorer. Approchez! Je te dirai leurs noms.
Toi qui vois tout, tu vois que toutes sont venues,

Et tu les reconnais sans les avoir connues.
Celle-ci c'est Thamar, celle-ci. Penninah.
Il arrive des gens encore. Il y en a
Dans tous les prés voisins. La foule est très nombreuse.
J'étouffe un peu. Je vais pleurer. Je suis heureuse.

JÉSUS.

Tu m'as conquis la ville.

PHOTINE.

Oh ! non ! toi seul frappas
Les coups. Si la victoire est grande, ce n'est pas
Que, prophétesse prise entre les filles folles,
Je me sois employée à porter tes paroles
Là-bas, mais c'est que toi, divin Silencieux,
Tu regardais d'ici la ville, et que tes yeux
Mettaient autour des murs un invisible siège !...
Seul vainqueur dont la robe encore soit de neige,
Tendre ennemi, beau guerrier pur, blanc conquérant,
Je ne t'ai pas conquis la ville ! Elle se rend.
Ta servante ne peut t'avoir prêté main forte !...
Humble, je ne suis rien dans tout ceci : j'apporte
Les clefs... Mais oui, c'est tout. J'apporte — et ne suis rien ! —
Les clefs de tous ces cœurs sur le coussin du mien !

UN HOMME.

Pareil au mufle énorme et roux qu'une lionne
Penche sur un agneau dont la blancheur l'étonne,
La ville monstrueuse autour de toi se tait !

UN AUTRE.

La foule qui criait et qui se révoltait,
Elle est là, qui retient son souffle...

UNE FEMME.

Et, bouche bée,
T'écoute...

PHOTINE.

On entendrait voler un scarabée...

UNE FEMME.

Parle-nous, fais-nous boire aux célestes viviers !...

PHOTINE.

Regarde comme tous les rameaux d'oliviers
Tremblent dans tous les doigts sans qu'il y ait de brise.

AZRIEL.

Qu'est cet homme pour que son silence suffise
A me faire vibrer comme une aile, et frémir ?...
Mon âme feignait donc seulement de dormir ?

UN HOMME.

Nous sommes ce vil peuple ignorant, idolâtre,
Dont les Juifs t'ont parlé !...

JÉSUS.

Je suis votre bon pâtre.

UN AUTRE.

Nous sommes les moutons maigres, méchants, maudits,
Du troupeau triste et noir !...

JÉSUS.

Vous êtes mes brebis.
— Une ouaille ne peut pas m'être moins chérie
Parce qu'elle est de telle ou telle bergerie.
J'irai dans tous les prés faire entendre ma voix,
J'abattrai doucement les clôtures de bois ;
Dans l'herbe tomberont les piquets et les planches,
Jusqu'à ce qu'il n'y ait, brebis noires et blanches
Se rassemblant sous ma houlette au poids léger,
Plus qu'une bergerie au monde, et qu'un berger.

UN JEUNE HOMME.

Il me semble que sa parole me baptise !

UNE FEMME, à Jésus.

Touche mes pleurs.

UNE AUTRE.

Bénis mon petit !

UN VIEILLARD.

Qu'on me dise
Que mon heure est venue, à présent, je suis prêt !

UNE JEUNE FILLE.

Oh ! je n'espérais pas qu'il me regarderait !

UN HOMME.

Comme sa tête avec indulgence est penchée !

UNE FEMME, s'avançant, et se prosternant.

Je m'étais jusqu'ici, dans la foule, cachée :
J'avais peur que ton œil sévère me jugeât !...

JÉSUS.

J'ai relevé la femme adultère, déjà.

UN MARCHAND.

Me pardonneras-tu, fouetteur de mes semblables,
D'avoir trop négligé les trésors véritables
Pour chercher à gagner les trésors du moment ?...

JÉSUS.

J'ai chassé les vendeurs du temple seulement.

L'IVROGNE.

Me pardonneras-tu, prophète de l'eau vive,
De n'avoir pas aimé de façon exclusive
L'eau pure que ton Père à boire nous donna ?...

JÉSUS, souriant.

Je l'ai changée en vin aux noces de Cana.

LE PRÊTRE.

Peut-il donc être Christ, celui qui se fait suivre
Par la fille de joie et l'homme qui s'enivre ?

JÉSUS, avec colère.

Je répondrai, maudit !...

A ce moment des enfants se mettent à chanter, et à danser.

PIERRE, sévèrement, à une femme.

Emmenez ces enfants !

JÉSUS, brusquement apaisé.

Pourquoi les emmener ? Mais je vous le défends !
Quoi ! parce qu'ils chantaient une ronde enfantine ?
Laissez venir à moi les tout petits... Photine,
Amène-moi ces deux qui, tout effarouchés,
Se cachent dans les plis de ta robe.

PHOTINE, aux enfants.

Approchez !

LE PRÊTRE.

Tu ne me réponds pas?

JÉSUS.

Ma réponse s'apprête.

PHOTINE.

Vous voyez ce seigneur? C'est un très grand prophète,
Celui qu'on attendait, dont on parlait toujours.
Il ne fait pas manger les enfants par les ours
Comme on dit que faisait le prophète Élisée,
Mais il pose les mains sur leur tête frisée.

JÉSUS.

Oh! les beaux yeux tout neufs!... Ayez donc de tels yeux!
Vous serez sûrs d'entrer au royaume des Cieux.
(Aux enfants.)
Voulez-vous répéter — je défends qu'on les gronde! —
Les mots que vous chantiez en nouant votre ronde?

UN ENFANT.

Quand nous avons joué
De joyeux airs dansants,
Vous n'avez pas dansé.

UN AUTRE.

Quand nous avons joué
De tristes airs pleurants,
Vous n'avez pas pleuré.

JÉSUS.

Pierre, c'est bien à tort que ton sourcil se fronce :
Leur petite chanson me fournit ma réponse.
Ne raille-t-elle pas les hommes de ce temps
Qui, quoi qu'on fasse, hélas! ne sont jamais contents?
Jean-Baptiste est venu, rude, plein de querelles,
Seul, noir, vêtu de peaux, nourri de sauterelles,
Et brûlant le pécheur, d'avance, avec ses yeux.
Vous avez dit de lui : « C'est un fou furieux! »
Jésus vient, mange, boit, sourit, pardonne vite;
Et vous dites de lui : « Mais c'est un Sybarite!... »
Race d'ingratitude et d'incrédulité,
J'allais peut-être!... Mais ces enfants ont chanté,

Et leur chanson fut la meilleure repartie,
Et de leur bouche encor la sagesse est sortie.

LE MARCHAND.

Celui-ci qui vous aime et qui vous parle ainsi
Est vraiment le Sauveur du monde !

UN HOMME, criant.

Celui-ci
Est vraiment le Sauveur du monde !

PHOTINE.

Il donne envie
De mourir !

AZRIEL.

Je sais donc que faire de ma vie !

UN JEUNE HOMME.

Son doigt m'écrit dans l'âme en lettres de lueur !

UN AUTRE.

Il vient de se former de son cœur à mon cœur
Un pont délicieux dont je sens trembler l'arche !...

UN HOMME, guidé par Photine près de Jésus.

Je suis aveugle.

JÉSUS.

Vois !

UN AUTRE, porté par des serviteurs.

Je suis infirme.

JÉSUS.

Marche !

LA FOULE.

Miracle !...

JÉSUS, à un autre.

Et toi, vieillard, parle.

L'HOMME.

J'étais muet !

UN AUTRE, s'avançant.

J'avais un cœur qui plus jamais ne remuait.
Mais déjà j'ai failli pleurer, là, tout à l'heure ;
Et puis je n'ai pas pu... C'est difficile.

JÉSUS.

Pleure.

PIERRE.

Que nous sommes heureux de te voir faire ainsi
Des miracles, Seigneur !

JÉSUS.

Vous en ferez aussi.

ANDRÉ.

Qui ? Nous ?

JÉSUS.

Il faudra bien qu'un jour, je vous envoie !...
Alors, vous en ferez.

PIERRE.

Nous-mêmes ?... Quelle joie !

JÉSUS.

Ce n'est pas de cela qu'il faut être joyeux,
Mais de ce que vos noms sont inscrits dans les Cieux !

PHOTINE.

Il fera nuit après la blancheur de ton geste !
Ne nous rends pas trop vite à l'ombre triste ! Reste !

Reste, Seigneur, il faut un peu
Nous évangéliser encore.
Quoi ! notre hôte est le Fils de Dieu,
Et repart, demain à l'aurore !

UNE VIEILLE.

Il faut dans ma maison venir
Te reposer de tes fatigues.
Tu ne peux pourtant pas partir
Sans avoir goûté de mes figues !

UNE COURTISANE.

Reste, et parle ! Ce sont des fleurs
Que sur nos têtes tu secoues !...
Je remplacerai par des pleurs
Les chaînettes d'or de mes joues

UNE FEMME.

Pour quand tu rentreras, brisé
D'avoir visité les malades,
J'ai du vin aromatisé
Avec le jus de mes grenades

PHOTINE.

Tendrement, on respectera
Tes habitudes familières :
Toute la ville se taira
Pendant tes heures de prières!

UNE FEMME.

A l'heure où les voix dans le soir
Montent étranges et plus fortes,
Tu viendras un moment t'asseoir
Sur le pas de toutes les portes!

UNE JEUNE FILLE.

Ton grand manteau blanc glissera,
Mais, comme les brises sont fraîches,
Une de nous le retiendra...
Sans t'interrompre, si tu prêches.

PHOTINE.

Et tu sentiras, tout le temps
Que tu parleras à nos âmes,
Sous tes mains des cheveux d'enfants,
Sur tes pieds des cheveux de femmes.

JÉSUS.

Je resterai deux jours, c'est tout ce que je puis.
Deux jours je veux chez vous me reposer.

UNE FEMME.

Et puis
Tu reprendras ta route aux fatigues sublimes!

PHOTINE.

Et lorsqu'en t'éloignant tu fouleras les cimes
De ces monts d'Éphraïm qui mordent notre ciel,
Tout au bout du manteau fleuri de Jizréel,
Tes yeux distingueront sur la montagne, en face,
— Comme un petit troupeau qui, par moments, s'efface,
Et dont la synagogue est le berger peu net, —
Quelque chose de clair qui sera Nazareth..

JÉSUS.

Ville dont mon enfance a couru les ruelles,
Tu me seras cruelle entre les plus cruelles,

Tu n'écouteras pas mon discours tout entier,
Et tu diras : « Mais c'est le fils du charpentier!... »
Ainsi ce sont les miens qui me seront contraires,
Et je trouve en pleurant, quand je cherche des frères,
— Symbole attendrissant de mes futurs destins, —
Mes frères les meilleurs chez les Samaritains!...
Mais il est dit qu'en son pays nul n'est prophète,
— Et que la volonté de mon Père soit faite!

CRIS DE TOUS.

Hosannah! Gloire au Christ!... Viens dans la ville!... Viens!

JÉSUS.

Ai-je eu tort de venir, Pierre, chez ces païens?

PHOTINE, montrant le crépuscule.

Le soir tombe. Elle veut mourir, cette journée.
Mais elle ne peut pas. Pour toujours elle est née.
Quand l'olivier sera de la poussière, avec
Le figuier, quand le puits de Jacob sera sec,
Toujours, sortant du val, passant mont et colline,
L'eau vive inondera le monde!

JÉSUS.

Et toi, Photine,
Toi, toujours, lentement, les siècles te verront
Descendre le sentier, ta cruche sur ton front.
Lorsqu'on évoquera ma figure lointaine,
Toujours la Madeleine ou la Samaritaine,
La femme de Sichem ou bien de Magdala,
Toujours une de vous, près de moi, sera là!...
Et ce sera ta gloire encor que l'on confonde
Parfois ta tresse rousse avec sa tresse blonde.

LE PRÊTRE.

Soit! c'est le Fils de Dieu! J'y veux bien consentir!
Mais notre Temple, alors, il va le rebâtir?

JÉSUS.

Non.

LE PRÊTRE.

Mais tu vas nommer des prêtres?

JÉSUS.

Pas encore!

LE PRÊTRE.

Un grand prêtre, du moins?

JÉSUS.

Non.

LE PRÊTRE.

Tu veux qu'on t'honore
Toi-même de ce titre?

JÉSUS.

Oh! non!

LE PRÊTRE.

Mais cependant,
On pourrait embellir ta robe, en la brodant!

JÉSUS.

Non.

LE PRÊTRE.

Et tu n'auras pas l'insigne aux feux multiples,
(Montrant sa poitrine.)
Les douze pierres, là?

JÉSUS.

J'ai mes douze disciples.

UN JEUNE HOMME.

Quel temple élirons-nous, pourtant, nous qui l'aimons?

PHOTINE.

La berge en fleur des lacs, le versant bleu des monts!

UN AUTRE.

Quel trône prendra-t-il pour parler, ce Monarque?

PHOTINE.

La margelle d'un puits, la planche d'une barque,

LE PRÊTRE.

Mais pour plaire au Seigneur?...

JÉSUS.

L'acte seul plaît à Dieu.

LE PRÊTRE.

Mais enfin on priera tout de même?

JÉSUS.

Très peu.

— N'imitez pas ceux-là qui trouvent excellentes
Les prières sans fin, monotones et lentes :
Car ils sont une meule, et ne sont pas un luth !
Ils partent pour prier, mais, oublieux du but,
Ils s'endorment bientôt au rythme des formules
Comme les cavaliers au pas berceur des mules !
Priez dans le secret. Ne priez pas longtemps.
C'est être des grossiers qu'être des insistants.
La meilleure prière est la plus clandestine.
Priez... comme j'appris à prier à Photine.

(En parlant, de sa main qui pèse doucement sur l'épaule de Photine, il la fait agenouiller.)

Oui, d'où que vous soyez, de Sichem, de Sion,
Quand vous voudrez prier, sans ostentation,
Sans inutiles cris, sans vaine mélopée,
Sans qu'avec votre front la terre soit frappée,
Et sans plus vous tourner pour plaire à l'Élohim
Ni vers Jérusalem, ni vers le Garizim,
Puisque c'est en tous lieux qu'est le Père suprême...

PHOTINE.

Mais en fermant les yeux, tout bas, presqu'en vous-même,
Puisque c'est là surtout qu'il est à tout moment,
Quand vous voudrez prier, dites tout simplement :
« Père que nous avons dans les Cieux, que l'on fête
Ton Nom, qu'advienne ton Royaume, que soit faite
Ta Volonté sur terre ainsi que dans le Ciel;
Notre pain, aujourd'hui, supra-substantiel,
Donne-le-nous; acquitte-nous des dettes nôtres,
Comme envers nous, des leurs, nous acquittons les autres;
Ne laisse pas nos cœurs tentés être en péril;
Mais nous libère du Malin. »

LA FOULE.

Ainsi soit-il !

EDMOND ROSTAND

SOUVENIRS D'AFRIQUE[1]

Au moment où commencent ces « Souvenirs d'Afrique », l'auteur vient de raconter quelles circonstances l'avaient décidé à s'engager au 2e spahis. Il avait vu à Paris le commandant Yusuf, déjà célèbre, et qui était en disgrâce momentanée après l'échec de la première expédition de Constantine, dont il avait été l'instigateur. Yusuf était en instance pour retourner en Algérie, avec le grade de lieutenant-colonel, et commander les spahis d'Oran. Il avait dit à M. Fleury : « Tâchez d'aller au 2e spahis, à Oran. Si, comme je l'espère, j'en suis nommé chef, je me charge de vous. »

Le volontaire Fleury obtint d'être enrôlé aux spahis d'Oran, dont le commandant provisoire était M. de Montauban, et partit pour l'Afrique.



Trois mois s'étaient à peine écoulés, pendant lesquels j'avais rempli les fonctions de secrétaire du commandant, lorsqu'on apprit que Yusuf, relevé de sa disgrâce, venait dé-

1. Extrait du premier volume des *Mémoires du général Fleury*, qui seront publiés prochainement par la librairie Plon. La *Revue* a donné, dans son numéro du 1er juin 1896, un chapitre de ces Mémoires, relatif au coup d'État.

cidément commander le régiment. Par le même paquebot, nous apportant cette nouvelle, arrivaient ses chevaux et ses serviteurs.

Lorsque, la semaine suivante il débarqua à Mers-el-Kébir, notre nouveau chef, se souvenant de ses promesses, me fit aussitôt demander à Oran. L'entrevue fut des plus amicales, et le lendemain nous nous mettions en route pour le camp de Misserghin où se trouvait le régiment.

Je ne pouvais me lasser d'admirer ce beau cavalier, maniant avec coquetterie et habileté son magnifique cheval blanc, le plus bel animal, sans contredit, des trois provinces.

Fièrement campé sur sa selle, à la housse dorée, suivi de deux nègres, précédé d'un peloton de spahis, fusil haut, coiffé d'un turban en cachemire vert, couleur du Prophète, Yusuf ressemblait plutôt à un prince d'Orient, à un Malekadel, allant combattre les Français en Palestine, qu'à un simple lieutenant-colonel.

Il m'étonnait, m'impressionnait, et je me sentais attiré vers lui par une sympathie curieuse. Je brûlais du désir de connaître son histoire.

Nous étions à peine sortis de la ville que de lui-même mon nouveau chef me dit : « Mon cher ami, nous sommes destinés à vivre intimement. Je sais, par vos amis, que je puis compter sur votre dévouement et votre intelligence. En échange des services que vous me rendrez, vous pouvez vous-même compter sur moi pour votre avancement. Jusqu'ici, j'ai plutôt commandé en chef arabe qu'en officier régulier. Si l'expédition de Constantine avait réussi, je serais aujourd'hui bey de la province, presque un souverain. Je renonce à ces ambitions plus brillantes que réelles. J'ai beaucoup travaillé ces derniers temps. Je veux me perfectionner dans la langue française. Je veux écrire et parler correctement. Pour la théorie, j'ai la prétention d'en savoir autant que mes officiers, et j'ai la ferme volonté de devenir bientôt un des meilleurs colonels de l'armée.

» Maintenant que je vous ai dit ce que je désire faire, je vais vous dire ce que je suis. Vous allez être mon ami, mon confident, mon secrétaire, vous ne devez rien ignorer de ma vie. »

De son récit, j'ai retenu ce qui suit :

Contrairement à la légende qui faisait de lui un Turc, un Circassien, Yusuf me déclara qu'il était Italien et se nommait Vantini. Il était né à l'île d'Elbe. Son père avait occupé quelque emploi dans la maison de Napoléon pendant son exil. Au moment où je l'ai connu, en 1837, il avait environ trente ans. Il se souvenait confusément d'avoir entrevu le grand Empereur. Enlevé tout jeune par des pirates qui, avant l'expédition de 1830, infestaient la côte italienne, il avait été vendu au bey de Tunis. Comme tous les mameluks élevés dans la foi musulmane, il avait de bonne heure fait preuve d'une intelligence supérieure et d'aptitudes guerrières. Il s'était fait remarquer au milieu de ses camarades par son courage dans les missions difficiles. Aucun ne le surpassait pour le sang-froid et la hardiesse lorsqu'il abordait le lion ou la panthère. Aucun n'excellait comme lui dans l'exercice du cimeterre. Aucun n'était plus habile à lancer au galop le fusil dans les fantasias. Musicien né, comme les hommes de sa nation, peintre en arabesques, instruit dans le Coran, séduisant par son esprit, il était, sans aucun doute, destiné aux plus hauts emplois. C'était parmi les mameluks en effet que se recrutait le personnel des grandes fonctions civiles et militaires. Yusuf était donc un véritable héros de roman.

Aussi la belle Kaboura, la fille du bey, devint-elle amoureuse du cavalier charmant. Mais un rendez-vous découvert par la trahison d'un esclave, une condamnation à mort suspendue sur sa tête, forcèrent le beau mameluk à chercher son salut dans la fuite. C'est à bord du stationnaire français en partance, et sous la protection du consul, le père de l'illustre Ferdinand de Lesseps, que Yusuf débarquait bientôt à Alger.

Le général Clauzel, alors gouverneur, apprenant l'arrivée du transfuge, se le fit présenter. Il fut émerveillé de son intelligence et séduit par le bon air de ce beau cavalier, couvert d'armes et d'habillements somptueux. Il comprit tout de suite les services qu'il pourrait en attendre, et l'attacha à son état-major en qualité d'interprète. Yusuf, par sa connaissance non seulement de l'italien, sa langue maternelle, mais de l'arabe aussi bien que du turc, était apte à toutes sortes de missions. Peu

de temps après son introduction dans la maison militaire du général, il avait donné tant de preuves de sagacité dans les pointes hardies qu'il avait poussées en plein pays ennemi, que le gouverneur lui accordait le rang de capitaine dans les contingents indigènes.

A partir de cette époque jusqu'au moment où je le retrouve en 1837, Yusuf a déjà rendu de tels services qu'il s'est placé au premier rang. C'est par centaines qu'il faudrait signaler les occasions où il se distingua hautement et s'inscrivit grand soldat et grand chef de cavalerie.

Sous le premier Empire, il eût été l'émule des Murat et des Lasalle. Pendant la période de nos luttes avec Abd-el-Kader, il fut sans rival. Le maréchal Bugeaud, le général de Lamoricière étaient ses protecteurs illustres ; ils surent tirer parti de cet homme de guerre, ingénieux et brave, qui rendit des services inappréciables.

Pendant cette rude campagne d'hiver, en 1842, quand nous étions pour ainsi dire bloqués à Mascara, Yusuf devint le bon génie de notre petite armée. Fallait-il préparer une razzia contre les tribus redoutables qui nous enserraient de toutes parts, Yusuf, à pied, dans la neige jusqu'aux genoux, le fusil sur l'épaule, suivi de quelques hommes d'élite, partait la nuit battre l'estrade. Nous ne rentrions qu'au matin, après avoir reconnu l'emplacement, l'importance et les feux de l'ennemi.

Un autre exemple entre vingt : le lendemain de la bataille d'Isly, où nous venions de culbuter le fils de l'empereur du Maroc, le maréchal Bugeaud n'en était pas moins inquiet du voisinage d'Abd-el-Kader, que ses rapports lui signalaient marchant à quelques lieues sur nos flancs. Yusuf s'offrit pour avoir des nouvelles précises.

Le maréchal Bugeaud, plein de confiance dans sa sagacité, lui donna carte blanche. Dans la soirée, Yusuf faisait choix de cent de ses meilleurs soldats. Avec les dépouilles des vaincus, il les costumait en Marocains. Coiffure pointue, long fusil à baïonnette, burnous noir, l'illusion était complète.

Vers onze heures, par une lune voilée qui semblait protéger ses projets, il sortait du camp avec sa bande de condottieri et se dirigeait vers la montagne.

Après avoir fait quatre ou cinq lieues dans un pays mame-

lonné, les coureurs lancés en avant tombaient sur un parti d'Arabes, eux-mêmes en reconnaissance.

Ces cavaliers, à la vue de nos silhouettes amies, que le petit jour, prêt à poindre, n'éclairait que d'une manière confuse, s'étaient rapprochés sans défiance et avaient lié conversation avec la tête de nos spahis.

Mais bien vite désabusés, lorsqu'ils voulurent fuir, Yusuf arrivant au galop, avec le gros de sa troupe, les enveloppait, leur tuait ceux qui voulaient résister et faisait le reste prisonnier.

Parmi ces derniers, celui qui paraissait être le chef était immédiatement interrogé et fouillé.

Ce chef, quel était-il ? Tout simplement le *Krodza* (secrétaire intime) d'Abd-el-Kader, porteur de son cachet officiel et de lettres précieuses, donnant les renseignements désirés sur la marche et les projets de l'émir.

Je laisse à deviner la satisfaction démonstrative du bon maréchal, lorsque Yusuf, en rentrant au camp, vers sept heures du matin, lui rendit compte de son intéressante mission.

J'eus plus que personne l'occasion d'apprécier les hautes qualités, les ressources d'esprit, l'activité infatigable de cet incomparable officier d'avant-garde, puisque c'est à ses côtés que je fis les plus rudes campagnes.

A la bataille d'Isly, notamment, j'étais son adjudant-major et j'entrais à sa suite dans le camp du fils de l'Empereur. Au moment où nous abordions la grande tente impériale, un grand cavalier nègre de sa garde me tirait, tout en s'enfuyant, un coup de fusil presque à bout portant. Je fus un instant enveloppé littéralement de fumée. J'avais reçu un choc produit par l'explosion rapprochée quand la fumée se dissipa. Je vis ma capote brûlée par la poudre, mais je n'étais pas blessé. La balle du fusil était tombée sans nul doute et mon nègre était encore à portée. Je le rejoignis facilement et lui passai mon sabre à travers le corps.

Je venais à peine de faire repentir mon adversaire de sa maladresse, que je recevais, coup sur coup, trois balles venant s'aplatir sur mon fourreau de sabre, ma fonte, et traversant mes habits. Au même moment, mon cheval était tué raide. La charge continuant et traversant le camp, j'allais me trouver

abandonné dans la situation la plus critique, lorsqu'un brave trompette s'arrête pour me porter secours. Il m'aide à dégarnir ma monture et à replacer mon harnachement sur un superbe cheval du Sultan qui se dressait tout hennissant devant la tente impériale. Ce n'était pas chose facile que de délier les entraves de ce bel animal qu'exaspérait la fusillade. J'y parvins cependant, grâce à mon sauveur, et je rejoignis bientôt mon colonel. Lorsqu'il me vit monté sur mon beau destrier, il poussa un cri de joie. Il avait vu le commencement de l'incident et m'avait cru tué...

Cette grande journée d'Isly fut une des plus belles dans la carrière de Yusuf. Ce fut lui qui, à la tête de six escadrons de spahis, appuyés par trois escadrons de chasseurs, se lança audacieusement au milieu de cette masse confuse et formidable de cavaliers et de fantassins qui disputaient le terrain pied à pied et disposaient de quatorze pièces d'artillerie.

. . . .



A l'exception de l'année 1841 et de l'hiver de 1842, pendant lesquels je fis au régiment les expéditions de Takedempt et de Mascara, je suis resté jusqu'en 1843 détaché près de Yusuf, d'abord en qualité de secrétaire jusqu'au grade de sous-lieutenant, puis comme faisant fonction de chef d'état-major, lorsque mon colonel fut appelé au commandement des trois régiments de spahis.

Si, à l'école de Yusuf, pendant cette période la plus active de la guerre d'Afrique, j'avais puisé de bons enseignements, je fus à même aussi de prendre l'habitude du travail et de la régularité dans l'importante situation que j'occupais près de lui, pendant les trois dernières années. Dans ma direction générale, je centralisais la correspondance très chargée de trois corps de cavalerie indigène, le travail des inspections et les notes du personnel. La partie délicate de ma mission était parfois d'aplanir les difficultés que soulevait souvent le caractère primesautier de mon chef. Malgré ses bonnes intentions de s'assimiler la civilisation européenne, son éducation n'était encore

à cette époque que bien superficielle. Il est à remarquer que ce n'est qu'à partir du jour où l'uniforme français remplaça pour les officiers l'habillement arabe des spahis, que Yusuf devint correct et mesuré dans ses relations officielles. La noble ambition de prendre rang dans l'*Annuaire* au titre français, accomplit cette transformation. C'est moi qui composai le nouvel uniforme simple et gracieux qui a été conservé jusqu'à ces derniers temps. L'ancien uniforme à la turque avait de sérieux inconvénients. Il coûtait fort cher et prêtait au ridicule lorsqu'il était mal porté.

Avant ce changement, Yusuf, moi, Lepic, Du Barail et quelques rares officiers, portions en campagne le véritable costume arabe, le *haïk* en corde de chameau. Nos harnachements avaient la housse brodée avec les étriers argentés. Sur le pommeau de la selle pendait la *djebira*, espèce de sabretache recouverte de peau de tigre.

Dans cet accoutrement très guerrier que complétait la barbe, nous ressemblions à des aghas. Cette concession aux habitudes arabes était alors très appréciée des spahis et des chefs indigènes. Ils nous savaient gré de porter leur habit et nous étaient d'autant plus dévoués que nous ne dédaignions pas leurs costumes, parlions leur langue et marchions les premiers au combat.

Les Arabes sont de grands enfants aux yeux desquels il faut parler. Soyez brave, soyez juste, ayez un bon cheval, ayez de beaux vêtements et vous les entraînerez au plus fort de la mêlée. Il faut convenir du reste que ces conditions d'influence se rencontrent de même avec l'uniforme français. Ce passé dont je parle est oublié des générations actuelles ; j'ai voulu seulement dire que si l'uniforme arabe avait des inconvénients il avait eu aussi ses avantages, lorsque les indigènes étaient moralement plus distants de nous qu'ils ne le sont aujourd'hui.

. . . .



Ce n'est qu'à la fin de 1844 que je fus désigné par le général Lamoricière, gouvernèur par intérim, pour aller à

Orléansville organiser le 5e escadron de spahis. Je quittai Yusuf avec regret, sans doute, mais j'avoue que j'éprouvai par contre une certaine satisfaction d'amour-propre, en me voyant appelé à mon tour à commander, à jouer mon petit rôle de chef de cavalerie et à mettre en pratique les enseignements que j'avais recueillis près de mon chef.

La mission qui m'était donnée était intéressante, et le poste de nouvelle création où j'allais résider offrait par son emplacement dans la plaine du Chéliff, au milieu de tribus à peine soumises, une grande importance politique. Le colonel Cavaignac, investi le premier du commandement de cette subdivision, venait d'être remplacé par le colonel de Saint-Arnaud, protégé et grand ami du maréchal Bugeaud. Le pays, sous l'action des émissaires d'Abd-el-Kader, était en fermentation. On parlait d'un marabout faisant des miracles, prêchant la guerre sainte, et l'on pressentait qu'une guerre active allait devenir nécessaire, pour soumettre le pays montagneux qui nous séparait de Tenez et de la mer.

Tout joyeux, je me mis en route pour Orléansville où j'étais sûr de trouver bon accueil chez le commandant supérieur. Je n'étais pas pour lui un inconnu. Je l'avais déjà rencontré en expédition dans la province d'Oran, et je pouvais d'autant plus compter sur une bonne réception que je lui étais recommandé par le général de Lamoricière.

Pendant la rude campagne d'hiver, à Mascara, en 1841-1842, j'avais fait la conquête de ce vaillant chef de la province d'Oran. Je commandais, par suite d'absence ou d'empêchement du capitaine et du lieutenant, un des escadrons de marche. Il m'était arrivé plusieurs fois de fixer l'attention du général. Un jour qu'entraîné à grande distance pour faire une reconnaissance dangereuse et lointaine, je tardais à rentrer, le général de Lamoricière, fatigué de regarder avec sa lunette et de ne rien voir, dit en se tournant vers son état-major : « Ce diable de Fleury ! Je serais inquiet de lui si je n'étais sûr qu'il a toujours sa tête, même au galop. »

Je m'étais tracé pour programme de former un escadron dans les conditions que comportait le pays où il était destiné à agir. Cette troupe devant être permanente et régionale, il

était nécessaire de recruter ses éléments dans l'élite des cavaliers des tribus avoisinant Orléansville. C'est à cette condition seule que les spahis peuvent acquérir l'influence militaire et politique qui est le but de leur création. Mieux vaudrait n'avoir que des chasseurs d'Afrique, si, dans les localités de l'intérieur, vous ne recrutiez vos escadrons que parmi les étrangers, les habitants tarés des villes et les déserteurs des tribus.

Du temps de la grande guerre contre les réguliers d'Abd-el-Kader, lorsqu'on agissait par masse de cavalerie, peu importait la composition des régiments de spahis, puisqu'on partait du littoral pour rencontrer l'ennemi : mais avec l'occupation successive, je pensais qu'il fallait considérer les cavaliers à notre solde, comme des garants de la fidélité des tribus, et que, pour les attirer dans nos rangs, il était indispensable de leur créer une existence assortie avec leurs mœurs. Pour décider l'engagement des hommes de grande tente (fils ou neveux de caïds ou d'aghas), il fallait, en effet, pouvoir offrir à des gens mariés la facilité de se grouper aux portes de la ville, de se constituer en smalah et d'y planter leurs tentes pour eux, leur famille et leurs serviteurs. De cette façon, ils garderaient leur personnalité, seraient affranchis de la vie de caserne, et ne seraient astreints qu'à l'obligation d'avoir leurs chevaux au quartier. A la smalah, ils auraient leurs moyens de transport. Comme de véritables hommes d'armes, ils ne chargeraient plus leur monture d'autres bagages que la ration de la journée. Ils réaliseraient ainsi le problème, jusqu'ici cherché, de pouvoir, grâce à leurs mules de bât, franchir de grandes distances.

Pour compléter cet ensemble, je pensais aussi qu'il était bon, au centre de cette tribu improvisée, de créer un très grand café arabe, l'attraction des musulmans.

Pour mettre mon projet à exécution dans toute son ampleur, je demandai au colonel de Saint-Arnaud de nous faire délivrer des terres à cultiver collectivement par l'escadron, leur revenu devant servir à payer mes constructions et à faire face aux améliorations à venir. Le commandant de la subdivision, ami de tout progrès, plein de bienveillance pour moi, voulut bien entrer dans mes vues. Le commandant du

génie Tripier, mort depuis général en Crimée, me donna tous les concours. Lorsque je le tourmentais trop pour obtenir des ouvriers, des pierres, des madriers et des briques, il me regardait en souriant me disant : « Fleury, vous êtes un diplomate », et il finissait par céder.

Enfin, après trois mois de rudes labeurs, je mettais en ligne un escadron superbe, bien habillé, bien harnaché, et composé des plus intrépides cavaliers de la contrée. Comme signe distinctif de noblesse et de commandement chez les Arabes, tous mes hommes s'étaient acheté des étriers d'argent.

Lorsqu'on veut définir un homme de distinction, on dit de lui : « Il a des étriers blancs ! »

C'est de cette organisation partielle des spahis d'Orléansville en smalah que date en grand l'application du système à tous les escadrons détachés à l'intérieur ; seulement, au fur et à mesure de la colonisation, les terres devenant rares auprès des centres, les smalahs ont été constituées en postes avancés.

Auprès de l'emplacement de la tribu des spahis, on a établi, dans une enceinte carrée ou rectangulaire, flanquée de tourelles aux angles, servant de magasins, des baraquements destinés aux logements des cadres français. Des hangars-écuries adossés aux quatre faces intérieures et un abreuvoir au centre complètent cette installation. En cas d'alerte, les femmes, les enfants, les troupeaux peuvent rentrer dans l'enceinte, pendant que les spahis sont en expédition.

Cette ingénieuse organisation est due au maréchal Randon, dont l'administration a laissé de si bons souvenirs en Algérie.



Je continue donc le récit de quelques épisodes de ma vie militaire pendant mon séjour à Orléansville.

Le 14 avril 1845, monté sur un superbe gris, je faisais ma première sortie à la tête de mon escadron. Le chérif Bou-Maza, dont on parlait depuis quelque temps, venait de soule-

ver les tribus du Dahra[1]. Le colonel de Saint-Arnaud, apprenant que ce fanatique, après avoir razzié les *Sbehis*, coupé des têtes et massacré un de nos fidèles caïds, marchait sur Orléansville, se porta en toute hâte à sa rencontre.

Laissant le commandement de l'infanterie à son lieutenant-colonel, il lui donnait l'ordre de marcher sur Ain-Meran[2], d'y former le bivouac et de l'attendre, prêt à marcher au premier avis. Puis il se mettait en route avec sa cavalerie, composée de cent chevaux du goum, des cent vingt spahis de mon escadron et d'une division de cinquante chasseurs d'Afrique, placés sous mes ordres.

Après avoir fait dix lieues, à quatre heures et demie du soir, dans la plaine de Gri, nous aperçûmes le chérif, nous présentant, rangés sur une seule ligne et sur un point culminant pour les faire valoir, environ deux cents cavaliers d'assez bonne mine. L'un d'eux ne cessait d'agiter, en signe de défi, un énorme étendard rouge. Les Arabes aiment la mise en scène. Ce salut leur fut rendu par le fanion des spahis.

Sur la droite et en bas du mamelon, nous vîmes un corps d'environ trois cents fantassins agitant aussi force drapeaux, ceux-là verts, de la couleur du Prophète.

Sans la moindre hésitation, le colonel de Saint-Arnaud, gardant à peine un peloton de chasseurs, nous lança d'abord sur le mamelon couronné par les cavaliers ennemis. Ceux-ci tentèrent un moment de résister, firent bonne contenance, commencèrent la fusillade, poussèrent de grands cris, mais bientôt rapprochés par mes spahis, ils lâchaient pied, et, comme une volée d'étourneaux, formant l'éventail, ils s'enfuyaient dans la plaine. Leur fameux étendard faillit rester entre nos mains.

Pendant ce temps, les fantassins, effrayés par le sort des cavaliers, se mirent en retraite de toute la vitesse de leurs jambes kabyles. Mais cette malheureuse infanterie qui s'était imprudemment avancée en pays découvert, à la suite de l'envoyé de Dieu, avait deux bonnes lieues à parcourir avant de rejoindre la montagne. Elle fut sabrée sans pitié, laissant

1. Pays montagneux entre Mostaganem et Tenez.

2. A huit lieues environ d'Orléansville.

une soixantaine de cadavres sur la route et bon nombre de fusils et de prisonniers.

Sans m'arrêter, pendant que mes spahis et le goum foulaient l'infanterie, je ne perdais pas de vue le chérif que je distinguais à deux cents pas de moi, entouré d'une vingtaine de cavaliers formant son escorte et protégeant sa fuite. Mon cheval avait encore de l'haleine. J'étais tenté de faire un effort, de foncer sur Bou-Maza et de lui brûler la cervelle ; mais, en me retournant, je vis que j'étais assez loin des miens, que cette course folle avait espacés, distancés comme dans un steeple-chase. Le brave maréchal des logis Naigeon, bien monté, bon cavalier, était seul à ma portée. Cet excellent homme qui m'était très dévoué me criait : « Pas si vite, mon capitaine, vous allez vous faire tuer sans aucune chance d'être soutenu. Voyez, les chevaux n'en veulent plus. » Je modérai mon allure alors, et, hochant la tête, je fis sonner le ralliement et j'eus le regret de voir le chérif et ses gardes du corps s'éloigner peu à peu et gagner des escarpements rocheux à l'abri de notre atteinte.

J'allais rabattre sur ma droite pour rallier mes hommes et continuer l'extermination des fantassins, lorsque tout à coup une fusillade assez vive, partie de derrière un pli de terrain, me tuait raide mon superbe cheval. Je tombai sous lui si malencontreusement que je ne pouvais faire un mouvement pour me dégager et me servir de mes armes. Inerte, cloué au sol, dans la position la plus critique du monde, je voyais déjà les Kabyles sortant de leur cachette et rampant comme des hyènes, s'approcher armés de leur fameux couteau et se disposant à me couper la tête. Heureusement que Naigeon[1] et quelques spahis qui avaient rejoint, arrivant à mon secours, mirent en fuite et sabrèrent mes odieux exécuteurs. Le capitaine Berthaut[2], un des aides de camp du colonel de Saint-Arnaud, fut un de ceux à qui je dus ma délivrance et la vie.

Somme toute, la journée fut très belle, et le commandant

1. J'ai eu la satisfaction plus tard de faire décorer Naigeon, de le faire nommer officier de place et de le faire entrer à la Banque de France.

2. Le même qui a été un des ministres les plus distingués de la République.

de la subdivision me cita dans les termes suivants, dans son rapport au maréchal :

« Le capitaine Fleury, qui conduisait pour la première fois son escadron au feu, lui a donné un beau baptême. Il a eu son cheval tué sous lui. »

En racontant cette affaire du 14 avril, dans une de ses lettres mémorables adressées à son frère, le colonel ajoutait :

« Les Kabyles arrivaient pour lui couper la tête. lorsqu'il a été dégagé par le capitaine Berthaut, mon aide de camp. Rarement on a vu autant d'élan et autant de traits de valeur. Avec de tels soldats, j'irais au bout du monde. »

Cette charge échevelée pendant trois heures, à la poursuite du marabout, se disant chérif, c'est-à-dire de la famille du prophète, avait été audacieusement menée.



Après cet échec éclatant, il était raisonnable de croire que Bou-Maza serait abandonné par les contingents qui l'avaient suivi. Il n'en fut rien. A ceux qui avaient été battus, il dit que Dieu avait voulu les éprouver et qu'il leur conseillait de se purifier par la prière et de se préparer à d'autres épreuves s'ils voulaient mériter le Ciel.

A ceux qui n'avaient pas assisté à la déroute, il annonçait le meurtre du caïd Hadj-bel-Kassem qui n'était que trop vrai, et tous les chefs terrorisés s'apprêtèrent à se ranger sous sa bannière.

Ne voulant pas autrement que d'une manière épisodique entrer dans l'histoire de cette rude campagne, je renvoie ceux qui seraient curieux de la lire au livre intéressant : *Étude sur l'insurrection du Dahra*, publié par le capitaine du génie Richard, chef du bureau arabe d'Orléansville. Cet officier de grand mérite, qui commandait le goum le 14 avril, était tombé comme moi, en même temps que moi, en tête de charge, blessé d'une balle à la tête. Cette coïncidence dans notre chute, cette similitude dans le péril. où tous deux, à quelques pas l'un de l'autre, gisant par terre, nous nous

étions vus si près d'une horrible mort, avaient fait de nous des amis intimes.

Depuis 1849, je n'ai jamais eu de nouvelles du commandant Richard. Mal marié, m'a-t-on dit, il avait éprouvé des chagrins domestiques, à la suite desquels il avait quitté le service. J'ai su seulement que, dans sa retraite à Toulon, son pays natal, il s'était entièrement consacré à des travaux philosophiques.

L'histoire de ce chérif, que nous allions poursuivre et combattre pendant plus de trois ans, est celle de tous les marabouts qui de tout temps, depuis la conquête, ont levé l'étendard de la révolte.

C'était un jeune homme de vingt à vingt-deux ans, d'un aspect rude et d'un dehors assez grossier ; venant l'on ne sait d'où, vivant de jeûne et de charité, déguenillé dans ses habits, il avait été recueilli par une vieille femme de la tribu des Chenefas.

A l'aide d'un compère, il se faisait tirer à bout portant des coups de pistolet sans balles : il passait bientôt pour invulnérable. Toujours accompagné d'une chèvre[1] qui partageait sa solitude, il lui faisait exécuter à ses ordres quelques simples tours d'adresse. Après avoir fanatisé ses alentours, il quittait un beau matin sa misérable retraite, mais, le gousset bien garni, il achetait un bon burnous et un bon cheval et passait chez les tribus voisines après s'être fait précéder de lettres racontant ses prouesses miraculeuses.

Là, en plein marché, il se mit à prêcher la guerre sainte. Il promit le pillage de Tenez et d'Orléansville. Il assura qu'il avait reçu la mission divine de chasser les Français, de les exterminer jusqu'au dernier et de fonder un royaume musulman.

Quand il vit l'émotion à son comble, il fit appel à toutes les tribus voisines, leva des cavaliers et des fantassins.

Aucun échec ne le rebutera. Il terrorisera, pillera, soulèvera toutes les tribus à cinquante lieues à la ronde depuis Mostaganem jusqu'à Tenez. Ce n'est qu'après avoir fait couler des flots de sang, au moment où, abandonné, il sera à la veille

1. De là son surnom de Bou-Maza, l'Homme à la Chèvre.

d'être livré, qu'il se reconnaîtra vaincu. C'est au colonel de Saint-Arnaud qu'il rendra ses armes. « Je me rends à toi, dira-t-il, parce que c'est avec toi que je me suis le plus battu. »

Mes contemporains l'ont vu à Paris, ce Bou-Maza, l'objet de la curiosité publique et de la prédilection bien peu justifiée d'une célèbre princesse italienne qui pendant quelques mois en fit son amant ! C'est dans une ville de France, où il était interné, qu'il est mort, perdu par la débauche et la boisson. Fin misérable pour un homme qui avait rêvé l'empire d'un sultan ! Quel contraste avec la vie si digne d'Abd-el-Kader qui mourra dans sa croyance et le respect de la foi jurée !

Dans presque toutes les rencontres avec Mohamed-ben-Abdallah[1], j'ai eu l'occasion de jouer un rôle personnel. La plupart du temps, outre mon escadron, j'avais sous mon commandement l'escadron de cavalerie française. Le colonel de Saint-Arnaud avait soin de demander soit un capitaine moins ancien que moi, soit un lieutenant, afin de pouvoir me réserver le commandement.

Pendant cette période la plus active, sans contredit, de toute la guerre d'Afrique, je suis fréquemment cité dans les rapports adressés au maréchal Bugeaud.

Le 7 octobre 1845, notamment, je suis blessé d'un coup de feu à la main et d'une contusion à la tête en poursuivant Bou-Maza sur des pentes rocheuses. Ce jour-là le combat fut très sérieux. Nos chevaux ne pouvant plus avancer, sur ces larges pierres glissantes je manquai d'être fait prisonnier. Mon capitaine en second, mon brave ami de Mirandol, fut légèrement blessé dans la bagarre, au moment où nous fûmes entourés.

Une autre fois, chez les Beni-Ouraghs, notre arrière-garde étant serrée de près par les Kabyles, je me lançai, à plusieurs reprises, au milieu d'eux. Le soir, le colonel de Saint-Arnaud me citait en termes élogieux :

« Le capitaine Fleury a eu les honneurs de la journée et a chargé trois fois à fond. »

1. Le vrai nom de Bou-Maza.

Le 15 mars 1846, je fus encore aux prises avec Bou-Maza dans des circonstances qui méritent que je m'y arrête un instant.

Envoyé par le colonel de Saint-Arnaud en avant de la colonne, avec cinquante de mes spahis et cinquante chasseurs de France, ces derniers très peu aguerris et mal montés, j'avais pour mission de sonder le terrain et de rejeter sur l'infanterie qui marchait au centre les quelques cavaliers que l'on voyait au loin. J'étais à peine engagé depuis une heure dans le pays assez tourmenté des Médionas, que je me trouvais en présence de cinq cents chevaux et de trois cents Kabyles que m'avaient masqués jusque-là des plis de terrains boisés et accidentés.

N'ayant pas assez de monde pour attaquer cette masse avec succès, je me bornai à lancer deux pelotons en tirailleurs, à longue distance, avec l'ordre de se reployer sur moi au premier appel, après avoir occupé l'ennemi. Pendant ce temps, au pas, avec calme, faisant tête de colonne à droite, je prenais position sur des crêtes rocheuses dominant le pays.

Semblable à la manœuvre d'un bâtiment qui vire de bord, ce changement de front ne se fit pas sans quelques éclaboussures. Arrivé sur les hauteurs, je faisais mettre pied à terre à mes hommes. Je rappelais mes tirailleurs, plaçais mes chevaux dans un contre-bas à l'abri du feu, et moi, restant en selle, je postais mes cavaliers derrière des rochers, prêt à soutenir un vrai siège et répondant vigoureusement à la fusillade de l'ennemi qui s'était rapproché.

Prévenu par mes soins, le commandant Canrobert qui s'avançait par les crêtes, se reliant à la position que j'occupais, accourait bientôt à mon secours, avec un bataillon de zouaves. Parallèlement et par la plaine, le colonel de Saint-Arnaud se rapprochait sensiblement.

Je faisais alors sonner le boute-selle et j'allais entamer la charge, lorsque le beau cheval bai que je montais tomba foudroyé d'une balle. Par une malchance, cette fois encore je me trouvais engagé sous ma monture. Quand mes hommes me relevaient, je ne pouvais me tenir debout, j'avais la cheville démise. On me hissait sur un cheval de trompette et nous partions au galop.

Dans cette charge magique, soutenus de près par les zouaves et les chasseurs d'Orléans, nous faisions une trouée sanglante et nous n'avions que dix ou douze hommes de tués ou blessés. Parmi les derniers étaient mon capitaine en second, Biesse, et trois officiers.

Pour me consoler de mon cheval perdu, ainsi que de mon entorse, le colonel de Saint-Arnaud, en venant me voir dans ma tente, m'apprenait que Bou-Maza avait le bras fracassé, qu'on le disait très malade de sa blessure, et, au dire du nouvelliste, qu'il était estropié pour la vie.

L'espion chantait trop victoire. Le lendemain matin, en levant le camp, nous arrivait un coureur qui nous annonçait que Mohamed-ben-Abdallah s'était fait transporter pendant la nuit chez les Beni-Seroual, pour se soigner, et qu'il avait laissé le commandement de ses contingents à son lieutenant Sou-Alem. La guerre allait donc continuer plus active que jamais.

Si je me suis attardé à parler de combats si peu importants et si éloignés, ce n'est pas dans le but de captiver l'attention du lecteur. En rappelant certains épisodes entre vingt ou trente autres de mes campagnes d'Afrique, je n'ai fait que satisfaire au désir de mes fils. Ils m'avaient entendu parler vaguement de mon escadron d'Orléansville qui a été l'instrument de ma fortune militaire. J'ai voulu les transporter en pensée à une époque où, comme chef de la cavalerie du colonel de Saint-Arnaud, j'ai eu l'occasion de me distinguer et de gagner mon grade d'officier supérieur. Je ne cache pas aussi que, me rajeunissant de trente-huit ans, à l'évocation de ces souvenirs de jeunesse, il m'a été agréable de me revoir à cheval, à la tête de mes braves soldats.

« Braves » est le nom qui leur convient. Je n'oublierai jamais un incident qui va justifier cette épithète.

Pendant un séjour que fit le maréchal Bugeaud dans la subdivision, le colonel de Saint-Arnaud lui faisait, un soir, après dîner, un éloge pompeux de mes spahis et de moi. Il affirmait que dans l'escadron tous, hommes ou bêtes, avaient été blessés. « Voyons, cher ami, vous exagérez, dit le bon maréchal. — Fleury, répond le colonel, envoyez chercher votre registre matricule. » Le registre fut apporté, et, folio par

folio, épluché d'un bout à l'autre. En résumé, le gouverneur fut obligé de reconnaître que le nombre des hommes et des chevaux tués était considérable, et que les cavaliers, officiers et soldats, avaient tous été touchés au moins une fois.

Le maréchal, tout étonné, se rendit à l'évidence, et ses dispositions favorables à mon égard prirent à partir de cette époque, le caractère d'une bienveillante et sincère affection. Je ne le retrouverai qu'en France après la Révolution, et je serai directement mêlé aux négociations qui le rapprocheront du Président de la République, le futur Empereur.

Vers la fin de 1847, le colonel de Saint-Arnaud, ayant enfin été nommé maréchal de camp, fut remplacé dans le commandement de la subdivision par le colonel Bosquet.

Le nouveau venu à Orléansville, alors inconnu en France, mais très apprécié en Afrique, était un homme de mérite, d'esprit et de savoir. Ancien capitaine d'artillerie et officier d'ordonnance du général de Lamoricière, il venait de faire une carrière brillante. Poussé chaleureusement par son chef, il était passé dans l'infanterie au moment de la formation du bataillon des tirailleurs indigènes d'Oran. Bientôt chef de bureaux arabes de la province, il avait pris une situation prépondérante. Il ne devait pas demeurer longtemps dans son grade de colonel. C'est de lui, lorsque sa nomination de général fut discutée à la Chambre, que Lamoricière parlait lorsqu'il répondit : « Il y a des officiers supérieurs qu'un ministre doit savoir nommer avant le temps réglementaire, non pas seulement pour les services qu'ils ont rendus, mais pour ceux qu'ils sont appelés à rendre. »

Je me trouvai donc en rapports intimes avec un des hommes les plus marquants du second Empire. Déjà en relations amicales datant de la campagne de Mascara, je n'avais qu'à m'applaudir de l'arrivée du colonel Bosquet. Je trouvai chez lui la même bienveillance, la même amitié que chez le colonel de Saint-Arnaud. Je lui dois d'avoir appuyé, par ses notes chaleureuses, la proposition de chef d'escadrons qu'en rentrant en France mon ancien commandant de subdivision s'était empressé de faire en ma faveur. Quand le moment viendra de parler du général Bosquet, on verra avec quelle

chaleur je plaiderai, à mon tour, la cause de l'un des héros de la guerre de Crimée.

Par un hasard étrange, je me suis rencontré successivement avec les hommes qui ont le plus marqué dans l'histoire de l'Empire ou dans ma propre histoire.

Dans la province d'Oran et d'Alger, Lamoricière, Bugeaud, Yusuf, Montauban, Saint-Arnaud, Pélissier, Canrobert, Bosquet, tous ont été mes amis et, à différents degrés, mes protecteurs. A l'exception du maréchal Canrobert[1], tous ces hommes considérables ont disparu de la scène. Mon souvenir affectueux leur reste fidèle. Je leur dois les commencements de ma carrière, et je lègue leur mémoire à la reconnaissance de mes enfants.

Quelques mois après la Révolution de 1848, qui était venue nous surprendre comme un coup de foudre, grâce aux propositions spéciales du général de Saint-Arnaud, le général de Lamoricière, alors ministre de la guerre, me nommait chef d'escadrons au 3e spahis à Constantine.



Le chef d'escadrons Fleury rentra ensuite à Paris où il s'attacha au prince Louis-Napoléon. Au chapitre suivant, parlant de ses relations avec M. le duc d'Aumale, il raconte ainsi la prise de la Smalah.

Le duc d'Aumale disposait d'une grande puissance et s'était acquis une incontestable popularité. Dans son premier commandement à Médéah et dans sa marche sur la smalah d'Abd-el-Kader, il avait fait preuve de décision, de fermeté et de véritables qualités militaires. Dans son gouvernement général, où il était arrivé, en passant par le commandement important de la province de Constantine, il venait de prendre une place brillante à la suite des Clauzel, des Bugeaud et des Lamoricière. Sa jeunesse rehaussée par un physique charmant et distingué, le charme de sa personne, le prestige de sa naissance, la supériorité de son esprit, sa remarquable instruction

1. Écrit en 1883.

lui avaient rendu la tâche facile. A peine âgé de vingt-trois ans, il exerçait un ascendant considérable sur toute la colonie, aussi bien que sur l'armée.

Le fils du roi, le fils du sultan, aux yeux des Européens comme aux yeux des Arabes, était le chef d'un véritable royaume !

Personnellement, je ne pouvais oublier ses façons bienveillantes, je dirai même presque affectueuses à mon égard. Sans ma nomination au commandement de l'escadron d'Orléansville, j'étais à la veille de devenir un de ses officiers d'ordonnance. Ses aides de camp m'avaient un peu fait part de ses intentions flatteuses pour moi. J'aurais très probablement accepté cet honneur, si le général de Lamoricière n'en avait décidé autrement. On m'a répété à plusieurs reprises que le Prince, en maintes occasions où mon nom revenait à ses oreilles, aurait exprimé le regret de ne pas m'avoir avec lui.

S'il en est ainsi, et je crois que cette réflexion du duc d'Aumale est exacte, je puis dire, sans vanité, que les princes d'Orléans ont eu souvent la partie si belle, qu'il est plus que probable que, si j'avais été en situation d'exercer une influence sur leurs décisions, j'aurais pu servir utilement leur cause.

Le duc d'Aumale m'était donc extrêmement sympathique, mon goût pour lui était né dans une de ces circonstances solennelles où les chefs et les princes s'inscrivent en lettres ineffaçables dans les annales de l'histoire.

L'action était petite, si on la compare aux péripéties de nos grandes guerres, mais elle n'en était pas moins grave dans ses conséquences, puisqu'il y allait de l'honneur du drapeau.

Nous étions depuis trente-six heures en marche dans le sud de Boghar et de Goudgillah, à la poursuite de la smalah d'Abd-el-Kader. Nous avions à peine dormi quelques heures, nos chevaux brides au bras. Nous n'avions mangé que du biscuit ou du chocolat pour ne pas dévoiler notre présence par nos feux de bivouac.

Yusuf, qui était l'âme et l'œil de cette expédition si hardie, avait lancé des reconnaissances dans toutes les directions pour avoir des nouvelles et découvrir les traces de cette ville ambulante que suivaient d'innombrables troupeaux. Notre colonne se composait de six à sept cents chevaux réguliers,

spahis et chasseurs d'Afrique, sous les ordres de Yusuf et Morris, et de mille trois cents fantassins, accompagnés de quelques pièces d'artillerie de montagne, d'un convoi de huit cents chameaux et mulets pour porter les vivres et les hommes fatigués, sous le commandement du colonel de Chasseloup-Laubat. Trois à quatre cents cavaliers des goums formaient l'avant-garde.

Le 16 mai 1843, Yusuf, avide de renseignements, s'était porté bien en avant de la cavalerie pour recevoir de première main les rapports qui lui viendraient de ses coureurs et les communiquer au prince. Nous cheminions depuis une heure, intrigués par une poussière qui s'élevait au loin, lorsque tout à coup un cavalier, qu'un pli de terrain nous cachait un instant avant par cet effet de mirage qui se produit dans le Sud, surgit, débusquant à fond de train à notre rencontre, ému, pâle et comme poursuivi par un songe : « Fuyez, fuyez, dit-il, quand vous le pouvez encore. Ils sont là, tout près, derrière ce mamelon, — et il montrait la direction ; — ils arrivent au campement sur le Taquia. S'ils vous voient, vous êtes perdus. Ils sont soixante mille, et rien qu'avec des bâtons ils vous tueront comme des chèvres qu'on chasse, et il ne reviendra pas un seul d'entre vous pour porter à Médéah la nouvelle de votre désastre.

— Allons, calme-toi, dit Yusuf, avec l'habitude qu'il avait du caractère arabe, et raconte-moi bien ce que tu as vu.

Puis, après s'être fait répéter avec plus de précision et moins d'émotion l'état des choses, il se retourna vers moi :

— Laissons l'escorte, allons voir de nos yeux et vous, Du Barail, courez prévenir le prince de ce qui se passe et priez-le d'avancer au galop.

Alors, suivis seulement du coureur arabe, nous partons comme l'éclair, nous espaçant pour ne pas faire de poussière à notre tour, et nous arrivons en quelques minutes comme trois fantômes sur le point culminant du mamelon.

Là, s'offrit devant nous, à nos pieds, le spectacle le plus saisissant. Mohamed-ben-Ayad n'en avait pas exagéré la dangereuse réalité. La smalah venait en effet d'arriver sur le cours d'eau. Elle s'installait pour camper. Femmes, enfants, défenseurs, muletiers, troupeaux, tout était encore pêle-mêle. On

entendait les cris, les bêlements de cette foule confuse. A la lorgnette, on distinguait les armes étincelantes au soleil de nombreux réguliers de l'émir, présidant à l'installation du campement. Quelques rares tentes blanches abritant les femmes d'Abd-el-Kader ou des grands chefs étaient à peine dressées. Tout était au travail comme dans une ruche. Des milliers de chameaux et de mulets encore chargés attendaient. Ceux qui avaient été soulagés de leur fardeau se répandaient au loin, le long des bords verts, à gauche de la petite rivière; d'innombrables troupeaux de moutons et de chèvres venaient encore augmenter ce gigantesque désordre. Tous ces êtres assoiffés semblaient devoir tarir ce filet d'eau précieux qui se déroulait en sinuosités capricieuses au milieu de ce chaos. « Il a raison, dit Yusuf, comme nous contemplions ce panorama sans pareil. Il a dit vrai, Ben-Ayad, il n'y a pas une minute à perdre. » Et, repartant à la même allure que nous avions prise pour arriver, nous nous dirigeons vers le prince qui s'était sensiblement rapproché.

Dès que nous l'eûmes rejoint, le duc s'arrêta et, à ce moment, se forma comme un conseil de guerre improvisé.

Après avoir entendu le rapport de son chef de cavalerie, le prince, avec un calme parfait, lui dit :

— Quelle est votre opinion ?

— Mon avis, répond Yusuf, est qu'il faut attaquer tout de suite si nous ne voulons pas être écrasés par un ennemi très nombreux qui, d'un instant à l'autre, va découvrir nos traces. Mais je ne dois pas dissimuler à Votre Altesse Royale que l'entreprise offre de très sérieuses difficultés.

— Je pense absolument comme vous, dit le duc d'Aumale. Nous allons marcher en avant.

Puis, se tournant vers ses aides de camp :

— Messieurs, faites prévenir l'infanterie qu'elle ait à hâter sa marche pour nous soutenir.

Et en même temps il distribuait des ordres aux colonels Yusuf et Morris avec la plus grande liberté d'esprit, comme s'il se fût agi d'aller à la manœuvre.

On se séparait pour aller chacun prendre son poste de combat, lorsque le général de Beaufort, prenant la parole, dit :

— Monseigneur, nous sommes ici, le colonel Jamin et moi, responsables vis-à-vis du roi, et nous avons la mission de veiller sur Votre Altesse Royale. Permettez-nous de vous faire remarquer que l'infanterie est encore bien loin, qu'elle est fatiguée par les marches forcées de ces derniers jours et que vous avez à peine, en comptant les goums, un millier de chevaux pour attaquer tout un monde dont vous ne pouvez apprécier la force, et qu'il est de toute prudence au moins d'attendre que votre infanterie soit à votre portée.

— L'infanterie que l'on est allé prévenir va hâter sa marche, répond le prince. La situation périlleuse dont vous parlez commande justement de marcher en avant. Mes aïeux n'ont jamais reculé, je ne donnerai pas l'exemple ! Messieurs, en avant !

Et à ce moment le jeune duc était haut de cent coudées et semblait bien être un prince de l'avenir.

GÉNÉRAL FLEURY

LA MACÉDOINE[1]

SALONIQUE

D'Uskub à Salonique, la descente vers l'Archipel, tout le long du Vardar, est un voyage attristant. C'est, pendant soixante lieues, un chapelet de plaines closes, ceinturées de collines que des montagnes aiguës surplombent d'abord de leurs frontons allongés ; mais à mesure que l'on descend, les montagnes s'écartent de chaque côté du fleuve et finissent par disparaître dans l'Est et l'Ouest lointains.

De l'une à l'autre de ces plaines, coupant les cercles de collines, le Vardar s'est ouvert un passage dans les marnes et dans les bancs de roches. L'homme n'a eu qu'à suivre le fleuve, pour trouver une route directe du nord vers le sud et des grands espaces de l'Europe centrale vers les dentelures, les presqu'îles et les îles de la mer méridionale. Sur cette voie commode, c'est à peine s'il a rencontré deux défilés inquiétants. L'un, au sortir de la plaine d'Uskub, est le défilé de Vélès où le Turc a bâti sa forteresse du Pont, *Kuprulu*. L'autre, à moitié chemin de la descente, est cette Porte-de-Fer du Vardar, *Demir-Kapou*, qui n'a de commun que le nom avec la terrible brèche du Danube. Elle marque pourtant une divi-

1. Voir la *Revue* du 15 mars et du 1er avril.

sion dans le cours du fleuve; au sortir des plaines et des vallées continentales, c'est son entrée dans le pays de la Méditerranée, l'entrée du fleuve slave, disent les Grecs, en pays grec.

En ces deux points, entre des murs de rochers menaçants qui, le soir, au clair de lune, peuvent charmer le touriste, le Vardar gronde un peu, tourbillonne, saute et s'enfle d'écumes. Sur tout le reste de son cours, c'est un fleuve tranquille, qui vague de droite et de gauche dans les boues et dans la brousse; qui flâne et s'étale au soleil en travailleur satisfait dont la besogne et la situation sont faites; qui prend encore, mais sans avidité, sa charge d'alluvions et qui court, sans trop de hâte, la mettre, en lieu sûr, dans l'ancien golfe qu'il a comblé et dont il a fait sa plaine maritime. Jour par jour, il arrondit ses gains et pousse la pointe de ses domaines entre les monts de la Chalcidique et les monts de la Thessalie. Depuis longtemps, c'est un fleuve établi, un fleuve pacifique. Rassasié de luttes, il accepterait sans peine la domestication et les tâches serviles que l'industrie humaine voudrait lui confier. Il tournerait la roue des moulins et des usines, comme il tourne les grandes machines grinçantes qui élèvent son eau dans les champs de la plaine d'Uskub. Il travaillerait pour l'homme, n'ayant plus à travailler pour lui-même, si l'homme pouvait songer ici au travail, aux moulins, aux usines, à l'industrie, et s'arracher un instant aux fantaisies albanaises, aux voleries et aux dénonciations turques, aux querelles politiques, sociales et religieuses, bref à la lutte quotidienne pour l'honneur, la bourse ou la vie du voisin.

Et pourtant ce pays, sous la latitude de Naples, semblait disposé par la nature pour être un des paradis de l'humanité. Son climat, continental et maritime à la fois, est fait de contrastes sans violence. Si les bourrasques du nord y poussent durant l'hiver quelques rafales de neige, les souffles de l'Archipel débarrassent plaines et montagnes aux premiers jours du printemps : durant l'été, c'est presque chaque jour la même alternance des vents de la terre et de la mer. Des mois durs sans être rudes et des mois chauds sans être amollissants lui font une année vivifiante. Le Macédoine fut peuplée toujours par des races actives de soldats et de laboureurs. Sous leurs lourdes capes de feutre, hommes et femmes ne sont

vêtus que de toile blanche et, pendant que les trois quarts de l'année, la cape inutile resterait roulée sur le bât des ânes ou dans le fond des chariots à buffles. n'étaient les marais au bord des ruisseaux, dans les trous de la plaine, d'où la fièvre monte chaque soir. La sottise et l'incurie des hommes, — à quoi bon songer au lendemain, quand on ne peut compter même sur l'heure présente? — barrant les cours d'eau de ruines et de détritus, a créé partout ces foyers de pestilence et annulé tous les avantages de ce climat.

La plaine pour le blé, la colline en terrasses pour les vergers et les vignes, la montagne pour les forêts et les troupeaux, le fleuve pour l'irrigation, les sources pour l'arrosage, et la mer toute proche pour l'échange des produits, il semble qu'ici l'homme n'aurait eu qu'à se laisser vivre, en surveillant le travail de la terre et des eaux. L'esprit se reporte involontairement aux vallées de Toscane, aux villes assises dans les plaines, aux bourgs accrochés sur le flanc des monts. On revoit par le souvenir les métairies tapissées de treilles, les beaux groupes de châtaigniers tranquilles, les lignes de mûriers et d'ormeaux enlacés de vignes, le fleuve fuyant entre deux rives vertes, sous l'arcade des saules ou dans la haie de peupliers, et la couronne de dômes et de campaniles, qui, dans le fond du val, annoncent la Ville des Fleurs... D'Uskub à Salonique, pendant soixante lieues, pas une forêt à l'horizon, pas un verger, pas un arbre, sinon quelques cyprès autour des mosquées de Kuprulu, et quelques platanes tordus et boueux dans les cailloux du fleuve. Pas de verdure. Pas de culture. De loin en loin, quelques pans de chaumes moissonnés, et la brousse des chardons et des joncs. Les monts ont coulé vers la plaine en longues traînées de sables et de pierres roulantes. Les collines ravinées ont épandu leurs gravats sur les terres labourables. De toutes parts, les torrents poussent vers le fleuve leurs cônes de graviers. La charrue a délaissé ces sables et ces cailloux. La seule plaine d'Uskub a gardé ses villages agricoles et ses champs de maïs ou de tabac. Dans toutes les autres plaines, c'est le désert, le sol pelé, la brume de poussière soulevée par le moindre souffle. De loin en loin, une butte de tessons et de briques, un amas de cendres et de bois pourris, un haut pignon encore debout,

ou les stèles mal plantées d'un vieux cimetière marquent la place des fermes et des hameaux disparus.

Les razzias de l'Albanais, qui tombait brusquement du haut de ses montagnes, les réquisitions de l'armée turque, qui montait au siège de Vienne ou à la défense de Belgrade, et qui, la campagne terminée, redescendait en bandes de pillards, les exactions du préfet turc, les voleries du gendarme turc, les exigences du voyageur turc, qui s'attribuait partout le droit au vivre et au couvert, et, pour achever, les brigandages à main armée du voisin musulman ont, depuis trois siècles, forcé le paysan chrétien à déserter son champ, son village ou sa ferme. Il a dû se réfugier dans les villes, se grouper autour des églises, auprès du clergé orthodoxe, qui lui donnait encore une ombre de protection et quelques paroles de résignation et d'espérance... Et ces villes se sont écartées de la route, qui amenait tant d'hôtes désagréables ou dangereux. Une seule, Vélès, est restée en travers du fleuve, à cause du pont que le Turc fit entretenir à ses *raias* en ce passage inévitable et qui valut à la ville son nom turc de Kuprulu. Les autres se sont enfuies dans les recoins des plaines, au pied ou sur le flanc des monts, cherchant une cachette, un abri ou quelque appui, qui les couvrît par derrière tout au moins, quelque haute guette qui les prévînt à l'approche du danger. La Stobi des Grecs et des Byzantins était la grande étape jadis entre la mer et les plaines dace et mœsienne. Elle est aujourd'hui complètement déserte : il n'en reste même plus trace au bord du fleuve où elle était assise; seule une arche de pont, rasée jusqu'au fil de l'eau, et quelques pierres inscrites ont révélé la place où elle dort. Istip, qui l'a remplacée dans cette plaine, est à trois lieues de là, loin du fleuve, à l'entrée des gorges de l'Est.

Tout le long de la descente, il en est ainsi. Depuis trente ans bientôt que la locomotive fréquente cette route, les stations n'ont pu rétablir les villes d'autrefois. Autour des gares solitaires, c'est à peine si quelques cabaretiers et épiciers grecs, quelques *bacals*, suivant le mot commun à tout le Levant, ont planté leurs huttes de bois et entr'ouvert leurs boutiques. Le Grec des îles, qui émigre dans le monde entier, mais qui pullule surtout en terres musulmanes, et qui,

le long du Nil jusqu'aux cataractes, le long du Méandre et de l'Hermos jusqu'aux steppes de l'Asie Mineure, remonte les fleuves et conquiert une à une toutes les stations des chemins de fer levantins, le Grec des îles semble ignorer le Vardar, et pour qu'un Chiote renonce à tenter la chance, il faut qu'un pays soit inexploitable.

Et plus on descend vers la mer, et plus les plaines s'ouvrent et s'allongent, et plus aussi la solitude et le désert grandissent. La vaste plaine d'alluvions, qui borde le golfe de Salonique, n'a pas le vingtième de ses champs en culture. En traversant ce désert, fait et entretenu de main d'homme, on ne peut se défendre d'une sourde colère contre l'Europe qui, volontairement, détourne les yeux, et qui disperse aux marais du Tonkin, aux forêts du Congo, aux sables, aux fièvres, aux pestes de l'Asie et de l'Afrique le meilleur de ses forces, alors que, chez elle ou à sa porte, un tel pays n'attend pour renaître que l'expulsion d'une bande de parasites et le travail de quelques émigrants.



Encore si, incapable d'exploiter ou de laisser exploiter ces terres en friche, le Turc en laissait le passage libre! Cette ligne du Vardar serait l'une des artères commerciales de l'Europe, et Salonique le dernier port européen sur la route de l'Inde. La division anglaise du Levant affectionne la rade de Salonique, dont elle a fait l'un de ses ports d'attache et où elle séjourne la moitié de l'année, parce que, dans tout le Levant, c'est le seul port où, chaque jour, elle ait son courrier d'Angleterre, ses journaux, ses colis postaux de conserves et de victuailles. Mais, de la frontière serbe à Salonique, pour franchir un peu moins de trois cent cinquante kilomètres, le train met un peu plus de douze heures. Il ne monte, d'ailleurs, et il ne descend qu'un train par jour, et un train de jour, car, de nuit, la Porte est impuissante à garantir la sécurité de la voie. La Compagnie des Wagons-Lits essaya, ces années dernières, d'établir un train rapide et confortable qui, prenant à Salonique les passagers allemands de la Grèce, de l'Égypte, de l'Inde et de

l'Extrême-Orient, les portait tout droit à Vienne et leur faisait gagner un ou deux jours sur l'itinéraire habituel par Trieste et l'Adriatique : Salonique serait devenu le grand port autrichien, hongrois et allemand, pour les voyageurs, sinon pour les marchandises, vers l'Asie et l'Afrique orientale... Au bout d'un été à peine, il fallut suspendre l'essai. Dès que les jours diminuèrent, dès que le crépuscule s'abrégea, aux ponts, aux défilés, aux stations perdues, on commença de signaler des rassemblements d'Albanais qui, le fusil dans le dos, tout en gardant leurs moutons, venaient saluer au passage ce train de luxe et les riches voyageurs qu'il emportait. En outre, la voie unique n'était pas construite pour de telles vitesses, et la Compagnie allemande qui l'exploite, satisfaite de la garantie kilométrique, ne se souciait nullement d'un redoublement de trafic acheté au prix de travaux coûteux. Que lui importe le trafic de voyageurs ou de marchandises? Pourvu que sa ligne existe et soit tant bien que mal entretenue, elle lui vaut, bon an mal an, douze ou treize mille francs de garantie par kilomètre. Un trafic même quadruplé ne changerait rien à ce revenu et doublerait, au contraire, les frais et les avances de capitaux.

L'intérêt particulier des populations, l'intérêt général de l'Empire, ou même l'intérêt de l'Europe tout entière, la Compagnie n'a point à y songer, sinon, parfois, pour les combattre. Les Serbes, voulant échapper au monopole et à la tyrannie du commerce austro-hongrois, avaient essayé de détourner sur Salonique l'exportation de leurs cochons et de leurs vins. Ce n'était pas seulement une opération commerciale de première importance pour le peuple serbe ; c'était encore, pour le gouvernement, une émancipation politique. Tant que la Hongrie, en effet, maîtresse d'ouvrir ou de fermer l'entrée aux cochons serbes, sous le premier prétexte d'épizootie, dispose ainsi du seul revenu, du seul commerce important des Serbes, le gouvernement de Belgrade est à la merci de Pesth et de Vienne, et les forteresses de Belgrade et de Nisch ne sont plus que les sentinelles de l'Autriche sur la route de Constantinople ou de Salonique. Si certains hommes politiques à Belgrade, si certain roi même, ont pris leur parti de cette dépendance, d'autres essayèrent de lutter,

et l'intérêt évident de la Turquie était de ne pas contrarier cette tentative. Car les revendications nationales des Serbes et leur propagande sont beaucoup plus faibles et beaucoup moins impatientes du côté des provinces ottomanes que du côté de telle ou telle province austro-hongroise. Les Serbes, ne dépendant plus financièrement de la Hongrie, auraient donc trouvé leur intérêt commercial et politique dans l'amitié turque. En temps de paix, la propagande serbe parmi les Slaves de Hongrie, en temps de guerre, — qui sait? — l'alliance ou la neutralité de l'armée serbe pouvaient être d'un certain poids dans les destinées de la Turquie. Mais, sur cette ligne du Vardar, où l'allemand est la langue officielle, on ne fit rien pour faciliter les efforts des Serbes et pour assurer à la Turquie des bénéfices matériels et moraux, qui échappaient aux peuples et aux gouvernements de la Triple Alliance.

L'autorité turque, d'ailleurs, prêta, comme toujours, sa collaboration à la finance étrangère. Par ses règlements de police, de douane et de santé, par ses visites de passeports et de bagages, par son armée affamée et quêteuse de mouchards et d'inspecteurs, elle semble n'avoir qu'un but, — barrer la route. A la frontière serbe, à la station de Zibevtche, au sortir des vallées serbes toutes vertes de cultures et de forêts, sillonnées de routes et de canaux d'irrigation, toutes peuplées de villages et de fermes, et réveillées d'hier, et déjà bruissantes de vie, on entre dans le premier vallon turc, aride, nu, désert, raviné et comme usé jusqu'au roc : la première rencontre est celle d'un village de planches, sorte de campement militaire aux baraques alignées; c'est le lazaret. La Turquie, craignant le choléra, établit contre l'Europe des quarantaines et des cordons sanitaires : « *It's a sight* », ne put s'empêcher de grogner mon voisin, un flegmatique Anglais rejoignant à Salonique la division navale du Levant : ce lazaret turc, dirigé contre l'Europe, est, en effet, un des spectacles de ce temps.

C'est pour cette besogne que la Porte dépeuple ses provinces d'Asie. Nous venons de croiser un train militaire, chargé de recrues anatoliotes. Empilés, accroupis dans leurs wagons à bestiaux, dormant ou ruminant en silence, ces musulmans de toutes les races et de toutes les couleurs,

cuivrés, noirs et blancs, turcs, syriens, tartares et nègres, viennent d'être enrôlés. On leur a donné une chemise en toile de sac, un pantalon et une vareuse d'uniforme où des trous à passer la tête alternent avec des plaques de graisse et de taches ; ils n'ont aux pieds que des sandales en peau brute ou même des chiffons enroulés ; on ne leur donnera une mauvaise paire de bottes éculées qu'en arrivant à destination ; ils seront passablement nourris tant que le colonel, le préfet ou l'intendant ne leur voleront pas le pain quotidien ; ils ne recevront jamais un para de solde ; leurs vêtements en loques ne seront pas renouvelés, et, l'hiver, ils crèveront un peu de froid ; mais ils n'auront jamais un mot de plainte ; ils resteront tant que le khalife voudra les garder; ils iront où le khalife voudra les envoyer. Si le khalife daignait considérer l'intérêt de son empire et non pas seulement son intérêt personnel, la sécurité et le bonheur de ses peuples et non pas la seule et unique sauvegarde de sa précieuse vie. en quelques mois, avec de pareils soldats, il pacifierait toute la Macédoine, de l'Archipel à l'Adriatique. Mais l'Albanais en Europe, comme le Kurde en Asie, est considéré par Abd-ul-Hamid comme l'instrument indispensable et le serviteur à toute épreuve : pour s'attacher l'Albanais, Abd-ul-Hamid lui livre, pieds et poings liés, les Slaves de la Macédoine : dans les bagarres qui viendront, l'armée turque ne sera là que pour assister ou, s'il en est besoin, pour aider au massacre.

*
* *

La nuit tombe. Nous atteignons la plaine maritime. Nous approchons de Salonique. Pas une lumière n'apparaît jusqu'à l'horizon. Pas une fenêtre ne s'éclaire dans cette plaine immense. Pas une sonnaille de troupeaux. Pas un aboi. Pas un chant de laboureur revenant du travail. Aucun bruit. Aucune voix, sauf, dans les stations espacées, le cri officiel en allemand *Fertig !* ou quelque discussion entre employés, en grec et en sabir franco-italien. Le vent du soir n'apporte que des haleines de fièvre, des senteurs d'herbes brûlées et d'eaux corrompues. Par instants, un souffle plus frais dénonce le voisinage de la mer.

Une bande d'Anglais, officiers de l'escadre, en tenue de chasse, guêtrés ou les mollets nus, envahissent le train avec leurs rabatteurs emboués jusqu'à la ceinture et qui, tout le jour, ont pataugé dans le marais, dans les trous d'eau, pour lever ou ramasser les canards et les sarcelles. Une chasse réservée pour les jeunes gens de l'escadre anglaise, une chasse aux canards, aux sarcelles, au gibier d'eau, voilà, sous la latitude de Naples, au bord de l'Archipel, sur l'une des grandes routes du monde, tout ce que le Turc a su faire de la plus fertile des plaines, et voilà pourquoi le concert européen travaille à maintenir l'intégrité de l'Empire ottoman...

Il est dix heures du soir à peine quand nous arrivons, et déjà Salonique est endormie : seules quelques lanternes et quelques ombres s'agitent sur les quais de la gare. Le policier qui nous surveille depuis Uskub et qui, à chaque station est venu jeter sur nos valises un regard de convoitise, le policier s'est endormi et ne se réveille que trop tard quand, le train déjà arrêté, nous avons disparu dans la nuit avec nos mystérieuses valises. Nous l'entendons crier, ameuter contre nous les agents de la ligne, de la police, de la régie et de la douane, et tout ce monde en criant nous poursuit et finit par atteindre le landau qui nous emporte. Mais voici qu'un Albanais lève sa canne et défend de toucher à nos personnes et à nos biens : c'est le cawas du consulat de France. Prévenu par ses collègues d'Uskub, le consul l'a envoyé nous recevoir. Décidément, le concert européen a parfois du bon. Sans l'accord des trois puissances à Uskub et sans leur notification ici au consulat de France, je crois bien que notre première nuit à Salonique eût été pénible...

Au bord du golfe, dans l'ombre, Salonique est endormie. Les cuirassés anglais mirent leurs lumières dans le golfe sans rides. Le large quai dallé est désert. Les hautes façades qui le bordent sont éteintes. Seuls, quelques *musicos*, encore allumés, débordent d'habits rouges et de musiques aigres, guitares turques, violons tsiganes, cantilènes grecques et polisonneries françaises. Au bout du quai, la grosse tour ronde des Génois profile ses créneaux sur la lune qui se lève. Les créneaux du mur d'enceinte qui lui font suite et qui escaladent la colline, la solitude de ce quai, la blancheur morne de

cette tour, et le cri des veilleurs dans la nuit tranquille font penser à une ville endormie depuis trois siècles, oubliée, abandonnée au fond de cette rade, une ville franque ou italienne que les Croisés ou les Génois ont, en s'en allant, négligé d'emmener avec eux.



Salonique n'est pas une ville turque. Telle les Byzantins et les Francs l'ont laissée, et telle on la retrouve encore aujourd'hui. Un arc de triomphe romain barre encore sa rue principale. Ses mosquées ne sont toutes que d'anciennes églises, basiliques romaines, rotondes byzantines, chapelles franques ou grecques. Le Turc a planté ici un ou deux minarets et construit une caserne pour sa cavalerie, un énorme *Konak* (palais) pour son gouverneur, un lycée, une école des arts et métiers, tous édifices aux façades admirables, avec des colonnes et des piliers de marbre, des escaliers à double rampe, des grilles et des perrons. Mais, à la moindre pluie, le crépi s'écaille, le placage tombe et la misère de ces trompe-l'œil apparaît : tout n'est fait que de brique crue et de bois, sans mortier, sans chaux.

Le grand lycée impérial a une centaines d'élèves venus, ou amenés, de toute la province. Son cabinet des sciences contient quelques échantillons de minéraux, des globes terrestres, des serpents conservés dans l'alcool, des planches coloriées représentant les légumes les plus usuels, choux, carottes, pommes de terre, etc., et un crocodile empaillé. L'enseignement scientifique n'est pas très poussé. Mais l'enseignement littéraire, qui dure six années, comprend l'arabe, le persan, le turc, un peu de français, de bulgare et de grec. « C'est tout à fait un lycée à la française, nous dit le sous-directeur, et un enseignement désintéressé... » Le Turc aurait tort, je crois, de compter sur cet enseignement pour la conquête et l'assimilation des races soumises, ou pour le progrès de la race dominante et la mise en valeur de l'Empire. Ce lycée ne peut lui donner que des scribes, des hommes d'affaires, des fonctionnaires, des parasites, et ni la Macédoine ni le reste de l'Empire ne semblaient en avoir besoin.

L'École des arts et métiers, ouverte par Midhat-Pacha, alors qu'il était *vali* de Salonique, réunit, nourrit et loge cent cinquante orphelins pauvres, de toutes races et de toutes religions, à qui l'on apprend, pendant cinq années, un métier d'artisan, tailleur, cordonnier, tourneur sur bois, etc., mais à qui l'on apprend aussi à souffler dans les cuivres d'une fanfare, à jouer *la Polka des Volontaires* et à crier, trois fois par jour : *Padischaï tchok yaya, longues années au Padischa!* Sans une machine et sans un cours de science, sans une salle de dessin et sans un modèle d'art, ce ne peut être qu'une école de routine, conservant et transmettant les vieux procédés du bazar, ou apprenant à copier les bibelots d'Europe, les journaux de modes et les patrons de Paris ou de Trieste. Mal vue des musulmans, pour qui la seule étude du Coran devrait remplir les programmes de toute école, désertée des chrétiens à cause du travail le dimanche, elle ne semble pas appelée à régénérer l'industrie ni le commerce de la Macédoine, et, pour développer le loyalisme des peuples, il ne suffit pas de leur apprendre à crier, même plusieurs fois par jour : Longues années à notre Padischa!

Le *Konak* du gouverneur turc est tout bourdonnant d'affaires, de quémandeurs, de fonctionnaires, de gendarmes, de prisonniers, de vieux Turcs en robes longues, affalés au coin des divans, de tendres éphèbes leur apportant du café ou des cigarettes, de scribes, les jambes repliées, accroupis dans leurs fauteuils, de gros et de petits mangeurs, qui, ne recevant rien du gouvernement, essaient de gagner leur vie aux dépens de l'empire ou au service de l'étranger. Son Excellence le gouverneur de Salonique est un très haut personnage, un ancien ministre, et, quand son fils de vingt ans passe sur le quai, la foule s'ouvre devant sa voiture avec des gestes d'obéissance, presque d'adoration. Mais le dernier drogman du moindre consulat entre au *Konak* comme en terre conquise, et ordonne, et arrive, par la menace ou, mieux encore, par le pourboire, au but de ses désirs : le *vali* turc règne, mais le pourboire européen gouverne.

Il reste pourtant, au service du Turc, deux forces qu'il serait dangereux de méconnaître : Salonique a une forte garnison et Salonique a une population musulmane, peu nombreuse, mais

fanatique. Ses mosquées avec leurs souvenirs d'anciennes églises, avec leurs reliques chrétiennes encore conservées, et ses *imans*, *mollahs*, *muezzins*, avec leur tolérance apparente et leur air de sceptique bonhomie, pourraient, à première vue, tromper le visiteur : il est difficile de croire au fanatisme de gens qui, dans la mosquée de l'Eau-Froide, laissent les raïas venir prendre de l'eau miraculeuse à l'ancien puits des Saints Apôtres, ou qui, dans la basilique de Saint-Dimitri, devenue mosquée, conservent et montrent le cachot et le corps du saint, et laissent les raïas y prendre de la terre sacrée pour la guérison de leurs malades. Mais qu'une occasion se présente ! En 1876, des musulmans de Vélès avaient enlevé une femme chrétienne et l'avaient amenée ici. Elle se convertit à l'islam. Mais le bruit se répandit parmi les Grecs que la conversion n'avait pas été libre, et les consuls de France et d'Allemagne, qui avaient épousé des Grecques indigènes, furent assaillis de réclamations. Ils allèrent pacifiquement, sans même un cawas, demander des explications au gouverneur turc. Que se passa-t-il à cette entrevue? La foule, accourue au dehors, pénétra dans le *Konak*, poussa les consuls, à la suite du gouverneur, dans la mosquée voisine, et puis, arrachant les piques de la grille, assomma, déchiqueta, hacha les deux malheureux...

Néanmoins, Salonique n'est pas turque : un tiers au plus de sa population est musulmane et la moitié de ces musulmans, encore, se souviennent de leur origine grecque, albanaise ou juive. Ses beys, qui possédaient jadis toute la contrée et qui vivaient avec l'insouciance et le manque d'ordre, habituels aux propriétaires musulmans, ont dû vendre leurs propriétés pour payer leurs dettes. Si l'immigration de Bosnie et surtout de Thessalie a augmenté la ville d'un quartier de *mohadjirs*, cet accroissement a été largement compensé par l'émigration de ces beys indigènes, ruinés, qui sont allés à Constantinople, avec leurs familles et leurs clans, implorer les secours du khalife ou les emplois de la Porte. Mais Salonique n'est pas grecque non plus, ni serbe, ni bulgare, quoi que puissent prétendre Bulgares, Serbes et Grecs. A vrai dire, Salonique n'est même pas une ville macédonienne. Par sa situation, par sa population, elle ne tient presque pas à la Macédoine : elle ne fait pas corps avec le reste du pays.

Dans un coin de la plaine, entre la mer et une haute colline, qui ferme l'horizon, dans une ceinture de tours et de créneaux, qui la coupent du reste du monde, elle semble avoir été apportée par le flux et échouée à la côte. Au penchant du coteau, elle étage ses terrasses, ses dômes et ses murs crénelés, et l'on dirait une de ces villes de rêve, peintes au fond de quelque vieux tableau, une de ces villes infidèles et lointaines, telles que les imaginaient les gens du XVII[e] siècle, avec des églises pour mosquées, des minarets pour clochers et des Turcs à la Bajazet. Elle pourrait aussi bien être aux rives d'Égypte, de Syrie ou d'Asie Mineure, capitale du sofi de Perse ou du soudan du Caire, que sur la côte de Macédoine. Ce n'est pas une ville indigène, mais une échelle maritime : quand la Macédoine existait par elle-même, quand des rois indigènes possédaient cette contrée, leur capitale, Pella, n'était pas en cet endroit, mais de l'autre côté du Vardar, au pied des monts de l'ouest, à l'entrée des défilés qui conduisent aux plateaux, aux lacs et aux plaines closes de l'intérieur, au milieu des champs cultivés.

Étrangère, tournant le dos au reste du pays, bien close dans son enceinte, que deux grosses tours rondes rattachaient solidement à la plage, Salonique semble n'avoir pas encore osé mettre le pied hors de ses murs. C'est à peine si du côté de l'est, le long de la mer, vers les monts et la presqu'île de Chalcidique, elle a risqué un long et étroit faubourg de villas et de jardins. Du côté de l'ouest, pour aller au-devant du chemin de fer, elle a abattu l'une de ses deux tours et renversé un pan de sa muraille. Mais, de ce côté encore, le faubourg s'arrête tout près de la ville, à la station du chemin de fer. Sur tout le reste de sa périphérie, une courte zone de cimetières ou de cultures maraîchères borde son enceinte, puis c'est la montagne pelée ou la plaine rase, le marais, l'alluvion encore vierge, la brume de poussière et la buée fiévreuse.



Les Grecs disent : « Salonique est grecque, parce que toujours elle le fut, qu'aujourd'hui comme autrefois la majorité de ses habitants parle ou comprend le grec, et qu'au

moins trente mille d'entre eux se réclament de la Grande Idée. » Mais Salonique fut aussi italienne et franque. Son peuple parle aussi ou comprend un sabir fait d'italien, d'espagnol et de français, et si les cafés et les hôtels du quai s'intitulent, en grec, *A la Belle Grèce*, *I oraia Ellas* ou *A Thémistocle*, *Kafeneion Themistoclis*, ils s'appellent aussi *Olympia*, *Hôtel Terminus* ou *A la Tour Eiffel* : suivant la flotte mouillée dans la rade, tous les établissements de musique et de plaisir ont des enseignes en langues variables, tour à tour *Bars de Trafalgar* ou *Cafés de Navarin;* pour l'heure, sur le quai, tout est à l'Angleterre, et ce ne sont partout que grands transparents de toile, promettant aux habits rouges *Good Whisky*, *Irish Whisky*, *Genuine Scotch Whisky*.

Les trente mille Grecs de Salonique ne forment qu'un cinquième environ de la population et, pour la richesse et l'influence, ils ne tiennent même pas cette place : depuis six années, leur rôle est allé diminuant de jour en jour. Le grand incendie de 1890, qui rasa deux quartiers grecs avec la métropole, le consulat et l'évêché, ruina la communauté. De tous les points de l'hellénisme, des souscriptions affluèrent. Un seul bienfaiteur d'Athènes donna plusieurs centaines de mille francs. Tout compte fait, Salonique reçut bien un million d'argent grec, et de tels secours auraient dû remettre la communauté à flot; mais on avait compté sans les défauts de la race. Ces Grecs, en apparence si pratiques, se perdent toujours et partout par la vanité. Au lieu de courir au plus pressé et de relever, vaille que vaille, églises, écoles, gymnases et hôpitaux, on voulut faire grand et l'on voulut faire beau. Un architecte d'Athènes dessina des édifices mal commodes, souvent inutilisables ou ne correspondant en rien à leur usage futur, mais avec une façade superbe de marbres, des colonnes, des balcons et des perrons. Une fois sortis de terre, on ne put les achever faute d'argent : la métropole inachevée, à deux mètres du sol, sera ruinée au bout de quelques hivers; le gymnase est entreposé dans le futur hôpital de vieillards; le consul déclare son palais inhabitable. Après six ans de travail et des millions dispersés, la communauté grecque est encore campée sur des ruines.

Ajoutez l'autre défaut de ces Grecs, si patriotes, si capables

de dévouement et de sacrifice au bien public, incapables pourtant de lui sacrifier leurs petites idées et leurs petites préférences personnelles, incapables d'union et de discipline et perdant tout par leurs rivalités. La communauté de Salonique, comme toutes les communautés grecques de Macédoine, — et Serrès pourra nous en fournir le meilleur exemple, — est en proie aux dissensions, aux partis politiques, aux discussions d'intérêts, aux querelles d'individus, de familles et de classes, le *laos*, le peuple, d'un côté, et les *agathoi*, les bons, de l'autre, les membres du conseil contre l'évêque, et les chefs du peuple contre le conseil, les vieilles familles locales contre les nouveaux venus de l'Archipel ou du royaume, et tous, à l'occasion, contre le consul qui, donnant l'argent, aurait aussi la prétention de donner des conseils ou des ordres... En cet état de choses, il serait étrange que les affaires des Grecs eussent prospéré. Leurs rivaux les ont peu à peu expulsés du bazar et du grand commerce, et réduits aux petits métiers, aux emplois subalternes. Un seul fait peut donner l'exacte mesure de cette décadence : il n'existe plus une banque grecque à Salonique.

« Salonique est bulgare, disent les Bulgares, attendu que le traité de San Stefano l'avait donnée à la Bulgarie et qu'un avenir prochain la lui rendra, » et les Bulgares travaillent de leur mieux à rapprocher encore cet avenir. Silencieusement, avec méthode et discipline, la propagande bulgare a enrôlé les Slaves de Salonique. Le clergé de l'Exarque possède aujourd'hui deux églises dans les deux quartiers bulgares, à chaque extrémité Est et Ouest de la ville et, près de ces églises, deux écoles primaires se sont ouvertes. Au centre de la ville, dans une vieille bâtisse de bois, sans luxe et sans apparat, le gymnase bulgare contient deux cents internes et regorge. Son enseignement est recherché, parce qu'il ressemble peu à l'enseignement désintéressé du lycée impérial et à la culture classique du gymnase grec. Cours de sciences, cabinet de physique, collections d'histoire naturelle, laboratoires de chimie, bibliothèque de livres usuels, de manuels, de dictionnaires et d'atlas, en allemand et en français, on s'efforce ici d'apprendre quelque chose aux élèves, malgré l'intolérante surveillance du Turc, qui expulse les batteries électriques du cabinet de physique,

comme subversives et dangereuses pour l'ordre de choses établi, et, de la bibliothèque, certains volumes de la *Grande Encyclopédie*, comme parlant sans respect du Prophète ou du padischa.

La petite armée de prêtres et de professeurs bulgares ne dépend que de l'Exarque et lui obéit sans discuter. Le plus parfait accord règne entre eux. Tout est administré avec ordre et économie, sans frais généraux inutiles, sans gaspillages pour le trompe-l'œil et la vanité. Cette communauté bulgare, sérieuse et pratique, fait tranquillement ses affaires. Dans toute la péninsule des Balkans, le Bulgare est en train d'acquérir une bonne renommée. On dit ses États bien administrés, son armée bien disciplinée, ses finances en ordre et ses villes refaites. Il paie ses fonctionnaires et il paie ses créanciers. Il a, comme tout le monde, ses petites révolutions et ses changements de ministère, mais qui semblent ne pas modifier l'allure ni la direction de sa politique. Il est patient et il est tenace : « Le Bulgare, dit le proverbe macédonien, chasse le lièvre sur son char à buffles et finit par le forcer. » Néanmoins, Salonique est un gros lièvre, et Salonique n'est pas encore bulgare et, livrée à elle-même, elle aurait peu de propension à le devenir.

Les Bulgares ne sont ici qu'une infime minorité, six ou sept mille au maximum : sur les deux cents ou deux cent cinquante élèves du gymnase, cent à peine sont fournis par la ville, plus de soixante viennent du vilayet de Monastir, une vingtaine du vilayet d'Uskub, une dizaine du vilayet d'Andrinople, le reste de Bulgarie et d'ailleurs. Les Slaves de Macédoine remontent vers Belgrade ou vers Sofia, mais ne descendent pas vers Salonique : terrassiers, jardiniers et hommes de peine, ils trouveraient ici une trop forte concurrence de la part du petit peuple juif ou des immigrants grecs de la Chalcidique. En outre, cette communauté bulgare ne subsiste que par la tolérance du Turc : l'Exarque n'a pas encore obtenu de la Porte la reconnaissance officielle de ses églises et de ses prêtres ; depuis 1888 que les églises sont ouvertes, elles ne sont toujours, pour l'autorité turque, que des maisons de l'Exarque, où des invités de l'Exarque se réunissent à certains jours. Par caprice ou par besoin d'argent, de son inspiration

ou à l'instigation de quelque ennemi des Bulgares, le gouverneur turc peut demain fermer ces églises et expulser les prêtres. Avec le mauvais vouloir que la Porte leur témoigne depuis que l'influence russe domine à Constantinople, les Bulgares sont à la merci d'un iradé du Palais ou d'un simple arrêté du gouverneur. Aussi l'Exarque réclame depuis longtemps un *bérat* d'intronisation pour un évêque bulgare à Salonique, mais il ne semble pas être encore à la veille de l'obtenir. Le consul de Serbie, fort de la bienveillance russe, prédit même qu'avant quelques mois, prêtres et professeurs bulgares s'en iront d'eux-mêmes, ayant perdu leur dernier fidèle et leur dernier élève.

« Car je vais vous dire la vérité, poursuit le consul de Serbie : Salonique est serbe, comme toute la Macédoine, et la Serbie ne peut se passer de Salonique. C'est le seul point où nous puissions atteindre à la mer. Les Bulgares ont Varna ; ils auront Kavala peut-être. Les Grecs ont Volo, le Pirée, Nauplie, Patras, cent autres ports encore. Et l'on nous refuserait Salonique ! D'ailleurs, je vous le dis, en vérité, Salonique est serbe. Ne vous laissez pas tromper aux apparences. En arrivant ici, j'avais des doutes sur la réalité de nos droits et je trouvais, pour tout dire, nos prétentions exagérées : je traitais, en moi-même, de chauvines les brochures et les cartes de notre propagande, qui poussent au delà de la Chalcidique, vers l'est, jusqu'à la Strouma, et vers l'ouest, au delà du Vardar, jusqu'à la Drina, les frontières de notre futur royaume. Je suis venu. J'ai étudié la question. J'ai été convaincu. A Salonique, à Serrès, à Vodéna, sur la côte et dans la montagne, j'ai trouvé des Serbes, de bons Serbes, parlant serbe, chantant en serbe et célébrant la fête familiale, la Slava, la fête serbe par excellence. Tous avaient oublié leur descendance. Ils se disaient Grecs, Bulgares, Valaques, Albanais, que sais-je ? Mais, à mesure que nous avons ouvert notre consulat, puis notre gymnase et enfin notre église, tous nous sont revenus ou nous reviennent. Et ils reviennent avec une rapidité et un enthousiasme qui, parfois, me surprennent et m'inquiètent un peu. »

Jusqu'ici, néanmoins, Salonique ne paraît pas être serbe.

Sauf le consul, ses deux drogmans, ses trois cawas, et quelques négociants venus du royaume, on ne connaît pas de Serbes à Salonique. Pourtant, la plus belle maison du faubourg, dans les jardins, au bord de la mer, a été achetée par la Serbie et transformée en gymnase serbe. Les portraits des rois et des saints de Serbie décorent ses murailles. Deux cents internes y ont été réunis de toute la Macédoine : de Doïran aux Dibres et de Salonique à Prichtina et à Novi-Bazar, on en a trouvé partout. Il est vrai qu'ils sont tous boursiers, tous entretenus, vêtus et transportés aux frais du consulat, et, quand la Serbie aura cessé de les nourrir, il est difficile de prévoir quels pourront être leurs sentiments réels et leurs aspirations. Cette propagande serbe a pourtant un coin d'originalité et, peut-être, une chance de réussite. Les Bulgares se présentent aux Slaves de Macédoine comme les libérateurs et les éducateurs, apportant du dehors le progrès et la lumière, mais imposant aussi leur langue, leur littérature, leurs façons d'être et de penser : ils veulent annexer la Macédoine, la conquérir pour le compte de Sofia. Les Serbes se présentent plutôt comme des frères aînés qui donnent des conseils, non des ordres, et des exemples plutôt qu'une règle et un canon. Ils proclament le patois macédonien dialecte serbe et, dans leur enseignement, ils tâchent surtout d'en rapprocher leur propre langue. Ils recueillent les chansons macédoniennes et, sous l'étiquette de chansons serbes, les font apprendre dans leurs écoles. Ils adoptent le costume macédonien pour uniforme dans leurs gymnases. Bref, ils se posent en représentants et non en conquérants de la Macédoine.

Une autre chance encore leur est acquise, que nous connaissons déjà, c'est leur situation de fidèles orthodoxes en face du Bulgare schismatique. A Salonique, cette situation leur était plutôt préjudiciable. Dans cette ville, grecque par l'histoire, déjà prise en espérance par les Grecs, le Patriarcat devait mettre toutes les forces de l'orthodoxie au service de l'hellénisme. De fait, pendant de longues années, le consul serbe réclama vainement la permission d'ouvrir une chapelle serbe et d'avoir un prêtre qui, fidèle orthodoxe, dirait pourtant la messe en slave. L'évêque de Salonique et, derrière lui, le Patriarcat inventaient cent motifs de délais ou de refus. Mais

le couvent serbe de Khilendar, dans le mont Athos, possédait à Salonique une petite maison, léguée par quelque Slave pieux. Le consul s'entendit avec l'abbé du monastère, fit en secret réparer la maison, commanda à Belgrade tout le mobilier religieux et tous les accessoires d'une église, et cette année, au mois de janvier, quelques jours avant la fête du grand patron des Slaves, saint Sawas, il se présenta chez l'évêque orthodoxe, où il trouva, par hasard, un moine de Khilendar. Ce moine demandait à l'évêque la permission de célébrer la messe en l'honneur de saint Sawas, le jour de la fête, dans la petite maison du couvent, et l'évêque, ignorant les préparatifs du consul, donnait de vagues promesses. De mots ambigus en gestes douteux, l'évêque se débattait, mais sans défiance. Brusquement, sur une parole insignifiante, le consul jette son moine aux genoux de l'évêque, en lui disant de baiser l'anneau pastoral et de remercier Sa Grandeur pour la permission qu'elle vient d'accorder. L'évêque, surpris, laisse baiser l'anneau, et le consul, sans plus attendre, emmène son moine chanter la messe. Depuis le mois de janvier 1896, le moine de Khilendar chante en slave dans la chapelle du consul : les Serbes ont conquis Salonique...



Salonique est juive. La persécution espagnole au XVIe siècle jeta sur cette côte des milliers d'émigrants, et, depuis trois siècles, ils ont pullulé : ils sont aujourd'hui près de soixante-dix mille. Encore, dans ce nombre, ne sont pas compris une dizaine de milliers, pour le moins, de Juifs authentiques, mais convertis à l'Islam et qui, sous le nom de *mamims*, occupent ici et dans toute la Macédoine une situation prépondérante. Et ce nombre augmente sans cesse. Le Juif se marie très jeune et se remarie, en cas de veuvage, jusqu'à la mort : à soixante-dix ans, il convole encore et à quatre-vingts ans il a des enfants. Près de sept mille petits Juifs fréquentent les écoles israélites et près de trois mille autres, faute de place ou de secours, trottent dans les rues, sur le quai, au bazar, cirent les souliers, allument les cigarettes, et poussent au grand air, au hasard du soleil et de la pluie.

En même temps que leur nombre, l'influence et la richesse des Juifs grandissent : aujourd'hui, haut et bas commerce, port et bazar, caravanes et chemins de fer, usines et boutiques, industrie et culture, administration et commerce, ils tiennent toute la fortune et toute l'existence de Salonique dans leurs mains. Ils ont débordé le Grec sous le flot de leur progéniture. Mais ils l'ont écrasé, bien plus encore, sous le poids de leur entente et de leur cohésion. En face de la communauté grecque toujours désunie, la communauté israélite, fortement organisée, s'administre sagement pour le plus grand profit des individus et de la masse. Le pouvoir officiel est entre les mains du grand rabbin, seule autorité établie ou reconnue par les firmans de la Porte. Le pouvoir réel est entre les mains d'un conseil élu de douze membres et, surtout, d'une Commission de finances, prise au sein de ce conseil, et qui dresse le budget, lève les impôts, nomme les fonctionnaires et administre les biens, fondations, écoles et synagogues de la communauté.

La situation générale de la nation juive à Salonique serait assez prospère, car la communauté a des sources abondantes de revenus, et l'argent rentre assez bien. Deux sortes d'impôts alimentent la caisse. L'un, la *petcha*, impôt direct, est une sorte de taxe sur le revenu, qui ne porte guère que sur les riches et qui, fixée par le conseil, peut être réduite en cas de réclamation, sur un simple serment de l'intéressé déclarant un revenu moindre : ces réclamations se produisent rarement, et, bien que le maximum de la *petcha* soit fixé par la coutume à deux mille francs par tête, on voit, les nécessités du moment étant plus fortes, telle famille, composée de trois frères, payer sans se plaindre les neuf mille francs de *petcha* que lui réclame le conseil. Les autres impôts, indirects ceux-là, sont des taxes sur la viande et le vin. Celle-ci ne va pas sans difficulté et sans contrebande, la communauté n'ayant ni moyen de contrôle sur les chiffres de vente déclarés par les débitants ni moyen de contrainte sur les mauvais payeurs. Pour la viande, le conseil tient les bouchers, par l'octroi ou le refus du couteau à égorgement rituel, et par la mise à l'index de leurs boucheries que peut notifier au peuple l'autorité religieuse. Soixante-dix mille francs de *petcha*, soixante-dix

mille francs de taxe sur la viande, une vingtaine de mille francs sur le vin, bon an mal an, avec de tels revenus, la communauté pourrait équilibrer son budget.

Mais outre les écoles et les synagogues, les prêtres et les professeurs, auxquels elle voudrait consacrer la majeure partie de ses ressources, elle a d'énormes charges. L'autorité turque, d'abord, la tient responsable de la taxe militaire, du *bedel askerié*, que tout sujet ottoman, non musulman, doit payer annuellement, et dont bien des Juifs trop misérables ne peuvent s'acquitter : bon an, mal an, c'est plus de quarante mille francs qui passent de la caisse de la communauté aux mains du Turc. Ajoutez les pourboires, qui évitent les tracasseries et les procès, qui obtiennent la concession ou qui empêchent la fermeture des écoles : du gouverneur au dernier gendarme tout le *Konak* a la main tendue: annuellement il faut mettre deux mille francs au moins pour ce chapitre. Mais c'est l'assistance publique surtout qui renverse l'équilibre du budget. Quelques familles juives de Salonique sont arrivées à de colossales fortunes. Le monopole des banques, — ils ont ruiné ou expulsé de la place tous les banquiers grecs, — le commerce des blés et l'exploitation de grands *tchiflicks* (fermes) valent à quelques uns d'énormes revenus : les plus belles maisons, dans la ville et dans le faubourg, toutes les minoteries et toutes les usines appartiennent à des Juifs. Mais, au-dessous de ces notables, grouille dans la misère tout un peuple affamé, qui fait tous les métiers de la ville et tout le travail du port, bateliers, portefaix, jardiniers, boutiquiers. Mais le port et le commerce de Salonique ont chômé durant ces années dernières : cette année, une récolte abondante dans les plaines de l'intérieur et des chargements de blés, que les Anglais sont venus accaparer pours leurs affamés de l'Inde, ont valu au port de Salonique un petit regain de vie. Mais la populace juive n'a pas pu, comme l'aristocratie, établir son monopole : se reposant le samedi, le jour même d'arrivée ou de départ pour les paquebots à service régulier, elle n'a pu évincer les bateliers chrétiens ou musulmans, qui travaillent, seuls, ce jour-là et qui lui font concurrence le reste de la semaine. De même pour les cochers, conducteurs de tramways, hommes de peine, etc. ; la profes-

sion de cocher, en particulier, a été accaparée, durant ces années dernières, par les *mohadjirs*, les émigrés musulmans, venus de Bosnie, de Serbie ou de Grèce : Salonique n'a plus un *arabadgi* (cocher) juif. De même encore pour les professions de coiffeur, d'hôtelier, de cafetier, etc. Réduite par la concurrence grecque et musulmane à de maigres ressources, la populace juive ne peut soutenir ses vieillards, ses malades et ses orphelins, qui tombent à la charge de la communauté.

Les notables, pour remédier à cet état de choses, ont essayé de tourner le peuple vers l'agriculture. Ici, le Juif, sous l'influence du milieu, a pris des habitudes que nous ne lui connaissons guère. Au contact de l'Albanais, il a appris à jouer du couteau, et les rixes sont fréquentes dans les ruelles de Salonique. Au contact du Slave, il prendra peut-être l'habitude de la charrue. C'est du moins ce que les notables espèrent, et c'est dans cet espoir qu'ils viennent de fonder, en Chalcidique, une ferme modèle et une école d'agriculture. L'école n'étant ouverte que depuis deux ans, on n'en peut apprécier encore les résultats. Il ne semble pas pourtant que cette conversion du peuple puisse se faire, rapidement du moins. Le Juif, aux portes de la ville, s'adonne volontiers au jardinage et à la culture maraîchère; mais il ne montre aucune inclination à pousser la charrue vers les alluvions de la plaine. Il est vrai que la nécessité est une grande maîtresse et, par elle, il ne serait pas impossible que ce peuple, ballotté des bazars du Caire ou d'Alexandrie aux bazars de Tanger ou de Grenade, transporté dans les bagages des armées arabes, implanté en terre espagnole, rejeté enfin en territoire turc, revînt un jour aux occupations agricoles et à la vie pastorale de ses pères.

En attendant, la communauté juive de Salonique doit faire appel à ses coreligionnaires de l'étranger. C'est grâce à leurs secours qu'elle a pu se relever du grand incendie de 1890 : près d'un million lui vint alors d'Allemagne et de France ; le seul baron Hirsch envoya cent dix mille francs. C'est aussi, grâce à eux, qu'elle peut entretenir ses écoles dans un état tout à fait digne d'éloges. Écoles de garçons, écoles de filles, salles d'asile, depuis vingt ans, chaque année a marqué un nouveau progrès ; en 1890, après l'incendie, ce fut un chan-

gement presque radical. Ces Juifs espagnols ont gardé l'usage d'un espagnol défiguré, mélangé de turc, d'hébreu et de sabir; c'est leur langue maternelle, la langue qu'ils parlent entre eux au bazar et dans leurs familles. Mais, pour leurs relations avec le dehors, ils se servaient surtout de l'italien; sur le quai de Salonique, grâce à eux, l'italien était la langue courante; ils apprenaient l'italien dans leurs écoles : on peut voir encore dans leur quartier des affiches italiennes en lettres hébraïques. Depuis 1890, le français a remplacé l'italien dans toutes leurs écoles, et le français, formant aujourd'hui le fond de leur enseignement, est devenu, grâce à eux, la langue de Salonique. Sur le quai, les cafés juifs ont une double enseigne française, en caractères latins et en lettres hébraïques, et ce n'est pas une médiocre surprise que de lire, en hébreu carré, *Café de la Tour Eiffel*. L'italien essaie de reconquérir ses positions : une école commerciale italienne reçoit de Rome une forte subvention; mais elle a dû, pour garder sa clientèle, ajouter aussi le français à son programme. L'allemand a un ferme défenseur dans la Compagnie du chemin de fer du Vardar, qui, depuis 1882, dans ses papiers et sur sa ligne, a substitué cette langue au français, jadis langue officielle. Pour se recruter des employés sachant l'allemand, elle a fondé une école allemande dont la prospérité a toujours grandi. Cette école, soutenue par les consulats d'Autriche et d'Allemagne, a dû, néanmoins, augmenter chaque année la place faite à l'enseignement du français; de six heures par semaine en 1893, il est passé à vingt et une en 1896. L'arrivée des Frères des écoles chrétiennes, puis la prospérité d'une école commerciale laïque, due à l'initiative de deux Français zélés, enfin les subsides et les encouragements de l'Alliance française sont venus assurer la victoire du français : de toutes les échelles du Levant, Salonique est peut-être la seule où, depuis dix ans, l'influence de notre langue ait grandi.

*
* *

Qu'adviendra-t-il un jour de cette ville? Ce port désert, cette plaine déserte, cette grande route vers le nord presque abandonnée, verront-ils bientôt accourir les flottes et les convois?

L'Europe, prenant enfin une exacte notion de ses intérêts communs et gouvernant sa politique d'après des raisonnements et non d'après des dogmes acceptés sans motif, comprendra-t-elle un jour que ces bouches du Vardar sont pour elle de même importance que les bouches du Danube; qu'elle a besoin de cette route et que, tant que durera l'état présent, elle ne pourra pas s'en servir? Si ses rivalités l'empêchent de donner ce port et cette voie à tel ou tel des candidats qui les réclament, ne verra-t-elle pas que le hasard, pour la servir, a réuni en cet endroit toutes les conditions qui peuvent donner naissance à une ville libre, à un port neutre, à une de ces républiques marchandes, si communes autrefois dans la Méditerranée, et dont l'indépendance ne pourrait gêner personne, dont la prospérité ferait le profit de tous? Salonique, quelque jour, sera-t-elle la Jérusalem nouvelle que son peuple juif attend depuis des siècles? les gens du Nord, Slaves, Hongrois ou Allemands, descendront-ils une fois encore? ou quelque miracle rendra-t-il à l'hellénisme sa vigueur évanouie?... Si les hommes tardent quelques cent ans encore, c'est la nature qui se chargera, peut-être, de la solution; c'est le Vardar qui imposera sa volonté.

Là-bas, au large, deux feux viennent de s'allumer, marquant l'étroit chenal qui donne accès dans la grande rade circulaire. En face du Cap Noir, *Kara-Bouroun*, que projettent sur la gauche les monts de Chalcidique, le Vardar, chaque année, pousse sa pointe d'alluvions. Un jour viendra où, les alluvions rejoignant le cap, la rade ne sera plus qu'un lac fermé. Salonique mourra, comme sont mortes les vieilles villes sur tout le pourtour de cet Archipel, comme sont mortes Priène et Milet dans les boues du Méandre, comme est morte Éphèse, la grande Éphèse de l'Apôtre, ensevelie aux marais du Caystre, comme doit mourir Smyrne elle-même derrière l'avancée de l'Hermos. Ce quai, tout grouillant ce soir, sera déserté et croulera, pierre à pierre, dans le marais fiévreux. Barques juives, cuirassés anglais, cafés grecs, affiches françaises; lourdes patrouilles turques traînant vos bottes sur le pavé; bandes de matelots anglais et d'habits rouges qui, ce soir, vous emplissez de bière allemande et qui, saouls, tenant à peine sur vos jambes ou complètement ivres-morts, serez mis

aux fers en rentrant; vieux Juifs qui voulez vendre à ces ivrognes vos paires de dindons, vos beaux *turkeys* pas chers, et qui recevez leurs gifles pour leur voler deux sous ; jolies Grecques, à la peau mate, surveillées de trop près par de trop grasses mamans ; jolies Juives, aux longs cils, aux yeux baissés, aux seins lourds, trop peu voilés ; Albanais en fustanelle et Grecs en beaux complets allemands ; Macédoniens en lourdes capes et Turcs en longues robes ; *arabadgis* (cochers), qui lancez dans la foule les deux rosses efflanquées de votre vieux landau ; tramways trompetant, roulant, courant et écrasant le pauvre monde ; violons tziganes et violonistes autrichiennes ; nobles consuls qui, derrière vos cawas, promenez les secrets de l'Europe, — qui donc alors se souviendra de vous? Peut-être, voulant étudier l'architecture religieuse des chrétiens, dont les mosquées de Salonique lui fourniront tous les types, un archéologue viendra-t-il d'Australie ou d'Amérique retourner les pierres de ces ruines, et le soir, sa besogne terminée, se promenant seul au bord de cette eau morte, il se demandera quelle folie poussa jadis tous les peuples de l'Europe à convoiter ces quelques arpents de marais.

VICTOR BÉRARD

(A suivre.)

DE FONTAINEBLEAU A FRÉJUS[1]

— AVRIL 1814 —

I

LE COMTE SCHOUVALOFF AU COMTE NESSELRODE

Briare, le 9/21 avril 1814.

Le général Koller ayant le projet d'envoyer un courrier de Lyon, où nous ne nous arrêterons au reste que pour changer de chevaux, je profite du temps que j'ai, mon cher comte, pour vous raconter notre voyage jusqu'ici. L'empereur Napoléon avait décidé de partir de Fontainebleau après le déjeuner à neuf heures; à dix, il fit appeler le général Koller et le garda très longtemps. La conversation, dont le général me raconta une grande partie ou peut-être le tout, fut on ne peut plus intéressante. Vous la saurez sûrement, car il l'écrira comme de raison au prince de Metternich. Ce que j'y ai

1. Le comte Paul Schouvaloff, aide de camp général de l'empereur Alexandre Ier, reçut l'ordre, le 13 avril 1814, d'accompagner Napoléon, en qualité de commissaire de la Russie, dans son trajet de Fontainebleau jusqu'au lieu d'embarquement. L'obligeance de M. le général Schilder nous permet de publier le texte original des rapports que le comte Schouvaloff écrivit au cours de cette mission, et dont la traduction russe paraît dans le *Vestnik Evropy* du 1/13 avril.

remarqué de particulier, c'est le reproche que fait Napoléon à l'empereur d'Autriche d'avoir consenti à ce qui s'est passé à Paris par l'influence de l'empereur Alexandre; il s'est plaint de ce que l'on violait le traité dès le commencement de son exécution, que par là lui-même avait le droit, s'il le voulait, de le regarder comme nul, de même que son abdication; que le gouvernement provisoire manquait de délicatesse dans sa conduite; que d'ailleurs ce n'était pas lui qui avait proposé les articles du traité, et en général de le conclure, et qu'il l'avait accepté parce qu'il n'y voyait rien de contraire à son honneur; mais que si on commençait à le violer, cela changeait la thèse. Il a exprimé sa colère de ce que l'empereur Alexandre a été chez l'impératrice Marie-Louise, selon lui pour insulter à son malheur; le général Koller a parfaitement bien répondu et lui a fait voir l'injustice de cette accusation; il semble en être convenu lui-même, mais il ne peut pas supporter de sang-froid que l'empereur y ait mené le roi de Prusse. Il se plaint amèrement qu'on l'ait séparé d'elle. Après les invectives sont venues les larmes; il a dit au général Koller: « Je n'ai pas honte de vous faire voir mon chagrin, car vous savez combien je me suis exposé dans les affaires. » La visite de notre empereur à l'impératrice Joséphine, la décoration donnée à M. de la Harpe, ont fait le sujet d'une partie de la conversation. Le général Koller racontera cela dans le plus grand détail à l'empereur Alexandre, quand il reviendra à Paris. L'empereur convient qu'il a cherché à faire le plus de mal possible à l'Angleterre et penche pour y aller. Il a demandé au général Koller ce qu'il lui conseillait de faire dans le cas où l'île d'Elbe ne lui serait pas rendue comme il le désire; ce dernier lui observa que la route lui était ouverte pour aller en Angleterre. Napoléon observa qu'après le mal qu'il avait voulu lui faire, il doute d'y être bien reçu, mais Koller lui dit que comme il n'y avait pas pu réussir, cela faciliterait beaucoup la chose.

Napoléon lui dit encore : « Je vais voir les troupes (en effet les gardes étaient rangées dans la cour). Je pense leur dire : « Soldats, je ne pars plus. J'ai abdiqué pour éviter » une guerre civile en France. Je l'ai fait, parce que j'ai cru » pouvoir accepter sans déshonneur les conditions qu'on me

» proposait ; mais les alliés manquent à leurs engagements,
» donc mon abdication est nulle ; je reste parmi vous, et je
» verrai comment on m'arrachera le cœur de mes soldats. Je
» rassemblerai un noyau de trente mille hommes, je l'aug-
» menterai, et j'aurai une armée formidable. » — Ou bien, je peux prêcher à mes troupes l'obéissance envers le nouveau gouvernement. Déjà on est las du gouvernement actuel, on voit renaître les anciens abus. »

Pendant cette conversation, un de ses aides de camp frappa à la porte, et entra. « Qu'est-ce? dit l'empereur. — Sire, le grand maréchal me charge de dire à Votre Majesté que tout est prêt pour son départ et qu'il est onze heures. — Ah! voilà du nouveau! est-ce qu'il me connaît si peu? depuis quand suis-je subordonné à la montre du grand maréchal? » Après que le général Koller fut sorti, ce fut le colonel Campbell qui fut appelé. J'oubliais de vous dire encore, qu'il dit au général Koller qu'il avait fait de grandes choses, mais la plus grande de ses actions était son abdication; que la France et toute l'Europe lui en devaient de la reconnaissance. — Là-dessus le général Koller lui répondit à merveille en lui disant, relativement aux projets hostiles, désignés ci-dessus : « Sire, Votre Majesté ayant pris sur elle de faire une action si grande pour le bonheur de la France, ne voudra pas y renoncer. — Eh bien, dit l'empereur, je ne le ferai pas, si les Alliés ne m'y forcent en manquant à leurs engagements. »

Le colonel Campbell fut très bien traité. Le discours roula principalement sur la possibilité d'aller en Angleterre, sur la manière dont Napoléon y serait reçu, etc. Ensuite on m'appela pour me dire deux ou trois phrases insignifiantes. Napoléon me demanda ce que c'était que la médaille que je portais. Je répondis que l'empereur l'avait instituée et la portait lui-même, en mémoire de l'heureuse issue de la campagne de 1812.

Après tout cela, Napoléon sortit dans la cour où la vieille garde était rangée sur deux lignes. Il harangua très bien et très longuement les troupes, et leur recommanda obéissance et fidélité envers le nouveau souverain que la France avait choisi. Vous avez déjà ce discours sans doute, car on en a

envoyé des copies à Paris, mais qui ne sont pas entièrement justes ; cependant le principal l'est.

Enfin, nous sommes partis de Fontainebleau à une heure environ, et sommes arrivés à huit heures du soir à Briare; les cris de « Vive Napoléon ! » « Vive l'empereur ! » l'ont accompagné partout; cependant la plupart des personnes criantes étaient des militaires et des enfants. Le 9/21, le colonel Campbell a été appelé chez Napoléon, où il est resté très longtemps et a déjeuné avec lui. En général, l'empereur Napoléon traite fort bien le général Koller et le colonel Campbell, et très mal moi et le comte Truchsess. Nous avons couché ce jour à Nevers; même répétition pour les cris du peuple. Le 10/22, en arrivant à Varennes, j'y ai trouvé, à ma très grande surprise, la moitié d'un régiment de cosaques d'Elmourin. Il y avait aussi des Autrichiens. J'ai fait former une escorte de trente cosaques, qui ont été une dizaine de lieues avec Napoléon, ainsi que les Autrichiens. Jusqu'à Varennes, c'étaient des escortes de chasseurs à cheval, de la garde, cuirassiers, etc., qui nous ont accompagnés. Là se trouvaient des troupes autrichiennes, et presque tout le monde avait des cocardes blanches.

Avant de partir de Roanne, le général Koller a été appelé chez l'empereur Napoléon. La conversation a été des plus curieuses. Napoléon a encore tonné contre notre empereur et contre son beau-père d'avoir consenti à tout ce que l'empereur Alexandre a fait. Il a représenté que l'Europe avait cru nécessaire d'écraser la France lorsqu'elle aspirait à gouverner toute l'Europe, ce qui, du reste, selon lui, était pour le bien de l'Europe; que la Russie allait faire ce qu'on craignait de la France; qu'elle allait rétablir la Pologne, qu'il en avait eu la nouvelle à la prise d'un courrier suédois (ou d'un employé); que cela augmenterait sa puissance de quarante-trois millions d'hommes; que la Saxe allait être donnée à un autre souverain, dans la vue d'ôter à l'Autriche ce moyen de défense contre la Prusse. Le général Koller a répondu à merveille, et m'a dit cela tout de suite. Koller vous fait dire qu'on peut être tranquille, qu'il est instruit de chaque pas du grand homme; il a fait des découvertes sur des correspondances en Italie, mais n'a pas eu le temps de me dire ce que c'est. Je

vous écris, cher comte, où je puis et sur différents papiers, excusez.

Roanne est tout près du château où se trouve sa mère avec le cardinal Fesch. Elle a désiré voir son fils; il y a eu une correspondance, mais il n'y est pas allé.

Nous sommes partis hier matin de Roanne, en passant par Tarare: Napoléon a été reçu avec acclamation, les habitants ont monté sur sa voiture pour le mieux voir. Nous avons traversé Lyon, hier soir, à onze heures, au grand galop; le relai était hors de la ville. Le général Koller est parfaitement instruit et doit avoir un ancien agent de Metternich. Je suis très mal, très mal, parce qu'il est furieux contre l'empereur; c'est de la démence de le montrer. Le comte Truchsess, par conséquent, est très mal aussi.

J'ai commencé cette lettre à Briare, je l'achève au Péage de Roussillon, le 12/24 avril.

Nous avons voyagé toute la nuit passée. Campbell, à la demande de Napoléon, est allé en avant pour préparer un vaisseau anglais.

Toutes mes réflexions sur ce que je vois me confirment dans l'opinion que cet homme est bien loin d'avoir renoncé à ses projets; il a un parti en France et en Italie qui travaillera pour lui, et il s'attend à être demandé par les Français au bout de quelque temps.

II

LE COMTE SCHOUVALOFF AU COMTE NESSELRODE

Fréjus, le 15/27 avril 1814.

Monsieur le comte[1],

Conformément aux ordres de S. M. l'empereur, et qui m'ont été transmis par Votre Excellence, j'ai accompagné l'empereur Napoléon jusqu'au lieu de son embarquement, qui se trouve être Fréjus au lieu de Saint-Tropez, par la raison qu'il n'y a absolument aucun chemin pour arriver à ce dernier endroit, sinon à cheval ou sur des mulets, mais il est prati-

1. Rapport officiel, dont la lettre suivante est le complément.

quement impossible qu'aucune voiture y passe. C'est ce que nous apprenions hier en arrivant au Luc. Nous nous arrêtâmes à une lieue de la ville, dans une maison de campagne appartenant à un législateur nommé Charles, et qui est habitée depuis deux semaines environ par la princesse Pauline; l'empereur s'y arrêta depuis deux heures de l'après-midi jusqu'à cinq heures du matin. J'envoyai mon aide de camp à Saint-Tropez pour porter deux lettres signées des commissaires autrichien, prussien, et de moi, l'une au colonel Campbell, l'autre au commandant de la corvette française, pour les prévenir que cette corvette ainsi qu'un bâtiment de guerre anglais devaient se rendre tout de suite à Fréjus, parce que c'était là que l'empereur Napoléon s'embarquerait. Des escortes autrichiennes nous rencontrèrent avant le Luc, et vinrent avec nous jusqu'à Fréjus, où elles se trouvent dans ce moment-ci. La princesse Pauline suivra son frère à l'île d'Elbe; elle quitta le château près du Luc, hier soir, et coucha près du Muid, sa santé ne lui permettant de voyager qu'à très petites journées; elle compte s'embarquer quelques jours après Napoléon. Ce dernier arriva ici aujourd'hui, à dix heures du matin. Le bâtiment anglais se trouve déjà en vue du port, mais ne peut y entrer parce que le vent est contraire. Je continuerai le détail de notre séjour ici, à mesure que j'aurai quelque chose de nouveau à communiquer à Votre Excellence, pour qu'elle veuille bien le porter à la connaissance de l'empereur.

Ma dernière lettre, datée du Péage de Roussillon, vous a donné, monsieur le comte, tous les détails concernant notre voyage jusqu'à cet endroit, d'où nous partîmes le 24 au matin, après avoir voyagé la nuit et sans escorte autrichienne parce que l'empereur Napoléon n'en voulut point. Avant de passer l'Isère près de Tain, nous rencontrâmes le maréchal Augereau; l'empereur Napoléon, qui ignorait la proclamation qu'il avait donnée, ainsi qu'il l'a dit après, sortit de sa voiture, embrassa amicalement le maréchal et marcha pendant une heure en causant avec lui. A Valence, tout le monde, ainsi que les troupes, avait la cocarde blanche; il n'y eut aucun cri ni pour ni contre. A deux postes de là, à Larcol, nous trouvâmes une brigade rangée, avec les aigles et un

général à la tête : tous avec les cocardes blanches ; on présenta les armes, mais avec un profond silence. L'empereur s'arrêta et causa avec le général. Ce fut là que nous apprîmes que plusieurs villes de la Provence étaient mal disposées pour Napoléon, ainsi que quelques villages ; je m'en aperçus au village d'Orange, où nous passâmes le soir. Quelques propos me firent prévoir que nous aurions des embarras.

A Avignon, où nous arrivâmes le 25 de très bonne heure, et ne passâmes heureusement pas par la ville, mais autour, l'empereur Napoléon fut insulté en forme. Tous les détails vous seront racontés par mon aide de camp, M. Coulevaeff. Nous en partîmes cependant sans accident et arrivâmes pour changer de chevaux au village d'Orgon. Là, la rage la plus effrénée s'était emparée de toutes les têtes, et j'ai vu le moment où allait se passer la catastrophe la plus tragique. Heureusement que le général Koller, M. de Clam et moi (le comte Truchsess étant resté un peu en arrière et le colonel Campbell étant allé en avant) parvînmes à repousser les efforts de la populace. Quant à nous autres commissaires, c'était une vraie marche triomphale. Les cris de « Vive le grand Alexandre ! » « Vivent les alliés ! » « Vive Louis XVIII ! » ne discontinuaient pas. Il fallut se résoudre à s'arrêter pendant la journée (et l'empereur gardant l'incognito) entre Saint-Canal et Aix. De là, nous envoyâmes un papier signé de nous trois au maire d'Aix, pour lui dire que le cortège avait été insulté en plusieurs endroits, qu'on s'était porté à des excès indignes des Français, et que nous l'engagions à prendre les mesures les plus efficaces pour que rien de pareil n'arrivât. Il faut observer que la ville d'Aix était le point le plus dangereux, par le voisinage de Marseille.

Nous passâmes à Aix le 25 au soir, très tard ; toute la ville, qui était sortie hors des murs, était rentrée et la garde urbaine était sous les armes ; de plus, nous eûmes des gendarmes qui nous escortèrent jusqu'au Luc. De ce moment, nous voyageâmes tranquillement, ainsi que je l'ai marqué au commencement de cette lettre. La Provence est animée du meilleur esprit, mais beaucoup trop révolutionnaire. En déjeunant à la grande Pugère, l'empereur Napoléon fit appeler le sous-préfet d'Aix et, entre autres choses, lui dit ceci : « Monsieur le sous-préfet, la Provence s'est déshonorée : je

m'étais livré seul, ne croyant pas avoir besoin d'escorte, et on s'est porté aux plus affreux excès; du reste, je lui dois la justice qu'elle ne m'a jamais fournie un bataillon brave. Le Gascon est bavard, mais courageux; le Provençal est bavard et lâche. »

III

LE COMTE SCHOUVALOFF AU COMTE NESSELRODE

Fréjus, le 16/28 avril 1814.

Les détails de notre voyage depuis Lyon jusqu'ici, mon cher comte, sont à faire dresser les cheveux et à faire crever de rire, tout à la fois. Faites-vous raconter cela par Coulevaeff jusqu'à ce que je vous le conte moi-même. Nous arrivons auprès d'Avignon pour relayer, je dormais et je rêvais; les cris que j'entendais en dormant me faisaient croire que j'étais à une charge de cavalerie. On m'éveille; je vois la voiture de Napoléon entourée d'une foule énorme, criant comme des fous : « A bas le tyran! » « Vivent les Bourbons! » « Vive le roi! » « A bas Nicolas! » (on m'a dit que dans un des journaux il était dit que son vrai nom était Nicolas). Enfin les postillons parvinrent à partir. Un homme avait voulu forcer son domestique, qui était sur le siège, à crier « Vive le roi! »; le comte Truchsess étant survenu, le tira d'affaire; mais à Orgon bien autre chose nous attendait.

En arrivant, je vis à l'entrée du village une foule énorme autour d'une potence extrêmement élevée, avec l'échelle et tout ce qui tient à la chose; un militaire tout ensanglanté était pendu. Une inscription était sur son estomac et contenait des injures atroces contre Napoléon, et le mannequin pendu devait donc le représenter; à peine se fut-on arrêté pour relayer, que je vis une populace ivre de haine, et quelques-uns de vin, hommes, femmes, enfants, vieillards, hurlant comme des cannibales et grimpant sur la voiture où était Napoléon avec le comte Bertrand, lui montrant les poings; leurs cris en provençal signifiaient « Ouvrez les portières! » « Tirons-le de là! » « Qu'il soit pendu! » « Qu'il ait la tête coupée! » « Qu'il soit mis en pièces tout à l'heure! ». Les

portières étaient fermées à clef. Nous nous jetâmes hors de nos calèches, le général Koller, moi, M. de Clam. Koller fut pris au collet, mais parvint à dégager le côté gauche de la voiture. Je me jetai sur la droite, en uniforme brodé et la cocarde russe bien en évidence; je commençai par distribuer des coups de poings à droite et à gauche, en criant cependant que j'étais Russe, pour n'avoir pas moi-même l'honneur de figurer comme le mannequin. Cela les arrêta une minute; j'en profitai pour leur parler, les prendre par les sentiments, leur faire honte de leur conduite, et de ce qu'ils voulaient se souiller d'un crime dont l'objet était un homme déjà malheureux, alors que cette belle révolution s'était passée sans effusion de sang. J'étais obligé de crier à tue-tête, si bien que lui-même ne perdit pas un mot de ce que je disais. Enfin je ralentis leur ardeur; ils me dirent qu'ils ne feraient rien de mauvais, mais qu'il fallait que Napoléon sût leur manière de penser. Pendant ce beau discours, la voiture parvint à partir ventre à terre; je remontai dans ma chaise, et parvins à peine à me débarrasser d'une foule énorme qui me pressait de tous côtés en criant : « Vivent nos libérateurs! » « Vive le grand Alexandre! » « Vive le roi! ». Enfin je partis, et ces cris me suivirent bien loin. Je vous donne ma parole d'honneur que si la portière de sa voiture s'était ouverte, Napoléon remplaçait le mannequin sans faute, et sans qu'il y eût aucun moyen humain de l'empêcher.

A une lieue de là, Napoléon sortit pour un besoin, mit vite son courrier dans la voiture, monta son cheval en surtout bleu et chapeau rond, et avec la cocarde blanche, à ce qu'on m'a assuré, et partit ventre à terre. Étant resté un peu en arrière, je n'appris cela qu'au relai suivant où la foule fut la même et où, en ouvrant sa voiture, on vit qu'il n'y était pas; on fouilla toutes les calèches pour le trouver, on jeta quelques pierres; à Orgon on avait cassé une lanterne de cette manière. Le nouveau courrier déguisé passa ventre à terre les postes de Port-Royal et Saint-Canal, et se réfugia au fond d'une chambre dans une auberge, à une lieue d'Aix; il y avait une cour couverte. La première personne qu'il rencontra fut la maîtresse de l'auberge, qui lui dit à lui-même : « Ah! Napoléon va donc venir, on le mène hors de France, mais c'est dangereux, il peut revenir, il serait

bien mieux de le tuer; au reste, il est clair que dès qu'il sera sur mer on le noiera. »

Napoléon nous a conté cela lui-même le lendemain à déjeuner. En arrivant à cet endroit, un courrier nous dit en secret qu'il était là, qu'il fallait entrer dans sa chambre sans y faire attention, et l'appeler Campbell ; ensuite on se rappela que Campbell était passé et il s'appela lord Burgersh. J'entrai dans la chambre et je le trouvai excessivement triste et abattu. Nous dinâmes tous ensemble, et il s'égaya un peu. Nous attendîmes la nuit pour partir; des courriers étaient venus d'Aix : on soupçonnait qu'il était là, mais personne n'en était sûr. Jugez de mon étonnement quand, après avoir dormi quelques heures, j'entrai dans sa chambre, et je le trouvai debout, en uniforme de général autrichien, le bonnet du comte Truchsess avec la cocarde prussienne sur la tête et mon manteau d'uniforme sur les épaules. Nous partîmes à minuit, et voici comment : devant, le général Bertrand et M. Coulevaeff sur la place de Napoléon ; ensuite moi dans un cabriolet ; ensuite, dans une petite calèche de Koller, à deux chevaux, deux généraux autrichiens, Koller et Napoléon. Comment trouvez-vous cette farce tragique? Coulevaeff vous dira beaucoup de détails que j'ai oubliés ici.

. . . .

Le général Koller a eu occasion de juger que l'impératrice va bientôt se trouver embarrassée dans ses finances; qu'avec un train de maison comme le sien, des voyages aussi considérables, les deux millions qu'elle a seront bientôt consommés.

Quant à l'empereur, il n'a avec lui que deux millions, aucun bijou, ni diamant. Il est probable que l'île d'Elbe ne rend pas grand'chose. Dans cet état de choses, la justice et l'exécution du traité peuvent seuls le tirer d'embarras.

D'après le traité, ce qui provient de la liste civile appartient à l'empereur. Le duc de Cadore a l'état de tout ce qui appartient à la liste civile, des économies qui ont été faites depuis quatorze ans. M. de la Bouillerie, trésorier de la couronne, est porteur de tous les effets appartenant à la couronne, tels qu'effets de banque et placements dans divers établissements. Si on ne fait point exécuter le traité et restituer tous ces effets, l'empereur et l'impératrice se trouveront fort

embarrassés. Il est probable que Parme ne rendra rien cette année à l'impératrice.

L'empereur ayant peu à se louer des procédés du gouvernement français, il est à craindre qu'on ne fasse des difficultés pour payer les deux millions placés sur le grand-livre et destinés à l'entretien de l'île d'Elbe, si une intervention étrangère ne s'en mêle pas.

Un trésor de dix à douze millions a été injustement pris à Orléans et y est aujourd'hui sous le séquestre. Il y avait quatre ou cinq cent mille francs de présents, bagues et tabatières, avec les portraits de l'empereur, qui avaient été achetés sur les fonds de la liste civile. Ils ont été pris à Orléans, ainsi que toute sa vaisselle et son argenterie. On a également privé l'empereur de sa bibliothèque et de tout ce qui est à l'usage journalier de l'empereur et de l'impératrice.

IV

LE COMTE SCHOUVALOFF AU COMTE NESSELRODE

Fréjus, le 16/28 avril 1814, à dix heures du matin.

L'empereur Napoléon va s'embarquer sur une frégate anglaise qui mouilla hier sur la plage. Capitaine Uchard. Le capitaine vint à Fréjus hier matin et fut présenté à l'empereur. Il fut invité à dîner, ainsi que le colonel Campbell, le général Koller, le comte Truchsess et moi. Le grand maréchal fut le seul Français qui y dîna. La conversation fut des plus intéressantes. Elle roula sur les marines anglaise et française, sur les projets qu'il avait contre l'Angleterre, sur les travaux des ports qu'il a fait faire. C'était Campbell qui servait d'interprète, car tout s'adressait au commandant de la frégate. Voici ses principales phrases. Il faut vous dire qu'il déploya une grande connaissance du service de mer, ce dont l'Anglais fut étonné : « Je devais chercher un moyen d'avoir une marine sans commerce; j'ai résolu ce problème, en mettant sur les vaisseaux des conscrits de seize ans. Ils devaient être employés à la manœuvre dans la rade, et en sortant de temps en temps, pendant six ans; ensuite les

flottes devaient faire de grands voyages, dans les Indes par exemple; j'aurais eu, en peu de temps, cent vaisseaux de ligne, et j'aurais effectué une descente en Irlande : c'était mon projet, et je puis le découvrir à présent. Je n'avais pris la Hollande que pour pouvoir y bâtir des vaisseaux au Helder, que j'ai arrangé à cet effet. J'y ai jusqu'à présent l'amiral Verhuel. La flotte hollandaise n'est pas une flotte, leurs vaisseaux ne peuvent pas manœuvrer. L'Elbe était inconnue jusqu'à moi. Je l'ai fait sonder par mes ingénieurs géographes; les profondeurs sont comme celle de l'Escaut, — cela n'est pas connu. Je menaçai l'Angleterre de ce côté; un canal joint cette rivière à l'Oder, la Vistule, la Dwina. Si j'avais conservé ma prépondérance continentale, j'aurais eu autant de bois de construction que je l'aurais voulu. L'Angleterre était perdue dans trois ans. La France ne peut pas avoir de marine sans Anvers, et c'est à cause d'Anvers que je perds la couronne. »

Depuis que les événements de la route ont commencé, il est parfaitement bien avec moi, et je crois l'avoir changé à l'égard de notre empereur. Il sait que l'empereur a protégé la contre-révolution qui s'est opérée en France, mais il ne croit plus qu'il y ait eu aucune part. Je sais qu'il a paru très reconnaissant de ce que Sa Majesté leur avait offert un asile dans ses États et qu'il a observé que l'empereur d'Autriche ne l'avait point fait.

Après le dîner hier, on vint lui dire qu'un brick français venait de mouiller sur la plage près du point d'embarquement, qui est le village de Saint-Raphaël ou Saint-Rapho, dans le langage du pays. On lui dit en même temps que c'était un bâtiment désarmé et pourri, ce qui l'indigna, et, franchement, cela indigna chacun de nous. Là-dessus il se plaignit de cette manière : « Cette conduite n'est-elle pas indécente, ne marque-t-elle pas la bêtise, ou le manque d'éducation? Les convenances n'exigeaient-elles pas qu'on m'envoie même un vaisseau de ligne? — Et puis, voyez ce qu'ils mettent dans leurs journaux : les injures grossières qu'ils me disent ne les déshonorent-elles pas eux-mêmes? Peuvent-ils oublier tout ce que j'ai fait pour la France, que je l'ai portée au plus haut point de gloire, que je voulais la rendre plus grande encore? »

Cependant on l'avait un peu trompé, car outre ce brick il

y avait encore une superbe frégate, ce que je tiens de M. Coulevaeff qui est venu dessus de Saint-Tropez ici. Quoi qu'il en soit, Napoléon était décidé dès le matin à s'embarquer sur la frégate anglaise et avait envoyé ses équipages. Au moment où on voulut les embarquer, le capitaine français prétendit les prendre sur son bord, et quoiqu'on ne dût pas craindre le pillage, puisque le tout était escorté par des hussards hongrois, les équipages revinrent vite à Fréjus; on les renvoya ensuite et ils furent embarqués pendant la nuit sur le bâtiment anglais.

Je crus devoir lui dire, quand il se plaignit des mauvais procédés de tout genre du gouvernement provisoire, que je l'assurais positivement que l'empereur Alexandre les ignorait, que je les lui ferais connaître, et que son caractère bien connu et la manière dont il en avait agi, dans les dernières circonstances, étaient une preuve bien certaine qu'il n'approuverait rien de ce qui partirait d'un principe opposé à cette élévation d'âme qui était le grand mobile des actions de l'empereur. Napoléon me répondit, avec l'air de la conviction, qu'il était entièrement persuadé de ce que je lui disais. Avant de nous congédier, le comte Truchsess et moi, qui avions demandé à prendre congé, il nous remercia, de la manière la plus affectueuse, de tout ce que nous avions fait pour lui durant la route, et dans des moments aussi difficiles. (Et réellement, le général Koller, le comte Truchsess, moi et nos aides de camp nous avions empêché qu'il ne fût mis en pièces). Nous lui répondîmes que nous avions agi d'après les ordres les plus positifs de nos souverains.

A présent, monsieur le comte, j'aurai l'honneur de vous dire que je m'attendais à recevoir une réponse à deux lettres que j'avais adressées à Votre Excellence en lui envoyant les notes verbales du comte Bertrand, et dans lesquelles je demandais si je devais aller à l'île d'Elbe. Ces lettres furent envoyées par le comte de Clam et un officier autrichien, de Fontainebleau. En conséquence, ne m'étant pas trouvé à Paris pendant que le voyage de Napoléon s'arrangeait, je n'ai pu avoir aucune instruction verbale et celle par écrit contenait l'ordre d'accompagner l'empereur Napoléon jusqu'au lieu de son embarquement. Le bon sens m'indiqua donc de faire ce que je fis en effet, c'est-à-dire de ne pas aller à l'île d'Elbe.

1° Parce que je n'ai eu l'ordre de l'accompagner que jusqu'au lieu de son embarquement;

2° Parce que je ne connais le traité que par l'exemplaire que possède Napoléon, et que je n'ai pas même à toute rigueur le droit de regarder comme authentique, par cette même raison d'abord ; ensuite la pièce n'est pas ratifiée.

Mon aide de camp partira au moment où Napoléon aura monté sur le vaisseau, et je partirai moi-même quand il aura mis à la voile, et que je l'aurai perdu de vue. Napoléon devait partir le matin de bonne heure, mais il ne se porte pas bien et a la diarrhée, pour avoir mangé trop de homard hier à dîner. Le vent n'est pas bon, et l'on dit qu'il restera jusqu'à ce soir.

J'ai appris que non seulement on l'a privé de sa vaisselle, de son linge, de ses livres, enfin de quantité de choses, mais que même il n'a pas pu avoir des objets que son beau-père lui avait donnés, comme du vin de Tokay, ni même des petits souvenirs de l'impératrice auxquels il paraît tenir beaucoup. J'ai oublié de vous marquer que pendant la nuit, à cette maison près du Luc, où se trouvait la princesse Pauline, on avait volé à l'empereur près de quatre-vingt mille francs.

Le colonel Campbell me demanda, par manière de conversation, ce que je croyais qu'il y aurait à faire, si le commandant de l'île d'Elbe empêchait Napoléon d'y débarquer; je lui ai dit que, selon moi, si la chose arrivait, ce qui me paraissait impossible, il fallait le garder sur le vaisseau jusqu'aux ordres reçus, dans aucun cas ne le laisser descendre en France, et, s'il fallait absolument débarquer quelque part, de le faire à Malte.

Il y a un propos de Napoléon qui m'a passablement étonné et qui prouve qu'il connaît l'opinion qu'on a de lui. Le voici :

« Comment est-il possible que ces gens (le gouvernement provisoire) se permettent d'agir envers moi avec aussi peu de ménagements? Ils savent que je connais tous les secrets du gouvernement français, toutes les relations qui ont eu lieu avec les autres pays, tout l'intérieur, ainsi que les renseignements qui doivent être ignorés à jamais des étrangers. Si je vendais tout cela aux Anglais, j'en aurais pour le moins trois millions. Je ne le ferai jamais assurément : mon honneur me

le défend, et je suis Français avant tout; mais enfin, ils devraient craindre que je ne le fasse. »

Cette lettre est un peu incohérente, ou plutôt les phrases de cette lettre, mais cela vient de ce que la mémoire ne nous est pas assujettie ; je viens donc de me rappeler que Napoléon a dit, mais pas à moi : « J'ai personnellement offensé l'empereur Alexandre, et je n'ai pas le droit de me plaindre de tout ce qu'il a fait contre moi. »

Une chose remarquable est qu'il n'a jamais dit un mot contre Louis XVIII, ni contre personne de sa maison, mais il tombe à bras raccourcis sur le gouvernement provisoire; il a cela de commun avec tous les Français que j'ai vus.

V

LE COMTE SCHOUVALOFF AU COMTE NESSELRODE

Fréjus, le 16/28 avril 1814, à onze heures du soir.

L'empereur Napoléon, qui avait été malade toute la journée, se décida à partir ce soir du 16/28 avril. Il se rendit au village de Saint-Rapho et monta à neuf heures une chaloupe, au même endroit précisément où il avait débarqué jadis, en revenant de l'Égypte : en approchant de la frégate, elle tira vingt et un coups de canon; il monta dessus à neuf heures un quart. J'allai y prendre congé de lui. Il me remercia encore de ce que j'avais fait pour empêcher quelque catastrophe sanglante; je retournai immédiatement à terre, et m'empresse d'envoyer mon aide de camp Coulevaeff, pour porter cette lettre. Pour moi, je partirai quand la frégate aura mis à la voile et disparu.

COMTE SCHOUVALOFF

PAROLE JURÉE[1]

IV

Le lendemain, au réveil, Jacqueline trouvait dans son courrier une volumineuse missive d'écriture inconnue. Ce fut naturellement la première qu'elle ouvrit, et le contenu lui fit négliger les autres.

« Je n'ignore point ce que ma démarche a d'insolite. Mais vous méprisez trop vous-même les règles conventionnelles qui revêtent notre vie de mensonge, pour y voir autre chose qu'une preuve d'estime singulière à laquelle vous ne voudrez pas vous dérober. Que votre délicatesse ne s'alarme pas de recevoir, avec les miens, d'autres secrets. Ma confession ne saurait compromettre que moi, car moi seul ai des torts; seulement, quoique vous jugiez à leur valeur les rapports du monde, peut-être les croyez-vous plus graves qu'ils ne sont, et c'est une pensée que je ne peux souffrir. Et puis, en vous quittant hier, j'ai songé que j'en avais trop dit ou pas assez. Ne pouvant revenir sur mes pas, il ne me reste qu'à aller jusqu'au bout.

1. Voir la *Revue* du 1er avril.

» Je me suis marié à vingt-huit ans, comme on se marie, parce que c'est une chose qui se fait et vers laquelle tout conspire à nous amener. Je n'y avais point de répugnance, loin de là. On dit que la femme a besoin du mariage. Et nous, donc !... Rester fille n'est que s'abstenir de certaines satisfactions des sens, pour lesquelles on se sent peu de goût, sans doute, puisqu'on ne les recherche point. Quant à la vie du cœur, les douceurs en sont si mélangées d'amertumes, que je comprends fort bien qu'on renonce aux unes afin de s'épargner les autres. Depuis que j'ai l'honneur de vous connaître, je sens tout ce qu'a de charmant le célibat pour une personne d'esprit.

» Mais nous, hors le cas d'une de ces belles et nobles passions secrètes qui sont rares et qu'alors il ne m'avait pas été donné de rencontrer sur mon chemin, la vie de garçon, c'est la carrière ouverte à une succession de fantaisies dont plus ou moins élégant est le libertinage, mais toutes aussi malsaines à l'âme et au corps. Et, pour précaires qu'elles soient, ces amours-là prennent encore beaucoup trop de nous-mêmes, jusqu'à nous causer des chagrins dont elles ne sont pas dignes. A ce moment, je sortais d'une aventure d'où je ne m'étais tiré qu'au prix de forts accrocs au cœur, — une liaison avec une femme de théâtre de qui telle avait été l'emprise que j'ai presque risqué de l'épouser. L'inébranlable résolution de ne pas causer ce déplaisir à ma mère m'aurait toujours retenu cependant, quand même les circonstances ne seraient pas venues briser violemment ma chaîne. Profitant de la lassitude qui succède à ces crises, elle me poussa doucement vers le mariage : — désir avoué que son sang ne s'éteignît point, surtout espoir secret de me défendre contre de nouvelles folies.

» Je n'étais pas éloigné de penser comme elle. Le dégoût du vice est pourtant une faible garantie de conversion à la vertu. Combien souriraient ceux qui me jugent cynique, s'ils se doutaient qu'il n'y a pas quinze ans j'ai cru, pour fixer ma vie, au mariage — à un mariage quelconque. Quelconque, parce qu'à moins d'un hasard dont je n'ai pas été favorisé, c'est à l'aventure qu'on se marie. Si l'on s'obstinait à vouloir faire autrement, le monde finirait. Jamais je n'avais

fait grande attention aux jeunes filles. Je les ai regardées alors, et de très bonne foi j'ai essayé de choisir. M'apercevant qu'elles étaient toutes semblables, ou le paraissaient — cela est assez logique, puisqu'il ne leur est pas permis de montrer ce qu'elles sont — j'ai fait comme les autres : j'ai laissé ma mère choisir pour moi.

» Dirai-je qu'elle s'est trompée ? Pas plus que je ne me serais probablement trompé moi-même. Quelle objection aurais-je pu élever contre celle qu'on m'offrait ? Jolie, bien née, de la fortune, cette pureté dont le charme s'impose d'autant plus qu'il a l'attrait de l'inconnu. Puis on m'avait dit qu'elle m'aimait. Je m'étonnais bien un peu qu'une ingénue se fût enflammée aussi vite. Toujours cependant cela nous touche. Il suffit à une femme de n'être pas une sotte pour n'avoir point là-dessus l'infatuation d'un homme, même à qui on reconnaît quelque esprit. C'est notre vanité qui est prise, non notre cœur. Mais chez les plus sincères, tous les sentiments se confondent si traîtreusement pour créer l'illusion du sentiment cherché !...

» On parle de la surexcitation factice qui étourdit une fille pendant la période des fiançailles. Croit-on qu'un homme qui se marie dans des intentions honorables n'y soit pas tout aussi exposé ? Nous sommes si amoureux de la femme, qu'il faudrait avoir le caractère bien mal fait pour ne pas nous figurer l'être de celle de qui nous allons devenir l'époux. Et si nous sentons malgré tout la flamme un peu courte, nous nous disons que le mariage, étant feu qui dure, ne saurait donner la triomphante flambée des amours éphémères. Nous nous trompons, soit ; mais le monde, la famille, le préjugé, la morale sont complices de notre erreur. De quel droit alors nous la jeter plus tard à la face ?

» Je me mariai. D'autres vantent le plaisir qu'ils ont goûté au viol légitime d'une vierge. Grand bien leur fasse ! Je parlais tout à l'heure de l'attrait de la chasteté. Oui, certes, elle est un charme, une grâce, une parure, la chasteté consciente et instruite qui se connaît et qui se veut jusqu'au jour où elle se donne. Mais cette chasteté puérile, faite d'ignorance, et impudique à force de candeur, elle n'est bonne qu'à réveiller des sens épuisés et à rajeunir des cœurs pourris.

» Inattendu, n'est-ce pas? ce scrupule chez un homme; mais le mariage tel que je l'ai connu m'a semblé une suprême indécence. Vous en avez vu, certainement, de ces jeunes épousées qui font à leurs amies les honneurs de la chambre conjugale, se parant naïvement et cyniquement à la fois de cette dignité nouvelle qu'elles paraissent croire inventée spécialement à leur usage. Cette enfant qui ne sait rien et qui accepte tout, que ce soit éclosion de sensualité ou soumission d'esclave, je ne sais en vérité lequel est le plus malplaisant.

» Si le sujet était de ceux dont on disserte librement, combien d'hommes vous diraient ce que leur initiation prématurée à l'amour — c'est le seul mot dont dispose l'indigence de la langue — laisse de nausée aux adolescents d'essence délicate! Alors comment ces hermines, de qui jamais pensée ni image charnelles n'ont terni la blancheur, se jettent-elles avec autant d'ardeur dans des réalités dont la veille elles ignoraient jusqu'à l'ombre? Suffit-il donc que la religion l'ait permis, pour initier brutalement leur corps et leur âme à ce qui jusqu'alors avait été pour elles un mystère impur?

» Il est des maris dont l'orgueil de mâle se glorifie de cette transfiguration. Pauvres sots, qui souvent plus tard voient leur superbe rabattue par de fâcheuses mésaventures!... Quant à moi, le bonheur — cela se nomme ainsi décemment — que je donnais, je sentais si bien que n'importe quel autre l'eût donné également. Moi qui aurais tant goûté cette jouissance raffinée de séduire ma femme après, puisque les mœurs interdisent de la séduire avant!... Il en est assurément qui s'y fussent prêtées, mais le malheur veut que celles-là tombent aux bras de brutaux. Et ceux qui arrangent si simplement la vie avec des phrases viennent vous dire: « Tant pis pour vous!... vous n'aviez qu'à choisir suivant vos inclinations ». Alors, ces choses-là, on pourrait les apprendre en faisant sa cour à une jeune fille, c'est-à-dire en lui rendant quelques soins d'une galanterie vague, sans cesse sur le qui-vive, crainte en s'oubliant de blesser cette innocence, tandis qu'elle-même se tait, se cache, par-dessus tout renfermée et secrète sur ce qui éclairerait d'une lueur les obscurités d'un tempérament qu'elle ignore?... Ah! qu'on est bien renseigné, vraiment!...

» Je sens ce qu'il y a de déraisonnable à me plaindre d'avoir été trop aimé. Trop, mais mal. Ces jeunes amoureuses ont une tendresse puérile et despotique ; elles ne comprennent pas ce que cela a d'énervant pour leur mari, — pour certains maris. Comment le comprendraient-elles, alors que de mieux instruits n'y comprennent pas davantage? Car, aux yeux du monde, c'est le mari qui est dans son tort. Il me semble que ce désir de plaire à celui qu'elle aime devrait donner à une ingénue l'intuition de l'art d'aimer. Si elles ne devinent rien, peut-on s'empêcher de croire que c'est le mariage qu'elles aiment, non le mari?

» Dès le voyage de noces commencent les petits supplices qu'à peine peut-on redire, tellement ils sont menus, et dont l'incessante répétition exaspère jusqu'à la fureur. Le voyage de noces!... Certes, c'est une adorable chose, l'isolement à deux en des pays bénis, quand on se possède de cœur et d'esprit comme de corps. Mais en compagnie d'une enfant de qui l'on ne sait rien et qui ne sait rien de vous, qui physiquement vous appartient et spirituellement vous est étrangère, à qui d'abord l'on a si peu à dire, partagé entre le désir de la déniaiser et la crainte de la corrompre... Cet embarras et cet ennui seraient sauvés par la vie normale prise dès le début, avec ses occupations et ses obligations communes, mais diverses, amenant par degrés l'intimité morale, avec le secours des choses extérieures qui s'apprennent de soi-même au contact du monde, épargnant à un mari le rôle ridicule de pédagogue.

» Oui, mais c'est pour s'aimer qu'on se met ainsi en retraite, pour s'aimer exclusivement, inexorablement, sans trêve et sans merci. Excellent entraînement, paraît-il, pour cette course de toute une existence qu'on doit fournir attelés au même harnais... Vous savez cette extravagance de certains jeunes ménages qui, pendant la première période nuptiale, se donnent l'illusion de vivre en princes, pour ensuite, la griserie passée, n'avoir plus qu'à grignoter une maigre pitance, rognée encore par leur prodigalité. Eh bien! au point de vue de l'amour, ce tête-à-tête sentimental donne un résultat analogue : on gaspille son fonds, médiocrement riche dans nos sages unions mondaines, et l'équilibre du

budget passionnel risque d'en être à tout jamais compromis.

» Cependant c'est la règle. Quittant les bureaux du quai d'Orsay, où m'avait retenu cette liaison que je venais de rompre, j'étais nommé troisième secrétaire à Rome. En rejoignant aussitôt mon poste, n'aurais-je pas sacrifié suffisamment à la tradition qui fait de l'Italie la terre d'hyménée ? Pas du tout. C'est dans l'isolement seul que se peut élaborer l'opération chimique par laquelle deux êtres qu'a rapprochés le hasard doivent être indissolublement amalgamés corps et âme. C'est sur les lacs que nous avons accompli la formalité obligatoire, à Bellagio, à Pallanza, dans ces caravansérails où l'on rencontre l'univers, et où indifférents et curieux diagnostiquent d'un coup d'œil de nouveaux mariés, — ridicule doublé d'indécence auquel certains hommes sont absurdement sensibles, mais qui glisse sur ces jeunes femmes épanouies dans leur béat orgueil nuptial. C'est si amusant de courir le monde toute seule avec un monsieur qui huit jours auparavant vous avait à peine entretenue quelques instants hors la présence d'un chaperon ! cela vous grandit tellement à vos propres yeux, comme probablement à ceux du prochain !... Pour ces femmes-là, leur mari d'abord n'est qu'un nouveau joujou.

» Puis les enfantillages sentimentaux. La première fois que, pour fumer un cigare avec l'ami rencontré par hasard, on la quitte une couple d'heures, les larmes classiques — les larmes, aussi haïssables quand la cause en est frivole qu'attendrissantes quand elles jaillissent d'une source profonde. Ce n'est point par dureté de cœur que les hommes n'aiment pas les larmes, ces larmes-là, et qu'ils sont enclins au dédain pour celles qui les versent. C'est au contraire parce que, tout déraisonnable qu'en soit le motif, ils ressentent en dépit d'eux-mêmes comme un vague remords de les faire couler. Puis, quoi qu'en prétendent nombre d'entre nous, nous méprisons la faiblesse. Il en est qu'elle irrite et qu'elle rend mauvais. Je suis de ceux-là. Non, nous n'aimons pas qu'on pleure : bien des naufrages conjugaux seraient épargnés si l'on en instruisait les filles, au lieu de leur enseigner tout au rebours que c'est leur arme suprême et infaillible.

» Installés au foyer, viennent ensuite les promiscuités trop étroites de la vie commune, aggravées encore par des exi-

gences futiles, de puériles jalousies, de mesquines persécutions journalières : — il est convenu que ce sont autant de preuves d'amour. — La jalousie surtout, la jalousie sans motif et sans objet, jalousie des amitiés, même masculines, jalousie des plus innocents plaisirs dès qu'ils ne sont pas pris à deux, jalousie du travail, — oui, elles ont cette folie. On a fait des vaudevilles avec la jeune mariée qui veut apporter sa broderie dans le cabinet de son mari : on en pourrait faire des drames. Puis quand elle a renoncé, non sans peine, à vous regarder écrire ou lire, il faut défendre sa solitude, ce besoin qu'on a de se retirer avec sa pensée ou sa rêverie, ces sœurs silencieuses et fidèles de qui elle prend ombrage, comme si c'était autre chose que le plus pur et le plus sacré de soi-même. Et, comme on ne parvient pas à se faire entendre, lorsqu'elle vous surprend à jeter au plafond la fumée d'une cigarette, sans songer à rien, on ouvre un gros livre au hasard, afin de donner à croire qu'on travaille, ainsi qu'un collégien dissipé. La pire de toutes, cette tyrannie qui se déguise sous un sentiment respectable, parce qu'on serait une brute de crier ce qu'on a sur les lèvres : « Ne m'aimez pas tant et laissez-moi tranquille ! » Alors, pour s'y soustraire, l'abandon du foyer peu à peu, sous tous les prétextes possibles, et chaque fois des larmes ou des reproches muets auxquels on préférerait encore des scènes. Puis les paroles violentes échappées à l'énervement du mari, qui en le mettant dans son tort l'irritent contre lui-même et amènent d'éphémères et honteux replâtrages.

» Bien d'autres sujets encore de discorde sourde, vague, imprécise, défiant l'analyse par sa futilité même, et contre laquelle on est désarmé comme la lame la mieux trempée est impuissante à trancher un coussin de plume. Selon les caractères, selon les circonstances, le mari est moins mondain que la femme, l'est davantage, ou l'est autrement. Si, après l'avoir accompagnée un certain nombre de fois en des assemblées où il n'allait que pour elle, il lui suggère d'y aller seule, elle demeure, par bouderie d'enfant mauvaise tête autant que par scrupule de jeune femme timorée. Qu'au contraire il aille pour soi, parce qu'elle a voulu rester, au retour il la trouve qui l'attendait, résignée : forme plus exas-

pérante encore de protestation passive. Car dans les deux cas, paraît-il, on a offensé sa dignité d'épouse en donnant à penser qu'on la néglige. Quelle âme d'esclave ont donc ces femmes qui respectent l'autorité de leur mari, lequel n'en a que faire, mais non sa liberté à quoi il tient, et qui, n'ayant pas le sens de l'indépendance, loin de lui savoir gré de celle qu'il leur laisse, y voient une marque d'indifférence ?

» Racontées, ces choses font sourire ; vécues, elles sont presque tragiques.

» Parlerai-je aussi de cet abandon dans lequel s'endorment tant d'honnêtes femmes par la béate quiétude de la possession d'état ? S'en fiant pour être aimées sur ce qu'elles aiment, et sur ce que la loi divine et humaine en a décidé ainsi, elles jugent superflu, sinon immoral, de se parer pour leur mari. Madame de Maguelonne était dévote. Peut-être les chagrins que lui causait notre désaccord contribuèrent-ils au bout de peu de temps à la jeter avec plus de ferveur encore dans cette religion rigide qui fait un péché de la coquetterie, fût-elle légitime, sans laquelle il ne sert guère d'être jolie. Péché aussi pour l'épouse chrétienne d'amuser son mari à domicile ; et l'agrément qu'elle ne sait ou ne veut mettre dans son intérieur, elle s'afflige qu'il aille le chercher chez d'autres, moins honnête... Et le monde s'en indigne... Et voilà deux êtres à qui, préparés pour la vie de façon si diverse, la loi morale prétend l'imposer étroitement, férocement commune...

» Mais j'ai scrupule à me plaindre de celle qui fut ma femme. Selon la règle, elle était sans reproche. Ce qu'elle me donnait était, malheureusement, ce que je ne lui demandais pas, tandis que de moi elle souhaitait la seule chose qu'il ne fût pas en mon pouvoir de lui donner. Elle ne me savait aucun gré de mes bons procédés extérieurs ; ses sentiments intimes ne m'inspiraient aucune gratitude. Et chaque jour allait s'élargissant l'irrémédiable malentendu, comme deux routes qui, parties d'un même point, divergent jusqu'à aboutir à deux buts opposés. Cela a duré dix ans. Que pendant ce temps je lui aie été infidèle, inutile de le dire. En cela, j'ai fait comme font les autres et, sans cela, je me serais brûlé la cervelle ou j'aurais jeté ma femme par la fenêtre. D'abord, j'ai usé des ménagements qui sont du devoir d'un galant

homme. Mais je sais mal mentir et elle a fini par savoir. Ses larmes alors étaient justifiées. Mais à supposer que jamais larmes aient reconquis un mari, ce dont je doute, l'effet en avait été escompté pour des enfances. Comment être touché de voir pleurer sa femme le jour où elle vous découvre une maîtresse, quand elle a pleuré presque autant le premier soir où vous êtes allé au cercle?

» Avec une femme d'esprit, et je dirai de cœur, des morceaux d'un mariage brisé on peut faire une union durable, reposant sur l'habitude, les bienséances, les intérêts communs, l'estime réciproque, de vagues souvenirs même des premières tendresses, qui laissent au vase vide quelque parfum. Mais il faut qu'elle y mette du sien en ne s'entêtant pas à l'impossible. On y veut aussi, à défaut de l'amour qui n'est plus ou n'a jamais été, un peu de sympathie d'âmes, Or, entre nous, il n'en existait pas. Restait le devoir. C'est peu. Quel devoir, d'ailleurs? Le devoir d'aimer?... Monstrueuse alliance de mots. L'amour n'a que soi-même pour maître. Le devoir de se passer d'amour?... Mais, ne s'aimant pas, dans la vie côte à côte, on est bien près de se haïr. Au nom de quel cruel sophisme prétend-on alors vous condamner à traîner éternellement le même boulet?

» Ah! oui, j'allais l'oublier... il y avait un enfant. Cela suffit parfois, dit-on, à maintenir une mère dans la voie droite. Il est possible, — moins souvent sans doute que ne le raconte la littérature. Mais la paternité n'a pas cette puissance. On parle du sentiment qui s'éveille tout d'un coup le jour où l'on présente à un homme son premier-né. Comme la plupart, je crois, de mes semblables, j'ai seulement trouvé fort laid ce petit animal vagissant, dont j'avais peine à m'imaginer qu'il m'appartenait. Et, si médiocre mari que je fusse, les souffrances qu'il avait causées à sa mère m'avaient plus attendri sur elle que sur lui. Un peu confus de me sentir aussi insensible, je songeai qu'avec le temps me viendrait la tendresse. Plus tard, en effet, les petits bras jetés autour du cou, les premières paroles câlines balbutiées, cela prend le cœur. Mais pour ce que tient de place dans la vie d'un père qui le voit quelques instants par jour ce petit être débile et incertain, comment l'attacherait-il au foyer devenu odieux? Quant au

devoir paternel, où il n'y a pas de pain à gagner, c'est peu de chose. En me rejetant à mes premiers souvenirs, je trouve pour mon père une affection respectueuse, mais c'est ma mère seule qui remplissait ma vie et qui la faisait. Combien plus vrai encore ici où il s'agissait d'une fille !

» A quoi bon alors continuer cette existence qui, à elle comme à moi, ne donnait qu'amertume et irritation? Ne valait-il pas mieux pour sa dignité, pour sa paix, me rendre ma liberté en échange de la sienne? Rien n'était plus facile que de sauver les apparences : après Rome, mes postes avaient été Athènes, puis Pétersbourg, des climats excentriques ; raison de santé, et tout est dit. Elle ne voulut pas comprendre à demi-mot. Les griefs répétés que je lui fournissais, elle persistait à les vouloir ignorer. Il paraît que c'est le devoir de l'épouse vertueuse. Jamais je ne croirai qu'aucun devoir commande de souffrir pour faire souffrir. Aussi en étais-je arrivé à penser, injustement peut-être, qu'il y avait de sa part obstination rancunière à demeurer, pour m'y retenir, dans ce bagne dont je lui ouvrais les portes. Et je n'en étais que plus résolu à m'en évader à tout prix.

» La crise était à l'état aigu, quand des difficultés d'ordre privé avec mon ambassadeur m'attirèrent du quai d'Orsay certaines observations qui ne me plurent point. Je ripostai avec plus de véhémence qu'il n'était convenable, et un ministre « nouvelle couche » en conclut, non sans raison, que certains diplomates servent uniquement par condescendance un gouvernement démocratique. Dès longtemps déjà, mes attaches de famille connues et mes opinions personnelles devinées m'avaient mis en suspicion au département. On saisit cette occasion de se débarrasser d'une brebis galeuse : je fus rappelé et mis en disponibilité.

» Paris ne tarda pas à m'offrir le moyen de dénouer la situation. Un hasard me fit retrouver, plus séduisante que jamais, cette belle comédienne tant aimée naguère. Un caprice nous rapprocha. Elle s'en allait en représentations à travers l'Europe et le Nouveau Monde ; je la suivis publiquement. Ne croyez pas que ce fût un coup de cœur. Ce n'était qu'un coup de tête, qui a duré le temps de sa tournée et pas davantage, l'éclat qu'il me fallait pour en finir. Ma-

dame de Maguelonne, désormais, ne pouvait plus se dérober à la rupture. Si c'est une mauvaise action, il en est une part au moins qui doit retomber sur sa tête.

» D'un commun accord, nous avons évité la vilenie d'une intervention judiciaire. Elle s'est retirée en province auprès de sa famille. Des hommes d'affaires ont réglé la question matérielle de l'unique façon dont elle pût l'être, par une séparation de biens à quoi elle ne perdait rien, étant beaucoup plus riche que moi. Quant à ma fille, vous ne me croiriez pas, j'espère, si je vous disais que le sacrifice ne m'en a point coûté, car elle avait grandi. Mais il m'appartenait de payer les frais de cette triste aventure. Chaque année je vais chez ma mère, où elle passe la moitié de ses vacances; et chaque fois, je l'aime davantage, à mesure qu'elle devient une petite femme qui me ressemble. Je l'aimerais plus encore, si je ne me défendais contre l'envahissement d'une tendresse sans espérance. Je crois savoir qu'aujourd'hui, le scandale apaisé, il tiendrait à moi seul de renouer le lien rompu de mes mains. Mais je mépriserais pour pareille lâcheté celle que j'ai outragée si gravement, je me mépriserais moi-même d'en être complice. L'irréparable, l'irrévocable sont entre nous.

» Trois fois j'ai revu la femme qui porte mon nom. D'abord aux funérailles de mon beau-père; puis à la première communion de Geneviève, n'ayant pu me refuser à son désir de me voir y assister : entrevues fugitives et glacées qui ne m'ont donné ni regret ni remords. La troisième n'a fait que creuser plus profond l'abîme. Voici tantôt deux ans, j'eus un duel. J'y fus blessé assez grièvement pour qu'un moment ma vie se trouvât en péril. Madame de Maguelonne jugea que son devoir l'appelait auprès de mon lit, où cependant, elle le savait, veillait la sollicitude maternelle. La vertu veut apparemment qu'au lieu de laisser en paix un mourant, on lui impose une présence odieuse. Pour en délivrer ma fièvre, il fallut le tact et la fermeté de ma mère. Mais madame de Maguelonne ne quitta Paris que quand je fus entré en convalescence, comme si elle eût attendu ces événements pour user de son droit de me fermer les yeux. Naturellement on a vu dans sa démarche une admirable abnégation et dans ma conduite une inqualifiable dureté de cœur...

» Brisons là. Je vous ai confié, sans en rien omettre, le secret de ma vie. Si vous me jugez aussi mal que me juge le monde, j'en concevrai un profond chagrin. Mais avant de savoir la vérité, peut-être me jugiez-vous plus mal encore. Ou bien, si vous m'aviez donné votre estime, je vous devais de ne pas la capter sans me faire connaître. Toutefois, je m'imagine que vous me traiterez avec indulgence, car vous avez l'esprit qui comprend et le cœur qui pardonne. Aussi êtes-vous la première avec qui j'aie jamais daigné m'en expliquer. »

Cette lecture émut fort Jacqueline et la laissa un instant songeuse. Mais sa nature impulsive ne s'y attarda guère. S'asseyant à son petit bureau de marqueterie Louis XV, sur une feuille d'épais vélin subtilement teinté de mauve, marquée de la belle devise des Lesguern, qui lui seyait si bien : *Sinceritas in corde, in ore veritas*, d'une grande écriture française droite, nette, ferme, elle traça ces seuls mots :

« Nous n'en étions qu'à la camaraderie. Voulez-vous que nous fassions pacte d'amitié? »

Elle signa, comme pour ses intimes : « Comtesse Jacqueline », sonna pour faire porter la lettre, puis, reprenant sa tranquille activité quotidienne, fut se mettre à son piano.

Le soir, dans l'avant-scène des Folies-Bergère, elle se montra la plus enthousiaste des jongleurs italiens, des équilibristes japonais, des athlètes yankees, s'extasia devant les cabrioles aériennes de Papillon-d'Or, rit beaucoup d'une pantomime anglaise macabrement burlesque.

— Vous ne trouvez pas cela drôle ? — demanda-t-elle à Bertrand qui, visiblement, pensait à autre chose.

— Si fait... Très drôle, vraiment.

— Moquez-vous de moi, mais j'ai cinq ans pour tous ces spectacles-là. Une clownerie bien faite, c'est tellement plus divertissant qu'un méchant vaudeville !

— Vous aimez aussi les acrobates, — dit Christian Mauclercq qui s'était décidé à accompagner sa femme, de quoi celle-ci rayonnait, n'ayant pas une minute soupçonné que ce n'était pas pour elle qu'il était venu.

— Pardon, j'aime les acrobaties... Ce n'est pas la même chose.

— On sait votre goût pour la force.

Le député souriait dans sa barbe, d'un air qui fit froncer le sourcil à Bertrand. Jacqueline ne s'en aperçut point et répondit :

— Oui, je suis un peu barbare. Mais j'aime encore davantage l'adresse, ayant aussi des côtés civilisés. Et surtout je m'amuse d'un rien, parce que je suis très enfant.

— Enfant, notre sage chanoinesse ! s'écria madame Le Séneschal... Elle que, si le mot ne sonnait pas mal, nous appellerions la déesse de la raison !...

— Mettez que je suis une enfant raisonnable. On l'est à tout âge.

— Et à tout âge on ne l'est pas. Ainsi, moi, je ne le serai jamais, — ajouta la baronne, ce qui fit rire, elle toute la première.

— Voyons, reprit Jacqueline, ne me rendez pas ridicule. C'est très mal porté pour une femme, d'être raisonnable... presque autant que d'être bas-bleu.

— Ah ! ma chérie, ne vous en défendez pas. Au moins vous ne ferez jamais de folies, vous !

— Bah ! qui peut jurer de cela ? Seulement ce serait en connaissance de cause.

— Le fait est que bien malin celui qui vous ferait prendre le change ! dit Christian Mauclercq.

— Le change sur quoi ? Ce n'est pas d'être dupe des choses qui met en défaut la sagesse : c'est que l'heure a sonné de n'être plus sage. Je suis un peu fataliste et je ne crois pas que la raison puisse prévaloir contre le destin. Et même... je ne sais si je dois le dire... un docteur en cabale a vu dans ma main une grande folie. Il ne faut pas rire... rien n'est plus véritable.

Et vivement dégantée, moitié sérieuse, moitié riant, elle tendait sa paume.

— Voyez-vous là, entre la tête et le cœur... et plus près de Jupiter que de Vénus, cette étoile qu'une ligne de mauvais augure rattache à Saturne ?... J'en suis très fière d'ailleurs, à cause que tant de gens ne m'en croient pas capable, ce qui

finirait par être humiliant. Par exemple, il est temps que je m'y mette, si je ne veux pas faire mentir la chiromancie.

— C'est gentil de raconter cela, dit Mauclercq : on est prévenu qu'on n'a qu'à attendre.

— Sous l'orme, j'en ai peur!... car, pour tout vous dire, je préfère de beaucoup que cela se passe en conversation.

A ce moment, la leur fut rompue par un assourdissant fracas d'orchestre. Bertrand paraissait de plus en plus distrait. Jacqueline, qui avait oublié le badinage de tout à l'heure, en conclut simplement qu'il ne s'amusait pas.

V

Dans sa demi-oisiveté de diplomate sans emploi, écrivain à ses heures, mondain d'habitudes, fort occupé des femmes par goût, et de qui le cœur précisément se trouvait libre, cette sympathie brusquement née d'une rencontre avait très vite pris un caractère impérieux. Outre l'attrait de sa personne, Jacqueline avait celui du mystère qu'on ne peut se défendre de chercher dans les situations exceptionnelles. Avec son esprit réfléchi et pourtant primesautier, sa fermeté d'âme alliée à sa jeunesse de cœur, sa solidité de caractère, sa sincérité presque déconcertante, son intrépide dédain du convenu, elle réalisait si bien le type de l'amie quasi virile, intelligente, indulgente et sûre, que ce viveur s'était d'abord pris à rêver d'un aimable et affectueux commerce, d'où l'idée de sexe était presque bannie. Puis un jour, se riant au nez, il s'était dit : « Ma parole, voilà que je nage à pleins bords dans l'utopie platonique! Très joli cela, mais il lui manque quinze ans, ou des lunettes... » Et il s'étonna qu'aussi désirable, elle lui eût un instant inspiré d'autres sentiments que ceux de l'amour.

En y songeant, il en trouva l'explication. Les femmes qu'on ne peut obtenir que par le mariage lui étant interdites, il avait pris l'habitude de se désintéresser d'elles. Et, si irrespectueux qu'il fût des règlements sociaux, parmi celles-là s'était tout naturellement trouvée rangée la fille de l'amiral de Lesguern. Aussi, buté contre l'obstacle dès la première

approche, l'intérêt d'une vivacité singulière qu'elle excitait en lui avait pris une forme inusitée. Mais cela n'avait pas été long, et bientôt la question s'était nettement formulée en ces termes : « Je ne suis pas libre de m'offrir comme mari, et elle est de celles à qui l'on ne saurait prétendre comme amant. Comment en sortir?... Comment y rester, plutôt, car je ne veux pas renoncer à elle? »

Bertrand ne mentait pas en se défendant d'être un libertin. S'il avait eu des passades, c'était par désœuvrement sentimental autant que par caprice sensuel, par hasard, par surprise, aussi souvent tenté que tentateur. Mais chaque fois qu'il jetait son cœur dans une entreprise amoureuse, c'était de la meilleure foi du monde, avec l'espoir et l'illusion qu'il en avait définitivement disposé.

Pour avoir pris un chemin détourné, l'attirance, cette fois, n'en était pas moins si vive qu'il ne se rappelait guère l'avoir connue telle. D'entrée de jeu il s'était installé dans la vie de Jacqueline, profitant de ces facilités qu'offre le train parisien lorsqu'on évolue dans le même cercle et qui, en peu de temps, créent une intimité, quitte à ce que souvent le hasard la dénoue comme il l'a nouée. Des réunions où il l'avait cherchée, des parties de théâtre suivies de souper en bande — ce qui veut dire qu'on est deux au milieu d'un groupe masquant le tête-à-tête — cette familiarité et cette liberté d'entretien admises dans leur milieu qui, entre esprits sincères, rapprochent plus en quelques rencontres que des années de commerce guindé, tout cela en avait bien vite fait quasiment de vieux amis.

Toutes de surface, en général, ces liaisons mondaines et qui, sous des dehors étroits, laissent les âmes très étrangères et les cœurs tout à fait clos. Mais Bertrand s'était livré avec une si singulière confiance que, d'un coup, avait été abaissée la barrière d'indifférence derrière laquelle se retranche chaque humain. Accueilli dès le début avec une cordialité plus qu'ordinaire, sans que peut-être elle en eût conscience, à dater de ce jour il prit auprès d'elle comme la place vide de l'ami attendu.

Si Bertrand avait assez vite vu où il allait, Jacqueline ne s'en doutait guère. Au rebours de tant de femmes qui attri-

buent aux moindres soins qu'on leur rend une valeur sentimentale, quoique, ou, plutôt, parce que très entourée, elle ne songeait jamais qu'il pût y avoir de l'amour sous roche. Parfois on le lui reprochait comme une affectation, à quoi elle répondait :

— Les hommes se croient obligés de paraître plus ou moins enflammés pour toute femme présentable qu'ils approchent, et nous les y encourageons en trouvant cela très gentil. Mieux vaut un propos obligeant qu'un coup de bâton, n'est-ce pas? Mais ce serait un mauvais tour à leur jouer que de les prendre au mot.

Elle voyait vrai. Non que cette attitude soit tout mensonge. Il y a bien un instinctif échauffement d'épiderme qui, le diable aidant, auprès d'une femme mal défendue, peut aboutir à un bref passage de galanterie. Et celle-ci alors taxe l'homme de légèreté de cœur, comme si la légèreté n'était pas de son côté à elle, qui a accepté le caprice pour de l'amour. Par réaction contre cette vanité puérile, d'autres prennent le contre-pied, et, à force de ne pas le voir où il n'est pas, souvent ne le voient pas où il est. Avec des timides, cela engendre bien des malentendus.

La timidité n'était point le fait de Bertrand. Toutefois, en présence d'une femme de l'espèce de Jacqueline, son assurance se trouvait quelque peu ébranlée. Parler d'amour à une vierge quand on ne peut lui parler de mariage est lui manquer de respect gravement. Si gravement, qu'en la circonstance particulière et à cette hauteur sociale, cela était hors de question. Ainsi disait la froide raison. A cette idée pourtant, la première fois qu'elle lui vint, le sang lui monta aux yeux, et, dans sa soudaine griserie, l'obstacle ne lui sembla point insurmontable. Cette vierge-là était si peu comme les autres!... Et même, qui sait?... Pensée mauvaise, aussitôt refoulée par une honnêteté dont le monde ne faisait pas honneur à ce sceptique reclus en son âme hautaine; mais une de ces pensées opiniâtres qui demeurent endormies dans les fonds ténébreux de derrière la tête, d'où toute volonté est impuissante à les bannir.

Une femme regardait la partie de Bertrand plus curieusement que celle qui en était l'enjeu. Depuis longtemps

madame Castillon entretenait avec Jacqueline, rencontrée chez plusieurs amis communs, ce que les Anglais appellent plaisamment *brushing acquaintance*, — quelque chose comme « un frôlage », échange de poignées de main et de paroles polies, sans qu'il y ait de relations proprement dites. — Dès qu'elle avait su l'entrée de son cousin dans le cercle de la chanoinesse, elle s'y était glissée à sa suite. Un désir de se voir de plus près, gracieusement exprimé, accueilli de même, une visite faite et rendue, et elle s'était trouvée en pied dans la maison, reçue par Jacqueline, bien qu'elle ne lui fût point particulièrement sympathique, avec son habituelle bonne grâce.

Cette facilité d'abord lui attirait parfois le reproche de banalité, alors que c'était de l'insouciance. En réalité, elle était aussi peu prodigue d'amitié que libérale de familiarité.

« C'est tellement plus simple d'être aimable, disait-elle, et cela n'engage à rien. Et puis, où choisir ses amis, sinon dans le tas ? »

Non qu'elle ouvrît son salon sans contrôle. Mais madame Castillon n'avait rien pour la disqualifier. Ces caractères doubles et troubles imposent et en imposent, parce qu'à toutes les impudences ils allient la lâcheté de se réconcilier avec l'opinion par une concession inattendue. Tout l'opposé de Jacqueline qui, n'ayant rien à cacher, se montrait ingénument telle qu'elle était. Le monde, cependant, a tellement l'habitude, presque le goût d'être trompé, que si on ne lui dissimule pas ce qui est, il croit à quelque chose qui n'est pas.

Constance avait été élevée à Paris, où son père avait un emploi administratif. Mariée très jeune à un médecin de Nîmes, dix années s'étaient écoulées dans une existence fort peu selon ses penchants, hormis les distractions extra-conjugales offertes par la garnison, dissimulées sous des dehors de piété qui lui assuraient le patronage de sa tante, l'austère « madame la première » Fabre des Aygues. Veuve depuis plusieurs années, avec une médiocre aisance, mais sans enfants, elle était revenue à Paris, où elle s'efforçait de regagner le temps perdu, tout en ne négligeant point la recherche d'un second mariage avantageux.

Un hasard lui avait fait retrouver Bertrand, qu'avant la désunion du ménage elle avait peu connu, puisqu'il vivait à l'étranger. Demeurant en termes parfaits avec la femme, elle n'en avait pas moins renoué avec le mari fort amicalement. L'impartialité n'y était pour rien. Instinct d'une nature oblique, se plaisant aux doubles jeux, et calcul de se ménager des intelligences dans les deux camps. Les époux séparés habitant à deux cents lieues l'un de l'autre, cela lui était facile. C'est ce qu'elle appelait avoir maison de ville et maison de campagne.

Cette plaisanterie, dite à Bertrand, l'avait amusé. Rares sont les hommes, même les plus honnêtes, qui ne cèdent pas au malsain attrait de la duplicité féminine, peut-être afin de se donner plus de droits à revendiquer pour eux-mêmes le privilège de la loyauté. Aussi, sans doute, parce que les femmes d'âme droite ne condescendent point, pour les séduire, à user d'artifices, celles qui ne sont que mensonge exercent-elles sur eux plus d'empire. Constance avait voulu s'emparer de celui-là et il s'était laissé faire de bonne grâce. La familiarité équivoque autorisée par leur quasi parenté favorisait l'entreprise, en la couvrant aux yeux du monde, qui ne demande qu'à être dupe. Il y avait là une intrigue à conduire, dont les difficultés même excitaient son goût pour les voies tortueuses. Que Bertrand lui fût définitivement acquis, elle faisait son affaire de l'amener au divorce. De là au mariage, il n'y avait qu'un pas. Échouât-elle, la liaison lui restait, qui avait son prix, car autant que cela était possible à son cœur pourri, elle l'aimait.

Cependant, après s'être avancé assez vite, il demeurait sur ses positions, sans paraître se soucier de pousser plus loin de faciles avantages. Trop faciles, peut-être. Aussi à le provoquer eût-elle couru le risque de compromettre sa campagne, par une de ces victoires précaires qui mènent à la défaite. Plutôt lentement et silencieusement préparer dans l'ombre l'embuscade où, en un jour d'ennui, le ferait tomber un instant de faiblesse. Tant qu'il était libre, elle n'avait qu'à attendre avec patience.

C'est dire quelle haine s'était logée sous ce front bas et étroit, lourd de pensées mauvaises, le jour où elle avait soup-

çonné qu'une femme barrait son chemin. Si insensiblement que Bertrand se fût éloigné d'elle en se rapprochant d'une autre, son instinct l'avait éclairée sur des sentiments que lui-même ne discernait pas bien encore. Aussitôt elle s'était assuré accès dans la place, se fiant à son adresse pour utiliser les circonstances au mieux de son intérêt, — par de petits moyens, sans doute, mais la vie policée et atténuée des mondains n'en offre guère d'autres, — fort efficaces d'ailleurs en de bonnes mains.

Un dimanche soir où, se trouvant peu nombreux chez Jacqueline, on se tenait dans son petit salon, on s'amusa à regarder un paravent garni de photographies.

— Nous allons surprendre le secret de vos préférences, lui dit quelqu'un.

— Pas du tout, répondit-elle. On ne figure là qu'à titre décoratif dans un genre quelconque. Tenez, voyez-vous Buffalo Bill, à qui j'ai parlé une fois dans ma vie, auprès d'un mage chevelu et calamistré, qui s'est brouillé avec moi pour s'être vu en pareil voisinage, assez bien approprié, à ce que je crois... Voici un lieutenant aux chevaliers-gardes et un capitaine de highlanders, rencontrés en villégiature chez des amis communs, l'un à Nice, l'autre en Écosse, et que je ne reverrai probablement jamais. J'aime les beaux uniformes... J'aime aussi les jolies femmes. et c'est pourquoi cette *professional beauty* se trouve bien placée, malgré que nous soyons en fraîcheur, je ne sais pourquoi.

— Cherchez l'homme! insinua madame Castillon.

— Je n'y avais jamais songé, répliqua tranquillement Jacqueline, mais ce serait bien inutile car je ne trouverais pas, et pour cause... Cet évêque anglican, avec sa simarre de moire noire à manches blanches et sa culotte courte, il n'est pas banal non plus... J'ai dîné une fois chez lui, par raccroc... Au contraire, ce peintre célèbre, ce musicien illustre, ce psychologue aimé des femmes, se trouvent être fort de mes amis; mais c'est comme grands hommes que je les ai mis là... Notre grande tragédienne, dans son costume du troisième acte de la dernière pièce de Sarly... Par une délicate attention, ils sont placés l'un à côté de l'autre... Un prince, deux poètes, un général très à panache,

quelques comédiennes, plusieurs académiciens... un homme d'État, — anglais, bien entendu : les nôtres sont trop mal portés... De tout, enfin... une vitrine de la rue de Rivoli, à cette différence près que je tiens tous mes portraits de la main des originaux. C'est une collection comme une autre. Vous voyez qu'il n'y faut pas chercher malice.

— Avez-vous une cachette pour ceux dont l'unique gloire est d'être vos amis? demanda Bertrand.

— Mon Dieu non... Je suis si peu sentimentale! Je les aime bien, je vous assure, mais je n'éprouve pas le besoin d'avoir leur image devant les yeux.

— Et puis c'est moins compromettant, remarqua Constance.

Et, jetant autour d'elle le coup d'œil circulaire du commissaire-priseur :

— Un privilégié, toutefois! ajouta-t-elle, en désignant du bout de sa face à main la photographie encadrée d'un jeune lieutenant de vaisseau fort beau garçon.

— C'est Yvon Kérouen, qui était l'aide de camp de mon père quand je l'ai perdu... Il est de la famille.

La revue terminée, on parla d'autre chose. Quand vint l'heure de la retraite, Bertrand offrit à Constance de la remettre à sa porte.

— J'ai peur d'avoir parlé de corde dans la maison d'un pendu! — dit-elle négligemment après qu'ils eurent échangé quelques paroles insignifiantes, à demi couvertes par le roulement de la voiture.

— A propos de quoi?

— A propos de son marin... Je ne me souvenais plus que ce beau brun avait été fort épris de la fille de son patron, comme il sied à un aide de camp qui se respecte, et qu'après la mort de l'amiral il était resté son bon caniche. Pendant un voyage qu'elle a fait en compagnie des Le Séneschal, l'année de son deuil, il a trouvé moyen de les joindre, par hasard, avec la complicité de cette excellente baronne, toujours propice aux amoureux.

— Il ne paraît pas en avoir tiré grand profit.

— Cela ne paraît pas, en effet! — dit madame Castillon, énigmatique.

— Il navigue donc, qu'on ne le voit pas quai Voltaire?

— Le bruit a couru qu'il y avait eu brouille dans le ménage, et il est allé prendre du service chez le mikado.

— Le ménage!... Vous avez des façons de mettre les choses qui en disent plus que vous ne voulez peut-être.

— Dame! je n'y étais pas, mais cela s'est chuchoté... assez haut.

— Pardonnez à ma candeur : pourquoi ne l'aurait-elle pas épousé?

— Il est sans titre et sans fortune... Et puis la comtesse Jacqueline tient à sa liberté. J'espère pour elle que c'est afin d'en faire un usage intelligent, ou alors à quoi bon?

Dans l'obscurité elle devinait le mordillement irrité de la moustache.

— J'admire comme les femmes sont bonnes camarades.

— On me l'a dit, je vous le redis, mais je n'y tiens pas.

La voiture s'arrêtait; Bertrand n'eut pas à répondre.

— Quand vous verra-t-on?— lui demanda-t-elle, en l'enveloppant de ce long regard à la fois quêteur et prometteur dont elle jouait avec un art de courtisane. — Vous vous faites rare.

— Croyez-vous?... Trop heureux que vous daigniez vous en apercevoir. Mais à bientôt, certainement.

Constance connaissait le cœur masculin, surtout par ses mauvais côtés, dont elle faisait particulièrement l'objet de son étude, sachant que c'est par là qu'on « les » prend le mieux. Bertrand eût juré que cette insinuation venimeuse avait glissé sur lui comme tous ces vains propos de la malignité courante auxquels ceux qui les tiennent ne donnent guère plus de créance que ceux qui les entendent. S'il s'était abstenu de protester, c'était précisément à cause du peu de valeur qu'il y attachait. Cependant le grain jeté en terre germa, comme c'était fatal, et cette pensée qui déjà l'avait hanté lui revint, plus impérieuse : « Pourquoi pas, après tout?... et ne serais-je qu'un sot? » Si madame Castillon avait pu lire en cette âme très fermée, elle aurait vu que le sentiment qu'elle voulait combattre s'était précisé au contraire par un effet de la jalousie.

Obligés, pour concevoir l'état de chasteté, de remonter

presque à leur enfance, les hommes ont une peine extrême à y croire chez une femme jeune, vivante, libre et sollicitée. Il y a bien la vertu — mais alors, il y a le mariage. Et puis la vertu passe pour inséparable de certaine réserve qui n'était point le fait de Jacqueline. Le frein religieux? Toute chanoinesse qu'elle fût, elle n'avait, il le savait fort bien, que la régularité, sans aucune dévotion. Ne serait-ce pas alors qu'elle s'était écartée de la voie du mariage pour suivre plus librement celle de l'amour?

Certaines paroles de Jacqueline lui revenaient, qui se pouvaient fort bien interpréter ainsi. Le cynisme même — dans l'esprit de Bertrand, ce mot prenait le sens favorable de franchise à sa suprême puissance — laisse certaines choses à deviner. Mais à bon entendeur salut! Le préjugé qui d'abord l'avait retenu s'évanouit bientôt devant la crainte de jouer les dupes. Si l'attitude hardie de Jacqueline n'était que bravade, à elle d'en subir les conséquences. Peut-être ne demandait-elle que cela. Certes, il résistait de toutes ses forces au soupçon que ce ne serait pas la première fois. Il résistait par une involontaire persistance de respect, et aussi à cause de son désir passionné qu'il en fût autrement.

Car il était résolu maintenant à se faire aimer. Serait-ce donc si extraordinaire? Les filles de qualité, naguère, n'étaient point inaccessibles. Il se rappelait, dans la noblesse de sa province, certains noms auxquels les annales locales attribuaient en un recul lointain de pareilles aventures, et sans qu'on songeât à se scandaliser rétrospectivement de ce qui était selon les mœurs d'alors, non pas plus corrompues que les nôtres, mais plus galantes. Il avait souvent regretté d'être né trop tard pour goûter d'une de ces liaisons sans vénalité, sans déclassement et sans partage, où l'on ne trompe personne et que le mystère pourtant parfume de son charme, qui n'ont pas les laideurs de l'adultère, et combien plus d'élégance et de saveur! C'est à cela qu'il pensait le soir où, si peu confidentiel d'ordinaire, il avait ouvert au président Marguery le vide de son cœur. N'était-ce pas un signe, que dans l'instant même où il avait été interrompu, le hasard l'eût mis en présence d'une incarnation moderne de ces célibataires patriciennes d'autefois, orgueilleusement supérieures aux con-

ventions bourgeoises? Et Bertrand ne croyait pas au hasard, mais à la fatalité.

L'entreprise était hasardeuse, mais ce n'était pas pour le rebuter. Sa virtuosité ne se plaisait point aux victoires faciles. Et s'il y fallait du temps, sa passion était assez profonde pour pouvoir attendre. D'ailleurs, en outre des jouissances de raffiné qu'il prenait aux préliminaires d'amour, l'expérience lui avait enseigné cette loi mélancolique que, hors par fortune rare, une affaire de cœur comporte trois phases : marée montante, mer étale, marée descendante. Et comme c'est une loi physique que ce qui ne croît plus n'est pas loin de décroître, s'attarder à la préface lui semblait le plus sûr moyen de retarder l'épilogue.

Aujourd'hui, certes, il était emporté bien au delà de ce dilettantisme paradoxal. Mais autre chose le retenait de brusquer la crise : la crainte d'un élément inconnu de résistance. En présence des femmes qu'on enlève d'assaut, comme de celles qui ne capitulent qu'après un siège en règle, Bertrand se savait bien armé. Celle-ci était d'une espèce qui le déroutait. Que pensait-elle? Qu'attendait-elle? Qu'y avait-il au fond de cette calme familiarité qui l'échauffait et le glaçait tour à tour? Avec elle, point d'escarmouches de galanterie : dès qu'il s'y risquait, il était désarçonné par un de ces riens qui passent comme un souffle froid, et cela sans qu'elle parût y mettre d'intention. Pas non plus de ces allures bon garçon par lesquelles, en se désexualisant, une femme repousse les hommages masculins. Sa féminité demeurait entière, mais cuirassée d'indifférence en matière amoureuse. Dans ses instants d'énervement, il se demandait si cette absence totale de coquetterie ne serait pas la coquetterie suprême. En irritant encore son désir, cette incertitude lui faisait supporter impatiemment une retenue qui lui était si facile, quand le succès lui apparaissait au bout à peu près infaillible.

Entrant chez la comtesse Jacqueline à la fin d'une de ces aigres journées de premier printemps, où un soleil trompeur rend par contraste plus âpre la bise et les giboulées plus glaciales, Bertrand la trouva seule au coin du feu, toute frileuse, un livre abandonné sur ses genoux, en une attitude vague peu habituelle à sa personne alerte.

— Vous arrivez bien, dit-elle. Je me trouvais dans un de mes rares jours d'ennui... une demi–douzaine par an, tout au plus, où je ne sais pas du tout pourquoi nous sommes au monde.

— Ce n'est pas moi qui vous le dirai. Peut-être vaut-il mieux ne pas chercher à le savoir.

— Ce serait plus sage... mais on n'en est pas maître. Ces moments-là sont les seuls qui me fassent presque regretter de n'être pas homme.

— Si vous croyez que nous nous amusons !...

— Du moins avez-vous de quoi vous occuper.

— Le métier?... Une belle affaire !... Autant alors envier le cheval de labour. Ce n'est que par le raffinement d'âme que la vie vaut d'être vécue, et cette belle orchidée fleurit mieux dans la serre chaude de l'oisiveté.

— Mère des vices, ajouta Jacqueline en souriant.

— Parfaitement. Aussi le prêtre a-t-il l'obligation de tromper ses loisirs par la lecture du bréviaire. Les routines techniques n'ont guère plus de valeur que cet exercice machinal. N'écoutez donc pas ces professionnels qui, pour rehausser les besognes médiocres où ils s'essoufflent, se confèrent un brevet de supériorité morale. Combien plus intelligentes certaines oisivetés !... S'ils disaient vrai, vous seriez donc inférieure à un commis des postes ?

— Je n'en crois rien... Mais il y a des travaux plus relevés.

— Bah ! tous ne valent au fond que par l'argent qu'ils rapportent et par l'emploi des heures lentes.

— Cependant, reprit-elle, j'ai la naïveté de m'imaginer que la conscience d'une utilité quelconque doit donner du ressort à la vie.

— Quelle utilité ? On n'est jamais utile qu'à soi-même. Depuis que le gouvernement s'est privé de mes services, le pays s'en trouve-t-il plus mal ? Et je serais demain nommé ministre plénipotentiaire, que ses affaires n'en marcheraient pas mieux. Si parfois je regrette la carrière, c'est bien pour moi, non pour elle.

— Mais vous vous êtes mis à faire autre chose.

— Afin de m'épargner le poids du désœuvrement, et sans croire davantage remplir un sacerdoce. Je mets du noir

sur du blanc pour dépenser mon énergie mentale, comme je vais à la salle d'armes pour l'hygiène de mes muscles, et voilà tout.

— Soit... mais c'est justement là votre avantage social sur nous autres, qui n'avons pas ces dérivatifs. Je ne serais pas éloignée de penser que celles qui ont à gagner leur pain ont tiré le gros lot. Pour une femme dans ma situation, qu'y a-t-il à faire? La charité?... En amateur, ce n'est rien. Et pour en remplir sa vie, il faut renoncer à tout et se fourrer dans une robe de laine noire. C'est un tort peut-être, mais je n'ai pas la vocation.

— Heureusement! D'ailleurs, celles qui font cela sont infiniment respectables, mais, tout comme les autres, elles ne travaillent que pour elles-mêmes, puisque c'est pour leur salut.

Jacqueline hocha la tête, pensive.

— Oui, dit-elle, il nous plaît de poser ainsi la question, parce que cela justifie notre égoïsme.

— Que voulez-vous! il faut bien vivre en paix avec sa conscience... Au surplus, — reprit Bertrand après une pause brève, — si vous cherchez un intérêt à l'existence, visiter les malades et secourir les indigents n'est pas l'unique œuvre d'amour qui soit à votre portée.

— Bon! nous y voilà, fit la chanoinesse en riant.

— Moquez-vous de moi si je vous chante l'éternelle chanson d'amour... Mais tant qu'on n'aura pas trouvé moyen de décrocher les étoiles, il n'y aura rien de mieux pour illuminer les jours sombres.

— Alors, comment se fait-il que le monde soit rempli des larmes et des imprécations de ceux qui aiment?

— Il faut que tout se paie.

— Grand merci! s'écria-t-elle, je trouve cela trop cher.

— Vous vous plaignez d'un mal: je vous indique le remède.

— Léger malaise tout au plus, et si passager qu'il est superflu de recourir à un traitement aussi héroïque... dont l'efficacité, du reste, ne m'est pas démontrée.

— Essayez toujours!

— Bien obligée... Lorsqu'une jambe est coupée, elle ne repousse plus. Il ne m'en faut pas tant, vous dis-je. Rien que d'en causer, me voilà guérie.

— Tant mieux! — dit Bertrand en se levant. — Mais de cela, moi, je vais beaucoup moins bien.

— Vous étiez donc malade aussi? Et votre panacée, qu'en faites-vous? Car enfin, vous n'avez pas les mêmes motifs d'y regarder à deux fois avant de vous jeter à l'eau.

— Mais je ne demande pas mieux... Seulement il ne suffit pas de vouloir.

— Vous voyez bien que ce n'est pas si simple!

— Ah! pardon... Vous, vous ne voulez pas aimer... c'est un parti pris. Tandis que moi...

— Vous ne trouvez pas à aimer, peut-être?

Jacqueline avait dit cela étourdiment et s'en repentit trop tard.

— Si fait, j'ai trouvé. Mais à quoi bon, si on ne m'aime pas?

— Cherchez ailleurs... Ce n'est pas rare, les femmes. Voyons, au lieu de tourner comme un ours en cage, asseyez-vous et prenez une autre tasse de thé... c'est souverain contre les vapeurs.

D'un mouvement vif, Bertrand arrêta dans les siennes les mains de Jacqueline, et, prenant place à côté d'elle sur le canapé :

— Pourquoi feindre toujours de ne pas me comprendre? lui dit-il à brûle-pourpoint, en la regardant bien en face.

Bien qu'elle ne se sentît pas en niant la conscience très nette, Jacqueline ne détourna pas les yeux.

— Que faut-il donc que je comprenne?

Une colère monta chez Bertrand, qui continua, presque brutal :

— C'est le jeu d'une simple coquette... Et vous valez mieux que cela.

Brusquement Jacqueline se dégagea, et, le sang aux joues, un pli lui barrant le front :

— Vous avez raison, fit-elle froidement. Eh bien! parlez.. je vous écoute.

Pris de court par cette mise en demeure inattendue, il hésita.

Elle reprit aussitôt, adoucie :

— Cet embarras qui n'est certainement pas dans vos habi-

tudes, a répondu pour moi. Je ne dois pas comprendre ce que vous ne pouvez m'expliquer.

— Alors vous savez ce que je pense.

— Je ne le soupçonne que depuis une minute. Mais vous n'ignorez pas que vous vous êtes fourvoyé dans une impasse. Rebroussez donc chemin bien vite.

— Et s'il était trop tard ?

— Laissez donc !... le mal n'est pas si grand.

Elle s'était levée, comme pour en finir. Il la força à se rasseoir, d'un mouvement impérieux dont la violence était corrigée par la prière du regard.

— Jacqueline, écoutez-moi...

Mais elle, très hautaine :

— Vous allez m'obliger à faire une chose que je déteste : me fâcher pour des enfantillages... D'ailleurs, puisque je sais ce que vous allez me dire, c'est bien inutile.

— Vous m'entendrez... quand il devrait m'en coûter de ne jamais vous revoir !

— C'est à quoi vous vous exposez en effet, si vous vous entêtez à continuer. Ne faites pas cela... demain vous en auriez regret... et moi aussi.

— Un mot seulement. Je vous sais véritable et je vous croirai... N'aviez-vous jamais prévu que ce qui arrive arriverait ?

A son tour, elle eut une courte hésitation.

— Si je vous ai laissé parfois me parler de quelque chose qui ressemblait à de l'amour, c'est que je ne croyais à rien de plus que de la simple galanterie, dont il eût été parfaitement sot de prendre ombrage.

— Est-il donc si invraisemblable que je vous aime ?

— Invraisemblable, non, mais impossible.

Bertrand fit le geste de dire : « Songe-t-on à cela ? » Elle le comprit et continua, un peu âpre :

— C'est bourgeois, j'en conviens, mais c'est ainsi. Dans nos discours nous faisons les esprits forts ; pratiquement, nous sommes esclaves d'une foule de préjugés. Pourquoi me forcer à vous le dire ? Non, taisez-vous... cela finirait par se gâter. Si j'avais, comme vous le pensez, prévu que vous vous méprendriez aussi complètement sur la situation, nous ne serions pas devenus amis, et ce serait dommage. Et, si j'étais raison-

nable, je vous mettrais à la porte. Je ne le ferai point, parce que vous allez me promettre de ne plus recommencer.

Bertrand l'écoutait comme un enfant boudeur qui connaît ses torts, mais ne veut pas les reconnaître.

— Je ne promets rien, dit-il, car je sais que je ne pourrais tenir parole.

— Alors, je vous laisse.

Il fit un pas pour la retenir.

— Vous retrouverez votre chemin, continua-t-elle glaciale, ou faut-il que je sonne ?

Ils demeurèrent un instant silencieux, l'un vis-à-vis de l'autre.

— Allons, dit enfin Bertrand, je me soumets.

— Vous promettez ?

— Puisqu'il le faut...

— Voilà qui est fait de bien mauvaise grâce.

— D'aussi mauvaise grâce que possible. J'ajoute même que, si je dois être parjure, je vous renverrai le péché.

Jacqueline s'impatienta, moins sévère pourtant qu'elle n'eût voulu.

— Allez-vous-en vite... Vous allez tellement gâter cette méchante promesse que je ne pourrais plus m'en contenter. Adieu.

— Vous voulez dire : au revoir ? — insinua Bertrand, câlin, en une interrogation hypocrite.

— Cela dépend de vous seul.

Baisant la main qui lui faisait un joli geste menaçant il sortit sans rien ajouter. Il savait la vertu du silence, et l'accent légèrement troublé dont elle avait prononcé ces dernières paroles avait fait entrer un espoir dans son cœur incertain.

VI

— Allons, pensa Jacqueline, c'est décidément une chimère que la pure amitié... Il faudra y renoncer.

Renoncer à l'amitié ou à l'ami ? Elle ne s'en expliqua pas très

nettement avec elle-même, d'abord, mais bien vite elle s'aperçut qu'elle aurait une peine extrême à refermer la porte de son intimité sur celui à qui elle l'avait ouverte si grande; — tant de peine, qu'elle se persuada que c'était inutile... « Les hommes sont ainsi, se disait-elle : ils tâtent le terrain à tout hasard, quittes à battre en retraite s'ils le trouvent défavorable, sans qu'il en soit ni plus ni moins. » Celui-là était homme d'esprit et galant homme: il se tiendrait pour averti, et rien ne serait changé dans leurs rapports.

En y regardant de plus près, elle s'étonna de les découvrir tellement étroits, qu'à les rompre un grand trou se ferait dans sa vie. Elle s'en étonna, mais ne s'en effraya point. Ce que sa raison lui disait tout bas, son orgueil ne voulut pas l'écouter, clamant que ce serait lâcheté puérile de se garer d'un péril imaginaire. N'était-elle donc pas sûre d'elle-même? Alors qu'en pouvait-il advenir? Que Bertrand lui eût manqué de respect, elle ne s'y arrêta qu'un instant, pour se reprocher de ne s'en point offenser. Mais elle se justifia par la pensée que les épouses les plus irréprochables réservent des trésors d'indulgence à l'homme assez hardi pour alarmer leur vertu. En se mettant en dehors du convenu, elle avait accepté d'avance certaines difficultés inhérentes à la situation; jusqu'à présent, elle s'était tirée sans dommage de celles déjà trouvées sur son chemin : allait-elle se dérober devant celle-ci parce qu'elle la prévoyait un peu plus sérieuse? A chaque jour sa peine : elle saurait aviser quand le temps en serait venu, s'il devait jamais venir. Ainsi se persuada-t-elle que la faiblesse serait de repousser Bertrand. C'était la première fois qu'elle se trompait elle-même, et sa conscience protesta un peu.

Aussi, lorsqu'elle le revit, fut-elle avec lui exactement comme si rien ne s'était passé.

Il hésita à y voir un encouragement. Si cela était, elle eût bien joué son jeu d'indifférence provocante. Comme tous les hommes qui ont beaucoup aimé, Bertrand ne savait pas mauvais gré aux femmes de leurs manèges, de leurs roueries, de leurs perfidies mêmes, qu'il tenait pour de bonne guerre. Aujourd'hui, néanmoins, il résistait à croire qu'aucun calcul fût au fond de cette âme. Était-ce seulement, alors, de l'indul-

gence qu'elle lui marquait? Cette pente-là mène loin : il n'avait qu'à ne rien faire qui, en inquiétant Jacqueline, l'engageât en enrayer. A quoi bon, d'ailleurs? Dans sa pauvreté et sa banalité, le langage d'amour ne grise que les cœurs simples. Avec un être raffiné, combien plus sûre la lente intoxication par une atmosphère de désir!

A la faveur de ce silence dangereusement éloquent, Bertrand s'insinua de plus en plus dans la vie de Jacqueline. Certain après-midi, des visiteurs les ayant interrompus au milieu d'un entretien particulièrement intéressant, il ne céda pas la place. Lorsqu'on fut parti, obligé de se retirer aussi pour ce motif futile qu'il était l'heure d'aller dîner :

— C'est vraiment insupportable de ne pouvoir causer cinq minutes en paix ! — dit-il, de fort méchante humeur.

— Vous exagérez... Sans reproche, voilà une bonne heure et demie que vous êtes ici, et il me semble que nous avons déjà dit bien des choses.

— Il en reste encore tant à dire!

— Eh bien ! nous sommes de revue.

— Oui, pour recommencer comme aujourd'hui... Jolie existence que celle des civilisés : on se croit libre et on ne sait pas seulement être maître de son temps.

— Vous qui parlez, ne me quittez-vous pas pour aller passer votre habit parce que votre couvert est mis quelque part?

— Faute de mieux. Mais il me faudrait peu de chose pour me faire oublier cet engagement quelconque.

— Ce serait très malhonnête. Gardez-vous bien de faire rien de pareil quand je vous prie à dîner!... Oui, oui, je sais que les fâcheux, c'est toujours ceux qui ne sont pas là. Quant à moi, je suis attendue chez les Le Séneschal et résolue à être exacte... Aussi je ne vous retiens pas.

— C'est bien ce qui me fait regretter le temps perdu !

— Que voulez-vous que j'y fasse? Je ne peux pourtant pas défendre ma porte quand vous êtes là !

— Évidemment... puisqu'on tient à ne pas scandaliser ses gens plus qu'à être agréable à ses amis. Mais n'y a-t-il pas des moments où personne ne vient vous déranger?... Je vous ai loyalement prévenue qu'en amitié je suis très exigeant.

Et Jacqueline se laissa arracher la permission de venir quelquefois, les soirs où elle ne sortait pas, passer auprès d'elle sous la lampe ces heures intimes dont la mystérieuse influence vespérale met en communion les esprits et les cœurs. Elle faisait de la musique, ils causaient du livre du jour, de la première de la veille, de l'événement actuel, de l'histoire en circulation. Bertrand était fidèle à sa promesse : jamais parole ne sortait de ses lèvres qui pût autoriser aucune défense. Mais dans ces tête-à-tête d'apparence purement amicale, l'amour était en tiers, esprit invisible et muet, qui soufflait sur eux sa caresse, hôte impérieux et charmant qu'il n'était plus temps de chasser du foyer où il s'était assis, et que toute la volonté de Jacqueline ne pouvait empêcher de s'y installer en maître.

Si par instants elle considérait avec inquiétude le chemin parcouru, elle se rassurait en voyant au bout un carrefour. La saison s'avançait. Bientôt sonnerait l'heure de la dispersion des Parisiens. Pour être conventionnels, les liens qui entravent la vie mondaine n'en sont pas moins aussi infrangibles que des chaînes de galériens. Personne n'avait pouvoir de l'éloigner de Paris si c'était son plaisir d'y demeurer ; cependant elle le quitterait, parce que l'usage le voulait et que le commandaient des devoirs de famille. Plus obligatoirement qu'elle encore il était appelé à la campagne, chez sa mère, où il devait voir sa fille. Combien plus simple de laisser cette intimité trop étroite se relâcher par la force des choses !

Plus tard, avec les frimas, on se retrouverait, mais le courant serait détourné. Il serait revenu à la réalité des obstacles qui étaient entre eux, insurmontables. Quant à elle, sa résolution se serait affermie, et leurs relations reprendraient sur un tout autre pied.

Sans doute, au surplus, une séparation de plusieurs mois suffirait à dissiper ce caprice. Peut-être même, au retour, un autre en aurait-il pris la place... A ce que cette pensée lui donna de tristesse, elle connut combien il était temps que finît un jeu dangereux.

Jacqueline comptait si absolument sur l'efficacité de cette solution, qu'elle en éloignait le plus possible l'échéance, variable dans une limite de quelques semaines. Ainsi retarde-

t-on de jour en jour l'opération qui, au prix d'une souffrance aiguë, délivre d'un mal chronique.— Mais c'est parce qu'on n'est pas bien sûr de la délivrance, qu'on hésite devant le bistouri; c'était au contraire pour s'en croire trop certaine qu'elle reculait la fin du chapitre, s'oubliant dans l'énervante douceur d'en savourer les dernières pages.

Un été tardif et mouillé se faisait complice de sa faiblesse, étant peu propice à un séjour dans l'humide Bretagne, où elle avait accoutumé de passer le mois de juillet chez son oncle de Kernöel. Cette circonstance rendait moins suspecte une prolongation inusitée de séjour, à laquelle la malignité publique n'eût pas manqué d'attribuer une cause par hasard véritable.

Car on jasait moins qu'elle ne le craignait, malgré son peu de souci du qu'en dira-t-on. Dans l'indépendance relative de la vie parisienne, où les informations sur le prochain sont incomplètes, la médisance n'a que des données incertaines. Abandonnant souvent la proie pour l'ombre, il lui arrive de passer à côté du réel, comme de s'attacher à une inanité. Habitué qu'on était à voir Jacqueline se compromettre en des camaraderies masculines, on ne tirait pas de cette intimité, qu'on ignorait aussi étroite, des conclusions sensiblement plus précises que de toute autre.

Et puis la langue la plus malveillante, en même temps que la mieux renseignée, de leur entourage avait ses raisons de garder le silence. En faisant courir le bruit d'une liaison de la comtesse Jacqueline avec M. de Maguelonne, madame Castillon aurait détruit la légende, qu'elle avait créée, d'une liaison de son cousin avec elle-même. Se poser pour compromise au moment opportun était une carte dont elle ne voulait point se dessaisir, car en dépit de la mauvaise tournure du jeu, elle ne renonçait pas. Ses affaires semblaient être en fâcheux état. Mais elle savait le cœur de l'homme ondoyant, son propre esprit fertile en artifices, et que la loyauté en amour a presque toujours la chance adverse. Elle avait aussi espoir non dans la vertu, mais dans la froideur de celle par qui étaient traversés ses desseins. Car elle n'ignorait pas non plus que, si ces cœurs hautains excitent ardemment la curiosité et la fantaisie masculines, ils les rebutent souvent presque

aussi vite qu'ils les ont attirés. Constance ne manquait pas de psychologie quand la matière l'intéressait.

Bertrand n'avait pas absolument rompu avec madame Castillon son commerce de galanterie équivoque. C'était un assez vilain sentiment qui le retenait auprès de cette femme, ayant toujours autant méprisé son âme qu'il dédaignait aujourd'hui sa personne. Mal conseillée ici par la haine, en calomniant Jacqueline auprès de lui Constance l'armait contre certains reproches secrets que lui faisait son honneur. Tout en s'irritant des propos qui portaient atteinte au caractère de celle qu'il aimait, il éprouvait comme un âcre plaisir à sentir s'évanouir sous leur souffle mauvais l'hésitation dont il était assailli au seuil de ce cœur de vierge. Les hommes qui prennent le plus de liberté avec la morale conservent toujours un instinctif respect de la chasteté. En se contraignant à douter de ce qu'il voulait croire, il triomphait de cette intimidation, mais pour ensuite souffrir de son doute, qu'il finissait par repousser, indigné contre lui-même, jusqu'à ce que, par une nouvelle contradiction, il recommençât à chercher ce qui pouvait le faire renaître.

Un jour cependant qu'au hasard d'un bavardage de cercle, Christian Mauclercq avait craché sur l'amie de sa femme un mot nettement brutal, pour ne pas le souffleter il avait fallu que Bertrand, par un énergique effort de volonté, se souvînt combien s'arroger le droit de la défendre ainsi eût aggravé le dommage.

Cette fois, à sa furieuse envie de faire rentrer le propos dans la gorge de l'insolent, il reconnut, sans pouvoir s'y tromper, que c'était bien là une calomnie. Cela lui ramena à l'esprit les insinuations empoisonnées de madame Castillon, et elles lui firent horreur. Il devait dîner chez elle ce soir-là. Séance tenante, il lui télégraphia une excuse en l'air. Elle écrivit pour lui en faire le reproche. Il ne répondit pas. Ayant reçu une nouvelle invitation, il lui manda son très prochain départ, en lui exprimant la crainte de ne pas trouver le temps d'aller prendre congé d'elle. Constance employa les grands moyens : elle vint chez lui et essaya du sentiment. Il fut de glace. La colère la prit, et relevant une allusion vague qu'il faisait, elle lui dit ironiquement :

— Est-ce que par aventure vous nourririez le vertueux dessein de vous réconcilier avec votre femme?

— Ce n'est certes pas à cela que je songe, répondit-il. Seulement je crois devoir vous rappeler certains scrupules particuliers qui seraient mieux dans votre rôle.

— Combien Claire vous saurait gré de ce procédé! ricana-t-elle.

— Allez le lui raconter.

— Il ne faudrait pas me mettre au défi.

— Je n'aurai garde, car vous seriez capable par bravade de vous faire grand tort à vous-même, ce dont vous me verriez désolé.

— C'est bien de la bonté de votre part.

— Mais non... je ne demande qu'à être votre ami. Pourquoi ne le voulez-vous pas?

Un peu par habitude de galanterie, beaucoup parce qu'il jugeait imprudent d'exaspérer cette malfaisance, Bertrand s'efforça de l'apaiser par de banales assurances de dévouement, monnaie de singe que Constance accepta pour ce qu'elle valait. Ils se séparèrent sur des paroles adoucies; mais elle emportait en son âme vindicative cette cuisante humiliation d'avances très directes repoussées, que jamais ne pardonne une femme, même meilleure que celle-là.

Le hasard avait fait que Bertrand fût resté quelque temps sans voir Jacqueline. Ce même soir, il monta chez elle à l'improviste. Dans le tendre respect dont, plus qu'à l'ordinaire encore, il se plut à l'entourer, il mit comme une réparation des pensées offensantes qu'il se croyait désormais certain d'avoir bannies de son esprit inquiet. A le voir singulièrement ému elle crut que, comme elle-même, il songeait à la séparation imminente. Prenant les devants, avec cette légèreté dont volontiers on masque son trouble :

— Enfin, dit-elle, puisque le soleil veut bien se souvenir qu'août est proche, c'est définitif et sans remède : je pars vendredi.

— Déjà? fit-il distraitement.

Elle se mit à rire.

— Le mot est aimable, mais impropre. Voulez-vous voir un calendrier?

— Oui, je sais... Ma fille m'écrit qu'elle arrive la semaine prochaine chez sa grand'mère, où elle m'attend. J'aurais fait la sourde oreille, si votre départ ne m'enlevait tout motif de demeurer ici plus longtemps.

Jacqueline répondit à côté :

— Le fait est qu'il n'y a plus que nous à Paris... Cela devient tout à fait de mauvais ton. Alors, vous venez me faire vos adieux?

Elle souriait, un peu pâle, en prononçant ce mot qui, dans sa bouche, avait une portée lointaine.

— Je viens pour cela, dit-il gravement, et pour autre chose encore... pour un conseil que j'ai à vous demander.

Et, allant droit au but, tout d'une haleine, comme s'il avait peur d'être interrompu, il continua :

— Dans l'existence qui m'est faite... que je me suis faite, si vous voulez, j'avais espéré trouver sinon le bonheur, du moins la paix. Aujourd'hui elle m'est devenue intolérable. Je crois savoir un moyen de m'en libérer, et je souhaiterais être approuvé par vous. Entre madame de Maguelonne et moi, il n'y a qu'une séparation de biens, que j'ai voulue. Mes droits paternels demeurent entiers. Si elle garde ma fille, c'est que je consens à la lui laisser. Que je la reprenne, l'unique recours de sa mère sera de demander le divorce, qu'elle obtiendra sans coup férir, puisque je ne me défendrai pas... Qu'en pensez-vous?

L'interrogation n'était pas inutile, car Jacqueline, une ombre au front, demeurait silencieuse.

— Si elle préférait reprendre la vie commune? dit-elle enfin. C'est son droit.

Bertrand fit un geste de menace.

— C'est son droit, répéta-t-il. Mais si elle prétendait en user, je saurais de nouveau l'obliger à se séparer de moi, et cette fois en gardant un otage. Il lui faudrait bien alors en venir à la seule solution que lui commandent sa dignité et son intérêt.

— Vous le pouvez assurément... Mais vous ne le voudrez pas.

— Et pourquoi donc? reprit-il avec vivacité. Pourquoi ne pas rendre nette une situation pour elle et pour moi miséra-

blement équivoque? Qui sera lésé par un arrangement légal et équitable, nous permettant à tous deux d'abolir un passé odieux, d'asseoir une vie nouvelle dans l'ordre et la régularité? Je souhaiterais de grand cœur que madame de Maguelonne fît usage de sa liberté pour chercher ailleurs le bonheur que je ne lui ai pas donné. Quant à moi, qui désire avec passion pouvoir aimer honorablement, je deviendrai maître de le faire. Qu'y a-t-il à reprendre à cela?

— Je répondrai à votre question par une autre : avez-vous lieu de croire que madame de Maguelonne se prêterait de bonne volonté au divorce?

Il eut la seconde d'hésitation de qui obéit à la vérité contre soi-même.

— Non ! — dit-il, d'un ton bref.

— Alors vous exploiteriez la tendresse maternelle pour contraindre votre femme à un acte que réprouve la conscience religieuse?

— Je ne vous savais pas à ce point dans les bons principes! fit Bertrand, ironique.

— Il n'est pas question de mes principes, — répliqua Jacqueline en s'échauffant, — mais des siens, auxquels vous feriez une violence morale. Ce n'est pas le divorce qui serait blâmable, mais le procédé.

Puis, calmée soudain :

— A quoi bon vous dire ce que vous pensez comme moi, car en me parlant vous n'osez pas me regarder en face.

Bertrand se leva en repoussant violemment son siège derrière lui.

— Mon regard se détourne du vôtre, répondit-il d'une voix altérée, parce que ce sont choses dont il m'est pénible d'avoir à vous entretenir. Mais pourquoi en rougirais-je? Si je croyais faire un tort quelconque à une femme qui n'en a jamais eu volontairement envers moi, cette idée ne me serait pas venue. Mais en me délivrant je la délivre, et qui sait à quelles extrémités pourra me porter un jour l'exaspération de mon esclavage, qui est aussi le sien? N'ai-je pas le droit de la violenter pour son bien? La religion?... N'en connaît-elle donc que la lettre et non l'esprit? Chrétienne, ne doit-elle pas vouloir le bonheur du prochain, quand il ne lui en coûte

même aucun sacrifice? Sa conscience catholique?... Puisqu'il y aura eu violence, il n'y aura plus péché. Est-ce que je l'oblige à se remarier?... Qu'elle fasse annuler notre mariage en cour de Rome! Je l'y aiderai de tout mon pouvoir. Et s'il y faut de l'argent, jamais je n'en aurai dépensé qui m'ait donné autant de joie.

Troublée par cette véhémence, Jacqueline hocha tristement la tête :

— C'est de la casuistique, cela.

— Ou de la raison.

— Soit... Mais il y a des choses qui ne relèvent pas de la raison. Ainsi, avez-vous songé qu'il serait odieux de vous servir de votre fille comme d'une arme de guerre contre sa mère? Vous avez prononcé le mot d'otage... Il est exact et je le trouve abominable... Vous aussi.

— A mon tour, je vous dirai que voilà du sophisme.

— Peut-être... Il en faut.

— Pour provoquer alors et pour justifier les révoltes, quand ces sophismes outragent à la fois le cœur et la raison. Eh bien! les yeux dans les yeux, à présent, je vous le demande... Si j'aimais ardemment une femme dont j'espère me faire aimer un jour, mais qui ne saurait m'écouter tant que je ne serai pas libre...

— Si cette femme vous aime, elle aime votre honneur plus que vous-même, interrompit précipitamment Jacqueline, et elle ne consentira point à ce que pour l'amour d'elle vous commettiez une mauvaise action.

— Le cœur est au-dessus de ces raffinements de la conscience... et la mienne veut les ignorer.

Il parlait avec un peu de hauteur. C'est de même qu'elle lui répondit :

— La sienne, sans doute, est plus exigeante.

— Je croirais plutôt, riposta-t-il âprement, que si la femme dont nous parlons pense ainsi, c'est qu'elle aime mieux son orgueil que son amour.

Jacqueline eut un mouvement de protestation.

— Je m'attendais à cela, dit-elle. Dès que l'amour n'abolit pas tout chez une femme, elle n'aime pas, c'est entendu ; et bien impertinente sa prétention à parler d'honneur! N'est-ce

pas votre privilège ?... Du moins certain honneur tout spécial qui, au besoin, vous dispense des autres. Demain vous risquerez de vous faire tuer pour une parole vaine dite par un insolent, sans que l'amour le plus passionné vous retienne de vous exposer à cette mort absurde. Et vous ferez bien, si bien que la femme qui vous aime sera la première à vous y envoyer. Est-il cependant pire sophisme que celui-là ? Mais cet honneur n'est pas le seul ; chacun met le sien où il peut. Le cœur au-dessus de la conscience, dites-vous ?... La conscience devrait être si haute que rien ne puisse la dépasser. Est-ce pour toucher la femme aimée que vous aviliriez la vôtre ? Alors, c'est que vous ne la connaissez pas. Appelez son honnêteté de l'orgueil, si vous voulez : qu'importe le mot ? Cet orgueil lui défend d'accepter un bonheur fondé sur une action basse... Oh ! ne protestez pas, je vous en prie... Vous me feriez beaucoup de peine... et à elle aussi...

Il y avait un aveu sous cet emportement, et cela alluma dans les yeux de Bertrand une flamme aussitôt noyée d'une onde d'amertume. Et, avec un grand geste découragé :

— Vous avez raison, sans doute, comme toujours, dit-il.

— Et c'est un tort impardonnable, car vous en concluez que je n'ai pas de cœur.

— Je ne pense rien de pareil. Mais êtes-vous bien sûre que votre scrupule ne soit pas artificiel et barbare ? Si c'était à un mensonge que vous m'ordonniez de sacrifier le plus cher de mes sentiments ?... Je ne parle que de moi, car vous ne m'avez pas donné le droit de vous associer à mes espérances.

— Non, parce que je ne le dois pas. Faites donc comme moi... Détournez-vous d'un amour impossible.

Elle ne voulait pas s'attendrir, et l'effort mettait dans son accent un peu de dureté. Bertrand ne s'y trompa point. Il savait, maintenant.

— Ce qui n'est pour vous que de la raison serait pour moi de l'héroïsme, répliqua-t-il, adouci et comme accablé. Mais quand je guérirais de cet amour-là, aucun ne me sera jamais possible qui se puisse offrir à une femme que je respecte. Vous me faites la grâce de croire que, moi aussi, je sais où est l'honnêteté. N'est-il pas tristement injuste que ce soit dans cette

honnêteté même que vous me frappiez? Combien d'hommes s'accommoderaient fort bien de ma situation, libres, après tout, pour le libertinage! Et moi, pour avoir placé trop haut mon cœur, je me trouve voué sans rémission à des amours passagères! Ne pensez-vous pas qu'à refuser de recueillir une âme en détresse, on assume la responsabilité des naufrages où elle sombrera?

Éternel mirage auquel éternellement se prendra une générosité de femme!... Jacqueline se sentit mordue d'un remords. Ne sachant que répondre, ou ne le voulant pas, crainte d'être trop faible ou trop sévère, elle fit un geste évasif.

— Je devine ce que vous ne me dites pas, reprit-il : c'est que je n'avais qu'à faire ma vie autre, et que chacun doit porter la peine de ses erreurs.

— Ce serait une cruauté et une sottise, s'écria Jacqueline, et vous devriez assez me connaître pour ne pas m'en croire capable. Personne ne saurait s'affliger plus que moi de vous voir victime d'une fatalité. Mais si vous êtes impuissant contre elle, ceux qui vous veulent le plus de bien le sont également. Que puis-je à cela?

— Il est vrai... Je n'ai aucun droit à espérer que ce que la fatalité a fait, une main de femme le défasse. La charité a des limites.

— Elle en a, répondit Jacqueline gravement.

Ils se regardèrent, dans un silence irrité et ému à la fois; ce fut elle qui le rompit, très douce :

— Vous êtes injuste et mauvais, mon ami. Rentrez en vous-même et ne parlons plus de cela.

— Jamais?

— Ce serait sage... D'ailleurs, continua-t-elle avec effort, puisque nous allons être longtemps sans nous voir, la question sera toute tranchée, et le temps fera le nécessaire, croyez-le.

— Je ne le crois pas, — répondit Bertrand redevenu maître de lui. — Mais si c'est une épreuve, soit... Attendons...

« Attendre quoi? » aurait-elle dû lui demander; elle ne le fit pas. C'est un mot si simple pour renvoyer les difficultés qu'on n'est pas bien sûr de vouloir résoudre! Et puis, cette assurance l'intimidait un peu.

— A quand ? reprit-il avec tranquillité.

— Mais je compte revenir comme d'habitude, vers la Toussaint... A moins que je ne me laisse tenter par le Midi, afin d'échapper aux horreurs de l'hiver.

Faible tentative pour se raccrocher à la planche de salut qu'elle sentait bien fragile. Il continua :

— Avez-vous une adresse, ou est-ce ici qu'il faudra vous écrire ?

Elle n'avait pas prévu cela... Mais à quoi bon l'enfantillage de s'y refuser ? Quand ils se séparèrent, elle était beaucoup plus troublée que lui ; celle lui laissait l'espérance et elle emportait l'inquiétude.

MARIE ANNE DE BOVET

(A suivre.)

THÈBES[1]

IV

Nous nous reposons longuement de ces excursions. Il ne faut pas trop courir ici, il faut rester très immobile pour bien sentir l'Égypte et participer à sa vie; presque toutes nos journées s'écoulent sur cette berge, au soleil.

Beaucoup de petits hochequeues, qui sautillent, sur la poussière de la rive et s'envolent presque sous nos pieds, très confiants dans ce pays d'éternel été où la créature sauvage laisse approcher l'homme et le regarde sans avoir peur de mourir. Beaucoup de huppes, familières aussi, qui se dorent au soleil, épanouissent leur aigrette précieuse, happent de leur long bec fin d'invisibles insectes. Quand on ne les voit pas on ne cesse pas de les entendre, cachées dans l'épaisseur des tamarins et des cassies. Trois notes brèves qui ont la sonorité un peu liquide d'un instrument de bois, assez semblables à l'appel de nos coucous dans nos forêts.

Toujours les cercles de faucons au-dessus de l'eau vaste et solitaire.

Nos amies les chèvres sont là, attachées à leur piquet: les

1. Voir la *Revue* des 15 février et 15 mars.

journées passent, toutes pareilles, également calmes et lumineuses, et chaque matin je les retrouve à cette place, couchées sur le flanc, mâchant la luzerne que leur apporte la vieille femme musulmane, ou bien, la tête un peu tournée, suivant de leurs yeux rayés la fuite silencieuse de l'eau, — fixées toujours au même point de la rive, de six heures du matin à six heures du soir, pendant toute leur vie. Un petit chevreau est né hier devant moi, et, si petit, voici qu'il fait déjà partie de leur société. La mère, dont j'aimais tant la douce tête légère et très féminine, est morte ce matin. Cela ne fait qu'une tache brune de moins dans la troupe. Tout le monde broute et repose avec le même calme durant les longues heures d'or. Nul effort, nulle souffrance, nul bonheur intense, presque point de sensations, une vision du monde qui ne varie jamais, de l'enfance à la mort. Là sont l'équilibre sain, l'harmonie avec la nature. Ainsi vit l'homme ici, enveloppé de la bonté et de la beauté de cette nature. Il ne s'en est pas détaché pour se poser à part en individu, pour vouloir et devenir créateur, pour aspirer et pour souffrir.

Voici Feruz, le petit bouc noir, presque chevreau encore, qui nous connaît à présent, et qui se dresse, avec impatience, à notre vue, baissant de côté sa jolie tête lustrée pour nous appeler au combat. Nous lui tendons le poing, et il s'escrime dessus, le mutin ; c'est une bataille à n'en plus finir, que les vieilles chèvres couchées regardent placidement, de leurs yeux un peu sorciers, sans s'arrêter de broyer leur luzerne, étonnées, sans doute, et pensant dans leur sagesse que nous sommes bien jeunes et que voilà bien de l'inutile mouvement.

En bas, sur le ponton, le vieux ménage musulman fait sa petite cuisine, et la fumée bleue monte tout droit, en ruban mince qui s'étire avec un ondoiement imperceptible. La femme grogne, rentre dans son trou. L'homme, muet, pour la cinquième fois de la journée étend son petit tapis, s'oriente et dévide ses prières.

Parfois, tous deux viennent s'accroupir sur la rive ; elle, serrant d'une main ses pauvres voiles noirs sur sa figure, et, sans un mot, sans troubler le grand silence des choses, indéfiniment ils restent là, regardant passer l'eau, leurs cervelles certaine-

ment aussi calmes, aussi vides de toute pensée que celles de nos amies chèvres agenouillées à côté d'eux.

Pas un souffle d'air. Ces immobilités se prolongent pendant des mois entiers, quelquefois. Alors, le sentier sur la berge se peuple à certaines heures ; des haleurs passent, remorquant vers le sud les grandes felouques, attelés à leur corde, avançant avec lenteur au rythme du vieux chant traditionnel : *Ialla hélé! Ialla hélé!* — un chant de deux notes, sonores comme des vibrations de bronze, et qui va s'épandant au loin par la vaste campagne.

Par ces journées sans vent, la paix de la terre est telle que, vraiment, il n'y a pas de mots pour la dire. La chaleur arrive à grands pas à mesure que nous approchons de mars, et le monde prend des aspects que nous ne connaissions pas. L'espace, le ciel vers l'horizon semblent s'élargir comme par un effort, par une distension silencieuse de la lumière, et se charger de je ne sais quel lustre ou quel vernis comme celui qu'on remarque dans les nappes d'air tremblant qui montent de la terre échauffée. Les surfaces revêtent des apparences laquées, et les arbres, au loin, ont l'air de baigner, de s'engourdir dans une huile incolore et lucide. Le ciel, au zénith, est pâle, presque blanc, consumé, épuisé par l'excès de sa propre splendeur. Épuisement, assoupissement de tout ce monde inerte et presque pâmé. Une langueur le pénètre qui gagne le cœur, qui l'inonde de tristesse et comme de larmes délicieuses. Ce sont des sensations de convalescence, celles qui suivent les extrêmes fatigues. Fatigue venue de trop de lumière, du soleil trop impassible. Lui seul est fort, lui seul est ardent et volontaire, toujours âpre à triompher là-haut, à couvrir de sa présence enflammée et fixe la terre passive, évanouie de volupté mourante.

Ah! quelque chose a changé sur les montagnes d'en face, sur le long plateau libyque. Quelque pinceau magique l'a touché, et le voici qui sort du monde solide et réel. A ce signe seulement, dans la fuite monotone du temps, nous apprenons qu'il est environ quatre heures et que les fêtes du soir vont commencer. Peu à peu, du rose et du bleu se mettent à couler comme une eau lente sur la chaîne pâle, l'engourdissant, l'enveloppant de mollesse. Et, de minute en minute,

cela devient plus profond : couleurs chatoyantes qui s'exaltent et s'approfondissent en silence, comme le rayonnement au dehors d'une passion intérieure, comme les nuances d'agonie de ces poissons merveilleux qui se violacent et s'empourprent au moment de mourir. Devant ces lueurs suprêmes, le ciel et la terre se ternissent; on ne voit plus que cette longue bande de couleurs, d'une vie si chaude, apparue là comme une chose de mystère, à l'heure où finit la journée, et qui s'allonge, s'allonge, s'abaisse, à mesure que la chaîne s'en va, toute fluide et légère, ondulant un peu, incertaine au loin, comme faite de simples reflets subtils de nacre miroitante.

Tout au nord, fermant la vallée, une petite ligne jaune de désert d'où surgissent, dépassant à peine la ligne d'horizon, à d'inappréciables distances, visibles dans cette extraordinaire limpidité de l'air, deux sommets lointains, irisés, délicats comme des perles, comme des bulles de savon suspendues au fond de l'espace...

Et le fleuve n'est qu'un miroir, qu'une glace ample où se reflète le monde adouci, où s'assemble et s'endort toute la clarté éparse dans le vaste ciel. C'est la paix éternelle de l'Égypte, l'éternité dans la simple lumière. Une splendeur surnaturelle et calme. Rien ne bouge : seules les bascules des *chedoufs* montent et descendent sans se lasser, régulières, patientes, fidèles, et les puiseurs nasillent, les lèvres fermées, le vieux chant sourd qui se prolonge, le chant primitif qu'entend le Nil, de siècles en siècles, en traversant l'Égypte.

Au loin, grandissant à mesure que l'on avance, — à petits pas pour ne pas troubler la paix sacrée, — le bourdonnement, la basse incessament présente de la *sakkieh* qui tourne, — sorte de vibration grave, comme d'une corde de violoncelle qu'un archet ne s'arrêterait pas de frôler, et qui semble monter à la fois de toute la plaine lumineuse et large.

Là-bas, sur l'autre rive, à quatre cents mètres d'ici, on distingue de petites bandes humaines, des femmes qui vont emplir leurs jarres au fleuve, des bergers qui conduisent leurs chèvres s'abreuver. L'un d'eux fume, et l'air est si pur que l'on voit monter tout droit la fumée bleue de sa cigarette.

Sans bruit aucun, nageant dans l'air devenu rose, un

hibou nous fuit de tamarin en tamarin. A mesure que nous approchons de chaque arbre à la chevelure profonde et douce comme un sombre velours, nous retrouvons cette petite présence grise qui nous attend, les disques jaunes des yeux, l'étrange bête sans poids dont la nature semble autre que celle de toutes les créatures vivantes. Volontiers, nous la croirions venue d'un autre monde, comme une âme égyptienne à forme d'oiseau, pour nous faire signe, pour nous emmener toujours plus loin, et nous émouvoir à cette heure ensorcelée...

Soudain l'espace frémit. Une ombre glisse avec un bruissement innombrable sur la terre : un peuple de chardonnerets, en route des palmiers de Karnak vers les palmiers de Luxor. Tous les soirs, à la même heure, ils arrivent, ces petits, en nuage léger et dense comme un essaim de moustiques, si bas, si près que leur vol jette un souffle et fait trembler les fleurs, — disciplinés, dirigés par quelque instinct que nous ne comprenons pas, car ils pourraient aussi bien dormir dans les palmes de Karnak que dans celles de Luxor. Régulièrement, à cinq heures passe une première nappe légère, — long passage qui dure plusieurs minutes. Puis le ciel vide, la paix qui revient, et, soudain, une deuxième tribu, puis une troisième, puis une autre, en nuées étalées, sans épaisseur, froissant le silence, chacun de ces milliers de petits corps allongés et fins se dessinant avec précision sur le ciel, à l'instant où il file au-dessus de notre tête, les ailes repliées, filant par saccades, par élans successifs...

Généralement, à la minute où fuit le dernier vol, le soleil tombe derrière les collines, laissant à la place où il a disparu comme une trace de vapeur rousse qui n'est rien, qui n'a pas d'existence réelle, pure illusion que l'œil met là dans le néant clair de l'espace et qui s'évanouit tout de suite...

Souvent alors, à une hauteur prodigieuse, presque dans la région des cirrus, on aperçoit une longue fumée qui, très lentement, s'enroule et se déroule, ondoie, s'étire avec paresse, avec mollesse, avec une somnolence rêveuse, un ruban souple de grands oiseaux, nous dit-on, de flamants ou de pélicans, et longtemps, là-haut, jusqu'à ce que la lumière soit tout à fait morte, leur bande vaporeuse s'assemble et se dédouble, se

noue et se dénoue comme une longue écharpe nonchalante.

Sur les gradins de la chaîne libyque, les couleurs fantastiques se sont éteintes; évanoui le long spectre bleuissant et rosé. Les muettes féeries vont passer sur le Nil. C'est là que le jour vient se débattre avant de mourir et s'exalter dans une gloire mystérieuse. Par insensibles degrés, à mesure que la terre devient plus sombre, le fleuve s'allume: éclairs fugitifs, tout d'abord, qui traversent l'eau par secousses, en subites lignes sinueuses, en lanières secouées, — reflets étranges d'un instant, comme ces rapides coups d'archets effleurés et successifs, qui préludent en souffles légers, en murmures aériens d'incantation, à quelque symphonie mystérieuse. Tout se pose enfin, s'assemble, se fond en harmonie large de lumière, plus calme, plus riche et plus profonde, de minute en minute; c'est une coulée d'incandescence, à présent, de pourpre fastueuse, de phosphore et de flammes, où tournoient des améthystes, des topazes liquides, c'est une splendeur intense et tout intérieure, et qui longtemps palpite, tressaille à travers la campagne assombrie... Et puis, tandis que s'exhale et disparaît, évaporé du ciel, le fluide rougissant du *second rayon*, des espaces ternes, gris et noirs, naissent dans la traînée glorieuse, s'y étendent, la rompent en morceaux ardents qui tremblent, s'éteignent, reparaissent plus faibles et plus sombres, sur ce fond grandissant de nuit.

Alors le froid est venu. La vaste campagne est morte entre les théories fumeuses des montagnes lointaines, et l'on se retrouve plus seul, devant les dernières lueurs sourdes de l'eau, devant ce suprême frisson rouge qui remue obscurément, qui parle tout bas au cœur comme un signe, comme un pressentiment de souffrance.



Flâneries à Karnak dans la journée.

Les ruines sont redevenues des ruines : leur âme silencieuse s'est évanouie. L'impression de stupeur, d'éternité, que nous avons toujours le soir ici a disparu : il y a de la vie au pied de la vieille colonnade ; on achève de la dégager ; on enlève la terre noire, l'antique limon du Nil accumulé entre

les piliers monstrueux. En grands pelotons, les fellahs y travaillent, avec des chants rythmés, et, dans ces chants, dans ces gestes réguliers et semblables, au sein de cette foule, le peu d'individualité qu'il y a en chacun s'abolit. Il ne reste que la multitude anonyme, toute pareille, en ce pays, de génération en génération, l'être total qui travaillait autrefois pour les dieux. C'est le même labeur en troupeau dont nous voyons l'image sur les murs des tombes antiques, la même discipline sous le fouet du surveillant qui dirige chaque troupe et scande les efforts en battant des mains. Labeur joyeux, malgré la présence de ce fouet, qui semble bien être surtout un insigne, l'insigne ancien de la puissance, comme autrefois entre les mains des Pharaons. On travaille avec ardeur dans la joie des rires et des lazzis. « Regarde, — chante maintenant la mélopée, dont les paroles varient selon toutes les petites circonstances ; — regarde le Franc qui nous observe... Il va te donner des piastres. »

Peuple enfant, aisément amusé, heureux de cette facile tâche en commun, au bout de laquelle, tous les jours il y a dix sous pour chacun, et qui ne demande pas de grands efforts. On s'attelle à trente pour tirer une grosse pierre. Nul ne travaille à part, de son côté, détaché sur le chantier, à une besogne personnelle dont il devra rendre compte. Point de corvée solitaire et morne où l'homme se révolte, s'aigrit ou s'abrutit. Dans ces grandes entreprises, l'élément actif n'est point l'ouvrier, mais le peloton. Tout le secret des constructions prodigieuses de l'Orient est là : l'insignifiance de l'individu ; son temps et sa peine à vil prix, la foule humaine enrégimentée, jetée par masses sur l'œuvre à faire, le travail lui-même réglé, coordonné par une tradition immémoriale, qui agit à la façon d'un instinct. Ajoutez la simplicité des instruments : c'est avec des crics, des cordes, des plans inclinés de terre que l'on construisait autrefois, que l'on déblaie et que l'on redresse aujourd'hui les vastes monuments. De même les légions de petites fourmis, travaillant comme ont travaillé toutes leurs aïeules, avec leurs pinces et leurs pattes construisent les grandes fourmilières. Pour venir à bout de ces amas de décombres où des rangs de colonnes sont enfouis jusqu'aux chapiteaux, deux bandes de cent cinquante enfants suffisent.

Ils trottent lestement, armés, chacun, d'une petite corbeille semblable à celles qui servent pour le marché, et dans laquelle ils emportent la terre. Avec une incroyable vitesse, la grande besogne avance, les débris entassés fondent à vue d'œil, le dur limon s'en va, les piliers reparaissent jusqu'à la base, comme le squelette d'un éléphant nettoyé par une armée de Carabes.

Quel entrain ils ont, ces enfants! On est heureux de leur gaieté, de leur belle mine, de leurs gestes rythmés, des nobles mouvements de leurs pagnes poudreux que plisse chacun de leurs efforts, de leurs sourires d'ivoire entre leurs lèvres brunes, illuminant l'ambre mat de leurs jeunes figures. Ils se pressent, ils courent, relevant leur robe d'une main, le panier sur l'épaule, gravissant et descendant avec prestesse les buttes de décombres où leurs groupes clairs s'échelonnent, se campent pittoresquement, dans l'ombre grandiose de l'hypostyle; et le chant alterné des deux bandes monte sous les grandes colonnades, parfaitement fondu, sonore et pur comme deux battements de cloche qui se répondent.



A revenir ainsi tous les jours dans ces temples, leur caractère profond que l'on n'avait fait que sentir se dégage, se précise et se définit.

Ce que l'on retrouve partout ici, c'est la grandeur inanimée et la limite inflexible. Autrefois, lorsqu'on approchait de ces monuments, aujourd'hui éventrés, on n'apercevait que les vastes murailles. Elles les enfermaient de tous côtés. Les portes étaient à peine des issues. Voyez celle de l'ouest entre les deux massifs du prodigieux pylône, si étroite quand on considère sa hauteur et l'épaisseur du mur. C'est une simple fente, un coup de hache dans la nappe verticale de pierre. On s'étonne d'abord de ce défaut de proportion Peu à peu on comprend que tout contribue à donner l'idée d'une pression, d'un écrasement entre des masses simples. Ainsi s'explique le diamètre énorme des colonnes de l'hypostyle. Plus minces, elles seraient aussi stables et deviendraient élégantes, mais ce n'est pas un élancement qu'a cherché l'architecte; c'est un effet de force brute, inébranlable et tranquille, et

sous ces piliers, on se sent comme un insecte devant des pieds d'éléphant qui pourraient se poser sur lui. Même raison à cette absence de perspective dont l'artiste commence par se plaindre. Nul point de vue d'où le regard puisse embrasser cette colonnade. Aucun ne la commande tout entière. Elle vous entoure, elle vous enferme, elle vous domine. Au moment où l'on découvre cette salle qu'enveloppent des murs ruinés et des pylônes, on en est déjà trop près pour voir les piliers à la fois de la base jusqu'au chapiteau. L'œil se lève pour les suivre et ne les découvre que par portions successives. Si l'on regarde simplement devant soi, on sent monter au-dessus du champ de vision leurs vastes cylindres gris dont la présence inquiète et opprime. La principale impression n'est pas d'ordre architectural et plastique ; elle n'est pas visuelle, mais nerveuse. On ne voit pas une forme, on éprouve un malaise sous la menace de toute cette pierre surplombante. Cela est surtout sensible dans les bas-côtés de l'hypostyle, où les formidables piliers se pressent l'un contre l'autre, s'alignent en haies serrées ; cela est plus sensible encore dans les couloirs, dans les corridors obscurs. A Edfou, entre le mur d'enceinte et le mur du temple, certains passages sont étranglés à ce point que deux personnes n'y peuvent passer de front et les murailles surgissent, hautes de vingt mètres, fourmillantes d'hiéroglyphes, pareilles à des pages d'écriture, avec quelques grands dieux que l'on voit à peine, en raccourci, faute de recul, en se tordant le cou pour regarder au-dessus de soi. Et il semble que ces murailles si proches vont se réunir tout à fait et, soudain, avec une angoisse, on s'imagine aplati entre leurs flancs verticaux...

La barre immédiate et dure, le mur implacable contre lequel nulle volonté humaine ne peut prévaloir, l'obstacle brutal à tout effort, au pied duquel nous sommes condamnés toujours à retomber comme de misérables mouches au fond d'un bocal, voilà les idées et les images qu'éveillent à chaque instant ces architectures. On retrouve dans ces ruines de Karnak, les sensations de Deïr-el-Bahari, celles qu'éprouverait un homme isolé au sein de quelque cirque solennel de montagnes, condamné à vivre là, entouré de falaises infranchissables qui l'obséderaient de leur présence immuable, de leur grandeur, de leur

indifférence, de leurs lignes minérales toujours tendues sur le ciel, — les mêmes sur l'azur de midi et sur la voûte nocturne, les mêmes, il le sait, avant sa naissance comme après sa mort. Probablement, au milieu du monde égyptien, fixé dans cette hiérarchie dont on prend une idée en contemplant la cuve de granit que des troupes d'ouvriers s'usaient à tailler et à polir pour le corps d'un simple fonctionnaire, l'antique habitant de la vallée du Nil devait sentir sa vie ainsi enfermée, bornée à jamais par les pouvoirs qui l'entouraient et qui montaient au-dessus de son regard. De naissance il était soumis, adapté à la pression sur lui de formes et de traditions immémoriales et indestructibles, la fantaisie, l'initiative, la volonté atrophiées comme les yeux de ces êtres souterrains que la lumière n'atteint jamais [1].

Le *non libre*, voilà un caractère qui, spécialement apparent dans l'ancienne Égypte, est, nous le savons depuis longtemps, commun à tous les peuples orientaux. On le retrouve d'abord, ce caractère, dans la force et la généralité des types ethniques qui tendent bien moins que dans nos civilisations actives à s'affranchir, à dévier, à varier avec chaque individu. On le retrouve dans la toute-puissance de la tradition qui moule et fait semblables les vies et les œuvres des hommes; on le retrouve dans la répétition, de siècle en siècle, des mêmes formules d'art et de pensée, fatalement anonymes et collectives, puisque le polype social n'est pas encore décomposé en individus. On le retrouve, ce caractère, dans le despotisme des gouvernements absorbants qui tendent et aboutissent à des centralisations complètes, dans le cérémonial de politesse, simple survivance en Occident, et qui va toujours se simplifiant, à mesure que la créature personnelle se déclare et se dégage. Cette intégration de l'homme dans un être plus ancien et plus vaste que lui-même, son absorption dans une forme plus générale, sont si complètes en Orient que, même dans ces minutes de joie où il atteint toute sa plénitude de vie et doit tendre à s'affirmer, il n'arrive pas à

1. Il s'agit surtout ici de l'époque où l'empire est fondé; — sous les premières dynasties il y a de la fantaisie dans l'art, mais alors les groupes politiques sont plus petits, et la société n'est pas cristallisée.

l'expression libre. Une fête orientale est grave et réglée par le rite. Comparez une danse hindoue, javanaise ou arabe, à l'équilibre artiste et délicat, aux écarts mesurés, aux gestes agiles et heureux, aux attitudes élastiques et souples, à tout le rythme léger et vivant d'une danse grecque retrouvée sur tel bas-relief antique. La danse orientale fascine comme celle d'un serpent aux yeux figés, dressé sur ses propres replis, et qui ondulerait en cadence, sans autre bruit que le froissement froid de ses écailles. Les gestes n'y semblent pas volontaires, mais automatiques, accomplis en rêve, avec une lenteur de sommeil, traversés d'ondes frissonnantes, de battements spasmodiques, — danse où l'on voit passer l'extase, l'hypnose, l'amour, la mort, tous les états où l'homme n'est qu'une chose menée par des forces inéluctables et mystérieuses, — danse fatale qui se déroule avec une solennité régulière et que l'on s'engourdit à suivre comme un tournoiement de fumées d'opium.

C'est aux pieds du dieu que l'individu tend le plus entièrement à s'abolir. Là, surtout, dans le domaine religieux, le rite et la tradition sont forts. Là, surtout, la domination de l'être supérieur accable, puisqu'elle est absolue et qu'elle s'étend sur toute chose et sur toute vie. C'est en Orient qu'est née l'idée d'un tel dieu, qu'elle s'est développée dans les cervelles au point de les envahir tout entières, d'en chasser les autres, de passer à l'état fixe, de gouverner tout l'homme, d'en faire un gymnosophiste, un ascète, un moine, un derviche, un bonze. « Les dieux uniques [1] de l'Égypte » furent, de tous, les plus envahissants, les plus despotiques, les plus jaloux du libre développement humain, Pour eux l'homme s'est fait esclave. A leur gloire, à leur culte allait tout son travail. De son œuvre monumentale, rien ne reste qui ne fût taillé pour la vie future ou dressé pour les dieux. A toute époque leurs domaines couvrirent un tiers du territoire, et leur culte absorba les deux tiers de toute existence. Les guerres, les actes de la justice et de l'administration étaient ordonnés et réglés par le Pharaon-dieu. Si puissante était l'idée religieuse que, pour tous, les jours présents n'étaient qu'une

1. Expression de M. Maspero.

attente que l'on occupait à préparer la tombe, la demeure définitive, à la remplir de tout ce qui pouvait être agréable ou nécessaire à la vie véritable, à l'éternelle.

L'art égyptien est donc le plus religieux de tous, il l'est à un degré unique, chargé vraiment d'horreur sacrée. Il faut aller jusqu'aux nefs de nos basiliques du moyen âge, jusqu'à ces œuvres d'une religion orientale, implantée et développée en Occident, pour trouver l'analogue de ces vieux temples. Là, seulement, au sein des grands vaisseaux où l'ombre s'emprisonne et flotte, énorme, — là seulement, hors des bruits et de la lumière du jour, dans cette fraîcheur qui tombe des voûtes, devant ces processions régulières d'arceaux qui se poursuivent avec grandeur, noyés dans l'obscurité brumeuse, on se sent aussi loin du monde. Là, on retrouve le même sens du solennel et du mystérieux; là, le rite est puissant comme dans l'Égypte ancienne, le geste du prêtre, antique, fixé par la tradition sainte. Quand on rentre d'Égypte et qu'après avoir passé par la Grèce et l'Acropole, on pénètre dans une église chrétienne, on croit revenir en Orient.

Mais, dans le vaisseau gothique, si l'homme est très petit, il n'est pas écrasé. Certes il n'y prend pas l'idée que ce monde est un suffisant objet de contemplation et d'activité, que sa nature est bonne, qu'il a pour véritable fin de la développer harmonieusement. Certes, il s'y détache de lui-même, il s'y oublie, sa volonté se détend, il cesse de prendre intérêt aux choses réelles, mais il n'est pas anéanti. Au contraire, une faculté se déploie, s'exalte démesurément en lui, celle du rêve qui l'emporte dans un au-delà rayonnant, dans un monde tout ardent de splendeurs et d'amour. Il n'est pas prisonnier entre des surfaces mortes et sans issues. Le ciel, le ciel blafard peut lui être caché, mais la lumière lui en arrive mystérieuse et riche, chargée d'opulence sombre, de pourpre et de violets passionnés et profonds, filtrée comme par des pierres précieuses. Les bonnes figures des saints s'attendrissent sur les vitraux. Surtout les ogives s'élancent, faites de courbes brisées, interrompues dans leur ascension, entraînant le regard qui poursuit leur élan, n'enfermant pas l'espace. Les piliers jaillissent, accolés en gerbes, comme des prières réunies. Nulle part l'ombre ne se change en nuit opaque, en rideau de

noirceur. Elle ne fait que tout approfondir, qu'empêcher l'œil de se poser sur des limites certaines; les piliers s'y enfoncent, s'y perdent, et cette ombre, ces fusées de colonnes qui s'ouvrent pour rayonner là-haut, ces ogives, les percées empourprées de vitraux, tout invite l'âme à prendre un essor que rien ne brise, à monter dans une assomption glorieuse et grave, à travers ces demi-ténèbres où les lumières tremblent et veillent comme des cœurs, à travers un infini d'espace toujours continué, vers une cité rêvée de paix et de tendresse. — De même, dans une mosquée, le scintillement sérieux des verrières, tour à tour étincelantes et sombres, ouvre au rêve un paradis de magnificences ; le doigt tendu des minarets l'élance d'un vol impétueux et droit vers les profondeurs de lumière et d'azur. — Une pagode hindoue hérissée et touffue, où s'entassent dans un pêle-mêle ondulant les serpents, les singes, les hommes, les dieux, une pagode hindoue nous parle des métamorphoses multiples et sans fin de la matière animée, des formes sans nombre sorties les unes des autres, toujours bourgeonnantes et pullulantes, de ce fleuve de la vie qui coule toujours, charriant les générations comme des vagues et des tourbillons, et que nous voyons sortir du fond noir de la durée, sans jamais que nous apercevions ses sources. — Un petit temple grec parle aussi d'idéal et de vie. Il est vivant lui-même comme la forme à laquelle aboutit le développement régulier d'un germe intérieur, — pur et parfait comme un des types, comme une des idées éternelles de Platon, — raison cristallisée dans le marbre, — manifestant par son équilibre juste, par sa logique interne, par la cohérence organique et secrète de ses membres, par le rythme de ses proportions, par l'énergie sereine de ses lignes, le monde profond des lois actives qui régissent la matière pour en faire surgir la fleur de la vie, mettant au jour tout l'ordre et l'harmonie de l'Univers.

Mais ici tout est mort et fermé, et en cela ces édifices religieux de l'Égypte sont uniques. Rien qui nous emmène vers les régions supérieures. Rien que l'angoisse et la terreur de l'emprisonnement au sein d'un espace clos par de la pierre, entre des surfaces dures et plates. Exactement, ce sont des sensations de caveau que l'on éprouve dans ces sanctuaires, de

cavernes dans ces grandes salles. Des limites partout, des murailles simples autour de soi, des masses immenses de pierre étalées en plafonds, des colonnades monstrueuses que l'on sent peser sur sa tête. Pour décoration, de muettes figures aux lèvres scellées, aux attitudes solennelles et semblables, comme celles des morts dans leur cercueil. Nulle issue pour le cœur vers un refuge de tendresse et de bonheur, dans un vol libre, enfin, au-dessus de la geôle de cette terre. Nulle échappée pour l'esprit vers un idéal de raison et de beauté. Cet art nous refoule et nous rabat sur nous-même. Il pose inexorablement la barrière infranchissable et fixe du mystère qui étreint le champ réduit de notre monde et de notre vie. Il ne nous le montre pas, ce mystère, comme une pénombre dégradée, mais dressé soudain, comme une ténèbre opaque, où il n'est pas permis au regard d'aller se perdre et rêver.

Et par là, cet art qui ne parle pas directement de l'infini ou du divin, peut être religieux, et il l'est d'une façon suprême. Lorsque le petit cercle lumineux où nous sommes confinés apparaît si exactement limité de toutes parts, borné par des lignes si grandes, si proches et si précises, tous les rêves et toutes les formes qui s'y poursuivent se révèlent comme illusoires, et nous cessons de les prendre au sérieux. Nous ne voyons plus rien que ces hautes murailles immuables. La vérité n'est plus cette vie, mais cette éternité égale, monotone, sans mouvements et sans bruits qui s'étend au delà, pour laquelle on creuse le granit des sarcophages, pour laquelle on prépare les chambres au cœur de ces pyramides où les Pharaons vont s'étendre, enveloppés par plusieurs millions de tonnes de pierre. Il y a un repos dans cette contemplation. Pour qui a souffert, pour qui a soif de silence, d'anéantissement au sein de l'indifférence absolue, là, dans cette noirceur, est un apaisement souverain, une certitude d'oubli, un rafraîchissement meilleur que celui du rêve. Devant ces vieux temples, dans la nuit de ces spéos, sous ces hautes portes étroites dont le rectangle ne contient que des ténèbres, au pied de ces larges pylônes, dans ces sombres hypostyles, parmi ces mornes futaies de colonnes que le soleil n'atteint pas, le cœur tressaille du même ordre de bonheur que devant les grands êtres simples de la nature,

plus anciens que la vie, les hautes silhouettes de montagnes, dressées, inertes et noires dans les insensibles étoiles, ou la mer qui ne s'occupe pas de nous. Oui, à plonger dans ces sanctuaires obscurs, on retrouve le même plaisir âpre qu'à quitter une terre où l'on a remué dans de la souffrance et qu'à prendre le large, en hiver, quand le ciel bas, chargé de nuages, couvre la mer comme un linceul, à l'heure où la nuit tombe, où les eaux solitaires s'étendent, cerclées de noir à l'horizon. — Plus précisément, c'est la sensation qu'éprouvait l'ancien Égyptien quand, s'éloignant un peu du fleuve, à l'est, comme à l'ouest, il arrivait à la limite des vertes campagnes et soudain, tranchant sur les moissons opulentes, enveloppant tout ce qui vit, il voyait se dérouler devant lui le monde immobile, les étendues mortes, l'immensité vide dont il ignorait les bornes...



Avant la nuit, nous avons fait le tour des grandes ruines sur la crête de la vieille enceinte, épaisse comme une dune et que l'on peut gravir et parcourir à cheval. Tout était d'une beauté suprême, les désolations de Karnak entourées de paix vaste, inanimées et ternes sur la vaste zone de poussière mauve qui faisait le tour de l'horizon. Nous avancions sur ce haut talus brunâtre et bosselé, fait de briques crues, désagrégées, retournées, les petites briques de vieux limon que moulèrent autrefois des milliers de mains égyptiennes. Pas une herbe sur ce large dos de terre sombre et riche assurément, mais que l'eau n'atteint jamais.

En bas, à gauche, les étendues claires de granit taillé et dressé, la salle hypostyle que nous dominons, y plongeant du regard comme dans la profondeur obscure d'une forêt. A droite, encore du terrain de mort, des ruines sans formes, tertres de terre, restes d'une ville de terre où l'on dirait qu'un déluge a passé, bouleversant tout, noyant et émoussant les formes, laissant des buttes, des cônes, des morceaux usés de mur qui montent en pointes sur le ciel, vague chaos de formes déchiquetées, fondues, agglomérées, tout cela jaunâtre, grisâtre, sec sans rien qui remue ou qui change.

Au loin, au nord, une arche magnifique de granit encore un peu rosé, caressée de jour mourant. Et puis, parmi des voiles de vapeurs transparentes, parmi de minces fumées horizontales qui s'étirent, posant entre les arbres des nappes ténues et bleuâtres, la campagne africaine, des massifs de dattiers hauts et grêles, le désert pâle dans le crépuscule gris où la lune se lève avec tristesse, toute blanche, et large comme une mappemonde.

Quand nous revînmes vers les ruines, le travail avait cessé. les derniers enfants passaient, abandonnant les grandes colonnes à leur solitude ; Karnak se taisait, rentrait dans son recueillement. Eux se pourchassaient, ayant encore un excès de force à dépenser après la longue journée de travail; ils couraient de toutes leurs forces, agiles, malgré leurs longues *galabiehs* de toile, souillées de poussière, qui se drapent si bien, à chaque geste, en grands plis mobiles, toutes mates et ternes comme leurs teints blanchis de plâtre. Ils couraient, leur corbeille légère à la main, riant de leur joli rire musical et sonore, avec une gaieté d'oiseau. Puis, un tout petit, attardé, surgit derrière un pylône : des yeux de diamant dans sa fine face sombre qui se trouble d'inquiétude à notre vue. Il aperçoit notre canne, et il a peur comme un petit chien ; il s'arrête et nous implore en arabe :

— *Aboui*, mon père, laisse-moi passer !

Plus personne maintenant dans ces ruines de Karnak où le silence entre, revient comme dans son domaine, plus grandiose et plus vaste de minute en minute. Les pierres énormes, amoncelées, renvoient la chaleur absorbée pendant le jour : un souffle brûlant se dégage de leurs parois.

Là-haut la lune est couleur de rose, à présent, tiède au regard, et flotte, pareille à quelque pétale noyé, dans le ciel encore bleuâtre.

Hors des ruines, hors du monde et de l'heure présente, les obélisques montent, graves, au-dessus de la terre, avec un reflet lunaire qui s'allonge sur leurs faces de granit poli. Eux seuls, ici, sont restés intacts tout à fait, leurs arêtes encore vives et telles qu'au premier jour. Comme un soupir,

comme une aspiration, ils surgissent, ils s'élèvent sur le royaume de Mort, pointant vers l'insondable espace, vers les étoiles qui se révèlent une à une. Ils n'ont point de piédestal; le plus grand, celui d'Hatasou, sort du cœur même du chaos. Au-dessus des écroulements, avec une majesté sérieuse, il élance son jet tranquille dans la pâleur du soir, il se dresse, vainqueur de la durée, comme l'aiguille de quelque prodigieux cadran solaire, plantée là aux origines de l'histoire humaine pour mesurer dans la solitude les révolutions silencieuses des siècles...

A ses pieds, les grands Osiris alignés émergent d'une longue fosse, et n'ont plus de tête, vaincus, eux, mais leurs mains qui sortent de leurs suaires n'ont pas cessé d'étreindre la croix ansée, symbole de la vie, de l'énigme toujours indéchiffrable.

ANDRÉ CHEVRILLON

(La fin prochainement.)

L'ALIBI

A MAITRE LE GÉVAUDAN, AVOCAT A LA COUR D'APPEL DE PARIS

Nouméa, 7 février 1897.

Maître,

Voici le récit complet des événements dont je vous parlais dans ma dernière lettre. Vous y trouverez tous les renseignements nécessaires pour votre dossier.

*
* *

Notez d'abord que je m'appelle Pierre-Louis Brond, que j'ai trente-neuf ans depuis le 1er décembre et que je suis né à Lyon. J'ai perdu ma mère quand j'étais tout enfant. Mon père, qui tenait une petite épicerie dans ma ville natale, est mort il y a environ dix-huit mois. J'ai une sœur qui est mariée à Lyon.

Depuis l'âge de dix-neuf ans, j'étais brouillé avec ma famille. J'ai été employé aux écritures dans diverses maisons, mauvais employé, car j'étais paresseux, et j'arrivais tard au bureau. Aussi, de 1880 à 1885, me suis-je trouvé sans place. J'ai vécu d'expédients, de paris aux courses. J'ai vendu des journaux et distribué des prospectus. Mais les agences de publicité m'employaient peu parce que mes vêtements étaient vraiment trop minables. Et puis je n'aimais pas me lever matin.

Aux courses, j'avais fait la connaissance de deux bonneteurs, Henri et Jules, et de leur amie, une petite fille de dix-huit ans, qu'on appelait la Poire. Henri et Jules cambriolaient dans la banlieue. Ils m'associèrent à deux de leurs expéditions. Ils dévalisèrent deux villas : une à Billancourt, et une à Auteuil. Je faisais le guet devant la grille. La Poire était à cent mètres de là, au tournant d'une rue. Elle allait de long en large, soi-disant pour accoster les passants. Elle faisait le guet, elle aussi, et retenait, par des plaisanteries, les sergents de ville.

Pour prix de mes services, Henri et Jules me donnèrent des sommes dérisoires, une fois trente sous, et l'autre fois quarante-huit sous. Aussi l'idée me vint-elle d'opérer à mon compte.

J'habitais depuis le mois de juillet 1884, rue Bédex, près de la porte d'Aubervilliers, dans un hôtel de misérable apparence, qui s'intitulait, je ne sais pourquoi, Hôtel des Fondeurs. Il n'y venait que des filles et des déchargeurs de bateaux.

Le mois de mars de 1885 fut chaud et sans pluie. L'après-midi, je m'en allais en exploration dans la grande banlieue, du coté de l'ouest, passé Saint-Germain. Parfois j'étais trop fatigué pour rentrer à Paris : je restais couché dans la campagne, sous un hangar ou dans une gare.

J'entrais dans les villas pour demander la charité, et surtout pour faire une enquête sur le nombre des habitants. On me renvoyait le plus souvent. Mais, visitant une quantité de maisons dans ma journée, j'avais toujours à la fin une dizaine de sous d'aumônes, et beaucoup de pain rassis. J'en mangeais le plus que je pouvais : je distribuais mon superflu à des vagabonds : j'offrais des croûtes aux chiens errants et j'émiettais la mie à des oiseaux.

Parfois, la servante du logis avait l'imprudence de me laisser seul dans la cuisine. Mais il était rare qu'un objet facile à dissimuler se trouvât sous ma main. Un jour seulement, je ramassai une petite jatte de grès, que je vendis un sou à un autre mendiant.

Enfin, une après-midi, à Écueil, près de Poissy, une vieille dame me reçut avec bienveillance. Elle était courte, très grosse, et n'avait presque pas de cheveux. Elle s'occupait d'œuvres de charité et me parla longuement : elle me conseilla de m'adresser de sa part à une société de Paris qui procurait

du travail. Elle me parlait dans sa cuisine, où une bonne, grosse comme sa maîtresse et plus courte encore, épluchait des légumes. Pendant tous les discours de la dame, tout en hochant la tête avec complaisance, je regardais autour de moi. Il n'y avait pas de verrou de sûreté à la porte d'entrée. La grille du jardin était basse. Les maisons voisines étaient inhabitées. Sur les cent sous que me remit la dame, j'achetai un couteau à virole.

Je résolus d'agir sans retard. Il était trois heures (c'était le 21 mars), quand je quittai la maison d'Écueil. Je pris le train à Poissy pour Paris et j'arrivai à mon hôtel vers sept heures du soir. Je demandai ostensiblement un bougeoir à la patronne et je lui dis que j'allais me coucher.

Je restai dans ma chambre jusqu'à huit heures et demie. J'avais dans un tiroir une pince-monseigneur rouillée et un long crochet. Henri le bonneteur m'avait fait cadeau de ces deux outils ; et, un soir, sur la serrure de ma chambre, il m'avait montré la façon de m'en servir.

Je descendis donc à huit heures et demie : je savais qu'à ce moment le garçon d'hôtel et la patronne étaient à dîner, et qu'il n'y avait plus personne dans la petite loge qui s'ouvrait sur le couloir.

J'eus la pensée de me rendre à Poissy à pied pour éviter les témoignages possibles des employés de gares. Mais ne m'étais-je pas créé un alibi suffisant? Et d'ailleurs, j'aimais mieux encourir ce risque que d'affronter les quatre heures de route qui m'étaient nécessaires pour gagner Poissy.

Je pris donc le train de neuf heures quarante à la gare Saint-Lazare. A dix heures trente-cinq, je descendis à Poissy. J'avais un quart d'heure de chemin pour parvenir jusqu'à la maison d'Écueil. Quand j'y arrivai, je vis qu'une fenêtre était éclairée au rez-de-chaussée et qu'une persienne, au premier étage, se rayait de lumière. La bonne était encore à la cuisine et la maîtresse était dans sa chambre. Je m'éloignai pendant quelques minutes. A mon retour, la fenêtre du rez-de-chaussée était éteinte, mais la fenêtre du premier était toujours éclairée, ainsi qu'une petite lucarne au second. La bonne était en train de se coucher. Je remontai pour passer le temps jusqu'au prochain coude de la route. Puis je revins jusqu'à la

grille. Comme une horloge sonnait onze heures et demie, je vis en passant devant la maison que la lucarne de la bonne ne brillait plus. Mais la persienne du premier étage était toujours rayée de lumière : la vieille dame devait lire dans son lit. Minuit sonna, et minuit et demi, sans que disparût la lumière protectrice. Je ne quittais plus la grille et j'épiais la fenêtre. Allait-elle luire toute la nuit, allais-je être forcé — et vraiment je le souhaitais peut-être — de revenir sur mes pas, à ma vie misérable et tranquille?

Je ne pouvais plus croire que la fenêtre s'éteindrait. Je ne guettais plus dans le silence que l'avertissement prochain du clocher, qui allait sonner une heure. Mes yeux néanmoins restaient fixés sur la façade. Soudain je me sentis tressaillir. La fenêtre s'était éteinte brusquement, comme un œil qui se ferme, en signe d'acquiescement.

J'attendis encore une dizaine de minutes : il fallait que la vieille dame s'endormît tout à fait. Puis j'escaladai la grille et je sautai dans le jardin.

Le sol discret ne criait pas sous les semelles trouées et amincies de mes bottines. J'arrivai jusqu'à la porte d'entrée. J'introduisis dans la serrure mon long crochet rouillé. La serrure joua très bien : la porte s'ouvrit et je pénétrai dans la petite antichambre, d'où un escalier tournant montait au premier étage.

J'ôtai alors ma veste et mon gilet : ainsi le sang ne rejaillirait que sur ma chemise. Puis j'allumai un petit bout de bougie que j'avais emporté dans ma poche. Je l'avais saisi dans la main gauche entre le pouce et l'index, tandis que les autres doigts de cette même main retenaient contre la paume mon couteau à virole, grand ouvert.

Comme j'arrivais en silence au haut de l'escalier, quelqu'un dans la maison parla. Je pensai que c'était la voix de la vieille dame. Elle demanda :

— C'est vous, Jeanne?

Je répondis à demi-voix :

— Oui!

J'espérais que, rassurée, elle allait se rendormir. S'inquiéta-t-elle cependant d'entendre sa bonne descendre à cette heure tardive? J'avais éteint ma bougie et je restai debout contre la

rampe, retenant mon souffle. Soudain la lumière envahit le palier. La porte, devant moi, s'était ouverte, et la vieille dame, en toilette de nuit, était apparue, un bougeoir à la main, dans l'embrasure. J'avais repris mon couteau dans ma main droite. Je fis un pas en avant et frappai devant moi, presque au hasard. La grosse femme tomba à terre en travers de la porte, en poussant un cri mince, comme un cri d'enfant.

Le bougeoir qu'elle tenait à la main s'éteignit en roulant. Je cherchais dans l'obscurité mon bout de bougie, lorsque j'entendis grincer une porte, à l'étage au-dessus. L'escalier s'éclaira faiblement par en haut. Un pas lourd descendit les marches. Effacé contre le mur, je vis arriver à moi la bonne de la vieille dame. Elle avait une camisole blanche et une jupe rouge. Elle tenait à la main une petite lampe dont la lumière fit sortir de l'ombre mes yeux ardents et mon visage rouge de sueur.

La bonne fit un mouvement en arrière. Elle m'avait certainement reconnu. Je vois très bien sa grosse figure douce. Elle posa la lampe à terre et joignit les mains. Je la frappai de mon couteau à l'épaule. Elle tomba, sans crier, sur les marches.

Je pris alors la lampe et j'entrai dans la chambre de la vieille dame, en enjambant le corps.

La porte d'un petit secrétaire fracturée, je découvris dans un tiroir deux billets de cent francs et soixante-dix francs en pièces d'or. J'y vis quelques bijoux sans valeur, un collier de corail, une vieille alliance tout usée. Ces choses-là pouvaient me compromettre : je pris l'argent et laissai les bijoux.

A ce moment, la vieille dame poussa un gémissement, une plainte douce. Où avais-je mis mon couteau à virole? En portant les yeux autour de moi, je vis, sur un petit guéridon, un poignard à lame courte et large. Le manche en était en métal très lourd, richement incrusté de pierres brillantes. Je saisis ce poignard, je l'enfonçai dans le cou de la vieille dame. Puis, après avoir essuyé la lame sur le tapis, je mis l'arme, qui me paraissait précieuse, dans ma poche.

Je descendis l'escalier avec précaution. En bas, je soufflai la lampe, je remis mon gilet et mon paletot, que j'avais accrochés à la pomme de la rampe. Puis, je quittai la maison après avoir refermé la porte avec soin.

Il soufflait un petit vent frais. La rue était toujours déserte. J'escaladai la grille et je me dirigeai du côté de la gare. Il était trois heures moins vingt à l'horloge. Je lus l'horaire des trains sur une affiche : le premier train pour Paris passait à cinq heures vingt, je résolus de l'aller prendre à la station précédente, à quatre kilomètres de là. Voilà qui détournerait les soupçons.

Avant de me mettre en route, je m'arrêtai un instant au bord du chemin. J'écartai mon gilet et ma veste, et je constatai que ma chemise était ensanglantée. J'avais également une petite tache sombre sur mon pantalon, mais elle ne se remarquait pas.

Rien, selon moi, ne pourrait me faire soupçonner. La patronne de l'hôtel m'avait vu monter chez moi la veille pour me coucher. Je rentrerais à l'hôtel sur le coup de neuf heures. Personne ne m'apercevrait : à ce moment, la patronne était aux provisions, les déchargeurs de bateaux étaient partis depuis l'aube, et les filles étaient encore couchées.

A propos de rien, je me mis à claquer des dents. C'était sans doute le froid. Alors, comme je fourrais mes mains dans mes poches, je sentis le manche incrusté du poignard qui m'avait servi à achever la vieille dame. C'était là un objet compromettant et dont je n'arriverais pas, malgré sa valeur, à tirer un bon prix : mieux valait le jeter quelque part. J'avisai, non loin de la gare, un puits abandonné. Je l'y laissai tomber, et m'éloignai.

Tout en marchant, je calculais ce que m'avait rapporté mon crime : exactement deux cent soixante-dix francs. Après les piteux résultats de mon association avec les bonneteurs, cette somme me paraissait satisfaisante. J'avais pourtant accompli là un dur travail, avec de gros risques, des dangers graves. J'ai beaucoup réfléchi là-dessus par la suite, et je pense que le meilleur frein pour retenir les criminels et les détourner du crime, c'est encore l'aléa et le peu de profit de ces sortes d'affaires.

A peine monté dans le train, je m'endormis. Et, presque aussitôt, je me réveillai à la gare Saint-Lazare, dans le jour maussade, la bouche pâteuse, brisé de fatigue. Il était six heures et demie. J'allai prendre quelque nourriture dans une

crèmerie. Je remontai tout doucement vers la rue Bédex. Dans une chemiserie du boulevard extérieur, je fis l'emplette, vers huit heures, d'une chemise de cretonne, pour remplacer celle que j'avais sur moi, et qui était tachée de sang. Je me souviens aussi que j'achetai les livraisons d'un roman illustré dont on avait distribué pour rien les seize premières pages.

J'avais résolu de passer la journée dans mon lit, à me reposer et à lire. C'était surtout pour ce motif que j'avais volé et tué : pour n'avoir plus rien à faire, pour rester couché toute la journée. Mais, à cette heure, possesseur d'un petit magot, j'avais des velléités d'économie, je voulais ne pas trop l'entamer : dès le lendemain, je chercherais du travail.

Tout à ces réflexions, j'arrivai à l'angle de la rue Bédex et de la rue d'Aubervilliers. Mon logis était à quatre ou cinq maisons de là. Mais alors se présenta un spectacle très inquiétant.

Un rassemblement s'était formé devant l'Hôtel des Fondeurs, il y avait bien là une cinquantaine de personnes. Je vis une voiture et plusieurs sergents de ville. Toutes sortes d'idées me traversèrent la tête en quelques secondes. On était, sans nul doute, entré là-bas dans la maison de la vieille dame. J'avais peut-être laissé tomber, en retirant ma veste, une enveloppe de lettre. On avait fait jouer le télégraphe... Enfin j'étais découvert. C'était clair.

Je fis un pas instinctif en arrière et m'apprêtai à rebrousser chemin. Un petit homme à barbiche noire, vêtu d'un chapeau de feutre et d'un pardessus marron, se dressa devant moi.

— Vous êtes Pierre Brond?

Je ne répondis rien.

— Je vous arrête.

Il fit signe à deux sergents de ville, qui me prirent chacun par un bras.

*
* *

On me conduisit jusqu'à la porte de l'hôtel. Les agents qui se trouvaient là écartèrent la foule. Au milieu de vives clameurs, j'entrai dans la maison.

L'inspecteur qui m'avait arrêté s'adressa alors à un monsieur qui se trouvait dans la loge de la patronne :

— Je le tiens.

L'autre répondit :

— Faites-le monter.

Je n'avais pas soufflé mot depuis mon arrestation. On me fit monter au premier étage et on me poussa dans une chambre. Le corps d'une jeune femme était étendu sur le lit.

Je ne puis dire exactement ce que j'éprouvai à cette vue. J'avais les idées brouillées comme dans un rêve. Ce cadavre n'était pas le cadavre de ma victime. Ce crime n'était pas le mien. Je crois que j'eus une bonne contenance. Je restai ahuri et calme, peut-être plus calme qu'il n'eût fallu. Je fis, au bout d'un moment, cette question simple et un peu tardive :

— Pourquoi m'arrêtez-vous ?

Et j'ajoutai :

— Quelle est cette femme ?

Un monsieur à barbe grise, en chapeau haut de forme, se trouvait là. On lui remit le paquet qu'on avait saisi sur moi au moment de mon arrestation : c'était la chemise de cretonne que je venais d'acheter.

— Emmenez-le à côté, dit le monsieur à barbe grise, fouillez-le et déshabillez-le.

En me fouillant, on trouva dans mes poches deux cent soixante-cinq francs et l'on aperçut de larges taches de sang sur ma chemise. On rapporta ces faits au commissaire. Puis on me conduisit au Dépôt.

Au cours de l'instruction, j'appris, détail par détail, le crime dont on m'accusait d'être l'auteur. Vers minuit, la patronne avait entendu au-dessus de sa tête un bruit de meubles remués. Peu après, quelqu'un était descendu et avait demandé le cordon. Puis des plaintes, des gémissements s'étaient fait entendre en haut. Le garçon d'hôtel s'était levé. Une porte du premier étage se trouvait entre-bâillée : le corps d'une fille qui habitait l'hôtel gisait à terre. Les tiroirs de la commode étaient ouverts. Le matelas était éventré.

Parmi les locataires de l'hôtel, accourus tous aux cris du garçon, comment remarqua-t-on mon absence ? La patronne était bien sûre que j'étais rentré la veille à l'hôtel. D'autre part, elle ne sut dire si la fille tuée était, la veille au soir, rentrée seule, ou accompagnée. On alla frapper à ma porte :

rien ne répondit. On ouvrit ma porte avec un passe-partout : ma chambre était vide, Or, même dans cette maison louche, mes mauvaises fréquentations n'avaient point passé inaperçues. Henri le bonneteur avait sa réputation établie dans le quartier. Quand le commissaire arriva, tout ce monde avait son opinion faite : l'assassin, c'était Pierre Brond, et mon signalement fut donné aux agents.

Il arrive assez fréquemment qu'une espèce de curiosité perverse ramène les criminels à l'endroit qu'ils devraient fuir : c'est ce qu'avait escompté l'inspecteur en faisant surveiller les abords de l'hôtel.

Devant le juge instructeur, je niai obstinément, mais l'argent qu'on avait trouvé sur moi, mais les taches de sang de ma chemise constituaient des charges accablantes. Et quand le magistrat me demandait : « Où étiez-vous pendant la nuit du 21 au 22 mars si vous n'étiez pas à l'hôtel des Fondeurs? » je ne pouvais pourtant pas lui répondre qu'au moment précis où l'on tuait ma voisine d'hôtel, j'assassinais deux autres femmes à huit lieues de Paris, entre Poissy et Orgeval.

Mon crime supposé ne fit pas de bruit dans la presse. L'assassinat d'une fille dans un hôtel borgne, le peu de mystère qui avait plané sur cette affaire, il n'y avait rien là qui pût retenir l'attention publique. Par contre, j'ai su que mon vrai crime, celui dont j'étais l'auteur anonyme, avait soulevé beaucoup d'émotion. J'ai appris que ma victime était la veuve d'un sculpteur célèbre. J'ai appris encore que la servante avait survécu à sa blessure. Revenue à elle, elle avait donné de mon agression un récit très détaillé et très exact. Elle m'avait parfaitement reconnu pour le vagabond qui, l'après-midi même, était venu demander la charité. Elle fournit un signalement complet de mon visage et de ma stature, et je fus recherché partout, sauf à la Conciergerie. J'appris également — retenez ce détail — qu'on avait remarqué la disparition du poignard à manche incrusté, à lame large et courte, avec lequel j'avais achevé la victime et que j'avais jeté au fond du puits.

Cependant je comparus devant la Cour d'assises. Faute de pouvoir fournir un alibi, ma condamnation semblait certaine : Je fus sur le point d'avouer mon véritable crime. Mais je me

décidai à ne parler qu'en cas de condamnation à mort. Mes dénégations impressionnèrent les jurés : ils m'accordèrent des circonstances atténuantes ; je fus condamné aux travaux forcés à perpétuité.



Je vous écris donc de la Nouvelle, où je suis depuis onze ans. Ma conduite n'a pas été mauvaise. Je suis commis aux écritures à l'économat du pénitencier. Je ne me trouve pas trop malheureux. Mais j'ai un grand désir de rentrer en France. La loi m'en donne le droit et j'en veux profiter.

Je m'explique. Le dernier acte judiciaire concernant le crime d'Écueil porte la date du 10 août 1886. (Un de mes camarades, employé au parquet de Paris, m'a fourni ce renseignement très sûr.) *La prescription m'est donc acquise, aux termes de la loi, et je fais valoir aujourd'hui l'alibi que je ne pouvais invoquer jadis.* J'établirai que je n'ai pu être l'auteur du crime de la rue Bédex, puisque, cette même nuit du 21 au 22 mars 1885, j'étais, à huit lieues de là, en train de commettre le crime d'Écueil. La servante que j'ai blessée m'a reconnu et me reconnaîtra encore, car j'ai très peu changé. Elle est aujourd'hui concierge à Neuilly, je vous donnerai son adresse. On retrouvera, au fond du puits abandonné, près de la gare, le poignard au manche incrusté que j'y ai jeté voilà tantôt douze ans.

Je puis donc obtenir la revision de mon procès, en fournissant du même coup la preuve de mon innocence dans le crime que j'expie injustement et celle de ma culpabilité dans le crime impuni. J'espère, monsieur l'avocat, que vous voudrez bien vous charger de mon affaire, et me répondre à ce sujet par le prochain courrier.

PIERRE-LOUIS BROND,
Employé à l'économat du Pénitencier, à Nouméa
(Nouvelle-Calédonie).

Publié par

TRISTAN BERNARD

L'AUTONOMIE TUNISIENNE

La Tunisie est une colonie privilégiée. Pendant que nos grandes possessions lointaines sont méconnues, calomniées, dépréciées dans l'opinion publique, la Tunisie est en pleine faveur. On n'en parle jamais, soit au parlement, soit dans la presse, que pour en célébrer les mérites. On l'offre en exemple aux autres colonies et même on s'en fait un argument pour dénigrer par comparaison les pays auxquels s'est fâcheusement attachée l'animadversion publique. La Tunisie est populaire autant qu'est impopulaire le Tonkin.

Cette bonne réputation n'est point du tout imméritée, mais elle est un peu excessive peut-être, et cet excès de louange n'est pas sans inconvénients. On pourrait croire qu'ayant du premier coup atteint la perfection, la Tunisie n'a plus rien à désirer. L'erreur serait grande, et il semble déjà qu'elle soit entrée plus qu'il ne conviendrait dans les préjugés officiels. L'administration a une tendance à considérer comme déraisonnable et téméraire toute critique. Et, d'autre part, les colons eux-mêmes ne se hasardent que bien timidement à présenter la plus humble requête ; moins encore osent-ils ris-

quer publiquement un semblant de plainte, de peur qu'on ne les accuse d'injustice.

Il faut bien confesser, cependant, que depuis quelques temps la prospérité paraît fléchir. Le mouvement ascendant s'est ralenti et semble s'arrêter. Les gros capitaux hésitent et les acquisitions de grands domaines, bien qu'il en reste beaucoup de disponibles et des plus vastes, ont à peu près cessé. L'immigration française, sollicitée cependant par le gouvernement lui-même avec beaucoup d'intelligence, n'a point acquis l'importance qu'on espérait, pendant que les fugitifs de Sicile, de Sardaigne, de Calabre, échappant avec une facilité singulière aux sévérités de la justice italienne, arrivent par troupes. D'autre part, le budget de la Régence, soldé jusqu'ici par des excédents considérables, même aux plus mauvaises années, est obligé de chercher de nouvelles ressources, c'est-à-dire de recourir à de nouveaux impôts.

C'est au régime particulier dont elle est dotée que la Tunisie a dû sa rapide prospérité. C'est également à ce régime qu'elle doit son commencement de déclin. Elle a, selon le proverbe vulgaire, « mangé son pain blanc le premier », bénéficiant tout d'abord des avantages immédiats du Protectorat dont elle subit maintenant les inconvénients. Le mal, assurément, n'est pas grand et les défectuosités présentes peuvent être aisément corrigées. Mais c'est précisément pour cela qu'il importe de les définir exactement, sans aigreur, mais aussi sans complaisance.



Tout d'abord, le grand mérite du Protectorat, c'est qu'il a dissimulé la conquête. A peine les Tunisiens eurent-ils à subir quelques collisions, guère plus graves que celles que provoquait chaque année la perception des impôts opérée *manu militari* par le Bey du camp. Le pays ne fut pas officiellement « conquis ». Le Bey demeura sur son trône et rien ne fut changé, au moins en apparence, à l'administration du pays. Le fanatisme religieux ne fut point surexcité comme il l'avait été en Algérie par l'asservissement des « vrais croyants » à des conquérants « kafirs ». La Tunisie continua d'avoir Allah

pour Dieu, Mohammed pour prophète, le Bey pour maître. C'est tout au plus si quelques ministres furent changés, ce qui ne tirait pas à conséquence et même pouvait passer pour une juste satisfaction accordée aux mécontents, car une impopularité grande — et de tous points méritée — s'attachait aux ministres congédiés.

Ce fut encore pour la Tunisie une chance heureuse que l'état de ses relations internationales obligeât le Protectorat à demeurer une institution diplomatique. La diplomatie est parfois lente et boiteuse presque autant que la justice, mais du moins elle a l'avantage de n'être point brutale et de répugner à l'emploi de la force. La Tunisie doit beaucoup à la diplomatie. Elle lui doit d'avoir échappé tout de suite et pour toujours au militarisme. Précisément parce qu'il n'y avait pas eu conquête, il n'y eut pas de gouvernement militaire. La Tunisie n'a pas connu le régime des expéditions, des colonnes, des razzias, des bulletins de victoire. Comme nous n'avions pas répandu de sang, nous n'avons pas récolté de haines. Comme il n'y eut pas d'insurrections, il n'y eut pas de bureaux arabes, et, comme il n'y eut pas de bureaux arabes, il n'y eut pas d'insurrection. Cela suffit pour que la Tunisie doive demeurer éternellement reconnaissante à ses premiers gouvernants français qui lui ont apporté la paix et la sécurité.

Le Protectorat fut donc bien accueilli. L'occupation ne se manifestait que par des bienfaits. Non seulement la Tunisie n'avait perdu ni sa nationalité ni ses institutions, mais elle goûtait le bienfait d'une tranquillité, d'une sécurité, d'une justice dont jusque-là elle n'avait même pas eu l'idée. En pays musulman, quiconque détient une parcelle de pouvoir l'exploite d'une main lourde, sans mesure et sans ménagements. L'idée du pouvoir ne se sépare pas de l'idée de la force. Les exactions, les rapines, les cruautés sont dans la tradition administrative. L'intervention de l'autorité française modifia tout de suite ces procédés. Les violences, tout au moins, prirent fin immédiatement. Les rançonnements et les rapines s'atténuèrent et n'osèrent plus s'exercer que clandestinement. L'indigène s'émerveillait — non sans une nuance de mépris pour notre débonnaireté qui lui semblait une faiblesse — de cette invraisemblable douceur, de cette insupposable probité

qui soudainement rompaient avec toutes les traditions anciennes, bouleversaient toutes les idées reçues. Et c'était avec un étonnement inexprimable que le caïd de Kairouan disait à l'un de ses hôtes de passage : « Vous êtes vraiment des gens bien extraordinaires ! — *nas adjaïb*. — Vous ne pillez pas, vous ne volez pas ! Avec vous, celui qui a un douro est maître de son douro et celui qui a une maison est sûr de vivre dans sa maison. On n'est pas forcé de cacher son bien devant vous. Pourvu que le vent du pays ne vous change pas ! » Ainsi donc, si les indigènes n'avaient point pour nous de la reconnaissance, — la reconnaissance n'étant pas une vertu arabe — ils se montraient satisfaits de leur sort.

Puis, tout de suite, de gros capitaux se portèrent en Tunisie. Dès les premiers jours de l'occupation, avant même l'occupation, une légende s'était formée sur la merveilleuse fécondité de cette contrée. Ce n'était pas comme le Tonkin, le lointain mystérieux, la *terra incognita* dont s'effare la poltronnerie naturelle du capital. C'était une terre romaine connue du bourgeois riche qui a fait ses études ; et lorsqu'à la tribune de la Chambre M. J. Ferry vantait notre conquête, le bourgeois riche, à qui revenaient les souvenirs classiques de la grande Byzacène, « la Byzacène aux cent villes, grenier de Rome et nourrice de l'Italie », donnait à plein collier dans la colonisation. Les circonstances y invitaient : le bas prix de la terre, l'importance exceptionnelle des domaines — *henchirs* — aussi vastes que les plus vastes latifundia de l'époque romaine, la perspective enfin, dès la première heure considérée comme certaine, de morceler plus tard et de revendre avantageusement partie de l'acquisition, de facon à garder, en fin de compte, un immense domaine gratuitement acquis. Aussi de nombreux achats furent faits et — détail significatif — non point par des compagnies ou des groupes financiers, mais par de simples particuliers, gros propriétaires ou rentiers parisiens.

Ce fut le grand moment de la Tunisie, l'heure des prospérités éclatantes. Le mouvement commercial de la Régence avait passé de 22 678 315 francs en 1879 à 44 792 878 en 1882 et même à 46 millions en 1883. Les budgets se soldaient par des excédents fabuleux de six, sept millions et plus ; on

ne savait pas au juste. L'âge d'or renaissait en Tunisie. En fait, on exagérait un peu. Dans les recettes *annuelles* figuraient des arriérés d'impôts qui furent rigoureusement perçus ; l'accroissement rapide du commerce général s'expliquait par les approvisionnements du corps d'occupation. Mais on n'y prenait pas garde. La Tunisie était heureuse, surtout la Tunisie des Tunisiens, celle des indigènes qui, voyant venir de l'argent et ne recevant presque plus de coups de bâton, n'avaient jamais été à pareille fête. Par contre, les « vieux Tunisiens français », l'ancienne « Nation de France », éprouvaient une déception pénible qui ne tarda pas à se traduire en mécontentement, en difficultés.

La situation diplomatique était très difficile. L'irritation exaspérée de l'Italie, la sourde jalousie de l'Angleterre obligeaient le Protectorat à la prudence. Jamais les consuls étrangers n'avaient été d'une vigilance aussi sévère à l'endroit des Capitulations. Le Résident de France recevait de son gouvernement des instructions qui lui interdisaient toute hardiesse. Il fallait éviter la moindre aventure. On demandait à la Colonie française du calme, de la modestie, presque de l'abnégation en présence des autres Colonies européennes. Cette politique de renoncement, habile sans doute et peut-être nécessaire, surprenait et froissait les vieux Français de Tunis. De tout temps, ils avaient tenu le premier rang parmi les Colonies étrangères dans la Régence. Ils avaient, avec M. Roustan, vaillamment combattu pour préparer l'intervention et l'occupation françaises. En voyant arriver le drapeau de la France, ils avaient chanté l'hosannah de la conquête, convaincus que, sous les couleurs nationales, ils allaient être chez eux, prépondérants, privilégiés, les véritables maîtres du pays. Pendant que les Italiens pleuraient de rage, les vieux Tunisiens exultaient. Et voilà qu'on leur demandait de s'effacer devant les Italiens. Ils n'y comprenaient plus rien, et, avec la même énergie qu'ils avaient mise à se défendre contre les abus de pouvoir du Bey, ils commencèrent à formuler à l'adresse de la Résidence des observations d'abord, puis des remontrances, enfin des protestations. Le dissentiment s'aigrit et tourna vite à la querelle. La « Nation de France » devenue « la Chambre de commerce », n'avait aucun mandat politique, aucun droit officiel. Mais elle

était le seul corps constitué qui fût en Tunisie et, surtout, elle avait derrière elle l'unanimité des Français tunisiens. Après une longue et rude bataille, elle obtint gain de cause. M. Cambon quitta la Résidence.

L'œuvre de cet ouvrier de la première heure avait été bonne. La prise de possession était faite, l'ordre rétabli, les finances restaurées. Malgré leur mauvaise humeur jalouse, les puissances avaient dû s'incliner devant le fait accompli de l'occupation. Le Protectorat commençait à s'organiser, et, à l'anarchie par trop turque du despotisme beylical, se substituait peu à peu l'action plus régulière d'un gouvernement.



Le travail d'organisation échut à M. Massicault qui, tout d'abord, parut y réussir. Il arrivait dans d'excellentes conditions. L'apaisement, s'était fait dans la Chambre de commerce ; l'agriculture qui débutait avec les gros colons parisiens planteurs de vigne, s'épanouissait en voyant la pousse rapide des jeunes ceps. Des bonnes années, où la pluie fut abondante, donnaient des moissons plantureuses, et les coffres du Trésor s'emplissaient. La Tunisie thésaurisait : son bas de laine était gros d'une vingtaine de millions. On faisait des projets considérables de travaux publics : routes, chemins de fer, ports, monuments, etc. Mais dès qu'il fallut agir, tout de suite apparut le vice constitutionnel du Protectorat, la difficulté presque insurmontable de faire fonctionner avec ensemble, sous une étiquette unique, deux choses aussi inconciliables que le despotisme absolu d'un beylick et le parlementarisme d'une république.

La façon dont ces deux éléments se combinaient en se contrariant faisait du Protectorat une merveille d'incohérence. Il y avait à Tunis un pouvoir souverain, monarchique, absolu, sans limite et sans contrôle. Sous le couvert du Bey, le Résident possédait dans toute sa plénitude l'omnipotence d'un Sultan musulman ou d'un Khan asiatique, mais ce Résident était l'agent d'un gouvernement parlementaire responsable, épouvanté constamment de ses responsabilités, et s'y dérobant par l'intermédiaire du pouvoir administratif anonyme, in-

saisissable, répandu dans les recoins obscurs des bureaux, omnipotent lui aussi, de par son impersonnalité, mais d'une omnipotence négative : incapable de rien faire, admirablement propre à tout empêcher.

Et de ces deux pouvoirs, l'un qui pouvait tout, l'autre qui ne permettait rien, le Protectorat mettait le premier à la discrétion du second. Tunis qui pouvait agir était soumis à Paris qui empêchait tout.

Rien de plus logique, du reste. Théoriquement, le Bey n'est responsable devant personne ; mais, par le Résident général dont le *visa* couvre la signature du Bey, la responsabilité remonte au ministre des affaires étrangères. Révocable au gré du ministre, le Résident ne se risque qu'en tremblant à faire usage de la toute-puissance effective qu'il a entre les mains. Fonctionnaire avant tout, il veut avant tout « être couvert » et ne prendrait pas sur lui de déplacer un fétu sans en avoir par devers lui l'autorisation authentique. Aussi longtemps que le Protectorat sera ce qu'il est, ce ricochet des responsabilités se perpétuera nécessairement. Or, dans notre régime parlementaire, surtout depuis que la calomnie est devenue l'arme par excellence des luttes politiques, les hommes d'État se défilent volontiers devant les responsabilités. C'est désormais une habitude prise que les ministres se couvrent comme de simples fonctionnaires. Quand ils ne peuvent faire autrement, c'est au Parlement qu'ils demandent d'endosser la responsabilité de leurs actes. Mais autant qu'il leur est possible, ils s'abritent de leur mieux derrière les commissions spéciales ou les corps administratifs : comités techniques, conseils supérieurs. Au pis-aller, ils se retranchent derrière les bureaux. Les responsabilités, en effet, de plus en plus lourdes à mesure qu'on s'élève dans la hiérarchie, ne sont redoutables qu'autant qu'elles sont personnelles. Dès qu'elles deviennent collectives et anonymes, elles s'atténuent, et, pour ainsi dire, s'évaporent.

Cet évanouissement des responsabilités par voie de dissémination ne suffisait pas à rassurer le ministre et les bureaux du quai d'Orsay. Car les directeurs généraux voulaient eux-mêmes être couverts. Et dès les premiers mois de son règne, M. Massicault se trouva soumis à un régime tout particulier,

absolument imprévu, mais auquel, malgré tous ses efforts, il ne lui fut pas possible de se soustraire.

En effet, bien que ressortissant théoriquement au seul ministre des affaires étrangères, la Résidence générale était, en fait, soumise au régime des rattachements ministériels. Le quai d'Orsay ne consentait point à prendre la moindre initiative ou la moindre décision sans avoir, au préalable, obtenu par écrit l'assentiment de tout ministère ou de toute administration qui, de près ou de loin, pouvait avoir soit un intérêt, soit simplement une compétence professionnelle dans la question à trancher. Il n'était si petite affaire qui n'eût son dossier dans cinq ou six ministères différents. A propos de je ne sais quelle réparation à un bâtiment, à la Goulette, ou bien à propos du vieux bordj d'artillerie de Sousse, croulant de vétusté, qu'on proposait de démolir, le quai d'Orsay consultait successivement les ministères de la marine, des finances, de la guerre, les comités d'artillerie, du génie, le conseil général des ponts. Les correspondances administratives s'entrecroisaient. Il y avait des conférences mixtes, au premier degré, au second degré ; tout l'appareil administratif à tout moment mis en branle. Les bureaux gouvernaient. On ne nommait plus un fonctionnaire, si mince fût-il, pas même un employé, sans avoir demandé l'assentiment et même la présentation du ministre compétent. Et, par une conséquence toute naturelle, on vit les chefs de service tunisiens correspondre directement à Paris avec leur ministère, avec leur directeur général, par-dessus la Résidence.

C'était en même temps l'impuissance et l'anarchie. Tout devenait impossible ou se compliquait de lenteurs infinies. La Tunisie, en apparence autonome, se trouvait immobilisée par le règne occulte d'une douzaine de gouvernements anonymes fonctionnant obscurément dans les couloirs des ministères parisiens. Si bien que pour être convenablement renseigné sur l'état des affaires tunisiennes, M. Massicault se voyait obligé d'écrire continuellement à Paris et que, pour suivre sérieusement les questions importantes de son administration, il devait à chaque instant passer la mer et s'en aller, d'étage en étage, de corridor en couloir, courir les ministères comme un simple solliciteur.

A ces procédés de gouvernement le Bey ne comprenait absolument rien. Et, plein de bienveillance pour M. Massicault, quand il le voyait dans l'embarras, il lui proposait avec empressement de trancher la difficulté purement et simplement, à la turque : « Voulez-vous un décret, une *amra-bey*? Dictez, je signerai. » Mais, au grand étonnement du souverain, M. Massicault doucement refusait, remerciant le Bey de cette bonne volonté naïve dont il n'eût pas été prudent de profiter. Naturellement peu porté aux aventures, M. Massicault se sentait trop menacé pour se risquer, sachant bien que les bureaux le visaient, tenu en joue, et que, d'autre part, il serait toujours, au quai d'Orsay, peu soutenu, toujours un peu suspect et, faute d'appartenir à la « carrière », ne parviendrait jamais à devenir *persona grata*. Aussi, pour se maintenir et se défendre, il jouait serré, prenant patience, temporisant, usant de souplesse — voire parfois de résignation, comme par exemple lorsqu'on lui donna un « directeur général des contrôles » qu'il ne demandait point, qui l'eût réduit au rôle de roi fainéant, si ses attributions eussent été effectives, mais qu'il parvint à subordonner et presque à annihiler à force de souplesse aimable et de persévérante subtilité. Parlementaire d'origine et rompu par une longue pratique aux habiletés administratives, il sut se défendre et parvint même à réaliser quelques-uns de ses projets les plus importants en les faisant entrer dans une combinaison financière qui permettait d'obtenir la couverture suprême, celle qui rassurait même le ministre — quand on pouvait le décider à la demander : — le vote du Parlement.

La conversion de la dette tunisienne servit de véhicule à tout le programme gouvernemental de la Résidence. La France étant responsable des finances tunisiennes, le Parlement devait être consulté. Dans ce projet que le ministre des affaires étrangères ne pouvait pas refuser de porter devant le Parlement, M. Massicault fit entrer tous les projets qui lui tenaient au cœur et même, par voie de conséquence, l'approbation de ses budgets. Mais ce n'était qu'un succès accidentel et qui ne résolvait pas la question organique, la difficulté constitutionnelle. Or, à mesure que la Colonie française en Tunisie grandissait, grandissaient aussi les difficultés.

Des intérêts nouveaux apparaissaient qui demandaient satisfaction. Le régime fiscal, le régime douanier, l'état des voies de communication provoquaient des plaintes de plus en plus vives à mesure que la multiplication des affaires faisait paraître les charges plus lourdes et les entraves plus gênantes. La prospérité même des finances créait d'inextricables embarras. La Tunisie avait dans ses caisses trente millions d'économies, et, pressée de les employer à des travaux nécessaires, se voyait contrainte à thésauriser dans l'inaction, personne ne voulant prendre la responsabilité d'autoriser quoi que ce soit.

Les inconvénients du système s'affichaient ainsi scandaleusement. Mendiante d'une espèce nouvelle, la Tunisie, agitant son bas de laine gonflé de millions, suppliait humblement avec instance qu'on voulût bien lui donner la permission de les employer. Elle avait à faire des chemins de fer, des ports; faute de voies de communication, elle perdait, chaque année, des sommes énormes. En 1890 et 1891, dans l'ancienne Byzacène, des milliers d'hectares couverts de blés à hauteur d'homme ne furent point moissonnés faute de moyens pour le transport des grains. En même temps, le mouvement croissant des affaires multipliait les embarras du gouvernement. A tout instant, des questions surgissaient qu'il fallait résoudre, des réclamations auxquelles il fallait répondre. La Résidence, réduite au rôle d'un sous-ordre « au bout du fil », semoncée à chaque instant par télégraphe, renvoyait au Ministère toutes les responsabilités ; et le Ministère se refusant à les assumer, tout traînait, languissait, durait indéfiniment. Si bien que l'administration tunisienne, criblée d'observations, d'objections et de conseils par les bureaux de tous les ministères, eut le temps d'étudier deux mille trois cent kilomètres de chemins de fer pour un réseau de trois cents kilomètres, et d'élaborer dix-sept projets différents avec variantes avant que rien fût définitivement arrêté.

Cependant les intérêts en souffrance se groupaient, s'organisaient. A côté de la Chambre de commerce de Tunis naissait le Syndicat des viticulteurs. Un Syndicat agricole franco-tunisien se constituait à Sousse. Le Sud, jaloux des avantages excessifs qu'obtenait le Nord, — à qui l'on avait donné le

port de Tunis, le port de Bizerte, — réclamait lui aussi, tout au moins une représentation, une Chambre de commerce. Chacun voulait être compté pour quelque chose, avoir voix au chapitre, c'est-à-dire part aux faveurs. Et la Résidence n'y contredisait pas, un peu inquiète qu'elle était de la trop grande influence qu'avait prise, alors qu'elle était le seul corps constitué de la Tunisie, la Chambre de commerce de Tunis. Même M. Massicault encourageait volontiers le groupement des acquéreurs des gros *henchirs* tunisiens, le « Syndicat des Parisiens », comme on disait à Tunis. Il y avait là une réunion de personnages des plus considérables, riches en général, bien en cour pour la plupart et disposant d'influences puissantes. Dans ses tribulations ministérielles à Paris, M. Massicault avait rencontré là le plus solide appui. La situation empirant, il était bon de se ménager ce concours.

Et de fait, l'état de choses chaque jour s'aggravait, devenait intenable. Force fut de reconnaître l'urgente nécessité d'un remède, tout au moins d'un expédient qui permît de corriger ou d'amoindrir les difficultés majeures du système, celles dont on souffrait à Tunis et dont on se plaignait à Paris, celles qui résultaient du va-et-vient des responsabilités. Car on n'avait en aucune façon la prétention, même on n'avait à aucun degré l'ambition de réaliser une réforme et de donner à la Tunisie des institutions meilleures ou plus libérales. L'idéal que de part et d'autre on poursuivait, c'était de se garantir contre les responsabilités. C'était la tranquillité que réclamait Paris ; ce qu'on désirait à Tunis, c'était la sécurité. Le ministre voulait n'être pas ennuyé, le résident voulait n'être pas menacé ; pour l'un comme pour l'autre, le problème à résoudre se formulait ainsi : « Trouver la meilleure des couvertures ». Pour réaliser ce désideratum on eut recours aux procédés classiques : la dissémination des responsabilités. On créa la *Conférence consultative* (janvier 1890).

*
* *

Cette conception avait tous les mérites ; elle était décorative et d'apparence très libérale. Une assemblée délibérante, composée de Français, de « délégués » élus par leurs natio-

naux, — avec, il est vrai, des membres *nommés* mais en minorité, — c'était presque le régime parlementaire établi en Tunisie. Pour couvrir le Résident et aussi pour couvrir le ministre, que pouvait-on souhaiter de mieux que « le libre vote de délégués élus » ? Rien de plus utile et de moins gênant, la Résidence étant, au moins dans les premiers temps, assurée par la composition même de l'assemblée d'y trouver une bonne volonté presque unanime, une déférence empressée jusqu'à la parfaite docilité. La conférence, en effet, se composait du bureau de la Chambre de commerce, du président et du vice-président de chacun des syndicats reconnus, des présidents et vice-présidents des municipalités, — les officiers municipaux étant nommés par la Résidence. Ce personnel, à deux ou trois exceptions près, était connu d'avance ; on pouvait compter sur son dévouement. La Conférence était bien, comme le disait M. Massicault dans une correspondance intime, « forte mais souple ; assez forte pour tenir chaud, pas assez pour faire suer », l'idéal des couvertures. D'ailleurs, elle n'était que consultative et, pour donner son avis, devait attendre qu'on le lui demandât. Il n'y avait pas à craindre d'interpellation indiscrète.

Telle quelle, la Conférence fonctionna parfaitement, à la commune satisfaction de Tunis et de Paris. Non seulement elle mit la Résidence à l'abri des responsabilités, mais elle lui apporta très réellement un concours utile, des renseignements précieux, des conseils pratiques, voire même des ressources, car, avec son aide, on put aborder la réforme du régime fiscal absurde et ruineux dont souffrait la Tunisie. M. Massicault, qui ne manquait point d'activité ni d'initiative, se sentant désormais moins tenu, put faire, dans une certaine mesure, œuvre positive. Le ministre, moins découvert, moins relancé, montra moins de suspicion, plus de libéralisme. Le lien étroit et serré jusqu'à l'étranglement que la centralisation administrative nouait autour de la Tunisie fut un peu détendu. Plus libre de ses mouvements, la Tunisie put commencer à travailler. On fit le port de Tunis, le port de Bizerte ; on s'occupa des chemins de fer.

Mais là surgit une difficulté nouvelle; un autre pouvoir entra en scène qui fit peser sur la Tunisie une domination

de plus et non pas la moins stérilisante : l'immixtion parlementaire. Tous les corps constitués sont par nature jaloux de leurs prérogatives, désireux d'étendre leurs attributions et d'augmenter leurs pouvoirs. Les assemblées politiques surtout se montrent envahissantes. Depuis le tapage qui s'était fait autour des chemins de fer du Sénégal et du Tonkin, la Chambre des députés prétendait que pas un chemin de fer, fût-il payé comptant et d'avance sur les deniers des colonies, ne pût être concédé sans son approbation. Les ministres des colonies et des travaux publics s'étaient inclinés devant cette exigence. Mais elle ne pouvait légalement s'imposer à la Tunisie, demeurée puissance étrangère. Cependant le ministre des affaires étrangères n'osa se défendre et, tacitement d'abord, puis expressément, se laissa imposer cette sujétion (mars et juin 1891). Ce fut au cours d'une campagne active menée contre la Compagnie de Bône à Guelma que le gouvernement accepta cette contrainte. Dans l'histoire de la Tunisie, cette question des chemins de fer tient une si large place qu'elle exige et mérite quelque explication.

Depuis longtemps déjà, les conventions passées entre l'État et la Compagnie Bône–Guelma motivaient des attaques violentes; elles pouvaient, en effet, paraître trop avantageuses pour la Compagnie. Mais ces avantages se justifiaient par les circonstances qui les avaient motivés. Il fallait se reporter à l'époque où les concessions avaient été données. Il fallait se souvenir que l'Enfida d'une part, les chemins de fer de l'autre avaient été, pour la France, les instruments de la prise de possession. Il fallait se rappeler que, dans la lutte vraiment épique entre les consuls de France et d'Italie, entre M. Roustan et M. Maccio, la Compagnie de Bône-Guelma d'une part, la Compagnie Rubattino de l'autre avaient fourni le terrain de combat, et que la victoire était restée à la France, le jour où, répondant à une lettre pressante de M. Roustan — datée du 15 août 1880 — Mustapha-ben-Ismaïl avait, au nom du Bey, fait par écrit la déclaration suivante : « Je confirme à Votre Excellence que nous ne permettrons à aucune personne de construire à l'avenir de chemin de fer dans notre Régence qu'après que la Compagnie française y aura renoncé » (17 août 1880). Et le jour même M. Roustan télégraphiait à

son ministre : « Cette réponse est complètement satisfaisante et désormais le monopole des chemins de fer dans la Régence nous est acquis aussi bien en droit qu'en fait, à l'exception de la ligne Tunis-Goulette. » En effet, le décret de concession de la ligne Guelma-Tunis — avec tous prolongements éventuels — fut signé le 29 décembre 1880. Cette concession, dans la situation incertaine où se trouvait la Tunisie, n'allait pas sans un aléa redoutable ; et c'est là ce qui explique les clauses avantageuses qui furent accordées à la Compagnie pour son réseau algérien. Mais, en 1890. les attaques contre la Compagnie se renouvelèrent, plus violentes. Le Gouvernement fut, à diverses reprises, interpellé. Le 18 avril 1891, cédant aux injonctions qu'il recevait chaque jour, le ministre des travaux publics constitua une commission spéciale pour préparer la revision des conventions Bône-Guelma, et, sommé de ne rien faire sans le vote de la Chambre, M. Ribot se laissa contraindre.

Au point de vue diplomatique, il y avait là une irrégularité absolue, un manquement formel au traité de Ksar-Saïd, une violation flagrante des principes du Protectorat. La France, par aucun de ses pouvoirs, n'avait le droit d'intervenir dans la concession, sinon pour s'assurer que sa garantie dans les finances tunisiennes n'était pas engagée. Or le cas ne laissait même pas place pour un doute, puisque la Tunisie possédait dans ses caisses le prix intégral des lignes à construire. Mais une assemblée qui usurpe fait peu de cas des obstacles. On trouva des excuses, des prétextes : l'exploitation pouvait amener des déficits dont les finances tunisiennes auraient à souffrir. Et il fut entendu que la concession serait soumise au vote de la Chambre. La Compagnie Bône-Guelma fut prévenue qu'elle n'obtiendrait pas les chemins de fer tunisiens tant qu'elle n'aurait pas consenti à la revision de ses conventions algériennes. Les chemins de fer de la Tunisie servaient de rançon pour acheter la revision désirée.

Les négociations furent longues et pénibles. Plusieurs conventions furent successivement discutées, acceptées, abandonnées. Deux de ces contrats éphémères, l'un du 23 mai 1890, l'autre du 16 février 1892, parvinrent jusqu'à l'état de projets de loi déposés sur le bureau de la Chambre, impri-

més en épreuves, mais disparurent au moment d'être distribués. La Compagnie résistait. On s'impatientait justement en Tunisie, si bien que, le 12 juillet 1892, M. Massicault faisait émettre par la Conférence consultative un vote demandant que les chemins de fer fussent concédés en dehors de la Compagnie Bône-Guelma. Mais pendant ce temps, à l'insu de M. Massicault, dans les bureaux du ministère des travaux publics, une transaction intervenait entre l'État et la Compagnie, et M. Massicault, prévenu télégraphiquement par un ami, dut demander immédiatement à la Conférence de retourner son vote, ce qui fut fait avec empressement, si grand était le bon vouloir de la Conférence.

Les conventions définitives furent signées le 12 octobre 1892. Mais l'opposition ne désarmait pas, et M. Massicault n'eut pas la joie de voir aboutir son projet. Pour obtenir le dépôt d'un projet de loi, le successeur de M. Massicault, M. Rouvier, dut faire les plus énergiques efforts. Il lui fallut six mois pour obtenir le dépôt (27 juin 1893) et un an de plus pour arriver à l'adoption (9 juillet 1894). Après sept ans d'attente, la Tunisie avait enfin son premier réseau. Mais l'immixtion directe du Parlement dans les affaires intérieures de la Régence était un fait accompli ; désormais il y avait « un précédent ». La Tunisie était maintenant exposée à subir le contre-coup des querelles politiques, même de celles où elle n'était pour rien. D'ailleurs, elle avait pris rang parmi les apanages parlementaires, sur la liste des grands gouvernements et des vice-royautés qui peuvent servir soit de compensation pour hommes d'État évincés, soit de dérivatif pour éloigner dans un exil quasi royal des ambitions devenues dangereuses. Cela se reconnut tout de suite à des symptômes non équivoques. La Tunisie reçut des visites parlementaires tout à fait inattendues, où des personnages qui, jusque-là, n'avaient eu rien de commun avec elle, lui témoignaient une sollicitude sincère assurément, mais surtout bruyante. Puis, la Commission du budget lui fit l'honneur de s'occuper d'elle. Les rapporteurs du budget des Affaires étrangères lui consacrèrent, chaque année, une étude bien autrement minutieuse et développée que ne l'exigeait la surveillance financière et diplomatique du Protectorat. Le ministre les y encourageait, parce qu'il y

trouvait une couverture. Et c'est ainsi que peu à peu, dans les rapports officiels de la Commission du budget, furent examinées les affaires de la Tunisie, même ses affaires intérieures.

Et cet empiètement, chaque année, se pousse un peu plus loin. Maintenant, au budget des Affaires étrangères, la Tunisie n'est plus un chapitre, elle est quelque chose de plus : elle a les honneurs d'un rapport spécial, présenté à part. Le rapport pour 1897 débute par la constatation suivante : « S'il n'entre pas dans nos attributions de discuter le budget de la Régence, nous ne saurions oublier que la France a garanti la dette tunisienne et que, dès lors, il est du plus haut intérêt pour les représentants du pays de suivre attentivement l'œuvre qui s'accomplit à Tunis. » Il est impossible d'exprimer plus nettement une revendication plus positive du gouvernement direct de la Tunisie par les pouvoirs parlementaires. C'est, grâce à la faiblesse des ministres, la mainmise presque effective de la Commission du budget sur le gouvernement de la Régence. Pas de danger plus grand pour la Tunisie. Déjà cruellement entravée par la centralisation administrative, elle serait réduite par l'immixtion parlementaire au dépérissement dans la stagnation.

Elle n'est cependant pas sans défense. Déjà de 1894 à 1896 elle s'est défendue avec succès, en évitant d'obliger le ministre à provoquer l'intervention des Chambres. Les ministres, en général, ne tiennent point outre mesure à saisir les Chambres et à demander des votes quand ils peuvent s'en passer, c'est-à-dire quand ils sont « couverts ». Or la Conférence consultative, précisément, en dégageant la responsabilité de la Résidence et, du même coup, celle du ministère, avait cet avantage qu'elle dispensait de recourir au Parlement. Si bien que M. Rouvier, instruit par la rude expérience des chemins de fer et voulant aboutir vite à la construction des ports, résolut de l'enlever de haute lutte et sans passer par les Chambres. Il osa — bien que les conditions ne fussent pas les mêmes et qu'il traitât par annuités — négocier par voie directe d'adjudication restreinte la concession des ports de Tunis, Sousse et Sfax. La Conférence consultative possédait, à ce moment, assez d'autorité pour que ses vœux eussent

la valeur d'une sanction légale. Deux fois consultée, elle répondit par des votes unanimes. Par surcroît de bonne chance, il y avait à ce moment au quai d'Orsay un ministre des affaires étrangères qui ne manquait pas d'énergie, qui même passait pour être « à poigne ». M. Casimir-Perier osa prendre sur lui de signer l'approbation du décret de concession sans le soumettre au Parlement. Cependant, pour être couvert dans la limite du possible, il soumit l'affaire successivement au conseil général des Ponts, au comité des Finances, au conseil d'État. Les ports tunisiens sont aujourd'hui presque achevés. S'il avait fallu demander le vote de la Chambre, la Tunisie les attendrait encore et peut-être longtemps.

Pour rassurer mieux encore son ministre, le Résident général communiqua pour ainsi dire solennellement les décrets à la Conférence (décembre 1893-avril 1894), lui demandant son avis. Elle s'empressa de le donner une fois de plus et, profitant de l'occasion, elle demanda, non sans s'excuser respectueusement d'une initiative qui n'était pas dans ses attributions, des explications sur l'état de la question des chemins de fer, qui n'était pas encore résolue à ce moment. Les explications furent données, et, sans relever l'irrégularité de cette sorte d'interpellation, le Résident général se félicita de l'appui que lui donnait la Conférence et l'en remercia.

L'expérience, en effet, démontrait clairement que cet appui, tout platonique qu'il fût, avait sa valeur et sa portée. La Conférence s'était fait prendre au sérieux. Faisant en même temps preuve d'indépendance, de compétence pratique, de bon vouloir et de modération, elle avait acquis une autorité morale incontestée ; elle avait conquis le respect. Loin de s'en inquiéter, la Résidence et le Gouvernement y trouvaient leur compte. On ne peut emprunter d'une assemblée que juste la force qu'elle possède elle-même. On avait besoin que la Conférence fût forte, parce qu'on avait des services à lui demander.

Elle s'y prêtait, comme de juste, de fort bonne grâce, ne demandant pas mieux que de voir son rôle grandir et son pouvoir s'étendre. Mais elle n'y mêlait pas le moindre désir de s'émanciper ou d'empiéter sur la Résidence dont l'autorité était non seulement acceptée, mais en quelque sorte préconçue

et placée hors de toute discussion. Seulement, par la force des choses, un état d'esprit nouveau se produisait. A mesure que la Conférence gagnait en considération, ses membres s'apercevaient que, tout naturellement, leur crédit grandissait auprès des fonctionnaires, même arabes. Chacun des élus se rendait compte qu'il avait acquis auprès de ses concitoyens un prestige, une influence, une supériorité qui n'étaient pas sans avantages. Le rehaussement de l'assemblée se traduisait pour chacun d'eux par un rehaussement de sa personne. Et cette impression produisit dans le recrutement des membres élus un changement rapide. Tout d'abord, on s'était presque fait prier pour entrer dans la Conférence. A première vue, la fonction apparaissait comme une corvée positive et d'un profit négatif, la gratuité de la fonction s'aggravant d'un voyage et d'un séjour coûteux. Mais quand on vit qu'à devenir un personnage il pouvait y avoir quelque profit, les ambitions s'éveillèrent. Les compétitions de personnes surgirent et non sans dommage pour la bonne composition de l'assemblée. Le niveau moral et intellectuel des membres élus baissa tout d'un coup sensiblement.

Puis vinrent les querelles de groupes, les luttes de syndicat à syndicat, l'antagonisme entre viticulteurs et laboureurs, entre agriculteurs et commerçants, sans oublier la grande bataille perpétuellement renouvelée entre le Nord et le Sud. La Conférence tendait à devenir une façon de Parlement minuscule, avec tous les travers et tous les défauts de l'institution. Dans une assemblée aussi peu nombreuse, cette perversion devait forcément se traduire par un trouble profond. Des incidents fâcheux marquèrent les élections des Chambres de commerce ou d'agriculture. A Sousse, notamment, il fallut annuler deux fois les opérations électorales, déclarer non élus des membres qui, déjà, avaient siégé et délibéré. Les séances de la Conférence devenaient pénibles. La situation se tendait beaucoup, lorsque M. Rouvier crut devoir rentrer dans la carrière diplomatique. Son successeur, après un essai qui ne fut point sans désagréments, prit le parti de « réorganiser » la Conférence.



Il est dans la tradition administrative que lorsqu'une commission, un conseil, deviennent gênants, on les « réorganise ». C'est la formule officielle des coups d'État bureaucratiques, des révolutions de couloir. A Tunis, l'opération se justifiait par les raisons que nous venons de dire, mais quel principe de recrutement fallait-il adopter? On n'était pas disposé à confier au suffrage universel ni même au suffrage restreint le choix de la majorité de l'assemblée. Le procédé qu'on adopta garantit complètement la Résidence — plus qu'il ne fallait — contre les éventualités électorales. La Conférence[1] fut composée comme suit :

Les membres des bureaux des Chambres de commerce ; les membres des bureaux des Chambres d'agriculture ; les vice-présidents français des municipalités des villes érigées en communes ; le président et le vice-président du Syndicat des viticulteurs ; les six chefs de service français du gouvernement tunisien ; six membres élus (à deux degrés de suffrage) par les délégations des électeurs français non commerçants et non agriculteurs.

M. le rapporteur du budget des Affaires étrangères déclare « qu'au premier abord cette réorganisation semble quelque peu compliquée ». Les Tunisiens au contraire dirent — et même un peu bruyamment — qu'elle leur paraissait beaucoup trop simple. C'était, disaient-ils, « la domestication » de la Conférence. On est, là-bas, d'une vivacité grande et les mots y deviennent tout de suite des gros mots. Des protestations s'élevèrent. Au Syndicat des viticulteurs, un des membres du bureau donna publiquement sa démission « pour n'avoir pas à siéger dans une Conférence sans liberté ni dignité ».

Bien qu'elle ne méritât pas à coup sûr ces qualifications désobligeantes, la Conférence évidemment prêtait à la critique. Le nombre des membres nommés par la Résidence y dépassait celui des membres élus. L'introduction des six chefs de ser-

1. 23 février 1896.

vice, non plus à titre d'assistants mais avec droit de vote, caractérisait un peu crûment la transformation opérée. Et il y avait quelque chose d'illogique et même d'un peu ridicule dans leur fonction qui consistait à émettre des vœux au nom d'un pays dont ils n'étaient pas et à se consulter eux-mêmes sur leurs propres projets. De plus, ils avaient l'ennui de s'exposer directement à la critique ; ils se découvraient et découvraient en même temps la Résidence.

Mais ce n'était pas le seul inconvénient, ni peut-être le plus fâcheux de cette aventure. Comme toute réorganisation qui se respecte, celle de la Conférence s'accompagnait d'une épuration ; le Syndicat parisien fut éliminé. Aucune règle, aucune loi ne régissant le recrutement de la Conférence, le Gouvernement pouvait y appeler ou en exclure qui bon lui semblerait, mais si le Gouvernement était libre en droit strict, il l'était beaucoup moins en équité. Le Syndicat parisien tient en Tunisie une place trop large pour qu'on le puisse traiter en quantité négligeable. Comme propriété terrienne il représente — l'Enfida comprise pour moitié — plus de 195 000 hectares; comme capitaux importés, plus de 100 millions. C'est trop pour qu'on ne soit pas forcé d'en faire état. D'ailleurs, outre que l'exclusion n'était pas juste, elle n'était pas prudente. On reprochait au Syndicat de ne pas résider dans la colonie, et les membres tunisiens de la Conférence avaient plusieurs fois affecté de lui en faire un grief. Ils y mettaient même volontiers un peu d'aigreur, prétendant que « les Parisiens » abusaient de leur influence à Paris pour peser sur les affaires tunisiennes. L'accusation portait à faux, l'action du Syndicat ne s'étant jamais exercée que d'accord avec la Résidence et pour la soutenir. Mais il n'était pas niable que cette action fût réelle et, par moments, puissante. La Résidence n'avait donc pas intérêt à se brouiller avec le Syndicat.

Elle alléguait que, si tous les syndicats, par cela seul qu'ils existent, devaient avoir siège à la Conférence, il s'en constituerait en Tunisie par douzaines et que la Conférence deviendrait une assemblée ouverte, une façon de réunion publique. Le Syndicat répondait qu'il ne se créerait pas tous les jours des groupes représentant une centaine de millions et que si, d'ailleurs, le fait venait à se produire, il n'y aurait pas lieu

de le regretter. Il ajoutait qu'il s'expliquait parfaitement l'ostracisme dont il avait été frappé. Les réformes qu'il avait plusieurs fois demandées, les critiques qu'il avait formulées contre les nouveaux impôts avaient dû le rendre importun. Enfin, il n'avait pu manquer de déplaire, le jour où il avait osé produire quelques observations sur le caractère arbitraire et occulte du budget tunisien « qui n'est voté ni même discuté par personne ».

La malignité publique s'en mêlant, la Conférence discutée, injuriée, vilipendée, eut bientôt fait de perdre tout crédit. Plus elle se montrait laborieuse et plus elle était diffamée. On la voyait toujours unanime, et cela suffit pour qu'elle fût déconsidérée. La Résidence dut s'apercevoir bien vite qu'un peu d'opposition est indispensable dans les assemblées. Toutes les suspicions se réveillèrent; tous les mécontentements — et les moins justifiés sont toujours les plus violents — convergèrent contre la Résidence en attaques passionnées, en injures, en calomnies. La Conférence, quand elle inspirait encore confiance, renseignait l'opinion, la guidait; discréditée, elle ne fut plus que l'occasion des inventions les plus fantastiques. Cette « réorganisation », décidément, en faussant le grand ressort de l'institution du Protectorat, troublait et bouleversait tout. Une crise se déclarait à Tunis, et des incidents que je ne veux point rappeler, des procès, des actes de rigueur, accusèrent une situation plus que délicate. Et avec plus d'aigreur que jamais s'exprimèrent les sérieux griefs de la Colonie française.



Ces griefs, il convient de les résumer et d'en préciser les points essentiels.

On peut dire qu'il y a deux Tunisies : celle des indigènes, celle de la Colonie française. On en pourrait même compter trois, s'il fallait faire état des Colonies étrangères, des Italiens surtout. Mais l'abolition des capitulations les a mis hors de compte.

Les indigènes ont gagné certainement plus que personne à l'établissement du protectorat. Ils sont toujours, théorique-

ment, dans la main du Bey, maître absolu, propriétaire du sol et des corps, disposant de la mort et de la vie. Mais l'occupation française a mis des bornes au bon plaisir. La vie des sujets n'est plus à la discrétion d'un caprice. On ne massacre plus, on ne tue plus sans un certain appareil de justice. La bastonnade même qui était la pratique courante de l'administration indigène a perdu beaucoup de sa fréquence et de sa vigueur. « Sidi matraque a été destitué », disent les fellahs qui, pendant des siècles, ont vécu courbés et résignés sous le règne de « monseigneur le bâton ». Quoique bien insuffisante, la surveillance des contrôleurs civils maintient dans une honnêteté relative les chefs indigènes, que cette sévérité de mœurs scandalise toujours un peu, la concussion en pays arabe étant pour ainsi dire de droit public et de tradition nationale tout comme la vénalité de la justice. « Il y a trois bonnes choses en ce monde, dit un proverbe arabe : l'eau, l'argent et la justice *(el ma, el flous, el adel)*. L'eau, c'est Allah qui la donne et bien parcimonieusement. Avec l'eau on a l'argent, et avec l'argent, on a la justice ».

Dans un autre ordre d'idées, l'indigène a gagné beaucoup, au delà même de ses désirs. Il a conquis sur les Européens, voire sur les Français, non seulement l'égalité sociale, mais peut-être quelque chose de plus. Jadis, en présence de l'Européen — comme le nègre devant le blanc quoique à un degré moindre — l'indigène se sentait inférieur. Dans ce pays, où la force était souveraine, le prince, connaissant la force redoutable des États européens, imposait à ses sujets le respect d'étrangers, dont les griefs pouvaient se traduire en coups de canon. L'Européen, le « roumi » était investi d'un prestige considérable qui s'augmenta dans les premiers temps de l'occupation française. Il jouissait de cette supériorité que l'Angleterre a soin d'assurer à ses nationaux dans toutes ses colonies. Mais l'administration française n'a point les mêmes tendances que l'administration anglaise. Elle professe à l'endroit du public une défiance rogue, un mépris nuancé de malveillance hautaine. En Tunisie s'ajoute à cette disposition un préjugé particulier, une propension à protéger « ces pauvres Arabes » contre le colon, forcément suspect puisqu'il prétend « gagner de l'argent ». Vouloir « gagner de

l'argent », c'est le crime irrémissible que le fonctionnaire français — et quelquefois aussi le public — ne tolère pas. De sorte que, devant l'administration, et surtout devant la justice, l'indigène trouve presque toujours plus de faveur que l'Européen. Et comme, d'autre part, les magistrats musulmans se font un devoir et une joie de favoriser le vrai croyant contre l'infidèle, l'indigène eut bientôt fait de se sentir mieux protégé, par conséquent supérieur et, retrouvant son orgueil, il a perdu le respect. Bientôt il ne fut plus possible aux colons de réprimer le maraudage, les déprédations, les vols des indigènes. Pour condamner les pillards sur la plainte du colon, les tribunaux français exigent *deux* témoins, au minimum, qui ne soient point les serviteurs ni les parents du plaignant. C'est l'impunité certaine ; aussi peut-on constater, en Tunisie, l'insécurité croissante des propriétés et des personnes.

Les plaintes des colons ont été vives; il ne leur a pas encore été donné satisfaction. Et il est à craindre que la création, depuis longtemps annoncée d'une garde rurale ne suffise pas à guérir le mal dont les causes sont d'ordre moral et très profondes. Il faudrait un changement d'esprit dans l'administration, une réforme dans la justice. Car la justice, même la justice française, ne rassure pas suffisamment la Colonie. Révocable *ad nutum*, le magistrat est trop dans la dépendance du Gouvernement pour qu'on ait confiance en son impartialité. Cette défiance est née des commencements assez peu dignes de la magistrature en Tunisie. Les démêlés de la Résidence avec le général Boulanger, les scandales des *Odeurs de Tunis*, les querelles intestines du tribunal de Sousse ont nui au bon renom de la magistrature. Enfin, à plusieurs reprises, des jugements ont été rendus dont la conscience publique s'est étonnée. Une réforme judiciaire s'impose. Dans la justice arabe elle serait bien plus nécessaire; mais on ne change point aisément les mœurs et la religion d'une race. Dans l'islam, la justice est une fonction religieuse: c'est pourquoi la justice arabe est irréductible. Le seul remède qu'on puisse apporter ici, c'est de soustraire les colons à toute juridiction indigène.

Ce sont là déjà de bien grosses questions, mais le point délicat de la crise présente, est ailleurs, dans les impôts, dans la question du budget.

Le système fiscal de la Régence a été qualifié justement : «le triomphe de l'incohérence dans l'arbitraire et de l'injustice dans l'absurdité». Pourtant il a subsisté longtemps sans qu'on osât y toucher. Le directeur français des finances, jusqu'en 1888, avait pour principe « qu'un mauvais impôt dont on a l'habitude vaut mieux qu'un bon impôt auquel on n'est pas accoutumé ». Depuis quelque temps, cependant — grâce à la Conférence — des améliorations successives l'ont rendu moins intolérable. Mais les défauts qui subsistent obligent le gouvernement à multiplier les sources nouvelles de recettes. Au reste, ministres et bureaux, s'ils ne permettent pas les dégrèvements qui engageraient les finances françaises et provoqueraient l'intervention de la Chambre, ne sourcillent pas devant la création de contributions nouvelles.

Ces créations sont réellement nécessaires. La Tunisie a besoin de compléter son outillage agricole et commercial, son réseau de chemins de fer, ses ports. Elle a des services à doter, des postes, des télégraphes, des ponts à construire. Il lui faut donc des revenus. D'autant qu'à Paris on la maintient sévèrement dans les voies de la prudence. On exige d'elle qu'elle se conduise en bon jeune homme, payant tout au comptant. On ne lui permettrait pas facilement d'escompter l'avenir en soldant ses travaux publics par annuités.

Donc il faut créer des impôts et, tout naturellement, la Résidence, obligée de les inventer, préfère les plus commodes : des impôts tout trouvés, tout organisés, qui ont fait leurs preuves ; des impôts français dont on peut demander à Paris la formule, les règlements et même le personnel. On n'aime guère, dans les bureaux, les innovations ; le conseil d'État, le comité des Finances, si on demandait leur avis, n'y feraient guère accueil. Établir un *zekat* (impôt sur le bétail) que paieraient les indigènes, ce serait une aventure, une excentricité : mais le timbre, l'enregistrement, les prestations qui atteindront le colon plus que l'indigène, à la bonne heure ! On sait ce que c'est ; et puis cela permet aux bureaux de prendre pied en Tunisie, d'y caser convenablement — à quarante-huit heures de Paris, presque en France — quelques-uns de leurs employés. Pour les bureaux, la principale et

même la seule utilité des colonies, c'est qu'on y case des fonctionnaires.

Mais s'ils plaisent aux bureaux, ces impôts, par les mêmes raisons, déplaisent à la Colonie. L'administration, les mesurant à la prospérité passée, les trouve légers: les colons dont ils augmentent la gène actuelle, les trouvent lourds. Puis la fixité rigide de ces impôts ne concorde pas avec les conditions de la propriété tunisienne. L'aléa normal de l'agriculture est, dans ce pays, compliqué d'une sorte de séquence. Le climat et le régime des pluies tournent, assure-t-on, dans un cycle de cinq ans. L'alternance des bonnes années et des mauvaises se répartit ainsi : une année désastreuse, « l'année de la faim », disent les Arabes, une mauvaise, une médiocre, une bonne, une exceptionnelle, « l'année des sept années » (*sebà senin*). Mais le défaut des moyens de transport et les entraves douanières font que l'année d'abondance ne profite pas, tandis que l'année de disette sévit dans toute son intensité. L'impôt devient insupportable parce qu'il aggrave une pénurie déjà cruelle. La grande propriété qui n'a pas, comme les nomades, la ressource de se soustraire à l'impôt par la fuite, supporte tout. Aussi les résistances à ce régime financier ont-elles été vives et, aussi bien à Tunis qu'à Paris, poussées presque jusqu'à la rupture. La Conférence pourtant, sans marchander, presque sans débat, a voté tout. Et, sur-le-champ, un cri de colère s'est élevé : « On voit bien qu'elle représente non point la Colonie, mais la Résidence ! »

Cette situation n'était pas sans danger en présence des intérêts qui poussent à la querelle pour arriver à l'annexion. La Tunisie a cet honneur qu'elle est l'objet de bien des convoitises. J'ai dit les tendances envahissantes du Parlement, de la Commission du budget et des bureaux des ministères. Ce n'est pas tout : l'Algérie professe à l'endroit de la Tunisie une tendresse qui n'est point payée de retour. Ses représentants, en toute occasion, sous toutes les formes, par tous les moyens, mènent une incessante campagne en vue de l'annexion. Exploitant fort habilement les susceptibilités parlementaires, ils poussent à « l'incorporation » du budget tunisien — c'est le mot consacré. « Il n'est pas possible, disent-ils, qu'un budget de 23 millions — sans compter les dépenses

extraordinaires — ne soit discuté ni voté par personne et demeure soustrait à tout contrôle. Le Résident ni le ministre ne sauraient avoir qualité pour décréter un budget. Au Parlement français, seul investi du droit souverain de voter l'impôt et la dépense, appartient cette discussion. »

L'argument est redoutable, parce qu'il contient une part de vérité. Le budget tunisien, cela n'est pas niable, est une œuvre arbitraire et dépourvue de contrôle. Et c'est là précisément ce qui produit la crise tunisienne : c'est le budget qu'on se dispute ; la Commission du budget veut usurper le droit d'en disposer ; la Résidence veut conserver le droit de le décréter; la Colonie veut conquérir le droit de le discuter.

Contre les empiètements parlementaires, le ministre se défend assez mollement. La querelle est plus vive entre la Résidence et la Colonie. De part et d'autre on exagère. Les amis de la Résidence écrivent : « Il existe en Tunisie une Conférence consultative ; les colons voudraient que de consultative elle devînt délibérative. Or, c'est à quoi, précisément, répugne l'institution du Protectorat. Dans un pays qui renferme un million et demi d'indigenes et seize mille Français, *ce ne sont pas les colons, ce sont* LES SEULS AGENTS DE LA MÉTROPOLE *qui doivent* parler au nom de la France ». Mais, nous le demandons, que viennent faire ici les quinze cent mille Tunisiens ? Ce ne sont pas eux qui demandent à discuter leur budget, et leur présence ne saurait suffire pour conférer à la Résidence le droit de le décréter à elle seule. Revendiquer ce droit pour la Résidence, c'est bien imprudent, en présence de la Commission du budget qui guette l'occasion. Si le conflit s'accentuait, il y aurait lieu de craindre que, l'année prochaine, un pas de plus ne fût fait dans la voie de l'usurpation financière. Et ce serait alors l'annexion pure et simple.

Il est temps que la Résidence comprenne le danger. Sans doute une assemblée délibérante, une conférence, même simplement consultative mais qu'on est obligé de consulter, peut être, à certains moments, indiscrète ou gênante. Mais, à cet ennui qu'on peut rendre léger, il y a des compensations larges et hautes. La force des choses a contraint le Protectorat à créer la Conférence consultative ; pour en avoir altéré les conditions, le Protectorat s'est mis en danger d'annexion.

Il ne peut reconquérir sa sécurité, qu'en se couvrant d'une autorité morale incontestée, c'est-à-dire en rétablissant dans son indépendance et dans sa dignité la Conférence consultative et en donnant à la colonie le droit de discuter son budget.

Discuter, mais non pas *voter;* car la prétention serait folle de vouloir convertir la Conférence en assemblée souveraine, sorte de parlement au petit pied, capable de mettre l'administration en échec. Le jour où se créerait, à Tunis, un pouvoir législatif, même restreint au vote du budget, le ministre responsable serait aussitôt interpellé, renversé, le Protectorat supprimé, l'annexion faite.

D'ailleurs, à conquérir la puissance législative, la Conférence ne gagnerait rien.

La force d'une assemblée n'est pas toujours en proportion de ses pouvoirs constitutionnels. Nous en avons vu qui, souveraines en droit, faisaient devant l'opinion publique assez piètre figure. La Conférence ne peut avoir qu'une sorte de juridiction gracieuse, donnant des conseils et non des ordres. Elle ne doit emprunter sa puissance qu'à la sagesse de sa conduite, à la justesse de ses conseils et, par suite, à la légitime confiance de l'opinion publique. C'est uniquement par l'autorité morale qu'elle doit s'imposer.

C'est dans cet esprit de réciproque modération que se fera certainement entre la Résidence et la Colonie l'accord qui mettra fin à la crise tunisienne. Les intérêts de l'un et de l'autre sont solidaires. Tous deux courent même fortune et subissent mêmes ennuis : le Résident, instable, menacé, révocable *ad nutum*, la Colonie toujours inquiète, et exposée aux caprices des puissances administratives, aux fantaisies économiques du Parlement, troublée par les à-coups brusques des changements de politique et de personnel, le Résident et la Colonie, disons-nous, doivent vivre en bonne harmonie, se soutenant et mettant en commun la force propre à chacun d'eux.

Cet accord, il appartient à la Résidence de le réaliser, puisqu'à elle seule appartient l'initiative. Il lui suffirait de « réorganiser » une seconde fois, dans un sens plus libéral, la Conférence consultative en lui donnant une base plus large, une

indépendance plus grande. Il ne faudrait pas arguer de l'insuccès du premier essai. A l'heure présente, le recrutement de la Conférence est devenu plus facile et plus sûr par la formation régulière de corps constitués, Chambre de commerce, et chambres mixtes de commerce et d'agriculture, chambre d'agriculture, syndicats agricoles. La Résidence peut accorder une représentation proportionnelle aux intérêts, à la propriété immobilière, voire à ce qu'on appelait, en 1848, « les capacités ». La Tunisie n'a pas de loi constitutionnelle qui règle la matière électorale et, dans ces conditions de liberté absolue, la Résidence ne saurait être embarrassée pour trouver les procédés qui conviendraient.

Si j'en crois des symptômes récents, cette solution pourrait bien être prochaine. Et les dispositions manifestées par le Résident général, pendant le séjour qu'il vient de faire à Paris, permettent d'espérer que de ces difficultés passagères sortira l'autonomie tunisienne.

EUGÈNE BONHOURE

L'Administrateur-Gérant : ÉMILE NORBERG.

TABLE DU DEUXIÈME VOLUME

Mars-Avril 1897

LIVRAISON DU 1ER MARS

Pages.

LIVRAISON DU 15 MARS

LIVRAISON DU 1ER AVRIL

LIVRAISON DU 15 AVRIL

